

Magnifique Parole de Dieu

Les jours du Seigneur

*Oraison – journal
des dimanches & fêtes*

(Années B : Marc, C : Luc & A : Mathieu,
du dimanche 30 novembre 2008 au dimanche 20 novembre 2011)

Une lecture librement catholique des textes liturgiques

Les petits volumes mensuels de MAGNIFICAT portent depuis des années ma méditation quotidienne. Je n'ose pas dire ma prière quotidienne, car comme les disciples, je dis : je ne sais pas prier, apprends-moi à prier. Et puis cette « prière » est davantage une réception ou tentative de réception de la Parole, si bien qu'en réalité je suis bien dans quelque chose comme « la prière », puisque ce n'est pas moi qui prie, mais que je reçois en essayant d'accueillir — ce qui est de la théologie tout à fait convenable : Ce n'est pas moi qui prie, c'est la Parole même qui se donne (je ne parle pas encore de l'Esprit et de ses cris inexprimables, car ce n'est, à cet instant, pas clair du tout). Je sais que Dieu n'a aucunement besoin de ma prière, il sait déjà de quoi j'ai besoin, ce qui spirituellement me manque, qui je suis, quels sont mes empêchements, mes impuissances à me convertir. Mais on le sait, ou on devrait le savoir, la prière est utile à celui qui prie, parce qu'elle est un essai de transformation intérieure. La prière transforme celui qui prie. En passer par ce chemin-là (de la « prière ») plutôt qu'un autre ? Parce que la *personne* étant essentiellement (originellement, il faut bien que ça sorte, la philosophie !) *relationnelle*, il n'y a que dans une relation que le soi « bouge », se transcende si peu que ce soit. La prière est un rendez-vous quotidien et je connais les jours où je retarde, où je me dérobe, où ça m'emmerde, pour dire les choses comme elles sont, où Celui-là, Dieu, est mis de côté parce qu'il y a 36000 choses plus urgentes, je n'ose pas dire plus importantes, car je sais ce qui est important, mais ce qui est important est plus fatigant, plus sérieux, moins immédiatement plaisant, et puis se télescoper les soucis finis, les préoccupations de la chair, avec tout ce qui est de l'ordre du don, la prière en faisant partie : temps donné à Dieu. C'est ce que m'a rappelé mainte fois mon confesseur, un saint homme humble, modeste, discret, dont la charité et la douceur à mon endroit m'ont surpris aux pires moments de ma vie. La douceur de Dieu m'a atteint par son intermédiaire, et cela vaut bien d'être catholique ! Sans doute va-t-il bientôt quitter ce monde, je vois sa santé décliner, et je le trouve emprunt, sinon de résignation, du moins d'acceptation, d'abandon, de consentement, quoique, bien sûr on ne puisse pas deviner les tourments et angoisses cachées au fond de son âme¹. Mourir, mon tour approche et c'est pourquoi maintenant je ne dois pas perdre de temps, perdre mon temps, bien que je sache que je perds quotidiennement un temps impressionnant.

Chaque semaine, si Dieu me prête vie, après une tentative quotidienne trop astreignante, je ferai en sorte de laisser un trace écrite à la première

¹ Il a vu Dieu face à face au début du printemps 2012.

personne de ce que je retiens de la Parole du dimanche et des fêtes liturgiques, qui est formée de paroles d'ordres ou de registres différents, d'auteurs humains, mais habités par la foi, et une foi inspirée, ce qui détermine avec eux une communauté de langage et d'âme. Je me retrouve en effet sans cesse moi-même dans les fragments d'Écriture qui nous sont donnés à mâcher. Je devrais accomplir ainsi la révolution si possible complète du temps liturgique dominical, via les textes liturgiques accessibles à tout un chacun : un peu de prophète, un peu de psaume, un peu de Paul le Grand, Paul de Tarse, Paul de Damas, un peu quand cela tombe, de cet évangile – évangéliste à part, Jean le Théologien, Jean le Révélant, Jean à qui Jésus a parlé à l'oreille, Jean qui a senti sur lui la respiration de son Aimé ; et puis bien sûr enfin l'ordinaire des synoptiques, l'ordinaire, le quotidien, le solide, le là où il ne faut pas rêver, se raconter d'histoires.

Que le lecteur consente donc à me suivre quelques minutes par semaine (à la vérité je n'écrirais pas si ce n'était *que* pour moi, je me contenterais comme par le passé de consommer la Parole, de la faire trotter dans la tête et le cœur, mais je souhaite à la vérité laisser quelque chose derrière moi de cette intimité divine et en même temps si naturelle, si ordinaire, si banale) ! Ledit lecteur comprendra très vite que je gis à des années-lumière de la sainteté, que je lutte péniblement pour faire une minuscule place à Dieu, à Dieu Père – Esprit (je les mets ensemble faute de m'engager dans un développement trinitaire ici déplacé), et aussi à ce compagnon de vie, ce frère en humanité (mais en vue de ma divinisation) qu'est Jésus, qui a chié comme vous et moi, qui a pu avoir mal au ventre, qui a pu être importuné par des mouches (les a chassées, je suppose), piqué par des moustiques (a-t-il connu l'instinct du chasseur qui guette sa proie, la main immobile mais en réalité se rapprochant imperceptiblement de sa victime, et la jouissance qui accompagne cet instinct, et la déception de rater son coup, au dernier moment ?) Je crois bien sûr à la divinité de Jésus, à sa divine conception, à son statut d'homme parfait, ayant été tenté mais n'ayant pas péché — car que pourrais-je attendre d'un pseudo-sauveur incapable de se sauver soi-même, juste capable de glisser et faillir comme nous tous ? Donc il est absolument le Médiateur, et sans cela la foi chrétienne se vide de tout contenu. Personne n'est obligé d'y croire, de croire en Lui, mais je sais que tous les mots de l'Écriture, des Écritures, concordent, convergent pour dire que c'est vrai, et j'ai foi en la foi des apôtres dans la Résurrection (corrélât Résurrection – perfection – divinité du Christ). Ce qui nous échappe de sa vie est tellement tenu : qu'est-ce qu'une tentation en effet ? Il ne faut absolument pas faire comme si on savait. Sais-je seulement en moi-même où est la frontière entre tentation et complaisante jouissance dans son objet, même sans succomber en apparence — car « dans mon cœur » j'ai succombé dix mille fois. Je sais donc que Jésus n'a pas même « commis l'adultère dans son cœur », alors que forcément il a éprouvé des pulsions sexuelles, a pu être sensible au charme féminin (mais pourquoi pas aussi au charme

masculin), qui après tout fait partie de la beauté du monde, comme les lys des champs. Le péché n'est évidemment pas là mais dans l'obscur convoitise de Hagen (Wagner, la *Tétralogie*), dans l'envie (mais il y a aussi la tentation de l'envie, car j'éprouve comme naturellement ce qui est la condition de possibilité de l'envie, le fait que je sois un être de besoin et de désir, et que l'image du bien d'autrui suscite immédiatement un mouvement intérieur, comme chez Caïn). Je ne fais donc pas d'hypothèses ridicules sur la sexualité de Jésus ou des choses de ce genre (nées du désir de le réduire à un être comme nous, aussi « nul » que nous tous ; cela me rappelle l'objection d'un ami incroyant, invoquant le fait que le « excepté le péché » était comme la perte ou le manque d'un attribut essentiel, et du coup la perte d'une « perfection », comme si le péché était quelque chose de positif, et pour ainsi dire quelque chose tout court, alors qu'on sait bien qu'il n'est qu'une privation, une négation, grave mais inessentielle en réalité. Ainsi Jésus n'est-il pas moins homme sans le péché, il est même au contraire homme infiniment davantage, l'homme parfait, celui qui peut se donner à nous comme archétype). Je ne peux rejoindre que mieux le Christ, du fait qu'entre Lui et moi il n'y a de sa part aucun obstacle — le péché étant obstacle, ce qui divise et sépare, *diabolon* — ce qui me sépare de Dieu ne venant que de moi et de ma condition, non pas tant de ma nature finie (Jésus aussi a une nature finie, et la finité n'empêche pas la vocation à entrer en relation et à aimer), que de mon bien ancré refus d'aimer chaque fois que la question d'aimer est mise en balance avec mon « moi haïssable », ce qu'on appelle l'égoïsme, lequel consiste non pas dans l'amour naturel de soi, mais dans le fait d'entrer en guerre contre tout non-moi, et principalement contre autrui, dès lors que si peu que ce soit mon moi pourrait en pâtir. Le péché : rien d'autre que manque d'amour, le péché comme la « préférence nationale ».

Au terme de ce préambule, de ce vestibule, il est temps de pénétrer dans le coffret précieux, dans les arcanes des Écritures seigneuriales, non qu'elles soient *cachées* (elles sont ouvertes à qui veut), mais parce qu'il faut malgré tout faire du chemin pour y accéder véritablement, ne pas rester devant comme des sourds ou des aveugles — et au fond je sais tout de même par mon propre exemple que ceux qui ne s'en approchent pas n'en ont pas envie — quoiqu'il y a ceux qui ont été rebutés non par la Parole même, mais par le contre-témoignage des mauvais témoins, de l'Église telle qu'elle s'offre aux regards, peureuse, ringarde, figée, sévère, mais en réalité des mauvais témoins que NOUS sommes tous, à l'exception des saints, des grands amoureux de Dieu et du prochain. Mauvais témoins que nous sommes : témoins qui manquent d'amour, qui n'aiment pas, ou si mal. Mais chez les gens d'en face, les « autres », les païens, la paresse et l'hypocrisie ne sont pas moins grands, avec en plus le confort de pouvoir accuser l'Église : c'est de sa faute si elle ne donne pas envie, et les religions, parlons-en ! Fauteuses de guerre et tout le tremblement ! Autant changer de trottoir le plus vite possible, car si

j'entreprends de fouetter l'inepte, il faudra que je me fouette aussi moi-même, car moi, je ne suis pas Jésus dans le Temple, se faisant un fouet avec une corde !

Reproduction des textes liturgiques (traduction parfois modifiée) :

<http://services.liturgiecatholique.fr/bible/>

© AELF - Paris - 1980 - 2011 - Tous droits réservés.

Année liturgique B (2008 – 2009)

1er dimanche de l'Avent (30 novembre)

Livre d'Isaïe (63, 16b-17. 19b ; 64, 2b-7)

Tu es, Seigneur, notre Père, notre Rédempteur : tel est ton nom depuis toujours.

Pourquoi Seigneur, nous laisses-tu errer hors de ton chemin, pourquoi rends-tu nos cœurs insensibles à ta crainte ? Reviens, pour l'amour de tes serviteurs et des tribus qui t'appartiennent.

Ah ! Si tu déchirais les cieux, si tu descendais, les montagnes fonderaient devant toi.

Voici que tu es descendu, et les montagnes ont fondu devant ta face.

Jamais on ne l'a entendu ni appris, personne n'a vu un autre dieu que toi agir ainsi envers l'homme qui espère en lui.

Tu viens à la rencontre de celui qui pratique la justice avec joie et qui se souvient de toi en suivant ton chemin. Tu étais irrité par notre obstination dans le péché, et pourtant nous serons sauvés.

Nous étions tous semblables à des hommes souillés, et toutes nos belles actions étaient comme des vêtements salis. Nous étions tous desséchés comme des feuilles, et nos crimes, comme le vent, nous emportaient.

Personne n'invoquait ton nom, nul ne se réveillait pour recourir à toi. Car tu nous avais caché ton visage, tu nous avais laissés au pouvoir de nos péchés.

Pourtant, Seigneur, tu es notre Père. Nous sommes l'argile, et tu es le potier : nous sommes tous l'ouvrage de tes mains.

Le premier texte de l'année liturgique commence par un mot, un nom que nous avons davantage appris du Nouveau que de l'Ancien Testament : Dieu notre Père. Dans notre rapport à Dieu, il faudrait d'emblée nous en imprégner, alors que dans les faits nous sommes tellement lents à nous approcher de Lui, tellement résistants ! Il est vrais que nous sommes ballotés entre des représentations tellement opposées, voire contradictoires, entre d'un côté le Dieu qu'il faudrait craindre, à qui il faudrait se soumettre, qu'il faudrait servir, et le Dieu à aimer ; mais aussi, pour nous esprits encore « modernes », le Dieu auquel nous voulons encore bien croire, mais comme personnes libres, pour ainsi dire dans un rapport d'égalité. Je veux pouvoir lire et recevoir la Parole comme créature parlante face au Verbe qui me parle. A un Verbe à mon image, ou bien à l'image de qui je suis créé ? Face à Dieu, je suis prêt à revendiquer un droit à l'égalité, du fait même que j'ai appris à exister dans une civilisation « démocratique », fondée sur la passion de l'égalité. N'empêche ! Ma vie, je l'ai reçue ; l'amour : j'ai été aimé avant de

connaître même le sens de ce mot. Aussi ai-je tout reçu. Devrais-je pour autant vivre dans la crainte et la soumission ? J'ai bien appris que la « crainte de Dieu » signifiait tout autre chose que la « peur » de Dieu : plutôt le saisissement devant son immensité, et mon agenouillement devant Lui peut être libre et aimant. J'ai tout reçu et je sais que je vais tout perdre, à savoir la vie, rien de moins. Est-ce Dieu qui va me la « reprendre », me faire cette violence ? Dieu donne et ne reprend pas, et bien des mots pieux pervertissent la foi, ou bien prêtent à contresens, ou bien sont un héritage de vieilles et anciennes représentations, que je ne comprends ou n'accepte plus. Le verset 16 établit une quasi synonymie entre *Père* et *Rédempteur*. Or le Rédempteur ne reprend pas, ne perd pas (« Tu ne veux la mort de personne »), mais au contraire sauve. La lecture revendicative est une lecture myope, qui ne prend pas le recul du tout (de l'ensemble) de la Révélation, des Écritures, pour lire chaque mot, chaque verset. D'où la nécessaire mise au travail pour lire, goûter, *sapere*... Le Père aime, engendre, engendre et aime, d'où à la fois un rapport inégal et égal, inégal de dépendance, et égal parce que l'amour ne peut exister que de la part d'un être libre, non assujéti. Dieu « aime » toutes ses créatures, bien entendu, il ne va pas les haïr, mais l'amour n'est effectif et accompli qu'entre des personnes.

Isaïe met le doigt sur ce qui est le plus difficile, le plus paradoxal à saisir. Il ne dit pas : pourquoi nous perds-tu, nous abandonnes-tu ? mais : nous laisses-tu errer, nous rends-tu insensibles... Autrement dit c'est nous qui errons, c'est nous qui avons le cœur insensible à Dieu, refusant de le « craindre », de le sentir, de nous laisser toucher par Lui. Tu nous fais donc errer ? Est-ce Toi qui nous ferme le cœur à Toi ? Ce n'est évidemment pas possible. *Reviens !* crie le prophète. Nous nous sommes éloignés, et maintenant nous crions : reviens ! comme si ce n'était pas à nous de revenir ! Nous commençons à cerner le paradoxe de ce drôle de rapport de l'homme à Dieu (à un Père, au seul Père qui soit). Tu nous laisses errer, et maintenant nous Lui disons : empêche-nous d'errer ! Pour pouvoir Lui dire : empêche-nous d'errer, nous Lui disons : *Tu nous laisses errer !?* D'où vient que nous soyons si contradictoires ? Qu'à la fois nous voulions être libres et vivre notre vie comme des grands, et à la fois nous voulions être sauvés de notre propre néant de faible créature mortelle et éphémère ? Nous nous conduisons donc comme des enfants ? Mais pas comme des enfants de Dieu — ou alors il nous faut revenir vers Lui. Mais nous ne savons pas revenir, c'est pourquoi nous l'appelons pour que ce soit Lui qui vienne nous chercher dans le pétrin où nous nous sommes mis. Ah ! Si Tu descendais... Tu descends, Tu es descendu... les images des cieus et des montagnes sont magnifiques, littéralement *sublimes* (par opposition à une beauté mesurée et harmonieuse, ici c'est la *démésure* de l'intervention divine qui prévaut). Il n'y a pas un autre dieu comme Toi. Chauvinisme tribal ? On peut toujours le dire. Mais on peut dire aussi : aucune autre parole sur toute la terre ne dit cela d'un Dieu aussi personnel, aussi intime, proche du cœur. Quel autre grand « texte

fondateur » annonce comme celui-ci un Dieu de foi, d'espérance et d'amour ? Un Dieu qui « vient à la rencontre », non seulement du grand Moïse, mais de moi, de toi, si seulement je, tu pratiques la justice (idée exceptionnelle d'un Dieu absolument juste, sans passions, d'une législation divine non pas essentiellement rituelle ou judiciaire, ou destinale, mais éthique — cependant, cette idée, on la retrouve par exemple au moment de la pesée des âmes en présence d'Osiris et d'Anubis, ce qui laisse à penser que la dissociation complète de l'éthique et du religieux, du relinquant à Dieu, n'est en vérité pas possible — mais la question est trop vaste pour pouvoir être traitée sérieusement ici !) ...et qui vient à la rencontre si je, tu te *souviens* de Lui. Dans « se souvenir », il y a être et temps... Non pas une âme substance abstraite et universelle, impersonnelle et intemporelle (grecque, en somme, ou spinoziste), mais un sujet vivant et incarné, temporel et temporalisant. Et dans se souvenir (de quelqu'un, il y a aussi amitié ; faire de Dieu son ami. Il s'en suit que l'homme de foi pratique la justice *avec joie*. Donc ni avec « crainte » (par peur du jugement d'un juge), ni même « par devoir » (législation morale). La joie introduit la dimension d'amour dans l'éthique (pas du tout kantien, ça ! au moins en référence à la vulgate kantienne...) car il faut *aimer* la justice, mais elle ne devient aimable qu'en aimant Celui qui par excellence aime la justice — d'un « il faut » qui n'est plus exactement ou seulement un « tu dois », mais l'ex-stase, le transport de l'âme ou du cœur dans ce qui et surtout vers Celui qui est plus grand que lui et qu'il reconnaît comme tel. Si je reconnais ce qui est juste, non seulement je l'accomplis (si je l'accomplis...) par ce qu'« il faut » ou parce que « c'est bien » mais — pourquoi est-ce « bien » ? — parce que dans l'accomplissement du bien s'accomplit aussi mon propre accomplissement dans mon rapport à toute chose, et plus essentiellement à mon proche, à un quelqu'un (l'accomplissement est une relation d'amour), et suprêmement à Celui qui est au principe de toutes choses et surtout de toute relation et vers qui je me tourne, alors, un peu. Accomplissement est grandissement du soi. Tu viens à la rencontre... Vais-je mettre au-dessus de tout mon « autonomie », ou bien ma « dépendance », parce que je m'en remets à Toi ? Tu m'as fait capable de Te dire non, et cela implique une séparation originaire (voir P. Beauchamp), mais aussi une relation non moins originaire. Pour pouvoir dire oui. Tu *étais* irrité... et pourtant nous *serons* sauvés. Une « colère » (une souffrance de Dieu devant notre éloignement) au passé ; un salut présenté au futur comme une certitude. Est-ce nous qui nous étions détournés de Celui qui nous aimait paternellement, ou bien Lui qui « nous avait caché [son] visage » ? Même mode paradoxal de penser, à l'œuvre partout chez les prophètes et dans toutes les Écritures : Si je me détourne de Dieu, je ne vois plus son « visage », sa « face », sa présence. Est-ce donc Lui qui s'est détourné, s'est retiré ? Oui, il s'est retiré, car il n'impose pas sa présence, en quelque sorte, de force. Il se retire de celui

qui se détourne, mais aussitôt que ce dernier revient, Lui revient... car en vérité il ne s'est jamais retiré de celui qui s'est détourné. Nous l'argile, Lui le potier. C'est indiscutable. Est-il donc en droit de nous *briser* ? Ce n'est tout de même pas Lui le diable, le diviseur ! C'est nous, avec nos mauvaises pensées, qui envisageons cette éventualité trop humaine. Le potier prend soin de son argile, de *l'ouvrage de ses mains*. Envisager notre indépendance de droit, *de jure*, c'est possible, mais c'est vite vide, car nous nous sommes alors détourné de l'amour d'un Père.

Psaume 79

*Berger d'Israël, écoute,
toi qui conduis Joseph, ton troupeau :
resplendis au-dessus des kérubim,
Réveille ta vaillance
et viens nous sauver.*

*Dieu de l'univers reviens !
Du haut des cieux, regarde et vois :
visite cette vigne, protège-la,
celle qu'a plantée ta main puissante,*

*Que ta main soutienne ton protégé,
le fils de l'homme qui te doit sa force.
Jamais plus nous n'irons loin de toi :
fais-nous vivre et invoquer ton nom !*

Quelle promesse ! *Jamais plus nous n'irons loin de toi* ! Il faut le dire vite, dans un moment d'exaltation, d'enthousiasme, car nous le savons bien, nous passons notre vie à nous éloigner, à la poursuite de nous-mêmes et de tout ce qui pourrait nous combler, mais non pas parce que nous l'aurions reçu gratuitement, gracieusement, mais parce que nous l'aurions saisi par nos propres forces, que nous nous en serions emparé. Jouissance de la saisie, de la prise (voir Pascal), à l'opposé de la joie du don.

Mais j'ai commencé par la fin ! En effet le psaume, pour la circonstance, est un psaume de foi, d'appel, un cri pour que Dieu vienne, Lui l'Emmanuel. Psaume de *l'Aventus*, de la venue : Il vient !

Première lettre de saint Paul aux Corinthiens (1, 3-9)

Frères, que la grâce et la paix soient avec vous, de la part de Dieu notre Père et de Jésus Christ le Seigneur. Je ne cesse de rendre grâce à Dieu à votre sujet, pour la grâce qu'il vous a donnée dans le Christ Jésus ; en lui vous avez reçu toutes les richesses, toutes celles de la Parole et toutes celles de la connaissance de Dieu. Car le témoignage rendu au Christ s'est implanté solidement parmi vous. Ainsi, aucun don spirituel ne vous manque, à vous qui attendez de voir se révéler notre Seigneur Jésus Christ. C'est lui qui vous fera tenir solidement jusqu'au bout, et vous serez sans reproche au jour de notre Seigneur Jésus Christ. Car Dieu est fidèle, lui qui vous a appelés à vivre en communion avec son Fils, Jésus Christ notre Seigneur.

Paul et les autres auteurs d'épîtres ont véritablement inventé un nouveau genre littéraire, la lettre apostolique et épiscopale, la lettre écrite dans le registre de l'administration de l'Esprit. Ce ne sont pas des œuvres comme les évangiles ou l'Apocalypse, ou même les écrits sapientiaux de l'Ancien Testament, mais véritablement des écrits de circonstance qui disent la foi en un Dieu de chair, d'un homme de chair à des hommes de chair, dans un monde de contingences. C'est donc le caractère totalement incarné de ces écrits qui frappe. C'est l'Eglise qui se met à parler, enseigner, communiquer. Nous recevons donc le message de la foi, sa nouveauté absolue, son éternité révélée dans une nouveauté qui elle-même s'exprime au hasard d'une circonstance, d'une occasion, d'une contingence. Et, bien plus, l'incarnation de la Parole en fait plus que jamais une parole humaine, subjective, derechef contingente, celle de tel homme. La Parole de Dieu s'incarne dans la parole d'un homme, non plus seulement de l'homme-Dieu Jésus Christ, mais, ici, de Paul qui prêche. Vous êtes prêts, vous qui « attendez de voir se révéler notre Seigneur Jésus Christ ». Vous attendez le Jour de NSJC, le *Jour de Dieu*. On comprend qu'il y avait alors croyance en une « fin du monde » imminente, malgré les mises en garde de Jésus lui-même (« Vous ne savez ni le jour ni l'heure »). Nous avons tellement envie de « savoir », de substituer une gnose à la foi, que nous nous fixons à la lettre des images, des comparaisons, des allégories, perdant du même coup le sens spirituel, *l'esprit* de la Parole. Revenons à la parole de Paul. D'un côté les dons venant de l'Esprit (du Père et du Fils) nous feront « tenir », et de l'autre Dieu ne manquera pas de donner ce qu'il a promis et que nous attendons. Ainsi Dieu-donné est-il au commencement et à la fin, et nous au milieu, recevant et attendant de recevoir. Pas du tout passivement : en vivant « en communion ». Rien d'autre n'est demandé que l'amour, car bien sûr, si nous vivons « en communion avec le Christ », cela implique de vivre en communion « avec nos frères », comme on l'entend rabâché (non ! redit avec foi !) chaque dimanche, à chaque prêche. L'amour est

donc l'alpha et l'oméga, mais aussi la médiation elle-même. Le principe, la fin et le moyen. Seul l'amour est tout.

Evangile de Jésus-Christ selon saint Marc (13, 33-37)

Jésus parlait à ses disciples de sa venue : « Prenez garde, veillez : car vous ne savez pas quand viendra le moment. Il en est comme d'un homme parti en voyage : en quittant sa maison, il a donné tout pouvoir à ses serviteurs, fixé à chacun son travail, et recommandé au portier de veiller. Veillez donc, car vous ne savez pas quand le maître de la maison reviendra, le soir ou à minuit, au chant du coq ou le matin. Il peut arriver à l'improviste et vous trouver endormis. Ce que je vous dis là, je le dis à tous : Veillez ! »

Il faut déjà être disciple pour *entendre* la mise en garde, l'avertissement de Jésus : *veillez !* Car pour l'incrédule, le non-converti, elle est inaudible : nous avons autre chose à faire, nous sommes occupés. Pourquoi faudrait-il passer sa vie à attendre (Godot) ? Pour commencer, comprendre que cette attente n'est pas une immobilisation, mais un *éthos*, une *manière* de vivre chaque chose de la vie, de la vivre dans un maximum d'*éveil* : éveil à son sens, à ce qui s'y joue, souci d'être efficace, de ne pas gaspiller son temps et ses talents. Même pour *bien* faire fortune, à la limite (le père Claudel approuverait, mais franchement pas l'ombrageux Léon Bloy), ce qui est une manière de faire fructifier, de créer de la richesse. Dans ce cas-là, dit Paul, faites *comme si* vous ne possédiez pas (pour ne pas être possédé par la richesse produite). Jésus, là présent, ne parle pas de son retour, mais de sa *venue*. Il vient parler de sa venue ? N'est-il donc pas venu ? N'est-il donc pas là ? Qui est donc celui qu'il est, tantôt ici, tantôt là, qui circule en Palestine ? Celui qui vient dire qu'il va venir ? L'homme d'un commencement, en vue d'un accomplissement. Pour quand il viendra, il parle du *moment*. Presque avec un grand M. On ressent donc la dimension eschatologique du propos. Quand il « viendra », ce sera en Maître. Il en parle à la troisième personne. Aujourd'hui, pour l'instant, il n'est donc pas le maître chez lui. C'est qu'il est ici *incognito* ; il est en voyage, ayant laissé *tout pouvoir* à ses serviteurs. Ce sont eux, apparemment, les maîtres. *Eux* signifie *nous*. Et nous sommes tous des portiers, puisqu'il a recommandé au portier de veiller, alors qu'il nous a dit à tous de veiller. Pourtant, le veilleur par excellence, c'est le prophète. Nous devons donc tous peu ou prou être prophètes : c'est le travail qui nous est fixé. Ne pas dormir. Jésus me laisse-t-il choisir ? Il me dit de me dire que je ne serais qu'un serviteur quelconque. Il me vexe ! Beaucoup de paroles de Jésus sont révoltantes pour l'amour-propre. La bonne image de soi. Pourtant, au tournant, sans prévenir, il me dit ceci : quand moi le maître de la maison, je rentrerai de voyage, je prendrai la tenue de service et je te servirai, toi qui m'auras

servi. Car je t'aime. Je t'aimais depuis le début. Allais-tu tout faire pour moi comme je fais tout pour toi, à commencer par me retirer, te laisser le maître de tous mes biens, pour que tu en disposes, que tu t'en occupes comme de ton propre bien ? Mais je suis tenté de ne voir qu'une chose : que tu es le maître, que tu es dur et exigeant, que tu m'humilies. Que ton retrait est un piège. Comme dans l'histoire du talent que je m'en vais enterrer en attendant ton retour (c'est cela, l'attente « passive », de celui qui ne fait rien de sa vie, à qui on va demander : qu'est-ce que tu attends ?) L'Amour nous presse d'aimer, mais au vrai, il ne nous presse pas tant que cela, puisqu'il s'en va dans un pays lointain et nous laisse. Nous avons les indices, les consignes qu'il faut ; seulement voilà : voulons-nous nous recevoir de Lui, de qui que ce soit, d'ailleurs ? La question unique, cruciale — mais encore faut-il atteindre la question même, ne pas s'égarer dans de fausses questions — est vraiment ni plus ni moins la question de l'amour : veux-je aimer ? Veiller, c'est veiller à aimer, à chaque moment, à chaque rencontre, c'est demeurer dans cet état d'esprit de tout faire avec amour et par amour, avec amour parce que par amour. Aimer, c'est accepter de dépendre. C'est donc se dépendre de soi. S'en remettre. Car la disposition à aimer ne peut provenir que de l'acceptation de l'amour que nous trouvons en nous, soi au fond de soi. Il faut que j'aime en moi l'amour dont je suis aimé. Que je le reconnaisse, que je le contemple, que je l'aime. Dite ainsi, la chose est pourtant comme le résultat sans son devenir. Car la difficulté première est d'atteindre cet amour en moi-même, de me sentir aimé, de me reconnaître aimé et de l'éprouver, de m'éprouver dans cet état, et de le vouloir. L'air de rien, cela représente une transformation spirituelle infinie. L'acceptation de faire de l'amour — et non de la puissance ou de l'affirmation de soi — le principe et la fin. Alors seulement l'obéissance à Celui dont je me reçois devient acceptable : me laissant aimer, je puis aimer. Sinon, c'est impossible ; c'est ce que j'ai appris. Aucun volontarisme n'est possible, à savoir aimer à partir de moi-même, comme si aimer pouvait être mon œuvre. Aimer le soir ou à minuit, au chant du coq ou le matin, tel est le programme. L'amant obéit volontiers à l'aimé.

2^e dimanche de l'Avent (7 décembre)

Livre d'Isaïe (40, 1-11)

Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu. Parlez au cœur de Jérusalem et proclamez que son service est accompli, que son crime est pardonné, et qu'elle a reçu de la main du Seigneur double punition pour toutes ses fautes. Une voix proclame : « Préparez à travers le désert le chemin du Seigneur. Tracez dans les terres arides une route aplanie pour notre Dieu. Tout ravin sera comblé, toute montagne et toute colline seront abaissées, les passages tortueux deviendront droits, et les escarpements seront changés en plaine. Alors la gloire du Seigneur se révélera et tous en même temps verront que la bouche du Seigneur a parlé. » Monte sur une haute montagne, toi qui portes la bonne nouvelle à Sion. Elève la voix avec force, toi qui portes la bonne nouvelle à Jérusalem. Elève la voix, ne crains pas. Dis aux villes de Juda : « Voici votre Dieu. » Voici le Seigneur Dieu : il vient avec puissance et son bras est victorieux. Le fruit de sa victoire l'accompagne et ses trophées le précèdent. Comme un berger, il conduit son troupeau : son bras rassemble les agneaux, il les porte sur son cœur, et il prend soin des brebis qui allaient leurs petits.

Comme dans la chanson *Non, rien de rien...*, tout commence, tout est devant ; si le peuple a reçu « double punition », c'est pour dire qu'il a vraiment réglé sa dette ! Donc possibilité de « repartir à zéro » ? Si nous ne pouvons pas, ce n'est pas le fait de Dieu, je le sens bien, mais de tout ce qui m'entrave intérieurement. Ce que je tiens et qui me tient ; je suis libre et pas libre en même temps. J'adhère à mes entraves, je les aime, car j'existe à travers elles — mais les ai-je voulues ? Comme dit le psalmiste : « Mon esprit s'interroge », car je ne peux même pas être affirmatif sur moi-même. Mes entraves ne me sont pas extérieures ; je les trouve en moi-même, elles sont moi-même. Il n'y a qu'un Autre qui puisse, non pas tant m'en libérer que d'abord me prendre *avec*, avec mes entraves intérieures — car sinon, s'il ne me prenait pas avec, il ne me prendrait pas !

A qui Dieu s'adresse-t-il ? Qui peut consoler ? Qui peut parler au cœur ? A la fois Dieu parle et délègue sa Parole. Celui qui prophétise, qui est le porte-parole, ne parle pas « de lui-même » : de sa bouche sort la Parole même de Dieu ? Qui parle ? C'est Dieu-Parole qui parle. Le prophète : porte-voix. Habité par la Parole. Isaïe rempli de sa mission. Se préparer est ici ouvrir des chemins dans notre désert intérieur, déserté par Dieu : il faudrait une construction syntaxique particulière pour dire que nous désertons Dieu, que ce n'est pas Dieu qui nous déserte. Et cependant nous sommes en quelque sorte nés dans ce désert, nous ne l'avons pas sciemment voulu, quoique nous nous soyons voulus nous-mêmes, faisant advenir en nous le désert. La double punition, Dieu n'a même pas besoin

de l'infliger : elle n'est rien d'autre que cet état de déréliction qui résulte de notre éloignement de Dieu. Elle serait irrémédiable s'il n'y avait pas ce cri, cette voix qui dit : préparez ! tracez ! Si j'écoute, j'esquisse le geste de préparer et de tracer, mais visiblement, le résultat n'est pas de mon fait, car est-ce moi qui ai changé les escarpements en plaines ? Mon geste a été de me tourner vers la voix, le cri, et alors j'ai vu ce criait le cri, ce qu'il est convenu d'appeler la gloire de Dieu : j'ai vu changés en plaines les escarpements (du cœur, bien sûr, il ne faut pas l'oublier, il faut entrer dans la métaphore, ne pas la regarder du dehors) ; quand la bouche de Dieu parle, est créé ce quelle dit. C'est la disposition à accueillir qui est de mon fait, mais en même temps cette disposition est créée par le message même qu'elle accueille, et elle l'accueille parce qu'il lui est *donné* de pouvoir l'accueillir, et il lui est *donné* de pouvoir l'accueillir parce qu'est déjà donné ce qu'il y a à accueillir.

Alors Il vient ! Double métaphore pour dire Dieu, et elles s'enchaînent sans transition : celle du roi qui entre en triomphateur dans la cité (*sa* cité, je suis donc sa cité ! Est-ce que je le *veux* ?), et celle du berger qui porte ses agneaux sur son cœur et prend soin des brebis qui les allaitent. Il me prend donc sur son cœur, et il prend soin de ma mère, ma cité spirituelle, le « peuple de Dieu », le nouvel Israël, l'Eglise, bien sûr. Mais pour Isaïe Dieu est maternel, possède un sens maternel, sachant que chacun vient d'une mère : la communauté, l'être-ensemble, le se-recevoir de la communauté, toutes choses maternelles, dans la main de Dieu, comme une alliance à son doigt.

Psaume 84 (9ab.10, 11-12, 13-14)

J'écoute : que dira le Seigneur Dieu ? +

*Ce qu'il dit, c'est la paix pour son peuple et ses fidèles ; **

Son salut est proche de ceux qui le craignent, et la gloire habitera notre terre.

Amour et vérité se rencontrent, justice et paix s'embrassent ; la vérité germera de la terre et du ciel se penchera la justice.

Le Seigneur donnera ses bienfaits, et notre terre donnera son fruit. La justice marchera devant lui, et ses pas traceront le chemin.

Il n'y a pas que le contenu du psaume, il y a le fait de le dire, l'acte de le dire, qui me rend sujet de la parole du psaume. Dans la liturgie, la prière ou même déjà la simple lecture — car si celle-ci est croyante, elle est déjà

orante — il en va comme de l'acteur sur scène qui devient celui qui dit la parole dite. La parole est absolument cela qui peut se communiquer, alors que tout le reste est incommunicable. Si je reste extérieur à la parole que je lis ou que j'entends, c'est que je ne la reçois pas, que je ne l'entends pas. Je ne la reçois qu'en étant celui qui la dit, qui la prononce. Je suis sujet de la Parole de Dieu en prononçant la Parole de Dieu ; alors, la disant, je suis « né de Dieu ». Donc je dis une parole qui dit : « J'écoute », et qui dit : « Que va dire le Seigneur ? » C'est le moyen d'écouter, et de *me* demander ce que va dire le Seigneur : La paix et le Salut pour « ceux qui le craignent ». Je voudrais pouvoir épuiser, venir à bout de cette crainte de Dieu, pour qu'il n'y reste plus aucune trace de peur, de la soumission du vaincu. Néanmoins, on ne peut pas allègrement réduire la crainte à l'amour, bien qu'il faille de l'amour dans cette crainte, sinon de nouveau je glisserais vers une simple peur ; mais quelle forme d'amour ? Dans la crainte, il y a l'amour qui naît d'une sorte de prodigieuse ou plutôt impressionnante admiration ; je veux dire que je suis « impressionné » par Dieu, sachant à quel point celui que je trouve au fond de moi est tellement infiniment plus « grand » que moi. Pourtant je suis d'une façon ou d'une autre à la mesure de Dieu (c'est Lui qui m'a fait ainsi, à son « image »), puisqu'il se soucie de moi, mais aussi qu'il a mis en moi la capacité de me soucier de Lui ! Alors les grands mots sont là pour dire le lieu de la rencontre, de la communauté humano-divine ; ce lieu n'est pas seulement subjectif, intérieur, et pourtant il faut *aussi* qu'il réside dans l'âme (ou le cœur, le moi). Mais aussi « ceux (au pluriel) qui le craignent » sont en relation, forment un monde, une communauté, et son en relation avec Lui. Alors les quatre s'embrassent : amour, vérité, justice, paix. Tous les hommes de la terre comprennent ces quatre mots, et pourtant ils n'en font pas (de ces mots) à la fois le contenu éthique du rapport à Dieu (s'il y a un Dieu) et un don de ce même Dieu, au sens où c'est essentiellement ce que Dieu attend des hommes, et non des offrandes ou des sacrifices ou des salamalecs. Ce sont plutôt des idéaux incertains, des chances, qui ont bien quelque chose de « divin », comme tout ce qui est idéal et stable, supralunaire si l'on veut, et qui ne tombe sur la terre que de façon aléatoire, comme des météorites. Le psaume en fait une promesse divine, autrement dit révèle la dimension eschatologique de la religion hébraïque, la perspective d'un accomplissement divin. Mais en même temps dimension éthique : le don qu'il promet est cela même qu'il attend de nous. Ce qui demeure difficile, c'est d'échapper à la tentation matérialiste et littéraliste, je veux dire de l'attente d'une réalisation autre que « spirituelle ». De ce point de vue, la lettre de Pierre tombe très bien.

Deuxième lettre de saint Pierre (3, 8-14)

Mes bien-aimés, il y a une chose que vous ne devez pas oublier : pour le Seigneur, un seul jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un seul jour. Le Seigneur n'est pas en retard pour tenir sa promesse, comme le pensent certaines personnes ; c'est pour vous qu'il patiente : car il n'accepte pas d'en laisser quelques-uns se perdre ; mais il veut que tous aient le temps de se convertir. Pourtant, le jour du Seigneur viendra comme un voleur. Alors les cieux disparaîtront avec fracas, les éléments en feu seront détruits, la terre, avec tout ce qu'on y a fait, sera brûlée. Ainsi, puisque tout cela est en voie de destruction, vous voyez quels hommes vous devez être, quelle sainteté de vie, quel respect de Dieu vous devez avoir, vous qui attendez avec tant d'impatience la venue du jour de Dieu (ce jour où les cieux embrasés seront détruits, où les éléments en feu se désagrégeront). Car ce que nous attendons, selon la promesse du Seigneur, c'est un ciel nouveau et une terre nouvelle où résidera la justice. Dans l'attente de ce jour, frères bien-aimés, faites donc tout pour que le Christ vous trouve nets et irréprochables, dans la paix.

Les premiers chrétiens attendent la fin du monde de leur vivant, la *Venue* du christ pour très bientôt. La réalisation matérielle de paroles symboliques. On leur a dit que *les temps étaient accomplis*. Cela ne veut pas dire que l'idée de fin soit nulle et non avenue. Tout ce qui est fini a une fin (je vais mourir : ce sera pour moi la vraie « fin du monde »). Pour le reste, ce n'est qu'un océan d'incertitudes, car qui dit que la fin de la planète terre sera la « fin du monde » ? La fin de la vie humaine dans le cosmos sera peut-être « apocalyptique », mais peut-être pas davantage que la mort de chacun dans sa propre apocalypse, individuelle, voire solitaire, aussi bien que collective. Mourir seul ou mourir par milliers sous les bombes ou sous un raz de marée sont également « apocalyptiques », ce qui veut dire que le rideau se déchire et que nous passons dans la Vie, celle de l'Esprit, du Pneuma. Donc tenir le « sens spirituel » comme le seul qui tienne ! Que dit Pierre ? Que le « Jour de Dieu » viendra comme un voleur, furtivement : je conclus qu'il ne se verra pas ! Et aussitôt, passage au registre du fracas cosmique, de la fin de la Grande Année imaginée par les Stoïciens, de la contraction universelle. On ne s'y attendra pas, on fera des affaires, on se mariera — et en même temps Jésus dit qu'il y aura des signes dans le ciel et sur la terre, des guerres, des épidémies, des cataclysmes : en réalité, si l'on y prend garde, ce ne sont là que des événements connus et répétitifs. Donc on ne saurait les prendre à la lettre, mais seulement pour ce qu'ils signifient. Pierre vient de dire également que ce que nous attendons pour demain ne viendra peut-être que dans mille ans. Il faut pouvoir le lire comme cela aussi ! Dieu est-il en retard ? Si l'on prend l'Écriture à la lettre, il faut bien admettre que la réalité représente un continuél démenti des promesses divines. Malheur, violence, injustice, haine, mensonge. Et

pourquoi telle mère perd-t-elle son enfant et une autre est épargnée ? N'aurait-elle pas assez prié ? Dieu l'aurait-il oubliée ? Tout est en place pour conclure qu'il n'existe tout simplement pas et que l'ordre du monde est aveugle et ignore les états d'âme individuels. La vie et la souffrance (et la conscience) sont là comme des faits, mais des faits incompréhensibles et inintelligibles.

Pierre donne au supposé retard une explication « pédagogique » : la patience de Dieu, pour qu'aucun ne se perde. Mais si ce que dit Pierre aux « frères bien-aimés » vaut pour tous les hommes « que Dieu aime » ? Dans ce cas, c'est indéfiniment que Dieu devra attendre, car la conversion des suivants sera encore à attendre, et songeons même à Jésus qui se demande s'il « trouvera la foi sur la terre ».

Il faut donc sortir de l'attente « réelle » de la fin du monde, et comprendre que déjà la destruction suit son cours, est à l'œuvre au quotidien. La fin du monde fait partie intrinsèque du cours du monde. Aussi, puisqu'il en est ainsi, « voyez quels hommes vous devez être... » C'est donc très exactement « en esprit et en vérité », spirituellement, que se trouve la vérité de toute cette apocalypse (même si Pierre lui-même s'attend à une fin du monde imminente, il y a la vérité « spirituelle » de ce qu'il dit : même ce que l'auteur du texte croit peut-être à la lettre, il ne faut donc pas le prendre à la lettre ; il faut faire attention de prendre la lettre comme du signifiant et non du signifié, tout simplement.)

Selon la lettre, ce que nous attendons est un nouveau cosmos : un ciel nouveau et une terre nouvelle qui viennent remplacer les anciens, qui sont détruits, désagrégés. Une terre à la place de la terre, un ciel à la place du ciel ? Il faut se rappeler l'*Apocalypse* de Jean, la Jérusalem céleste (spirituelle) qui descend... De même que Paul parle de corps spirituel, *pneumatikon*, de même devons-nous entendre terre spirituelle, ciel spirituel, cosmos spirituel. Car ce qui y préside, au dire de Pierre, c'est sainteté de vie, piété (*sanctis conversationibus et pietatibus*), justice. J'amalgame le temps de l'attente et le temps de la réalisation, mais l'esprit est le même, justement. Règne de la Justice, Royaume de Dieu. Monde spirituel, vie de l'esprit, vie dans l'Esprit, c'est tout un. Ce qui est matériel n'est pas anéanti, si l'on suit Paul, mais transformé ou plutôt renouvelé, rendu spirituel... Il n'y aura nulle part une grande poubelle pour la matière, mais (cela ne nous sera compréhensible qu'alors) un cosmos rendu à son Créateur. Cela veut dire que le même cosmos que nous voyons dans son devenir et sa corruptibilité, nous le verrons en Dieu comme nous nous verrons nous-mêmes en Dieu, dans l'incorruptibilité. En Dieu, nous verrons que la matière est spirituelle, comme elle l'est pour Lui, dans le Logos où elle subsiste. Ne pas oublier que la Création est une Parole dite (subsistante).

Evangile selon saint Marc (1, 1-8)

Commencement de la Bonne Nouvelle de Jésus Christ, le Fils de Dieu. Il était écrit dans le livre du prophète Isaïe : Voici que j'envoie mon messager devant toi, pour préparer la route. À travers le désert, une voix crie : Préparez le chemin du Seigneur, aplanissez sa route. Et Jean le Baptiste parut dans le désert. Il proclamait un baptême de conversion pour le pardon des péchés. Toute la Judée, tout Jérusalem, venait à lui. Tous se faisaient baptiser par lui dans les eaux du Jourdain, en reconnaissant leurs péchés. Jean était vêtu de poil de chameau, avec une ceinture de cuir autour des reins, et il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Il proclamait : « Voici venir derrière moi celui qui est plus puissant que moi. Je ne suis pas digne de me courber à ses pieds pour défaire la courroie de ses sandales. Moi, je vous ai baptisés dans l'eau ; lui vous baptisera dans l'Esprit Saint. »

Marc n'attend pas pour le dire : Fils de Dieu. Telle est la bonne nouvelle. Elle est Jésus Messie, elle est sa Personne. C'est en Lui qu'il va falloir être et vivre. *In Christo*. Isaïe avait écrit... Ensuite Jean parut, avec son baptême de conversion, de préparation à Celui qui venait après lui. Jean est le dépouillement absolu, la pauvreté absolue, de sorte qu'il peut laisser entrer en lui l'Esprit de celui qui vient. Comme s. François, comme mère Teresa, il se considère comme rien, comme vide, de sorte qu'il peut se laisser emplir de Celui qu'il aime. Quoiqu'on le néglige trop, l'Ancien Testament est plein de l'Esprit Saint (« Je mettrai en vous mon Esprit » etc.) et Jean est encore un homme de l'Ancien Testament, c'est pourquoi il parle sans difficulté d'un baptême *dans l'Esprit* administré par le Fils de Dieu. Car il est en outre le fils d'Elisabeth : il sait ce que sa mère lui a dit du fils de Marie, ce qui fait de lui un homme du nouveau Testament aussi. Le Précurseur a un pied de chaque côté. Même si, en prison, il aura des doutes, ne saura plus quoi penser : la réponse de Jésus, la citation d'Isaïe, sera claire pour lui. Le Règne de Dieu est là, règne spirituel dans la chair du Christ. Le paradoxe est là, dans l'invisibilité de l'accomplissement — et pourtant cette invisibilité réside, subsiste dans la visibilité du fils d'homme, d'une chair humaine. Il n'est pas visible en effet que cette chair soit la visibilité de l'Invisible par excellence : Dieu. Le jeu de mot de Platon (*soma, sema*) vaut pour la chair, le corps humain vivant du Christ : Sa chair est le signe (*signum*), le *sacrement* de l'Esprit, le visible le *sacrement* de l'invisible. D'où la visibilité de l'Invisible, puisque ce n'est pas un autre que Lui-même en Personne qui est le Signe. D'ailleurs, lorsque Jésus se fera baptiser par Jean, il est classique de dire qu'il baptisera le baptême de Jean, l'eau du baptême de Jean. Jean lui-même. Comme pour Pierre à qui Il veut laver les pieds : « Si je ne te baptise pas (en me faisant baptiser par toi), tu n'auras pas part au Royaume... » Tout ce que Jésus touche devient esprit. Entre dans la communion à l'Un trinitaire. Dans la Vie divine. Origène

dit que le Christ est venu dans la chair pour venir jusqu'en mon âme. Mon « âme » est la vie de ma chair, la vie spécifiquement humaine, donc déjà « spirituelle », sachant que spirituel désigne une manière d'être pour la chair : la manière d'être en toutes choses tourné vers le Principe d'où la chair tient ce dont elle vit (essaye de vivre, en se décentrant de soi pour se centrer sur le Principe), à savoir *aimer*. Spirituel signifie donc aimant-aimé, rien d'autre. S'il y a un diable, toute créature éventuellement immatérielle qu'il soit, il n'est pas « spirituel », parce qu'il n'aime pas. Mais le verre d'eau tendu à un petit est spirituel, parce qu'il signifie de l'amour.

L'Immaculée Conception de la Vierge Marie (8 décembre)

Livre de la Genèse (3, 9-15.20)

Quand l'homme eut désobéi à Dieu, le Seigneur Dieu l'appela et lui dit : « Où es-tu donc ? » L'homme répondit : « Je t'ai entendu dans le jardin, j'ai pris peur parce que je suis nu, et je me suis caché. » Le Seigneur reprit : « Qui donc t'a dit que tu étais nu ? Je t'avais interdit de manger du fruit de l'arbre ; en aurais-tu mangé ? » L'homme répondit : « La femme que tu m'as donnée, c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé. » Le Seigneur Dieu dit à la femme : « Qu'as-tu fait là ? » La femme répondit : « Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé. » Alors le Seigneur Dieu dit au serpent : « Parce que tu as fait cela, tu seras maudit parmi tous les animaux et toutes les bêtes des champs. Tu ramperas sur le ventre et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie. Je mettrai une hostilité entre la femme et toi, entre sa descendance et ta descendance : sa descendance te meurtrira la tête, et toi, tu lui meurtriras le talon. » L'homme appela sa femme Ève (c'est-à-dire : la vivante), parce qu'elle fut la mère de tous les vivants.

Le commentaire de ces quelques versets de la Genèse pourrait s'appeler « cascade », tellement c'est la cascade de catastrophes, même s'il sont là pour annoncer une Marie d'Apocalypse, écrasant le serpent sous son talon. Il y a plutôt ici un nouement, là où tout se noue pour nous. Dieu cherche l'homme ; l'homme se cache de Dieu, d'où : il ne Le voit plus, Le perd de vue. Il se met à avoir peur de Dieu (donc de sa propre conscience, puisqu'il se met à mentir, à se défilier, à se dérober), ce qui est tout autre chose que la fameuse crainte, la pieuse crainte. Ne pas avoir la conscience tranquille, cela équivaut à : Dieu ne nous laisse pas tranquille ; et réciproquement. Dieu est dans le jardin, Adam l'y entend. Cela signifie évidemment que Dieu n'est pas ailleurs, ayant déserté sa Création. Il en reste le « maître », elle continue d'être « de Lui ». La création continue-t-elle de nous parler de Dieu, Dieu reste-t-il lisible dans

la Création ? On ne sait plus, tout se brouille. Pour le regard et la vie de l'homme, tout est changé : la nature devient hostile (elle est habitée par le serpent), y compris le sexe (les pulsions), de sorte qu'elle devient également honteuse (pourquoi ai-je quelque chose à cacher ?), au lieu d'être joyeuse et innocente (naturelle). Nous assistons au spectacle de l'homme est en train de s'arracher à la nature. D'où la question : le mythe du péché « originel » est-il le récit de cette perte de l'ignorance (innocence) naturelle, puisqu'en devenant homme, celui-ci s'arrache à (donc perd) l'immédiateté inhérente à la nature ? Même s'il n'y a pas de différence chronologique entre la culpabilité et l'humanité, en droit il y en a une, et le dogme de l'Immaculée Conception est là pour le rappeler, voire pour le confirmer ou l'établir : le péché n'est pas inhérent à la « nature humaine », et au moins Marie est là pour le montrer — et c'est une femme ! D'où le recours théologiquement fondé, ici, à ce texte fondateur. Marie est porteuse d'un sens et d'une vérité essentiels à l'histoire du Salut. Le *non* n'est pas la condition nécessaire du *oui*, mais le *oui* et le *non* sont ensemble le possible de l'homme, à chaque instant de sa vie. Cela est *originaire*. Le *non* originel n'est qu'originel, pas originaire (transcendantal, *a priori*). L'ambiguïté du terme innocence peut au moins partiellement être levée : l'innocent n'est pas celui qui ne connaît pas, mais celui qui ne s'est pas détourné de Dieu. En quel sens la « faute » consisterait donc à « connaître » (le bien et le mal) ?

« Qui donc t'a dit... » Adam ne répond pas à la question, se défausse sur la femme encore sans nom. Pourquoi sans nom ? C'est que pour l'instant nous sommes situés dans l'originarité de l'existence humaine. Autrement dit, le « premier homme » est non encore différencié, il est collectif, un et pluriel : il est déjà au moins deux, mais en fait, l'Adam dont fut tirée Ève n'est encore qu'une humanité générique. Ils sont deux, mais ils ne sont que de la différence humaine, pas encore des individus personnels. Au contraire, dès lors que la femme recevra un nom, elle deviendra *quelqu'un*. De même, dans l'indifférenciation originaire, l'humain ne se sait pas, ne sait pas qu'il est nu, parce que la différence sexuelle n'est pas encore reconnue comme telle. Or il y a collusion entre la conscience de la différence sexuelle, la conscience de soi et la culpabilité. C'est maintenant qu'il a fauté qu'il *se voit* nu. Quel genre de connaissance donne donc la faute ? Auparavant, il était nu sans le savoir de ce que signifie la nudité. Pas encore de rupture entre nature humaine (humanité) et nature tout court. Or c'est de la nature qu'est venue la tromperie. Le récit ne parle pas d'un mauvais ange ou d'un diable, mais d'un serpent qui parle et qui ne rampe pas encore sur le ventre. En faire un symbole phallique est par trop réducteur (le sexe n'est pas à l'origine du drame, même si le drame va contaminer le sexe). Il n'empêche que découle de la faute commune une hostilité spécifiquement sexuelle, puisqu'elle est spécifique à la femme ; par conséquent le serpent *devient* un symbole phallique, dès lors qu'il se met à ramper — à ramper vers la femme. Elle doit désormais se défendre contre le sexe, contre la nature (en même

temps elle reste poussée vers le sexe, le désir prend forme), mais d'abord le serpent représente *ce que la nature dit à l'homme* : prenant conscience de la nature en face de lui et en lui, en prenant conscience de soi, la scission s'opère entre la nature là devant lui et Dieu qui se promène à la fois dans la nature et dans l'âme de l'homme. Soudain, donc, il y a deux voix, et la voix de la nature dit ce qui est désirable pour jouir et pour connaître, comprendre, savoir. Désir esthétique (concupiscence des yeux, dit la Tradition, mais de fil en aiguille, cela signifie concupiscence de tous les sens), mais ce n'est pas celui-là qui est manifestement condamnable (il ne le devient que de manière dérivée de l'autre) ; désir noétique, qui est le véritable désir de se passer de Dieu, d'être comme Lui. Désir de penser, de juger *par soi*, d'être « autonome », de ne plus dépendre, se recevoir d'un Autre (recevoir son jugement d'un Autre, surtout si cet Autre est le Seigneur de l'Univers). En conséquence, désir de ne pas dépendre de l'autre, de la femme, de l'homme, de ne pas se recevoir de lui ou d'elle. Mais au contraire de le ou la désirer, de désirer en jouir, si bien que la jouissance devient la fin, le but : je ne désire plus l'autre mais la jouissance, parce qu'au lieu de me recevoir et que l'autre se reçoive, je ne sais plus que désirer, étant inéluctablement dans le manque. Les récits d'origine ont fatalement ceci de difficile qu'ils veulent signifier un passage, une limite, le point zéro d'un franchissement. Comment distinguer l'émergence de l'humanité à elle-même, le surgissement de l'*anthropos* dans la nature, et une perte qui distinguerait la perte de la nature et la perte de l'innocence ? Comment une théologie du premier péché peut-elle trouver sa place dans une anthropologie qui interprète volontiers comme une « faute » (le sentiment d'une faute) la perte même de l'état de nature ?

Psaume 97 (1, 2-3ab, 3cd-4a.6b)

*Chantez au Seigneur un chant nouveau,
car il a fait des merveilles ;
par son bras très saint, par sa main puissante,
il s'est assuré la victoire.*

*Le Seigneur a fait connaître sa victoire
et révélé sa justice aux nations ;
il s'est rappelé sa fidélité, son amour,
en faveur de la maison d'Israël ;*

*la terre tout entière a vu
la victoire de notre Dieu.
Acclamez le Seigneur, terre entière,
acclamez votre roi, le Seigneur !*

S'habituer au triomphalisme hyperbolique d'Israël comme tropisme fondamental, quand bien même la réalité lui apporterait un continuel démenti. L'exagération hyperbolique est une façon élémentaire (apocalyptique, révélatrice) de faire advenir le sens spirituel au-delà du sens empirique. Car jamais Dieu n'a révélé sa justice aux nations (païennes), surtout si cette justice consiste dans la faveur qu'il est supposé accorder au peuple d'Israël. Mais à l'inverse, on peut toujours dire que tous les hommes connaissent la justice et que par conséquent, même si ce n'est pas sous la forme du Dieu d'Israël, il connaissent Dieu, par la connaissance de la justice, du juste et de l'injuste, qui habite leur conscience (pas souvent clairement leur conscience « empirique », mais plus transcendalement leur « syndérèse », leur *sunairèsis*, car aucun homme n'est absolument dépourvu de conscience morale).

Lettre de saint Paul aux Ephésiens (1, 3-6.11-12)

*Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ.
Dans les cieux, il nous a comblés de sa bénédiction spirituelle en Jésus Christ. En lui, il nous a choisis avant la création du monde, pour que nous soyons, dans l'amour, saints et irréprochables sous son regard. Il nous a d'avance destinés à devenir pour lui des fils par Jésus Christ : voilà ce qu'il a voulu dans sa bienveillance, à la louange de sa gloire, de cette grâce dont il nous a comblés en son Fils bien-aimé. En lui, Dieu nous a d'avance destinés à devenir son peuple ; car lui, qui réalise tout ce qu'il a décidé, il a voulu que nous soyons ceux qui d'avance avaient espéré dans le Christ, à la louange de sa gloire.*

D'avance ! Trois fois. De s. Augustin à Calvin, que n'a-t-on pas écrit et crié sur la « prédestination », jusqu'au contresens ! Destinés à quoi ? C'est cela qui donne un contenu et, partant, un sens déterminé à notre « destination » : devenir des fils comme son Fils, des saints comme Lui, devenir son peuple, le vrai peuple de Dieu. Rien à voir avec le concept grec de destin. Destin signifie ici : comblé, choisi. Nous sommes ainsi au contraire libérés de tout destin. La « prédestination » est un antidessein. Le *d'avance* du verset 12 n'est pas limpide. Sur quoi porte-t-il exactement ? τοὺς προηλπικότες ἐν τῷ Χριστῷ, *Tous proèlpikotés en to Xristo*. ...Pour être à la louange de sa gloire, nous qui avions auparavant [d'avance ?] espéré dans le Christ ? Pour être, à [pour] la louange de sa gloire, ceux qui ont [avaient, auraient] par avance espéré dans le Christ ? Ne pas se prendre la tête jusqu'à la nuit ! Ce n'est pas de notre fait, mais une grâce, si nous sommes ici et maintenant le petit nombre de ceux qui espèrent d'avance dans le Christ (avant sa manifestation eschatologique, sa « venue »). L'essentiel pour Paul est la signification du *nous* : nous les croyants, nous les élus, c'est Dieu qui a voulu que nous le soyons. Et il y a tous les autres, le monde immense des païens, et des Juifs qui ont refusé

le Messie. Avant d'être eschatologique, la signification est actuelle : elle exprime le bonheur de la foi, la « chance » d'avoir été choisis, d'être déjà actuellement pour Dieu le peuple de ses fils.

Evangelie de Jésus-Christ selon saint Luc (1, 26-38)

L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une jeune fille, une vierge, accordée en mariage à un homme de la maison de David, appelé Joseph ; et le nom de la jeune fille était Marie. L'ange entra chez elle et dit : « Je te salue, Comblée-de-grâce, le Seigneur est avec toi. » À cette parole, elle fut toute bouleversée, et elle se demandait ce que pouvait signifier cette salutation. L'ange lui dit alors : « Sois sans crainte, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que tu vas concevoir et enfanter un fils ; tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand, il sera appelé Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il régnera pour toujours sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. » Marie dit à l'ange : « Comment cela va-t-il se faire, puisque je suis vierge ? » L'ange lui répondit : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ; c'est pourquoi celui qui va naître sera saint, et il sera appelé Fils de Dieu. Et voici qu'Élisabeth, ta cousine, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse et elle en est à son sixième mois, alors qu'on l'appelait : 'la femme stérile'. Car rien n'est impossible à Dieu. » Marie dit alors : « Voici la servante du Seigneur ; que tout se passe pour moi selon ta parole. » Alors l'ange la quitta.

Marie écoute. Elle a bien écouté, puisqu'elle pose une question pratique. Une fois éclairée, elle répond oui. Tout est dit dans la Parole de l'ange. Le Père, le Fils et le Saint Esprit sont dans la parole de l'ange. Qui est l'ange ? Si je ne crois pas aux anges, comment vais-je comprendre l'Annonciation ? Y a-t-il des anges qui n'existent pas et d'autres qui existent ? Au fond, je fais dépendre un événement essentiel (la conception virginale de Jésus) de ce qui reste accessoire et échappe à toute vérification. Qui serait venu parler à Marie de la part de Dieu ? Dieu lui-même ? Dans le cœur de Marie tandis qu'elle lisait le prophète Isaïe ? Moi faible mortel, je n'ai pas la capacité de répondre à pareille question. Dans le vaste paysage de la Révélation, comme dans un grand tableau classique (de Poussin, par exemple) les moyens divins sont désignés par le mot ange. Je ne sais rien de ce que c'est, un ange, mais, apparaissant dans le tableau, les personnages sont : les témoins de Jésus, ceux qui me parlent, ensuite Jésus lui-même, sa mère, les événements rapportés : la Résurrection, la mort, la vie publique, la naissance et les origines, et toute l'ancienne Alliance, préparatoire. Retour à la mère. À l'accord logique et nécessaire entre la divinité de Jésus et sa conception virginale, puisqu'il a été conçu de Dieu. L'ange dit : « L'Esprit Saint ». Celui qui procède du Père. Si Jésus était fils naturel de Joseph, ou d'un

autre bonhomme, il ne serait pas « Fils de Dieu », ou alors au sens où tout homme est fils de Dieu. Tandis qu'ici l'ange donne à Marie des explications précises sur la divinité du fils qu'elle va enfanter. La première fois, fils du Très-Haut peut renvoyer à la dynastie royale, celle de David. Jésus viendrait restaurer un trône. Encore une parole qu'il faudra renoncer à prendre à la lettre ! Mais ensuite, dans les précisions fournies à Marie, il n'est plus question que de ce qui explique qu'il « sera appelé Fils de Dieu » : la conception par la seule puissance de Dieu. L'Esprit Saint couvrira Marie comme il avait couvert les eaux primordiales. Ce qui est en train de se passer, c'est donc l'équivalent d'une nouvelle Création, de quelque chose qui vient entièrement renouveler la Création. Il y avait le Père et l'Esprit, maintenant il y a le Fils qui naît de Dieu et qui naît de Marie. C'est bien Dieu qui se fait homme, mais cette manière de comprendre reste implicite, parce que Marie n'en a pas vraiment besoin. Elle porte la chair de Dieu en elle, ce qui est infiniment plus qu'une formule théologique. Elle est dans le réel de Dieu.

De là à conclure à l'Immaculée Conception ? À cause du « comblée de grâce » ? De « le Seigneur est avec toi » (Emmanuel) ? Tout ce qu'on peut dire de clair est que Marie est sans péché, n'a pas dit le moindre non à Dieu, et a aimé. Peut-on dire qu'Adam et Ève aussi avaient été *conçus* sans péché ? Oui, puisque la nature conçue par Dieu est *bonne* (bonne ne signifiant pas *achevée*). Ce qui est en arrière-plan de la doctrine de l'Immaculée conception, c'est naturellement la doctrine du péché originel (question à étudier). Qu'est-ce qui fait que Marie est véritablement une nouvelle Ève ? Je note que cela donne à la femme une extrême dignité, puisque le seul être au monde sans péché (je mets Jésus à part, bien sûr) est une femme. De même Jésus ressuscité est-il apparu en premier à des femmes, et ce sont des femmes qui ont donc été les apôtres des apôtres. Le féminin comme symbole (signifiant) de l'Amour, prévaut absolument sur tout ce qui est masculin, institué et instituant. Le féminin transcende tout ministère institué (qui n'est qu'un moyen) : c'est qu'il incarne, désigne, signifie la FIN : l'Amour. Donc Marie aime suprêmement. Aime Dieu, aimera son Fils. Aimera Jean et les autres amis de son Fils, aimera, dans son Assomption, l'Église tout entière. De l'Église, son Fils est la tête, mais elle en est le corps du corps. Tous les hommes sont appelés à devenir pour l'éternité les fils de Marie, les fils de son ventre, comme son Fils réel. Elle est donc bien, dans sa chair même, la nouvelle Ève, l'Ève spirituelle. Je peux dire tout cela, même sans aborder la théorie d'un péché originel transmis comme une maladie vénérienne !

3^e dimanche de l'Avent (14 décembre)

Livre d'Isaïe (61, 1-2a.10-11)

*L'esprit du Seigneur est sur moi
parce que le Seigneur m'a consacré par l'onction.
Il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres,
guérir ceux qui ont le cœur brisé,
annoncer aux prisonniers la délivrance
et aux captifs la liberté,
annoncer une année de bienfaits, accordée par le Seigneur.
Je tressaille de joie dans le Seigneur,
mon âme exulte en mon Dieu.
Car il m'a enveloppé du manteau de l'innocence,
il m'a fait revêtir les vêtements du salut,
comme un jeune époux se pare du diadème,
comme une mariée met ses bijoux.
De même que la terre fait éclore ses germes,
et qu'un jardin fait germer ses semences,
ainsi le Seigneur fera germer la justice et la louange
devant toutes les nations.*

Qui est le *moi*, celui qui a reçu une onction, le *messie* qui parle, qui annonce, qui tressaille, qui exulte ? L'indice de la foi est un bonheur ou plutôt une joie illimitée, une plénitude. Mentalement, je compare toujours avec les croyances en les autres divinités antiques. On y rencontre des formes d'enthousiasme dionysiaques, orgiaques, qui sont des excitations panthéistes, mais nullement cette joie toute personnelle, de personne à personne : je tressaille dans le Seigneur, dans *mon* Dieu. D'une certaine manière on peut dire ici qu'il n'y a nulle extase, rien d'extatique, au sens où l'être serait hors de soi grâce à un délire. Au contraire, les comparaisons sont « sponsales », conjugales, et dans les deux sens : du masculin vers le féminin, mais aussi bien du féminin vers le masculin. Ainsi tout est-il intime, intérieur, secret, et pourtant joyeux. Il y a donc une joie biblique inconnue ailleurs, et qui n'est compréhensible que par la référence amoureuse. Elle n'obéit pas à une logique d'excitation, mais de germination, d'où le verset 11. La tendresse divine fait aboutir, ou plutôt fera aboutir la justice : ce n'est pas la force qui prévaut. Par exemple la force invoquée de Baal. Ou de Zeus. Au contraire la tendresse divine s'adresse aux pauvres, aux cœurs brisés, aux captifs. « D'un cœur broyé tu n'as point de mépris », dit le psaume. Si ce Dieu est inventé par la misère humaine, pourquoi n'est-il pas inventé partout, pourquoi au contraire est-il unique ? La réponse de Dieu, c'est celle du Magnificat, celle de Jean le Baptiste, celle de Jésus : les malheureux sont consolés. Nous avons là le signe de ce que Noël annonce et apporte.

Evangile selon saint Luc (1, 46b-48, 49-50, 53-54)

*« Mon âme exalte le Seigneur,
mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur.
Il s'est penché sur son humble servante ;
désormais tous les âges me diront bienheureuse.
Le Puissant fit pour moi des merveilles ;
Saint est son nom !
Son amour s'étend d'âge en âge
sur ceux qui le craignent.
Il comble de bien les affamés,
renvoie les riches les mains vides.
Il relève Israël son serviteur,
il se souvient de son amour. »*

L'exultation prophétique, Marie la reprend à son compte au moment de sa rencontre avec Elisabeth. Depuis l'Annonciation, on va dire que Marie est plutôt silencieuse, méditative. Elle a dit à l'ange de Dieu : *fiat*, qu'il en soit ainsi ! Et puis maintenant, maintenant que les choses sont arrangées avec Joseph, c'est l'attente discrète, tout intérieure. Mais quand elle a allègrement marché sur les chemins et qu'elle se retrouve devant Elisabeth, toute essoufflée, et qu'elles se parlent de ce qu'elles vivent, c'est une explosion de joie, aussi bien à la première personne que de manière prophétique et eschatologique. Les deux femmes, la vieille comme la jeune, vivent donc l'attente de la vie qu'elles portent en elles de cette triple manière : pour elles-mêmes en personne, car elles portent la bonne nouvelle dans leur ventre ; prophétiquement, car elles mettent leurs pas dans les pas des prophètes, retrouvent leurs mots pour dire cette bonne nouvelle de ce qui vient ; enfin, c'est bien la dimension d'un accomplissement eschatologique qui se dessine, au-delà du présent : c'est quelque chose d'absolu qui advient dans le présent, l'accomplissement des temps. Toute la foi des temps futurs s'inscrit avec constance dans cette triple dimension, pour vous comme pour moi, jusqu'à la fin.

Première lettre de saint Paul aux Thessaloniciens (5, 16-24)

Frères, soyez toujours dans la joie, priez sans relâche, rendez grâce en toute circonstance : c'est ce que Dieu attend de vous dans le Christ Jésus. N'éteignez pas l'Esprit, ne repoussez pas les prophètes, mais discernez la valeur de toute chose. Ce qui est bien, gardez-le ; éloignez-vous de tout ce qui porte la trace du mal. Que le Dieu de la paix lui-même vous sanctifie tout entiers, et qu'il garde parfaits et sans reproche votre esprit, votre âme et votre corps, pour la venue de notre Seigneur Jésus Christ. Il est fidèle, le Dieu qui vous appelle : tout cela, il l'accomplira.

Quel est le paysage spirituel de la foi ? La joie, celle dont j'ai parlé plus haut. Alors que les « autres » trouvent les chrétiens plutôt éteints, coincés. Dieu reconnaîtra les siens, quand le règne des apparences sera aboli. La joie chrétienne, quand je l'aperçois, je la vois discrète et intérieure et, il faut bien le dire, retenue, car (voir plus haut) elle n'est pas excitation. Si elle le devenait, ce ne serait pas bon signe : le signe d'une paganisation de la « religion ». La transe n'est pas chrétienne mais chamanique ou ce qu'on voudra de « panique ». il reste qu'il ne faut pratiquer aucun purisme ou aucun puritanisme en ce domaine (*qui veut faire l'ange fait la bête*, n'est-ce pas ? sachant que nous sommes aussi enracinés dans la nature et toutes les forces animales et chtoniennes).

Ensuite la louange, qui va bien avec la joie et même suscite la joie, puisqu'elle nous sort de nous-mêmes, nous « élève » au-dessus de nous-mêmes. Certains jours, il n'y a que la messe qui a été un moment heureux, parce que la louange m'a trans-porté au-dessus de ma pauvreté ou de ma déchéance, m'a vraiment élevé au-dessus de moi-même. Ce n'est pas moi qui allais à la messe, c'est elle qui me laissait entrer, je n'avais rien à faire, mon impuissance à être et à faire, ou à m'élever, la grâce du don des paroles, des chants et de la nourriture offerte me rendait vivant, alors que j'étais plutôt mort. Comme je ne sais pas prier, la prière vient en moi, elle aussi comme un don, comme les gémissements inexprimables de l'Esprit. C'est donc du même mouvement qu'il y a joie, action de grâce, animation par l'Esprit, accueil de la parole qui me fait bondir au-devant de moi, vers l'accomplissement annoncé, car les prophètes sont ceux qui disent en mots ce que l'Esprit dit en vie, en « gémissement » comme gémit au vent une vieille porte, en « ressent », en être-éprouvé. Alors prend forme un *éthos* chrétien, un souci, celui du bien, de ce qui nous éloigne du mal. Cela ne veut pas dire que je réussis, que je me tiens victorieusement éloigné du mal, que j'en triomphe, tel un Saint Georges le pied planté sur le dragon ennemi. Mais le petit caillou du scrupule m'habite, m'empêchant de coïncider avec moi-même. C'est lui (en fait, l'Esprit de Jésus) qui me parle dans ma conscience et qui me demande : va-tu agir avec amour ?

La sainteté, non pas un état mais un mouvement. La perfection aussi est un don, puisque de moi-même je ne puis l'atteindre — et ce don, je puis l'empêcher d'entrer, si je tiens trop à moi-même. La grâce est toujours suffisante, toujours déjà là, mais je puis très bien la laisser là où elle est : c'est moi en réalité qui vis alors à l'extérieur de moi-même, tandis que l'Esprit demeure en moi (*divertissement*, dirait l'autre). Enfin toute la vie de foi converge vers l'unique *venue de Notre Seigneur Jésus Christ*, et cela, sans reste, puisque la tripartition que je suis ne laisse rien de côté ni derrière, même pas le corps. Le temple de l'Esprit, dit Paul du corps. L'hellénisation de la chair hébraïque, son analyse en esprit, âme, corps, me conduit à hiérarchiser, à verticaliser la chair : en haut l'esprit qui pense, mais surtout qui veut, et tend vers Dieu, qui est ma ressemblance avec l'Esprit ; plus bas l'âme qui vit et qui sent (elle est la vie du corps,

elle l'âme, mais sans cette vie, il n'y aurait pas possibilité pour l'esprit de s'élever au-dessus de lui-même) ; et bien sûr le corps matériel, mais qui n'est pas que de la matière, qui est du singulier, *mon* corps, voué par conséquent comme tout mon moi à l'incorruptibilité. Cette tripartition induit une double, voire quadruple dualité : entre mon *pneuma* et ma *psukè*, entre ma *psukè* et mon *soma* ; mais de ce fait même, entre mon *pneuma* et le *Pneuma* divin, et puis de l'autre côté entre le couple *soma - psukè* et la *phusis*, la nature. A travers mon corps vivant, je suis spirituellement confronté à la nature et à toute la création ; à travers mon esprit, je suis spirituellement *et* charnellement ou « psychiquement » confronté au spirituel, à l'ordre de l'amour, du « en esprit et en vérité ».

Evangile de Jésus-Christ selon saint Jean (Jn 1, 6-8.19-28)

Il y eut un homme envoyé par Dieu. Son nom était Jean. Il était venu comme témoin, pour rendre témoignage à la Lumière, afin que tous croient par lui. Cet homme n'était pas la Lumière, mais il était là pour lui rendre témoignage. Et voici quel fut le témoignage de Jean, quand les Juifs lui envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : « Qui es-tu ? » Il le reconnut ouvertement, il déclara : « Je ne suis pas le Messie. » Ils lui demandèrent : « Qui es-tu donc ? Es-tu le prophète Élie ? » Il répondit : « Non. — Alors es-tu le grand Prophète ? » Il répondit : « Ce n'est pas moi. » Alors ils lui dirent : « Qui es-tu ? Il faut que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dis-tu sur toi-même ? » Il répondit : « Je suis la voix qui crie à travers le désert : Aplissez le chemin du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. » Or, certains des envoyés étaient des pharisiens. Ils lui posèrent encore cette question : « Si tu n'es ni le Messie, ni Élie, ni le grand Prophète, pourquoi baptises-tu ? » Jean leur répondit : « Moi, je baptise dans l'eau. Mais au milieu de vous se tient celui que vous ne connaissez pas : c'est lui qui vient derrière moi, et je ne suis même pas digne de défaire la courroie de sa sandale. » Tout cela s'est passé à Béthanie-de-Transjordanie, à l'endroit où Jean baptisait.

Autour de Jean, au temps de Jean, tout le monde (juif) semble d'accord sur au moins une chose : il y a quelqu'un qui doit venir. A force de scruter les Écritures, les écrits des prophètes, le clergé juif a précisé ses hypothèses, soit que l'on attende le retour d'Elie, soit la venue d'un hypothétique grand prophète... De ce point de vue, la réflexion sur le prophétisme, le retour sur la tradition et le corpus prophétiques, poussent maintenant à sentir plus qu'à penser que le prophétisme est « terminé », au sens où maintenant il attend son accomplissement. Si un prophète doit surgir, il faut que ce soit le sceau des prophètes, comme dira Mohammed, le dernier prophète, donc le plus grand, le définitif. Il y a à l'évidence l'attente d'un accomplissement. Mais si ce grand prophète n'est qu'un prophète, et non pas l'accomplissement effectif de ce qui est prophétisé,

n'est-ce pas absurde ? A l'inverse, le retour d'Elie représente quelque chose de beaucoup plus eschatologique : s'il boucle une boucle, c'est forcément pour accomplir les temps, faire descendre le Règne de Dieu sur la terre, c'est à dire sur Jérusalem... Enfin il y a l'idée du messie. En un sens elle nous sort du strict prophétisme, car un « sauveur » revêt une signification bien plus volontiers « politique », si le mot convient en Israël où le mode de « gouvernement » est tellement théocratique qu'on ne saurait dire qu'on y fait de la politique, comme dans une cité grecque. Alors disons historique. Israël ne fait pas de politique, Israël vit une histoire. Le peuple attend son libérateur, au point que cette attente constitue sa temporalité. Mais au fond, même si l'on attend tout de la providence divine, sous la forme d'un envoyé de Dieu, d'en haut, l'accomplissement attendu reste parfaitement horizontal, sur la terre plate. Cette contradiction dessine déjà une croix. Une croix pour Israël, une croix sur Israël.

Et de fait, rien ne se passe comme prévu, comme projeté. Pourtant les prophètes n'ont cessé de désigner le lieu où se trouve la clé de la venue de Dieu : le cœur, la conversion du cœur. Jésus dira à la Samaritaine : « En esprit et en vérité ». Or les scribes, les pharisiens, les lévites, ceux qui exercent le pouvoir, qui en jouissent, qui manœuvrent, comme tous les gens de pouvoir, comment seraient-ils prêts à servir, eux qui se servent et sont habitués à être servis ? Et moi pas plus qu'eux je ne suis prêt à renoncer à mes biens, à me vider de tout, pour être prêt et ouvert pour le Grand Amour ! Dès que je possède, je suis perdu... et j'ai alors cruellement besoin d'être sauvé ! Qui a compris cela ? Jean le Baptiste en effet, Antoine au désert, François d'Assise, mère Teresa... Ils se sont configurés au Christ, ou plutôt ils se sont laissé configurer par Lui à Lui. Tant que nous ne l'avons pas fait, nous ne sommes pas vraiment convertis, mais au mieux des nostalgiques de la conversion, comme le jeune homme riche. Il s'en retourne vers ses richesses, mais il est triste. Revenons à Jean. Insister sur le fait qu'il n'est rien. Celui dont Jésus dira qu'il n'y a jamais eu sur terre d'homme plus grand que lui, celui-là n'est rien. Rien devant Celui pour qui il vient, comme son service d'ordre, chargé d'annoncer son arrivée et de lui frayer un passage au milieu des gens. Et pour cela il se retire dans le vide du désert. Et les gens qui attendent viennent au désert, vont là où quelqu'un parle, dit quelque chose de pas creux, pour une fois. Forcément cela intrigue et inquiète les autorités qui envoient des inspecteurs, des enquêteurs. Jean leur dit qu'il n'est rien de tout ce qu'ils attendent, il n'entre pas dans leurs hypothèses ; il est quelque chose comme un antiprophète, puisque ce qu'il annonce est déjà là « au milieu de vous ». Si je l'entends vraiment, cela me bouscule : j'ai donc intérêt à ne pas l'entendre vraiment. Il est plus simple d'attendre pour seulement demain ou après-demain. Cela me laisse à moi mon présent.

Pourtant les enquêteurs veulent savoir : « Que dis-tu de toi-même ? » Jean ne répond pas, comme le fera Jésus pour s'exposer à la vindicte

juive, JE SUIS, mais au contraire : même pas un prophète, seulement une voix, un cri, qui ne dit rien, qui dit : préparez-vous à entendre, à écouter, à recevoir. Retournez-vous, il va passer, il passe, même, ne l'attendez pas, ne l'attendez plus, il est là. C'est le deuxième volet de « rien ne se passe comme attendu ». Le Sauveur est un inconnu. Pour les inspecteurs, il n'est pas des leurs. Un Galiléen, et puis non, on apprendra qu'il est né dans le village (on va dire la ville, pour ne pas vexer) de David. Sa visibilité n'est absolument pas celle qui est attendue. Il n'y a aucun profit à tirer d'un soi-disant messie qui ne sauve pas (pas même lui-même), mais qui au contraire perd et nous perd. Qui le déclarera même ouvertement, avec des propos du genre : celui qui ne perd pas sa vie à cause de moi... Du Temple, il ne restera pas pierre sur pierre.

Le baptême de Jean n'est fait que pour me laver les yeux, que je puisse voir Celui qui passe. Si je ne suis pas prêt à changer de vie, je ne suis pas prêt à ce baptême, donc pas prêt à voir passer Celui qui passe. Il faut savoir ce qu'on veut, voilà tout ! A quoi sert le baptême de Jean ? A devenir peu ou prou comme lui le baptiseur : rien, indigne de dénouer la courroie de la sandale de Celui qui vient. Si j'ai cette conscience-là, c'est que j'ai reconnu Celui qui passe. Je ne reconnais pas le Messie pour profiter du Salut, pour monter dans le wagon qui passe. Si c'est un tel messie que j'attends, il ne peut être qu'à l'image de ce que j'attends : un homme de pouvoir, un puissant. Même si au départ il n'était rien, comme David. Mais on oublie vite les origines et on ne retient que le résultat. Le petit dernier de Jessé, laissé aux champs, le berger, on ne le voit plus qu'à travers le grand roi, et non l'inverse. Si donc j'attends un messie royal, je ne le verrai pas. Puisque rien ne se passe comme prévu, l'attendu *est* l'inattendu. Est invisible ce qui pourtant *est*, effectivement, ici et maintenant, tout à fait présent. La royauté du Messie *est*, mais elle est invisible, « *pas de ce monde* ». Elle est bien ici, présente, *en* ce monde. Ce qui est en ce monde pas de ce monde, invisible dans le visible, il est bien clair qu'il ne faut pas le chercher dans un ailleurs, mais bien ici même. Mais avec le cœur, en esprit et en vérité, et non pas dans la visibilité visible. Alors seulement l'invisible devient visible : Le Verbe de Dieu, nous l'avons vu et touché, nous avons bu et mangé avec Lui. Le cœur est donc l'esprit et l'esprit est donc le cœur, l'amour et la connaissance se révèlent convertibles. C'est la clé qui fait reconnaître le Fils de Dieu dans le fils de l'homme, le fils de Marie, ou encore le Messie dans le fils de Joseph, comme jadis dans le fils de Jessé. Mais seul un prophète était disposé à le voir : si nous ne sommes pas de la même race, nous ne verrons rien et nous ne voyons rien.

4ème dimanche de l'Avent (21 décembre)

Deuxième livre de Samuel (7, 1-5.8b-12.14a.16)

Le roi David était enfin installé dans sa maison, à Jérusalem. Le Seigneur lui avait accordé des jours tranquilles en le délivrant de tous les ennemis qui l'entouraient. Le roi dit alors au prophète Nathan : « Regarde ! J'habite dans une maison de cèdre, et l'arche de Dieu habite sous la tente ! » Nathan répondit au roi : « Tout ce que tu as l'intention de faire, fais-le, car le Seigneur est avec toi. » Mais, cette nuit-là, la parole du Seigneur fut adressée à Nathan : « Va dire à mon serviteur David : Ainsi parle le Seigneur : Est-ce toi qui me bâtiras une maison pour que j'y habite ? C'est moi qui t'ai pris au pâturage, derrière le troupeau, pour que tu sois le chef de mon peuple Israël. J'ai été avec toi dans tout ce que tu as fait, j'ai abattu devant toi tous tes ennemis. Je te ferai un nom aussi grand que celui des plus grands de la terre. Je fixerai en ce lieu mon peuple Israël, je l'y planterai, il s'y établira, et il ne tremblera plus, et les méchants ne viendront plus l'humilier, comme ils l'ont fait depuis le temps où j'ai institué les Juges pour conduire mon peuple Israël. Je te donnerai des jours tranquilles en te délivrant de tous tes ennemis. Le Seigneur te fait savoir qu'il te fera lui-même une maison. Quand ta vie sera achevée et que tu reposeras auprès de tes pères, je te donnerai un successeur dans ta descendance, qui sera né de toi, et je rendrai stable sa royauté. Je serai pour lui un père, il sera pour moi un fils. Ta maison et ta royauté subsisteront toujours devant moi, ton trône sera stable pour toujours. »

D'abord : le sentiment de la vie. David enfin installé. De sa chaise longue, il regarde tout ce que contient d'accomplissement ce *enfin*. Il sait qu'il va mourir un jour, mais c'est dans l'ordre. Tout roi qu'il soit devenu, il est et reste un mortel devant l'éternel, mais ça ne fait rien, dans le présent et la présence du présent, la vie est pleinement effective. Jours tranquilles dans une maison, mais aussi avenir pour sa descendance, quand il sera mort. Cela comble-t-il la mort ? Il se peut que oui, car l'idée d'une vie éternelle (je ne parle pas d'une ombre errante dans le shéol) n'est vraiment advenue qu'avec l'idée de résurrection des morts, et encore, celle-ci ne se concrétise qu'en présence du Christ ressuscité. Avant cela, les hommes ont pu vivre et la plupart continuent de vivre dans leur simple vie finie, ici et maintenant, dans un maintenant et un maintenant prochain, et la mémoire du maintenant passé, fini. Sans pour autant se taper la tête contre les murs de désespoir. Mais la vie humaine ne vaut pas cher ! Elle se met paradoxalement à valoir cher dès lors que surgit l'espérance d'une vie hyperbolique, absolue, incorruptible. C'est sur ce nouvel horizon que la mort prend la forme d'une angoisse infinie, dès lors qu'à la fois cet horizon est advenu comme représentation, mais qu'en même temps l'espérance s'en est effondrée, qu'on n'y croit plus.

Le *on* est celui de nos contemporain sans la foi, mais nourris de représentation chrétienne de la vie.

Tout vilain bonhomme qu'il soit, plein de désir et de désirs, homme de chair, vivant, David a la foi, et il fait part de ses scrupules à Nathan. Dans un premier temps, Nathan ne peut que louer la pensée et le souci de David le roi. Mais à la réflexion, une fois rentré chez lui, en y repensant, une fois couché dans son lit, quand toutes les pensées et les rencontres du jour reviennent, Nathan entend très distinctement Dieu qui lui parle. Pour cela, il n'a rien d'autre à faire qu'à repenser à sa rencontre du jour avec David. C'est alors le paradoxe de la foi qui surgit, le renversement total des points de vue. Je vais construire une maison à Dieu. — Tu n'y penses pas ! Dieu a-t-il besoin d'une maison (Dieu est esprit, c'est une autre manière de dire la même chose) ? C'est bien plutôt lui qui te donne une maison (métaphore de la maison – descendance). On ne peut vraiment pas dire que l'on a la foi, mais bien plutôt que la foi est l'état de celui qui l'a reçue, ayant reçu ce que la foi donne : une relation à Celui qui a créé le ciel et la terre, à celui qui a donné son trône à David, à Celui par qui je suis vivant en vie, de telle sorte qu'en est changé mon regard sur toutes choses et sur la vie, sur le vécu de la vie. C'est seulement une fois qu'il a été bien clair que c'est Dieu qui donnera une maison à David, que David peut envisager, mais désormais dans un tout autre esprit, de bâtir un temple, une maison pour y faire habiter le « Nom » de Celui qui est. La construction du temple est ainsi purifiée de toute idolâtrie. On ne construit plus un temple au dieu pour s'assurer sa présence et obtenir quelque chose de lui. Car le vrai Dieu a absolument précédé toute demande et tout calcul d'intérêt. Le temple est alors pour mon usage d'homme, pour soutenir ma *prononciation* du Nom.

Psautre 88 (4-5, 27-28, 29-30)

*« Avec mon élu, j'ai fait une alliance,
j'ai juré à David, mon serviteur :
J'établirai ta dynastie pour toujours,
je te bâtis un trône pour la suite des âges. »*

*« Il me dira : Tu es mon Père,
mon Dieu, mon roc et mon salut !
Et moi, j'en ferai mon fils aîné,
le plus grand des rois de la terre !*

*« Sans fin je lui garderai mon amour,
mon alliance avec lui sera fidèle ;
je fonderai sa dynastie pour toujours,
son trône aussi durable que les cieux. »*

C'est comme dans la bouche de Nathan : ton trône sera stable pour toujours. Parfait. En réalité, chacun sait que c'est faux. C'est visiblement faux. Comment croire à pareille promesse ? Sur le moment, passe ! Mais quand la dynastie est depuis longtemps éteinte ? C'est comme les royalistes qui espèrent toujours une restauration. Même s'il n'y croient pas vraiment (je les connais !) c'est pour eux la forme de leur représentation du réel historique, ce qui ordonne, surmonte le chaos, restaure de la perte. Pour nous, postmodernes qui sommes des chambres d'écho et d'enregistrement du chaos et de la course au néant, il convient de récuser toute illusion organisatrice, d'assumer la division fondamentale du monde, le régime de la perte, voire de la pure perte. La modernité croyait à l'intelligibilité historique ; la postmodernité nous rend à toutes les forces et à leur mouvement brownien. Nous pouvons redevenir païens, ou nihilistes, mais alors la parole de Pierre surnage dans toute sa faiblesse à elle : à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Il n'y a plus d'autre vraie vie que la vie éternelle, dans ce régime de vie sans vie, où on ne s'installe plus comme David, avec enfants et petits-enfants. Un vrai postmoderne ne fait pas d'enfant, ou ne les élève pas, ou ne les reconnaît pas, ou ne leur transmet pas une tradition ! Bon ! Si l'on admet que la promesse divine est fautive, en quoi serait-elle vraie ? Eh bien, c'est toujours pareil : en esprit et en vérité. Il n'y a que le Christ qui donne un autre sens à la promesse, en la réalisant, en la tenant, mais spirituellement, non historiquement. En même temps, s'il y a une effectivité de la réalisation spirituelle, l'histoire ne peut pas resté indemne. Sinon, c'est que la réalisation christique était elle-même une illusion. Tout repose sur l'effectivité de la Résurrection. C'est elle qui accomplit le couronnement d'une royauté « qui n'est pas de ce monde ». Pourtant, c'est bien celle de David, l'Oint, le Messie, le Sauveur. Mais... Le rejeton de David est Roi sur la croix, mais plus encore, il faut quand même le dire, quand il se redresse, se relève avec l'étendard de la Vie. Et alors, historiquement, nous les témoins, nous nous mettons à balbutier la Bonne Nouvelle, à la prononcer, et c'est pourquoi et en quoi l'effectivité spirituelle de la promesse fait à David s'accomplit dans et par ce nouveau temple historico - spirituel qu'est l'Église. Les Apôtres admirèrent la beauté du Temple de Jérusalem. Admiration idolâtrique, aussitôt que l'on admire le trône et non Celui qui y siège, que l'on s'arrête à la beauté des pierres qui devient une fin en soi. De même nous pouvons faire de l'Église une fin en soi, et non le simple organe de la prononciation de l'Annonce de la Résurrection.

Lettre de saint Paul aux Romains (16, 25-27)

Gloire à Dieu, qui a le pouvoir de vous rendre forts conformément à l'Évangile que je proclame en annonçant Jésus Christ. Oui, voilà le mystère qui est maintenant révélé : il était resté dans le silence depuis toujours, mais aujourd'hui il est manifesté. Par ordre du Dieu éternel, et

grâce aux écrits des prophètes, ce mystère est porté à la connaissance de toutes les nations pour les amener à l'obéissance de la foi. Gloire à Dieu, le seul sage, par Jésus Christ et pour les siècles des siècles. Amen.

On l'a répété cent mille fois : la bonne nouvelle est une personne. Bien sûr, elle ne peut pas être n'importe quelle personne, mais néanmoins une personne pour toutes les autres, une qui s'adresse au cœur de toutes les autres personnes, sans en laisser une seule dans les ténèbres extérieures. Vœu pieux (un de plus) ? Il n'y a pas que la foi, il y a aussi l'espérance, qui signifie l'attente, et par conséquent l'inachèvement, tant que la fin, la spiritualisation n'est pas achevée. Devenir esprit dans l'Esprit ; de même devenir personne dans une personne. C'est bien la même réalité, puisque c'est l'esprit qui fait la personne, et non pas la nature (qui, quant à elle, produit de simples individus d'une espèce). Ce n'est pas non plus l'intelligence, la cognition, qui fait l'esprit, mais la relation, donc l'autre devant moi et en moi, donc le cœur, donc la conscience éthique, donc la conscience même, donc la parole qui s'adresse, donc la pensée (car c'est la parole qui me fait penser). Il n'est plus question de tribu, d'appartenance particulière, mais bien d'appartenance universelle. Isaïe savait déjà que vers Sion afflueraient eschatologiquement tous les peuples, autrement dit en réalité des personnes, mais avec leurs déterminations, leurs appartenances, tout ce qui particularise et singularise, qui fait l'effectivité concrète. Le mystère qu'annonce Paul, quel est-il ? Il faut l'entendre comme un unique mystère, mais à saisir ou à comprendre sous différents angles. Le mystère par excellence est la personne du Christ, évidemment. Il accomplit les Écritures juives, il les singularise absolument, puisque tout un peuple (particulier) et toute une histoire aboutit à une unique personne, on pourrait dire un unique atome spirituel, car, puisque une personne ne se divise pas. Mais dans un mouvement inverse, cette Personne étend les bras sur toute la terre et tout l'univers (c'est en Elle que tout a été créé). Autrement dit, ce que Paul déclare, c'est l'universalité du Salut, le fait que la Bonne Nouvelle est pour toute la terre et pour tout l'univers. C'est un Juif qui parle et qui déclare ce qu'il a compris d'une manière fulgurante, plus radicalement que tous les autres. Il en a eu une illumination, d'où ses colères contre Pierre, contre Jacques, contre ces Juifs qui restent Juifs en esprit, alors qu'on peut encore être juif par la chair, mais non plus en esprit et en vérité. S'il y a une manière de l'être encore, c'est en saisissant la vocation juive comme vocation universelle (comme chez les prophètes), et non en cherchant à ramener toute la planète au judaïsme. Même à un judéo-christianisme. L'air de rien, ce qui est décisif de ce point de vue, c'est le mot foi qui remplace le mot Loi. Obéissance de la foi et non plus de la Loi. Non plus obéissance à un texte, à de la lettre (et même l'esprit de la lettre n'est pas encore libéré de la lettre), mais obéissance à une personne. J'aime obéir si j'aime.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Luc (1, 26-38)

L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une jeune fille, une vierge, accordée en mariage à un homme de la maison de David, appelé Joseph ; et le nom de la jeune fille était Marie. L'ange entra chez elle et dit : « Je te salue, Comblée-de-grâce, le Seigneur est avec toi. » À cette parole, elle fut toute bouleversée, et elle se demandait ce que pouvait signifier cette salutation. L'ange lui dit alors : « Sois sans crainte, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que tu vas concevoir et enfanter un fils ; tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand, il sera appelé Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il régnera pour toujours sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. » Marie dit à l'ange : « Comment cela va-t-il se faire, puisque je suis vierge ? » L'ange lui répondit : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ; c'est pourquoi celui qui va naître sera saint, et il sera appelé Fils de Dieu. Et voici qu'Élisabeth, ta cousine, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse et elle en est à son sixième mois, alors qu'on l'appelait : 'la femme stérile'. Car rien n'est impossible à Dieu. » Marie dit alors : « Voici la servante du Seigneur ; que tout se passe pour moi selon ta parole. » Alors l'ange la quitta.

Voir commentaire p. 21 (Fête de l'immaculée Conception).

Elle fut bouleversée... Elle se demandait... Dans l'Évangile, il n'y a aucune personne, aucun personnage qui soit plus *intérieur* que Marie. Pour elle, les événements sont intérieurs. Elle médite *dans son cœur*, c'est sa principale activité. Et ce qui se passe de charnel est aussi intérieur, puisqu'elle est enceinte de l'Esprit... Même dans les événements les plus extérieurs, l'esprit est intériorité. Mais ne pas oublier que l'intériorité fait retour. Je veux dire que l'intériorité ne reste pas enfermée ou repliée sur elle-même, mais retourne à l'autre. Car pas d'intériorité sans relation. Sinon ce serait une intériorité sans contenu, vide ; et à l'inverse des « relations » sans intériorité ne seraient plus que des « rapports » extérieurs, mécaniques ou biologiques, simplement naturels, extérieurs à eux-mêmes. Marie nous montre le lieu où tout à lieu, et pour l'instant, et pour neuf mois, ce lieu, c'est elle-même.

Nativité du Seigneur (25 décembre)

Messe de la nuit

Petit avant-propos

L'évangile de la **messe du jour** (Luc 1, 67-79) pourrait être appelé le *Magnificat* de Zacharie. Le papa de Jean a-t-il réellement prononcé ce beau poème prophétique, s'est-il adressé de cette façon à son fils nouveau-né ? On peut penser que non. Mais n'est-ce pas un morceau de littérature qui reconstitue *l'esprit* dans lequel les protagonistes ont vécu les deux naissances ? Quand à la télé je vois la reconstitution en « 3 D » par ordinateur du Parthénon ou de Pompéi la veille de l'éruption fatale, je vois que c'est plus vrai que le vrai, c'est scientifiquement vrai, mais jamais les choses n'ont été ainsi, ni vues ainsi dans la réalité. Alors Zacharie ? son *Magnificat* à lui ne reconstitue pas l'esprit dans lequel il a vécu l'événement, mais l'esprit dans lequel Luc, longtemps après, reconstitue l'esprit en question, à destination des premières communautés qui, comme on dit, « relisent » le passé. C'est pourquoi la parole de Zacharie est un véritable programme, ou plutôt une démonstration que les promesses divines s'accomplissent, sont en train de s'accomplir : ce qui touche la Salut par un Sauveur ou Messie est dit sur le mode de l'accompli, tandis que ce qui touche à Jean est au futur — alors que paradoxalement ceci précède cela. C'est bien stylistiquement un indice fort de l'intention de signification : petit enfant, tu révéleras au peuple qu'il EST sauvé. C'est pourquoi le texte peut bien être presque totalement dépourvu de vérité historique (on admet au moins l'existence des personnages) et néanmoins être *vrai*.

Livre d'Isaïe (9, 1-6)

Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière ; sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre, une lumière a resplendi. Tu as prodigué l'allégresse, tu as fait grandir la joie : ils se réjouissent devant toi comme on se réjouit en faisant la moisson, comme on exulte en partageant les dépouilles des vaincus. Car le joug qui pesait sur eux, le bâton qui meurtrissait leurs épaules, le fouet du chef de corvée, tu les as brisés comme au jour de la victoire sur Madiane. Toutes les chaussures des soldats qui piétinaient bruyamment le sol, tous leurs manteaux couverts de sang, les voilà brûlés : le feu les a dévorés. Oui ! un enfant nous est né, un fils nous a été donné ; l'insigne du pouvoir est sur son épaule ; on proclame son nom : « Merveilleux-Conseiller, Dieu-Fort, Père-à-jamais, Prince-de-la-Paix ». Ainsi le pouvoir s'étendra, la paix sera sans fin pour David et pour son royaume. Il sera solidement

établi sur le droit et la justice dès maintenant et pour toujours. Voilà ce que fait l'amour invincible du Seigneur de l'univers.

Imaginons lire ce passage d'Isaïe pour la première fois : la surprise est totale. Le verset *Un enfant nous est né*, inattendu. Il n'est question que de guerre, de violence d'ambiance de bataille ou d'après-bataille. L'esclavage, le bruit du sang, disparus en cendre, consumés ! Une grande lumière : joie, exultation. Cette grande lumière c'est un enfant, et il a quelque chose de divin. Je le dis parce que je « sais » ? Nouveau royaume pour le royaume de David. Pour David lui-même. Simple hyperbole, une de plus ? Les hyperboles bibliques créent une culture de la poussée au-delà, du dépassement vers un accomplissement ou une réalisation, de *l'attente* d'un événement absolu (hyperbolique lui-même). Quand Samuel va chercher David chez Jessé, il n'est pas question d'un nouveau-né, même si c'est le plus jeune, nullement l'aîné. Mais Samson est comme Jean, Jean comme Isaac : des enfants de l'impossible, prédestinés dès le sein de leur mère. Mais dans Isaïe, c'est la première fois que l'enfant est l'objet de la prophétie : c'est un enfant dont on ne sait pas qui c'est, qui il est. On va savoir que la jeune femme est enceinte : Marie connaît certainement Isaïe par cœur.

Psaume 95

*Chantez au Seigneur un chant nouveau,
chantez au Seigneur, terre entière,
chantez au Seigneur et bénissez son nom !*

*De jour en jour, proclamez son salut,
racontez à tous les peuples sa gloire,
à toutes les nations ses merveilles !*

*Il est grand, le Seigneur, hautement loué,
redoutable au-dessus de tous les dieux :
néant, tous les dieux des nations !*

*Lui, le Seigneur, a fait les cieux :
devant lui, splendeur et majesté,
dans son sanctuaire, puissance et beauté.*

*Rendez au Seigneur, familles des peuples
rendez au Seigneur la gloire et la puissance,
rendez au Seigneur la gloire de son nom.*

*Apportez votre offrande, entrez dans ses parvis,
adorez le Seigneur, éblouissant de sainteté :*

tremblez devant lui, terre entière.

*Allez dire aux nations : « Le Seigneur est roi ! »
Le monde, inébranlable, tient bon.
Il gouverne les peuples avec droiture.*

*Joie au ciel ! Exulte la terre !
Les masses de la mer mugissent,
la campagne tout entière est en fête.*

*Les arbres des forêts dansent de joie
devant la face du Seigneur, car il vient,
car il vient pour juger la terre.*

*Il jugera le monde avec justice,
et les peuples selon sa vérité !*

Même registre de joie et d'exultation, et même propension au débordement hyperbolique qui pousse vers l'universel : le dieu d'Israël est Dieu *de la terre entière, de tous les peuples*. On voit le glissement de Dieu au-dessus de tous les dieux à Dieu le seul, les autres : néant. On commence par la supériorité, on ne va pas jusqu'à nier les comparses, et même « néant » reste une façon de parler simplement hyperbolique. Mais un jour il faut s'arrêter et dire : ce qui n'était qu'un entraînement verbal, une exagération, dit *vrai*. Pas d'autre dieu que Dieu. Pourquoi ce psaume ici ? Parce que : *car il vient !*

Lettre de saint Paul Apôtre à Tite (2, 11-14)

La grâce de Dieu s'est manifestée pour le salut de tous les hommes. C'est elle qui nous apprend à rejeter le péché et les passions d'ici-bas, pour vivre dans le monde présent en hommes raisonnables, justes et religieux, et pour attendre le bonheur que nous espérons avoir quand se manifestera la gloire de Jésus Christ, notre grand Dieu et notre Sauveur. Car il s'est donné pour nous afin de nous racheter de toutes nos fautes, et de nous purifier pour faire de nous son peuple, un peuple ardent à faire le bien.

La grâce qui s'est manifestée, c'est bien sûr le sauveur lui-même en personne. C'est Lui qui a manifesté la « grâce ». De quoi avons-nous été graciés ? De quelle peine de mort ? Des fautes qui nous avaient perdus : le péché, le détournement, le refus d'aimer. En étant manifestée, cette grâce nous apprend quelque chose pour maintenant, une manière d'être : raison (contre passions, mais c'est trop vite dit), justice, religion. Un sage païen pourrait employer les mêmes mots : c'est dire qu'il est question du

monde présent. Mais en plus il y a l'espérance. Celle-ci porte derechef sur une manifestation, et qui plus est la même, celle de Jésus Christ, mais cette fois-ci non plus comme grâce eu égard à la condition du péché, mais comme gloire, dans la vision. Le christ Grâce est médiateur en vue de... Le christ Gloire est corps pur, comme dirait un chimiste, et pour ce peuple chimiquement pur, peuple de Dieu signifie désormais peuple du christ, corps du Christ, non plus simplement juste mais « ardent à faire le bien ». Cette brûlure est la réaction à « il s'est donné ». Autrement dit à l'Amour. J'ai laissé passer « à rejeter le péché ». La lutte intérieure signerait notre impuissance si justement il n'y avait pas la « grâce » qui nous « apprend à... » La lutte intérieure contre... est vaine si quelque chose d'autre, de positif, ne vient pas nous habiter et nous rendre capable de rejeter ce qui auparavant nous possédait. Tant que je ne suis pas vraiment habité par cette *ardeur à faire le bien* — parce que je me sais aimé et sauvé—, comment laisser tomber les passions qui m'habitent et font à la fois mon bonheur et mon malheur présents ? Mais je me *sais* aimé parce que l'Amour s'est manifesté... C'est le petit enfant de la crèche : il épouse notre devenir de A à Z.

Evangile de Jésus-Christ selon saint Luc (2, 1-14)

En ces jours-là, parut un édit de l'empereur Auguste, ordonnant de recenser toute la terre — ce premier recensement eut lieu lorsque Quirinius était gouverneur de Syrie. — Et chacun allait se faire inscrire dans sa ville d'origine. Joseph, lui aussi, quitta la ville de Nazareth en Galilée, pour monter en Judée, à la ville de David appelée Bethléem, car il était de la maison et de la descendance de David. Il venait se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Or, pendant qu'ils étaient là, arrivèrent les jours où elle devait enfanter. Et elle mit au monde son fils premier-né ; elle l'emballota et le coucha dans une mangeoire, car il n'y avait pas de place pour eux dans la salle commune. Dans les environs se trouvaient des bergers qui passaient la nuit dans les champs pour garder leurs troupeaux. L'ange du Seigneur s'approcha, et la gloire du Seigneur les enveloppa de sa lumière. Ils furent saisis d'une grande crainte, mais l'ange leur dit : « Ne craignez pas, car voici que je viens vous annoncer une bonne nouvelle, une grande joie pour tout le peuple : Aujourd'hui vous est né un Sauveur, dans la ville de David. Il est le Messie, le Seigneur. Et voilà le signe qui vous est donné : vous trouverez un nouveau-né emmaillotté et couché dans une mangeoire. » Et soudain, il y eut avec l'ange une troupe céleste innombrable, qui louait Dieu en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qu'il aime. »

On va dire : il fallait que le Messie naquît dans la cité de David et non en Galilée plutôt païenne. C'est ce qui a donné l'idée du recensement à l'Administration romaine ! Les archives romaines sont perdues et on ne

connaîtra jamais la population de l'empire. Et puis Marie était-elle obligée d'accompagner Joseph, enceinte jusqu'aux dents ? Mais ils étaient originaires de Bethléem. Pourtant, s'ils y avaient encore eu de la famille, ils ne se seraient pas retrouvés à camper dans une étable. Dans l'écurie de l'auberge ? Mais c'est bien plutôt que Bethléem n'est pas très loin de Jérusalem ; et leur premier-né, en bon Juifs, Joseph et Marie devaient le consacrer dans le Temple. Marie accompagne donc Joseph. C'est de l'organisation ! Si Jésus n'était pas né à Bethléem en Judée, nous aurions pu néanmoins lire les textes prophétiques comme vérifiés, puisque Jésus est de la descendance et de la maison de David. Or en terme de synecdoque, maison de David et Bethléem sont convertibles. *Et toi, Bethléem, tu n'es pas le moindre des bourgs de Judée...*

Son fils premier né... Pourquoi pas « *un* fils » ? Cela prouve au moins qu'elle n'en avait pas eu d'autres avant, mais cela peut laisser penser qu'elle a pu en avoir d'autres après... Ce n'est pas ce que dit la note de la Bible de Jérusalem, qui précise que l'expression souligne la dignité et les droits de premier, de futur chef de famille.

Qu'est-ce qui a bien pu se passer avec les bergers ? C'est sans doute parce que Jésus est né dans une étable que des bergers ont pu être au courant de l'événement, et en informer leurs compagnons restés dehors. On ne peut pas être tout à fait certain que Jésus est né la nuit ; on sait seulement que des bergers sont de garde la nuit auprès des troupeaux. Mais bon ! la nuit est de bonne vraisemblance. Ce n'est pas tous les jours qu'une femme accouche dans une grange ! C'est une curiosité. Le reste n'est-il qu'une mise en scène pour ainsi dire liturgique ? En tout cas il faut bien que le caractère divin et la portée surnaturelle de l'événement soit signifiés dans le récit. D'ailleurs il est bien dit que le nouveau-né couché dans la mangeoire est un *signe*. Or le bébé ne saurait être Messie et Seigneur que pour un bon lecteur d'Isaïe qui aurait fait le rapprochement. Mais Luc sait ce que signifie l'événement. Il explicite donc ce que signifie le signe : la venue au monde du Messie-Seigneur Fils de Dieu. On ne peut pas faire moins que figurer l'assemblée des anges autour du Dieu fait enfant des hommes. Le texte de Luc a la beauté d'une enluminure, et cette beauté dit ce qui s'est *vraiment*, pas exactement « réellement » passé : la naissance de Jésus et les bergers, les plus pauvres, qui ont entouré Joseph et Marie et leur nouveau-né, leur on apporté tout ce qu'il leur fallait, du fromage, du pain, des couvertures (Marie avait dû prévoir les langes dans les fontes portées par l'âne). Tout ce que dit Luc *parle*, aussi bien dans le folklore populaire et enfantin que pour le théologien qui dans le symbolique travaille le sens. Il n'y a que l'exégèse historico-critique qui peut se trouver dans l'embarras si elle se crispe sur une conception historico-rigide de la « vérité » identifiée à la réalité historique, pour ainsi dire photographique.

Messe du jour

Livre d'Isaïe (52, 7-10)

Comme il est beau de voir courir sur les montagnes le messager qui annonce la paix, le messager de la bonne nouvelle, qui annonce le salut, celui qui vient dire à la cité sainte : « Il est roi, ton Dieu ! » Écoutez la voix des guetteurs, leur appel retentit, c'est un seul cri de joie ; ils voient de leurs yeux le Seigneur qui revient à Sion. Éclatez en cris de joie, ruines de Jérusalem, car le Seigneur a consolé son peuple, il rachète Jérusalem ! Le Seigneur a montré la force divine de son bras aux yeux de toutes les nations. Et, d'un bout à l'autre de la terre, elles verront le salut de notre Dieu.

Je vois le messager courir sur les montagnes, sauter de crête en crête, voler vers la Ville pour annoncer annoncer annoncer ! Pour le Juif, le roi terrestre n'est rien sans Dieu. Il tient tout de Dieu, reçoit tout de Dieu. Dieu est le seul vrai Roi. Aussi, lorsque le roi rentre dans la ville, franchit les remparts en triomphateur (c'est si rare, en fait !) c'est comme si c'était Dieu lui-même qui pénétrait et rencontrait le peuple en liesse. Orgueil universel, certitude, alors, du Juif à la face de tout l'univers des peuples.

Psaume 97 (1, 2-3ab, 3cd-4, 5-6)

*Chantez au Seigneur un chant nouveau,
car il a fait des merveilles ;
par son bras très saint, par sa main puissante,
il s'est assuré la victoire.*

*Le Seigneur a fait connaître sa victoire
et révélé sa justice aux nations ;
il s'est rappelé sa fidélité, son amour,
en faveur de la maison d'Israël ;*

*la terre tout entière a vu
la victoire de notre Dieu.
Acclamez le Seigneur, terre entière,
sonnez, chantez, jouez ;*

*jouez pour le Seigneur sur la cithare,
sur la cithare et tous les instruments ;
au son de la trompette et du cor,
acclamez votre roi, le Seigneur !*

Je peux chanter ce poème le jour de Noël, m'approprier la joie d'Israël, me mettre les pieds dans les sabots de l'attente juive, mais doublée, réalisée, accomplie. Je vois à quel point je déplace le sens : le psaume, en effet, est un psaume de victoire, de joie victorieuse. Guerrier, quoi ! Or ce n'est clairement pas pour ce motif que je chante, ou alors ce que je chante est une victoire d'un nouveau genre (du Salut sur le péché, bien sûr ! de Dieu sur la mort, bien sûr !) Mais des mots précis résonnent plus immédiatement aux oreilles chrétiennes pleines du bourdonnement de Noël : *il a fait des merveilles* (mot du *Magnificat*), *acclamez votre roi, le Seigneur...* C'est déjà l'entrée dans Jérusalem le jour des Rameaux, c'est déjà l'accomplissement eschatologique (Christ Roi) — et la boucle est bouclée et tout se tient. D'où la musique, les chants et les acclamations. On dirait bien que c'est le Roi du monde qui est né le jour de Noël, dans la paille.

Lettre aux Hébreux (1, 1-6)

Souvent, dans le passé, Dieu a parlé à nos pères par les prophètes sous des formes fragmentaires et variées ; mais, dans les derniers temps, dans ces jours où nous sommes, il nous a parlé par ce Fils qu'il a établi héritier de toutes choses et par qui il a créé les mondes. Reflet resplendissant de la gloire du Père, expression parfaite de son être, ce Fils, qui porte toutes choses par sa parole puissante, après avoir accompli la purification des péchés, s'est assis à la droite de la Majesté divine au plus haut des cieux ; et il est placé bien au-dessus des anges, car il possède par héritage un nom bien plus grand que les leurs. En effet, Dieu n'a jamais dit à un ange : 'Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré'. Ou bien encore : 'Je serai pour lui un père, il sera pour moi un fils'. Au contraire, au moment d'introduire le Premier-né dans le monde à venir, il dit : 'Que tous les anges de Dieu se prosternent devant lui'.

C'est bien ce que je disais ! *Ce fils par qui il a créé tous les mondes.* Le Fils *Logos*. Le Fils éternel, le Verbe que Dieu le Père profère, prononce, nomme, et quand il dit Fils, par ce Verbe dit, le monde, le monde des mondes est dit, EST. Le Père et le Fils se sont mis d'accord pour que le monde soit, de ce que le Père nomme le Fils. Leur Esprit vérifie la Création : l'Esprit signifie que c'est l'œuvre des deux : en Lui, donc, dans l'Esprit, dans sa passivité, sa réceptivité réceptrice. Le Verbe est la Phrase qui dit le monde, l'énonce. Elle est prononcée par le Père. Leur « le Père et moi, nous sommes UN », leur union-unité, C'est l'Esprit, leur Esprit, aimant les deux de l'Amour qu'ils ont l'un pour l'autre. On pourrait combiner tous ces dessins à l'infini pour dire ce Mystère trinitaire qui dit un Amour vraiment hyperbolique, qui nous échappe mais qui nous attrape. Cela ne veut pas dire que je me laisse vraiment attraper,

car Dieu est vraiment en retrait : il plane sur moi comme sur les eaux de mort, mais si je ne me laisse pas faire, accroché à moi-même et à mes biens illusoire mais tellement présents et prégnants. Je vois bien comment je suis séduit par ce qui brille, miroite, fascine de magie, un beau corps, un beau décors, un beau désir, une belle image, une belle idole. Ce n'est pas méchant, ce qui est beau, et qui dit si dans la sainteté la beauté ne se retrouverait pas ? En même temps, si je n'accepte pas de perdre, comment retrouver ? Retrouver dans les mains ouvertes de Dieu offrant, servant sa Création. D'ailleurs, comme toujours, la cohérence interne du texte « révélé » me donne une clé, la clé, puisqu'elle me dit que l'Image absolue, le resplendissement vrai, c'est le Fils lui-même, le Verbe éternel même, en qui tout se reflète. C'est en Lui que je devrais tout regarder pour tout voir, et le voyant je verrais toute chose dans son incorruptibilité de Parole divine, éternelle. C'est ainsi que même la cathédrale de Chartres devient visible pour l'éternité dans le Christ Verbe Miroir du Père, ainsi que toutes les autres œuvres humaines et toute la nature avec tous ses couchers de soleils pour l'anciennement triste petit Prince. Tout le mal du monde sera brûlé à cette Lumière, brûlé d'une brûlure brûlante qui brûlera le mal en moi, pour l'éternité (c'est ainsi que chaque éternité sera singulière, que nous y serons parfaitement individués, avec tout ce que nous avons fait et pas fait, et mal fait et bien fait, et fait avec amour et fait sans amour, et fait par amour et fait par intérêt — même du bien...) Tout sera révélé.

Dieu a toujours parlé, à travers la foi, la foi qui parle c'est la prophétie. Mais maintenant, depuis l'Annonciation-Noël, c'est la Parole elle-même qui est là, parlante. La parole créatrice est venue se brûler à notre mal pour le brûler. Et puis la voilà remontée à la droite du Père, comme on dit pour dire qu'elle est vraiment divine et consubstantielle à son père, de même nature que lui, de même divinité que Lui, pas moins Dieu que Lui et pourtant Lui obéissant comme un fils à son père. Aucun fils n'a autant aimé son père (et réciproquement, d'où le fait qu'ils se soient mis d'accord pour l'Esprit qui donc procède du Père, de la « monarchie du Père », mais aussi bien de l'obéissance du Fils, du se-recevoir-de-son-Père qu'est tout entier le Fils. L'Esprit procède paternellement du Père, de sa paternité, et filialement du Fils, de sa filiation et de sa filialité. Alors les anges, là-dedans ? Rien à voir avec les anges ! Je ne veux pas faire de peine aux anges en en faisant des allégories. Quand ma petite raison aura grandi à la mesure de la raison divine, alors l'angélité me deviendra intelligible en même temps qu'expérimentée. Pour l'instant, je n'en fais que des représentants ou figures, donc des images.

Evangelio de Jesús-Christo según san Juan (1, 1-18)

*Au commencement était le Verbe,
et le Verbe était auprès de Dieu,
et le Verbe était Dieu.
Il était au commencement auprès de Dieu.
Par lui, tout a été fait,
et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.
En lui était la vie,
et la vie était la lumière des hommes ;
la lumière brille dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée.
Il y eut un homme envoyé par Dieu.
Son nom était Jean.
Il était venu comme témoin,
pour rendre témoignage à la Lumière,
afin que tous croient par lui.
Cet homme n'était pas la Lumière,
mais il était là pour lui rendre témoignage.
Le Verbe était la vraie Lumière,
qui éclaire tout homme
en venant dans le monde.
Il était dans le monde,
lui par qui le monde a été fait,
mais le monde ne l'a pas reconnu.
Il est venu chez les siens,
et les siens ne l'ont pas reçu.
Mais tous ceux qui l'ont reçu,
ceux qui croient en son nom,
il leur a donné de pouvoir devenir enfants de Dieu.
Ils ne sont pas nés de la chair et du sang,
ni d'une volonté charnelle, ni d'une volonté d'homme :
ils sont nés de Dieu.
Et le Verbe s'est fait chair,
il a habité parmi nous,
et nous avons vu sa gloire,
la gloire qu'il tient de son Père
comme Fils unique,
plein de grâce et de vérité.
Jean Baptiste lui rend témoignage en proclamant : « Voici celui dont j'ai
dit : Lui qui vient derrière moi, il a pris place devant moi, car avant moi
il était. » Tous nous avons eu part à sa plénitude, nous avons reçu grâce
après grâce : après la Loi communiquée par Moïse, la grâce et la vérité
sont venues par Jésus Christ. Dieu, personne ne l'a jamais vu ; le Fils
unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui a conduit à le connaître.*

La splendeur du commencement de l'Évangile de Jean est telle, si impressionnante, qu'il faudrait s'installer devant pour le reste des jours, comme devant une Passion de Bach, encore plus, même. Et dérouler une parole comme un chuchotement sans fin qui dit ce que dit la souveraine Parole de Jean, qui n'est pas sa Parole, mais la Parole qu'il ne fait que redire, s'effaçant derrière comme l'autre Jean s'efface derrière Celui dont il n'est pas digne de dénouer la sandale. Est-il facile d'aimer celui que l'on peut admirer sans réserve ? Ce serait facile si le Christ n'avait pas d'emblée coïncé notre hypocrisie : je ne l'aime en vérité que si j'aime mon ennemi, ou celui ou celle que je n'admire pas, que je n'ai pas envie d'aimer, que je ne peux pas aimer parce qu'il m'en a trop fait voir. Je ne *l'ai pas reçu*, je ne le reçois pas, et pourtant c'est Lui qui souffle sur la mèche qui fume encore pour la faire rougir et repartir en pleine nuit, même dans le défaut d'accomplissement — car de fait c'est Lui et Lui seul qui peut accomplir.

Pauvres « témoins de Jéhovah » qui ne se savent même pas disciples d'Arius, qui ne savent pas lire ce prologue : le Verbe était Dieu. Dès le commencement, dès le Principe, dans le Principe, car cela est sans commencement, bien sûr. La Trinité n'a pas eu de commencement, même si elle est et a été à partir du Principe. Le Père est Dieu-Principe (en tant qu'il EST par soi, *per se, simpliciter*, absolument). Que c'est difficile de faire bouger une représentation ! On notera mes légères modifications de la (malheureuse) traduction officielle. Car le monde ne s'est pas fait : il a été fait ! Mais le Verbe s'est fait chair ! *Sarx égéneto*. Deux mots pour unir le fini et l'Infini, et plus encore qu'unir, rendre l'Infini fini, le faire être fini, et cela par pur et simplement amour, pour faire être infini le fini. Mais ce qui s'accomplit dans la Personne du Verbe Christ Jésus, cela se communique-t-il à nous ? Pourquoi ? Comment ? Que signifie consubstantiel, de même nature ? Que signifie *en Lui* ? Il faut que je sois Lui, que je devienne Lui pour être divinisé. C'est métaphysiquement pensable à partir de la communauté de nature, et c'est la commune nature qui est divinisée. Ma nature. Mais moi ? Eh bien, ma personne, qui est esprit, elle a à prononcer un *oui* tout marial pour adhérer à sa propre nature divinisée par un Autre qui nous a rendu visite et, bien plus, s'est fait l'un de nous. Si nous ne voyons pas la personne comme une substance, nous sommes divinisés par ce que notre nature est d'être une personne, mais dans son effectivité singulière et insubstituable, il nous faut bien absolument prononcer ce oui à notre propre nature divinisée par un autre. Aussi est-ce spirituellement, comme petit *logos*, que je suis divinisé, et non pas sans moi, sans que mon moi le veuille. *Le recevoir, croire en son Nom*. Je le voudrais, mais la loi de la chair, de cette fameuse *sarx* qu'il a assumée, la loi de l'égoïsme qui a la croisée des chemins choisit si facilement la direction de l'*ego*, de l'auto-affirmation et de l'auto-visée, et non pas l'amoureuse voie de la voix qui appelle, la voie de l'obéissance, autrement dit la voie du se-recevoir-de-Lui, l'Autre tout Autre (ce qui en fin de compte est la seule béatitude). Pourtant, rien

qu'à l'idée d'aimer, quel bonheur en perspective ! Je sais et je sens que la vérité est là. Mais accepter de dépendre, de se laisser éclairer, de ne pas prétendre être soi-même la lumière ! Vis à vis de Dieu cela paraît encore raisonnable et acceptable, car je suis bien obligé de reconnaître qu'il l'emporte sur moi en toute chose. Mais vis à vis de mon prochain et de ma prochaine ! C'est là l'épreuve de vérité : non pas dans le face à face avec LA Vérité, mais dans l'obscur face à face de mon obscurité avec l'obscurité de l'autre, au royaume du malentendu ! Tant que je n'ai pas souffert de l'autre, je tiens l'illusion qu'aimer est facile, réalisé, mais quand j'ai souffert jusqu'à ne plus percevoir l'autre qu'à l'aune de cette souffrance, quand je ne vois plus l'autre que comme le signifiant de ma souffrance, au secours, Seigneur ! comment aimer si tu ne viens pas me chercher comme l'Adam du Samedi Saint aux enfers, dans mes limbes ? Mais heureusement, j'ai la parole de Jean qui me dit que j'ai déjà part à sa plénitude, que j'ai reçu grâce sur grâce, grâce et vérité. Grâce de la Vérité dans laquelle je puis retrouver la mienne qui se perd en permanence. Car moi-même je suis une forêt obscure où je ne me retrouve pas, où je n'en ai jamais fini d'errer de fragment en fragment de vérité, tandis que toi *Tu es mon rocher*.

La Sainte Famille (dimanche 28 décembre)

Livre de la Genèse (15, 1-6; 21, 1-3)

La parole du Seigneur fut adressée à Abraham dans une vision : « Ne crains pas, Abraham ! Je suis un bouclier pour toi. Tu recevras de cette Alliance un merveilleux salaire. » Abraham répondit : « Mon Seigneur Dieu, qu'est-ce que tu vas me donner ? Je suis sans enfant... Tu ne m'as pas donné de descendance, et c'est un de mes serviteurs qui sera mon héritier. » Alors cette parole du Seigneur fut adressée à Abraham : « Ce n'est pas lui qui sera ton héritier, mais quelqu'un de ton sang. » Puis il le fit sortir et lui dit : « Regarde le ciel, et compte les étoiles, si tu le peux... » Et il déclara : « Vois quelle descendance tu auras ! » Abraham eut foi dans le Seigneur et le Seigneur estima qu'il était juste. Le Seigneur intervint en faveur de Sara comme il l'avait annoncé ; il agit pour elle comme il l'avait dit. Elle devint enceinte, et elle enfanta un fils pour Abraham dans sa vieillesse, à la date que Dieu avait fixée. Et Abraham donna un nom au fils que Sara lui avait enfanté : il l'appela Isaac.

Devant pareil texte, mon doute méthodique redouble, au sens où j'essaye de subjectiver l'événement. Il est fondateur. Il est. Mais qu'est-ce que cette vision dans laquelle Abraham entend Dieu lui parler ? Dans laquelle il y a aussi conversation, questions et réponses ? Comment le fait-il sortir dans la vision ? On peut bien se douter que l'écrivain que l'on appelle

sacré reconstitue les événements anciens à partir de leurs effets, de leur présence actuelle, de leur prénance dans le présent, de leur résistance, telle qu'Abraham est inoubliable pour un Juif croyant. Des événements (la naissance d'Isaac de ce couple de vieux — mais encore capable de faire l'amour !) l'écrivain remonte à l'invisible de ce qui a pu se passer dans la tête (ou le cœur, ici c'est égal) d'Abraham. Abraham rêve d'une postérité, Abraham contemplant les étoiles du ciel rêve d'un fils. De ce rêve il fait un enfant à Sara. Cet enfant, il y a cru parce qu'il l'a désiré. Et l'on sait que tout ce qui arrive vient de Dieu. Aussi Abraham devient-il le paradigme même de la foi, de celui qui a cru, comme plus tard Marie. Toute l'humanité est sortie d'Adam et Eve, une humanité d'emblée divisée, blessée, souffrante, malfaisante, maudite. Ensuite Noé est le nouveau premier homme effectif et multiple, après le hors-temps originel, mythique. Mais c'est du désir d'Abraham (qui a changé de nom, l'a redoublé pour inaugurer un nouveau temps) que naît la particularité qui va se singulariser de plus en plus, jusqu'au Singulier absolu de la conjonction humano-divine, de l'homme-Dieu. Abraham est le père d'un peuple (hébreu-juif), et ce peuple est le peuple « de Dieu » parce qu'il est le peuple *particulier* d'où doit sortir le propre Fils... non plus seulement charnel, mais charnel et spirituel, le fils de Dieu et le fils de David, le fils de Dieu et le fils d'Israël. Le Salut par les Juifs. Les Juifs fils d'Abraham : impossible d'oublier Abraham. Jésus est le nouvel Isaac, l'enfant de la promesse, mais cette fois-ci, il est l'enfant de la promesse de la promesse, de la réalisation absolue. Absolument singulière dans l'enfant singulier, absolument unique. Le petit Jésus qui dès l'âge de douze ans se sépare de sa famille charnelle pour entrer dans sa singularité de Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, fait chair (venu dans la chair est beau, mais faible, avec un vague relent adoptionniste à l'envers).

Psaume 104 (1-2, 3-4, 5-6, 8-9)

*Rendez grâce au Seigneur, proclamez son nom,
annoncez parmi les peuples ses hauts faits ;
chantez et jouez pour lui,
redites sans fin ses merveilles ;*

*glorifiez-vous de son nom très saint :
joie pour les cœurs qui cherchent Dieu !
Cherchez le Seigneur et sa puissance,
recherchez sans trêve sa face ;*

*souvenez-vous des merveilles qu'il a faites,
de ses prodiges, des jugements qu'il prononça,
vous, la race d'Abraham son serviteur,
les fils de Jacob, qu'il a choisis.*

*Il s'est toujours souvenu de son alliance,
parole édictée pour mille générations :
promesse faite à Abraham,
garantie par serment à Isaac...*

Le psaume part de l'explosion joyeuse du peuple pour s'intérioriser, s'acheminer vers le cœur. Cœur qui cherche, qui se souvient... Qu'est-ce qui fait que la mémoire a autant d'importance dans la Bible (comme plus tard chez augustin) et aucune ou si peu dans l'intemporelle rationalité grecque (philosophique, pour être plus juste, car la littérature et la tragédie ne connaissent pas cette réduction) ? Hannah Arendt nous a mis sur la piste, mais n'a pas mesuré l'immense enjeu, dès lors que l'on passe du transparent sujet noétique grec au sujet temporel et charnel juif. Au sujet personnel, celui qui fait rencontre et se souvient. Pas de foi sans mémoire, d'alliance sans mémoire, de promesse sans mémoire, d'attente sans mémoire, d'espérance sans mémoire, de serment sans mémoire. Dieu éternel est peut-être *Nous*, *Noésis*, pensée, parce qu'il est Esprit (*Pneuma*), mais l'esprit et la pensée de l'homme ? Charnels, psychiques, suspendus à des mots et à des impressions — et à une mémoire. Toujours dans la ressaisie de traces...

La mémoire se souvient d'Abraham, et ce souvenir est « signifiant ». C'est cela seulement qui donne accès à l'Esprit : que la trace soit signe. Que l'Esprit se fasse langage (parole). Alors de la chair se tourne vers Dieu ! Abraham ne savait véritablement pas ce qu'il en était du contenu de la promesse réalisée dans son fils Isaac : Que l'Esprit (puisque Dieu est Esprit) soit fait chair de sa chair. Jésus fils d'Abraham constitue avec lui une *sainte famille*, une sainte lignée dont Marie et plus encore Joseph ne sont que les humbles intermédiaires.

Lettre aux Hébreux (11, 8.11-12.17-19)

Grâce à la foi, Abraham obéit à l'appel de Dieu : il partit vers un pays qui devait lui être donné comme héritage. Et il partit sans savoir où il allait. Grâce à la foi, Sara, elle aussi, malgré son âge, fut rendue capable d'avoir une descendance parce qu'elle avait pensé que Dieu serait fidèle à sa promesse. C'est pourquoi, d'un seul homme, déjà marqué par la mort, ont pu naître des hommes aussi nombreux que les étoiles dans le ciel et les grains de sable au bord de la mer, que personne ne peut compter. Grâce à la foi, quand il fut soumis à l'épreuve, Abraham offrit Isaac en sacrifice. Et il offrait le fils unique, alors qu'il avait reçu les promesses et entendu cette parole : C'est d'Isaac que naîtra une descendance qui portera ton nom. Il pensait en effet que Dieu peut aller jusqu'à ressusciter les morts : c'est pourquoi son fils lui fut rendu ; et c'était prophétique.

On ne lâche vraiment pas Abraham, le jour de la Sainte Famille ! Qui a écrit la Lettre aux Hébreux ? Pourquoi pas aux Juifs ? L'habitude nous fait oublier qu'il y a là une question, même si je n'ai pas la réponse. Apollos, dit l'Introduction de la *Bible de Jérusalem*. Juif voudrait dire autre chose que *issu du judaïsme*. *Hébreu* réconcilie avec l'avant comme l'après Moïse. *Hébreu* se tient en amont de l'opposition *juif*-chrétien. Maintenant, le sang d'Abraham, en la personne d'Isaac, n'est devenu symboliquement le sang de Dieu, n'a inauguré la filiation divine en la montrant d'avance, qu'à partir de l'indispensable *sacrifice*. En effet, Abraham n'a jamais voulu tuer son fils unique. Mais pour le donner à Dieu, donner son sang, sa vie à Dieu, il ne disposait pas d'un autre moyen. C'est parce qu'il y a eu ce sacrifice, dans la mémoire que l'on a d'Abraham, que nous pouvons croire, penser avec certitude, qu'Abraham était tourné vers Dieu, donnait à ce fils miraculeux de sa vieillesse le sens d'un don de Dieu. On connaît la consécration d'un premier-né comme Samuel, comme Jésus : la consécration est un rachat symbolique, comme s'il fallait les arracher par les cheveux de la malédiction jetée sur les premiers-nés d'Égypte : *ils m'appartiennent*, dit Dieu à Moïse ! Ici, c'est quelque chose comme l'inverse : Dieu a sauvé Abraham en lui donnant un fils (et non pas en le faisant échapper à la mort comme pour les premiers-nés des Hébreux). Que peut faire Abraham, sinon le donner à Dieu ? Et le donner à Dieu, sinon en le sacrifiant (car nous sommes au Moyen-Orient au deuxième millénaire avant J.-C.) ? La contradiction est donc absolue. Abraham *doit* donner son fils, car il doit son fils à Dieu. Mais justement, c'est Dieu qui le lui a donné... C'est donc Dieu qui *empêche* Abraham de sacrifier, et donc de perdre son fils, le fils de la promesse, de la foi, du désir qui y a cru. Mais néanmoins, Abraham a effectivement donné son fils, Isaac est donné, son sang est donné, mais son sang vivant, et non pas son sang gelé, mort. L'effectivité du don est soudain dans sa non effectuation, donc dans une paradoxale ineffectivité, si bien que s'ouvre l'immense ouverture entre le symbolique et le spirituel. Le « sacrifice » a désormais besoin d'être seulement signifié, et non pas « accompli », pour être effectivement accompli. Mais alors, pourquoi la croix, le sacrifice sanglant du Christ, tandis qu'Isaac se relève vivant de l'autel ? Jésus se relève lui aussi vivant de l'autel de la croix et du tombeau : il vide le tombeau de la mort ! Jésus donne sa vie, mais ce sont les hommes (Juifs et Romains) qui le tuent, et quand ils le font, ce n'est pas comme Abraham, en raison de leur foi, mais au contraire en raison de toute la violence homicide qui découle du refus de croire : pour eux, nul sacrifice dans la mise en croix de ce Jésus entre deux brigands ! C'est de cela que Jésus est victime, en même temps qu'il se sacrifie... C'est totalement spirituellement qu'il se sacrifie dans sa chair. Qu'il laisse sa chair être mise à mort. Car c'est cette mort homicide, meurtrière, nulle autre, qu'il veut faire mourir en Lui, en mourant. Qu'il veut « sacrifier ». Il met à mort non pas n'importe quelle mort, mais cette mort-là, précisément homicide et meurtrière. Il n'y a que Dieu qui puisse

le faire. Seul celui qui ne peut pas mourir peut le faire : faire mourir la mort en mourant. Le but ultime, final, du sacrifice d'Isaac est atteint. C'est qu'entre le symbolique et le spirituel, il ne faut pas laisser tomber le troisième terme que Lacan appellerait peut-être le Réel, et qui est la chair : celle qui meurt effectivement, mais aussi celle qui permet de signifier, de parler. Abraham parle à Dieu, s'adresse à Dieu, donne à Dieu avec le don de la chair de son fils : il ne fait pas semblant, pour de faux, il donne pour de vrai. Mais dans le don, il y a la donation et ce qui est donné, et quand Dieu refuse la chair donnée, il ne refuse pas la donation qui fait le don, qui fait que le don est don. La chair est comme la lettre, et l'esprit est la donation. C'est la donation qui est esprit. Qui est spirituelle, qui donne le sens spirituel du signifié symbolique. Qui donne à ce qui est anthropologique (à la Lévi-Strauss) son contenu effectivement spirituel, entre l'homme et Dieu. Jésus, ainsi, donne sa propre chair pour signifier la donation sans réserve de Dieu à l'homme pour le sauver de lui-même, de cette espèce de suicide qu'est le « péché ». C'est en Esprit et en vérité qu'il la donne, et il la donne effectivement. Mais ce sont les homicides qui s'en emparent : *Tuons le fils, nous aurons l'héritage* ! Cet anti-sacrifice est donc un sacrifice unique en son genre. Parce qu'il est la résolution de tout « sacrifice ». Car le spirituel subsume ou plutôt assume entièrement la chair prise dans le symbolique et le symbolique pris dans la chair. Dans le sacrifice devenu spirituel (car sacrifice de soi, de soi comme esprit : sacrifie en esprit), le symbolique peut être saisi comme tel, et la chair comme chair, car leur *autre* est là. C'est ce qui permet au cœur, à l'âme, à la conscience, au soi, d'advenir comme sujet du spirituel, donc comme sujet spirituel. Et comme sujet du symbolique comme tel et de la chair comme tel. Car si le sujet n'était que chair dans sa chair, non regardé par l'Esprit, il ne se saurait même pas chair. Ni sujet. Le Christ n'a donc pas assumé symboliquement le sacrifice ni la chair, mais spirituellement, et il a assumé spirituellement le symbolique, comme il a assumé spirituellement la chair en se faisant chair. Il a tout juste fait ce qu'il fallait pour que la chair pût devenir spirituelle. Voilà ce qui est contenu dans le germe d'Abraham, dans le germe d'Isaac, dans le germe d'Israël.

Evangile selon saint Luc (2, 22-40)

Quand arriva le jour fixé par la loi de Moïse pour la purification, les parents de Jésus le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon ce qui est écrit dans la Loi : Tout premier-né de sexe masculin sera consacré au Seigneur. Ils venaient aussi présenter en offrande le sacrifice prescrit par la loi du Seigneur : un couple de tourterelles ou deux petites colombes.

Or, il y avait à Jérusalem un homme appelé Syméon. C'était un homme juste et religieux, qui attendait la Consolation d'Israël, et l'Esprit Saint était sur lui. L'Esprit lui avait révélé qu'il ne verrait pas la mort avant

d'avoir vu le Messie du Seigneur. Poussé par l'Esprit, Syméon vint au Temple. Les parents y entraient avec l'enfant Jésus pour accomplir les rites de la Loi qui le concernaient. Syméon prit l'enfant dans ses bras, et il bénit Dieu en disant : « Maintenant, ô Maître, tu peux laisser ton serviteur s'en aller dans la paix, selon ta parole. Car mes yeux ont vu ton salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples : lumière pour éclairer les nations païennes, et gloire d'Israël ton peuple. »

Le père et la mère de l'enfant s'étonnaient de ce qu'on disait de lui. Syméon les bénit, puis il dit à Marie sa mère : « Vois, ton fils qui est là provoquera la chute et le relèvement de beaucoup en Israël. Il sera un signe de division. - Et toi-même, ton cœur sera transpercé par une épée. - Ainsi seront dévoilées les pensées secrètes d'un grand nombre. »

Il y avait là une femme qui était prophète, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Demeurée veuve après sept ans de mariage, elle avait atteint l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle ne s'éloignait pas du Temple, servant Dieu jour et nuit dans le jeûne et la prière. S'approchant d'eux à ce moment, elle proclamait les louanges de Dieu et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem. Lorsqu'ils eurent accompli tout ce que prescrivait la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, dans leur ville de Nazareth. L'enfant grandissait et se fortifiait, tout rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui.

Purification (de Marie), présentation, consécration (de Jésus). Syméon prophétise comme Zacharie. L'Esprit Saint était sur lui parce qu'il attendait le Messie (la « consolation d'Israël »). Et il l'attendait avec foi parce que c'était un *juste*. Qu'est-ce qui a fait que Syméon a vu que l'enfant dans les bras de Marie, cet enfant-ci et nul autre premier-né venant pour la consécration, était le Messie de Dieu ? il s'est forcément passé quelque chose qui l'a montré à Syméon. Et peut-être que Syméon est au courant de tout, de ce qui est arrivé à Zacharie, justement. Il fait partie des charismatiques du moment ! ils se connaissent ! Il sait que Marie, la cousine d'Elisabeth, va venir au Temple avec son petit, et il l'attend. Il ne mourra pas tant qu'il ne l'aura pas vu, ce Messie ! Et il dit à marie : tu vas souffrir ! il la prévient. Que son fils va être un messie diviseur ! Diabolique en quelque sorte. Mais non, pas du tout, au contraire ! En réalité il désignera la division, il la *montrera*, il la mettra à nu (et elle le tuera, se retournera contre lui avec rage). Ce n'est pas lui qui divisera. Au contraire, dira-t-il, il aurait voulu rassembler, comme la poule ses poussins. Mais *tu n'as pas voulu* ! Jésus est venu planter le fer dans la division, la mettre à mort, et c'est elle qui l'a mis à mort ! Voir commentaire ci-dessus, des Hébreux. Et Anne est la copine de Syméon. Elle aussi est charismatique. Joseph et Marie sont quand même étonnés de tout ce qui se passe autour de leur bébé. Est-ce qu'elle l'a rapporté à saint Luc ? En tout cas, elle la silencieuse, comme elle a dû parler de son Fils, dans la première communauté des disciples après la pentecôte, comme elle a dû dire des milliers de choses !

Épiphanie du Seigneur (dimanche 4 janvier)

Livre d'Isaïe (60, 1-6)

Debout, Jérusalem ! Resplendis : elle est venue, ta lumière, et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Regarde : l'obscurité recouvre la terre, les ténèbres couvrent les peuples ; mais sur toi se lève le Seigneur, et sa gloire brille sur toi. Les nations marcheront vers ta lumière, et les rois, vers la clarté de ton aurore. Lève les yeux, regarde autour de toi : tous, ils se rassemblent, ils arrivent ; tes fils reviennent de loin, et tes filles sont portées sur les bras. Alors tu verras, tu seras radieuse, ton cœur frémira et se dilatera. Les trésors d'au-delà des mers afflueront vers toi avec les richesses des nations. Des foules de chameaux t'envahiront, des dromadaires de Madiane et d'Épha. Tous les gens de Saba viendront, apportant l'or et l'encens et proclamant les louanges du Seigneur.

Dans le face-à-face de la lumière et des ténèbres, il n'y a pas d'équivalence. Les ténèbres recouvrent la terre entière, le mal est partout, la mort règne. Mais d'un point unique vient une lumière, et c'est sur Jérusalem qu'elle s'arrête, sur Israël qu'elle se pose. Venue d'en haut comme de l'étoile de la mer, se levant comme l'aurore, la lumière descend sur un endroit unique, un peuple unique, une cité unique. Du coup, c'est toute la terre qui se tourne vers cet endroit unique éclairé par cette unique lumière : elle ne se tourne pas vers cette cité unique sinon pour l'unique raison qu'elle est éclairée par l'unique lumière. Jérusalem, Israël sont porteurs d'une lumière qui ne vient pas d'eux, mais c'est en eux qu'on la trouve. D'où la vocation universelle d'Israël. La vocation d'Israël, c'est de se laisser envahir ! Elle a du mal (Je sais ! je ne devrais pas mettre Israël au féminin, mais comme elle est la sœur aînée de l'Église, elle est bien à prendre au féminin, d'autant plus qu'elle est l'épouse du Seigneur : ton Seigneur t'a épousée).

Psautre 71 (1-2, 7-8, 10-11, 12-13)

*Dieu, donne au roi tes pouvoirs,
à ce fils de roi ta justice.
Qu'il gouverne ton peuple avec justice,
qu'il fasse droit aux malheureux !*

*En ces jours-là, fleurira la justice,
grande paix jusqu'à la fin des lunes !
Qu'il domine de la mer à la mer,
et du Fleuve jusqu'au bout de la terre !*

*Les rois de Tarsis et des Iles
apporteront des présents.
Les rois de Saba et de Seba
feront leur offrande.
Tous les rois se prosterneront devant lui,
tous les pays le serviront.*

*Il délivrera le pauvre qui appelle
et le malheureux sans recours.
Il aura souci du faible et du pauvre,
du pauvre dont il sauve la vie.*

Psaume prophétique, et même précisément du genre « apocalyptique », puisqu'il parle d'un Israël idéal, mystique, eschatologique. Un Israël vers lequel peut se tourner et se tendre (*intentio*) l'espérance d'Israël ! Un Israël envahi par le monde entier. C'est cela qui est vraiment prophétique, sur quoi devrait s'interroger Israël : mais tu n'as pas voulu écouter, et de toi il ne restera pas pierre sur pierre ! L'histoire ne se répète pas, à moins que la terre d'Israël soit l'unique lieu de la répétition, la répétition du péché, du refus de Dieu. C'est Moïse qui sera votre juge. Si vous écoutiez Moïse, vous m'écouteriez... Il y aurait là une tragédie si le Salut de Dieu n'était pas assuré, même pour Israël. Ce qui manque, et que connaît la Jérusalem eschatologique du prophète psalmiste, c'est la justice et le souci du pauvre et du malheureux. Effectivité éthique, comme toujours, de la « religion juive » ; donc tâche, fin, visée, donc inachèvement, inaccomplissement dans le réel présent.

Lettre de saint Paul aux Ephésiens (3, 2-3a.5-6)

Frères, vous avez appris en quoi consiste la grâce que Dieu m'a donnée pour vous : par révélation, il m'a fait connaître le mystère du Christ. Ce mystère, il ne l'avait pas fait connaître aux hommes des générations passées, comme il l'a révélé maintenant par l'Esprit à ses saints Apôtres et à ses prophètes. Ce mystère, c'est que les païens sont associés au même héritage, au même corps, au partage de la même promesse, dans le Christ Jésus, par l'annonce de l'Évangile.

Le passage de Paul met en évidence la belle unité thématique de cette liturgie, puisque le « mystère du Christ » n'est rien d'autre que cette aurore qui se lève pour tous les peuples, et qui se lève sur Israël pour tous les peuples. Jésus est donc en personne la Lumière d'Israël pour tous les peuples. Le mystère révélé, c'est l'universalité de cette unique lumière. Sans sa conversion au Christ, Paul serait resté enfermé dans le particularisme juif, plutôt fanatique. Maintenant, son énergie, il va la

consacrer à annoncer cette bonne nouvelle aux païens : ce que disent les prophètes d'Israël, c'est pour vous, et ce qu'ils annonçaient vient de se réaliser dans l'histoire, dans un homme, un fils d'homme. C'est pour vous la fin des ténèbres. Comme « catholiques », nous sommes habitués à l'universalisme et à l'universalité, mais pour un Juif, c'est une révolution, un envahissement par l'autre, une perte en même temps qu'un accomplissement de son identité historique. Un tel accomplissement eschatologique dans le temps de l'histoire est-il supportable par l'Israël de chair et de terre ? Certainement pas, car il faudrait une conversion universelle des Juifs. Or une conversion est par excellence personnelle. La situation tragique d'Israël devrait donc durer jusqu'à la fin des temps, ou jusqu'à une nouvelle destruction, ce qui revient au même, car une nouvelle Diaspora perpétuerait le Désir du retour : l'an prochain à Jérusalem... Si je t'oublie, Jérusalem, que ma langue s'attache à mon palais...

Évangile de Jésus-Christ selon saint Matthieu (2, 1-12)

Jésus était né à Bethléem en Judée, au temps du roi Hérode le Grand. Or, voici que des mages venus d'Orient arrivèrent à Jérusalem et demandèrent : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu se lever son étoile et nous sommes venus nous prosterner devant lui. » En apprenant cela, le roi Hérode fut pris d'inquiétude, et tout Jérusalem avec lui. Il réunit tous les chefs des prêtres et tous les scribes d'Israël, pour leur demander en quel lieu devait naître le Messie. Ils lui répondirent : « À Bethléem en Judée, car voici ce qui est écrit par le prophète : 'Et toi, Bethléem en Judée, tu n'es certes pas le dernier parmi les chefs-lieux de Judée ; car de toi sortira un chef, qui sera le berger d'Israël mon peuple'. » Alors Hérode convoqua les mages en secret pour leur faire préciser à quelle date l'étoile était apparue ; puis il les envoya à Bethléem, en leur disant : « Allez vous renseigner avec précision sur l'enfant. Et quand vous l'aurez trouvé, avertissez-moi pour que j'aille, moi aussi, me prosterner devant lui. » Sur ces paroles du roi, ils partirent. Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue se lever les précédait ; elle vint s'arrêter au-dessus du lieu où se trouvait l'enfant. Quand ils virent l'étoile, ils éprouvèrent une très grande joie. En entrant dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie sa mère ; et, tombant à genoux, ils se prosternèrent devant lui. Ils ouvrirent leurs coffrets, et lui offrirent leurs présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Mais ensuite, avertis en songe de ne pas retourner chez Hérode, ils regagnèrent leur pays par un autre chemin.

Alors que les chefs des prêtres et les scribes connaissent les Écritures et sont capables de renseigner Hérode, ils s'inquiètent, et Hérode convoque les mages en secret. Ils n'ont donc pas la foi, et la tradition prophétique

est seulement cultivée comme un héritage décoratif, l'argenterie de la grand-mère. L'important est que ce qui est annoncé et attendu (théoriquement) n'arrive pas, ne se produise pas, pas plus que le retour d'un oncle d'Amérique venant récupérer un héritage dont on ne fait rien mais qui est bien là à sa place habituelle sur la *commode*. Et puis ruse, hypocrisie, perfidie d'Hérode inquiet pour son pouvoir, évidemment. Les pauvres et les malheureux, ce ne sont pas eux ! Celui qui se reconnaît pauvre, c'est celui qui s'agenouille. On ne saura jamais, sinon au Paradis, qui étaient ces « mages », ces étrangers qui viennent signifier inauguralement que le Salut est pour toute la terre. Et l'étoile, qu'il y a une accointance cosmique avec ce qui se passe sur la terre, non pas accidentellement, mais en terme de Destin de la terre, de sens. Même si nous sommes dans le symbolique, il a bien fallu que quelque chose de réel vienne signifier : à tout le moins une visite d'étrangers, et d'étrangers intrigués par la « religion d'Israël ».

Baptême du Seigneur (dimanche 11 janvier)

Livre d'Isaïe (55, 1-11)

Vous tous qui avez soif, venez, voici de l'eau ! Même si vous n'avez pas d'argent, venez acheter et consommer, Pourquoi dépenser votre argent pour ce qui ne nourrit pas, vous fatiguer pour ce qui ne rassasie pas ? Écoutez-moi donc : mangez de bonnes choses, régalez-vous de viandes savoureuses ! Prêtez l'oreille ! Venez à moi ! Écoutez, et vous vivrez. Je ferai avec vous une Alliance éternelle, qui confirmera ma bienveillance envers David. Lui, j'en ai fait un témoin pour les nations, un guide et un chef pour les peuples. Et toi, tu appelleras une nation que tu ne connais pas, et une nation qui t'ignore accourra vers toi, à cause du Seigneur ton Dieu, à cause de Dieu, le Saint d'Israël, qui fait ta splendeur. Cherchez le Seigneur tant qu'il se laisse trouver. Invoquez-le tant qu'il est proche. Que le méchant abandonne son chemin, et l'homme pervers, ses pensées ! Qu'il revienne vers le Seigneur qui aura pitié de lui, vers notre Dieu qui est riche en pardon. Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes chemins ne sont pas vos chemins, déclare le Seigneur. Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes chemins sont élevés au-dessus des vôtres, et mes pensées, au-dessus de vos pensées. La pluie et la neige qui descendent des cieux n'y retournent pas sans avoir abreuvé la terre, sans l'avoir fécondée et l'avoir fait germer, pour donner la semence au semeur et le pain à celui qui mange ; ainsi ma parole, qui sort de ma bouche, ne me reviendra pas sans résultat, sans avoir fait ce que je veux, sans avoir accompli sa mission.

Un texte d'Isaïe, comme de Jean, comme de tous les grands inspirés (ceux qui conjuguent la foi avec le génie humain), reçoit manifestement sa grandeur de ce qu'il dit ; ou plutôt la grandeur littéraire se fait comme le réceptacle du message, de la grandeur du message. Elle s'efface derrière ce qu'elle exprime avec une force ou une puissance particulière, qui n'est pas donnée à tout le monde : singularité du génie humain ; raz de marée de la Parole divine portée, transportée. Dans le bruit de la rue, du souk, des porteurs d'eau, du manque, de la cherté pour les pauvres, surgissement de la gratuité de Dieu, miraculeuse, et pas seulement pour l'eau qui désaltère, mais pour le vin qui enivre et le lait qui nourrit ; que de la jouissance, que de la régression vers la béatitude du nourrisson ! Puis passage au degré supérieur, plus adulte : plus solide, plus raisonnable. En fait, tout cela est à *écouter*. C'est donc de la Parole, mais l'annonceur a commencé par dire de quoi il allait être question, ce que la parole allait dire : le comblement du manque. La *vie* : Vous vivrez. Vous vivez déjà ? Pas vraiment, car le manque dit le défaut de vie dans la vie, une vie amputée et précaire, une vie qui va faire défaut. Qu'annonce maintenant la Parole qui annonce un tel comblement ? Elle annonce une alliance. Pas provisoire ni limitée, mais éternelle. Isaïe est le prophète de la démesure de Dieu. Comment poursuit-il la démesure de Dieu ? Je ne comprends plus. Je ne suis plus. David est-il le roi de tous les peuples ? Témoin, guide, chef. Le roi est témoin de Dieu, on le sait assez dans la théocratie juive. Il est son lieu-tenant. Mais pour l'entendre, il faut rendre sa royauté réelle vraiment hyperbolique. Le discours devient manifestement, mais sans crier gare, symbolique sous tension. Je veux dire que ce n'est pas du simplement symbolique, puisque c'est une attente de réalisation effectivement réelle. Nous entrons alors dans un mystère, et là c'est là que je n'y vois plus, car qui est ce toi. Il devrait se distinguer de David, signifier le prophète lui-même, par exemple ; or par je ne sais quel glissement, ce toi pourrait être David, et Israël aussi bien, comme les mots qui suivent semblent l'indiquer. C'est que spirituellement, Israël, David, le prophète, c'est tout un, puisque c'est un message de Dieu pour *tous les peuples*. Mais encore : quelle est cette nation que tu ne connais pas et qui ne te connaît pas et qui *accourra vers toi* ? Je suis passé par le tunnel du mystère et en ressortant vers la lumière, la parole devient singulière, s'adresse de plus en plus à moi. A tous ceux qui sont comme moi, dont les pensées et les actions sont à mille lieues au-dessus de celles de Dieu. Comme chez Jean, l'amour ici bannit la crainte : riche en pardon est-il, Dieu, et non pas sévère et « raide comme la justice » (il fournit même de quoi s'enivrer), avec le méchant et le pervers. Paroles en l'air ? Pour dire que c'est sérieux, Isaïe fait appel à l'impressionnante image du cycle de la terre et de la vie, celui que chacun a étudié un jour à l'école : pluie, germination, vie, évaporation... Eh bien, la Parole est celle eau. Elle circule partout, irrigue tout, ne laisse rien de côté, emplit tout (comme le fond de la mer). Ce que Dieu veut, il le fait, mais pas « comme ça », arbitrairement ; au contraire, c'est en irriguant

toute chose de sa propre vie parlante qu'il le fait, en suivant le rythme de toutes les germinations, en épousant le temps. D'où le futur, le temps de l'accomplissement, par opposition au conditionnel (dans le *on dirait* des enfants ou des contes, on est dans le *pour de faux* du symbolique pur, même si bien sûr il y a toujours trace de la tension vers une réalisation effective). Ma Parole, ma Sagesse, dit Dieu, va descendre sur la terre pour faire ma volonté, ce que Je veux, pour accomplir la mission que je lui ai confiée. Si je me mets à lire, à entendre, bien sûr que j'entends ici qui est le nouveau David, le Verbe sauveur, et même le nouveau peuple inscrit dans la logique de l'enthousiasme prophétique. Isaïe est comme le poète de Platon : sait-il ce qu'il dit ? Saurait-il dire quel est ce mystérieux peuple inconnu ? Le prophète est tout tremblant de ce qu'il dit et qui le dépasse — et cependant il l'a dite, cette parole, il l'a prononcée, et elle se tient avec toutes les autres paroles, elle tient d'une cohérence qui peu à peu, avec les siècles, se révèle ; se révèle donc avec les siècles, pas moins. Cela plante le décors total, celui de la Création, dans lequel s'inscrit le moindre des actes humains.

Livre d'Isaïe (12, 2, 4bcd, 5bc-6)

*Voici le Dieu de mon salut : j'ai confiance ;
plus de crainte pour moi !
Car le Seigneur est ma force et mon chant,
je lui dois le salut.*

*Rendez grâce au Seigneur,
proclamez son nom,
annoncez parmi les peuples ses hauts faits !
Redites-le : « Sublime est son nom ! »*

*Car il a fait les prodiges
que toute la terre connaît.
Jubilez, criez de joie, habitants de Sion,
car il est grand au milieu de toi,
le Saint d'Israël !*

Cantique pour le Baptême du Seigneur ? C'est d'une épiphanie en effet qu'il s'agit. La terre connaît-elle le prodige de Dieu ? Si on lui demandait, elle ne saurait pas. Pourtant elle a la Création sous les yeux. Elle sait sans savoir. C'est comme « il est au milieu de vous, celui que vous ne connaissez pas ». Car le mot-clé est bien celui-ci : au milieu de vous.

Première lettre de saint Jean (5, 1-9)

Tout homme qui croit que Jésus est le Christ, celui-là est vraiment né de Dieu ; tout homme qui aime le Père aime aussi celui qui est né de lui. Nous reconnaissons que nous aimons les enfants de Dieu lorsque nous aimons Dieu et que nous accomplissons ses commandements. Car l'amour de Dieu, c'est cela : garder ses commandements. Ses commandements ne sont pas un fardeau, puisque tout être qui est né de Dieu est vainqueur du monde. Et ce qui nous a fait vaincre le monde, c'est notre foi. Qui donc est vainqueur du monde ? N'est-ce pas celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? C'est lui, Jésus Christ, qui est venu par l'eau et par le sang : pas seulement l'eau, mais l'eau et le sang. Et celui qui rend témoignage, c'est l'Esprit, car l'Esprit est la vérité. Ils sont trois qui rendent témoignage, l'Esprit, l'eau et le sang, et tous les trois se rejoignent en un seul témoignage. Nous acceptons bien le témoignage des hommes ; or, le témoignage de Dieu a plus de valeur, et le témoignage de Dieu, c'est celui qu'il rend à son Fils.

C'est pour moi l'un des textes les plus difficiles de Jean. Pas tellement des expressions comme : *né de Dieu*, qui fait penser à l'entretien avec Nicomède, et qui parle. N'empêche ! à une ligne d'intervalle, je suis né de Dieu si je crois en Celui qui est né de Lui, Jésus le Christ. Mais aussi tout homme à aimer, né de Dieu, sorti de l'amour de Dieu. Similitude de moi et du Verbe pris dans un même et identique amour. Au vrai, si je m'appesantis sur ces quelques mots, je suis comme aspiré par une invisible force communautaire. Qui sont en effet ceux qui sont nés de Dieu, sinon les convertis, ceux de la petite communauté des sauvés, la petite communauté récente des disciples ? Si j'aime Dieu, j'aime aussi ceux qui doivent être en communion avec moi dans la même foi. Serait-il question des premières divisions entre croyants ? Ensuite la logique est moins transparente. Si j'aime Dieu, je garde ses commandements : cela s'entend. Mais ensuite j'aurais attendu : nous reconnaissons que nous aimons Dieu à ceci que nous aimons les enfants de Dieu. Or c'est tout le contraire qui s'écrit ici. Je dois donc renouveler mon entente de la Parole, redoubler d'attention. Je reconnais que j'aime les autres à ce que je fais ce que Dieu commande. En effet, si c'est Dieu qui est le *criterium* de l'amour dans sa vérité, si c'est lui l'*index veritatis*, cela induit que par moi-même je ne sais pas si j'aime ou non mon frère. Qui me garantit que j'aime vraiment, que mon amour n'est pas pervers ? C'est en suspendant l'amour de mon frère à l'amour de Dieu, en le faisant dépendre de ce dernier. Si je suis converti, retourné, rené de Dieu, l'amour des frères n'est pas un fardeau, mais pour autant que je ne suis pas converti, je n'aime pas les autres avec joie, j'expérimente le devoir d'aimer comme un fardeau. J'ai donc là un indicateur de ma conversion : ma joie quand j'aime. Sinon, ma tristesse. Mon *acédia*. Le plus obscur, c'est l'histoire des trois témoins et de leur unité et cohérence, de leur lien. Comment mettre sur un même plan, dans un même statut de témoin, l'eau, le sang et l'Esprit ? Si Jésus est venu par l'eau, je comprends peut-être que c'est

l'eau du Jourdain, du baptême de Jean. S'il n'y a pas que l'eau, c'est que Jésus est aussi chair et sang, chair venue par le sang. Jésus est-il advenu par l'eau et le sang qui ont coulé de son côté ? Ou bien la remarque faite au moment de la Passion n'est-elle précisément pas connotée ? On sait qu'il y a eu ceux qui ne connaissaient que le baptême d'eau et non pas d'Esprit. Or bien avant, Jean fait la déclaration : « Lui vous baptisera dans l'Esprit ». Jésus rend donc témoignage premièrement par le baptême de Jean qu'il s'approprie en le recevant, en s'y soumettant — et à son tour il baptisera pour le pardon des péchés. Lavage de l'âme ou du cœur, baptême de conversion. Mais par le sang, c'est la vie même du Verbe incarné qui se donne. Le sang, c'est la croix. Aussi le baptême de sang ne peut-il être que le sacrifice de soi ou don de soi pour de vrai, dans sa chair. La chair suant sang et eau, la chair mourant, et nous, désormais, baptisés dans la mort du Crucifié. L'eau elle-même, alors, peut se mettre à signifier le sang. Seulement alors. Donc c'est toute une histoire pour faire advenir et faire entendre cette signification. Il faut être initié, et le baptême et le catéchuménat sont des initiation qui font entrer dans le mystère de l'eau et du sang. Mais qui révèle que l'eau est eau et le sang, sang ? D'où sort-il, cet Esprit qui surgit dès les premiers versets de la bible, qui justement plane sur les eaux ? Qui nous dit que nous avons l'Esprit ? Qui est-il ? On est habitué à admettre qu'il y a le Père, le fils, et aussi l'Esprit, comme par dessus le marché. C'est l'énigme de dieu qui rend témoignage, et Jésus baptise dans l'Esprit, ce qui est la réalisation du baptême de Jean, simple baptême d'eau. C'est l'Esprit qui me fait dire que cette chair est le Verbe. L'Esprit est donc le Tiers, et il faudra que j'élucide non seulement la fonction mais l'être du Tiers, autrement dit toute la Trinité ! Pour l'homme, le tiers est le père (ce que fait comprendre la psychanalyse) ; pour Dieu, c'est l'Esprit.

Evangile de Jésus-Christ selon saint Marc (1, 7-11)

Jean Baptiste proclamait dans le désert : « Voici venir derrière moi celui qui est plus puissant que moi. Je ne suis pas digne de me courber à ses pieds pour défaire la courroie de ses sandales. Moi, je vous ai baptisés dans l'eau ; lui vous baptisera dans l'Esprit Saint. » Or, à cette époque, Jésus vint de Nazareth, ville de Galilée, et se fit baptiser par Jean dans le Jourdain. Au moment où il sortait de l'eau, Jésus vit le ciel se déchirer et l'Esprit descendre sur lui comme une colombe. Du ciel une voix se fit entendre : « C'est toi mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai mis tout mon amour. »

Le Nazaréen vient donc se faire baptiser par Jean. Marc ne dit pas comment s'est passée la rencontre, la protestation de Jean, que l'on peut rapprocher de celle de Pierre au moment de se faire laver les pieds par son maître. Jésus n'a bien sûr pas besoin d'être baptisé, lui le pur, le sans

péché. Mais il va ainsi diviniser l'eau du baptême, en faire un signe (sacrement) de Salut et pas seulement de purification ; bien plus, lorsqu'il remonte sur la berge, qu'il sort de l'eau (a-t-il encore les pieds dans l'eau, nous le saurons dans l'éternité !), s'opère la manifestation, l'épiphanie et théophanie qui accomplit le côté humain et terrestre de la démarche de descente, d'immersion (dans les eaux de la mort et du péché du monde). Nous sommes donc devant un événement capital qui signifie ce qui s'accomplit dans la chair du Christ, l'union hypostatique. Le baptême d'en bas, le baptême d'eau, est rejoint par le baptême d'en haut, le baptême d'Esprit, de sorte que l'eau et l'Esprit s'unissent dans un seul signe qui signifie la divinité d'en haut de cet homme d'en bas. Comme le dit si admirablement Grégoire de Nazianze, en remontant de l'eau, Jésus rempli de l'Esprit et résonnant de la parole du Père, en étant le lieu d'une théophanie trinitaire, entraîne et élève le monde avec Lui, le fait sortir des eaux sombres. Adam est déjà à se réjouir de ce qui est déjà le passage d'un samedi saint ténébreux au Jour du Seigneur. Remarquons que c'est Jésus qui voit le Ciel se déchirer et l'Esprit descendre sur Lui. Et la voix s'adresse à Lui, même si Jean en entend quelque chose, en comprend quelque chose, autrement dit comprend qu'il vient de baptiser le Messie, celui qui vient derrière lui. D'ailleurs, si selon une autre tradition, il commence par protester de son indignité, c'est bien qu'il connaît déjà son cousin et la mission de celui-ci. Et même, bien plus, il sait qu'il a affaire au « Fils de Dieu ». Le serment de mon curé m'a en outre fait découvrir un autre côté du mystère de l'union qui s'accomplit ce jour-là : Jésus homme, en descendant dans la condition de baptisé, vient à la rencontre de sa propre mission. En tant qu'homme, il a besoin d'entendre la voix d'en haut qui lui confirme non seulement sa mission, mais en outre sa nature divine, sa filiation. En tant qu'homme, il entend la génération du Père, celle par laquelle il est engendré comme Fils éternel, pas simplement comme messie. Cette filiation divine est bien trinitaire, ce que signifie la « descente » de l'Esprit, de leur Esprit, de l'Esprit qui procède du Père et en qui le Fils est engendré. De l'Esprit qui procède de la génération du Fils, de l'Engendré en tant qu'engendré, car l'Esprit est bien Celui en qui le Fils se reçoit du Père, puisqu'il est leur Amour. « En toi j'ai mis tout mon amour » équivaut à : en toi j'ai mis mon Esprit. L'Esprit qui descend signifie cet Amour qui, du Père, descend dans le Fils, dans le Fils incarné, dans ce Jésus expédié en mission sur la Terre, avec comme seul bagage cet Amour-Esprit de son Père, à qui il reste relié sans cesse, dans sa prière humaine. Dans son humaine prière il reçoit l'actualisation humaine de sa divinité. Tandis que l'Amour-Esprit l'envahit, le remplit, il entend distinctement la Parole qui lui dit : Tu es mon Fils.

2^e dimanche ordinaire (18 janvier)

Premier livre de Samuel (3, 3b-10.19)

Le jeune Samuel couchait dans le temple du Seigneur, où se trouvait l'arche de Dieu. Le Seigneur appela Samuel, qui répondit : « Me voici ! » Il courut vers le prêtre Éli, et il dit : « Tu m'as appelé, me voici. » Éli répondit : « Je ne t'ai pas appelé. Retourne te coucher. » L'enfant alla se coucher. De nouveau, le Seigneur appela Samuel. Et Samuel se leva. Il alla auprès d'Éli, et il dit : « Tu m'as appelé, me voici. » Éli répondit : « Je ne t'ai pas appelé, mon fils. Retourne te coucher. » Samuel ne connaissait pas encore le Seigneur, et la parole du Seigneur ne lui avait pas encore été révélée. Une troisième fois, le Seigneur appela Samuel. Celui-ci se leva. Il alla auprès d'Éli, et il dit : « Tu m'as appelé, me voici. » Alors Éli comprit que c'était le Seigneur qui appelait l'enfant, et il lui dit : « Retourne te coucher, et si l'on t'appelle, tu diras : 'Parle, Seigneur, ton serviteur écoute.' » Samuel retourna se coucher. Le Seigneur vint se placer près de lui et il appela comme les autres fois : « Samuel ! Samuel ! » et Samuel répondit : « Parle, ton serviteur écoute. » Samuel grandit. Le Seigneur était avec lui, et aucune de ses paroles ne demeura sans effet.

L'enfant Samuel n'a pas entendu quelque chose, il a entendu quelqu'un. Trois fois, pour qu'il soit clair que ce n'était pas une illusion. Pour en avoir le cœur net. Il s'est entendu appeler par son nom. Il a répondu : me voici. Il a répondu oui, il ne s'est pas enfoui sous sa couverture. Enfoui enfui. Sans doute était-il très jeune, avant l'âge de raison, puisqu'on ne lui avait pas encore parlé de Dieu. Comme si Dieu précédait l'appel humain, l'instruction humaine. Normalement, la connaissance de Dieu n'est pas innée : il faut en entendre parler. Les enfants qui n'entendent jamais parler de Dieu, Dieu leur reste donc inconnu, comme l'Amérique si on ne leur en n'a jamais parlé. Mais Samuel vit dans le temple... il n'a pas attendu les leçons de caté pour que son esprit s'éveille à Dieu, et on ne peut s'éveiller à Dieu que par la parole, et la Parole de Dieu. Seule une parole peut éveiller une pensée. Et même une présence comme telle, par le nom. Aussi Samuel entend-il son nom prononcé et apprend-il par là qu'il y a « Le Seigneur ». Sans langage, pas de présence, de relation, mais loin que Dieu commence pour Samuel par être un « il » dont il entendrait parler (de la bouche d'Éli), il commence par être celui qui lui dit « tu », donc un « je ». Samuel va devenir serviteur d'une Parole. Il a entendu la voix de Celui qui parle ; il saura donc de qui il dit, restitue la Parole, quand il dira : « Parole du Seigneur... ». Pour être serviteur d'une parole, il faut en premier lieu être écoutant. Samuel écoutera. Qu'est-ce qui met sur la défensive ceux qui refusent d'écouter ? C'est forcément un danger qui conduit au refus d'apprendre : danger de perdre ses pauvres repères,

de perdre l'existant, l'ordre établi. Samuel est donné à la parole depuis sa naissance ; donné puis adonné (une pensée pour Jean-Luc Marion).

Psaume 39 (2abc.4ab, 7-8a, 8b-9, 10cd.11cd)

*D'un grand espoir
j'espérais le Seigneur :
il s'est penché vers moi
Dans ma bouche il a mis un chant nouveau,
une louange à notre Dieu.*

*Tu ne voulais ni offrande ni sacrifice,
tu as ouvert mes oreilles ;
tu ne demandais ni holocauste ni victime,
alors j'ai dit : « Voici, je viens.*

*« Dans le livre, est écrit pour moi
ce que tu veux que je fasse.
Mon Dieu, voilà ce que j'aime :
ta loi me tient aux entrailles. »*

*vois, je ne retiens pas mes lèvres,
Seigneur, tu le sais.
j'ai dit ton amour et ta vérité
à la grande assemblée.*

Comme si le psaume sortait de la bouche de Samuel, disait la vocation de Samuel : *dire ton amour et ta vérité à la grande assemblée*. Et pour cela, *tu as ouvert mes oreilles*. Et tu les as ouvertes parce qu'à ton appel, j'ai répondu : *voici, je viens*. Ce n'était pas une question d'offrande à faire accomplir par un prêtre. Uniquement une Parole. A prononcer, à entendre, à lire car elle a été écrite et il n'y a pas de judaïsme sans écriture et Écriture, car Dieu est un dieu caché (absent) ; écriture de l'absence de l'absent. Mais Samuel enfant a entendu sa voix à l'intérieur de lui-même, dans son for intérieur, comme on disait. Cela suffit. Ensuite l'Écriture permet d'entretenir à vie une correspondance avec l'Absent. On voit le rôle de tiers et de médiateur de Samuel à trois indices : il y a *le Seigneur, moi*, et un nous qui est dans *notre Dieu* et qui est *la grande assemblée*. Et *moi* est entre, comme un passeur de parole. Le passeur de parole donne accès à Celui qui parle, à la source parlante. Celui qui parle ne me dit pas des choses théoriques à propos du monde, il me dit *ce qu'il veut que je fasse* : c'est un Dieu pratique.

Première lettre de Paul aux Corinthiens (6, 13b-15a.17-20)

Frères, notre corps n'est pas fait pour la débauche, il est pour le Seigneur Jésus, et le Seigneur est pour le corps ; et Dieu, par sa puissance, a ressuscité le Seigneur et nous ressuscitera nous aussi. Ne le savez-vous pas ? Vos corps sont les membres du Christ. Quand on s'unit au Seigneur, cela ne fait qu'un seul esprit. Fuyez la débauche. Tous les péchés que l'homme peut commettre sont extérieurs à son corps ; mais la débauche est un péché contre le corps lui-même. Ne le savez-vous pas ? Votre corps est le temple de l'Esprit Saint, qui est en vous et que vous avez reçu de Dieu ; vous ne vous appartenez plus à vous-mêmes, car le Seigneur a payé le prix de votre rachat. Rendez donc gloire à Dieu dans votre corps.

J'ai écouté ce texte avec crainte et tremblement, ou tout au moins de mes deux oreilles, et je me serais senti fort indigne de le lire à haute voix dans la grande assemblée. Qu'on le veuille ou non, par rapport à toutes les anciennes manières de penser, il introduit une véritable révolution, en « sacralisant » le corps, mais tout à l'opposé de quoi que ce soit de dionysiaque ou de « panique » (du dieu Pan). C'est la sainteté et la sanctification du corps qui sont évoquées, ce qui met en évidence à quel point le « spirituel » devient incarné. Et incarné à raison de l'Incarnation. Dans le corps du Christ Verbe de Dieu fait chair, homme de chair avec un corps de chair et une âme de chair, mon corps devient « membre » de ce corps unique de l'humanité divinisée dans son corps à lui, dans Son corps de chair à Lui. Je ne peux plus mettre mon corps, y compris mon sexe, à l'abri de ma vie « spirituelle ». Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise, son propre corps, puisque c'est désormais « en Lui » que nous vivons — donc la conversion est, serait de vivre comme lui, sentir comme lui. Conversion du corps. Le débauché est un désespéré qui poursuit l'Autre impossible, par la possession et non par le don. Mais à l'inverse le corps peut être le lieu du don, et de ce point de vue, il n'est pas plus pervers que l'esprit (il n'est pas moins difficile pour la main gauche d'ignorer ce que donne la main droite que pour le corps de se donner en toute pureté, comme Tobie et Sarra : que ce soit un roman n'y change rien). En gros, Paul me dit que maintenant que j'ai la foi, j'ai reçu le Saint Esprit et donc je suis comme « occupé » par l'Esprit : il m'habite, mais aussi je peux me dire qu'il *m'occupe* comme une troupe d'occupation. Je ne m'appartiens plus à moi-même. M'appartenir, c'était le péché, mon péché « originel » : vouloir m'appartenir, me vouloir moi-même, c'est bien le contraire de l'amour. Je peux donc dire que le corps est fait pour l'amour, et qu'il n'y a plus aucune différence entre le corps et l'esprit, ni entre *éros* et *agapè*. Et dans la débauche, c'est moi-même que je cherche (ma jouissance), même si idéalement je continue de désirer que cette jouissance me soit donnée par le désir de l'autre. Je n'attends pas, je prends, même si je sais d'avance que *la chasse* vaut

mieux (est moins décevante) *que la prise* (Pascal, comme chacun sait). Le désespoir du débauché est dans la nostalgie du don : il ne laisse pas à l'autre le temps de donner et de se donner, et il se rend incapable de (se) donner, car avant d'avoir donné, il a déjà cherché à prendre. Quand tout est pardonné, racheté, et que le corps est entré dans la nouvelle condition, divinisée, spirituelle, comment continuer à pécher ? Et pourtant nous continuons à pécher, pour autant que nous restons centrés sur nous-mêmes, enfermés en nous-mêmes, de telle sorte que c'est notre propre désir qui nous occupe, ce qui nous empêche de nous laisser aimer... C'est paradoxal, tout ça ! De quoi écrire bien des livres.

Evangile selon saint Jean (1, 35-42)

Jean Baptiste se trouvait avec deux de ses disciples. Posant son regard sur Jésus qui allait et venait, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu. » Les deux disciples entendirent cette parole, et ils suivirent Jésus. Celui-ci se retourna, vit qu'ils le suivaient, et leur dit : « Que cherchez-vous ? » Ils lui répondirent : « Rabbi (c'est-à-dire : Maître), où demeures-tu ? » Il leur dit : « Venez, et vous verrez. » Ils l'accompagnèrent, ils virent où il demeurerait, et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était vers quatre heures du soir. André, le frère de Simon-Pierre, était l'un des deux disciples qui avaient entendu Jean Baptiste et qui avaient suivi Jésus. Il trouve d'abord son frère Simon et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie (autrement dit : le Christ). André amena son frère à Jésus. Jésus posa son regard sur lui et dit : « Tu es Simon, fils de Jean ; tu t'appelleras Képha » (ce qui veut dire : pierre).

Jean le Baptiste a bien l'air d'avoir tout compris quand il dit *l'agneau de Dieu*. Ou plus exactement quand Jean l'évangéliste lui met ces mots dans la bouche. Il est grand à la hauteur du prophète Isaïe, celui du Serviteur souffrant, agneau pour l'abattoir (53, 7). Ou de Jérémie (l'agneau docile mené à la boucherie en 11, 19). Mais en fait seul saint Jean développe un motif aussi important, celui du sacrifice, et c'est dans l'Apocalypse. Donc inauguralement avec le Baptiste et enfin dans la compréhension eschatologique du sacrifice de la croix. Au Paradis, il faudra demander à André : tu étais bien avec Jean ce jour-là ? Je fais l'hypothèse (peu originale, je pense) que Jean a entendu de ses oreilles le Baptiste prononcer cette parole, qu'il en a été frappé, et que sur ses vieux jours il en a fait un motif central de sa méditation sur la grande action du Salut. Alors, pourquoi le Baptiste, du fond de sa prison, dans Matthieu ou Luc, est-il saisi par le doute ? ...ou devons-nous en attendre un autre ? Jean est-il rendu perplexe par l'action de Jésus, sa manière, son style ? Mais ici, ce n'est pas cela qui importe, mais que les disciples de Jean passent à Jésus, à commencer par Jean et André. Donc laissons cela, et laissons Jean.

Les deux suivent Jésus mais ne le rejoignent pas. Ils veulent savoir où il va, où il habite. Après, ils aviseront. Mais ils sont pris de vitesse dans leurs intentions, car Jésus se retourne et c'est lui qui leur parle le premier et leur demande : que cherchez-vous ? Non pas qui cherchez-vous, mais que cherchez-vous ? Jésus est malin, car il sait qu'ils cherchent quelqu'un. Mais c'est bien pour quelque chose que l'on cherche quelqu'un. S'ils l'appellent maître, cela suggère qu'ils seraient disposés à devenir des disciples, des qui se laissent instruire. Mais d'emblée, devancés par Jésus, ils ont la question refuge : où habites-tu ? La question qu'ils se posaient en premier. Comme il le fera toujours, Jésus répond de manière décalée, mais sans en avoir l'air, car « venez et voyez » peut bien sûr s'entendre littéralement, mais aussi et surtout comme venez, suivez-moi, devenez mes disciples, et je ferai de vous mes envoyés, mais cela, pour l'instant, vous n'en avez pas la moindre idée (de ce que je veux faire de vous).

3e dimanche du temps ordinaire (25 janvier) ou fête de la conversion de saint Paul

a) Temps ordinaire

Livre de Jonas (3, 1-5.10)

La parole du Seigneur fut adressée de nouveau à Jonas : « Lève-toi, va à Ninive, la grande ville païenne, proclame le message que je te donne sur elle. » Jonas se leva et partit pour Ninive, selon la parole du Seigneur. Or, Ninive était une ville extraordinairement grande : il fallait trois jours pour la traverser. Jonas la parcourut une journée à peine en proclamant : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ! » Aussitôt, les gens de Ninive crurent en Dieu. Ils annoncèrent un jeûne, et tous, du plus grand au plus petit, prirent des vêtements de deuil. En voyant leur réaction, et comment ils se détournaient de leur conduite mauvaise, Dieu renonça au châtement dont il les avait menacés.

L'histoire de Jonas ressemble à une longue parabole ou à un conte édifiant : édifiant pour le peuple ; édifiant pour les prophètes professionnels et les vrais... D'abord le peuple de Ninive écoute la Parole de Dieu. Ce serait donc un scandale, une honte que le peuple de la parole, le peuple dont le dieu est Dieu, n'écoute pas la Parole de Dieu, soit celle des prophètes. Mais l'on se souvient d'abord des mésaventures de Jonas fuyant sa vocation, l'appel, voire l'ordre entendu de la part de Dieu. Jonas n'a pas envie. Moïse non plus n'avait pas envie et bafouillait et disait à Aaron de parler à sa place. Mais Dieu les a poussés pour ainsi dire de force — et moi aussi je me sens poussé comme de force par une

force qui s'oppose à moi ou plutôt à laquelle je résiste et m'oppose, car j'aurais envie de mener ma vie comme j'en aurais envie, et il faut que je la mène autrement, car je sais qu'en moi, du dedans, pas du dehors, une force fait pression, et que c'est elle qui a raison, si je puis dire, contre moi. En moi contre moi, et en vérité *pour* moi. En ma faveur, pour m'empêcher de tomber, de me laisser aller. Il faudrait rendre son cœur ou sa conscience sourds pour ne pas entendre — mais plus tard, devant ma connerie, je serais bien obligé de dire : c'est toi qui avais raison. Mais Dieu, sa Grâce, est totalement pragmatique et m'accompagne pas à pas, ne me lâche pas. Claudel a bien connu ça.

Psaume 24 (4-5ab, 6-7, 8-9)

*Seigneur, enseigne-moi tes voies,
fais-moi connaître ta route.
Dirige-moi par ta vérité, enseigne-moi,
car tu es le Dieu qui me sauve.*

*Rappelle-toi, Seigneur, ta tendresse,
ton amour qui est de toujours.
Oublie les révoltes, les péchés de ma jeunesse ;
dans ton amour, ne m'oublie pas.*

*Il est droit, il est bon, le Seigneur,
lui qui montre aux pêcheurs le chemin.
Sa justice dirige les humbles,
il enseigne aux humbles son chemin.*

Prière de demande et d'obéissance. Non pas de demande d'un profit, mais d'une obéissance. Ce n'est pas autre chose que : apprends-moi à vouloir ta volonté. Fais-moi vouloir ta volonté. Tout ce que j'ai et tout ce que je suis, je le tiens de Toi. Alors est-ce que ma volonté ou ma volonté obéissant à mon désir va s'opposer à Toi ? Même mes facultés de vouloir et de désirer, je les tiens de toi. Je sais que je suis capable de te dire non, de t'oublier. Mais ce n'est pas symétrique si je te dis oui, car alors je veux d'une volonté qui est la tienne, il suffit que je te laisse vouloir... Dans la Grâce, Tu me donnes ce que j'ai à vouloir et tu me donnes de le vouloir, car à la fois Tu me donnes la volonté qui est mienne, et Tu me donnes tout le motif et tous les motifs pour vouloir, tout ce qui peut déterminer ma volonté à vouloir. Qu'est-ce donc qui en moi demeure qui puisse dire non ? Sans doute rien d'autre que moi en tant que moi, niant de me recevoir de Toi, alors que je tiens mon être même de cette donation, que je suis moi-même le don que tu me fais à moi-même. La volonté qui se désire elle-même, qui dit non, nie ce qui la fait être. Comme de plus je suis un être de chair, un être fini, je donne évidemment

chair à ce vouloir qui se veut, je lui donne les figures de la chair. Mais ce n'est pas la chair qui me fait pécher, c'est moi qui fais pécher ma chair, qui me fais pécher avec ma chair. Les péchés de la jeunesse sont les péchés de toujours, car les péchés de la vieillesse sont les péchés sans sagesse de celui qui s'impatiente de son impuissance, ce sont toujours des péchés d'envie, ceux de l'ego qui continue de se vouloir soi, jusque dans la décrépitude où il devient doublement pitoyable.

Ce que le psalmiste met sous mes yeux, c'est la tendresse, douceur et patience d'un bon maître à qui je puis désirer demander de m'instruire, de me diriger, que je peux avoir envie d'écouter. C'est que la volonté n'est qu'une abstraction intellectuelle sans la vie du désir, autrement dit l'expérience d'une attraction, d'une aimantation par de l'Autre. Mais face à l'autre, je suis capable de dévoyer mon désir, autrement dit de désirer plier l'autre à mon désir au lieu de le désirer absolument, de le vouloir absolument tel qu'il est — ce qui est de l'amour. L'orgueil, la suffisance et l'envie sont donc quelque chose comme les mêmes « péchés ». Au contraire, la « vraie » volonté (la volonté ne trouvant sa vérité et son effectivité) ne saurait être que volonté de volonté, volonté *de l'Autre*. Et que de significations dans ce petit *de* !

Première lettre de saint Paul aux Corinthiens (7, 29-31)

Frères, je dois vous le dire : le temps est limité. Dès lors, que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'avaient pas de femme, ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas, ceux qui sont heureux, comme s'ils n'étaient pas heureux, ceux qui font des achats, comme s'ils ne possédaient rien, ceux qui tirent profit de ce monde, comme s'ils n'en profitaient pas. Car ce monde tel que nous le voyons est en train de passer.

Tout le monde sait que le temps est compté. C'est une raison au contraire pour se précipiter dans la possession des choses et des êtres. Sauf soudain si... si quoi ? Il y a plusieurs réponses. Le sage, le bouddha, a compris l'illusion de la *possession* et a réussi à se persuader par discours et raison de réorienter sa vie, comprenant que la vérité d'une relation, que ce soit à la nature, à des biens ou à un être, ne pouvait résider dans la possession. Et c'est une vraie vérité, qui donne accès à cet inattendu qu'il y aurait, envisagée ici au moins négativement, une vérité. Or s'il faut se déposséder de la possession, cela inaugure peut-être une positivité : regarder, admirer, être compatissant, accueillant, disponible, non-violent (doux), patient, toutes vertus que l'exercice peut transformer en *habitus*, en manière d'être, en personnalité acquise. Mais si j'échoue, parce qu'en moi la chair du monde, violente, pulsionnelle, parle plus fort que mes bonnes intentions ? Si je ne fais pas le bien que je voudrais faire et que je fais le mal que je ne voudrais pas faire ? De toute façon le regard sur le

monde me fait éprouver la transcendance du monde, et pour la vouloir plutôt que moi-même, il faut que je l'élève au-dessus de moi-même. Que j'éprouve continuellement cette transcendance de toute chose pour moi. Ainsi d'une femme que pour aimer il faut renoncer à posséder, d'où le « comme s'ils n'avaient pas... » Avoir au sens de posséder. Cela ne supprime pas l'être-avec, ni la disponibilité ni la patience, ni même un *éros* tout à fait tendre et non possessif, et accompagné de parole. Au fond, l'autre réponse est déjà largement contenue dans la précédente, car le sage, avec sa « raison » que l'on dira naturelle, a déjà compris la loi de la dépossession d'une part et de la transcendance de l'Autre d'autre part (s'émerveiller de ce non-moi qui m'environne et m'est à tout instant donné, jusque par l'air que je respire ou la femme avec qui je vis). L'autre réponse est la vérité de la première. C'est une parole de confirmation de l'effectivité de cette vérité comme *absolument* vraie. Mais non seulement parce que le monde passe, est en train de passer, n'arrête pas de passer, mais parce que s'il passe, c'est qu'il va, c'est que son terme est cela même que le sage a recueilli de vérité. La vérité de la vérité, c'est son effectivité et non sa disparition. Ce qui a été comme une intuition ou une conclusion de la raison est *bien fondé*, comme dirait Leibniz. Car l'Amour qui est à l'origine veille, et conduit toute fin à sa fin. Celui qui se dépossède de tout, qui lâche tout ce dont il aurait pu se saisir, laisse tout filer, reçoit tout comme un don. Le don révèle le fait d'être aimé, et être aimé révèle mieux l'amour qu'un vouloir aimer volontariste, qui révèle davantage l'impuissance de la volonté qui veut et, se voulant, se veut souveraine, que la vérité de l'amour qui, plus que vouloir, demande de laisser être.

Évangile selon saint Marc (1, 14-20)

Après l'arrestation de Jean Baptiste, Jésus partit pour la Galilée proclamer la Bonne Nouvelle de Dieu ; il disait : « Les temps sont accomplis : le règne de Dieu est tout proche. Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle. » Passant au bord du lac de Galilée, il vit Simon et son frère André en train de jeter leurs filets : c'étaient des pêcheurs. Jésus leur dit : « Venez à ma suite. Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » Aussitôt, laissant là leurs filets, ils le suivirent. Un peu plus loin, Jésus vit Jacques, fils de Zébédée, et son frère Jean, qui étaient aussi dans leur barque et préparaient leurs filets. Jésus les appela aussitôt. Alors, laissant dans la barque leur père avec ses ouvriers, ils partirent à sa suite.

Jésus prend le relais du Baptiste. Cela nous indique la logique temporelle qui va désormais prévaloir : les temps sont accomplis, ce qui veut dire : c'est l'heure, le règne de Dieu arrive. Et naturellement, on l'attend toujours. Nous avons toujours attendu, attendu un accomplissement, sans voir ce qui est là, déjà là, déjà accompli, en train, mais comment avec

notre chair comprendre ce qui est spirituel ? C'est comme devant la mort d'un enfant innocent. Nous ne comprenons pas. Comme sur la montagne de la Transfiguration, comme à l'Ascension. Comme avec Lazare. Comme devant le tombeau vide. Qu'attendez-vous ? Que cherchez-vous ? Il n'est pas ici. *En esprit et en vérité* : c'est cela qu'il faudrait garder et notre chair est comme stupide alors que c'est de notre propre transfiguration qu'il s'agit, de celle de notre chair même. L'esprit n'est pas ailleurs que dans le vécu de chair. Nous vivons donc dans la fin des temps et nous ne comprenons pas que cette fin qui est effectivement réelle dans Jésus Christ Verbe incarné est originante de notre propre temporalité tournée-vers. Sans elle, nous ne connaîtrions pas ce mode de temporalité. La fin déjà-là est donc quelque chose de transcendantal comme de la temporalité déjà accomplie (pas simplement un projet divin éternel et idéal mais une effectivité temporelle et historique), fondatrice de notre désormais temporalité vouée à la conversion, à ce que les écailles sur nos yeux tombent. Car ce que nous ne voyons pas parce que nous sommes aveugles n'est pas invisible par ce que ça n'existerait pas. J'ai bien des yeux et la fin est là, son accomplissement est sous mon nez, mais mes yeux sont comme ceux des désespérés marcheurs d'Emmaüs. Le temps nouveau DOIT être celui de l'Eglise, c'est bien évident ici, puisque c'est le temps des apôtres : Jésus recrute ! Des annonceurs d'Evangile. Soyons raisonnables. Les nouveaux apôtres connaissaient Jean le baptiseur, et Jean leur avait désigné Jésus, et Jésus tournait dans le coin et les connaissait déjà certainement, mais le jour où il leur a dit : Venez à ma suite ! (J'aime mieux cette traduction !) il semble qu'ils n'ont fait ni une ni deux, ils ont suivi ! L'Eglise commence, avec ses discordes, ses disputes, ses trahisons. Alfred Loisy n'a rien compris s'il a donné un sens théologique et spirituel à une vérité historique. Car on attendait le Règne comme midi à quatorze heures (alors qu'il était déjà là, déjà accompli) et l'Eglise est venue pour annoncer ce Règne, le désigner, le montrer du doigt, pour dire : il est ici, convertissez-vous ! Ce qui est gênant, c'est chaque fois que l'Eglise se met à avoir peur du monde, à faire des jaunisses de ce qu'on ne fait plus le caté dans les écoles publiques ou je ne sais quoi qui représente une perte de pouvoir social. Vous êtes vainqueurs du monde, dit Jean. Alors ? En tout cas, on sait que Zébédée était un patron pêcheur. Il devait donc avoir un peu de sous, ce qui a pu être bien utile pour les fils partis en vadrouille avec le Rabbi, le Rabouni. C'est mieux et plus sérieux que d'aller en ville traîner avec des putes et s'alcooler dans les bars.

b) Conversion de saint Paul (25 janvier)

Actes des apôtres 9, 1-22 ou 22, 3-16

Dans le même ouvrage, Luc reprend des traditions, des récits qui présentent des contradictions, ce qui est très intéressant. On ne se souvient pas exactement des mêmes choses à deux époques différentes. Et puis il y a le récit par Paul lui-même, et celui un peu plus emprunt de merveilleux, colporté par les autres, qui ne sont plus des témoins directs. C'est donc presque un cas d'école pour la critique textuelle. Car dans l'esprit, tout cela se porte à merveille, c'est le cas de le dire. Ce qui est marquant et à quoi je n'avais pas prêté attention jusqu'à ce jour, c'est l'explication que donne Paul de sa cécité temporaire : *à cause de l'éblouissement*. Il ne raconte pas que par la suite des écailles lui sont tombées des yeux. Et puis dans un cas les témoins entendent et ne voient rien, tandis que dans l'autre cas, ils voient et n'entendent pas ! Ce sont vraiment des témoins, au sens où deux n'ont pas assisté au même événement, n'ont pas retenu les mêmes choses ! tout cela est de la dernière honnêteté de la part de Luc. Monsieur le curé, ce matin, a fait un beau parallèle entre Paul et François de Sales, et pour ce dernier la légende s'en mêle aussi, pour cause de surnaturelle chute de cheval. Mais pas question de cheval pour Paul. Sauf pour le perfide Michel-Ange qui en profite pour faire son autoportrait en vieil homme frappé par Dieu.

Evangile de Jésus-Christ selon saint Marc (16, 15-18)

Jésus ressuscité dit aux onze Apôtres : « Allez dans le monde entier. Proclamez la Bonne Nouvelle à toute la création. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui refusera de croire sera condamné. Voici les signes qui accompagneront ceux qui deviendront croyants : en mon nom, ils chasseront les esprits mauvais ; ils parleront un langage nouveau ; ils prendront des serpents dans leurs mains, et, s'ils boivent un poison mortel, il ne leur fera pas de mal ; ils imposeront les mains aux malades, et les malades s'en trouveront bien. »

C'est ce qu'a fait Paul : courir le monde entier pour annoncer Jésus Sauveur. Ensuite, L'Eglise a connu maintes fois l'application à la lettre et surtout la compréhension à la lettre de l'avertissement de Jésus. Car en fin de compte, à lire l'évangile, la Bonne Nouvelle peut aboutir à la condamnation de ceux qui refuseront de croire. Or est-il possible de comprendre les choses autrement si l'on ne s'interroge pas sur ce que signifie « refuser de croire ». L'ont-ils bien, l'auront-ils bien reçue, la Bonne Nouvelle, ceux qui la « refusent » ? Iront-ils au diable ? Quel est ce Jésus vindicatif ? En réalité, comment s'y prend-il pour faire

comprendre aux Onze leur mission ? Première proposition, simple ! Celui qui croira... sera sauvé. Mais il faut absolument que le baptême apparaisse comme le signe effectif du Salut : celui qui croira sera sauvé, connaîtra le Salut, c'est ça, connaîtra le Salut ! Mais il faut qu'entre la foi et le Salut, il y ait un acte médiateur, qui noue le sujet croyant, converti, et le Réel du Salut ; il faut que ce Réel soit contenu et comme réalisé dans l'acte qui le signifie, car Dieu fait que soit effectivement réel ce qui est signifié, de sorte que le sacrement n'est pas seulement du symbolique, mais le signifiant d'un Réel. *In hoc signo (ou signum ?) vices...* Le baptême signifie ce qu'il réalise et réalise ce qu'il signifie parce qu'il est le pont, l'arc-en-ciel, le geste qui dit-signifie-réalise, parce que c'est Parole de Dieu qui dit ce qu'elle effectue et effectue ce qu'elle dit. Mais pour nous il faut une médiation, que nous puissions nous le dire et nous le représenter.

Je l'ai déjà insinué, la seconde proposition, celle qui condamne, n'est pas tout à fait rhétorique, mais en un sens elle est nécessaire au balancement de la pensée : celui qui refuse le Salut se condamne. Rhétoriquement, en s'adressant à des interlocuteurs pour qui Dieu est le Tout-puissant qui rétribue et punit, Jésus leur parle leur langage : si d'un côté Dieu sauve, de l'autre, c'est Lui aussi qui condamne. Mais alors pourquoi Jésus dit-il qu'il n'est pas venu pour condamner ? Mais alors pourquoi en d'autres passages comme la fin de Matthieu (Ch. 25), Dieu a-t-il l'air de condamner, et cela aussi dans bien des paraboles ? Ce langage, il faut que les auditeurs de Jésus l'entendent, et ils ne peuvent l'entendre qu'à partir de leurs propres représentations et leur propre « monde ». C'est dans leur monde qu'il leur parle, non dans le langage théologique, réduit à la rationalité. Mais en même temps, étant chrétien, on ne peut plus se contenter de la lettre, de la simple croyance, de la « religion » ; on a, chacun à sa mesure, le devoir de l'intelligence, de la foi « en esprit et en vérité », non de la croyance littérale. La foi devient une affaire d'hommes libres, faisant par conséquent profession d'esprit critique. Même le simple, le paroissien un peu simple, chaque dimanche son curé s'adresse à son esprit critique de croyant pour l'aider à mieux entrer dans la vérité de la foi, et par conséquent dans l'intelligence de la foi.

La preuve, je crois, de ce que je dis, réside dans la signification de la suite immédiate. Elle énonce dans la bouche de Jésus la toute-puissance de la foi. Celle qui soulève les montagnes. « Si vous aviez la foi gros comme une graine de moutarde, vous diriez à l'arbre : jette-toi dans la mer... » Devant l'homme de foi, le mal est mis en déroute, sa puissance défaite ; l'amour n'est pas vaincu, ne peut être vaincu par le mal. L'homme de foi dit des choses neuves, des choses inspirées ; il y a quelque chose de prophétique en lui. Ne vous souciez pas, dit Jésus, de ce que vous aurez à dire pour votre défense : l'Esprit vous inspirera... Les serpents et le poison, que symbolisent-ils ? Tous les serpents et tous les poisons. Le brave auditeur de bonne volonté prend-il l'affaire à la lettre ? Il y a de quoi en rendre incrédule plus d'un, car ce n'est pas tous les jours que l'on

a l'occasion de prendre des serpents dans ses mains et de boire du poison. Mais de toutes sortes de dangers, n'est-ce pas de quoi parle Jésus ? Or il dit qu'à cause de lui nous devons subir toutes sortes d'avanies, jusqu'au martyr sanglant pour quelques chanceux qui ont pour le coup toutes leurs chances d'entrer au Martyrologe ! Et si je lisais la parole de Jésus en quelque sorte à l'envers ? Celui qui se convertit aura à prendre des serpents dans ses mains et à boire des poisons mortels, et pourtant il n'en mourra pas ! Est-ce que cette lecture ne rend pas lumineuse, plus lumineuse la parole de Jésus ? Il faut donc vraiment se donner la peine de faire cette lecture, celle qui nous fait ouïr l'inouï de l'Évangile.

La fin du passage le clôt en douceur, en paix, car si je visite ceux qui ne vont pas bien, qui souffrent, si je vais vers mon prochain, si je me fais le prochain de mon prochain, « il s'en trouvera bien », et Jésus fait admirablement mention de la dimension sacramentelle de ce geste d'aller vers l'autre ; j'entends par là la dimension de médiation par laquelle à la fois est signifiée ce qui est donné (« ils s'en trouveront bien »), et jeté le pont spirituel entre ce don d'un bien et son origine divine : l'imposition des mains signifie tout geste par lequel je me relie à l'autre : je le touche et ma main est touchée par lui. Le geste est symbolique, bien entendu, et en même temps il est « réel », car c'est l'effectivité de ma présence « touchante » qui est signifiée en même temps que réalisée. Car si elle était réalisée sans être signifiée, elle serait un geste... sans signification ! Et la signification sans geste, sans relation effective, sans rencontre, ne serait que l'idée générale de ce don, sa simple possibilité évoquée dans un discours, sans aucune effectivité. D'où la structure sacramentelle qui exige les deux ensemble, la conjonction du Réel et du Symbolique — et le symbolique bien en chair fait forcément appel à des images, à des analogies nées de la *phantasia*, de l'Imaginaire. Dans le symbole, il y a une représentation, mais l'image n'est symbolique que d'être assumée par le registre signifiant, et non par elle-même. Sans le *dire*, il n'y aurait pas de symbolique, même quand celui-ci ne se donne qu'en figure et image. Dans la vie aussi bien qu'au cinéma, si je vois quelqu'un prendre la main d'un autre, ou bien lui poser la main sur la tête, la lui caresser doucement, j'ai tous les matériaux imaginaires et symboliques pour comprendre le sacrement des malades et, à partir de lui, tous les autres ; et même lorsqu'il n'y a pas formellement et canoniquement sacrement, il y a réellement sacrement, comme quand un païen baptise en faisant ce que veut et fait l'Église, c'est-à-dire Dieu même, eh oui ! Car ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à Moi que vous le faites, mais inversement, ce n'est plus moi qui agit, c'est le Christ qui agit en moi, comme dirait Paul : l'amour que vous montrez au plus petit, c'est mon Amour que vous montrez, c'est mon Amour dont vous faites preuve, que vous donnez effectivement — d'où l'effectivité sacramentelle et l'effectivité équivalente pour tout ce qui est accompli par amour et avec amour.

4^e dimanche ordinaire (1^{er} février)

Livre du Deutéronome (18, 15-20)

Moïse dit au peuple d'Israël : « Au milieu de vous, parmi vos frères, le Seigneur votre Dieu fera se lever un prophète comme moi, et vous l'écouteriez. C'est bien ce que vous avez demandé au Seigneur votre Dieu, au mont Horeb, le jour de l'assemblée, quand vous disiez : « Je ne veux plus entendre la voix du Seigneur mon Dieu, je ne veux plus voir cette grande flamme, je ne veux pas mourir ! » Et le Seigneur me dit alors : « Ils ont raison. Je ferai se lever au milieu de leurs frères un prophète comme toi ; je mettrai dans sa bouche mes paroles, et il leur dira tout ce que je lui prescrirai. Si quelqu'un n'écoute pas les paroles que ce prophète prononcera en mon nom, moi-même je lui en demanderai compte. Mais un prophète qui oserait dire en mon nom une parole que je ne lui aurais pas prescrite, ou qui parlerait au nom d'autres dieux, ce prophète-là mourra. »

Bien entendu, la prophétie de Moïse peut s'appliquer idéalement à Jésus. Mais c'est trop christianocentrique ! D'abord, Moïse fonde ici la culture prophétique, la tradition prophétique et même la réglementation prophétique (« Mais un prophète qui oserait dire... ») Moïse est donc comme le métaprophète, le prophète du prophétisme. Il comprend (Dieu comprend !) que les Hébreux très peu mystiques ont besoin de médiation et par conséquent de médiateurs qui parlent pour Lui, Dieu, le Seigneur, le Brûlant, le Tonitruant, le Qu'on-ne-peut-pas-voir-en-face-sans-mourir, qui soient ses porte-voix audibles à ouïe humaine. Le statut de la parole humano-divine de la Bible est ainsi fondé, car quand un prophète parlera, il commencera par dire : Parole du Seigneur... Il semble de prime abord qu'il n'y aura qu'un seul prophète, qui parlera avec autorité, et puis non ! en fait il y en aura plein, et malheur à celui qui ne ferait pas bien son boulot, qui n'aurait pas bien écouté, pas bien entendu, et qui dirait une parole de travers, une parole non entendue, une parole païenne ! Le prophète est donc d'abord celui qui se met à l'écoute d'une parole intérieure, celle qu'il va entendre en lui. A ceux dont la conscience est un peu sourde, le cœur un peu dur d'oreille, le prophète crie à haute et intelligible voix : changez vos cœurs de pierre ! Cessez d'honorer Dieu du bout des lèvres. Si vous vous détournez de Lui, tant pis pour vous ! Moi, avec mon « autonomie » et ma « liberté de conscience », car je suis un moderne, je dois en faire mon affaire, entendre cet avertissement archaïque comme un appel au présent à me convertir : Tu es libre d'aller où tu veux, de te détourner de Dieu, de t'inscrire dans la logique de ton ego autocentré : il ne peut en résulter pour toi que le Vide d'un Moi sans amour, sans réponse à un appel, sans don de soi. On ne te demande pas de réussir avec ta petite puissance de petit moi, mais d'offrir ta volonté, de

t'en remettre à Celui qui peut ce que tu ne saurais pouvoir par toi-même. C'est alors seulement que ton plus petit geste, esquisse de geste, tentative d'aimer, devient (voir Marc 16 de dimanche dernier) le geste de Dieu, et toi-même deviens son sacrement, sa médiation : c'est cette volonté (cet amour) qui habite la tienne qui s'appelle la Grâce.

Psaume 94 (1-2, 6-7ab, 7d-8a.9)

*Venez, crions de joie pour le Seigneur,
acclamons notre Rocher, notre salut !
Allons jusqu'à lui en rendant grâce,
par nos hymnes de fête acclamons-le !*

*Entrez, inclinez-vous, prosternez-vous,
adorons le Seigneur qui nous a faits.
Oui, il est notre Dieu ; +
nous sommes le peuple qu'il conduit,*

*Aujourd'hui écoutez-vous sa parole ? +
« Ne fermez pas votre cœur comme au désert,
où vos pères m'ont tenté et provoqué,
et pourtant ils avaient vu mon exploit.*

Ce qui, comme on dit, n'est pas mal, c'est que le peuple à la nuque raide, insupportable, incrédule, sourd et aveugle, cependant continue de rendre grâce, de louer ! Et pourtant le prophète les secoue, leur rappelle des choses désagréables. Ça ne fait rien ! Ils acclament. Soit ils sont vraiment cons pardon !), soit ils ont la foi « quand même ». Un trace de foi, qui résiste, une vague fumée. Jésus le leur dit : ils ne cessent de maltraiter les prophètes, mais une fois que ces derniers sont morts, ils les encensent : Ah comme c'était un grand prophète ! Et de lui faire un beau tombeau, quand il ne dérange plus, mais qu'on peut en faire un grand homme à titre posthume, une momie, un monument culturel, un Victor Hugo au Panthéon de « la Patrie reconnaissante » !

Première lettre de Paul aux Corinthiens (7, 32-35)

Frères, j'aimerais vous voir libres de tout souci. Celui qui n'est pas marié a le souci des affaires du Seigneur, il cherche comment plaire au Seigneur. Celui qui est marié a le souci des affaires de cette vie, il cherche comment plaire à sa femme, et il se trouve divisé. La femme sans mari, ou celle qui reste vierge, a le souci des affaires du Seigneur ; elle veut lui consacrer son corps et son esprit. Celle qui est mariée a le souci des affaires de cette vie, elle cherche comment plaire à son mari. En disant cela, c'est votre intérêt à vous que je cherche ; je ne veux pas vous

prendre au piège, mais vous proposer ce qui est bien, pour que vous soyez attachés au Seigneur sans partage.

Je peux dire bien sûr que ce passage de Paul me parle particulièrement, à moi homme marié et « divisé ». Et c'est vrai que je suis divisé ! Mais d'un autre côté, il faut se souvenir que Dieu nous prend (ou nous appelle) là exactement où nous sommes, et si je suis marié au moment où il me tombe dessus, je dois désormais tout simplement « aimer ma femme comme le Christ a aimé l'Église » ! De ce tout nouvel amour de Celui qui dit : aimez-vous comme JE vous ai aimés... Mais ici, Paul recrute pour le Royaume, autrement dit pour l'Église ; il recrute des apôtres potentiels, que l'Église puisse envoyer n'importe où, ce qui implique de ne laisser personne derrière soi, d'être sans attaches. Des vieux parents ? Oui, certes, mais au-delà de l'amour filial, il n'est pas question de « laisser les morts enterrer les morts ». On laisse bien entendu ses parents derrière soi, on ne vit pas pour eux. En revanche, si l'on se marie et que l'on « fonde une famille », il convient naturellement de vivre pour femme et enfants — mais jusqu'à un certain point seulement, ou plutôt d'une certaine manière qui est de les aimer in Christo, dans le Seigneur, à la manière du Seigneur. Cela signifie toujours qu'*agapè* est la vérité de tout amour, même d'*éros*, même de *philia*. Ce qu'il y a d'amour dans tout amour... Car le reste n'est pas amour mais possession, jouissance... Je ne vais pas dire que posséder et jouir sont mauvais en soi, mais qu'ils induisent pour l'autre un statut d'objet et non de « sujet » (de *personne*) et c'est cela, le « mal » : la réduction du sujet à un objet. Aussi la jouissance, du point de vue éthique, ou du point de vue de l'amour, ne saurait être qu'un don, ce qui suppose le renoncement à toute position auto-érotique. Ils s'en vont un à un, en commençant par les plus vieux...

Evangelie selon saint Marc (1, 21-28)

Jésus, accompagné de ses disciples, arrive à Capharnaüm. Aussitôt, le jour du sabbat, il se rendit à la synagogue, et là, il enseignait. On était frappé par son enseignement, car il enseignait en homme qui a autorité, et non pas comme les scribes. Or, il y avait dans leur synagogue un homme tourmenté par un esprit mauvais, qui se mit à crier : « Que nous veux-tu, Jésus de Nazareth ? Es-tu venu pour nous perdre ? Je sais fort bien qui tu es : le Saint, le Saint de Dieu. » Jésus l'interpella vivement : « Silence ! Sors de cet homme. » L'esprit mauvais le secoua avec violence et sortit de lui en poussant un grand cri. Saisis de frayeur, tous s'interrogeaient : « Qu'est-ce que cela veut dire ? Voilà un enseignement nouveau, proclamé avec autorité ! Il commande même aux esprits mauvais, et ils lui obéissent. » Dès lors, sa renommée se répandit dans toute la région de la Galilée.

Jésus enseigne avec autorité (pas comme les scribes qui s'abritent derrière les textes !) Cette absence de servilité doit nous éveiller à une devise du genre *audere*, oser ! Si Jésus n'avait fait que réciter la vulgate scribesque, jamais l'homme tourmenté ne se serait senti assailli par la puissance d'une telle parole. Au contraire, la Parole de Jésus atteint sa souffrance, le fait crier, et comme l'homme souffre, il dit : es-tu venu pour nous perdre ? Nous aussi, devant l'injustice, la mort d'un enfant, nous criions quelque chose de ce genre, nous convoquons Dieu à notre tribunal : es-tu venu pour nous faire souffrir ? Existes-tu pour nous faire souffrir ? En réalité, la Parole a atteint l'homme en plein cœur, l'a rencontré en vérité, même si dans un premier temps c'est sur le mode du cri de révolte. Il a crié : tu es le Saint, le Saint de Dieu ! La Sainteté de Dieu ! il va droit à la divinité de Jésus (Fils de) Dieu. Sa souffrance l'a rendu nu devant la vie, écorché, sans peau protectrice, celle qui de ce point de vue-là nous empêche de sentir, d'avoir mal. Sa violence à lui est celle de la souffrance qui lui fait violence. De cela, Jésus va le libérer avec une égale violence. Lui aussi crie et les gens sont effrayés. L'homme, dont on ne dit plus rien l'instant d'après est ressuscité d'entre les morts, de la mort où il était en souffrance. Non seulement Jésus avait commencé à enseigner avec autorité, mais maintenant il faisait la preuve de son autorité réelle, sur le Réel. Il donne raison à l'homme à qui la souffrance a fait crier : tu es le Saint de Dieu !

Présentation du Seigneur (2 février)

Livre de Malachie (3, 1-4)

Ainsi parle le Seigneur Dieu: Voici que j'envoie mon messenger pour qu'il prépare le chemin devant moi; et soudain viendra dans son Temple le Seigneur que vous cherchez. Le Messenger de l'Alliance que vous désirez, le voici qui vient, dit le Seigneur de l'univers. Qui pourra soutenir le jour de sa venue ? Qui pourra rester debout lorsqu'il se montrera ? Car il est pareil au feu du fondeur, pareil à la lessive des blanchisseurs. Il s'installera pour fondre et purifier. Il purifiera les fils de Lévi, il les affinera comme l'or et l'argent : ainsi pourront-ils, aux yeux du Seigneur, présenter l'offrande en toute justice. Alors, l'offrande de Juda et de Jérusalem sera bien accueillie du Seigneur, comme il en fut aux jours anciens, dans les années d'autrefois.

Malachie parle explicitement d'un Messenger unique en son genre, plus qu'un prophète. On pourrait l'appeler l'Ange, si cela ne faisait pas craindre des malentendus. Mais s'il n'y a pas d'autre ange que l'Envoyé, le Médiateur, le Messenger, si cet Ange est le Verbe ailé de Dieu, comme Hermès si l'on veut (même si c'est très osé !), alors Malachie annonce

bien le Jour de Dieu, la Venue du Messie de l'Alliance nouvelle, la « désirée ». Il est comme celui devant qui même l'or et l'argent fondent ; Personne ne peut le regarder sans mourir. Il s'agit donc bien de Dieu en personne. Je décide de supprimer la majuscule à Messenger dans : « Voici que j'envoie mon messenger... » Car ce messenger pourrait aussi bien être Jean Baptiste ou tout autre prophète envoyé pour « préparer le chemin ». Mais soudain, oui, soudain, c'est seulement maintenant qu'est écrit *soudain*, C'est le Seigneur Lui-même qui vient dans son Temple, le Seigneur, pas seulement son Nom. Et ce Seigneur en personne, c'est Lui le Messenger, l'Ange de l'Alliance désirée. Ce glissement est mystérieux, et naturellement s'éclaire dès lors qu'on accepte Dieu venu de Dieu, Dieu Messenger (avec Majuscule, ici) de Dieu. Dieu son propre Messenger, qui fait son propre travail de messagerie, qui fait venir sa Parole en personne. Et son Temple, c'est son corps !

Il y a donc dans Israël une attente intense, qui va jusqu'à être la Venue de Dieu même. Coïncidence fantastique entre l'Avènement eschatologique (le Jour de Dieu) et le temps de Juda et des fils de Lévi. Cette collusion, ce désir sont prophétiques, et pourtant, devant le Précurseur comme devant le Christ, les Juifs vont reculer. Ces deux-là ne correspondent pas à leur fantasme. Les Juifs ne veulent pas moins, ne désirent pas moins qu'une apothéose, quelque chose d'eschatologique, mais ici et maintenant, correspondant à leur propre représentation. Il y a là une contradiction absolue. Devant le Réel de Jésus, ils tombent de haut, c'est la déception qui l'emporte, l'idée qu'il est impossible que ce soit ce prêcheur qui ne respecte rien qui soit le Grand Messenger du Grand Jour du Seigneur de l'univers ! C'est un fait que c'est dans l'amour seulement que l'on peut voir l'Infini dans l'infiniment *petit*. Depuis, deux mille ans de malaise juif. Car en attendant, l'offrande de Juda et de Jérusalem est-elle bien accueillie ? Qu'en est-il du silence de Dieu ?

Psautre 23 (7, 8, 9, 10)

*Portes, levez vos frontons, +
élevez-vous, portes éternelles :
qu'il entre, le roi de gloire !*

*Qui est ce roi de gloire ? +
C'est le Seigneur, le fort, le vaillant,
le Seigneur, le vaillant des combats.*

*Portes, levez vos frontons, +
levez-les, portes éternelles :
qu'il entre, le roi de gloire !*

*Qui donc est ce roi de gloire ? +
C'est le Seigneur, Dieu de l'univers ;*

c'est lui, le roi de gloire.

Que Dieu lui-même entre dans Jérusalem, voilà qui révèle une attente véritablement hyperbolique, transcendante ! Qui divinise la cité sainte, qui la rend céleste, éternelles, ses portes ! Attente infinie, attente de l'Infini. Mais quand le Roi de Gloire est entré, monté sur un âne, il n'a pas correspondu à l'attente — et le Temple a été détruit, et une mosquée empêche sans doute à tout jamais qu'il soit reconstruit, car raser la mosquée déchaînerait tellement la colère du monde musulman que ce serait alors la fin de l'État d'Israël sous une marée islamique ! Mystérieux rôle providentiel de l'Islam comme religion à la fois monothéiste, héritière, abrahamique qu'on le veuille ou non, et négativement monothéisme *contre, anti*, car qui s'est dès l'origine dressé contre ses deux aînés, à des titres différents. Avec la prise de Jérusalem par les Sarrasins, la situation est devenue embrouillée d'une triple brouille, inextricable, telle qu'elle ne peut pas connaître d'autre dénouement qu'eschatologique. Ce n'est vraiment pas sur la terre que peut advenir la Jérusalem spirituelle...

Évangile selon saint Luc (2, 22-40)

Quand arriva le jour fixé par la loi de Moïse pour la purification, les parents de Jésus le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon ce qui est écrit dans la Loi : Tout premier-né de sexe masculin sera consacré au Seigneur. Ils venaient aussi présenter en offrande le sacrifice prescrit par la loi du Seigneur : un couple de tourterelles ou deux petites colombes.

Or, il y avait à Jérusalem un homme appelé Syméon. C'était un homme juste et religieux, qui attendait la Consolation d'Israël, et l'Esprit Saint était sur lui. L'Esprit lui avait révélé qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Messie du Seigneur. Poussé par l'Esprit, Syméon vint au Temple. Les parents y entraient avec l'enfant Jésus pour accomplir les rites de la Loi qui le concernaient. Syméon prit l'enfant dans ses bras, et il bénit Dieu en disant : « Maintenant, ô Maître, tu peux laisser ton serviteur s'en aller dans la paix, selon ta parole. Car mes yeux ont vu ton Salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples : lumière pour éclairer les nations païennes, et gloire d'Israël ton peuple. »

Le père et la mère de l'enfant s'étonnaient de ce qu'on disait de lui. Syméon les bénit, puis il dit à Marie sa mère : « Vois, ton fils qui est là provoquera la chute et le relèvement de beaucoup en Israël. Il sera un signe de division. - Et toi-même, ton cœur sera transpercé par une épée. - Ainsi seront dévoilées les pensées secrètes d'un grand nombre. »

Il y avait là une femme qui était prophète, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Demeurée veuve après sept ans de mariage, elle avait atteint l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle ne s'éloignait pas du

Temple, servant Dieu jour et nuit dans le jeûne et la prière. S'approchant d'eux à ce moment, elle proclamait les louanges de Dieu et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem. Lorsqu'ils eurent accompli tout ce que prescrivait la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, dans leur ville de Nazareth. L'enfant grandissait et se fortifiait, tout rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui.

Voir le dimanche de la Sainte Famille (28 décembre).

Un signe de division ou de contradiction, *séméion antilégoménon*. Syméon comprend bien qu'il va y avoir un avant et un après Jésus, que désormais il va falloir se prononcer pour Lui ou contre lui. Le monde ne sera plus comme avant, le monde n'est plus comme avant, le monde est désormais unimaginable sans le christianisme (oui, bien sûr, c'est vrai aussi de l'Islam ou du bouddhisme, mais il faudrait préciser la signification spécifique en terme de sens de l'Histoire universelle et non pas en terme de sagesse ou de surgissement d'un anti (judéo-) christianisme, si je puis dire, mais ce n'est pas le lieu). Pour célébrer la Famille, ça fait mal ! Se souvenir que Jésus n'a pas plus tôt été adolescent qu'il a planté ses parents, il les a *laissés derrière Lui* pour vivre sa vie et ce pour quoi il était venu au monde et dans le monde. Vocation des enfants de laisser leurs parents derrière eux.

5^e dimanche ordinaire (8 février)

Livre de Job (7, 1-4.6-7)

Job prit la parole et dit : "Vraiment, la vie de l'homme sur la terre est une corvée, il fait des journées de manœuvre. Comme l'esclave qui désire un peu d'ombre, comme le manœuvre qui attend sa paye, depuis des mois je n'y ai gagné que du néant, je ne compte que des nuits de souffrance. À peine couché, je me dis : 'Quand pourrai-je me lever ?' Le soir n'en finit pas : je suis envahi de cauchemars jusqu'à l'aube. Mes jours sont plus rapides que la navette du tisserand, ils s'achèvent quand il n'y a plus de fil. Souviens-toi, Seigneur : ma vie n'est qu'un souffle, mes yeux ne verront plus le bonheur.

Comment l'écriture du livre de Job a-t-elle été possible ? Et puis, au terme de ce flot de désespoir, ce sursaut : *Souviens-toi, Seigneur*. Double énigme, qui doit bien n'en faire qu'une, le cri final rendant possible la parole désespérée et désespérante. Je veux dire que si le Ciel est vide, comme on dit, s'il n'y a personne à qui adresser le cri de détresse, le désespoir a toute chance de rester muet. De rester du pur réel (là est le tragique). Les Grecs appellent les hommes les mortels, tandis que les

Hébreux les appellent les vivants. La différence n'est pas si grande, peut tourner comme le vent, mais néanmoins elle est une différence *remarquable*. Le désespoir s'exprime et peut s'exprimer, se déverser d'autant plus qu'il se croit entendu. La foi au Dieu unique et qui n'est pas une idole ni un dieu très moyennement fiable, induit une nouvelle figure de la conscience qui s'autorise sans vergogne la démesure. Idem pour Abraham discutant pied à pied avec Dieu : il exagère ! Il s'autorise gratuitement et en quelque sorte sans risque ce qu'aucun païen ne s'autoriserait avec son dieu : une incroyable familiarité qui dénote une absence de crainte, même si par ailleurs il y a bien « crainte de Dieu » au sens d'une infinie révérence, mais en aucun cas d'une peur — et c'est le cœur de la foi qu'il faut marteler et rappeler : la foi est sans peur, comme l'amour selon s. Jean. J'ai parlé d'un dieu peu fiable, ce qui représente un monumental renversement : au lieu que ce soit nous qui nous reconnaissons comme peu fiables, infidèles face à Celui qui par excellence est le Fidèle (alors seulement la foi est possible, la *fides* en Celui qui est fidèle absolument, non par un heureux hasard, mais à partir du geste créateur et aimant, geste voulu éternellement, ce qui dépasse notre entendement, mais réellement voulu et immuablement voulu ou plus exactement voulu comme immuable, souverainement immuable et aimant, aimant, ce qui veut dire non assujéti à des passions changeantes, imprévisibles, de dieux dont c'est la faiblesse qui est toute-puissante, comme celle des bébés...) pardon pour la parenthèse intempestive !... c'est son absolue et aimante fidélité qui ouvre la possibilité de notre propre *fides*, et comme nous nous trouvons comme tout le monde tels des naufragés sur la mer, nous pouvons crier vers ce Dieu qui sait ce qui nous arrive et en fait ne nous laisse pas : mais ceci est bien une affirmation de la foi, car empiriquement, rien ne nous permet de le dire. C'est la foi qui donne toute sa mesure à l'épouvante, qui la rend épouvantable ! Qui nous jette face au Rien. L'intolérable et l'insupportable ne donnent toute leur mesure qu'à mesure qu'elles sont reconnues comme n'allant pas de soi du tout, comme anormales. Le monde n'est donc pas ce qu'il est : voilà la perspective qui s'ouvre devant nous, ou le gouffre qui s'ouvre sous nos pieds. Du côté de job s'inaugure la possibilité du nihilisme, du caractère inacceptable du néant envisagé. Le monde de la vie, le monde effectif, là, ne serait pas le « vrai » monde ? Mais si, c'est le vrai et seul monde ! Mais le Quelqu'un d'autre qui reçoit le cri et l'appel fait émerger l'idée que ce monde ne va pas de soi parce qu'il n'est pas fini. C'est ce monde-ci qui n'est pas fini, ce n'est pas un autre qu'il faudrait attendre. « Un enfantement qui dure encore ». C'est l'inachèvement qui est douloureux, ce qui est plus « dramatique » que « tragique ». Il est ou il serait tragique que le monde soit ou fût inéluctablement ce qu'il est, que ce soit son destin. Dans la foi, il y a au contraire une prédestination au Salut, à la Vie, qui n'est pas anonymement inéluctable mais au contraire voulue et qui par conséquent s'adresse à mon vouloir à moi (« Si tu veux... », dit simplement Jésus). Jusque dans les situations manifestement tragiques (à

la mode grecque), je suis en fin de compte reçu, je ne suis pas aboli. Idée du Salut, d'être sauvé, que l'accomplissement n'est pas quand tout est « fini ». Quand tout est fini, ce n'est pas fini, puisque Celui qui m'aime EST. En Lui, par Lui, et finalement pour Lui, je suis, à mon tour. Le nihilisme postmoderne ne peut être que post-chrétien, ne peut se penser que dans la perte de la foi. Ce que la foi a donné d'espérance démesurée, si je n'y crois plus, je suis dans le *tragicotaton*, l'hyperboliquement tragique, un désespoir inconnu des anciens païens.

Psaume 146 (1.3, 4-5, 6-7)

*Alléluia !
Il est bon de fêter notre Dieu,
il est beau de chanter sa louange !
il guérit les cœurs brisés
et soigne leurs blessures.*

*Il compte le nombre des étoiles,
il donne à chacune un nom ;
il est grand, il est fort, notre Maître :
nul n'a mesuré son intelligence.*

*Le Seigneur élève les humbles
et rabaisse jusqu'à terre les impies.
Entonnez pour le Seigneur l'action de grâce,
jouez pour notre Dieu sur la cithare !*

L'enthousiasme de la louange, à tout vouloir dire, semble atteindre au fourre-tout, et malgré tout la cohérence est bien là : le fourre-tout a sa cohérence. Fête, louange, pas à n'importe quel dieu. Le Notre soigne, console, guérit. C'est ce même qui sait compter les étoiles, autrement dit qui domine l'Univers ; le même qui sait tout, comprend tout. Et il est not'maïte ! Comme Papa, il est grand, il est fort, il est superintelligent ! Il n'est pas juste à la manière de la *Dikè*, car ce n'est pas un ordre qui prévaut, mais une bonté compatissante, qui rétablit la justice et même un peu davantage, car ce qui est juste en hébreu est davantage que ce qui est juste en grec. Car les humbles ne sont pas que les pauvres et les impies ne sont pas que les puissants, quoique la puissance soit déjà une impiété et la pauvreté déjà une humilité : les humbles sont déjà les pauvres de cœur de l'évangile des Béatitudes, et les impies sont ces puissants qu'il renverse de leurs trônes, comme le dit le Magnificat. Non seulement, comme cela se rencontre sans cesse, nous avons affaire à une religion éthique, mais encore à une éthique substantiellement « religieuse », au sens où c'est au moins une spiritualité de la relation qui fonde la justice, le juste. Une spiritualité bien loin de toute « sécularisation » ou « laïcisation »,

puisqu'elle s'enracine dans la justice divine, la bonté divine, la compassion divine, la tendresse divine. Je pense toujours en regard à la conception du monde grecque, et au lieu de la considération d'un ordre nécessaire qui ne doit pas être transgressé, je trouve dans l'hébraïté (c'est mieux ici que judéité) quelque chose comme une tendresse transcendante — et pas seulement transcendante de fait — dans la mesure où elle est fondatrice en tant que condition a priori de possibilité de l'ordre total du monde : un monde à aimer, car un monde qui est de soi un don. Le don de l'Amant à l'aimée, et nous sommes l'aimée et l'aimée aime le don qui est un don, pas simplement quelque chose qui se trouve là sous la main. Assurément l'aimée peut être infidèle, et c'est le drame, mais de fait toute justice s'inscrit dans une histoire d'amour. Rien à voir vraiment avec ce qui est grec — bien qu'on puisse m'objecter Antigone, celle qui refuse le combat, celle qui est née pour aimer. Comme je vais dire à juste titre pour m'en sortir, cela prouve que le cœur de l'homme est fait pour l'amour, où que ce soit et en quelque temps que ce soit ; appelons cela à la façon weillienne : intuition préchrétienne (et même préhébraïque mais là, elle aimerait moins !) Ce qui est tragique pour Antigone, c'est que manque l'Amant. Je pense ici à Deleuze et à la méthode du soupçon qu'il convient de lui appliquer : sa récusation de l'idée même de manque, dans une sorte de mécanique des fluides sans vide, cartésienne, spinoziste, est vitale pour se débarrasser de tout arrière-monde, qui est d'ailleurs une mauvaise représentation du spirituel. S'il n'y a que des flux, la *libido* est du flux, et l'Autre n'est rien d'autre qu'un élément du flux. Mais je digresse !

Première lettre de Paul aux Corinthiens (9, 16-19.22-23)

Frères, si j'annonce l'Évangile, je n'ai pas à en tirer orgueil, c'est une nécessité qui s'impose à moi ; malheur à moi si je n'annonçais pas l'Évangile ! Certes, si je le faisais de moi-même, je recevrais une récompense du Seigneur. Mais je ne le fais pas de moi-même, je m'acquitte de la charge que Dieu m'a confiée. Alors, pourquoi recevrai-je une récompense ? Parce que j'annonce l'Évangile sans rechercher aucun avantage matériel, ni faire valoir mes droits de prédicateur de l'Évangile. Oui, libre à l'égard de tous, je me suis fait le serviteur de tous afin d'en gagner le plus grand nombre possible. Avec les faibles, j'ai été faible, pour gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous pour en sauver à tout prix quelques-uns. Et tout cela, je le fais à cause de l'Évangile, pour bénéficier, moi aussi, du Salut.

Paul est quelqu'un de prodigieusement direct, comme Nathanaël, un véritable fils d'Israël. Sans hésitation, il parle de soi, se donne en exemple, dit pourquoi il fait ceci ou cela, par intérêt : obtenir le Salut. Il peut déconcerter les gens trop bien élevés, trop convenables. Comment,

quelle indécence ! Quelle prétention ! Mais quand il dira mon orgueil, c'est le Christ, on aura tout compris, ou tout au moins la possibilité de tout comprendre de lui, car en effet son orgueil, c'est le Christ, et à partir de là, cet orgueil est sans vergogne quasi incommensurable. Mon orgueil, ce n'est pas moi, c'est bien Lui. Je l'ai trouvé, je vis de lui, je vis pour Lui, je ne fais plus rien de moi-même, ou alors, de temps en temps, je le précise, que c'est de moi et non « du Seigneur ». Donc je ne tire pas orgueil de moi-même, je *trouve* mon orgueil en Lui. C'est bien plus merveilleux d'être plein d'un Autre. D'aimer quelqu'un. Paul aurait-il fait un grand inquisiteur ? Ce n'est pas impossible, pour en sauver à tout prix quelques uns. C'est le discours que les Lumières identifieront au fanatisme même ! Est-ce donc Paul le sauveur ? Oui par délégation ? La plume de Paul devance-t-elle sa pensée ? C'est bien plutôt à nous, ce serait plutôt à nous de faire preuve de discernement, de solliciter les autres textes de Paul où il rappelle que seul compte le Christ, et non pas Paul ni qui que ce soit d'autre. Il n'empêche que ce passage a autorisé des lectures regrettables dans la tradition de l'Église constantinienne, augustinienne. Car que faire de ceux qui n'ont pas entendu l'Évangile, qui n'ont pas entendu Paul qui ont échappé à la prédication, qui n'y ont rien compris, qui l'on trouvée incroyable, comme les Athéniens ? Les envoyer au diable ? On a pu très facilement mythologiser la foi nouvelle en oubliant de lire Paul à la lumière de l'Évangile, c'est à dire des paroles de Jésus qui sont les seules parfaitement divines (mais qu'il ne faut pas moins interpréter !) Nous avons besoin des mots de Paul comme les mots de Paul à partir de la Révélation du Fils, non pour eux-mêmes. Ils sont déjà la tradition-transmission à partir de la seule et unique personne du Verbe incarné. Le Christ est la seule Parole absolument divine. Or lui non plus ne se prive pas de formules frappantes, mais vraiment autrement, à sa manière vraiment divine. Et tant pis si les *logia* de Jésus, ses paroles, sont elles-mêmes à leur tour de transmission humaine, retranscrites de mémoire. Il en reste assez pour que ce joue jusqu'à fond le jeu de l'Incarnation : non seulement paroles d'un Dieu de chair, mais paroles d'un Dieu de chair transmises par des hommes de chair : c'est sans reste que Jésus s'en est remis à nous pour la transmission de la Bonne Nouvelle. Il ne s'est pas seulement incarné en lui-même en tant qu'individu humain, mais il s'est incarné en nous. Aussi la consubstantialité est-elle sans réserve. Aussi avec sa divinité est-il une personne comme nous (c'est ce que je prétends, quelque peu à l'encontre de la tradition théologique — mais est-ce la Tradition reçue des apôtres ou bien une question disputée contre le grand Duns Scot ou Bérulle ?) Ici, c'est comme si tout Paul (j'y reviens *in fine* !) était dans le magnifique : malheur à moi si je n'évangélise pas ! C'est tellement impossible qu'on ne peut même pas l'imaginer.

Evangile selon saint Marc (1, 29-39)

En quittant la synagogue, Jésus, accompagné de Jacques et de Jean, alla chez Simon et André. Or, la belle-mère de Simon était au lit avec de la fièvre. Sans plus attendre, on parle à Jésus de la malade. Jésus s'approcha d'elle, la prit par la main, et il la fit lever. La fièvre la quitta, et elle les servait. Le soir venu, après le coucher du soleil, on lui amenait tous les malades, et ceux qui étaient possédés par des esprits mauvais. La ville entière se pressait à la porte. Il guérit toutes sortes de malades, il chassa beaucoup d'esprits mauvais et il les empêchait de parler, parce qu'ils savaient, eux, qui il était. Le lendemain, bien avant l'aube, Jésus se leva. Il sortit et alla dans un endroit désert, et là il pria. Simon et ses compagnons se mirent à sa recherche. Quand ils l'ont trouvé, ils lui disent : « Tout le monde te cherche. » Mais Jésus leur répond : « Partons ailleurs, dans les villages voisins, afin que là aussi je proclame la Bonne Nouvelle ; car c'est pour cela que je suis sorti. » Il parcourut donc toute la Galilée, proclamant la Bonne Nouvelle dans leurs synagogues, et chassant les esprits mauvais.

Ce qui est devenu le sacrement des malades devrait être considéré symboliquement comme le premier de tous les sacrements, de tous les signes accomplissant ce qu'ils signifient, puisqu'il est par définition le sacrement de la guérison ou du *Salut*. En guérissant, en délivrant du mal, Jésus-Dieu accomplit en même temps qu'il signifie ce pour quoi il est venu parmi nous en se faisant semblable à nous : sauver. Ici, c'est clair et manifeste, plus qu'avec tout autre sacrement. D'autant que plus d'une fois on peut hésiter, en fait de traduction, entre guérir et sauver ; et comme nous évoluons au temps de Jésus dans une conception du monde largement animiste (anges, esprits, puissances etc.), il est impossible de faire une différence bien marquée entre malade et possédé, maladie et possession. Quand le malade, comme la belle-mère de Pierre, a gardé toute sa tête, on reconnaîtra une maladie (purement somatique, si l'on veut, mais ce n'est qu'une approximation). En revanche, dès que l'esprit ou le comportement sont troublés, on verra à l'œuvre un *esprit mauvais*. Pourquoi les esprits mauvais savent-ils qui est Jésus ? *Nous savons qui Tu es : le Saint, le Saint de Dieu !* Qu'est-ce qui fait crier la vérité au malade, au souffrant, qu'est-ce qui l'ouvre, le rend sensible à ce qu'est Jésus ? La souffrance fait-elle la vérité, la fait-elle crier ? Il faut au moins dire que le souffrant n'a plus rien à perdre, est nu, dépouillé de tout, et de ce fait plus aucun *intérêt* ne vient faire écran entre l'homme et la vérité. Il est comme décapé. Toi qui va me chasser, me chasser mon mal qui me tient, auquel je tiens, Tu ne peux être que le Tout-Puissant, celui qui peut tout aussi bien tout détruire et tout recréer, tout perdre et tout sauver ; celui qui permet ce mal et qui en délivre. Je peux simultanément avoir la rage contre Lui et le supplier de me sauver (de me guérir). Chez l'homme nu, dans la détresse, c'est ce qui lui reste de désir qui le fait parler ou

plutôt crier, rugir : sauve-moi ! C'est ce cri qui devient le lieu de la reconnaissance de qui il est. Si Jésus n'était qu'un homme quelconque, il ne pourrait rien pour eux, pour les malheureux, mais si le cri est : *Tu es le Saint de Dieu*, peu importe le contenu théologique d'une telle formule : même chez les plus grands prophètes, c'est la force de Dieu qui les habite qui agit ; ils seraient bien incapables de faire quoi que ce soit d'eux-mêmes, avec leurs propres forces. Dieu est avec eux, donc en eux. Possession contre possession. Et Jésus leur ordonne tout le temps de se taire, et ils n'en font rien ! On dirait un jeu ! Que se joue-t-il dans ce jeu ? Quel en est l'enjeu ? Comme pour la femme qui touche la frange de son manteau, Jésus sent en lui la force qui le dépasse et qui sort de Lui. C'est troublant, et Jésus a humainement besoin de se *contenir*, autrement dit de contenir cette effective puissance toute divine qui l'habite et émane de Lui dès qu'il va au-devant des hommes. *Tais-toi*, dit Jésus ! Comme s'il avait à fouetter un *daïmon* intérieur. Cette manière surprenante, qui empêche l'affichage de la toute-puissance, ne peut naturellement que rendre plus évidente et plus forte la signification de ce qui se passe, et surtout de la nature même de Jésus. Il ne faut absolument pas que la divinité, la divine nature s'affiche et s'impose comme de force aux esprits, mais que l'on vienne à Jésus uniquement par une conversion intérieure, ce qui suppose bien entendu une rencontre et des signes de reconnaissance, mais c'est tout ! Des signes de reconnaissance : du symbolique, rien de plus.

Cet évangile, malgré sa brièveté, est un concentré d'évangile ! Jésus se lève bien avant l'aube pour prier, je dirai ici : pour faire remonter vers son Père tout ce qu'il a contenu le jour durant, et quelque chose comme continuer à recevoir ses instructions, à être et demeurer à l'écoute de la conversation trinitaire jusqu'en sa kénose, en sa condition finie et de chair : mettre en mots humains, entendre en mots humains la communion trinitaire qui le porte dans sa mission. Or qu'a-t-il entendu (ce pour quoi, dit-il, il était sorti ?) : qu'il ne devait pas s'arrêter, faire du sur-place, rester au même endroit, et surtout pas en terrain connu. Leçon pour l'Église : être absolument apostolique. La communauté ne doit à aucun moment devenir un fonds de commerce, s'envisager comme sa propre fin. Moi, je sais qu'en ce sens je ne prie pas, je ne vais pas donner de mon sommeil et de ma nuit pour me mettre à l'écoute dans ce dépouillement et cette semi ivresse de l'insomnie qui me met à la merci de ce que je me mets à entendre en moi.

6^e dimanche ordinaire (15 février)

Livre du Lévitique (13, 1-2.45-46)

Le Seigneur dit à Moïse et à son frère Aaron : « Quand un homme aura sur la peau une tumeur, une inflammation ou une tache, qui soit une

marque de lèpre, on l'amènera au prêtre Aaron ou à l'un des prêtres ses fils. Le lèpreux atteint de cette plaie portera des vêtements déchirés et les cheveux en désordre, il se couvrira le haut du visage jusqu'aux lèvres, et il criera : 'Impur ! Impur !' Tant qu'il gardera cette plaie, il sera impur. C'est pourquoi il habitera à l'écart, sa demeure sera hors du camp. »

A force de fréquenter la Bible (ou au moins certaines de ses parties, plutôt du côté de la Thora) on finit pas s'habituer et trouver normal que ce soit le Seigneur qui dise cela aux Hébreux, ce qui donne un caractère sacré à tout le corpus législatif et réglementaire du peuple en train de se constituer au cours de sa vie dans le désert. Pas de doute, c'est le désert, le dépouillement, la nudité qui rendent audible la Parole de Dieu ! (Apprendre que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la Parole qui sort de la bouche de Dieu.) Mais non, puisque qu'en réalité le peuple reste rétif et incrédule, et regrette les oignons d'Égypte. Le désert est une simple condition : elle ne suffit pas. La vérité est dans le mouvement d'aller au désert, de se retirer dans le désert pour précisément pouvoir se mettre à entendre la Parole intérieure. Je me mets à parler de désert à cause de l'écho de l'évangile de dimanche dernier et de tant d'autres, et de la nostalgie de Bellefontaine où je ne prends pas la décision d'aller, parce que je me laisse absorber par les soucis temporels, parce que je suis un homme *partagé*. Revenons au lèpreux ! Et au règlement. Règlement d'une mise en scène (les vêtements déchirés etc.) destinée à signifier violemment la condition du malheureux exclus : il faut qu'on le voie et qu'on l'entende de loin, pour pouvoir fuir à temps — et si l'on a de la charité, on lui laissera une écuelle au bord du chemin, mais à l'écart. Il n'y a rien d'incompréhensible, au contraire il est tout à fait raisonnable d'interdire tout contact avec le lèpreux et sa lèpre. Est-ce que Jésus va être raisonnable ? Vous l'apprendrez au prochain épisode !

Psautre 101 (2-3ab, 4-5, 6.13, 20-21)

*Seigneur, entends ma prière :
que mon cri parvienne jusqu'à toi !
Ne me cache pas ton visage
le jour où je suis en détresse !*

*Mes jours s'en vont en fumée,
mes os comme un brasier sont en feu ;
mon cœur se dessèche comme l'herbe fauchée,
j'oublie de manger mon pain ;*

*à force de crier ma plainte,
ma peau colle à mes os.
Mais toi, Seigneur, tu es là pour toujours ;*

d'âge en âge on fera mémoire de toi.

*« Des hauteurs, son sanctuaire, le Seigneur s'est penché ;
du ciel, il regarde la terre
pour entendre la plainte des captifs
et libérer ceux qui devaient mourir. »*

Je ne suis pas lépreux ; ma peau ne colle pas à mes os. J'ai une vie confortable, assez paisible, qui pourrait l'être davantage encore si je ne me mettais pas dix mille occupations sur le dos, qui m'empêchent d'avoir la vie imaginaire et simplifiée à laquelle j'aspire en théorie mais pas en réalité, il faut croire, puisque je réponds aux sollicitations, je ne suis pas l'homme d'un projet unique, d'une recherche du temps perdu, j'ai l'esprit qui erre dans toutes les directions. J'ai été très malheureux et même le mot détresse n'a pas été exagéré, mais même si je vis dans la frustration et la résignation (mais je ne sais pas ce que c'est, la résignation ; sourdement je ne me résigne pas, je laisse ouverte la possibilité d'un éclat, d'une rupture avec l'état des choses, en même temps que je lutte jour après jour pour que la grâce ne me déserte pas. Contre mon gré, je laisse les exigences divines m'arraisonner, entre la bonne et la mauvaise grâce, je me laisse ramener à la Loi, et la question n'est pas son bien-fondé, mais la force à trouver pour obéir par amour et avec amour, et pas simplement et seulement pour être en règle avec ma conscience, mon surmoi et mon Créateur.

Mais il n'y a pas que moi, et chaque psaume correspond à une heure particulière de la vie, et résonne différemment selon les temps. Par exemple, j'ai été un temps attentif à la première personne dans les psaumes, à l'apparition du sujet, à la dimension personnelle de la relation à Dieu, avec Dieu. Et puis ça passe, parce que c'est acquis, c'est devenu une évidence, une base. En un autre temps, la souffrance était omniprésente, et puis, vaste question pas encore épuisée, tout le contenu symbolique à « démythologiser ». Dans la continuité plus que dans la rupture avec les élaborations de ma jeunesse, j'ai besoin de procéder à une sorte de rénovation générale de toutes les pièces que j'habite du grand bâtiment de « ce que je crois ». J'ai besoin de faire passer ma foi catholique à l'âge postmoderne, et tant pis si cela m'éloigne du « religieux correct », du « théologiquement correct », de la langue de bois catho... de la lassante bien-pensance catho... ! Mais ce n'est ni le lieu ni le moment ! Et pourtant, j'ai bien annoncé que ce travail de commentaires serait librement catholique ! Donc tant pis si ce n'est ni le moment ni le lieu ! J'ai la liberté après tout ! J'ai la faiblesse de croire que l'Église a besoin d'irrévérence et de libres-croyants.

*Mes jours s'en vont en fumée, mes os sont en feu
Mais toi, tu es là pour toujours
Car tu te penches et tu entends la plainte des captifs,
de ceux qui devaient mourir et qui*

in extremis ne vont pas mourir,

Dieu Sauveur !

Ma paraphrase n'est pas bien bonne, elle veut résumer le propos, surtout à partir du *mais* qui change le cours des choses — mais qui rend la souffrance plus intolérable, peut-être, s'il se peut, car plus sensible, plus subjective. Tu entends plainte et détresse : qu'est-ce à dire, pour un Dieu « qui est aux Cieux » ? Vas-tu venir, descendre, déchirer les Cieux ? Je peux justifier rationnellement la souffrance, et pourtant c'est comme si toute rationalisation s'avérait inopérante. C'est donc qu'il faut chercher ailleurs. Que Dieu se soit par sa Passion identifié à la souffrance ne rend pas celle-ci plus intelligible, mais au contraire plus mystérieuse, puisque Dieu même a dû se soumettre à une telle puissance. S'identifier à ce dans quoi nous sommes allés nous perdre (sinon, il n'aurait pas pu nous en ramener, comme Adam des enfers, le Samedi saint).

Première lettre de Paul aux Corinthiens (10, 31-33; 11, 1)

Frères, tout ce que vous faites : manger, boire, ou n'importe quoi d'autre, faites-le pour la gloire de Dieu. Ne soyez un obstacle pour personne, ni pour les Juifs, ni pour les païens, ni pour l'Église de Dieu. Faites comme moi : en toutes circonstances je tâche de m'adapter à tout le monde ; je ne cherche pas mon intérêt personnel, mais celui de la multitude des hommes, pour qu'ils soient sauvés. Prenez-moi pour modèle ; mon modèle à moi, c'est le Christ.

A la messe, j'ai été commis lecteur de la première lecture. J'aurais volontiers lu Paul : *Prenez-moi pour modèle*, mais une dame pieuse a fait l'affaire, tandis qu'une autre m'a glissé à l'oreille qu'elle se refusait à lire un texte pareil ! D'où ma méditation (pas nouvelle en réalité) sur l'orgueil de Paul. J'ai déjà tout dit quand je l'ai référé au christ : mon orgueil est bien de l'orgueil, mais c'est l'orgueil d'être au Christ. Cet orgueil, je le prends volontiers à mon compte, car je comprends comme une chance d'être au Christ, même si c'est une chance coûteuse, car elle m'oblige à l'assumer. D'où : examen de conscience. Est-ce que je mange pour la gloire de Dieu ? En vérité je mange comme un païen, pour jouir de la vie. Mais la parole de Paul fait naître en moi un scrupule, une préoccupation, qui revient toujours au même point, à l'unique Parole entendue : *ce que tu fais, fais-le avec amour et par amour*. C'est ce qui rend la vie spirituellement intelligible, et comme la vie est esprit jusque dans la chair, c'est l'amour et l'amour seul qui rend la vie intelligible. Or mon *ego* reste au centre, ne renonce pas, occupe la place, de sorte que je ne le sais que trop : l'amour ne peut venir de moi-même, il est le peu d'Amour, de l'Amour même, que je laisse passer, à qui (puisque il est Quelqu'un) je ne fais pas barrage. Je sais où est l'amour, mais je ne le fais pas, je suis impuissant à le faire — et pourtant je vis continuellement

avec la pensée de l'amour en moi... Faire l'amour... C'est peut-être le lieu le plus crucial où se repose l'exigence : faire l'amour par amour et avec amour, et non pour moi. En fait la contradiction n'est pas effective, puisque la dialectique de l'amour veut qu'en aimant, l'oubli de soi produit le soi, l'accomplit dans sa vérité la plus effective. Dès que je cesse d'agir avec amour et par amour, je deviens un contre-témoin — je suis donc un contre-témoin en permanence ! Je deviens un obstacle. Peu importe si je décontextualise le propos de Paul à propos des aliments purs ou impurs ou des idolotytes (les aliments offerts aux idoles), ou enfin de ma conduite lors des repas communautaires. Paul sait bien qu'il n'y a rien d'impur, mais il sait aussi que même le scandale apparent blesse. La prudence est d'abord en vue des autres, pour autant qu'elle porte sur des choses qui sont en soi indifférentes, comme la nourriture. Donc manière purement pratique d'être témoin ! En « faisant attention aux autres ». Simone Weil a parlé de l'attention de manière presque terroriste (par exemple à propos de sa récitation du Notre Père), au sens où je n'ai sans doute jamais de ma vie récité une prière avec cette entière et parfaite attention qu'elle exige. Il n'empêche : dès lors que je fais attention à quelqu'un, à cet instant même je m'oublie, mon attention n'est plus centrée sur moi-même, et c'est alors que je fais l'expérience de cette transcendance qui est la transcendance d'autrui, de sa véritable existence à la fois au-delà de mon moi, et pourtant pour-moi. Seule cette préoccupation pour autrui peut me faire comprendre la parole de Paul : *pour qu'ils soient sauvés*. Car cette dépense d'énergie du témoin ne renvoie pas simplement à moi et à l'autre, mais sollicite la Référence absolue (comme dit Pierre Legendre), sans laquelle je ne serais témoin de rien du tout. Le Tiers est donc le Premier, le Principe, l'*Arkè*. C'est lui qui peut me permettre de m'effacer si peu que ce soit. Ce n'est pas moi qui sauve, mais je donne accès au Salut en étant témoin de Celui qui est le Salut, de Dieu-sauve. Donner accès, c'est ouvrir la porte d'une maison que je n'ai pas construite, dont je ne suis pas le propriétaire, c'est permettre que l'autre puisse jeter un œil à l'intérieur, et s'il entre, j'aurai permis cet événement de la conversion de l'autre. Je l'aurai permis, mais je n'en aurai pas été la cause, car la cause est dans l'âme de l'autre, dans son cœur ou son esprit (je considère ici ces trois termes comme équivalents), dans son âme où lui-même, cet autre, trouve Celui qui de toujours l'habite (inhabitation de l'âme, du cœur, de l'esprit par l'Esprit, ce qui veut dire par la vie trinitaire, car l'Esprit étant l'Esprit de Dieu est l'Esprit du Père *et* l'Esprit du Verbe-Fils, il est comme leur pointe en moi, il est leur relation en moi). Je donne accès au Salut que j'ai moi-même reçu de la même manière. Dieu ne fait pas l'économie de la médiation de sa créature pour se donner. Il se donne donc à la fois Lui-même à partir de l'intérieur du soi, du sujet en personne, et médiatement, par tous les signes et surtout tous les témoins qui signifient tant bien que mal ce dont ils portent témoignage, la grâce reçue, la grâce de la foi. Mais évidemment ne peut la recevoir que celui qui en a le désir, ce qui signifie

que le double travail le l'Esprit en lui, et des médiations par les témoins, a déjà fait son œuvre — mais il ne l'aurait pas pu sans ce désir, cette disposition qui au fond du sujet vient de plus loin que lui (ce qu'on a pu appeler la grâce suffisante), qui n'est pas forcément et formellement (explicitement) le désir de Dieu, mais le désir de la raison d'être immanente de tout sujet, de sa constitution transcendantale : un être-aimé originaire qui est ce sans quoi il n'existerait même pas. Le Créateur est immanent à la créature, c'est d'une évidence toute simple !

Evangile selon saint Marc (1, 40-45)

Un lépreux vient trouver Jésus ; il tombe à ses genoux et le supplie : « Si tu le veux, tu peux me purifier. » Pris de pitié devant cet homme, Jésus étendit la main, le toucha et lui dit : « Je le veux, sois purifié. » A l'instant même, sa lèpre le quitta et il fut purifié. Aussitôt Jésus le renvoya avec cet avertissement sévère : « Attention, ne dis rien à personne, mais va te montrer au prêtre. Et donne pour ta purification ce que Moïse prescrit dans la Loi : ta guérison sera pour les gens un témoignage. » Une fois parti, cet homme se mit à proclamer et à répandre la nouvelle, de sorte qu'il n'était plus possible à Jésus d'entrer ouvertement dans une ville. Il était obligé d'éviter les lieux habités, mais de partout on venait à lui.

Le lépreux s'approche, ce qui est interdit. Mais il ne s'approche pas de n'importe qui, il s'approche de celui dont il sait qu'il lui suffit de vouloir pour pouvoir, et de fait, Jésus reprend mot pour mot la parole du malheureux : *je le veux*. Tu as fait appel à ma volonté, maintenant tu as affaire à elle : l'avertissement de se taire est *sévère* ! Jésus sait qu'il n'en fera rien, mais c'était trop fort, le lépreux s'était adressé à sa volonté, et sa volonté a remué en Lui une volonté de volonté : *Ma volonté est de faire la volonté de mon Père*. C'est cela que le lépreux a touché en Jésus. Maintenant, deuxième transgression, en sens inverse : *Jésus le toucha*. Non seulement Jésus est maître de la lèpre, mais il est maître de la Loi, puisqu'on l'a vu, la loi qui interdit le moindre contact physique avec un lépreux est déclarée divine. De même que le Fils de l'homme (comme il se nomme lui-même pour que la question de son identité se pose « en creux », qu'on se demande s'il ne serait pas « Fils de Dieu », comme le comprennent les possédés, dans leur détresse), que le Fils de l'homme, donc, est maître du Shabbat, de même il est maître de toute la loi. Pourquoi la loi du *Lévitique* serait-elle divine ? Ne serait-elle pas qu'humaine ? (Jésus n'a pas craint de pointer la confusion et collusion entre la Loi de Dieu et les traditions humaines.) En soi, elle est à l'évidence humaine. Mais précisément, elle n'est pas « en soi », elle appartient à un *corpus*, elle est portée par un contexte, l'inscription dans une relation à Dieu, et dans cette inscription elle s'inscrit ! Procéder à une séparation principielle entre ce qui serait du registre « religieux » et ce qui serait du registre « social » renverrait à des catégories inconnues de la

culture hébraïque, culture unanimiste du peuple comme peuple de ce Dieu-là, et si Moïse est législateur, ce n'est que par délégation. C'est Dieu le Législateur, Dieu qui parle, qui crée (ici, du droit), quand Moïse parle en disant : *Dieu dit...*

Mais le principe de séparation est tellement « moderne », et nous sommes devenus tellement modernes, que nous avons toutes les peines à entrer dans la théocratie juive. De ce point de vue, c'est Jésus lui-même le premier des modernes, le premier à instaurer de la séparation (Dieu et César, Loi divine et tradition ou institution humaine). Jésus rend la foi adulte, rend possible une foi qui ne soit plus de l'ordre de la dépendance (de la crainte), mais de la liberté, et de l'esprit (et non plus de l'assujettissement à la lettre de la loi). En esprit et en vérité signifie que la vérité est dans l'esprit. Tout cela est d'une puissance et d'une nouveauté prodigieuses, de sorte que *de partout on vient à Lui !*

7ème dimanche ordinaire (22 février)

Livre d'Isaïe (43, 18-19.21-22.24c-25)

Parole du Seigneur : Ne vous souvenez plus d'autrefois, ne songez plus au passé. Voici que je fais un monde nouveau : il germe déjà, ne le voyez-vous pas ? Oui, je vais faire passer une route dans le désert, des fleuves dans les lieux arides. Ce peuple que j'ai formé pour moi redira ma louange. Toi, Jacob, tu ne m'avais pas appelé, tu ne t'étais pas fatigué pour moi, Israël ! Par tes péchés tu m'as traité comme un esclave, par tes fautes tu m'as fatigué. Mais moi, oui, moi, je pardonne tes révoltes, à cause de moi-même, et je ne veux plus me souvenir de tes péchés.

Le dialogue de Dieu avec son peuple, le monologue de Dieu pour son peuple, le ressassement de Dieu en faveur de son peuple (quand ce n'est pas un accès de colère, de découragement). Ce n'est pas une passion comme une autre, comme il y a des passions au pluriel, qui anime Dieu, c'est une passion au singulier, LA passion, l'amour, quoi ! celui qui le conduira à la Passion : mourir d'amour. Ici déjà le texte dit un amour qui veut rester positif malgré toutes les déceptions. Si moi j'aime et que mon amour a été blessé et déçu, j'ai une peine infinie à surmonter blessure et déception : elles restent incrustées dans ma mémoire, dans ma mémoire de chair, comme une cicatrice qui reste sensible pour toujours. Tandis que Dieu a une mémoire qui ne se blesse pas, qui reste neuve. Aussi tout reste-t-il neuf, rénové, renouvelé, dans ce qu'on a l'habitude d'appeler le « cœur » de Dieu. Le cœur de Dieu, c'est évidemment l'Amour, donc l'Esprit, et avec notre langage nous utilisons toutes sortes d'analogies pour nous rendre représentables à nous les choses divines. Mais ce que Dieu voit, car c'est en Lui-même qu'il le voit, le voyons-nous, même s'il

le dit ? Le renouvellement du monde, le voyons-nous ? Il faut vraiment la foi, qui est foi ajoutée à une parole qui dit. Je ne pourrais pas avoir la foi si Dieu se taisait ; mais je le dis, c'est un fait qu'il ne se tait pas : il y a une immense Parole de Dieu qui parcourt ce qu'il est convenu d'appeler « la parole de Dieu », fixée dans des écritures. Mais si je ne scrute pas, si je n'écoute pas, si je ne déchiffre pas, je passe à côté de la Parole parlante, celle qui me parle ; car en vérité elle est l'Esprit à l'œuvre dans les Écritures, complètement incarné, complètement humanisé, complètement contextualisé, et c'est paradoxalement pourquoi il est si aisé d'entendre sans rien entendre. Et ce que j'en entends échappe à ma prise, vient m'habiter, se loger en moi, si bien que je sais que c'est là, bien là, mais impossible à caser, à mettre dans une case, à instrumentaliser. A mon tour j'ai à faire preuve d'esprit pour continuer, sans repos, à écouter. C'est cette transformation intérieure qui est transformation spirituelle et qui est ce fameux renouvellement dont doit sourdre un monde nouveau. L'image du levain dans la pâte est une image efficace, car il est cet invisible dans le visible : le visible est sans arrêt un chaos décourageant, voire désespérant, mais qu'à cela ne tienne, je sais *qu'avec ma chair je verrai Dieu !*

Psaume 40 (2-3a.4a, 5-6, 11a.12a.13)

*Heureux qui pense au pauvre et au faible :
le Seigneur le sauve au jour du malheur !
Il le protège et le garde en vie, heureux sur la terre.
Le Seigneur le soutient sur son lit de souffrance :*

*J'avais dit : « Pitié pour moi, Seigneur,
guéris-moi, car j'ai péché contre toi ! »
Mes ennemis me condamnent déjà :
« Quand sera-t-il mort, son nom, effacé ? »*

*Mais toi, Seigneur, prends pitié de moi ;
Oui, je saurai que tu m'aimes
Dans mon innocence tu m'as soutenu
et rétabli pour toujours devant ta face.*

Pourquoi cette association entre le lit de souffrance, la mort qui n'est pas loin, et l'hostilité envahissante, la malveillance ennemie ? Qui sont mes ennemis ? Ai-je des ennemis ? Parce que je suis malade, je vois des ennemis partout ? La maladie et la souffrance réveillent et révèlent ma condition menacée, l'hostilité du monde qui n'a rien à faire de moi. Seul Celui qui m'aime absolument et en qui j'ai confiance me sauve, me rétablit, me protège, me garde en vie, me donne le bonheur. A Lui seul je dois tout, vraiment tout. Mais cela ne supprime rien, ne change rien à ma

condition présente : souffrance, malheur, détresse. Au contraire, c'est au cœur des ténèbres que je sais que *tu m'as soutenu*, que *tu m'as rétabli* pour toujours. C'est de l'accompli, pas seulement du futur. Le paradoxe, encore un paradoxe, est de commencer par l'affirmation idéale, le théorème général, au présent. Mais c'est la première ligne du premier verset qui est la clé, qui explique tout. Car ce que Dieu attend, c'est ce qu'attend un Dieu dont l'être même est bonté, *bonitas*. Moi pauvre et malheureux, il attend que je pense au pauvre et au malheureux ! Moi faible, que je pense au faible. Alors se réalise le théorème : Dieu me sauve au jour du malheur et me garde en vie, heureux sur la terre. Dans la vie éthique, je suis sauvé, je suis dans la main et l'amour de Dieu ; la vie bonne n'a pas le sens philosophique grec d'une vie vertueuse et mesurée, juste, mais d'une vie tournée vers le visage de l'Autre. C'est un peu Levinas contre Aristote ! La question n'est pas de rajouter une dose de *pathos*, mais de se déplacer du « bon ordre » de la vie, autocentré, vers l'existence absolue du sujet, de l'autre en personne, là. Le reste en devient presque indifférent, car il n'y a que l'Autre qui puisse me donner la mesure de mon retrait, de mon indifférence, de mon indignité. Ce psaume est donc le psaume d'une Béatitude : *Heureux qui pense au faible et au pauvre*, il vivra pour toujours devant la face de Dieu ! En prenant cette béatitude à mon compte, je mesure mon indignité et c'est pourquoi j'appelle : guéris-moi, car j'ai péché contre toi. Le péché est vraiment la conscience devant Dieu de n'avoir pas vraiment aimé le pauvre, le faible, le malheureux : mon prochain.

Deuxième lettre de Paul aux Corinthiens (1, 18-22)

Frères, j'en prends à témoin le Dieu fidèle : le langage que nous vous parlons n'est pas à la fois « oui » et « non ». Le Fils de Dieu, le Christ Jésus, que nous avons annoncé parmi vous, Silvain, Timothée et moi, n'a pas été à la fois « oui » et « non » ; il n'a jamais été que « oui ». Et toutes les promesses de Dieu ont trouvé leur « oui » dans sa personne. Aussi est-ce par le Christ que nous disons « amen », notre « oui », pour la gloire de Dieu. Celui qui nous rend solides pour le Christ dans nos relations avec vous, celui qui nous a consacrés, c'est Dieu ; il a mis sa marque sur nous, et il nous a fait une première avance sur ses dons : l'Esprit qui habite nos cœurs.

Ce qui ressort ici de Paul, c'est à la fois Un et Trois. Un oui unique, un Christ qui n'a été que oui, un trio d'apôtres qui n'ont été qu'un oui à ce oui. Et ce oui qui se dit en une personne médiatrice, humano-divine, émane du Père, vient d'en haut, ce qui suppose la médiation ou la métamédiation qui nous ordonne dans notre relation au Médiateur ; cette médiation est spirituelle, elle est l'Esprit en personne, qui nous tourne, qui tourne notre esprit vers le Christ. C'est ce qui rend possible notre

propre oui au oui du Christ, à son oui à son Père — et Lui aussi prononce ce oui dans l'Esprit qui procède du Père et à qui il dit oui. Cette triangulation produit une totale cohérence entre la vie trinitaire immanente et notre participation et intégration à la Trinité, lesquelles ne se réalisent effectivement au présent que dans la vie effective, celle de moi à toi, de nous à vous, et ainsi de vous aux autres etc. La triangulation trinitaire, immanente et ad extra constitue la matrice de la vie spirituelle, la vie de don.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc (2, 1-12)

Jésus était de retour à Capharnaüm, et la nouvelle se répandit qu'il était à la maison. Tant de monde s'y rassembla qu'il n'y avait plus de place, même devant la porte. Il leur annonçait la Parole. Arrivent des gens qui lui amènent un paralysé, porté par quatre hommes. Comme ils ne peuvent l'approcher à cause de la foule, ils découvrent le toit au-dessus de lui, font une ouverture, et descendent le brancard sur lequel était couché le paralysé. Voyant leur foi, Jésus dit au paralysé : « Mon fils, tes péchés sont pardonnés. » Or, il y avait dans l'assistance quelques scribes qui raisonnaient en eux-mêmes : « Pourquoi cet homme parle-t-il ainsi ? Il blasphème. Qui donc peut pardonner les péchés, sinon Dieu seul ? » Saisissant aussitôt dans son esprit les raisonnements qu'ils faisaient, Jésus leur dit : « Pourquoi tenir de tels raisonnements ? Qu'est-ce qui est le plus facile ? de dire au paralysé : 'Tes péchés sont pardonnés', ou bien de dire : 'Lève-toi, prends ton brancard et marche' ? Eh bien ! Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de pardonner les péchés sur la terre, je te l'ordonne, dit-il au paralysé : Lève-toi, prends ton brancard et rentre chez toi. » L'homme se leva, prit aussitôt son brancard, et sortit devant tout le monde. Tous étaient stupéfaits et rendaient gloire à Dieu, en disant : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil. »

Qui était ce paralysé, pour qu'ensemble avec lui, autour de lui, pour lui, tous ces gens, ses proches, fassent preuve d'un pareil acharnement pour atteindre Jésus ? Il fallait qu'il fût aimé. Jésus le reçoit et l'appelle *mon fils*. Comme le Père, il lui pardonne ses péchés. Il est entièrement libre (libéré) pour aimer. Jésus pénètre la pensée des scribes qui pourtant ne disent rien. C'est que Jésus sait ce qu'ils pensent car ils ne peuvent penser que ce qu'ils pensent : que Jésus se prend pour Dieu. Jésus, en leur présence, l'a fait exprès. C'est pourquoi il a réalisé ce que le signe allait signifier (le Salut, le pardon des péchés et, partant, la sortie, la délivrance du mal qui nous habite) avant même de produire le signe (la guérison), mais *en le disant*. Il y a donc trois choses : la parole qui dit ce que le signe signifie, ce qui est signifié, et le signe lui-même qui en fait de signe est une réelle réalité. Ce signe qui est une réelle réalité, c'est quand le

paralytique est guéri, délivré de son mal, sauvé : c'est sa condition même de sauvé, son état de sauvé délivré, l'effectivité de cet état et condition, qui signifie le Salut, lequel s'efface dans, devant la condition effective de sauvé, devant la grande santé car Dieu est bien passé par là. Alors seulement, pour prouver le Salut, non ! pas pour le prouver, pour en manifester l'effectivité déjà effective mais enfouie dans la condition du malheur, Jésus dit... Jésus prononce une seconde parole, un second train de paroles, pour dire le signe, le signifiant, alors que c'est tout aussi bien du signifié dit par la parole, le second train de paroles, qui ont dit que ce qui était signifié, c'était le premier, à savoir le Salut.

Je pense à tous ces gens qui ont assisté aux miracles de Jésus et qui s'en sont souvenu, des années plus tard, après avoir entendu parler de son exécution, puis entendu parler des disciples, entendu les apôtres de retour dans la région, cette fois-ci comme des grands, sans leur maître, enthousiastes et déterminés (quel changement !) disant qu'il avait vaincu la mort, brisé son aiguillon venimeux. Les premiers chrétiens : des Juifs, mais aussi des Galiléens, au « carrefour des païens ».

Mercredi des Cendres (25 février)

Livre de Joël (2, 12-18)

Parole du Seigneur : «Revenez à moi de tout votre cœur, dans le jeûne, les larmes et le deuil !» Déchirez vos cœurs et non pas vos vêtements, et revenez au Seigneur votre Dieu, car il est tendre et miséricordieux, lent à la colère et plein d'amour, renonçant au châtement. Qui sait ? Il pourrait revenir, il pourrait renoncer au châtement, et vous combler de ses bienfaits : ainsi vous pourrez offrir un sacrifice au Seigneur votre Dieu. Sonnez de la trompette dans Jérusalem : prescrivez un jeûne sacré, annoncez une solennité, réunissez le peuple, tenez une assemblée sainte, rassemblez les anciens, réunissez petits enfants et nourrissons ! Que le jeune époux sorte de sa maison, que la jeune mariée quitte sa chambre ! Entre le portail et l'autel, les prêtres, ministres du Seigneur, iront pleurer et diront : « Pitié, Seigneur, pour ton peuple, n'expose pas ceux qui t'appartiennent à l'insulte et aux moqueries des païens ! Faudra-t-il qu'on dise : 'Où donc est leur Dieu ?' » Et le Seigneur s'est ému en faveur de son pays, il a eu pitié de son peuple.

C'est le cœur qui est au cœur de l'imploration de Joël. Je ne voudrais donc y lire aucune menace, malgré l'évocation de la possibilité d'un châtement. Joël termine (le verset 18 est un véritable aboutissement) sur la vérité qui est la vérité de tout ce qui précède et lui donne donc son vrai sens, qui n'est pas le sens littéral de chaque phrase prise isolément. Le prophète supplie, évoque la menace, l'évoque seulement : elle n'est pas

une véritable menace, une menace pour de vrai, elle est un cri ! Joël ne supplie pas Dieu d'abord, mais le peuple : de se convertir, de se laisser sauver, de répondre à la supplication de Dieu qui ne demande que cela : sauver son peuple. Toute la rhétorique de Joël n'a qu'un but : toucher, toucher le cœur. C'est trop absurde de ne pas répondre oui, de ne pas fondre devant l'amour de Dieu ! En fin de compte, il n'est pas dit que le peuple se retourne comme un seul homme vers son Dieu. Il suffit de la fiction, déclinée au futur, des prêtres qui *iront* (iraient...) pleurer *entre le portail et l'autel*, pour que déjà Dieu se laisse toucher. C'est Lui qui a craqué le premier, lorsqu'on l'a touché au cœur en Lui disant : *faudra-t-il qu'on dise : 'où est-il, leur Dieu ?'* Le Seigneur s'est ému... Le Salut devance la conversion. On peut détester ce *pathos*, mais que signifiera cette détestation, sinon le refus du soi vivant et réel, de l'affection, de l'épreuve de l'autre, de l'être-touché, au nom de l'abstraction du concept ou du sujet purement pensant et rationnel. Il y a la vérité dans son abstraction, *more geometrico*, et la vérité effective de ceux qui la vivent et qui est donc une vérité affective. Naïveté de jeunesse (je n'aurais en effet jamais dit cela dans ma jeunesse !) ou peur, le dogmatisme fait l'économie du *cœur* (de la conscience subjective et incarnée).

En cette entrée en carême, j'ai comme évité la circonstance, peut-être parce qu'aujourd'hui je n'ai pas jeûné, et que je ne sais pas jeûner, parce que mon cœur à moi est loin de Lui. Si je savais aimer, sans doute saurais-je jeûner, accomplir de bon cœur cette minuscule kénose qui n'est rien à côté de la Sienne, de ce Dieu de chair qui m'accompagne et me précède et en même temps me suit pas à pas, ne me lâche pas. *Pourquoi tes disciples ne jeûnent-ils pas ?* Il y a eu tant de jeûnes hypocrites ! Ce n'est pas une raison pour ne pas jeûner, autrement dit ne pas savoir se défaire de soi. Il y a une hypocrisie à ne pas jeûner. Prétention d'être au-dessus du jeûne.

Psaume 50 (3-4, 5-6ab, 12-13, 14.17)

*Pitié pour moi, mon Dieu, dans ton amour,
selon ta grande miséricorde, efface mon péché.
Lave-moi tout entier de ma faute,
purifie-moi de mon offense.*

*Oui, je connais mon péché,
ma faute est toujours devant moi.
Contre toi, et toi seul, j'ai péché,
ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait.*

*Crée en moi un cœur pur, ô mon Dieu,
renouvelle et raffermis au fond de moi mon esprit.
Ne me chasse pas loin de ta face,
ne me reprends pas ton esprit saint.*

*Rends-moi la joie d'être sauvé ;
que l'esprit généreux me soutienne.
Seigneur, ouvre mes lèvres,
et ma bouche annoncera ta louange.*

Je voudrais paradoxalement être à la hauteur de ce psaume, alors qu'il est celui de l'humilité la plus grande, et de l'aveu... Pour moi ici et maintenant, de l'aveu de ma plus profonde indignité, en comparaison de ce que je voudrais être — mais est-il vrai que je le veuille vraiment ? Ce qui est vrai, c'est que je sais que je tiens à moi-même au point de ne pas tendre vers le bien auquel je sais que je devrais aspirer, auquel j'aspire et auquel en même temps je n'aspire pas. Je ne le sais pas abstraitement, mais comme le savoir creusé en moi par ce qui me manque : aimer. Car cet amour, je le connais, il est en face de moi, il est Celui qui me regarde. Je ne voudrais même pas me sauver moi-même, par mes propres forces, orgueilleusement, non, ce n'est pas cela ! Mon mal est de ne pas demander à être lavé, purifié de moi-même, mon mal est de ne pas demander un cœur pur. Et cependant je sais que mon seul bien est là. Je ne désire pas mon bien car je me désire moi-même. C'est cela, ne pas être loin de la seconde mort, de la damnation, du péché contre l'Esprit, du seul péché « mortel » qui soit. *Il n'aimait pas Dieu*, dit Rimbaud... Mais si néanmoins je connais (si du moins j'entrevois) *la joie d'être sauvé*, c'est que tout n'est pas perdu, que je ne suis pas complètement étranger à la foi du psalmiste. A l'œuvre elle est en moi, la contradiction cruciale, celle qui est la plus « spirituelle », celle entre moi et moi.

Deuxième lettre de Paul aux Corinthiens (5, 20-21; 6, 1-2)

Frères, nous sommes les ambassadeurs du Christ, et par nous c'est Dieu lui-même qui, en fait, vous adresse un appel. Au nom du Christ, nous vous le demandons, laissez-vous réconcilier avec Dieu. Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a pour nous identifié au péché des hommes, afin que, grâce à lui, nous soyons identifiés à la justice de Dieu. Et puisque nous travaillons avec lui, nous vous invitons encore à ne pas laisser sans effet la grâce reçue de Dieu. Car il dit dans l'Écriture : Au moment favorable je t'ai exaucé, au jour du salut je suis venu à ton secours. Or, c'est maintenant le moment favorable, c'est maintenant le jour du salut.

Petit collage (de deux petits bouts de Paul). Travail d'ambassade. J'aime beaucoup l'idée d'être moi aussi ambassadeur du Christ. Au cœur de ce rien orgueilleux que je suis, j'y trouve la seule chose qui restaure en moi une dignité, celle que je reçois de Lui. Car c'est de Lui et de Lui seul que je la reçois ; je n'en ai pas d'autre. C'est mon orgueil sans orgueil. L'autre est vain, évidemment, et pourtant je sais que je ne suis pas rien,

puisque je suis de Lui, je me reçois de Lui. Or ce qu'il fait, ce n'est pas rien ! Mais dès que je m'auto-reçois, je m'auto-constitue comme ce rien, quoique je demeure Sa créature, donc pas rien, car de sa part à Lui il ne saurait y avoir de repentance (ses dons sont sans repentance). Phrase extraordinairement puissante de Paul : *Dieu l'a pour nous identifié au péché*. En le clouant à ce monde de péché, en le clouant littéralement sur moi, ses mains aux miennes, ses pieds aux miens, c'est Lui qui s'est fait transpercer à ma place, qui a pris la mort pour m'empêcher, moi, de mourir, et Sa Vie, il l'a déversée en moi (le fleuve d'eau vive de son côté). Et je fais le difficile, je boude la Salut, je reste sur ma réserve, je reste sur mon moi, je campe dehors, dans mon désert à moi. Lui ne peut être que désarmé devant le mal, la damnation ne peut se faire qu'à son corps défendant, si je puis dire, à sa chair défendante, à son Esprit défendant. Et moi, je puis donc laisser sans effet cette grâce... Laisser filer le *kairos*, le moment favorable, car pour moi, je puis toujours trouver que ce n'est pas encore le bon moment, alors que pour Lui c'est maintenant, dans l'offre de son éternel maintenant. Mais quant à moi, comment me défaire de moi-même, pour le laisser être, Lui, en moi, laisser Sa Vie se répandre dans mes veines ?

Évangile de Jésus-Christ selon saint Matthieu (6,1-6.16-18)

Comme les disciples s'étaient rassemblés autour de Jésus, sur la montagne, il leur disait : « Si vous voulez vivre comme des justes, évitez d'agir devant les hommes pour vous faire remarquer. Autrement, il n'y a pas de récompense pour vous auprès de votre Père qui est aux cieux. Ainsi, quand tu fais l'aumône, ne fais pas sonner de la trompette devant toi, comme ceux qui se donnent en spectacle dans les synagogues et dans les rues, pour obtenir la gloire qui vient des hommes. Amen, je vous le déclare : ceux-là ont touché leur récompense. Mais toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que donne ta main droite, afin que ton aumône reste dans le secret ; ton Père voit ce que tu fais dans le secret : il te le revaudra. Et quand vous priez, ne soyez pas comme ceux qui se donnent en spectacle : quand ils font leurs prières, ils aiment à se tenir debout dans les synagogues et les carrefours pour bien se montrer aux hommes. Amen, je vous le déclare : ceux-là ont touché leur récompense. Mais toi, quand tu pries, retire-toi au fond de ta maison, ferme la porte, et prie ton Père qui est présent dans le secret ; ton Père voit ce que tu fais dans le secret : il te le revaudra. Et quand vous jeûnez, ne prenez pas un air abattu, comme ceux qui se donnent en spectacle : ils se composent une mine défaite pour bien montrer aux hommes qu'ils jeûnent. Amen, je vous le déclare : ceux-là ont touché leur récompense. Mais toi, quand tu jeûnes, parfume-toi la tête et lave-toi le visage ; ainsi, ton jeûne ne sera pas connu des hommes, mais seulement de ton Père qui est présent dans le secret ; ton Père voit ce que tu fais dans le secret : il te le revaudra.

Jésus nous pousse jusqu'au fond du fond de notre conscience, là où déjà les prophètes nous avaient poussés. C'est depuis lors que l'on peut dire que la vérité est subjective, ce qui s'oppose totalement au « subjectivisme », pour le dire en passant. Simplement, la vérité n'est pas extérieure, elle est intérieure, spirituelle, quoi ! Ni sociale, ni légale. Attendons la suite. Dès que j'ai agi de manière « impure », j'ai touché ma récompense. Ma récompense consiste dans ma jouissance, mon autojouissance, la jouissance de m'éprouver moi-même dans ce que je ressens jusques et y compris dans la sphère éthique de la bonne conscience engendrée par la bonne action. Je jouis de moi accomplissant la bonne action qui me fait jouir : j'ai ma récompense. D'où l'importance, toute paulinienne, de ne pas faire le bien de moi-même, d'annoncer l'Évangile de moi-même — car alors je mériterais une récompense, et la récompense je l'obtiendrais sous les espèces de la jouissance éprouvée de moi-même. Jésus l'a parfaitement vu : ils jeûnent, ils jouissent. Ils ont leur récompense. Dieu n'est plus que le faire-valoir de cette jouissance obtenue sans amour autre que l'amour de soi. Et l'autojouissance va loin. En effet, si je réussis à jeûner dans le secret, à donner en secret, le moment de vérité est de prier vraiment en secret, de prier, tout simplement, de ne pas rester face à Dieu comme un incrédule emplâtre, un paralytique. De même, je peux donner dans le secret, mais en partageant ce secret avec moi-même : que ma main gauche n'ignore pas totalement ce que donne ma main droite, alors je jouis discrètement de moi-même donnant dans le secret. Il faut donc, pour aimer véritablement, donner dans la pauvreté, donner en pensant qu'on ne donne pas, que ce n'est qu'un dû à l'autre, que ce que je donne n'est pas à moi, que je le détens pour ainsi dire illégitimement aussi longtemps que je ne l'ai pas restitué à celui qui n'a pas ce que j'ai. Il faudrait presque avoir honte de donner, avoir honte d'être en mesure de donner, et pour cela de posséder. Et sans doute est-ce quand on a tout donné que l'on peut commencer à se donner : c'est quand on a les mains vides qu'on peut donner sa main, ses deux mains, et même se laisser lier, et continuer d'aimer même celui ou celle dont on souffre, s'il nous met à mal. Derrière la sainte ignorance (de la gauche qui ignore ce que fait la droite), il y a la question de l'oubli. Quand il est dit de Dieu qu'il oublie nos fautes, c'est précisément qu'il n'est pas prisonnier de sa mémoire, tandis que moi, je garde la trace du mal, et finalement je connais le poison de la rancune : ne plus pouvoir oublier.

1^{er} dimanche de Carême (1^{er} mars)

Livre de la Genèse (9, 8-15)

Après le déluge, Dieu dit à Noé et à ses fils : « Voici que moi, j'établis mon alliance avec vous, avec tous vos descendants, et avec tous les êtres vivants qui sont autour de vous : les oiseaux, les animaux domestiques, toutes les bêtes sauvages, tout ce qui est sorti de l'arche pour repeupler la terre. Oui, j'établis mon alliance avec vous : aucun être vivant ne sera plus détruit par les eaux du déluge, il n'y aura plus de déluge pour ravager la terre. » Dieu dit encore : « Voici le signe de l'alliance que j'établis entre moi et vous, et avec tous les êtres vivants qui sont autour de vous, pour toutes les générations à venir : je mets mon arc au milieu des nuages, pour qu'il soit le signe de l'alliance entre moi et la terre. Lorsque je rassemblerai les nuages au-dessus de la terre, et que l'arc-en-ciel paraîtra au milieu des nuages, je me souviendrai de mon alliance avec vous et avec tous les êtres vivants, et les eaux ne produiront plus le déluge, qui détruit tout être vivant. »

Avec Noé commence l'histoire réelle, et non plus mythique et originante, fondatrice, de l'humanité. La grande lessive symbolique du déluge fait de Noé le nouveau premier homme. L'alliance de Dieu avec son œuvre est une alliance avec la terre, la terre vivante et habitée, entière. L'alliance signifie que Dieu ne s'éloigne pas de ce qu'il a fait, qu'il veille. Tous les peuples de la terre, tous les hommes sont fils de Noé. L'alliance cosmique avec l'humanité habitant la terre précède celle avec Abraham, singulière, personnelle, dramatique, posant la question de la foi, mettant à part, suscitant un peuple particulier. Les hommes répandus sur la surface de la terre ; le ciel de Dieu ; le ciel des nuages et, venant du ciel de Dieu, de la main de Dieu, je dirais presque de la main de Zeus, l'arc, l'écharpe d'Iris, qui ne peut pas être un phénomène « naturel » mais forcément un *signe*.

Psautre 24 (4-5ab, 6-7, 8-9, 10.14)

*Seigneur, enseigne-moi tes voies,
fais-moi connaître ta route.
Dirige-moi par ta vérité, enseigne-moi,
car tu es le Dieu qui me sauve.*

*Rappelle-toi, Seigneur, ta tendresse,
ton amour qui est de toujours.
Oublie les révoltes, les péchés de ma jeunesse ;
dans ton amour, ne m'oublie pas.*

*Il est droit, il est bon, le Seigneur,
lui qui montre aux pêcheurs le chemin.
Sa justice dirige les humbles,
il enseigne aux humbles son chemin.*

*Les voies du Seigneur sont amour et vérité
pour qui veille à son alliance et à ses lois.
Le secret du Seigneur est pour ceux qui le craignent ;
à ceux-là, il fait connaître son alliance.*

Peut-être bien que la clé de ce psaume est le mot secret. Entre mon âme et Toi, Seigneur, il y a un secret fait de ta tendresse, des péchés de ma jeunesse que Tu ne me rappelles pas sans cesse, de la veille réciproque qui nous rapproche : Toi qui veilles sur moi et sur les humbles, avec justice, car Tu n'aimes pas la puissance — sans quoi comment imaginer le moindre secret entre nous ? Et moi, le fidèle infidèle, je veille aussi, dit le psaume, sur ton Alliance et ta Loi. Enseigne-moi donc, enseigne ceux qui te cherchent : ce que Tu enseignes est ton Secret.

Première lettre de saint Pierre Apôtre (3, 18-22)

Frères, le Christ est mort pour les péchés, une fois pour toutes ; lui, le juste, il est mort pour les coupables afin de vous introduire devant Dieu. Dans sa chair, il a été mis à mort ; dans l'esprit, il a été rendu à la vie. C'est ainsi qu'il est allé proclamer son message à ceux qui étaient prisonniers de la mort. Ceux-ci, jadis, s'étaient révoltés au temps où se prolongeait la patience de Dieu, quand Noé construisit l'arche, dans laquelle un petit nombre de personnes, huit en tout, furent sauvées à travers l'eau. C'était une image du baptême qui vous sauve maintenant : être baptisé, ce n'est pas être purifié de souillures extérieures, mais s'engager envers Dieu avec une conscience droite, et participer ainsi à la résurrection de Jésus Christ qui est monté au ciel, au-dessus des anges et de toutes les puissances invisibles, à la droite de Dieu.

Leurs juges ont été frappés de la manière d'être nouvelle des apôtres et en premier lieu de Pierre : des hommes sans instruction, des pêcheurs du lac de Tibériade. Avec ou sans secrétaire, Pierre écrit dans la *koinè* du moment, comme pour nous l'anglais. Sans doute avait-il appris un peu d'hébreu à la synagogue, au catéchisme, et un peu de grec dans la vie courante en Galilée, mais cela ne peut expliquer la grande théologie : Pierre écrit ce qui à mesure est la Parole de Dieu, ce qui est incommensurable !
Donc il nous dit que le Christ est mort *une fois pour toutes*. Cela signifie que cette mort est un accomplissement total, un sacrifice total, qui n'aura pas à être répété un nombre indéfini de fois, comme par un prêtre du

Temple. Cette mort s'inscrit dans l'histoire du monde : elle vient se planter au cœur, au milieu, et en même temps elle en devient l'alpha et l'oméga. Pourquoi mourir ? Pour aller chercher dans la mort ceux qui sont morts, comme dans l'icône du Samedi saint. Or non seulement sont morts ceux qui sont morts, mais nous les vivants, nous les mortels, nous sommes tous des morts à la Vie, à la vie éternelle, justement celle du Christ. Il vient nous chercher dans notre mort pour nous introduire à la Vie, pour nous présenter à Dieu. Lui-même accomplit le travail de nous purifier de la mort, d'où la comparaison avec l'eau du déluge qui a lavé, nettoyé la terre ; mais surtout, ceux qui sont montés dans l'Arche sont passés « à travers l'eau », ce qui nous mène au-delà d'une image de mort, vers l'image du baptême qui fait mourir au péché et naître à la Vie. Car comment se présenter devant Dieu tout souillés ? Jésus meurt pour nous, nous purifie, ressuscite pour nous, nous donne *sa* Vie. En quoi consiste la purification ? à *s'engager envers Dieu avec une conscience droite*. Bien entendu, je ne me purifie pas moi-même, mais il reste que la formule de Pierre est claire et nette : *être baptisé, c'est s'engager...* Il faudrait toujours s'en souvenir. Il y a ceux qui se sont révoltés et ceux qui sont montés dans l'Arche. Si je *demande* le baptême, je demande un don de Dieu, mais il *faut* que je le demande, et en cela c'est un engagement, un aller-vers. Chaque fois qu'il est question d'anges, je ne rate pas l'occasion de radoter un peu, de renvoyer à la représentation primitive, préscientifique, du monde, d'un monde animé par des puissances, et les anges font partie de cette cosmologie archaïque. Ils restent des images de puissance, des images de gloire dès qu'il est question directement de Dieu et de son trône céleste.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc (1, 12-15)

Jésus venait d'être baptisé. Aussitôt l'Esprit le pousse au désert. Et dans le désert il resta quarante jours, tenté par Satan. Il vivait parmi les bêtes sauvages, et les anges le servaient. Après l'arrestation de Jean Baptiste, Jésus partit pour la Galilée proclamer la Bonne Nouvelle de Dieu ; il disait : « Les temps sont accomplis : le règne de Dieu est tout proche. Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle. »

Marc pratique l'ellipse, enchaîne rapidement ce qui doit être scandé pour en venir au fait, aux événements fondamentaux : la vie, les paroles et le mort de Jésus. Donc soyons encore plus elliptique : Baptême, désert, arrestation de Jean ; ce sont les ressorts remontés pour la mise en marche, le départ pour la Galilée et le commencement de la vie publique, de la vie de prophète — qui va se révéler être un Messie unique en son genre. Le baptême de Jean a institué Jésus dans sa mission, car Jean a été le ministre du Père et de l'Esprit. Jean pour le geste et l'eau, le signe, la Parole venant du Ciel. Geste accompagné de Parole : Sacrement. Le

baptême est la Confirmation de Jésus. Son « premier » baptême n'est rien d'autre que son Incarnation, lorsqu'il a baigné dans le sein de Marie, pendant neuf mois. Sa venue dans la chair. Maintenant, avant de parler aux Galiléens, retraite au désert. Aussitôt, sans perdre de temps. Exode, quarante ans, quarante jours. Mais aussi, retour à l'état de nature : tentation du diable (car il pense, il pense, au désert, notre jeune Jésus plein du désir d'en découdre avec le monde, de le dominer de sa propre initiative d'homme ; Marc n'entre pas dans les détails, ce sera donc pour une autre fois !), bêtes sauvages. Nouvel Adam. Voici Jésus, le nouvel Adam, comme un fils d'homme descendant du Ciel de Dieu. Que les anges le servent signifie bien sa divinité. Jean a rempli son contrat, achevé sa mission ; il laisse la place à son cousin. Jean annonçait le Messie qui venait. Le Messie annonce le Règne de Dieu qui vient. Les Juifs sont prêts, toujours prêts à entendre que le Règne de Dieu arrive, la délivrance d'Israël. Jésus est donc en train d'allumer la dynamite qui va le condamner, puisqu'il n'apportera aucun règne visible mais seulement *en esprit et en vérité*. Si Jésus (tentation) s'était rendu maître de Jérusalem, les Juifs auraient suivi (on croit en celui qui réussit à vous dominer, en un *Führer*) et bien sûr ce qui se passera quarante ans plus tard serait arrivé tout de suite : l'écrasement par les Romains, la démonstration que Jésus n'était pas un messie. Mais non ! Jésus annonce une Bonne Nouvelle qui est celle d'Israël et des Béatitudes : les boîtes sautent de joie. Jésus fera tout pour *énerv*er ceux qui ne sont pas des pauvres de Dieu, des pauvres en esprit. Comme dans *Ubu* : Il nous énerve, à la trappe !

2ème dimanche de Carême (8 mars)

Livre de la Genèse (22, 1-2.9a.10-13.15-18)

Dieu mit Abraham à l'épreuve. Il lui dit : « Abraham ! » Celui-ci répondit : « Me voici ! » Dieu dit : « Prends ton fils, ton fils unique, celui que tu aimes, Isaac, va au pays de Moriah, et là tu l'offriras en sacrifice sur la montagne que je t'indiquerai. » Quand ils arrivèrent à l'endroit que Dieu lui avait indiqué, Abraham étendit la main et saisit le couteau pour immoler son fils. Mais l'ange du Seigneur l'appela du haut du ciel et dit : « Abraham ! Abraham ! » Il répondit : « Me voici ! » L'ange lui dit : « Ne porte pas la main sur l'enfant ! Ne lui fais aucun mal ! Je sais maintenant que tu crains Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton fils unique. » Abraham leva les yeux et vit un bœuf, qui s'était pris les cornes dans un buisson. Il alla prendre le bœuf et l'offrit en holocauste à la place de son fils. Du ciel l'ange du Seigneur appela une seconde fois Abraham : « Je le jure par moi-même, déclare le Seigneur : parce que tu as fait cela, parce que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton fils unique, je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta descendance aussi nombreuse

que les étoiles du ciel et que le sable au bord de la mer, et ta descendance tiendra les places fortes de ses ennemis. Puisque tu m'as obéi, toutes les nations de la terre s'adresseront l'une à l'autre la bénédiction par le nom de ta descendance. »

Ce texte est tellement important, tellement fondateur, et a été tant de fois commenté, que j'ai presque honte d'en rajouter ! Mais il faut que j'honore le contrat passé avec moi-même ou avec la sainte Trinité ! Le choix liturgique, qui a opéré une coupure, n'insiste pas sur le sacrifice lui-même, mais sur la « récompense » de la foi d'Abraham. Quand celui-ci lève le couteau, Dieu lui parle. Aussi passons-nous, avec notre père dans la foi, d'une religion dans le réel et le symbolique à une nouvelle conscience, à l'irruption de ce qui se passe à l'intérieur, à quelque chose que j'appelle subjectif, car il faut du subjectif (un sujet personnel) pour qu'advienne du spirituel. Le bras levé (en réalité ou en pensée, on ne le saura jamais), la Parole intérieure transforme le sacrifice en sacrifice spirituel, en don de la vie et non en don de la mort, car la lettre tue, tandis que l'esprit donne la vie. Fondation donc, d'une « religion » de l'esprit qui pourra devenir de l'Esprit. Il se peut qu'historiquement et ethnologiquement, on assiste au phénomène de substitution : contre le sacrifice humain réel, le sacrifice du bœuf, mouton mâle. Le sacrifice devient symbolique. On ne tue plus un homme. Donc deux choses : le fait anthropologique, mais aussi l'intériorisation, le fait que c'est dans la conscience d'Abraham qu'a eu lieu l'événement intérieur. Car à la fois Abraham n'a pas tué son fils et à la fois il l'a offert quand même « spirituellement ». Passage à une vérité supérieure, car c'est dans l'extérieur de la vérité que réside la contradiction, et non pas dans cette *Aufhebung* du sacrifice. Dans cette dialectique, la contradiction est supprimée, mais commence une vie « dialectique » (tant pis, cher Kierkegaard !) entre historicité et spiritualité, entre la descendance de chair, la destinée d'Israël, et la descendance spirituelle qui justement s'ancre dans Abraham et pas seulement dans Jacob, le fils du sacrifié, qui en boitera toute sa vie, comme Œdipe.

Psaume 115 (10.15, 16ac-17, 18-19)

*Je crois, et je parlerai,
moi qui ai beaucoup souffert,
Il en coûte au Seigneur
de voir mourir les siens !*

*Ne suis-je pas, Seigneur, ton serviteur,
moi, dont tu brisas les chaînes ?
Je t'offrirai le sacrifice d'action de grâce,
j'invoquerai le nom du Seigneur.*

*Je tiendrai mes promesses au Seigneur,
oui, devant tout son peuple,
à l'entrée de la maison du Seigneur,
au milieu de Jérusalem !*

De telles paroles de foi devraient bouleverser notre perception de l'énigme du mal. Dieu n'a ni fait ni voulu le mal. Dans toutes les nations environnantes, ce qui est cru, c'est que les dieux l'ont voulu, le veulent, le plus souvent avec modération, et quelquefois de manière terrible, et tout cela est fort aléatoire, pour nous tenir en respect, nous les mortels. Avec le Dieu d'Israël, il n'en va plus du tout ainsi. Alors pourquoi le mal, surtout quand il n'est même pas une punition (quand le malheur tombe sur le juste). La question reste théologiquement (rationnellement) irrésolue, sans réponse, sauf que Dieu est disculpé et que d'autre part il sauve, ce qui veut dire au moins qu'il aime, prend soin, reconnaît la justice du juste, même dans le malheur. Si donc la question n'est pas théoriquement résolue, du moins l'est-elle, si l'on peut dire, moralement : assez pour que le juste, l'homme de foi, puisse croire en l'absolue bonté divine. Même si le monde va mal, du moins Dieu peut-il continuer d'être aimé, invoqué en toute confiance, adoré. L'issue peut donc se trouver dans l'action de grâce.

Lettre de Paul aux Romains (8, 31-34)

Il n'y a rien à dire de plus. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Il n'a pas refusé son propre Fils, il l'a livré pour nous tous : comment pourrait-il avec lui ne pas nous donner tout ? Qui accusera ceux que Dieu a choisis, puisque c'est Dieu qui justifie ? Qui pourra condamner, puisque Jésus Christ est mort ? Plus encore : il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, et il intercède pour nous.

Comme déjà dans le psaume, Dieu est pour nous. Il ne peut pas être contre nous. Même si Paul pense ici aux croyants, aux fidèles, à ceux qui ont la foi, en réalité, cela vaut pour nous tous, pour tout le genre humain. Pour toute créature sortie de ses mains. Il ne peut être contre que le mal, le mal fait à et par la créature elle-même. Il s'est livré pour nous les injustes, pour nous rendre justes et nous rendre capables de dire oui à la justice (car sinon, nous serions fondés à désespérer de nous-mêmes). Avant même d'être devenus des justes, nous sommes sauvés non seulement par la mort (le don de sa vie pour nous, mais par hypothèse, un tel sacrifice aurait pu être vain), mais par la Résurrection qui nous fait entrer dans Sa Vie. Alors, si nous sommes rendus justes par la foi (car si nous avons la foi, c'est grâce à Celui en qui nous pouvons l'avoir – il nous a aimé le premier – et à qui nous avons répondu oui. Tout le contenu de la foi est donné et c'est lui qui nous rend justes. Avoir la foi, c'est

répondre oui... mais mon oui défaille, est fragile, faible comme je suis faible, de sorte que je suis, ayant la foi, dans la même nécessité d'être sauvé que ceux qui ne l'ont pas et dont l'âme, elle aussi, est invisiblement travaillée par le choix de Dieu – car qui n'est pas choisi, qui est ou pourrait être rejeté ?

Évangile selon saint Marc (9, 2-10)

Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les emmène, eux seuls, à l'écart sur une haute montagne. Et il fut transfiguré devant eux. Ses vêtements devinrent resplendissants, d'une blancheur telle que personne sur terre ne peut obtenir une blancheur pareille. Élie leur apparut avec Moïse, et ils s'entretenaient avec Jésus. Pierre alors prend la parole et dit à Jésus : « Rabbi, il est heureux que nous soyons ici ! Dressons donc trois tentes : une pour toi, une pour Moïse et une pour Élie. » De fait, il ne savait que dire, tant était grande leur frayeur. Survint une nuée qui les couvrit de son ombre, et de la nuée une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Écoutez-le. » Soudain, regardant tout autour, ils ne virent plus que Jésus seul avec eux. En descendant de la montagne, Jésus leur défendit de raconter à personne ce qu'ils avaient vu, avant que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. Et ils restèrent fermement attachés à cette consigne, tout en se demandant entre eux ce que voulait dire : « ressusciter d'entre les morts ».

Pourquoi ces trois-là, et « eux seuls » ; il faudrait comparer avec tout ce qui leur est propre dans les récits évangéliques. À trois, ils pourront en reparler le moment venu, et non pas comme d'un rêve, d'une hallucination. Bien sûr, c'est la divinité de Jésus qui se manifeste, d'un Jésus comme déjà ressuscité, avec un corps « glorieux », ce qui signifie que dans l'éternité divine l'entrée dans notre temps de chair réalise déjà complètement la divinisation de la chair. Le Verbe fait chair, cela signifie que la chair du Verbe est faite Verbe, personne divine. Jésus est ici celui qui peut dire : JE SUIS. La double présence de la Loi (Moïse) et des Prophètes (Élie) inscrit Jésus dans le plein accomplissement des Écritures, autrement dit de toute l'Histoire sainte depuis son début. Jésus EST le Dieu d'Abraham, et de toute l'histoire des « enfants d'Israël ». La Nuée, c'est bien celle de l'Esprit, ce qui donne la dimension trinitaire : c'est dans la Nuée que le doigt de Dieu le Père touche et intronise le Fils, un fils divin. La Parole de Dieu se fait entendre, et elle dit ce que les apôtres entendent : que Jésus est Fils, aimé (Dieu est amour, Dieu est relation), et il est cette Parole même, donnée à écouter. Parole fondatrice de la Loi, parole des prophètes, et maintenant Parole du Fils qui est la Parole même (accomplissement). Pierre, devant un si grand et surnaturel événement, dit-il n'importe quoi ? Pas exactement. Il aurait pu dire bien d'autres choses. L'idée des tentes est absurde dans la réalité (ils ne vont

pas camper ; et ces tentes, où sont-elles ?) mais symboliquement, Pierre a le réflexe de chercher à installer tout le monde, à faire tribu. À ramener tout le monde sur terre. Mais en fin de compte, c'est Jésus qui les ramène, les trois, sur terre, et réinscrit cette manifestation dans la perspective des événements à venir, de ce qui va réellement manifester et inscrire sa divinité dans le temps de l'histoire, de ce qu'il va appeler « résurrection », relèvement. Il faut ce contexte surnaturel pour les apprivoiser pour la première fois – commencement d'apprivoisement – à ce relèvement d'entre les morts. Mais pour l'instant, que peuvent-ils comprendre ?

3ème dimanche de Carême (15 mars)

Livre de l'Exode (20, 1-17)

Sur le Sinaï, Dieu prononça toutes les paroles que voici : « Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison d'esclavage.

Tu n'auras pas d'autres dieux que moi. Tu ne feras aucune idole, aucune image de ce qui est là-haut dans les cieux, ou en bas sur la terre, ou dans les eaux par-dessous la terre. Tu ne te prosterner pas devant ces images, pour leur rendre un culte. Car moi, le Seigneur ton Dieu, je suis un Dieu jaloux : chez ceux qui me haïssent, je punis la faute des pères sur les fils, jusqu'à la troisième et la quatrième génération ; mais ceux qui m'aiment et observent mes commandements, je leur garde ma fidélité jusqu'à la millième génération.

Tu n'invoqueras pas le nom du Seigneur ton Dieu pour le mal, car le Seigneur ne laissera pas impuni celui qui invoque son nom pour le mal.

Tu feras du sabbat un mémorial, un jour sacré. Pendant six jours tu travailleras et tu feras tout ton ouvrage ; mais le septième jour est le jour du repos, sabbat en l'honneur du Seigneur ton Dieu : tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni tes bêtes, ni l'immigré qui réside dans ta ville. Car en six jours le Seigneur a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, mais il s'est reposé le septième jour. C'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat et l'a consacré.

Honore ton père et ta mère, afin d'avoir longue vie sur la terre que te donne le Seigneur ton Dieu.

Tu ne commettras pas de meurtre.

Tu ne commettras pas d'adultère.

Tu ne commettras pas de vol.

Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain.

Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain ; tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne : rien de ce qui lui appartient. »

Les cinq derniers commandements sont des commandements « moraux » ; ils disent ce qui n'est pas bien et qu'il ne faut pas faire. Ils ont un immense avenir en terme de « loi morale ». On sait bien qu'ils donnent un caractère moral à la religion juive fondée par Moïse. Parmi les autres, il y a la femme. Tu respecteras ta femme en ne la trompant pas, i.e. en ne la méprisant pas. On sait bien que l'usage a voulu réprover socialement davantage la femme adultère que l'homme adultère, mais je crois en vérité que l'intention de la prescription était de regarder la femme comme *mon prochain*, puisqu'elle était devenue *la chair de ma chair*. Honorer ses parents a quelque chose d'intermédiaire entre la moralité et la « religion », mais surtout cela introduit une exigence de sentiment dans les relations humaines, outre le « respect » et le « devoir » qui nous conduisent à Kant. Pourtant respect et honneur rendu aux parents ne devraient-ils pas être considérés comme naturels, allant de soi ? Au fond, non. Nous laissons nos parents derrière nous. Nous voudrions les pousser vers la sortie pour occuper la place, hériter. Et remarquons que le commandement met le père et la mère à égalité, pour ce qui est du respect et de l'honneur. Surtout, ce respect, comme respect de la vie reçue, de ceux à qui je dois la vie, est une invitation à la vie, à ce qu'une *longue vie* signifie. La vie comme concaténation, enchaînement, attachement, humanité et durée contre animalité. Et puis Dieu n'est-il pas père et mère ? Je remonte donc vers les premières prescriptions, proprement religieuses pour nous modernes (alors que pour un vieux Juif, elles le sont toutes). Préambule : c'est JE SUIS qui parle, celui qui a libéré son peuple du joug. C'est ce qui Lui donne autorité. Et il se fait craindre, il punit. Pourtant, au verset 6, le mot amour est prononcé : *ceux qui m'aiment...* dit Dieu. On voit bien ce qui dans ce texte est daté, au sens où il reflète les représentation millénaires : honneur, jalousie, vengeance jusqu'à la quatrième génération. Mais en même temps fidélité hyperbolique de Dieu à ses fidèles. Alors ? Que va-t-il faire si les fils ne suivent pas la foi des pères ? Quel châtiment avant la millième génération ? Toute la Bible est pleine de la dramaturgie divine d'une colère qui ne cesse d'exploser et en même temps de revenir, de s'adoucir. C'est ainsi que le peuple connaît heurs et malheurs, malheurs et heurs, puisque Dieu est supposé être la cause toute-puissante des événements. Ainsi, il y a Dieu et l'expérience de Dieu, et d'autre part la représentation de Dieu. Celle-ci est à la fois prégnante et fait constamment l'objet d'un *travail* de purification, de discernement, comme on le voit chez les prophètes, et suprêmement chez Jésus, et puis dans tout travail critique de la foi. Ici, on sait ce que Dieu veut, et veut pour toujours : jamais voler ou commettre l'adultère ne seront aimés de Lui. Mais les conditions culturelles et symboliques de l'expression de la foi varieront toujours, ce qui vaut pour nous comme pour ces primitifs nommés Hébreux, bien moins primitifs que leurs voisins, puisqu'ils sont les tribus du Vrai Dieu ! Et d'un Dieu moral et non plus seulement cosmiques – et même plus du

tout cosmique, puisque pour la première fois Dieu, le divin, s’est retiré du cosmos, lequel devient Création et peut devenir nature, désertée par le divin. Sans philosophie, il y a là les bases d’une nouvelle rationalité, en même temps que les Hébreux, par toute leur culture, ne manifestent aucun intérêt pour les sciences. C’est ainsi que nous avons peut-être à aller chercher d’autres éléments de rationalité, par exemple chez les Chinois, les Japonais... Nous mesurons que nous entrons dans une nouvelle ère historique (postmoderne !) qu’il faudra faire commencer en 1989, comme on se plaît à faire commencer les temps modernes en 1453. Nous souvenir que la Renaissance a été une période de chaos non-pareille ! Je m’autorise ces remarques parce que la spiritualité est quelque chose de tout à fait incarné, et en particulier historiquement, et même il faudrait dire *historialement* à la manière heideggérienne, puisque la temporalité lui est totalement inhérente, nullement extrinsèque : ma spiritualité est mon histoire, et mon histoire est mon aventure spirituelle, chair comprise.

Psaume 18 (8, 9, 10, 11)

*La loi du Seigneur est parfaite,
qui redonne vie ;
la charte du Seigneur est sûre,
qui rend sages les simples.*

*Les préceptes du Seigneur sont droits,
ils réjouissent le cœur ;
le commandement du Seigneur est limpide,
il clarifie le regard.*

*La crainte qu’il inspire est pure,
elle est là pour toujours ;
les décisions du Seigneur sont justes
et vraiment équitables :*

*plus désirables que l’or,
qu’une masse d’or fin,
plus savoureuses que le miel
qui coule des rayons.*

On voit ici en quoi la foi juive n’a plus rien à voir avec une religion (païenne). Et en quoi la substance éthique de la foi (qui se concrétise dans la Loi) déplace le centre de gravité de l’homme vers le *cœur*, je dirais vers la conscience et aussi vers la subjectivité. Du fait de son caractère éthique, la Loi détermine pour l’homme un retour sur soi, et alors la conscience se cultive, s’approfondit, s’intériorise, au lieu d’exister à

l’extérieur de soi comme dans les rituels et les manifestations des cultes païens, essentiellement sociaux (en disant cela, je néglige évidemment leur richesse symbolique et anthropologique, mais ce n’est pas ici mon objet). Ici, comme dans le bouddhisme, la religion coïncide avec une sagesse. Cela suffit à lui donner un grand avenir pour l’humanité entière. Sauf que le bouddhisme n’est plus vraiment une religion (même si une religion se refabrique sur ses bases) et vise la disparition de la personne, tandis que la foi en Dieu personnalise à l’extrême l’existence humaine, valorise le JE, dans l’intensité de la relation à Dieu en personne, un Dieu qui parle, un Dieu qui est Parole, Amour, Relation. Voir la formule hégélienne : *l’Absolu est sujet*. Les hommes à la recherche d’une sagesse immanente vont aller vers le bouddhisme, les hommes qui ont la passion de l’Autre iront vers la foi en Quelqu’un (le Dieu d’Israël dans le moment de sa particularité, le Dieu de Jésus Christ dans le moment de son universalité, qui est celui de son effectivité absolue dans notre condition finie). Dans un cas, il y a spiritualité autarcique, dans l’autre, spiritualité relationnelle. Dans le psaume, ce qui montre que le contenu éthique n’est pas fermé sur lui-même, ce sont toutes les dénnotations affectives. La pureté de la Loi ne trouve pas sa fin en elle-même mais bien dans ce que les philosophes nommeraient le bonheur mais qui est bien plutôt ici la joie. Ce qui est à l’horizon de la Loi de Dieu, c’est ce que Dieu donne *via* la Loi, à savoir : vie, sagesse – et une sagesse qui n’est pas réservée aux savants mais à tout homme, joie, lumière intérieure, saveur, *désir*. La sagesse n’est nullement immanente et ne vise pas l’extinction du désir source de souffrance, mais au contraire elle vise le désir le plus grand, qui est le désir de ce qu’il y a de plus grand, de plus vrai, de plus pur, de plus droit, de plus juste, et en fin de compte de plus joyeux et de plus désirable : Dieu lui-même. Mais tout cela qui est visé, la Loi est là comme moyen pour nous tourner vers Lui dès maintenant ; c’est pourquoi la Loi n’est pas (ne devrait pas être) formelle, mais vise le bien, le juste, le vrai, le droit, le pur. Mais le combat des prophètes montre notre échec à vivre à la hauteur de Dieu.

Première lettre de saint Paul aux Corinthiens (1, 22-25)

Frères, alors que les Juifs réclament les signes du Messie, et que le monde grec recherche une sagesse, nous, nous proclamons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les peuples païens. Mais pour ceux que Dieu appelle, qu’ils soient Juifs ou Grecs, ce Messie est puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car la folie de Dieu est plus sage que l’homme, et la faiblesse de Dieu est plus forte que l’homme.

Folie de Dieu, faiblesse de Dieu, voilà des notions inconcevables, véritablement folles en effet, mais qui soudain ouvrent l’Infini, un Infini inattendu, puisque c’est l’infini d’une Passion, d’un Amour. Alors nous

est révélé le sens de la vie, et la manière de la vivre pour qu'elle soit vraiment la vie : aimer. Aimer quelqu'un, c'est davantage que s'en tenir à une conduite droite, *éthique*, une fois de plus. Ou plutôt l'éthos éthique est lui-même subverti par l'infini de la Vie. La vie est passion, attraction vers l'autre, si bien que l'amour n'est pas que volonté et volonté du bien, et volonté du bien de l'autre, elle est être-affecté par l'autre, si bien que c'est dans ce *topos* affectif que vont avoir à être vécues les « vertus ». Mais au vrai, l'amour, l'*agapè* les fait exploser, car il ne suffit pas d'être juste, il faut pouvoir tout donner, mourir d'amour, se perdre pour un autre, sans se demander s'il le mérite ou non. Les vertus chrétiennes sont des folies et ne riment plus avec sagesse mesurée, raisonnable, mais avec kénose, anéantissement de soi à force de se laisser brûler par l'autre, perte de sa vie. Or il n'y a que Dieu qui parvienne à une telle faiblesse, qui se laisse faire par amour à ce point absolu, sans limite ni réserve. Nous, nous tenons trop fort à nous-mêmes et nous revendiquons la justesse de notre égoïsme. Nous ne l'appelons d'ailleurs pas égoïsme mais juste réalisation de soi. Nous pouvons alors concilier une philosophie raisonnable du bonheur fini avec une raisonnable préoccupation éthique de justice, de vérité, d'honnêteté, de bonté même, mais avec des limites. La foi chrétienne supprime tout simplement les limites, répond à la question : et si la bonté devenait infinie, si le don de soi (exemplifié dans le dévouement) devenait infini, si la justice devenait infinie ? A ce moment-là, les vertus deviennent des passions, car elles vont entraîner la destruction du sujet dévoré par les flammes, puisqu'il va se laisser consumer par l'autre. Et le mystique est aussi celui qui se laisse *consumer* par l'Autre. Dans ce passage à l'infini s'opère le dépassement de l'opposition entre *éros* et *agapè*, entre amour « charité », don de soi, et amour-passion autodestructrice, dont la passion amoureuse est la figure finie, la tentative contradictoire pour atteindre l'infini dans la dévoration réciproque, ce qui cesse d'être un don. Ce qui pour nous est clivé, nous met en souffrance, en Dieu seul est UN : cela, pour nous, ne peut être vécu qu'en Lui et par Lui. En écrivant ces lignes, je pense au problème de l'univocité de l'amour dans le *Phénomène érotique*. La *philia* grecque, l'amitié, est un juste milieu, si bien qu'elle ne peut être envisagée dans une caractérisation infinie.

Évangile selon saint Jean (2, 13-25)

Comme la Pâque des Juifs approchait, Jésus monta à Jérusalem. Il trouva installés dans le Temple les marchands de bœufs, de brebis et de colombes, et les changeurs. Il fit un fouet avec des cordes, et les chassa tous du Temple ainsi que leurs brebis et leurs bœufs ; il jeta par terre la monnaie des changeurs, renversa leurs comptoirs, et dit aux marchands de colombes : « Enlevez cela d'ici. Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. » Ses disciples se rappelèrent cette parole de l'Écriture : L'amour de ta maison fera mon tourment. Les Juifs

l'interpellèrent : « Quel signe peux-tu nous donner pour justifier ce que tu fais là ? » Jésus leur répondit : « Détruisez ce Temple, et en trois jours je le relèverai. » Les Juifs lui répliquèrent : « Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce Temple, et toi, en trois jours tu le relèverais ! » Mais le Temple dont il parlait, c'était son corps. Aussi, quand il ressuscita d'entre les morts, ses disciples se rappelèrent qu'il avait dit cela ; ils crurent aux prophéties de l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite. Pendant qu'il était à Jérusalem pour la fête de la Pâque, beaucoup crurent en lui, à la vue des signes qu'il accomplissait. Mais Jésus n'avait pas confiance en eux, parce qu'il les connaissait tous et n'avait besoin d'aucun témoignage sur l'homme : il connaissait par lui-même ce qu'il y a dans l'homme.

Qu'est-ce que Jésus a mangé ? De quel pied s'est-il levé ? Car c'est un jour de colère. La raison en est que sa Pâque approche, et pas seulement celle « des Juifs », comme l'écrit Jean – car quand il écrit, se sent-il encore juif, alors qu'il a quitté la communauté juive depuis longtemps, plusieurs dizaines d'années sans doute ? Donc Jésus les cherche, et même les trouve. Il faut qu'ils sachent clairement non pas qui il est (ils ne veulent pas vraiment le savoir, car dans l'hostilité, on ne peut pas savoir qui est l'autre), mais pourquoi ils vont le haïr. Tout simplement il les attaque, se faisant leur ennemi, se faisant d'eux des ennemis, si ce n'était déjà fait. Comment s'y prend-il ? En reprenant possession de chez lui, de la « maison de son Père ». Encore une façon de signifier sa divinité. Il sait bien que sa violente reprise de possession n'est que symbolique, puisqu'en répliquant à ses interlocuteurs en colère, il fait comprendre à qui pourra l'entendre (un peu plus tard) que le vrai Temple n'est pas fait de main d'homme, que c'est Lui-même. C'est inaudible pour les Juifs assujettis à la lettre. Pourtant, dit Jean, beaucoup crurent en Lui « à cause des signes ». Jésus est sans illusion : il sait qu'ils ne croient pas en Lui mais aux « signes », aux « miracles », aux guérisons. « Cette génération demande un signe... ils n'auront que celui de Jonas » (les trois jours dans le ventre du poisson). Et encore : « Quand bien même quelqu'un ressusciterait d'entre les morts, ils ne croiraient pas ». Jésus *sait par lui-même ce qu'il y a dans l'homme*. Comme s'il l'avait fait... Mais aussi parce qu'il en est un lui-même, et enfin parce qu'il occupe, à sa place de Dieu fait homme, le meilleur des observatoires, la meilleure des positions pour savoir ce qu'il y a dans l'homme, dans le cœur. Celui qui ne connaît pas le mal est celui qui le connaît le mieux, que le mal touche le plus. Dieu a donc l'idée du mal... Tant pis pour J.-M. Garrigues !

4ème dimanche de Carême (22 mars)

Deuxième livre des Chroniques (36, 14-16.19-23)

Sous le règne de Sédécias, tous les chefs des prêtres et le peuple multipliaient les infidélités, en imitant toutes les pratiques sacrilèges des nations païennes, et ils profanaient le temple de Jérusalem consacré par le Seigneur. Le Dieu de leurs pères, sans attendre et sans se lasser, leur envoyait des messagers, car il avait pitié de sa Demeure et de son peuple. Mais eux tournaient en dérision les envoyés de Dieu, méprisaient ses paroles, et se moquaient de ses prophètes ; finalement, il n'y eut plus de remède à la colère grandissante du Seigneur contre son peuple. Les Babyloniens brûlèrent le temple de Dieu, abattirent les murailles de Jérusalem, incendièrent et détruisirent ses palais, avec tous leurs objets précieux. Nabuchodonosor déporta à Babylone ceux qui avaient échappé au massacre ; ils devinrent les esclaves du roi et de ses fils jusqu'au temps de la domination des Perses. Ainsi s'accomplit la parole du Seigneur proclamée par Jérémie : La terre sera dévastée et elle se reposera durant soixante-dix ans, jusqu'à ce qu'elle ait compensé par ce repos tous les sabbats profanés. Or, la première année de Cyrus, roi de Perse, pour que soit accomplie la parole proclamée par Jérémie, le Seigneur inspira Cyrus, roi de Perse. Et celui-ci fit publier dans tout son royaume - et même consigner par écrit - : « Ainsi parle Cyrus, roi de Perse : Le Seigneur, le Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre ; et il m'a chargé de lui bâtir un temple à Jérusalem, en Judée. Tous ceux d'entre vous qui font partie de son peuple, que le Seigneur leur Dieu soit avec eux, et qu'ils montent à Jérusalem ! »

Colère de Dieu, châtiment par la main de Nabuchodonosor. Nous sommes totalement dans l'interprétation théocentrique et providentialiste des événements historiques. Il en sera de même à la fin de l'Exil, lorsque Cyrus ordonnera de rétablir Jérusalem et d'y renvoyer les Israélites. On peut évidemment juger cette attitude primitive – et elle l'est ! N'empêche que dans la bouche de Jérémie, de l'homme de foi, du témoin du désastre, elle a un sens, dès lors qu'elle est mise en perspective avec l'abandon collectif de la foi : la raison d'être du peuple « de Dieu » s'est affaiblie au point que Le Seigneur, s'il a encore un temple de pierre, n'a plus guère de place dans les consciences, le vrai temple. D'où une lecture des événements à l'aune de la foi. Cette lecture indique que Dieu n'est pas en colère pour toujours – même si soixante-dix ans, c'est long ! Mais alors, que dire après la destruction définitive du Temple en 70 ap. J.-C. ? Dans la foi, les événements historiques peuvent-ils être indifférents, dès lors qu'ils touchent de manière particulière ce peuple si particulier, si identifié à sa particularité de « peuple de Dieu » (du seul vrai Dieu) ? Dans une première approche, je dirais qu'il faudra passer à l'universalité d'un peuple spirituel, l'Église universelle ne coïncidant plus avec aucun peuple

particulier, pour assister à la distinction du cours du monde et du monde spirituel, du monde de la foi, donc à une autre herméneutique de l'histoire (qui cependant restera toujours objet d'interprétation plus que de « science »). Jésus sera clair sur la non-intervention de Dieu dans les événements (la tour de Siloé etc.) Le sujet est difficile et complexe en réalité, car l'histoire « sainte », y compris l'événement Christ, ont métamorphosé le cours du monde – mais pour autant, Dieu n'a pas besoin d'intervenir directement et nous ne pouvons plus interpréter Auschwitz comme un effet de la colère divine contre les Juifs en particulier, les Tziganes, et finalement tous ceux, y compris de saints prêtres catholiques, qui se sont retrouvés victimes du nazisme. Il faut donc lire autrement la colère de Dieu, d'autant plus que l'expression apparaît encore dans le nouveau Testament. Car en tout état de cause, le Dieu d'Amour ne « supporte » pas le mal. Plus abstraitement, le mal est incompatible avec un Dieu éthique, absolument bon et même identifié à l'amour. Aussi le mal produit il par lui-même ses effets destructeurs, et cela devrait nous suffire pour comprendre, sauf à revendiquer le « mal » comme une nouvelle « valeur » (positive, bien entendu). Or la conscience fait irréductiblement l'opposition entre la paix constructive et la guerre destructrice, en jugeant que la première « vaut » mieux que la seconde.

Psaume 136 (1-2, 3, 4-5, 6)

*Au bord des fleuves de Babylone
nous étions assis et nous pleurons, +
nous souvenant de Sion ; *
aux saules d'alentours
nous avions pendu nos harpes.*

*C'est là que nos vainqueurs
nous demandèrent des chansons, +
et nos bourreaux, des airs joyeux : *
« Chantez-nous, disaient-ils,
quelque chant de Sion. »*

*Comment chanterions-nous
un chant du Seigneur +
sur une terre étrangère ? *
Si je t'oublie, Jérusalem,
que ma main droite m'oublie !*

*Je veux que ma langue
s'attache à mon palais +
si je perds ton souvenir, *
si je n'élève Jérusalem,
au sommet de ma joie.*

Je ne vais pas commenter la beauté de ce poème plein de nostalgie – pourquoi trouvons-nous tant de beauté dans la tristesse ? Parce que ce qui fait mal touche davantage que ce qui est doux – il y a l'exception significative de l'amour (je parle de « faire l'amour ») qui unit les contraires, l'intensité de la douleur dans, pourtant, la joie – dans le meilleur des cas, évidemment, quand la chose ne tourne pas au désastre. Donc les Israélites exilés sont bien malheureux, comme tous les exilés, et pour eux la Terre, Eretz Israël, se concentre dans la Ville. La seule allusion « religieuse », c'est qu'un chant de Sion, c'est un chant « du Seigneur », car tout est au Seigneur, et en premier nos vies, nos vies d'exilés.

Lettre de Paul aux Ephésiens (2, 4-10)

Frères, Dieu est riche en miséricorde ; à cause du grand amour dont il nous a aimés, nous qui étions des morts par suite de nos fautes, il nous a fait revivre avec le Christ : c'est bien par grâce que vous êtes sauvés. Avec lui, il nous a ressuscités ; avec lui, il nous a fait régner aux cieux, dans le Christ Jésus. Par sa bonté pour nous dans le Christ Jésus, il voulait montrer, dans les temps qui venaient (ἐν τοῖς αἰῶσιν τοῖς ἐπερχομένοις), la richesse infinie de sa grâce. C'est bien par la grâce que vous êtes sauvés, à cause de votre foi (διὰ πίστεως). Cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. Cela ne vient pas de vos actes, il n'y a pas à en tirer orgueil. C'est Dieu qui nous a faits, il nous a créés en Jésus Christ, pour que nos actes soient vraiment bons, conformes à la voie que Dieu a tracée pour nous et que nous devons suivre.

Voilà un credo, un magnifique résumé de la foi, tellement bien formulé que j'aurais honte d'en rajouter, ou de me répéter, tellement je vois là le cœur de la foi. Mais ce qui est à souligner, c'est l'accompli utilisé par Paul : dans le Christ, nous sommes *déjà* ressuscités, nous régnons *déjà* dans les cieux, ce qui veut dire le règne de Dieu. C'est la foi qui nous donne une telle connaissance, une telle évidence. Une foi entière, énorme, comme celle de Paul ! Car qui se trouve déjà ressuscité, habitant des sombres vallées ? Mais en même temps, je trouve dans le texte deux fortes difficultés (c'est pourquoi j'ai rajouté le texte grec, dans l'espoir d'y voir plus clair). Je comprends que notre condition de sauvés et même de ressuscités n'abolit nullement le temps et l'histoire. Dieu ne nous a pas sorti du monde pour nous sauver, il est au contraire venu dans le monde pour sauver ce que nous sommes : des êtres au monde, des êtres de temps. Pourquoi Paul parle-t-il des temps à venir et non pas des temps tout court ? Je retraduis : dans les temps qui venaient ; mais peut-être aussi au long des temps, si je donne à ἐν la valeur de τοῖς ἐπερχομένοις.

S'il pense que les temps sont accomplis, que la fin est proche, on peut conclure que sa perspective n'est à l'évidence pas celle des siècles qui vont commencer « après J.-C. » Il se place donc au commencement, dans la perspective divine : dès lors que la loi du temps est devenue celle du péché et de la mort, alors Dieu met en marche une promesse de Salut. Un avenir de Salut. Les temps sont toujours à venir : en train d'advenir. Dans l'advenue des temps.

La seconde difficulté, que je crois avoir déjà relevée je ne sais plus quand, c'est celle qui porte sur le sens de διὰ πίστεως. Donc sur l'articulation de la grâce et de la foi pour le Salut. Schématiquement, la grâce dit la part de Dieu, la foi ma part à moi, dans le Salut, car évidemment mon Salut ne saurait s'opérer sans moi. Il faut mon consentement à la grâce du Salut, et mon consentement à la grâce qui me fait avoir la foi. Car la foi n'est pas qu'un oui volontariste. Mais ce n'est peut-être pas cet aspect des choses que Paul a en tête. Il articule plutôt grâce et foi selon que nous ne sommes pas sauvés par nos œuvres (elles sont en effet finies et imparfaites et ne peuvent suffire — et si nous étions sauvés par nos œuvres, ce serait pour aller où, puisque nous n'aurions plus besoin de Dieu pour être « sauvés » : nous nous sauverions nous-mêmes. Or tout au contraire, la foi consiste à faire confiance, à « croire » en quelqu'un. Nous croyons que nous sommes sauvés (du mal, de la mort éternelle), par pur amour : c'est ce qu'est la grâce, ce pur Amour. Mais Paul n'abandonne pas l'idée que nous sommes sauvés par la foi (par opposition aux œuvres). Mais il ne met pas le mot foi à l'ablatif (de moyen). Donc que signifie διὰ ? Que la grâce s'actualise, se présente dans la foi. Que la foi est une grâce. La grâce ne me sauve pas ailleurs qu'en moi-même. Quel est le « lieu », en moi-même, où la grâce me sauve ? C'est la foi. En effet, soit je refuse sciemment la foi et je refuse le Salut (sinon, c'est que je ne sais pas ce que je fais et que je ne la refuse pas sciemment) ; soit je n'ai pas connaissance du Salut (comme les païens) et on ne peut pas dire que je n'ai pas la foi. J'aurai la foi en même temps que je serai sauvé. Soit j'ai la foi et c'est dans la foi que je suis sauvé. La foi est donc le mode d'être essentiel de l'être-sauvé. Je ne puis être sauvé en dehors de la foi en ce Salut : « Va, ta foi t'a sauvé ». La foi est plus qu'un état ou un acte : une transformation intérieure, vraiment une nouvelle manière d'être pour l'homme. Comme l'amour, celui qui transforme intérieurement celui qui le vit.

Évangile selon saint Jean (3, 14-21)

De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit obtienne par lui la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique : ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas, mais il obtiendra la vie éternelle. Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde

soit sauvé. Celui qui croit en lui échappe au Jugement, celui qui ne veut pas croire est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. Et le Jugement, le voici : quand la lumière est venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. En effet, tout homme qui fait le mal déteste la lumière : il ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne lui soient reprochées ; mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient reconnues comme des œuvres de Dieu. »

Encore le Salut par la foi, dans un tout autre style. Il faut que je me tourne vers celui « qu'ils ont transpercé » (que j'ai transpercé) pour être sauvé, ce qui veut dire obtenir la vie éternelle. Le verset 18 peut sembler un peu manichéen, opposant lumière et ténèbres, foi et refus. Ma foi est tellement boiteuse : pourquoi échapperais-je au jugement ? En moi, c'est le clair-obscur, si bien qu'en toute justice, et justement pour pouvoir être en vérité dans la vie éternelle, je dois passer par le « jugement », même si le terme n'est pas absolument heureux, puisque je n'aurai pas d'autre juge que ma propre conscience dans le miroir de Dieu, et que la seule question, la seule réquisition sera : ai-je aimé ? Dans la foi, je sais que je suis sauvé avant même d'être « jugé ». Celui qui refuserait sciemment de croire serait par là même « jugé », puisqu'il refuserait la vie divine qui lui serait offerte (mais on peut absolument préférer sa propre vie à celle de quiconque, fût-ce Dieu). Il reste que dès aujourd'hui dans le monde, la division est perceptible entre ceux qui préfèrent les ténèbres (dans une certaine mesure, moi homme partagé, je préfère mes ténèbres à la Lumière) et ceux qui « viennent à la Lumière », qui « agissent selon la vérité ». Même pour le saint, ses œuvres ne sont pas ce qui le sauve, mais à l'inverse, elles ne font que réaliser sa foi, et comme la foi, c'est se laisser emplir de Dieu, ses œuvres ne sont plus ses œuvres (« c'est le Christ qui vit en moi », dit Paul), mais celle même que je réalise à partir de l'Esprit qui est en moi : c'est l'Esprit qui agit en moi, et je ne suis plus que son agent – mais il faut que ma foi soit bien pure ! Et si elle ne l'est pas, que je me tourne vers la Lumière, non pour me voir condamné mais pardonné et capable de poursuivre la tâche, même en boitant.

L'Annonciation du Seigneur (25 mars)

Livre d'Isaïe (7,10-14)

Le Seigneur envoya le prophète Isaïe dire au roi Acaz : « Demande pour toi un signe venant du Seigneur ton Dieu, demande-le au fond des vallées ou bien en haut sur les sommets. » Acaz répondit : « Non, je n'en demanderai pas, je ne mettrai pas le Seigneur à l'épreuve. » Isaïe dit alors : « Écoutez, maison de David ! Il ne vous suffit donc pas de fatiguer les hommes : il faut encore que vous fatigiez mon Dieu ! Eh bien ! Le Seigneur lui-même vous donnera un signe : Voici que la jeune femme est enceinte, elle enfantera un fils, et on l'appellera Emmanuel, (c'est-à-dire : Dieu-avec-nous).

Sombre politique du temps d'Acaz ! Coalitions, calculs, divisions. Rien de nouveau sous le soleil, donc ; surtout, rien de moins nouveau que le désintérêt pour YHWH. Colère d'Isaïe, colère de Dieu ? Oui, mais paradoxale, puisqu'elle est promesse de vie et de Salut. Obstination de Dieu à sauver. Mais pour quel résultat : tout ce qui prouvera la fidélité de Dieu, c'est un « petit reste » demeuré fidèle à son Dieu. Au-delà de tous les malheurs et désastres, c'est la foi obstinée (obstination pour obstination) qui fait ce petit reste. Comment sera signifié que Dieu sauve ? Par un enfant. Un descendant de David. Un simple *Gott mit uns* ? Cela pourrait, aurait pu être, mais cela ne sera pas : l'enfant sera complètement inattendu, sauf de bien peu, et en premier de Marie, la toute-ouïe à la Parole, et à cette Parole d'Isaïe. La sainteté, ce n'est pas de ne pas désirer, c'est de vivre son désir sur le mode de l'humilité, du « service » : Je suis la servante du Seigneur. Sur le mode du se-donner. C'est ce qui fut le principe de vie, le mode d'être fondamental de Marie. Parce que Dieu l'a voulu ainsi ? L'a choisie elle *entre toutes les femmes* ? Oui, mais elle n'a pas cessé de dire oui, et pas seulement le jour dit de l'Annonciation. Sur cette terre, on ne saura jamais comment les choses se sont passées, qui fut l'ange Gabriel. Nous sommes totalement, symétriquement à l'opposé de toute coalition, calcul, division, à l'opposé d'Acaz. Marie ne fatigue pas Dieu. Marie pose des questions, demande comment la chose se fera, et pour elle, ce n'est pas mettre Dieu à l'épreuve mais au contraire se mettre à l'écoute. Le signe, ce sera le Seigneur même grandissant dans son sein, alors qu'elle n'a pas *connu d'homme*.

Psautre 39 (7-11)

*Tu ne voulais ni offrande ni sacrifice,
tu as ouvert mes oreilles ; **

tu ne demandais ni holocauste ni victime,
alors j'ai dit :
« Voici, je viens.
Dans le livre, est écrit pour moi
ce que tu veux que je fasse.
Mon Dieu, voilà ce que j'aime : ta loi me tient aux entrailles. »
J'annonce la justice dans la grande assemblée ;
vois, je ne retiens pas mes lèvres,
Seigneur, tu le sais.
Je n'ai pas enfoui ta justice au fond de mon cœur,
je n'ai pas caché ta fidélité, ton salut ;
j'ai dit ton amour et ta vérité à la grande assemblée.

Psaume d'une foi impressionnante, à ceci qu'elle devient totalement spirituelle, sans plus rien de formel, de rituel, ressortissant à de la « religion » : *Je réponds : Je viens. Je m'offre moi-même*, non pas en vertu d'une décision souveraine (le mérite m'en reviendrait, et où serait encore le pur et tendre amour ?) mais en toute humilité et obéissance, puisque c'est pour répondre et en réponse à une *demande*. Des oreilles au cœur et du cœur aux lèvres la Parole n'est freinée par aucun obstacle du genre *moi*. Le culte spirituel, quel est-il ? Suprêmement celui qui est le reflet de l'obéissance du Fils éternel au Père éternel, obéissance éternelle (Jésus toujours en prière, pas comme moi !). Le culte spirituel est pure *relation* à l'Autre, il est purement (inter)personnel. Suprême banalité : si j'aime, j'ai accompli la Loi et les prophètes. Banalité en réalité inaudible.

Lettre aux Hébreux (10, 4-10)

Il est impossible que le péché soit enlevé par le sang des animaux. Aussi, en entrant dans le monde, le Christ dit, d'après le Psaume : 'Tu n'as pas voulu de sacrifices ni d'offrandes, mais tu m'as fait un corps. Tu n'as pas accepté les holocaustes ni les expiations pour le péché ; alors, je t'ai dit : Me voici, mon Dieu, je suis venu pour faire ta volonté, car c'est bien de moi que parle l'Écriture'. Le Christ commence donc par dire : Tu n'as pas voulu ni accepté les sacrifices et les offrandes, les holocaustes et les expiations pour le péché que la Loi prescrit d'offrir. Puis il déclare : 'Me voici, je suis venu pour faire ta volonté'. Ainsi, il supprime l'ancien culte pour établir le nouveau. Et c'est par cette volonté de Dieu que nous sommes sanctifiés, grâce à l'offrande que Jésus Christ a faite de son corps, une fois pour toutes.

Jésus, parce qu'il est le Messie de Dieu Fils de Dieu, qui dit : le Père et moi, nous sommes UN, est celui qui accomplit totalement, au-delà de tout ce qui avait pu être anticipé (pas grand chose...), la parole prophétique du psaume, de ce psaume d'obéissance, d'amour (*Je suis plein de Toi et je*

ne vis que pour Toi et ma vie est de faire Ta volonté). Parce que l'accomplissement spiritualise totalement le don (qui n'est plus une simple offrande rituelle mais la personne même, et ici Dieu en personne, dans la personne du fils, se donnant lui-même pour le Salut de sa Création), Paul dit (quelle violence !) que l'ancien culte est supprimé. Il n'apparaît plus que comme la pâle image de ce qu'il annonçait. Le rideau du Temple se déchire, le Temple est détruit, le culte disparaît pour toujours : ne demeure plus que le Mur des Lamentations. Et pour que plus jamais le culte ne puisse être rétabli, une mosquée occupe la place ! Le judaïsme synagogal repose sur un traumatisme et une tragédie. Les Juifs sont et ne sont plus que des survivants. Et le « nouveau culte », quel est-il ? Le corps et le sang du « sacrifice ». Le seul sacrifice réel n'est plus un sacrifice, mais une simple exécution par les Romains (mais quand même, grandeur de Pilate ! du Roi des Juifs). Le nouveau culte n'a de réalité qu'en signifiant ce Réel qu'est la Croix, la mort de Jésus condamné à mort par les dirigeants juifs. Et maintenant ? Le christianisme est devenu à son tour une religion, avec son formalisme et son juridisme, de sorte que même le culte « en esprit et en vérité » est continuellement menacé et requiert une quotidienne conversion. Paul dit que nous sommes des vases d'argile : heureusement que nous avons la promesse de Jésus (*je suis avec vous jusqu'à la fin des temps*), mais l'Esprit, l'Esprit de la pentecôte, l'Esprit de Jésus, a bien du fil à retordre, devant nos divisions, nos calculs, nos coalitions pour l'emporter sans que ce soit Lui qui l'emporte : nous avons la rage de nos propres œuvres, ce qui entraîne l'absence de Dieu, le silence de Dieu dans ce monde ravagé. Il faut vraiment croire de foi qu'il est sauvé !

Évangile selon saint Luc (1, 26-38)

L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une jeune fille, une vierge, accordée en mariage à un homme de la maison de David, appelé Joseph ; et le nom de la jeune fille était Marie. L'ange entra chez elle et lui dit : « Je te salue, Comblée-de-grâce, le Seigneur est avec toi. » À cette parole, elle fut toute bouleversée, et elle se demandait ce que pouvait signifier cette salutation. L'ange lui dit alors : « Sois sans crainte, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que tu vas concevoir et enfanter un fils ; tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand, il sera appelé Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il régnera pour toujours sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. » Marie dit à l'ange : « Comment cela va-t-il se faire, puisque je suis vierge ? » L'ange lui répondit : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ; c'est pourquoi celui qui va naître sera saint, et il sera appelé Fils de Dieu. Et voici qu'Élisabeth, ta cousine, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse et elle en est à son sixième mois, alors qu'on l'appelait : 'la femme stérile'. Car rien n'est impossible à Dieu. »

Marie dit alors : « Je suis la servante du Seigneur ; que tout se passe pour moi selon ta parole. » Alors l'ange la quitta.

C'est naturellement un texte qui soulève beaucoup de questions, même pour celui qui croit, et qui croit à la conception virginal et surnaturelle de Jésus-Fils-de-Dieu, Fils-du-Très-Haut. Chez Matthieu, c'est Joseph, le bientôt mari, qui songe (quel cauchemar, Marie est en sainte ! Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit !) et prend la bonne décision. Luc connaît beaucoup mieux les femmes, c'est un tendre et un spirituel, sensible à l'intériorité, et je pense en premier lieu au cœur de Marie. En même temps – mais je parle sans être exégète – on voit que le texte, écrit je ne sais combien d'années après les événements (racontés à qui par Marie ?) est une reconstruction. Pourquoi « l'ange » se met-il à parler de la cousine Élisabeth, sinon parce qu'il vient d'en être question juste avant : Luc fait progresser la Geste de Dieu de cousine en cousine, de cousin en cousin, et la mention d'Élisabeth enceinte donne une importance majeure à Jean le baptiste dans l'économie de l'Incarnation, de l'entrée du Fils de Dieu dans l'Histoire. Je supposerais même que c'est l'annonce à Marie de la grossesse incroyable d'Élisabeth qui la dispose à connaître à son tour le fait de Dieu. En entendant la nouvelle, Marie se pense enceinte à son tour, à la suite d'une conception divine. Marie se pense enceinte, accueille cette pensée, si bien qu'il y a parfaite coïncidence entre le fait de l'être réellement et le fait d'en avoir accueilli la pensée. Dès que Marie apprend qu'Élisabeth est enceinte, elle l'est aussitôt et se rend aussitôt – en hâte – auprès de sa cousine. C'est très important pour comprendre ce qui se passe, pour relier les choses. C'est Élisabeth qui lui dit : *tu es bénie entre toutes les femmes, le Seigneur est avec toi et tu es la mère de mon Seigneur, le Sauveur, Dieu-sauve, c'est lui que tu portes, en toi les Écritures s'accomplissent, dans cet enfant que tu vas appeler Jésus*. Le fait réel est que Marie est enceinte alors qu'elle n'a couché avec personne, elle le dit bien, et Joseph ne la touchera pas : elle est en réalité la femme d'un autre, la femme de Dieu, la femme du Saint Esprit. Pauvre Joseph, mais naturellement la tradition en a fait un saint et de fait il a montré à plusieurs reprises que c'était un homme juste au sens biblique, obéissant aux inspirations divines, lui aussi méditant tous ces événements dans son cœur : cela, on ne le dit pas assez de Joseph. Et il s'est retrouvé affublé d'une femme avec laquelle il ne pouvait pas coucher, et il l'a tout de même vaillamment gardée chez lui et il a courageusement et avec constance travaillé pour elle et son fils, durant de longues années, puisqu'il est encore en vie lorsque Jésus a douze ans. Joseph mérite une immense admiration. Avec Marie, il va vivre avant la lettre les conseils évangéliques, une vie pour ainsi dire monastique, si bien que le petit Jésus sera à bonne école : l'école de la sainteté, ce qui a dû accélérer sa prise de conscience humaine de sa condition divine : Marie et Joseph également, ratifiant la parole de son « épouse », ont instruit Jésus de ses origines, sitôt qu'il a su parler et comprendre. Mais Marie n'a pas non

plus cessé de parler à son bébé, au grand bonheur de Françoise Dolto. En attendant, elle a passé trois mois avec sa cousine : quelle liberté, tandis que son mari Joseph reste seul à Nazareth ! L'évangile de Luc apparaît vraiment capital, et il faut lire et relire tout le premier chapitre comme un tout, où Élisabeth joue pour ainsi dire le rôle de l'ange : c'est peut-être bien elle qui a fait comprendre à Marie ce qui venait de lui arriver, en même temps que Marie lui racontait ce qui venait de lui arriver, au moment où elle avait appris que sa chère cousine attendait un enfant que seul Dieu avait pu lui donner (avec, quand même, l'aide de Zacharie, tandis qu'on a bien compris que Joseph n'est pour rien dans la conception de Jésus – mais il reste qu'il est dans le consentement, dans le oui à cette venue).

5ème dimanche de Carême (29 mars)

Livre de Jérémie (31, 31-34)

Voici venir des jours, déclare le Seigneur, où je conclurai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une Alliance nouvelle. Ce ne sera pas comme l'Alliance que j'ai conclue avec leurs pères, le jour où je les ai pris par la main pour les faire sortir d'Égypte : mon Alliance, c'est eux qui l'ont rompue, alors que moi, j'avais des droits sur eux. Mais voici quelle sera l'Alliance que je conclurai avec la maison d'Israël quand ces jours-là seront passés, déclare le Seigneur. Je mettrai ma Loi au plus profond d'eux-mêmes ; je l'inscrirai dans leur cœur. Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Ils n'auront plus besoin d'instruire chacun son compagnon, ni chacun son frère en disant : « Apprends à connaître le Seigneur ! » Car tous me connaîtront, des plus petits jusqu'aux plus grands, déclare le Seigneur. Je pardonnerai leurs fautes, je ne me rappellerai plus leurs péchés.

Une Alliance qui n'a jamais cessé de devoir être renouvelée, mais cette fois-ci (Jérémie fait-il un rêve, ou bien dit-il ce que Dieu va nécessairement accomplir, car c'est dans la logique de Dieu ? - et lui est dans la logique de Dieu, et c'est cela que l'on appelle un prophète : celui qui est dans la logique de Dieu), de quelle nouveauté s'agit-il ? Des événements historiques, nous passons à ce que je pourrais appeler un invènement spirituel, puisque c'est dedans, à l'intérieur que doit advenir la nouveauté : dans le cœur. Les gens d'Israël, le troupeau du Berger d'Israël, voici qu'ils connaîtront le Seigneur « par cœur », sans avoir à être instruits et à devoir apprendre. Ils seront remplis de la connaissance de YHWH. Soit un tel accomplissement est eschatologique, car on sait bien que la foi d'Israël est comme la brume du matin - ce qui ne dispense pas Jérémie de crier à la conversion ; soit adviendra Celui qui récapitulera

Israël et, quant à Lui, sera rempli jusqu'au bord de la connaissance de YHWH – et seul YHWH connaît parfaitement YHWH. Il viendrait donc lui-même ? Même pour Jérémie, est-ce pensable, que Dieu lui-même descende (« Ah, si tu descendais des cieux !... ») et remplisse les cœurs de Sa connaissance, ce qui veut dire de son amour ?

Psaume 50 (3-4, 12-13, 14-15)

*Pitié pour moi, mon Dieu, dans ton amour,
selon ta grande miséricorde, efface mon péché.
Laves-moi tout entier de ma faute,
purifie-moi de mon offense.*

*Crée en moi un cœur pur, ô mon Dieu,
renouvelle et raffermis au fond de moi mon esprit.
Ne me chasse pas loin de ta face,
ne me reprends pas ton Esprit Saint.*

*Rends-moi la joie d'être sauvé ;
que l'Esprit généreux me soutienne.
Aux pécheurs, j'enseignerai tes chemins ;
vers toi, reviendront les égarés.*

En fait, Dieu n'est pas un accusateur. L'accusateur, dans la Bible, c'est le diable, le diviseur. Naturellement, l'Écriture ne cesse d'exprimer la consternation de Dieu, sa colère et tous les sentiments par lesquels passent la déception devant celui qui s'égare parce qu'il reste sourd aux appels et veut suivre obstinément son propre chemin, même s'il s'y perd : au moins est-ce le sien, conforme à son désir (même aveugle, ce désir). Ceux qui ne veulent pas entendre parler de Dieu l'accusent d'être un accusateur, en particulier via la « théorie » du péché, comme si le péché n'était pas le mal que je fais réellement, en refusant d'aimer (parce que cela vient entraver mes désirs et mes entreprises), mais un injuste objet d'accusation de la part de Dieu qui nous empêcherait d'exister. Or, même d'un point de vue simplement moral, la spiritualité juive du péché est bien ce qui a le plus au monde (avant Jésus Christ), permis l'approfondissement de la conscience, et donc du soi, de l'être personnel. Sans la reconnaissance intérieure du mal intérieur, du mal comme quelque chose d'intérieur, qui se joue dans la conscience, l'homme reste largement à l'extérieur de lui-même. C'est pourquoi Jérémie rêve d'une conversion des cœurs, et non pas d'une conversion officielle d'Israël. « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi ! ». La désolation divine n'est pas d'un propriétaire spolié de son droit, mais d'un mari délaissé. Serait-ce Lui qui n'aurait pas su aimer comme il faut ? C'est bien ce dont l'accuse le peuple, dès que rien ne va plus (ce

qui est fréquent). Le peuple ne dit rien et accepte la cohabitation quand tout va bien, mais dès que... alors il montre qu'à la vérité il n'a pas la foi, cette confiance absolue, celle qui s'affirme plus que jamais dans l'épreuve (c'est là qu'aimer ne va plus de soi).

Le psalmiste ne nie pas le mal mais dit bien : *j'ai péché contre toi* en me fermant à mon prochain, en faussant les balances de mon commerce, en payant le moins possible mon salarié, en conservant ce que je pouvais donner. Il le dit à la première personne. Le pécheur est celui qui demande : recrée mon cœur. La demande du cœur convertit le cœur, parce qu'elle est l'acte d'ouvrir la porte à l'Esprit. Le pécheur ne prétend pas se purifier lui-même, parce que faire le mal n'est pas en soi une affaire autonome : cela blesse autour de soi, et le Créateur est toujours blessé dans sa créature. On ne se purifie pas de son péché, on demande (derechef) pardon à l'Autre. *Ce que je ne peux pas, Tu le peux*. Quoiqu'il en soit de moi, je suis encore en mesure de demander. C'est demander qui sauve. Car demander, c'est « ouvrir son cœur », et Dieu ne reste jamais à la porte, faisant la fine bouche. Celui qui prétend ne pas « pécher » ne peut pas se convertir. Et l'on n'a pas attendu « le christianisme » pour inventer le péché... C'est au contraire la grandeur d'Israël.

Lettre aux Hébreux (5, 7-9)

Le Christ, pendant les jours de sa vie mortelle, a présenté, avec un grand cri et dans les larmes, sa prière et sa supplication à Dieu qui pouvait le sauver de la mort ; et, parce qu'il s'est soumis en tout, il a été exaucé. Bien qu'il soit le Fils, il a pourtant appris l'obéissance par les souffrances de sa Passion ; et, ainsi conduit à sa perfection, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la cause du salut éternel.

Celui qui s'adresse aux *Hébreux* (c'est donc qu'on pouvait encore les appeler ainsi à l'époque) accorde tout son sérieux à la souffrance. Oui, dirait Paul, nous sommes déjà ressuscités avec le Christ ; alors les événements heureux ou malheureux, les pertes, les morts, les douleurs, sont-ils si importants, puisque passagers, voire destinés à éprouver la solidité de la foi ? Ce ne sera pas un paradoxe gratuit si je dis que Jésus Christ Fils de Dieu a accepté de passer par la souffrance (et même une souffrance atroce) et la mort (imagine-t-on cela vraiment, tranquillement installé devant une table, même en train de réfléchir ?), j'allais dire : c'est parce que souffrance et mort n'étaient pas le terme ultime, mais qu'il y avait bien « quelque chose » après. Sinon, le Christ serait bien mort pour rien. Je dirais plutôt : la souffrance et la mort étaient devenus effectivement le terme ultime pour nous (sinistre Adès, sinistre Shéol). Donc Dieu est mort *pour* que souffrance et mort ne soient plus le terme

ultime. Il ne pouvait pas empêcher tout simplement de souffrir et de mourir sans empêcher à peu près tout, à peu près tout d'une vie libre, d'une vie « humaine » avec ses effets et ses conséquences (c'eût été, par exemple, empêcher les effets de la nature qui n'aurait plus été une nature ; empêcher les effets des actions mauvaises : c'eût été paralyser le monde qui n'est qu'un monde d'effets). Donc qu'a fait la faiblesse de Dieu ? Elle s'est mise à la merci du mal pour que celui-ci se saisisse d'elle, et partant se saisisse de Lui – car elle n'aurait pas pu se saisir d'un Dieu tout puissant. Impuissant devant le mal (puisque ne réglant pas la question par la toute-puissance), il a fait de cette impuissance le moyen même du Salut. Car en effet il y a une limite au mal, et cette limite, c'est Dieu que le mal ne peut atteindre – si ! il peut l'atteindre dans sa faiblesse et son impuissance, mais cela n'a pu le dissuader d'aimer, cela n'a pu dissuader l'Amour de cesser d'être Amour. C'est donc l'Amour réduit à l'impuissance qui nous a sauvés. L'amour mort d'amour.

Ce qui est toujours surprenant dans ce passage des Hébreux, c'est la chute : *et il a été exaucé*. Il n'a pas été sauvé de la mort et il a été exaucé ? il a été exaucé parce qu'il a été sauvé de la mort – et cela ne veut pas dire qu'il a fait l'économie de la mort, qu'il a échappé à la mort (comme l'imagine le Coran), mais qu'il a été SAUVÉ de la mort dans laquelle il était effectivement descendu (icône du Samedi saint). Être sauvé, ce n'est pas échapper. Ce n'est pas une fuite. Être sauvé, c'est lorsque la mort est anéantie comme terme ultime, et ce n'est pas en la contournant ou en l'évitant que Dieu aurait pu l'anéantir comme inscrite dans... dans l'homme ? Dans la nature ? Dans sa nature ? Pas le moment de m'engager dans un traité en trois parties plus une synthèse ! C'est l'être de l'homme qui était voué au néant et il fallut donc que l'Amour immortel se fasse homme et meure d'amour pour le sauver de cette mort, en sauvant son humanité de cette mort. Cela suppose une unité ontologique de l'humanité assumée par le Christ, pour que, assumant l'homme dans son propre être-homme, il assume par là toute l'humanité en extension. Ce n'est pas, en vérité, une affaire de métaphysique et de « nature », mais bien une affaire divine, une affaire pensable théologiquement et théologiquement seulement, en tant que l'humanité est pour Dieu sa création, que chaque homme singulier est créé *dans le Verbe*. Dans le *Logos*. C'est dans le *Logos* que se trouve le *logos* de l'homme. Je n'existe et ne subsiste que dans et par la divine Parole, la divine Pensée. C'est en Elle que je vivais et mourais, c'est en Elle mourant de ma mort que désormais je vis de Sa vie.

Évangile selon saint Jean (12, 20-33)

Parmi les Grecs qui étaient montés à Jérusalem pour adorer Dieu durant la Pâque, quelques-uns abordèrent Philippe, qui était de Bethsaïde en Galilée. Ils lui firent cette demande : « Nous voudrions voir Jésus. » Philippe va le dire à André ; et tous deux vont le dire à Jésus. Alors Jésus

leur déclare : « L'heure est venue pour le Fils de l'homme d'être glorifié. Amen, amen, je vous le dis : si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il donne beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perd ; celui qui s'en détache en ce monde la garde pour la vie éternelle. Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive ; et là où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. Maintenant je suis bouleversé. Que puis-je dire ? Dirai-je : Père, délivre-moi de cette heure ? - Mais non ! C'est pour cela que je suis parvenu à cette heure-ci ! Père, glorifie ton nom ! » Alors, du ciel vint une voix qui disait : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. » En l'entendant, la foule qui se tenait là disait que c'était un coup de tonnerre ; d'autres disaient : « C'est un ange qui lui a parlé. » Mais Jésus leur répondit : « Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, c'est pour vous. Voici maintenant que ce monde est jugé ; voici maintenant que le prince de ce monde va être jeté dehors ; et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes. » Il signifiait par là de quel genre de mort il allait mourir.

L'évangile de Jean a toujours quelque chose de grandiose. Jean fait parler Jésus, et c'est le Fils de Dieu, le Logos éternel que l'on entend parler. En même temps, c'est l'émotion humaine de Jésus qui devient si gigantesque qu'elle semble troubler Dieu même dans son Ciel. Gloire d'une théophanie, comme si la divinité débordait de toute part, alors que le point de départ n'est que la requête de quelques « Grecs ». Mais Jésus percevait alors, à travers sa renommée qui prend, avec les « Grecs », quelque chose d'universel, que ce pour quoi il est venu s'accomplir, est imminent, et il y a de quoi trembler, à l'approche de ce qu'il sait devoir être terrible, non pas un tremblement de terre, mais un tremblement d'homme, et un tremblement d'homme qui en effet va faire trembler, vibrer toute la terre, la terre entière, jusqu'aux Grecs. Pourquoi les Grecs s'adressent-ils à Philippe « parce qu'il est de Bethsaïde » ? Il porte un nom grec, doit parler grec et pas seulement araméen. Il est au « carrefour des nations ». La réponse de Jésus est à une hauteur himalayenne au-dessus de la question-demande. *Oui, vous allez Me voir. Je serai élevé de terre et toute la terre sera parcourue par l'ombre de la croix, mais sur la croix, la Vie sera suprêmement vivante et donnera Vie à toute vie, à toute pauvre vie mortelle. Je ne vous sauverai pas de votre pauvre vie mortelle, je sauverai votre pauvre vie mortelle, j'en ferai de la Vie éternelle (de l'Amour, à partir de vos pauvres tentatives et de vos refus). C'est pour cela que moi, la Vie éternelle, je me suis fait vie mortelle.* Jésus a de quoi être bouleversé, car jamais entreprise de recreation de la Création n'avait eu lieu ni n'aurait plus jamais lieu avant la consommation des siècles (mais de cela, on ne peut rien dire, et l'on peut même imaginer un univers sans fin, des hommes migrant dans l'espace-temps – mais pourtant créatures mortelles ressuscitant pour une vie éternelle). En une seule fois, Jésus, sous la

plume de Jean, dit encore tellement de choses : être glorifié par la croix, quand on sait ce qu'est la gloire de Dieu (on ne le sait pas) ; ainsi était-ce pour la gloire de Dieu que Lazare était mort, pour qu'elle soit manifestée. Et puis *si le grain ne meurt...* Cette loi, Jésus se l'applique d'abord à lui-même pour être le premier ressuscité en qui tous puissent ressusciter à leur tour. Et : ce monde est jugé. Nul besoin de tribunal, car il suffit de le soupeser, de l'évaluer à l'aune de la Vérité en personne, celle qui regarde le monde du haut de la croix, qui le regarde avec amour, ce monde qui le crucifie avec haine. Donc Jésus ne dit pas : le monde passera en jugement ; il dit que ce monde est jugé, dans le présent du Verbe qui s'offre à lui et qui devient la mesure de tout jugement (être jugé sur l'amour devient le seul jugement, et il n'y a même plus besoin d'une bien grosse et bien méchante condamnation : le monde est condamné du seul fait qu'il n'aime pas, mais en même temps le mal du monde va être jeté hors du monde. Car, dit-il, *je ne suis pas venu pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé.*

Dimanche des Rameaux et de la Passion du Seigneur (5 avril)

Évangile selon saint Marc (11, 1-10)

Quelques jours avant la fête de la Pâque, Jésus et ses disciples approchent de Jérusalem, de Bethphagé et de Béthanie, près du mont des Oliviers. Jésus envoie deux de ses disciples : « Allez au village qui est en face de vous. Dès l'entrée, vous y trouverez un petit âne attaché, que personne n'a encore monté. Détachez-le et amenez-le. Si l'on vous demande : 'Que faites-vous là ?' répondez : 'Le Seigneur en a besoin : il vous le renverra aussitôt.' » Ils partent, trouvent un petit âne attaché près d'une porte, dehors, dans la rue, et ils le détachent. Des gens qui se trouvaient là leur demandaient : « Qu'avez-vous à détacher cet ânon ? » Ils répondirent ce que Jésus leur avait dit, et on les laissa faire. Ils amènent le petit âne à Jésus, le couvrent de leurs manteaux, et Jésus s'assoit dessus. Alors, beaucoup de gens étendirent sur le chemin leurs manteaux, d'autres, des feuillages coupés dans la campagne. Ceux qui marchaient devant et ceux qui suivaient criaient : « Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni le Règne qui vient, celui de notre père David. Hosanna au plus haut des cieux ! »

Les trois quarts de ce fragment de récit sont consacrés à l'épisode du petit âne. C'est certainement plus important qu'il n'y paraît, ce n'est pas anecdotique. Jésus ne veut pas entrer à pieds dans Jérusalem, pour marquer sa gloire, la gloire de sa royauté. Mais en même temps sa royauté n'est pas de ce monde : elle n'est pas *encore plus* glorieuse, elle est souverainement humble (l'humilité absolue de l'Amour). L'âne

symbolise donc l'humilité. De plus c'est un âne d'emprunt, car Jésus n'est propriétaire de rien et a besoin des autres, de ceux qui ont. Les disciples vont se servir, sur l'ordre de Jésus, sans demander la permission – mais Jésus sait bien qu'il va y avoir une réaction : qu'avez-vous à détacher cet ânon ? Êtes-vous des voleurs ? Tout appartient à Dieu, Dieu dispose de tout, au sens où la propriété privée constitue une limitation qui ne doit pas arrêter le Passage de Dieu, la Pâque de Dieu. D'où le sang-gène de Jésus. Mais cela va aussi permettre aux disciples de dire : c'est pour le Seigneur ! C'est une annonce, c'est un évangile. Jésus, comme du pain et du vin, se sert des créatures pour que sa Parole s'incarne. Il s'en sert ; il ne vole pas, il emprunte ; et même les épis de blés mangés dans les champs signifient que Jésus est maître de la Création comme il est maître du shabbat, et que la propriété a ses limites, est relative, que le droit de glaner existe, car ce n'est pas l'homme qui est pour la propriété. Le petit âne d'emprunt, Jésus s'en sert donc comme des « espèces » du sacrement. Le propriétaire de l'âne laisse faire. Il devient donc participant de l'entrée du Roi dans sa ville. Quelque chose d'important le rend important (lui fait vivre quelque chose d'important, dont il va se souvenir à jamais). Et cet âne n'a jamais été monté. Jésus est le premier. C'est un âne nouveau, pour une action nouvelle et neuve et unique et éternellement jeune, puisqu'il n'y a qu'un seul Messie, désormais, qui soit attendu. Il ne fallait pas un âne qui eût déjà servi. Un *pacte neuf* s'inaugure avec le franchissement des murailles de la Ville. C'est ce pacte qui, de la vieille cité de Melkisédek, va faire la Jérusalem descendue du Ciel, la Cité sainte. En entrant par la porte, Jésus divinise Jérusalem, qui n'en sait rien !

Livre d'Isaïe (50, 4-7)

Dieu mon Seigneur m'a donné le langage d'un homme qui se laisse instruire, pour que je sache à mon tour réconforter celui qui n'en peut plus. La Parole me réveille chaque matin, chaque matin elle me réveille pour que j'écoute comme celui qui se laisse instruire. Le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille, et moi, je ne me suis pas révolté, je ne me suis pas dérobé. J'ai présenté mon dos à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe. Je n'ai pas protégé mon visage des outrages et des crachats. Le Seigneur Dieu vient à mon secours ; c'est pourquoi je ne suis pas atteint par les outrages, c'est pourquoi j'ai rendu mon visage dur comme pierre : je sais que je ne serai pas confondu.

Même s'il n'y avait pas eu Jésus – mais alors quelle foi il fallait pour se laisser instruire, entendre cet inouï – la lecture d'Isaïe devait faire entendre au juste d'Israël que l'homme de Dieu, ce n'est pas l'apparatchik côté Temple ou Sanhédrin, mais le pauvre, la voix qui crie dans le désert, et même dans le désert assourdissant des marches du Temple avec les vendeurs d'eau bénite, le « serviteur souffrant ». Ceux

qui attendaient le relèvement politique d'Israël n'étaient pas des spirituels, des prophètes – mais alors bien peu l'étaient : la vieille Anne, Zacharie, Jean le baptiseur. Les apôtres vont mettre un temps fou à devenir des spirituels, Jésus va les forcer (mais ils vont se laisser faire, à force de cette amitié à transporter les montagnes qu'ils ont trouvée chez Jésus leur compagnon de route), et cela donnera Pierre, Jean, Philippe. À leur tour, modelés par le Christ, ils pourront réconforter ceux qui n'en pourront plus. Réconforter, c'est déjà sauver, c'est inscrire en direction d'une lumière, non plus du noir. Celui qui fait résonner à son tour la Parole entendue est « prophète », et à son tour un petit messie, puisqu'il fait entendre le Salut. Isaïe (on ne sait même pas qui c'est !) est de ceux-là, si bien qu'il n'y a plus lieu de savoir si celui qui parle est le prophète lui-même à propos de lui-même, ou bien s'il profère les paroles du Serviteur, du Messie souffrant. C'est tellement prophétique qu'il est pour nous impossible de ne pas entendre l'annonce du Messie bafoué et crucifié. Même si on le sait, combien il est difficile d'admettre que le chemin du Salut passe par une telle humiliation et un tel échec et un tel anéantissement. L'Église le supporte si difficilement qu'elle cisèle des crucifix en or et élève des autels et des statues dont la beauté esthétique le drame. Pourtant, comme je me sens loin de l'iconoclasme, le grec ou le calviniste ! Pourtant, comme l'esthétisation de la foi peut être le signe d'un évitement de la foi dans sa nudité ! La réforme cistercienne le sut fort bien. La socialisation de la foi dans ce qui devient plutôt de la religion ne nous fait pas échapper au discours de l'annonce « par la culture », par l'art. Par la musique de Bach etc. Mais à la vérité, aucune cantate, aucune Passion n'a jamais converti que celui qui était déjà disposé et prêt à entendre la Parole, au-delà de la jouissance esthétique. Cependant, la dérive symétrique serait de désensibiliser la foi, de cliver l'ordre du sensible et l'ordre de l'esprit (du spirituel) ou plus justement l'ordre du cœur. Si mes sens sont touchés par la beauté, mais si mon cœur n'est pas touché par la personne, alors mon appréhension n'est qu'esthétique, et l'œuvre ne saurait me convertir : je ne consens alors qu'à une prise en compte intellectuelle, et partant abstraite, de ce qui est signifié.

Si l'on descend dans l'enfer du supplicié, du torturé, pourquoi soudain le lien, l'enchaînement inéluctable se fait-il entre : ouvrir ses oreilles, se laisser instruire, recevoir la Parole, et : subir ce destin de supplicié. Pourquoi le monde (et moi-même je suis du monde) ne peut-il, à un tel point, entendre la Parole de Celui qui le rappelle à sa vérité ? Tout irait bien, si j'ose dire, si le monde était l'œuvre d'un dieu indifférent, comme le sont les dieux dans l'épicurisme. Mais Dieu est tout sauf indifférent et l'on pourrait oser dire qu'il est *malade d'amour*, comme dans le *Cantique*, puisque la décision du mal, du négatif, par l'homme qui ne veut plus entendre parler de Celui à qui il pense avoir des comptes à rendre (en réalité la supposée vindicative colère divine porte un autre message), a comme rendu Dieu malade, au point de souffrir, et pour

souffrir autrement que comme un dieu qui ne connaîtrait pas la souffrance, de ce faire chair pour souffrir tout comme nous – et même de souffrir le silence de Dieu, lui Dieu !

Psaume 21 (8-9, 17-18a, 19-20, 22c-24a)

*Tous ceux qui me voient me bafouent,
ils ricanent et hochent la tête :
« Il comptait sur le Seigneur : qu'il le délivre !
Qu'il le sauve, puisqu'il est son ami ! »*

*Oui, des chiens me cernent,
une bande de vauriens m'entoure.
Ils me percent les mains et les pieds ;
je peux compter tous mes os.*

*Ils partagent entre eux mes habits
et tirent au sort mon vêtement.
Mais toi, Seigneur, ne sois pas loin :
ô ma force, viens vite à mon aide !*

*Tu m'as répondu ! +
Et je proclame ton nom devant mes frères,
je te loue en pleine assemblée.
Vous qui le craignez, louez le Seigneur, +*

Plutôt que de prophétie, je parlerai d'enracinement du Christ, véritable sceau des prophètes, dans la tradition hébraïque. Que pense le juif qui lit, psalmodie ce psaume ? (à moins qu'il ne l'évite comme trop contaminé par la récupération chrétienne ?) S'il a vraiment la foi, il ne laisse rien de l'Écriture de côté, n'est pas hypocrite, en vrai Nathanaël. Donc s'il ne pense pas à Jésus, il pense à lui-même, à la foi dans le malheur, et en fin de compte au peuple juif passé, présent et à venir. Mais pour le chrétien, encore un texte qui parle, non ! qui montre le crucifié. Et puis je reviens à moi, bon Juif, et à ce qui demeure ma joie, celle que donne la réponse de la foi. Dieu est-il silencieux, se tait-il ? Mais s'il me répond ? Parole de YHWH, Parole de l'Éternel. Tu me réponds dès que je proclame Ta Parole. Je l'entends qui me parle ; mais si moi je me tais, je laisse se taire Ta Parole, et pas étonnant alors que je ne l'entende plus. Pour garder la foi, le mieux est donc de remâcher la Parole jour et nuit, pour l'entendre sans cesse. J'ai eu, j'ai la foi, et de la foi *d'heureuses paroles ont jailli*. Ces paroles demeurent et deviennent, sont aussitôt devenues Ta Parole – car je sais très bien distinguer ce qui vient de moi et ce qui vient de Toi dans ce qui sourd de mon cœur parlant. Par mon cœur monte Ta parole et ce que j'écris est de la parole – car il y a de l'écriture écrite et de

l'écriture qui parle. De l'écriture qui répond (c'est ainsi qu'elle se distingue de cette écriture dont parle Platon et qui ne répond pas à nos questions, car voici que l'Écriture me répond !)

Lettre de Paul aux Philippiens (2, 6-11)

Le Christ Jésus, lui qui était dans la condition de Dieu, n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu ; mais au contraire, il se dépouilla lui-même en prenant la condition de serviteur. Devenu semblable aux hommes et reconnu comme un homme à son comportement, il s'est abaissé lui-même en devenant obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de tout ; il lui a conféré le Nom qui surpasse tous les noms, afin qu'au Nom de Jésus, aux cieux, sur terre et dans l'abîme, tout être vivant tombe à genoux, et que toute langue proclame : « Jésus Christ est le Seigneur », pour la gloire de Dieu le Père.

Une belle hymne pour Arius et ces pauvres témoins de Jéhovah ! Qui ne savent pas lire ? C'est plus difficile, car le sens des choses passe par celui des mots, et si l'on refuse de faire signifier à la formule *ἐν μορφῇ θεοῦ ὑπάρχων* : *Deus verus de Deo vero*, *Θεὸν ὡληθινὸν ἐκ Θεοῦ ὡληθινοῦ*... *ὁμοούσιον τῷ Πατρὶ*, de même nature ou essence ou substance que le Père, qui peut faire « entendre raison » ? Celui qui n'entend pas se trouve assujéti à son « monde personnel », à la manière dont il a organisé ses représentations, et comment contester sa bonne foi ? Son hostilité à la Tradition de l'Église est généralement motivée par une image qui n'a retenu de l'institution que ses côtés peu vénérables. D'où la résistance de l'adversaire ! *C'est à l'amour dont vous ferez preuve les uns pour les autres que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples.* Aucun autre critère, aucun argument décisif, rien de rationnel... Il ne suffit pas d'avoir raison, et même avoir raison nous donne tant de suffisance... Dans *ὑπάρχων*, il y a *ἀρχή*. Alors, si l'on déclare que le Verbe subsiste sous le Principe, sous le Père, dans la forme de Dieu, mais comme une « émanation », qui pourra vous convaincre qu'il est « vrai Dieu du [ἐκ] vrai Dieu » ? Ce sont les articulations qui font difficulté. Ce qui est « sorti de » Dieu est-il Dieu ? Pourtant Paul dit du Christ qu'il ne *revendiqua pas, ne regarda pas avec envie, son égalité avec Dieu* : *οὐχ ἀρπαγμὸν ἡγήσατο τὸ εἶναι ἴσα θεῷ* ; il ne tint pas, ne considéra pas comme (*ἡγήσομαι*) quelque chose à convoiter (*ἀρπαγμὸν*), d'être égal à Dieu... La phrase signifie, non pas une émanation (aucun terme ne suggère le passage d'être à être), mais une égalité, et que cette égalité de fait, le Christ ne s'en réclame pas (en tant que sujet désirant). Cela autorise l'équivalence entre *subsister dans la forme de Dieu* et *être égal à Dieu*. *Subsister dans la forme* n'induit pas une inégalité (la forme en question n'est pas un contenant), mais signifie alors : avoir la même « forme », le même contours, ou plutôt avoir la *forme même* de Dieu, et la forme de

Dieu, c'est l'essence même de Dieu, c'est Dieu même (en qui il ne saurait y avoir une essence formelle distincte de sa « substance », de ce qu'il « est »). Jésus, en mourant, renonce à sa divinité, et pour y renoncer, il faut bien qu'il la possède. Mais bien sûr, il n'allait pas de soi dans les premiers siècles que la « génération » du Fils ou *Logos* ne soit ni une émanation ni une création. Une fois de plus, il faut s'arracher aux concepts métaphysiques (ceux de la substance et d'un quelque chose émanant d'elle, comme dans le néoplatonisme), pour penser *théologiquement* que la « génération » du Verbe est de l'amour, que Dieu, en soi se fait UN avec son Autre – et qui plus est dans l'Autre de cet autre (l'Esprit). L'Un-unité découle de l'Un-union, ce qui suppose non seulement l'amour du Père pour le Fils, mais que cet amour soit entièrement voulu par le Fils, d'un égal amour. Le Père « pose » l'Amour dans et par qui il va aimer le Fils, et le Fils va aimer librement cet Amour dont il est aimé (c'est pourquoi, une fois de plus, l'Esprit d'Amour ne procède pas de manière univoque du Père et du Fils, à raison de la différence entre *être engendré* et *procéder de*). Le mystère, c'est que le Père « pose » l'Amour, ce qui suppose qu'il soit lui-même Amour, pour poser l'Amour. Il pose l'Amour comme une Personne, lui qui est substantiellement (et pourtant librement) Amour. Or pour être substantiellement Amour, encore faut-il qu'il pose l'Amour comme son Autre, comme un non-soi. D'où la distinction réelle des personnes. Substantiellement, Dieu aime substantiellement (ce qui finit par invalider une conception « substantialiste » de la substance, puisque l'amour n'est pas substance mais relation), tandis que c'est l'opération propre de la Personne *Pneuma* que d'aimer (d'être Grâce), tandis que l'opération propre du Père est de se retirer de sa plénitude substantielle pour laisser être l'Esprit et le Fils, le Fils dans l'Esprit – mais l'Esprit ne va pas moins procéder du fait que c'est en Lui que le fils se reçoit du Père : il ne faudrait pas raisonner en terme d'antériorité ; et non pas moins l'Esprit dans le Fils (l'Esprit procède de l'engendrement du Fils). L'opération propre du Fils est « d'obéir » (par pur et libre Amour, évidemment) à son Père, aussi bien en terme de relation immanente que *ad extra*, dans la Création qui va advenir de ce mouvement trinitaire (c'est pourquoi je pense que Dieu a créé l'univers de toute éternité, n'a pas « attendu » pour créer). Le Père est poète, il « fait », le Fils obéit, l'Esprit aime. Je n'ai peut-être commenté que les deux premiers versets de ce passage si « génial » de Paul. Tout le reste découle de l'obéissance du Fils qui aboutit à la confirmation, comme une boucle qui se referme, que Jésus-Christ est Seigneur, lui qui a dit en effet aux Juifs incrédules : JE SUIS. Ce que seul Dieu peut dire – et cela, les Juifs l'ont tout de suite compris ! Jésus est mort parce que la Vérité nous a trop dérangé dans nos entreprises.

Passion de Jésus-Christ selon saint Marc (14, 1-72; 15, 1-47)

La fête de la Pâque et des pains sans levain allait avoir lieu dans deux jours. Les chefs des prêtres et les scribes cherchaient le moyen d'arrêter Jésus par ruse, pour le faire mourir. Car ils se disaient : « Pas en pleine fête, pour éviter une émeute dans le peuple. »

Par ruse, cela veut dire qu'il ne faut pas que l'arrestation soit publique, en plein jour et devant une foule. Mais pensaient-ils que les choses iraient si vite ? Il me semble qu'ils auraient préféré se saisir de Jésus *après* la Pâque, après que Jérusalem se serait vidée de sa foule de pèlerins. Or c'est avant la Pâque que Judas se décide à vendre Jésus, symboliquement après le récit du parfum de grand prix. Tout se précipite donc, et si l'arrestation aura bien lieu en catimini, dans le noir, comme dans une tragédie de Shakespeare (*It's done !*), ils n'éviteront pas que l'exécution n'ait lieu à l'heure où l'on égorgeait l'agneau pour le repas pascal. Les partisans de Jésus ont été médusés, la fête a eu lieu sans émeute. Mais les Écritures s'accomplissent, au sens le plus fort d'*accomplissement*. Se réalisent. L'Agneau n'est plus une image ou un symbole.

Jésus se trouvait à Béthanie, chez Simon le lépreux. Pendant qu'il était à table, une femme entra, avec un flacon d'albâtre contenant un parfum très pur et de grande valeur. Brisant le flacon, elle le lui versa sur la tête. Or, quelques-uns s'indignaient : « A quoi bon gaspiller ce parfum ? On aurait pu le vendre pour plus de trois cents pièces d'argent et en faire don aux pauvres. » Et ils la critiquaient. Mais Jésus leur dit : « Laissez-la ! Pourquoi la tourmenter ? C'est une action charitable [un geste d'amour] qu'elle a fait[e] envers moi. Des pauvres, vous en aurez toujours avec vous, et, quand vous voudrez, vous pourrez les secourir ; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. Elle a fait tout ce qu'elle pouvait faire. D'avance elle a parfumé mon corps pour mon ensevelissement. Amen, je vous le dis : Partout où la Bonne Nouvelle sera proclamée dans le monde entier, on racontera, en souvenir d'elle, ce qu'elle vient de faire. »

Jésus a bien des amis à Béthanie, puisqu'il n'est pas invité chez Lazare et ses sœurs (si elles habitaient la même maison), mais chez un Simon dont on supposera que Jésus l'avait auparavant guéri de sa lèpre, et le nom lui était resté ; chez Jean, c'est Marie, la femme qui se ruine pour Jésus (mais sans faire la cuisine). Elle veut en particulier le remercier d'avoir rendu Lazare à la vie. Le flacon est d'albâtre, ce qui est déjà du grand luxe. Marie est une folle, c'est évident ! Elle brise le col du flacon, qui ne pourra même pas resservir ; il était tout neuf, comme le tombeau du Golgotha, car il ne faut pas qu'il reserve pour un autre : Jésus est absolument unique, non interchangeable. Et l'on peut dire qu'il en est

ainsi de l'autre Marie, de Marie la mère de Jésus, de Marie mère de Dieu, de l'unique pure et sans péché, qui fut pour son fils comme ce flacon d'albâtre, et moi qui suis « impur », pécheur, rivé à jouir (même si pour l'opinion, ça ne se voit pas !), je sais d'autant mieux ce qu'il peut en être de cette signification, de cette symbolique du vase d'albâtre, du vase très pur, contenant le nard très pur transporté d'Orient, de là où le soleil se lève, d'où vient la lumière. La beauté des symboles n'est pas une beauté qui produit une vérité objective, mais une vérité de sens. Donc Marie, vase très pur, très beau, qui ne sert qu'une fois. Marie de Béthanie verse le parfum sur la tête de Jésus, pas sur ses pieds. Le geste n'est pas d'humilité mais de gloire. Et Jésus glorifie Marie. Il glorifie ce geste que seule pouvait faire une femme. En glorifiant la glorification qu'il a reçue d'elle, il donne la signification non pas volontaire mais vraie du geste. Car Marie ne peut ni vouloir ni savoir que Jésus va bientôt mourir. Mais Jésus le lui fait comprendre, ainsi qu'à toute l'assistance (et il ne pense qu'à cela, depuis si longtemps, à ce passage par le terrible défilé d'angoisse qui va le conduire à la mort). Le gaspillage de Marie est une folie économique (pour Monsieur l'économiste), mais Jésus fait remarquer que c'est hypocrisie, si l'on en tire argument pour ne pas « donner aux pauvres ». La bonne économie, en effet, c'est de « donner aux pauvres » (y compris du travail, pour faire moderne). Jésus nous rassure, si l'on peut dire : des pauvres, vous en aurez toujours avec vous. C'est dire que l'injustice n'est pas près de disparaître, Jésus le sait.

Judas Iscariote, l'un des Douze, alla trouver les chefs des prêtres pour leur livrer Jésus. A cette nouvelle, ils se réjouirent et promirent de lui donner de l'argent. Dès lors Judas cherchait une occasion favorable pour le livrer.

Pourquoi Judas se décide-t-il maintenant ? Pourquoi le Sanhédrin avait-il, profondément, besoin d'une trahison pour s'emparer de Jésus ? L'argent est ce qui est le plus compréhensible, car la récompense en un certain sens occulte le forfait, lui donne un habillage, une justification. Judas n'allait pas livrer Jésus « pour rien », simplement parce qu'il était déçu et qu'il n'y croyait plus (on ne sait pas pourquoi Jésus l'a embauché, et pourquoi Judas a accepté de suivre Jésus pendant si longtemps). Quant aux prêtres, ils craignent Jésus qui non seulement sait leur répondre, mais de plus a de nombreux sympathisants dans l'opinion – et il faut croire que dans Jérusalem et dans toute la Palestine, l'opinion, déjà (comme depuis toujours) compte. Un trahison rassure, donne le sentiment que ça y est, c'est la débâcle, le groupe s'affaiblit, la bande des disciples est en crise : c'est le moment d'en finir. Il y a donc une conjoncture qui explique le moment de la décision de Judas, qui pourrait tenir symboliquement dans le nombre trois. Plus exactement, après une période plus euphorique, Jésus a décidé d'aboutir. Trois ans, trois années

pour former des apôtres, les imprégner de sa Vie et de sa Parole. Maintenant, le moment est venu d'accomplir. Jésus se met de manière déprimante à parler de sa mort. Jésus creuse le lit de la décision de Judas. Il détruit toutes les raisons de continuer à attendre quelque chose de lui. Peu à peu Judas pense peu à peu que Jésus est une erreur, que ce sont les grands-prêtres qui ont raison de s'en prendre à lui. Que Jésus est profondément nihiliste, conduit à la tombe, et qu'il vaut mieux ne plus rien attendre de lui, et même mettre fin à l'expérience, à l'aventure. Jésus provoque donc le découragement ou plutôt la désillusion de Judas. Il ne suffit plus, de la part de ce dernier, que d'un certain agacement face au langage de Jésus, à ses paradoxes, à ce qui peut passer pour de l'arrogance ; et puis de la couverture de l'appât du gain (dont il ne fera rien – car soudain, après coup, méprisé de tous, haï de tous, rejeté par tous, vidé, il comprendra que Jésus seul était l'amour, si bien que le désespoir l'emportera comme une tornade. L'horrible eucharistique ressentie par Judas est son enfer, et je pense que cela lui suffira pour toujours comme enfer, jusque dans la béatitude éternelle. Judas, pour l'éternité, pleurera dans le sein de Jésus et Jésus devra éternellement le consoler en lui disant : *mon ami* !).

Le premier jour de la fête des pains sans levain, où l'on immolait l'agneau pascal, les disciples de Jésus lui disent : « Où veux-tu que nous allions faire les préparatifs pour ton repas pascal ? » Il envoie deux disciples : « Allez à la ville ; vous y rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le. Et là où il entrera, dites au propriétaire : 'Le maître te fait dire : Où est la salle où je pourrai manger la Pâque avec mes disciples ?' Il vous montrera, à l'étage, une grande pièce toute prête pour un repas. Faites-y pour nous les préparatifs. » Les disciples partirent, allèrent en ville ; tout se passa comme Jésus le leur avait dit ; et ils préparèrent la Pâque. Le soir venu, Jésus arrive avec les Douze. Pendant qu'ils étaient à table et mangeaient, Jésus leur déclara : « Amen, je vous le dis : l'un de vous, qui mange avec moi, va me livrer. » Ils devinrent tout tristes, et ils lui demandaient l'un après l'autre : « Serait-ce moi ? » Il leur répondit : « C'est l'un des Douze, qui se sert au même plat que moi. Le Fils de l'homme s'en va, comme il est écrit à son sujet ; mais malheureux celui qui le livre ! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne soit pas né. »

Fête des moissons et fête de la sortie d'Égypte, la *Hag ha-matzot* et *Pessah* durent une semaine, si bien que les Juifs ont leur « semaine sainte », même si elle ne se déroule pas du tout comme la fête chrétienne. Serait-il possible, par esprit de communion, que les Églises chrétiennes fixent Pâques sur le calendrier hébraïque ? Je le voudrais, sans être aucunement expert en calendrier liturgique ! Bref, Jésus va manger le repas pascal le premier jour de cette semaine sainte juive, et nous, nous

l'avons fixé le jeudi, et je ne sais pas si c'est juste ou non, si c'est effectivement le premier jour de la fête. Si cela correspond au 14 Nissân. Les humains sont tellement divisés aussi sur des symboles, qui viennent signifier lesdites divisions ! Jésus veut manger la Pâque avec les Douze, mais on ne sait quels sont les disciples qui font les préparatifs. S'ils ne font pas partie des Douze, ce qui semble, cela indique que la première communauté « chrétienne » est déjà assez organisée et hiérarchisée sous la conduite de Jésus. Que déjà une diaconie, des services organisés prennent forme, pour assurer l'intendance de l'Église, si l'on peut déjà employer ce mot. Jésus ne multiplie pas les pains tous les jours : il faut que ce geste ne perde pas sa valeur de signe. Ce soir, c'est un nouveau signe, bien que son anticipation soit perceptible plus d'une fois (il lève les yeux au Ciel, il prononce la bénédiction, il rompt le pain en morceau, le fait distribuer par les apôtres). S'il réserve la Pâque au Douze, c'est pour pouvoir les instituer dans leur mission eucharistique. C'est seulement aux Douze qu'il dit : *faites ceci...* Pour l'instant, c'est la trahison qui est annoncée. Désormais, le repas ne pourra être que plombé, et la tristesse ou l'angoisse dominer le chant des psaumes. Fête sans joie, fête lourde, et le conclusion de Jésus est tellement terrible que Judas ne peut que se sentir mal en l'entendant. Mais c'est trop tard, le rendez-vous est déjà pris. Comment entendre cet arrêt : *mieux vaudrait pour lui qu'il ne soit pas né* ? Une créature au monde serait une erreur ? Jésus dit à la fois qu'il *faut* que les Écritures s'accomplissent, et malheur à lui. Car Judas n'est pas guidé par l'*Anagkè*, son destin, mais par son cheminement personnel, suffisamment libre. Il reste que Jésus prononce l'arrêt le plus terrible, non pas comme une condamnation prononcée par un juge, mais comme un constat. Porter une telle faute, est-ce possible et vivre ? Ce n'est pas possible, et c'est pourquoi Judas ira se pendre. Jésus ne parle pas de damnation mais, je crois, simplement (si j'ose dire) de cette vie-ci. Judas va avoir sa vie détruite, ce qui est déjà bien suffisant. Et il est de ceux qui ne nieront pas leur péché (il veut rendre leur argent aux grands-prêtres). Jésus est mort aussi pour lui, et même principalement pour ceux de son espèce.

Pendant le repas, Jésus prit du pain, prononça la bénédiction, le rompit, et le leur donna, en disant : « Prenez, ceci est mon corps. » Puis, prenant une coupe et rendant grâce, il la leur donna, et ils en burent tous. Et il leur dit : « Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, répandu pour la multitude. Amen, je vous le dis : je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce jour où je boirai un vin nouveau dans le royaume de Dieu. »

Il ne peut y avoir que Dieu pour créer des sacrements. Nous pouvons créer des symboles, des signes faisant mémoire. Mais lorsque le Verbe incarné dit : *ceci est mon corps, ceci est mon sang versé pour vous*, l'effectivité tient à la toute-puissance (créatrice) de la Parole divine qui

fait être ce qui est en le disant. Une Création nouvelle naît le soir du Jeudi saint, qui conclut l'Incarnation : Il n'y a plus de séparation entre le Créateur et sa créature, puisque non seulement la divinité s'est unie à sa création (ce que représente l'union hypostatique), mais maintenant la personne du Christ se répand dans toute cette Création, non seulement comme « nature », mais comme « travail », œuvre humaine. Surtout, à ce qui a réellement eu lieu (l'Incarnation), s'ajoute la parole qui la dit et c'est là l'effectivité : elle n'est pas dans l'effectuation « en soi » de l'Incarnation, mais bien dans son effectivité manifeste, qui est sa phénoménalité, sa réalité réalisée pour les sujets que nous sommes – sujets parlants et écoutants. Jésus dit que c'est là une Alliance. Il le dit précisément pour son sang, car non seulement le corps signifie l'union des deux natures, l'Incarnation, mais le sang signifie le don de cette vie humano-divine, de chair et de Verbe, au-delà du mur de séparation que l'homme a construit pour ne plus voir Dieu ni entendre parler de Lui, l'entendre parler... En tendant la main, les deux mains, du haut de la croix, Jésus fait alliance avec ceux qui sont encore ses ennemis et qui après tout le restent (et continuent de le crucifier jusqu'à la fin des temps). Il n'attend pas que les hommes soient enfin prêts, purifiés, convertis, transformés, pour faire alliance, mais il va vers eux, s'expose à eux, et ce qui consiste pour nous en un meurtre, le meurtre de Jésus crucifié, pour Lui est le don qu'il fait de sa vie. Les deux logiques n'en font paradoxalement qu'une, alors qu'elles devraient être comprises comme contradictoires. Mais la divine puissance d'effectivité fait que ce qui est un crime, et un échec de la victime, réalise le don qu'elle fait d'elle-même à ses meurtriers. La mort, pour nous qui sommes dans le refus de Dieu, signifie l'Alliance des deux natures, donc notre divinisation, au moment même et dans l'acte même où nous pensons tuer Dieu, nous débarrasser définitivement de Lui. Maintenant, avec la mise à mort, ce qui est mort est divinisé, transporté dans le « Royaume », le règne de Dieu, c'est à dire l'Accomplissement total de tout le procès de Salut. Vous buvez mon sang que je vais verser, et je le bois avec vous ; Le prochain sera un sang ressuscité. Mais le sang ressuscité ne sera pas un autre que le sang donné, versé ; bien plutôt son effectivité accomplie.

Après avoir chanté les psaumes, ils partirent pour le mont des Oliviers. Jésus leur dit : « Vous allez tous être exposés à tomber, car il est écrit : 'Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées'. Mais, après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. » Pierre lui dit alors : « Même si tous viennent à tomber, moi, je ne tomberai pas. » Jésus lui répondit : « Vraiment, je te le dis : toi, aujourd'hui, cette nuit même, avant que le coq ait chanté deux fois, tu m'auras renié trois fois. » Mais lui reprit de plus belle : « Même si je dois mourir avec toi, je ne te renierai pas. » Et tous dirent la même chose.

Puisque Pierre n'a pas tenu plus que les autres, mieux vaut abandonner toute certitude en matière de vertu personnelle, de courage pour résister. Mieux vaut savoir que nos forces propres ne peuvent suffire devant la grande adversité. Celle que l'on n'attendait pas, qui se révèle plus dure que prévu. D'où par la suite la « doctrine » de Paul : *ma Grâce te suffit* ; c'est dans la faiblesse que le Christ déploie en moi toute sa force. Mais il n'est pas simple d'abandonner la position du bon sens, celle qui nous fait croire que nous sommes forts de notre force propre, que nous disposons d'une volonté libre etc.

Ils parviennent à un domaine appelé Gethsémani. Jésus dit à ses disciples : « Restez ici ; moi, je vais prier. » Puis il emmène avec lui Pierre, Jacques et Jean, et commence à ressentir frayeur et angoisse. Il leur dit : « Mon âme est triste à mourir. Demeurez ici et veillez. » S'écartant un peu, il tombait à terre et priait pour que, s'il était possible, cette heure s'éloigne de lui. Il disait : « Abba... Père, tout est possible pour toi. Éloigne de moi cette coupe. Cependant, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux ! » Puis il revient et trouve les disciples endormis. Il dit à Pierre : « Simon, tu dors ! Tu n'as pas eu la force de veiller une heure ? Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation : l'esprit est ardent, mais la chair est faible. » Il retourna prier, en répétant les mêmes paroles. Quand il revint près des disciples, il les trouva endormis, car leurs yeux étaient alourdis. Et ils ne savaient que lui dire. Une troisième fois, il revient et leur dit : « Désormais vous pouvez dormir et vous reposer. C'est fait ; l'heure est venue : voici que le Fils de l'homme est livré aux mains des pécheurs.

Les disciples ont l'habitude que Jésus se retire pour prier, et d'habitude, cette prière est la conversation de Jésus avec son Père : le mystère trinitaire de la procession de l'Esprit s'y accomplit, et elle est ce qui pour nous est le mystère même de Dieu. Mais ce soir, Jésus est mort d'angoisse. Sa tentative de prière n'est pas défaillante, mais une remise de soi si difficile, si douloureuse maintenant que la mort et les tortures vont venir, que Jésus aurait besoin qu'on lui tienne la main, que l'amour ne disparaisse pas ; je parle bien d'une main de chair, d'une main humaine pour un homme qui défaille d'angoisse. Au lieu de prier seul, il prend avec lui les trois disciples qui sont un peu le triumvirat des apôtres et des disciples. Il leur demande simplement de veiller, d'être là, présents, mais eux s'écroulent, ne peuvent porter l'angoisse et même la terreur de Jésus. Après tout, c'est une veille d'exécution pour celui qui se sait condamné à mort. Et comme Socrate, il ne fuit pas. Pourtant, il supplie son Père, il supplie Dieu de lui épargner une fin atroce. Toute son humanité mortelle se rétracte devant l'anéantissement – car la conscience aiguë du Christ lui fait pleinement mesurer ce que c'est que mourir, sombrer dans le néant, pour autant que l'opacité de la vie finie, la vie

finie et mortelle à partir d'elle-même, qui ne voit plus rien d'autre que la fin, surgit indéchiffrable. Sans doute le Christ est-il mort plus difficilement que quiconque, mesurant mieux que personne ce que c'est que le néant. Son obéissance l'emporte, mais comme dans le noir, ce qui veut dire que même face au néant et à l'obscurcissement de la conscience, un amour demeure, lui-même obscurci et qui ne peut plus exister que dans la remise de soi au bord du néant. Déjà l'homme juif savait bénir Dieu avant de disparaître. Il n'empêche, le lien au Père est devenu si opaque qu'il faut vraiment encore y croire. La chair, dans un si profond péril, aurait besoin d'un amour sensible et les apôtres s'endorment, tant ils sont assommés. L'abandon est déjà consommé ; Pierre n'est déjà plus là. Jésus sait qu'il va succomber, mais il est pourtant nécessaire cependant que l'apôtre en chef entende la parole de Jésus, et même ses reproches. C'est nécessaire pour que dans l'après-coup il prenne la mesure, puisse prendre la mesure de la vérité, celle qui devra l'habiter plus tard et dont il devra vivre, et faire vivre les autres : à son tour d'avertir, même en sachant que l'autre va tomber, mais qui pourra ainsi savoir la mesure de son relèvement, quand il se relèvera. C'est bien pourquoi toute conversion est réponse à une parole entendue, qui nous aura dit : veille ! au moment même de la plus grande incapacité à veiller. C'est pourquoi il faut aussi annoncer la Parole à contretemps.

Levez-vous ! Allons ! Le voici tout proche, celui qui me livre. » Jésus parlait encore quand Judas, l'un des Douze, arriva avec une bande armée d'épées et de bâtons, envoyée par les chefs des prêtres, les scribes et les anciens. Or, le traître leur avait donné un signe convenu : « Celui que j'embrasserai, c'est lui : arrêtez-le, et emmenez-le sous bonne garde. » À peine arrivé, Judas, s'approchant de Jésus, lui dit : « Rabbi ! » Et il l'embrassa. Les autres lui mirent la main dessus et l'arrêtaient. Un de ceux qui étaient là tira son épée, frappa le serviteur du grand prêtre et lui trancha l'oreille. Alors Jésus leur déclara : « Suis-je donc un bandit pour que vous soyez venus m'arrêter avec des épées et des bâtons ? Chaque jour, j'étais parmi vous dans le Temple, où j'enseignais ; et vous ne m'avez pas arrêté. Mais il faut que les Écritures s'accomplissent. » Les disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent tous. Or, un jeune homme suivait Jésus ; il n'avait pour vêtement qu'un drap. On le saisit. Mais lui, lâchant le drap, se sauva tout nu.

« Il arrive, celui qui me livre. » Jésus n'a plus le temps de suer d'angoisse comme dans l'avant-souffrance, l'avant-événement, l'attente. Il est dans l'action subie et subite, rapide, et cela à pour effet la sortie de soi, l'écrasement du sujet. Judas continue comme avant de l'appeler *Rabbi* (même si c'est pour la dernière fois), et il l'embrasse, comme sans doute c'était l'usage entre proches, entre amis. La trahison n'en apparaît que plus extrême, mais en

même temps elle dit que Judas n'est pas séparé de son maître, qu'il trahit celui qui demeure son Seigneur. Peut-être continue d'aimer celui qu'il trahit, peut-être le fait-il comme un automate, la mort déjà dans l'âme, dépassé, buvant une coupe d'amertume. Marc ne fait rien répondre à Jésus. Mais les gens du Temple, du Sanhédrin, il les interroge, les interpelle, pour les mettre devant leur vérité, la vérité de leur mensonge – puisque s'ils n'étaient pas dans le mensonge, ils agiraient au grand jour. Mais l'exercice du pouvoir ne s'accommode pas de la transparence ; il obéit bien plutôt au princ(ip)e de ce monde. Il divise. L'arrestation de Jésus a quelque chose de comparable à celle de Socrate : la cité ne veut plus de celui qui l'interroge sur sa vérité. Mais Jésus le rappelle : *il faut que les Écritures s'accomplissent*. Cette nécessité me reste obscure. De quelle nature est-elle ? Si cet accomplissement est si nécessaire, pourquoi en faire reproche aux protagonistes, aux agents involontaires ? Et puis de quel texte des Écritures est-il effectivement question ? Sur ce point, c'est l'accomplissement même qui rend lisible les Écritures. Cela montre au passage qu'il n'y a pas de sens littéral (il faudrait que les événements correspondent littéralement à un texte, à un discours qui les décrirait, alors qu'au contraire tout texte, comme toute parole, est une interprétation qui signifie l'événement sans le dire, comme s'il pouvait y avoir univocité d'un signifié lui-même univoque pour un signifiant). Il reste que *il faut que...* Les Écritures ne le savent pas, mais elles ont été « inspirées », soufflées – et pourtant c'est à raison d'une logique tout à fait immanente à la foi hébraïque et juive que sont produits les textes qui finissent par dire que Dieu (son Envoyé, donc lui-même en filigrane, mais cela reste en même temps impensable) se fait lui-même Serviteur, serviteur souffrant. Seul Jésus christ le révèle en le disant et en le montrant et en le faisant. Donc la nécessité est en premier lieu pour Dieu même, par conséquent seulement pour nous. Pour Dieu, le texte est immanent à l'action divine, et inversement, c'est comme si la parole divine contenait cette dernière. Pour nous, le texte et l'événement sont extérieurs l'un à l'autre, ce qui produit un effet de causalité arbitraire, car pourquoi un texte serait-il nécessitant dans la réalité ? Il nous faut donc nous recentrer sur la pensée divine pour entrer dans le « mystère » de cette nécessité qui n'est nullement destinale comme chez les Grecs.

Ils emmenèrent Jésus chez le grand prêtre, et tous les chefs des prêtres, les anciens et les scribes se rassemblèrent. Pierre avait suivi Jésus de loin, jusqu'à l'intérieur du palais du grand prêtre, et là, assis parmi les gardes, il se chauffait près du feu. Les chefs des prêtres et tout le grand conseil cherchaient un témoignage contre Jésus pour le faire condamner à mort, et ils n'en trouvaient pas. De fait, plusieurs portaient de faux témoignages contre Jésus, et ces témoignages ne concordaient même pas. Quelques-uns se levèrent pour porter contre lui ce faux témoignage : « Nous l'avons entendu dire : 'Je détruirai ce temple fait de main d'homme, et en trois jours j'en rebâtirai un autre qui ne sera pas fait de

main d'homme.' » Et même sur ce point, ils n'étaient pas d'accord. Alors le grand prêtre se leva devant l'assemblée et interrogea Jésus : « Tu ne réponds rien à ce que ces gens déposent contre toi ? » Mais lui gardait le silence, et il ne répondait rien. Le grand prêtre l'interrogea de nouveau : « Es-tu le Messie, le Fils du Dieu béni ? » Jésus lui dit : « Je le suis, et vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Tout-Puissant, et venir parmi les nuées du ciel. » Alors, le grand prêtre déchira ses vêtements et dit : « Pourquoi nous faut-il encore des témoins ? Vous avez entendu le blasphème. Quel est votre avis ? » Tous prononcèrent qu'il méritait la mort. Quelques-uns se mirent à cracher sur lui, couvrirent son visage d'un voile, et le rouèrent de coups, en disant : « Fais le prophète ! » Et les gardes lui donnaient des gifles.

Les faux témoignages ne sont pas si faux, juste un peu déformés : ils reflètent tout simplement la compréhension vague et extérieure des paroles de Jésus par des auditeurs non conquis, peut-être un peu choqués : Le rabbi n'est pas homme à édulcorer son propos. Donc il a dit plus ou moins ceci, plus ou moins cela, ce qui ne peut constituer une accusation fiable. Jésus laisse dire. Quelle part peut-il prendre à des ergotages ? Mais lorsque le grand prêtre lui demande directement : *Es-tu ?* ..., la réponse de Jésus n'est pas une fin de non-recevoir. Jésus, qui a dit qu'il était la Vérité, répond : OUI. La question du grand prêtre a été double et indique bien que depuis l'époque de David, le terme de Messie a pris un tour « messianique », apocalyptique, dans l'esprit d'un accomplissement certainement eschatologique, et pourtant qui ne semble concerner, assez contradictoirement (par rapport à l'universalisme des prophètes), que le peuple d'Israël. Le Messie en effet n'est plus seulement un « sauveur » politique, un chef conduisant les armées d'Israël à la victoire, mais « le Fils de Dieu ». David aussi a été appelé fils par son Dieu, le Dieu d'Israël. Mais dans les accusations, fils de Dieu veut bien dire que Jésus se fait l'égal de Dieu, et pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté là-dessus, pour que sa condamnation soit certaine, pour qu'il n'y échappe pas, pour que « les Écritures s'accomplissent », Il déclare qu'il va trôner à la droite de Dieu et venir parmi les nuées. C'est une divinisation en règle. Le grand prêtre n'a plus besoin de témoins, puisqu'il tient le « blasphème ». Blasphème contre le Fils ! Le grand prêtre (comme Judas) est l'agent aveugle de l'Accomplissement – aveugle ne signifiant pas qu'il est dépourvu de responsabilité dans un procès inique (mais après tout, ce n'est pas le procès qui est inique, ni l'arrêt de mort, mais l'homme même, en raison de son refus de regarder Jésus autrement qu'avec le regard des gens de pouvoir ; croire Jésus impliquerait de croire en Jésus, ce qui serait de beaucoup trop grandes conséquences pour un homme en place). Il n'y aura donc pas de blasphème contre l'Esprit, de blasphème irrémissible, car « ils ne savent pas ce qu'ils font ». Quand les coups commencent à pleuvoir sur un accusé, c'est un coupable, c'est un homme mort. En parlant, Jésus a donc

signé son arrêt de mort. Il donne sa vie pour la Vérité, parce qu'il donne la Vérité aux hommes (qui n'en veulent pas, ou plutôt qui vont se diviser pour toujours à son sujet).

Comme Pierre était en bas, dans la cour, arrive une servante du grand prêtre. Elle le voit qui se chauffe, le dévisage et lui dit : « Toi aussi, tu étais avec Jésus de Nazareth ! » Pierre le nia : « Je ne sais pas, je ne comprends pas ce que tu veux dire. » Puis il sortit dans le vestibule. La servante, l'ayant vu, recommença à dire à ceux qui se trouvaient là : « En voilà un qui est des leurs ! » De nouveau, Pierre le nia. Un moment après, ceux qui étaient là lui dirent : « Sûrement tu en es ! D'ailleurs, tu es Galiléen. » Alors il se mit à jurer en appelant sur lui la malédiction : « Je ne connais pas l'homme dont vous parlez. » Et aussitôt, un coq chanta pour la seconde fois. Alors Pierre se souvint de la parole de Jésus : « Avant que le coq chante deux fois, tu m'auras renié trois fois. » Et il pleura.

Pauvre Pierre ! La peur le fait mentir et trahir gravement, au point de jurer, et je crois que c'est pour toujours que l'Église ne va pas cesser de trahir Jésus et que Jésus ne va pas cesser de confier sa Parole à cette Église de peureux. Traître et infailible, c'est vraiment la quadrature du cercle, et pourtant il est bien vrai que Jésus s'en est remis à nous (car Pierre n'est pas le pire d'entre nous). Comme les Juifs condamnant Jésus ont appelé sur eux-mêmes la malédiction, ainsi en est-il désormais des chrétiens. Cela rétablit moralement l'égalité. Quand Pierre dit : « Je ne connais pas l'homme dont vous parlez, il ne croit pas si bien dire. Nous ne connaissons pas le Christ Jésus. Nous avons facilement honte d'être de sa bande. Mais le coq chante deux fois, Pierre se souvient, il pleure. Si je pleure, tout est sauvé, car le regard de Jésus suffit. Jésus peut devenir tout, puisque nous sommes si nuls, si misérables. Il ne reste que la foi nue. À qui irions nous, avait déjà dit Pierre. L'existence finie est un naufrage si elle n'est pas sauvée, non pas tant sauvée de sa finité que de l'insurmontable faiblesse spirituelle et morale dans laquelle nous nous débattons.

Dès le matin, les chefs des prêtres convoquèrent les anciens et les scribes, et tout le grand Conseil. Puis ils enchaînèrent Jésus et l'emmenèrent pour le livrer à Pilate. Celui-ci l'interrogea : « Tu es le roi des Juifs ? » Jésus répond : « C'est toi qui le dis. » Les chefs des prêtres multipliaient contre lui les accusations. Pilate lui demanda à nouveau : « Tu ne réponds rien ? Vois toutes les accusations qu'ils portent contre toi. » Mais Jésus ne répondit plus rien, si bien que Pilate s'en étonnait.

« Tu le dis toi-même ». La vérité sort même de la bouche du Romain, sans qu'il la comprenne, car que signifie « roi des Juifs » ? L'échange

avec Pilate est très abrégé chez Marc, mais cela suffit : Pilate ne comprend pas à qui il a affaire. La politique constitue son « horizon indépassable », si bien qu'il est pour lui totalement incompréhensible qu'une royauté puisse ne pas être « de ce monde ». Cependant, il a des excuses, puisque dans le cas de Jésus « fils de David », il n'y a pas séparation des deux royautés, mais passage de l'une à l'autre, dépassement ou *Aufhebung*, accomplissement spirituel d'une royauté qui n'était pas tant un régime politique qu'une institution théocratique. David n'a pas conquis le pouvoir par les armes ou en faisant de la politique, mais par l'onction de Samuel. Cependant, quelle est la part de « l'idéologie » habile à travestir les faits ? De même que pour Moïse. Abraham est un grand propriétaire, un homme riche, et il est le maître de son clan, sans contestation possible. La politique au contraire repose sur la contestation du pouvoir et la lutte pour le conquérir (et le conserver). De toute façon, depuis la tentation au désert, Jésus s'inscrit ailleurs : il ne sera jamais un homme de pouvoir, pas même religieux (il refuse de sauter du faite du Temple). Cela ne représente pas une position anarchiste, mais le primat de l'autorité de l'amour sur l'autorité du pouvoir, et par conséquent conduit à la conception du prince chrétien comme serviteur – et quand je dis prince, cela s'applique à quiconque exerce un pouvoir sur les autres.

À chaque fête de Pâque, il relâchait un prisonnier, celui que la foule demandait. Or, il y avait en prison un dénommé Barabbas, arrêté avec des émeutiers pour avoir tué un homme lors de l'émeute. La foule monta donc, et se mit à demander à Pilate la grâce qu'il accordait d'habitude. Pilate leur répondit : « Voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ? » (Il se rendait bien compte que c'était par jalousie que les chefs des prêtres l'avaient livré.) Ces derniers excitèrent la foule à demander plutôt la grâce de Barabbas. Et comme Pilate reprenait : « Que ferai-je donc de celui que vous appelez le roi des Juifs ? », ils crièrent de nouveau : « Crucifie-le ! » Pilate leur disait : « Qu'a-t-il donc fait de mal ? » Mais ils crièrent encore plus fort : « Crucifie-le ! » Pilate, voulant contenter la foule, relâcha Barabbas, et après avoir fait flageller Jésus, il le livra pour qu'il soit crucifié.

En revenant à ce texte, soudain me saute aux yeux la différence entre un récit et une histoire, entre ce que l'on pourrait trouver dans l'ancien Testament et ce qu'on trouve ici. Les livres historiques sont bien sûr des récits, au sens général, mais ils évoquent le passé ; le récit évangélique évoque un présent et plus encore une présence et la proximité de cette présence. Pilate cherche à relâcher Jésus, parce qu'il s'efforce de bien faire son métier, d'être juste. Il ne se demande pas si l'occupation de la Palestine est juste : elle est un fait. Mais il a vu l'innocence de Jésus, sa hauteur, sa grandeur, la royauté de son regard et de sa parole. Pilate est

un homme sérieux et peut-être même profond, mais il sait qu'on ne peut pas aller contre la marée, y compris la marée humaine. La marée humaine n'est qu'une masse, une force. Lui, Pilate, n'en fait pas partie, mais les prêtres sont à la fois de cette masse, du peuple juif, et pensent pour elle, parlent pour elle, car elle n'est qu'une masse, et une masse ne pense pas, ou presque pas, juste pour réagir à des messages, à des mots d'ordre. Les mots d'ordre, sans le dire, donnent des ordres. La masse obéit et crie très fort ce qu'on lui a soufflé. Alors Pilate met en marche la procédure habituelle, la flagellation avant la croix, car par ce degré de torture, les soldats bourreaux perdent ce qu'ils pourraient éprouver de compassion devant le visage de cet autre. Une fois défiguré, on peut le clouer ; ce n'est plus à froid. Il faut des degrés dans la mise en scène, il faut une progression. Celui qui n'a plus figure humaine, on peut le réduire au pantin qui va panteler sur le bois dressé : c'est un spectacle. Jésus avait accepté de se laisser faire par les hommes, de tendre les bras à ceux qui ne savent plus que frapper et se faire mal les uns aux autres : qui n'a jamais fait mal à un autre ? Jésus, lui, ne s'est jamais battu (pour se défendre, pour attaquer) et pourtant il a été violent avec les marchands du Temple, et il a pour ainsi dire insulté les Pharisiens. Car pris dans le mal, même l'innocent, confronté au mal, adopte, non pas le mal, mais le langage du mal – car il n'y aurait pas besoin de frapper un innocent, mais les trafiquants, Jésus ne peut pas leur dire gentiment de déplacer leurs étales. Ils n'entendent que le langage que le mal produit, le seul qu'ils connaissent. Il faut donc leur faire *un peu* mal, pour qu'ils sentent, car sinon ils ne sentiront rien, car ils ne sentent que le mal, que ce qui fait mal. À Jésus, comme à des milliers et millions de suppliciés, on fait très mal, horriblement mal, atrocement mal, pour que l'homme ne soit plus un homme mais plus qu'un tas de chair hébétée. Il n'y aura plus que la main de Dieu pour le recueillir, mais en attendant c'est le trou noir, ou l'étang de feu, en fait il n'y a pas d'images, parce que la vraie douleur est incommunicable et la totale immersion de l'âme dans ce qu'elle éprouve. Elle n'est plus « sujet » auto-affecté, mais chair affectée, pour laquelle il n'y a plus de différence entre elle-même et ce qu'elle éprouve. C'est d'ailleurs vrai aussi pour la jouissance. On voudrait sa répétition indéfinie pour pouvoir en être, enfin, à la fois sujet et objet et coïncider absolument avec elle, ce qui tout ensemble est bien entendu absolument impossible. Dans la grande souffrance, tout est renversé, et pourtant, c'est encore à l'intérieur de lui-même quelque chose comme un homme qui souffre, qui est immergé dans la souffrance, et pourtant il n'y a plus ou presque plus de médiation entre elle et lui. Crier, appeler, gémir n'ont plus qu'un air animal, et pourtant de l'homme, de l'humain est noyé dedans.

Les soldats l'emmenèrent à l'intérieur du Prétoire, c'est-à-dire dans le palais du gouverneur. Ils appelèrent toute la garde, le couvrirent d'un manteau rouge, et lui posèrent sur la tête une couronne d'épines qu'ils avaient tressée. Puis ils se mirent à lui faire des révérences : « Salut, roi

des Juifs ! » Ils lui frappaient la tête avec un roseau, crachaient sur lui, et s'agenouillaient pour lui rendre hommage.

La soldatesque : ils s'y mettent à tous. Lorsque la période est calme, qu'ils ne sont qu'une garnison à s'ennuyer dans une ville étrangère, même s'il y a les putes et les jeux de cartes, c'est une aubaine de pouvoir massacrer quelqu'un en toute impunité, par jeu. On leur a dit qu'il se prenait, qu'il s'était pris pour le roi des Juifs. Le motif du jeu est tout trouvé. Ce que la flagellation n'avait pas fait, la couronne d'épines va pouvoir le faire, lui mettre la tête et le visage en sang, avec les crachats. La question est : pourquoi nous aimons faire le mal, ou faire mal, ce qui est peut-être la même chose. Écraser une fleur, briser un abribus, fracasser une bouteille, arracher les pattes et les ailes à une mouche, et tout ce qu'on peut faire à son prochain, à son frère humain, à sa sœur humaine et à son sexe. Faire sentir sa puissance pour la ressentir. Sa puissance précaire et mortelle, qui ne s'en remet à aucun autre. Le prédateur, l'animal, obéit à son instinct qui lui commande de se jeter sur sa proie, mais jamais pour la faire souffrir, jamais pour éprouver sa propre puissance. D'où son innocence. Mais l'homme sait, il veut pouvoir se regarder jouir. Quand il frappe, il jouit, et s'il se fait mal, il va punir sa proie, sa victime, en la frappant à coups redoublés. En la détournant ou en la retournant, l'homme pervertit sa propre animalité, fait de ses gestes naturels leur propre fin, et c'est ce qui permet d'en jouir, et suprêmement, je puis détourner et retourner la fin d'autrui, autrui comme fin, puisqu'autrui m'est donné comme fin, ce qui est son mode propre d'être le moyen le médium, le médiateur de moi-même comme fin. Dès que je maltraite autrui, dès que je lui fais du mal (plus ou moins volontairement, délibérément, de telle sorte que je puis le ressentir plus ou moins dans l'après-coup – mais je peux être sûr que c'est bien moi l'auteur de ce mal qui est passé par mes mains, mon inattention, ma maladresse), j'annule le don qui m'est fait d'avoir constamment à me recevoir d'autrui, de lui, d'elle ; je reconstitue un ego qui n'est redevable que de soi, je le re-constitue. Le mal est l'annulation de l'autre en moi.

Quand ils se furent bien moqués de lui, ils lui ôtèrent le manteau rouge, et lui firent enlever ses vêtements. Puis, ils l'emmenèrent pour le crucifier. Pour porter la croix, ils réquisitionnèrent un passant, Simon de Cyrène, le père d'Alexandre et de Rufus, qui revenait des champs. Et ils conduisirent Jésus à l'endroit appelé Golgotha, c'est-à-dire : Lieu-du-Crâne, ou Calvaire. Ils lui offrirent du vin aromatisé de myrrhe ; mais il n'en prit pas.

Alexandre et Rufus sont donc devenus chrétiens, puisqu'ils sont connus de la communauté à laquelle s'adresse Marc. Leur père aussi, peut-être. En tout cas cette réquisition a bouleversé leur vie, les a convertis. Ils sont

exemplaires du caractère contingent d'une conversion. Celui qui a rencontré le Christ, l'Évangile, a-t-il plus de chance qu'un autre resté païen en toute bonne foi ? Ou tiède dans un monde tiède ? Non. Il reçoit une charge, il devient témoin. Il n'a la foi que pour les autres. Ceux qui « l'ont » ne l'ont pas pour eux-mêmes. Je ne l'ai pas pour moi-même. Les circonstances, l'éducation m'ont communiqué cette fameuse foi. On voit à cela quelle poterie sans valeur la contient ! Mais dans le dessein universel du Salut, la foi est semée ici et là pour le monde entier, et c'est le Royaume qui germe dans l'historicité, car il y a un rapport essentiel entre l'historicité et son accomplissement eschatologique. Le Royaume n'est en aucune manière étranger à cette (apparemment) lamentable histoire qui est la notre, que nous faisons et que nous subissons, mais qui constitue les douleurs de l'enfantement du royaume. Jésus, pourquoi ne boit-il pas ? Il n'a plus rien à « satisfaire » et il ne va pas, in extremis, chercher à se satisfaire. Il ne veut plus rien pour Lui, et peut-être est-il déjà trop mal, trop titubant, trop détruit pour réagir à cette proposition de boire. Mais non, car sur la croix, il pourra encore parler, et parler comme fils d'homme, mais surtout, en fin de compte, comme Fils de Dieu.

Alors ils le crucifièrent, puis se partagèrent ses vêtements, en tirant au sort la part de chacun. Il était neuf heures lorsqu'on le crucifia. L'inscription indiquant le motif de sa condamnation portait ces mots : « Le roi des Juifs ». Avec lui on crucifia deux bandits, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Les passants l'injuriaient en hochant la tête : « Hé ! toi qui détruis le Temple et le rebâties en trois jours, sauve-toi toi-même, descends de la croix ! » De même, les chefs des prêtres se moquaient de lui avec les scribes, en disant entre eux : « Il en a sauvé d'autres, et il ne peut se sauver lui-même ! Que le Messie, le roi d'Israël, descende maintenant de la croix ; alors nous verrons et nous croirons. » Même ceux qui étaient crucifiés avec lui l'insultaient.

Alors nous verrons et nous croirons. Imaginons un instant que Jésus ne ressuscite pas après sa mort, mais soit transfiguré sur la croix, apparaisse manifestement dans une théophanie, comme une apparition céleste (alors qu'on le sait bien mais en l'oubliant sans cesse : ce qui est de Dieu est invisible). Les passants et les lettrés qui connaissent les Écritures seraient obligés de croire ! Or que signifie croire ? Auraient-ils foi en Jésus, ceux qui sont dans la dérision et la cruauté, ceux qui l'étaient un instant plus tôt ? La foi suppose une disposition spirituelle pour répondre aux signes de Dieu, qui peuvent être une simple parole, un simple geste, mais vraiment « chrétien ». Thomas veut toucher et voir, mais déjà auparavant il aime Jésus, croit en Lui, même si sa mort le désespère. Nous avons besoin de Thomas pour croire. Mais scribes, Pharisiens et Sadducéens n'aiment pas Jésus, veulent sa disparition, ne veulent pas de la vérité, et

même la vérité de ce qu'est en train de devenir le peuple juif, qui n'est bientôt plus le peuple hébreu, plus que l'ombre de lui-même, continuant des gestes et maintenant des traditions devenus vides.

Quand arriva l'heure de midi, il y eut des ténèbres sur toute la terre jusque vers trois heures. Et à trois heures, Jésus cria d'une voix forte : « Éloi, Éloi, lama sabactani ? », ce qui veut dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Quelques-uns de ceux qui étaient là disaient en l'entendant : « Voilà qu'il appelle le prophète Élie ! » L'un d'eux courut tremper une éponge dans une boisson vinaigrée, il la mit au bout d'un roseau, et il lui donna à boire, en disant : « Attendez ! Nous verrons bien si Élie vient le descendre de là ! » Mais Jésus, poussant un grand cri, expira.

Jésus a mis six heures, six heures de croix pour mourir. Trois heures durant avant midi, trois heures durant après. Six heures de supplice et d'agonie. À midi, c'est la nuit, car la Lumière s'éteint. Le Soleil de Justice s'éteint. L'Amour s'éteint. Les hommes haineux l'éteignent, croient y réussir (pourtant, l'amour, ils en rêvent tous). On dira que le temps s'est couvert sur Jérusalem ce jour-là. Qu'il a été à l'orage. De lourds nuages de plomb venus de la mer. Et tout fait signe. La seule parole de Jésus avant de mourir (Marc est économe) est comme une récitation machinale, un rôle, la citation du psaume de l'abandon, qui est la prière dont on sait qu'elle se termine dans la lumière. Jésus n'appelle donc pas son Père, *Abba*, mais bien *Élohim*. Tout est trop loin, Jésus est trop perdu, il se dépouille des derniers restes qui lui restaient. Il n'est plus qu'un anonyme fils d'homme agonisant et bredouillant ce qu'il a appris au catéchisme, comme n'importe quel Juif ; il n'est plus qu'un être humain anonyme, vidé de sa divinité, en train de se vider de son humanité pour atteindre le néant. Il a rempli son contrat vraiment jusqu'au bout : Dieu a connu la mort, notre mort, et il rejoint Adam, il va le prendre avec Ève, par les mains, et les conduire vers la Vie, comme Orphée Eurydice.

Le rideau du Temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas. Le centurion qui se tenait là en face de Jésus, voyant comment il avait expiré, s'écria : « Vraiment, cet homme était fils de Dieu ! » Il y avait aussi des femmes, qui regardaient de loin, et parmi elles, Marie Madeleine, Marie, mère de Jacques le petit et de José, et Salomé, qui suivaient Jésus et le servaient quand il était en Galilée, et encore beaucoup d'autres, qui étaient montées avec lui à Jérusalem. Déjà le soir était venu ; or, comme c'était la veille du sabbat, le jour où il faut tout préparer, Joseph d'Arimathie intervint. C'était un homme influent, membre du Conseil, et il attendait lui aussi le Royaume de Dieu. Il eut le courage d'aller chez Pilate pour demander le corps de Jésus. Pilate, s'étonnant qu'il fût déjà mort, fit appeler le centurion, pour savoir depuis

combien de temps Jésus était mort. Sur le rapport du centurion, il permit à Joseph de prendre le corps. Joseph acheta donc un linceul, descendit Jésus de la croix, l'enveloppa dans le linceul et le déposa dans un sépulcre qui était creusé dans le roc. Puis il roula une pierre contre l'entrée du tombeau. Or, Marie Madeleine et Marie, mère de José, regardaient l'endroit où on l'avait mis.

Le rideau du Temple s'est-il déchiré réellement. Ce qui est réel, c'est que la religion juive a fait son temps, a abouti. Le Nom est devenu une personne, cette personne est descendue comme la pluie sur le regain et ne remonte pas sans résultat. Tout est accompli. Derrière le rideau, il n'y a rien. Il n'y avait déjà rien de visible, puisque les Hébreux avaient appris que Dieu est Esprit. Mais maintenant, celui qui aurait pu se jeter du haut du Temple et ne l'a pas fait, celui qui aurait pu le rebâtir en trois jours, celui qui est le Nom, vient de « remonter vers son Père ». L'ancien culte laisse place au nouveau. Aussi est-ce un païen qui s'écrie : Cet homme était Fils de Dieu ! Car fils n'est plus une analogie, comme pour David ; Comme il n'y a qu'un seul Père, et un seul Rabbi ou maître, il n'y a qu'un seul Fils, et tout fils tient de lui sa filiation qui devient esprit, filiation non plus animale, biologique, mais spirituelle, ce qui est davantage encore que « symbolique ». Symbolique, c'est déjà l'ordre du signifiant et non plus simplement de la nature. Mais spirituel signifie de l'ordre de la relation, donc des personnes. Le Nom de YHWH n'habite plus le Saint des Saints, c'est désormais plutôt l'homme qui habite en Dieu, puisque Dieu s'est fait homme. Dieu en personne humaine de chair et de sang, en cela véritable Emmanuel, *avec-nous*, est l'objet du nouveau culte. Ce culte est plutôt désormais une communion, mais on parlera tout de même aussi de culte, car il faut bien la médiation provisoire des signes, mais les signes signifiant désormais une effectivité dont les Juifs n'avaient connu que la promesse. C'est pourquoi le signe n'est plus seulement signe mais « sacrement ».

Ensuite, il est question des femmes. Quand tout est par terre, quand les hommes se sont dispersés après le désastre, ce sont elles qui sont là. Pour pleurer, pour enterrer les morts, pour faire un reste de soupe ; pour s'occuper des vivants et des morts. Les hommes se battent, les femmes demeurent, méditent dans leur cœur, aiment. Ce sont des stéréotypes ? Il faut savoir regarder pour savoir qu'aucun « féminisme » n'a vaincu la « nature féminine », « l'éternel féminin » ! Et toute la symbolique, et la ou les formes de spiritualité qui vont avec, qui font que les femmes signifient quelque chose de différent des hommes. L'autre en humanité, chacun éprouvant ce qui ne peut que rester inconnu de l'autre. Et le courage de Joseph d'Arimathie ; et la présence des femmes. Regarder les femmes de l'Évangile. Chacune porte en elle l'origine du monde. Qu'elles l'oublient ou non. La maternité est bien la vérité de la femme, son accomplissement (je vois la fierté intérieure, secrète, des femmes

enceintes). La maternité reste aussi la vérité des religieuses qui ont épousé le Christ. Le shabbat va commencer. Jésus est en règle avec la vieille loi du shabbat, mais bientôt le jour du Seigneur va être le premier jour de la semaine et non pas le dernier. Nouveau commencement, nouvelle création.

Jeudi saint (09 avril)

Livre de l'Exode (12,1-8.11-14)

Dans le pays d'Égypte, le Seigneur dit à Moïse et à son frère Aaron : « Ce mois-ci sera pour vous le premier des mois, il marquera pour vous le commencement de l'année. Parlez ainsi à toute la communauté d'Israël : le dix de ce mois, que l'on prenne un agneau par famille, un agneau par maison. Si la maisonnée est trop peu nombreuse pour un agneau, elle le prendra avec son voisin le plus proche, selon le nombre des personnes. Vous choisirez l'agneau d'après ce que chacun peut manger. Ce sera un agneau sans défaut, un mâle, âgé d'un an. Vous prendrez un agneau ou un chevreau. Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour du mois. Dans toute l'assemblée de la communauté d'Israël, on l'immolera au coucher du soleil. On prendra du sang, que l'on mettra sur les deux montants et sur le linteau des maisons où on le mangera. On mangera sa chair cette nuit-là, on la mangera rôtie au feu, avec des pains sans levain et des herbes amères. Vous mangerez ainsi : la ceinture aux reins, les sandales aux pieds, le bâton à la main. Vous mangerez en toute hâte : c'est la Pâque du Seigneur. Cette nuit-là, je traverserai le pays d'Égypte, je frapperai tout premier-né au pays d'Égypte, depuis les hommes jusqu'au bétail. Contre tous les dieux de l'Égypte j'exercerai mes jugements : je suis le Seigneur. Le sang sera pour vous un signe, sur les maisons où vous serez. Je verrai le sang, et je passerai : vous ne serez pas atteints par le fléau dont je frapperai le pays d'Égypte. Ce jour-là sera pour vous un mémorial. Vous en ferez pour le Seigneur une fête de pèlerinage. C'est une loi perpétuelle : d'âge en âge vous la fêterez. »

La simple date de la Pâque est déjà un signe de division. Chacun son calendrier. Le calendrier universellement reconnu est celui établi par l'Église catholique (c'est un signe), mais parallèlement, chacun conserve son vieux calendrier pour les fêtes religieuses, que ce soit les Juifs ou les orthodoxes. Comment faire pour rétablir un signe de communion, simplement en convenant d'une date commune ? Se conformer au calendrier juif est impossible, tant celui-ci ne correspond plus à rien de fonctionnel et de « moderne ». Il est normal que les Juifs qui restent à part vivent dans un temps à part. Ils ne disent pas « avant ou après J.-C. »

mais « selon le calendrier courant ». Allons-nous revenir au calendrier julien ? Ce ne serait pas plus raisonnable. Le calendrier grégorien est devenu « civil », et l'histoire ne cessera donc plus jamais de se référer à la naissance du Christ (peu importe que la date en soit exacte). En même temps une honnête laïcité requiert de laïciser le calendrier qui n'est qu'une affaire d'astronomie. Donc le désacraliser – sauf qu'il faut bien se référer à un commencement. Cela, on ne peut plus le changer, sauf à dérégler tous les ordinateurs de la planète ! Comment les Orthodoxes pourraient-ils renoncer à leur calendrier sans renoncer à leur « identité » ? Malheureuse identité ! Le calendrier n'est donc pas la bonne entrée pour l'unité. On sait bien que c'est la charité seule, qui ne va pas sans l'oubli de son moi. Lire aujourd'hui le texte de l'Exode désigne tous les déchirements du monde. Pourtant, on peut voir aussi le côté positif des choses : si la célébration de la Pâque par le peuple juif est une loi perpétuelle, il est bon et nécessaire que le peuple juif demeure pour perpétuer cette perpétuité qui sinon ne serait plus qu'un souvenir. Car dans la liturgie chrétienne, la sortie d'Égypte n'est plus fêtée pour elle-même, mais comme figure du sacrifice de l'Agneau. La fête juive n'est pas supprimée, mais incorporée, assimilée à la fête chrétienne, ce qui pour un Juif revient à une disparition dont ne reste qu'un souvenir. Or, ce qui est fêté par les chrétiens de manière aussi déterminée ne fait pas de la sortie d'Égypte qu'un signe, mais un moment dans une histoire, dans un devenir, dans un accomplissement. Faire mémoire est davantage que se souvenir. Ce n'est pas qu'un simple rappel, même s'il faut bien le rappeler aussi (ce que font les Juifs lors de la fête annuelle de *Pessah*). Tout est donc spirituellement nécessaire, signifiant dans le dessein de Dieu qui prend en compte nos divisions et déchirements mêmes, que ce soit la perpétuité du peuple juif que l'incorporation de la fête juive dans la fête de la Résurrection.

Psaume 115 (12-13, 15-18)

*Comment rendrai-je au Seigneur
tout le bien qu'il m'a fait ?
J'élèverai la coupe du salut,
j'invoquerai le nom du Seigneur.*

*Il en coûte au Seigneur
de voir mourir les siens !
Ne suis-je pas, Seigneur, ton serviteur,
ton serviteur, le fils de ta servante,
moi, dont tu brisas les chaînes ?*

*Je t'offrirai le sacrifice d'action de grâce,
j'invoquerai le nom du Seigneur.
Je tiendrai mes promesses au Seigneur,*

oui, devant tout son peuple...

Le psaume ne cache rien, il est d'une grande innocence, il porte une sorte de candeur spirituelle qui désarme la critique. Dieu ne me fait que du bien et ma reconnaissance ne peut être qu'incalculable. Elle n'est pas calculée comme à l'égard des dieux païens. Mais si Dieu est si bon, et si puissant, pourquoi laisse-t-il mourir les siens ? Il y a là un mystère, puisque cela lui coûte, dit le psalmiste. Il y a quelque chose que Dieu ne peut pas, une énigme, mais sa bonté n'est pas en cause. Sa toute-puissance n'est pas une toute-puissance en quelque sorte aveugle, automatique et en définitive contre-nature, contre l'ordre du monde – un ordre du monde réputé bon. D'où vient la mort ? La Bible ne pourra jamais consentir à rendre Dieu responsable de la mort qui reste un mystère, au-delà du constat de la mort « naturelle ». Celle-ci recouvre et cache quelque chose d'autre. La question du mal, du péché. La question obscure par excellence. La vie ne peut pas être éternelle si le mal la tient, la domine comme le prince de ce monde, celui à qui le monde obéit. Retour au présent du psaume : je fais un saut par dessus l'énigme, et je rends grâce, je fais confiance, et moi-même je veux faire honneur à Dieu, ce qui veut dire : tenir parole.

Première lettre de saint Paul Apôtre aux Corinthiens (11, 23-26)

Moi, Paul, je vous ai transmis ce que j'ai reçu de la tradition qui vient du Seigneur : la nuit même où il était livré, le Seigneur Jésus prit du pain, puis, ayant rendu grâce, il le rompit, et dit : « Ceci est mon corps, qui est pour vous. Faites cela en mémoire de moi. » Après le repas, il fit de même avec la coupe, en disant : « Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang. Chaque fois que vous en boirez, faites cela en mémoire de moi. » Ainsi donc, chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez à cette coupe, vous proclamez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne.

Paul n'invente pas, il transmet : c'est cela, être fidèle. La Tradition est donc exactement un mouvement de transmission, non de conservation. Il n'y a pas de dépôt, pour autant que celui-ci est vivant, et la vie n'est pas un dépôt mort. Le contenu de la foi n'existe donc en acte que dans le mouvement de son annonce, et l'annonce part de celui qui annonce, d'une personne qui dit sa foi ; mais cette foi, elle ne l'invente pas puisqu'elle l'a reçue, que c'est un don. Paul est exactement à cette place de transmetteur, et cela d'autant plus quand il le déclare solennellement comme ici ; et l'on sait par ailleurs qu'il distingue explicitement quand c'est lui qui parle et quand c'est l'ordre du Christ et du Saint Esprit. Par exemple, lorsqu'il envoie au diable l'homme qui vit avec la femme de son père, c'est lui qui juge. Le Christ n'aurait pas parlé ainsi. Il aurait

peut-être parlé comme avec la femme adultère, il aurait dit : *va et ne pèche plus...* Ou encore, tous les recours ayant été épuisés, il aurait dit : considérez-le comme un païen. L'excommunication est bien moins violente dans la bouche de Jésus que dans celle de Paul, et pourtant, les mots de Jésus sont souvent autrement violent, non pas face aux pécheurs et à leurs faiblesse, mais face à ce métapéché qu'est l'hypocrisie. Mais ici, Paul est absolument évangélique. Avec le pain, Jésus signifie son corps donné ; avec le vin, son sang versé, et le sang versé signifie sacrifice sur l'autel de YHWH. Le pain signifie un corps réellement donné, une vie réellement donnée, le vin un sang réellement versé non par accident mais de manière sacrificielle (comme celui de l'agneau), de sorte que ce qu'il faut comprendre, c'est ce qu'il en est de la nature du sacrifice, de ce qui est sacrificiel. Ce qui peut être versé, tué, détruit par violence, ou selon l'ordre de la nature, cette fois-ci représente et même constitue un don : je donne ma vie. Ce caractère de don constitue la caractéristique sacrificielle. Le sang versé ne l'est plus naturellement ou par une simple violence subie, mais il l'est librement. Même lorsque les Hébreux, ou les peuples païens, offrent un sacrifice, précisément ils l'offrent : c'est un don sans retour. C'est une manière majeure de sortir de la nature, d'être de plain-pied dans le symbolique, par quelque chose de rituel, de signifiant, et qui porte sur ce qui est le plus énigmatique, le plus décisif dans la vie : la mort. Jésus s'inscrit donc entièrement dans la logique sacrificielle et l'accomplit entièrement, mais en l'accomplissant entièrement il la « supprime », l'abolit dans toutes ses formes inférieures et antérieures, puisque sa liberté est telle qu'il prend non seulement la place de la victime mais celle du prêtre (celui qui donne). La dissociation est supprimée et les autres sacrifices n'ont plus de sens, à l'exception du seul et unique *sacrifice de soi*, du don de soi, ce qui signifie un don essentiellement spirituel. Le sacrifice eucharistique est donc le signifiant du sacrifice absolu, celui de Dieu se faisant serviteur, esclave que les hommes contrariés éliminent, tuent pour s'en débarrasser, ce qui est de leur point de vue le contraire d'un sacrifice : c'est Jésus qui en fait *son* sacrifice. Tout autre sacrifice montre à quel point il est extérieur : si j'offre un agneau, je ne me sacrifie pas, j'évite au contraire d'avoir à me sacrifier en offrant un substitut. Le sacrifice est donc alors un don pour éviter un autre don, le don de soi. ...Tu n'en veux pas, alors j'ai dit : me voici... Voilà le vrai sacrifice, d'amour, par amour, s'il est fait avec amour. Celui qui l'anticipe le mieux à la fois symboliquement et réellement, c'est bien le sacrifice d'Isaac, car rien ne peut mettre Abraham dans une plus grande souffrance, la souffrance du Père devant le sacrifice du Fils. Il y a là une kénose, un anéantissement du Père dont je crois que c'est une manière de comprendre la procession de l'Esprit : En donnant son Fils, le père expire le Souffle, l'Esprit est le Souffle du Père, autrement dit l'Amour qu'il expire en se vidant de soi, tout son amour sortant de Soi en direction de son Fils qui se donne sur la croix.

Pour que toute la Création maintenant habitée par la haine revienne dans le giron de l'Esprit, donc de l'Amour.

Évangile selon saint Jean (13, 1-15)

Avant la fête de la Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout. Au cours du repas, alors que le démon a déjà inspiré à Judas Iscariote, fils de Simon, l'intention de le livrer, Jésus, sachant que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est venu de Dieu et qu'il retourne à Dieu, se lève de table, quitte son vêtement, et prend un linge qu'il se noue à la ceinture ; puis il verse de l'eau dans un bassin, il se met à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à la ceinture. Il arrive ainsi devant Simon-Pierre. Et Pierre lui dit : « Toi, Seigneur, tu veux me laver les pieds ! » Jésus lui déclara : « Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ; plus tard tu comprendras. » Pierre lui dit : « Tu ne me laveras pas les pieds ; non, jamais ! » Jésus lui répondit : « Si je ne te lave pas, tu n'auras point de part avec moi. » Simon-Pierre lui dit : « Alors, Seigneur, pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête ! » Jésus lui dit : « Quand on vient de prendre un bain, on n'a pas besoin de se laver : on est pur tout entier. Vous-mêmes, vous êtes purs, ... mais non pas tous. » Il savait bien qui allait le livrer ; et c'est pourquoi il disait : « Vous n'êtes pas tous purs. » Après leur avoir lavé les pieds, il reprit son vêtement et se remit à table. Il leur dit alors : « Comprenez-vous ce que je viens de faire ? Vous m'appelez 'Maître' et 'Seigneur', et vous avez raison, car vraiment je le suis. Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous.

Comme on dit, l'heure est solennelle. D'où la première phrase du récit. Toute la signification du geste de Jésus est exposée : l'équation entre le retour au Père de celui qui est le Fils, et le don de soi « jusqu'au bout ». Le don de soi n'est plus « seulement » trinitaire, dans l'Esprit, mais il s'accomplit dans la chair, dans la kénose, dans cette « sortie » de la vie divine immanente. Jésus se perd dans la perte. S'éprouvant comme chair, il va éprouver la perte de sa chair, ce que toute chair peut vivre de plus terrible – et ce n'est pas une mort paisible et naturelle, mais violente et barbare, cruelle, dans la torture. Or la souffrance est au bout du compte ce par quoi la chair est chair, puisqu'elle est finie, fragile, passible. Et Jésus va souffrir « jusqu'au bout », pas rien qu'un petit peu mais au contraire d'une manière que personne ne peut accepter. À cela, il a dit oui, puis s'en est remis à son Père pour que cette mort soit le sacrifice absolu dont j'ai parlé plus haut. Et il s'en est remis aux hommes pour qu'ils lui fassent « tout ce qu'ils veulent » : tout le mal qu'ils peuvent lui faire. Il

sait bien qu'il est venu pour prendre sur lui ce mal et ne pas le retourner contre les coupables. Ensuite, il n'est plus qu'une chair qui ne peut plus exercer quelque vouloir que ce soit, sinon demeurer dans l'amour reçu, comme transfusé. Car Jésus ne peut plus rien donner, il ne peut plus qu'être passivité donnée. Que se recevoir, recevoir tout. Remise de soi. Mais ce que montre Jean ici, en rapportant le lavement des pieds, c'est que cette remise, cet être-asservi, cette mort, ce n'est pas la mort qui en donne la signification, mais au contraire la Vie. En étant serviteur, je réalise comme Vie ce qui se manifeste semble-t-il comme mort. Je n'ai pas besoin de mourir, d'attendre de mourir pour donner ma vie, je puis donner ma vie en vivant, selon le mode précis du don : servir. D'où la vertu d'obéissance, puisque servir, c'est se faire serviteur, donc se donner un maître. Jésus le Maître, en se faisant serviteur, donne la signification absolue de la maîtrise.

Vendredi saint (10 avril)

Livre d'Isaïe (52, 13-15; 53, 1-12)

Mon serviteur réussira, dit le Seigneur ; il montera, il s'élèvera, il sera exalté ! La multitude avait été consternée en le voyant, car il était si défiguré qu'il ne ressemblait plus à un homme ; il n'avait plus l'aspect d'un fils d'Adam. Et voici qu'il consacrerait une multitude de nations ; devant lui les rois resteraient bouche bée, car ils verraient ce qu'on ne leur avait jamais dit, ils découvriront ce dont ils n'avaient jamais entendu parler. Qui aurait cru ce que nous avons entendu ? A qui la puissance du Seigneur a-t-elle été ainsi révélée ? Devant Dieu, le serviteur a poussé comme une plante chétive, enracinée dans une terre aride. Il n'était ni beau ni brillant pour attirer nos regards, son extérieur n'avait rien pour nous plaire. Il était méprisé, abandonné de tous, homme de douleurs, familier de la souffrance, semblable au lépreux dont on se détourne ; et nous l'avons méprisé, compté pour rien. Pourtant, c'étaient nos souffrances qu'il portait, nos douleurs dont il était chargé. Et nous, nous pensions qu'il était châtié, frappé par Dieu, humilié. Or, c'est à cause de nos fautes qu'il a été transpercé, c'est par nos péchés qu'il a été broyé. Le châtiment qui nous obtient la paix est tombé sur lui, et c'est par ses blessures que nous sommes guéris. Nous étions tous errants comme des brebis, chacun suivait son propre chemin. Mais le Seigneur a fait retomber sur lui nos fautes à nous tous. Maltraité, il s'humilie, il n'ouvre pas la bouche : comme un agneau conduit à l'abattoir, comme une brebis muette devant les tondeurs, il n'ouvre pas la bouche. Arrêté, puis jugé, il a été supprimé. Qui donc s'est soucié de son destin ? Il a été retranché de la terre des vivants, frappé à cause des péchés de son peuple. On l'a enterré avec les mécréants, son tombeau est avec ceux des enrichis ; et pourtant il n'a jamais commis l'injustice, ni proféré le mensonge. Broyé

par la souffrance, il a plu au Seigneur. Mais, s'il fait de sa vie un sacrifice d'expiation, il verra sa descendance, il prolongera ses jours : par lui s'accomplira la volonté du Seigneur. A cause de ses souffrances, il verra la lumière, il sera comblé. Parce qu'il a connu la souffrance, le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes, il se chargera de leurs péchés. C'est pourquoi je lui donnerai la multitude en partage, les puissants seront la part qu'il recevra, car il s'est dépouillé lui-même jusqu'à la mort, il a été compté avec les pécheurs, alors qu'il portait le péché des multitudes et qu'il intercédait pour les pécheurs.

Il faut se secouer, se laisser réveiller et troubler par ce texte, et se demander comment l'entend et le reçoit le Juif croyant. Qui est le Serviteur souffrant. Il ressemble tellement au Christ, le Christ des évangiles ! Comment pourrait-ce en être un autre ? Mais si l'on fait le procès des chrétiens, si l'on en fait, plutôt que des menteurs, des voleurs, des voleurs de textes, de références et de tradition, on peut décider qu'ils ont écrit les récits évangéliques pour qu'ils collent avec Isaïe. La pseudo-vérité de Jésus serait dans Isaïe, inventée à partir d'Isaïe et non la vérité d'Isaïe dans Jésus. Dialogue de sourd si l'on ne veut pas entendre parler de Jésus. Mais il reste que le Serviteur souffrant est un homme et en même temps plus qu'un homme, un messie sauveur, comme un fils d'homme descendu du Ciel. En lisant et relisant ce texte, en même temps que je voudrais en extraire le sens, je me sens de plus en plus muet, comme si le silence était la seule solution, la seule façon de l'entendre, de ne pas faire de bruit autour de lui comme autour de celui dont il parle par avance, par avance comme de quelqu'un au passé, que nous avons maltraité, méprisé. Voilà donc un texte éternel, prophétique au sens absolu, précisément parce qu'il ne prend plus la forme canonique de : *Parole du Seigneur ; Je vous enverrai... Je ferai...* En fait, il passe du passé au présent et au futur : il recouvre tous les temps. Il recouvre tout le destin d'Israël. Il sauve, il rachète, si bien que le titre de messie prend une dimension qu'il n'avait pas à l'origine, au temps des rois d'Israël. Ici à l'onction royale se substitue l'opprobre et l'humiliation la plus grande. *Le baptême que je vais recevoir, pourrez-vous le supporter ?* C'est lorsqu'il n'y a plus de roi ni de royauté que le mot messie prend sa signification « messianique », telle qu'elle est proclamée ici. Or ce messie, *on l'a enterré...* mais *il verra sa descendance*. Les propositions s'enchaînent alors de manière prodigieuses, vraiment messianiques : *par lui s'accomplira la volonté du Seigneur. A cause de ses souffrances, il verra la lumière, il sera comblé. Parce qu'il a connu la souffrance, le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes, il se chargera de leurs péchés. C'est pourquoi je lui donnerai la multitude en partage, les puissants seront la part qu'il recevra, car il s'est dépouillé lui-même jusqu'à la mort, il a été compté avec les pécheurs, alors qu'il portait le péché des multitudes et qu'il intercédait pour les pécheurs.* Je ne peux pas citer moins. *Voir sa descendance (vivre) et accomplir la volonté du Seigneur*

sont tout un. Et cet accomplissement, c'est *justifier les multitudes*. Auparavant, Dieu aimait son peuple et se mettait en colère contre ses infidélités, ses péchés ; maintenant il ne se met plus en colère, il envoie un homme de douleur qui prend sur lui tout le mal du monde. La passion remplace la colère divine. S'il n'y avait pas eu le Christ... Mais il y a eu le Christ, et le Christ Serviteur.

Psaume 30 (2ab.6, 12, 13-14ad, 15-16, 17.25)

*En toi, Seigneur, j'ai mon refuge ;
garde-moi d'être humilié pour toujours.
En tes mains je remets mon esprit ;
tu me rachètes, Seigneur, Dieu de vérité.*

*Je suis la risée de mes adversaires et même de mes voisins,
je fais peur à mes amis
(s'ils me voient dans la rue, ils me fuient).*

*On m'ignore comme un mort oublié,
comme une chose qu'on jette.
J'entends les calomnies de la foule :
ils s'accordent pour m'ôter la vie.*

*Moi, je suis sûr de toi, Seigneur,
je dis : « Tu es mon Dieu ! »
Mes jours sont dans ta main : délivre-moi
des mains hostiles qui s'acharnent.*

*Sur ton serviteur, que s'illumine ta face ; +
sauve-moi par ton amour. *
Soyez forts, prenez courage, *
vous tous qui espérez le Seigneur !*

Deux lectures qui n'en font qu'une : soit celui qui parle, c'est le Christ, et le psaume, comme Isaïe, est celui du serviteur souffrant, soit celui qui parle, c'est moi, ou toi mon frère, vous, mes frères ! C'est le poème de la foi et de la confiance qui sauve jusque dans la déchéance et la mort. *En tes mains je remets mon esprit*. Comme dans Isaïe, comme dans l'épître aux Hébreux, c'est au moment où il meurt, où il est perdu, qu'il est exaucé. Parce que ce n'était pas n'importe quelle mort, mais une vie donnée. Or Dieu exauce celui qui fait sa volonté non comme quelqu'un qui après coup accorderait une récompense pour bons et loyaux services, mais en ce sens où « faire la volonté de Dieu » exauce du fait même celui qui l'accomplit. Cela révèle le contenu de cette volonté : qu'il ait la vie. Et non pas n'importe quelle vie, mais bien la vie divine, la vie absolue.

En donnant sa vie, le Christ entre dans la volonté de Dieu, qui est qu'il ait la Vie. D'où la nécessité de l'*imitatio Christi* – et je sais que je suis bien loin de l'imiter, de donner ma vie, d'aimer même sans être aimé. J'ai bien besoin que quelqu'un me dise à tout bout de champ : *allez, courage, sois fort !*

Lettre aux Hébreux (4, 14-16; 5, 7-9)

Frères, en Jésus, le Fils de Dieu, nous avons le grand prêtre par excellence, celui qui a pénétré au-delà des cieus ; tenons donc ferme l'affirmation de notre foi. En effet, le grand prêtre que nous avons n'est pas incapable, lui, de partager nos faiblesses ; en toutes choses, il a connu l'épreuve comme nous, et il n'a pas péché. Avançons-nous donc avec pleine assurance vers le Dieu tout-puissant qui fait grâce, pour obtenir miséricorde et recevoir, en temps voulu, la grâce de son secours. Pendant les jours de sa vie mortelle, il a présenté, avec un grand cri et dans les larmes, sa prière et sa supplication à Dieu qui pouvait le sauver de la mort ; et, parce qu'il s'est soumis en tout, il a été exaucé. Bien qu'il soit le Fils, il a pourtant appris l'obéissance par les souffrances de sa Passion ; et, ainsi conduit à sa perfection, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la cause du salut éternel.

À la fois celui qui offre et celui qui est offert parce qu'il s'offre, le Christ accomplit le sacrifice définitif, qui supprime tous les autres, ou bien en qui nos propres petits sacrifices s'inscrivent. Nous ne pouvons plus offrir autre chose que nous-mêmes, comme lui s'est offert. Les sacrifices deviennent intérieurs, spirituels, puisque ce sont l'offrande des personnes. Cela supprime la distance entre la « religion » et ce qui devient plus qu'une éthique, puisque ce n'est pas l'éthique de l'équité et de la justice, mais l'éthique de l'amour, du don, et du don de soi, non d'un don extérieur (qui n'est plus que le signe du don spirituel de soi). Le grand paradoxe du texte, c'est de dire qu'en mourant, il a été exaucé. Sa demande d'être sauvé de la mort s'est accomplie dans l'accomplissement de la mort, parce que sa mort a supprimé la mort. En mourant par obéissance (par amour), il a fait de sa vie un don, montrant que l'essence de la Vie est don, précisément. La vie naturelle est peu ou prou prédatrice. La vie spirituelle, la vie éternelle, la vie divine, si ce n'est pas un vain mot de dire qu'elle est amour, devient remise de soi à l'autre, si bien que c'est dans la perte de la vie que l'on ne retient pas pour soi que s'accomplit la vie comme don. Dans la vie comme don, ce n'est plus le moi qui est au centre, mais l'autre qui passe au centre du moi, qui fait que le moi est moi. C'est beau à dire, mais c'est tellement et absolument contre nature (la nature prédatrice, le *conatus*), que forcément cela passe par un drame. Jésus s'est coltiné ce drame (*comme nous*, dit l'épître), ce qui était la seule manière possible de lui faire réaliser son *Aufhebung*, sa

sortie de soi qui ne la supprime pas (la nature). Dans le Christ s'accomplit le devenir esprit de la nature, devenir esprit n'étant pas une forme supérieure de substantialité, mais le devenir-relation à l'autre de ce qui n'était qu'une individualité contingente avec sa nature simplement naturelle – et aussi sociale, mais sociale signifiant de la relation sur le mode de l'extériorité et non de l'intériorité, du spirituel (qui signifie que l'autre est plus intérieur au moi que le moi).

Passion de Jésus-Christ selon saint Jean (18, 1-40; 19, 1-42)

Après le repas, Jésus sortit avec ses disciples et traversa le torrent du Cédron ; il y avait là un jardin, dans lequel il entra avec ses disciples. Judas, qui le livrait, connaissait l'endroit, lui aussi, car Jésus y avait souvent réuni ses disciples. Judas prit donc avec lui un détachement de soldats, et des gardes envoyés par les chefs des prêtres et les pharisiens. Ils avaient des lanternes, des torches et des armes. Alors Jésus, sachant tout ce qui allait lui arriver, s'avança et leur dit : « Qui cherchez-vous ? » Ils lui répondirent : « Jésus le Nazaréen. » Il leur dit : « C'est moi. » Judas, qui le livrait, était au milieu d'eux. Quand Jésus leur répondit : « C'est moi », ils reculèrent, et ils tombèrent par terre. Il leur demanda de nouveau : « Qui cherchez-vous ? » Ils dirent : « Jésus le Nazaréen. » Jésus répondit : « Je vous l'ai dit : c'est moi. Si c'est bien moi que vous cherchez, ceux-là, laissez-les partir. » (Ainsi s'accomplissait la parole qu'il avait dite : « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés. ») Alors Simon-Pierre, qui avait une épée, la tira du fourreau ; il frappa le serviteur du grand prêtre et lui coupa l'oreille droite. Le nom de ce serviteur était Malcus. Jésus dit à Pierre : « Remets ton épée au fourreau. Est-ce que je vais refuser la coupe que le Père m'a donnée à boire ? » Alors les soldats, le commandant et les gardes juifs se saisissent de Jésus et l'enchaînent.

Arrestation de Jésus. Judas n'est plus lui-même. Il est par l'action dans son acte, hors de lui-même. L'adrénaline lui fait fabriquer le poison qui l'empoisonne et qui va le faire mourir, une fois l'action terminée et lui-même de nouveau face à son acte. Son acte comme son acte, donc face à lui-même. Pour l'instant il agit, conduisant cette espèce de milice. Face à eux, quand Jésus dit : c'est moi, c'est comme si un coup de vent, celui de la puissance divine, les terrassait. Si Jean était présent, on supposera que cela a eu lieu, ou bien il veut signifier symboliquement ou « moralement » que le regard de Jésus les renverse, qu'ils ne pourraient rien contre lui s'il ne se laissait pas faire (*Ma vie, nul ne la prend, c'est moi qui la donne*). C'est peut-être cela qui redonne courage à Pierre qui sort son épée. On sait que Jésus va recoller son oreille à Malchus. Il ne veut pas que du sang soit versé pour lui, il ne veut aucune violence, bien que celle-ci soit légitime et naturelle. Le seul sang qui doit être versé,

c'est le sien. À lui de boire la coupe, maintenant, pas à ce pauvre Malchus. Pourquoi son nom est-il cité ? Pour faire plus vrai ? Pour donner une précision historique (comme le « sous Ponce Pilate » du *Credo*) ? J'aimerais bien que Malchus, par la suite, soit devenu chrétien !

Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe, le grand prêtre de cette année-là. (C'est Caïphe qui avait donné aux Juifs cet avis : « Il vaut mieux qu'un seul homme meure pour tout le peuple. ») Simon-Pierre et un autre disciple suivaient Jésus. Comme ce disciple était connu du grand prêtre, il entra avec Jésus dans la cour de la maison du grand prêtre, mais Pierre était resté dehors, près de la porte. Alors l'autre disciple - celui qui était connu du grand prêtre - sortit, dit un mot à la jeune servante qui gardait la porte, et fit entrer Pierre. La servante dit alors à Pierre : « N'es-tu pas, toi aussi, un des disciples de cet homme-là ? » Il répondit : « Non, je n'en suis pas ! » Les serviteurs et les gardes étaient là ; comme il faisait froid, ils avaient allumé un feu pour se réchauffer. Pierre était avec eux, et se chauffait lui aussi. Or, le grand prêtre questionnait Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : « J'ai parlé au monde ouvertement. J'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans le Temple, là où tous les Juifs se réunissent, et je n'ai jamais parlé en cachette. Pourquoi me questionnes-tu ? Ce que j'ai dit, demande-le à ceux qui sont venus m'entendre. Eux savent ce que j'ai dit. » À cette réponse, un des gardes, qui était à côté de Jésus, lui donna une gifle en disant : « C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre ! » Jésus lui répliqua : « Si j'ai mal parlé, montre ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? » Anne l'envoya, toujours enchaîné, au grand prêtre Caïphe. Simon-Pierre était donc en train de se chauffer ; on lui dit : « N'es-tu pas un de ses disciples, toi aussi ? » Il répondit : « Non, je n'en suis pas ! » Un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, insista : « Est-ce que je ne t'ai pas vu moi-même dans le jardin avec lui ? » Encore une fois, Pierre nia. A l'instant le coq chanta.

Ici, deux récits s'entrecroisent, comme si, en contrepoint, la trahison de Pierre était la basse continue. « L'autre disciple » est-il Jean ? Peut-être était-ce Jacques, le plus sensible à la Loi, le plus apte à fréquenter les docteurs ? Ça n'a pas d'importance ! Mais c'est pour le malheur de Pierre, mais aussi pour que la prophétie de Jésus s'accomplisse. Pierre a encore du courage, et prend un risque, après le coup d'épée au serviteur du grand prêtre. Et il est reconnu, et il craque de peur. Il était important, celui qui se déclarait capable de mourir avec Jésus, qu'il succombe à la peur, qu'il cesse de se croire invincible et invulnérable. Il lui faut être humilié pour atteindre sa propre vérité : sa faiblesse. Il ne doit pas oublier que *sans Toi, et Toi seul, nous périssons* : les épées ne servent de rien. Il pourra enfin commencer à faire son apprentissage de serviteur, et de *serviteur des serviteurs* du Christ.

La partie principale reste tout de même l'interrogatoire de Jésus et la gifle qu'il prend. Jésus est-il insolent avec Anne ? Depuis le temps, ce que le grand prêtre demande, il devrait le savoir depuis longtemps. Mais il est comme tous ces hommes de pouvoir hypocrites, qui veulent avoir l'air juste, qui veulent paraître à l'écoute. *Je vous écoute, mon jeune ami ; parlez en toute confiance !* Raminagrobis. Il fait son métier, puisqu'il est payé pour. Il interroge sur les disciples et sur la doctrine. C'est qu'il a affaire à des espèces de terroristes (comme ça qu'on appelle les résistants). Il lui importe de savoir s'ils sont nombreux, donc dangereux, et quelle est l'idéologie du groupe. Tout cela sonne moderne, car l'antiquité ne savait pas encore ce qu'était ce genre de procès « idéologique ». Ainsi inventera-t-on l'Inquisition, quand l'Église sera devenue un pouvoir. Bienheureuse humiliation qu'elle a connue avec la Révolution (même si celle-ci est un malheur historique) ! Quand Jésus parle, sa Parole est Annonce, s'adresse à des auditeurs qui s'ont venus pour lui. Jésus alors leur délivre sa parole de Vérité, il la leur donne. Anne, quand à lui, interroge, non pas en position de celui qui veut apprendre, accueillir, mais qui veut *savoir*. Jésus ne peut parler à celui qui est dans ce genre de maîtrise. Sa Parole n'est pas un simple contenu, sous la forme d'une suite d'énoncés. Alors, quand Jésus prend la gifle du chien de garde, de ce petit qui enfin peut exercer un pouvoir sur tellement plus grand que lui, qui va pouvoir se vanter de sa gifle (*Vous savez comment il a répondu au grand prêtre ?*), Jésus lui réplique, mais sans commiseration. Sans mépris. Il fait face à un être humain doué de raison et de conscience. Il fait appel à sa conscience et à sa raison. Jésus reste dans le juste, et met l'autre devant le juste et l'injuste.

Je termine par le début : Anne est le beau-père de Caïphe. Les prêtres sont une caste, de la même tribu, de la même famille (des Sadducéens, dit une note). Les Sadducéens sont avant tout des politiques, sachant qu'ils ne croient pas à la résurrection. Ils n'ont pas la foi, ils ont de la religion, comme tous les peuples et tous les dirigeants de toutes les cités. Dieu est leur dieu. Caïphe est par excellence le calculateur politique : il a calculé (chap. 11, supra) que la mort de Jésus rétablirait le statu quo, ce qui montre qu'il voit en lui un danger pour la *pax romana* qui a le mérite de permettre que les affaires continuent et qui ne menace pas l'identité juive (ils ont bien négocié et Rome n'exige pas qu'ils rendent un culte à l'empereur et aux dieux romains : l'identité nationale est sauve, même sous protectorat). La mécanique calculatrice fait que la décision qui devait assurer la sécurité de la nation entraînera sa destruction à terme, puisque c'est par la mort de Jésus que s'accomplit la destinée d'Israël, qui est ici un destin. La nuit du jeudi saint sera pour Israël la Nuit du destin.

Alors on emmène Jésus de chez Caïphe au palais du gouverneur. C'était le matin. Les Juifs n'entrèrent pas eux-mêmes dans le palais, car ils voulaient éviter une souillure qui les aurait empêchés de manger

l'agneau pascal. Pilate vint au dehors pour leur parler : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? » Ils lui répondirent : « S'il ne s'agissait pas d'un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré. » Pilate leur dit : « Reprenez-le, et vous le jugerez vous-mêmes suivant votre loi. » Les Juifs lui dirent : « Nous n'avons pas le droit de mettre quelqu'un à mort. » Ainsi s'accomplissait la parole que Jésus avait dite pour signifier de quel genre de mort il allait mourir. Alors Pilate rentra dans son palais, appela Jésus et lui dit : « Es-tu le roi des Juifs ? » Jésus lui demanda : « Dis-tu cela de toi-même, ou bien parce que d'autres te l'ont dit ? Pilate répondit : « Est-ce que je suis Juif, moi ? Ta nation et les chefs des prêtres t'ont livré à moi : qu'as-tu donc fait ? » Jésus déclara : « Ma royauté ne vient pas de ce monde ; si ma royauté venait de ce monde, j'aurais des gardes qui se seraient battus pour que je ne sois pas livré aux Juifs. Non, ma royauté ne vient pas d'ici. » Pilate lui dit : « Alors, tu es roi ? » Jésus répondit : « C'est toi qui dis que je suis roi. Je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Tout homme qui appartient à la vérité écoute ma voix. » Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité ? »

Pas de plus magnifique dialogue que celui de Jésus avec Pilate, romain et païen (Si, il y a le dialogue avec Nicodème, par exemple, mais celui-ci me semble le plus élevé !). Devant l'attitude ouverte de Pilate, la parole de Jésus est de nouveau libre et Jésus peut s'adresser à lui comme à quelqu'un qui cherche vraiment la vérité. *Alors tu es roi ! Tu es vraiment roi !* Pilate croit à la royauté de Jésus, et il croit et comprend que sa royauté « n'est pas de ce monde ». Il sait que Jésus n'est pas dangereux, que les Juifs se livrent entre eux un combat à mort. Il va donc chercher à le sauver, mais qui peut sauver l'autre ? Pilate n'a en réalité aucun pouvoir sur la volonté des dirigeants juifs d'éliminer Jésus. Il sera donc impuissant à sauver le Sauveur. Il faut que Pilate fasse l'expérience de son impuissance. Il va passer une nuit tourmentée.

Après cela, il sortit de nouveau pour aller vers les Juifs, et il leur dit : « Moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. Mais c'est la coutume chez vous que je relâche quelqu'un pour la Pâque : voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ? » Mais ils se mirent à crier : « Pas lui ! Barabbas ! » (Ce Barabbas était un bandit.) Alors Pilate ordonna d'emmener Jésus pour le flageller. Les soldats tressèrent une couronne avec des épines, et la lui mirent sur la tête ; puis ils le revêtirent d'un manteau de pourpre. Ils s'avançaient vers lui et ils disaient : « Salut, roi des Juifs ! » Et ils le giflaient. Pilate sortit de nouveau pour dire aux Juifs : « Voyez, je vous l'amène dehors pour que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. » Alors Jésus sortit, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et Pilate leur dit : « Voici l'homme. » Quand ils le virent, les chefs des prêtres et les gardes se mirent à crier : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! »

Pilate leur dit : « Reprenez-le, et crucifiez-le vous-mêmes ; moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. » Les Juifs lui répondirent : « Nous avons une Loi, et suivant la Loi il doit mourir, parce qu'il s'est prétendu Fils de Dieu. » Quand Pilate entendit ces paroles, il redoubla de crainte. Il rentra dans son palais, et dit à Jésus : « D'où es-tu ? » Jésus ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit alors : « Tu refuses de me parler, à moi ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher, et le pouvoir de te crucifier ? » Jésus répondit : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut ; ainsi, celui qui m'a livré à toi est chargé d'un péché plus grave. » Dès lors, Pilate cherchait à le relâcher ; mais les Juifs se mirent à crier : « Si tu le relâches, tu n'es pas ami de l'empereur. Quiconque se fait roi s'oppose à l'empereur. » En entendant ces paroles, Pilate amena Jésus au-dehors ; il le fit asseoir sur une estrade à l'endroit qu'on appelle le Dallage (en hébreu : Gabbatha). C'était un vendredi, la veille de la Pâque, vers midi. Pilate dit aux Juifs : « Voici votre roi. » Alors ils crièrent : « À mort ! À mort ! Crucifie-le ! » Pilate leur dit : « Vais-je crucifier votre roi ? » Les chefs des prêtres répondirent : « Nous n'avons pas d'autre roi que l'empereur. » Alors, il leur livra Jésus pour qu'il soit crucifié, et ils se saisirent de lui.

Pilate est profondément touché par Jésus et il va lutter jusqu'au bout pour le délivrer de la main des Juifs. Cependant, quand il le livre à la soldatesque pour la flagellation réglementaire (je suppose), il sait bien au fond que la partie est perdue. Mais il est en colère contre les dirigeants juifs. *Reprenez-le, crucifiez-le vous-mêmes !* Alors les Juifs, à bout, lâchent le morceau, disent la vérité : Jésus n'est nullement un malfaiteur, mais celui qui se prétend « Fils de Dieu ». Pour un païen aussi cela parle. Un fils de Jupiter est un dieu. Cela concorde avec cette espèce de royauté dont Pilate avait bien entendu parler auparavant, puisque c'est lui qui avait demandé à Jésus s'il était roi (les Juifs s'étaient bien gardés d'évoquer ce trait avec l'administration romaine). Les Juifs sont donc au courant. Ils ne veulent pas de ce roi-fils-messie. Trois titres qui récapitulent toutes les promesses de Dieu à Israël. Mais Fils bouscule toutes les représentations historiques et politiques pour donner un caractère prophétique et sans doute eschatologique auxdites promesses. Cela leur tombe sur la tête et n'entre pas dans leurs calculs. Ils ne font pas le lien avec le *Serviteur souffrant* d'Isaïe. Pilate se bat comme un brave pour Jésus, et c'est alors que les Juifs se retournent contre lui, le menacent : ils pourraient le dénoncer à l'empereur. Or Pilate n'est ni un converti ni un martyr. Il sait comment les empereurs exercent le pouvoir. Dans le récit de Jean, Pilate leur livre Jésus. Ce sont les Juifs qui se saisissent de lui. Pilat n'a plus qu'à leur prêter un escadron de soldats sous uniforme romain. Jusqu'au bout, Jean fait le procès des dirigeants juifs, confirmant la parole de Jésus : *Toi Israël, qui tues tes prophètes !*

Jésus, portant lui-même sa croix, sortit en direction du lieu dit : Le Crâne, ou Calvaire, en hébreu : Golgotha. Là, ils le crucifièrent, et avec lui deux autres, un de chaque côté, et Jésus au milieu. Pilate avait rédigé un écriteau qu'il fit placer sur la croix, avec cette inscription : « Jésus le Nazaréen, roi des Juifs. » Comme on avait crucifié Jésus dans un endroit proche de la ville, beaucoup de Juifs lurent cet écriteau, qui était libellé en hébreu, en latin et en grec. Alors les prêtres des Juifs dirent à Pilate : « Il ne fallait pas écrire : 'Roi des Juifs' ; il fallait écrire : 'Cet homme a dit : Je suis le roi des Juifs'. » Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. » Quand les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses habits ; ils en firent quatre parts, une pour chacun. Restait la tunique ; c'était une tunique sans couture, tissée tout d'une pièce de haut en bas. Alors ils se dirent entre eux : « Ne la déchirons pas, tirons au sort celui qui l'aura. » Ainsi s'accomplissait la parole de l'Écriture : 'Ils se sont partagé mes habits ; ils ont tiré au sort mon vêtement'. C'est bien ce que firent les soldats.

Jean n'en rajoute pas sur le chemin de croix : il porte lui-même sa croix, c'est tout ce que l'on sait de cette terrible montée. Ce qui est important pour Jean, c'est la poursuite du procès des Juifs et j'oserai dire, l'apologie de Pilate. Car pour Jean, Pilate est « quelque part » un prophète. Quand il écrit *roi des Juifs, rex judæorum*, il affirme ce qu'il croit vrai, contre ceux qui n'en font qu'une prétention de Jésus, dont le caractère de prétention est prouvé par sa mort. Pour Pilate, celui qui meurt comme un esclave est roi, et ce n'est pas tous les jours que l'on fixe un écriteau sur la croix d'un supplicié, généralement des misérables. Mais Jésus : *Ecce Homo*, voilà qui il est pour Pilate. Homme, Fils de Dieu, roi des Juifs (au fond, Israël n'existe plus, depuis l'exil à Babylone ; maintenant, c'est « les Juifs » et le « judaïsme »). Pilate est conscient d'être affronté à un mystère, que quelque chose de crucial vient de se jouer sur cette terre de Palestine, dans cette ville de Jérusalem. Maintenant l'épisode Pilate est clos (si j'excepte l'autorisation de descendre le corps de la croix). On redescend beaucoup plus bas. Mais face à la bassesse, la tunique sans couture. Ne la déchirons pas ! Même eux ne l'ont pas déchirée, et ce sont les chrétiens eux-mêmes qui la déchireront, en se divisant. Car qu'avons-nous fait de cette ordre du Christ : soyez UN, comme le Père et moi sommes UN. Comme Jésus l'a dit de Pierre, nous sommes le diable, nous sommes des *diviseurs*.

Or, près de la croix de Jésus se tenait sa mère, avec la sœur de sa mère, Marie femme de Cléophas, et Marie Madeleine. Jésus, voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. » Puis il dit au disciple : « Voici ta mère. » Et à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui. Après cela, sachant que désormais toutes choses étaient accomplies, et pour que l'Écriture s'accomplisse jusqu'au bout, Jésus dit : « J'ai soif. » Il y avait là un récipient plein

d'une boisson vinaigrée. On fixa donc une éponge remplie de ce vinaigre à une branche d'hysope, et on l'approcha de sa bouche. Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit : « Tout est accompli. » Puis, inclinant la tête, il remit l'esprit.

Marie avait donc une sœur, ou une cousine. Si c'était une « vraie » sœur, il serait étonnant que ses parents l'aient également appelée Marie. Dans ce cas, c'est certainement une autre que la femme de Cléophas. Si Jean le mentionne, c'est qu'il devait être connu de la première communauté croyante. Mais évidemment tout cela n'a pas d'importance, devant la mort de Jésus. En même temps ce sont des témoins, et les événements ne sauraient se passer de témoins. Jésus voit sa mère ; il voit son ami Jean, et Jean devient le fils de Marie, plus que jamais le frère du Christ, et Marie devient la mère de Jean, et Jean c'est toute l'Église, et Marie est la mère de l'Église (voir Piero della Francesca qui enveloppe l'Église dans les plis de son maternel manteau). Mais aussi c'est l'Église qui accueille Marie, la *prend chez elle*. Marie peut avoir légitimement sa place jusque dans la liturgie. *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort*. Par cette ultime transmission – Marie donnée à l'Église, l'Église donnée à Marie, tout est accompli. Tout le chemin de l'Incarnation est accompli. Ce qui avait commencé à l'Annonciation dans le cœur et dans le sein de Marie (disons que c'est la même chose, au *cœur* de Marie), se termine au pied de la croix, par cette parole qui fait de Marie la mère universelle, elle une simple créature ! Par cette médiation, c'est le mystère du corps du Christ qui est signifié et assumé. Car ce n'est pas qu'un symbole. C'est la réalisation d'un corps universel (l'Église-Humanité) consubstantiel au Christ, donc divinisé, voué à participer à la vie divine, à l'Amour trinitaire.

Le dernier geste humain de Jésus est d'avoir soif. Il a versé son sang, la vie s'en va. Ne reste, en cet instant, que l'être de besoin qui est à peine encore un être, qui va disparaître quand il aura rendu son dernier souffle, quand le cœur va s'arrêter, et la respiration. Une mère alors peut-elle ressentir plus grande douleur ? Je ne vais pas recopier le *Stabat mater*. Mais je dis que la foi a besoin du sensible, donc de formes de piété qui touchent le « cœur », ici pour une fois au sens du sentiment. J'ai appris à m'éloigner d'une foi purement intellectuelle, certainement trop purement théorique, donc abstraite et désincarnée. Place de la chair dans la foi, de la souffrance comme de la joie, donc du sensible, du sentiment : foi totale, contre toute forme de puritanisme ou d'iconoclastie. Ici, il faut faire silence.

Comme c'était le vendredi, il ne fallait pas laisser des corps en croix durant le sabbat (d'autant plus que ce sabbat était le grand jour de la Pâque). Aussi les Juifs demandèrent à Pilate qu'on enlève les corps après leur avoir brisé les jambes. Des soldats allèrent donc briser les jambes

du premier, puis du deuxième des condamnés que l'on avait crucifiés avec Jésus. Quand ils arrivèrent à celui-ci, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes, mais un des soldats avec sa lance lui perça le côté ; et aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui a vu rend témoignage, afin que vous croyiez vous aussi. (Son témoignage est véridique et le Seigneur sait qu'il dit vrai.) Tout cela est arrivé afin que cette parole de l'Écriture s'accomplisse : 'Aucun de ses os ne sera brisé'. Et un autre passage dit encore : 'Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé'. Après cela, Joseph d'Arimathie, qui était disciple de Jésus, mais en secret par peur des Juifs, demanda à Pilate de pouvoir enlever le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Joseph vint donc enlever le corps de Jésus. 39 Nicodème (celui qui la première fois était venu trouver Jésus pendant la nuit) vint lui aussi ; il apportait un mélange de myrrhe et d'aloès pesant environ cent livres. Ils prirent le corps de Jésus, et ils l'enveloppèrent d'un linceul, en employant les aromates selon la manière juive d'ensevelir les morts. Près du lieu où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin, et dans ce jardin, un tombeau neuf dans lequel on n'avait encore mis personne. Comme le sabbat des Juifs allait commencer, et que ce tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus.

Jean est donc resté présent du début à la fin de la Passion. Il a vu Jésus mourir, et il est resté près de la mater dolorosa. Il n'est pas permis que les corps restent en croix durant le shabbat. Question de pureté rituelle, quelque chose qui choque les Juifs, au moment où c'est le moment du repos et de la paix. Les suppliciés aussi y ont droit. Il faut donc hâter leur mort et les inhumer sans moins de hâte. Jésus est déjà mort, mais il faut de toute façon le coup de grâce. Pourquoi attache-t-on de l'importance au fait qu'aucun de ses os n'est brisé ? Jésus entre dans la Vie avec les membres et le côté percés, mais non brisés. Importance symbolique ? Esthétique, au sens où on ne voit pas Jésus ressusciter avec des jambes cassées, tandis que les blessures restent des signes. *It's more convenient*, diraient les Anglais. Jésus n'a pas été brisé par la mort. Et quel vêtement va-t-il porter après sa résurrection, pendant quarante jours ? Question un peu ridicule, je sais bien, mais j'ai décidé d'écrire les choses que je venais à penser à propos des Écritures que nous lisons, entendons, écoutons. Joseph et nicodème sont courageux. Car maintenant, on sait qu'ils ont la foi, même dans le grand vide du samedi saint. Ce sont des hommes de foi, mais aussi qui ont les moyens et habitués aux décisions et à l'action. Des hommes efficaces. Ils ne se posent pas de questions, ils font. Et ils dépensent ce qu'il faut. La myrrhe, on s'en souvenait comme d'un signe de la part des Mages venus d'Orient. Et ils sont assez importants (ou bien le tombeau appartient à l'un d'eux, ils y ont réfléchi, obtenu l'autorisation...) Et maintenant la nuit tombe. Le dernier jour de la semaine commence, le shabbat de la Pâque. C'est le grand silence du Shéol jusqu'à la nuit suivante, et Jésus va ressusciter en même temps que le soleil va se lever, et c'est pourquoi le jour désormais va commencer le

matin et non plus le soir. Jésus sera désormais le Soleil levant, relevé d'entre les morts, relevé de la nuit, pour la Vie.

Dimanche de Pâques - La Résurrection du Seigneur (12 avril)

Livre des Actes des Apôtres (10, 34a.37-43)

Quand Pierre arriva à Césarée chez un centurion de l'armée romaine, il prit la parole : « Vous savez ce qui s'est passé à travers tout le pays des Juifs, depuis les débuts en Galilée, après le baptême proclamé par Jean : Jésus de Nazareth, Dieu l'a consacré par l'Esprit Saint et rempli de sa force. Là où il passait, il faisait le bien, et il guérissait tous ceux qui étaient sous le pouvoir du démon. Car Dieu était avec lui. Et nous, nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans le pays des Juifs et à Jérusalem. Ils l'ont fait mourir en le pendant au bois du supplice. Et voici que Dieu l'a ressuscité le troisième jour. Il lui a donné de se montrer, non pas à tout le peuple, mais seulement aux témoins que Dieu avait choisis d'avance, à nous qui avons mangé et bu avec lui après sa résurrection d'entre les morts. Il nous a chargés d'annoncer au peuple et de témoigner que Dieu l'a choisi comme Juge des vivants et des morts. C'est à lui que tous les prophètes rendent ce témoignage : Tout homme qui croit en lui reçoit par lui le pardon de ses péchés. »

La parole de pierre est un premier *credo*. Aussitôt que Jésus a chargé ses apôtres de témoigner, ceux-ci commencent à énoncer des « dogmes » qui unissent des événements et des vérités théologiques qui en donnent la signification et qui les fondent. Car Jésus, par sa vie et ses paroles, a donné corps et chair à ce qui est esprit par nature, venant de Dieu. Du baptême de Jean à la croix, nous avons le passage de l'ancien au nouveau, de l'avant à un présent définitif, celui de la Résurrection. Le monde des phénomènes n'est plus distinct d'un monde de significations (à interpréter), de sorte que surgit, diraient les modernes phénoménologues, une nouvelle phénoménalité, celle des événements eux-mêmes comme intrinsèquement signifiants. Ils l'étaient déjà par avance dans la bouche des prophètes, mais leur effectivité était « préparatoire », puisqu'elle préparait, rendait possible la « venue dans le monde » de Dieu en personne, se faisant homme, créature, de manière à accomplir « l'admirable échange » entre les « natures » créée et incréée. C'est cet échange qui accomplit (*sature*, dit J.-L. Marion) la phénoménalité, donnant à ce qui est le plus matériel d'être rien moins que Parole, La Parole, l'Esprit. la Création est enfin totalement achevée, accomplie dans le Christ fait chair (ce n'est plus seulement le Verbe éternel et incréé qui est formellement l' *εἶδος* dans lequel subsiste le monde). C'est une connaturalité qui est réalisée effectivement. Seulement

voilà ! Ce qui est accompli « n'apparaît pas encore ». Où est donc la nouvelle phénoménalité ? Car l'autonomie de la création (de la nature) et la poursuite de l'histoire humaine sont des évidences. Elles ne sont pas supprimées. En même temps, le calendrier le dit, il y a un avant et un après J.-C. Nous vivons, depuis, une histoire en un sens post-historique. La nouvelle phénoménalité implique la foi, elle n'est pas donnée comme le nez au milieu de la figure. Ce qui est signifiant ne peut être donné comme tel que pour celui qui l'accueille comme tel, qui y « croit ». Or ce que l'on croit peut toujours être révoqué en doute et même nié par celui qui n'y croit pas (et pour cela, il faut à ce dernier affirmer sa négation ou son déni par un acte de parole qui est une espèce inversée de l'acte de foi). La nouvelle phénoménalité n'est donc pas, bien sûr, de l'ordre de la nature, mais pas même non plus seulement de l'ordre de la phénoménalité humaine « historique » ; elle est d'un troisième ordre qui conjugue les deux premiers avec celui qui en est l'alpha et l'oméga, le principe originaire et la fin absolue. Tout cela parce qu'en effet l'Absolu s'est incarné dans la nature et dans l'histoire. La nature et l'histoire ne sont donc plus comme avant. Mais l'Incarnation est maintenant un *travail* à l'œuvre *dans* l'histoire, puisque l'historialité n'est pas supprimée. Il n'y a qu'en sortant de l'histoire et de la nature finie et corruptible que nous pouvons *voir clairement, et non plus comme dans un miroir*, ce qu'il en est de la nouvelle phénoménalité – spirituelle, « pneumatiké », incorruptible, ressuscitée. Elle n'est donc pas manifeste selon une phénoménalité seulement naturelle et événementielle, historique, sociale... C'est pourquoi Jésus ne saurait se manifester, imposer sa manifestation « à tout le peuple », autrement dit à tout le monde. Ce serait écraser la nature réelle de ce qui se manifeste, la réduire à sa simple apparence naturelle et événementielle. Or comme Jésus l'a prophétisé : *quand bien même quelqu'un ressusciterais d'entre les morts, ils ne seraient pas convaincus*. Et il n'allait pas non plus s'amuser à survoler Jérusalem dans un char de feu ! Donc il reste dans le troisième ordre, celui de la foi. Il apparaît, se manifeste dans son accomplissement total (nature, histoire, gloire ne faisant plus qu'un) aux témoins qu'il avait choisis d'avance, *μάρτυσιν τοῖς προκεχειροτονημένοις*. Il a mangé et bu (nature) avec eux (événement) après qu'il fut ressuscité (gloire). Avec eux seulement un tel événement est possible (phénoménologiquement parlant). Avec n'importe quels autres, ces derniers n'auraient fait que manger et boire avec un quidam. Il serait donc dérisoire de penser que tout s'est passé ainsi pour éviter la reconnaissance universelle, ou parce que tout simplement ce n'était qu'une fable. La reconnaissance passe par l'annonce, la Parole, les conversions, la foi, une fois de plus un travail, qui définit désormais la mission des Apôtres : être envoyés, remplis d'un feu, le Feu de l'Esprit du Christ, le feu de la foi.

Psaume 117 (1-2, 3-4, 16-17, 22-23)

*Rendez grâce au Seigneur : Il est bon ! **
Éternel est son amour !
Oui, que le dise Israël :
Éternel est son amour ! +

Que le dise la maison d'Aaron :
*Éternel est son amour ! **
Qu'ils le disent, ceux qui craignent le Seigneur :
Éternel est son amour !

*le bras du Seigneur se lève, **
le bras du Seigneur est fort ! »
Non, je ne mourrai pas, je vivrai
pour annoncer les actions du Seigneur :

La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs
est devenue la pierre d'angle :
c'est là l'œuvre du Seigneur,
la merveille devant nos yeux.

Je ne vais pas copier une cinquième fois le refrain de ce poème, de ce psaume ! *Ceux qui craignent le Seigneur !* À chaque fois, le mot *crainte* résiste aux oreilles modernes, malgré toutes les explications !

Lettre de saint Paul Apôtre aux Colossiens (3, 1-4)

Frères, vous êtes ressuscités avec le Christ. Recherchez donc les réalités d'en haut : c'est là qu'est le Christ, assis à la droite de Dieu. Tendez vers les réalités d'en haut, et non pas vers celles de la terre. En effet, vous êtes morts avec le Christ, et votre vie reste cachée avec lui en Dieu. Quand paraîtra le Christ, votre vie, alors vous aussi, vous paraîtrez avec lui en pleine gloire.

Paul est parfaitement accordé à Jésus lorsqu'il déclare que nous sommes déjà ressuscités – et non pas plus tard, après la mort. La mort étant vaincue, du point de vue de la foi elle ne compte plus ; non pas qu'elle soit supprimée, mais elle ne pèse plus sur nos épaules (mais seulement sur celle du Christ) et il n'y a plus d'abîme entre les vivants et les morts, puisqu'ils sont vivants dans le Christ comme nous-mêmes sommes vivants dans le Christ – à condition... Y a-t-il une condition ? Ceux qui ne connaissent pas le Christ ne peuvent pas savoir qu'ils vivent déjà en Lui et par Lui. Mais « nous les croyants » savons, *et c'est pourquoi nous parlons*. Je pourrais jouer sur le sens du mot condition : dans la condition

de ressuscité, il devient contradictoire de vivre dans le Christ et par Lui et en même temps de vivre effectivement en dehors de Lui et sans Lui. La contradiction est de ne pas avoir la foi, et il faut préciser évidemment une foi « vécue ». Aussi est-ce la conversion qui nous tourne vers Celui en qui nous avons la vie. La question n'est donc pas de quitter la terre mais d'y vivre comme des vivants (d'amour et d'eau fraîche : pour la foi, mieux vaut dire : d'amour et d'eau vive, ce qui peut faire un beau titre). Il faut distinguer la terre et les choses de la terre, et de même après tout le Ciel et les choses du Ciel. Il ne s'agit pas, on le sait, de regarder vers le Ciel (voir ce que dit l'Ange aux Apôtres à l'Ascension), mais bien vers les choses du Ciel, lesquelles sont bel et bien sur la terre, à notre portée immédiate. C'est en nous tournant vers la terre que nous œuvrons aux choses du Ciel, tandis que c'est en nous tournant vers les choses de la terre que nous nous détournons du Ciel, parce que cela nous conduit à nous détourner des choses du Ciel. Mourir aux choses de la terre reste pour nous l'affaire la plus difficile de la vie, car c'est clairement contre nature, contre notre nature naturelle, notre nature terrestre, animale ou psychique, bien que ce soit conforme à notre puissance (potentia) spirituelle, celle qui est l'œuvre de l'Esprit en nous, Lui qui nous tire vers la ressemblance au Christ, à partir de cette image que nous sommes. Cela demeure caché... Ce qui est spirituel en nous demeure invisible (non naturel) et pourtant se montre, se manifeste : c'est cela qui s'appelle *vie*. Je suis visible mais ma vie est invisible et pourtant c'est par elle que l'invisible se montre. Comprendre cela, c'est comprendre combien Dieu a créé un monde conforme à sa fin, un monde fait pour un accomplissement spirituel (*pneumatikon*), alors que pris sans sa fin il n'est que nature et ne se manifeste que comme nature. Je suis donc pris, partagé, divisé, entre un naturalisme dionysiaque (qui est contrarié par l'existence d'autrui et la simple vie en société) et le règne de l'Esprit. Faire vivre l'Esprit en moi, c'est aimer, jusque même dans *Éros*, car en sauvant le monde, Dieu ne laisse pas la nature derrière Lui : c'est un sens majeur de l'Incarnation (outre le fait qu'elle est le lieu de la Croix et donc du Salut, *ratione peccati*).

Évangile de Jésus-Christ selon saint Jean (20, 1-9)

Le premier jour de la semaine, Marie Madeleine se rend au tombeau de grand matin, alors qu'il fait encore sombre. Elle voit que la pierre a été enlevée du tombeau. Elle court donc trouver Simon-Pierre et l'autre disciple, celui que Jésus aimait, et elle leur dit : « On a enlevé le Seigneur de son tombeau, et nous ne savons pas où on l'a mis. » Pierre partit donc avec l'autre disciple pour se rendre au tombeau. Ils couraient tous les deux ensemble, mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau. En se penchant, il voit que le linceul est resté là ; cependant il n'entre pas. Simon-Pierre, qui le suivait, arrive à son tour. Il entre dans le tombeau, et il regarde le linceul resté là, et le

linge qui avait recouvert la tête, non pas posé avec le linceul, mais roulé à part à sa place. C'est alors qu'entra l'autre disciple, lui qui était arrivé le premier au tombeau. Il vit, et il crut. Jusque-là, en effet, les disciples n'avaient pas vu que, d'après l'Écriture, il fallait que Jésus ressuscite d'entre les morts.

Le récit de la Résurrection est d'abord, je trouve, la glorification de Marie de Magdala, apôtre des Apôtres. C'est elle et les autres femmes qui se lèvent tôt (ont-elle seulement dormi ?), qui arrivent les premières au tombeau. C'est à elle que Jésus se montrera en premier. Ce n'est même pas à sa mère et peut-être faudrait-il écrire tout un livre pour comprendre ce mystère : à sa mère, Jésus n'a pas besoin de se montrer vivant, car Marie a déjà la foi. Marie sait que son Fils est le Fils de Dieu. Ce sont les autres qui ont besoin d'une manifestation fondatrice, avant même que l'Église et l'autorité apostolique ne soient fondées. Avant de se trouver administrée, la vie est une affaire d'amour, et comme pour la petite Thérèse, la femme, c'est l'amour. Jésus attend que Pierre et Jean s'en soient retournés pour se manifester à Marie. Car Elle pleure, elle est perdue, elle n'a pas compris et cru, comme Jean. Jean est le premier qui croit, après Marie la mère de Jésus (elles s'appellent toutes Marie, en effet !). Le récit de Jean ou d'après Jean est certainement le plus fidèle aux événements : on voit bien que les synoptiques se basent sur des souvenirs, des témoignages et des récits moins complets et plus imprécis. Voilà qui nous interdit de lire à la lettre. La Résurrection, personne ne l'a vue, personne n'y a assisté. Et quand bien même : sa visibilité n'aurait pas été plus concluante que celle du relèvement de Lazare. Mais le Ressuscité, Lui, s'est montré assez pour que l'Église naisse, que les Apôtres soient martyrisés les uns après les autres pour leur foi. Si j'ai la foi, c'est parce que Jean le premier a vu et a cru. Et moi je crois ce qu'il a cru, car rien ne peut laisser penser que ni lui ni ses compagnons ne sont des menteurs. Voilà pourquoi il faut que ma vie rejoigne le Vivant. Amen !

2ème dimanche de Pâques (19 avril)

Livre des Actes des Apôtres (4, 32-35)

La multitude de ceux qui avaient adhéré à la foi avait un seul cœur et une seule âme ; et personne ne se disait propriétaire de ce qu'il possédait, mais on mettait tout en commun. C'est avec une grande force que les Apôtres portaient témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus, et la puissance de la grâce était sur eux tous. Aucun d'entre eux n'était dans la misère, car tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons les vendaient, et ils en apportaient le prix pour le mettre à la disposition des

Apôtres. On en redistribuait une part à chacun des frères au fur et à mesure de ses besoins.

S' il y a multitude, c'est que les conversions ont été nombreuses, entre la prédication de Jésus, ses « signes », son entrée ultime à Jérusalem, le séisme public de sa mort, l'annonce de sa résurrection par les témoins, en particulier à la Pentecôte. Mais l'élan communiste n'a pu prendre consistance que sur une certaine durée, et j'y vois davantage la conduite d'un petit nombre, optant pour une nouvelle vie quasi monastique, que la conduite générale des convertis. Mais qu'à cela ne tienne ! Un état d'esprit vient de naître, et un grand désir, même chez ceux qui ne le mettent pas plus que ça à exécution ! Partage, résolution de la misère, résolution du problème économique. Non ! En fait, la vente des biens et la distribution des parts n'est pas un régime économique, ne saurait durer. Peut-être quelques uns attendent-ils la Parousie et ne travaillent plus (l'avertissement de Paul ne tardera pas : que celui qui ne travaille pas ne mange pas ! Le travail ne deviendra pas une vertu mais un devoir — même pour les riches, les rentiers, donc, ceux qui seraient très occupés à ne rien faire). J'ai commencé par envisager le passage des Actes par le côté mesquin, matériel, alors qu'il serait tellement plus spirituel de s'arrêter sur les mots qui parlent au cœur, les mots qui disent une nouvelle communion, et l'enthousiasme des nouveaux croyants : quelques païens, certainement, quelques militaires romains, mais surtout bien sûr des Juifs. Une fois exclus de la Synagogue, ces derniers disparaîtront comme juifs, ce qui fait ressortir la dimension essentiellement religieuse de l'identité juive. Quand il n'y aura plus de terre juive, restera la terre spirituelle, la culture, le Talmud, ce qui entretiendra la mémoire et l'identité. Les nouveaux chrétiens sont tournés vers le Nouveau. Ils n'ont pas d'identité à cultiver, ou bien si, tout de même : *Faites ceci en mémoire de moi*. Mémoire de leur héros, de leur nouvel Abraham, nouveau Moïse, non plus Sauvé mais Sauveur. Le rapport au passé (donc à l'origine et à l'identité) bascule, car ce qui prévaut, c'est une nouvelle attente : *Jusqu'à ce qu'il (re)vienne*. L'attente juive étant accomplie, il n'y a plus lieu de s'attacher à l'identité. Pourtant j'anticipe ! On sait que les premiers judéo-chrétiens sont restés largement cramponnés aux traditions et à la vieille identité. Rester juif ou devenir juif pour devenir chrétien ? Après 70, les Juifs auront toutes les raisons de trouver une nouvelle manière de rester juifs (judaïsme rabbinique), et les nouveaux chrétiens de perdre cette origine obsolète, en se rependant dans l'Empire, aussi bien qu'en restant sur place (parmi les chrétiens araméens, syriaques, combien font état de leurs origines juives, mêlées qu'ils sont désormais aux Gentils du cru ?) Et puis cette manière nouvelle de vivre l'eschatologie dès maintenant, même pour le boire et le manger charnels ! D'introduire l'agapè dans le social ! Pas étonnant que non seulement l'Eglise ait survécu à la disparition de l'Empire, mais qu'elle ait été à l'origine d'une nouvelle

conception des rapports et de l'organisation sociale : entraide, solidarité. De quand date l'appellation *Hôtel-Dieu* ? Chose inconnue de l'Etat romain. Les distributions de pain à Rome n'ont jamais rien eu de philanthropique ou de charitable, ressortissant à un esprit non seulement de communauté mais de communion. La romanité n'est pas une communauté ; ce n'est plus un village, une tribu, une famille, un peuple (*gens*). Et elle est sans charité, elle n'est que puissance, pouvoir, force. Quand l'Eglise perdra son rôle social, elle aura créé une culture que voudra ou devra assumer l'Etat moderne — on n'imagine même pas ce dernier faisant l'impasse sur de telles attributions : soigner, instruire. Peut-on concevoir un tel avenir sans la petite phrase des Actes ?

Psaume 117 (1.4, 16-17, 22-23, 24-25)

*Rendez grâce au Seigneur : Il est bon ! **
Éternel est son amour !
Qu'ils le disent, ceux qui craignent le Seigneur :
Éternel est son amour !

*le bras du Seigneur se lève, **
le bras du Seigneur est fort ! »
Non, je ne mourrai pas, je vivrai
pour annoncer les actions du Seigneur :

La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs
est devenue la pierre d'angle :
c'est là l'œuvre du Seigneur,
la merveille devant nos yeux.

Voici le jour que fit le Seigneur,
qu'il soit pour nous jour de fête et de joie !
Donne, Seigneur, donne le salut !
Donne, Seigneur, donne la victoire !

L'art chrétien de récupérer la parole juive m'émerveille. Il dit à la fois la totale consonance entre les deux traditions, l'enracinement de l'une dans l'autre, la nouvelle-née dans la vieille mère, et la métamorphose de signification et de sens : révélation d'un nouveau mouvement, d'une nouvelle direction (sens), mais totalement à partir de l'ancien. Alors chaque mot de la Bible devient prophétique, mais en même temps les Juifs se trouvent d'une certaine manière dépossédés par l'héritier intempestif (dans la tradition talmudique, on a l'impression que la Bible n'est plus qu'un souvenir : on étudie des lectures, on interprète des interprétations, on les amoncelle, car le retour au Texte fait mal... le

christianisme dogmatique, scolastique, légaliste connaît le même oubli de l’Evangile).
 Donc le psaume est prophétique de la pierre d’angle, rejetée des bâtisseurs. Mais il y a une préface, un préambule, une mise en disposition d’annoncer la Nouvelle : action de grâce et tout de suite passage à la première personne, à un Je ne mourrai pas, je vivrai. Car ma vie désormais ne consiste plus qu’à annoncer, ne prend plus sens que d’annoncer, et d’annoncer quoi ? Le miracle (*mirabilium*), l’Œuvre du Seigneur : la pierre rejetée, le Serviteur souffrant, est devenu la Pierre d’angle, celle qui est décisive et décisoire. En fait, ils l’ont rejeté (je l’ai rejeté, je vis dans le même péché, le même éloignement de Dieu, l’esprit aussi détourné de Lui que le leur), mais l’ayant rejeté, ils l’ont élevé comme le serpent de bronze, et il attire tous les hommes à Lui. Il m’attire à Lui et il est bien un signe de division, car je reste en même temps attaché à la terre, à la chair, à mes désirs propres, refusant de me dépouiller ou plutôt de me laisser dépouiller pour me laisser livrer à l’Amour. Ceux qu’Il n’attire pas, c’est parce qu’ils ne le connaissent pas, ils n’ont de Lui qu’une connaissance verbale, faussée (par mon manque de foi, j’ai ma part de responsabilité dans cette méconnaissance). Jour de fête et de joie : dimanche, Jour du Seigneur.

Première lettre de saint Jean (5, 1-6)

Tout homme qui croit que Jésus est le Christ, celui-là est vraiment né de Dieu ; tout homme qui aime le Père aime aussi celui qui est né de lui. Nous reconnaissons que nous aimons les enfants de Dieu lorsque nous aimons Dieu et que nous accomplissons ses commandements. Car l'amour de Dieu, c'est cela : garder ses commandements. Ses commandements ne sont pas un fardeau, puisque tout être qui est né de Dieu est vainqueur du monde. Et ce qui nous a fait vaincre le monde, c'est notre foi. Qui donc est vainqueur du monde ? N'est-ce pas celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? C'est lui, Jésus Christ, qui est venu par l'eau et par le sang : pas seulement l'eau, mais l'eau et le sang. Et celui qui rend témoignage, c'est l'Esprit, car l'Esprit est Vérité.

Jean est difficile à comprendre parce qu’il est imprégné de la Parole renversante de son Maître, de son Ami, de son Aimé. Cela développe une logique constamment paradoxale. Une *théologie*. Celui qui croit que Jésus est le Christ... Il faut être né de Dieu pour cela, c’est cela être né de Dieu. Equation. *Ce n’est ni la chair ni le sang qui t’ont révélé cela*, dit Jésus à Pierre. Jean s’en souvient parfaitement. Je ne crois pas de moi-même. La foi ne peut venir de celui qui croit. Une croyance peut être une invention d’un psychisme en mal de ce qui peut le combler. Pas la foi qui est remise de soi, non, même pas cela, car *je ne me remets pas*, je reçois, je suis pris, appelé. Qu’est-ce qui le prouve ? Phénoménalement, la foi se présente comme une croyance ; mais pas tout à fait en réalité, puisque

c’est une croyance en quelqu’un et pas à quelque chose. Je puis me tromper sur tout ce que je crois, je ne me trompe pas sur Lui, car Lui ne me trompe pas : Il est mort pour moi, je le sais, les témoins sont morts de défendre leur témoignage ; ils l’ont aimé parce qu’Il les a aimés sans faillir un seul instant. Il n’y a pas de malin génie là-dedans : Judas, devant son crime, a succombé au désespoir, ne s’en est pas remis, et je ne doute pas qu’il soit sauvé, et peut-être même celui du Paradis qui éprouve la plus grande reconnaissance, la plus sublime joie face à son Sauveur, en même temps dans la douleur infinie de l’avoir livré par faiblesse, poussé par des mobiles véritablement absurdes. Je ne me sens pas meilleur que Judas, et pourtant je sais que je suis sauvé, parce que mon Sauveur ne mesure pas chichement l ; e don qu’il me fait de la Vie. Je suis con, faible, impuissant à me convertir, incapable d’aimer, et Il ne me juge pas, Il m’attend discrètement, tenant sa porte ouverte (Il est la porte, a-t-il dit Lui-même).
 Je continue. Ce qui montre que j’aime Dieu, c’est que j’aime mon prochain. Oui, c’est vrai ; et en même temps ce n’est pas le bon ordre, car en vérité l’Amour vient de Dieu ; donc se mettre dans la mouvance de Dieu, c’est accomplir ce qui vient de Lui, autrement dit « accomplir ses commandements ». Si je garde ses commandements, c’est cela l’aimer ; et alors, si j’aime Dieu, j’aime mon prochain. Il faut rompre avec l’illusion que c’est moi qui suis l’auteur, la cause, l’origine de l’amour, même quand c’est moi qui aime. En fait je porte vers un autre ce que je reçois, ce que je trouve en moi et qui ne vient pas de moi mais qui est Lui en moi, qui m’anime (*vivificantem*, dit le *Credo*).
 J’avance. Ses commandements ne sont pas un fardeau. Si j’aime (Dieu), je suis vainqueur, donc je ne croule pas sous le joug. C’est lorsque je n’obéis pas aux commandements que je les ressens comme un fardeau : mais c’est qu’alors je ne suis plus né de Dieu : je nais de moi-même et je n’aime pas. Aimer, c’est la Loi de l’Autre, non la mienne ; c’est pourquoi d’emblée l’oubli de soi, comme on dit, le renoncement, le sacrifice de soi sont inhérents à l’Amour, puisque de moi à moi l’Autre me médiatise moi-même. En aimant, je me retrouve, et j’ai gagné l’autre en moi, je ne suis plus seulement moi, mais moi d’aimer l’autre. Né de Dieu, vainqueur du monde : équation. Ils sont deux à signifier, un à témoigner, trois à signifier, donc, et trois à témoigner : eau, sang, Esprit. Mystérieuse, cette triade qui revient chez Jean. De son côté sorti du sang et de l’eau. Baptême messianique de Jean (le Baptiste) ; baptême de sang sur la croix, vie donnée. Mais la vérité des deux, c’est la Gloire, la résurrection, la Vie (l’Esprit dit la Vie, la vérité de la Vie, la Vie donnée, la Vie comme Don, l’équation Vie – amour).

Evangile de Jésus-Christ selon saint Jean (20, 19-31)

C’était après la mort de Jésus, le soir du premier jour de la semaine. Les disciples avaient verrouillé les portes du lieu où ils étaient, car ils

avaient peur des Juifs. Jésus vint, et il était là au milieu d'eux. Il leur dit : « La paix soit avec vous ! » Après cette parole, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie en voyant le Seigneur. Jésus leur dit de nouveau : « La paix soit avec vous ! De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie. » Ayant ainsi parlé, il répandit sur eux son souffle et il leur dit : « Recevez l'Esprit Saint. Tout homme à qui vous remettrez ses péchés, ils lui seront remis ; tout homme à qui vous maintiendrez ses péchés, ils lui seront maintenus. » Or, l'un des Douze, Thomas (dont le nom signifie : Jumeau) n'était pas avec eux quand Jésus était venu. Les autres disciples lui disaient : « Nous avons vu le Seigneur ! » Mais il leur déclara : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt à l'endroit des clous, si je ne mets pas la main dans son côté, non, je ne croirai pas ! » Huit jours plus tard, les disciples se trouvaient de nouveau dans la maison, et Thomas était avec eux. Jésus vient, alors que les portes étaient verrouillées, et il était là au milieu d'eux. Il dit : « La paix soit avec vous ! » Puis il dit à Thomas : « Avance ton doigt ici, et vois mes mains ; avance ta main, et mets-la dans mon côté : cesse d'être incrédule, sois croyant. » Thomas lui dit alors : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Jésus lui dit : « Parce que tu m'as vu, tu crois. Heureux ceux qui croient sans avoir vu. » Il y a encore beaucoup d'autres signes que Jésus a faits en présence des disciples et qui ne sont pas mis par écrit dans ce livre. Mais ceux-là y ont été mis afin que vous croyiez que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu, et afin que, par votre foi, vous ayez la vie en son nom.

On ne sait pas si ce dimanche soir, après une journée très agitée, les disciples en question étaient seulement les apôtres ou en comptaient d'autres (certainement les femmes, Marie, pourquoi pas Joseph d'Arimathie, Nicodème... ?) En tout cas l'Eglise est là, elle reçoit sa mission : remettre les péchés. C'est déjà ce qui avait scandalisé les Juifs : seul Dieu peut remettre les péchés. Or ce pouvoir divin, on sait bien que c'est pour le réaliser entièrement, prendre les péchés du monde, que Jésus est mort et ressuscité. Ainsi est-ce non seulement son propre pouvoir mais sa propre vie de crucifié ressuscité que Jésus lègue à l'Eglise. Elle ne doit pas en faire un pouvoir judiciaire mais un pouvoir sur le mode divin et christique : donner sa vie, prendre sur soi les péchés. C'est une identification au Christ que le Christ opère Lui-même : ce n'est pas une initiative ecclésiastique. Il ne faut donc pas commencer par une lecture juridique et judiciaire, canonique, de la parole de Jésus, mais par une lecture christique, sotériologique. *Je ne suis pas venu pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé.* Le droit canonique est pour le Salut et non le Salut pour le droit canonique (on peut varier sur le thème). Jésus ne restaure pas le juridisme de la Thora. L'Amour doit être la seule méthode d'application de la Loi. Pendant ce temps-là, Thomas n'est pas là. J'aimerais bien savoir où il était ! Huit jours plus tard... Le curé de ma paroisse a fait ce matin un

très bon sermon sur cet évangile, sur voir, savoir et croire. Thomas fait le grand saut de la foi. Il ne « croit » pas qu'il a affaire à Jésus en chair et en os, il le sait. Mais d'un coup (ils y a eu tout de même tous les préparatifs de la vie publique et de l'enseignement de Jésus) il croit ce qui ne peut que demeurer invisible : que Jésus est *son Dieu*. Tu es mon Seigneur et mon Dieu ! Tu n'es pas que Dieu, tu n'es pas que le Seigneur, tu es *mon* Seigneur, tu es *mon* Dieu. Cette appropriation est pleine d'amour, et la foi y est suprêmement personnelle.

3ème dimanche de Pâques (26 avril)

Livre des Actes des apôtres (3, 13-15.17-19)

Devant tout le peuple, Pierre prit la parole : « Hommes d'Israël, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères, a donné sa gloire à son serviteur Jésus, alors que vous, vous l'aviez livré ; devant Pilate, qui était d'avis de le relâcher, vous l'aviez rejeté. Lui, le saint et le juste, vous l'avez rejeté, et vous avez demandé qu'on vous accorde la grâce d'un meurtrier. Lui, le Chef des vivants, vous l'avez tué ; mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, nous en sommes témoins. D'ailleurs, frères, je sais bien que vous avez agi dans l'ignorance, vous et vos chefs. Mais Dieu qui, par la bouche de tous les prophètes, avait annoncé que son Messie souffrirait, accomplissait ainsi sa parole. Convertissez-vous donc et revenez à Dieu pour que vos péchés soient effacés.

Ce que dit Pierre, c'est que la mort de Jésus n'est pas une catastrophe, n'est pas la fin du monde, la fin de tout. Pierre est dans son nouveau rôle, dans sa nouvelle mission, dans sa nouvelle fonction instituée par le Christ : *Tu es Pierre*, vous êtes mes envoyés. Pierre et les apôtres sont *institués* ; cela signifie qu'ils n'inventent rien, ne se donnent pas un rôle mais le reçoivent. La clé de ce renversement, si l'on se souvient d'un Pierre désespéré et lâche, c'est bien évidemment la Résurrection, non seulement le fait, mais ce que Pierre ajoute et qui est fondateur : nous en sommes témoins. Quelle est ma foi à moi ? Je ne croirais pas au fait de la Résurrection si je ne croyais pas la parole de Pierre, donc si je ne croyais pas Pierre et les cinq cents qui ont connu Jésus ressuscité. Pierre est mort pour sa foi et je ne crois pas qu'il soit un menteur. Toute ma foi est donc suspendue à de l'humain, mais de l'humain traversé par un événement qui est un tremblement de terre, un séisme, tel qu'il y a désormais un avant et un après. Pierre, lorsqu'il parle, ne fait pas de discours savant, savamment théologique sur la nature divine de Jésus. De la relation de celui-ci à Dieu, il dit : *son serviteur*. Il emploie le mot d'Isaïe. En suite il dit le *Chef des vivants* : le *prince des vivants*, τὸν δὲ ἀρχηγὸν τῆς ζωῆς, le premier des vivants, le vivant par excellence, le Vivant absolu. Le Vivant n'est pas seulement le Vivant absolu et éternel, c'est le Vivant qui a été tué, mis à mort. C'est le Vivant qui s'est fait semblable aux morts que nous étions — mais que nous ne sommes plus, puisque s'il est le chef

des vivants, c'est qu'il y a d'autres vivants, un peuple de vivants : nous. C'est pourquoi la mort de Jésus n'est plus une catastrophe, et même elle a été voulue. Non pas que Dieu, Jésus, ait *voulu* mourir, mais a accepté de mourir de notre main homicide et meurtrière comme celle de Caïn. Tout se tient désormais : le fait, le témoignage, la genèse du fait, les intentions croisées. Tout cela fait drame (action) et en même temps sa signification théologique donne au drame un contenu qu'on peut appeler ontologique, puisque notre être même est touché et même reçoit de l'événement une nouvelle détermination essentielle qui est la vie du Vivant chef des vivants. Tout cet enchaînement dramatique ne produit pas une fermeture tragique (quoi que tout en donne l'apparence jusqu'au samedi saint) mais une ouverture libératrice, ce qui s'appelle le Salut et qui fait apparaître Jésus comme Sauveur par sa vie donnée. Il ne fallait pas que Jésus mourût selon une nécessité aveugle, mécanique ou géométrique, ou fatale, destinale, mais selon la nécessité du don ou de l'amour qui a quelque chose de tautologique : pour donner il faut donner, réellement et effectivement. Pour se donner il faut se donner et c'est ce qu'a fait Jésus : il s'est présenté aux hommes, devant eux — Pilate a dit : *voici l'Homme* ; et les hommes ont fait de Lui ce qu'ils ont voulu : ils l'ont tué, car il représentait exactement leur péché, ce qu'on ne veut pas voir ; il s'est fait exactement le miroir de leur péché, de leur haine : ils ont brisé le miroir, pour ne plus se voir eux-mêmes. Paul dit *qu'il s'est fait péché*. C'est cela : il s'est fait notre péché, ce que nous ne pouvons pas supporter de nous-mêmes. Jésus ne s'est pas fait positivement péché, ce qui n'aurait pas de sens. En effet le péché comme négativité n'est pas quelque chose de positif mais il n'existe effectivement que dans son résultat comme blessure, destruction de la vie ; il n'existe en acte que dans ses victimes. Le péché ne s'effectue que dans le coup que reçoit l'autre et ce coup est simultanément un coup que reçoit l'âme homicide et meurtrière, mon âme qui veut et fait ce mal, tel mal à telle âme devant moi, face à moi. Dès que je n'aime pas, le mal est là, cet amour en souffrance, cet amour qui aurait pu ne pas être en souffrance. Or le mal était déjà là (avant le Christ) et l'est encore, jusqu'à la fin des temps ; c'est pourquoi Dieu n'a eu qu'à venir, se présenter, pour qu'il lui advienne et arrive ce qui devait Lui arriver : être l'Amour même mis à mal par le mal. Le mal est ce qui fait mal à l'amour. Jésus vient, le mal Lui fait mal aussitôt. Et comme il n'est qu'Amour, le mal ne Lui fait pas mal à moitié mais le détruit entièrement, l'anéantit : le mal a réduit Jésus à ce cadavre que l'on descend de la croix et sur lequel on roule une pierre. Les gens qui aimaient Jésus, surtout les femmes, toutes celles qui s'appellent Marie, comme ils ont souffert de cette souffrance ! Jean aussi, mais Pierre aussi est bien malheureux dans sa lâcheté et sa détresse. Les hommes souffrent autrement que les femmes, mais on ne va pas dire qu'ils souffrent moins ! Aujourd'hui, on ne parlerait plus de la vie de Jésus que comme d'une tragédie, mais pas absolument différente de la vie et de la mort de Socrate. Les disciples de Socrate ont été témoins de sa mort et il nous en est resté une éthique. Les disciples de Jésus ont été témoins de sa Relève de la mort et il en est sorti le Salut, un changement de destin, ou plutôt l'abolition du destin, son dépassement (non pas sa suppression, car il ne faut pas nier ce dont le Salut nous sauve). Le destin n'est bien sûr pas autre chose que la mort qui attend et nous supprime de la terre : cette suppression est d'une certaine manière supprimée, mais en même temps, pas plus que le mal, elle n'est supprimée, car sinon il n'y aurait plus rien

qui demanderait à être supprimé. Mais en disant cela comme cela, je suis déjà trop dans une sorte de nécessité logique. Or il n'y a pas de nécessité, car il n'était pas nécessaire que nous soyons sauvés. Le Verbe ne s'est pas fait chair par nécessité, je le redis, mais par simple amour. Je ne pourrais pas croire en un autre Dieu que ce Dieu qui se donne à moi en se présentant sans défense, en se présentant comme tout ce que je refuse d'amour. Il ne se présente pas seulement, en effet, comme exposé et blessé, mais comme la blessure même, celle que je fais à l'autre. Si je Le regarde, il me la montre. C'est pourquoi Paul dit qu'il *s'est fait péché*. C'est pourquoi (cf. Mt 25) Jésus dit exactement : *Ce que tu n'as pas fait à l'un de ces petits, c'est à moi que tu ne l'as pas fait*. Il ne dit pas *comme si* ; il ne fait pas comme si. Suis-je moins ignorant que les chefs des Juifs ? Sur un point, c'est bien pareil : je ne mesure pas le mal que je fais, car il m'échappe largement, sa portée m'échappe. Pourtant je sais bien l'amour que je ne donne pas, qui reste coincé par faiblesse. Faiblesse paradoxale, puisque c'est une faiblesse défensive et agressive : tant qu'il n'y a pas oubli de soi et don de soi mais défense de soi, toute l'énergie du soi se dépense dans cette défense de soi et donc la grande faiblesse est de se défendre, de batailler contre... contre quoi, contre qui ? Au bout du compte contre cette faiblesse qui consisterait à se présenter sans défense comme Lui l'a fait. Ma faiblesse se trahit par son déploiement de force. Mais derechef Jésus est là, présent sans défense, prenant sur Lui les coups que je donne. J'ai beau ne pas mesurer le mal que je fais, je sais ici que ce que je fais, c'est à Lui que je le fais, et Lui est là sans défense, prenant les coups, se faisant ces coups qu'il prend, s'identifiant aux mille et mille coups que prennent ceux qui prennent nuit et jours d'un bout du monde à l'autre, et c'est pourquoi il faut qu'en même temps s'offre en permanence d'un bout du monde à l'autre cette eucharistie qui est cette chair donnée, présente, qui prend nos coups. Alors oui ce n'est pas la fin, l'enfer, c'est la Vie qui aime la première, qui n'attend pas que je sois devenu bon pour m'aimer.

Psautre 4 (2, 7, 9)

Quand je crie, réponds-moi, Dieu, ma justice !

Toi qui me libères dans la détresse,

pitié pour moi, écoute ma prière !

Beaucoup demandent : « Qui nous fera voir le bonheur ? »

Sur nous, Seigneur, que s'illumine ton visage !

Dans la paix moi aussi, je me couche et je dors,

car tu me donnes d'habiter, Seigneur, seul, dans la confiance.

La question est donc vieille comme le monde, pas du tout "moderne" : « *Qui nous fera voir le bonheur ?* » Face à cela, les réponses sont évidemment multiples et opposées : Pas de Dieu. Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. Il n'y a pas de bonheur. Dieu est l'ennemi du bonheur. L'Eglise est l'ennemie du bonheur. Dieu est une invention ennemie du bonheur. Et puis il y a ce qui n'est pas une réponse mais un appel qui nous fait changer de logique. *Sur nous, Seigneur, que s'illumine*

ton visage ! Le bonheur n'est plus obtenu, conquis, réclamé, revendiqué, il ne peut être que reçu, accueilli, aimé comme le don d'un amant, ce qui suppose la confiance de l'enfant, la foi (*fides*), la remise de soi, sans plus aucun ressentiment. Le bonheur ne peut venir que d'un autre. Il y a donc bien après tout une réponse : le bonheur ne peut venir que de Toi. Mais le ressentiment peut renaître de plus bel : Alors, pourquoi si peu de bonheur ? Que fait la toute-puissance divine ? Ce que je sais, c'est que le ressentiment est sourd au Souffle de Dieu, à la brise légère qui ne fait rien bouger sans amour ni si l'amour n'est pas présent au rendez-vous. Ce qui est demandé sans amour ne peut pas être entendu. Commence donc par aimer et alors seulement la réponse peut advenir, et elle n'advient pas comme réponse à une question mais bel et bien à un appel. Je veux dire qu'ici la *question* est une revendication, tandis que *l'appel* est un mouvement vers l'autre. L'un des deux seulement est mu par l'amour. Maintenant, autour de ce cœur, je peux éclairer et comprendre le reste, le début et la fin, l'alpha et l'oméga du poème. D'abord la foi ne fait pas l'économie de la détresse, ne protège pas. Je n'appelle pas *contre* la détresse mais *dans* la détresse, sachant que la détresse est la situation première, la « condition humaine », celle du manque et de la perte ; ici je ne peux pas refaire toute l'histoire ou plutôt me remettre à scruter la question du mal, de ce qui met la mort dans l'âme, de ce qui nous *sépare*. Je le donne donc ici comme un fait premier qui a été expliqué ailleurs. Notre solitude, et par suite notre détresse, nous la voulons (sans la vouloir, évidemment) en nous voulant nous-mêmes au lieu de cette remise de soi qui nous ferait dépendre affectueusement et amoureuxment d'un autre. Dès qu'il n'y a plus cette clé, plus d'amour, règne la détresse. Enfin il se vérifie dans le dernier verset que la vérité du bonheur est dans la confiance (la foi, *fides*). Dans la confiance, *seul*, je ne suis pas seul, puisque j'habite, et j'habite chez un autre : C'est Toi qui me donnes d'habiter, c'est Toi qui donnes l'habitation de la foi, et ce don donne le bonheur (peut-être plus exactement la joie), jusque dans la détresse.

Première lettre de Jean (2, 1-5a)

Mes petits enfants, je vous écris pour que vous évitiez le péché. Mais, si l'un de nous vient à pécher, nous avons un défenseur devant le Père : Jésus Christ, le Juste. Il est la victime offerte pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais encore pour ceux du monde entier. Et voici comment nous pouvons savoir que nous le connaissons : c'est en gardant ses commandements. Celui qui dit : « Je le connais », et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur : la vérité n'est pas en lui. Mais en celui qui garde fidèlement sa parole, l'amour de Dieu atteint vraiment la perfection.

Jean écrit, nous écrit avec tendresse. Il ne fait pas la morale et pourtant il nous invite à ne pas pécher. Il emploie ce mot qui irrite tellement les gens « modernes ». Or qu'est-ce que pécher ? C'est faire souffrir Dieu. Mais si je ne crois pas en Dieu, si je ne crois pas qu'il y a un Dieu, dit le moderne ? Faire le mal, tu connais ? Non, je ne sais pas ce que c'est, « le mal ». Et faire mal à quelqu'un, à défaut de lui faire du mal ? Le refus

moderne peut être reconnu à juste titre comme le refus d'hypostasier le mal, d'en faire une sorte de réalité en soi. Il faut en prendre acte. Mais aussitôt retrouver la vérité du mal, qui est mon refus du don, qui est ma fermeture, qui est ma duplicité, qui est ma dérobade, et même qui est de faire souffrir, ce qui n'est rien d'autre que l'effet de ce qui précède, ma dérobade et le reste. Je me dérobois à l'autre, mais aussi je peux directement lui faire mal en l'agressant. Si je reconnais que je suis capable de faire mal à l'autre (celui que la tradition appelle le prochain), je puis alors appeler péché ce même acte, cette même intention, tels que Dieu, par hypothèse, les reçoit. C'est pourquoi le psaume peut dire : *Contre Toi, Toi seul j'ai péché, ce qui est mal à tes yeux je l'ai fait*. Il faut s'arrêter sur le *à tes yeux*. Et même s'il n'y a pas péché, le mal reste. Or la parole de Jean n'est pas une parole de condamnation puisque la première chose qu'il souligne de la part de Dieu, c'est que nous trouvons en Lui un défenseur. On peut vouloir assez artificiellement opposer le Père et le Fils, le Père justicier ou juge sévère et le Fils intercesseur. Mais le Fils est bien l'Envoyé, Dieu envoyé de Dieu, Dieu défenseur et non pas Dieu juge. Dieu peut toujours tirer prétexte de la moindre bavure pour condamner l'homme sa créature et l'écraser de sa superbe perfection. Or c'est ce qu'il ne fait pas. Je ne vais pas répéter ce qui a déjà été dit mille fois, à propos de l'Amour et de la justice. L'Amour n'est ni faible ni injuste. Mais le jugement le plus juste ne condamne pas : il met la conscience devant sa vérité. Devant elle-même. Juste signifie vrai, c'est tout. Il ne comporte aucune puissance destructrice. Donc si je viens à pécher (pas un jour sans que je ne vienne à pécher)... Jean affirme le caractère universel de cette positivité du jugement : il vaut pour le monde entier. En quoi consiste ce jugement ? Dans le fait que Dieu s'en constitue la victime, s'offre à prendre sur Lui le mal, tout le mal. Même le mal de celui qui voudrait se damner, Dieu le prend sur Lui. C'est la damnation elle-même qu'il ne peut pas prendre sur Lui ; il peut prendre sur Lui le mal fait, accompli, mais non pas le mal que le damné se fait à soi-même en refusant d'être délivré de son acte. Au fond, il n'y a pas d'autre jugement que ce « sacrifice » de Dieu. De la sorte la justice du jugement, sa justesse et sa vérité, ne se mesurent à rien d'autre qu'à l'Amour, puisque Dieu est Amour. Je ne puis donc pas craindre, redouter le jugement de Dieu, sinon de manière paradoxale, du fait que devant l'amour je puis me mettre à craindre de blesser un tel amour, de lui faire du mal, de lui faire mal. Cela me permet de comprendre l'entière logique du texte, jusqu'à sa fin : je suis un menteur si je fais profession de croire, de me réclamer de Dieu, et si je pêche, autrement dit si je fais du mal, autrement dit si je n'aime pas. Et pourtant si je pêche, Dieu défend, sauve le menteur que je suis – mais je n'en suis pas moins un menteur, la vérité n'est pas en moi, je ne suis plus un vrai disciple mais bien plutôt un hypocrite. Je sais que je suis un hypocrite, et c'est pour tous les hypocrites de la terre que Jésus s'est laissé mettre en croix. Il ne s'est pas cloué lui-même sur la croix : les hypocrites s'en sont chargés, sans voir

qu'à la fois ils se condamnaient eux-mêmes et que Celui qu'ils condamnaient les sauvait.

Évangile selon saint Luc (24, 35-48)

Les disciples qui rentraient d'Emmaüs racontèrent aux onze Apôtres et à leurs compagnons ce qui s'était passé sur la route, et comment ils avaient reconnu le Seigneur quand il avait rompu le pain. Comme ils en parlaient encore, lui-même se trouva là au milieu d'eux, et il leur dit : « La paix soit avec vous ! » Frappés de stupeur et de crainte, ils croyaient voir un esprit. Jésus leur dit : « Pourquoi êtes-vous bouleversés ? Et pourquoi ces pensées qui surgissent en vous ? Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi ! Touchez-moi, regardez : un esprit n'a pas de chair ni d'os, et vous constatez que j'en ai. » Après cette parole, il leur montra ses mains et ses pieds. Dans leur joie, ils n'osaient pas encore y croire, et restaient saisis d'étonnement. Jésus leur dit : « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » Ils lui offrirent un morceau de poisson grillé. Il le prit et le mangea devant eux. Puis il déclara : « Rappelez-vous les paroles que je vous ai dites quand j'étais encore avec vous : Il fallait que s'accomplît tout ce qui avait été écrit de moi dans la loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes. » Alors il leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Écritures. Il conclut : « C'est bien ce qui était annoncé par l'Écriture : les souffrances du Messie, sa résurrection d'entre les morts le troisième jour, et la conversion proclamée en son nom pour le pardon des péchés à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. C'est vous qui en êtes les témoins ».

Tandis que les apôtres sont frappés de stupeur, que pensent les deux d'Emmaüs ? Eux-mêmes sont stupéfaits, mais tout autant de cette représentation de Jésus que de la stupeur des Onze. Ils savent bien maintenant que Jésus est présent, ils ne doutent pas, mais à l'avenir l'incrédulité des apôtres sera pour eux et pour tous désormais une preuve supplémentaire qu'ils ne délirent pas collectivement, qu'ils ne se sont pas mentis à eux-mêmes, que Jésus est vraiment vivant, lui qu'ils ont vu mort deux jours plus tôt. Jésus, si j'ose dire, fait des pieds et des mains pour les convaincre de sa présence réelle de Vivant. Et puis au-delà de la présence réelle, physique, il les confirme par sa manière de leur parler de Lui : seul Jésus peut leur parler de cette manière unique et qui plus est leur parler en maître, le maître qu'ils connaissent bien, celui qui les envoyait déjà en mission avant sa Passion, les Douze mais aussi les soixante-douze. Il leur fait le caté pendant dix minutes ou même peut-être un peu plus, à grand renfort de citations. Peu à peu les treize présents oublient ce qui vient d'arriver. La présence de Jésus redevient naturelle comme celle du rabbi qu'ils connaissent et ils retrouvent leurs esprits. Un fantôme ne leur parlerait pas comme d'habitude ! Jésus conclut sur la *conversion pour le*

pardon des péchés. À force d'entendre *baptême* à la place de *conversion*, notre esprit finit par remplacer la réalité par le rite (non pas que le rite ne soit qu'un simple rite !) Le baptême de Jean était un baptême de purification en vue de la conversion ; le baptême de Jésus, ordonné par Jésus, est, sera un baptême de conversion. Je demande le baptême qui me fait entrer dans la communauté des convertis, mais c'est la conversion qui est pour le pardon des péchés. Qui nous délivre du mal. Qui sauve : celui qui croira sera sauvé. Avec ou sans baptême ! Ou plutôt l'effectivité du baptême est déjà accomplie spirituellement par la conversion, si bien que le baptême n'est plus que le signe visible de cette effectivité. Le signe n'est pas efficace par lui-même mais bien par ce qui par lui est signifié : la conversion. Mais cela met en évidence ce qu'il ne faudrait pas oublier, à savoir que la conversion n'est pas un simple changement personnel d'opinion ou de croyance, une nouvelle orientation s'inscrivant dans l'évolution personnelle, mais l'irruption du Christ dans la vie, un retournement dont je ne suis pas la cause subjective : c'est bien par le Christ que je suis converti au Christ et en ce sens je ne « me » convertis pas mais vraiment je suis converti – à condition de me laisser faire, de me laisser prendre.

4ème dimanche de Pâques (3 mai)

Livre des Actes des Apôtres (4, 8-12)

Convoqué devant le grand conseil d'Israël, Pierre, rempli de l'Esprit Saint, déclara : « Chefs du peuple et anciens, nous sommes interrogés aujourd'hui pour avoir fait du bien à un infirme, et l'on nous demande comment cet homme a été sauvé. Sachez-le donc, vous tous, ainsi que tout le peuple d'Israël : c'est grâce au nom de Jésus le Nazaréen, crucifié par vous, ressuscité par Dieu, c'est grâce à lui que cet homme se trouve là devant vous, guéri. Ce Jésus, il est la pierre que vous aviez rejetée, vous les bâtisseurs, et il est devenu la pierre d'angle. En dehors de lui, il n'y a pas de salut. Et son Nom, donné aux hommes, est le seul qui puisse nous sauver. »

Pierre, les apôtres, les disciples n'ont jamais entendu parler de Trinité, et pourtant leur parole, leur élan, leur enthousiasme (au sens étymologique) sont tout trinitaires. L'Esprit du Père et du Fils est ici à l'œuvre. Comment cet homme a-t-il été sauvé, plus que guéri ? Guéri parce que sauvé. Pierre n'est pas médecin. Être sauvé : mot familier à une oreille juive, dont l'expérience est pleine de désastres, détresses, déréliction. Nous avons fait du bien et nous subissons un interrogatoire. Cette injustice semble de tous les temps : le pouvoir déteste tout pouvoir qui échappe à son contrôle. Pierre n'a fait que donner ce qu'il n'avait pas, ce

qui ne lui appartenait pas : l'amour venant du Berger. Il se retrouve face à ceux qui ont crucifié Jésus (le pouvoir juif, car le romain n'a fait que suivre). Et Pierre connaît ses Psaumes, et l'Isaïe du Serviteur souffrant, mais comment notre conscience (car nous sommes tous du peuple à la nuque raide) peut-elle entendre et s'attendre à un tel inattendu et inaudible : que le Sauveur soit celui qui n'a plus figure humaine, le tout-impuissant — à cause de nos péchés ? Je puis être rassuré sur la toute-puissance divine qui parvient à ses fins (mais par quels détours, par combien de médiations, en ne faisant en rien l'économie de nos résistances et de nos refus et de nos surdités) ; néanmoins, nulle économie du malheur, des souffrances endurées — et les pires sont celles dont sont victimes les innocents, ceux qui ne comprennent pas, qui ne sont même pas des témoins, des martyrs. Au moins ces derniers savent-ils pourquoi ils souffrent et meurent. Pierre sait parler à des Juifs, les toucher là où d'autres n'entendraient rien : en disant le Nom, il désigne Celui qui est au-delà de tout nom, et cela précisément pour parler de Jésus. Nom de Jésus : Nom de Celui qui est au-delà de tout nom.

Psaume 117 (1.4, 8-9, 22-23, 28-29)

*Rendez grâce au Seigneur : Il est bon ! **
Éternel est son amour !
Qu'ils le disent, ceux qui craignent le Seigneur :
Éternel est son amour !

Mieux vaut s'appuyer sur le Seigneur
*que de compter sur les hommes ; **
mieux vaut s'appuyer sur le Seigneur
que de compter sur les puissants !

La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs
est devenue la pierre d'angle :
c'est là l'œuvre du Seigneur,
la merveille devant nos yeux.

Tu es mon Dieu, je te rends grâce,
mon Dieu, je t'exalte !
Rendez grâce au Seigneur : Il est bon !
Éternel est son amour !

Refrain de louange et d'action de grâce, et pourtant c'est seulement Jean qui dira : Dieu EST Amour. Avant, on tourne autour du pot, on parle de l'amour de Dieu. C'est normal, puisque personne n'a jamais vu Dieu en personne ; mais Jean, lui l'a vu, ses mains l'ont touché. Il a su et connu ce qu'il était : pas de l'amour, mais Amour, absolument, et par qui pourrais-

je être sauvé, sinon par l'Amour en personne ? Toutes les autres solutions sont désespérées et désespérantes. Puis-je être sauvé même par ceux que j'aime ; et par ceux même qui m'aiment ? Ils sont tellement faillibles, et qu'est aimer pour eux, sinon le désir de l'être ? Pareil pour moi, d'où le drame et même la tragédie de l'amour malheureux, celui dont la mécanique, la fabrique, fait son propre malheur, dans une attente désespérée. Le verset 22 est bien sûr celui qu'a cité Pierre devant ses juges. Le rapprocher du verset 9 fait entrevoir une logique latente : le Seigneur est la pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs. Comment est-ce possible, pensable ? Quand t'ai-je rejeté, Seigneur ? Voilà une question prophétique. Seuls les prophètes rejetés l'ont compris, et le prophète des prophètes, Jésus en Mathieu 25.

Première lettre de saint Jean (3, 1-2)

Mes bien-aimés, voyez comme il est grand, l'amour dont le Père nous a comblés : il a voulu que nous soyons appelés enfants de Dieu – et nous le sommes. Voilà pourquoi le monde ne peut pas nous connaître : puisqu'il n'a pas découvert Dieu. Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons ne paraît pas encore clairement. Nous le savons, lorsque le Fils de Dieu paraîtra, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est.

Soudain, l'amour paternel n'est plus un amour patriarcal, imposant sa distance ; il est l'amour du père du fils prodigue, qui prend dans ses bras. Apprendre la paternité devient une tâche divine. Le père charnel doit apprendre une paternité inattendue. Je ne suis plus seulement la créature de Dieu, séparé de Lui par un infini ; étant fils, enfant, je suis semblable au frère aîné dans la divinité offerte, tendue — pour l'instant comme un miroir. Même idée chez Paul (1Co 13). La formule de Jean est merveilleusement phénoménologique. Quand le Fils se manifesterait dans son essence (tel qu'il est)... cela veut dire qu'il n'y aura plus d'opposition entre être et apparence. Dans la Vérité, l'Être de Dieu le Fils sera dans son apparaître de Fils, car le Fils n'est pas quelque part derrière sa manifestation qui n'est plus alors qu'apparence. Le Fils est son propre apparaître de Fils, cet apparaître étant sa donation même, car il se donne sans rien retenir. Alors face au Fils je serai ma propre vision : je serai ma vision et je serai entièrement vision du Fils. La similitude est l'identité, mais l'altérité étant parfaitement conservée, non supprimée. C'est l'absolu de la personne qui est accompli. Absolument autre, singulier et insubstituable, et pourtant absolument semblable : fils comme le Fils. Ce n'est que d'un autre que je peux recevoir d'être une personne, d'être dans la similitude, dans laquelle s'opère le dépassement et de l'image (protologique) et de la ressemblance qui n'est pas encore la similitude ontologique. Elle la signifie seulement, sur le chemin entre les deux. La

ressemblance est ce qui m'est assigné comme éthos. La similitude ne peut procéder que d'un don absolu, d'une totale illumination. En m'éclairant, Lui me rendra semblable à sa propre Lumière, moi qui ne suis que cambouis.

Évangile selon saint Jean (10, 11-18)

Jésus disait aux Juifs : « Je suis le bon pasteur, le vrai berger. Le vrai berger donne sa vie pour ses brebis. Le berger mercenaire, lui, n'est pas le pasteur, car les brebis ne lui appartiennent pas : s'il voit venir le loup, il abandonne les brebis et s'enfuit ; le loup s'en empare et les disperse. Ce berger n'est qu'un mercenaire, et les brebis ne comptent pas vraiment pour lui. Moi, je suis le bon pasteur ; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît, et que je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie : celles-là aussi, il faut que je les conduise. Elles écouteront ma voix : il y aura un seul troupeau et un seul pasteur. Le Père m'aime parce que je donne ma vie pour la reprendre ensuite. Personne n'a pu me l'enlever : je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, et le pouvoir de la reprendre : voilà le commandement que j'ai reçu de mon Père. »

La pierre de touche : donner sa vie. Celui qui ne donne pas sa vie est un mercenaire (donc je suis un mercenaire, je parle de Toi, Seigneur, pour l'argent, pour la vaine gloire, pour ma propre satisfaction, pour mon accomplissement personnel). Dans la connaissance et l'amour, similitude entre Berger et brebis et Père et Fils – Berger. Proportion parfaite. D'où le « qui me connaît connaît le Père ». Car c'est la relation qui est l'essence. C'est la relation Père – Fils qui les définit comme tels ; de même la relation brebis – Berger, car même les brebis ne sont telles que d'être au Berger ; sinon elle n'existeraient pas. Dans leur être, elles se reçoivent de Lui, et Lui n'est Berger que d'être à elles, puisqu'il ne retient rien de Lui-même. Même la substance divine est entièrement dans le don des personnes. Qui sont les autres brebis ? Jésus s'adresse aux Juifs : il leur déclare qu'il a d'autres brebis en dehors du peuple, qu'il ne peut pas se limiter au peuple qui a véhiculé la Promesse. La Promesse venue, accomplie, il faut faire des Juifs et des païens un seul peuple spirituel. Les versets 17 et 18 font une avancée trinitaire qui a une infinie puissance de révélation. Même *reprendre sa vie*, qui pourrait passer pour une restriction, un recul, est dans sa vérité l'accomplissement même du don, ce qui fait du don un don et non une perte absolue, absolument négative. Si me donner c'est me perdre à en mourir, c'est cela même dans son tout qui est Vie absolue, vie-donnée. La reprise est ce qui fait que le mourir devient vie, s'effectue en vie, accomplit la vie en don. La volonté du Père, c'est que le Fils soit

cette vie-donnée. Il l'est déjà de manière immanente comme fils. Le Père donne sa vie, se donne dans le Fils. Le Fils est la vie-donnée du Père. Le Père n'attend pas que le Fils donne sa vie – la reprenne pour l'aimer. L'aimer, c'est le donner comme vie-donnée ; mais Jésus a besoin de nous expliquer cela à notre manière, ou plutôt c'est nous qui avons besoin qu'il nous l'explique ainsi. Le Berger est le vrai Berger *parce qu'il* donne sa vie pour ses brebis, parce qu'il les aime ; de même le Père n'aime pas le Fils parce qu'il est bien obéissant, mais il l'aime parce qu'il est son amour, et la preuve qu'il est son amour, c'est qu'il donne sa vie : c'est cela que le Père trouve dans son Fils, sans avoir besoin de l'attendre. Le Fils est bien l'amour du Père. (Et l'Esprit est l'Amour du Père *et* du Fils). Jésus l'a dit : les fils sont libres. La vie reçue du Père, le Fils la donne donc de lui-même et non sur ordre. La volonté du Père n'est pas un ordre et c'est la volonté propre du Fils que de faire la volonté de son Père — car le Fils étant le Fils sait que le Père n'a pas d'autre volonté que ce Fils unique en tant que vie-donnée. C'est ce qu'il est en tant que Fils que lui-même veut. Ce n'est pas le Père qui donne et qui reprend. C'est le Fils. Mais le Père ne veut rien d'autre que cela que, de lui-même, fait le Fils. D'où le paradoxe de la chute : Le « commandement » reçu du Père, c'est d'agir de soi-même, d'être vie-donnée de soi-même. Cela montre à quel point les personnes divines sont de vraies personnes, non de simples modes de la déité. Volonté propre et connaissance propre appartient à la personne. Où est la toute-puissance divine du Fils ? dans ce pouvoir-se-donner, et corrélativement, dans le fait que personne n'a le pouvoir de lui prendre sa vie (voir la réponse à Pilate). S'il se la laisse prendre, ce n'est rien d'autre que le don qu'il en fait, mais cette fois-ci de manière déterminée dans le temps et le lieu : il se donne à ceux qui le tuent. Sinon, comment nous relèverait-il de la seconde mort ? Comment prendrait-il en plein cœur le péché du monde (cette haine, cette envie, nos faiblesses qui finissent par nous posséder).

5ème dimanche de Pâques (10 mai)

Livre des Actes des Apôtres (9, 26-31)

Après sa conversion, Paul vint à Jérusalem. Il cherchait à entrer dans le groupe des disciples, mais tous avaient peur de lui, car ils ne pouvaient pas croire que lui aussi était un disciple du Christ. Alors Barnabé le prit avec lui et le présenta aux Apôtres ; il leur raconta ce qui s'était passé : sur la route, Saul avait vu le Seigneur, qui lui avait parlé ; à Damas, il avait prêché avec assurance au nom de Jésus. Dès lors, Saul allait et venait dans Jérusalem avec les Apôtres, prêchant avec assurance au nom du Seigneur. Il parlait aux Juifs de langue grecque, et discutait avec eux. Mais ceux-ci cherchaient à le supprimer. Les frères l'apprirent ; alors ils l'accompagnèrent jusqu'à Césarée, et le firent partir pour Tarse. L'Église

était en paix dans toute la Judée, la Galilée et la Samarie. Dans la crainte du Seigneur, elle se construisait et elle avançait ; elle se multipliait avec l'assistance de l'Esprit Saint.

Comme on peut bien imaginer Paul discutant avec « les juifs de langue grecque » ! La passion qu'il pouvait y mettre, leurs protestations scandalisées, rapidement leur colère et bientôt leur haine, leur violence pour refuser la nouveauté inattendue ! Comme devant Jésus, ils cherchent désormais « à le supprimer ». Celui qui faisait tellement peur aux premiers adeptes de la nouvelle secte, voilà qu'ils entreprennent de le protéger, de l'éloigner de Jérusalem, de le mettre à l'abri de la vindicte. Épisode clos, période de calme, croissance de l'Église toute neuve. Combien de Juifs deviennent-ils chrétiens, *christianoï*, *christiani* ? Bientôt leurs enfants et petits-enfants auront oublié qu'ils étaient « juifs ». L'appartenance (identitaire) au peuple juif n'est plus de même nature que l'appartenance chrétienne qui se fonde dans le décor de la société, dans le brassage impérial. Le différend entre « Juifs » et chrétiens est en train de se constituer, et je ne suis pas sûr que la « réconciliation » d'aujourd'hui, après la Shoah, et la naissance d'un État juif, puisse faire disparaître les traces du divorce. Quelle théologie du mystère de l'histoire faut-il faire aujourd'hui ? Elle nouerait la tentative nazie, païenne mais plutôt postchrétienne, porteuse de l'antijudaïsme européen séculaire, celui de la Chrétienté. Et justement, la réconciliation va avec la fin de la chrétienté, et la fin de la chrétienté avec le rétablissement d'une *Terre d'Israël*. Terre, sol, peuple, mais quelle identité, fondée sur quoi, sans la dimension « religieuse », talmudique ? Pour les Juifs, la sécularisation de la culture juive est un phénomène « moderne », enté sur la modernité occidentale (post)chrétienne. Pourtant, les juifs et leur réenracinement sur la terre ancestrale sont des signes pour le monde. L'effacement des Juifs et du judaïsme dans la sphère privée aurait signifié leur disparition comme signe historique actuel. Il *faut* que les Juifs constituent un problème, un signe de contradiction pour le monde. Car la vocation chrétienne ne repose sur aucune terre, sur aucune visibilité autre que la visibilité de quelque chose d'ordre spirituel, sur toute la terre et pour toute la terre. L'Église même est une institution spirituelle, une visibilité spirituelle. Pourtant, l'identité juive est bien aussi quelque chose de cet ordre. Mais en même temps non. D'où la difficulté de penser une telle tension, une telle contradiction. Le prophétisme désigne cette tension au sein du judaïsme, puisqu'il le dénonce, dénonçant sa trahison de sa vocation universelle et universaliste, celle même qu'actualise tant bien que mal l'Église. Adossé à la mer et à un mur de la honte, Israël aujourd'hui a besoin de l'Occident (américain, l'extrême – Occident), pour survivre (car que vient faire ce tiers - venu, ce mal - venu, l'Islam ?) Paradoxe qu'Israël soit le symbole de l'Occident « chrétien » en terre devenue arabe et musulmane par la conquête. Car c'est bien l'Islam qui a mis en branle les Arabes et les a lancés à la conquête du monde. Aussi

faut-il bien admettre que l'islamisme est vital pour l'Islam d'aujourd'hui, pour l'empêcher de sombrer dans une tranquille privatisation individualiste et par conséquent effacement historique, effacement de ce qui le constitue intrinsèquement : le *Jihad* pour les droits de Dieu, pour l'existence d'une Oumma qui ne soit pas qu'eschatologique. Car cette communauté n'est pas une Église, puisqu'elle ne repose pas sur l'autonomie du spirituel. Je suis loin de Paul...

Psaume 21 (26-27ab, 28-29, 31-32)

*Tu seras ma louange dans la grande assemblée ;
devant ceux qui te craignent, je tiendrai mes promesses.
Les pauvres mangeront : ils seront rassasiés ;
ils loueront le Seigneur, ceux qui le cherchent :*

*La terre entière se souviendra et reviendra vers le Seigneur,
chaque famille de nations se prosternera devant lui :
« Oui, au Seigneur la royauté,
le pouvoir sur les nations ! »*

*Et moi, je vis pour lui : ma descendance le servira ;
on annoncera le Seigneur aux générations à venir.
On proclamera sa justice au peuple qui va naître :
Voilà son œuvre !*

Je ne te loue pas, tu ES ma louange ! Comment mieux exprimer la proximité infinie de l'infiniment Autre ? C'est plus absolu encore que de dire que Dieu habite la louange, habite les hymnes d'Israël. Tu es mon acte de foi. Ceux qui te cherchent te trouvent, puisque Tu es dans l'acte de te chercher. Te chercher et te trouver ne font donc qu'un. En même temps, tout est au futur, sauf le pouvoir sur les nations et surtout le : *Et moi, je vis pour Lui !* Tout le futur est dans ce présent. Et comme toujours dès que l'on sort de la Thora, universalité du règne de Dieu, du Seigneur d'Israël, sur toutes les nations.

Première lettre de saint Jean (3, 18-24)

Mes enfants, nous devons aimer, non pas avec des paroles et des discours, mais par des actes et en vérité. En agissant ainsi, nous reconnaitrons que nous appartenons à la vérité, et devant Dieu nous aurons le cœur en paix ; notre cœur aurait beau nous accuser, Dieu est plus grand que notre cœur, et il connaît toutes choses. Mes bien-aimés, si notre cœur ne nous accuse pas, nous nous tenons avec assurance devant Dieu. Tout ce que nous demandons à Dieu, il nous l'accorde, parce que nous sommes fidèles à ses commandements et que nous faisons ce qui lui

plaît. Or, voici son commandement : avoir foi en son Fils Jésus Christ, et nous aimer les uns les autres comme il nous l'a commandé. Et celui qui est fidèle à ses commandements demeure en Dieu et Dieu en lui ; et nous reconnaissons qu'il demeure en nous, puisqu'il nous a donné son Esprit.

Après Pâques, le liturgie est pleine de saint Jean. Le *cœur* est partout ! L'organe de l'amour. A cause de l'amour, on parle du cœur qui sent et qui désire. Qui *touche*. Qui est touché. Sans l'amour, il ne serait que l'organe des émotions, des signaux de danger et de satisfaction ; anonyme. mais avec l'amour, il devient l'organe de la relation, du surgissement de l'Autre, de la transcendance (car il n'y a pas d'autre transcendance que celle de l'altérité). De l'être – personne. Donc c'est l'organe spirituel. Ce n'est pas l'intellect ni la volonté. Ces derniers sont ordonnés au cœur. C'est le cœur qui donne sens à leur activité. Il faut que je sache et que je comprenne pour vouloir, mais la raison du vouloir est du côté du cœur, autrement dit de l'existence même, de l'être – pour, de l'être – avec. Le cœur m'établit dans une dépendance radicale, originelle et originaire (première, mais aussi constitutive, transcendantale). D'ailleurs, Jean dit bien que la vérité n'est pas du côté de la connaissance ou du savoir, mais du côté des actes, donc de l'être en acte, de l'effectivité réelle. Rien de gnostique ici. De là vient la paix intérieure, la paix de la conscience (autre nom du cœur, mais plus réducteur, car le cœur est davantage que la conscience qui est trop connotée par la réflexivité et une subjectivité en quelque sorte désincarnée, alors que le cœur dit à quel point nous sommes de chair. Faible avec cette faculté de sentir et de désirer qui nous rend dépendants non seulement de l'Autre dont nous nous recevons (avec tellement de résistance et de réticence), mais de toutes choses, à commencer, le plus immédiatement, par notre propre corps et ses pulsions et besoins, ses fantasmes, mais aussi par le miroitement du monde, tous les objets du monde qui s'offrent à ma jouissance, et je ne peux plus distinguer ce qui est autoérotique de ce qui est objet. Mon corps jouit de s'éprouver jouir, mais ne peut pas ne pas aspirer à jouir de toutes les chairs qui se présentent, qu'elles s'offrent ou non. Ensuite, le désir... Désir du désir de l'autre, d'être son objet désiré, d'exister dans le désir de cet autre — et même pour Dieu, moi créature j'attends de Dieu d'exister pour Lui. Lui seul peut m'aimer sans retour, de façon complètement gratuite, car Lui n'a en rien besoin de moi. Mais moi, j'ai tellement besoin d'être aimé, et il n'y a que Lui qui soit pur amour.

Combien de fois ne me suis-je pas répété cette parole qui sauve : Si mon cœur me condamne, Dieu est plus grand que ce cœur malheureux. Presque la même idée dans Jérémie 14, 7. Impuissant, incapable de se convertir, et d'être en paix, tourmenté qu'il est (ce cœur) du désir d'être aimé parce qu'il n'a pas la foi. Dieu connaît mon cœur et mes reins, mon *thumos* et mon *épithumia*... ma chair, mon sexe, mes désirs. Ce ne sont pas eux qui me perdent, c'est moi à cause d'eux, de l'usage que j'en fais,

de cet appétit de jouissance « qui est un culte rendu aux idoles »... Je ne serai pas jugé sur mes faiblesses, mais sur mes dérobades devant l'amour ; mais là aussi je ne serai pas condamné sur mes faiblesses. Si je devais être jugé... À l'homme, c'est impossible (d'être sauvé, de se sauver), dit Jésus. Dieu sauve gratuitement. Même l'ouvrier de la onzième heure, même Judas, même Hitler... Celui qui se juge et se condamne lui-même — et c'est alors que Lui se révèle plus grand que notre cœur qui nous condamne — et pourtant, il est nécessaire que nous nous condamnions nous-mêmes, que nous reconnaissions notre faute (contre Toi seul j'ai péché) et que nous acceptions d'être pardonnés.

Si j'ai la foi, si je suis converti, si je suis habité par la joie chrétienne, alors je sais que je suis déjà exaucé, car je ne puis plus alors Lui adresser une autre demande que celle de ce que j'ai déjà : demeurer en Lui et Lui en moi, quand bien même je connaîtrais tous les malheurs de Job. Si j'ai la foi, je ne peux plus me révolter contre Dieu. Abraham discute avec Dieu, mais ce n'est pas pour lui, dans son propre intérêt. De même Job. Il faudrait pouvoir commenter tous les livres de la Bible ! Que demander d'autre ? D'être « fidèle à ses commandements ». Si tu étais arrivé plus tôt, mon frère ne serait pas mort ! Si tu avais arrêté le soleil, si tu avais écarté la mer, si tu avais empêché les bombes de tomber... Si tu avais empêché les méchants de naître ? Et moi, si tu m'avais empêché de naître... ? Si tu avais empêché de naître tous ces vieux qui s'en vont les uns après les autres devant la femme adultère... Et les maladies, et le verglas. Dieu, sais-tu encore où donner de la tête avec nos récriminations de mécréants ?

Savoir qu'on a la foi, c'est se savoir habité par Celui-là même qui EST ma louange. L'évidence de la foi ne peut être qu'intérieure et incommunicable, et pourtant il est possible d'en témoigner, et témoigner en vérité, cela ne peut être que par mes actes, ma manière d'être — c'est pourquoi je suis un si mauvais témoin !

Évangile de Jésus-Christ selon saint Jean (15, 1-8)

À l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, il disait à ses disciples : « Moi, je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui est en moi, mais qui ne porte pas de fruit, mon Père l'enlève ; tout sarment qui donne du fruit, il le nettoie, pour qu'il en donne davantage. Mais vous, déjà vous voici nets et purifiés grâce à la parole que je vous ai dite : Demeurez en moi, comme moi en vous. De même que le sarment ne peut pas porter du fruit par lui-même s'il ne demeure pas sur la vigne, de même vous non plus, si vous ne demeurez pas en moi. Moi, je suis la vigne, et vous, les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là donne beaucoup de fruit, car, en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est comme un sarment qu'on a jeté dehors, et qui se dessèche. Les sarments secs, on les ramasse, on les jette au feu, et ils brûlent. Si vous demeurez

en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voudrez, et vous l'obtiendrez. Ce qui fait la gloire de mon Père, c'est que vous donniez beaucoup de fruit : ainsi, vous serez pour moi des disciples.

Ce n'est pas Lui, Jésus, le vigneron, mais le Maître, le Père. La vigne, ce n'est plus Israël, mais le Fils absolu, le Fils par excellence. Car tout Israël est dans le Fils qui est son accomplissement en personne. Par l'Incarnation, nous sommes consubstantiels au Fils, par le Fils, et non pas le Fils par nous. Le Fils par son Incarnation dans le sang d'Israël, de la fille d'Israël. Le Fils de Jessé fils d'Adam. La vie infinie du fils se fait vie finie et c'est ainsi qu'elle devient la vigne divinisée, pour la vie éternelle. La sève qui monte de cette vigne est vie éternelle. Si nous sommes les sarments, la vie que nous recevons est vie éternelle, dès maintenant. Mais moi, je sais que je ne suis ni nettoyé, ni net et purifié, car je tiens trop à ma vie, à cette vie immédiate et finie. Pourtant, quoique pas nettoyé, je demeure un tout petit peu en Lui et Lui en moi, je sais que c'est de Sa vie que je vis, que le reste part en ruine. Je suis donc divisé. Si je me demande quels fruits je produis, je ne sais pas répondre ; Dieu seul le sait, et c'est face à Lui que je finirai par être purifié — car en fin de compte va-t-il rejeter sa créature ? Je sais qu'aucun péché n'est mortel à l'exception du refus du Salut. Serai-je un serment complètement sec si je dis : Toi seul peut me purifier ; tu vois bien que par mes propres forces et mon propre désir j'en suis incapable, car je tiens trop à moi-même. Je suis donc un serment couvert de bois mort et mes fruits sont pauvres et maigres. Et puis retour sur l'idée de la lettre du même Jean. Si j'ai la foi, je peux demander tout ce que je veux et je l'obtiens ! Qu'est-ce à dire, sinon que je ne demande plus rien d'autre que l'accomplissement de la volonté divine sur moi ? C'est trop abstrait ? Vais-je demander l'accomplissement de mes désirs mortels ? Celui qui ne croit pas ne peut pas comprendre ce qui est « spirituel ». Sans la foi, il n'y a pas d'espérance. Celui qui ne croit pas n'a que l'espoir ; l'espoir de ce qui rend heureux ici et maintenant, charnellement. Et moi, avec ma chair, je désire ardemment ce qui est charnel : une femme aimante, et qu'aucun grand malheur ne tombe sur les miens. Je fais une concession pour les petits malheurs, ce qui montre l'inconséquence et l'incohérence de mon désir. Les malheurs en effet que je juge grands sont-ils donc d'une autre nature que ceux que je juge petits ? C'est ma finité et ma mortalité qui sont les horizons constitutifs de ma finitude, de toutes mes misères possibles, et je ne vois plus sur quel chemin je marche, vers quel but j'avance, pour quelle réalité je suis fait (objet de l'espérance, à quoi la foi seule donne accès, comme le dit *Hébreux* 11, 1). Si la vie s'ordonne autour de ce que vise la foi, alors toutes choses s'ordonnent à cette fin, et cela dès maintenant et non pas plus tard. Dans cette logique nouvelle, je ne demande pas à échapper au malheur ; je ne dis pas non plus que le malheur est la volonté de Dieu, non ! je dis « que Ta volonté soit faite et

non la mienne (mes désirs) ». Le malheur accidentel est ma perception finie de l'ordre du monde fini voulu par Lui, créé par Lui. S'il a permis le malheur, c'est bien qu'il l'a « voulu » ! Oui, il a voulu un monde qui ne soit pas sa propre fin, car c'était trop peu. Je dois donc absolument sortir de cette logique calculatrice, de cette tentative de théodicée mécaniste et hédoniste ou eudémoniste. Je dois accueillir l'*excès* pour lequel je suis fait, à savoir l'amour. Or l'amour est une passion qui suppose un monde de souffrance et de douleur ! Soit je suis Dieu, une personne divine, et je me reçois des deux autres, et je me donne sans réserve, je me donne, je me perds, je ne garde rien pour moi, je ne reçois et je ne donne que de l'Amour. Cet amour-là est paradigmatique. Pour moi, créature née dans le monde, dans un monde, un beau jour d'été, que sera cet amour sinon cela même que je dois apprendre, co-naître, comme dit le père Claudel ? Me donner, me perdre, ne rien garder pour moi, quelle souffrance, quelle épreuve ! Ce don qui m'est fait : moi-même, dois-je aussitôt le perdre, accepter de la donner, de me donner, de ne rien garder pour moi ? Voilà pourquoi ce monde est un monde de souffrance et de douleur, qui me donne à connaître, à *éprouver* le don et la perte, la perte et le don. Devant le malheur, soit j'accuse Dieu, soit je dis : que Ta volonté soit faite ! Cela ne veut pas dire : Tu es méchant, tu as fait exprès de me faire (du) mal ! Cela veut dire que je me tourne vers Toi pour t'interroger sur le sens de ce malheur, et alors je suis exaucé : tu m'indiques le chemin à partir de ce malheur, comme dans le psaume « si je traverse les ravins de la mort... ». Il n'y a pas économie ou suppression de la douleur, mais celle-ci change de signe : je la prends comme un signe qui n'est plus un sens interdit. Comme pour Lazare, c'est « pour que soit manifestée la gloire de Dieu ». Scandale pour les païens ! Si Lazare n'était pas mort, il ne serait pas sorti du tombeau. Le signe, c'est cette sortie du tombeau, et ce que le signe manifeste, c'est la « Gloire » de Dieu ? Encore un mot incompréhensible et inacceptable ! Or la Gloire n'est rien d'autre que la manifestation de Dieu, le Don de sa vie divine et éternelle. Que Lazare se relève en est le signe et n'en est que le signe (car Lazare, demain, mourra bel et bien). Sa Gloire, « c'est que vous donniez beaucoup de fruit, et ainsi vous serez mes disciples », ceux qui se sont laissé instruire par Moi. Ou encore Irénée si souvent cité : la Gloire de Dieu : l'homme vivant, debout, ressuscité pour la vie absolue, celle même de Dieu. Le seul fruit (auquel on reconnaîtra que vous êtes mes disciples) : aimer de cet amour absolu, dès maintenant, tout de suite, dans la chair, comme une aspiration éternelle à la racine de la vie mortelle, une aspiration qui est une inspiration, le don même de cet amour comme un germe qui est un désir à l'œuvre dans tout désir, de sorte que, aussi longtemps que nous n'avons pas aimé pour de vrai, en vérité, de ce vrai amour divin et trinitaire, nous demeurons insatisfaits, en souffrance de cet absolu. Cette souffrance est celle, la seule, à partir de quoi toute autre souffrance est éprouvée comme telle. S'il n'y avait pas cette souffrance transcendante, aucune autre, aucune temporalité ne serait éprouvée, car si nous souffrons, c'est que

nous sommes « faits » pour souffrir, autrement dit que nous portons en nous les conditions de possibilité du souffrir : notre *passibilité* découle donc directement du fait que nous sommes faits pour aimer... C'est pourquoi dans la chair l'amour s'éprouve comme *passion*.

6^{ème} dimanche de Pâques (17 mai)

Livre des Actes des Apôtres (10, 25-26.34-35.44-48)

Quand Pierre arriva à Césarée chez Corneille, centurion de l'armée romaine, celui-ci vint à sa rencontre, et se jetant à ses pieds, il se prosterna. Mais Pierre le releva et lui dit : « Reste debout. Je ne suis qu'un homme, moi aussi. » Alors Pierre prit la parole : « En vérité, je le comprends : Dieu ne fait pas de différence entre les hommes ; mais, quelle que soit leur race, il accueille les hommes qui l'adorent et font ce qui est juste. Pierre parlait encore quand l'Esprit Saint s'empara de tous ceux qui écoutaient la Parole. Tous les croyants qui accompagnaient Pierre furent stupéfaits, eux qui étaient Juifs, de voir que même les païens avaient reçu à profusion le don de l'Esprit Saint. Car on les entendait dire des paroles mystérieuses et chanter la grandeur de Dieu. Pierre dit alors : « Pourrait-on refuser l'eau du baptême à ces gens qui ont reçu l'Esprit Saint tout comme nous ? » Et il donna l'ordre de les baptiser au nom de Jésus Christ. Alors ils lui demandèrent de rester quelques jours avec eux.

Naissance de l'Église universelle. Admettons un instant que Corneille soit un officier de la Wehrmacht. Pierre doit-il lui adresser la parole ? Or c'est Corneille qui se jette à ses pieds, balayant par ce geste sa puissance d'occupant et ouvrant un accès à *autre chose*. Au monde de la foi à l'échelle de l'Empire tout entier. De l'Empire universel. La conversion ne suppose rien, n'est conditionnée par rien, pas même par un ordre juste. Le monde est tel qu'il est, et tel qu'il est, il est le lieu de l'advenue du Royaume, du règne de Dieu dans le cœur de celui qui se convertit. Face à cette irruption de l'étranger, les convertis sont pour l'instant tous juifs, et Pierre comprend. C'est l'Esprit qui fait rentrer dans l'Église, l'*ecclésia*, ou du moins qui donne accès à l'Église, c'est-à-dire à la foi. Où est la différence ? Corneille a la foi qui vient de Dieu (et de lui : qui est une rencontre). Par le baptême, l'Église prend acte de la foi, la ratifie. Il y aurait même faute à ne pas baptiser, mais *ipso facto*, c'est une petite révolution qui arrache Pierre et les judéo-chrétiens au particularisme juif qui se maintient le temps des commencements, mais qui est immédiatement bousculé, et même du temps de Jésus lui-même (le centurion, la Cananéenne etc.). Il n'empêche que c'est par la première communauté juive, celle des disciples de Jésus (et sans ce Jésus, ils

n'auraient rien été), que les premiers convertis païens ont eu accès à la connaissance de la Bonne Nouvelle, d'une certaine Bonne Nouvelle qui les a conduits jusqu'à Pierre. Aussi le Salut vient-il des Juifs. Mais tout est dans le mouvement vers, nullement dans un état statique, un ordre religieux établi. Le nouvel ordre établi, c'est l'ordre sacramentel, et celui-ci est un ordre initiatique, introducteur, avènementiel, si j'ose dire. En même temps il n'introduit pas dans la foi, puisqu'il la présuppose spirituellement. Entre la venue de l'Esprit dans et par la foi, et son institutionnalisation sacramentelle, le mouvement est celui d'un *enthousiasme*, car les protagonistes sont dépassés par ce qui se passe (l'Esprit qui s'empare d'eux, dit Luc), et ils se laissent dépasser, ils consentent à être dépassés, acceptant que ce qui les dépasse vient de Dieu : que la foi est humainement, sectairement, communautairement incompréhensible. Elle vient de plus loin. La décision de Pierre revient à dire ce que lui-même déclare à ses juges : il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, et il ne faudrait pas que l'Église se mette en travers de Dieu. Pierre ne tient pas son pouvoir de lui-même. Il se souvient qu'il le tient d'un Autre, qu'il a un Maître bien-aimé pour qui désormais il vit, parle, agit, meurt. Dans la foi, c'est en effet de l'amour qui passe, qui traverse. C'est lui la seule transcendance, la seule chose qui dépasse, la seule chose *autre*. Le passage de la foi à l'institution tient à la nécessité des signes pour des êtres finis, de chair. Mais c'est bien sûr Dieu qui *donne* effectivement le Salut. Comme il a dit : *ce que vous lierez sur la terre...* dans le sacrement se réalise ce qu'il signifie, ce qui est signifié par lui et qui ne vient pas de lui : l'*operatum* vient de Dieu non comme quelque chose d'extrinsèque au sacrement, de juxtaposé, mais comme exactement ce qu'il signifie et qui est confié à l'homme dans le sacrement, donc dans l'Église ; car dans le sacrement, l'Église ne fait rien d'autre qu'obéir à son divin fondateur. Nulle magie, donc ! Corneille ne se contente pas d'avoir la foi subjectivement, il va vers les apôtres, il va vers la visibilité des signes, et au fond, ces signes sont des hommes qui font signe, me parlent, me rencontrent. L'Église, ce sont des hommes qui font signe, non pas d'eux-mêmes, mais qui montrent ce qui n'est pas eux, ce qui n'est pas elle. Alors seulement, à raison de son enracinement dans le Christ, de la greffe du sarment, l'Église devient corps du christ, consubstantielle à Lui à partir de Lui. Parce que Lui, d'abord, s'est fait chair comme elle. Pour faire avec elle *une seule chair*. Le baptême est le signe-parole qui dit ce que dit l'Esprit. Ce que dit l'Esprit, c'est l'alliance, l'épousaille de la chair humaine et du Verbe.

Psautre 97 (1, 2-3ab, 3cd-4a.6b)

*Chantez au Seigneur un chant nouveau,
car il a fait des merveilles ;
par son bras très saint, par sa main puissante,
il s'est assuré la victoire.*

*Le Seigneur a fait connaître sa victoire
et révélé sa justice aux nations ;
il s'est rappelé sa fidélité, son amour,
en faveur de la maison d'Israël ;*

*la terre tout entière a vu
la victoire de notre Dieu.
Acclamez le Seigneur, terre entière,
acclamez votre roi, le Seigneur !*

Il est merveilleux que les hymnes dans lesquels Israël fait la preuve de son chauvinisme puissent accéder à leur vérité par une réalisation qui va au-delà de leur signification première et l'accomplit au-delà de toute mesure juive, nationale. Car c'est seulement à travers la Bonne Nouvelle « chrétienne » adressée à toutes les nations (jusqu'en Chine, au Japon, en Amérique !) que la terre entière prend connaissance de la « victoire du Dieu d'Israël » ; victoire sur la mort et sur le mal, et non plus victoire contre les Philistins du moment (les Palestiniens). En même temps, il n'y a pas de quoi crier victoire, car cette victoire est celle de Dieu (spirituelle et eschatologique), nullement la nôtre : il est trop visible que le mal et la mort règnent sur le monde, dans un indescriptible chaos — et pourtant, comme l'arche de Noé, la Parole du Salut surnage, *fluctuat nec mergitur*... et quelques saints et prophètes n'arrêtent pas de la crier à temps et à contre temps au cœur du désastre. Le désastre que, par exemple, représente Corneille, par sa personne de Romain. La victoire de Dieu ne reste pas extérieure, puisqu'elle est *révélée*, dit le psaume, à ceux même qui sont les « vaincus » de Dieu. Le paradoxe est qu'il faut que les nations reconnaissent le Dieu d'Israël pour que la victoire d'Israël soit avérée. Aussi pouvons-nous quand même, et à notre tour, nous les non Juifs, chanter leur psaume...

Première lettre de saint Jean (4, 7-10)

Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, puisque l'amour vient de Dieu. Tous ceux qui aiment sont enfants de Dieu, et ils connaissent Dieu. Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu, car Dieu est amour. Voici comment Dieu a manifesté son amour parmi nous : Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde pour que nous vivions par lui. Voici à quoi se reconnaît l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, c'est lui qui nous a aimés, et il a envoyé son Fils qui est la victime offerte pour nos péchés.

Les versets 7 et 8 sont, je crois, entièrement limpides, d'une transparence absolue, celle de Dieu pur Amour. Ensuite survient la détermination de

cet amour pour nous, et cela ne correspond pas ou plus immédiatement à nos attentes ou représentations spontanées de ce que signifie « être aimé ». En tant que païens, nous attendons de Dieu des preuves du genre protection contre le malheur, réussite, réalisation de nos entreprises. Nous n'attendons pas de Dieu la vie divine. Somme toute, sa vie ne nous intéresse pas : c'est la nôtre qui nous intéresse. Sans conversion, retournement vers Dieu, la proposition divine ne peut que nous apparaître négative. Naturellement, nous n'aimons pas, et sous le mot amour nous accrochons au clou ce qui nous intéresse : nous restons centrés sur nous-mêmes et nous désirons bonheur et satisfaction. Or aimer... Hors aimer... Le *conatus* qui nous habite et anime ne sait pas ce qu'est aimer. La conversion revient à accepter, vouloir, désirer *vivre par Lui*. Vivre par un autre, s'en remettre à un autre, dépendre d'un autre, se recevoir d'un autre. Cela peut encore se concevoir pour notre profit et en vue de notre propre satisfaction à raison de notre logique et non de celle de l'Autre. Or véritablement, se laisser aimer, vivre par un autre, revient à se déposséder de soi, à renoncer à soi, à commencer de naître à une autre vie, à vivre activement et pas seulement passivement de la vie de l'Autre. Vivre de Lui conduit à vivre comme Lui, à aimer comme Lui, ce qui est une profonde perte de soi comme être vivant animé par la pulsion et l'appétit de jouissance qui — c'est le plus dur — sont intrinsèquement légitimes et naturels, mais ne nous élèvent pas au-dessus de cette nature, vers ce que nous pressentons supérieur : l'amour. Je ne parle pas de l'amour opérateur de jouissance, d'un *Kama Soutra* quelconque, mais de ce qui fait que même dans *éros* il puisse y avoir de l'amour de l'autre. C'est maintenant que nous pouvons entendre quelque chose du verset 10 et de ses paradoxes ; car en quoi le fait que c'est Lui qui nous a aimé le premier nous permet-il de reconnaître l'amour ? Seule la conversion permet de le comprendre, puisqu'elle met au clair que de nous-mêmes nous n'aimons pas mais désirons jouir et persévérer dans notre être et même grossir dans notre être en absorbant les êtres environnants. Au contraire, nous reconnaissons l'amour à ce qu'il aime avant d'être aimé, qu'il n'attend pas que nous l'aimions pour nous aimer. La logique de l'Amour est déjà contenue sans doute entièrement dans cette proposition qu'il aime le premier. Nous, nous n'aimerons jamais les premiers. Nous attendons quelque chose, un signe positif, pour pouvoir aimer. Je suis empêché d'aimer si je sens que l'autre n'est pas ouvert, n'est pas prêt à recevoir mon amour ; cela revient à dire que j'attends un signe que je suis aimé pour aimer, pour donner quelque chose, et la grande souffrance, le grand abandon, le grand renoncement, c'est d'essayer d'aimer aveuglément, sans aucun signe positif de l'autre. Je sais qu'humainement c'est impossible, et je n'ai pas d'autre issue que de me reposer sur ce qui est pour moi un amour transcendantal, un amour originaire : l'amour qui m'aime déjà, avant que j'aie été capable d'aimer. Comment aimer sans croire à et en cet Amour ? Que c'est cet amour seul qui me rend capable d'aimer ? Mais en fait, la proposition est trop plate ! Car je reste

incapable d'aimer. Si je suis capable de Dieu, *capax Dei*, c'est du seul fait de Dieu qui vient à la rencontre et me remplit. Moi, je ne puis que me servir du peu d'Amour dont j'ai été capable de m'imprégner en reconnaissant (par la foi) que je suis effectivement aimé dans ma nullité de créature non aimante. Je ne suis pas nul comme créature, j'ai ma consistance de créature, bien que tout cela demanderait à être élucidé à coup de phénoménologie ; je suis nul comme non aimant. C'est à la mesure de Dieu Amour que je suis nul. Puisque je ne sais pas aimer le premier mais que j'ai devant moi cet Amour dont je sais que c'est le seul Bien au-delà de tout Bien. Or par excellence un tel Bien ne se possède pas, car il est Acte. Il n'y a donc qu'en se raccrochant à Dieu comme à une bouée de sauvetage que l'on puisse laisser passer quelque chose de l'amour. Pour aimer E., je n'ai pas d'autre solution que de m'accrocher à Dieu, non à E., de telle sorte que c'est quelque chose de Dieu qui me fait ne pas pas aimer, qui me fait faire ce qui tient de l'Amour, ce qui provient de Lui.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Jean (15, 9-17)

À l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, il disait à ses disciples : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous êtes fidèles à mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi, j'ai gardé fidèlement les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour. Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous, et que vous soyez comblés de joie. Mon commandement, le voici : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ignore ce que veut faire son maître ; maintenant, je vous appelle mes amis, car tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et établis afin que vous partiez, que vous donniez du fruit, et que votre fruit demeure. Alors, tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous l'accordera. Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres.

C'est moi qui vous ai choisi : c'est moi qui vous ai aimé le premier. Jean a bien entendu cette Parole divine. Jésus ne commence pas par donner un commandement impossible, il commence par donner des explications, et surtout il commence par dire : *demeurez dans mon amour*. Pour aimer, il faut « demeurer dans son amour ». Bien plus, aimer, pour nous, dans nos relations aux autres, c'est encore et encore « demeurer dans son amour ». Dieu aime et je demeure dans cet Amour ; alors seulement j'ai une minuscule chance que mon agir ressemble à, s'inspire de cet amour. Jésus parle ici de joie. Si croire me donne de la joie et non pas de la tristesse (puisque la foi m'empêche de vivre comme j'en aurais envie, en écoutant

mes désirs), alors seulement je puis aimer, autrement dit communiquer, refléter l'amour dont je suis habité si j'y habite. Ce que je sais, c'est que je suis habité à la fois par cette joie et par cette tristesse, cette *acédia*. Maintenant, qu'est-ce qu'aimer ? Donner sa vie pour ceux qu'on aime. Le contresens serait de conclure qu'il y a ceux que j'aime et ceux que je n'aime pas, et que je ne donnerais ma vie que pour mes amis, ceux que j'aime. Mais non ! De ce que je donne ma vie j'ai des amis, des aimés. Inversement, aimer, avoir des amis, c'est donner sa vie. En donnant ma vie, je fais l'expérience d'aimer, l'expérience soudaine qu'il y a des êtres dont je puis dire : je les aime. Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour... Donner sa vie est la preuve par excellence, non pas qu'il faille le prouver comme si l'on passait un examen, mais parce que pour nous-mêmes nous avons la preuve que c'est bien d'amour qu'il s'agit. Donner sa vie, c'est bien entendu se donner, jusque dans le geste de donner quelque chose. Si en donnant je ne me donne pas, je ne peux pas dire que j'ai donné ma vie. Ma vie est ce que j'éprouve de moi-même (voir Michel Henry sur ce chapitre) et c'est donc moi-même dans tout mon être et de tout mon être. Et si le don n'est pas le mouvement de la joie même, il n'est pas amour. L'amour triste est amertume et résignation, non amour, obéissance joyeuse à Celui dont je tiens la croissance et l'être, de qui je reçois tout. Obéir peut et doit être entièrement libre, non une humiliation. Si j'aime, j'obéis, puisque c'est de Lui que je reçois ce que je suis. Je tiens donc de Lui ce que je suis et obéir réalise ni plus ni moins cette reconnaissance. C'est pourquoi aussi Jésus dit qu'il obéit à son Père, puisqu'il est le Verbe engendré. Il n'y a que le Père qui n'ait à obéir à personne, sinon à lui-même dans le fait d'être et de rester Amour (Trinité). Le Père s'en remet donc totalement aux deux autres, à leur « obéissance », pour être.

Donner sa vie pour ses amis... Vous êtes mes amis... Dans cette condition, il n'y a pas de place pour la servitude. L'obéissance est bien d'une autre nature. J'obéis à l'Aimé parce qu'il m'a tout dit de sa volonté. *Comme le Père m'a aimé, comme le Père m'aime...* Rien n'est caché, tout est révélé. Jésus donne tout ce qu'il a reçu, dit tout ce qu'il a entendu. Il donne tout, et comme il n'a rien d'autre que Lui-même (pas même une pierre pour reposer la tête), c'est bien effectivement Lui-même qu'il donne. Cela, c'est son amour. Et il se trouve que Celui qui ainsi se donne, donne cet au-delà de simplement aimer qui est ce qu'il est, sa condition divine, qu'ainsi donc il nous communique. Cela me fait découvrir qu'à mon tour, lorsque j'aime, je fais exister l'autre de mon propre être. C'est le fruit de l'amour.

7ème dimanche de Pâques (24 mai 2009)

Livre des Actes des Apôtres (1, 15-17.20a.20c-26)

En ces jours-là, les frères étaient réunis au nombre d'environ cent vingt. Pierre se leva au milieu de l'assemblée et dit : « Frères, il fallait que l'Écriture s'accomplisse : par la bouche de David, l'Esprit Saint avait d'avance parlé de Judas, qui en est venu à servir de guide aux gens qui ont arrêté Jésus, ce Judas qui pourtant était l'un de nous et avait reçu sa part de notre ministère. Il est écrit au livre des Psaumes : Que sa charge passe à un autre. Voici donc ce qu'il faut faire : il y a des hommes qui nous ont accompagnés durant tout le temps où le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, depuis son baptême par Jean jusqu'au jour où il nous a été enlevé. Il faut donc que l'un d'entre eux devienne avec nous témoin de sa résurrection. » On en présenta deux : Joseph Barsabbas, surnommé Justus, et Matthias. Puis l'assemblée fit cette prière : « Toi, Seigneur, qui connais le cœur de tous les hommes, montre-nous lequel des deux tu as choisi pour prendre place dans le ministère des Apôtres, que Judas a déserté en partant vers son destin. » On tira au sort, et le sort tomba sur Matthias, qui fut dès lors associé aux onze Apôtres.

« Les douze » est devenu un symbole. Il signifie non pas le nombre illimité des disciples de Jésus, mais le nombre limité et déterminé des « ministres » de l'Église qui s'est constituée autour de Jésus et à son initiative. Car la parole instituante originelle et originante fut une parole de Jésus instituant les douze avec une mission d'autorité, sur la base de « pouvoirs ». Des pouvoirs spirituels certes, mais bien clairement institués. Seulement pour un temps, le temps des apôtres ? Je suis avec vous jusqu'à la fin des temps... Baptisez toutes les nations... Des paroles de Jésus qui signifient la perpétuité, au-delà de la disparition des douze. Ici est donc inauguré le principe de la succession, mais à partir d'une impulsion donnée par Jésus. Il faudrait mettre ici en regard l'ensemble des textes qui le vérifient. Pour toujours, répandus sur toute la terre, les ministres seront les successeurs des douze, des nouvelles tribus du nouvel Israël, mais cette fois-ci d'un peuple universel, comme l'ont bien compris Paul et Pierre : tel est le « mystère tenu caché » et que révèle la disparition de Jésus pour qu'advienne le temps de l'Esprit.

Psaume 102 (1-2, 11-12, 19.22)

*Bénis le Seigneur, ô mon âme,
bénis son nom très saint, tout mon être !
Bénis le Seigneur, ô mon âme,
n'oublie aucun de ses bienfaits !*

*Comme le ciel domine la terre,
fort est son amour pour qui le craint ;
aussi loin qu'est l'orient de l'occident,
il met loin de nous nos péchés ;*

*Le Seigneur a son trône dans les cieux :
sa royauté s'étend sur l'univers.
Toutes les œuvres du Seigneur, bénissez-le,
sur toute l'étendue de son empire !
Bénis le Seigneur, ô mon âme !*

Pas de réserve pour Dieu (le Seigneur) : ce ne sont pas mes lèvres seulement qui bénissent, mais mon âme, mon cœur, tout mon être, et le désir monte que ce soit toute la Création qui élève une louange et bénisse. C'est l'enthousiasme de la foi, qui ne chipote pas, ne mesure pas. La foi n'est pas une aumône faite à Dieu mais un retour total vers Celui de qui je tiens tout, tout mon être et toute la Création, son œuvre. Fort est son amour pour toute sa Création : il ne veut pas qu'elle périsse. Or exister, pour la créature, c'est tenir son être de Dieu et la foi est ici comme synonyme de « crainte », puisqu'elle signifie une sublime et tremblante reconnaissance de cet amour. Donc d'une part Dieu aime toute chose, et d'autre part cet amour est reconnu par celui qui a la foi, qui craint Dieu, le révère. Et il le révère de tout son être de créature, de toute son âme, de tout son cœur. Le rapport Ciel – terre indique la force (infinie) de l'Amour de Dieu. De même en est-il du rapport orient – occident, puisque c'est dans la même proportion qu'il donne et pardonne, crée et rachète. Il n'est pas là pour faire le compte de nos offenses, de notre indigence à aimer comme Lui ; à nous d'être dans cette même reconnaissance. D'accueillir le pardon de Dieu, je suis pardonné. Le pardon est toujours déjà là en puissance, comme don, comme grâce (don gracieux) ; l'accueillir l'actualise, le réalise. C'est tout cela qui définit la Bonté de Dieu ; bonté, bienveillance, philanthropie, amour des hommes et de toute sa Création.

Première lettre de saint Jean (4, 11-16)

Mes bien-aimés, puisque Dieu nous a tant aimés, nous devons aussi nous aimer les uns les autres. Dieu, personne ne l'a jamais vu. Mais si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour atteint en nous sa perfection. Nous reconnaissons que nous demeurons en lui, et lui en nous, à ce qu'il nous donne part à son Esprit. Et nous qui avons vu, nous attestons que le Père a envoyé son Fils comme Sauveur du monde. Celui qui proclame que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu. Et nous, nous avons reconnu et nous avons cru que l'amour de Dieu est parmi nous. Dieu est amour : celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui.

Il y a des majuscules et des points. Des phrases ; mais une seule pensée, et donc certainement un lien serré, un enchaînement étroit entre chaque proposition. Dieu nous a tant aimé parce qu'il n'est qu'Amour, et Il ne nous a pas créés pour son utilité mais parce qu'il n'est qu'Amour, nous seulement en Lui-même, mais comme on dit, *ad extra*. Cela ne dit rien, ou pas suffisamment, parce qu'il faut en outre remarquer que la sortie de soi et le retrait de soi de Dieu est vie. Notre vie. L'Amour implique relation (il peut bien y avoir relation qui ne soit pas d'amour, mais négative, et l'amour est davantage que respect ou empathie, qui n'existent que sur foi de don, si peu que ce soit) ; relation de don de soi à partir du don d'autrui, de non soi vivant et *capax amoris*. Dieu ne crée pas pour pouvoir aimer, comme s'il manquait de quelqu'un à aimer. Mais parce qu'il est déjà en soi relation (trinitaire), parfaitement amour en soi, il crée l'autre capable de faire à son tour l'expérience d'aimer. Pour Lui, ce n'est pas une « expérience », mais son être même, on le sait bien (son désêtre) ; mais pour nous est exigé que l'amour s'expérimente, se phénoménise (donc que nous soyons des personnes comme Lui). Comme originellement nous sommes faits pour aimer, nous « devons », nous avons à aimer. Nous ne sommes pas pour autant « obligés » (*Si tu veux*, dit Jésus) au sens de contraintes, mais en présence d'une proposition qui nous habite par « nature » (mais cette nature n'est pas une « nature » au sens de la métaphysique d'Aristote, car notre essence relationnelle de personne est en un sens une anti-essence. Notre « nature » relationnelle consiste bien plutôt à être originellement habité d'un Autre, de l'Esprit de cet Autre, de la présence aimante de cet Autre en nous. Dieu nous aime le premier et nous propose d'aimer, car c'est ce qu'il y a de mieux dans l'être : désêtre, aimer laisser aimer ! Dieu n'est pas une hyperprésence mais un Dieu caché, retiré, désétant, invisible donc. Le seul mode de présence est encore dans le verbe aimer, si bien que cette présence est ce qui détermine notre propre intériorité, par un mode de présence uniquement intérieur (donc invisible). Ainsi, si nous n'aimons pas, nous existons, mais notre intériorité se retourne sur elle-même et se vide de toute altérité (car nous l'évacuons) en sorte que c'est le vide qui nous remplit. Nous avons le droit... le droit d'être sans vie (la seconde mort ou mort éternelle). Je dis mort éternelle car ce n'est pas une mort temporelle mais une mort essentielle, ontologique, supratemporelle. Plus nous aimons, plus Dieu nous habite. Le propre d'une intériorité est d'être réciproque, au sens où, dans l'ordre spirituel, l'ordre de l'esprit, nous ne sommes pas « quelque chose » composé de parties extérieures les une aux autres, mais intériorité accueillant l'intériorité de l'autre, de tel sorte que nous sommes intérieurs à Celui qui est en nous. Cette intériorité réciproque ne peut être que spirituelle ; elle est même la définition du spirituel, d'un mode de « vie », d'être-à-soi qui est d'être à autrui. L'Esprit de Dieu est l'Amour qui en nous fait que notre amour est de l'amour et non pas un ersatz, un calcul d'intérêt. Car nous créatures, nous

ne pouvons pas aimer « vraiment » de nous-mêmes, puisque l'amour exige une altérité originaire. Il n'y a donc pas d'en-soi du soi... car d'un autre je suis. Le Père, dit Jean, « nous donne part à son Esprit ». Puisqu'en Dieu même se vérifie, si je puis dire, la loi d'Altérité (pas d'Amour sans Autre), c'est à cette Altérité qui est la sienne qu'il nous donne de participer pour qu'à notre tour nous soyons dans notre être cet être-à-autrui qui nous fait être et aussi bien aimer. Car être à autrui et être d'autrui sont corrélatifs. Sans ce mystère de l'égalité en Dieu entre relation, altérité et Amour, la Trinité nous serait absolument inaccessible, inconcevable. Nous ne serions que des êtres « naturels », sans pensée. Car penser, c'est tout simplement saisir de la relation (comprendre, c'est identifier le contenu déterminé d'une relation, et même d'un simple rapport entre x et y). Ici, le Fils vient en troisième, comme le Visible (« nous avons vu »), donc comme le phénomène de l'invisible, le créé de l'Incréé. Tout un nouveau registre se fait jour à partir de l'Incarnation du Verbe, à savoir le registre de la chair et du corps, de la chair de la chair, d'un corps unique fait de membres (et, pour Paul, d'organes), de sorte que l'Amour prend chair et corps et qu'aimer est possible pour la chair dans son corps. Quand le troisième, le Verbe, se fait chair, l'Esprit est ce qui empêche absolument que la chair ne soit que chair, le corps que corps, que la nature ne soit que nature. L'Esprit est de Dieu Celui qui fait pousser à la chair un cri (Abba !), qui fait parler la chair, à partir de celle du Verbe qui est pure Parole. C'est pourquoi l'Esprit est Médiateur entre chair et Verbe, de toutes les façons possibles.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Jean (17, 11b-19)

À l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, les yeux levés au ciel, il priait ainsi : « Père saint, garde mes disciples dans la fidélité à ton Nom que tu m'as donné en partage, pour qu'ils soient un, comme nous-mêmes sommes un. Quand j'étais avec eux, je les gardais dans la fidélité à ton Nom que tu m'as donné. J'ai veillé sur eux, et aucun ne s'est perdu, sauf celui qui s'en va à sa perte de sorte que l'Écriture soit accomplie. Et maintenant que je viens à toi, je parle ainsi, en ce monde, pour qu'ils aient en eux ma joie, et qu'ils en soient comblés. Je leur ai fait don de ta Parole, et le monde les a pris en haine parce qu'ils ne sont pas du monde, de même que moi je ne suis pas du monde. Je ne demande pas que tu les retires du monde, mais que tu les gardes du mauvais. Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Consacre-les par la vérité : ta Parole est vérité. De même que tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi, je les ai envoyés dans le monde. Et pour eux je me consacre moi-même, afin qu'ils soient, eux aussi, consacrés par la vérité. »

Commençons par judas. Il s'en va à sa perte. Le monde aussi va à sa perte, puisqu'il a la haine ! Dans ce monde de loups, de haine et de

trahison (et toute la litanie des injustices qui le submergent aujourd’hui comme hier), Jésus se prépare à mourir et il ne veut qu’aucun des siens ne se perde. Bien plus, il ne veut que ni le monde ni Judas ne se perdent. C’est parce que le monde va à sa perte qu’il a tellement besoin d’être sauvé (mais il ne le sait pas). Le désespoir n’est pas le péché contre l’Esprit ; or Judas va au désespoir. Et le monde est désespéré (il fait ce qu’il faut pour). Le monde, c’est bien moi, aussi. Mais pour Jésus, il y a deux urgences : le Salut du monde, qui est la grande urgence ; et l’urgence non pas secondaire mais seconde, ou plutôt incluse dans la première : que mes disciples ne succombent pas, ne retombent pas dans le monde, dans le désespoir. C’est l’urgence *immédiate*. L’urgence urgente. Pour cela, Jésus prie, car il n’est pas tout-puissant, il n’est pas son Père, lesté qu’il est de chair et de condition humaine et de limites humaines dans sa divinité, ou plutôt sa divinité cachée et anéantie dans cette chair qui va bientôt pâtir jusqu’à la mort. Il le sait et c’est donc pris d’inquiétude, d’anxiété que Jésus confie ses disciples à son Père. De ce point de vue, le Père n’est peut-être pas non plus tout-puissant, puisqu’il faut bien qu’il laisse faire le mal. Le mauvais, sans majuscule. Cela ne sert à rien de diaboliser le mal, si j’ose dire, de le personnifier. Ou bien il faut dire : oui, le mal comme la mort sont bien des affaires de personnes. Le mal n’est que personnel. C’est d’ailleurs, je pense, ce que signifie la personification du mal dans Satan. Mais le mal en personne, c’est moi, c’est toi, *hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère* ! Donc, s’il te plaît, garde-les du mal, de l’abandon. Ce que Dieu peut, c’est rendre perceptible la Vérité. Or comment l’a-t-il rendue perceptible : en donnant au monde une Parole, sa Parole, et cette Parole est ni plus ni moins son Fils. Moi, le Fils, j’ai accompli le travail que tu m’as confié. Maintenant, à Toi de faire que tout cela ne parte pas en fumée. Mais c’est un cercle, et pour une fois le cercle de la confiance absolue à travers l’inquiétude humaine de Jésus, car la logique est complète : Je Suis la Parole que tu as envoyée dans le monde pour que le monde reçoive la Vérité, et la Vérité n’est pas autre chose que cette Parole de Vie, puisque Je Suis la Vie, puisque c’est seulement en moi, Parole de Vérité faite chair, que la chair peut trouver la Vérité et la vie. Il fallait bien que la Vérité et la Vie se fissent chair pour que la chair pût les atteindre. Mais, Père, je sais que tu m’exauces toujours et que tu m’as déjà exaucé — et pourtant il faut quand même que Je te prie, car te prier c’est t’aimer, c’est Te parler, c’est être ta Parole, et je suis ta Parole, donc il convient que je te prie sans cesse. Ce qu’il en est de la relation intratrinitaire des personnes, je ne puis le dire, tellement c’est indicible, le Mystère de Dieu ; mais ce que Jésus dans sa chair dit à son Père, cela je puis le savoir, la foi me permet de le savoir, l’Écriture me permet de le savoir, la foi en l’Écriture qui dit la Parole de Celui qui est la parole.

Dimanche de Pentecôte (31 mai)

Livre des Actes des Apôtres (2, 1-11)

Quand arriva la Pentecôte (le cinquantième jour après Pâques), ils se trouvaient réunis tous ensemble. Soudain il vint du ciel un bruit pareil à celui d'un violent coup de vent : toute la maison où ils se tenaient en fut remplie. Ils virent apparaître comme une sorte de feu qui se partageait en langues et qui se posa sur chacun d'eux. Alors ils furent tous remplis de l'Esprit Saint : ils se mirent à parler en d'autres langues, et chacun s'exprimait selon le don de l'Esprit. Or, il y avait, séjournant à Jérusalem, des Juifs fervents, issus de toutes les nations qui sont sous le ciel. Lorsque les gens entendirent le bruit, ils se rassemblèrent en foule. Ils étaient dans la stupéfaction parce que chacun d'eux les entendait parler sa propre langue. Déconcertés, émerveillés, ils disaient : « Ces hommes qui parlent ne sont-ils pas tous des Galiléens ? Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle ? Parthes, Mèdes et Élamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée et de la Cappadoce, des bords de la mer Noire, de la province d'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Égypte et de la Libye proche de Cyrène, Romains résidant ici, Juifs de naissance et convertis, Crétois et Arabes, tous nous les entendons proclamer dans nos langues les merveilles de Dieu. »

Les Juifs fervents, issus de toutes les nations qui sont sous le ciel, ne se sont probablement pas exprimés comme le rapporte Luc, mais l’écrivain met en scène l’événement qu’il n’a pas connu directement, et surtout sa signification et sa portée symbolique. En substance, les apôtres parlent et se font comprendre, ce qui met un terme au cafouillage inauguré au pied de la ziggourat de Babylone. Babel, c’est fini ! Parce que l’esprit n’est plus la lettre et que l’esprit est vérité, et que quelque chose d’universel est en train de se passer : la Parole de Dieu redevient la Parole universelle, celle que tous les hommes vont pouvoir entendre. On sait bien qu’à la Pentecôte naît l’Église universelle. Donc la parole des apôtres se traduit toute seule dans toutes les langues de la terre, et ce n’est pourtant qu’une seule parole ; le problème n’est plus celui des langues, car elles sont comme brûlées par les langues de feu ! On a tant de mal avec l’Esprit, l’Esprit Saint ! Ici se vérifie qu’il est le Médiateur, en un autre sens que le Christ, puisqu’il médiatise la médiation charnelle et, partant, finie, du Christ. L’Esprit passe dans toutes les langues, dans toutes les lettres. La médiation finie, qui incluait la mort même, l’Esprit la médiatise universellement. En ce sens, Jésus Christ n’est « que » Parole, et il faut l’Esprit pour que cette Parole soit entendue et reçue. Le bruit, le vent, le feu, qu’est-ce que c’était ? Nous n’avons pas d’autres témoignages que celui de Luc, donc pas d’autres versions, d’autres lectures

(interprétations) des « faits ». Cependant, cette préoccupation typiquement moderne (le souci d'objectivité des « faits ») n'ayant pas été celle de Luc, d'une part il est clair qu'il ne « ment » pas, au sens où il cherche à dire la vérité, mais où d'autre part cela implique des images et des symboles qui puissent signifier l'événement et d'emblée sa portée *spirituelle*. Les apôtres peureux et terrorisés peu auparavant, après le départ du Christ, sa disparition, n'ont plus peur d'ouvrir portes et fenêtres, n'ont plus peur du tout, ni de personne, et ils ne sont même pas tristes, car c'est comme si Jésus était plus que jamais présent à eux, d'autant plus qu'il ne l'est plus physiquement. Maintenant qu'ils savent, qu'ils savent que pendant trois ans ils ont mangé et bu avec le Fils de Dieu qui trône à la droite de son Père, leur enthousiasme est indescriptible et ils sont joyeux comme jamais. Maintenant ce n'est plus Jésus qui les mène, mais, de l'intérieur, l'Esprit de Jésus, l'Esprit qui Lui prend continuellement la main et la met continuellement dans la main du Père. L'Esprit dont l'Amour est de faire aimer le Père par le Fils et le Fils par le Père — mais que dis-je, ce n'est pas Lui qui les fait s'aimer, comme s'ils avaient besoin d'un tiers pour cela ! Ils n'en ont pas « besoin », mais ils s'en remettent à Lui de leur Amour et Lui n'en est nullement jaloux ! Maintenant, l'Esprit met, si l'on peut dire, sa joie (son amour), à promouvoir l'Amour du Fils, de celui qui les a quittés. Résumé : le miracle de la Pentecôte, conceptuellement est le passage de la médiation finie à la médiation universelle. Et les images sont les bonnes, ce sont celles qui marchent. Jésus lui-même n'a pas parlé par concepts, devant des aréopages de philosophes et de théologiens parlant grec et hébreu ; il a bien parlé par images.

Psaume 103 (1ab.24ac, 29bc-30, 31.34)

*Bénis le Seigneur, ô mon âme ;
Seigneur mon Dieu, tu es si grand !
Quelle profusion dans tes œuvres, Seigneur ! +
la terre s'emplit de tes biens.*

*tu reprends leur souffle, ils expirent
et retournent à leur poussière.
Tu envoies ton souffle : ils sont créés ;
tu renouvèles la face de la terre.*

*Gloire au Seigneur à tout jamais !
Que Dieu se réjouisse en ses œuvres !
Que mon poème lui soit agréable ;
moi, je me réjouis dans le Seigneur.*

Il y a d'une part ce qui est dit de la toute-puissance divine dans son œuvre créatrice. On pourrait peut-être en retrouver quelque chose dans l'œuvre d'un démiurge, surtout s'il a les yeux fixés sur l'idée du Bien (Mais Dieu est le Bien en même temps qu'il est l'ouvrier). En réalité, à aucun moment ce ne sera pareil, car Dieu n'est pas à l'œuvre une fois pour toutes, mais continuellement. On dira Providence, mais on évitera la croyance selon laquelle Dieu meut les causes secondes ! Soyons modernes et rationnels ! Mais surtout il y a d'autre part celui qui dit, qui chante, qui bénit, qui se réjouit, qui rend gloire. Ce qui domine, en fin de compte, c'est de l'amour et, parce qu'il y a amour, la joie.

Lettre de saint Paul Apôtre aux Galates (5, 16-25)

Frères, je vous le dis : vivez sous la conduite de l'Esprit de Dieu ; alors vous n'obéirez pas aux tendances égoïstes de la chair. Car les tendances de la chair s'opposent à l'esprit, et les tendances de l'esprit s'opposent à la chair. En effet, il y a là un affrontement qui vous empêche de faire ce que vous voudriez. Mais en vous laissant conduire par l'Esprit, vous n'êtes plus sujets de la Loi. On sait bien à quelles actions mène la chair : débauche, impureté, obscénité, idolâtrie, sorcellerie, haines, querelles, jalousie, colère, envie, divisions, sectarisme, rivalités, beuveries, gloutonnerie et autres choses du même genre. Je vous préviens, comme je l'ai déjà fait : ceux qui agissent de cette manière ne recevront pas en héritage le royaume de Dieu. Mais voici ce que produit l'Esprit : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, humilité et maîtrise de soi. Face à tout cela, il n'y a plus de loi qui tienne. Ceux qui sont au Christ Jésus ont crucifié en eux la chair, avec ses passions et ses tendances égoïstes. Puisque l'Esprit nous fait vivre, laissons-nous conduire par l'Esprit.

On appelle scrupule, *scrupulum*, le petit caillou qui s'est glissé dans la chaussure et qui fait boiter, qui crée une douleur, petite mais juste assez pour empêcher de marcher, et qui peut devenir aiguë si on refuse d'en tenir compte, si l'on s'obstine à continuer avec. Eh bien, la lettre de Paul réveille ce scrupule, rappelle opportunément le combat intérieur, car je sais que je suis dominé par ma chair, que je ne fais pas ce que je veux — et pour tant c'est moi qui agis, qui décide. La loi de la chair est à peu près et tôt ou tard toute-puissante, car la volonté ne résiste pas indéfiniment, surtout si c'est résister pour résister, pour se prouver que l'on est maître de soi, à la mode stoïcienne. Face à la chair, l'esprit est-il volonté ? Et bien non ! L'esprit est obéissance, confiance, remise de soi à un autre. Ce n'est pas mon esprit qui vaincra ma chair, car de ce point de vue, autant laisser la chair vivre sa vie de chair. Brimer la chair est en soi absurde. Mais il y a l'autre, et même la chair de l'autre ; or la nature, ma nature, mon naturel ignore l'autre (je veux dire l'autre comme autre, non pas

l'autre dont j'ai bien perçu qu'il pouvait m'être utile, me servir). Dès lors, je ne peux plus faire comme s'il n'y avait que moi au monde, le monde étant à mon service. Le simple respect m'en empêche et je dois donc renoncer : c'est l'autre qui me fait renoncer. C'est là que commence le règne de l'esprit. Puisque l'esprit est relation, être d'autrui et pour autrui, et seulement de ce fait, pour soi. Ma chair est vivante et pousse de toute sa *phusis*. Mais si je me déclare au Christ, comment faire ? Obéir, m'en remettre à l'Esprit du Christ, non à mon vain esprit. Je ne suis esprit que de l'Esprit. Il reste que l'affrontement demeure, tant que ma chair n'est pas glorifiée, entièrement spiritualisée. L'incise sur la Loi est bien du Paul ! Elle marque l'incidence juive sur la question. Si je suis affranchi de la Loi, l'affrontement est-il pour autant dépassé, surmonté ? Toujours pas. Mais quelque chose change néanmoins ; c'est que la Loi est négative : *tu ne commettras pas l'adultère* etc., tandis que la nouvelle condition est positive : dans le Christ, tu trouves joie, paix... et en fin de compte maîtrise de soi. C'est la plénitude de la foi en cet Autre qui comble, si bien que colère et querelles refluent, n'ont plus de place en nous. La chair n'a pas disparu, mais vit d'autre chose que d'elle-même. Elle commence à être esprit, car elle écoute l'autre et l'Autre, et se tourne vers l'un et l'autre. C'est donc ma foi et l'amour du Christ qui fait de moi une « créature nouvelle » — et je suis comme les disciples qui demandent : augmente en nous la foi, apprend-nous à prier. Ma foi reste infirme, mon amour du Christ reste infirme, si bien que ma chair continue de l'emporter, que le combat n'est pas terminé.

Évangile selon saint Jean (15, 26-27; 16, 12-15)

À l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, il disait à ses disciples : « Quand viendra le Défenseur, que je vous enverrai d'auprès du Père, lui, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage en ma faveur. Et vous aussi, vous rendrez témoignage, vous qui êtes avec moi depuis le commencement.

J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais pour l'instant vous n'avez pas la force de les porter. Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous guidera vers la vérité tout entière. En effet, ce qu'il dira ne viendra pas de lui-même : il redira tout ce qu'il aura entendu ; et ce qui va venir, il vous le fera connaître. Il me glorifiera, car il reprendra ce qui vient de moi pour vous le faire connaître. Tout ce qui appartient au Père est à moi ; voilà pourquoi je vous ai dit : Il reprend ce qui vient de moi pour vous le faire connaître.

Le grand et unique texte qui nous apprend de l'Esprit qu'il *procède du Père*, ὁ παρὰ τοῦ πατρὸς ἐκπορεύεται. Si nous ne disposions pas de toute la tradition patristique et théologique, quelle signification donnerions-nous à ce terme ? Jean et ses lecteurs lui en donnaient bien une. Mais il

en va de l'*ekporeusis* comme du temps pour Augustin : si on ne me le demande pas, je sais ce que cela signifie, mais si on me le demande, je ne sais plus ! Car j'ai affaire à un mystère, et pas seulement à un concept. L'avantage de l'étiquette collée dessus, c'est qu'elle me permet de naviguer entre les deux. Il vient du Père, c'est sûr, l'Esprit du père est l'humilité du Père, la supplication du Père devant son fils en règle en colère. En Lui il engendre le Fils. Le Fils procède alors lui aussi de la procession de l'Esprit, mais en même temps l'Esprit procède de la génération du Fils, ou plutôt du Fils en tant qu'il se reçoit du Père, est engendré et se laisse engendrer éternellement par son Père aimé, aimé dans leur Esprit comme dans leur enfant, alors que pourtant ce n'est pas leur enfant, qu'il n'est pas engendré du Fils. Que l'Esprit procède sans génération met en évidence une procession immanente éternelle, une relation de sortie de soi dans un Autre, et non pas de soi en soi (ce n'est pas réflexif, c'est de l'Amour). C'est pourquoi l'Esprit est l'Amour dont le Père aime, et en premier lieu le Fils, l'Engendré. La génération est éternelle et éternellement dans l'Esprit, et c'est pourquoi le Fils n'est pas une créature mais Dieu né de Dieu, consubstantiel au Père (et à l'Esprit). Mais ce beau texte ne parle pas que d'*ekporeusis* ! C'est au moment où il va « partir » vers le Père qu'il parle de l'Esprit, nouveau médiateur, mais surtout (et ceci explique cela) Vérité du Père et du Fils, leur Amour même, dont il faut vivre désormais, et qui est donc donné comme tel. Ce qu'il dira, à votre tour vous pourrez le dire au monde. L'Esprit redit ce qui vient du Fils : humilité de l'Esprit. Il procède du Père : humilité. Tout ce qui vient du Fils vient du Père : le Père donne tout au Fils. L'Esprit n'a rien en propre : il est ce que le Père donne au fils et le fils au monde : il est la Vérité de Dieu. Mais cette Vérité, c'est d'être la Vérité du Père et tout aussi bien la Vérité du Fils qui EST la Vérité. L'Esprit, lui, est l'Amour. Mais l'Amour du père... Rien... Rien en propre. L'Amour est kénose. Mais ce n'est même pas lui qui s'anéantit : c'est lui qui reconforte Jésus dans son agonie, dans sa kénose qui est la kénose, car seul le Fils prend chair, ne retient pas sa divinité. Mais l'Esprit ? Sans rien dire, seulement par des *gémissements inexprimables*, il se fait esprit avec un petit *e*, il vient nous inhabiter. Car pour nous, être esprit, c'est être habité par lui. C'est Lui qui nous rend capable de devenir des parlants, des qui peuvent dire *Abba*, devenir des fils de Dieu.

Dimanche de la Sainte Trinité (7 juin)

Livre du Deutéronome (4,32-34.39-40)

Moïse disait au peuple d'Israël : « Interroge les temps anciens qui t'ont précédé, depuis le jour où Dieu créa l'homme sur la terre : d'un bout du monde à l'autre, est-il arrivé quelque chose d'aussi grand, a-t-on jamais connu rien de pareil ? Est-il un peuple qui ait entendu comme toi la voix

de Dieu parlant du milieu de la flamme, et qui soit resté en vie ? Est-il un dieu qui ait entrepris de se choisir une nation, de venir la prendre au milieu d'une autre, à travers des épreuves, des signes, des prodiges et des combats, par la force de sa main et la vigueur de son bras, et par des exploits terrifiants - comme tu as vu le Seigneur ton Dieu le faire pour toi en Égypte ? Sache donc aujourd'hui, et médite cela dans ton cœur : le Seigneur est Dieu, là-haut dans le ciel comme ici-bas sur la terre, et il n'y en a pas d'autre. Tu garderas tous les jours les commandements et les ordres du Seigneur que je te donne aujourd'hui, afin d'avoir, toi et tes fils, bonheur et longue vie sur la terre que te donne le Seigneur ton Dieu.

Moïse met des définitifs sur la *nouveauté* radicale de ce que nous avons pris l'habitude d'appeler la Révélation monothéiste. Que sont les dieux, les autres dieux ? Rien ; éventuellement de simples puissances de la nature. Mais Dieu, il n'y en a pas d'autre. L'avènement de cette nouveauté est un événement. Cet avènement advient. Il surgit dans l'histoire, il s'y inscrit, et de ce fait il démythologise la croyance (la foi, plutôt, désormais) pour en faire le sens du monde, la vérité du monde depuis les origines, depuis le commencement. Le mythe est remplacé par une parole historique. Par rapport à l'histoire elle-même depuis Abraham jusqu'au séjour en Égypte, et même depuis Noé, et même depuis Adam (puisque pour un Hébreu tout cela est historique et non mythique ni même légendaire), le moment capital de Moïse, c'est le moment de la parole qui dit l'événement, mais cet événement, qu'est-il au vrai ? Pas un événement mais une Parole. La parole dit la Parole. L'événement est celui d'une Parole qui fait événement de ce qu'elle est déclarée comme telle. La parole de Moïse est cette déclaration. Dieu vous a parlé à vous et il vous est donné, désormais, de vivre de cette Parole. C'est elle votre « religion » et il n'y a plus d'autre « religion » que de faire ce que dit cette Parole.

Psaume 32 (4-5, 6-9, 18.20, 21-22)

*Oui, elle est droite, la parole du Seigneur ;
il est fidèle en tout ce qu'il fait.
Il aime le bon droit et la justice ;
la terre est remplie de son amour.*

*Le Seigneur a fait les cieux par sa parole,
l'univers, par le souffle de sa bouche.
Il parla, et ce qu'il dit exista ;
il commanda, et ce qu'il dit survint.*

*Dieu veille sur ceux qui le craignent,
qui mettent leur espoir en son amour,*

*Nous attendons notre vie du Seigneur :
il est pour nous un appui, un bouclier.*

*La joie de notre cœur vient de lui,
notre confiance est dans son nom très saint.
Que ton amour, Seigneur, soit sur nous
comme notre espoir est en toi !*

La foi juive est une inconcevable rencontre entre Dieu, « Le Seigneur », et nous les hommes (non seulement les Juifs mais tous les craignant-Dieu). Je fais une double liste : Dieu d'abord. Droit, fidèle, aimant ; créateur, veilleur, bouclier. En retour la réponse de l'homme qui répond, ce qui veut dire de l'homme qui a la foi : droiture et justice, crainte de Dieu ; espérance, joie, confiance. Il faudrait tricoter longuement toutes ces « valeurs », toutes ces « couleurs » spirituelles. Où se rencontrent-elles, se croisent-elles ? Là où l'homme et Dieu font véritablement communauté, là où ils agissent, là où ils sont en acte. La substance de cette communauté : droiture, justice. Substance éthique donc. Religion éthique qui n'enjoint rien d'autre à l'homme que d'être comme Dieu, droit et juste. Il faudrait ajouter aimant (« Tu aimeras... ») mais ici cette vertu reste implicite (« que ton amour soit sur nous... »). La « religion » qui nous relie à Dieu, ce qui s'appelle « crainte de Dieu », n'a pas d'autre contenu que la réalisation de cette ressemblance : être comme Dieu, être juste, droit, aimer comme Lui aime. *Vous êtes des dieux...* C'est cela que dit la « religion » juive, si bien que cette crainte de Dieu n'est pas servile soumission mais exigence éthique infinie, qui justifie bien un tremblement ! Le Dieu unique attend de nous ce qu'il est en lui-même : justice, rectitude, amour. Or nous ne sommes que des créatures. L'exigence n'est évidemment pas réalisée par simple incantation et la vie réelle montre combien nous sommes éloignés de la ressemblance divine. Mais ce que dit le psalmiste, c'est qu'il est pour nous *un appui, un bouclier* – et nous *attendons notre vie* de Lui. Cela veut dire que la ressemblance est un don. Car notre vie, c'est cette ressemblance, et c'est Lui qui donne la force. La « religion » n'a donc pas qu'un contenu éthique, lié à l'action, mais de plus un contenu « spirituel », lié à notre état intérieur, à notre disposition d'esprit à esprit, car la vie, c'est d'abord la réception d'un don de Dieu, et ensuite nous devenons les acteurs de ce don, nous le mettons en œuvre – et encore ! avec la force reçue de Lui, puisque de part en part, dans et par tout notre être, nous sommes de Lui, ses créatures.

Lettre de saint Paul aux Romains (8, 14-17)

Frères, tous ceux qui se laissent conduire par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu. L'Esprit que vous avez reçu ne fait pas de vous des esclaves, des gens qui ont encore peur ; c'est un Esprit qui fait de vous

des fils ; poussés par cet Esprit, nous crions vers le Père en l'appelant : « Abba ! » C'est donc l'Esprit Saint lui-même qui affirme à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Puisque nous sommes ses enfants, nous sommes aussi ses héritiers ; héritiers de Dieu, héritiers avec le Christ, si nous souffrons avec lui pour être avec lui dans la gloire.

Paul énonce un changement radical de notre rapport à Dieu ; je devrais dire que notre rapport devient une relation. En même temps ce n'est pas nouveau, puisque c'est cela même qui parcourt déjà la foi juive. Une relation de personne à personne. Mais désormais, ce n'est plus dans l'incommensurable, tel que celui qui verrait Dieu face à face mourrait. Paul le dit aussi : le voile qui couvrait la tête de Moïse, ce voile tombe. Autrement dit nous voyons Dieu face à face, puisque celui qui voit le Christ voit le Père. La divinité de Dieu est donnée visible dans la présence charnelle de Jésus homme. Ce que nous voyons appartient à notre nature, sinon nous ne le verrions pas. Paradoxalement nous croyions jadis aux dieux puis à Dieu comme à des évidences, puis le discours de l'émancipation nous a rendus *modernes*, autrement dit athées. Alors seulement (car c'est le Christianisme qui nous a rendus modernes) s'est opéré ce renversement radical de la foi : je crois en un homme, je crois par un homme, et c'est l'Esprit de cet homme de chair qui m'est donné et me donne cette chair même comme spirituelle. C'est alors que dans cette saisie spirituelle de la chair je redécouvre Dieu ou plutôt je découvre cet au-delà du vieux divin, du divin usé, cet au-delà présent et donné dans la chair du Fils de l'homme comme Fils de Dieu. Je redécouvre Dieu, ce même Dieu de Moïse et d'Abraham et de Noé après tout et d'Adam, ce Dieu de tous les hommes depuis toujours, mais je le redécouvre, je le découvre dans sa nouveauté à partir de ma propre nature d'homme de chair, fini, mortel – spirituel, consubstantiel au Fils, infini, héritier de l'éternité de Dieu. Car en son Fils Dieu ne garde rien pour Lui et nous fait don de sa propre nature éternelle et infinie et c'est cela que dit le don de l'Esprit. Je dirais qu'il faut une médiation dans un sens, la médiation de la finitude et de la finité, la médiation de Dieu se faisant fini pour devenir consubstantiel à notre finitude de créature ; et une médiation dans l'autre sens, la médiation absolument spirituelle, infinie, mais qui reste une médiation. Celui que Jésus appelle l'autre Paraclet est le médiateur de cette médiation infinie. Lui demander « envoie-nous ton Esprit », c'est Lui demander de nous donner ce pour quoi il est venu dans notre finitude, dans notre chair : la divinisation qui suppose la spiritualisation de la chair. La chair est venue de l'Esprit et elle est faite pour retourner vers l'Esprit. Paul est donc on ne peut plus trinitaire ! C'est par « l'économie », comme l'appelle Irénée, que nous avons accès au mystère de Dieu, à sa relationalité trinitaire, vérité de l'Amour. Nous ne sommes pas fils par une lointaine et improbable analogie mais par un don de soi total de Dieu à sa Création qui est une myriade de fils, de personnes comme Lui est personnes et d'abord comme le Fils ou Verbe

incarné est personne. C'est pourquoi je vois la Création elle-même comme un processus éternel, œuvre de la Trinité, sans commencement ni fin : pourquoi le temps, temps de la Création, aurait-il un commencement et une fin ? L'eschatologie est précisément spirituelle et non pas temporelle et il nous faut donc peut-être évacuer nos représentations temporelles de la fin, de l'*Eschaton*. Une fois créés, nous devenons éternels, et pourquoi Dieu cesserait-il un jour de créer, et pourquoi aurait-il attendu pour créer ? (même si, je le sais bien, le temps ne commence qu'avec la Création et qu'il n'y a par conséquent pas d'avant la Création !) Mais que je cesse de spéculer et que déjà j'apprenne à vivre comme un fils, héritier de Dieu !

Évangile selon saint Matthieu (28, 16-20)

Au temps de Pâques, les onze disciples s'en allèrent en Galilée, à la montagne où Jésus leur avait ordonné de se rendre. Quand ils le virent, ils se prosternèrent, mais certains eurent des doutes. Jésus s'approcha d'eux et leur adressa ces paroles : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc ! De toutes les nations faites des disciples, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; et apprenez-leur à garder tous les commandements que je vous ai donnés. Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. »

Ils ne sont plus que onze, pour l'instant (quant au douzième, « que sa charge passe à un autre » : une simple citation suffit tout naturellement à établir l'évidence du principe de succession apostolique). Ils se prosternent comme devant un dieu ou un prince. Le *Fils de Dieu*. Mais il y a cette petite incise : « certains eurent des doutes ». Jésus ne semble pas en tenir compte, et pourtant c'est sa manière de parler, de commander, d'ordonner, qui doit emporter la conviction des incrédules. Il parle vraiment comme leur Maître et Messie vivant, la mort très loin derrière Lui ; il ne leur parle pas de lui, ne donne ni argument ni explication mais les tourne entièrement vers leur mission qui est d'accomplir la sienne : venir, et maintenant aller dans le monde comme Parole de Dieu. Soyez mon Signe, leur dit-il. Il formule alors ce qui pour nous est le signe par excellence, le « signe de croix », quand nous disons « au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ». Nous accompagnons le Signe, le symbole de la victoire du Christ (« par ce signe tu vaincras »), de cette parole ou formule trinitaire qui met désormais l'Esprit de la Pentecôte, de l'Église, à égalité avec le Fils, le Fils de l'homme, leur compagnon de vie pendant quelques saisons, qui a reçu les attributs divins du Père (« Celui-ci est mon Fils... », « Tout pouvoir... »). Le Père tout-puissant a remis son pouvoir au Fils comme le Fils a remis ce pouvoir à son Père : le remettre, c'est entièrement le recevoir. Qui pourrait parler comme Jésus leur parle ? C'est vraiment Lui, ni un autre, ni un fantôme. Il leur commande

comme Lui seul peut leur commander. Il ajoute maintenant : « et du Saint-Esprit ». Ils avaient appris le Père, déjà par la Loi et les prophètes (mais Père de qui ? Comment ?) Et puis ils avaient appris le Fils. Maintenant il leur faut apprendre l'Esprit. N'empêche que ces pauvres hommes vivront avec leurs doutes, mais des doutes transformés, convertis, malgré le temps de l'absence. Lorsqu'ils vont obéir, faire de nouveaux disciples, les baptiser, ces actes reçus du Christ vont par eux-mêmes leur donner la force de la foi, les transporter. La formule trinitaire du baptême fait du baptême (celui de Jean) un nouveau baptême, le signe du Salut apporté par le Christ. Le « sacrement » n'est pas d'abord un rite d'initiation, qui fait entrer dans la communauté de l'Eglise, il ratifie la foi du disciple, la foi au Christ Sauveur. Je viens de parler d'absence et Jésus leur dit : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde ». Quel est ce mode de présence ? Il suffit de paraphraser le Christ Lui-même et de dire : *De même que Je suis dans l'Esprit et que l'Esprit est en Moi...* Enfin nous sortons de la religion préparatoire ! Elle avait déjà l'immense caractère d'être une religion historique plus que mythologique, la religion d'un peuple en marche et non la religion civile d'une cité. Une religion déjà spirituelle par les prophètes. Mais maintenant c'est un total renversement. Aimez comme Je vous ai aimés, servez comme Je vous ai servi. Dieu n'exige plus un culte de la part d'hommes inférieurs ; c'est Lui qui se met à genoux, un linge à la ceinture. Nous pouvons l'aimer et l'adorer gratuitement, sans contrainte, comme des personnes libres. Comme des fils. Comme le Fils. C'est cela que les onze sont chargés d'annoncer. Ils ont beau le faire toujours un peu maladroitement, eux et leurs successeurs, malgré tout le message passe : deux mille ans plus tard il y a toujours des convertis et toujours l'Eglise pour leur annoncer la Parole, le Verbe vivant. L'Amour comme seule raison de vivre et de mourir. La foi chrétienne n'est pas simple : ce que signifie le baptême ; au moment où l'on entreprend de devenir des « spirituels » (désincarnés ?), Jésus nous donne du pain et du vin, sa chair et son sang plus que signifiés. L'accomplissement accomplit, ne supprime rien. Jésus donne l'Esprit, l'Esprit donne Jésus. C'est le chemin vers la Gloire, celle que signifie et réalise le « corps spirituel ». Le baptême nous plonge dans la kénose mais nous sommes relevés dans la vie éternelle. L'entrée dans l'Eglise est un effet. Mais non, pas seulement : ici nul extériorité des « moments ». Si la vie éternelle est Communion (Amour), l'Eglise est déjà ce pluriel que suppose toute communion. L'Eglise n'est pas une simple « société » ou même communauté de croyants, puisqu'elle est déjà « communion des saints » dans le Christ, déjà corps du Christ et c'est de cela que l'eucharistie est « l'effet ». L'eucharistie actualise le statut mystique de l'Eglise. Le « Je suis avec vous... » est une parole instituante, celle qui institue l'Eglise visible et historique comme sacrement du Christ.

Le Saint-Sacrement du corps et du sang du Christ (14 juin)

Livre de l'Exode (24, 3-8)

En descendant du Sinaï, Moïse vint rapporter au peuple toutes les paroles du Seigneur et tous ses commandements. Le peuple répondit d'une seule voix : « Toutes ces paroles que le Seigneur a dites, nous les mettrons en pratique. » Moïse écrivit toutes les paroles du Seigneur ; le lendemain matin, il bâtit un autel au pied de la montagne, et il dressa douze pierres pour les douze tribus d'Israël. Puis il chargea quelques jeunes Israélites d'offrir des holocaustes, et d'immoler au Seigneur de jeunes taureaux en sacrifice de paix. Moïse prit la moitié du sang et le mit dans des bassins ; puis il aspergea l'autel avec le reste du sang. Il prit le livre de l'Alliance et en fit la lecture au peuple. Celui-ci répondit : « Tout ce que le Seigneur a dit, nous le mettrons en pratique, nous y obéirons. » Moïse prit le sang, en aspergea le peuple, et dit : « Voici le sang de l'Alliance que, sur la base de toutes ces paroles, le Seigneur a conclue avec vous. »

C'est comme si nous avions ici un concentré d'Histoire sainte. Moïse redescend du Sinaï. Il parle de la part de Dieu et le peuple dit oui. Alors Moïse écrit. Il faut s'arrêter là-dessus. L'Ecriture écrit la Parole à laquelle le peuple a dit oui, qu'il a ratifié. Lorsque le peuple a entendu la Parole de la bouche de Moïse, cette Parole est devenue la sienne, il y a adhéré ; alors Moïse l'écrit pour la durée des temps, pour les générations à venir. Et parce que c'est un véritable traité signé avec Dieu. Si le peuple n'avait pas dit oui, le texte n'aurait pas constitué, ne serait pas devenu sa mémoire. À l'inverse, parce que Moïse l'écrit, il devient la mémoire du peuple. Mais il faut bien lire le texte, ne pas l'interpréter sur le mode du soupçon : le peuple a dit oui d'abord. Alors Moïse écrit. C'est alors (le lendemain seulement) que s'inaugure la liturgie qui consacre le peuple à Dieu. Cette deuxième fois, Moïse et le peuple jouent ce qui s'est joué la veille, ou plutôt ce qui s'est passé la veille, ce qui a eu lieu : le oui, l'Alliance. Mais en fait le oui n'est pas l'Alliance, le oui est oui à l'Alliance. C'est cela qu'il faut bien mettre en scène. Il faut qu'il soit dit que l'Alliance a un initiateur, Celui qui s'adresse à *son* peuple. De même que le *symbolon* est un tesson partagé en deux moitiés, de même le sang. Une moitié pour Dieu signifié par l'autel du sacrifice, une moitié pour le peuple. Mais c'est le même sang. Ici place pour un traité, pour tous les traités sur la signification anthropologique du « sacrifice », et particulièrement du sacrifice sanglant. Là-dessus Jésus-Christ s'est fait, on le sait, à la fois le prêtre et la victime, s'offrant Lui-même et nous libérant de la logique sacrificielle : notre sacrifice devient désormais mémoire de l'unique et définitif sacrifice du Christ. Après le sien, tout sacrifice s'accomplit en Lui, *in Christo*. Maintenant Moïse lit le texte

écrit. La Parole est devenue Écriture : au moment de la rédaction de l'*Exode* (ou de ce passage), l'invention de l'écriture est somme toute encore récente. On emploie encore le cunéiforme pas bien loin de Palestine. L'écriture est une invention extraordinaire qui rend la parole définitive comme la pierre (*scripta manent*) – même si c'est un peu illusoire, symboliquement c'est fort. La Parole de Dieu est là, elle subsiste. Elle n'a pas été prononcée autrefois. Elle ne fait pas appel à la mémoire. Elle n'est plus seulement transmise par la tradition : elle subsiste. Elle est subsistante. Donc Moïse ne parle plus, il lit. À cela le peuple répète son oui. Il met en scène le oui de la veille, il ne lui donne plus seulement le statut précaire du oui d'un jour mais de oui à la vie à la mort, de oui conclu dans le sang, marqué du sang. C'est Moïse qui dit alors : *ce sang est le sang de l'Alliance*. Le texte écrit devient alors le texte même de ce traité d'Alliance, l'Alliance la substance du texte, si bien que les prescriptions ne se réduisent pas à ce que nous appellerons bien plus tard leur contenu moral mais sont bien d'abord un traité d'Alliance avec Dieu : « Tu aimeras ton Dieu... » La foi est d'abord la confiance que je fais au souverain auquel j'ai fait allégeance. Plus tard, ce sont les prophètes qui expliciteront le contenu de l'Alliance : « Tu n'as voulu ni offrande ni sacrifice, alors j'ai dit : me voici... » Pour la première fois dans l'histoire, le don de soi devient le contenu effectif de la « religion ». Le sacrifice n'est plus que ce don. L'Amour ne fait pas de déclarations, il (se) donne.

Psaume 115 (12-13, 15-16ac, 17-18)

*Comment rendrai-je au Seigneur
tout le bien qu'il m'a fait ?
J'élèverai la coupe du salut,
j'invoquerai le nom du Seigneur.*

*Il en coûte au Seigneur
de voir mourir les siens !
Ne suis-je pas, Seigneur, ton serviteur,
moi, dont tu brisas les chaînes ?*

*Je t'offrirai le sacrifice d'action de grâce,
j'invoquerai le nom du Seigneur.
Je tiendrai mes promesses au Seigneur,
oui, devant tout son peuple,*

Bien sûr dans ce psaume choisi pour la circonstance, il est question de coupe, d'invocation et de sacrifice. Mais ce qui est premier, c'est la parole à la première personne, c'est le je qui n'est pas tourné vers soi-même mais déborde de reconnaissance : le sacrifice est action de grâce,

eucharistie, comme chacun sait. Car Dieu n'attend pas mon offrande comme un dû, puisque c'est Lui qui donne le premier et toujours le premier. Comment Lui rendre ? Par cette action de grâce, ce débordement de reconnaissance, et pour cela il faut s'être laissé toucher par Dieu, avoir éprouvé la vie, ma vie, comme bonne, ce qui veut dire comme un don. C'est cela en effet qui en fait la bonté, la *bonitas*. Je puis recevoir la vie comme un cadeau empoisonné, ou bien comme un accident ou un hasard déprimant, comme une catastrophe anonyme. Mais si je la reçois comme un don ? Même une vie de misère ? La vie est de misère à vue humaine (en disant cela, je ne veux pas en édulcorer le caractère intolérable, celui que dénonce la « théologie de la libération »). Ce qui est grave, c'est d'obscurcir la vue, si bien qu'on ne voit plus la vie comme un don. L'oppresser peut pousser dans une telle détresse que le pauvre ne voit plus rien. Mais si d'aventure le pauvre (et le pauvre oppresseur...) rencontre le Christ, alors sa vie devient lumière reçue, sa détresse n'est plus l'horizon noir, sans ciel. Sa détresse lui fait voir la détresse autour de lui, non plus la sienne. La vie redevient le don qui lui permet de recevoir, elle redevient, pourrait dire Michel Henry, l'archi-don, le don de la possibilité de tout don, et en premier lieu le don de l'accueil du don. C'est là que réside la joie franciscaine qui n'est rien d'autre que la joie évangélique, la joie des Béatitudes. Le cri de la foi du psalmiste porte sur une énigme, celle-là même que viendra résoudre le Christ, le Sauveur : *Il en coûte au Seigneur de voir mourir les siens*. L'incrédule répond : mais s'il est tout puissant ? Et bien l'énigme ne se résout pas si facilement. La consistance propre de la Création implique finitude et mort. Mais l'incrédule ne fait pas confiance. La foi qui aime fait confiance et pense que Dieu à la fois ne supprime pas la condition créée et la reçoit enfin dans sa propre éternité. Mais cela ne peut faire l'économie d'un drame, d'une action (*drama*), d'un devenir. Et la créature (moi, toi) n'est pas spectatrice du procès : sans mon oui, comment puis-je entrer dans le procès du Salut, dans la dramatique du Salut ? D'où la nécessité de la foi (donc de la possibilité du non). Mais je n'ai la foi que parce que j'ai entendu en moi un *oui* qui a précédé le mien, un *je t'aime* qui a précédé le mien. Or comme je suis lent et rétif pour donner mon oui ! Cela me donne une idée adéquate du non. Ceux qui disent non ne savent pas ce qu'ils font, ont été mal éclairés, mais moi qui « crois », qu'en est-il de mon oui de traînard ? n'est-il pas un non ? Il y a pourtant de vrais oui, comme celui de Marie, mais je sais que chaque oui est porté par le oui premier et prévenant de Dieu. Dieu ne m'attend pas moins qu'un autre, mais cette attente est temps, et le temps est le temps propre à chacun, le temps du « sujet ». Mais le temps de chacun n'est pas un temps séparé mais bien aussi le temps des autres, le temps d'avec les autres, si bien que je suis aussi responsable de ce que le temps de l'autre n'est pas encore, n'est pas déjà le temps de la grâce – mais si, il l'est déjà, mais pas visiblement : le temps appartient à Dieu ! Cela veut dire qu'elles sont mystérieuses, les raisons pour lesquelles l'autre n'a pas la foi, et cela de

bonne foi : je suis responsable de l'obscurcissement de l'âme de l'autre. Mais lui-même aussi est responsable de son âme...

Lettre aux Hébreux (9, 11-15)

Le Christ, lui, est le grand prêtre du bonheur qui vient. La tente de son corps est plus grande et plus parfaite que celle de l'ancienne Alliance ; elle n'a pas été construite par l'homme, et n'appartient donc pas à ce monde. C'est par elle qu'il est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire du ciel en répandant, non pas le sang des animaux, mais son propre sang : il a obtenu ainsi une libération définitive. S'il est vrai qu'une simple aspersion avec du sang d'animal, ou avec de l'eau sacrée, rendait à ceux qui s'étaient souillés une pureté extérieure pour qu'ils puissent célébrer le culte, le sang du Christ, lui, fait bien davantage : poussé par l'Esprit éternel, Jésus s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache ; et son sang purifiera notre conscience des actes qui mènent à la mort pour que nous puissions célébrer le culte du Dieu vivant. Voilà pourquoi il est le médiateur d'une Alliance nouvelle, d'un Testament nouveau : puisqu'il est mort pour le rachat des fautes commises sous le premier Testament, ceux qui sont appelés peuvent recevoir l'héritage éternel déjà promis.

Pendant l'Offertoire, le prêtre dit à voix basse, en se lavant les mains : « Lave-moi de mes fautes, Seigneur, purifie-moi de mon péché ». Il a conscience que la purification extérieure n'est que le symbole de la demande de purification intérieure. Action de l'eau, action de Dieu. Dans une religion formaliste, ritualisée, la question ne se pose pas de distinguer ce qui est extérieur de ce qui est intérieur. L'important est de ne rien négliger du rituel. Il est impossible d'être intérieurement « pur », innocent, au moins est-il possible d'agir scrupuleusement selon le rituel, sans la moindre erreur. Un apprentissage suffit. Naturellement ce n'est pas ce qui est requis par la foi, mais bien le passage du rituel au spirituel. Or comment accomplir et réussir ma propre purification spirituelle, accéder par moi-même à ma propre perfection intérieure ? Dit comme cela, aucun saint ne pensera pouvoir accomplir pareil projet, et même y verra la négation de toute sa spiritualité. Car non seulement un être de la nature, un être fini et imparfait, ne saurait accéder de lui-même et par lui-même à la perfection, cela est assez facile à comprendre, mais la question est : de quelle perfection s'agit-il ? On a parlé de perfection intérieure. Une telle perfection ne se définit pas par l'autosuffisance de la substance, perfection purement formelle, celle du dieu de Spinoza par exemple. Elle se définit comme éthique, spirituelle (ici, c'est synonyme, car je parle d'un *éthos* spirituel). La perfection d'une personne ne saurait être autarcique mais bien plutôt uniquement relationnelle. La perfection de la relation à l'autre s'appelle sainteté et il n'y a pas d'autre *éthos* spirituel.

Cela se dit : aimer parfaitement. Soit l'idée d'aimer parfaitement ne correspond à rien de réel, soit elle correspond à quelqu'un de parfait. Je dis bien quelqu'un et non pas quelque chose de parfait. Je ne parle pas de substance mais de personne (subsistante, je veux bien, d'où la *subsistantia* qui n'est pas la même chose que la substance). Pas de doute que dans le style scolastique je me suis éloigné de la Lettre aux Hébreux ! Mais maintenant je peux dire : Celui qui aime parfaitement, c'est Celui qui donne sa vie universellement, pour toute la Création, car pour prendre le mal sur soi, il faut le subir sans réserve. C'est pourquoi Dieu Lui-même s'est offert en « sacrifice ». Le sacrifice, un tel sacrifice n'a plus rien de rituel ni d'extérieur. Il est tout d'Amour. Il est tout Don de soi. Ce sanglant don de soi de Dieu est un événement que l'on peut dater, avec des témoins : il est historique, et bien sûr cela a quelque chose d'inconcevable que l'Absolu autosuffisant se laisse anéantir de la sorte. Mais c'est justement son absolue manifestation comme amour, sans laquelle je pourrais toujours douter que cet Absolu autosuffisant existe. Je peux en fabriquer le concept ou l'idée (plutôt), mais de là à ce qu'il passe à l'existence... (Tout cela est de la bonne vieille métaphysique). Le Dieu d'Anselme, tel que je ne puis rien concevoir de plus grand, si bien qu'il « doit » exister, on sait bien que cela ne suffit pas (l'essence n'enveloppe pas l'existence). Mais c'est à partir de sa manifestation que je crois, et sa manifestation, c'est le Christ en personne. Et un Christ donnant sa vie, portant sur son dos de chair tout le mal du monde, se laissant assassiner. À la fin il est défiguré, il n'est plus que ce mal qu'il porte, il n'est plus que ce mal qu'il souffre. Lorsque Paul dit qu'il s'est fait pour nous péché, c'est parce qu'il n'est plus que souffrance de ce péché du monde. Le péché, c'est le mal spirituel, le mal intérieur, le mal que je vis en moi et que je fais à autrui et tout aussi bien à moi-même. Se « sacrifier », c'est cela : se faire péché, n'être plus par sa souffrance que le mal que l'on prend sur soi (car on ne peut pas concevoir de prendre le mal sur soi sans en souffrir : il n'y a là aucun dolorisme, aucune apologie de la souffrance en soi – car en elle-même et par elle-même elle n'est nullement salvifique, il faut le redire une fois de plus !) Si je pleure sur la souffrance du Christ, si je consens à la Croix, si je me laisse toucher, atteindre par le sang de Jésus, je le sais, c'est par ce sang seul que *ma conscience est purifiée*. Je me laisse aimer et c'est cela seul qui me rend capable d'aimer si peu que ce soit à mon tour. De toute façon l'amour précède celui qui aime. Je ne décide pas de ce qu'est l'amour : je l'accueille. Il m'est donné. Même le païen ou l'athée n'invente pas l'amour mais en fait l'expérience, et il en fait l'expérience le jour où il se *sacrifie* pour celui qu'il aime (c'est alors seulement qu'il l'aime). L'Amour qui nous a aimé le premier, dès avant la création du monde, je sais qui c'est.

Évangile selon saint Marc (14, 12-16.22-26)

Le premier jour de la fête des pains sans levain, où l'on immole l'agneau pascal, les disciples de Jésus lui demandent : « Où veux-tu que nous allions faire les préparatifs pour ton repas pascal ? » Il envoie deux disciples : « Allez à la ville ; vous y rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le, et là où il entrera, dites au propriétaire : 'Le maître te fait dire : Où est la salle où je pourrai manger la Pâque avec mes disciples ?' Il vous montrera, à l'étage, une grande pièce toute prête pour un repas. Faites-y pour nous les préparatifs. » Les disciples partirent, allèrent en ville ; tout se passa comme Jésus le leur avait dit ; et ils préparèrent la Pâque. Pendant le repas, Jésus prit du pain, prononça la bénédiction, le rompit et le leur donna, en disant : « Prenez, ceci est mon corps. » Puis, prenant une coupe et rendant grâce, il la leur donna, et ils en burent tous. Et il leur dit : « Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, répandu pour la multitude. Amen, je vous le dis : je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce jour où je boirai un vin nouveau dans le royaume de Dieu. » Après avoir chanté les psaumes, ils partirent pour le mont des Oliviers.

De savants exégètes ont certainement justifié le jour de la fête que Jésus a choisi pour manger la Pâques avec ses disciples, et sous quelle forme. Il est d'emblée question de l'agneau immolé, et pourtant on n'en parle plus de tout le récit où ne sont mis en exergue que le pain et le vin. Est-ce parce que c'est évident, ou bien parce que Jésus est lui-même l'Agneau ? C'est évident et Jésus est lui-même l'Agneau. Cependant il n'a pas pris des morceaux de viande pour en faire son sacrement, alors qu'il avait dit : « Celui qui mange ma chair... » Mais en vérité qu'aurait signifié cette espèce de faux réalisme, ce pour de faux – pour de vrai ? Il faut se tourner vers la tradition des pains azymes, sans levain. Du viatique, du pain que l'on prend pour le voyage. Penser aussi à la manne dans le désert. Il y a aussi l'interdit du sang des animaux. La symbolique du vin est celle du Banquet céleste et des Noces. En se faisant lui-même victime, agneau pascal, Jésus marque la fin des sacrifices sanglants. Après lui, sacrifier des animaux, rite religieux primitif et païen, n'a plus de sens. En revanche, le pain et le vin deviennent porteurs des paroles de Jésus qui déclare bien : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ». Je pense volontiers que le pain symbolise l'Incarnation, le Verbe fait chair, tandis que le sang symbolise la vie donnée, le sacrifice, la Croix. Car l'Incarnation est une chose : Dieu se faisant créature, l'Infini prenant notre nature finie. La divinisation de l'homme passe par l'Incarnation. Mais le Salut de l'homme tombé passe par la Croix, le sang versé. Or de ce sang, Jésus fait le vin des Noces, de l'Alliance nouvelle et définitive. Pourquoi cette multiplication des alliances ? Le Verbe éternel n'est pas multiple et ne se multiplie pas : son Alliance éternelle, cependant, se décline dans le temps ; mais surtout la « nouveauté » achève, dans le

temps du monde, l'éternité de l'Alliance de Dieu et de sa Création dans le *Logos*. Le Verbe accomplit dans l'Histoire l'Alliance unique dont les précédentes (Adam, Noé, Abraham, Moïse...) étaient les annonces, les figures, mais non moins des alliances bien réelles, puisque déjà la mise en œuvre de l'unique et éternelle Alliance. En le créant, Dieu avait déjà fait alliance avec Adam, l'homme, si bien que le tout de l'Histoire humaine est une Histoire de l'Esprit, une alliance. Et bien entendu, Dieu ne se résigne pas aux ruptures de l'Alliance originelle. C'est pourquoi l'Alliance, au sens absolu, réside non seulement dans l'Incarnation (Dieu qui se fait Histoire dans l'Histoire), mais dans la Croix « réparatrice » et restauratrice de l'Alliance brisée. Une alliance heureuse se conclut en buvant une coupe ; Dieu, du malheur même, de la Croix et du sang, fait le vin de son Alliance. Le mal n'aura donc pas vaincu, ne l'aura pas emporté sur Dieu, sur l'Alliance originelle.

12ème dimanche ordinaire (21 juin)

Livre de Job (38, 1.8-11)

Du milieu de la tempête, le Seigneur dit à Job : « Qui donc a retenu la mer avec des portes, quand elle jaillit du sein de l'abîme ; quand je fis de la nuée son vêtement, et l'enveloppai de nuages pour lui servir de langes ; quand je lui imposai des limites, et que je disposai les portes et leurs verrous ? Je lui dis : 'Tu viendras jusqu'ici ! tu n'iras pas plus loin, ici s'arrêtera l'orgueil de tes flots !' »

Évidemment on a choisi un texte de circonstance pour annoncer la tempête qui va épouvanter les apôtres. La tempête n'a pas attendu les romantiques pour inspirer les poètes : elle a magnifiquement inspiré le poète du Livre de Job. Face à l'énorme puissance de la mer, la toute-puissance de Dieu son créateur. Dieu maître de la tempête, maître de la mer, maître des eaux qui sèment la mort et donnent la vie. Ce Dieu, c'est cet homme endormi dans la barque.

Psaume 106 (21a.22a.24, 25-26a.27b, 28-29, 30-31)

*Qu'ils rendent grâce au Seigneur de son amour,
qu'ils offrent des sacrifices d'action de grâce,
[ceux qui]ont vu les œuvres du Seigneur
et ses merveilles parmi les océans.*

*Il parle, et provoque la tempête,
un vent qui soulève les vagues :
portés jusqu'au ciel, retombant aux abîmes,*

leur sagesse était engloutie.

*Dans leur angoisse, ils ont crié vers le Seigneur,
et lui les a tirés de la détresse,
réduisant la tempête au silence,
faisant taire les vagues.*

*Ils se réjouissent de les voir s'apaiser,
d'être conduits au port qu'ils désiraient.
Qu'ils rendent grâce au Seigneur de son amour,
de ses merveilles pour les hommes.*

Comme la péricope de Job, simple versets du psaume pour illustrer l'évangile ? On peut sourire de la pauvre sagesse engloutie par la houle ! C'est déjà du Pascal, cette faculté de raisonner anéantie par le mal de mer. Mais Dieu *réduit la tempête au silence, fait taire les vagues*. De même Jésus, mais en réalité tout autrement : La toute-puissance de YHWH est interprétée à partir des phénomènes de la nature, et les phénomènes de la nature sont interprétés à partir de la toute-puissance divine. Au contraire ici les apôtres sont témoins de la toute-puissance de leur maître, qui se montre plus qu'un maître de vérité, plus même qu'un messie : « Fils de Dieu », comme il se laisse appeler, détenteur de la toute-puissance de Dieu même. Fils parce que le fils est de même nature que son père. Cette connaturalité a beau demeurer mystérieuse, elle se manifeste. Les représentations qui se présentaient comme un cercle, Jésus en manifeste la vérité en se manifestant comme Le Seigneur. Dieu est bien le Tout-Puissant et Lui, Jésus, manifeste cette toute-puissance qui n'appartient qu'à Dieu. Des prophètes, dit-on, en ont été ici ou là dépositaires, comme Élie. Mais dans la barque, Jésus réveillé parle en maître.

Deuxième lettre de saint Paul aux Corinthiens (5, 14-17)

Frères, l'amour du Christ nous saisit quand nous pensons qu'un seul est mort pour tous, et qu'ainsi tous ont passé par la mort. Car le Christ est mort pour tous, afin que les vivants n'aient plus leur vie centrée sur eux-mêmes, mais sur lui, qui est mort et ressuscité pour eux. Désormais nous ne connaissons plus personne à la manière humaine : si nous avons compris le Christ à la manière humaine, maintenant nous ne le comprenons plus ainsi. Si donc quelqu'un est en Jésus Christ, il est une créature nouvelle. Le monde ancien s'en est allé, un monde nouveau est déjà né.

La métaphore de l'eau peut bien ici être poursuivie pour relire Paul : La toute-puissance de Jésus, c'est de se laisser engloutir par la mort, par le

Léviathan, par le gouffre liquide. Avec le Christ, la tradition biblique est renversée comme les comptoirs des marchands du Temple, mais pour être révélée dans sa vérité, non pour être niée. L'amour que le Christ nous porte est celui qui lui fait dire à la mer, au gouffre amer : « Tais-toi ! » Dieu n'accepte pas de nous laisser mourir, ce qui veut dire de nous laisser à notre nature mortelle, puisque par le mal, le péché, nous nous sommes détournés de notre vocation éternelle d'image de Dieu. Le Christ vient Lui-même dire à la mer : « tais-toi ! » en se laissant, Lui l'incorruptible, engloutir par elle. L'amour nous saisit, d'un tel amour : voilà ce que nous dit Paul. Au fond des eaux de la mort il coule, il nous récupère, il nous remonte, il nous fait rejaillir à l'air libre, si bien que nous sommes de nouveau images, images de Dieu, mais non plus comme simple image : bien plutôt comme fils comme son Fils. Images du Fils, semblables au Fils. Mystère de l'Incarnation, mystère de cette nouvelle ressemblance qui est devenue similitude. Cela devrait nous détourner de nous-mêmes, puisque nous savons que nous ne vivons plus que par le Christ et en Lui. Mais je résiste, ma manière humaine résiste. Je résiste à vivre de la vie de remonté-à-la-surface que Jésus me donne ; je résiste à vivre de sa vie sans laquelle la mienne ne serait plus que mort. Est-ce que je préfère ma mort ? Non, pas vraiment : Bien avant Freud, Paul sait à quel point l'âme humaine est divisée, contradictoire. Tragique si elle n'était sauvée. Dans le Christ je suis une *créature nouvelle* ; en moi-même je demeure la vieille créature de mort, celle qui depuis Adam se choisit elle-même. Je veux bien être aimé, mais aimer à mon tour comme je suis aimé, c'est une autre affaire ! C'est l'affaire de toute une vie : celle-ci n'est faite que pour cela : apprendre à aimer comme aime *Celui qui nous a aimé le premier*.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc (4, 35-41)

Toute la journée, Jésus avait parlé à la foule en paraboles. Le soir venu, il dit à ses disciples : « Passons sur l'autre rive. » Quittant la foule, ils emmènent Jésus dans la barque où il se trouvait ; et d'autres barques le suivaient. Survient une violente tempête. Les vagues se jetaient sur la barque, si bien que déjà elle se remplissait d'eau. Lui dormait sur le coussin à l'arrière. Ses compagnons le réveillent et lui crient : « Maître, nous sommes perdus ; cela ne te fait rien ? » Réveillé, il interpelle le vent avec vivacité et dit à la mer : « Silence, tais-toi ! » Le vent tomba, et il se fit un grand calme. Jésus leur dit : « Pourquoi avoir peur ? Comment se fait-il que vous n'ayez pas la foi ? » Saisis d'une grande crainte, ils se disaient entre eux : « Qui est-il donc, pour que même le vent et la mer lui obéissent ? »

Oui, dit Jésus, puisque vous êtes avec moi, puisque je suis avec vous, comment est-il possible que vous ayez peur ? Votre peur humaine montre que vous continuez de me regarder avec vos yeux humains, vos yeux qui ne voient pas, vos oreilles qui n'entendent pas, et pourtant vous venez de

m'entendre depuis le matin parler du Royaume de mon Père. Je le sais bien, vous m'avez entendu parler, mais m'avez-vous entendu, dans votre distraction ? Avez-vous entendu ce que j'ai dit ? Vous êtes mes disciples, vous vous êtes enthousiasmé pour moi, mais d'un enthousiasme tout humain. Bref, vous n'avez pas la foi ! Quelle opacité de l'âme humaine ! Je t'ai créé pour Dieu, je t'ai créé pour la filiation divine, je t'ai créé pour que notre Trinité déborde d'Amour bien au-delà d'elle-même. Je vous ai créé pour que vous soyez notre au-delà, à mon Père et à Moi, avec l'Esprit, avec cet Esprit qui aurait pu nous suffire, puisqu'il suffisait à notre perfection. Mais non ! la question n'est pas celle de notre perfection, de notre parfaite perfection, la question est celle d'aimer et aimer est une démesure, une *ubris* divine, un excès. Notre perfection ne peut pas se contenter de la perfection. Vous êtes notre plus-que-parfait. Je parle, je parle, mais je sais de quel bois vous êtes faits ! C'est pourquoi vous ne m'avez entendu parler qu'en paraboles. Je vous connais et je sais ce que vous pouvez entendre ; mais si vous ne pouvez m'entendre que comme des enfants, c'est que vous ne pouvez pas m'entendre comme des grands. Si vous aviez la foi, vous m'entendriez, vous n'auriez plus besoin de paraboles que vous n'entendez pas, et c'est alors que vous comprendriez à quel point vous êtes des fils comme moi je suis Fils. Alors seulement vous pourriez vous reconnaître comme de vrais enfants, enfants de Dieu mon Père, nos enfants avec notre Esprit en vous, non pas comme ces puérils enfants qui veulent qu'on leur raconte des histoires. Le soir venu, le discours exotérique, le discours pour la foule, prend fin. Jésus a parlé depuis la barque, comme souvent. Tirée près du bord. J'ai un peu modifié la traduction liturgique, qui n'est pas claire (« comme il était »). La barque est sa chaire. Elle est faite pour flotter, naviguer, partir vers une autre rive. Elle est déjà l'Église, ce « corps parlant » qu'est l'Église puisqu'elle est Son corps et qu'elle parle. Avec ses disciples « initiés », Jésus veut passer sur l'autre rive, celle de la vérité, celle du sens de tout ce qu'il a dit, ce qui suppose la foi, l'éveil de ses amis. Mais en attendant il est épuisé par sa journée, par six heures de cours au moins. Un enseignant connaît cela. Il dort. Eux rament, tirent peut-être un bout de voile. C'est pendant qu'il dort que la tempête se déchaîne. Jésus, Tu n'es pas là quand il faut, Tu ne nous sauves pas ! Ton Église va couler et où es-tu ? On te réveille et tu te réveilles. Tu ramènes le calme. On voit bien que c'est Toi seul qui a ramené le calme et non pas nos cris ni nos peurs ni notre panique. Nous avons manqué de confiance, puisque nous n'avons pas la foi. Cependant, il faut bien le dire, Jésus se sert de ce manque de foi pour désigner le lieu propre de la foi : la confiance. La barque se remplissait d'eau, prenait des paquets de mer, et Jésus dormait à l'arrière ! N'importe qui aurait fait comme les disciples. Imagine-t-on qu'ils se soient dit : tout va bien, nous sommes bien tranquilles et en sécurité, puisque le Maître est là ! Car réellement ce n'aurait pas été vrai. La barque était vraiment en péril, comme l'Église est vraiment en péril quand elle est en péril. C'est qu'elle a vraiment besoin d'être sauvée. Par

nos propres forces c'est désespéré. C'est le naufrage assuré. Nous appelons Jésus. Les disciples le réveillent sans attendre de Lui un miracle. Juste pour Lui dire : « Ça ne te fait rien... ? » Jésus les sauve juste au-delà de leur attente. Jésus ne me sauve pas dans le petit dispositif que j'ai mis en place pour qu'il vienne m'y sauver : Cher Jésus, mets-toi ici et sauve-moi ! Non, Jésus me sauve ailleurs que là où j'attendais son Salut. Il ne me sauve pas à ma mesure, il me sauve à Sa mesure. Sinon quel Salut serait-ce ? Ce ne serait pas le sien. Je ne sortirais pas de ma condition pour entrer dans la sienne. Les disciples ont bien raison de se poser la question : « qui donc est-il ? »

13ème dimanche ordinaire (28 juin)

Livre de la Sagesse (1, 13-15; 2, 23-24)

Dieu n'a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de voir mourir les êtres vivants. Il a créé toutes choses pour qu'elles subsistent ; ce qui naît dans le monde est bienfaisant, et l'on n'y trouve pas le poison qui fait mourir. La puissance de la mort ne règne pas sur la terre, car la justice est immortelle. Or, Dieu a créé l'homme pour une existence impérissable, il a fait de lui une image de ce qu'il est en lui-même. La mort est entrée dans le monde par la jalousie du démon, et ceux qui se rangent dans son parti en font l'expérience.

La Révélation n'a pas attendu de pouvoir être appelée chrétienne pour s'helléniser. Les Juifs d'Alexandrie sont déjà, quant à eux, en train de devenir « modernes ». Il n'y a pas lieu de ce point de vue, de sacrifier la seule Bible hébraïque, ce qui est une manière de rester défensif à l'approche de la nouveauté chrétienne, je veux dire christique. Donc prendre le Livre de la Sagesse comme une étape dans le développement historique de la foi (ou de la Révélation, c'est la même chose), de même que l'œuvre de Philon est déjà de la théologie avant la lettre. La Sagesse est exemplaire de cette fine articulation entre foi et raison, car c'est bien la foi qui parle et qui s'interroge elle-même (réflexion critique), s'éprouve elle-même dans ses affirmations. La foi me dit que « Dieu n'a pas fait la mort ». Mais ensuite les difficultés commencent. Comment alors comprendre la mort « naturelle » ? Or l'écrivain pose que la mort n'est pas naturelle. Voilà une affirmation qui s'oppose à l'évidence naturaliste, telle qu'elle prévaut dans la pensée grecque. Toutes choses de la nature sont « mortelles », à commencer par l'homme. Ici, le mouvement de la pensée va totalement à contre sens : l'homme est fait pour l'immortalité donc ce doit être vrai des « êtres vivants » et enfin de « toutes choses ». Dieu ne veut et n'a voulu la disparition de rien. *C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde.* Voilà la thèse.

Quel pouvoir l’auteur de la Sagesse accorde-t-il au diable ! Je vais dire au mal. C’est par le mal que la mort est entrée dans le monde. Dieu n’a ni fait ni voulu le mal. Cela, je puis le tenir, mais je me suis déplacé du plan de la nature au plan moral et spirituel. Le mal est envie, jalousie. Le mal veut ce qu’a l’autre et ce qu’est l’autre pour avoir ce qu’il a. Le mal voudrait qu’il n’y ait pas de Dieu. Le mal est de se recevoir soi-même, de refuser de se recevoir d’un Autre. Le mal n’aime pas. Le mal met à mort le projet de Dieu qui est un projet de vie ; il est donc très puissant et que va faire Dieu ? La lecture du phénomène de la mort « naturelle » dérive de l’interprétation éthique et « spiritualiste » du mal mais aussi de la nature comme Création. Quelle embrouille ! Car d’un côté je laisse parler la foi, de l’autre je laisse parler le langage grec de la nature. Et les deux peuvent être vrais, mais ne parlent pas la même langue et ne disent pas la même chose. Que le mal fasse mourir au sens spirituel, me sépare de Dieu donc de la vie divine *impérissable*, je le crois. Est-ce en contradiction avec le fait naturel de la mort ? Dans ce fait naturel, il n’y a aucune puissance surnaturelle qui fasse mourir. La mort appartient au cycle de la *Phusis*. Mais l’auteur de Sagesse projette l’irruption du mal sur toute la nature, et c’est un fait que le mal ne reste pas extérieur au monde mais l’habite, le pénètre, le corrompt. Le mal abîme la nature, le mal devient homicide. Le texte conserve donc toute sa valeur spirituelle, du côté de la foi, et pourtant il ne franchit pas les limites de son horizon de pensée : c’est cela qui pour nous est instructif, à savoir que la foi peut se dire dans les limites d’une pensée datée et qui n’est pas encore parvenue à clarifier rationnellement un problème « philosophique ». L’entrelacs spirituel et rationnel va de plus en plus exiger le recours théologique, déjà lorsque le Judaïsme est confronté à l’Hellénisme, mais bien plus radicalement lorsque l’universalisme chrétien sera à son tour confronté au « monde », et désormais au monde entier en travail.

Psautre 29 (3-4, 5-6ab, 6cd.12, 13)

*Quand j’ai crié vers toi, Seigneur,
mon Dieu, tu m’as guéri ;
Seigneur, tu m’as fait remonter de l’abîme
et revivre quand je descendais à la fosse.*

*Fêtez le Seigneur, vous, ses fidèles,
rendez grâce en rappelant son nom très saint.
Sa colère ne dure qu’un instant,
sa bonté, toute la vie ;*

*avec le soir, viennent les larmes,
mais au matin, les cris de joie.
Tu as changé mon deuil en une danse,
mes habits funèbres en parure de joie.*

*Que mon cœur ne se taise pas,
qu’il soit en fête pour toi,
et que sans fin, Seigneur, mon Dieu,
je te rende grâce !*

Pour les Juifs, c’est la proximité de Dieu qui est saisissante et qui les différencie de tous les autres peuples. Les dieux égyptiens ou assyriens sont loin, même si on les prie, même si on s’adresse à eux, même si on attend d’eux un jugement (et qui plus est basé sur la vie morale ici-bas). C’est cette proximité, je peux même dire l’intimité qui se crée avec Dieu, qui suscite l’avènement du « sujet », du « je » qui se met à oser parler et donc à oser exister. L’homme grec n’a pas confiance et sa visée est l’effacement, car l’auto-affirmation face aux dieux est dangereuse (c’est, comme on le sait, la démesure, l’*ubris*). Au contraire l’homme croyant ose s’affirmer devant son Seigneur, ose *ne pas se taire*. Il laisse parler son cœur. C’est ainsi que se développe une culture du *cœur*. Il y a *culture* lorsque des mots ont été mis sur une expérience extérieure mais plus encore intérieure. Encore faut-il pouvoir faire cette expérience, se sentir autorisé à la faire. Or c’est dans la foi juive que s’engage une véritable conversation ininterrompue qui traverse les siècles, entre Dieu et les hommes, dans laquelle l’homme s’autorise à apostropher Dieu, cesse de le craindre comme un étranger, même si la « crainte de Dieu » ne saurait être occultée ; mais elle signifie une relation à un père, non une peur incernable. Craindre Dieu, c’est veiller à ne commettre aucune injustice qui m’attirerait à juste titre sa colère. Dieu n’est pas redoutable en soi. Seul le méchant a sujet de le redouter. Alors je puis parler à Dieu d’abondance, de l’abondance du cœur, et c’est dans cette ouverture du cœur que je me mets à l’entendre, que je découvre qu’il me parle. L’abondance du cœur n’est pas bruit mais la coupe de parole qui accueille la Parole. Cet accueil est silence, parce que la parole intérieure qui se met à entendre la Parole fait place à cette Parole, devient cette Parole. Dans la prière, ma parole se tait à mesure qu’elle devient elle-même la Parole que j’entends, plus intérieure à ma parole que ma parole, pour paraphraser Augustin.

Deuxième lettre de saint Paul aux Corinthiens (8, 7.9.13-15)

Frères, puisque vous avez reçu largement tous les dons : la foi, la Parole et la connaissance de Dieu, cette ardeur et cet amour que vous tenez de nous, que votre geste de générosité soit large, lui aussi. Vous connaissez en effet la générosité de notre Seigneur Jésus Christ : lui qui est riche, il est devenu pauvre à cause de vous, pour que vous deveniez riches par sa pauvreté. Il ne s’agit pas de vous mettre dans la gêne en soulageant les autres, il s’agit d’égalité. En cette occasion, ce que vous avez en trop compensera ce qu’ils ont en moins, pour qu’un jour ce qu’ils auront en

trop compense ce que vous aurez en moins, et cela fera l'égalité, comme dit l'Écriture à propos de la manne : « Celui qui en avait ramassé beaucoup n'a rien eu de plus, et celui qui en avait ramassé peu n'a manqué de rien. »

Paul commence par les dons spirituels : vous avez reçu une triple grâce. Cela doit en toute logique produire un amour ardent. Or l'épreuve de vérité est là, qui en découle : donner à son tour. Un don parfaitement incarné, parfaitement matériel. Un don qui fasse partage, donc communion. Quelle hypocrisie (mais là c'est plutôt du saint Jacques) si je ne donne que de belles paroles ! Paul ne demande pas comme Jésus au jeune homme riche : donne tout et suis-moi. Cela, c'est le « conseil » pour entrer dans la vie de l'Absolu, dans la vie en Christ, totalement donnée. Paul parle à des gens installés, à des pères de familles. Donnez, vous qui avez reçu. Vous qui avez reçu des richesses spirituelles, défaites-vous d'un peu de vos richesses matérielles ? Jusqu'à quelle hauteur ? Paul prononce le mot : égalité. Vous ne pouvez pas faire que dans la même Église les uns possèdent trop et les autres pas assez pour vivre, et Paul le dit ailleurs, vivre dans la simplicité. La simplicité n'est pas la misère ni même la pauvreté, mais bien vivre déjà un réel degré de détachement des « biens de ce monde », signe de l'ouverture aux « biens éternels ». L'égalité, c'est énorme ! Qui dans l'Église la pratique ? Qui partage ses revenus pour ne plus avoir davantage que le voisin, que celui qui communie à côté de moi ? Paul ne parle pas d'organisation économique ni ne donne les règles du calcul destiné à obtenir l'égalité. Il laisse la chose libre. Elle doit demeurer un don. Le don est libre. C'est donc la conscience qui fait son propre calcul, ou bien qui ne calcule pas (car la générosité calcule-t-elle ?) Mais si l'on ne calcule pas, on donne tout ! Car où s'arrêter sans calcul ? Jésus suggère qu'on peut vivre comme les lys des champs, sans aucun calcul. Mais ce n'est qu'une proposition, une possibilité. Celle que suivra François d'Assise, mais aussi l'érémisme en particulier primitif, en Égypte. Mais d'un autre côté la foi vient saisir chacun dans l'état de vie qui est le sien : le père de famille doit subvenir aux besoins de sa famille, payer des études à ses enfants... le cénobitisme n'est pas pour lui ! Paul s'adresse à ceux qui ont des sous ! Au moins un peu. Suffisamment. Un peu plus que suffisamment. Même rien qu'un peu plus. N'empêche que sans y paraître, Paul introduit dans la « conscience occidentale » le germe de quelque chose comme une exigence sociale, comme davantage que le principe d'équité ou de justice distributive. Le principe d'égalité va plus loin, voire même comporte un germe révolutionnaire. La conscience du principe d'égalité est née. Mais dans la logique révolutionnaire, loin d'être réglé par le libre don, le libre partage, le principe devient un impératif violent. La sécularisation du principe d'égalité ouvre la boîte de Pandore. Il reste qu'on peut le considérer comme à la source de la « doctrine sociale de l'Église » qui ne se résume pas à des considérations

générales d'ordre éthique mais touche bien au concret de la condition économique des gens. Il fait partie de tout ce que l'Église a pour tâche d'annoncer au monde.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc (5, 21-43)

Jésus regagna en barque l'autre rive, et une grande foule s'assembla autour de lui. Il était au bord du lac. Arrive un chef de synagogue, nommé Jaïre. Voyant Jésus, il tombe à ses pieds et le supplie instamment : « Ma petite fille est à toute extrémité. Viens lui imposer les mains pour qu'elle soit sauvée et qu'elle vive. » Jésus partit avec lui, et la foule qui le suivait était si nombreuse qu'elle l'écrasait. Or, une femme, qui avait des pertes de sang depuis douze ans... – Elle avait beaucoup souffert du traitement de nombreux médecins, et elle avait dépensé tous ses biens sans aucune amélioration ; au contraire, son état avait plutôt empiré – ... cette femme donc, ayant appris ce qu'on disait de Jésus, vint par derrière dans la foule et toucha son vêtement. Car elle se disait : « Si je parviens à toucher seulement son vêtement, je serai sauvée (σωθήσομαι). » À l'instant, l'hémorragie s'arrêta, et elle ressentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal (ἵαται ἀπὸ τῆς μάστιγος). Aussitôt Jésus se rendit compte qu'une force était sortie de lui. Il se retourna dans la foule, et il demandait : « Qui a touché mes vêtements ? » Ses disciples lui répondaient : « Tu vois bien la foule qui t'écrase, et tu demandes : 'Qui m'a touché ?' » Mais lui regardait tout autour pour voir celle qui avait fait ce geste. Alors la femme, craintive et tremblante, sachant ce qui lui était arrivé, vint se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité. Mais Jésus reprit : « Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix et sois guérie de ton mal. » Comme il parlait encore, des gens arrivent de la maison de Jaïre pour annoncer à celui-ci : « Ta fille vient de mourir. A quoi bon déranger encore le Maître ? » Jésus, surprénant ces mots, dit au chef de la synagogue : « Ne crains pas, crois seulement. » Il ne laissa personne l'accompagner, sinon Pierre, Jacques, et Jean son frère. Ils arrivent à la maison du chef de synagogue. Jésus voit l'agitation, et des gens qui pleurent et poussent de grands cris. Il entre et leur dit : Pourquoi cette agitation et ces pleurs ? L'enfant n'est pas morte : elle dort. » Mais on se moquait de lui. Alors il met tout le monde dehors, prend avec lui le père et la mère de l'enfant, et ceux qui l'accompagnent. Puis il pénètre là où reposait la jeune fille. Il saisit la main de l'enfant, et lui dit : « Talitha koum », ce qui signifie : « Jeune fille, je te le dis, lève-toi ! » Aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher – elle avait douze ans. Ils en furent complètement bouleversés. Mais Jésus leur recommanda avec insistance que personne ne le sache ; puis il leur dit de la faire manger.

Ce récit d'un double miracle est construit de manière surprenante, puisque le miracle de la femme guérie s'emboîte à l'intérieur de celui du relèvement de la petite fille. Ce pourrait être une simple circonstance, mais celle-ci révèle une énigme. Car le miracle de la femme guérie n'est pas « volontaire ». Jésus la guérit sans le vouloir. Mais il « ressent » qu'une force ou puissance (*dunamis*) est sortie de Lui. Qu'est-ce que cela révèle ? Que révèle l'énigme révélée ? Elle est unique, je crois, dans les évangiles. Qui l'a commentée ? Pourtant je vais commencer par parler du relèvement de la petite fille, du miracle qui se déroule, si j'ose dire, normalement. La foule est nombreuse et Jésus conclut en disant : « Que personne ne le sache ! » C'est presque comique et pourtant cela signifie certainement quelque chose de profond, de capital. Quelque chose qui a à voir avec l'autre miracle, celui qui est comme emboîté à l'intérieur. Tout le monde va savoir que la petite fille a été « sauvée ». Mais de ce Salut, seuls le père, la mère et les trois apôtres sont témoins. Ils sont témoins de l'acte, du secret de l'acte, de la main prise dans la main, de la parole prononcée – tellement simple ! – ils sont témoins de quelque chose d'invisible qui se passe. Donc que voient-ils ? Rien. Mais Jésus en leur demandant de ne rien dire leur désigne le secret du mystère, le mystère comme un secret, le secret comme signifiant le mystère, le mystère comme signifiant la vérité de ce qui vient de se passer et qui est révélation de la puissance divine qui est en Lui. Pourquoi la cacher ? Pourquoi en faire mystère ? Parce qu'elle n'est pas pour les chiens ! Je veux dire que l'infinie puissance de Dieu ici présente ne peut être médiatisée (au sens trivial des médias), qu'elle requiert une disposition pour y accéder, comme lorsqu'on pénètre dans le Saint-des-saints. Quand Jésus dit : « Ne dis rien mais va te montrer au prêtre », c'est la même chose. Le propos de Jésus est-il « initiatique » ? Pas du tout au sens d'un quelconque ésotérisme qui exclut. Au sens où la seule porte étroite d'accès au mystère, à l'initiation, c'est la foi. Une foi qui rend la vision toute simple. Il y a des choses qu'on ne voit qu'avec les yeux de la foi et ces choses, jamais Jésus ne les exposera à la vue triviale. C'est ce mystère dont il est porteur qui agit avec la femme. Jésus fait physiquement l'expérience de la nature divine que comporte sa personne. Avec sa pauvre petite foi, la femme avec ses pertes de sang croit que si elle touche ne serait-ce que son manteau, elle sera sauvée. Sauvée, pas seulement guérie. Les deux expressions sont bien présentes. Ce qu'elle *ressent* au contact de Jésus, c'est qu'elle est *guérie*. Mais ce sur quoi a porté sa « foi », c'est sur le fait que Jésus va la « sauver ». Car sa maladie, puis sa guérison, qui concernent le corps, renvoient bien évidemment à la condition humaine souffrante et mortelle. La guérison s'adresse, au delà de son caractère factuel, à cette condition. C'est en cela qu'elle est un signe. Mais parallèlement, Jésus *ressent* dans son corps que quelque chose de Lui a agi. Sa volonté humaine, sa conscience humaine n'a pas agi. Alors ? Ce qui se révèle, c'est sa condition divine, sa nature divine : c'est elle qui a agi. Mais s'il ne l'a pas fait agir ? Car elle n'a pas

pu agir mécaniquement. Le moins qu'on puisse dire alors, c'est que c'est sa volonté divine qui a agi. Mais ne doit-elle pas être « unie » à sa volonté humaine ? Car c'est la personne qui agit, c'est l'union ou plutôt ici l'unité hypostatique ou de la personne. Or ce qu'on oublie en réfléchissant de la sorte, c'est une autre union et une autre unité qui est à l'origine de l'union hypostatique elle-même, et cette autre union est bien sûr celle de la Trinité. Car lorsqu'agit la nature divine de Jésus, c'est la puissance divine qui agit, et cette puissance est celle de Dieu « tout entier », de Dieu Trinité. Le corps de Jésus, en étant corps du Verbe, Verbe *fait* chair (et non pas ayant *adopté* une chair), est en cela corps de Dieu (sans quoi on ne pourrait pas dire que Dieu est mort sur la croix et on ne pourrait pas dire que Dieu a donné sa vie pour nous). C'est donc Dieu Trinité qui est en acte dans le corps, la conscience et la volonté de Jésus. Le femme touche le corps (le vêtement qui habille le corps suffit ! Dieu n'est pas d'un épais matérialisme : c'est le sens intentionnel du toucher qui compte) et en le touchant elle touche le corps du Verbe-fait-chair, de l'homme-Verbe. Or ce Verbe est « dans le Père » et dans l'unité de l'Esprit. Aussi est-ce Dieu, la volonté divine trinitaire, l'union des trois volontés divines, qui guérit. Dans l'incarnation comme sur la Croix, Jésus a remis sa volonté à son père ; non seulement sa volonté humaine mais aussi bien déjà et de toute éternité sa volonté divine. Aussi cette volonté n'a-t-elle plus besoin d'être humainement consciente pour agir, puisqu'elle est unie à celles du Père et de l'Esprit, qu'elle s'est remise entre leurs mains. La kénose ne se limite donc pas à la Croix mais, Paul l'affirme, elle est inhérente à l'Incarnation depuis la conception jusqu'au samedi saint. Toute la condition humaine du Verbe incarné est kénotique. La puissance de Dieu n'est pas une puissance « naturelle » ; c'est la puissance d'une volonté et même d'une union de volontés. Dans le Christ, c'est donc la puissance du Père et de l'Esprit qui agissent, puisque le Fils s'en est entièrement remis à eux. Lorsque la femme touche Jésus, Dieu la guérit, car Dieu est tout entier présent dans ce Jésus de chair, revêtu de son vêtement d'homme.

14ème dimanche ordinaire (05 juillet)

Livre d'Ezékiel (2, 2-5)

L'Esprit vint en moi, il me fit mettre debout, et j'entendis le Seigneur qui me parlait ainsi : « Fils d'homme, je t'envoie vers les fils d'Israël, vers ce peuple de rebelles qui s'est révolté contre moi. Jusqu'à ce jour, eux et leurs pères se sont soulevés contre moi, et les fils ont le visage dur, et le cœur obstiné. C'est à eux que je t'envoie, et tu leur diras : 'Ainsi parle le Seigneur Dieu...' Alors, qu'ils écoutent ou qu'ils s'y refusent - car c'est une engeance de rebelles -, ils sauront qu'il y a un prophète au milieu d'eux.

Les apôtres de Jésus rencontreront les mêmes incertitudes que le prophète Ezékiel : les uns écouteront et les autres s'y refuseront ; pourquoi ? Cela ne tient donc pas qu'à une mauvaise manière de parler, mais aussi au cœur de ceux qui entendent mais qui peuvent refuser d'écouter, car écouter la Parole comporte un coût, puisqu'il va falloir se convertir, tourner sa vie vers Celui qui est avant toutes choses. Et ce Dieu n'est pas n'importe quel dieu, fait de main d'homme, d'imagination d'homme, de cœur d'homme. Il est le Dieu absolument bon, parfait, aimant, créateur pour que la création fasse retour vers Lui et existe de son Existence, vive de sa Vie (trinitaire). C'est pourquoi je mets une majuscule à Esprit, car Ezékiel croit à l'Esprit Saint qui vient en lui et qui le ressuscite, le met debout. Animé par cet Esprit de Dieu, Ezékiel s'avance vers ce peuple qui dit non, qui refuse d'écouter. Pour Dieu, en un sens, ce la ne change rien : qu'ils s'en moquent ou non, ils sauront, ils sauront qu'au milieu de ce monde fermé, planté comme une épée, comme une croix, il y a un prophète « au milieu d'eux ». Ainsi de l'Eglise au milieu du monde, comme simple signe refusé — mais du moins ils *savent*. Le monde n'est pas changé, mais au milieu du monde est planté un Signe. Etre ce signe ! Alors que ce signe n'est que de la pauvre chair passible, faillible, pécheresse. Je suis à la fois pécheur et signe. Pauvre signe, signe pauvre, impuissant. Impuissant à changer quoi que ce soit autour de moi, et même en moi ; mais comme je ne suis pas signe de moi-même, que je ne me rends pas témoignage à moi-même, je reste malgré tout signe. Même si, comme Moïse, je ne sais pas parler, qu'à cela ne tienne, c'est Dieu qui (me) parle. Il me dit cette unique Parole : Ce que tu fais, fais-le avec amour et par amour. C'est comme l'hameçon de l'ange gardien de Prouhèze. Chaque fois, je sais exactement où est mon péché, puisque c'est chaque fois que mon amour est défaillant, ce qui arrive du matin au soir. Même le moindre péché de la chair, la convoitise du regard, comme dit Jean, est un manque d'amour, puisque c'est l'amour de soi qui parle dans le désir de posséder un beau corps, de convoiter un beau désir.

Psaume 122 (1-2ab, 2cdef, 3-4)

*Vers toi j'ai les yeux levés,
vers toi qui es au ciel.
Comme les yeux de l'esclave
vers la main de son maître,*

*comme les yeux de la servante
vers la main de sa maîtresse,
nos yeux, levés vers le Seigneur notre Dieu,
attendent sa pitié.*

Pitié pour nous, Seigneur, pitié pour nous :

*notre âme est rassasiée de mépris.
C'en est trop, nous sommes rassasiés
du rire des satisfaits, du mépris des orgueilleux !*

Suis-je l'esclave de Dieu ? D'abord lire le psaume en remontant de la fin vers le début. Celui qui est rassasié de malheur, de mépris, de honte, d'humiliation, appelle le secours de Dieu, la pitié de Dieu, car à la différence des hommes, Dieu est plein de pitié, de compassion, s'émeut du malheur. Alors, Dieu, je ne crains pas de lever les yeux vers Lui et d'invoquer son secours ; alors je suis *comme* l'esclave, *comme* la servante attendant que leur maître jette les yeux sur eux. Ensuite, Paul dit : désormais, vous êtes les esclaves de Dieu, du Christ, mais il dit en même temps des esclaves libres, des fils (comme déjà l'a dit le Christ — mais il dit aussi serviteur inutile, ou serviteur quelconque, ou simple serviteur, pour signifier non pas l'esclavage au sens humain, mais l'obéissance au sens spirituel, la même que celle du Christ Verbe à l'égard de son Père, et l'obéissance est à mettre au compte de l'Amour. Ainsi donc, pour comprendre, il faut procéder à cette reconstruction, reconstitution de l'esprit du texte, jusqu'à son terme qui est en même temps origine. L'Amour est premier ; en découle l'obéissance, et de l'esprit d'obéissance (filiale) procèdent les images, et l'apprentissage en quelque sorte historique qui commence par la crainte de Dieu, au milieu de tous ceux qui, n'ayant pas la foi, n'ont pas la crainte de Dieu, comme le larron en croix : Tu n'as donc aucune crainte de Dieu... Pour nous, c'est juste... Le « bon » larron, au sens paulinien, biblique, tout simplement, se relève justifié, rendu juste par la foi.

Deuxième lettre de saint Paul Apôtre aux Corinthiens (12, 7-10)

Frères, les révélations que j'ai reçues sont tellement exceptionnelles que, pour m'empêcher de me surestimer, j'ai dans ma chair une écharde, un envoyé de Satan qui est là pour me gifler, pour m'empêcher de me surestimer. Par trois fois, j'ai prié le Seigneur de l'écarter de moi. Mais il m'a déclaré : « Ma grâce te suffit : ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse. » Je n'hésiterai donc pas à mettre mon orgueil dans mes faiblesses, afin que la puissance du Christ habite en moi. C'est pourquoi j'accepte de grand cœur pour le Christ les faiblesses, les insultes, les contraintes, les persécutions et les situations angoissantes. Car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort.

Il est difficile d'élucider la mystérieuse écharde dans la chair sans mettre en regard l'ensemble des textes pauliniens qui évoquent cette souffrance à l'œuvre en lui et qui l'empêche de triompher, d'être dans la moindre suffisance, comme si la Parousie était déjà une affaire faite. La loi de l'Incarnation est là tout entière, dans l'humilité, dans la faiblesse, dans le

caractère inapparent du « triomphe », non pas de Paul, mais du Christ dont il s'est fait le serviteur. En premier lieu, on pense au refus de se convertir, d'adhérer au Christ, de ses frères juifs. Cette souffrance résulte d'un insurmontable sentiment d'échec, d'impuissance, d'un inévitable arrachement qui le sépare de sa communauté et le tourne irrémédiablement vers les païens ; et là de nouveau les situations angoissantes ne vont pas manquer, car les païens sont comme les autres : rares sont ceux qui sont disposés à s'ouvrir à l'annonce de la Révélation du Salut par la Résurrection d'un homme (les Athéniens : *Nous t'écouterons une autre fois !*)

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc (6, 1-6)

Jésus partit pour son pays, et ses disciples le suivirent. Le jour du sabbat, il se mit à enseigner dans la synagogue. Les nombreux auditeurs, frappés d'étonnement, disaient : « D'où cela lui vient-il ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée, et ces grands miracles qui se réalisent par ses mains ? N'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, et le frère de Jacques, de José, de Jude et de Simon ? Ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ? » Et ils étaient profondément choqués à cause de lui. Jésus leur dit : « Un prophète n'est méprisé que dans son pays, sa famille et sa propre maison. » Et là il ne put accomplir aucun miracle ; il guérit seulement quelques malades en leur imposant les mains. Il s'étonna de leur manque de foi. Alors il parcourut les villages d'alentour en enseignant.

L'étonnement des auditeurs de Jésus est un étonnement négatif, agacé, scandalisé, méprisant, ricanant. Car Ils ne découvrent pas Jésus, ils croient le connaître, ils le connaissent trop bien. Le charpentier, le fils de Marie, une famille pas plus brillante que ça à Nazareth. On connaît sa famille : quatre frères et à peu près autant de sœurs. On sait ce que ces termes ont soulevé d'interrogations et de polémiques : Marie mère de huit enfants ? Et Joseph, qui a l'air déjà disparu ? Ensuite c'est Jean qui la prendra chez lui. En quelque sorte elle changera de famille, conformément à la parole de Jésus : *Qui est ma mère, qui sont mes frères ? Ceux qui font la volonté de mon Père.* L'Église est devenue sa famille, de préférence à la tribu des oncles et des cousins au milieu desquels elle vivait. Cela laisse penser qu'à la différence de Joseph de Bethléem, de la maison de David, Marie serait une Galiléenne. Mais je dis peut-être une bêtise. Je n'ai pas fait les recherches pour être affirmatif ! Donc il y a une « connaissance » qui fait obstacle à la vraie connaissance. On ne connaît pas ses proches. Cela rend Jésus incapable de « faire des miracles ». Les quelques guérisons qu'il accomplit ne sont donc pas des miracles, des « signes » ; non ! ce sont de simples guérisons, comme par le médecins. Jésus soigne et guérit, malgré tout, même en

cette circonstance. S'il manifeste son étonnement à ses apôtres, c'est pour les instruire, pour leur donner à réfléchir, souligner d'un trait de plus son caractère prophétique, dans la tradition d'Amos, d'Ezékiel... L'incompréhension des siens est comme une preuve supplémentaire qu'il est un envoyé de Dieu et qu'il a autorité pour dire : « Parole du Seigneur... », ce qui, pour Lui, s'avèrera n'être qu'un début, puisqu'il sera même bien plus que Jean le Baptiste etc.

15ème dimanche ordinaire (12 juillet)

Livre d'Amos (7, 12-15)

Amazias, prêtre de Béthel, dit au prophète Amos : « Va-t-en d'ici avec tes visions, enfuis-toi au pays de Juda ; c'est là-bas que tu pourras gagner ta vie en faisant ton métier de prophète. Mais ici, à Béthel, arrête de prophétiser ; car c'est un sanctuaire royal, un temple du royaume. » Amos répondit à Amazias : « Je n'étais pas prophète ni fils de prophète ; j'étais bouvier, et je soignais les figuiers. Mais le Seigneur m'a saisi quand j'étais derrière le troupeau, et c'est lui qui m'a dit : 'Va, tu seras prophète pour mon peuple Israël.'

Je ne suis pas assez savant pour commenter l'arrière-plan social et politique de l'invective du prêtre de Béthel. Quelle importance ! Ozias est roi de Juda, Jéroboam roi d'Israël. Amos parle contre Jéroboam. Pour la foi, un seul mot est important : Le Seigneur m'a saisi ! Amos ne prophétise pas par métier. Il n'est pas un devin professionnel. Il ne fait pas non plus de politique. Il dit simplement qu'il parle à partir de sa foi. Je serais prophète si je savais parler à partir de ma foi, mais je ne sais pas la dire. Quand ce que je suis parle, peut-être suis-je davantage, comme Amazias, dans l'invective. Quelle est la portée de ce que je dis, si j'apparais si peu crédible, si ce ne sont pas les mots justes qui résonnent ? C'est qu'intérieurement je suis loin de la foi, loin d'être converti ; ce n'est pas le Christ qui vit en moi, qui parle par ma bouche, ce n'est guère que moi, ou à peine plus. Mais d'un autre côté, la parole d'Amos n'est pas reçue et il se peut bien qu'il soit alors traversé des mêmes doutes que moi. Alors ? Alors je ne sais pas, et ce n'est pas à moi de savoir. Je sais bien que c'est la vie qui témoigne avant tout, la vie convertie. Mais en face, il y a la disposition des autres. Celui qui cherche Dieu ne s'arrête pas et poursuit, prend ce qui lui est nécessaire, mais son chemin est souterrain et incompris.

Psaume 84 (9ab.10, 11-12, 13-14)

*J'écoute : que dira le Seigneur Dieu ? +
Ce qu'il dit, c'est la paix pour son peuple et ses fidèles ; *
Son salut est proche de ceux qui le craignent,
et la gloire habitera notre terre.*

*Amour et vérité se rencontrent,
justice et paix s'embrassent ;
la vérité germara de la terre
et du ciel se penchera la justice.*

*Le Seigneur donnera ses bienfaits,
et notre terre donnera son fruit.
La justice marchera devant lui,
et ses pas traceront le chemin.*

Sur une terre embrasée par le mal, d'où peut venir un Salut ? De ceux qui le « craignent » ; toujours ce terme difficile qui revient : respecter, être tourné vers Lui, l'aimer, croire en Lui, être fidèle, avoir la foi, Lui obéir, obéir à ses commandements, l'écouter attentivement. Alors le Salut est là. Même au milieu du chaos. La réalité change de signe, mais sans la foi, comment cela peut-il se laisser percevoir, puisque manifestement la Gloire de Dieu n'habite pas la terre, que l'amour et la vérité ne sont pas à l'ordre du jour. Dans l'antinomie entre le monde et Dieu, seule la foi sauve ; le monde n'est pas évacué, mais soulevé, élevé, relevé. La terre enfin donne son fruit, retrouve son Seigneur, et sa propre harmonie.

Lettre de saint Paul Apôtre aux Éphésiens (1, 3-14)

*Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ.
Dans les cieux, il nous a comblés de sa bénédiction spirituelle en Jésus Christ.
En lui, il nous a choisis avant la création du monde, pour que nous soyons, dans l'amour, saints et irréprochables sous son regard.
Il nous a d'avance destinés à devenir pour lui des fils par Jésus Christ : voilà ce qu'il a voulu dans sa bienveillance, à la louange de sa gloire, de cette grâce dont il nous a comblés en son Fils bien-aimé, qui nous obtient par son sang la rédemption, le pardon de nos fautes.
Elle est inépuisable, la grâce par laquelle Dieu nous a remplis de sagesse et d'intelligence en nous dévoilant le mystère de sa volonté, de ce qu'il prévoyait dans le Christ pour le moment où les temps seraient accomplis ; dans sa bienveillance, il projetait de saisir l'univers entier, ce qui est au ciel et ce qui est sur la terre, en réunissant tout sous un seul chef, le Christ.*

En lui, Dieu nous a d'avance destinés à devenir son peuple ; car lui, qui réalise tout ce qu'il a décidé, il a voulu que nous soyons ceux qui d'avance avaient espéré dans le Christ, à la louange de sa gloire.

Ce texte sur la prédestination, combien de foi ne l'ai-je pas lu, rencontré, croisé, interrogé ? Je dis exprès sur la prédestination, parce que naturellement ce n'est pas un texte sur la « prédestination » au sens des contresens post-augustiniens, calvinistes ! Je l'ai déjà écrit, cette prédestination est un anti-destin, qui nous arrache à l'esprit grec, à l'esprit de la tragédie et d'Homère. Comment Simone Weil n'a-t-elle pas vu cela ? Une intelligence d'un tel génie ! Le besoin de ne pas se sentir juive... le besoin d'inventer un Christ grec. Le texte de Paul est une théophanie, une transfiguration, au sens où il est vertical et vient d'en haut et descend vers nous. Tout en haut, le Père. Dans son éternité il nous a choisis. Pas d'autre prédestination que celle-là : devenir ses fils, devenir son peuple, dans le Christ qu'il nous a donné. C'est d'une divinisation qu'il s'agit : devenir des fils de Dieu en devenant le corps de son Fils. Quelle idée, ce Dieu Père et Fils ! À cette prédestination, il n'y a pas de limite, puisqu'elle est inépuisable, la grâce offerte. Plérôme. Saisir l'univers entier, tout « récapituler » sous une seule « tête ». Tout diviniser dans un seul corps. Un corps divin et cosmique, puisqu'il y a le Père au dessus, au-delà de tout, et en Lui le Fils éternellement engendré dans l'Esprit Tiers (tant pis si Paul n'évoque pas ici l'Esprit !) et dans ce Fils Logos éternel, le Cosmos entier comme la coupe d'or infinie, la Création tout entière pour accueillir, recevoir nous, son peuple de fils. Voilà le mystère de sa Volonté : cette saisie de l'univers entier comme cette coupe où son Fils s'est offert à la vie à la mort comme pain et comme vin de Vie éternelle pour que nous, les créatures nées de ce cosmos, nous le rencontrions et devenions semblables à Lui, comme des dieux. Petits vers de terre qui deviennent des dieux, en mangeant et buvant cette chair et ce sang. Car nous avons été tellement centrés sur nous-mêmes que nous avons été homicides, versant le sang, déchirant la chair. Aussi avons-nous perdu la connaissance, qui était cette grâce. Car pour connaître le mystère de la Volonté divine, il faut en vivre. Nous, donc, qui en étions privés, aussitôt le Père nous restaure dans cette connaissance, nous donnant la sagesse et l'intelligence qui résultent de la révélation, du dévoilement, de l'*aléthéia* du mystère, de ce qui est caché tant que la foi n'est pas restaurée. L'Histoire sainte est la gigantesque entreprise divine de récupération de l'humanité perdue pour la ramener sous son chef, sous sa tête, comme un seul corps. Le temps de l'Histoire n'est évidemment pas pour une récupération observable, constatable, temporelle, puisque de ce point de vue l'échec est patent ! Sur la croix, devant ses juges, Dieu a échoué et il continue d'échouer jusqu'à la fin des temps. Mais justement, le temps de l'histoire est le temps de cet échec, et du Salut à l'œuvre dans ce temps d'échec. Car le temps qui fut celui de la création et de l'Histoire humaine est devenue celui de l'Incarnation, de la transformation

eschatologique de l'échec, mais *de l'intérieur*, et non pas du dehors, d'en haut, sans y toucher, en quelque sorte. De ce point de vue, l'Église n'est qu'un signe, la trainée qui se soulève derrière l'Incarnation, l'impact historique, avec de nouveau tout ce que cela comporte de ratage, puisque cette trainée est une trainée de poussière. La foi passe par la connaissance de la Lumière, mais dans un nuage de poussière, quand ce n'est pas dans le noir de la nuit de l'âme.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc (6, 7-13)

Jésus appelle les Douze, et pour la première fois il les envoie deux par deux. Il leur donnait pouvoir sur les esprits mauvais, et il leur prescrivait de ne rien emporter pour la route, si ce n'est un bâton ; de n'avoir ni pain, ni sac, ni pièces de monnaie dans leur ceinture. « Mettez des sandales, ne prenez pas de tunique de rechange. » Il leur disait encore : « Quand vous avez trouvé l'hospitalité dans une maison, restez-y jusqu'à votre départ. Si, dans une localité, on refuse de vous accueillir et de vous écouter, partez en secouant la poussière de vos pieds : ce sera pour eux un témoignage. » Ils partirent, et proclamèrent qu'il fallait se convertir. Ils chassaient beaucoup de démons, faisaient des onctions d'huile à de nombreux malades, et les guérissaient.

Les « premières fois » sont toujours magnifiques, et pourtant ce n'est que rétrospectivement, avec un regard qui commence à être celui de l'histoire, que toute « première fois » révèle sa portée. Pas à pas naît l'Église. Une Église qui sous la direction du Christ, a d'emblée quelque chose de franciscain (bien que ce soit plutôt frère François qui se soit inspiré du modèle évangélique, christique !) Les douze partent dans six directions différentes, et peuvent discuter en route, puisqu'ils sont deux et que Jésus, comme il le leur dira, va être au milieu d'eux, aux cœur de leurs conversations. Il n'ont droit qu'à des sandales et un bâton : de quoi marcher, beaucoup marcher. Marcher pour faire des rencontres ; et au fond, le premier de tous les sacrements est le sacrement des malades, l'onction des malades. L'onction est un signe spirituel, et il réalise ce qu'il signifie : la guérison, et la guérison est elle-même un signe, puisqu'elle est le signe de la guérison spirituelle, qui n'est autre qu'une métanoïa, de la conversion, de l'entrée dans le règne de la foi, du rapport vivant à Dieu, de la renaissance du monde qui se re-tourne vers Dieu, l'Alpha et l'Oméga. Peut-être que les gens ne vont pas tant que cela changer de vie, que ce changement prendra du temps, mais c'est comme la semence semée pour la vie éternelle. Chasser les démons, les esprits mauvais, ce n'est pas seulement « guérir » de simples maladies et infirmités, c'est vaincre ici et maintenant les puissances du mal. Or pour nous le mal, la mort, la maladie, la souffrance sont une seule réalité qui amalgame les deux morts, la mort du corps et la mort de l'étang de feu, la

mort éternelle. Pour nous, l'horizon de la mort est un horizon de mort éternelle, en raison de la perte de la foi. C'est ce qui fait que la mort du corps est le signe de la mort éternelle, de la fin absolue, de la fin éternelle, du gouffre du néant dont l'enfer est l'image pour l'imagination. De l'enfer remontent les puissances du mal et elles envahissent le monde que Dieu leur arrache par le Christ, au fil de l'épée, de la croix. Une imagerie peut être splendide et à un moment donné nous égarer. Il faut donc les conserver tout en les démythologisant, en en conservant le sens spirituel.

16ème dimanche ordinaire (19 juillet)

Livre de Jérémie (23, 1-6)

Parole du Seigneur : Misérables bergers, qui laissent périr et se disperser les brebis de mon pâturage ! C'est pourquoi - ainsi parle le Seigneur, le Dieu d'Israël, contre les pasteurs qui conduisent mon peuple - A cause de vous, mes brebis se sont égarées et dispersées, et vous ne vous êtes pas occupés d'elles. Eh bien ! Moi je vais m'occuper de vous, à cause de vos méfaits, déclare le Seigneur. Puis je rassemblerai moi-même le reste de mes brebis de tous les pays où je les ai dispersées. Je les ramènerai dans leurs pâturages, elles seront fécondes et se multiplieront. Je leur donnerai des pasteurs qui les conduiront ; elles ne seront plus apeurées et accablées, et aucune ne sera perdue, déclare le Seigneur. Voici venir des jours, déclare le Seigneur, où je donnerai à David un Germe juste : il régnera en vrai roi, il agira avec intelligence, il exercera dans le pays le droit et la justice. Sous son règne, le royaume de Juda sera sauvé, et Israël habitera sur sa terre en sécurité. Voici le nom qu'on lui donnera : « Le-Seigneur-est-notre-justice ».

Écouter le prophète Jérémie comme s'il parlait, criait, invectivait aujourd'hui, pour notre aujourd'hui. En même temps l'épaisseur historique ne saurait être réduite, puisqu'il y a un présent et un futur. Le clergé chrétien devrait lire et méditer cette parole de Jérémie en tremblant. Mais le peuple chrétien n'est pas plus saint que le clergé chrétien, et pas plus saint que moi ; donc ne pas jouer non plus au laïc pharisien qui critique son Église. Mais c'est un fait que les brebis se sont dispersées, égarées et divisées, et cela très largement du fait des clercs et de la hiérarchie — et le peuple a suivi. L'unité s'est perdue et comment dans ces conditions rendre témoignage ? Où est notre sainteté, où est-elle visible ? En cherchant bien on la trouve cependant. Les œuvres et les fruits de sainteté sont partout, mais épars et dispersés, cachés. Il faut bien regarder, il faut *vouloir* regarder, donc surmonter le regard paresseux qui est le regard du monde (des media, de l'opinion, de mon entourage). Il y a l'hypocrisie (cette paresse) qui dit : montre-moi ton église et sa sainteté

et alors je croirai (peut-être). Génération hypocrite ! Même ceux qui ont eu Jésus n'ont pas cru (c'est rassurant !) Et ils disent : pourquoi votre clergé n'est-il pas marié comme nous. Ils ne savent pas ce que c'est que ce mystère : donner sa vie à Dieu. Se rendre libre pour Lui. Je sais, moi, ce que c'est qu'avoir femme et enfants et petits-enfants et comme je suis peu disponible pour Toi, mon Dieu que je passe le plus clair de ma vie à négliger.

Donc Dieu dit aux bergers d'Israël : Je rassemblerai moi-même le Reste de mon peuple. Or cela se fera de deux manières très distinctes : Je leur donnerai de bons pasteurs ; je vous les enlèverai et je les donnerai à d'autres. Mais les nouveaux, ne seront-ils pas comme les précédents ? Comment garantir la sainteté des nouveaux, sinon dans une perspective « idéale » ? Elle est là surtout pour juger la génération présente, par conséquent. Mais surtout je leur donnerai un Germe, un Roi messianique, Sauveur. Si c'est un roi temporel... Jérémie est un Juif qui attend un salut pour le temps présent ; mais on sait que ce Roi et ce nouveau Clergé, et ce peuple rassemblé de toute part, constituent un paradigme eschatologique que même l'Eglise historique ne saurait réaliser, sinon *in Christo*... L'Ancienne Alliance creuse une attente, la crée, mais son accomplissement historique n'est d'une certaine façon pas un accomplissement historique : la Croix plantée dans l'histoire est le Feu apporté sur la terre, d'en Haut. Elle est l'En-Haut en bas. Est-ce la fin des temps ? Ce n'est pas la fin du temps et donc ce n'est pas la fin des temps (comme les premiers chrétiens ont pu le croire plus ou moins, mais ils sont bien vite revenus à la réalité). Maintenant c'est un autre temps du monde, le temps d'après l'accomplissement, un temps tendu, car l'accomplissement n'est qu'in persona Christi, entièrement contenu en Lui qui contient tout — et il nous faudrait désormais devenir des spirituels, vivants en esprit et en vérité, et non plus des charnels idolâtres, rendant quotidiennement un culte aux idoles par l'appétit de notre nature, l'appétit de jouissance qui ne se convertit pas, qui résiste comme jamais. Moi-même, je sais que je suis un païen devant Toi, Seigneur, que je ne me laisse pas convertir, ce qui équivaldrait à vivre mes liens, désormais, selon le mode de l'Esprit (de l'amour patient qui espère tout, supporte tout, ne fait aucun mal, ne dit aucun mal etc., comme dit Paul un peu arrangé).

Psaume 22 (1-2ab, 2c-3, 4, 5, 6)

*Le Seigneur est mon berger :
je ne manque de rien.
Sur des prés d'herbe fraîche,
il me fait reposer.*

*Il me mène vers les eaux tranquilles
et me fait revivre ;*

*il me conduit par le juste chemin
pour l'honneur de son nom.*

*Si je traverse les ravins de la mort,
je ne crains aucun mal,
car tu es avec moi :
ton bâton me guide et me rassure.*

*Tu prépares la table pour moi
devant mes ennemis ;
tu répands le parfum sur ma tête,
ma coupe est débordante.*

*Grâce et bonheur m'accompagnent
tous les jours de ma vie ;
j'habiterai la maison du Seigneur
pour la durée de mes jours.*

Il est bien naturel que le psaume 22 suive la parole de Jérémie. Il dit que le Seigneur lui-même est mon Berger. Je suis sauvé si je me laisse conduire. Il faut l'entendre dans un sens absolu. Je peux bien traverser les ravins de la mort, je ne peux plus rien craindre. C'est donc que la traversée elle-même ne m'est pas épargnée, mais si je traverse la mort dans la confiance (la foi), alors à la fois je peux bien mourir, je ne meurs pas. Ce qui passe pour une contradiction énonce au plus près le renversement de la foi. Sans la foi, je ne vois pas que je puisse ressortir des ravins de la mort : je dévale jusqu'au fond, je me fracasse contre la roche, je suis démantibulé, il ne reste rien de moi. Mais si je traverse dans la foi, le sens de cette traversée, qui pourtant est bien la même, n'est plus le même, car je vois ce qui est voilé, je vois l'invisible, je vois la vérité de cette traversée qui est le mystère même de la vie pour tout le monde. Alors, avec les autres, nous ne parlons plus de la même chose, quoique cela demeure manifestement la même chose. Mais jusque dans mon trouble je vois Dieu, comme dit Job. On voit Dieu de manière brouillée, comme à travers les larmes, mais on le voit quand même. Dans la foi, ce qui est objet d'espérance (Hb 11,1) est « possédé », tout en restant objet d'espérance. Donc c'est l'espérance qui délivre effectivement son contenu. Tandis que l'absence d'espérance rend le contenu de l'espérance vide, le dissout, en fait le contenu même du désespoir (il n'y aurait pas de désespoir s'il n'y avait pas l'objet même d'un espoir qui nous soit représenté, et qui du même coup se dérobe, ne nous laisse que nos larmes pour pleurer, comme on dit).

Frères, vous qui autrefois étiez loin du Dieu de l'Alliance, vous êtes maintenant devenus proches par le sang du Christ. C'est lui, le Christ, qui est notre paix : des deux, Israël et les païens, il a fait un seul peuple ; par sa chair crucifiée, il a fait tomber ce qui les séparait, le mur de la haine, en supprimant les prescriptions juridiques de la loi de Moïse. Il voulait ainsi rassembler les uns et les autres en faisant la paix, et créer en lui un seul Homme nouveau. Les uns comme les autres, réunis en un seul corps, il voulait les réconcilier avec Dieu par la croix : en sa personne, il a tué la haine. Il est venu annoncer la bonne nouvelle de la paix, la paix pour vous qui étiez loin, la paix pour ceux qui étaient proches. Par lui, en effet, les uns et les autres, nous avons accès auprès du Père, dans un seul Esprit.

Vous, les païens, vous étiez loin du Dieu d'Israël. Vous n'avez pas besoin de devenir israélites et de subir les prescriptions mosaïques pour avoir accès au Dieu d'Israël, car par le Christ, vous avez d'un coup accès à Lui. Les prescriptions de Moïse sont juridiques, de droit positif, de droit juif, particulier, non divines. C'est le Christ, non le peuple juif, qui est Médiateur du vrai Dieu — et il l'est pour les Juifs aussi ! Les Juifs n'existent qu'en vue du christ. Maintenant, ils n'ont plus de raison d'être un peuple à part, d'un peuple *klēros*. Il n'y a plus qu'un seul peuple de Dieu et en vue de Dieu. Le peuple de la foi : la foi est le rapport spirituel à Dieu, le rapport à Dieu dans l'Esprit de Dieu, non le rapport institué par des règles. C'est donc dans un seul et même Esprit, spirituellement, que nous avons accès à Dieu par le Christ : dans l'Esprit de Dieu ou Dieu-Esprit ou Dieu-Union, nous avons accès à Dieu-Père ou Dieu-Principe ou Dieu absolu, sans principe ni origine, lui qui est origine de tout et principe de tout, et nous avons accès à Lui par Dieu-Fils ou Dieu engendré ou Dieu donné ou Dieu descendu vers nous, fait comme nous, mesuré à notre mesure, Dieu-frère, Dieu-compagnon, Dieu fait chair, Dieu passible, Dieu donnant sa vie, Dieu se laissant tuer par notre haine, notre farouche envie de nous passer de Lui cet emmerdeur, ce gêneur qui vient nous dire de nous aimer les uns les autres comme lui-même nous a aimé, d'aller jusqu'à donner notre vie à nos ennemis, de donner tout ce que nous avons, d'aimer follement en quelque sorte, à tout instant, tout ce qui se présente, frère loup, frère pauvre, frère rupin, frère moche, frère con, frère qui m'a trompé trahi, d'être empli d'amour pour eux, de leur donner ma chemise et tout ; et moi alors ma jouissance alors, mes sensations alors, mes biens alors, mon bien alors ? Est-ce que je vais installer le voisin gros et laid et inculte qui regarde TF1 du matin au soir, chez moi ? Ou la famille roumaine qui mendie à la porte de l'église ? Ce ne serait pas un service à leur rendre, de toute façon, on le sait, c'est bien connu, ils deviendraient des assistés des parasites, on leur donne le petit doigt ils vous mangent en entier, et sans reconnaissance, et ils deviennent

pareseux, et pas même un effort pour s'intégrer, des profiteurs, les pauvres, c'est la conclusion, si l'on fait quelque chose pour eux, c'est pour ça qu'il ne faut pas en faire trop, juste le minimum pour qu'on ne puisse pas dire qu'on les a laissés mourir de faim : le mi-ni-mum ! Il y a mille raisons plus raisonnables pour ne pas aimer son prochain que pour l'aimer, pour cette absurdité déraisonnable — ce qui ne veut pas dire qu'il faut leur vouloir du mal ; je ne fais pas de mal puisque je ne veux pas de mal. Mais il ne faut pas être « trop » bon. Dieu, tu es mort de ce minimum, et puis parce que tu t'es rendu franchement trop désagréable auprès des artisans du minimum ; tu les as énervés avec tes remarques sur leur hypocrisie. Ils t'ont mis au défi avec leur : « Donne-nous un signe... » Et tu les as encore plus énervés avec tes réponses et tes prétentions. Les artisans du minimum n'étaient pas là pour aimer leur prochain jusqu'à la gêne. Juste pour « aimer » leur prochain le minimum (artisans du minimum, ne pas l'oublier). Si l'on énerve trop les artisans du minimum, ils deviennent violents ; ils ont été violents avec Toi ; tu as pris leurs coups, tu as pris nos coups à tous car nous sommes tous habités par la haine de tous les gêneurs qui nous gênent. Nous bâtissons de toutes parts des murs de séparation, des murs de haine. Pas qu'à Berlin ou en Palestine. Donc, dans ta chair crucifiée, dit Paul... Mais si tu as tué la haine, pourquoi la haine est-elle toujours partout comme devant ? En toi, dans ta chair, dans ton âme de chair, tu as tué la haine en te laissant assassiner par la haine : tu l'as prise en plein cœur, en plein corps, en pleines mains, en pleins pieds, en plein côté, en pleine tête. Mais ceux qui t'ont crucifié ont pensé triompher et pensent encore aujourd'hui triompher. Donc tu n'as visiblement rien changé — car de nous rien ne peut être changé sans nous ; car tu ne veux rien changer sans nous, sans que devant ton amour si impuissant nous soyons ébranlés au point de nous convertir, de nous retourner vers toi, vers ton regard, vers la seule chose qui se mettrait à compter pour nous : l'amour, celui dont tu nous as aimés. Ta puissance est identique à ton impuissance ; les deux coïncident parfaitement. Nous retourner vers toi ; regarder l'amour qui aime et nous mettre à croire que c'est la seule chose qui vaut (paraboles de la perle, du trésor). Pour Dieu, dans son fils, par l'Esprit, Juifs et païens ne font plus qu'un seul peuple, une seule humanité. Or précisément, avant le Christ, les Hébreux, les Juifs étaient un peuple au milieu de nombreux peuples. Sa particularité n'était pas reconnue pour ce qu'elle était. Mais après le Christ, cette particularité est devenue flagrante, en même temps qu'elle devenait une particularité dont la raison d'être était supprimée, puisque désormais, ce pour quoi cette particularité existait était accompli, réalisé. Or c'est cela même qui rendait plus éclatante la particularité maintenue, et le peuple juif s'est mis à énerver les autres, comme lui-même s'était énervé du Messie né de son sein (le Salut vient des Juifs). Maintenant, il faut par excellence aimer les Juifs, comme il faut aimer ses ennemis, ceux avec qui il y a eu divorce. Car le Juif ne se maintient comme Juif qu'en ne reconnaissant pas le Christ comme le Messie venu accomplir les

Écritures et accomplir la vocation même d'Israël depuis ses origines abrahamiques. Car le Christ est à Israël ce qu'Isaac est à Abraham, mais dans un rapport en même temps inversé, puisqu'Abraham ne tue pas son fils, tandis qu'Israël tue Jésus, son fils, fils de Jacob, fils de Jessé, fils de David. Le Juif qui reconnaît le Christ n'a plus besoin de son identité d'opposant, car en devenant chrétien, il ne perd rien de son héritage juif (comme héritage *spirituel*, non ethnique ni national, politique, social, culturel...). C'est pourquoi tout le contenu juif est conservé, mais comme figure, puisque c'est toujours le sens spirituel qui donne sens au sens juridique, historique etc. Mais un Juif ne veut pas du sens « spirituel », il veut le « vrai » sens, au sens du sens réel, celui qui lui correspond, qui correspond à son effectivité juive : c'est ce qu'on appelle le sens « charnel », car l'effectivité juive est une effectivité charnelle, terrestre, non spirituelle, tournée vers l'accomplissement eschatologique, parousique. En tuant la haine en Lui, le Juif Jésus a pour toujours fait du peuple juif le signifiant de cette haine, le désigne pour toujours comme objet de haine. Maintenant que la chrétienté est morte (Dieu soit béni !) les Juifs ne sont plus objet de haine pour les chrétiens. Mais il y a l'Islam pour prendre le relais ! Je dirais même que l'Islam est né en haine des deux autres monothéismes, ses aînés. Il est le frère jaloux, envieux, complexé. Car si Mohammed avait été accueilli par les communautés juives (il n'a eu affaire qu'à des communautés pseudo chrétiennes, en simplifiant et en résumant bien grossièrement), il serait devenu un monothéiste judéo-chrétien... Mais après tout, l'Islam n'est-il pas une religion judéo-chrétienne, une sorte de chimère judéo-chrétienne ? Je ne le dis pas seulement dans un sens péjoratif ! Si l'universalisme chrétien est difficile à combattre, en revanche, la particularité juive est facile à identifier et à cibler : elle est donc l'ennemi idéal et définitif qui donne sa raison d'être au fait musulman d'être « anti », contre le monde qui l'humilie. Le Juif représente donc l'argent (ce n'est pas original ni nouveau ; voir ce qu'en dit G. Simmel dans la *Philosophie de l'argent*). Surtout, le Juif représente tout ce qui est occidental et finalement tout ce qui n'est pas arabe, ou pas musulman. Le Juif serait diffus, universel, quasi chrétien, si le destin du monde ne l'avait pas conduit à créer un État au cœur d'un monde désormais musulman : un État comme un porte-avions occidental en plein milieu de chez eux, une humiliation pour toujours, jusqu'au nouvel Holocauste, quand cet État sera incendié comme Sodome et Gomorrhe. Dans la postmodernité, le nationalisme juif (« hébreu ») restera le dernier nationalisme, entretenant par réaction le nationalisme arabe (islamique). Comme je me suis détourné du sens spirituel des Écritures, pour m'intéresser au sens historique !

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc (6, 30-34)

Après leur première mission, les Apôtres se réunissent auprès de Jésus, et lui rapportent tout ce qu'ils ont fait et enseigné. Il leur dit : « Venez à l'écart dans un endroit désert, et reposez-vous un peu. » De fait, les arrivants et les partants étaient si nombreux qu'on n'avait même pas le temps de manger. Ils partirent donc dans la barque pour un endroit désert, à l'écart. Les gens les virent s'éloigner, et beaucoup les reconnurent. Alors, à pied, de toutes les villes, ils coururent là-bas et arrivèrent avant eux. En débarquant, Jésus vit une grande foule. Il fut saisi de pitié envers eux, parce qu'ils étaient comme des brebis sans berger. Alors, il se mit à les instruire longuement.

Les apôtres missionnaires, la mission qui fait l'Église comme des rayons à partir du Soleil. Après cette première fois, ce premier vol libre, retour vers le Seigneur, et ils racontent, et c'est le bonheur, même si certains ont connu quelques déboires ; car ils ont œuvré pour le Seigneur, pour celui qu'ils admirent. Ils n'auraient pris que des gifles pour lui qu'ils seraient revenus contents. Jésus leur dit de se reposer un peu, juste un peu. Or il y a foule : impossible de se reposer ; il faut donc s'écarter, s'éloigner, aller au désert. Jésus sait bien ce qui les attend. Embarquement pour un endroit tranquille. Il y aura eu au moins cette petite navigation pour se reposer, se retrouver entre soi. Car à terre, il n'est plus question de se reposer. Les gens sont dans une telle attente, un tel manque de bonheur ; ils ont bien vu qu'ils avaient affaire à un sauveur, et eux qui sont des simples, qui croient encore en Dieu et en toutes sortes de forces cachées, sont comme des mendiants ou des paralytiques qui tendent la main pour une aumône, celle qui les sauverait pour de bon de la misère, du malheur, de l'usure, de leur destin. En mettant pied à terre, Jésus est ému de voir cette « grande foule » ; pour l'Église, le repos est pour plus tard. Que fais Jésus pour cette foule qui se presse autour de lui ? Il les instruit *longuement*. Que leur dit-il ? On ne connaît pas les mots de ce jour-là, mais tout l'Évangile nous en donne l'esprit. Ce qui est décisif, c'est l'élévation de la parole à un véritable sacrement. Puisqu'elle est la Parole qui parle. Il n'y a pas besoin d'être savant et cultivé pour entendre cette parole-là. Tout le monde a assez d'intelligence : c'est le cœur qui entend, s'il veut bien écouter. Jésus dit quelque chose de nouveau, il le dit avec simplicité et autorité, d'une autorité tranquille. Il s'adresse à des Juifs, mais sans doute à une population mélangée, puisque par exemple les Galiléens ne sont pas tous juifs. Ils ont tous un peu de culture biblique (il n'y en a pas d'autre pour eux : les chants, les récits, les contes sont tous bibliques) et Jésus fait fond sur cette culture, pour atteindre les cœurs, les âmes. A des Indiens du bord du Gange, il aurait dit en substance la même chose, mais un peu autrement, avec d'autres mots. Même parole, avec des mots différents. Contingence des mots, médiation des mots, unique Parole qui parle. Parole-Personne. Jésus ne peut pas se reposer d'être qui il est, et

les gens le poursuivent, non pour devenir de bons je ne sais quoi, pas encore de bons chrétiens, mais pour obtenir quelque chose, gagner quelque chose. Jésus n'a jamais sous-estimé l'intérêt des humains ; il ne joue pas l'illusoire, puritaine, kantienne carte du désintéressement : Jésus parle tout de suite de récompense, de calcul d'intérêt. Pendant ce temps-là, il ne se repose pas, oublie totalement qu'il faudrait renvoyer les gens. Comme dit la prière d'Ignace, que récitent les scouts : « ...à travailler sans chercher le repos, à nous dépenser sans attendre d'autre récompense que celle de savoir que nous faisons votre sainte volonté ». Le désintéressement naît d'un intérêt suprême, et d'un mouvement intérieur d'oubli, dans le feu de l'action.

17ème dimanche ordinaire (26 juillet)

Deuxième livre des Rois (4, 42-44)

Il y avait alors une famine dans le pays. Sur la récolte nouvelle, quelqu'un offrit à Élisée, l'homme de Dieu, vingt pains d'orge et du grain frais dans un sac. Élisée dit alors : « Donne-le à tous ces gens pour qu'ils mangent. » Son serviteur répondit : « Comment donner cela à cent personnes ? » Élisée reprit : « Donne-le à tous ces gens pour qu'ils mangent, car ainsi parle le Seigneur : On mangera, et il en restera. » Alors, il les servit, ils mangèrent, et il en resta, selon la parole du Seigneur.

Élisée est de ceux qui n'ont qu'une parole. La parole a autorité. Elle prononce. Elle dit, et ainsi est-il fait. Non pas de l'autorité de monsieur Élisée, mais de son autorité prophétique, celle qui profère la Parole même : *car ainsi parle le Seigneur*. Élisée tire donc son autorité de sa foi, une foi qui n'est pas hésitante. C'est pourquoi Dieu lui permet de soulever les montagnes. Et en raison de sa foi, il donne. Il ne garde pas pour lui le don qui lui est fait. Son serviteur lui fait la même réponse de bon sens que les apôtres à Jésus : vingt pains d'orge pour cent personnes ! Mais il insiste : donne ! De sorte que le don devient celui de Dieu. Le pain de Dieu, comme la manne. Telle est la signification spirituelle du récit. Qu'en a-t-il été de la réalité historique qui a été ainsi transformée en légende (*legenda*, ce qu'il faut lire, retenir) ? On ne le saura pas et on peut dire que cela n'a pas d'importance, comme pour la plupart des miracles, des *mirabilia* de Dieu. La mémoire collective a retenu un événement à partir de la signification qu'il a produite ; à partir de cette signification est construite l'interprétation de l'événement, et à partir de cette interprétation, l'événement lui-même comme récit. En temps de famine, Élisée a donné. Il a donné le pain qu'il avait. Le peuple s'en est souvenu comme d'un miracle. Cela serait donc dérisoire et absurde de

nier le « miracle », puisque celui-ci tient précisément dans le don, don du prophète, don de l'homme de Dieu, don de Dieu. Par lui, il y a eu du pain.

Psaume 144 (10-11, 15-16, 17-18)

*Que tes œuvres, Seigneur, te rendent grâce
et que tes fidèles te bénissent !
Ils diront la gloire de ton règne,
ils parleront de tes exploits.*

*Les yeux sur toi, tous, ils espèrent :
tu leur donnes la nourriture au temps voulu ;
tu ouvres ta main :
tu rassasies avec bonté tout ce qui vit.*

*Le Seigneur est juste en toutes ses voies,
fidèle en tout ce qu'il fait.
Il est proche de ceux qui l'invoquent,
de tous ceux qui l'invoquent en vérité.*

Ce qui est instructif de la foi juive, de la foi de nos ancêtres dans la foi, c'est l'enchaînement des thèmes ou des motifs. La communauté de la Création, dans laquelle la nature et les hommes croyants, fidèles, mettant leur confiance dans le Dieu de la Genèse, proclament ensemble sa « gloire ». Qu'est-ce que la gloire ? La manifestation, mais grande, brillante, exaltante. C'est la joie, l'exaltation d'être créé et de se retourner avec cette joie vers le Créateur. Le deuxième thème est celui de la « providence » : C'est Dieu qui donne, nourrit, prend soin. C'est une manière de voir la nature comme d'une part la créature de Dieu, et de la voir comme bonne, juste, car Dieu est juste en tout ce qu'il fait. Pourtant, je connais quelqu'un qui pense que le monde est mauvais (ce qui est manifeste par un côté, mais un côté seulement) et qu'il ne peut donc pas être l'œuvre de Dieu, d'un dieu « bon ». Je ne vais pas m'attaquer ici et maintenant à la question du mal et de la théodicée. Du moins peut-on comprendre celui qui voit surtout le mal, le règne animal comme règne de prédation, le règne humain comme règne du mal (Jésus lui-même parle bien du prince de ce monde pour parler du Mauvais). Erreur de calcul du Bon Dieu ? Les Juifs, en dépit de tout, voire de l'évidence la plus catastrophique, continue de pratiquer la langue de bois : le Seigneur veille, il est bon, tout ce qu'il a fait (c'est à dire tout) est bon et réussi. Dieu n'a pas fait d'erreur. Il n'empêche : la foi, face à l'évidence du mal, a du mal... La Bible est remplie de maux ! En fait, l'évidence est plutôt celle du monde lui-même, comme il va. Il ne pourrait être un autre ; il ne pourrait pas y avoir un monde différent et, au fond, il va de soi que le

monde soit comme il est, à la fois magnifique et plein d'obstacles, voire d'horreurs. Un monde qui offre de la résistance. Le dire d'un mot est très réducteur, tant qu'on n'a pas fait le choix (seul choix jugé sérieux) de la protestation, de la révolte (celle de Job), devant le vrai malheur, celui qui écrase pour de vrai et que Dieu « permet ». Point de vue naïf, évidemment : pourquoi Dieu permet-il ? En faisant le raisonnement par l'absurde, on peut bien conclure que si Dieu ne permettait pas, il n'y aurait tout simplement pas de monde, puisque celui-ci serait immobilisé dans le bien (il serait sage comme une image). Mais quel bien ? Celui résultant de l'absence de mal ? L'absence de ce qui fait mal ? S'il n'y avait que des Staline ou des Nabuchodonosor ! Mais il y a l'enfant qui meurt d'une leucémie, ou fait une chute mortelle sous les yeux de sa mère qui, comme Rachel, « ne veut pas être consolée ». Ce qui est douloureux, c'est le hiatus provoqué par la mise au monde des êtres « spirituels » que nous sommes. A la fois nous aspirons à un monde parfait, sans accident, sans manque, sans souffrance, et à la fois nous sommes jetés dans un monde réellement chaotique, livré au hasard, aux tremblements de terre etc. Il y a bien sûr la théorie d'un manque de foi originel, d'une humanité détournée de Dieu. Comment vivrais-je la mort d'un enfant si j'avais la foi ? La douleur humaine serait bien là. Et si c'était la révolte contre la douleur et la souffrance, le procès fait à Dieu, qui étaient l'erreur de jugement ? Je vais scandaliser en disant que dans la foi, les souffrances, celles qu'évoque Paul par exemple, n'ouvrent aucun procès contre Dieu, font partie de la vie, sont acceptées comme provisoires, un provisoire inévitable dans un monde provisoire, puisqu'il n'a pas encore atteint son but. C'est vrai même d'Auschwitz, même du malheureux torturé de manière horrible ? C'est là seulement que le cœur humain invente un mal sans commune mesure avec le mal naturel et accidentel. Et devant cette horreur du cœur humain, Dieu bouge, Dieu vient, Dieu se laisse outrager et assassiner, pour que rien de ce mal inventé ne Lui demeure étranger, qu'il le sauve. Mais on voit que sans la foi et en dehors de la foi, il n'y a que scandale, et même entendre parler de la croix sans la foi produit un effet de scandale. Or Dieu ne va pas se mettre à arrêter en vol les balles ou les bombes tirées sur l'ennemi (un pauvre bougre à qui on a donné un fusil, un malheureux père de famille dont les enfants vont être orphelins dans la minute qui va suivre, et veuve sa femme). Ou se mettre à regretter d'avoir fait ce monde et le noyer sous un nouveau Déluge ; cela ferait réchauffé ; et justement, le discours d'un Dieu qui regretterait quelque chose est un discours d'avant, un discours qui n'a pas encore envisagé un Dieu sauveur donnant sa vie. Dieu ne regrette rien, il accomplit son œuvre dans un Don absolu, le Don de Celui qui recueille en Lui toute la casse du monde, qui guérit toute douleur. Mais auparavant, il y a eu douleur. Quand je suis immergé dans la douleur, je la vis, mais la vivant, elle n'est plus en rien spectaculaire, horrible au sens de qui fait frémir d'horreur celui qui la regarde (et non pas qui la vis). Donc aller jusqu'à dire : que sais-tu de ce qu'il souffre ? Il souffre, mais il est bien là, et tant

qu'il n'est pas mort, il vit, et s'il réussit à se donner la mort pour faire cesser ses douleurs, on ne peut que se taire, respecter, mais ce fut l'acte d'un vivant pour qui la mort a gardé, paradoxalement, quelque chose de positif.

Je reviens au psaume ! Le premier motif découle du second : parce que Dieu donne la manne, je rends grâce ; je ne pense plus au mal. L'idée du mal s'éloigne. Alors (troisième motif) je tiens le discours que Dieu est très bien, que tout ce qu'il fait est juste et bon. Mais (dernier motif) tout cela ne peut être entendu, donc n'est audible que dans la foi. A la foi celui qui invoque Dieu. Seulement alors la boucle est bouclée. Dans la foi je reçois le monde comme bon ; dans la foi je rends grâce, dans la foi je reçois tout ce qui m'advient comme un don.

Lettre de saint Paul Apôtre aux Éphésiens (4, 1-6)

Frères, moi qui suis en prison à cause du Seigneur, je vous encourage à suivre fidèlement l'appel que vous avez reçu de Dieu : ayez beaucoup d'humilité, de douceur et de patience, supportez-vous les uns les autres avec amour ; ayez à cœur de garder l'unité dans l'Esprit par le lien de la paix. Comme votre vocation vous a tous appelés à une seule espérance, de même il n'y a qu'un seul Corps et un seul Esprit. Il n'y a qu'un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui règne au-dessus de tous, par tous, et en tous.

Paul ne se plaint pas d'être en prison ; et quand il est condamné, sait qu'il va être décapité, il ne tremble pas mais dit : je me suis bien battu pour mon Seigneur, je vais recevoir la récompense du vainqueur (toujours sportif, Paul !) La souffrance dans la foi devient martyr, et le martyr donne la clé du « sens » de la souffrance, puisqu'il est la seule manière juste de la vivre. Toute autre manière est aveugle, malheureuse ; mais moi-même qui vis dans le péché, comment en vouloir à ceux qui ne comprennent pas, pour qui c'est du chinois ?

Les mots de Paul, il faudrait les avoir présents à l'esprit nuit et jour ; ils reposent sur le principe d'unité qui est ce que réalise l'Amour. Soyez UN. Concrètement, cela se traduit par les trois mots : humilité, douceur, patience. Par exemple dans l'éducation, par exemple dans la vie conjugale... Les trois, avec amour et par amour, ne font rien d'autre que la sainteté. Ce n'est pas elle qui produit l'unité, mais elle la trouve : œuvre de Dieu. Car c'est de Lui que proviennent l'unité et l'unicité, de l'espérance qui finalise, du corps qui réalise (qui constitue la réalisation), de l'Esprit (d'Amour) qui fait, qui œuvre (dans le cœur).

Jésus était passé de l'autre côté du lac de Tibériade (appelé aussi mer de Galilée). Une grande foule le suivait, parce qu'elle avait vu les signes qu'il accomplissait en guérissant les malades. Jésus gagna la montagne, et là, il s'assit avec ses disciples. C'était un peu avant la Pâque, qui est la grande fête des Juifs. Jésus leva les yeux et vit qu'une foule nombreuse venait à lui. Il dit à Philippe : « Où pourrions-nous acheter du pain pour qu'ils aient à manger ? » Il disait cela pour le mettre à l'épreuve, car lui-même savait bien ce qu'il allait faire. Philippe lui répondit : « Le salaire de deux cents journées ne suffirait pas pour que chacun ait un petit morceau de pain. » Un de ses disciples, André, le frère de Simon-Pierre, lui dit : « Il y a là un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ! » Jésus dit : « Faites-les asseoir. » Il y avait beaucoup d'herbe à cet endroit. Ils s'assirent donc, au nombre d'environ cinq mille hommes. Alors Jésus prit les pains, et, après avoir rendu grâce, les leur distribua ; il leur donna aussi du poisson, autant qu'ils en voulaient. Quand ils eurent mangé à leur faim, il dit à ses disciples : « Ramassez les morceaux qui restent, pour que rien ne soit perdu. » Ils les ramassèrent, et ils remplirent douze paniers avec les morceaux qui restaient des cinq pains d'orge après le repas. A la vue du signe que Jésus avait accompli, les gens disaient : « C'est vraiment lui le grand Prophète, celui qui vient dans le monde. » Mais Jésus savait qu'ils étaient sur le point de venir le prendre de force et faire de lui leur roi ; alors de nouveau il se retira, tout seul, dans la montagne.

Une grande foule le suivait. Il se retira, seul, dans la montagne. Entre les deux, l'œuvre de Dieu, avec son paradoxe, le grand écart d'un messie non roi. Les gens sont malades ou on mal, ou transportent des malades : entraide humaine, lutte pour la vie, compassion. Jusqu'à un certain point, on ne laisse pas tomber son prochain, car chacun est le prochain de son voisin ; cela s'appelle la solidarité. Beau spectacle en cinémascope : Jésus gagne la montagne, s'assied avec ses disciples et voit la foule, en bas, qui monte vers eux. Jésus se saisit de cette parabole en action pour instruire les apôtres de leur mission : donner à manger aux hommes. La Pâque est en vue. Le pain qu'on ne laisse pas lever, le pain de l'urgence. Comment la question de Jésus est-elle formulée ? Elle commence par *où*. Car la réponse est : pas ailleurs qu'ici. Acheter. La réponse est : sans rien payer, comme chez le prophète. Il faut qu'ils aient à manger. Faut-il les renvoyer en bas, vers le monde, pour un pain qui ne nourrit pas pour longtemps ? Ailleurs il avait dit : *donnez-leur vous-mêmes à manger*. C'est toujours pareil. Jean précise que c'est André qui lui dit qu'il y a un jeune garçon qui a à manger. Car Jésus n'aurait rien fait à partir de rien. Il ne refait pas la Création, il l'accomplit, il la divinise. Du pain d'orge et des poissons il va faire une nourriture eschatologique. La nourriture des

Fins dernières. Les gens n'en savent rien, mais ce qu'ils vont vivre sera le signe de ce qu'ils pourront comprendre s'ils veulent bien chercher et trouver, réfléchir. Si l'on n'a pas envie, on ne risque pas de trouver. Seuls ceux qui cherchent trouvent. Quand Picasso dit qu'il ne cherche pas, c'est en vérité parce qu'il cherche sans arrêt, et du coup il n'arrête pas de trouver. Trouver et chercher deviennent synonymes. Mais il y a ceux qui ne font rien. Ce sont ceux qui se plaignent le plus, récriminent le plus, critiquent le plus, se scandalisent le plus vite.

Dès qu'André a parlé du jeune garçon prévoyant (ce jeune garçon est un mystère : où sont passés ses parents, pourquoi a-t-on fait attention à son pique-nique à lui plutôt qu'à un autre si autre il y a, ce qui est tout de même probable, mais bon ! c'est lui qu'André a repéré, un jeune garçon de douze ans par exemple, comme Jésus au Temple sans ses parents, pas un vieux), Jésus dit : « faites-les asseoir. » Jésus commande, prend en main les opérations, sait ce qu'il va faire, ce qu'il est déjà en train de faire : de cette foule une *ecclési*a, une assemblée mangeant le même pain et le même poisson. Ce sera le travail de l'Église apostolique. Jésus rend grâce. Jésus s'en remet toujours à son Père car Lui-même n'est nullement dans la puissance. Il la tient d'être aimé du Père et de l'aimer, de se recevoir de Lui et de tout recevoir de Lui. Donc l'action de grâce commence par : « Père... Je te rend grâce de ce que tu m'exauces toujours. Tu sais pourquoi il convient de nourrir tous ces gens qui ont faim. La faim au ventre rend sourd à la faim de ta Parole, à la faim de moi, mais quand ils auront mangé, peut-être que quelques-uns se mettront à écouter. Tu sais lesquels écouteront et lesquels s'en retourneront simplement pour raconter la bonne affaire, l'affaire épatante qu'ils auront faite : se faire nourrir gratis. Mais ne les juge pas, car ils sont comme des brebis sans berger et ils ne sont pas prêts pour la Parole. Certains ne la recevront que dans le face-à-face avec Toi, avec Nous. » Bref, Jésus rend grâce à Dieu. Ce pain va être comme la manne : pain de dieu, pain descendu du Ciel, pain signifiant la vie éternelle.

Après que tout le monde a bien mangé, n'a plus faim, Jésus dit *que rien ne soit perdu*. Ce pain a donc une suite. Comme il y a « création continue » ou « création continuée », il y a pain continué. Ce pain va continuer son œuvre. Il revient ici et remplit douze paniers, un pour chaque apôtre. C'est assez clair que maintenant c'est à vous de continuer mon travail, de donner gratuitement ce pain qui vient de moi, qui bientôt sera moi, car c'est moi que vous donnerez à manger, comme dans la prochaine Apocalypse, Jean qui mangera le Livre de la Parole, le Livre vivant, la Parole vivante. Je suis Chair parlante, Parole faite Chair, Parole divine faite Chair divine. Le pain est Parole, la Parole est pain. Quand on mangera de ce Pain, on saura qu'on mange une Parole. Cette Parole sera JE SUIS. *YH*.

Ca y est, les gens ont vu le signe, le miracle ! Comme les Nègres veulent prendre Tintin pour le mettre sur leur trône, les gens ont compris que celui-là serait bien pour chef, pour roi, sur le trône de David. Comment

Jésus fait-il pour s'enfuir ? Les apôtres assurent le service d'ordre, retiennent les gens : Laissez-Le tranquille, rentrez chez vous ! Et comme ils sont grégaires, ils suivent ce qu'on leur dit. S'il y en avait un qui voyait les choses autrement, qui voulait se faire disciple, il resterait avec les apôtres, c'est eux qu'ils suivraient, sachant que de tous, Jésus est la raison d'être cachée dans la montagne, qui a besoin de se retrouver avec sa Vérité, avec Soi, avec son Père, avec Celui dans lequel ils se parlent, le Père et Lui. Silence. Désert. Avant de redescendre, avant de remonter vers la Ville qui tue ses prophètes.

18ème dimanche ordinaire (2 août)

Livre de l'Exode (16, 2-4.12-15)

Dans le désert, toute la communauté des fils d'Israël récriminait contre Moïse et son frère Aaron. Les fils d'Israël leur dirent : « Ah ! Il aurait mieux valu mourir de la main du Seigneur, au pays d'Égypte, quand nous étions assis près des marmites de viande, quand nous mangions du pain à satiété ! Vous nous avez fait sortir dans ce désert pour faire mourir de faim tout ce peuple assemblé ! » Le Seigneur dit à Moïse : « Voici que, du ciel, je vais faire pleuvoir du pain. Le peuple sortira pour recueillir chaque jour sa ration quotidienne, et ainsi je vais le mettre à l'épreuve : je verrai s'il obéit, ou non, à ma loi. « J'ai entendu les récriminations des fils d'Israël. Tu leur diras : 'Après le coucher du soleil, vous mangerez de la viande et, le lendemain matin, vous aurez du pain à satiété. Vous reconnaîtrez alors que moi, le Seigneur, je suis votre Dieu.' » Le soir même, surgit un vol de cailles qui recouvrirent le camp ; et, le lendemain matin, il y avait une couche de rosée autour du camp. Lorsque la couche de rosée s'évapora, il y avait, à la surface du désert, une fine croûte, quelque chose de fin comme du givre, sur le sol. Quand ils virent cela, les fils d'Israël se dirent l'un à l'autre : « Mann hou ? » (ce qui veut dire : Qu'est-ce que c'est ?) car ils ne savaient pas ce que c'était. Moïse leur dit : « C'est le pain que le Seigneur vous donne à manger. »

Le vol de cailles, on comprend : c'est la chance pour Moïse de remonter dans les sondages. Le pain de la manne est plus mystérieux. Qu'ont-ils ramassé au juste dans le désert ? Il reste que la mémoire légendaire en a fait une nourriture providentielle, mais en même temps dont le peuple s'est lassé : manger toujours la même chose, vivre d'eucharistie, ce n'est pas longtemps supportable. La leçon est la suivante : Le peuple est incrédule et ingouvernable ; malgré tout, Dieu reste imperturbablement provident et à l'écoute, mais pas à la manière désirée par un peuple obtus et matérialiste ; le Seigneur lève juste ce qu'il faut d'obstacles pour que l'homme puisse se tourner vers Lui, puisse se rendre disponible : le fera-

t-il ? Nous sommes « mis à l'épreuve » par la vie : vers quoi vais-je me tourner ?

Psaume 77 (3.4ac, 23-24, 25.52a.54a)

*Nous avons entendu et nous savons
ce que nos pères nous ont raconté ;
nous le redirons à l'âge qui vient,
les titres de gloire du Seigneur,*

*Il commande aux nuées là-haut,
il ouvre les écluses du ciel :
pour les nourrir il fait pleuvoir la manne,
il leur donne le froment du ciel ;*

*chacun se nourrit du pain des Forts,
il les pourvoit de vivres à satiété.
Tel un berger, il conduit son peuple,
Il les fait entrer dans son domaine sacré.*

Le livre de l'Exode relate l'attitude peu glorieuse du peuple, que Moïse doit conduire, soutenir à bout de bras. Le psaume en fait une action de grâce ; la manne écoeurante devient le pain des Forts. Forts grâce à Dieu, glorieux de sa Gloire. On ne se souvient plus de l'incrédulité, de la nuque raide ; Dieu a sauvé. Dans la culture juive est entré grâce à la manne un terme nouveau, une pièce du puzzle — et c'est cela qui est prophétique : la pain du ciel. Les parole de Jésus pourront résonner...

Lettre de saint Paul Apôtre aux Éphésiens (4, 17.20-24)

Frères, je vous le dis, je vous l'affirme au nom du Seigneur : vous ne devez plus vous conduire comme les païens qui se laissent guider par le néant de leur pensée. Lorsque vous êtes devenus disciples du Christ, ce n'est pas cela que vous avez appris, si du moins c'est bien lui qu'on vous a annoncé et enseigné, selon la vérité de Jésus lui-même. Il s'agit de vous défaire de votre conduite d'autrefois, de l'homme ancien qui est en vous, corrompu par ses désirs trompeurs. Laissez-vous guider intérieurement par un esprit renouvelé. Adoptez le comportement de l'homme nouveau, crée saint et juste dans la vérité, à l'image de Dieu.

Comme il est difficile de ne plus se conduire comme des païens ! D'une part toute notre nature, nos désirs, nos pulsions, nous y poussent, et d'autre part le monde ambiant. Comment parler la même langue ? Ma chair reste païenne, mais elle ne cesse d'entendre résonner une Parole qui lui dit : regarde-moi, tourne vers Moi le regard de ton âme, laisse

l'emporter dans ton cœur un autre désir, et que toute ta chair se laisse entraîner. Et les autres autour qui ne cessent pas d'objecter : *où est-il, ton Dieu ? Tu crois encore ?* Paul, à propos de la conversion, parle d'une véritable création, tellement c'est une nouveauté (incompréhensible pour la simple nature). *Créature nouvelle, homme nouveau, créé saint et juste...* Le païen n'est pas en contradiction avec lui-même ; il suit sa nature. Le chrétien au contraire est en guerre intestine, en conflit avec soi-même aussi longtemps qu'il n'a pas tout quitté pour suivre le Christ — et je sais que je peux le faire intérieurement, en esprit et en vérité, dans ma condition présente, dans mon état de vie, puisqu'il n'y a aucun recoin de la création, aucune action qui ne puissent être objet d'amour : humilité, douceur, patience... Pas besoin de vivre cloîtré pour accéder à la sainteté, même si c'est plus « facile » — mais c'est tellement peu facile, si contraire à la nature, de renoncer ! Pourtant, je devrais être transporté d'enthousiasme par un programme aussi merveilleux : devenir à l'image de Dieu même.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Jean (6, 24-35)

La foule s'était aperçue que Jésus n'était pas là, ni ses disciples non plus. Alors les gens prirent les barques et se dirigèrent vers Capharnaïm à la recherche de Jésus. L'ayant trouvé sur l'autre rive, ils lui dirent : « Rabbi, quand es-tu arrivé ici ? » Jésus leur répondit : « Amen, amen, je vous le dis : vous me cherchez, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés. Ne travaillez pas pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui se garde jusqu'à la vie éternelle, celle que vous donnera le Fils de l'homme, lui que Dieu, le Père, a marqué de son empreinte. » Ils lui dirent alors : « Que faut-il faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? » Jésus leur répondit : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. » Ils lui dirent alors : « Quel signe vas-tu accomplir pour que nous puissions le voir, et te croire ? Quelle œuvre vas-tu faire ? Au désert, nos pères ont mangé la manne ; comme dit l'Écriture : Il leur a donné à manger le pain venu du ciel. » Jésus leur répondit : « Amen, amen, je vous le dis : ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain venu du ciel ; c'est mon Père qui vous donne le vrai pain venu du ciel. Le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. » Ils lui dirent alors : « Seigneur, donne-nous de ce pain-là, toujours. » Jésus leur répondit : « Moi, je suis le pain de la vie. Celui qui vient à moi n'aura plus jamais faim ; celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif.

Évangile eucharistique, suite. Le sens du pain, suite. Manger, point. Être rassasié, point. Non, pas point ! Le miracle ne fait même plus signe : les ventres pleins ne se posent pas de questions, ne se retournent pas vers Celui qui a donné — ou alors c'est pour le faire roi, un roi qui donnerait à manger *gratis*. Jésus est forcément consterné (mais pas étonné : il connaît

le cœur de l'homme, sa cupidité primordiale) et il leur fait la leçon. D'abord il leur fait comprendre que pour obtenir du pain, il faut travailler ; la multiplication des pains a été une fête, une noce, une exception extra-ordinaire, un *signe* ; en aucun cas elle ne saurait devenir une habitude. Comme de communier par habitude. Sans avoir travaillé à l'œuvre de Dieu. Les gens honnêtes demandent sincèrement à Jésus : que devons-nous faire ? Pour le travail que tu dis. Travailler pour la nourriture que Dieu vous donnera. Elle sera donc comme un salaire. Quand Jésus donne à manger *gratis*, c'est comme une opération publicitaire. Ensuite ce n'est plus gratuit. Il faut donc travailler dans le champ de Dieu, dans la vigne du Seigneur, dans son domaine, sur ses terres. Sur la terre. Or la réponse de Jésus est paradoxale (ce n'est pas la première fois !) *A travailler aux œuvres de Dieu* (au pluriel), Jésus répond par *l'œuvre de Dieu* au singulier. Ce que Dieu fait. C'est que vous croyiez en moi. C'est Lui (non la chair ni le sang). Il donne son Esprit. Travailler au don de l'Esprit ; on redescend vers les œuvres au pluriel, vers le multiple, le monde. L'œuvre de Dieu, ce n'est pas vous qui la faites ; et pourtant vous pouvez y travailler. Serveurs inutiles ? Oui du point de vue de l'œuvre ; mais pas du tout du point de vue de la métamorphose, de la transformation intérieure, bref, de la conversion du serviteur. Dieu ne demande pas autre chose sinon que l'on se dispose à servir, qu'on se mette à disposition de sa vigne et de sa moisson. Et son œuvre effective, son champ, sa vigne, sa moisson, ne sont rien que cette conversion même. Il n'y a pas le sujet (moi) d'un côté, et l'objet (le règne de Dieu) de l'autre. Le sujet est l'objet même. Le règne de Dieu, c'est la conversion du sujet.

Les gens veulent bien croire en Dieu et travailler pour Lui. Mais que cela consiste à croire en cet homme qui est ici devant eux... Il leur faut un signe qui vaille preuve. Or Jésus ne leur donne pas d'autre signe que lui-même : il est le pain qui donne la vie éternelle. Celui qui croit... La multiplication des pains, les ventres pleins ont été des signes, mais les signes pour se tourner vers Celui qui fait signe, qui est le Signe de Dieu. Le signe en Personne. Le Sème de Dieu. Croire en Jésus suppose de le regarder vraiment, d'écouter vraiment, de s'étonner vraiment, de se laisser toucher vraiment ; alors, comme dit Paul, le voile tombe. Une évidence divine se laisse pénétrer : Seigneur, je crois... mais augmente en moi la foi... je ne sais pas prier... j'ai la foi comme la rosée du matin... Il est très facile de se détourner de Dieu comme de se détourner de son Fils : il suffit de ne pas consentir à se laisser arracher à soi-même au profit d'un Autre. C'est une question de préférence. Zachée a été curieux de Jésus. Cela a suffi. Celui qui se fait curieux de Jésus est pris... Même le jeune homme riche est pris ; sinon il ne serait pas triste ; il repartirait indifférent. Mais il avait fait la démarche d'aller vers Jésus, et Jésus avait posé sur lui son regard et l'avait aimé (pas seulement trouvé sympathique).

19ème dimanche ordinaire (9 août)

Premier livre des Rois (19, 4-8)

Le prophète Élie, fuyant l'hostilité de la reine Jézabel, marcha toute une journée dans le désert. Il vint s'asseoir à l'ombre d'un buisson et demanda la mort en disant : « Maintenant, Seigneur, c'en est trop ! Reprends ma vie : je ne vaudrais pas mieux que mes pères. » Puis il s'étendit sous le buisson, et s'endormit. Mais voici qu'un ange le toucha et lui dit : « Lève-toi, et mange ! Il regarda, et il y avait près de sa tête un pain cuit sur la braise et une cruche d'eau. Il mangea, il but, et se rendormit. Une seconde fois, l'ange du Seigneur le toucha et lui dit : « Lève-toi, et mange ! Autrement le chemin serait trop long pour toi. » Élie se leva, mangea et but. Puis, fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à l'Horeb, la montagne de Dieu.

Même si cet épisode est légendaire comme tant d'autres, et alors ? Élie est défait, découragé, n'en peut plus, en a marre de se battre pour Dieu. La coupe déborde ; il craque. Lui qui se pensait un juste renonce : *Je ne vaudrais pas mieux que mes pères*. Élie apprend à cet instant quelque chose de bien classique et de non moins essentiel et décisif : que ce n'est pas avec ses propres forces qu'il peut défendre la cause de Dieu, que ce n'est pas sa bonne conscience qui le justifie. Il faut qu'il accepte de tout recevoir de Dieu, et cela ne peut arriver que dans le moment du total dénuement. Celui qui a donné à manger à Élie pour qu'il puisse trouver refuge auprès de Dieu et retrouver le sens de son action, on peut bien dire que c'est un ange (et ils ont peut-être été plusieurs, pendant ces quarante jours, car qui peut marcher dans le désert pendant si longtemps sans boire ni manger ?) Le pain et l'eau ont été son viatique, son eucharistie.

Psaume 33 (2-3, 4-5, 6-7, 8-9)

*Je bénirai le Seigneur en tout temps,
sa louange sans cesse à mes lèvres.
Je me glorifierai dans le Seigneur :
que les pauvres m'entendent et soient en fête !*

*Magnifiez avec moi le Seigneur,
exaltons tous ensemble son nom.
Je cherche le Seigneur, il me répond :
de toutes mes frayeurs, il me délivre.*

*Qui regarde vers lui resplendira,
sans ombre ni trouble au visage.*

*Un pauvre crie ; le Seigneur entend :
il le sauve de toutes ses angoisses.*

*L'ange du Seigneur campe à l'entour
pour libérer ceux qui le craignent.
Goûtez et voyez : le Seigneur est bon !
Heureux qui trouve en lui son refuge !*

Que le Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob ne soit plus du divin, une divinité parmi d'autres, cela se montre à une seule preuve : il est le Dieu des pauvres. Il délivre, il sauve, il libère, il est bon, il est un refuge. Resplendir, être en fête sont des dons qui viennent de Lui, du seul fait de se tourner vers Lui : bénir, louer, magnifier sont les verbes qui disent la joie, et une joie à la fois tout humaine, mais qui trouve sa source ailleurs, nulle part au monde. Y a-t-il au monde un dieu si proche de nous que Dieu ? Pourquoi un tel Dieu s'est-il manifesté à un si petit peuple que les Israélites ? S'il est le Dieu de l'univers, pourquoi ? C'est qu'il y avait le dessein de l'Incarnation. Pour sauver tous les pauvres de la terre.

Lettre de saint Paul Apôtre aux Éphésiens (4, 30-32; 5, 1-2)

Frères, en vue du jour de votre délivrance, vous avez reçu en vous la marque du Saint Esprit de Dieu : ne le contristez pas. Faites disparaître de votre vie tout ce qui est amertume, emportement, colère, éclats de voix ou insultes, ainsi que toute espèce de méchanceté. Soyez entre vous pleins de générosité et de tendresse. Pardonnez-vous les uns aux autres, comme Dieu vous a pardonné dans le Christ. Oui, cherchez à imiter Dieu, puisque vous êtes ses enfants bien-aimés. Vivez dans l'amour, comme le Christ nous a aimés et s'est livré pour nous en offrant à Dieu le sacrifice qui pouvait lui plaire.

Quel est le bon plaisir de Dieu ? De donner son Fils. Le langage sacrificiel est bouleversé, puisque Dieu offre son propre Fils, non pour racheter quoi que ce soit (Dieu n'a rien à racheter), mais de manière benévole. C'est plutôt nous qui aurions à offrir des sacrifices pour notre rachat, pour sauver nos vies. Mais comme Dieu n'est nullement vindicatif, ni même justicier, il s'offre à notre place ; mais s'il s'offre à notre place, c'est qu'il y aurait une exigence sacrificielle à satisfaire ? Pour Dieu, il n'y a pas d'autre sacrifice que le don, et le don est la vérité du sacrifice. Et dans cette vérité, on ne peut que se sacrifier, et non pas sacrifier quoi que ce soit d'extérieur. Dieu Fils de Dieu s'est donc offert à nous, est venu dans le monde à notre rencontre, pour diviniser la nature humaine, et les hommes se sont jetés sur lui et l'ont tué. Nous sommes les meurtriers qui avons tenu le couteau, mais le meurtre a pris figure sacrificielle, puisque Jésus a dit : ma vie, nul ne la prend mais c'est moi

qui la donne. C'est l'offrande qui fait le sacrifice, non le meurtre. Saisis par l'Amour, nous devrions changer de vie, nous convertir, faire comme dit Paul : générosité, tendresse, pardon. Vivre dans l'amour. Alors seulement il n'y a plus de place pour le péché : amertume, emportement, colère, méchanceté. Tout ce qui contriste Dieu en nous. Vivre dans l'amour, imiter Dieu, c'est explicitement ici accéder à la vie trinitaire.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Jean (6, 41-51)

Comme Jésus avait dit : « Moi, je suis le pain qui est descendu du ciel », les Juifs récriminaient contre lui : « Cet homme-là n'est-il pas Jésus, fils de Joseph ? Nous connaissons bien son père et sa mère. Alors comment peut-il dire : 'Je suis descendu du ciel' ? » Jésus reprit la parole : « Ne récriminez pas entre vous. Personne ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire vers moi, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous instruits par Dieu lui-même. Tout homme qui écoute les enseignements du Père vient à moi. Certes, personne n'a jamais vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu : celui-là seul a vu le Père. Amen, amen, je vous le dis : celui qui croit en moi a la vie éternelle. Moi, je suis le pain de vie. Au désert, vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts ; mais ce pain-là, qui descend du ciel, celui qui en mange ne mourra pas. Moi, je suis le pain vivant, qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie. »

Ce n'est pas, cette fois-ci : *comment peut-il nous donner son corps à manger ?* mais : *comment peut-il dire : Je suis descendu du Ciel ?* Quand le fils d'Untel et d'Unetelle prétend descendre du ciel, on dit qu'il est fou. Cela demande explication, et Jésus montre qu'il n'est pas fou en se donnant la peine d'expliquer. Encore faut-il accepter les explications, ne pas se boucher les oreilles. Jésus s'appuie constamment sur les Écritures. Sur ce qu'il est convenu d'appeler la Parole de Dieu. Il dit : l'enseignement du Père. Celui qui comme Zacharie est saintement disponible à la Parole de Dieu, et à toute la Parole de Dieu, vient à Jésus, ne le prend pas pour un fou, qui plus est dangereux, car comme certains paranoïaques, il peut mettre les autres en danger (par exemple en suscitant la vindicte du pouvoir et en provoquant une répression, mais au fond, cela est déjà de la politique : serait-ce que Jésus ne serait pas « fou », mais un simple agité politique ?). Certains l'ont fait (venir à Jésus), et sa vie, dès la Crèche, dès la Présentation au Temple, est semée de ces mouvements de ceux qui vont vers Lui. Par exemple Nicodème, Joseph d'Arimathie. Des gens sérieux. Même Pilate le sceptique lui demande : *qu'est-ce que la vérité ?* Revenir à l'enseignement du Père. Puisque Dieu parle, a parlé. Que sa Parole est déposée dans les Écritures.

Les lire sans cesse, dans un va-et-vient incessant entre la vie et la Parole qui dit la Vie, oriente la vie, guide la vie. Elle dit : Comme un Fils d'homme descendre du Ciel. Elle dit le Serviteur souffrant. Et il y a bien eu la manne ; pourquoi pas *le pain vivant descendu du Ciel ?*

L'Assomption de la Vierge Marie (15 août)

Livre de l'Apocalypse (11, 19a ; 12, 1-6a.10ab)

Le Temple qui est dans le ciel s'ouvrit, et l'arche de l'Alliance du Seigneur apparut dans son Temple. Un signe grandiose apparut dans le ciel : une Femme, ayant le soleil pour manteau, la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles. Elle était enceinte et elle criait, torturée par les douleurs de l'enfantement. Un autre signe apparut dans le ciel : un énorme dragon, rouge feu, avec sept têtes et dix cornes, et sur chaque tête un diadème. Sa queue balayait le tiers des étoiles du ciel, et elle les précipita sur la terre. Le Dragon se tenait devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer l'enfant dès sa naissance. Or, la Femme mit au monde un fils, un enfant mâle, celui qui sera le berger de toutes les nations, les menant avec un sceptre de fer. L'enfant fut enlevé auprès de Dieu et de son Trône, et la Femme s'enfuit au désert, où Dieu lui a préparé une place. Alors j'entendis dans le ciel une voix puissante, qui proclamait : « Voici maintenant le salut, la puissance et la royauté de notre Dieu, et le pouvoir de son Christ ! »

Tout est à l'envers : alors que le temple est par nature une représentation, une projection terrestre du Ciel, désormais il y a un Temple céleste dont le temple terrestre n'est qu'une copie ; et ce Temple, c'est son corps, le Christ Verbe incarné. Autrement dit, en se faisant chair, le Logos éternel et immuable advient comme chair jusque dans le Ciel, jusque dans la Vie divine. Au cœur de Dieu advient la chair de Dieu, le Temple dans lequel va pouvoir être rendu un culte éternel. La mère du Verbe incarné prend dès lors des dimensions cosmiques : c'est qu'en un certain sens elle est la mère de Dieu, et donc rien de plus grand ni de plus beau n'est de trop pour elle. L'enfant qu'elle met au monde, aussitôt est enlevé au Ciel, ce qui signifie que le dragon du mal ne peut rien contre Lui. Cela signifie aussi sa divinité, et ceci explique cela. Or le dragon a jeté sur la terre le tiers des étoiles. C'est beaucoup, le tiers, cela assombrir le ciel, mais ne suffit pas à l'éteindre, à l'effacer. Et si les étoiles sont les puissances angéliques, cela signifie que le tiers des anges a chuté, et domine le monde. Le tiers, c'est beaucoup, mais cela ne suffit pas à donner au mal l'entière domination du monde. D'autant que le Berger des nations (qui n'est plus seulement le berger d'Israël), se voit remettre le pouvoir. Il a la puissance, il exerce la royauté, et son œuvre est le Salut. Que Dieu sauve,

c'est bien ce que signifie le Nom de Jésus, et c'est bien la fonction et la mission du Messie, de celui qui a reçu l'onction.

Psaume 44 (11-12a, 12b-13, 14-15a, 15b-16)

*Écoute, ma fille, regarde et tends l'oreille ;
oublie ton peuple et la maison de ton père :
le roi sera séduit par ta beauté.*

*Il est ton Seigneur : prosterne-toi devant lui.
Alors, fille de Tyr, les plus riches du peuple,
chargés de présents, quèteront ton sourire.*

*Fille de roi, elle est là, dans sa gloire,
vêtue d'étoffes d'or ;
on la conduit, toute parée, vers le roi.*

*Des jeunes filles, ses compagnes, lui font cortège ;
on les conduit parmi les chants de fête :
elles entrent au palais du roi.*

Celle qui n'est qu'une princesse du harem royal devient la reine du Ciel, la mère du roi, mais d'abord l'épouse de Dieu : Ton Créateur t'épousera, dit Dieu à Sion, par métonymie le peuple de Dieu, son peuple élu et choisi pour lui faire enfanter son Fils éternel. Car la jeune femme mettra au monde le prince qui délivrera le peuple. Nous croulons sous les images, les belles images, les merveilleuses images ! Rien donc qui convienne mieux à Marie que l'Esprit *a prise sous son ombre* et qui est la mère du Fils de Dieu.

Première lettre de saint Paul Apôtre aux Corinthiens (15, 20-27a)

Le Christ est ressuscité d'entre les morts pour être parmi les morts le premier ressuscité. Car, la mort étant venue par un homme, c'est par un homme aussi que vient la résurrection. En effet, c'est en Adam que meurent tous les hommes ; c'est dans le Christ que tous revivront, mais chacun à son rang : en premier, le Christ ; et ensuite, ceux qui seront au Christ lorsqu'il reviendra. Alors, tout sera achevé, quand le Christ remettra son pouvoir royal à Dieu le Père, après avoir détruit toutes les puissances du mal. C'est lui en effet qui doit régner jusqu'au jour où il aura mis sous ses pieds tous ses ennemis. Et le dernier ennemi qu'il détruira, c'est la mort, car il a tout mis sous ses pieds.

Paul, à la différence de Luc, n'a pas la religion mariale, à la différence de Luc. Paul est peu sensibles aux rôles féminins, pourtant capitaux dans les

évangiles et dans l'économie du Salut — car c'est par des femmes que passe l'archi-évangile, l'annonce première et inaugurale. C'est par des femmes que passent la vie et l'annonce de la vie. Ensuite, aux hommes d'en faire une institution. Mais pas de doute que les femmes sont celles à qui revient le ministère de l'amour, qui ne sera jamais institutionnalisé, qui équivaut au prophétisme dans l'Ancien Testament. Car si les prêtres sont des hommes, les prophètes sont des êtres profondément féminins, comme Tirésias ! (inattendue, celle-là, n'est-ce pas !)

Bref, Ève est la mère de tous les vivants, mais Paul n'en a que pour Adam. Marie reste donc en filigrane dans l'événement de l'Incarnation. Par un homme est venue la mort. Même si l'on dit : par l'homme est venue la mort, au sens où c'est l'humanité qui s'est détournée de la Vie, et du coup la mort « naturelle » est apparue dans toute son horreur destructrice. Parce que nous sommes loin de Dieu, la mort a pris sa place comme horizon ultime et indépassable. La mort éternelle... c'est nous qui l'avons inventée. Maintenant, comment en sortir, comment être « sauvés ». Les mortels se sont pour ainsi dire résignés à mourir pour de bon, et se consolent en laissant une postérité. Mais il est bien écrit : Dieu n'a pas fait la mort. C'est que la fin naturelle n'est pas la mort. La mort suppose une personne vivante. La mort n'existe donc pas dans la nature, mais la continuelle transformation du vivant, de tout ce qui « pousse ». On ne songe pas que l'écorce de l'arbre est morte. La *phusis* ne connaît pas la mort. Car pour connaître il faut savoir, et notre savoir sans foi est obscur, sombre, effrayant. Paul avait hâte de rendre sa dépouille à la terre. Donc par l'homme est entrée dans l'homme cette angoisse de mort. Un dieu, du haut de sa divinité, ne saurait nous en défaire. Il faut qu'il la connaisse, qu'il la vive, l'éprouve, devienne elle. Car nous sommes ce que nous vivons. Or Jésus non seulement en vivant notre péché (non le sien), en le subissant totalement, s'est *fait péché* (dit Paul), mais en donnant sa vie, non en nous la prenant ; et il dit : j'ai le pouvoir de la reprendre. C'est cela qui nous sauve, car il ne suffirait pas que le Christ se perde avec nous. Il faut que, descendu aux enfers (comme j'ai pris du retard, je fais du rattrapage et j'écris ceci un samedi saint), à raison de sa divinité il nous en remonte ; qu'il nous donne la main, à nous qui étions morts. De ce point de vue, je crois fermement (mais ce n'est qu'une conviction théologique, celle de Duns Scot) que notre divinisation, à nous qui ne sommes que des animaux parlants, exige en tout état de cause l'Incarnation en vue de « l'admirable échange » — et cela donc même s'il n'y avait pas eu le péché. Dans un monde sans péché, la Venue du Christ (du Verbe incarné) n'aurait pas eu besoin d'un « retour », d'une seconde fois qui vint achever la première. Mais aussi peut-être le Verbe se serait-il fait chair en tout homme, directement ? Il serait resté dans sa gloire l'Homme archétypique et éternel ? Comment savoir ? En tout cas notre divinisation exige quelque chose comme une union hypostatique. Et la réalité est qu'il y a le péché, que les hommes ont toujours péché. Sauf Marie (ce qui montre que la théorie d'une transmission héréditaire,

comme génétique, ne tient pas). Le péché est *originatum* chez chacun d'entre nous, car nous naissons, vivons et mourons dans cette « condition » qui s'empare de nous. Mais il est *originans* universellement dans notre commune nature, dès lors que quelqu'un pèche, fait le mal, refuse Dieu (l'amour, le don, l'oubli de soi face à l'autre) de sa propre initiative. Il y aurait à creuser cette dialectique à double détente telle qu'elle est à l'œuvre en nous et de nous. Donc dans le Christ mort et ressuscité, toute la Création retrouve la vie, la vie divine, la vie qui est à l'origine de toute vie. C'est pourquoi Paul dit qu'il est la Tête, et la tête du Plérôme, de la totalité récapitulée en Lui. Alors, en Lui, il n'y aura plus de mort. Dans la foi, mais comme dans un miroir trouble, il n'y a déjà plus de mort. Mais il nous aura fallu connaître la mort pour le savoir vraiment.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Luc (1, 39-56)

En ces jours-là, Marie se mit en route rapidement vers une ville de la montagne de Judée. Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. Or, quand Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle. Alors, Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint, et s'écria d'une voix forte :

« Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni. Comment ai-je ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? Car, lorsque j'ai entendu tes paroles de salutation, l'enfant a tressailli d'allégresse au-dedans de moi. Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur ! »

Marie dit alors : « Mon âme exalte le Seigneur,

mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur.

Il s'est penché sur son humble servante ; désormais tous les âges me diront bienheureuse.

Le Puissant fit pour moi des merveilles ; Saint est son nom !

Son amour s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

Déployant la force de son bras, il disperse les superbes.

Il renverse les puissants de leurs trônes, il élève les humbles.

Il comble de bien les affamés, renvoie les riches les mains vides.

Il relève Israël son serviteur, il se souvient de son amour,

de la promesse faite à nos pères, en faveur d'Abraham et de sa race à jamais. »

Marie demeura avec Élisabeth environ trois mois, puis elle s'en retourna chez elle.

Évangile propre à Luc. Dès que Marie est enceinte, elle se hâte vers sa cousine. Elle se dépêche de venir lui annoncer la nouvelle. Elle sait que sa vieille cousine attend elle aussi un enfant, et elle désire que ces deux

attentes soient reliées. Peut-être cette information est-elle un indice à propos de l'ange de l'Annonciation ; car c'est le même qui lui annonce qu'Élisabeth en est à son sixième mois et qu'elle-même va concevoir, vient de concevoir, puisqu'elle a dit oui. Le même qui s'était adressé à Zacharie dans le Temple (dans le sanctuaire, le saint des saints pour allumer l'encens). Il s'est nommé à Zacharie, mais seulement quand il s'est impatienté face à son incrédulité (il a peur, il est troublé), et l'a rendu muet pour pas loin d'une année. Élisabeth commence par cacher sa grossesse ; mais au sixième mois, ce n'est plus possible, et l'enfant tient ! Alors elle envoie chercher Marie, ou en tout cas elle la fait prévenir (toujours par Monsieur Gabriel, le même qui a tant perturbé Zacharie). Marie reste jusqu'à la naissance de Jean. Pourquoi Luc ne le précise-t-il pas ? Parce que c'est une affaire de femme ? En tout cas cela ne choque personne que Marie laisse Joseph si longtemps à Nazareth. On ne dit pas si elle a marché seule, ou accompagnée. En tout cas voilà des femmes qui ont de l'initiative !

20ème dimanche ordinaire (16 août)

Livre des Proverbes (9, 1-6)

La Sagesse a bâti sa maison, elle a sculpté sept colonnes. Elle a tué ses bêtes, apprêté son vin, dressé sa table, et envoyé ses servantes. Elle proclame sur les hauteurs de la cité : « Si vous manquez de sagesse, venez à moi ! » A l'homme sans intelligence elle dit : « Venez manger mon pain, et boire le vin que j'ai apprêté ! Quittez votre folie et vous vivrez, suivez le chemin de l'intelligence. »

Les sept piliers de la Sagesse ! Trois est le chiffre du ciel, quatre celui de la terre, le pilier est l'axe ou arbre cosmique. Le huit est pour plus tard, lorsque l'éternité ou la vie future seront devenues la clé de voûte... Donc la Sagesse créatrice a créé ; ensuite elle invite au banquet de la vie qui peut être vécue, soit dans la folie, le « dérèglement de tous les sens », soit en se nourrissant du pain et du vin de la Sagesse : à la folie s'oppose l'intelligence comme à la mort, la vie. La Sagesse « proclame sur les hauteurs », ce qui signifie qu'elle est audible, peut être entendue ; mais cela ne signifie pas qu'elle sera écoutée : elle invite seulement. A l'intelligence de choisir. Si l'intelligence choisit la sagesse, elle vivra, tandis que la folie conduit à la mort. Est folie ce qui conduit à la mort : à moi d'examiner ce qui conduit à la mort.

Psaume 33 (2-3, 10-11, 12-13, 14-15)

*Je bénirai le Seigneur en tout temps,
sa louange sans cesse à mes lèvres.
Je me glorifierai dans le Seigneur :
que les pauvres m'entendent et soient en fête !*

*Saints du Seigneur, adorez-le :
rien ne manque à ceux qui le craignent.
Des riches ont tout perdu, ils ont faim ;
qui cherche le Seigneur ne manquera d'aucun bien.*

*Venez, mes fils, écoutez-moi,
que je vous enseigne la crainte du Seigneur.
Qui donc aime la vie
et désire les jours où il verra le bonheur ?*

*Garde ta langue du mal
et tes lèvres des paroles perfides.
Évite le mal, fais ce qui est bien,
poursuis la paix, recherche-la.*

L'allégresse de la foi réside dans ce double mouvement : je glorifierai le Seigneur et je *me* glorifierai dans le Seigneur. Cette même allégresse se retrouve chez Paul : je me glorifierai dans le Christ, mon orgueil, c'est le Christ. Cette glorification n'est pas muette, elle est un cri, elle sort d'elle-même, et ce ne sont pas les riches, ceux qui ont tout, qui l'entendent, mais les pauvres, ceux qui attendent tout de YHWH et non de l'or de la terre. Le psalmiste sait déjà faire résonner la corde de *l'esprit* de pauvreté. Les pauvres de YHWH peuvent être des Zachée. Mais bien sûr, le riche au sens matériel n'est personne d'autre que celui qui a tenu à ses biens, qui ne les a pas lâchés (il est tellement difficile de lâcher ce dont on jouit !) de sorte qu'être riche est la preuve de cet esprit d'accaparement, de possession — et moi-même le premier je fais partie des riches, je veux avoir tout ce qu'il me faut, ne manquer de rien. Ceux qui entendent le cri de la foi sont donc les pauvres en esprit, et le résultat est contenu dans les prémisses. Je veux dire que celui qui écoute et accueille la Parole qui proclame le Seigneur, parce que déjà il est dans la disposition de chercher, celui-là a déjà trouvé, celui-là est déjà riche de Dieu, et s'il est riche de Dieu, que lui manque-t-il intérieurement, même s'il n'a rien dans les poches ? S'il a la joie, de l'espèce joie franciscaine, il n'a plus besoin de grand chose par nécessité. Or je sais bien qu'entre la foi et la jouissance des biens, je suis divisé, donc je souffre. Pourtant, le mode d'emploi est simple et limpide (mauvaise foi de ceux qui nient cette simplicité et limpidité, disant qu'ils ne savent pas où est le bien ?) : Ne

pas dire de mal, ne pas faire de mal, faire le bien, faire la paix. D'où : apprendre à discerner chaque fois que je dis du mal ; que je fais du mal ; que je ne fais pas le bien que j'aurais pu faire ; que je laisse place à la discorde. Cet apprentissage ou exercice est-il difficile ? Oui ! mais cela ne diminue en rien la simplicité et l'évidence d'un certain savoir, celui de ce qui est bien, et d'une certaine conscience, celle que je n'agis pas bien. En cet instant précis par exemple, j'ai à choisir entre moi (continuer à écrire !) et renoncer à moi-même en vue d'un bien, le bien de celui qui me demande, qui me dérange. Il n'y a donc pas de bien sans renoncement ni sacrifice, même minuscule, sans préférence pour l'autre, *contre* mon inclination. Je suis donc moi-même à moi-même le centre de renseignements qui renseigne ma conscience, produit le savoir du bien (et du mal). Continuellement je *me* préfère, et cette préférence est l'index de mes actions et agissements. A l'instant même, je me suis préféré et je continue à écrire, je n'ai pas *tout laissé pour suivre* l'autre. L'*ego* est au centre, au cœur du mal (le moi haïssable), non pas en soi (en soi, le moi, mon moi est sujet de mes actes bons comme mauvais). Les objections reviennent à rejeter le mal (comme le bien) à l'extérieur de moi, de ma conscience, seul lieu où je puisse les trouver — si bien qu'alors, à l'extérieur de moi, je ne saurais les trouver. Je suis la source de mes actions, et c'est à la source, au plus intime de moi-même, que je les rencontre et les trouve et les connais avec évidence — mais nulle évidence pour qui ferme les yeux. Je ne ferme pas les yeux par ignorance et en toute innocence, mais au contraire *pour* ne pas voir. Mon moi n'a pas intérêt à savoir ce qui est bien, car il n'est pas évident que le bien soit son bien, soit bon pour lui. Là réside la difficulté : je sais ce qui est bien, mais je le vois comme n'étant pas bien pour moi, puisque cela comporte un renoncement, un amoindrissement physique, naturel (de ma *phusis*, de ma nature), de telle sorte que le bien m'apparaît n'être pas un bien *pour moi*. C'est bien le moi qui est le diable, dans l'affaire ! Contre le bien, le moi se révolte : on ne m'a pas demandé mon avis, je n'ai pas demandé une vie de sacrifice, libre à celui qui veut se sacrifier pour son prochain de le faire, mais pour moi il y a une *limite*, celle du cercle que je trace autour de *moi*. Je suis donc le principe du refus du bien. Le serpent est le plus rusé des animaux de *ma* nature ! Le serpent est mon louvoiement, ma contorsion, mon biais. Socialement, je fais le bien aussi longtemps qu'il me convient, autrement dit qu'il n'entre pas en conflit avec *mon* bien. Mais d'un point de vue éthique, mon moi fait le choix d'un bien contre soi-même, même si on peut dire qu'il en sort grandi, de ce même point de vue éthique. Curieusement, on voit bien qu'il y a un conflit entre le point de vue de la vie (laquelle va jusqu'à être prédatrice) et le point de vue éthique, et pourtant le psaume dit : toi qui aimes la vie, toi qui veux le bonheur... C'est donc que le point de vue de la vie, de *ma* vie, est faux, au sens où la vérité de mon bien ne peut pas être autodéterminé par mon moi seul. Si le grain ne meurt pas, il reste *seul*... Tout le raisonnement du moi autocentré est le raisonnement d'un moi seul. Mort. Or la vie, c'est

de ne pas être seul. Le riche est seul, ayant tout acheté ; le pauvre est celui qui tend la main, qui dépend, qui attend d'un autre. Le riche est celui qui ne sait pas qu'il est le plus pauvre de tous.

Lettre de saint Paul Apôtre aux Éphésiens (5, 15-20)

Frères, prenez bien garde à votre conduite : ne vivez pas comme des fous, mais comme des sages. Tirez parti du temps présent, car nous traversons des jours mauvais. Ne soyez donc pas irréfléchis, mais comprenez bien quelle est la volonté du Seigneur. Ne vous enivrez pas, car le vin porte à la débauche. Laissez-vous plutôt remplir par l'Esprit Saint. Dites entre vous des psaumes, des hymnes et de libres louanges, chantez le Seigneur et célébrez-le de tout votre cœur. A tout moment et pour toutes choses, rendez grâce à Dieu le Père, au nom de notre Seigneur Jésus Christ.

C'est vraiment le dimanche de la sagesse ! Paul dit que nous traversons des jours mauvais ! On serait bien en peine de désigner des jours bons ! Ce sont les jours qui sont mauvais, non pas intrinsèquement, mais au sens où jours signifie le temps présent, le temps des hommes, le temps soumis au règne du prince de ce monde. De ce temps, il faut tirer parti, au sens où il est continuellement l'occasion, le *kairos*, pour passer du temps à l'éternité, pour se convertir, pour changer de vie. Les jours mauvais me mettent face à moi-même pour discerner et faire un choix. Soit me livrer à mes impulsions, me livrer à moi-même (car ce n'est pas un diable, c'est moi-même qui m'empare de moi-même quand je cède : l'enivrement est en soi ambivalent : c'est pour jouir de moi-même, pour me sentir, que je cède à la substance enivrante, que je me place sous sa dépendance ; en même temps c'est par désespoir et impuissance à m'enivrer simplement, absolument de moi-même, sans avoir à en passer par une substance étrangère, autre) ; soit devenir pieux ! Car c'est bien cela qui est dit : hymnes, psaumes, libres louanges, célébrations ! Or justement, j'ai hier soir goûté aux vêpres chez les carmes qui ont planté une tente de la Rencontre au bout de l'île de Beaulieu, à la fois en pleine ville, et en même temps au désert, loin de tout, loin du monde, au bord du fleuve qui glisse et se ride éternellement entre ses rives. Il y a le monde, celui qui poursuit indéfiniment la possession et la consommation et veut jouir à tout prix (et même les pauvres meurent d'avidité entre les consoles des grands magasins) ; et puis il y a l'Église, mais tout de suite, on voit qu'il y a celle qui ressemble au monde, qui est une masse en mouvement, qui réclame, geint, a une opinion, ne sait pas ce que c'est que la « confession », proteste contre la discipline, les défenses (pilule, mariage des prêtres, ordination des femmes), et, comme cachée, silencieuse, discrète comme dans les catacombes, celle qui prie, adore, est déjà embarquée sur le char de feu d'Elie. Ces hommes d'éternité, ils sont trois

dans le million des habitants de Babel (oui, je sais, il y les autres ordres !) Eh bien je dis : quel courage, celui du clergé diocésain, qui partage la vie du troupeau, de ceux qui ne disent pas non à Jésus mais qui comme moi vivent d'accommodements, ménageant continuellement le ciel et la terre, l'esprit et la chair, l'argent et l'amour ! Cette contradiction est organique, elle est la vie même d'une Église incarnée, immergée dans le monde, pour le monde, entraînant chacun, si l'on y regarde de près, de façon toujours singulière, personnelle, unique — alors plus moyen de juger, simplement accepter qu'il y ait un temps pour adorer, un temps pour faire le mal, un temps pour demander pardon, un temps pour désirer, un temps pour renoncer, un temps pour aimer, un temps pour échouer, un temps pour réussir, un temps pour jouir, un temps pour être malheureux, un temps pour souffrir et avoir mal, un temps pour se sentir bien et dans la plénitude de la vie vivante, un temps pour perdre ce qu'on croyait tenir fermement...

Évangile de Jésus-Christ selon saint Jean (6, 51-58)

Après avoir nourri la foule avec cinq pains et deux poissons, Jésus disait : « Moi, je suis le pain vivant, qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie. » Les Juifs discutaient entre eux : « Comment cet homme-là peut-il nous donner sa chair à manger ? » Jésus leur dit alors : « Amen, amen, je vous le dis : si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. En effet, ma chair est la vraie nourriture, et mon sang est la vraie boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui. De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que moi je vis par le Père, de même aussi celui qui me mangera vivra par moi. Tel est le pain qui descend du ciel : il n'est pas comme celui que vos pères ont mangé. Eux, ils sont morts ; celui qui mange ce pain vivra éternellement. »

Jésus dit aux Juifs quelque chose d'extraordinaire, d'inouï et, il faut bien le dire, de difficile à comprendre ; car si l'on admet que l'invitation de Jésus n'est pas anthropophagique, donc pas à prendre à la lettre, ce n'est pas pour autant que l'on y voit clair, que l'on y comprend quelque chose. Car ce que dit Jésus n'est pas non plus une simple façon de parler, une métaphore. Quoique ce soit déjà un progrès : *nourrissez-vous de moi et vous aurez la vie éternelle*. Mais cela signifie-t-il seulement : *écoutez ma parole et vous vivrez ?* Non, on sent bien qu'il y a quelque chose de réel, ou bien la parole est à comprendre comme la Parole, le Verbe et même comme le Livre qu'il faut manger. Mais comme c'est difficile de

comprendre que cette personne ici en chair et en os qui leur parle est « Le Verbe ». En Dieu, il n'y a évidemment pas de différence entre sa « parole » et la réalisation de ce qu'elle signifie. Il faut donc penser ce que dit Jésus comme quelque chose de réel, et ce quelque chose comme Lui-même en personne. Le Fils de l'homme, c'est le Fils ou le Verbe qui s'est fait chair (homme). Dieu donne donc accès à sa propre divinité : c'est à notre chair, à notre humanité, que par sa chair il donne accès à sa divinité (à sa Vie). C'est donc de son Incarnation que Jésus veut nous parler, de son humanisation, de l'humanisation de Dieu, en vue de la divinisation de l'homme. Comment le signifier autrement que par des paroles que l'on écouterait ? L'Incarnation ne suffit-elle pas ? Comment signifier que nous y avons part ? Par un discours humaniste ? *Nous sommes du même sang et de la même chair que Toi. Vous êtes de la même chair et du même sang, de la même nature que moi.* Et pourquoi faut-il manger ? Parce qu'il faut que soit signifiée la réalisation effective, la consubstantialité, de chair à chair. C'est déjà de cela que se rapproche l'amour, au sens sexuel ; mais la chair qui pénètre la chair ne devient pas la chair de l'autre, et c'est dans une autre chair que se réalise effectivement l'union : c'est l'enfant, cet autre, qui réalise effectivement l'unité des deux. Il est la chair des deux chairs qui restent séparées. Au contraire, la nourriture et la boisson sont absorbés et assimilés, deviennent la chair même. Il en va de même de l'air que nous respirons, et c'est pourquoi l'air est compris comme le souffle vital, et le souffle comme Esprit. Ce ne sont plus des mots qui signifient, mais les réalités même. La parole ne signifie plus par elle-même seulement (la réalité lui restant extérieure), mais signifie *cela* (chair, sang, souffle) qui devient alors le signifiant même du contenu spirituel qu'il réalise, mais il faut pour cela que le verbe être réalise ce qu'il signifie, mais à condition que ce soit celui qui dit JE SUIS qui dise : *je vous le dis. Vraiment ; Amen.* Pain, vin, acte de souffler de l'air dans les narines, insufflation, sont des signifiants réels, non verbaux, qui réalisent ce qu'ils signifient parce que c'est JE SUIS qui dit : mangez ce pain qui est ma chair, buvez ce vin qui est mon sang, recevez le Saint-Esprit qui est mon Esprit et l'Esprit de mon Père. Donc, de fait, l'Incarnation suffit, mais il fallait qu'elle fût signifiée de manière adéquate ; et de fait, quand je communie au corps et au sang du Christ, je sais que se réalise pour moi ce que Jésus a réalisé universellement et une fois pour toutes par son Incarnation. Ce n'est pas la matérialité qui compte, mais la réalité que la réalisation matérielle vient signifier. Je veux dire que les atomes dont sont constitués aussi bien le morceau de pain que mon propre organisme sont indifférents et vont retourner à la nature. C'est donc bien la réalité constituée qui importe : le pain en tant que nourriture, le vin en tant que boisson et non en tant que liquide. Et je sais bien que c'est spirituellement, dans une relation, que va se réaliser ma participation à la vie divine, et ma chair ne signifie pas mon « corps » voué à disparaître, mais ma personne sensible, passible, et en outre parlante et pensante. Ma personne finie et créée (c'est pourquoi

sa phénoménalité est celle d'un corps). Si Jésus n'avait fait que des discours de réformateur social ou moral, ou de sagesse, il ne serait pour moi qu'un intellectuel de plus, comme Bouddha. Mais il a dit : *Je suis le pain vivant descendu du Ciel. Ce pain, c'est ma chair donnée pour que le monde ait la Vie.* Alors je ne suis plus dans le monde des idées, mais dans la réalisation effective de ma rencontre avec l'Absolu en personnes. Je comprends alors qu'il n'y a rien au dessus non seulement de l'idée d'amour dont on parlerait à n'en plus finir, mais dans sa réalisation et réalité même : rencontre dans laquelle l'opposition entre éros et agapè n'a plus de sens (elle n'en a qu'aussi longtemps que nous sommes des êtres divisés, la chair s'opposant obstinément à l'esprit, l'*ego* à l'autre).

21ème dimanche ordinaire (23 août)

Livre de Josué (24, 1-2a.15-17.18b)

Josué réunit toutes les tribus d'Israël à Sichem ; puis il appela les anciens d'Israël, avec les chefs, les juges et les commissaires ; ensemble ils se présentèrent devant Dieu. Josué dit alors à tout le peuple : « S'il ne vous plaît pas de servir le Seigneur, choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir : les dieux que vos pères servaient au-delà de l'Euphrate, ou les dieux des Amorites dont vous habitez le pays. Moi et les miens, nous voulons servir le Seigneur. » Le peuple répondit : « Plutôt mourir que d'abandonner le Seigneur pour servir d'autres dieux ! C'est le Seigneur notre Dieu qui nous a fait monter, nous et nos pères, du pays d'Égypte, cette maison d'esclavage ; c'est lui qui, sous nos yeux, a opéré tous ces grands prodiges et nous a protégés tout le long du chemin que nous avons parcouru, chez tous les peuples au milieu desquels nous sommes passés. Nous aussi, nous voulons servir le Seigneur, car c'est lui notre Dieu. »

Choisir, c'est ce qu'aucune autre religion ne demande. La foi, la foi au Dieu unique, ne va pas de soi, n'ira jamais de soi, depuis le commencement n'est jamais allé de soi. C'est vrai dès la décision d'Abraham de quitter la terre et les dieux de ses pères. Pas de foi, donc, sans abandon de « la » religion. Présentement, les Hébreux ont conquis une terre, ce qui veut dire qu'ils se sont installés avec des étrangers, et donc dès l'origine se crée la « différence juive », celle qui les rend pour toujours différents des autres peuples, et eux vont devenir une « nation », la première de toutes. Ni un empire, ni un royaume (cela, ce sera temporaire et contre la volonté divine qui cependant finira par dire : eh bien, ayez un roi comme les autres peuples !) Le principe de la nation est une transcendance qui lui est immanente, l'identifie, et non pas un régime politique unificateur d'un peuple, un roi, ou même une république. Ici, il

y a une *volonté* à l'œuvre. On va oublier cela jusqu'à Rousseau ! Pas de théorie politique volontariste entre les Hébreux et les Lumières ! Juste la transcendance qui va changer de nature... Réponse du peuple inconstant comme la rosée du matin : rester nous-mêmes ou mourir ! Et rester soi-même, c'est faire le choix de Dieu, du Dieu unique, du Dieu de l'univers, et non pas de « notre » dieu, un dieu parmi les autres dieux, ceux des voisins. Voilà qui ne peut que vous les Juifs à la haine, en raison de leur refus d'être « comme les autres ». Cela ne se voit pas, tant que le Seigneur passe pour leur dieu parmi les autres dieux des autres peuples, mais le jour où le malheur veut que le peuple soit dispersé, ou bien les familles ou les individus, les uns après les autres, s'assimilent — et leur identité d'origine disparaît, ou bien le petit reste résiste, que ce soit à Rome, à Alexandrie, à Babylone... Le drame ne commencera vraiment qu'avec le christianisme, ce schisme juif qui a récupéré les Gentils et ne va jamais cesser de faire reproche aux Juifs de leur obstination à ne pas se perdre, se dissoudre dans l'universalité issue de leur propre sein. Ressentiment mutuel, fraternité ennemie. La fin de la chrétienté n'abolit pas le schisme à la fois charnel et spirituel, mais change le regard chrétien sur la « mère juive » de l'Eglise. Au fond, c'est que les chrétiens se retrouvent dans la même condition de dispersion que les Juifs, dans un monde redevenu païen (postchrétien, pour être plus exact). A notre tour de ne plus naître chrétien, en chrétienté, mais d'avoir à choisir véritablement cet opprobre : être chrétien, comme *demeurer* juif.

Psaume 33 (2-3, 16-17, 20-21, 22-23)

*Je bénirai le Seigneur en tout temps,
sa louange sans cesse à mes lèvres.
Je me glorifierai dans le Seigneur :
que les pauvres m'entendent et soient en fête !*

*Le Seigneur regarde les justes,
il écoute, attentif à leurs cris.
Le Seigneur affronte les méchants
pour effacer de la terre leur mémoire.*

*Malheur sur malheur pour le juste,
mais le Seigneur chaque fois le délivre.
Il veille sur chacun de ses os :
pas un ne sera brisé.*

*Le mal tuera les méchants ;
ils seront châtiés d'avoir haï le juste.
Le Seigneur rachètera ses serviteurs :
pas de châtement pour qui trouve en lui son refuge*

Dans quelle autre religion cet invocation des pauvres ? A ceux dont le Seigneur entend le cri ! Le malheur grec prend la figure de la tragédie, le malheur juif celle du Salut, de la délivrance, du rachat. Dieu est le refuge absolu, au-delà du malheur même. Il faut donc y croire, avoir la foi, car en vérité, contrairement à ce que dit la lettre du psaume, le juste peut paraître victime du malheur commun, ni plus ni moins que quiconque. C'est donc la foi et elle seule qui autorise ce type de discours, de contre-vérité apparente : Je sais que le Seigneur me sauve, au-delà de toute évidence, de toute apparence, si bien qu'au terme, il faut bien reconnaître le caractère soit illusoire, soit spirituel, de ce Salut. Job sait que dans sa chair, il verra Dieu, ce qui ne peut bien sûr pas arriver en cette vie. Ce savoir est celui de la foi, d'où naît l'espérance. L'espérance n'est pas la foi en Dieu, mais en l'œuvre de Dieu, la foi en son don, la foi au Salut promis.

Lettre de saint Paul Apôtre aux Éphésiens (5, 21-32)

Frères, par respect pour le Christ, soyez soumis les uns aux autres ; les femmes, à leur mari, comme au Seigneur Jésus ; car, pour la femme, le mari est la tête, tout comme, pour l'Eglise, le Christ est la tête, lui qui est le Sauveur de son corps. Eh bien ! si l'Eglise se soumet au Christ, qu'il en soit toujours de même pour les femmes à l'égard de leur mari. Vous, les hommes, aimez votre femme à l'exemple du Christ : il a aimé l'Eglise, il s'est livré pour elle ; il voulait la rendre sainte en la purifiant par le bain du baptême et la Parole de vie ; il voulait se la présenter à lui-même, cette Eglise, resplendissante, sans tache, ni ride, ni aucun défaut ; il la voulait sainte et irréprochable. C'est comme cela que le mari doit aimer sa femme : comme son propre corps. Celui qui aime sa femme s'aime soi-même. Jamais personne n'a méprisé son propre corps : au contraire, on le nourrit, on en prend soin. C'est ce que fait le Christ pour l'Eglise, parce que nous sommes les membres de son corps. Comme dit l'Ecriture : « A cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu'un. Ce mystère est grand : je le dis en pensant au Christ et à l'Eglise.

Il ne faut pas se voiler la face, édulcorer le propos : ce texte de Paul fait dresser les cheveux sur la tête de tout un chacun « moderne », y compris chrétien ! Parce que le principe juridique moderne, l'égalité, rend choquante la soumission paulinienne de la femme. En même temps, c'est oublier la nouveauté inouïe d'un enseignement qui, avant tout, institue l'amour comme principe du mariage, de l'union de l'homme et de la femme ; non pas exactement comme principe, car le mariage est un fait social, anthropologique antérieur. Mais il n'y a pas *un* fait ; toutes les institutions matrimoniales ne se valent pas eu égard à leur origine, pour autant que l'on accepte d'entendre la Parole qui dit : *Au commencement,*

il n'en était pas ainsi ; au commencement, l'homme et la femme quittent leurs parents, s'attachent l'un à l'autre *et ne font plus qu'un*. Si ce n'est pas une origine empirique, c'est une origine originaire et originante. Elle opère un déplacement significatif par rapport à la fonctionnalité anthropologique. Le mariage devient l'union d'un homme et d'une femme (l'individu personnel est en vue), et non plus d'abord le contrat conclu entre deux lignages pour assurer la descendance, le sexe et l'individu n'étant que des moyens. C'est pourquoi on peut toujours récuser cette nouvelle origine au nom des « faits », de l'empirie. Mais en brave judéo-chrétien, je l'accepte comme vérité originaire universellement défigurée et trahie par les coutumes et les pratiques sociales. Ce qui est originaire, c'est l'unité du couple humain, son unité substantielle, dirait Hegel, et non pas l'amour ou le consentement. L'enfant devient, comme unité, la réalisation substantielle de l'union des deux, homme et femme. Ensuite, c'est seulement le christianisme qui institue l'amour au principe, qui en fait le Principe, car c'est le Principe de tout : l'amour est la vérité de l'union et devient donc son principe. De là ensuite, dans l'effectivité de la détermination juridique, le principe dérivé du consentement, dans le droit canonique. Appel à la liberté et à la volonté, non au désir. Car le substrat objectif demeure l'institution sociale et non le sentiment (pour cela, il faudra l'avènement du subjectivisme, donc merci Descartes, merci Molière, merci *Paul et Virginie*, merci le romantisme et l'individualisme !)

Il y a une manière chrétienne facile de se dépêtrer de Paul : elle repose sur la convertibilité de l'obéissance et de l'amour. L'obéissance par amour, le commandement avec amour. On peut édulcorer encore davantage : amour mutuel, soumission mutuelle. Mais qu'on le veuille ou non, Paul ne s'arrête pas à « soyez soumis les uns aux autres », car là, tout irait bien pour nous ! Mais certainement pas pour les lecteurs contemporains de Paul. Pourtant, il a dit aussi : en Christ, *il n'y a plus ni homme ni femme...* C'est donc qu'il faut articuler deux plans distincts, le plan social, humain, et le plan spirituel. La soumission de la femme est un *fait* pour Paul ; il s'agit donc de *convertir* cette soumission, qu'elle devienne « comme au Seigneur ». Nous entrons ainsi sur le chemin qui nous fait passer du simplement humain et social au spirituel en spiritualisant l'obéissance qui, dès lors, devient libre. A l'inverse, si l'homme est le chef, il s'agit que ce soit « comme le Seigneur ». Il est donc indiscutable que l'amour est au principe de chaque côté, mais selon des modalités différentes.

Faisons résister le texte, car Paul n'a pas dit : maris, soyez soumis à vos femmes ! Il y a donc lieu non seulement de considérer l'inégalité des sexes comme un fait, mais de l'interroger spirituellement. Que signifie spirituellement la différence sexuelle ? L'égalité spirituelle est acquise pour Paul, c'est clair, comme entre Juifs et païens, esclaves et hommes libres... Pour nous moderne, l'égalité de droit est au fond la réalisation séculière de l'égalité spirituelle, celle des personnes (même si

concrètement on reconnaît formellement davantage des individus que des personnes : qu'à cela ne tienne ! on peut considérer l'égalité juridique comme un progrès, une christianisation ou une spiritualisation du droit — avec toutes les limites inhérentes à la nature elle-même du droit positif). Mais quelque chose résiste, car dans l'amour même, la différence des sexes n'est pas supprimée par l'égalité juridique. Il faut donc dire : il y a une manière proprement féminine d'aimer son conjoint, et une manière proprement masculine. Même si le sexe n'est qu'une détermination accidentelle de la personne en tant que personne, elle est une détermination essentielle de la chair, de la personne de chair — qui n'est pas une personne divine ! Dans ma chair je suis un mâle, comme dans sa chair ma femme est une femelle de l'espèce. Ce sont des déterminations de notre finitude, sur l'horizon de la mort individuelle. Néanmoins, c'est pour l'éternité que Jésus est un homme, fils de Marie, et que Marie est une femme, mère de Jésus. Dans la résurrection de la chair, il y a donc résurrection de la pleine identité avec sa finitude, son « ancienne » finitude, abolie comme ancienne, abolie comme finitude... Le « corps spirituel » n'est pas sexué de manière concevable pour nous, mais néanmoins son caractère sexué ne sera pas purement et simplement aboli et supprimé. De même mon histoire ne sera pas abolie et supprimée : c'est bien avec elle, avec mes actes humains, avec mes crimes même que j'entrerai dans l'éternité, et pour l'éternité je rendrai grâce du Salut offert gratuitement, et peut-être qu'il en sera de même pour Adolphe Hitler qui rendra grâce et pleurera ses péchés pour l'éternité (car une succession chronologique entre le « purgatoire » et le « paradis » n'a pas de sens d'un point de vue spirituel). Idem pour ce pauvre Judas ! Il faudra que Judas fasse preuve à mon endroit d'une infinie charité, la même dont j'aurai à faire preuve à son endroit — car dans la Communion des Saints, dans la Vie divine, dans la Vie trinitaire participée, il n'y aura plus l'acte que celui d'aimer.

Je me suis fort éloigné du propos paulinien du moment. Pour dire la différence des sexes, je ne vois pas ce que Paul aurait pu prendre comme autre détermination que celle de la soumission. Le langage lacanien (le Nom-du-père, le père signifiant de la Loi) pourrait faire l'affaire pour nous, modernes, et s'il est à son tour rejeté, à la mode postmoderne, c'est en récusant toute nature au nom de l'autonomie absolue du sujet. Curieusement, l'individualisme poussé dans ses dernières conséquences abolit l'anthropologie (pourquoi ne pas revendiquer l'inceste, la pédophilie, du moment qu'on y aurait mis quelques formes, du (supposé) consentement ? Il est possible de pervertir en douceur un enfant de quatre ans, donc où est la limite, sinon celle de la parole qui peut dire ou faire dire oui au pire...) Car face à une anthropologie qui maintient le paradigme humain, autrement dit une « nature » commune, sa récusation peut se réclamer de la variété effective des pratiques humaines, de toutes les formes d'organisation de la sexualité, touarègue, polynésienne, du Bhoutan etc., ainsi que des formes habituelles d'homophilie (terme qui

me semble plus convenable qu'homosexualité), zoophilie et tout ce qu'on peut imaginer d' « orientations sexuelles ». Curieux d'ailleurs comme toute la problématique d'une « nature » humaine se cristallise sur le sexe, sur une différence tout à fait immanente.

Ce qu'il resterait à annoncer ici, faute de pouvoir le développer, c'est une anthropologie clairement théologique de la différence sexuelle, afin de pouvoir l'envisager en terme de signification, de sens, d'articulation entre ordre symbolique et finalité... mais je conclurai en disant qu'il faut une fois de plus renverser les ordres établis, les pensées toutes faites : l'amour est du côté de la femme, de l'obéissance à ce qu'elle porte et qui est la vie, et c'est une rude tâche pour l'homme que de concevoir et d'exercer l'autorité et le pouvoir comme un service, obéissant à sa fin qui est l'amour. L'amour est ce qui renverse la *superbia*, la toute-puissance arrogante et violente. Comme dans les Béatitudes, l'amour est doux... C'est bien plus la femme qui est le signifiant de l'amour, et même de la fusion amoureuse (ils ne sont plus qu'un), tandis que l'homme n'est que le signifiant de la Loi, laquelle est faite pour disparaître. Et puisque l'Eglise est femme, c'est que les femmes comme les hommes ont pour fin une fin féminine, celle de se laisser aimer par le Christ, la tête qui aime son propre corps comme lui-même.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Jean (6, 60-69)

Jésus avait dit dans la synagogue de Capharnaüm : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. » Beaucoup de ses disciples, qui avaient entendu, s'écrièrent : « Ce qu'il dit là est intolérable, on ne peut pas continuer à l'écouter ! » Jésus connaissait par lui-même ces récriminations des disciples. Il leur dit : « Cela vous heurte ? Et quand vous verrez le Fils de l'homme monter là où il était auparavant ?... C'est l'Esprit qui fait vivre, la chair n'est capable de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et elles sont vie. Mais il y en a parmi vous qui ne croient pas. » Jésus savait en effet depuis le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient pas, et celui qui le livrerait. Il ajouta : « Voilà pourquoi je vous ai dit que personne ne peut venir à moi si cela ne lui est pas donné par le Père. » A partir de ce moment, beaucoup de ses disciples s'en allèrent et cessèrent de marcher avec lui. Alors Jésus dit aux Douze : « Voulez-vous partir, vous aussi ? » Simon-Pierre lui répondit : « Seigneur, à qui irions nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Quant à nous, nous croyons, et nous savons que tu es le Saint, le Saint de Dieu. »

Qu'est-ce qui fait que certains croient et que la plupart ne croient pas à cet « intolérable », à ce scandale ? (quoique aujourd'hui, ce soit plutôt l'indifférence des repus de la vie qui l'emporte, ou l'aliénation au quotidien, dans la pauvreté comme dans la richesse, ou encore de ne plus même entendre annoncer la Bonne Nouvelle). Quelle alchimie

intérieure ? Quel intérêt ou désir de croire, d'aller vers ce Jésus ? Par quel chemin accéder à ce sens de la Vie qui conduit à comprendre que Jésus chair et sang est une nourriture « pour la vie éternelle, pour la vie divine ? Il faut que cela soit « donné par le Père ». Alors derechef la vieille question : pourquoi donnerait-il aux uns et pas aux autres ? Il faudrait mettre en regard une multitude de texte sur l'accueil de la Parole pour entrevoir que l'Esprit est répandu sur toute créature, les bons comme les « mauvais », dans les cailloux comme dans la bonne terre. A entendre Jésus, aucune créature ne peut entendre et accueillir si cela ne lui est pas donné (« à l'homme, c'est impossible ») ; autrement dit, tout se passe au-delà de la nature, de la chair (capable de rien), uniquement en Esprit (j'ai mis une majuscule à Esprit). Empiriquement, il y a le Chinois qui n'a jamais entendu l'annonce de la Bonne Nouvelle et ce n'est pas bien grave, c'est l'histoire du monde qui veut cela ; il a sa conscience pour aimer et faire le bien, mais elle a pu tout aussi bien être étouffée par la dureté de la vie ou par ses propres désirs : de toute façon, c'est une histoire de cœur. Il y a celui qui a entendu quelque chose (mais quoi ?) mais qui n'a pas envie... Je tourne toujours autour du mystère de la personne singulière et incommunicable. Qui dit oui ou non à ce qu'elle entend (en son for intérieur). Il y a donc ceux qui ont suivi Jésus un moment, pour de mauvaises raisons, par exemple politiques, nationalistes, ou encore parce que Jésus les a nourri *gratis*. Quand vient l'heure de vérité, l'heure où il s'agit de devenir « spirituel », il y a tous ceux qui abandonnent. Jean met dans la même phrase ceux qui abandonnent et celui qui va trahir. C'est que Judas a capitulé, ne croit plus, mais n'ose pas non plus être franc dans son non (est-ce possible, en vérité ? mais si, puisque certains disent ouvertement que c'est intolérable !) Judas se tait et reste. Qu'est-ce qui le motive ? Jean dit qu'il se sert dans la bourse commune : resterait-il donc par intérêt vénal ? Pauvre homme dont le suicide dira à quel point c'était un tourment ! Je vois surtout Judas comme un malheureux, qui ne parvient pas à franchir le pas, à devenir spirituel... comme moi et beaucoup d'autres, en fin de compte, et le piège des 30 deniers se refermera facilement sur lui. Malgré ses faux pas, Pierre est un « spirituel », et cela nous éclaire : *Tu as les paroles de la Vie éternelle*, dit-il (j'aime mieux cette traduction plus forte et ramassée). Voilà donc ce qui motive les uns et pas les autres : la Vie éternelle. Je peux bien être happé par la chair et néanmoins garder la nostalgie de la Vie, de la sainteté : je ne suis pas « la bonne terre », celle qui a été bien nettoyée ! Je pousse dans les ronces, je n'écoute la Parole que d'une oreille trop distraite, je suis un homme partagé. Je veux la vie et la Vie, je ne renonce pas. Je n'achète pas la perle unique et de grand prix ; je suis comme le jeune homme riche. Donc je sait que le Christ me regarde et m'aime, mais je m'aime trop moi-même en même temps pour me « lâcher », comme on dit, car le monde de la chair est trop beau et je veux en jouir — mais en même temps je ne me lâche pas non plus davantage du côté de la chair, de sorte que je n'ai ni la chair ni l'esprit

(l'ordre du spirituel, celui qui m'est donné si je veux, car le Père attend que je le demande vraiment pour me Le donner... Le, cet Esprit !) Mais Jésus veut nous faire comprendre quelque chose : l'Esprit est un don, non quelque chose que l'on pourrait conquérir par nous-mêmes, par volonté, par un *je veux*. Ce serait cela, la volonté de chair, tandis que la volonté spirituelle revient à l'obéissance, à l'accueil : Seigneur, à qui irions-nous, c'est Toi qui as les Paroles de la Vie éternelle, nous ne pouvons que tendre la main et demander, mais non pas prendre. Même chose donc pour la grâce de la foi — la demander, c'est déjà l'avoir, mais impossible de « l'avoir » du fait de l'avoir prise. La volonté spirituelle n'est donc pas revendicative, mais une disposition à l'obéissance, exactement comme celle du Verbe, du Fils vis à vis de son Père.

22ème dimanche ordinaire (30 août)

Livre du Deutéronome (4, 1-2.6-8)

Moïse disait au peuple : « Maintenant, Israël, écoute les commandements et les décrets que je vous enseigne pour que vous les mettiez en pratique. Ainsi vous vivrez, et vous entrerez en possession du pays que vous donne le Seigneur, le Dieu de vos pères. Vous n'ajouterez rien à ce que je vous ordonne, et vous n'y enlèverez rien, mais vous garderez les ordres du Seigneur votre Dieu tels que je vous les prescris. Vous les garderez, vous les mettez en pratique ; ils seront votre sagesse et votre intelligence aux yeux de tous les peuples. Quand ceux-ci entendront parler de tous ces commandements, ils s'écrieront : « Il n'y a pas un peuple sage et intelligent comme cette grande nation ! » Quelle est en effet la grande nation dont les dieux soient aussi proches que le Seigneur notre Dieu est proche de nous chaque fois que nous l'invoquons ? Et quelle est la grande nation dont les commandements et les décrets soient aussi justes que toute cette Loi que je vous présente aujourd'hui ?

Ce que le Deutéronome fait dire à Moïse est un programme comme aucun autre au monde, et cela très consciemment. Programme fondateur. Les peuples se contentent d'exister ; celui-ci, tout petit, a le projet d'être grand, et même s'affirme grand, en raison même de ce programme fondateur. Programme, projet, davantage qu'un code comme ceux des Babyloniens. Il ne s'agit pas seulement d'instaurer le droit et la justice dans le royaume (l'empire), mais de fonder la nation elle-même. Le peuple doit se constituer en nation, au moment d'avoir une terre. Le programme Mosaique a donc quelque chose de constitutionnel, et cela sans roi, alors que tous les peuples ont des rois. Car le roi d'Israël, c'est Dieu et Dieu seul. Quand le besoin d'un roi se fera sentir, quel drame ! et il faudra qu'un prophète le consacre par l'onction pour en faire un

« sauveur », un messie, par délégation divine. Mais désormais la tension entre royauté et messianisme sera bien l'un des nœuds de l'histoire d'Israël. En attendant, les Hébreux sont très fiers d'eux-mêmes. Ils ont la loi de composition interne qui va leur permettre de se conserver sur n'importe quelle terre, au milieu de n'importe quel peuple (malgré tous les aléas et apostasies possibles...) L'identité hébraïque est désormais assise, à partir de ce qui n'était que les douze tribus de Jacob. Si l'on songe à Athènes, à Rome, on assiste donc à une vaste période de fondations, de créations institutionnelles (grâce à l'écriture). Israël est unique en son genre ; sa théocratie est unique. Comment la définir ? Pas de roi, pas de république non plus. Il ne s'agit pas d'une cité, donc pas de *polis* ni de *politéia*. Les Athéniens également seront fiers de leur constitution (voir Eschyle). Ici, ce qui est unique, sans doute, c'est la proximité de Dieu : notre Dieu est un dieu proche, c'est le Dieu proche, l'unique aussi proche : un Dieu *prochain*. D'où la prédominance éthique qui caractérise la Thora. Dieu est un visage, une face, une gloire, et l'homme est sa créature et son image. Même un Assyrien est un homme à l'image du Dieu d'Israël ! De ce petit peuple encore nomade, le dieu est Dieu, le Dieu de l'Univers.

Psaume 14 (1a.2, 3bc-4ab, 5)

*Seigneur, qui séjournera sous ta tente ?
Celui qui se conduit parfaitement,
qui agit avec justice
et dit la vérité selon son cœur.*

*Il ne fait pas de tort à son frère
et n'outrage pas son prochain.
A ses yeux, le réprouvé est méprisable
mais il honore les fidèles du Seigneur.*

*Il prête son argent sans intérêt,
n'accepte rien qui nuise à l'innocent.
Qui fait ainsi demeure inébranlable.*

Vérification du caractère éthique de la Loi. Le code d'Hammourabi est un règlement. La Torah parle de la vérité du cœur, du prochain. Être un juste prend un sens original en Israël, un sens spirituel, d'où la difficulté de concevoir une théorie de la « justification » qui ne soit pas comprise selon des catégories juridiques, alors que nous modernes avons réinventé le juridisme. Ainsi le psaume est-il poétiquement didactique, fait pour instruire, pour catéchiser. Que l'amour fraternel soit au principe de la Loi, n'est-ce pas ce qu'on ne trouve qu'en Israël ? Mais peut-être que dans

une île lointaine il est dit que tu ne feras pas de tort à ton frère de race ; car après tout c'est la condition de la vie en société ? Mais aimer ?

Lettre de saint Jacques (1, 17-18.21b-22.27)

Frères bien-aimés, les dons les meilleurs, les présents merveilleux, viennent d'en haut, ils descendent tous d'auprès du Père de toutes les lumières, lui qui n'est pas, comme les astres, sujet au mouvement périodique ni aux éclipses passagères. Il a voulu nous donner la vie par sa parole de vérité, pour faire de nous les premiers appelés de toutes ses créatures. Accueillez donc humblement la parole de Dieu semée en vous ; elle est capable de vous sauver. Mettez la Parole en application, ne vous contentez pas de l'écouter : ce serait vous faire illusion. Devant Dieu notre Père, la manière pure et irréprochable de pratiquer la religion, c'est de venir en aide aux orphelins et aux veuves dans leur malheur, et de se garder propre au milieu du monde.

Vous savez bien que les divinités astrales ne font que tourner en rond dans le ciel. Quel genre de lumière nous donne Zeus ? La chaude lumière du soleil sur la peau. Quels sont les dons merveilleux qui viennent de Dieu ? La vie. Et l'appel. L'appel vers l'En-haut qui est notre Salut. La Vie est alors plus que la vie. Celle-ci est provisoire, de sorte que se dessine l'opposition entre vie passagère et vie d'en haut, rencontre. Comment rencontrer Dieu ? Non pas en fuyant notre condition passagère, mais en appliquant en bas la Parole d'en haut : charité, pureté. Non seulement une vie vertueuse, mais une vie dans un esprit de vérité. La vie chrétienne ne consiste pas à être en règle. Être en règle n'est pas un but mais un effet, car de fait le bon chrétien est en règle ! Mais s'il l'est, ce n'est pas pour l'être (cela convient à l'hypocrite, au pharisien), mais parce que sa vie entière est orientée par l'amour du prochain, si bien qu'il ne se préoccupe plus de lui-même ; et de fait, on peut appeler pureté, ou « rester propre au milieu du monde », le fait de se détourner de la jouissance non pas comme d'un mal, mais parce qu'elle devient incessamment un obstacle à la disponibilité. C'est la disponibilité qui commande et entraîne le renoncement, et non l'inverse, car on ne renonce pas pour renoncer, mais pour un plus grand bien, et l'autre est un plus grand bien que ma jouissance. Comme j'ai l'âme impure, et comme Jacques serait fâché de voir ma vie ! Mais l'amour de Dieu prend chacun là où il est et dans l'état où il est — et cela devrait être également à tout moment la conduite de l'Eglise, qui se retrouve partagée, divisée entre la règle de la règle et la règle de l'agapè. Il reste que le discours de Jacques est sévère, et c'est déjà un discours d'Eglise, qui ne peut pas dire la vérité autrement qu'en terme d'exigence (*ce serait vous faire illusion*) — mais avec charité. Il y a donc deux plans à considérer : le contenu de

l'exigence, mais aussi la manière de l'annoncer, avec charité et en ne cessant pas de rappeler le sens de l'exigence elle-même.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc (7, 1-8.14-15.21-23)

Les pharisiens et quelques scribes étaient venus de Jérusalem. Ils se réunissent autour de Jésus, et voient quelques-uns de ses disciples prendre leur repas avec des mains impures, c'est-à-dire non lavées. (Les pharisiens en effet, comme tous les Juifs, se lavent toujours soigneusement les mains avant de manger, fidèles à la tradition des anciens ; et au retour du marché, ils ne mangent pas avant de s'être aspergés d'eau, et ils sont attachés encore par tradition à beaucoup d'autres pratiques : lavage de coupes, de cruches et de plats.) Alors les pharisiens et les scribes demandent à Jésus : « Pourquoi tes disciples ne suivent-ils pas la tradition des anciens ? Ils prennent leurs repas sans s'être lavé les mains. » Jésus leur répond : « Isaïe a fait une bonne prophétie sur vous, hypocrites, dans ce passage de l'Écriture : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Il est inutile, le culte qu'ils me rendent ; les doctrines qu'ils enseignent ne sont que des préceptes humains. Vous laissez de côté le commandement de Dieu pour vous attacher à la tradition des hommes. » Il appela de nouveau la foule et lui dit : « Écoutez-moi tous, et comprenez bien. Rien de ce qui est extérieur à l'homme et qui pénètre en lui ne peut le rendre impur. Mais ce qui sort de l'homme, voilà ce qui rend l'homme impur. » Car c'est du dedans, du cœur de l'homme, que sortent les pensées perverses : inconduite, vols, meurtres, adultères, cupidités, méchancetés, fraude, débauche, envie, diffamation, orgueil et démesure. Tout ce mal vient du dedans, et rend l'homme impur. »

Ce qui pour nous n'est qu'hygiène, pour un Juif observant est un rite sans lequel il ne serait plus tout à fait juif. Au fond, l'ordre symbolique vient ici faire écran à la vie, et la vie est esprit ; elle est spirituelle et non symbolique. Il est mortel d'idolâtrer l'ordre symbolique qui n'est qu'un phénomène anthropologique (l'ordre du signifiant). C'est pire encore quand l'ordre symbolique dégénère en règlement, en formalisme : à peine est-il encore signifiant. Dès lors que ce qui est signifié vit, a une âme, alors on peut bien exécuter joyeusement le rite, et cela devient une occasion de communion, comme des agapes. Ici, le rituel vient recouvrir le spirituel, au point de prendre sa place, au lieu de le signifier. Jésus appelle ses disciples (la foule qui le suit), pour les prendre à témoins d'une dimension décisive de son enseignement : l'esprit et le cœur contre le formalisme et la sécheresse. Cela évidemment révolutionne le contenu de « la religion » — mais les prophètes le savaient déjà. Donc finis les interdits rituels, et il ne s'agit plus que d'interroger le cœur : religion du cœur. Jésus tient à ce que sa liste soit assez complète : une douzaine de

formes du mal qui nous habite et nous endurent. Si je les relis, si je les classe un peu mieux que Jésus, cela donne : *orgueil et démesure, méchanceté, envie, cupidité, diffamation, meurtre, vol, fraude, inconduite débauche, adultère*. Mais peut-être que l'ordre de Jésus est le bon, et que je suis un petit prétentieux à vouloir l'améliorer ? Comme c'est vain ! Mais bon ! d'orgueil à cupidité, c'est l'intérieur du cœur, le for interne qui est « plein d'ordure », à commencer par le moi centré sur lui-même. Ensuite il y a les « passages à l'acte », ce qui se voit, s'exprime, se montre : nuire, tuer, voler, tromper, et puis en dernier ce qui touche le sexe, toujours dans le sens de l'utilisation de l'autre ou de mépris de l'autre. L'inconduite a un sens plus large et général de conduite au mépris de son prochain, pas forcément dans le domaine sexuel (l'adultère est une inconduite parce qu'il est commis au mépris du conjoint légitime et le blesse). J'aurais pu mettre vol et fraude en dernier, car ils ne portent que sur des choses matérielles — mais en même temps ils lèsent forcément des personnes, non des biens en quelque sorte abstraits. Je ne suis pas essentiellement responsable de ce qui pénètre mon cœur, mais je le suis de ce qui en sort. Entre les deux, c'est le travail de ma conscience qui est en jeu (tandis que de son côté œuvre la tentation aux douze têtes, tel un dragon d'apocalypse).

23ème dimanche ordinaire (6 septembre)

Livre d'Isaïe (35, 4-7a)

dites aux gens qui s'affolent : « Prenez courage, ne craignez pas. Voici votre Dieu : c'est la vengeance qui vient, la revanche de Dieu. Il vient lui-même et va vous sauver. » Alors s'ouvriront les yeux des aveugles et les oreilles des sourds. Alors le boiteux bondira comme un cerf, et la bouche du muet criera de joie. L'eau jaillira dans le désert, des torrents dans les terres arides. Le pays torride se changera en lac ; la terre de la soif en eaux jaillissantes.

Vengeance, revanche sont des mots qui sonnent mal à nos oreilles « modernes ». Il faut donc se donner la peine de les « traduire », et ce n'est pas difficile si l'on n'est pas décidé à en faire un *casus belli* contre « la religion ». Le contexte en effet donne le sens et l'intention. C'était l'affolement, la panique, comme un jour d'invasion, d'irruption des armées ennemies. Or un signe est donné : les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les muets parlent, l'eau jaillit du désert. C'est donc le Jour de Dieu, un Jour eschatologique, ou bien ce sont des images hyperboliques de Salut, et c'est cela, la « revanche » de Dieu. Ceux qui étaient vaincus, Dieu les sauve : n'est-ce pas là la victoire de Dieu ?

Psaume 145 (7, 8, 9ab.10b)

*Le Seigneur fait justice aux opprimés ;
aux affamés, il donne le pain ;
le Seigneur délie les enchaînés.*

*Le Seigneur ouvre les yeux des aveugles,
le Seigneur redresse les accablés,
le Seigneur aime les justes,*

*le Seigneur protège l'étranger.
Il soutient la veuve et l'orphelin,
ton Dieu, ô Sign, pour toujours !*

Que d'affirmations ! Est-ce que c'est vrai, tout ça !? Si c'était vrai, il n'y aurait plus d'opprimés, ni d'affamés, ni d'enchaînés, ni d'aveugles, ni d'accablés, ni de veuves et d'orphelins. Et un jour, nous pourrions nous souvenir de Matthieu 25 (j'avais faim, et vous m'avez donné à manger...) et des Béatitudes (*Heureux ceux qui pleurent...*) Comment le Seigneur agit-il donc ? *Donnez-leur vous-mêmes à manger*. Au moins dira-t-on que Dieu veut la justice (c'est un Dieu moral, ce qui est un début) et veut que les aveugles voient. Mais que fait-il donc ? Il est inévitable que la parole de Dieu suscite l'incrédulité. *Où est-il, leur Dieu ?* En me faisant l'avocat du diable, j'ai pour ainsi dire laissé tomber l'acte de foi et de confiance qui faisait la force du psaume. La foi du psalmiste, exprimant la foi de la communauté, est pure, mais pas encore « théologique » : elle cherche les mots qui vont dire l'amour de Dieu, le caractère aimant de Dieu, et on ne dira même pas qu'elle le fait de manière inadéquate, car en fin de compte, le jour où l'on distinguera le présent inachevé de l'achèvement eschatologique, se révélera la pertinence prophétique de la parole qui semblait si *incrédule*. Le registre de l'achèvement, du dessein divin, est ainsi d'ores et déjà ouvert, et ainsi se dessine le monde de la foi, et le sens caché du monde.

Lettre de saint Jacques (2, 1-5)

Mes frères, ne mêlez pas des considérations de personnes avec la foi en Jésus Christ, notre Seigneur de gloire. Imaginons que, dans votre assemblée, arrivent en même temps un homme aux vêtements rutilants, portant des bagues en or, et un homme pauvre aux vêtements sales. Vous vous tournez vers l'homme qui porte des vêtements rutilants et vous lui dites : « Prends ce siège, et installe-toi bien » ; et vous dites au pauvre : « Toi, reste là debout », ou bien : « Assieds-toi par terre à mes pieds ». Agir ainsi, n'est-ce pas faire des différences entre vous, et juger selon des

valeurs fausses ? Écoutez donc, mes frères bien-aimés ! Dieu, lui, n'a-t-il pas choisi ceux qui sont pauvres aux yeux du monde ? Il les a faits riches de la foi, il les a faits héritiers du Royaume qu'il a promis à ceux qui l'auront aimé.

Jacques est l'homme de la sévérité morale. Nous avons et nous aurons besoin de l'entendre et réentendre. Dans ses prêches, il devait secouer les assemblées des premiers chrétiens. Il n'y a donc qu'à écouter et à ne pas oublier, en franchissant le seuil vers la sortie.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc (7, 31-37)

Jésus quitta la région de Tyr ; passant par Sidon, il prit la direction du lac de Galilée et alla en plein territoire de la Décapole. On lui amène un sourd-muet, et on le prie de poser la main sur lui. Jésus l'emmena à l'écart, loin de la foule, lui mit les doigts dans les oreilles, et, prenant de la salive, lui toucha la langue. Puis, les yeux levés au ciel, il soupira et lui dit : « Effata ! », c'est-à-dire : « Ouvre-toi ! » Ses oreilles s'ouvrirent ; aussitôt sa langue se délia, et il parlait correctement. 36 Alors Jésus leur recommanda de n'en rien dire à personne ; mais plus il le leur recommandait, plus ils le proclamaient. Très vivement frappés, ils disaient : « Tout ce qu'il fait est admirable : il fait entendre les sourds et parler les muets. »

Ouf ! Jésus n'est pas un hygiéniste patenté. La vie passe avant ce qui est supposer la protéger (comme on parle aujourd'hui de « rapports protégés ». Il faut donc se protéger de l'autre ? Protéger l'autre de notre vilaine vie ?) Donc Jésus soupire, se tourne vers son Père, prononce le verbe qui dit *ouvre-toi*. Et il s'ouvre, l'homme infirme ! Comme il ne manque pas d'humour, Jésus lui demande de ne rien dire, comme si c'était possible ! Bien plus (j'avais mal lu), il leur demande de n'en rien dire : à toute cette foule qui accompagnait le sourd-muet ! Gardez l'événement pour vous. C'est une façon de leur *donner* le signe, de sorte qu'ils en deviennent détenteurs. Et puis aussi de ne pas passer pour un thaumaturge ou un magicien : il refuse la publicité et ne demande rien. En soupirant, il montre que les deux natures en lui doivent travailler : son humanité doit se mettre comme au diapason de sa divinité, la laisser passer, agir. Dans sa chair, il doit être divinement uni à son Père, éprouver en Lui le Souffle qui à la fois est le sien et celui de l'Autre, le père.

24ème dimanche ordinaire (13 septembre)

Livre d'Isaïe (50, 5-9a)

Parole du Serviteur de Dieu : Le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille et moi, je ne me suis pas révolté, je ne me suis pas dérobé. J'ai présenté mon dos à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe. Je n'ai pas protégé mon visage des outrages et des crachats. Le Seigneur Dieu vient à mon secours ; c'est pourquoi je ne suis pas atteint par les outrages, c'est pourquoi j'ai rendu mon visage dur comme pierre : je sais que je ne serai pas confondu. Il est proche, celui qui me justifie. Quelqu'un veut-il plaider contre moi ? Comparaissons ensemble. Quelqu'un a-t-il une accusation à porter contre moi ? Qu'il s'avance ! Voici le Seigneur Dieu qui vient prendre ma défense : qui donc me condamnera ?

Pas révolté et pas dérobé, ce n'est pas la même chose, de sorte que les deux verbes se donnent mutuellement de la profondeur : me dérobant, j'évite, mais je sais bien que là est le bien, qu'il n'y a rien à dire contre : Tu m'as ouvert l'oreille, j'ai très bien entendu, mais je n'ai pas envie, car cela coûte trop... Me révoltant, je proteste, je dis non, je n'accepte pas, je pense que l'ordre de Dieu est injuste. Il faudrait vérifier ce que dit l'hébreu, mais quelle importance, puisque je reçois la traduction liturgique comme une version de la parole de Dieu qui n'a pas moins de sens que « l'original » qui n'est lui-même qu'une traduction humaine. En littérature, en poésie, une traduction n'en vaut pas une autre, mais il en va tout autrement pour la Parole « divine » qui est suprêmement traduisible dans toutes les langues, chaque traduction devenant la Parole au même titre et au même degré que toute autre. Donc les traducteurs ont choisi révolté et dérobé et c'est bien ainsi. Je n'ai pas protesté, je ne me suis pas dérobé. Mais d'abord, pourquoi se révolter contre une simple parole, serait-ce la divine ? A cause de ce qu'elle me dit à l'oreille, de ce qu'elle m'apprend : tu vas souffrir (à cause de moi), tu vas être mon témoin sacrifié. Ce n'est pas une bonne nouvelle pour moi que m'apprend la Parole (prendre ma croix) et même Jésus dit : Père, si ce calice peut s'éloigner de moi... On voit ici à quel point la foi n'est pas une croyance mais une confiance, car je reçois outrage et crachats, malheur sur malheur, douleur sur douleur, je perds mes enfants comme Job, et au cœur de cela, je ne dis pas : *Dieu a donné, Dieu a repris*, mais *Dieu vient à mon secours*. Ce n'est même pas que j'accepte sa volonté (qui serait mon malheur), mais dans mon malheur (Dieu ne veut pas mon malheur, cela, vais-je le croire ?), je peux faire appel à Lui et il me sauve, en dépit de ce qui est manifestement le contraire d'un salut. C'est dans mon malheur qu'il me demande d'être son témoin. Je me présente donc au tribunal des hommes pour défendre Dieu, et défendre Dieu consiste à dire que je suis défendu par Lui. Comment ces paradoxes, ces renversements

pourraient-ils être entendus ? Je suis voué à l'incompréhension, et pourtant je ne serai pas confondu parce que ma défense, c'est Lui. Au yeux des hommes, je ne suis plus qu'un déchet, un condamné, mais c'est aux yeux de Dieu que je suis justifié, et cela me justifie (à mes propres yeux : *pour moi*, je suis justifié). Que je sois subjectivement, que je me sache justifié, et que je le dise, en quoi cela rend-il la chose crédible, puisque manifestement ce n'est pas le cas ? La foi n'a pas d'évidence. J'aurais pu une fois de plus revenir sur l'inusable question de la souffrance. Ce sera peut-être pour le psaume...

Psaume 114 (1-2, 3ac-4, 5-6, 8ac-9)

*J'aime le Seigneur :
il entend le cri de ma prière ;
il incline vers moi son oreille :
toute ma vie, je l'invoquerai.*

*J'étais pris dans les filets de la mort,
j'éprouvais la tristesse et l'angoisse ;
j'ai invoqué le nom du Seigneur :
« Seigneur, je t'en prie, délivre-moi ! »*

*Le Seigneur est justice et pitié,
notre Dieu est tendresse.
Le Seigneur défend les petits :
j'étais faible, il m'a sauvé.*

*Il a sauvé mon âme de la mort,
et mes pieds du faux pas.
Je marcherai en présence du Seigneur
sur la terre des vivants.*

Peut-on encore avoir la foi même sous la torture, même à Auschwitz, même quand on perd un enfant ? (Mon petit-fils Augustin aurait dix ans aujourd'hui.) La question est idiote, quoique respectable, puisqu'il faut respecter la douleur de ceux qui se révoltent et qui « perdent la foi ». Il n'y a pas de réponse-système, de raison toute-puissante face à la perte (plus encore que de la douleur qui ne met pas en jeu la « perte d'un être cher ») Or... Quand c'est pour soi, que soi seul est impliqué, immergé dans sa douleur ou sa souffrance, on peut clairement se révolter ou non, injurier Dieu ou non. Mais quand un autre, un enfant innocent, est la victime, alors on peut s'offrir de faire la leçon à Dieu, car le motif apparaît désintéressé : ce n'est pas moi, Tu vois un peu ce que Tu fais ? On sait, bien entendu, que le motif n'est pas désintéressé. Ce n'est pas la perte de n'importe qui d'autre qui nous affecte, et comment être affecté à

chaque seconde ? Si Dieu a donc permis ce que nous appelons l'horreur, la monstruosité, le crime le plus horrible, les tortures les plus diaboliques, les supplices les plus chinois, est-ce qu'il n'a pas pu faire autrement ? Le paradoxe, un de plus, est d'abord qu'il faut distinguer le *spectacle* de l'horreur, comme celui qui fascina Georges Bataille, et la même horreur vécue de l'intérieur, totalement subie. Le scandale est la réaction à un spectacle ; il repose sur la faculté d'en discourir, à partir d'une forme originale d'affect qui est un affect de l'imagination, je serais tenté de dire : donc un affect imaginaire, si en tant qu'affect il n'était qu'imaginaire. Mais un affect est un affect, même vécu à l'occasion d'une fiction (film, roman) ou d'une œuvre d'art (Goya, Picasso). Ce genre d'affect me renseigne, est donc utile à la conscience, ne serait-ce que pour qu'existe l'empathie sans laquelle je ne pourrais pas me représenter le malheur (d'autrui). Mais aussi il faut s'avouer que l'on jouit du frémissement de l'horreur, sinon, qui lirait, regarderait ce genre d'image ? Je ne vais pas discourir ici sur ce registre de fascination. Au contraire, subie et vécue de l'intérieur, la souffrance n'a plus grand chose d'un spectacle (elle peut cependant en conserver quelque chose, si je garde une certaine conscience réfléchissante sur ce qui m'arrive), puisqu'elle n'est plus que sentie et ressentie. Là je peux avoir envie de mourir pour que ça s'arrête, mais je peux aussi complètement transformer cette souffrance en prière, en appel, supplication ; non pas en révolte mais en cri vers Dieu, sans aucune révolte, vraiment ! Celui qui ne croit pas a bien autre chose à faire qu'à se révolter contre un Dieu qui n'existerait pas. Il ne peut que vivre la souffrance pure, y être complètement immergé de manière indescriptible ; mais en un sens l'immersion totale, l'immédiateté supprime la conscience de souffrir en anéantissant le sujet dans la passivité du souffrir. Souffrir tend à anéantir le sujet de la souffrance et le sujet qui surnage reste un sujet, peut-être encore capable de dire *mon Dieu, mon Dieu...* (*Je t'en prie, délivre moi !*) Au fond, on ne se révolte pas dans la souffrance, mais bien devant elle. Si c'est moi qui souffre, il me faut, pour me révolter, souffrir assez pour avoir un motif sérieux de révolte, mais pas assez cependant, sans quoi je ne suis plus en mesure de me révolter. Au contraire, si je souffre au-delà de toute mesure, je ne suis plus en état de me révolter, et s'il me reste un peu de conscience, celle-ci n'y découvrira pas plus qu'à l'ordinaire le motif suprême, enfin décisif, me permettant de prouver à Dieu qu'il est un monstre (car comment accuser la nature, si seule la nature est « responsable » ?) Et pourtant, même dans les camps, aussi nombreux qu'ailleurs, ou aussi peu nombreux qu'ailleurs, ont été ceux qui ont récité ce psaume et n'ont pas exactement dit, ou seulement dit : sauve-moi de la mort, mais : Tu m'as sauvé de la mort. Exactement comme pour le Christ qui a supplié Dieu qui pouvait le sauver — et il a, dit l'Écriture, été exaucé, alors qu'il est mort ! Il faut donc passer dans un autre ordre pour comprendre.

Mes frères, si quelqu'un prétend avoir la foi, alors qu'il n'agit pas, à quoi cela sert-il ? Cet homme-là peut-il être sauvé par sa foi ? Supposons que l'un de nos frères ou l'une de nos sœurs n'aient pas de quoi s'habiller, ni de quoi manger tous les jours ; si l'un de vous leur dit : « Rentrez tranquillement chez vous ! Mettez-vous au chaud, et mangez à votre faim ! » et si vous ne leur donnez pas ce que réclame leur corps, à quoi cela sert-il ? Ainsi donc, celui qui n'agit pas, sa foi est bel et bien morte, et on peut lui dire : « Tu prétends avoir la foi, moi je la mets en pratique. Montre-moi donc ta foi qui n'agit pas ; moi, c'est par mes actes que je te montrerai ma foi.

Mettre en regard Paul et Jacques, c'est bien nécessaire pour sortir de la vieille sophistique de la foi *ou* des œuvres. Ni l'un ni l'autre, c'est par grâce ! Mais une grâce qui ne compte ni ne mesure, pas du tout calviniste ! Je modérerai mon anticalvinisme en remarquant que la peur de l'enfer a occupé le christianisme dès le début, et même saint François admet la possible fatalité d'une mort en état de péché mortel, d'une seconde mort qui nous tomberait dessus, qu'on le veuille ou non — bien sûr, cela se comprend et s'explique par les menaces de Jésus sur la porte étroite etc. ; mais mettons tous les textes en perspective et nous comprenons que ce qui est impossible à l'homme (le Salut) n'est possible qu'à Dieu et qu'il faut vraiment refuser le Salut en toute connaissance de cause (dans le face à face avec l'Amour en personnes) pour se « damner », se condamner au refus de Dieu (à l'affirmation de soi et de soi seul pour l'éternité, et Dieu ne peut anéantir une créature qu'il continue d'aimer (c'est cela qui est peut-être le plus infernal pour le damné).

Donc sortons de là ! Jacques est un maître sévère, et le plus « social » des apôtres, le plus clair et catégorique sur l'injustice. Dans le dialogue sans concession entre l'homme de foi et celui dont la foi est « morte », Jacques ne se met pas en valeur, comme n'hésite pas à le faire Paul (prenez-moi pour modèle ! Mais Paul est tellement habité par le Christ qu'il peut bien le dire en toute vérité et humilité : ce n'est pas moi, c'est le Christ !) Car le *moi* renvoie au on qui précède et qui désigne celui qui a réellement la foi. Qui a réellement la foi ? Celui qui dit : « Seigneur, Seigneur... », non, bien sûr. Jésus (et Jacques) n'attend pas d'actes extraordinaires, mais ceux du cœur, sans hypocrisie, ceux de la petite vieille avec sa petite pièce dans le tronc du Temple, du Temple immense de Celui qui voit tout, sonde les reins et les cœurs. Personne ne me connaît : Lui seul. Je sais que mes actes ne sont ni réussis ni aboutis, alors, comme on dit, ce qui compte, c'est les efforts... le plus petit geste. Et je ne devrais pas cesser de dire comme les disciples : augmente en nous la foi ! C'est le cœur qui aime, c'est le cœur qui agit, il est donc vain d'opposer l'intérieur et l'extérieur, puisque les actes sont la face visible

du cœur. Il n'a pas d'un côté la foi et de l'autre des actes, mais la foi qui est vie, soit s'actualise, soit se meurt, à chaque instant.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc (8, 27-35)

Jésus s'en alla avec ses disciples vers les villages situés dans la région de Césarée-de-Philippe. Chemin faisant, il les interrogeait : « Pour les gens, qui suis-je ? » Ils répondirent : « Jean Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres, un des prophètes. » Il les interrogeait de nouveau : « Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ? » Pierre prend la parole et répond : « Tu es le Messie. » Il leur défendit alors vivement de parler de lui à personne. Et, pour la première fois, il leur enseigna qu'il fallait que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les chefs des prêtres et les scribes, qu'il soit tué, et que, trois jours après, il ressuscite. Jésus disait cela ouvertement. Pierre, le prenant à part, se mit à lui faire de vifs reproches. Mais Jésus se retourna et, voyant ses disciples, il interpella vivement Pierre : « Passe derrière moi, Satan ! Tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes. » Appelant la foule avec ses disciples, il leur dit : « Si quelqu'un veut marcher derrière moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie pour moi et pour l'Évangile la sauvera.

Comme l'a dit mon curé ce dimanche, Jésus fait son enquête d'opinion. Bien entendu, ce n'est pas pour apprendre quelque chose, ou pour en tenir compte « politiquement », mais bien pour que les disciples se posent un peu plus nettement la question, et pour entendre la réponse de Pierre, la réponse qui est un sommet de malentendu. Car que signifie Messie pour Pierre ? Jésus, rusé, abonde dans le sens de la déclaration de Pierre, mais pour la prendre à revers, pour prendre Pierre à revers. Je suis le Messie, ne le dites surtout à personne ! Voilà ce que Jésus déclare à la petite troupe des disciples présents, et il sait bien que *Fama volat*, que vole la Renommée. C'est alors que pour la première fois, il leur dit ouvertement : le Messie va être tué. Ce qu'il ne fallait surtout pas dire ! Mais il est temps que l'instruction des disciples commence, du côté de la part d'ombre, et plus seulement du côté de la « bonne nouvelle », avec son fort coefficient de malentendu politico-religieux (l'objet même des tentations de Jésus au désert, à l'aube de sa vie publique). D'où le retour du démon ! Et ce démon, c'est Pierre. On pourrait dire : Pierre et tous ses successeurs tenté par l'instauration temporelle du Royaume. Lequel y a échappé ? Pierre est sincère, personne n'en doute, mais voilà, Satan, ici et maintenant, c'est lui, et Satan, c'est « les pensées des hommes » et non de Dieu. Jésus montre bien ici qu'il n'y a pas besoin d'aller chercher Satan ailleurs que dans la manière de penser tout humaine, aveugle devant la logique de Dieu, dont il faut bien dire qu'elle est renversante. Le but de

Jésus en posant son innocente question était donc de renverser la manière humaine de penser. Maintenant, Jésus lance un terrible appel à ceux qui sont plantés bouche bée devant lui. Suivre Jésus ? Renoncement, croix, mourir. Un programme à faire fuir, le plus antipolitique qu'on n'ait jamais imaginé. Ce qui montre que Jésus n'est pas un malade, c'est qu'il dit bien que tout cela n'est ni ne sera « pour rien », mais bien pour la vie. Pour une vie sauvée. Moi comme les autres, je veux sauver ma vie sans la perdre, je voudrais faire l'économie du don ; cependant, je perçois bien que le don seul fait entrer dans le registre de l'accomplissement, de la plénitude de vie. Il faut donc s'approprier à l'idée christique : sans don de la vie, il n'y a pas de vie. Or donner vraiment (aimer) c'est bien (se) perdre, la « sacrifier », et cela, Seigneur, je n'en ai pas du tout envie. Je suis prêt à toutes sortes de ruses pour m'échapper, comme Jonas, mais mes ruses ne sont pas celles de Dieu, ne sont pas les tiennes, Seigneur ! Oui, oui, je suis le Messie, dis-tu, et c'est très excitant, je suis prêt à me battre pour toi, derrière toi le chef, mais est-ce cela le don de la vie ? Non, cela, c'est la jouissance, l'agressivité guerrière. L'héroïsme guerrier n'a rien de vertueux, puisqu'il est notre déguisement de destructeurs, de tueurs (quand il faut faire la guerre, que ce soit sans illusion, sans idéalisation). Au contraire, Jésus est complètement déprimant, lui qui demande de servir comme un serviteur, non comme un guerrier de Dieu (légionnaires du Christ, comme cela sonne fâcheusement...) Morale d'esclave ? Oui. La preuve de l'amour n'est pas dans la « réussite » temporelle, mais dans la disparition finale dans le cœur de Dieu. Totalement invisible.

25ème dimanche ordinaire (20 septembre)

Livre de la Sagesse (2, 12.17-20)

Ceux qui méditent le mal se disent en eux-mêmes : « Attirons le juste dans un piège, car il nous contrarie, il s'oppose à notre conduite, il nous reproche de désobéir à la loi de Dieu, et nous accuse d'abandonner nos traditions. Voyons si ses paroles sont vraies, regardons où il aboutira. Si ce juste est fils de Dieu, Dieu l'assistera, et le délivrera de ses adversaires. Soumettons-le à des outrages et à des tourments ; nous saurons ce que vaut sa douceur, nous éprouverons sa patience. Condamnons-le à une mort infâme, puisque, dit-il, quelqu'un veillera sur lui. »

Bien sûr que l'écrivain sacré n'avait pas la moindre idée d'un Messie fils de Dieu crucifié, et pourtant, en décrivant le destin apparemment malheureux du juste, on pourrait dire facilement qu'il prophétise, mais cela n'éclaire pas ce que signifie prophétiser. C'est plus difficile qu'il n'y paraît. Ce qui est déterminant, c'est l'univers spirituel et moral qui prend

forme dans la culture juive et nulle part ailleurs. Comment s'articulent le « moral » et le « spirituel » ? L'expérience est d'abord spirituelle, reposant sur le rapport personnel et collectif au Dieu unique et personnel. D'où vient cette tradition ? Elle déroule comme un fil rouge depuis les origines, mais comme le temps d'avant Noé est mythique, nous ne pouvons pas en tirer de conclusion historique ; et puis tout est légendaire de Noé à Abraham. Pourtant, ce fil rouge nous dit qu'il y a toujours eu quelque chose comme la foi sur la terre, depuis Abel le juste jusqu'à... Toujours un juste quelque part, perdu dans la nature, comme un « cas ». Avoir la foi, être « juste », c'est de toujours à toujours une rareté. L'homme de foi est celui qui se sait « fils de Dieu » ; ni serviteur ou esclave ou étranger mais fils : son semblable, son héritier, son aimé d'affection, son familial, celui avec qui se tisse une histoire. Ce qui est extraordinaire, c'est comment l'Incarnation accomplit, oui, accomplit dans un sens absolu ce qui est déjà familial à la conscience religieuse juive ; il y a donc une cohérence intrinsèque entre la foi originelle, celle qui a pris forme dans la tradition biblique la plus ancienne, dans la tradition hébraïque, et son accomplissement christique. Mais pourquoi la Révélation de Dieu dans la foi prend-elle la forme d'une tradition au lieu de se retrouver dispersée en tout lieu de la terre, parmi tous les peuples, comme quelque chose de personnel ? On peut estimer que cette tradition commence plus obscurément et plus lentement que selon les schémas admis. Elle prend substance dans la filiation des trois patriarches et à partir de leurs vies (Abra(h)am, Isaac et Jacob-Israël). Que peut-on savoir de la foi d'Abraham ? Un destin a été relu comme une promesse, la promesse a suscité la foi, la foi a constitué ce vis-à-vis mystérieux : le Dieu unique — mais pas si clair que ça ! Car le monothéisme n'est vraiment clair qu'avec Moïse au moment de l'Exode ; le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob devient YHWH seulement à l'Exode, et ce Dieu des patriarches, n'est-il pas trois, comme dans une assemblée de dieux ? Mais voilà que là encore le Christ révèle l'absolu de cette figuration primitive. Et nous finissons par voir « prophétiquement » la Trinité dans les trois visiteurs d'Abraham.

Avoir la foi, cela induit une nouvelle manière de vivre, de sentir, d'agir, de se conduire. Ici, cette manière est désignée par douceur et patience. Voilà la dimension « morale » qui se dessine, une nouvelle sagesse. Dans le bouddhisme, douceur et patience sont bien là également, mais répondent à des ressorts différents. Cependant la convergence montre une sorte de noyau universel, car quel homme dans son for intérieur ne sait pas que douceur et patience valent mieux qu'emportement et colère ? Mais ici, ces vertus ne sont pas circonstancielles, elles sont fondamentales, permanentes, principielles, si bien que naît cette notion du juste qui trouve dans la confiance en ce Dieu personnel le ressort de cette nouvelle manière d'être. Je puis être serein, patient, conserver ma douceur même dans l'adversité (ce qui est tout à fait contre nature), parce que je m'en remets à ce Dieu paternel que ne connaît aucune mythologie.

Même condamné à mort, il est « sauvé ». L'idée du Salut est née, et c'est une fois de plus Jésus qui accomplit la signification de ce Salut en lui donnant un contenu, une effectivité absolue : Sauvé du mal et de la mort, vie éternelle, divinisation — et alors je sais que je suis absolument fils de Dieu, à raison de ma fraternité avec le Fils éternel fait chair, semblable à moi, de même nature que moi.

Psaume 53 (3-4, 5.7b, 6.8)

*Par ton nom, Dieu, sauve-moi,
par ta puissance rends-moi justice ;
Dieu, entends ma prière,
écoute les paroles de ma bouche.*

*Des étrangers se sont levés contre moi, +
des puissants cherchent ma perte :
ils n'ont pas souci de Dieu.
par ta vérité, Seigneur, détruis-les.*

*Mais voici que Dieu vient à mon aide,
le Seigneur est mon appui entre tous.
De grand cœur, je t'offrirai le sacrifice,
je rendrai grâce à ton nom, car il est bon !*

Ce que dit la Sagesse de manière plus « critique » et intellectuelle, à la troisième personne, le psaume le met à vif à la première personne. Celui qui a la foi est en butte aux « étrangers ». Y compris au sein de la communauté ? Sont *étrangers* ceux qui « n'ont pas souci de Dieu ». La foi, c'est donc le souci de Dieu. Le psalmiste n'a pas encore le sens évangélique qui lui ferait dire : pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. Il crie à Dieu : détruis-les ! Mais après tout, dans ses paraboles, Jésus se fait plus d'une fois vengeur et menaçant — mais jamais dès qu'il a affaire à des pécheurs en chair et en os — sauf face aux pharisiens et scribes, aux hypocrites, car là une divine colère le saisit, dès lors qu'il voit avec tourment la maison de son Père occupée par des profiteurs qui en ont fait leur fonds de commerce. Mais là encore, cette violence est destinée à faire comprendre où est le péché suprême, le mal suprême : non dans les faiblesses humaines, mais dans cette espèce de vol, d'arrondissement spirituel opéré par les « savants » qui connaissent la Parole mais au lieu de la mettre en pratique s'en servent comme d'une arme de domination sur les pauvres. Crime contre l'Esprit ? Nous n'en sommes pas loin. La haine de l'Esprit, c'est de se servir de l'Esprit au lieu de se mettre à genoux devant lui et de l'accueillir avec amour et donc humilité, car l'amour n'est pas compatible avec l'orgueil.

Lettre de saint Jacques (3, 16; 4, 3)

Frères, la jalousie et les rivalités mènent au désordre et à toutes sortes d'actions malfaisantes. Vous n'obtenez rien parce que vous ne priez pas ; vous priez, mais vous ne recevez rien parce que votre prière est mauvaise : vous demandez des richesses pour satisfaire vos instincts.

La lettre de saint Jacques est terrible et magnifique de violence non pas révolutionnaire, non pas invitant à la révolte, mais à une conversion éthique radicale. Il ne dit pas : changez la société, les structures injustes, mais changez votre cœur, car c'est de l'intérieur que vient le mal. Il se souvient parfaitement de ce qu'il a entendu à ce propos de la bouche du Christ son Seigneur et son « frère » et son maître. Chaque apôtre avec son génie propre a restitué une partie du message de Jésus, et Jacques est celui qui est le plus sensible à l'injustice, à la profonde immoralité des conduites et à leur explication : vous ne priez pas. Vous n'avez pas souci de Dieu ; car avoir souci de Dieu entraîne ipso facto de se tourner vers Lui et donc, maladroitement ou non, de Le prier, de Lui parler. La vérité de la prière se révèle dans son contenu, dans ce que nous « demandons ». Que pouvons-nous demander, sinon : éclaire-moi, pardonne-moi, apprends-moi. Se tourner vers Dieu, ce n'est pas pour lui adresser des listes de desiderata, mais pour attendre de Lui ce qu'il peut donner, ce que je puis recevoir, son don, qui n'est pas le fruit d'une commande « commerciale ».

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc (9, 30-37)

Jésus traversait la Galilée avec ses disciples, et il ne voulait pas qu'on le sache. Car il les instruisait en disant : « Le Fils de l'homme est livré aux mains des hommes ; ils le tueront et, trois jours après sa mort, il ressuscitera. » Mais les disciples ne comprenaient pas ces paroles et ils avaient peur de l'interroger. Ils arrivèrent à Capharnaüm, et, une fois à la maison, Jésus leur demanda : « De quoi discutiez-vous en chemin ? » Ils se taisaient, car, sur la route, ils avaient discuté entre eux pour savoir qui était le plus grand. S'étant assis, Jésus appela les Douze et leur dit : « Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous. » Prenant alors un enfant, il le plaça au milieu d'eux, l'embrassa, et leur dit : « Celui qui accueille en mon nom un enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il accueille. Et celui qui m'accueille ne m'accueille pas moi, mais Celui qui m'a envoyé. »

Sur la route de Capharnaüm. La logique du texte n'est pas évidente. Pourquoi Jésus ne veut-il pas qu'on le sache ? Dans le chapitre précédent, on comprend mieux. Mais ici ? La clé doit être dans le contenu de son instruction, mais comment la lire ? Ce que je comprends, c'est : Fini de

rire ! Finie la belle aventure, fini l'enthousiasme, finie l'espoir humain. L'heure est grave, lourde, elle n'est pas au triomphe, à la traversée victorieuse des villages, aux guérisons qui étaient autant de signe de vie et du pouvoir de Dieu. Pourtant, ressusciter des morts n'est pas hors de toute compréhension : des résurrections par des prophètes, il y en a dans l'ancien Testament. Mais si les apôtres sont fixés sur un messie politique, cela ne saurait leur « parler ». Ils n'entendent que cet autre inaudible : être livré, être tué. Cela les rend muets en présence du rabbi. Mais entre eux, la parole, on peut dire la vaine parole, l'ergotage vont bon train, plus que jamais, même. D'où le dernier point du passage de ce dimanche : être le dernier, le serviteur de tous. Être comme un enfant, un petit enfant qu'on embrasse, qui est la vie toute neuve, pas encore empoisonnée. Enfant, serviteur, *puer*, doux et humble, qu'on mène à l'abattoir. Non seulement cela va arriver, mais c'est parce que Jésus va *donner* sa vie (*Nul ne la prend*, dit-il, comme on sait, *c'est moi qui la donne*). Le dernier point répond par conséquent aux deux précédents : non seulement changer d'attitude, apprendre à se faire petit, enfant et serviteur, mais justement comme il faut l'attendre du maître lui-même : se faire petit, esclave, serviteur, humble et au bout du compte victime sans défense. C'est ainsi que l'on peut atteindre Dieu. Le Père attend des fils, des petits, non des « chefs ». Aucune religion n'est aussi opposée à l'ordre social, aux hiérarchies admises, à ce qui est communément respecté. Religion critique, religion morale aussi, et non pas religion « sociale ». Ce qu'on retrouve d'analogie en dehors du judéo-christianisme, on le retrouve dans des philosophies, non dans des religions, de sorte qu'on peut comprendre les premiers intellectuels chrétiens qui ont vu dans le christianisme la vraie philosophie. Le comparer, en revanche, aux « autres » religions ayant cours, cela aurait presque ressemblé à une injure, tellement ces religions, officielles, leur apparaissait « nulles » !

26ème dimanche ordinaire (27 septembre)

Livre des Nombres (11, 25-29)

Le Seigneur descendit dans la nuée pour s'entretenir avec Moïse. Il prit une part de l'esprit qui reposait sur celui-ci, et le mit sur les soixante-dix anciens du peuple. Dès que l'esprit reposa sur eux, ils se mirent à prophétiser, mais cela ne dura pas. Or, deux hommes étaient restés dans le camp ; l'un s'appelait Eldad, et l'autre Médad. L'esprit reposa sur eux ; bien que n'étant pas venus à la tente de la Rencontre, ils comptaient parmi les anciens qui avaient été choisis, et c'est dans le camp qu'ils se mirent à prophétiser. Un jeune homme courut annoncer à Moïse : « Eldad et Médad prophétisent dans le camp ! » Josué, fils de Noun, serviteur de Moïse depuis sa jeunesse, prit la parole : « Moïse, mon maître, arrête-les ! » Mais Moïse lui dit : « Serais-tu jaloux pour moi ?

Ah ! Si le Seigneur pouvait mettre son esprit sur eux, pour faire de tout son peuple un peuple de prophètes ! »

La croyance dans le Saint-Esprit commence dans l'ancien Testament par la compréhension obscure d'un souffle divin, d'une respiration divine, je dirais même d'une haleine divine, qui atteint l'homme vers qui Dieu se tourne. Comment ne pas être dans les analogies et les anthropomorphismes. C'est la vie qui ainsi est signifiée, et la vie est à son tour signifiante de la vie de l'esprit, de la vie intérieure de l'homme, qui est une vie par analogie : c'est le langage qui veut cela, et le caractère charnel (incarné) de la vie humaine, qui est telle que la vie au sens le plus biologique n'est nullement extérieure à la vie personnelle, mais partie intégrante, *pars integrans* : le sens de cette expression est très fort. Les soixante-dix Anciens, les *chibani* qui constituent le Conseil, la *djema* de Moïse, reçoivent une part de l'esprit de Moïse, mais qu'en font-ils ? Un peu d'enthousiasme, qui retombe vite, au profit des vrais soucis, sérieux, bien matériels. N'empêche, dirons-nous, ils l'ont bien reçu, l'esprit, ils ont pris part au monde spirituel de leur guide Moïse, le plus humble de tous les hommes. Que l'inspiration ne dure pas, c'est accessoire dans le récit. L'important, c'est ce qui se passe au moment où l'inspiration « marche ». Deux des soixante-dix sont restés dans le camp avec tout le monde, on ne dit pas pourquoi, mais le fait est qu'ils ne sont pas avec Moïse à la tente de la Rencontre, ils n'assistent pas, ne participent pas à la liturgie (à ce bref moment où l'Esprit descend sur les officiants, ou plutôt les élèves). Qu'ils se mettent à « prophétiser » comme les autres Anciens représentent une petite révolution, qui montre que le souffle de Dieu s'étend jusque sur le camp : le souffle de Dieu n'est pas local. Il n'est pas une institution, il n'est pas instituable (même par un sacrement).

Bien entendu, cela affole, et les deux Dupondt qui prophétisent sont vite dénoncés. Au nom du monopole du chef et du cadre institué. On sait bien que ce texte nous prépare à la lecture de l'évangile, dans quelques minutes. La tente de la Rencontre annonce l'Église, naturellement, mais le peuple fait partie de l'Église... Or c'est ce que Moïse va enseigner à ses interlocuteurs, à Josué ministre de l'Intérieur : Ah, si Dieu pouvait faire de son peuple un peuple de prophètes, autrement dit qui ait vraiment la foi, qui vive vraiment de l'Esprit et de la Parole de Dieu ! Dans la réponse de Moïse, il n'est même plus question seulement des deux anciens mais bien de tout le peuple. Cette réponse nous apprend ce qu'est pour Moïse l'esprit de l'Esprit : la vie de Dieu répandue sur toute vie humaine, une vie qui n'est plus simplement vie matérielle, mais bien « spirituelle », l'expression même de l'Esprit étant le fait de prophétiser, de parler comme un inspiré de Dieu, de laisser Dieu s'exprimer en nous, soupirer en nous, et donc aussi par nous, à travers nous. Nul besoin de paroles spécialement « prophétisantes » au sens un peu magique. La foi suffit.

Psaume 18 (8, 10, 12-13, 14)

*La loi du Seigneur est parfaite,
qui redonne vie ;
la charte du Seigneur est sûre,
qui rend sages les simples.*

*La crainte qu'il inspire est pure,
elle est là pour toujours ;
les décisions du Seigneur sont justes
et vraiment équitables :*

*Aussi ton serviteur en est illuminé ; +
à les garder, il trouve son profit.
Qui peut discerner ses erreurs ?
Purifie-moi de celles qui m'échappent.*

*Préserve aussi ton serviteur de l'orgueil :
qu'il n'ait sur moi aucune emprise.
Alors je serai sans reproche,
pur d'un grand péché.*

La méditation du psalmiste est à la fois universelle et très personnelle et c'est cela qui est fort, si je puis dire, dans la parole biblique, comparée à d'autres paroles « religieuses » mais bien moins spirituelles. A quoi bon paraphraser la joie qui sourd des versets ? *Ton serviteur en est illuminé*. Il y a là une beauté, un bonheur dans le rapport à la Loi qui ne peut surprendre que ceux qui n'ont rien compris ! Ce n'est pas que la Loi soit facile, mais néanmoins elle n'est pas un fardeau qu'il faut supporter de mauvais gré, que Dieu nous ferait supporter arbitrairement, parce que ce serait sa volonté toute-puissante. Non, sa Loi est tout simplement parfaite, vraie, admirable, bonne. En quoi serait-elle aliénante ? Elle rend sage les simples. Cela est vraiment très important : la sagesse n'est pas réservée aux philosophes et aux savants (et aux docteurs de la Loi). Se mettre à l'écoute de Dieu, écouter Dieu, n'importe qui le peut, même le débile, parce qu'à l'un il n'est pas demandé comme à l'autre. La Loi est à la fois commune (et, en fin de compte, universelle) et singulière. Ce n'est pas la Loi abstraite et générale qui compte, mais la compréhension personnelle de la Loi, le mouvement personnel de la scruter, de se tourner vers elle, d'y prêter attention, et cela ne peut se faire que dans le « monde personnel » de chacun, selon ce qu'est son être au monde, sa compréhension. Aussi la Loi est-elle à la fois la même, et différente pour chacun, selon qu'il est un enfant ou un adulte, riche ou pauvre, homme ou femme, en guerre ou en paix, savant ou simple, cultivé et instruit ou non. Aucun formalisme donc.

Lettre de saint Jacques (5, 1-6)

Écoutez-moi, vous, les gens riches ! Pleurez, lamentez-vous, car des malheurs vous attendent. Vos richesses sont pourries, vos vêtements sont mangés des mites, votre or et votre argent sont rouillés. Cette rouille vous accusera, elle dévorera vos chairs comme un feu. Vous avez amassé de l'argent, alors que nous sommes dans les derniers temps ! Des travailleurs ont moissonné vos terres, et vous ne les avez pas payés ; leur salaire crie vengeance, et les revendications des moissonneurs sont arrivées aux oreilles du Seigneur de l'univers. Vous avez recherché sur terre le plaisir et le luxe, et vous avez fait bombance pendant qu'on massacrait des gens. Vous avez condamné le juste et vous l'avez tué, sans qu'il vous résiste.

N'est-ce pas là le texte le plus violent, le plus percutant de tout le Nouveau Testament, en écho des paroles de Jésus : *malheur à vous, les riches... Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le Royaume...* Et je crois qu'il ne faut pas chercher à lui donner un sens vague, à noyer le poisson : les riches sont ceux qui sont riches ! Qui ont l'argent ! Et l'argent donne le pouvoir, et le pouvoir donne l'argent, et l'argent donne les moyens de ses plaisirs, et l'on entre au club de la *bande des vautres* ! Car la richesse est forcément malhonnête. Même subrepticement, elle est injuste et repose sur l'injustice. Sans injustice, nous serions raisonnablement aisés, mais pas riches. Même si je n'ai pas volé mon argent, par exemple j'ai profité de la pauvreté des pauvres au Maroc, pendant quelques années néocoloniales ! Suis-je simplement aisé comme tout le monde devrait l'être ? Je suis trop riche aussi longtemps qu'à côté de moi existent des hommes qui n'ont rien. La question de la richesse n'est donc pas seulement celle des gros riches, mais de quiconque possède un bien, à côté de qui n'a rien, et ne veut pas « partager », donc se défaire de son bien, du monopole qui fait ma valeur, puisque ce qui fait ma supériorité, c'est que je possède des choses que les autres n'ont pas, et j'en suis fier, alors que c'est pure vanité humaine, non amour du prochain. J'ai beau donner aux bonnes œuvres, je suis toujours riche, je continue de garder pour moi ce que je ne suis pas disposé à partager, y compris mon espace privé. On ne peut pas mettre la foi en pratique sans pauvreté, choix de la pauvreté, et donc je sais à quoi m'en tenir sur ma foi que je mets en pratique... Jésus dit : à l'homme c'est impossible... Il sauvera les riches, mais pour cela il devra les sauver de leur richesse.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc (9, 38-43.45.47-48)

Jean, l'un des Douze, disait à Jésus : « Maître, nous avons vu quelqu'un chasser des esprits mauvais en ton nom ; nous avons voulu l'en empêcher, car il n'est pas de ceux qui nous suivent. » Jésus répondit : « Ne l'empêchez pas, car celui qui fait un miracle en mon nom ne peut

pas, aussitôt après, mal parler de moi ; celui qui n'est pas contre nous est pour nous. Et celui qui vous donnera un verre d'eau au nom de votre appartenance au Christ, amen, je vous le dis, il ne restera pas sans récompense. Celui qui entraînera la chute d'un seul de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui qu'on lui attache au cou une de ces meules que tournent les ânes, et qu'on le jette à la mer. Et si ta main t'entraîne au péché, coupe-la. Il vaut mieux entrer manchot dans la vie éternelle que d'être jeté avec tes deux mains dans la géhenne, là où le feu ne s'éteint pas. Si ton pied t'entraîne au péché, coupe-le. Il vaut mieux entrer estropié dans la vie éternelle que d'être jeté avec tes deux pieds dans la géhenne. Si ton œil t'entraîne au péché, arrache-le. Il vaut mieux entrer borgne dans le royaume de Dieu que d'être jeté avec tes deux yeux dans la géhenne, là où le ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas.

Il faut aimer les paroles de Jésus qui secouent, qui sont terribles, sans compromis ! Ne pas entendre les menaces comme des menaces « pour de vrai », mais comme des instructions, des « avertissements », pour me réveiller spirituellement. Les paroles de Jésus sont destinées à nous marquer — comme au fer rouge ! Que je les retienne ! Je n'en ai pas peur, mais je les sais vraies, qui vont droit au but. Elles sont des flèches. Elles me percent. Maintenant, comme souvent, il faut comprendre l'enchaînement, les sauts dans la pensée de Jésus, telle que l'évangéliste nous la restitue. Ici entre 40 et 41. Et ainsi de suite. Le début ressemble fort à l'histoire de Moïse. Au lieu de Josué, c'est Jean, l'apôtre de l'amour, qui dénonce. Cela rassure sur notre pauvre sainteté : ambition, pouvoir nous tiennent.

Or le quelqu'un chassait les démons *au nom de Jésus*. Serait-ce qu'il se sert du nom de Jésus ? Le Christ n'envisage que l'hypothèse où c'est efficace, où effectivement il guérit. Il exclut l'hypothèse du charlatan vénal. Si c'est en son nom, comment ne serait-il pas efficace, puisqu'il fait agir la force de Dieu ? S'il a la foi en Jésus-Christ, il fait partie de l'Église ! L'Esprit souffle où il veut, mais partout où il souffle, il souffle l'Église, il étend la communauté, dès lors que le nom de Jésus est prononcé (ailleurs, il étend invisiblement le règne de Dieu dans les consciences). Cela est important en ecclésiologie, et indique qu'il n'y a qu'une Église, même si elle est déchirée et divisée. Même au fin fond d'une secte américaine, si la Parole de Dieu est proclamée et entendue, si le nom de Jésus est annoncé, l'Église est là, même si ce n'est pas dans la plénitude du contenu de la foi et de la communion (mais où cette dernière est-elle parfaite ?) En fait, la plénitude du contenu de la foi n'est nulle part, car nous sommes dans l'inachèvement. L'Église en ce sens n'est pas parfaite (sinon dans sa tête, le Christ, bien sûr). Même si dogmatiquement l'Église catholique ne dit rien de faux (infaillibilité), même si elle est porteuse visiblement du ministère de l'unité universelle, comme elle est maladroite dans son langage, dans sa discipline, dans ses peurs et ses attitudes défensives ! Là-dessus, Jésus est très sévère, car celui qui peut

faire chuter un petit du Christ, il ne peut le faire qu'en prétendant le faire au nom du Christ, au nom d'un pouvoir ecclésial, en rendant la foi décourageante ou repoussante, ou parce qu'il donne un contre-témoignage de la foi. Jésus aura bien de l'occupation, pour ramasser tous ceux qui sont tombés de cette manière (car bien entendu j'exclus que cela puisse être un motif de damnation éternelle, d'étang de feu !) Au contraire, le verre d'eau au nom du Christ est une merveille, car Jésus ne précise pas s'il s'agit d'un bon baptisé ou non ! Le verre d'eau montre qu'il y a déjà un intérêt pour le Christ, la réponse à un appel, une conversion, donc, et celui-là a donc déjà reçu l'Esprit, avant ou sans l'eau du baptême. *Qui n'est pas contre nous* (ou *contre vous*)... Jésus ouvre aussi loin que possible. Il aurait pu dire : celui qui est pour nous ne peut pas être contre nous. Réconciliez-vous donc. C'est une affaire interne, en fin de compte ; mais ici, celui qui n'est pas spirituellement contre moi, donc qui est animé de dispositions bonnes, même sans me connaître, est pour moi, même sans le savoir. Il faut qu'il en soit ainsi pour vous aussi. Que vous regardiez le monde extérieur avec ce regard là, quand vous évangélisez ; sinon malheur à vous, car vous pouvez faire tomber celui qui aurait pu se relever, ou le laisser dans sa chute antérieure. Maintenant, toi qui prétends évangéliser, être mon apôtre, regarde-toi et coupe ce qui te fait tomber toi-même. Si ton sexe t'entraîne au péché, coupe-le ! Origène a entendu cette terrible injonction et l'a suivie à la lettre ? Pourquoi pas ? Se faire littéralement eunuque pour le Royaume, est-ce une faute ? Est-ce un péché ? Cela ne saurait être recommandé, mais, pour autant, condamné ? L'esprit n'est pas inévitablement absent de la lettre. S'il habite la lettre ? Ce fut sa manière à lui d'entendre la lettre. Imaginons un instant que tous les moines se fassent castrer ! Cela se mettrait à exprimer massivement une peur, la peur de ne pas pouvoir tenir dans la voie choisie sans cette mutilation ; or Jésus ne demande aucune mutilation, mais la conversion de tout l'être, quelle que soit la voie. Il y en a qui... c'est tout. Il ne dit pas qu'il faut. C'est de l'intérieur de soi seulement que peut naître et grandir un choix de vie qui renonce à la vie ordinaire. Ma conclusion est que je ne suis pas prêt à renoncer à une main ou à un pied pour le Royaume, je le sais, je ne le sais que trop. Jésus, que vas-tu faire de moi, sinon mourir pour moi, faire pour moi ce que je n'ai pas le courage de faire pour toi ? Car tu ne veux pas que je tombe dans la géhenne.

27ème dimanche ordinaire (4 octobre)

Livre de la Genèse (2, 18-24)

Au commencement, lorsque le Seigneur Dieu fit la terre et le ciel, il dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je vais lui faire une aide qui lui correspondra. » Avec de la terre, le Seigneur Dieu façonna toutes les

bêtes des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les amena vers l'homme pour voir quels noms il leur donnerait. C'étaient des êtres vivants, et l'homme donna un nom à chacun. L'homme donna donc leurs noms à tous les animaux, aux oiseaux du ciel et à toutes les bêtes des champs. Mais il ne trouva aucune aide qui lui correspondit. Alors le Seigneur Dieu fit tomber sur lui un sommeil mystérieux, et l'homme s'endormit. Le Seigneur Dieu prit de la chair dans son côté, puis il le referma. Avec ce qu'il avait pris à l'homme, il forma une femme et il l'amena vers l'homme. L'homme dit alors : « Cette fois-ci, voilà l'os de mes os et la chair de ma chair ! On l'appellera : femme. » À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu'un.

Ce passage de la Genèse est tellement du genre mythe fondateur qu'on ose à peine y toucher ! Grand texte donc. Traduction forcément difficile. Tout ce qui est dit est inaugural, originant. C'est « au commencement », donc originel, avant le temps, avant que tout commence, et c'est « dans le Principe ». C'est la volonté créatrice de Dieu qui s'exprime à l'état pur, avant qu'elle ne doive adopter un autre langage, à cause de la chute, de l'irruption du mal. Le langage du tout est bien. Nous ne sommes évidemment pas dans une antériorité chronologique mais ontologique, finalement originaire. Ce qui se dit, c'est l'essence même des choses, avant qu'elles ne soient défigurées, donc telles qu'elles demeurent justement dans leur essence. Donc (demeurent) en nous. Dieu dit donc qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Tout est bon sauf qu'il ne s'agit pas d'être seul : ce ne serait pas bon. Pour l'homme, il n'est pas question d'abord d'espèce et de semence, mais d'individu personnel ; et en même temps d'altérité, de relation, de communauté. Une personne seule ne peut pas exister. Il faut exister au moins à deux. Ce n'est pas d'abord une femelle pour un mâle que Dieu crée, mais une aide, un compagnon. Je devrais dire une compagne, évidemment, mais non, pas encore, car la détermination sexuelle n'est pas première en cette affaire. Ce qui l'est, c'est une « aide ». Pour faire à deux. C'est d'emblée une praxis humaine qui est envisagée (correspondre), non quelque chose de l'ordre de la « nature ». La nature, le vivant, l'homme la nomme, lui impose le langage. Mais l'aide n'est pas de l'ordre de la nature, ne se trouve pas dans la nature. Il faut donc que le langage la trouve. Mais où la trouver ? Dans un rêve ! Non, pas tout à fait mais presque. Qui dit rêve dit désir et accomplissement d'un impossible, l'impossible du désir (correspondre). Le sommeil mystérieux est une nouvelle origine, non naturelle, ou plutôt qui instaure une nouvelle nature en quelque sorte surnaturelle, surnaturelle. Car la chair n'est plus simplement être vivant, corps vivant d'une espèce vivante, mais chair de chair, os des os, donc nature hyperbolique (*les correspondances*). L'homme n'était pas un mâle cherchant sa femelle, mais un sujet, une conscience cherchant une (son) autre (correspondre). Et cette altérité sourd de lui-même, sort de lui-

même : elle est *son* autre et son semblable, de même nature et essence avant d'être de même espèce. La différence sexuelle apparaît seconde et dérivée, permettant de « ne faire qu'un » de chair à chair. Éros ici ne se différencie pas encore d'Agapè, de la reconnaissance de l'autre (en fait, ils ont maintenant tout à apprendre). Je ne parviendrai pas à épuiser le mystère de l'altérité, de l'existence de l'autre et de ce UN que je fais avec elle. C'est seulement quand Ève concevra qu'elle fera entrer l'homme dans l'espèce, dans le monde des vivants, en concevant un vivant, en devenant la mère de tous les vivants. C'est cela qui est mystérieux : que la différence sexuelle ne soit pas d'abord animale mais relationnelle. C'est dans un sommeil que l'homme générique et indifférencié (*homo*) conçoit la femme et du coup devient homme (*vir*). C'est donc elle qui le fait advenir à lui-même, doublement, comme être humain et comme homme mâle. Le symbolique, le langage, l'imaginaire, le désir, ne peuvent se différencier de la chair, la constituant originellement, si bien qu'il n'y a pas de nature pure de l'homme, au sens d'une nature purement naturelle, qui pourrait être isolée de la sphère « spirituelle ». La nature est originellement intégrée au spirituel. La dimension conjugale, « sponsale », est donc originaire et constitutive de l'humain. C'est donc elle qui fait loi, et non la « nature », autrement dit la sphère des pulsions, du vivant, de la reproduction. La fidélité (donc la relation interpersonnelle) est première par rapport aux instincts. C'est pourquoi le désir ne pourra jamais coïncider avec les pulsions : elles sont « naturelles », tandis que le désir est déjà habité de tout un « complexe » relationnel qui le fait basculer du côté de l'infini, de l'autre si mystérieux, incommunicable. Je ne suis pas clair ? C'est compliqué ? L'humanité de l'homme transcende ses différences naturelles, voilà tout, et c'est pourquoi l'homme apparaît ici avant sa propre différenciation sexuelle en deux genres. De là tous les contresens et les perversions possibles. Dommage de les nier, d'en faire des vertus pour se croire émancipé des vieilles valeurs ! Pourquoi ne pas assumer ses perversions comme telles, au lieu de les habiller de déguisements faux ? Ainsi du « genre » qui n'est pas un « choix » subjectif (ô subjectivisme honni !) mais le rapport humain, humanisé, pas que naturel, à la naturelle différence sexuelle, si naturelle, si biologique ! La confusion règne dès que l'on oppose deux choses qui sont parties intégrantes l'une de l'autre. Mais à l'heure des communautarismes, naissent de manière délirante toutes les communautés possibles : il ne faut pas dire du mal, rester à l'écoute. J'ai longuement parlé avec un, très ravagé, sur le parvis de la cathédrale un jour de Pentecôte. Rencontre mémorable, extraordinaire. Une sorte de moine de la baise. Un infini besoin de fusionner, de sentir, d'être aimé, voilà tout. Abandon, pas de papa, bref, un grand classique. Un personnage de roman trash, sans hypocrisie. Je ne suis pas loin des origines : elles nous habitent, ne nous quittent pas, même dans la transgression (je pense à Wilde, peut-être un grand chrétien, comme Olivier Py). Dieu nous sauvera du mal — il ne pourra pas (ou ne pourrait pas) sauver celui qui

ne voudrait pas... Seul l'archipéché, celui de refuser d'accepter le pardon, est le péché qui voue à l'étang de feu ! Les bien-pensants ont trop peur des « mauvais », mais de quel côté sont les hypocrites ?

Psaume 127 (1-2, 3, 4.5c.6a)

*Heureux qui craint le Seigneur
et marche selon ses voies !
Tu te nourriras du travail de tes mains :
Heureux es-tu ! A toi, le bonheur !
Ta femme sera dans ta maison comme une vigne généreuse,
et tes fils, autour de la table, comme des plants d'olivier.
Voilà comment sera béni l'homme qui craint le Seigneur.
tous les jours de ta vie,
et tu verras les fils de tes fils.
Paix sur Israël !*

L'homme croyant et fidèle, laborieux ! Bon père de famille : je vois les fils de mes fils et je puis mourir en paix.

Lettre aux Hébreux (He 2, 9-11)

Jésus avait été abaissé un peu au-dessous des anges, et maintenant nous le voyons couronné de gloire et d'honneur à cause de sa passion et de sa mort. Si donc il a fait l'expérience de la mort, c'est, par grâce de Dieu, pour le salut de tous. En effet, puisque le créateur et maître de tout voulait avoir une multitude de fils à conduire jusqu'à la gloire, il était normal qu'il mène à sa perfection, par la souffrance, celui qui est à l'origine du salut de tous. Car Jésus qui sanctifie, et les hommes qui sont sanctifiés, sont de la même race ; et, pour cette raison, il n'a pas honte de les appeler ses frères,

Pourquoi la perfection par la souffrance ? Question qui revient toujours, même quand on possède dix fois la réponse. L'acceptation de la souffrance. L'obéissance de l'Agneau. Le mal lui tombe dessus. Il se laisse traîner au poteau d'exécution. Il n'a pas voulu le mal, mais le mal a pris le pouvoir en nous : comment l'en arracher, sinon en étant d'une douceur d'agneau, qui attire sur soi la haine qui ne supporte pas cette douceur ? C'est ainsi qu'on meurt par amour, pour sauver ceux qui se noient. Donner sa vie dans ce cas paraît compréhensible, mais non plus face à la victime mais au meurtrier ? Comment sauver le meurtrier (moi, toi) de lui-même ? Je me fais ta victime pour te sauver de ton meurtre, car je t'aime. Je ne peux faire mieux que tuer la mort que tu donnes ; je la tue en me laissant tuer par toi — et tu ne sais pas QUI tu tues ! Celui qui est la Vie ! Tu ne peux pas tuer davantage que moi. Je deviens le frère de

toutes les victimes, y compris toi-même victime de toi-même dans le mal, le meurtre. Je souffre tout cela pour toi, par pur amour de toi, pour te sauver (si, au terme, tu veux bien, car pour l'instant tu fais du mal, tu le sais certainement, mais tu ne sais pas quel mal tu fais). Moi, je ne fais pas librement l'expérience de la mort, je la fais contraint et forcé (j'apprends à la trouver bonne, ma sœur la mort corporelle), tandis que toi, malgré ta répulsion (car tu es vraiment une personne de chair comme moi et non un « ange »), tu donnes ta vie. Tu acceptes honte et humiliation humaine pour prendre avec toi les humiliés et les honteux. Tu es de la race des hommes et tu es Dieu. Sinon, tu n'aurais pas pu nous sauver, quand même. De ta kénose, c'est Dieu le Père qui est venu te tirer. Car toi, tu t'étais laissé faire homme, et homme mort. Il t'a remonté « au-dessus des anges », et nous avec Toi, puisque nous sommes devenus tes frères, la multitude des fils de Ton père. Une simple analogie pourrait-elle être aussi réelle ?

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc (10, 2-16)

Un jour, des pharisiens abordèrent Jésus et, pour le mettre à l'épreuve, ils lui demandèrent : « Est-il permis à un mari de renvoyer sa femme ? » Jésus dit : « Que vous a prescrit Moïse ? » Ils lui répondirent : « Moïse a permis de renvoyer sa femme à condition d'établir un acte de répudiation. » Jésus répliqua : « C'est en raison de votre endurcissement qu'il a formulé cette loi. Mais, au commencement de la création, il les fit homme et femme. A cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu'un. Ainsi, ils ne sont plus deux, mais ils ne font qu'un. Donc, ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas ! » De retour à la maison, les disciples l'interrogeaient de nouveau sur cette question. Il leur répond : « Celui qui renvoie sa femme pour en épouser une autre est coupable d'adultère envers elle. Si une femme a renvoyé son mari et en épouse un autre, elle est coupable d'adultère. » On présentait à Jésus des enfants pour les lui faire toucher ; mais les disciples les écartèrent vivement. Voyant cela, Jésus se fâcha et leur dit : « Laissez les enfants venir à moi. Ne les empêchez pas, car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. Amen, je vous le dis : celui qui n'accueille pas le royaume de Dieu à la manière d'un enfant n'y entrera pas. » Il les embrassait et les bénissait en leur imposant les mains.

Les embrasser pour leur montrer qu'il les aime. Encore une drôle de transition avec les mesquineries des pharisiens. Les enfants n'ont pas encore répudié... Leur naïveté (leur moins grande, seulement commençante duplicité) les rend un peu plus innocents, disposés à accueillir les dons qui leur sont faits. Et puis surtout Jésus s'adresse à des adultes et leur tend le miroir de l'enfance : si vous voulez être des fils... et puis quand il y a renvoi, répudiation, où est le Royaume de Dieu ? Les

enfants ne deviennent-ils pas orphelins ? Et puis... les disciples sont aussi cons que les pharisiens. Il y a deux conditions essentielles : *conjoint* et *enfant*. Ces enfants qu'on lui présente sur ces entrefaites, tombent merveilleusement.

Examinons le piège des pharisiens. Ils détestent d'être renvoyés dans les cordes à chaque fois ; mais cette fois-ci ils ont Moïse avec eux, et Jésus a dit : ils ont Moïse, qu'ils l'écoutent ! Moïse a-t-il permis de renvoyer sa femme ? En fait, il ne l'a pas permis, il s'est retrouvé devant un état de fait (c'est comme l'avortement) et il a dit : Si vous renvoyez votre femme, écrivez-lui au moins un acte de répudiation (qui lui permet de se remarier, de ne pas tomber sur le trottoir). Bel exemple de droit positif qui n'est pas la *loi parfaite*. La loi positive est de l'ordre du moindre mal, non positivement du bien. Le bien (éthique) ne peut qu'être accompli au-delà du légal qui n'a pour fonction que de limiter socialement le mal (c'est pourquoi il fallait bien dépénaliser l'avortement, sauf à mettre en prison trois ou quatre cent mille femme chaque année). Et s'il y a des femmes qui avortent, il y a forcément des hommes et des femmes qui sont « pour ». Et il faut éviter de dire dans la loi que l'embryon est un être humain... car la loi ne peut dépénaliser l'homicide. Tout cela s'appelle « fait de société ». Comme la répudiation chez les Juifs. Le mal ordinaire. Juste le contenir ce qu'il faut, mais la loi n'est pas là pour supprimer le mal.

Les pharisiens ne s'attendaient pas à pareille réponse de Jésus (ensuite, Jésus se remet des pharisiens avec les enfants : retour à la vie, sortir de tels miasmes d'hypocrisie, d'un tel étouffement : ouf, il y a les enfants, venez à moi, vous les enfants !) et à se faire envoyer la Genèse qu'ils connaissent par cœur et que de plus ils attribuent à Moïse lui-même. La leçon entre *ne plus faire qu'un* et *que l'homme ne sépare pas...* dit exactement où est la Loi de Dieu et où est la loi humaine.

28ème dimanche ordinaire (11 octobre)

Livre de la Sagesse (7, 7-11)

J'ai prié, et l'intelligence m'a été donnée. J'ai supplié, et l'esprit de la Sagesse est venu en moi. Je l'ai préférée aux trônes et aux sceptres ; à côté d'elle, j'ai tenu pour rien la richesse ; je ne l'ai pas mise en comparaison avec les pierres précieuses ; tout l'or du monde auprès d'elle n'est qu'un peu de sable, et, en face d'elle, l'argent sera regardé comme de la boue. Je l'ai aimée plus que la santé et que la beauté ; je l'ai choisie de préférence à la lumière, parce que sa clarté ne s'éteint pas. Tous les biens me sont venus avec elle, et par ses mains une richesse incalculable.

On peut bien dire sans peine que là est la vraie philosophie, le vrai amour de la sagesse. Qu'est-ce qui a fait que la philosophie est devenue une discipline intellectuelle ? C'est qu'elle a conquis sa place dans la culture, a pu devenir une « scolastique », si bien que l'on peut être une crapule ambitieuse et philosophe, ou tout simplement quelqu'un qui ne cherche pas la sagesse... pas vraiment... qui ne recherche pas... bonheur, plaisir, souci de soi, mais sagesse ? Les philosophes ne sont pas restés des ascètes, des sages, des Diogène ou des Socrate, ils sont devenus des rhéteurs, des professeurs ! Des professionnels, comme les docteurs de la Loi. Encourager la philosophie non professionnelle, non universitaire. Dans ce passage, il faut considérer au début deux choses et non pas une seule : non pas seulement l'intelligence, mais le fait qu'elle soit donnée, reçue parce que *j'ai prié*. J'ai prié, demandé, supplié, ce qui représente un rapport à la sagesse tout opposé à celui qui proviendrait du soi, qui ferait de ma sagesse mon œuvre. Ici, la Sagesse qui vient d'une provenance ; elle est divine, bien sûr, ce qui signifie qu'elle ne vient pas du sujet. Si le sujet la reçoit, l'accueille, bien sûr elle devient la vie du sujet, sa vie intérieure, et en ce sens elle devient subjective ; mais elle ne l'est pas originellement ni originellement, puisqu'elle est quelqu'un d'autre que moi, quelqu'un de souverain, de souverainement sage, et qu'elle est englobante et totale. Moi avec ma finitude, de quoi puis-je avoir l'intelligence par ma propre intelligence ? Mais si l'Intelligence absolue, la Sagesse infinie se donne à moi, elle ouvre ma finitude à l'infini et je ne suis plus la mesure de toutes choses, mais c'est l'Intelligence qui est en moi qui l'est. D'elle je reçois une richesse incalculable, et plus du tout seulement la richesse que j'aurais pu acquérir par mes propres moyens. Mais voilà, il suffisait de demander, d'accepter de demander ! Les conséquences pratiques, la philosophie pratique en découle : pouvoir, richesse, santé et beauté sont désormais comptés pour rien. Je sais au moins où sont les « vraies valeurs », la vraie richesse.

Psautre 89 (12-13, 14-15, 16-17cd)

*Apprends-nous la vraie mesure de nos jours :
que nos cœurs pénètrent la sagesse.
Reviens, Seigneur, pourquoi tarder ?
Ravise-toi par égard pour tes serviteurs.*

*Rassasie-nous de ton amour au matin,
que nous passions nos jours dans la joie et les chants.
Rends-nous en joies tes jours de châtimement
et les années où nous connaissions le malheur.*

*Fais connaître ton œuvre à tes serviteurs
et ta splendeur à leurs fils.*

*Consolide pour nous l'ouvrage de nos mains ;
oui, consolide l'ouvrage de nos mains.*

La vraie mesure de mes jours. Jour après jour, je laisse passer le temps et je vois mal ce qui le ferait cesser, ce qui ferait qu'un jour ce jour serait le dernier. Dans ce domaine, où bien il faut faire un immense effort pour ressaisir le temps qui passe, par les mots de la poésie ou de la littérature ou de la philosophie, ou bien il faut s'en tenir aux banalités. Pourtant, comme dans le livre de la Sagesse, le psaume commence par une demande, et une demande de science et d'intelligence : *apprends-nous...* La mesure de mes jours, je ne puis l'apprendre si Tu ne me l'apprends. Je ne puis avec ma mesure apprendre ma mesure, mais Toi de ton immensité Tu peux mesurer ma mesure et me l'apprendre. Or nous sommes menacés d'éloignement, d'une dramatique séparation. Dieu s'éloignerait-il ? Ou nous, par notre défaut de sagesse. Mais la rhétorique biblique veut que nous disions : Seigneur, dépêche-toi, ne tarde pas, car c'est de notre point de vue que nous parlons. Une fois que la Sagesse nous habite, que nous connaissons (nous : même les simples) la mesure de nos jours, qu'elle est dans la main de Dieu, ces jours mesurés deviennent paradisiaques ! Amour dès le matin, joie, chants. La belle journée ! Si notre cœur était vraiment pénétré de la Sagesse, il n'y aurait plus de malheur, mais les jours de malheur seraient changés en joie (je paraphrase), car la Sagesse est la Présence divine. Si je vois en toutes choses la présence divine, je vois toutes choses comme son Œuvre, comme sa splendeur. Alors j'insiste : ce qui sort de mes mains et qui est fragile, consolide-le ! Ce que je fais, ce à quoi je donne forme ne peut avoir de consistance que si la Sagesse divine le reçoit, autrement dit seulement si je m'accorde à elle. Si j'ai reçu la Sagesse, je vis en elle, j'agis en elle. Ce n'est pas une conformité conformiste mais une conformation de ce qui est petit à ce qui est grand, de ce qui est fini à ce qui est infini. Dans la vie réelle, c'est l'arrachement quasi impossible à ce à quoi je tiens, à ce qui est « charnel », pour l'accorder à une autre mesure. L'aveuglement matérialiste proteste contre cette exigence qu'il ne comprend pas. Il sait que ses jours sont comptés, mais il n'a pas d'autre ressource que de faire de ces jours comptés la mesure de ces jours comptés : les siens. Je suis le premier des matérialistes ou des charnels, puisque je tiens tant à cette mesure que je suis pour moi-même.

Lettre aux Hébreux (He 4, 12-13)

Elle est vivante, la parole de Dieu, énergique et plus coupante qu'une épée à deux tranchants ; elle pénètre au plus profond de l'âme, jusqu'aux jointures et jusqu'aux moelles ; elle juge des intentions et des pensées du cœur. Pas une créature n'échappe à ses yeux, tout est nu devant elle, dominé par son regard ; nous aurons à lui rendre des comptes.

Une telle parole est tellement « perçante » que j'hésite à la commenter, à en diminuer le tranchant. Je sais que « j'aurai à rendre des comptes », mais je ne trouve pas cela injuste ni abusif, d'un abus de pouvoir de Dieu sur moi, car ces comptes, ce n'est rien d'autre que ma vérité, la vérité de moi et cela, avant tout pour moi-même. J'ai et j'aurai besoin de me juger moi-même, de m'examiner moi-même pour faire la vérité, être dans la vérité et me dépouiller des oripeaux de l'hypocrisie, de ce que je cache. Que je cache quelque chose montre qu'il y a un intérieur, un cœur. Sans le face-à-face avec Dieu, qui, quoi me renverrait ma propre intériorité ? Si une parole ne résonnait en moi, comment mon moi existerait-il ? Ceux qui récusent toute intériorité ont une bonne raison de le faire : récuser cette parole intérieure. Car ce n'est pas une parole extérieure, sociale, mais une parole intime, qui pénètre l'âme entièrement, l'habite entièrement, me connaît parfaitement. Vivante elle est, cela veut dire personnelle : elle-même comme moi non pas exactement subjective, mais intime et pénètre mon intime. C'est donc de la rencontre et je peux dire TU à cette Parole. Je suis nu devant elle et quand je suis nu au sens propre, je sais qu'il y a au moins une personne qui me connaît : Elle. Heureusement que c'est à elle que j'aurai, que j'ai chaque jour à « rendre des comptes », et non pas à une autre. Puisque je sais qu'elle m'aime ; or l'amour bannit la crainte : je n'ai pas peur du jugement, j'ai une entière confiance, *je sais que je ne serai pas confondu.*

Évangile selon saint Marc (10, 17-30)

Jésus se mettait en route quand un homme accourut vers lui, se mit à genoux et lui demanda : « Bon maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ? » Jésus lui dit : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Personne n'est bon, sinon Dieu seul. Tu connais les commandements : Ne commets pas de meurtre, ne commets pas d'adultère, ne commets pas de vol, ne porte pas de faux témoignage, ne fais de tort à personne, honore ton père et ta mère. » L'homme répondit : « Maître, j'ai observé tous ces commandements depuis ma jeunesse. » Posant alors son regard sur lui, Jésus se mit à l'aimer. Il lui dit : « Une seule chose te manque : va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor au ciel ; puis viens et suis-moi. » Mais lui, à ces mots, devint sombre et s'en alla tout triste, car il avait de grands biens. Alors Jésus regarde tout autour de lui et dit à ses disciples : « Comme il sera difficile à ceux qui possèdent des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu ! » Les disciples étaient stupéfaits de ces paroles. Mais Jésus reprend : « Mes enfants, comme il est difficile d'entrer dans le royaume de Dieu. Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. » De plus en plus déconcertés, les disciples se demandaient entre eux : « Mais alors, qui peut être sauvé ? » Jésus les regarde et répond : « Pour les hommes, cela est impossible, mais pas pour Dieu ; car tout est possible à Dieu. » Pierre se mit à dire à Jésus :

« Voilà que nous avons tout quitté pour te suivre. » Jésus déclara : « Amen, je vous le dis : personne n'aura quitté, à cause de moi et de l'Évangile, une maison, des frères, des sœurs, une mère, un père, des enfants ou une terre, sans qu'il reçoive, en ce temps déjà, le centuple : maisons, frères, sœurs, mères, enfants et terres, avec des persécutions, et, dans le monde à venir, la vie éternelle. »

Il se met à genoux, il l'appelle bon : il fait tout bien, il est comme moi dans de très bonnes dispositions spirituelles. Jésus ne commence pas par « l'aimer » mais plutôt par mettre les choses au point. Bon, moi ? Il ne lui dit pas : Monsieur, vous faites erreur ! Il ne dément pas, mais précise : Dieu seul est bon. Devine donc à qui tu as affaire, en fait de maître. Le « jeune homme », qui est resté jeune à force d'observer les commandements, que pense-t-il que Jésus va répondre à sa question, à lui qui fait tout bien ? Est-il venu trouver Jésus pour être cautionné et conforté dans sa bonne conduite ? Pour l'instant, la mise au point confirme ce point de vue. Tant que c'est le rappel et la référence à la Loi, tout va bien et l'homme est bien content de s'être mis à genoux devant un si bon maître. Il passe son examen avec succès. Alors, véritablement, Jésus se met à l'aimer, alors seulement. Tu es bon pour le service, tu as tout pour devenir... Non, la question n'est pas de recruter un disciple de plus, ni un treizième apôtre, c'est bien de répondre à la question de cet homme : avoir la vie éternelle. Jésus ne dit pas exactement *la vie éternelle*, il dit *un trésor dans le ciel*. C'est encore plus, en un sens, cela vante la marchandise. Jésus insiste, met l'accent sur la beauté du Royaume. Jésus pose son regard sur lui. Mais passer d'une éthique de la Loi à l'éthique et à l'éthos du royaume, comme c'est soudain difficile ! La « seule chose » qui lui manque, à cet homme, en un sens c'est tout qui lui manque, c'est la sortie de la Loi, l'entrée dans l'infini de la vie éternelle même. Pour cela se dépouiller de soi et de toute possession : comment est-ce possible ? Nous ne pouvons, même comme les saints, qu'osciller entre la quête de Dieu et nos satisfactions charnelles, car nous avons des besoins. Même saint Antoine ou saint François se laissent tourmenter par des soucis « charnels ». Même ce pauvre François qui a épousé dame pauvreté, qui a fait ce que Jésus a proposé à l'homme riche, se retrouve tourmenté par l'ordre qu'il a créé, au lieu de s'en remettre entièrement à son bon maître. Mais cela a pu être une souffrance, pas forcément une tentation : Jésus lui-même s'est tourmenté pour « la maison de son Père » et a piqué une colère dans le Temple, ou bien encore s'est lamenté sur le sort de Jérusalem, comme une poule se soucie de ses poussins. C'est Jésus humain qui est attendrissant, dans ces moments-là. Et quand il regarde Pierre ! Les regards de Jésus, tous les regards de Jésus dans les évangiles ! Si l'homme riche avait tout quitté, il n'aurait pu que suivre Jésus, devenir son disciple ; mais ce n'est que la conséquence, pas le but. Le mot chas a vieilli, on ne parlait encore que du chas de l'aiguille qu'ici, mais la traduction liturgique n'est pas un

conservatoire de la langue. A Dieu vat pour trou ! Car on le sait, il s'en va tout triste. Tout donner, il n'y avait pas pensé, ça n'existe pas dans la pensée juive. Les pauvres de Dieu n'ont pas fait vœu de pauvreté, ne se sont pas fait pauvres pour Dieu, ils sont les petits que de fait Dieu regarde plus que quiconque (d'un cœur broyé tu n'as point de mépris etc., dans le même esprit d'un Dieu d'amour, de tendresse, qui ne regarde pas les apparences). Le psaume dit de la richesse : n'y mettez pas votre cœur. Mais sur la terre, nous sommes là pour nous enrichir, réussir, avoir une nombreuse famille, des enfants, des fils comme des flèches dans son carquois. A l'horizon de la terre, et il n'y en a (presque) pas d'autre... mais si, justement, il y a l'horizon de ce Royaume, de cette vie éternelle. Seuls les prophètes ont accepté la pauvreté pour ne garder que la parole de Dieu comme unique bien et unique *trésor*. Les disciples sont stupéfaits, de plus en plus stupéfaits : Jésus ouvre un abîme sous leurs pieds, et qui voudrait y tomber ? C'est de l'ordre du vertige, ce que Jésus déclare et c'est ainsi que de fil en aiguille (bien sûr) ce n'est pas qu'aux riches en argent que le Royaume est inaccessible. Les disciples le comprennent bien, puisque tout le monde tient au peu qu'il a. Il n'y a que la petite vieille qui donne sa dernière pièce de 5 centimes. Et Pierre qui avec ses copains apôtres a tout quitté pour ce maître incroyable. Pierre est comme Jean, il ne perd pas le nord, voit tout de suite le bénéfice qu'il peut tirer de la situation : mais alors nous ? Nous tes apôtres ? Jésus ne lui répond pas directement, glisse à côté du côté intéressé de la question. Oui, en effet, ceux qui auront quitté... Même leurs enfants ? Quitter ses enfants pour le Christ ne signifie pas : abandonner ses enfants pour le Christ. Il n'y a pas à choisir entre le sens littéral et le sens spirituel (vite édulcoré). C'est dans la chair que le sens spirituel est à l'œuvre. C'est spirituellement qu'il y a à choisir la pauvreté matérielle. C'est spirituellement qu'il y a à quitter ses enfants pour le Royaume, quitter une forme d'attachement (charnelle) en faveur de « devenir serviteur », d'être d'une entière disponibilité. Le spirituel définit un « tout à fait autrement » dans la chair même. Jésus complète le programme : *avec des persécutions*. Le présent n'est pas triste mais dur, violent. Le monde ne peut que haïr ceux qui se font pauvres de Dieu. Ils sont un signe de contradiction. Haïr s'ils gênent, comme Jean Baptiste était gênant, Jésus gênant, les apôtres gênants, les prophètes gênants... Au minimum, les pauvres de Dieu sont méprisés, comme le pauvre Lazare avec ses ulcères, à la porte du riche, et qu'on laisse crever. Est-ce que je ne laisse pas crever mon voisin ? Le chemin pour la vie éternelle n'est pas une partie de plaisir, nous sommes prévenus. Mais si tu veux un trésor dans le Ciel...

29ème dimanche du Temps Ordinaire (18 octobre)

Lecture du livre d'Isaïe (53, 10-11)

Broyé par la souffrance, le Serviteur a plu au Seigneur. Mais, s'il fait de sa vie un sacrifice d'expiation, il verra sa descendance, il prolongera ses jours : par lui s'accomplira la volonté du Seigneur. A cause de ses souffrances, il verra la lumière, il sera comblé. Parce qu'il a connu la souffrance, le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes, il se chargera de leurs péchés.

La question de la souffrance, c'est comme si elle n'était jamais résolue. C'est comme s'il fallait chaque fois reconstituer l'explication qui chaque fois repart en miettes. Je ne recommencerais cette fois-ci. Plutôt j'examinerai la prophétie. Isaïe écrit quelque chose de mystérieux. Comment un homme pourrait-il justifier les multitudes et se charger de leurs péchés ? Au sens du bouc émissaire, de ce que décrit René Girard ? Mais le processus sacrificiel se répète, tandis qu'ici il s'agit d'un homme unique, et qui est-il ? Mystère. Isaïe en fait bien un homme, puisqu'il « verra sa descendance », ce qui est l'accomplissement même de la vie finie. Or pour cela, il doit sacrifier sa vie. Il n'est pas une victime sacrificielle, puisqu'il donne sa vie, que nul ne lui prend. On pense tellement au Christ, évidemment, que l'exercice du commentaire exigerait au contraire d'essayer de penser en le mettant entre parenthèses, pour essayer de comprendre ce que pouvait vouloir dire le prophète et ce que pouvait penser un lecteur juif. La promesse du Serviteur crée une attente, une certaine configuration mentale, une culture, un esprit, de même que dans certaines croyances on attend la venue d'un dieu. Donc cette attente se fait dans l'obscurité, et si cela arrive, comment le savoir ? Car il ne vient pas avec puissance. Ce n'est pas sa souffrance, et la souffrance en général, qui plaît à Dieu, mais la personne du Serviteur. Qu'il donne sa vie, c'est la preuve de l'amour le plus grand (mais voilà qui est encore du nouveau Testament, de la Parole christique !) Perdre sa vie, manquer de tout, tout perdre, telle est la souffrance qui est l'effet de don absolu. C'est ce que donner *coûte*. Nous sommes dans un monde où les choses ont un prix. C'est un monde résistant, non un concert angélique. Je peux souffrir sans amour : ce n'est pas la souffrance en soi qui sanctifie ; subie, elle suscite bien plutôt la haine. Mais si d'amour je me laisse exposer sans défense, je suis atteint de tous les traits. Si je fais l'expérience du non-amour, c'est celle d'un durcissement intérieur, d'une résistance pour ne pas me laisser atteindre et affecter. Mais au contraire aimer n'est pas d'abord un « sentiment » au sens sentimental, c'est l'acte dans lequel j'éprouve l'autre, je le ressens, tout en ressentant en acte la disposition qui est la mienne et qui n'est pas qu'une disposition, l'acte de me laisser atteindre, toucher, en me donnant. Lorsque j'aime déjà

naturellement, c'est facile, ce n'est pas encore de l'agapè ; au contraire, comment aimer celui qui me blesse, me fait du mal. Là il faut une divine conversion intérieure. Le Serviteur est l'homme de Dieu. Le familier de Dieu, le Juste, comme Abel, Noé... Mais celui-ci, annoncé, est le plus mystérieux.

Psautre 32 (4-5, 18-19, 20.22)

*Oui, elle est droite, la parole du Seigneur ;
il est fidèle en tout ce qu'il fait.
Il aime le bon droit et la justice ;
la terre est remplie de son amour.*

*Dieu veille sur ceux qui le craignent,
qui mettent leur espoir en son amour,
pour les délivrer de la mort,
les garder en vie aux jours de famine.*

*Nous attendons notre vie du Seigneur :
il est pour nous un appui, un bouclier.
Que ton amour, Seigneur, soit sur nous
comme notre espoir est en toi !*

Peut-être que ce psaume pourrait être dédié à une divinité égyptienne, à Osiris, ou à Ré. L'idée d'un dieu suffisamment provident n'est pas originale. Ce qui l'est, c'est un dieu qui exclut tous les autres et qui crée (ex nihilo). Mais une fois qu'on a dit tout cela, on peut prendre à son compte cet acte de foi, de confiance, de foi, d'espoir, se glisser dans les paroles qui les disent. Je m'adresse à Dieu avec les mots ordinaires.

Lettre aux Hébreux (4, 14-16)

Frères, en Jésus, le Fils de Dieu, nous avons le grand prêtre par excellence, celui qui a pénétré au-delà des cieux ; tenons donc ferme l'affirmation de notre foi. En effet, le grand prêtre que nous avons n'est pas incapable, lui, de partager nos faiblesses ; en toutes choses, il a connu l'épreuve comme nous, et il n'a pas péché. Avançons-nous donc avec pleine assurance vers le Dieu tout-puissant qui fait grâce, pour obtenir miséricorde et recevoir, en temps voulu, la grâce de son secours.

Écrire oblige à lire. C'est une réponse au texte, non que le texte attende une réponse, mais plutôt que j'en réponde, que je le prenne pour moi. Mon écriture ne surplombe et ne surplombera jamais le texte de l'Écriture, mais bien plutôt l'inverse. Fragment aux Hébreux, donc ; langage juif du grand prêtre. La nouveauté se formule en quelques

avancées : *Fils de Dieu, par excellence, pénétré au-delà des cieux, n'a pas péché.* Pour un Juif, difficile de passer du grand prêtre (et pas seulement, si je puis dire, du grand prophète) à Dieu même venant partager nos faiblesses et ne succombant pas, tout cela pour nous sauver de l'épreuve. Formulation primitive de la divinité de l'homme Jésus par la filiation divine et l'habitation divine. C'est seulement en raison de cette filiation et de cette habitation et appartenance qu'il peut devenir celui qui accomplit hyperboliquement le sacrifice (fonction du grand prêtre), car maintenant qu'un ordre s'est brisé (le péché définit la rupture de l'ordre éthique qui est l'ordre spirituel même), il faut une réparation symbolique. Mais la réparation symbolique ne répare pas ; elle signifie la réparation. Qui peut réparer réellement, se glisser dans la réparation signifiée pour la réaliser effectivement ? Un seul peut le faire.

Évangile selon saint Marc (10, 35-45)

*Jacques et Jean, les fils de Zébédée, s'approchèrent de Jésus et lui dirent : « Maître, nous voudrions que tu exauces notre demande. » Il leur dit : « Que voudriez-vous que je fasse pour vous ? » Ils lui répondirent : « Accorde-nous de siéger, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche, dans ta gloire. » Jésus leur dit : « Vous ne savez pas ce que vous demandez ! Pouvez-vous boire à la coupe que je vais boire, recevoir le baptême dans lequel je vais être plongé ? » Ils lui répondirent : « Nous le pouvons. » Il dit : « La coupe que je vais boire, vous y boirez ; et le baptême dans lequel je vais être plongé, vous le recevrez. Quant à siéger à ma droite ou à ma gauche, il ne m'appartient pas de l'accorder : il y a ceux pour qui ces places sont préparées. »
Les dix autres avaient entendu, et ils s'indignèrent contre Jacques et Jean. Jésus les appela et leur dit : « Vous le savez : ceux que l'on regarde comme chefs des nations païennes commandent en maîtres ; les grands leur font sentir leur pouvoir. Parmi vous, il ne doit pas en être ainsi. Celui qui veut devenir grand sera votre serviteur. Celui qui veut être le premier sera l'esclave de tous, car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude. »*

(Qu'on ne s'étonne pas : de temps en temps, je modifie des brins de traduction, pour rétablir la concordance des temps par exemple ! Même ici, prendre soin de la langue française !)
Jacques et Jean sont donc des arrivistes et il leur faudra un peu de temps pour devenir des saints. C'est à plusieurs reprises que des anecdotes peu honorables de ce genre sont rapportées dans les évangiles, ce qui constitue pour Jésus une occasion d'enseignement, et tant mieux pour nous et notre propre arrivisme. Il est donc essentiel et nullement anecdotique que les évangiles rapportent, n'occultent pas ce genre

d'événement. La sainteté des apôtres finit par l'emporter, on peut dire grâce et seulement grâce au Christ qui lui ne fléchit pas et leur trace son chemin : soit ils suivent, et Jésus leur promet : « La coupe que je vais boire, vous y boirez... » ; soit ils ne suivent pas et ne peuvent alors que trahir, comme Judas. Il y a aussi ceux qui abandonnent silencieusement, parmi les disciples ; mais l'apôtre, lui, avait reçu une charge. *Quant à siéger...* Oui, Jésus est bien roi, oui il siège et siégera, mais il fait comprendre aussitôt que ce n'est pas avec puissance ou dans la toute-puissance mais dans un mystère d'obéissance, car au-dessus de Lui, il place toujours son Père. Le mystère d'obéissance n'est pas qu'il y a une hiérarchie qui s'impose entre le Père et le Fils, mais que servir est la passion du Fils. En aucun cas Jésus ne saurait donc *faire sentir son pouvoir*. Ô combien nous avons besoin d'être ici dans l'imitation de Jésus ! Faire sentir fait jouir. S'éprouver soi-même. Jésus n'agit qu'à partir d'un autre, ne revendique aucune autonomie et ira jusqu'à se laisser complètement altérer, perdre figure, sur la croix. Donner sa vie en rançon pour la multitude. Ce n'est pas Dieu qui réclame une rançon, qu'on se le dise ! En Jésus, Dieu se livre lui-même à ceux qui réclament une rançon : nous les *ego*, les MOI, les « revendeurs ». Nous voulons Dieu en otage et la divine surprise, c'est qu'au lieu de se mettre en colère comme dans le psaume (mais ne le lisons pas trop vite au premier degré), le Verbe, la Sagesse de Dieu se livre librement, se donne en otage, et nous lui avons fait *ce que nous avons voulu* : le supprimer. Tuer un otage n'est pas intelligent. Dieu ne peut pas être supprimé et pourtant se laisse supprimer : c'est désormais ce qui nous rend entièrement libres vis à vis de Lui, de sorte que nous pouvons librement nous passer de Lui (à nos risques et périls, comme des grands pas très malins qui se croient malins !) ou au contraire comprendre la logique de Dieu, celle de l'obéissance du serviteur : ce que perd mon *ego*, je le retrouve au centuple en amour donné, je veux dire reçu : je reçois tout, y compris moi-même, de Celui qui met la tenue de service pour me servir à sa propre table. Renversement des valeurs tel qu'il faut ici parler de la volonté d'impuissance de Dieu. Pauvre Nietzsche ! Wagner est plus juste qui met en scène le Crépuscule des dieux, l'échec de Wotan, l'impuissance de la puissance. Qui, à la fin de sa vie, est en quête de l'Innocent sauveur (figure de Parsifal).

30ème dimanche du Temps Ordinaire (25 octobre)

Lecture du livre de Jérémie (31, 7-9)

Ainsi parle le Seigneur : Poussez des cris de joie pour Jacob, acclamez la première des nations ! Faites résonner vos louanges et criez tous : « Seigneur, sauve ton peuple, le reste d'Israël ! » Voici que je les fais revenir du pays du Nord, et que je les rassemble des extrémités du

monde. Il y a même parmi eux l'aveugle et le boiteux, la femme enceinte et la jeune accouchée ; c'est une grande assemblée qui revient. Ils étaient partis dans les larmes, dans les consolations je les ramène ; je vais les conduire aux eaux courantes par un bon chemin où ils ne trébucheront pas. Car je suis un père pour Israël, Éphraïm est mon fils aîné. Parole du Seigneur.

On pourrait le dire : texte exemplaire d'une pensée non critique ! Et ethnocentrique ! D'exil revient le reste d'Israël ; c'es évidemment une grande joie (quant à ceux qui sont restés, se sont intégrés, on n'en parle plus) et la joie pousse à y voir une action divine, une action de « notre Dieu », du Seigneur. Mais alors, que Dieu n'a-t-il pas empêché l'exil ? Ce fut notre punition, Monsieur : Dieu est toujours juste ! Ceux de la nouvelle génération sont-ils donc meilleurs que leurs anciens ? Non, mais Dieu est bon, etc. Il n'est pas vraiment possible de discuter un acte de foi ; mais il n'est pas légitime de l'isoler de l'ensemble de l'histoire de la foi, de son développement historique. L'intelligibilité de la foi est forcément historique ; elle n'est pas d'emblée transparente à elle-même mais un long et lent travail. Alors oui, la joie du retour et l'action de grâce qui l'accompagne sont naïfs ! Elles n'ont pas plus de statut rationnel qu'une danse ou une chanson. A nous, en aval, de conjuguer après les avoir distingués les différents champs, celui de l'argumentation, celui de l'histoire et celui de la subjectivité (de la foi comme « sentiment »).

Psaume 125 (1-2ab, 2cd-3, 4-5, 6)

*Quand le Seigneur ramena les captifs à Sion,
nous étions comme en rêve !
Alors notre bouche était pleine de rires,
nous poussions des cris de joie ;*

*Alors on disait parmi les nations :
« Quelles merveilles fait pour eux le Seigneur ! »
Quelles merveilles le Seigneur fit pour nous :
nous étions en grande fête !*

*Ramène, Seigneur, nos captifs,
comme les torrents au désert.
Qui sème dans les larmes
moissonne dans la joie.*

*Il s'en va, il s'en va en pleurant,
il jette la semence ;
il s'en vient, il s'en vient dans la joie,
il rapporte les gerbes.*

S'il ne s'était rien passé, ce « rêve » n'aurait pas eu lieu, tout serait resté « normal », autrement dit indifférent, à la longue. Mais on sait que l'histoire fait des histoires ! Malheurs, drames. Est-ce le fait de Dieu ? Ce qui est le fait de Dieu, c'est que nous soyons là, ses créatures créées, mais ce que nous en faisons est de notre fait et de celui des autres, c'est le fait humain. Que nous soyons ses créatures détermine un choc, un écart, un qui-ne-va-pas-de-soi. Je veux dire que la simple facticité est rompue, brisée. Je ne suis plus purement et simplement ce que je suis dans la nature ; j'ai une provenance qui m'appelle. Le Juif n'est juif qu'aussi longtemps qu'il garde la mémoire d'une origine et d'une aspiration. Sinon, quelle importance de vivre à Jérusalem plutôt qu'à Babylone ! C'est ce que Jérusalem, la colline de Sion signifie qui change tout et qui exige que je crie vers le Seigneur : « Ramène-moi à Sion ! » Si cela n'arrive pas, il importe que je souffre, que je ne me résigne pas, que je ne devienne pas un babylonien lambda. Si cela arrive, je me retourne vers Celui sans lequel il n'y aurait ni attente ni aspiration ni appel. Cela est *religio*, car je me relie à celui qui m'a créé et m'empêche de dormir, de m'endormir, de ronfler comme un païen. A l'aune du malheur, la joie. A l'aune de l'appel, la foi. L'un des plus beaux psaumes, les plus poétiques, parce que les plus émouvants. Chacun ressent de loin cette émotion du retour et rien n'est plus « sensible » ; or du côté de la beauté il convient de « sentir » et pas seulement de comprendre avec l'intelligence ou de prendre en considération pour la pratique. Donc ici c'est la considération sensible de ce qui est ressenti qui communique la joie.

Lecture de la lettre aux Hébreux (5, 1-6)

Le grand prêtre est toujours pris parmi les hommes, et chargé d'intervenir en faveur des hommes dans leurs relations avec Dieu ; il doit offrir des dons et des sacrifices pour les péchés. Il est en mesure de comprendre ceux qui pèchent par ignorance ou par égarement, car il est, lui aussi, rempli de faiblesse et, à cause de cette faiblesse, il doit offrir des sacrifices pour ses propres péchés comme pour ceux du peuple. On ne s'attribue pas cet honneur à soi-même, on le reçoit par appel de Dieu, comme Aaron. Il en est bien ainsi pour le Christ : quand il est devenu grand prêtre, ce n'est pas lui-même qui s'est donné cette gloire ; il l'a reçue de Dieu, qui lui a dit : 'Tu es mon Fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré', et qui déclare dans un autre psaume : 'Tu es prêtre pour toujours selon le sacerdoce de Melkisédék'.

Suite aux Hébreux, développement, explication, commentaire. La prêtrise est une charge, un ministère de médiation. D'où le fait qu'on ne saurait la revendiquer : elle se reçoit, et cela est vrai du Christ (se recevant de son Père) comme d'Aaron. L'opposition est du côté du péché, de la faiblesse.

A la fois Jésus a partagé notre faiblesse, mais il n'a pas péché. Le Christ devient le prêtre unique et définitif (s'offrant lui-même et abolissant tout sacrifice dans le sien). Nous ne pouvons plus que faire mémoire, rappeler ce sacrifice absolu, le signifier (*signum*) et l'on sait que son efficacité étant définitive, elle se vérifie dans le signe même, puisque le signe signifie une réalité effectivement efficace pour toujours. Il faut peut-être sortir de l'idée d'une répétition du sacrifice, puisqu'il a eu lieu une fois pour toutes. Parce que le sacerdoce de Melkisédék apparaît unique et mystérieux, il est l'image originelle de celui du Christ.

Évangile de Jésus Christ selon saint Marc (10, 46-52)

Tandis que Jésus sortait de Jéricho avec ses disciples et une foule nombreuse, un mendiant aveugle, Bartimée, le fils de Timée, était assis au bord de la route. Apprenant que c'était Jésus de Nazareth, il se mit à crier : « Jésus, fils de David, aie pitié de moi ! » Beaucoup de gens l'interpellaient vivement pour le faire taire, mais il criait de plus belle : « Fils de David, aie pitié de moi ! » Jésus s'arrête et dit : « Appelez-le. » On appelle donc l'aveugle, et on lui dit : « Confiance, lève-toi ; il t'appelle. » L'aveugle jeta son manteau, bondit et courut vers Jésus. Jésus lui dit : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? — Rabbouni, que je voie. » Et Jésus lui dit : « Va, ta foi t'a sauvé. » Aussitôt l'homme se mit à voir, et il suivait Jésus sur la route.

De plus belle ! Il crie de plus belle, c'est une question de caractère, il y a celui qui serait resté timidement à l'écart comme Zachée, mais dont le cœur n'en aurait pas moins été tourné vers Jésus, et telle est bien la question, celle du désir d'être tourné vers Jésus, on peut donc dire de l'aimer, de l'aimer déjà, même sans le savoir, d'être touché par sa grâce, d'être ému par son passage, alors que je suis bel et bien aveugle. Lorsque Marc écrit, je suppose que l'événement a laissé des traces, puisque l'on connaît (l'entourage de Marc) le père de ce mendiant. Alors je vais imaginer qu'il est peut-être mort, mais que son père Timée est devenu chrétien. Bartimée appelle Jésus fils de David. Cela veut dire Messie, même si pour lui la signification d'une telle appellation n'est pas claire. Ce qui est clair, c'est que Jésus est plus que Jésus, qu'il est un envoyé de Dieu dans un sens juif : sauveur. Il lui demande d'avoir pitié. Bon, Jésus s'arrête pour lui. Il a gagné ! Ceux qui le faisaient taire l'encouragent maintenant, puisque le Maître le veut. Qui échappe à telle servilité sociale ? Bartimée est un enthousiaste, et il va suivre Jésus, devenir un disciple, et nous allons imaginer que c'est lui qui va entraîner son papa dans l'aventure de la foi. Jésus sait bien que l'inconvénient pour un aveugle, c'est de ne pas voir, mais bien sûr il lui demande tout de même ce qu'il attend, et c'est comme si Bartimée lui répondait : *Tout, Seigneur !* Car à qui oserait-on demander : *rendez-moi la vue, rendez-moi*

la vie ? Il n'y a qu'à un envoyé direct de Dieu. Et comme cela arrive, je crois ! Je ne dis pas que c'est par le chef des démons qu'il a chassé un démon : si je n'avais pas voulu croire, le miracle n'aurait pas suffi, mais si je ne suis pas dans le refus de croire, il suffit. Au fond, il suffit à la bonne foi et rien ne suffit jamais à la mauvaise foi. Mais je concède qu'il y a tous ceux qui sont trop dominés par toutes les raisons de ne pas croire, bonnes ou mauvaises.

Toussaint (1er novembre)

Lecture de l'Apocalypse de saint Jean (7, 2-4.9-14)

Moi, Jean, j'ai vu un ange qui montait du côté où le soleil se lève, avec le sceau qui imprime la marque du Dieu vivant ; d'une voix forte, il cria aux quatre anges qui avaient reçu le pouvoir de dévaster la terre et la mer : « Ne dévastez pas la terre, ni la mer, ni les arbres, avant que nous ayons marqué du sceau le front des serviteurs de notre Dieu. » Et j'entendis le nombre de ceux qui étaient marqués du sceau : ils étaient cent quarante-quatre mille, de toutes les tribus des fils d'Israël. Après cela, j'ai vu une foule immense, que nul ne pouvait dénombrer, une foule de toutes nations, races, peuples et langues. Ils se tenaient debout devant le Trône et devant l'Agneau, en vêtements blancs, avec des palmes à la main. Et ils proclamaient d'une voix forte : « Le salut est donné par notre Dieu, lui qui siège sur le Trône, et par l'Agneau ! » Tous les anges qui se tenaient en cercle autour du Trône, autour des Anciens et des quatre Vivants, se prosternèrent devant le Trône, la face contre terre, pour adorer Dieu. Et ils disaient : « Amen ! Louange, gloire, sagesse et action de grâce, honneur, puissance et force à notre Dieu, pour les siècles des siècles ! Amen ! » L'un des Anciens prit alors la parole et me dit : « Tous ces gens vêtus de blanc, qui sont-ils, et d'où viennent-ils ? » Je lui répondis : « C'est toi qui le sais, mon seigneur. » Il reprit : « Ils viennent de la grande épreuve ; ils ont lavé leurs vêtements, ils les ont purifiés dans le sang de l'Agneau. »

Voilà un texte que ces pauvres témoins de Jéhovah adorent particulièrement. Pas charitable de dire : les pauvres ? Je veux bien retirer, car qui sait s'ils ne produisent pas des conversions sincères quoiqu'hérétiques ? Si la Providence a besoin de ce genre d'hérétiques, comme des Musulmans ? Bref ! Les splendides allégories de Jean, je voudrais un jour les examiner sérieusement, j'ai acheté de la littérature pour cela, qui m'expliquera les symboles magnifiques. J'ai dit les pauvres, parce que s'ils savaient lire, ils verraient bien qu'ils ne font pas partie des 144 000 ! Il faut pour cela appartenir au Reste d'Israël, symbolisé par douze mille de chacune des douze tribus d'Israël. Je dis

bien symbolisé, car Jean n'est pas débile et sait bien que Dieu ne sauve pas des chiffres ronds pour la simple beauté numérique ! Donc bien qu'il pense beaucoup de mal des Juifs qui ont livré Jésus (pour leur malheur historique, mais ce malheur aussi à sa place dans l'histoire du Salut, il faut le croire... mais aussi pouvoir chercher à l'expliquer), il en sauve cent quarante-quatre mille en toutes lettres. Le Salut par les Juifs, ne pas l'oublier, et rien n'est plus accompli sur cette terre que d'être un Juif qui croit au Christ. Mais nous, les païens, nous ne sommes pas moins sauvés, puisque si le Salut est par les Juifs, il est pour nous tous, Juifs et païens sans distinction. D'où la foule immense et universelle. Mais ici, il faut faire un peu attention. Cette foule innombrable n'est pas exactement celle de la fin du monde, mais celle des martyrs de la « grande épreuve », on supposera des grandes persécutions impériales. Il y a donc une très grande actualité du texte, celles des événements de la seconde moitié du premier siècle. C'est que l'énormité des persécutions donne soudain aux chrétiens la mesure de leur existence dans le monde, de leur multiplication. Pour en arriver là, il faut croire que le *vexillum Christi* flotte un peu partout et « menace » le régime romain qui ne le comprend pas, qui dans son côté totalitaire ne saurait le tolérer, comme il a appris à tolérer les Juifs. Mais les Juifs restent entre eux. Le monde romain ne risque pas de se judaïser. Les Juifs défendent une identité, c'est tout. Les chrétiens, en revanche, sont un cancer qui s'attaque à la société, en change la nature, en menace l'identité antérieure, dont la religion d'Etat. Les chrétiens déplacent les lignes. Aussi, après les massacres, Jean proclame-t-il : le Salut vient d'en haut, de sorte que la tournure de la proclamation révèle sa substance eschatologique. Ressuscité, je fais partie de cette foule immense, de la communion des saints. Et je ne suis pas sauvé, pas plus que les martyrs même, par mes bonnes œuvres, mais par le sang du Christ.

Psautre 23 (1-2, 3-4ab, 5-6)

*Au Seigneur, le monde et sa richesse,
la terre et tous ses habitants !
C'est lui qui l'a fondée sur les mers
et la garde inébranlable sur les flots.
Qui peut gravir la montagne du Seigneur
et se tenir dans le lieu saint ?
L'homme au cœur pur, aux mains innocentes,
qui ne livre pas son âme aux idoles.*

*Il obtient, du Seigneur, la bénédiction,
et de Dieu son Sauveur, la justice.
Voici le peuple de ceux qui le cherchent !
qui recherchent la face de Dieu !*

Dieu universel et créateur, tellement éloigné des dieux païens faits de main d'homme ! Cela, les Juifs le savent. Ce Dieu unique, qui peut l'atteindre ? Le juste, ce qui correspond à trois modalités : intérieurement, le cœur pur — les intentions, la conscience, les désirs ; extérieurement, les actes ; enfin dans la vérité de Dieu — l'âme tournée vers l'En-haut, sans idolâtrie. En retour, la réponse de Dieu : bénédiction, justification. Car le rapport du juste à la justice n'est pas si évident. La justice de Dieu n'est pas que Dieu, si je suis juste, me fait justice, règle leur compte à mes ennemis, me tient à l'abri de la réalité. Par Dieu, plutôt, donc, je suis justifié, rendu juste, parce qu'il sait que sait ma foi. Devant Lui, je ne suis pas confondu (moi je sais combien je suis pécheur et pour autant je sais que je ne serai pas confondu, car je m'en remets malgré tout à un amour plus grand que mon impuissance à être juste). Moralité du psaume : les justes forment le véritable peuple de Dieu, le peuple spirituel. Les justes sont ceux qui cherchent Dieu et mettent leur quête en pratique... justement en cherchant la justice. Tout est en place pour atteindre le sommet, la vérité du dispositif spirituel, passer à l'amour comme premier principe à partir duquel il y a effectivement reconnaissance (louange), justice, et foi.

Lecture de la première lettre de saint Jean (3, 1-3)

Mes bien-aimés, voyez comme il est grand, l'amour dont le Père nous a comblés : il a voulu que nous soyons appelés enfants de Dieu - et nous le sommes. Voilà pourquoi le monde ne peut pas nous connaître : puisqu'il n'a pas découvert Dieu. Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons ne paraît pas encore clairement. Nous le savons : lorsque le Fils de Dieu paraîtra, nous serons semblables à lui parce que nous le verrons tel qu'il est. Et tout homme qui fonde sur lui une telle espérance se rend pur comme lui-même est pur.

Il n'y a que Jean qui commence par *mes bien-aimés*. Dieu (le Père) a « spiré », soufflé le *Logos*, son Verbe, sa Parole en Personne. C'est en « disant » le Fils qu'il a engendré le Fils. Ainsi, dans le Fils, par le Fils, dans l'Esprit, par l'Esprit (comme les prépositions sont pauvres et insuffisantes pour dire ces relations !) à notre tour sommes-nous *déclarés* fils, enfants du Père. *Vous êtes des dieux*, rappelle Jésus. Il s'est bien incarné pour que nous soyons fils de Dieu comme Lui (en Lui, en étant greffés sur Lui, mais en sens inverse, c'est Lui qui a pris notre nature et non l'inverse ; notre divinité, nous ne la prenons pas, nous la recevons). Nous sommes fils dans le Fils, mais cela demeure caché, tant que nous sommes dans le monde. La Parousie, n'est-ce pas le moment du face à face, de l'entrée dans la Vie éternelle ? Alors je verrai Dieu, dit Job. Pour voir Dieu, il faut être semblable à Lui. Pour être semblable à Lui, il faut

le voir face à face et non pas de dos comme pour Moïse (« le voile tombe », dit Paul). Pour le voir, il faut qu'il se montre, qu'il paraisse. Comme fils, c'est dans le Fils que nous pouvons voir Dieu ; la similitude procède de la filiation, de la filialité. Alors le *cœur* se retrouve *pur*, plein de la contemplation divine. Le but du psaume est atteint. Comme tout cela n'existe que dans la foi, tout cela ne peut que rester invisible au « monde », puisque cela n'est pas du « monde ». Nous pouvons bien être « dans » le monde, soit nous avons la foi et nous savons déjà que nous verrons... Espérance. Espérance qui rend juste. Soit nous n'avons pas la foi et tout ce discours est dénué de signification, incompréhensible.

Évangile selon saint Matthieu (5, 1-12a)

*Quand Jésus vit toute la foule qui le suivait, il gravit la montagne. Il s'assit, et ses disciples s'approchèrent.
Alors, ouvrant la bouche, il se mit à les instruire. Il disait :
« Heureux les pauvres de cœur : le Royaume des cieux est à eux !
Heureux les doux : ils obtiendront la terre promise !
Heureux ceux qui pleurent : ils seront consolés !
Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice : ils seront rassasiés !
Heureux les miséricordieux : ils obtiendront miséricorde !
Heureux les cœurs purs : ils verront Dieu !
Heureux les artisans de paix : ils seront appelés fils de Dieu !
Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice : le Royaume des cieux est à eux !
Heureux serez-vous si l'on vous insulte, si l'on vous persécute et si l'on dit faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi.
Réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse, car votre récompense sera grande dans les cieux ! »*

Jésus instruit-il la foule, ou bien ses disciples ? Il faut comprendre que c'est la foule *de* ses disciples, de ceux qui cherchent et attendent quelque chose de lui, même si beaucoup l'abandonneront par la suite, parce qu'il en demandera trop. Tous ceux qui l'écoutent et se laissent instruire sont ses disciples. Les Béatitudes sont une sorte de poème, le sommet de l'enseignement de Jésus par sa beauté. Il y aura aussi aimez-vous comme je vous ai aimé, et puis aimez vos ennemis, et puis laissez-vous voler, frapper, dépouiller... Son enseignement tient donc en quelques lignes, et ce sont les nouveaux Commandements, le nouveau Décalogue. Suprêmement paradoxal, comme tout ce qui vient de Lui. La pauvreté du cœur nous ouvre le Royaume : à la fois renoncer à toute avidité, et à la fois consentir à l'humilité de tendre la main pour recevoir. La terre promise devient spirituelle, puisqu'elle se conquiert par la douceur et non à la pointe de l'épée. La miséricorde et elle seule trouve la miséricorde — et en effet, comment la trouver sans la rechercher ? Les cœurs purs sont les cœurs non obscurcis mais transparents. Sans hypocrisie. Non

aveugles. *Vous dites : 'nous voyons' ; votre péché demeure.* Le cœur pur est celui qui ne se cache pas, qui ne ment pas. Or notre conscience se ment très facilement à elle-même. C'est alors qu'elle ne peut « voir » Dieu. Au contraire Dieu est présent à celui qui accepte de se laisser regarder. Je vois comme je suis vu. Voit Dieu celui qui accepte de se laisser regarder par Lui. Les pacificateurs. Ceux qui font la paix. Dieu ne peut pas prendre pour fils des guerriers, ceux qui font la guerre, plus exactement ceux qui provoquent la guerre, ceux qui divisent. Les artisans de paix sont les justes : corrélation de justice et paix ; les artisans de justice sont des artisans de paix ; il n'y a de paix que juste. Puisque l'injustice est source de guerre, de conflit. Soit de la part de l'opresseur et de l'exploiteur (c'est la même chose), soit de la part de l'opprimé qui se révolte, qui a la haine...

Ensuite (on aura remarqué que j'ai choisi l'ordre qui me convenait mieux) Jésus met comme sur le même plan ceux qui pleurent, qui sont victimes de l'injustice, et encore sur le même plan ceux qui sont persécutés et insultés d'une part pour la justice et d'autre part pour Jésus. Il ne faut pas dire abstraitement pour leur foi, mais bien pour Lui en personne. Mais au fond, la foi au Christ apparaît in fine comme le ressort de tout ce qui précède, de sorte que l'éthique de l'amour n'est pas séparable de l'Amour même, car souffrir pour le Christ, ce n'est pas seulement « croire en Lui », « avoir la foi », mais l'aimer, aimer Celui qui nous a tellement aimé le premier.

Il y a ceux qui pleurent dans la foi, qui sont victimes des injustices, mais qui croient : heureux sont-ils. Mais même ceux qui pleurent sans rien comprendre, qui subissent l'injustice les yeux hagards, heureux sont-ils, car ils seront consolés et rassasiés. Alors c'est vrai pour ceux qui sont jetés dans les fosses, les trains de la mort, les torturés, les brisés. Non seulement Dieu permet le mal, mais il dit : heureux ceux qui... Et il ne s'est pas épargné. Les coups, les clous, et même auparavant, les attaques verbales, les débuts de lapidations. Jésus est passé de la hâte de donner sa vie à la terreur et à la sueur de sang. Et il dit *heureux*... Le mystère de la souffrance se situe bien dans ce paradoxe (le paradoxe suprême, ultime) de la souffrance, car même en la vivant nous ne la comprenons pas.

32ème dimanche du Temps Ordinaire (8 novembre)

Lecture du premier livre des Rois (17, 10-16)

Le prophète Élie partit pour Sarepta, et il parvint à l'entrée de la ville. Une veuve ramassait du bois ; il l'appela et lui dit : « Veux-tu me puiser, avec ta cruche, un peu d'eau pour que je boive ? » Elle alla en puiser. Il lui dit encore : « Apporte-moi aussi un morceau de pain. » Elle répondit : « Je le jure par la vie du Seigneur ton Dieu : je n'ai pas de pain. J'ai seulement, dans une jarre, une poignée de farine, et un peu d'huile dans un vase. Je ramasse deux morceaux de bois, je rentre préparer pour moi

et pour mon fils ce qui nous reste. Nous le mangerons, et puis nous mourrons. » Élie lui dit alors : « N'aie pas peur, va, fais ce que tu as dit. Mais d'abord cuis-moi un petit pain et apporte-le moi, ensuite tu feras du pain pour toi et ton fils. Car ainsi parle le Seigneur, Dieu d'Israël : 'Jarre de farine point ne s'épuisera, vase d'huile point ne se videra, jusqu'au jour où le Seigneur donnera la pluie pour arroser la terre'. » La femme alla faire ce qu'Élie lui avait demandé, et longtemps, le prophète, elle-même et son fils eurent à manger. Et la jarre de farine ne s'épuisa pas, et le vase d'huile ne se vida pas, ainsi que le Seigneur l'avait annoncé par la bouche d'Élie.

L'histoire est racontée comme un conte, de sorte que sa réalité historique cesse d'avoir la moindre importance. Faut-il se demander sans cesse si ce qui est rapporté est « vrai » ? On sait bien que le but unique est de nourrir la foi, et pour cela d'illustrer la geste d'Élie et de comprendre que l'un des noms les plus importants de Dieu est *Le-Seigneur-donne*. La veuve parle à Élie de son Dieu, qui n'est peut-être pas le sien, et pourtant c'est bien par ce dieu-là qu'elle jure qu'elle n'a plus rien. Élie va lui montrer que le Dieu d'Israël sauve, à la différence des autres qui n'existent pas — et même s'ils existent vaguement, secondairement, accessoirement. Il lui dit : *n'aie pas peur*. La femme obéit, fait confiance, est sauvée.

Psaume 145 (5-6a, 6c-7ab, 8bc-9a, 9b.10)

*Heureux qui s'appuie sur le Dieu de Jacob,
qui met son espoir dans le Seigneur son Dieu,
lui qui a fait le ciel et la terre.
Il garde à jamais sa fidélité,
il fait justice aux opprimés ;
aux affamés, il donne le pain.
Le Seigneur redresse les accablés,
le Seigneur aime les justes,
le Seigneur protège l'étranger.
Il soutient la veuve et l'orphelin.
D'âge en âge, le Seigneur régnera :
ton Dieu, ô Sion, pour toujours !*

Profession de foi, credo d'Israël. Solidité, fiabilité de Dieu, mais cette solidité ne s'éprouve que si l'on s'appuie sur elle. Comment l'éprouver si l'on ne s'appuie pas sur elle ? Ce sera toujours le paradoxe de la foi. Mais si l'idée même de foi peut naître, c'est parce qu'elle se trouve en présence d'un Dieu nouveau et unique : créateur de toutes choses, juste, fidèle, aimant, bon. Cela définit déjà son *Règne*. Dans une tension entre foi (on y croit) et espérance (on l'attend). Car devant l'inaccomplissement du Règne, il est inévitable de s'interroger : *Jusques à quand, Seigneur... ?*

Or il faut avoir foi maintenant pour espérer. L'espérance découle donc de la foi et non l'inverse. On ne peut espérer le règne de l'Amour que si l'on croit au règne de l'Amour, que Dieu aime dès maintenant, au plus profond de l'inachèvement du monde présent. Il n'y a que ce Dieu-là auquel on puisse croire.

Lettre aux Hébreux (9, 24-28)

Le Christ n'est pas entré dans un sanctuaire construit par les hommes, qui ne peut être qu'une copie du sanctuaire véritable ; il est entré dans le Ciel même, afin de se tenir maintenant pour nous devant la face de Dieu. Il n'a pas à recommencer plusieurs fois son sacrifice, comme le grand prêtre qui, tous les ans, entrait dans le sanctuaire en offrant un sang qui n'était pas le sien ; car alors, le Christ aurait dû plusieurs fois souffrir la Passion depuis le commencement du monde. Mais c'est une fois pour toutes, au temps de l'accomplissement, qu'il s'est manifesté pour détruire le péché par son sacrifice. Et, comme le sort des hommes est de mourir une seule fois, puis de comparaître pour le jugement, ainsi le Christ, après s'être offert une seule fois pour enlever les péchés de la multitude, apparaîtra une seconde fois, non plus à cause du péché, mais pour le salut de ceux qui l'attendent.

Les Juifs à qui fut enseigné le rejet de toute idolâtrie doivent savoir que même le Temple est fait de main d'homme, comme la statue du dieu, et que c'est seulement *en esprit et en vérité* que l'on adore Dieu. La théologie de la *lettre aux Hébreux* est puissante. Elle a compris que l'ordre simplement humain, encore proche de celui de la nature, est celui de la *répétition*. C'est ce que vérifie la temporalité liturgique. C'est peut-être ce que n'a pas tout à fait compris l'aryennisme, l'aryennité de Simone Weil, son antijudaïsme. Les Juifs sont dans une logique d'historicité, non de temporalité cyclique, cosmique, naturelle. Ils sont dans l'événementialité, et chaque événement est unique et non répétable, comme il en va pour une personne. Le règne de l'esprit est le règne des personnes et d'une temporalité historique, non naturelle. Tout ce qui est répétitif nous tire vers la nature. C'est pourquoi l'Incarnation est unique, la Passion unique et une fois pour toutes (donc universelle, valant pour avant comme pour après, pour tous les temps), idem pour la Résurrection. Et le Ciel, autrement dit « la face de Dieu », Dieu même, la communion divine même, est le Temple véritable, qui ne peut être ni détruit ni construit ni reconstruit. Se souvenir de David soudain inquiet de ce que YHWH loge sous une tente, alors que lui s'est fait construire une maison couverte de cèdre. *C'est moi qui te donnerai une maison*, lui répond Dieu ! Et enfin, non seulement le corps de Jésus est le Temple, mais il est le prêtre et la victime offerte, l'Agneau. Cela signifie qu'il offre et qu'il s'offre, au-delà de la vision sacrificielle selon laquelle Dieu exigerait

satisfaction par un sacrifice sanglant. Réviser cette conception archaïque et médiévale du jugement de Dieu (trace et dépassement de ce langage chez Anselme). La conception sociale induit évidemment une telle représentation, et c'est pourquoi elle a passé longtemps pour acceptable ; mais elle ne l'est plus, et elle n'était qu'une représentation. Il est plus juste de distinguer le don de soi et le fait que celui qui se donne devient victime de ceux à qui il se donne, parce qu'ils ne veulent pas du don et le tuent. C'est pourquoi le don de soi devient le don sanglant de sa vie, en acceptant d'être victime du crime. Le don est la vérité du caractère sacrificiel, au sens de *rendu sacré*. Assassiné ou non, Jésus donne sa vie, mais un tel don est insupportable pour ceux qui haïssent le don, parce qu'ils revendiquent leur âme de prédateurs, de conquérants, de puissants.

Évangile de Jésus Christ selon saint Marc (12, 38-44)

Dans son enseignement, Jésus disait : « Méfiez-vous des scribes, qui tiennent à sortir en robes solennelles et qui aiment les salutations sur les places publiques, les premiers rangs dans les synagogues, et les places d'honneur dans les dîners. Ils dévorent les biens des veuves et affectent de prier longuement : ils seront d'autant plus sévèrement condamnés. » Jésus s'était assis dans le Temple en face de la salle du trésor, et regardait la foule déposer de l'argent dans le tronc. Beaucoup de gens riches y mettaient de grosses sommes. Une pauvre veuve s'avança et déposa deux piécettes. Jésus s'adressa à ses disciples : « Amen, je vous le dis : cette pauvre veuve a mis dans le tronc plus que tout le monde. Car tous, ils ont pris sur leur superflu, mais elle, elle a pris sur son indigence : elle a tout donné, tout ce qu'elle avait pour vivre. »

Il n'y a pas de doute que je me reconnais beaucoup plus dans le scribe que dans la pauvre veuve. Je devrais donc trembler pour mon salut ! Même si je mets de « grosses sommes » dans le tronc, cela ne me sauve pas. Je sais donc que je serai « sévèrement condamné ». Mais je sais aussi que Dieu est plus grand que mon propre cœur... Ainsi donc, en même temps je dois savoir deux choses : que l'amour ou la miséricorde de Dieu sont sans limite, et que du fait même cela ouvre sous mes pas l'exigence, ou plutôt l'appel à la même miséricorde et au même amour infini, comme un abîme. Si je reste coincé dans l'affectation et l'hypocrisie du scribe, parce que je fais partie des intelligents, des cultivés, des gens qui ont une petite place dans le monde, qui reçoivent des invitations, qui profitent..., cependant Dieu m'attend. La condamnation ne viendra que de ma propre conscience, dans le miroir de l'Amour de Dieu (il me suffira de m'y regarder...) Devant Lui, je serai enfin comme la pauvre, obligé de tendre la main. Celui qui refuserait orgueilleusement de tendre la main se damnerait lui-même, au grand dam de Dieu qui continue d'aimer pour toujours. Au fronton de son Enfer, Dante inscrit *il primo amore*.

33ème dimanche du Temps Ordinaire (15 novembre)

Livre de Daniel (12, 1-3)

Moi, Daniel, j'ai entendu cette parole de la part du Seigneur : « En ce temps-là se lèvera Michel, le chef des anges, celui qui veille sur ton peuple. Car ce sera un temps de détresse comme il n'y en a jamais eu depuis que les nations existent. Mais en ce temps-là viendra le salut de ton peuple, de tous ceux dont le nom se trouvera dans le livre de Dieu. Beaucoup de gens qui dormaient dans la poussière de la terre s'éveilleront : les uns pour la vie éternelle, les autres pour la honte et la déchéance éternelles. Les sages brilleront comme la splendeur du firmament, et ceux qui sont des maîtres de justice pour la multitude resplendiront comme les étoiles dans les siècles des siècles. »

Est-il possible de parler dans le registre apocalyptique autrement que par allégorie, métaphore, image ? Michel, l'éveil de la poussière. Le livre de Dieu. Le stupide serait de s'y arrêter, que l'esprit « moderne » rejette la contenu avec l'expression, en la prenant à la lettre. Daniel a donc entendu en lui une parole qui allie temps de détresse et temps de Salut, comme hier, comme aujourd'hui, comme demain. Cela induit donc un mode de compréhension de l'histoire, des événements humains : dans la détresse présente germe le Salut. Faire l'économie de la détresse n'est pas possible. Tout le mystère de la foi repose sur cet horizon du « mystère d'iniquité », comme résolution du mal. Impossible de faire l'économie du mal, du mal qui est là, absolument réel. Ou bien c'est que Dieu n'existe pas, ou bien que nous ne comprenons rien et que ses pensées sont au dessus de nos pensées, que faire l'économie du mal serait faire l'économie de la Création, de l'image de Dieu que nous sommes (libres, capables du mal). Daniel décrit donc la résolution divine, eschatologique, du mal : premièrement la résurrection des morts. Il ne distingue pas vraiment le « peuple » et « ceux dont le nom est inscrit dans le Livre ». Le peuple lui-même prend donc une consistance eschatologique, à partir de la figure d'Israël. Difficile ici de ne donner à cette résurrection un simple contenu d'image. L'image porte sur la manière : la poussière, l'éveil, mais spirituellement l'idée de la vie éternelle ouvre un horizon dont il ne faut pas dire qu'il est absent de la conscience juive et biblique. Les Sadducéens ne veulent pas lire, ne s'intéressent pas à autre chose que l'horizon social et politique de la vie. Et puis il y aura le « jugement ». L'image traverse les siècles, marque nos représentations, rebute l'esprit moderne. Donc comprendre. Comme en Matthieu chap. 25. Le jugement est nécessairement fait pour opérer un partage, dire le juste contre l'injuste, le bien contre le mal. Si c'est l'affaire de la conscience, et bien le jugement est l'affaire de la conscience. Mais si la conscience est pour

nous notre être-au-monde, elle ne saurait être isolée, dans une logique purement individuelle et subjective. Individuelle et subjective, elle l'est, puisqu'il en va de moi personnellement ; mais pas seulement : il y a aussi un *nous* qui est jugé, qui se juge. De la Création, qu'avons-nous fait ? Pas seulement qu'ai-je fait (et de moi-même au milieu) ? Jugement et résurrection vont donc de pair, du côté de la réalité eschatologique (entrée dans la vie divine) et de son contenu éthique (vie d'amour), car le contenu, il n'y en a pas d'autre, et le mal est partout où l'amour manque, c'est pourquoi il est effectivement partout, et Dieu, il faut qu'il descende des cieux pour récupérer ce qui est tombé dans la fosse sans fond (sans ce Salut, elle serait sans fond ; mais parce que la Création est originellement bonne, et que le dieu absolument bon la sauve, le mal n'est plus que négativité, car il n'est ni inhérent à la Création, ni victorieux, l'emportant à l'infini, faisant sombrer la Création dans le mal, à l'infini, ce qui serait la fin de Dieu).

Psaume 15 (5.8, 9-10, 1b.11)

*Seigneur, mon partage et ma coupe :
de toi dépend mon sort.
Je garde le Seigneur devant moi sans relâche ;
il est à ma droite : je suis inébranlable.*

*Mon cœur exulte, mon âme est en fête,
ma chair elle-même repose en confiance :
tu ne peux m'abandonner à la mort
ni laisser ton ami voir la corruption.*

*Mon Dieu, j'ai fait de toi mon refuge.
Tu m'apprends le chemin de la vie :
devant ta face, débordement de joie !
A ta droite, éternité de délices !*

Oui, c'est vrai, de Toi dépend mon sort. Si je suis inébranlable, ce n'est pas de mon fait mais parce qu'il est « à ma droite », ce mien Dieu. Sans Toi ma vie serait un naufrage, Tu le sais ! D'où une légitime exultation, et mon pauvre effort pour le garder devant moi. Comme dans Daniel, *ma chair elle-même*... Pas seulement esprit ou âme. Si elle retourne à la poussière, elle a les promesses de la vie éternelle. Les psaumes ne cessent pas de protester contre la mort, tout en demeurant dans l'ensemble dans un horizon de vie finie et mortelle. Tout cela n'est pas encore clair, mais peu à peu il devient clair que l'avenir n'est pas une simple survie fantomatique, mais Vie « à la droite de Dieu ».

Lettre aux Hébreux (10, 11-14.18)

Dans l'ancienne Alliance, les prêtres étaient debout dans le Temple pour célébrer une liturgie quotidienne, et pour offrir à plusieurs reprises les mêmes sacrifices, qui n'ont jamais pu enlever les péchés. Jésus Christ, au contraire, après avoir offert pour les péchés un unique sacrifice, s'est assis pour toujours à la droite de Dieu. Il attend désormais que ses ennemis soient mis sous ses pieds. Par son sacrifice unique, il a mené pour toujours à leur perfection ceux qui reçoivent de lui la sainteté. Quand le pardon est accordé, on n'offre plus le sacrifice pour les péchés.

La lettre aux Hébreux est de la grande théologie. Elle raisonne, argumente, prouve. Foin des intuitions métaphoriques ! Si elle était sacrée, elle n'en était pas moins répétitive, la liturgie du Temple. Ou plutôt, c'est l'irruption de la Croix du Christ qui la révèle comme répétitive et vaine, qui lui donne soudain une couleur absurde. Car auparavant, la vie n'était que répétition. La religion que rituels toujours répétés scrupuleusement (la moindre erreur les annule). L'unique sacrifice de la croix, sacrifice réel, fait apparaître la vanité de la religion. Mais ce qui devient vain ne l'était pas, puisque dans la foi d'Israël elle met en scène la quotidienneté d'une *attente*. La répétition est tendue (dramatiquement) vers un accomplissement. Quand l'accomplissement a eu lieu, il n'y a plus rien à attendre et le rituel cesse. Si nous Chrétiens avons rétabli un rituel sacrificiel, c'est parce que nous sommes dans une nouvelle attente, celle de la troisième Venue (après la venue historique et la venue permanente en nous, la Venue eschatologique, au terme de notre vie et de la vie du monde) et qu'il nous faut signifier et nous représenter la seconde et nous référer à la première. Puisque l'unique Sacrifice est accompli une fois pour toutes, il n'y a plus de sacrifice à répétition, mais le mémorial répété de l'unique sacrifice. En étant tout à la fois la prêtre et la victime, Jésus rend le sacrifice absolu, en fait un événement trinitaire : Le Christ devient l'Agneau mystique à la droite du Père, sous les ailes de l'Esprit. Jésus n'a plus qu'à « attendre » les effets de sa victoire sur le mal. Cette victoire, en nous, est la sainteté, une perfection *reçue*. Un don. « J'attirerai tout à moi », dit-il. Comme le pêcheur à la ligne, il nous remonte avec son fil.

Évangile selon saint Marc (13, 24-32)

Jésus parlait à ses disciples de sa venue : « En ces temps-là, après une terrible détresse, le soleil s'obscurcira et la lune perdra son éclat. Les étoiles tomberont du ciel, et les puissances célestes seront ébranlées. Alors on verra le Fils de l'homme venir sur les nuées avec grande puissance et grande gloire. Il enverra les anges pour rassembler les élus des quatre coins du monde, de l'extrémité de la terre à l'extrémité du ciel.

Que la comparaison du figuier vous instruisse : Dès que ses branches deviennent tendres et que sortent les feuilles, vous savez que l'été est proche. De même, vous aussi, lorsque vous verrez arriver cela, sachez que le Fils de l'homme est proche, à votre porte. Amen, je vous le dis : cette génération ne passera pas avant que tout cela n'arrive. Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas. Quant au jour et à l'heure, nul ne les connaît, pas même les anges dans le ciel, pas même le Fils, mais seulement le Père. »

Jésus parle de sa venue alors qu'il est en train de parler, donc qu'il est là. C'est donc qu'il va tôt ou tard disparaître de leur vue, et « revenir », mais autrement. C'est comme si sa venue actuelle n'était que provisoire, précaire, finie. Et en effet c'est le moment incarné de la finitude. Mais il va y avoir une venue définitive, eschatologique. Entre les deux, la terrible détresse, comme dans Daniel. Jésus sait-il de quoi il parle ? A-t-il souffert ? Déjà certainement, et il sait ce qu'il va bientôt souffrir pour de bon. Cela suffit-il à le dédouaner, à légitimer toutes les détresses du monde, les atroces souffrances subies par certains hommes. Moi-même j'ai souffert, et pourtant d'un côté je juge ma souffrance insignifiante par rapport à celle subie par d'autres, tous ceux qui ont été torturés ; mais d'un autre côté j'ai ressenti cette souffrance comme intolérable, subjectivement terrible sur le moment, et elle m'a submergé. Mais plongé dedans (et non pas spectateur de celle d'un autre) tout recul a disparu pour que je puisse la regarder, la considérer. La vivant, submergé par elle, où suis-je ? Qui suis-je encore ? La souffrance reste incompréhensible quand je la vis, et incompréhensible quand je la regarde. Qui est celui qui souffre, que reste-t-il de lui ? Je fais l'acte de foi qu'il souffre en Dieu, que sa souffrance est entièrement connue de Dieu, que Dieu la fait sienne. Cela ne l'ôte pas. Dieu ne sauve pas de la souffrance avant la souffrance. Il n'anesthésie pas non plus. L'horreur vécue de l'intérieur n'a plus grand chose à voir avec une représentation dont la maîtresse reste l'imagination. C'est un fait qu'alors je la vis, sans recul (cependant, je peux aussi me saisir, me regarder par instants comme celui qui la vit). Ce qui est entré dans l'histoire de ma vie, me constitue désormais, laisse une trace, Dieu le sauve-t-il ? En fait il ME sauve, il sauve des personnes, il ne sauve pas le malheur, il sauve du malheur. *On ne s'en souviendra plus*. On s'en souviendra, si l'on veut, comme de toute la vie, mais JE suis sauvé, et le monde entier avec moi. Lorsque Jésus fait la comparaison du figuier, celle-ci une fois de plus est paradoxale. Il a parlé au début de catastrophe cosmique, selon les stéréotypes connus, ceux de Daniel. Maintenant ses interlocuteurs savent de quoi il parle. Alors il renverse tout : la fin du monde comme un printemps, un bourgeonnement, de la vie ! Et bien plus, vous ici présents allez voir cela arriver (si vous savez regarder, car cela n'arrivera pas de manière visible, a-t-il dit ailleurs !) Il en dit assez pour que nous ne puissions plus rien prendre à la lettre. Vous à qui je parle, vous verrez tout cela arriver. Donc pour vous, le ciel et la terre

passeront, mais ma Parole ne passera pas. Autrement dit ma Parole est la fin du monde ! C'est pour vous que ma Parole ne passera pas. Ta Parole me jugera, ce qui veut dire que je serai jugé en moi-même par cette Parole que j'entends en moi. Rien de visible, rien d'extérieur. Et pourtant ni les anges ni le Fils ne connaissent le jour. Dieu seul connaît le jour de chacun ; le Père, pour être précis, ce qui veut dire Dieu dans son éternité, car on voit mal que les deux autres personnes de la Trinité ignorent quoi que ce soit. Mais le Fils ? Jésus distingue le Verbe éternel qu'il est dans la vie trinitaire immanente, et sa condition de Fils d'homme qui ne sait pas. Il n'est pas homme, créature, seulement en apparence. Dans sa finitude consentie, acceptée, dans la kénose, il ne sait plus, il doit avoir la foi en son Père. Double nature de l'unique personne. Jésus homme s'en remet à son Père ; peut-être même qu'il ne connaît de sa mission que ce qu'en disent les Écritures. Simplement d'autre part il SAIT qu'il est le Fils de Dieu, car sa mère n'a pas manqué de le lui expliquer, si bien qu'il pense, parle et agit en conséquence. Comme homme, il *ressent* qu'il est Fils de Dieu, ce qui est paradoxal, car la filiation divine peut-elle faire l'objet d'un *ressent* ? Et bien oui ! Quand la femme touche la frange de son manteau, il ressent qu'une force (divine, mais incarnée) émane de lui. En Lui, les deux natures ne sont absolument plus séparées ; pourtant elles restent distinctes (sans confusion), de sorte que le mode de leur union et unité nous reste impensable. Quant aux anges, évidemment de prime abord cela laisse penser qu'ils existent, mais ce peut être aussi bien une manière pour Jésus de parler du « Ciel », du monde invisible de toutes les créatures parvenues à la condition divine, puisque Jésus dit qu'après la mort, nous serons « comme des anges ».

Notre Seigneur Jésus Christ Roi de l'Univers (22 novembre)

Livre de Daniel (7, 13-14)

Moi, Daniel, je regardais, au cours des visions de la nuit, et je vis venir, avec les nuées du ciel, comme un Fils d'homme ; il parvint jusqu'au Vieillard, et on le fit avancer devant lui. Et il lui fut donné domination, gloire et royauté ; tous les peuples, toutes les nations et toutes les langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera pas, et sa royauté, une royauté qui ne sera pas détruite.

Un fils d'homme recevant les attributs divins, cela peut rester une image, une hyperbole, comme pour le roi David. Mais ici, en outre, le Fils d'homme vient avec les nuées du Ciel. Il est *comme* un fils d'homme, mais il vient du Ciel, il sort de Dieu. Nous sommes la nuit, comme dans une nuit mystique mais tout aussi bien cosmique, et le fils vient comme une étoile brillante. Il est forcément Lumière, lumière des peuples et des

nations qui le servent. Avant le Christ, pareil texte ne pouvait que rester totalement mystérieux. Avec et après le christ, comme nous avons eu du mal à « comprendre », à accepter la divinité d'une personne de chair, d'un homme même remonté du shéol. On comprend les monothéistes qui ont refusé à Dieu tout « associé », comme dit le Coran. Le texte est eschatologique, mais la « fin des temps » qu'il annonce par la venue du règne de Dieu par la royauté de ce comme un Fils d'homme, il faut bien qu'elle advienne : le paradoxe est que l'accomplissement des temps comporte une dimension temporelle, puisque c'est l'irruption dans le temps de ce qui est éternel. C'est ainsi que nous sommes dans ce temps qui est le dernier, puisque les temps sont accomplis (si je crois le Christ, si je crois en Lui). Si les temps sont accomplis, il n'y a qu'une seule venue du Christ, une fois pour toutes. Le retour futur « dans la gloire » n'est alors que l'achèvement, dans le même « présent », de l'unique venue. Si elle n'est plus dans le temps, elle est la fin du temps. C'est le temps qui cesse, ce n'est pas la Venue qui se répète. D'ailleurs Jésus dit qu'il est « avec nous jusqu'à la fin du monde ». Et puisque le temps est subjectif (je pense là-dessus au propos de Peter Henrici dans le n° de *Communio* de 2012 sur la « seconde venue du christ »), il n'y a peut-être pas de différence entre la fin du monde pour chacun (à sa mort) et la fin du monde qui peut-être ne finira jamais de finir. Je ne ressuscite pas seul, je ressuscite dans la communion des saints, qui est aussi la communion des vivants et des morts, qui n'attend pas que tous soient morts, qui est déjà la communion de l'Eglise visible et invisible. Dieu juge « les vivants et les morts », et c'est cela la fin du monde, une fin qui n'a peut-être pas de fin...

Psaume 92, 1abc, 1d-2, 5

*Le Seigneur est roi ;
il s'est vêtu de magnificence,
le Seigneur a revêtu sa force.*

*Et la terre tient bon, inébranlable ;
dès l'origine ton trône tient bon,
depuis toujours, tu es.*

*Tes volontés sont vraiment immuables :
la sainteté emplit ta maison,
Seigneur, pour la suite des temps.*

Évidemment la royauté divine n'est qu'une analogie avec la royauté humaine qui n'en est que l'ombre. Mais qu'avons-nous à notre disposition pour nous représenter non seulement la grandeur de Dieu mais en outre son « gouvernement » du monde ? Jésus ne cesse jamais,

lui non plus, de parler du Règne de Dieu. Et que dit-il à Pilate ? *Je suis Roi, tu le dis*. Et puis le psaume nomme deux attributs de Dieu promis à une belle carrière théologique : l'immutabilité (la volonté de Dieu ne change pas, ne varie pas, parce que Dieu lui-même ne varie pas) et l'éternité : *Depuis toujours tu ES*. D'ailleurs l'immutabilité n'est pas concevable sans l'éternité, ni l'éternité sans l'immutabilité.

Apocalypse (Ap 1, 5-8)

Que la grâce et la paix vous soient données, de la part de Jésus Christ, le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts, le souverain des rois de la terre. À lui qui nous aime, qui nous a délivrés de nos péchés par son sang, qui a fait de nous le royaume et les prêtres de Dieu son Père, à lui gloire et puissance pour les siècles des siècles. Amen. Voici qu'il vient parmi les nuées, et tous les hommes le verront, même ceux qui l'ont transpercé ; et, en le voyant, toutes les tribus de la terre se lamenteront. Oui, vraiment ! Amen ! Je suis l'alpha et l'oméga, dit le Seigneur Dieu, je suis celui qui est, qui était et qui vient, le Tout-Puissant.

Jean ne fait plus vraiment de différence entre Dieu et le fils. Il est devenu tellement certain pour lui que Jésus est Dieu-qui-vient ! il y a bien une dramatique divine telle que c'est le même Dieu qui EST, qui « était » parce que de toujours il était déjà « avant les siècles », et qui vient, qui se révèle, se manifeste dans le présent du monde. C'est l'amour qui est la clé de cette manifestation. Jean dit que tous le verront, quand il viendra, « même ceux qui l'ont transpercé ». Mais il ne viendra pas, il vient, il vient déjà, ne le voyez-vous pas ? Alors les tribus sont jugées. Elles se frappent la poitrine. Je mets au présent ce qui est au futur. Oui, c'est pour moi aussi du futur, temporellement, mais en même temps, dans la foi, je sais qu'il est déjà venu, que sa venue n'est pas passée mais présente. Les tribus ne se lamentent pas parce que pour l'instant elles sont aveugles. Mais vient pour chacun le moment où il voit celui qu'il a transpercé. Vient pour moi le moment où je vois celui que j'ai transpercé et j'ai de quoi me lamenter – mais Dieu est plus grand que mon cœur qui me condamne. S'il n'y avait pas de fin, je ne ferais jamais cette rencontre, mais je sais avec certitude qu'il y aura une fin – quand je serai dans la tombe. Fin de ma vie finie. C'est la fin qui m'ouvre ce qui n'a pas de fin.

Évangile selon saint Jean (11, 10)

Lorsque Jésus comparu devant Pilate, celui-ci l'interrogea : « Es-tu le roi des Juifs ? » Jésus lui demanda : « Dis-tu cela de toi-même, ou bien parce que d'autres te l'ont dit ? » Pilate répondit : « Est-ce que je suis Juif, moi ? Ta nation et les chefs des prêtres t'ont livré à moi : qu'as-tu donc fait ? » Jésus déclara : « Ma royauté ne vient pas de ce monde ; si

ma royauté venait de ce monde, j'aurais des gardes qui se seraient battus pour que je ne sois pas livré aux Juifs. Non, ma royauté ne vient pas d'ici. » Pilate lui dit : « Alors, tu es roi ? » Jésus répondit : « C'est toi qui dis que je suis roi. Je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Tout homme qui appartient à la vérité écoute ma voix. »

La liturgie, pour dire la royauté du Christ au couronnement de l'année, choisit le texte où il est dit, et nous le savons, que Jésus va mourir comme un esclave. Pilate est troublé, pressent cette royauté, cherche à la vérifier, et il obtient bien la réponse qui établit que Jésus est roi, car d'un côté le christ lui répond : « c'est toi qui le dit », le laissant lui-même apprécier la portée de sa question, mais d'un autre côté il lui a déjà fait remarquer : « si ma royauté... » C'est bien pourquoi Pilate, qui est intelligent, est fondé à dire : « tu es roi ». Or il le dit après que Jésus lui a expliqué que sa royauté ne venait pas de ce monde. On dit souvent qu'elle *n'est pas* de ce monde, et c'est vrai. Mais en même temps l'affirmation a pour effet d'occulter le fait qu'elle *vient*, donc qu'elle n'est pas ailleurs mais bien ici. Jésus est roi ici et maintenant, devant Pilate et non pas dans un autre monde. Il n'y a pas d'arrière-monde. La Royauté du Christ est pour ce monde-ci, non pour un autre. Le Règne de Dieu est pour ce monde-ci, non pour un autre. L'eschatologie advient pour autant qu'advient le Christ – ce qui ne nous empêche pas de l'appeler, de Lui crier *viens !* du fond de notre « vallée de larmes ». Je veux dire que le monde est déjà sauvé, même si cela ne se voit pas, n'est pas manifesté sinon dans la foi, en espérance. Le temps, notre temps est plutôt celui du vendredi et du samedi saints, mais le jour du Seigneur vient, et il est déjà là. La vérité du monde, la vérité du temps devient manifestement le Christ en personne. C'est ce que Jésus veut faire entrevoir à Pilate (s'il lui parle de vérité, c'est qu'il le croit capable d'entendre une telle parole). L'équation finale s'établit donc entre royauté et vérité. Vérité du Royaume, Royaume de Vérité. La vérité est ré-vélation, dé-couvrement de ce qui rend le monde intelligible. Il faut écouter. *Tout homme qui appartient à la vérité écoute ma voix.*

Année liturgique C (2009 – 2010)

1er Dimanche de l'Avent (29 novembre)

Livre de Jérémie (33, 14-16)

Parole du Seigneur : Voici venir des jours où j'accomplirai la promesse de bonheur que j'ai adressée à la maison d'Israël et à la maison de Juda. En ces jours-là, en ce temps-là, je ferai naître chez David un Germe de justice, et il exercera dans le pays le droit et la justice. En ces jours-là, Juda sera délivré, Jérusalem habitera en sécurité, et voici le nom qu'on lui donnera : « Le-Seigneur-est-notre-justice ».

C'est exactement ainsi que les Juifs attendent le messie, un fils de David. Ils pourront enfin avoir la *paix*. Et la paix intérieure que procure la justice. Mais lorsque ce fils de David prendra la figure du Serviteur souffrant, ils ne comprendront plus. On ne comprend que ce qui est à notre avantage. Pour le reste, c'est très dur...

Psaume 24 (4-5ab, 8-9, 10.14)

*Seigneur, enseigne-moi tes voies,
fais-moi connaître ta route.
Dirige-moi par ta vérité, enseigne-moi,
car tu es le Dieu qui me sauve.*

*Il est droit, il est bon, le Seigneur,
lui qui montre aux pêcheurs le chemin.
Sa justice dirige les humbles,
il enseigne aux humbles son chemin.*

*Les voies du Seigneur sont amour et vérité
pour qui veille à son alliance et à ses lois.
Le secret du Seigneur est pour ceux qui le craignent ;
à ceux-là, il fait connaître son alliance.*

Y a-t-il plus belle prière ? Plus humble, plus sérieuse, plus consciencieuse, plus intime mais en même temps plus retenue ? Si je te demande vraiment de me diriger, vais-je faire le contraire de ce que je te demande ? Pourtant, c'est bien ce qui se passe, et néanmoins je persévère dans un sens comme dans l'autre en même temps. Pourtant, cette prière m'enseigne, et me fait comprendre quelque chose de manière que j'ai dite intime : c'est que par cette attention à prier, j'entre dans le secret de Dieu. Ceux qui restent dehors ne peuvent pas comprendre— sinon ce ne serait

plus un secret, une vérité à laquelle on ne peut accéder que parce que le détenteur du secret veut bien nous ouvrir, nous faire entrer. En même temps, dès que nous nous ouvrons, nous, oui, nous, à l'alliance de Dieu, se révèle ce secret, ce simple secret. La présence de Dieu en moi n'est pas en moi la présence de quelqu'un d'autre qui resterait comme extérieur à moi en moi. *Interior intimo meo*, dit Augustin, si je cite correctement (pas question d'aller vérifier, ici c'est sans importance, tout le monde aura compris. Intime, secret, alliance, voilà à quoi aboutit de se laisser diriger par la Vérité en personne. La foi consiste à penser qu'elle est plus intelligente que moi-même en moi-même. L'obéissance n'est que de la confiance. Je sais que tu ne me feras pas chuter, que c'est à moi, dans le cours du monde, de savoir après qui et après quoi je vais. Mais cela n'ôte pas le désir qui me travaille de suivre ma pente.

Première lettre de Paul aux Thessaloniens (3, 12-4, 2)

Frères, que le Seigneur vous donne, entre vous et à l'égard de tous les hommes, un amour de plus en plus intense et débordant, comme celui que nous avons pour vous. Et qu'ainsi il vous établisse fermement dans une sainteté sans reproche devant Dieu notre Père, pour le jour où notre Seigneur Jésus viendra avec tous les saints. Pour le reste, vous avez appris de nous comment il faut vous conduire pour plaire à Dieu ; et c'est ainsi que vous vous conduisez déjà. Faites donc de nouveaux progrès, nous vous en prions, frères, nous vous le demandons dans le Seigneur Jésus. D'ailleurs, vous savez bien quelles instructions nous vous avons données de la part du Seigneur Jésus.

Encouragement à un amour de plus en plus intense et débordant. On sait bien que c'est ce qu'il faut. Mais ce qui est moins fréquent, c'est que l'amour que je vais appeler fraternel (entre vous) s'étende à tous les hommes. On sait bien que c'est l'enseignement de Jésus. Il n'a pas dit qu'il fallait principalement s'aimer entre (bons) chrétiens (même les païens en font autant, c'est un comble !) mais donc aimer avant tout nos ennemis et ceux qui nous dégoûtent et que nous évitons, comme mon voisin que je n'ai pas envie de laisser rentrer chez moi : les sourires de loin suffisent, c'est mieux que la gueule, mais surtout n'approche pas trop !

Évangile selon saint Luc (21, 25-28.34-36)

Jésus parlait à ses disciples de sa venue : « Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles. Sur terre, les nations seront affolées par le fracas de la mer et de la tempête. Les hommes mourront de peur dans la crainte des malheurs arrivant sur le monde, car les puissances des cieux seront ébranlées. Alors, on verra le Fils de l'homme venir dans la nuée,

avec grande puissance et grande gloire. Quand ces événements commenceront, redressez-vous et relevez la tête, car votre rédemption approche. Tenez-vous sur vos gardes, de crainte que votre cœur ne s'alourdisse dans la débauche, l'ivrognerie et les soucis de la vie, et que ce jour-là ne tombe sur vous à l'improviste. Comme un filet, il s'abattra sur tous les hommes de la terre. Restez éveillés et priez en tout temps : ainsi vous serez jugés dignes d'échapper à tout ce qui doit arriver, et de paraître debout devant le Fils de l'homme. »

C'est curieux que le premier dimanche de l'Avent soit apocalyptique, comme si l'on n'arrivait pas à se défaire du dimanche précédent qui, lui, a toutes les raisons d'être apocalyptique au sens d'eschatologique. Mais Jésus dit qu'il est l'Alpha et l'Oméga. Il parle de sa Venue. De son *Aventus*. C'est nous qui ne comprenons pas. La vérité de la venue du petit enfant de Noël, c'est bien la Venue eschatologique. La vérité pour dire l'Accomplissement. Le but de Noël n'est pas que Dieu vienne faire un petit tour sur la terre ; le but de cette visite, c'est de nous inviter dans la Trinité. Ce sera, c'est (dans la foi) un arrachement terrible à notre agrippement terrestre. A la « fin » du monde, le monde sera bien comme il est actuellement, un monde fracassé et fracassant. Notre fin est donc chaque fois la fin du monde pour nous. Au lieu d'avoir peur, Jésus me dit de relever la tête. Je veux donc bien me réjouir de ma mort, quand elle va venir, mais donc dès maintenant. François d'Assise la trouve douce, notre sœur la mort corporelle. Comme c'est un bon médiéval, pas encore moderne, il ne craint que la seconde mort, mais je l'ai dit tant de fois, la foi doit bannir la crainte : Dieu ne saurait me perdre et si je me perdais, ce serait de mon fait. Bref ! Jésus ici n'est pas loin d'Épicure puisqu'au fond il dit que la crainte de la mort découle de notre mode de vie « païen » : débauche, ivrognerie, soucis de la vie. Ce n'est pas tant le corps que le cœur qui s'alourdit là-dedans, dit Jésus. Le cœur, notion peu épicurienne ! La débauche, la frénésie de se sentir vivre à tout prix, c'est ce que le sexe représente. Ce n'est pas tout à fait la même chose que dans l'amour dit érotique, mais... Que signifie aimer, adorer, idolâtrer une maîtresse, s'émerveiller d'elle ? Est-ce de la débauche ? Oui, dans la confusion avec un sentiment de grâce ou qui aurait pu l'être si une telle grâce ne reposait pas sur l'oubli de toutes les trahisons collatérales. Avec une épouse légitime, il peut bien aussi y avoir « débauche » si la jouissance devient la fin, une fin en soi, au lieu qu'Éros soit simplement la chair de l'abandon à l'autre, qui rime avec don. Ivrognerie : je ne suis plus moi-même, je ne suis plus là pour être sur mes gardes, relever la tête ; au contraire je succombe sous le poids de ma condition, de ma propre faiblesse. Les soucis de la vie, c'est le pire, car j'ai toute ma tête et cependant je me laisse manger par l'ordinaire des jours et il ne reste plus de temps pour veiller, veiller, ne rien faire d'autre : veillez et priez, dit-il, NSJC ! Si je veux paraître debout devant mon Seigneur dans sa Gloire, autrement dit sur son trône trinitaire, je ne dois me faire aucun souci

mortel. C'est facile quand je n'en ai pas. C'est pourquoi il est terrible d'être pauvre et même misérable (Péguy fait une forte distinction) , car manger devient l'unique souci. Je n'ai donc que des soucis de riche, et le pauvre Lazare est à ma porte, je le sais. C'est cela qui devrait me faire peur.

2ème Dimanche de l'Avent (6 décembre)

Livre de Baruch (5, 1-9)

Jérusalem, quitte ta robe de tristesse et de misère, et revêts la parure de la gloire de Dieu pour toujours, enveloppe-toi dans le manteau de la justice de Dieu, mets sur ta tête le diadème de la gloire de l'Éternel. Dieu va déployer ta splendeur partout sous le ciel, car Dieu pour toujours te donnera ces noms : « Paix-de-la-justice » et « Gloire-de-la-piété-envers-Dieu ». Debout, Jérusalem ! tiens-toi sur la hauteur, et regarde vers l'orient : vois tes enfants rassemblés du levant au couchant par la parole du Dieu Saint ; ils se réjouissent parce que Dieu se souvient. Tu les avais vus partir à pied, emmenés par les ennemis, et Dieu te les ramène, portés en triomphe, comme sur un trône royal. Car Dieu a décidé que les hautes montagnes et les collines éternelles seraient abaissées, et que les vallées seraient comblées : ainsi la terre sera aplanie, afin qu'Israël chemine en sécurité dans la gloire de Dieu. Sur l'ordre de Dieu, les forêts et leurs arbres odoriférants donneront à Israël leur ombrage ; car Dieu conduira Israël dans la joie, à la lumière de sa gloire, lui donnant comme escorte sa miséricorde et sa justice.

Où trouve-t-on ailleurs que dans la Bible de telle expression de la *joie* ? La joie biblique est unique, et elle surgit sur le fond sombre de la tristesse et de la misère, du malheur. Point de discours pour contester, se révolter. Pourtant si ! *Pourquoi m'as-tu abandonné*, cela aussi est biblique. Et Job etc. Mais comme on dit, le malheur n'a pas le dernier mot, si bien que cela change son image, voire sa nature ; il ne peut plus être absolutisé. Le tragique ne constitue plus l'essence de la vie. Mais il faut la foi... La foi dans les camps, les camps, mais dans le désespoir, et on en meurt inéluctablement — si bien que la souffrance prend fin, montrant son caractère fini. Avec ou sans la foi, nous faisons une expérience paradoxale de la souffrance, celle d'une immersion sans pouvoir choisir, et puis la joie peut revenir après la peine et on ne comprend pas vraiment ce qui nous est arrivé. Que l'on interroge Dieu sur la souffrance, quoi de plus légitime ? Mais la réponse est au-delà de nos représentations, et en même temps nous faisons cette expérience de l'éclipse, du présent qui prend le dessus (mais ceux qui vivent les moments de cauchemar rétrospectif ? Ceux qui ont été torturés par exemple, quand la mémoire se

réveille ; mais néanmoins ce n'est plus pareil. J'ai conscience de tourner autour du pot, de ne pas comprendre, et j'ai laissé Baruch en route... La joie du retour d'exil, les hyperboles habituelles. Sur quoi reposent-elles ? Sur le nom attribué, qui est double : D'un côté l'équation entre la paix et la justice, de la paix qui naît de la justice ; de l'autre, la gloire qui naît de la piété. Ce qui est horizontal croise ce qui est vertical. Ce qui vient d'en haut, c'est la gloire, et elle ne saurait advenir sans la piété qui est le mouvement de se tourner vers l'En-haut.

Psautre 125 (1-2ab, 2cd-3, 4-5, 6)

*Quand le Seigneur ramena les captifs à Sion,
nous étions comme en rêve !
Alors notre bouche était pleine de rires,
nous poussions des cris de joie.*

*Alors on disait parmi les nations :
« Quelles merveilles fait pour eux le Seigneur ! »
Quelles merveilles le Seigneur fit pour nous :
nous étions en grande fête !
Ramène, Seigneur, nos captifs,
comme les torrents au désert.
Qui sème dans les larmes
moissonne dans la joie.
Il s'en va, il s'en va en pleurant,
il jette la semence ;
il s'en vient, il s'en vient dans la joie,
il rapporte les gerbes.*

Le bonheur effacerait-il le malheur ? La joie les larmes ? Le ressentiment serait le refus rancunier du bonheur, le maintien obstiné du souvenir du malheur, le reproche éternel, le maintien du malheur même, pour pouvoir accuser. Ici, rien de tel, la joie rachète tout. Retour d'exil. La joie est pure, élémentaire : croire rêver, crier, rire. Le vivre, mais plus encore, se regarder en train de vivre la joie. Mais le peut-on ? Il faut un instant jouer la fiction d'être les autres qui soient témoin de cette joie. A la fois je la vis et je la vois. Regardez-les ! Derrière cette joie, il y a Le Seigneur.

Lettre de Paul aux Philippiens (1, 4-6.8-11)

Frères, chaque fois que je prie pour vous tous, c'est toujours avec joie, à cause de ce que vous avez fait pour l'Évangile en communion avec moi, depuis le premier jour jusqu'à maintenant. Et puisque Dieu a si bien commencé chez vous son travail, je suis persuadé qu'il le continuera jusqu'à son achèvement au jour où viendra le Christ Jésus. Frères,

chaque fois que je prie pour vous tous, c'est toujours avec joie, Oui, Dieu est témoin de mon attachement pour vous tous dans la tendresse du Christ Jésus. Et, dans ma prière, je demande que votre amour vous fasse progresser de plus en plus dans la connaissance vraie et la parfaite clairvoyance qui vous feront discerner ce qui est plus important. Ainsi, dans la droiture, vous marcherez sans trébucher vers le jour du Christ ; et vous aurez en plénitude la justice obtenue grâce à Jésus Christ, pour la gloire et la louange de Dieu.

Encore de la joie, celle de Paul qui pense à la communauté de Philippiens. Joie et reconnaissance. Un triangle se dessine. Au sommet, l'Évangile. Puis *ce que vous avez fait*, et enfin : *en communion avec moi*. Moi ? Moi, c'est le Christ Jésus. Moi son apôtre. Être en communion avec moi, c'est être en communion avec Lui. Ma parole n'est rien d'autre que son évangile que j'annonce. Tout cela est tellement simple ! De l'amour découle la *connaissance vraie*, et de la connaissance vraie la *parfaite clairvoyance* qui rend intelligent, rend le jugement juste, droit, donne le discernement. C'est de ce bon jugement que Paul rend grâce. Tout cet *éthos* et toute cette *praxis* sont tournés vers un seul horizon : le Jour du Christ, l'*eskaton*, l'achèvement. Sans doute Paul et les Philippiens l'attendent-ils pour bientôt, mais cela, c'est l'aspect contingent de l'affaire, et les textes sont nombreux, qui déclarent que l'Avènement sera invisible, qu'il ne faut pas chercher à deviner le jour et l'heure. Ainsi cette croyance est simple *doxa* et non *pistis*, foi.

Évangile de Luc (3, 1-6)

L'an quinze du règne de l'empereur Tibère, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode prince de Galilée, son frère Philippe prince du pays d'Iturée et de Traconitide, Lysanias prince d'Abilène, les grands prêtres étant Anne et Caïphe, la parole de Dieu fut adressée dans le désert à Jean, fils de Zacharie. Il parcourut toute la région du Jourdain ; il proclamait un baptême de conversion pour le pardon des péchés, comme il est écrit dans le livre du prophète Isaïe : A travers le désert, une voix crie : Préparez le chemin du Seigneur, aplanissez sa route. Tout ravin sera comblé, toute montagne et toute colline seront abaissées ; les passages tortueux deviendront droits, les routes déformées seront aplanies ; et tout homme verra le salut de Dieu.

Le style de Luc est magnifique ; son entrée on ne peut plus majestueuse, et tout cela pour un illuminé errant dans le désert comme un possédé. Mais Luc sait ce qu'il fait : il annonce l'annonciateur du Salut. *Lavez-vous de vos péchés*, dit ce dernier, *et vous serez prêts pour l'apparition du Salut. Il se découvrira à vous*. Celui qui n'est pas disposé à la conversion ne voit rien et prend Jean pour un fou. Éviter d'être dérangé,

voilà l'important pour celui qui ne veut pas entendre. Il ne dira pas qu'il ne veut pas entendre, il voudra simplement, effectivement, réellement ne pas être dérangé. Là où je suis obstinément moi-même, je ne veux pas être dérangé. Je dis que j'entends, mais je n'entends pas.

3ème Dimanche de l'Avent, *Gaudete* (13 décembre)

Livre de Sophonie (3, 14-18)

Pousse des cris de joie, fille de Sion ! Éclate en ovations, Israël ! Réjouis-toi, tressaille d'allégresse, fille de Jérusalem ! Le Seigneur a écarté tes accusateurs, il a fait rebrousser chemin à ton ennemi. Le roi d'Israël, le Seigneur, est en toi. Tu n'as plus à craindre le malheur. Ce jour-là, on dira à Jérusalem : « Ne crains pas, Sion ! Ne laisse pas tes mains défaillir ! Le Seigneur ton Dieu est en toi, c'est lui, le héros qui apporte le salut. Il aura en toi sa joie et son allégresse, il te renouvellera par son amour ; il dansera pour toi avec des cris de joie, comme aux jours de fête. »

Tout devient signifiant autrement et en même temps de la même manière. Le Seigneur est en toi, Le Roi dans ta ville, sur ta colline, comme l'amant dans l'amante, comme l'enfant dans le sein de sa mère. Comme Jésus dans le ventre de Marie. Analogies toutes érotiques, puisqu'il n'est question que de joie, d'une bonne nouvelle. Pour le Juif, il suffit d'être dans Jérusalem porteuse du nom de la paix pour trouver la joie, pour savoir où elle se trouve. Pour nous, Jérusalem devient une métaphore du Sauveur dans le sein de Marie, mais une métaphore plus réelle que son signifiant, car elle le réalise. La réalité précaire de Jérusalem en paix et délivrée de ses ennemis devient la métaphore de la surréalité de l'Incarnation, de la Venue de Dieu dans son enceinte charnelle et spirituelle, celle d'une personne et non plus seulement d'une cité. Pas de dieu comme celui des Juifs pour communiquer une telle joie.

Isaïe 12 (2, 4bcde, 5-6)

*Voici le Dieu qui me sauve ;
j'ai confiance, je n'ai plus de crainte.
Ma force et mon chant, c'est le Seigneur ;
il est pour moi le salut.*

*Rendez grâce au Seigneur,
proclamez son nom,
annoncez parmi les peuples ses hauts faits !
Redites-le : "Sublime est son nom !"*

*Jouez pour le Seigneur,
car il a fait des prodiges que toute la terre connaît.
Jubilez, criez de joie, habitants de Sion,
car il est grand au milieu de toi, le Saint d'Israël !*

Je n'ai plus de crainte. Assurance que donne la foi au salut... jusqu'au jour de l'épreuve ? Les psaumes ne cessent de nous promener de la détresse à la jubilation, et c'est cette amplitude qui nous les rend proches et vrais. Comment ne pas s'y retrouver ? C'est pourquoi ils peuvent si bien porter la conversation divine. « Sublime est son nom ». En latin, *limus* ou *limis* signifient *oblique*. Regard oblique. Rien à voir avec *limen* ? Ou avec *limes* ? Ou avec *limus* la boue ? Je vais traduire *sublime* par : *qui lève les yeux au ciel*. Martin (*Les mots latins*) marque bien la corrélation sémantique entre *sub* et *sup*. *Sub* signifie alors *d'en bas*, autrement dit *vers le haut*. Ainsi : son nom est au-dessus de tout nom ; je dois me tourner vers le haut pour le prononcer ou plutôt l'entendre prononcer — car il est au-delà de tout nom, il est imprononçable, il est YHWH.

Lettre de Paul aux Philippiens (4, 4-7)

Frères, soyez toujours dans la joie du Seigneur (Gaudete in Domino semper) ; laissez-moi vous le redire : soyez dans la joie. Que votre sérénité soit connue de tous les hommes. Le Seigneur est proche. Ne soyez inquiets de rien, mais, en toute circonstance, dans l'action de grâce priez et suppliez pour faire connaître à Dieu vos demandes. Et la paix de Dieu, qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer, gardera votre cœur et votre intelligence dans le Christ Jésus.

L'antienne *Gaudete* est bien tirée de Ph 4, 4. La joie n'est pas exactement la sérénité, mais je verrais bien une progression inversée dans le texte de Paul à ses chers Philippiens. Premièrement, *ne vous inquiétez de rien*. De la pauvreté, de la maladie, de la mort ? En se laissant reposer dans *la paix qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer*, la paix de la foi comme celle d'un enfant qui fait confiance, grandit la certitude que rien n'est perdu, ni la mort de l'enfant, ni la douleur du malade, ni le manque de tout pour celui qui fouille dans les poubelles. On a beau souffrir, la joie de la foi est plus grande. Au lieu de succomber au désespoir, de tomber dans la douleur, celle-ci n'est certes pas supprimée, mais elle devient comme sans épaisseur définitive, elle gagne en inconsistance parce qu'elle ne dure pas plus que le présent de sa présence, tandis que l'horizon de la vie s'est déplacé vers la pure Lumière, celle qui suscite la joie. Contre le fameux *no future*, le futur fait la joie de la foi. Ce n'est d'ailleurs pas un futur au sens temporel, puisqu'il a déjà une actualité, comme dans Hb,

11, 1. Donc ne m'inquiéter de rien, sans pour autant qu'une telle insouciance ne devienne pas indifférence au malheur, au malheur d'autrui, surtout si lui est privé d'horizon. Il en résulte la sérénité malgré le mauvais temps, car le temps mauvais n'est pas l'horizon ultime, sauf dans le désespoir mortel de celui qui ne voit que la mort devant lui. Enfin, d'où provient cette sérénité, sinon de la joie profonde qui trouve son lieu dans le Seigneur, *in Domino*. La joie de la foi. La paix du cœur qu'elle donne ? Celle qui rend le cœur plus disponible. La paix de l'intelligence ? Celle qui rend plus intelligent, d'un jugement plus juste.

Évangile selon saint Luc (3, 10-18)

Les foules qui venaient se faire baptiser par Jean lui demandaient : « Que devons-nous faire ? » Jean leur répondait : « Celui qui a deux vêtements, qu'il partage avec celui qui n'en a pas ; et celui qui a de quoi manger, qu'il fasse de même ! » Des publicains (collecteurs d'impôts) vinrent aussi se faire baptiser et lui dirent : « Maître, que devons-nous faire ? » Il leur répondit : « N'exigez rien de plus que ce qui vous est fixé. » A leur tour, des soldats lui demandaient : « Et nous, que devons-nous faire ? » Il leur répondit : « Ne faites ni violence ni tort à personne ; et contentez-vous de votre solde. » Or, le peuple était en attente, et tous se demandaient en eux-mêmes si Jean n'était pas le Messie. Jean s'adressa alors à tous : « Moi, je vous baptise avec de l'eau ; mais il vient, celui qui est plus puissant que moi. Je ne suis pas digne de défaire la courroie de ses sandales. Lui vous baptisera dans l'Esprit Saint et dans le feu. Il tient à la main la pelle à vanner pour nettoyer son aire à battre le blé, et il amassera le grain dans son grenier ; quant à la paille, il la brûlera dans un feu qui ne s'éteint pas. » Par ces exhortations et bien d'autres encore, il annonçait au peuple la Bonne Nouvelle.

Se convertir, c'est déjà agir moralement, selon la morale commune, tout simplement humaine, qui fait preuve d'humanité, comme dans le partage. Humanité, seule matrice d'un souci éthique universel. Jean ne dit pas au publicains de cesser d'être publicains, ni aux soldats de désert. Jean est parfaitement pragmatique, ni idéologue ni doctrinaire. La réponse de Jean, outre partage, humanité, se résume à honnêteté. C'est très simple, mais très difficile. Jean, qui parle avec autorité, est-il le Messie ? Il n'est que le prophète Élie. Quant au Messie, il vient et il va juger, dit Jean. Il est compréhensible qu'il annonce le Messie en ces termes, qu'il avertisse en vue de la conversion. Est-ce faire peur ? Bien plutôt prendre la mesure d'une exigence sans laquelle nous ne sommes que de la paille bonne à brûler. Cela, je *dois* me le dire. L'image de l'enfer n'est que l'image de cette exigence. La vérité, c'est bien que Jean annonce une *bonne nouvelle*, non une menace.

4ème Dimanche de l'Avent (20 décembre)

Livre de Michée (5, 1-4)

Parole du Seigneur : Toi, Bethléem Ephrata, le plus petit des clans de Juda, c'est de toi que je ferai sortir celui qui doit gouverner Israël. Ses origines remontent aux temps anciens, à l'aube des siècles. Après un temps de délaissement, viendra un jour où enfantera celle qui doit enfanter, et ceux de ses frères qui resteront rejoindront les enfants d'Israël. Il se dressera et il sera leur berger par la puissance du Seigneur, par la majesté du nom de son Dieu. Ils vivront en sécurité, car désormais sa puissance s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre, et lui-même, il sera la paix !

En la nommant Ephrata, Michée veut insister sur son antiquité, sur son existence « à l'aube des siècles ». C'est à peine si Bethléem n'est pas le lieu originel par excellence, et même le lieu originaire, l'origine de toute origine. Le temps fait que son importance s'efface, s'oublie. Mais c'est là que la Femme, la nouvelle Ève, enfantera le Messie. L'hyperbole le fera régner sur toute la terre : on ne saurait ni prendre cette parole à la lettre, ni la négliger. Sa signification eschatologique réconcilie tout presque trop facilement ; mais surtout elle fait comprendre l'universalité du messianisme. Il vient pour toute la terre, tous les peuples, toutes les nations, toutes les âmes. Son règne actuel ne peut être qu'invisible. Quand la Femme enfantera, le reste de Jacob rejoindra Israël. J'ai trop lu dans le désordre ! La Femme enfantera, et le Roi qui naîtra sera le Roi de tout Israël, car tous reviendront, même ceux qui étaient exilés. Et Israël sera en sécurité, car la puissance du Seigneur dans son Messie lui fera dominer toute la terre et interdira que quiconque s'en prenne à la nation juive. Si Sion est le centre du monde, elle est le centre du monde entier, sans reste.

Psaume 79 (2.3bc, 15-16a, 18-19)

*Berger d'Israël, écoute,
toi qui conduis ton troupeau, resplendis !
Réveille ta vaillance
et viens nous sauver.*

*Dieu de l'univers, reviens !
Du haut des cieux, regarde et vois :
visite cette vigne, protège-la,
celle qu'a plantée ta main puissante.*

*Que ta main soutienne ton protégé,
le fils de l'homme qui te doit sa force.
Jamais plus nous n'irons loin de toi :
fais-nous vivre et invoquer ton nom !*

Vaine promesse ! Heureusement que le Berger d'Israël n'attend pas que nous tenions nos promesses pour nous sauver, nous visiter : deux verbes presque synonymes, puisque l'un dit le résultat et l'autre l'action qui le produit. Toi qui es le Berger d'Israël, tu es le Dieu de l'univers ; sinon tu ne serais pas le Tout-Puissant. Alors, toi le Dieu l'Unique, visite ta vigne (autre qualification d'Israël). Si tu viens, c'est que tu ne nous abandonnes pas. Chanter ce psaume à Noël, bien sûr. L'Incarnation est la visite suprême de notre nature, puisqu'il la prend. On n'insiste pas assez sur la corrélation et non l'opposition entre l'universalité du Dieu des Hébreux et leur particularisme religieux. Si YHWH n'était pas le Dieu de l'Univers, il ne pourrait pas être le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Lettre aux Hébreux (10, 5-10)

Frères, en entrant dans le monde, le Christ dit, d'après le psaume : « Tu n'as pas voulu de sacrifices ni d'offrandes, mais tu m'as fait un corps. Tu n'as pas accepté les holocaustes ni les expiations pour le péché ; alors, je t'ai dit : 'Me voici, mon Dieu, je suis venu pour faire ta volonté', car c'est bien de moi que parle l'Écriture ». Le Christ commence donc par dire : « Tu n'as pas voulu ni accepté les sacrifices et les offrandes, les holocaustes et les expiations pour le péché que la Loi prescrit d'offrir ». Puis il déclare : « Me voici, je suis venu pour faire ta volonté ». Ainsi, il supprime l'ancien culte pour établir le nouveau. Et c'est par cette volonté de Dieu que nous sommes sanctifiés, grâce à l'offrande que Jésus Christ a faite de son corps, une fois pour toutes.

On sent l'argument fort, la discussion avec les « Hébreux » pour les faire sortir de « l'ancien culte ». Très dur pour un Juif de devenir chrétien ! Quelle perte d'identité, quel arrachement à une communauté qui n'existe que par sa culture, qui a l'époque ne se vit pas en dehors du culte (pas encore de sécularisation en vue...) ! C'est ce qu'exige l'attachement au Christ : le passage d'un culte charnel à un culte spirituel. Ce culte spirituel est paradoxalement un culte (l'ancien culte) remplacé par la chair du Christ, par l'Incarnation. Finis les holocaustes et les expiations rituelles, les prescriptions légales. Fini le règne de la Loi. Commencement du Règne du Christ, de l'obéissance du Christ, de l'offrande du Christ, du Christ se donnant à nous en se faisant chair comme nous. Le don n'est pas d'abord le don du sang sur la croix, mais la « condescendance » divine de la kénose, de ce « fait-comme-nous », de la crèche. Tout cela n'est pas marqué comme l'ancien culte, du sceau de

la répétition, mais du sceau de l'éternité divine : c'est dans sa propre immuabilité et éternité que le Verbe se fait chair, renonce à cette immuabilité et éternité (ici, énorme erreur de Simone Weil à qui échappe le « une fois pour toutes », à cause de son antijudaïsme, et de son côté cathare, gnostique : la répétition ne peut se retrouver derechef que dans le culte, le « faire-mémoire »). Lorsque Jésus dit : « je suis venu faire Ta volonté », cela veut dire aussi et d'abord : « pour faire Ta volonté, je suis venu ». La venue est elle-même une obéissance. Si l'on a compris que le culte mosaïque était un culte d'attente, la nouvelle attente ne peut plus être que celle de Celui qui est venu effectivement et a réalisé effectivement, au sens le plus hégélien de la *Wirklichkeit*.

Évangile selon saint Luc (1, 39-45)

En ces jours-là, Marie se mit en route rapidement vers une ville de la montagne de Judée. Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. Or, quand Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle. Alors, Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint, et s'écria d'une voix forte : « Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni. Comment ai-je ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? Car, lorsque j'ai entendu tes paroles de salutation, l'enfant a tressailli d'allégresse au-dedans de moi. Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur. »

Dès qu'elle a su ! Rapidement, dit Luc, sans attendre, sans traîner. Pourtant c'est une femme. Fut-elle seule ou accompagnée ? Joseph est certainement resté à Nazareth pour son travail. Elle embrasse Élisabeth, elle la félicite. Elle lui dit combien elle est heureuse pour elle. C'est alors un tressaillement. L'enfant tréssaille en elle juste à ce moment-là. Marie raconte tout, explique tout à Élisabeth ; elle lui raconte l'enfant qu'elle porte et Élisabeth comprend tout et ce n'est pas de son enfant à elle, pour elle, qu'elle s'enthousiasme, mais parce qu'elle est à Marie ce que le Précurseur, son enfant, est au Fils de Dieu, l'enfant de Marie. Elle est la première après Marie (et Joseph, puisqu'il a consenti à prendre Marie chez elle), à comprendre que sa cousine est *théotokos*, mère de Dieu, mère du Fils de Dieu. Plus encore que d'un messie. Messie est sa fonction (de sauveur), mais Fils de Dieu révèle sa nature, son être même, substantiel. Or la mère de son Seigneur vient jusqu'à elle ! Y a-t-il eu plus grand bonheur sur la terre depuis le commencement du monde ? D'abord Marie : Son Seigneur vient jusqu'à elle, vient en elle, d'où le bonheur du *Magnificat*. Mais maintenant, comme des cercles dans l'eau, le Magnificat s'étend, à Joseph sans doute, c'est sa sainteté que de l'avoir accueilli, puis à Élisabeth, et par elle jusqu'à Jean. C'est comme si c'était le baptême, la consécration, l'intronisation du Baptiste. Élisabeth dit une

grande parole, qui vaut pour Marie, mais aussi ensuite pour elle-même : heureuse celle qui a cru. Il faut ici souligner l'importance des femmes dans la révélation. Marie, la seule créature sans péché, est une femme ; le Verbe vient au monde par une femme (il ne sort pas de la cuisse de Jupiter !) Le Ressuscité se montre en premier à une femme. La femme est partout où est transcendé l'institutionnel, le pouvoir, l'organisationnel. La femme est plus essentielle que l'homme, comme l'amour est plus essentiel que le pouvoir, comme servir est plus essentiel que maîtriser.

Nativité du Seigneur (25 décembre)

Veille

Livre d'Isaïe (62, 1-5)

Pour la cause de Jérusalem je ne me tairai pas, pour Sion je ne prendrai pas de repos, avant que sa justice ne se lève comme l'aurore et que son salut ne flamboie comme une torche. Les nations verront ta justice, tous les rois verront ta gloire. On t'appellera d'un nom nouveau, donné par le Seigneur lui-même. Tu seras une couronne resplendissante entre les doigts du Seigneur, un diadème royal dans la main de ton Dieu. On ne t'appellera plus : « La délaissée », on n'appellera plus ta contrée : « Terre déserte », mais on te nommera : « Ma préférée », on nommera ta contrée : « Mon épouse », car le Seigneur met en toi sa préférence et ta contrée aura un époux. Comme un jeune homme épouse une jeune fille, celui qui t'a construite t'épousera. Comme la jeune mariée est la joie de son mari, ainsi tu seras la joie de ton Dieu.

Existe-t-il quelque part au monde une telle histoire d'amour entre une cité et son dieu ? Ce qui, avec le « judéo-christianisme », emporte la mise sur toute autre religion, c'est bien ce caractère amoureux de la relation à Dieu. C'est si amoureux, si hors la loi, si fusionnel que c'en est incestueux, comme si un père épousait sa fille : ce qui est divin n'a plus d'autre loi que la liberté amoureuse, la loi de l'attraction la plus irrépissable.

Psautre 88 (20ab.21, 27-28, 29-30)

Autrefois, tu as parlé à tes amis, dans une vision tu leur as dit : « J'ai trouvé David, mon serviteur, je l'ai sacré avec mon huile sainte. « Il me dira : 'Tu es mon Père, mon Dieu, mon roc et mon salut !'

*Et moi, j'en ferai mon fils aîné,
le plus grand des rois de la terre !
« Sans fin je lui garderai mon amour,
mon alliance avec lui sera fidèle ;
je fonderai sa dynastie pour toujours,
son trône aussi durable que les cieux. »*

Tes amis les prophètes des temps anciens, Je leur ai dit — car ils sont vivants, ils m'entendent, dit Dieu — : j'ai trouvé le serviteur qu'il me faut. Cela, je leur ai dit jadis et je le dis maintenant : je l'ai trouvé et je l'ai oint pour en faire un roi messie — car c'est au roi de sauver son peuple, de le diriger vers la victoire, la paix et la justice ! Il s'appelle David fils de Jessé. Voici ce qu'il me dira : Père, Dieu, roc, Salut. Ce que je serai pour lui. Par ma main, il sauvera. Lui mon fils aîné parmi les rois. Un roi d'Israël a-t-il jamais été le plus grand des rois de la terre ? Vraiment il ne l'est que par cette élection singulière. Le plus grand des rois, du plus petit des peuples de la terre.

Actes des Apôtres (13, 16-17.22-25)

Invité à prendre la parole dans la synagogue d'Antioche de Pisidie, Paul se leva, fit un signe de la main et dit : « Hommes d'Israël, et vous aussi qui adorez notre Dieu, écoutez : Le Dieu d'Israël a choisi nos pères ; il a fait grandir son peuple pendant le séjour en Égypte et, par la vigueur de son bras, il l'en a fait sortir. Plus tard il a suscité David pour le faire roi, et il lui a rendu ce témoignage : J'ai trouvé David, fils de Jessé, c'est un homme selon mon cœur ; il accomplira toutes mes volontés. Et, comme il l'avait promis, Dieu a fait sortir de sa descendance un sauveur pour Israël : c'est Jésus, dont Jean Baptiste a préparé la venue en proclamant avant lui un baptême de conversion pour tout le peuple d'Israël. Au moment d'achever sa route, Jean disait : 'Celui auquel vous pensez, ce n'est pas moi. Mais le voici qui vient après moi, et je ne suis pas digne de lui défaire ses sandales.' »

Merveilleux exemple de la prédication de Paul. Paul ne prêche pas une nouvelle religion, il prêche une histoire, rien d'autre que l'histoire du peuple de l'élection, depuis les patriarches jusqu'à Moïse et David, puis jusqu'à Jésus. Tous sont bien connus des Juifs, y compris le Baptiste. Tout cela se tient. La Révélation n'est pas la monstration d'une vérité cachée, d'une gnose, mais une suite d'événements réels, dont Jésus est l'accomplissement. Pourquoi lui ? Le sauveur pour Israël n'aurait-il pas une simple signification eschatologique, permettant au peuple de continuer son attente comme avant, ni plus ni moins. Pourquoi les Temps seraient-ils « accomplis » ? Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Du coup, David ne serait-il plus un messie ? Seulement l'ancêtre du Messie ?

Comment s'articulent une royauté terrestre et une royauté qui ne serait pas de ce monde ? Les apôtres ont eu un mal fou à comprendre cela, alors les autres ! Mais Paul, maintenant, parle rétrospectivement, si bien que c'est plus clair, comme le paysage vu d'avion devient intelligible. C'est bien seulement après la mort de Jésus et sa résurrection, spirituellement (à la fois dans l'Esprit et de manière *geistlich*), que s'éclaire l'histoire, que se comprend l'Accomplissement — mais alors quel drame pour les Juifs, si l'ancien culte doit disparaître, si les Juifs doivent se fondre dans une nouvelle identité, universelle, cosmopolite, catholique ? On sait qu'il y a là la tragédie nodale du monde. Une identité devenue « impossible » et qui se défend désespérément. Ils existent, les Juifs, les Araméens chrétiens, cela donne une idée... Mais il n'y a pas à attendre la fin des temps dans le temps ; seulement dans le Christ, dans le plérôme, dans l'*eschaton* en Personne...

Commencement de l'Évangile selon saint Matthieu (1, 1-25)

Voici la table des origines de Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham : Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob, Jacob engendra Juda et ses frères, Juda, de son union avec Tamar, engendra Pharès et Zara, Pharès engendra Esrom, Esrom engendra Aram, Aram engendra Aminadab, Aminadab engendra Naassone, Naassone engendra Salmone, Salmone, de son union avec Rahab, engendra Booz, Booz, de son union avec Ruth, engendra Jobed, Jobed engendra Jessé, Jessé engendra le roi David. David, de son union avec la femme d'Ourias, engendra Salomon, Salomon engendra Roboam, Roboam engendra Abia, Abia engendra Asa, Asa engendra Josaphat, Josaphat engendra Joram, Joram engendra Ozias, Ozias engendra Joatham, Joatham engendra Acas, Acas engendra Ézékias, Ézékias engendra Manassé, Manassé engendra Amone, Amone engendra Josias, Josias engendra Jékônias et ses frères à l'époque de l'exil à Babylone. Après l'exil à Babylone, Jékônias engendra Salathiel, Salathiel engendra Zorobabel, Zorobabel engendra Abioud, Abioud engendra Éliakim, Éliakim engendra Azor, Azor engendra Sadok, Sadok engendra Akim, Akim engendra Élioud, Élioud engendra Éléazar, Éléazar engendra Mattane, Mattane engendra Jacob, Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle fut engendré Jésus, que l'on appelle Christ (ou Messie). Le nombre total des générations est donc : quatorze d'Abraham jusqu'à David, quatorze de David jusqu'à l'exil à Babylone, quatorze de l'exil à Babylone jusqu'au Christ. Voici quelle fut l'origine de Jésus Christ. Marie, la mère de Jésus, avait été accordée en mariage à Joseph ; or, avant qu'ils aient habité ensemble, elle fut enceinte par l'action de l'Esprit Saint. Joseph, son époux, qui était un homme juste, ne voulait pas la dénoncer publiquement ; il décida de la répudier en secret. Il avait formé ce projet, lorsque l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils

de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse : l'enfant qui est engendré en elle vient de l'Esprit Saint ; elle mettra au monde un fils, auquel tu donneras le nom de Jésus (c'est-à-dire : Le-Seigneur-sauve), car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » Tout cela arriva pour que s'accomplît la parole du Seigneur prononcée par le prophète : Voici que la Vierge concevra et elle mettra au monde un fils, auquel on donnera le nom d'Emmanuel, qui se traduit : « Dieu-avec-nous ». Quand Joseph se réveilla, il fit ce que l'ange du Seigneur lui avait prescrit : il prit chez lui son épouse, mais il n'eut pas de rapports avec elle ; elle enfanta un fils, auquel il donna le nom de Jésus.

Il est dit que quatorze est le nombre des intercesseurs. Trois fois quatorze totalisent les Temps. Les généalogies de Matthieu et de Luc ne concordent pas, ce qui n'est pas étonnant ; mais surtout elles ne reposent pas sur la même symbolique. Et puis Joseph n'est pas le père naturel de Jésus, ni même tout à fait son père symbolique, et pourtant il est celui qui donne le nom, et la transmission se fait par le nom, non par le sang. L'origine de Jésus est donc compliquée à souhait. Fils et non fils du charpentier ; vraiment fils de Marie : Matthieu ne dit pas qu'elle est, elle aussi, de la maison de David. Il a le sens patrilinéaire. Il donne son nom à Jésus. Chez Luc, c'est Marie, suite à la parole de l'ange. Ici, en fait d'ange, c'est le songe de Joseph. Tout cela est adorable ! Le vrai mystère, c'est l'Annonciation-Incarnation, quand Marie acquiesce au fait de se retrouver enceinte sans savoir comment. Comment cela s'est-il passé en elle, comment a-t-elle dit oui ? Comment a-t-elle entendu en elle-même qu'elle était celle qu'Isaïe avait prophétisée, la jeune femme, la jeune fille, la vierge ? Marie, tu nous expliqueras l'ange Gabriel ! Le héros, dans l'histoire, le saint, c'est bien ce courageux Joseph qui prend Marie chez lui et ne couchera jamais avec elle (pourtant, Marie était certainement une belle jeune fille d'au moins quinze ans). Elle est déjà enceinte d'un autre, non pas d'un mort mais du Vivant, du Dieu vivant, de l'Esprit Saint (voilà qui parle à Joseph et qui ne nous parle que difficilement, avec notre Trinité de Personnes !) Il se charge de tout, à commencer par la fuite en Égypte. Qu'a-t-il fait en Égypte, dans la communauté juive du Delta ? Ce voyage fut-il seulement symbolique ? Reproduisant celui de Joseph fils de Jacob, puis de la tribu au complet ? Plus tard le combat au désert, comme celui du Yabboq ? Le symbolisme ancre du sens dans l'histoire, ne le projette dans aucun monde des idées. En attendant, notre sainte Marie explique tout ce qui lui arrive à Joseph qui la croit, même s'il en fait des rêves (l'emmener en Égypte s'est peut-être passé en rêve, dans un des rêves de Joseph). Or elle lui a expliqué que l'enfant est fils de Dieu par l'opération du Saint Esprit, qu'il sera non seulement un Emmanuel, un Dieu-avec-nous, mais un messie, non pas comme David (il ne reprendra pas le pouvoir dynastique, il n'est pas le prétendant au trône de David, les successions n'étaient pas en ce temps-là aussi bien réglée que dans la monarchie française), mais sauveur *des*

péchés. Or Dieu seul sauve des péchés. C'est beaucoup plus que tout ce qu'on peut attendre d'un sauveur. Le basculement du politique, du social, du juif, vers le spirituel, est déjà commencé, avant même que Jésus ne soit né. C'est sur ce terrain que viendra le Précurseur avec ses cris dans le désert. Ainsi, Joseph a énormément cru ; cru à Marie, cru en Marie, écouter sa conscience, cette parole plus intérieure à lui-même que lui-même, qui lui a dit que Marie disait vrai.

Nuit

Livre d'Isaïe (9, 1-6)

Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière ; sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre, une lumière a resplendi. Tu as prodigué l'allégresse, tu as fait grandir la joie : ils se réjouissent devant toi comme on se réjouit en faisant la moisson, comme on exulte en partageant les dépouilles des vaincus. Car le joug qui pesait sur eux, le bâton qui meurtrissait leurs épaules, le fouet du chef de corvée, tu les as brisés comme au jour de la victoire sur Madiane. Toutes les chaussures des soldats qui piétinaient bruyamment le sol, tous leurs manteaux couverts de sang, les voilà brûlés : le feu les a dévorés. Oui ! un enfant nous est né, un fils nous a été donné ; l'insigne du pouvoir est sur son épaule ; on proclame son nom : « Merveilleux-Conseiller, Dieu-Fort, Père-à-jamais, Prince-de-la-Paix ». Ainsi le pouvoir s'étendra, la paix sera sans fin pour David et pour son royaume. Il sera solidement établi sur le droit et la justice dès maintenant et pour toujours. Voilà ce que fait l'amour invincible du Seigneur de l'univers.

Toujours cette histoire d'amour entre Dieu, le Dieu de l'univers, et le petit peuple du désert. La joie, la tentative de description de la joie la plus intense, comme pour Élisabeth et Marie. Du *Magnificat*, du *Te Deum laudamus* dans l'air. Qui est cet enfant aux attributs divins ? L'exagération hébraïque, l'hyperbole, rendent difficile d'évaluer le contenu réel et rationnel, mais quelle maladie, au fond, cette obsession compulsive de rationalité partout, même dans l'explosion, l'excès de sens dont témoigne le texte prophétique ? A quoi pensait Isaïe, qui peut le dire, sinon que ses images parlent et que des présences surgissent de sa parole — c'est ce qui la rend prophétique.

Psautre 95 (1-2a, 2b-3, 11-12a, 12b-13a.c)

*Chantez au Seigneur un chant nouveau,
chantez au Seigneur, terre entière,
chantez au Seigneur et bénissez son nom !*

*De jour en jour, proclamez son salut,
racontez à tous les peuples sa gloire,
à toutes les nations ses merveilles !*

*Joie au ciel ! Exulte la terre !
Les masses de la mer mugissent,
la campagne tout entière est en fête.*

*Les arbres des forêts dansent de joie
devant la face du Seigneur, car il vient,
pour gouverner le monde avec justice.*

C'est l'état d'esprit qui est important, la disposition à la joie en se tournant vers Dieu, le Dieu unique, et cela pour une unique raison : *il vient*. On ne sait pas comment, mais il vient, et il va gouverner le monde avec justice. Cela s'appelle le règne de Dieu.

Lettre de Paul à Tite (2, 11-14)

La grâce de Dieu s'est manifestée pour le salut de tous les hommes. C'est elle qui nous apprend à rejeter le péché et les passions d'ici-bas, pour vivre dans le monde présent en hommes raisonnables, justes et religieux, et pour attendre le bonheur que nous espérons avoir quand se manifestera la gloire de Jésus Christ, notre grand Dieu et notre Sauveur. Car il s'est donné pour nous afin de nous racheter de toutes nos fautes, et de nous purifier pour faire de nous son peuple, un peuple ardent à faire le bien.

Combien de fois ne rencontrons-nous pas les mots *pur, purifier* ! Sommes-nous sous le régime archaïque de la souillure ? « Impur, impur ! », crie le lépreux. Mais non ! Mais oui ! Car il y a l'impureté spirituelle, l'impureté du cœur, le cœur habité par le mal. Qu'est-ce que le mal ? N'est-il pas nié par l'homme « moderne », autonome ? Lequel pourtant ne cesse de scruter son XX^e siècle apocalyptique. Comment appeler autrement que *mal* le mal ? On connaît la *banalité du mal*. Mais dès qu'il s'agit de soi, chacun se livre à un oubli méthodique. Le mal n'est pas en nous. Où, alors ? Il est en nous mais il ne vient pas de nous. Retour involontaire à la vieille hypothèse du diable ! Le mal vient toujours du dehors. Or Jésus dit exactement que le mal vient du cœur de l'homme. A Pierre, il dit : Tu es Satan, le diviseur ! Que suis-je, si je ne suis pas coupable, responsable du mal que je commets ? Ce n'est pas de ma faute ? Ce n'est pas moi ? Il en va ainsi depuis le premier jour du monde. S'il en est ainsi, je ne suis personne. Or je revendique d'être moi, et d'être le criminel qui a commis tel crime — même si j'ai été poussé, en

moi, par mes désirs, pulsions etc. Qu'en ai-je fait, moi en personne ? Même dans le malheur ou la détresse ou la crainte je revendique d'être l'auteur de mes actes. Mais il me faut un motif qui me fasse choisir d'être *raisonnable, juste et religieux* ! Car de moi-même, puis-je trouver en moi un autre bien que moi-même à désirer ? Mais si un bien supérieur, un bien transcendant, un bien sublime se désigne à moi, je peux au moins commencer à entrer dans un combat intérieur entre mon bien immédiat (ce qui m'apparaît tel) et ce bien sublime. Et si je découvre que ce bien sublime est suprêmement *mon* bien ? La grâce appelle ma volonté, demande ma volonté, et ma volonté, c'est moi. De même que ma chair, c'est moi, mes désirs, c'est moi. Je suis mon propre devenir, mon propre mouvement intérieur. Je suis ma propre âme. *Veux-tu* ? me demande mon grand Dieu et mon Sauveur. Il s'adresse à ce *tu* qui veut ou ne veut pas. En me demandant, elle m'apprend. Sans rien me dicter. La volonté ne décide pas du bien. Le bien fait l'objet d'une demande : *veux-tu* ? C'est la demande qui est faite à Caïn au bord du crime. Il l'a bien entendue, et c'est cela qui le rend responsable de son acte. S'il ne l'avait pas entendue, rien en lui ne se serait opposé à son impulsion ; celle-ci serait restée simplement naturelle. Mais il l'a entendue, d'où ensuite sa souffrance, sa détresse. Je parle de la conscience d'un homme d'il y a je ne sais combien de centaines de milliers d'années ! Je parle de la mienne. Je me suis fort éloigné de Paul. Mais pas tant que cela, bien sûr ! Elle nous fait la morale, et j'ai cherché à qui en moi elle s'adresse.

Évangile selon saint Luc (2, 1-14)

En ces jours-là, parut un édit de l'empereur Auguste, ordonnant de recenser toute la terre — ce premier recensement eut lieu lorsque Quirinius était gouverneur de Syrie — et chacun allait se faire inscrire dans sa ville d'origine. Joseph, lui aussi, quitta la ville de Nazareth en Galilée, pour monter en Judée, à la ville de David appelée Bethléem, car il était de la maison et de la descendance de David. Il venait se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Or, pendant qu'ils étaient là, arrivèrent les jours où elle devait enfanter. Et elle mit au monde son fils premier-né ; elle l'emballota et le coucha dans une mangeoire, car il n'y avait pas de place pour eux dans la salle commune. Dans les environs se trouvaient des bergers qui passaient la nuit dans les champs pour garder leurs troupeaux. L'ange du Seigneur s'approcha, et la gloire du Seigneur les enveloppa de sa lumière. Ils furent saisis d'une grande crainte, mais l'ange leur dit : « Ne craignez pas, car voici que je viens vous annoncer une bonne nouvelle, une grande joie pour tout le peuple : Aujourd'hui vous est né un Sauveur, dans la ville de David. Il est le Messie, le Seigneur. Et voilà le signe qui vous est donné : vous trouverez un nouveau-né emmaillotté et couché dans une mangeoire. » Et soudain, il y eut avec l'ange une troupe céleste innombrable, qui louait

Dieu en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qu'il aime. »

Nous nous sommes trop habitués au caractère historique, et non plus mythologique, de ce qu'il est convenu d'appeler la « religion chrétienne ». Elle ne repose pas sur des croyances fabriquées, mais sur des faits rapportés. Bien sûr, c'est là que les difficultés commencent – mais cela ne change pas la nature du renversement de contenu. L'historicité est bien déjà également la caractéristique du judaïsme, à partir de l'Exode – et même avant, depuis Abraham et même Noé. Je ne crois donc plus par croyance, mais par foi, par confiance faite à des personnes, ce qui aboutit à la foi en Dieu. Même si les récits comportent une foule d'éléments légendaires, ils ne sont déjà plus mythologiques. Ici, ce qu'il reste de mythologique est second et n'invalide pas l'événement. On ne saura jamais ce qu'il en a été de « l'ange du Seigneur », de cette annonce. La naissance du fils de Marie et de Joseph à Bethléem a dû être un événement inhabituel et mémorable ; en tout cas, tout ce que savaient les deux parents s'est su ! Ils avaient encore de la famille en ville et comme l'on parle, en famille, quelquefois sous le sceau du secret, de la confiance au plus proche. Bref, il importe que du récit, ce soit sa signification que je retienne : la naissance du Seigneur, du Fils de Dieu. D'où la troupe céleste. Donc (je ne répète que des banalités, je sais), d'une part les événements manifestes et vérifiables en droit, et d'autres part les enluminures sans lesquelles le sens n'apparaîtrait pas. Ce que j'appelle enluminure fait écho à tout ce que Marie médite dans son cœur, et à tout ce que Joseph a compris et accepté de ce qui lui tombe dessus depuis qu'il a eu l'idée de demander la main de Marie.

Aurore

Livre d'Isaïe (62, 11-12)

Voici la parole que le Seigneur fait retentir jusqu'aux extrémités de la terre ; Dites à la fille de Sion : Voici ton Sauveur qui vient, le fruit de sa victoire l'accompagne et ses trophées le précèdent. On vous appellera : « Peuple-saint », « Rachetés-par-le-Seigneur », et toi, on t'appellera : « La-Désirée », « La-Ville-qui-n'est-plus-délaissée ».

Avec de telles paroles, les Juifs ont vraiment vécu dans l'espérance, mais sans savoir ce qui les attendait — vraiment pas ! Et puis, de même que l'on fait chanter un *Te Deum* à chaque victoire du roi, on prend l'habitude du texte et on l'entonne de nouveau à chaque salut, à chaque fois que Jérusalem s'en sort et revient victorieuse d'une campagne. On peut donc

vérifier dix fois la prophétie. Et l'oublier pour gémir une lamentation à chaque défaite et à chaque désastre.

Psaume 96, 1.6, 11-12

*Le Seigneur est roi ! Exulte la terre !
Joie pour les îles sans nombre !
Les cieux ont proclamé sa justice,
et tous les peuples ont vu sa gloire.*

*Une lumière est semée pour le juste,
et pour le cœur simple, une joie.
Que le Seigneur soit votre joie, hommes justes ;
rendez grâce en rappelant son nom très saint.*

On sait qu'il y a des îles sur la mer : c'est dire combien l'œuvre de Dieu est au-delà, au-delà des limites, c'est dire son immensité, au-delà des schémas (la terre au milieu de l'eau). Et comme souvent, le passage s'opère entre le Dieu grand qui a fait la terre, la mer et même les îles « sans nombre », et le cœur de l'homme, cette intimité de soi avec soi, l'intériorité, ce que nous allons appeler la dimension spirituelle qui n'est pas séparable d'une éthique : Dieu habite le cœur de l'homme juste. Si je compare avec la religion égyptienne, j'y trouve aussi la préoccupation morale, celle de la conduite juste, au moment du jugement des âmes. Mais cette préoccupation n'a pas abandonné le panthéon mythologique, et surtout, parce que les dieux sont trop anonymes, bigarrés, multiples, ils ne peuvent pas faire l'objet d'une relation personnelle et même interpersonnelle. Les Hébreux ont donc abandonnés la divinité mythologique pour la divinité personnelle, et cela conduit tout droit au « monothéisme », quoiqu'à la vérité il faille plutôt penser les choses en sens inverse : c'est la rencontre avec un Dieu unique qui rend possible et établit la relation personnelle.

Lettre de saint Paul Apôtre à Tite (3, 4-7)

Dieu, notre Sauveur, a manifesté sa bonté et sa tendresse pour les hommes ; il nous a sauvés. Il l'a fait dans sa miséricorde, et non pas à cause d'actes méritoires que nous aurions accomplis par nous-mêmes. Par le bain du baptême, il nous a fait naître et nous a renouvelés dans l'Esprit Saint. Cet Esprit, Dieu l'a répandu sur nous avec abondance, par Jésus Christ notre Sauveur ; ainsi, par sa grâce, nous sommes devenus des justes, et nous possédons dans l'espérance l'héritage de la vie éternelle.

L'espérance s'est déplacée. Celle des Juifs était historique ; celle des chrétiens devient eschatologique, car désormais ils vivent au présent dans l'accomplissement présent de la Promesse faite au Peuple de l'Alliance. Si Jésus est le Messie, le Salut consiste désormais dans le passage à une existence spirituelle, le Salut *est* spirituel (non historique) et Paul dit et répète que nous sommes en Christ des *créatures nouvelles*. En Christ, cela veut dire intérieurement, de manière invisible (ce qui ne veut pas dire que cela ne se traduit pas visiblement, par un changement de vie). Comme dit Ézéchiel, *Je mettrai en vous mon Esprit*. C'est ainsi que Paul comprend et explique ce que signifie le baptême qui n'est plus un simple rite de purification, ou même une démarche spirituelle de purification, mais une plongée dans les eaux de la mort (mourir au mal et à la condition mortelle qui va avec) pour resurgir ou ressusciter vers la Lumière, le feu, l'Esprit. Cela crée une étrange proximité symbolique de l'eau et du feu qui sont des contraires, et l'eau se met à signifier le feu de l'Esprit... Mais seulement dans un mouvement : le bain est une descente vers le fond, et indiscutablement, l'idée de nettoyage, de purification, d'élimination de tout ce qui est impur, c'est à dire encombrant spirituellement, reste prédominante dans le mouvement de descente ; mais en même temps, venant d'en haut, de Dieu, son Esprit sur nous se répand, comme l'eau d'en haut, comme la pluie, mais bien aussi comme la lumière et comme le feu. Le contenu du Salut : non plus historique, mais vie éternelle. Non seulement vie spirituelle, ce qui pourrait se ramener à la vie éthique, mais vie substantiellement spirituelle, donc divine, car Dieu seul est Esprit (nous sommes chair). Le Salut devient divinisation, entrée dans la Vie divine. Bien plus que ce que les Hébreux attendaient. Mais c'est peut-être ce que commence à comprendre Job. Et la mère héroïque des Macchabées.

Évangile selon saint Luc (2, 15-20)

Lorsque les anges eurent quitté les bergers pour le ciel, ceux-ci se disaient entre eux : « Allons jusqu'à Bethléem pour voir ce qui est arrivé, et que le Seigneur nous a fait connaître. » Ils se hâtèrent d'y aller, et ils découvrirent Marie et Joseph, avec le nouveau-né couché dans la mangeoire. Après l'avoir vu, ils racontèrent ce qui leur avait été annoncé au sujet de cet enfant. Et tout le monde s'étonnait de ce que racontaient les bergers. Marie, cependant, retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur. Les bergers repartirent ; ils glorifiaient et louaient Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu selon ce qui leur avait été annoncé.

Marie comprend de plus en plus que son fils est divin. Comment Dieu lui a-t-il demandé d'être la mère de Dieu ? Car il ne suffisait pas d'avoir la foi, si je puis dire, *en général*. Il y a une détermination événementielle.

Une conjonction entre le fait d'être enceinte et la Parole de Dieu. Celle qui dit que la jeune fille mettra au monde l'Emmanuel. Or il faut que cette Parole, elle l'entende singulièrement et pour elle. C'est la manière de Dieu de se faire entendre qui demeure le secret de Marie, mais à partir de là, elle voit bien se succéder les événements extérieurs, qui viennent non seulement vérifier les intuitions, mais les réaliser, les engager dans l'effectivité, et cela donne plus que jamais de quoi *méditer dans son cœur*. C'est non seulement pour nous maintenant, ou pour les disciples et apôtres, mais originellement, au cœur des événements en train de se produire, qu'ils surviennent *conformément aux Écritures*.

Messe du jour

Livre d'Isaïe (52, 7-10)

Comme il est beau de voir courir sur les montagnes le messager qui annonce la paix, le messager de la bonne nouvelle, qui annonce le salut, celui qui vient dire à la cité sainte : « Il est roi, ton Dieu ! » Écoutez la voix des guetteurs, leur appel retentit, c'est un seul cri de joie ; ils voient de leurs yeux le Seigneur qui revient à Sion. Éclatez en cris de joie, ruines de Jérusalem, car le Seigneur a consolé son peuple, il rachète Jérusalem ! Le Seigneur a montré la force divine de son bras aux yeux de toutes les nations. Et, d'un bout à l'autre de la terre, elles verront le salut de notre Dieu.

Sa silhouette bondit sur la ligne des crêtes, auréolée d'orient ou bien illuminée de l'or du couchant, mais de toute façon c'est la splendeur de la joie qui est décrite et qui vient recouvrir le malheur. Aucun malheur n'est donc irrémédiable, absolu ? La joie semble d'autant plus immense que Jérusalem est en ruine. Comprenne qui pourra ? N'est-ce pas ainsi que nous sommes dépassés tandis que nous nous cramponnions à nos peurs ? Je ne voulais pas perdre ma maison, mes enfants, mais voilà que j'ai tout perdu — et pourtant, dans ce dépouillement, c'est dans ce dépouillement que la joie vient tout me rendre, quand la joie semble impossible, au-delà des conditions de la joie. J'ai tout perdu, mais on m'annonce que c'est la paix, et soudain, je sais sans même le savoir, que la vie est davantage que toute possession, que la joie balaye toute douleur — on s'en souvient bien mais elle ne fait plus mal. Mon histoire n'était que locale, mais maintenant *toutes les nations verront le Salut de Dieu*. La foi juive a vocation à exploser bien au-delà d'elle-même, de ses étroites limites nationales. Et en même temps, c'est cet éclatement universel qui fait déjà le fond de cette foi si étroite, à l'œuvre dans un si petit peuple et constituant son « identité ».

Psaume 97

*Chantez au Seigneur un chant nouveau,
car il a fait des merveilles ;
par son bras très saint, par sa main puissante,
il s'est assuré la victoire.*

*Le Seigneur a fait connaître sa victoire
et révélé sa justice aux nations ;
il s'est rappelé sa fidélité, son amour,
en faveur de la maison d'Israël.*

*La terre tout entière a vu
la victoire de notre Dieu.
Acclamez le Seigneur, terre entière,
sonnez, chantez, jouez !*

*Jouez pour le Seigneur sur la cithare,
sur la cithare et tous les instruments ;
au son de la trompette et du cor,
acclamez votre roi, le Seigneur !*

Louange de la foi à son Seigneur. Tout y est en résumé : Puissance de Dieu bien au-delà des frontières d'Israël, d'où les hyperboles, comme si toute la terre avait les yeux tournés vers ce petit peuple sémite qui n'a jamais connu une gloire comparable à celle des empires voisins. Mais l'important, c'est qu'il y a à rendre grâce pour des merveilles, celles qu'on voudra. Quant à nous, nous nous emparons donc du psaumes pour rendre grâce de la grâce de Noël.

Commencement de la lettre aux Hébreux (1, 1-6)

Souvent, dans le passé, Dieu a parlé à nos pères par les prophètes sous des formes fragmentaires et variées ; mais, dans les derniers temps, dans ces jours où nous sommes, il nous a parlé par ce Fils qu'il a établi héritier de toutes choses et par qui il a créé les mondes. Reflet resplendissant de la gloire du Père, expression parfaite de son être, ce Fils, qui porte toutes choses par sa parole puissante, après avoir accompli la purification des péchés, s'est assis à la droite de la Majesté divine au plus haut des cieux ; et il est placé bien au-dessus des anges, car il possède par héritage un nom bien plus grand que les leurs. En effet, Dieu n'a jamais dit à un ange : Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré. Ou bien encore : Je serai pour lui un père, il sera pour moi un fils. Au contraire, au moment d'introduire le Premier-né dans le monde à venir, il dit : Que tous les anges de Dieu se prosternent devant lui.

Il faut bien reconnaître qu'il a fallu à un bon Juif faire un effort gigantesque pour se convertir à Jésus, voir dans cet homme le « Fils de Dieu ». D'un côté, le langage est déjà celui de l'ancien Testament : *Tu es mon fils...* etc. Mais ce ne sont que des façons de parler qui soudain prennent un contenu ontologique, se réalisent littéralement, et là il faut tout de même faire un saut. *Croyez du moins à cause des œuvres du Fils*, dit Jésus. Il comprend que c'est seulement à partir de signes qui réalisent ce qu'ils signifient que nous, pauvres humains, allons pouvoir passer du langage à ce qui constitue désormais plus que des analogies : je dirais des analogies renversées (et renversantes), à savoir que par exemple c'est *notre* paternité qui devient une analogie de la paternité divine et non l'inverse. De même *ne vous faites plus appeler rabbi ou maître, car vous n'avez qu'un seul maître*. La Parole de Dieu, la Sagesse de Dieu, le Souffle de Dieu deviennent quelqu'un en personne : l'homme Jésus est le Fils éternel, la Parole créatrice, la Sagesse qui joue avec les hommes. De même, le non de Père n'est pas inconnu pour parler de Dieu, mais de façon si analogique ! Soudain, l'Éternel devient « le-Père » en personne, maintenant qu'il a effectivement et réellement, en Lui et de toute éternité, un Fils, ce Fils éternel. Sa divinité devient une immense évidence, mais ici c'est comme si elle frôlait à peine l'humanité, la chair, la terre : il a *accompli la purification des péchés*. C'est à cela que se résume l'Incarnation en vue du Sacrifice. Cela ne veut pas dire que ce soit faux ! Mais on voit venir les controverses christologiques, en premier lieu le docétisme qui ira jusqu'à ne faire de la chair humaine qu'une apparence. Et puis il faudra trouver la place de l'Esprit... Bref, quel travail en perspective !

Commencement de l'Évangile selon saint Jean (1, 1-18)

*Au commencement était le Verbe,
et le Verbe était auprès de Dieu,
et le Verbe était Dieu.
Il était au commencement auprès de Dieu.
Par lui, tout a été fait, et rien sans lui n'a été fait.
En lui était la Vie, et la Vie était la Lumière des hommes ;
la Lumière a brillé dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée.
Il y eut un homme envoyé par Dieu. Son nom était Jean.
Il était venu comme témoin, pour rendre témoignage à la Lumière, afin
que tous croient par lui.
Cet homme n'était pas la Lumière, mais il était là pour lui rendre
témoignage.
Le Verbe était la vraie Lumière, qui éclaire tout homme en venant dans le monde.
Il était dans le monde, lui par qui le monde avait été fait, mais le monde
ne l'a pas reconnu.
Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu.*

Mais tous ceux qui l'ont reçu, ceux qui croient en son nom, il leur a donné de pouvoir devenir enfants de Dieu. Ils ne sont pas nés de la chair et du sang, ni d'une volonté charnelle, ni d'une volonté d'homme : ils sont nés de Dieu. Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité.

Jean Baptiste lui rend témoignage en proclamant : « Voici celui dont j'ai dit : Lui qui vient derrière moi, il a pris place devant moi, car avant moi il était. »

Tous nous avons eu part à sa plénitude, nous avons reçu grâce sur grâce : après la Loi communiquée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ.

Dieu, personne ne l'a jamais vu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui nous l'a fait connaître.

Il faut oser commenter le prologue immense de Jean, le nouveau Commencement, le nouveau Béréshit... À la fois l'Incarnation est un nouveau commencement absolu, si l'on ose pareille formule, et à la fois c'est en réalité la préexistence éternelle du Verbe qui est la Révélation, donc une remontée plus avant à l'intérieur de Dieu (osons la formule !), une entrée en Dieu, si bien que *commencement* n'est plus un concept d'origine temporelle, mais le concept d'un avant-commencement, car avant tout commencement était le Verbe, et même la connotation temporelle de *avant* rend la formulation inadéquate. Du Verbe fait chair, nous avons pu remonter à l'intérieur de Dieu, au cœur de Dieu, dans le mystère de Dieu, sans pour autant que ce mystère s'épuise le moins du monde. Jean dit *le sein du Père, tov kolpon*, comme si Dieu possédait des entrailles de mère. Dieu parle donc avec son cœur, son *thumos*, puisque son Verbe remonte de ses entrailles. Se faire chair, pour le Fils, c'est comme si la Parole intérieure s'exhalait, prenait voix, se faisait entendre à l'extérieur. Verbe, Vie, Lumière. Astre du jour, qui éclaire tout homme. Que le Logos ou Verbe soit Parole qui dit, cela se comprend assez bien. Mais que la Parole soit Lumière, est seulement dans un sens métaphorique, et lequel ? La lumière ne « parle » pas, tandis que celle-ci EST Parole et que cette Parole EST Lumière. Je peux entendre parler dans l'obscurité, les ténèbres, et je ne sors pas de moi-même. Au contraire la lumière fait surgir le monde et il y a de l'autre, et je comprend que cette Lumière-source EST quelqu'un, ce quelqu'un qui parle. La Parole devient quelqu'un et cette Parole Lumière qui, disant le monde, le fait briller, le rend manifeste, le fait exister. Après la Lumière, il y a Jean Baptiste. Personnage immense, lui aussi, dans l'économie du Salut, car médiateur charnel du Médiateur, pour signifier que le médiateur « spirituel » (« Je mettrai en vous mon Esprit ») demande une médiation finie. D'où le paradoxe, paradoxe de la finité ou finitude, selon

laquelle la vocation de Jean est de *s'effacer*, aussitôt après avoir annoncé celui qui vient et, plus encore, l'avoir désigné, montré du doigt : *c'est Lui* (malgré un doute, dans sa prison, mais Jésus lui parle son langage de prophète et il comprend qu'il ne s'est pas trompé, depuis qu'il a baptisé Jésus dans les eaux du Jourdain). Jésus n'arrive pas « comme ça » ; mais après avoir été annoncé, non seulement par toute la tradition prophétique, mais par le dernier prophète, son contemporain. Il n'y aura pas un avant et un après, avec une solution de continuité, mais une histoire *et* son accomplissement, une parole *et* sa réalisation. La nouvelle Alliance ne vient pas après l'ancienne, mais *en* elle. Dans la chair d'une personne, celle-ci, cet homme-ci, se récapitule toute la Création (en Lui tout a été créé) et se réalise le Salut de cette Création qui s'était perdue, avait voulu se passer de Dieu. Je peux comprendre qu'il n'y a pas de vie en dehors de Dieu, et pourtant je vais continuer à lutter comme un beau diable pour *ma* vie, la vie qui serait à moi rien qu'à moi, et que je ne veux pas tenir d'un autre. Or c'est pourtant cela, l'amour : se tenir d'un autre, et aimer ce don qui m'est fait.

La Sainte Famille (27 décembre)

Premier livre de Samuel (1, 20-22.24-28)

Le temps venu, Anne conçut et mit au monde un fils ; elle lui donna le nom de Samuel (c'est-à-dire : Dieu exauce) car, disait-elle : « Je l'ai demandé au Seigneur. » Elcana, son mari, monta au sanctuaire avec toute sa famille pour offrir au Seigneur le sacrifice habituel et celui du vœu pour la naissance de l'enfant. Anne, elle, n'y monta pas. Elle dit à son mari : « Quand l'enfant sera sevré, je l'emmènerai : il sera présenté au Seigneur, et il restera là pour toujours. » Lorsque Samuel eut été sevré, Anne, sa mère, le conduisit à la maison du Seigneur, à Silo ; elle avait pris avec elle un taureau de trois ans, un sac de farine et une outre de vin. On offrit le taureau en sacrifice, et on présenta l'enfant au prêtre Éli. Anne lui dit alors : « Écoute-moi, mon seigneur, je t'en prie ! Aussi vrai que tu es vivant, je suis cette femme qui se tenait ici près de toi en priant le Seigneur. C'est pour obtenir cet enfant que je priais, et le Seigneur me l'a donné en réponse à ma demande. A mon tour je le donne au Seigneur. Il demeurera donné au Seigneur tous les jours de sa vie. » Alors ils se prosternèrent devant le Seigneur.

Aucune autre religion ne prend la forme d'un tel amour. Anne est dans la pure reconnaissance et dans le don le plus grand : celui d'un fils. Foi et amour ne se distinguent plus. En ayant cet enfant, Anne a trouvé le seul accomplissement permis à une femme. L'ayant obtenu, elle donne. Pourquoi ne monte-t-elle pas au temple avec son mari et toute la famille ?

Ne veut-elle pas faire le sacrifice « habituel » ? Tandis que tout le monde est là-bas, elle reste seule. Elle ne peut qu'y penser sans cesse. En pensant qu'elle va donner son fils, elle ne croit pas l'abandonner ni même le perdre. En le donnant, c'est elle-même aussi qu'elle donne. Tout cela pour expliquer une sorte de prédestination de Samuel ? Il aurait pu rester un prêtre ordinaire ! Elcana n'objecte rien à la décision de sa femme. Le prêtre Éli lui aussi se prosterne devant le Seigneur. Ce ne sont que des *oui*.

Psaume 83, 3, 4, 5-6, 9-10

*Mon âme s'épuise à désirer
les parvis du Seigneur ;
mon cœur et ma chair sont un cri
vers le Dieu vivant !*

*L'oiseau lui-même s'est trouvé une maison,
et l'hirondelle, un nid :
tes autels, Seigneur de l'univers,
mon Roi et mon Dieu !*

*Heureux les habitants de ta maison :
ils pourront te chanter encore !
Heureux les hommes dont tu es la force :
des chemins s'ouvrent dans leur cœur !*

*Seigneur, Dieu de l'univers, entends ma prière ;
écoute, Dieu de Jacob.
Dieu, vois notre bouclier,
regarde le visage de ton messie.*

Samuel s'est trouvé une maison. Celle du « Seigneur ». Sa vie s'est changée en prière. Cœur et chair, dedans et dehors, conscience et désir ne sont plus qu'un cri vers Dieu, un appel de Dieu. Qui peut donc ainsi vivre pour Dieu, ne plus vivre que pour Lui ? Voit-on un héros grec vivre pour une divinité ? Ce n'est même pas une sagesse philosophique, c'est un amour de personnes. Être rempli de Lui. De ce Toi que Tu es. Des chemins s'ouvrent dans le cœur. Des chemins, des chemins s'ouvrent : la métaphore unit l'ouverture, la dilatation du cœur, et le mouvement vers un avant, un devant. L'ouverture est celle d'un dedans comme d'un dehors : le tout de la vie s'ouvre. La louange se termine ici par une invocation en faveur du roi protecteur du peuple, protecteur d'Israël. Mission : sauveur, messie.

Première lettre de Jean (3, 1-2.21-24)

Mes bien-aimés, voyez comme il est grand, l'amour dont le Père nous a comblés : il a voulu que nous soyons appelés enfants de Dieu — et nous le sommes. Voilà pourquoi le monde ne peut pas nous connaître : puisqu'il n'a pas découvert Dieu. Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons ne paraît pas encore clairement. Nous le savons : lorsque le Fils de Dieu paraîtra, nous serons semblables à lui parce que nous le verrons tel qu'il est. Mes bien-aimés, si notre cœur ne nous accuse pas, nous nous tenons avec assurance devant Dieu. Tout ce que nous demandons à Dieu, il nous l'accorde, parce que nous sommes fidèles à ses commandements, et que nous faisons ce qui lui plaît. Or, voici son commandement : avoir foi en son Fils Jésus Christ, et nous aimer les uns les autres comme il nous l'a commandé. Et celui qui est fidèle à ses commandements demeure en Dieu, et Dieu en lui ; et nous reconnaissons qu'il demeure en nous, puisqu'il nous a donné son Esprit.

Et moi, ai-je découvert Dieu ? A la fois je sais que oui, et en même temps j'ai tout de Lui à découvrir, non seulement du fait de son immensité, mais également de ma résistance. Ma distraction, mon inattention, la concupiscence des yeux, comme dit Jean, me détournent, me retournent vers le monde, la chair, la vie pourtant mortelle et fugitive, mais à laquelle s'accrochent tous les désirs. Jean est déjà plein de l'Esprit de son maître et Seigneur. Il sait que le Verbe, il l'a vu et touché. Moi non ; mais en réalité c'est bien la foi seule qui voit et qui touche. Les soldats qui le frappaient, eux aussi l'ont touché et si on leur avait dit (on leur a dit !) qu'ils frappaient le Fils de Dieu, ils se seraient esclaffés. Place de cette lettre en ce jour ? Pour me dire que je suis de la famille de Dieu, bien sûr. Voilà pourquoi le monde ne peut pas nous connaître : j'aurais envie d'envoyer ces lignes, de les adresser à tous ceux que je connais et qui n'ont pas « découvert Dieu ». Cela bien sûr ne ferait que relancer le dialogue de sourds. Dès maintenant, déjà. Dans la foi, les réalités espérées, pour le dire de manière paulinienne, sont déjà possédée. Ma condition divine est donc déjà réalisée — mais *elle ne paraît pas encore clairement*. Qu'est-ce que c'est que cette manifestation qui n'en est pas une ? Cet écart entre *nous sommes* et *nous serons* ? L'évidence phénoménale est que nous sommes et que nous ne sommes pas encore dans ce que nous serons (*post mortem*). Jean ne dirait sans doute pas *post mortem*, mais quand le Christ reviendra. Est-ce la même chose. Nous ne vivons plus dans la croyance en une imminence eschatologique (au sens temporel), et en même temps nous devrions vivre spirituellement dans cette imminence. Alors ce que nous serons remplirait davantage ce que nous sommes et nous vivrions mieux et davantage comme des ressuscités. Mais de quoi dépend effectivement un tel passage ? *Parce que nous le verrons tel qu'il est*. En se montrant à nous, c'est notre

regard, notre vue, nos yeux, notre âme, notre cœur, notre chair qui s'en trouvent transformés et reçoivent la similitude (la divinisation). L'apparition, la manifestation ne sont pas des événements extérieurs mais au contraire invisibles parce que spirituels : c'est d'autant plus qu'ils entraînent une transformation intérieure et non pas seulement extérieure de l'être.

Évangile selon saint Luc (2, 41-52)

Chaque année, les parents de Jésus allaient à Jérusalem pour la fête de la Pâque. Quand il eut douze ans, ils firent le pèlerinage suivant la coutume. Comme ils s'en retournaient à la fin de la semaine, le jeune Jésus resta à Jérusalem sans que ses parents s'en aperçoivent. Pensant qu'il était avec leurs compagnons de route, ils firent une journée de chemin avant de le chercher parmi leurs parents et connaissances. Ne le trouvant pas, ils revinrent à Jérusalem en continuant à le chercher. C'est au bout de trois jours qu'ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs de la Loi : il les écoutait et leur posait des questions, et tous ceux qui l'entendaient s'extasiaient sur son intelligence et sur ses réponses. En le voyant, ses parents furent stupéfaits, et sa mère lui dit : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois comme nous avons souffert en te cherchant, ton père et moi ! » Il leur dit : « Comment se fait-il que vous m'ayez cherché ? Ne le saviez-vous pas ? C'est chez mon Père que je dois être. » Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. Il descendit avec eux pour rentrer à Nazareth, et il leur était soumis. Sa mère gardait tous ces événements dans son cœur. Quant à Jésus, il grandissait en sagesse, en taille et en grâce, sous le regard de Dieu et des hommes.

Cet événement de la vie du jeune Jésus parle avec tant de force, pour qui connaît la vie de famille, qu'il est difficile de le regarder du dehors, sans en quelque sorte le vivre d'abord par l'émotion. « Vois comme nous nous sommes fait du mauvais sang, ton père et moi ! ». Et de nouveau il leur fut soumis. De nouveau il leur obéit. Fausse sortie ? Non bien sûr, mais premier signal (en réalité ce n'est pas le premier ; on pourrait faire l'inventaire de tous les signes depuis l'Annonciation jusqu'à ce jour). Car pour la première fois, Jésus n'agit plus en enfant, n'est plus un enfant mais un adolescent. Mais son opposition à ses parents, sa crise d'adolescent est divine ! Jésus assume divinement l'adolescence, et en même temps de manière nullement désincarnée, puisque c'est par un acte d'émancipation et de séparation. À la charnière se joue le passage de père à Père. « Ton père et moi », dit Marie, comme si elle avait oublié l'origine de Jésus. *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse. Il faut que je sois dans ce qui est de mon Père, aux affaires de mon Père.* Il le dit dans le Temple. Tu te rappelles, Marie ? Il sera appelé Fils de Dieu. Marie réfléchit à tout ça. Quand ils ont retrouvé Jésus dans le Temple, ce

n'est pas l'homme, le père, le mari qui a interpellé d'autorité leur enfant, mais, devant les docteurs, la femme, Marie. Jésus, donc, prend déjà en main les affaires de son Père, se fait la main, vérifie sa Mission auprès des autorités religieuses. Jésus, devant les docteurs, ne talmudise pas ; il raisonne, argumente, fait preuve de logique, comme un enquêteur qui vérifie la validité des dires prophétiques. La prolifération herméneutique du Talmud va résulter de l'achèvement de la vieille Révélation (l'interprétation va devenir folle, littéralement déboussolée). L'opposé absolu de l'esprit juif rabbinique et talmudique, c'est le textualisme, la rigidité coranique, la fermeture, malgré toutes les tentatives d'*ijtihad*. On voit de quel côté est l'intelligence, mais on voit aussi de quel côté est la raison, compatible avec la seule Vérité. Donc c'est la Pâque, et Marie et Joseph ne vont retrouver leur fils vivant que le troisième jour.

L'Épiphanie du Seigneur (3 janvier)

Livre d'Isaïe (60, 1-6)

Debout, Jérusalem ! Resplendis : elle est venue, ta lumière, et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Regarde : l'obscurité recouvre la terre, les ténèbres couvrent les peuples ; mais sur toi se lève le Seigneur, et sa gloire brille sur toi. Les nations marcheront vers ta lumière, et les rois, vers la clarté de ton aurore. Lève les yeux, regarde autour de toi : tous, ils se rassemblent, ils arrivent ; tes fils reviennent de loin, et tes filles sont portées sur les bras. Alors tu verras, tu seras radieuse, ton cœur frémira et se dilatera. Les trésors d'au-delà des mers afflueront vers toi avec les richesses des nations. Des foules de chameaux t'envahiront, des dromadaires de Madiane et d'Épha. Tous les gens de Saba viendront, apportant l'or et l'encens et proclamant les louanges du Seigneur.

Après l'évangile de la Sainte Famille, saut en arrière, du côté de Bethléem et du bébé Jésus. Jésus ne se manifeste pas, il est encore *infans*, non-parlant. Mais tous se tournent vers Lui, vers ce petit point de Lumière (ou cette source de peur, d'inquiétude, pour ceux qui haïssent déjà la Lumière). Voyons Isaïe. Jérusalem ne brille pas de sa propre lumière, mais de son illumination divine. C'est celle-ci qui lui donne sa mission eschatologique, qui en fait le centre d'attraction de l'univers. Tout se tourne et tend vers la Cité de la Paix. C'est le retour des exilés, d'où la joie indescriptible. De même qu'il n'y a pas de masculin sans féminin et réciproquement, il n'y a pas de Juifs sans « les nations », ni... La réciprocité est-elle vraie ? Elle ne l'est qu'à le devenir, et elle ne le

devient qu'à raison d'un sens qui se manifeste du fait que les nations se tournent vers, se mettent en mouvement en direction de Jérusalem, en quête de la Lumière. Par Jérusalem, les nations se mettent à exister, à aller au-devant d'elles-mêmes. Sinon, elles restent dans une éternelle immobilité, comme l'empire chinois.

Psaume 71, 1-2, 7-8, 10-11, 12-13

*Dieu, donne au roi tes pouvoirs,
à ce fils de roi ta justice.
Qu'il gouverne ton peuple avec justice,
qu'il fasse droit aux malheureux !*

*En ces jours-là, fleurira la justice,
grande paix jusqu'à la fin des lunes !
Qu'il domine de la mer à la mer,
et du Fleuve jusqu'au bout de la terre !*

*Les rois de Tarsis et des Îles apporteront des présents.
Les rois de Saba et de Seba feront leur offrande.
Tous les rois se prosterneront devant lui,
tous les pays le serviront.*

*Il délivrera le pauvre qui appelle
et le malheureux sans recours.
Il aura souci du faible et du pauvre,
du pauvre dont il sauve la vie.*

Le psaume à la gloire de Salomon ne pourrait être qu'une louange au roi. Mais deux dimensions se mêlent curieusement : l'allégeance des rois de la terre, en même temps que le thème de la justice rendue, particulièrement aux pauvres. Le souci du pauvre devient ainsi le motif de l'allégeance universelle, et ce souci est comme un don. Le don du pouvoir de Dieu. Ainsi donc, Dieu donne au roi la justice ; la justice sauve le pauvre ; les rois des nations s'inclinent. Règne de la justice de Dieu. Vu dans ce sens, la Révélation est déjà clairement universelle dans son principe, dans son germe.

Lettre de saint Paul aux Éphésiens (3, 2-3a.5-6)

Frères, vous avez appris en quoi consiste la grâce que Dieu m'a donnée pour vous : par révélation, il m'a fait connaître le mystère du Christ. Ce mystère, il ne l'avait pas fait connaître aux hommes des générations passées, comme il l'a révélé maintenant par l'Esprit à ses saints Apôtres et à ses prophètes. Ce mystère, c'est que les païens sont associés au

même héritage, au même corps, au partage de la même promesse, dans le Christ Jésus, par l'annonce de l'Évangile.

Surprise ! Mais Paul fait état de sa découverte fondamentale, de ce qui est révélé par et avec le Christ. On s'attendait que le mystère de Dieu fût le Christ lui-même, mais Paul parle bien du mystère du Christ pour dire de ce mystère qu'il est le fait que les païens sont héritiers de la promesse faite à Israël. Avant le christ, il y a l'héritage d'une promesse faite à un seul peuple, et c'est cet héritage qui fait tenir ce corps, ce peuple « de Dieu », héritier apparemment exclusif de la promesse. Mais quand le Christ surgit, la promesse devient soudain universel (mais cela avait été prophétisé). Juif, je croyais que la Promesse était pour moi ; devenant chrétien comme Paul, je découvre que la Promesse juive est pour tous, tous les autres. La vérité de toute l'histoire juive se révèle d'un coup. Quel sens en effet si le Christ n'était venu que pour les Juifs ? Un prophète de plus, mais nullement l'accomplissement des prophéties. Devant l'universel, ce qui est particulier apparaît comme faux, alors que jusqu'ici sa vérité était à l'œuvre, c'est à dire vivante. Maintenant elle montre ses limites, la nécessité de passer au Christ. Sinon, devenir fou...

Évangile selon saint Matthieu (2, 1-12)

Jésus était né à Bethléem en Judée, au temps du roi Hérode le Grand. Or, voici que des mages venus d'Orient arrivèrent à Jérusalem et demandèrent : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu se lever son étoile et nous sommes venus nous prosterner devant lui. » En apprenant cela, le roi Hérode fut pris d'inquiétude, et tout Jérusalem avec lui. Il réunit tous les chefs des prêtres et tous les scribes d'Israël, pour leur demander en quel lieu devait naître le Messie. Ils lui répondirent : « A Bethléem en Judée, car voici ce qui est écrit par le prophète : 'Et toi, Bethléem en Judée, tu n'es certes pas le dernier parmi les chefs-lieux de Judée ; car de toi sortira un chef, qui sera le berger d'Israël mon peuple'. »

Alors Hérode convoqua les mages en secret pour leur faire préciser à quelle date l'étoile était apparue ; puis il les envoya à Bethléem, en leur disant : « Allez vous renseigner avec précision sur l'enfant. Et quand vous l'aurez trouvé, avertissez-moi pour que j'aille, moi aussi, me prosterner devant lui. » Sur ces paroles du roi, ils partirent. Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue se lever les précédait ; elle vint s'arrêter au-dessus du lieu où se trouvait l'enfant. Quand ils virent l'étoile, ils éprouvèrent une très grande joie. En entrant dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie sa mère ; et, tombant à genoux, ils se prosternèrent devant lui. Ils ouvrirent leurs coffrets, et lui offrirent leurs présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Mais ensuite, avertis en songe de ne pas retourner chez Hérode, ils regagnèrent leur pays par un autre chemin.

Quelques mois plus tard... Le temps d'arriver à pieds... d'Orient. De là où naît la lumière. Quelle étoile ? Sages, intellectuels, astrologues, savants (Isaïe et le psaume font penser que ce sont des rois, et il est bien que la tradition s'en soit emparé, car des rois mages ou sages, ça n'existe pas ! Ce sont donc des figures idéales et idéalisées, mais qui disent que les philosophes et les savants ont aussi accès au Dieu de Jésus Christ. Et comme rois, ils symbolisent leurs peuples, tous les peuples. C'est l'accomplissement royal des prophéties. Royal et explosif, puisqu'ils vont demander au roi des Juifs où est le roi des Juifs qui vient de naître. Tout de suite, Hérode et son entourage pensent messie, Berger d'Israël, roi sauveur. Or c'est du dehors, du dehors d'Israël que survient la nouvelle. Il y a là quelque chose de tout à fait inattendu. Inquiétant ? Pour qui ? Inquiétant pour ceux à qui la nouvelle fait peur, donc par définition les ennemis du Messie. Et les ennemis du Messie se retrouvent en conciliabule dans le palais royal, à Jérusalem même. Tout va à l'envers. Les uns ont peur, les autres éprouvent une très grande joie. Or ils ne sont pas juifs, et pourtant le message messianique se met à s'adresser à eux. La nouvelle vérité est donc en train de naître, celle qui change le sens du mot messie. Qui en fait un messie de sagesse, de vérité, de science, de l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi. Tout a déjà été dit sur les trois présents (qui ont réduit les mages à trois...) offerts à l'enfant. Ils désignent donc le mystère de l'Incarnation, de la royauté et du sacrifice. Royauté, divinité, mort. Mort d'un Dieu roi, d'un roi Dieu.

Le Baptême du Seigneur (10 janvier)

Livre d'Isaïe (40, 1-5.9-11)

« Consolerez, consolerez mon peuple, dit votre Dieu. Parlez au cœur de Jérusalem et proclamez que son service est accompli, que son crime est pardonné, et qu'elle a reçu de la main du Seigneur double punition pour toutes ses fautes. » Une voix proclame : « Préparez à travers le désert le chemin du Seigneur. Tracez dans les terres arides une route aplanie pour notre Dieu. Tout ravin sera comblé, toute montagne et toute colline seront abaissées, les passages tortueux deviendront droits, et les escarpements seront changés en plaine. Alors la gloire du Seigneur se révélera et tous en même temps verront que la bouche du Seigneur a parlé. » Monte sur une haute montagne, toi qui portes la bonne nouvelle à Sion. Élève la voix avec force, toi qui portes la bonne nouvelle à Jérusalem. Élève la voix, ne crains pas. Dis aux villes de Juda : « Voici votre Dieu. » Voici le Seigneur Dieu : il vient avec puissance et son bras est victorieux. Le fruit de sa victoire l'accompagne et ses trophées le précèdent. Comme un berger, il conduit son troupeau : son bras rassemble les agneaux, il les porte sur son cœur, et il prend soin des brebis qui allaient leurs petits.

Consolation. Le Seigneur vient. Ce message, les Juifs l'entendent de nouveau dans la bouche de Jean, puis dans celle de Jésus. Les mots d'Isaïe résonnent de nouveau. Mais c'est un discours de conversion. Je dis « mais », parce qu'il ne suffit pas d'attendre, il faut *préparer*. Une conversion est une rencontre, une alliance, puisqu'il faut prendre sa pelle et sa pioche pour aplanir le chemin en vue de la Venue du Berger des peuples. Mais c'est cette venue (son annonce) qui nous met en mouvement, et c'est dans notre propre conversion, mouvement de retournement, que s'opère la Venue. Et pourtant, ce n'est pas nous qui allons changer en plaine les escarpements. Il faut *participer* ! Dit comme cela, c'est un peu ridicule, humiliant. Mais qu'en est-il en esprit ? Qu'est-ce que participer à l'œuvre de Dieu ? Il n'y a pas d'un côté ce que je ferais, mon œuvre propre, et de l'autre la sienne, mais en me reconnaissant créature s'amorce le triple mouvement de la foi, de l'espérance et de l'*agapè*. En ayant la foi, je me prends à espérer, ce qui est une dynamique nouvelle par rapport à la simple vie sans autre but qu'elle-même. C'est ce qui ouvre l'espace possible de l'amour, là où gît la conversion effective. Mon impuissance à aimer désigne la faiblesse de ma foi et une espérance grise. Par la foi, Dieu œuvre dans mon œuvre ; par l'amour, j'œuvre dans l'œuvre de Dieu ; le tout est Vie, autrement dit me porte vers le but : il est Espérance. La foi et l'amour peuvent être obscurs, l'espérance est le ressent de la vie même, puisqu'elle est la vie en tant que celle-ci s'éprouve elle-même comme faisant mouvement au-delà d'elle-même, vers son accomplissement dans l'Autre, vers le plein Amour dans la pleine *fides*. Le désespoir s'éprouve quand la vie piétine sur elle-même, que son mouvement est un enfoncement, comme dans *Oh les beaux jours*. Or je suis responsable de mon désespoir dans la mesure où je tiens ma vie centrée sur elle-même ; en même temps il y a bien la condition du désespoir comme condition humaine, donnée, car je me trouve en même temps que je trouve toutes choses et que je trouve autrui, et c'est à partir de moi-même que je deviens celui qui rencontre autrui et toutes choses. D'où le mouvement de l'amour de soi à l'œuvre dans l'amour, du sujet qui se crée comme sujet de l'amour, donc qui naît à soi-même et découvre l'amour de soi dans le mouvement même de découverte de l'amour, si bien qu'une perpétuelle conversion du soi est exigée pour que l'amour ne soit pas perverti par l'amour de soi. Aplanir en moi les passages tortueux, telle est la conversion.

Psaume 103

Revêtu de magnificence,
tu as pour manteau la lumière !
Comme une tenture, tu déploies les cieux,
tu élèves dans leurs eaux tes demeures.

*Des nuées, tu te fais un char,
tu t'avances sur les ailes du vent ;
tu prends les vents pour messagers,
pour serviteurs, les flammes des éclairs.*

*Quelle profusion dans tes œuvres, Seigneur !
La terre s'emplit de tes biens.
Voici l'immensité de la mer,
son grouillement innombrable d'animaux grands et petits,*

*Tous, ils comptent sur toi
pour recevoir leur nourriture au temps voulu.
Tu donnes : eux, ils ramassent ;
tu ouvres la main : ils sont comblés.*

*Tu caches ton visage : ils s'épouvantent ;
tu reprends leur souffle, ils expirent
et retournent à leur poussière.
Tu envoies ton souffle : ils sont créés ;
tu renouvèles la face de la terre.*

Richesse et beauté de la Création, abondance, profusion. Radicale dépendance. Cela ne fait pas l'affaire de l'esprit d'autonomie ? Adam a voulu connaître (juger) par lui-même le bien et le mal (contradictoirement, en se mettant sous la dépendance du fruit de l'arbre et du conseil, de l'influence du serpent, donc de toute façon, côté autonomie, c'est raté !) Au contraire, en naissant et en vivant, je suis bien tenté par l'auto-affirmation, mais c'est dans le mouvement même de l'apprentissage d'autrui et que l'accomplissement suprême est la dépendance absolue, quand j'aime. Donc aimer l'amour et non pas le mépriser comme une aliénation. Comme on n'aime pas l'amour en théorie, c'est en aimant qu'on aime l'amour. Quant à la beauté, elle est ce que je ressens de joie, sensiblement, de la présence du monde, si bien que l'art peut aussi bien rendre sensible cette joie que sa perte, son manque, ou mon auto-affirmation forcenée et désespérée. L'art peut être nihiliste. Il est loin d'être béatement de la beauté. L'idée même du sublime, du terrible, de l'horrible s'oppose à la beauté, mais comme toute négation, elle lui fait transcendentale référence.

Lettre de Paul à Tite (2, 11-14 ; 3,4-7)

La grâce de Dieu s'est manifestée pour le salut de tous les hommes. C'est elle qui nous apprend à rejeter le péché et les passions d'ici-bas, pour vivre dans le monde présent en hommes raisonnables, justes et religieux, et pour attendre le bonheur que nous espérons avoir quand se

manifestera la gloire de Jésus Christ, notre grand Dieu et notre Sauveur. Car il s'est donné pour nous afin de nous racheter de toutes nos fautes, et de nous purifier pour faire de nous son peuple, un peuple ardent à faire le bien. Voilà comment tu dois parler, exhorter et réfuter en toute autorité. Que personne ne puisse te mépriser. Rappelle à tous qu'ils doivent être soumis aux gouvernants et aux autorités, qu'ils doivent leur obéir et être prêts à faire tout ce qui est bien ; qu'ils n'insultent personne, ne soient pas batailleurs, mais pleins de sérénité, faisant preuve d'une douceur constante à l'égard de tous les hommes. Car nous aussi, autrefois, nous étions insensés, révoltés, égarés, esclaves de toutes sortes de désirs et de plaisirs ; nous vivions dans la méchanceté et les rivalités, nous étions odieux et remplis de haine les uns pour les autres. Mais lorsque Dieu, notre Sauveur, a manifesté sa bonté et sa tendresse pour les hommes, il nous a sauvés. Il l'a fait dans sa miséricorde, et non pas à cause d'actes méritoires que nous aurions accomplis par nous-mêmes. Par le bain du baptême, il nous a fait renaitre et nous a renouvelés dans l'Esprit Saint. Cet Esprit, Dieu l'a répandu sur nous avec abondance, par Jésus Christ notre Sauveur ; ainsi, par sa grâce, nous sommes devenus des justes, et nous possédons dans l'espérance l'héritage de la vie éternelle.

Nous sommes devenus des justes, dit Paul, et il a bien pris soin de préciser : non pas en raison de nos mérites, mais parce que nous avons été « sauvés » et notre vie en a été changée et nous n'agissons plus comme autrefois, pleins que nous sommes désormais de la tendresse de Dieu. Sauvés du mal qui règne partout, sauvés de tout ce qui nous détourne, nous divertit de tout ce qui est paix, bonté, miséricorde, tendresse. Désirs, plaisirs, passions. Je pourrais faire deux colonnes pour classer la terminologie de Paul. Les mots qu'il emploie, du registre « moral », parlent, comme ceux de Jacques. On peut, dans la colonne *Mal*, faire la subdivision entre *péché* et *passions*. État de péché, *habitus* (le péché) et les péchés en acte sont une chose, et tout ce qui, lié à notre nature de chair sans être pour autant du péché en soi, nous y dispose, nous y pousse. L'*éthos* d'ici-bas est une agitation terrible et désordonnée. Celle de la vie, de nos esprits animaux ! Tout cela est très classique, très sérieux, et ce serait peut-être très ennuyeux si sérénité, douceur, raison, bonté, zèle pour bien faire, n'étaient en réalité habités par une plénitude qui n'est pas seulement une sagesse de philosophe stoïcien, mais un enthousiasme découlant de la joie de la rencontre inouïe avec une personne, celle du chemin de Damas. Sans ce motif, la vertu chrétienne n'est guère crédible, en temps hédoniste et païen. Mais si je dis : pour celui que mon cœur aime, je sacrifie tout, ce ne sont plus que des balayures, peut-être peut-on comprendre. Pour une passion telle qu'il ne peut y en avoir de plus grande, je laisse tomber toutes les autres. Encore faut-il, cette passion pour le Christ, la vivre ! Or ne suis-je pas de ces tièdes que l'*Apocalypse* vomit ? Ou de ces faibles, divisés, partagés ? Je

vois bien que nos pulsions produisent ou induisent beaucoup de souffrance, mais la sagesse philosophique est trop seulement négative, de l'ordre du retrait, renonçant aux risques inhérents à l'amour — mais je schématise trop : il y a les traités de l'Amitié... L'amitié raisonnable. C'est l'amour qui n'est pas raisonnable philosophiquement. Être affecté par l'Autre, à en mourir. Jésus Christ ; mais aussi les amants du *Cantique*. Analogie seulement ? Image mobile, comme dirait Platon, mais ce qui dénote une affinité de nature, une dérivation mystérieuse, une origine ou un principe communs. Bref, Paul n'a pas balayé le *grand amour*. Mais au contraire des basses amours, le grand amour se tient au-dessus de toute raison, non au dessous. Donc comble la raison, de manière surabondante, loin de la nier. Car le grand amour est secret, discret, invisible, venant d'en haut et s'opposant à l'agitation de la nature mais au contraire descendant sur elle et transformant le désir violent en tendresse, le plaisir en joie, l'irascibilité en bonté, le ressentiment en libre obéissance à l'autorité, dans la limite du juste. Pour donner et être disposé au don, il faut tout avoir reçu de Celui qui s'est tout donné à nous.

Évangile selon saint Luc (3, 15-16.21-22)

Le peuple venu à Jean Baptiste était dans l'attente, et tous se demandaient en eux-mêmes si Jean n'était pas le Messie. Jean s'adressa alors à tous : « Moi, je vous baptise avec de l'eau ; mais il vient, celui qui est plus puissant que moi. Je ne suis pas digne de défaire la courroie de ses sandales. Lui vous baptisera dans l'Esprit Saint et dans le feu. Il tient à la main la pelle à vanner pour nettoyer son aire à battre, et il amassera le grain dans son grenier ; quant à la paille, il la brûlera dans un feu qui ne s'éteint pas. » Par ces exhortations et bien d'autres encore, il annonçait au peuple la Bonne Nouvelle.

Hérode, prince de Galilée, avait essuyé des reproches de la part de Jean au sujet d'Hérodiade, la femme de son frère, et au sujet de tout ce que lui, Hérode, avait fait de mal. Pour couronner le tout, il le fit emprisonner.

En attendant, tout le peuple se faisait baptiser. Jésus, après avoir été baptisé lui aussi, priait. Alors le ciel s'ouvrit. L'Esprit Saint descendit sur Jésus, sous une apparence corporelle, comme une colombe. Du ciel une voix se fit entendre : « Tu es mon Fils bien-aimé : moi, aujourd'hui, je t'ai engendré. »

Le lecteur aura remarqué que j'ai un peu remanié la traduction. Je ne crois pas avoir trahi le sens. Luc n'aime pas Hérode, une brute et un jouisseur (quand on a le pouvoir, même fantôme, difficile de résister, de ne pas se laisser corrompre). La parole de Jean est entre l'eau et le feu. Lui est l'eau qui lave avant la venue du Seigneur, et le Seigneur va apporter un Feu. Pour être plus précis et plus fidèle au texte, il va nous immerger à la fois dans l'Esprit même de Dieu, celui que connaissent

bien les prophètes, le Souffle de la Vie, et dans le feu qui brûle, détruit, réduit en cendre tout ce qui est sec. Feu du jugement, souffle d'une vie nouvelle, purifiée. Jean a donc pleinement conscience de l'humilité de l'eau, de la pauvreté de l'eau.

Luc distingue le moment du baptême de Jésus et celui de la Manifestation, comme sur la montagne de la Transfiguration. On l'a assez dit, Jésus vient de baptiser le baptême de Jean. Mais c'est un peu rhétorique. Un tout petit peu, car on sent bien qu'il y a du vrai là-dedans. En se faisant baptiser, il valide totalement la mission de Jean. Celui-ci devient pour toujours le dernier trait d'union, la majuscule inaugurale, entre toute l'ancienne Alliance et Lui, Jésus. Jean, qui a trop parlé, va être arrêté, et Jésus va commencer à son tour sa vie publique. Après avoir confirmé Jean, il confirmera à Jean en prison que c'est bien lui, celui qu'il attendait. Jean pourra mourir. On tue les prophètes, on tuera Jésus. Ce qu'il vient de vivre, ou ce qu'il est en train de vivre, qui instaure une continuité et donc une fidélité avec l'ancienne Alliance, Jésus la relie sans cesse à son présent intérieur : *il priait ; tandis qu'il priait...* En regardant Jésus, comme je sais que je ne sais pas prier, que je ne prie pas ! Jésus a confirmé Jean, Jésus est confirmé, intronisé d'en haut. Instant trinitaire où l'Amour du Père et du Fils vient les unir. Il faut une apparence, et en même temps ce n'est pas un ange, ce ne saurait être un « ange », qui vient unir les deux personnes divines : ce ne peut être qu'une personne divine. Il aurait pu y avoir une voix seulement, mais non, il y a en plus une lumière, la colombe. La pure blancheur des ailes de Dieu sur le bleu du ciel.

2ème dimanche du Temps Ordinaire (17 janvier)

Livre d'Isaïe (62, 1-5)

*Pour la cause de Jérusalem je ne me tairai pas,
pour Sion je ne prendrai pas de repos,
avant que sa justice ne se lève comme l'aurore
et que son salut ne flamboie comme une torche.*

*Les nations verront ta justice,
tous les rois verront ta gloire.*

*On t'appellera d'un nom nouveau,
donné par le Seigneur lui-même.*

*Tu seras une couronne resplendissante
entre les doigts du Seigneur,
un diadème royal dans la main de ton Dieu.*

*On ne t'appellera plus : « La délaissée »,
on n'appellera plus ta contrée : « Terre déserte »,
mais on te nommera : « Ma préférée »,
on nommera ta contrée : « Mon épouse »,*

*car le Seigneur met en toi sa préférence
et ta contrée aura un époux.
Comme un jeune homme épouse une jeune fille,
celui qui t'a construite t'épousera.
Comme la jeune mariée est la joie de son mari,
ainsi tu seras la joie de ton Dieu.*

On ne dira jamais assez combien l'amour est à l'œuvre partout dans l'Ancien Testament, et pas uniquement chez les prophètes, et pas seulement dans le *Cantique des Cantiques*. Mais ici, chez le « second » Isaïe, c'est bien de la prophétie, de la vive Parole de Dieu. Sur toute la terre, quel dieu, tant de siècles avant J.-C., est comme notre Dieu, le seul, l'unique, l'aimant. La comparaison de l'amour conjugal ne peut donner une idée de l'amour divin que si lui-même en est une image, et peut-être l'image par excellence (il y en a d'autres, comme celle du berger, de la mère, du père...) de sorte que peut naître l'idée du mariage d'amour, alors que le mariage n'est après tout *a priori* qu'une institution reproductrice qui ne repose pas sur le consentement aimant des amoureux. C'est ainsi que l'Alliance prend un sens nouveau, non plus politique ou social, mais interpersonnel et libre, et intersubjectif, avec l'indice de la joie.

Psaume 95, 1-2a, 2b-3, 7-8a, 9a.10ac

*Chantez au Seigneur un chant nouveau,
chantez au Seigneur, terre entière,
chantez au Seigneur et bénissez son nom !*

*De jour en jour, proclamez son salut,
racontez à tous les peuples sa gloire,
à toutes les nations ses merveilles !*

*Rendez au Seigneur, familles des peuples,
rendez au Seigneur la gloire et la puissance,
rendez au Seigneur la gloire de son nom.*

*Apportez votre offrande, entrez dans ses parvis,
adorez le Seigneur, éblouissant de sainteté :
tremblez devant lui, terre entière.*

*Allez dire aux nations : « Le Seigneur est roi ! »
Le monde, inébranlable, tient bon.
Il gouverne les peuples avec droiture.*

N'est-ce pas la première fois que ce qui est nouveau est glorifié ? Qu'au milieu des nations païennes est apparu un changement radical, comme une première fois, qu'aucune « tradition » n'a jusqu'ici transmis : une Bonne Nouvelle. Comme il n'y a véritablement qu'un seul dieu (les autres sont plutôt des ombres, ou des puissances, mais pas Dieu), ce Dieu devient absolument le Dieu de toute la terre et de tous les peuples. Il faut donc que s'esquisse le double mouvement, d'une part d'annoncer à toute la terre un Dieu qui *sauve* (on ne sait pas encore trop de quoi, mais c'est une intuition locale qui s'étend comme la marée, recouvrant la terre entière), et d'autre part le mouvement de retour, la louange de tous les peuples, leur reconnaissance de ce Dieu qui est l'unique. L'Unique qui fait tenir le monde sur ses bases, et l'Unique qui « gouverne les peuples ». Dieu du Cosmos et Dieu de l'Histoire, des événements.

Première lettre de Paul aux Corinthiens (12, 4-11)

Frères, Les dons de la grâce sont variés, mais c'est toujours le même Esprit. Les fonctions dans l'Eglise sont variées, mais c'est toujours le même Seigneur. Les activités sont variées, mais c'est toujours le même Dieu qui agit en tous. Chacun reçoit le don de manifester l'Esprit en vue du bien de tous. A celui-ci est donné, grâce à l'Esprit, le langage de la sagesse de Dieu ; à un autre, toujours par l'Esprit, le langage de la connaissance de Dieu ; un autre reçoit, dans l'Esprit, le don de la foi ; un autre encore, des pouvoirs de guérison dans l'unique Esprit ; un autre peut faire des miracles, un autre est un prophète, un autre sait reconnaître ce qui vient vraiment de l'Esprit ; l'un reçoit le don de dire toutes sortes de paroles mystérieuses, l'autre le don de les interpréter. Mais celui qui agit en tout cela, c'est le même et unique Esprit : il distribue ses dons à chacun, selon sa volonté.

Il n'y a évidemment pas encore chez Paul de théorie trinitaire, de dogme et de définitions tout cuits ! Mais subtilement, des indices nous guident vers ce qui est juste. L'Esprit pourrait bien être pris dans un sens un peu abstrait, philosophique, comme une sorte de *Logos* stoïcisant. Mais Paul ajoute, précise : c'est le même Seigneur. L'Esprit est donc Seigneur, et il est Dieu. Ce ne sont plus des images. On sent déjà comme une « procession » immanente : l'Esprit de Dieu qui est Dieu procède de Dieu ; Dieu procède de Dieu. Déjà le Christ... Dons, fonctions, activités, tout cela devient organique, au delà de tout antagonisme entre ce qui serait d'ordre charismatique et ce qui serait d'ordre institutionnel. L'Esprit n'est pas un ange, mais une grâce. De plus il a une volonté : il est bien Quelqu'un. Et il devient comme l'âme d'une chair spirituelle, puisqu'il l'anime par sa seule présence. Comme l'Esprit est Vie de Dieu en nous et dans la Communauté (l'Eglise), il donne une unité, et une unité organique. Même si le Principe d'unité nous échappe, nous le

devinons à cette unité même de tous les morceaux qui tiennent ensemble ; on sait que le tout n'est pas la somme de ses parties, mais ici les parties ne sont pas quelconques, ni naturelles ; leur finalité spirituelle explique que leur unité à la fois soit bien immanente, mais en même temps ne vienne pas d'elle-même. D'où le fait qu'elle soit l'œuvre de l'Esprit, au moment même où nous pourrions croire qu'elle serait notre œuvre. Elle l'est, puisque c'est en nous, au cœur de notre volonté, qu'il œuvre. L'Esprit dit à notre esprit... À nous d'écouter. La grâce est une action relationnelle, une rencontre ; elle n'est donc pas pensable autrement que sur un mode interpersonnel. Il est vain en fin de compte d'essayer de penser le rapport entre la volonté et la grâce sur un mode abstrait et métaphysique, en oubliant la relationalité... Après, en fonction du bois dont chacun est fait (*dans le sein de ma mère déjà Tu me connaissais*), sa grâce ou son charisme ou son don ou son talent spirituel, donc bien incarné : il n'y a plus qu'à dérouler la liste, sachant qu'elle ne met personne sur le côté. Dans l'Église, tout le monde devrait avoir une place active, personne ne devrait simplement consommer...

Évangile selon saint Jean (2, 1-11)

Il y avait un mariage à Cana en Galilée. La mère de Jésus était là. Jésus aussi avait été invité au repas de noces avec ses disciples. Or, on manqua de vin ; la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin. » Jésus lui répond : « Femme, que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue. » Sa mère dit aux serveurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Or, il y avait là six cuves de pierre pour les ablutions rituelles des Juifs ; chacune contenait environ cent litres. Jésus dit aux serveurs : « Remplissez d'eau les cuves. » Et ils les remplirent jusqu'au bord. Il leur dit : « Maintenant, puisez, et portez-en au maître du repas. » Ils lui en portèrent. Le maître du repas goûta l'eau changée en vin. Il ne savait pas d'où venait ce vin, mais les serveurs le savaient, eux qui avaient puisé l'eau. Alors le maître du repas interpelle le marié et lui dit : « Tout le monde sert le bon vin en premier, et, lorsque les gens ont bien bu, on apporte le moins bon. Mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant. » Tel fut le commencement des signes que Jésus accomplit. C'était à Cana en Galilée. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

Que Jésus vienne à la noce est déjà en soi un signe. Il aurait pu faire pour l'occasion profession d'eunuquisme... de je ne sais quel catharisme. Il n'aurait pas été le Verbe fait chair. Le mariage est à tous égards inaugural, et le mariage du Verbe avec la nature humaine vient qualifier le mariage entre un homme et une femme (et tant pis pour les heurs et malheurs de la future vie conjugale, à cause de la dureté des cœurs — car si tout au long de la vie, nous n'étions que tendresse...), qui devient à son

tour image et même esquisse de l'amour éternel. Ensuite, Jésus va en quelque sorte « sauver » ce mariage, le prendre en charge, puisqu'il va le pourvoir en grand cru classé. *Levant les yeux au ciel, il les bénit...* On pense déjà à quelque chose d'eucharistique. Vin des noces de l'Agneau. *Ceci est mon sang, versé pour vous...* Jean ici parle de gloire. *C'est pour que la gloire de Dieu soit manifestée* (la mort de Lazare). Le signe de Cana est un signe saturé ! Mais revenons au début, à ce qui se passe entre Marie et Jésus. Elle dit simplement à Jésus qu'ils n'ont plus de vin. Marie est donc au courant, mais pas son fils. Elle est embêtée pour cette fin de fête qui tourne à la panne sèche. Mariage d'un cousin, d'un voisin ? Elle aurait pu ne rien lui dire, pensant que ce fils spécial était au dessus de ce genre de contingence ; mais non ! Elle lui en parle, comme d'une chose concrète de la vie, avec son importance propre. Peut-être pas, certainement pas pour lui demander de faire un miracle. En fait, c'est la réponse inattendue de Jésus qui déclenche tout et laisse penser à Marie qu'il va se passer quelque chose, qu'IL va faire quelque chose. Il ne lui répond pas : « Oui, Maman, c'est bien ennuyeux ! », mais *Femme...* et : *Que me veux-tu ?* C'est donc qu'elle lui demandait (de faire) quelque chose ? Eh bien oui, désormais, c'est le sens que ce met à prendre la remarque initiale. Jésus n'est pas très gentil, pas très aimable avec sa mère. Il prend une terrible distance : de quelle hauteur, de quel lieu, de quelle place soudain se met-il à parler ? C'est cela qui doit ébranler sa mère. Je crois qu'à chaque fois qu'il parle de son point de vue de (Fils de) Dieu, il dit *femme*. À Jean sur la croix. Comment l'aurait-il dit dans notre langue française ? Peut-être pas *Madame...* Le paradoxe est que cette soudaine distance n'est pas là pour refuser, mais pour préparer la signification de la réponse, et Marie comprend cela, puisqu'elle dit aux serveurs : *faites tout ce qu'il vous dira*. C'est donc que son heure est bien venue ! Elle n'était pas encore venue un instant auparavant. Mais Jésus a déjà des disciples et ne cesse de proclamer : *l'heure vient, et c'est maintenant...* Marie a certainement raconté plein de choses à Luc et à Jean. Plein de confidences sur Jésus, comme l'épisode du Temple à douze ans. Quand Jésus répond au serviteurs : *remplissez les cuves d'eau* (ce qui est un travail !), On peut dire que « c'est fait », que le signe est en train de s'accomplir. Le signe de ce que Lui, Jésus, est. Les serveurs s'en souviendront toute leur vie, de cette noce.

3ème dimanche du Temps Ordinaire (24 janvier)

Livre de Néhémie (8, 1-4a.5-6.8-10)

Quand arriva la fête du septième mois, tout le peuple se rassembla comme un seul homme sur la place située devant la Porte des eaux. On demanda au scribe Esdras d'apporter le livre de la loi de Moïse, que le Seigneur avait donnée à Israël. Alors le prêtre Esdras apporta la Loi en

présence de l'assemblée, composée des hommes, des femmes, et de tous les enfants en âge de comprendre. C'était le premier jour du septième mois. Esdras, tourné vers la place de la Porte des eaux, fit la lecture dans le livre, depuis le lever du jour jusqu'à midi, en présence des hommes, des femmes, et de tous les enfants en âge de comprendre : tout le peuple écoutait la lecture de la Loi. Le scribe Esdras se tenait sur une tribune de bois, construite tout exprès. Esdras ouvrit le livre ; tout le peuple le voyait, car il dominait l'assemblée. Quand il ouvrit le livre, tout le monde se mit debout. Alors Esdras bénit le Seigneur, le Dieu très grand, et tout le peuple, levant les mains, répondit : « Amen ! Amen ! » Puis ils s'inclinèrent et se prosternèrent devant le Seigneur, le visage contre terre. Esdras lisait un passage dans le livre de la loi de Dieu, puis les lévites traduisaient, donnaient le sens, et l'on pouvait comprendre. Néhémie le gouverneur, Esdras qui était prêtre et scribe, et les lévites qui donnaient les explications, dirent à tout le peuple : « Ce jour est consacré au Seigneur votre Dieu ! Ne prenez pas le deuil, ne pleurez pas ! » Car ils pleuraient tous en entendant les paroles de la Loi. Esdras leur dit encore : « Allez, mangez des viandes savoureuses, buvez des boissons aromatisées, et envoyez une part à celui qui n'a rien de prêt. Car ce jour est consacré à notre Dieu ! Ne vous affligez pas : la joie du Seigneur est votre rempart ! »

L'un des grands textes dont on se souvient toujours, qui soude un peuple, qui le bouleverse : c'est l'émotion qui domine en effet, en ce jour de fête. Car ce n'est pas la pure obéissance à une loi qui importe, mais l'amour de cette Loi, et c'est pourquoi le dernier mot que prononce Esdras, le mot de la fin, pour renvoyer les gens, c'est le mot joie, et non pas n'importe quelle joie, mais la joie de Dieu, celle qui vient de Dieu, que Dieu donne en donnant la Loi. Ce devrait donc être une Loi de joie. Tu aimeras ton Dieu : joie. Tu ne tueras pas : joie. Tu ne convoiteras pas : joie. Car en effet, on voit bien que c'est une loi de vie et non de mort. C'est la Loi de l'Autre. On pourrait presque dire qu'elle se révèle dans les interstices, ici dans la simple incise d'Esdras : *envoyez une part à celui qui n'a rien*. La joie ici s'oppose profondément à la jouissance dionysiaque, à l'excitation autoérotique, panique. C'est pourquoi on peut comprendre que la Loi soude le peuple à jamais ; même si ce peuple se divise, demeure au fond de chacun cet attachement passionné à la Loi qui fait l'identité irrémédiable du peuple juif. Même si en même temps cet attachement le conduit à un enfermement, le jour où il se révèle que l'autre, c'est aussi l'autre, le non juif.

Psautier 18, 8, 9, 10, 15

*La loi du Seigneur est parfaite,
qui redonne vie ;
la charte du Seigneur est sûre,*

qui rend sages les simples.

*Les préceptes du Seigneur sont droits,
ils réjouissent le cœur ;
le commandement du Seigneur est limpide,
il clarifie le regard.*

*La crainte qu'il inspire est pure,
elle est là pour toujours ;
les décisions du Seigneur sont justes
et vraiment équitables.*

*Accueille les paroles de ma bouche,
le murmure de mon cœur ;
qu'ils parviennent devant toi,
Seigneur, mon rocher, mon défenseur !*

La Loi se révèle comme une Loi profondément personnelle et pas seulement sociale, collective et abstraite. Elle est quelque chose à vivre, et donc elle doit venir creuser sa place au fond du cœur. Ce qui montre qu'elle n'est pas qu'une loi, qu'elle est plus qu'une loi, c'est qu'elle a la valeur d'une sagesse, et d'une sagesse non réservée aux « sages » au sens des savants, mais d'une sagesse de la plus pure simplicité humaine. Tu ne tueras pas est compréhensible universellement, sans culture particulière, dès lors que l'on possède le langage. La Loi est pour tout être humain parlant, pour tout parlêtre. Et contrairement au discours nietzschéen, elle est du côté de la vie (pas exactement la même définition de la vie, un peu moins biologisante...), même si ensuite les humains s'ingénient à en faire un outil de mort, d'étouffement, pour conforter leurs névroses et leur volonté d'emprise sur autrui. Il y a donc un mauvais destin de la loi, en particulier sur le mode religieux, mais quand il n'y a plus de religion, on voit bien que c'est l'homme et non « la religion » qui est à l'œuvre dans la perversion de la loi, de son usage mortel, étouffant, sans joie. C'est pourquoi Jésus ajoutera : si tu veux... Mais dès l'Exode je crois, on trouve ces textes qui disent : à toi de choisir, à toi de te tourner du côté de la vie ou du côté de la mort. Mais la vie n'est pas qu'un entrechoc cellulaire. La vie est relation entre des personnes, ce qui est bien plus compliqué, et c'est pourquoi la question de la Loi se pose, mais elle ne surgit que à partir de la question de l'autre, de la rencontre, de la relation, du désir, de l'amour. Car s'il n'y avait que des pulsions, il n'y aurait rien d'autre que le règne animal, qui n'a pas besoin de loi. Le règne animal n'est pas problématique. Le nôtre, oui. Quelle drôle de Loi qui dit essentiellement : *Tu aimeras...* Car les propositions négatives (Tu ne... pas) en découlent évidemment, et non l'inverse. D'où le sort qu'il faut faire à cette fameuse crainte qui ici est « pure », limpide, réjouissante ! Paradoxe extrême. C'est le vif sentiment que *je ne dois pas...* si je veux

rester dans la joie, la joie vraie, du côté de la vie. La seule crainte que je ne dois pas perdre, c'est celle de ne pas faire attention à l'autre, d'oublier de lui porter une part du festin s'il n'a rien de prêt.

Première lettre de Paul au Corinthiens (12, 12-30)

Prenons une comparaison : notre corps forme un tout, il a pourtant plusieurs membres ; et tous les membres, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps. Il en est ainsi pour le Christ. Tous, Juifs ou païens, esclaves ou hommes libres, nous avons été baptisés dans l'unique Esprit pour former un seul corps. Tous nous avons été désaltérés par l'unique Esprit. Le corps humain se compose de plusieurs membres, et non pas d'un seul. Le pied aura beau dire : « Je ne suis pas la main, donc je ne fais pas partie du corps », il fait toujours partie du corps. L'oreille aura beau dire : « Je ne suis pas l'œil, donc je ne fais pas partie du corps », elle fait toujours partie du corps. Si, dans le corps, il n'y avait que les yeux, comment pourrait-on entendre ? S'il n'y avait que les oreilles, comment pourrait-on sentir les odeurs ? Mais, dans le corps, Dieu a disposé les différents membres comme il l'a voulu. S'il n'y en avait qu'un seul, comment cela ferait-il un corps ? Il y a donc à la fois plusieurs membres, et un seul corps. L'œil ne peut pas dire à la main : « Je n'ai pas besoin de toi » ; la tête ne peut pas dire aux pieds : « Je n'ai pas besoin de vous ». Bien plus, les parties du corps qui paraissent les plus délicates sont indispensables. Et celles qui passent pour les moins respectables, nous les traitons avec le plus de respect ; celles qui sont moins décentes, nous les traitons plus décemment ; pour celles qui sont décentes, ce n'est pas nécessaire. Dieu a organisé le corps de telle façon qu'on porte plus de respect à ce qui en est le plus dépourvu : il a voulu qu'il n'y ait pas de division dans le corps, mais que les différents membres aient tous le souci les uns des autres. Si un membre souffre, tous les membres partagent sa souffrance ; si un membre est à l'honneur, tous partagent sa joie. Or, vous êtes le corps du Christ et, chacun pour votre part, vous êtes les membres de ce corps. Parmi ceux que Dieu a placés ainsi dans l'Église, il y a premièrement des apôtres, deuxièmement des prophètes, troisièmement ceux qui sont chargés d'enseigner, puis ceux qui font des miracles, ceux qui ont le don de guérir, ceux qui ont la charge d'assister leurs frères ou de les guider, ceux qui disent des paroles mystérieuses. Tout le monde évidemment n'est pas apôtre, tout le monde n'est pas prophète, ni chargé d'enseigner ; tout le monde n'a pas à faire des miracles, à guérir, à dire des paroles mystérieuses, ou à les interpréter.

Professeur Paul, tu nous fais un cours très bien. Que nous avons besoin d'entendre, même si c'est assez évident, ce que tu nous dis. Sauf peut-être à y regarder d'un peu près. La dispute des organes n'est pas nouvelle. Les vieux Romains l'avaient déjà inventée, et plus tard c'est un banal

motif stoïcien. C'est un peu plus nouveau (je crois) lorsqu'il est question des parties indécentes. Mais d'abord, des plus délicates, faibles, fragiles. Elles ne sont pas moins nécessaires, indispensables. Ainsi entre nous : le pauvre, la femme de ménage, le SDF, comme on a pris l'habitude de la nommer par un sigle. Et les parties honteuses ? Les porteuses de nos pulsions ? On sait bien que sans elles l'espèce disparaîtrait et c'est peut-être cela même, cet enjeu si terriblement vital, qui les rend si dangereuses, si lourdes à porter, et en même temps si obsédantes, si préoccupantes, et si violentes. Paul a enchaîné de fragile à honteuse. Il n'y a pas que les esclaves ; il y a tous les fragiles, ceux qu'il faut porter, ceux qui sont tombés. Il n'est pas question des pécheurs mais peut-être encore des impurs, des publicains. Nous côtoyons le péché, certainement. Paul ne dit pas qu'il faut prendre soin des pécheurs publics. En d'autres endroits, il les dénoncerait plutôt avec violence. Ou plutôt la complaisance, la compromission avec eux, la tolérance du péché dans la communauté. Mais ce n'est pas si contradictoire. Paul n'est pas Jésus, mais il y a tous les Zachée et les Samaritains du monde, et même les Madeleine. Jusque dans la communauté de Corinthe, inévitablement, car tant de « convertis » n'ont pas vraiment changé de vie. De ceux qui nous font honte, il faut prendre doublement soin. Et si je me fais honte à moi-même, si je suis un membre honteux de la communauté, je dois prendre doublement soin de moi, autrement dit de ma conversion... mais aussi faire appel à la communauté, qu'elle me soigne, prenne soin de moi (c'est bien le sacrement de la réconciliation comme sacrement des malades, des malades de péché). J'arrête là mon commentaire.

Commencement de l'Évangile selon saint Luc (1, 1-4; 4, 14-21)

Plusieurs ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, tels que nous les ont transmis ceux qui, dès le début, furent les témoins oculaires et sont devenus les serviteurs de la Parole. C'est pourquoi j'ai décidé, moi aussi, après m'être informé soigneusement de tout depuis les origines, d'en écrire pour toi, cher Théophile, un exposé suivi, afin que tu te rendes bien compte de la solidité des enseignements que tu as reçus. Lorsque Jésus, avec la puissance de l'Esprit, revint en Galilée, sa renommée se répandit dans toute la région. Il enseignait dans les synagogues des Juifs, et tout le monde faisait son éloge. Il vint à Nazareth, où il avait grandi. Comme il en avait l'habitude, il entra dans la synagogue le jour du sabbat, et il se leva pour faire la lecture. On lui présenta le livre du prophète Isaïe. Il ouvrit le livre et trouva le passage où il est écrit : « L'Esprit du Seigneur est sur moi parce que le Seigneur m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, annoncer aux prisonniers qu'ils sont libres, et aux aveugles qu'ils verront la lumière, apporter aux opprimés la libération, annoncer une année de bienfaits accordée par le Seigneur ».

Jésus referma le livre, le rendit au servent et s'assit. Tous, dans la synagogue, avaient les yeux fixés sur lui. Alors il se mit à leur dire : « Cette parole de l'Écriture, que vous venez d'entendre, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit. »

Les liturgistes qui ont découpé le texte ont bien vu que le retour en Galilée, le saut au chapitre IV, est inaugural. La clé est le mot *aujourd'hui*. D'où l'intérêt de nous rappeler la phrase d'introduction de Luc s'adressant à toi, cher ami de Dieu. Car bien entendu, Luc n'a pas écrit tout un livre pour une seule personne réelle, mais pour chaque *ami de Dieu*. Dans la synagogue de Nazareth, Jésus est solennel. Le moment n'est pas à la Loi mais à la prophétie, à l'histoire, à l'événement, au surgissement, à la vie, à ce qui arrive, et Jésus prononce le mot *accomplissement*. Accomplissement des Écritures. Accomplissement réel, présent, au présent, actuel, bien là : Lui. Je suis venu pour accomplir.

4ème dimanche du Temps Ordinaire (31 janvier)

Livre de Jérémie (1, 4-5.17-19)

Le Seigneur m'adressa la parole et me dit : « Avant même de te former dans le sein de ta mère, je te connaissais ; avant que tu viennes au jour, je t'ai consacré ; je fais de toi un prophète pour les peuples. » Lève-toi, tu prononceras contre eux tout ce que je t'ordonnerai. Ne tremble pas devant eux, sinon, c'est moi qui te ferai trembler devant eux. Moi, je fais de toi aujourd'hui une ville fortifiée, une colonne de fer, un rempart de bronze, pour faire face à tout le pays, aux rois de Juda et à ses chefs, à ses prêtres et à tout le peuple. Ils te combattront, mais ils ne pourront rien contre toi, car je suis avec toi pour te délivrer. Parole du Seigneur. »

Le dimanche a beau être ordinaire, les textes ne le sont pas. Mais lesquels le sont ? Ceux-ci ne le sont vraiment pas ! Ils revêtent un caractère magnifiquement inaugural et fondateur. Comment comprendre la prédestination, je dirais le sentiment de prédestination de Jérémie ? La prédestination n'est pas un destin mais un appel, une vocation. Avant tout destin, je suis pré-défini au Salut, à ce à quoi je suis appelé. À moi d'y répondre, de ne pas fuir. Si je fuis, je suis mal ! Je me mets en porte-à-faux avec moi-même, je ne correspond plus à ce qui m'accomplit effectivement, à mon essence entéléchique. C'est cela qui est essentiel, et qui me fait échapper au « nihilisme » : c'est que je suis fait en vue de... en vue de Dieu, d'autrui, de moi-même, d'une vie accomplie, d'un *télos* et d'un *eschaton*. C'est le sentiment, ou plutôt la disposition, l'*habitus* que donne la foi. Cela signifie que la foi produit l'espérance, puisqu'en elle s'inscrit sa *fin*. Donc Jérémie, à raison même de sa foi, se sait

prédéstiné, se découvre prédestiné à ce qui remue en lui, cette Parole de Dieu qui l'habite. Et il tremblerait de trembler devant sa mission. Aussi, au contraire, ressent-il en lui la force invincible de Dieu lui-même.

Psaume 70, 5-6ab, 7-8, 15ab.17, 19.6c

*Seigneur mon Dieu, tu es mon espérance,
mon appui dès ma jeunesse.
Toi, mon soutien dès avant ma naissance,
tu m'as choisi dès le ventre de ma mère*

*Pour beaucoup, je fus comme un prodige ;
tu as été mon secours et ma force.
Je n'avais que ta louange à la bouche,
tout le jour, ta splendeur.*

*Ma bouche annonce tout le jour
tes actes de justice et de salut.
Mon Dieu, tu m'as instruit dès ma jeunesse,
et jusqu'ici, j'ai proclamé tes merveilles.*

*Si haute est ta justice, mon Dieu,
toi qui as fait de grandes choses :
Dieu, qui donc est comme toi ?
tu seras ma louange toujours !*

Qui est l'auteur de ce psaume-ci, précisément de celui-ci ? De quelqu'un qui parle comme un prophète, qui est un prophète. Il en résulte un sentiment de soi exceptionnel : *Pour beaucoup, je fus comme un prodige*. Et pourquoi ? Parce qu'au milieu des gens, *je n'avais que Ta louange à la bouche* ! Ce que fait Dieu étant au-delà de toute compréhension, par sa grandeur, sa "droitesse", sa beauté, qu'il n'y a même plus lieu d'entrer en procès avec Dieu. Je ne comprends pas l'insondable mystère de la Création, mais je sais que tout cela est BON. Donc même le mal, si Dieu le permet, c'est que cela a un sens. Au fond, si je réussis à rationaliser la question du mal (et j'y parviens à partir du raisonnement des Pères sur l'inachèvement de la Création, la nécessaire possibilité du mal pour la liberté, la nécessaire passibilité de la créature pour pouvoir être touchée, la nécessaire remise de la Création entre nos mains pour l'achever dans le sens de la *bonitas* et non de la malignité. Tout faire avec amour, c'est tout ce qui nous est demandé — et j'en suis loin !

Première lettre de Paul aux Corinthiens (12, 31; 13, 1-13)

Parmi les dons de Dieu, vous cherchez à obtenir ce qu'il y a de meilleur. Eh bien, je vais vous indiquer une voie supérieure à toutes les autres : J'aurais beau parler toutes les langues de la terre et du ciel, si je n'ai pas la charité, s'il me manque l'amour, je ne suis qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante. J'aurais beau être prophète, avoir toute la science des mystères et toute la connaissance de Dieu, et toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien. J'aurais beau distribuer toute ma fortune aux affamés, j'aurais beau me faire brûler vif, s'il me manque l'amour, cela ne me sert à rien.

L'amour prend patience ; l'amour rend service ; l'amour ne jalouse pas ; il ne se vante pas, ne se gonfle pas d'orgueil ; il ne fait rien de malhonnête ; il ne cherche pas son intérêt ; il ne s'emporte pas ; il n'entretient pas de rancune ; il ne se réjouit pas de ce qui est mal, mais il trouve sa joie dans ce qui est vrai ; il supporte tout, il fait confiance en tout, il espère tout, il endure tout. L'amour ne passera jamais.

Un jour, les prophéties disparaîtront, le don des langues cessera, la connaissance que nous avons de Dieu disparaîtra. En effet, notre connaissance est partielle, nos prophéties sont partielles. Quand viendra l'achèvement, ce qui est partiel disparaîtra. Quand j'étais un enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant. Maintenant que je suis un homme, j'ai fait disparaître ce qui faisait de moi un enfant. Nous voyons actuellement une image obscure dans un miroir ; ce jour-là, nous verrons face à face. Actuellement ma connaissance est partielle ; ce jour-là, je connaîtrai vraiment, comme Dieu m'a connu. Ce qui demeure aujourd'hui, c'est la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus grande des trois, c'est la charité.

N'est-ce pas le plus beau, l'un des plus beaux textes de Paul ? Celui où le christianisme se déclare le plus admirablement. L'amour est déjà présent, fortement présent dans la vieille bible, la *vetera*. Mais dans le vieux Testament, la foi et l'espérance sont premiers. L'amour (c'est normal !) vient essentiellement de Dieu et nous, nous le recevons sans trop savoir ce que c'est. Nous recevons l'ordre d'aimer : Tu aimeras... Mais il n'est pas dit ce que c'est que l'amour. Dans la Nouveauté du Christ, c'est ce qu'est l'Amour qui est révélé. Mystère resté caché par le mur de séparation. Les prophètes ouvraient bien la foi au monde entier, mais de manière quelque peu eschatologique. Aujourd'hui, c'est accompli ; la « religion » n'est plus attachée à une nation particulière, elle n'a plus de lieu. Ni sang ni sol. Elle est entièrement libre. Alors devenir le prochain de qui que ce soit, de son ennemi, comprendre le caractère absolu de l'Amour (inconditionné), tout cela devient possible grâce à et dans l'Amour en personne, car Lui seul a rendu l'Amour représentable, puisqu'il s'est fait amour en chair et en sang, que l'Amour s'est fait chair

et sang. L'amour donne tout. Moi je ne donne pas tout, mais je reçois tout de Celui qui donne tout, et c'est pourquoi je suis *appelé* à tout donner. C'est ainsi seulement que ma nature humaine, c'est à dire spirituelle, et pas simplement "naturelle", peut s'accomplir, mais je sais aussi que son *télos* ne s'accomplira que dans son *eschaton*, c'est à dire dans l'altérité, dans l'Autre, dont seulement l'altérité divine, mais l'altérité qui englobe tous les autres, le monde entier.

L'amour, le seul absolu, relativise tout, y compris la foi et l'espérance, puisque ces derniers n'existent que dans ma condition d'inachèvement. Mais quand je verrai Dieu, quand je vivrai en Lui et de Lui, alors il n'y aura plus que l'Amour *che move il sole e l'altre stelle*.

Évangile selon saint Luc (4, 21-30)

Dans la synagogue de Nazareth, après la lecture du livre d'Isaïe, Jésus déclara : « Cette parole de l'Écriture que vous venez d'entendre, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit. » Tous lui rendaient témoignage ; et ils s'étonnaient du message de grâce qui sortait de sa bouche. Ils se demandaient : « N'est-ce pas là le fils de Joseph ? » Mais il leur dit : « Sûrement vous allez me citer le dicton : 'Médecin, guéris-toi toi-même. Nous avons appris tout ce qui s'est passé à Capharnaïm : fais donc de même ici dans ton pays !' » Puis il ajouta : « Amen, je vous le dis : aucun prophète n'est bien accueilli dans son pays. En toute vérité, je vous le déclare : Au temps du prophète Élie, lorsque la sécheresse et la famine ont sévi pendant trois ans et demi, il y avait beaucoup de veuves en Israël ; pourtant Élie n'a été envoyé vers aucune d'entre elles, mais bien à une veuve étrangère, de la ville de Sarepta, dans le pays de Sidon. Au temps du prophète Élisée, il y avait beaucoup de lépreux en Israël ; pourtant aucun d'eux n'a été purifié, mais bien Naaman, un Syrien. » A ces mots, dans la synagogue, tous devinrent furieux. Ils se levèrent, poussèrent Jésus hors de la ville, et le menèrent jusqu'à un escarpement de la colline où la ville est construite, pour le précipiter en bas. Mais lui, passant au milieu d'eux, allait son chemin.

Jésus l'a vraiment fait exprès. Il a cherché et il a trouvé. Il a fait exprès de les rendre furieux, de les tester, et ils n'ont pas résisté au test. Mais Nazareth est déjà la figure de tout Israël, et Israël, celle du monde entier. C'est par nos péchés que nous l'avons tué. Car au départ, les Nazaréens ne sont pas si mal disposés, mais de manière si humaine, tellement trop humaine ! Ils lui rendent témoignage, ils s'extasient : le fils de Joseph fait parler de lui. Il est passé du côté des *rabbi*. Il y a de quoi être fier. Mais Jésus piétine allègrement tous ces prestiges ; il faut qu'il ressorte dépouillé de tels oripeaux. Il attaque donc de front, avec le maximum d'ironie. Cela montre que l'amour n'est pas *gentil*. Une fois leur vanité mise à nue, les citoyens de Nazareth montrent leur fond de haine, dès lors

que Jésus ne leur a fait aucune déclaration d’amour. On t’aime si tu nous aimes, et si tu nous fais un cadeau. Vous n’aurez rien, répond Jésus. Il sait qu’il va les rendre furieux. Ils poussent Jésus pour le précipiter dans le vide. Jésus se laisse faire jusque là, mais in extremis, il passe au milieu d’eux et va son chemin. L’imparfait de la traduction m’a gêné dans un premier temps, et puis les tentatives de faire varier les temps m’ont ramené à cet imparfait qui donne vraiment le sentiment de voir Jésus glisser entre leurs doigts, leur échapper : il passa au milieu d’eux, allant son chemin ; mais aussi, avec allait, la durée légère et en train de s’accomplir de ce mouvement d’aller son chemin.

Présentation du Seigneur au Temple (Mardi 2 février)

Livre de Malachie (Ml 3, 1-4)

Ainsi parle le Seigneur Dieu : Voici que j'envoie mon Messager pour qu'il prépare le chemin devant moi ; et soudain viendra dans son Temple le Seigneur que vous cherchez. Le Messager de l'Alliance que vous désirez, le voici qui vient, dit le Seigneur de l'univers.

Qui pourra soutenir le jour de sa venue ? Qui pourra rester debout lorsqu'il se montrera ? Car il est pareil au feu du fondeur, pareil à la lessive des blanchisseurs. Il s'installera pour fondre et purifier. Il purifiera les fils de Lévi, il les affinera comme l'or et l'argent : ainsi pourront-ils, aux yeux du Seigneur, présenter l'offrande en toute justice. Alors, l'offrande de Juda et de Jérusalem sera bien accueillie du Seigneur, comme il en fut aux jours anciens, dans les années d'autrefois.

Viendra-t-il comme une nuée ? Comment comprendre ce genre de prophétie, pour un Juif ? Le sens spirituel est patent : Dieu seul peut nous purifier, au-delà du rituel indéfiniment répété. Dieu seul peut purifier le cœur, ce qui veut dire résoudre le mal qui n’est pas une fatalité mais un mystère d’iniquité pas naturel, qui nous habite, nous traverse, voire trouve sa source en nous. Les autres religions peuvent bien constater le mal dans le monde, inventer des rituels de purification, Dieu seul, l’Unique, peut sauver, donner une réponse à la question. Sur l’idée d’une chute originelle, voir ce que dit Bottéro de Sumer. Dans l’oracle de Malachie, ils sont deux : le Seigneur, et le Messager, mais le Messager a tout de Dieu même, car qui pourra soutenir sa venue ? .

Psaume 24, 7.8.9.10

*Portes, levez vos frontons,
élevez-vous, portes éternelles :
qu'il entre, le roi de gloire !*

*Qui est ce roi de gloire ?
C'est le Seigneur, le fort, le vaillant,
le Seigneur, le vaillant des combats.*

*Portes, levez vos frontons,
levez-les, portes éternelles :
qu'il entre, le roi de gloire !*

*Qui donc est ce roi de gloire ?
C'est le Seigneur, Dieu de l'univers ;
c'est lui, le roi de gloire.*

Dans la cité, dans le Temple entre le Seigneur lui-même ; moment d’exaltation sans mesure. Dans la réalisation effective, un tout petit enfant, incognito, sauf de la part de ces deux âmes de prophètes, Anne et Syméon. La gloire devient invisible. Ici, tout est visibilité. Portes éternelles : pas de plus belle hyperbole — mais alors, la vie éternelle serait-elle, elle aussi, une aussi illusoire que magnifique hyperbole ? Ce serait le cas si la gloire du Verbe n’était pas venue dans la finitude et l’obscurité du petit enfant, d’un Jésus de chair dont « plus de cinq-cents frères » ont été témoins.

Évangile selon saint Luc (2, 22-40)

Quand arriva le jour fixé par la loi de Moïse pour la purification, les parents de Jésus le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon ce qui est écrit dans la Loi : Tout premier-né de sexe masculin sera consacré au Seigneur. Ils venaient aussi présenter en offrande le sacrifice prescrit par la loi du Seigneur : un couple de tourterelles ou deux petites colombes.

Or, il y avait à Jérusalem un homme appelé Syméon. C'était un homme juste et religieux, qui attendait la Consolation d'Israël, et l'Esprit Saint était sur lui. L'Esprit lui avait révélé qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Messie du Seigneur. Poussé par l'Esprit, Syméon vint au Temple. Les parents y entraient avec l'enfant Jésus pour accomplir les rites de la Loi qui le concernaient. Syméon prit l'enfant dans ses bras, et il bénit Dieu en disant : « Maintenant, ô Maître, tu peux laisser ton serviteur s'en aller dans la paix, selon ta parole. Car mes yeux ont vu ton Salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples : lumière pour éclairer les nations païennes et gloire d'Israël ton peuple. »

Le père et la mère de l'enfant s'étonnaient de ce qu'on disait de lui. Syméon les bénit, puis il dit à Marie sa mère : « Vois, ton fils qui est là provoquera la chute et le relèvement de beaucoup en Israël. Il sera un signe de division. - Et toi-même, ton cœur sera transpercé par une épée. - Ainsi seront dévoilées les pensées secrètes d'un grand nombre. »

Il y avait là une femme qui était prophète, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Demeurée veuve après sept ans de mariage, elle avait atteint l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle ne s'éloignait pas du Temple, servant Dieu jour et nuit dans le jeûne et la prière. S'approchant d'eux à ce moment, elle proclamait les louanges de Dieu et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem. Lorsqu'ils eurent accompli tout ce que prescrivait la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, dans leur ville de Nazareth. L'enfant grandissait et se fortifiait, tout rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui.

Présentation au Temple, consécration du fils premier né, purification rituelle de la mère. Symboliquement, c'est un couple (tourterelles, colombes) dont la vie rachète celle de l'enfant. Ce sont donc les parents qui viennent signifier ensemble, l'homme et la femme, leur propre sacrifice. Contre la vie de l'enfant. Le rituel est respecté, et cela prend cinq lignes. En revanche, l'événement qui surgit, celui des paroles prophétiques, prend la page entière. C'est elle qui donne la signification de ce qui, sinon, ne serait qu'une formalité, même pieuse (j'exagère un peu, car on peu accomplir un rite avec foi). Cette Présentation est une autre Épiphanie. À chaque fois, celle-ci est double : les mages passent par Jérusalem et cherchent le Roi d'Israël ; Syméon et la fille de Phanuel (car ils ne peuvent que dire la même chose !) disent : Lumière des nations et gloire d'Israël. Même articulation du Salut universel par la médiation de cet obscur petit peuple, issu de tout ce monde sémitique, akkadien, si divers. Il y en a même deux qui se réclament d'Abraham ! La prière de Syméon est celle que je voudrais pouvoir réciter au moment de ma mort : Lumière et Gloire ; l'une qui fait la gloire de l'autre. Et puis Luc s'est intéressé à Anne fille de Phanuel (pour être cité, il fallait qu'il fût assez connu de ses lecteurs). Ce qu'il en dit en fait un saint témoin de l'événement : ce n'est pas n'importe quel enfant que l'on est venu présenter, mais bien le Messie, si bien que les paradoxes s'installent de plus en plus : obscurité et gloire vont de pair.

5ème dimanche du Temps Ordinaire (7 février)

Lecture du livre d'Isaïe (6, 1-2a.3-8)

L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur qui siégeait sur un trône très élevé ; les pans de son manteau remplissaient le Temple. Des séraphins se tenaient au-dessus de lui. Ils avaient chacun six ailes : deux pour se couvrir le visage, deux pour se couvrir les pieds, et deux pour voler. Ils se criaient l'un à l'autre : « Saint ! Saint ! Saint, le Seigneur, Dieu de l'univers. Toute la terre est remplie de sa gloire. » Les pivots des portes se mirent à trembler à la voix de celui qui criait, et le Temple se remplit de fumée. Je dis alors : « Malheur à moi, je suis perdu, car je suis

un homme aux lèvres impures, j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres impures, et mes yeux ont vu le Roi, le Seigneur de l'univers ! » L'un des séraphins vola vers moi, tenant un charbon ardent qu'il avait pris avec des pincettes sur l'autel. Il l'approcha de ma bouche et dit : « Ceci a touché tes lèvres, et maintenant ta faute est enlevée, ton péché est pardonné. » J'entendis alors la voix du Seigneur qui disait : « Qui enverrai-je, qui sera notre messager ? » Et j'ai répondu : « Moi, je serai ton messager : envoie-moi. »

Les contemporains d'Isaïe ne se demandaient pas si le prophète avait eu une « vraie » vision, s'il avait vraiment vu ce qu'il disait, ou si sa vision était « symbolique », car d'emblée ils adhéraient au *sens*, se situaient dans le registre du sens porté par cette parole qui disait Dieu et une vocation à prophétiser, autrement dit à se faire, à être fait le porte-voix de Dieu le Seigneur de l'Univers. Cette vision est datée, car elle s'inscrit et dans l'histoire spirituelle personnelle d'Isaïe, et dans l'histoire du peuple d'Israël. La vision et d'autant plus symbolique qu'elle ne provoque pas la mort de l'homme, elle n'est pas un face à face. Pourtant, elle *évoque* le face à face et donc il dit bien : « Malheur à moi, je suis perdu, mes yeux ont vu... » Le face à face est donc bien signifié. Homme, peuple aux lèvres impures. Face à la condamnation, le charbon ardent vient purifier et par suite légitimer et introniser le prophète qui est comme la bouche du et pour le peuple, la parole étant celle de Dieu : mais pour la prononcer, il faut être pur ! L'impur ne peut être purifié que par une brûlure. Dieu alors se contente de poser la question : « Qui... ? » Et c'est l'homme qui dit : « Me voici ! ». La scène est donc la mise en scène de la vocation, de l'intronisation du prophète. De sa bouche peut vraiment sortir, désormais, la Parole de Dieu. Les séraphins se couvrent le visage et les pieds en signe d'adoration devant la transcendance de Dieu. Ils ne sont plus qu'*aériens*. Célestes, ce qui n'est pas indigne du Dieu du Ciel.

Psautre 137, 1-2a, 2bc-3, 4-5, 7c-8

*De tout mon cœur, Seigneur, je te rends grâce :
tu as entendu les paroles de ma bouche.
Je te chante en présence des anges,
vers ton temple sacré, je me prosterne.*

*Je rends grâce à ton nom pour ton amour et ta vérité,
car tu élèves, au-dessus de tout, ton nom et ta parole.
Le jour où tu répondis à mon appel,
tu fis grandir en mon âme la force.*

*Tous les rois de la terre te rendent grâce
quand ils entendent les paroles de ta bouche.
Ils chantent les chemins du Seigneur :*

« Qu'elle est grande, la gloire du Seigneur ! »

*Si je marche au milieu des angoisses, tu me fais vivre,
ta main s'abat sur mes ennemis en colère.
Ta droite me rend vainqueur.*

Le Seigneur fait tout pour moi !

Seigneur, éternel est ton amour : n'arrête pas l'œuvre de tes mains.

Ce que signifient les anges : la présence divine. Le mouvement vers Dieu, le mouvement d'action de grâce n'est pas vain, ne tombe pas dans le vide : « Tu as entendu... Tu as répondu... » De Toi émanent Amour et Vérité : c'est cela, ton Nom qui est ta Présence (c'est elle qui fait « grandir ma force », c'est ce que je ressens alors, dit le psalmiste. La force est intérieure : se savoir, se sentir aimé, c'est cela qui fait grandir la force ; c'est donc l'écoute et la réponse divine qui...) Il y a le Nom, qui est la présence de Celui qui est au-delà de toute présence, et il y a la Parole. La parole de Dieu n'est pas comme un oracle pythique. Elle provient d'un JE en personne : il a un nom. La double présence d'une présence et d'une parole, nous y sommes trop habitués. Rien qui rapproche davantage Dieu de l'homme et l'homme de Dieu. Il ne reste plus à Dieu qu'à s'identifier à l'homme, à se faire homme. La proximité deviendra alors absolue. L'Absolu se fera proximité absolue, il *se fera* ce que nous sommes, ce que je suis (cela n'abolit pas l'altérité des personnes), ce qui à la fois exige que nous nous référions à une essence ou nature commune, et pour cela, identique, et à la fois rend mystérieuse cette essence même, pour qu'elle puisse permettre une telle identité fondatrice d'une telle proximité interpersonnelle avec toute l'humanité. Si un dieu prenait la nature canine, cela serait indifférent. Cela ne diviniserait pas une espèce biologique. Mais la nature humaine est charnelle, ce qui revient à dire spirituelle, puisque seul l'homme a une chair, plus qu'un corps, un corps subjectif, personnel, spirituel, parlant. Dieu se fera nom de chair, Nom de Jésus, et parole de chair, Parole de Jésus. C'est cela, l'œuvre de Tes mains qui ne s'arrête pas. Moi aux lèvres impures, je puis invoquer le Nom, entendre et articuler la Parole.

Première lettre de Paul aux Corinthiens (15, 1-11)

Frères, je vous rappelle la Bonne Nouvelle que je vous ai annoncée ; cet Évangile, vous l'avez reçu, et vous y restez attachés, vous serez sauvés par lui si vous le gardez tel que je vous l'ai annoncé ; autrement, c'est pour rien que vous êtes devenus croyants. Avant tout, je vous ai transmis ceci, que j'ai moi-même reçu : le Christ est mort pour nos péchés, conformément aux Écritures, et il a été mis au tombeau ; il est ressuscité le troisième jour, conformément aux Écritures, et il est apparu à Pierre, puis aux Onze ; ensuite il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois - la plupart sont encore vivants, et quelques-uns sont morts - ensuite il est

apparu à Jacques, puis à tous les Apôtres. Et en tout dernier lieu, il est même apparu à l'avorton que je suis. Car moi, je suis le plus petit des Apôtres, je ne suis pas digne d'être appelé Apôtre, puisque j'ai persécuté l'Église de Dieu. Mais ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu, et la grâce dont il m'a comblé n'a pas été stérile. Je me suis donné de la peine plus que tous les autres ; à vrai dire, ce n'est pas moi, c'est la grâce de Dieu avec moi. Bref, qu'il s'agisse de moi ou des autres, voilà notre message, et voilà votre foi.

La Bonne Nouvelle, c'est le « contenu », le Christ lui-même en personne, l'Incarnation et le Sacrifice, et des deux, la Résurrection. Rappelons que le « mystère », c'est l'universalité du Salut, par les Juifs, pour tous les hommes. Ce texte pour moi est capital, car en régime de nihilisme, de désenchantement (plus de sacré, plus de mythes, plus d'arrière-mondes, plus de sens, plus de fondation métaphysique), il reste de purs et simples témoins, dont j'ai tout lieu de croire qu'ils ne mentent pas. Je ne crois pas à l'au-delà, je crois à des faits historiquement attestés, à des événements. Cela a une signification théologique radicale : ma foi ne repose pas sur une *théoria*, une représentation, une métaphysique invérifiable, mais sur une histoire. Elle se situe dans ma propre immanence. Elle est intérieure (immanente) comme phénomène, et aussi bien spirituellement, ce qui comble l'espace entre les deux, la phénoménalité charnelle, historique, et sa consistance spirituelle (en esprit et en vérité, en amour). *Et en tout dernier lieu, à moi...* Le plus indigne, mais Jésus m'a brûlé les yeux et les lèvres. Paul déclare que c'est bien lui qui s'est donné de la peine, car de la grâce reçue, il n'a pas rien fait, lui Paul. Mais il faut que ce rapport de moi et de Dieu en moi demeure paradoxal, d'où le *eut ouv égo, non pas moi*, et le *sun émoi, avec moi*, Lui et moi ensemble, Lui en moi. Si c'est un autre qui m'envoie, ma parole est *de lui*. Je ne parle pas, ou plus, de moi-même. En pleine humilité, Paul se réclame des autres aussi (les apôtres, nous et non pas je), et votre foi est la foi car elle n'est pas une autre que la nôtre.

Évangile selon saint Luc (Lc 5, 1-11)

Un jour, Jésus se trouvait sur le bord du lac de Génésareth ; la foule se pressait autour de lui pour écouter la parole de Dieu. Il vit deux barques amarrées au bord du lac ; les pêcheurs en étaient descendus et lavaient leurs filets. Jésus monta dans une des barques, qui appartenait à Simon, et lui demanda de s'éloigner un peu du rivage. Puis il s'assit et, de la barque, il enseignait la foule. Quand il eut fini de parler, il dit à Simon : « Avance au large, et jetez les filets pour prendre du poisson. » Simon lui répondit : « Maître, nous avons peiné toute la nuit sans rien prendre ; mais, sur ton ordre, je vais jeter les filets. » Ils le firent, et ils prirent une telle quantité de poissons que leurs filets se déchiraient. Ils firent signe à leurs compagnons de l'autre barque de venir les aider. Ceux-ci vinrent, et

ils remplirent les deux barques, à tel point qu'elles enfonçaient. A cette vue, Simon-Pierre tomba aux pieds de Jésus, en disant : « Seigneur, éloigne-toi de moi, car je suis un homme pêcheur. » L'effroi, en effet, l'avait saisi, lui et ceux qui étaient avec lui, devant la quantité de poissons qu'ils avaient prise ; et de même Jacques et Jean, fils de Zébédée, ses compagnons. Jésus dit à Simon : « Sois sans crainte, désormais ce sont des hommes que tu prendras. » Alors ils ramenèrent les barques au rivage et, laissant tout, ils le suivirent.

Comment ils l'ont suivi... Mais ne pas commencer par la fin ! La foule se pressait pour écouter la *Parole de Dieu*. Il savait par tradition ce qu'est un prophète, quelle genre de parole il profère. Quand Jésus a terminé, il dit autre chose : *avancez au large pour prendre du poisson*. Et un peu plus tard : *n'aie pas peur !* C'est la barque de Pierre, qui devient l'Eglise. Pierre vient de changer de métier, encore que Jésus ne supprime pas celui de pêcheur mais lui donne un nouveau contenu, l'accomplissement du précédent. La barque s'enfonce à raison du succès même de la pêche, ce qui est déjà tout un programme. Pendant que Jésus parlait, sans doute que Pierre et ses employés (? c'est lui le patron, semble-t-il) ne l'écoutent pas, ou que de loin ; ils ont d'autres chats à fouetter que la Parole de Dieu ! Mais quand la parole de dieu se fait montagne de poissons dans la barque, non, dans les deux barques : Jacques et Jean sont eux aussi embarqués. alors Pierre comprend dans son propre langage. Il craque devant Jésus ! Mais d'abord même réflexe que celui d'Isaïe : *je suis un homme impur !* Et la crainte de mourir du face à face avec *Le-Seigneur*. Simon, avant de devenir Pierre, se sent comme un lépreux. Jésus ne leur à pas dit : ce sont des hommes que vous prendrez, mais il dit à Pierre seul : « Ce sont des hommes que tu prendras ». La primauté de Pierre est signifiée dès l'origine, comme s'il fallait que toute l'Eglise soit signifiée par *une* personne, en même temps que la barque n'est pas unique. C'est à plusieurs qu'ils suivent Jésus, et qu'ils vont faire équipage avec le capitaine désigné.

6ème dimanche du Temps Ordinaire (14 février)

Livre de Jérémie (17, 5-8)

Parole du Seigneur :
Maudit soit l'homme
qui met sa confiance dans un mortel,
qui s'appuie sur un être de chair,
tandis que son cœur se détourne du Seigneur.
Il sera comme un buisson sur une terre désolée,
il ne verra pas venir le bonheur.
Il aura pour demeure les lieux arides du désert,

une terre salée et inhabitable.
Béni soit l'homme
qui met sa confiance dans le Seigneur,
dont le Seigneur est l'espoir.
Il sera comme un arbre planté au bord des eaux,
qui étend ses racines vers le courant :
il ne craint pas la chaleur quand elle vient,
et son feuillage reste vert ;
il ne redoute pas une année de sécheresse,
car elle ne l'empêche pas de porter du fruit.

Maudit... béni... Ce n'est pas Dieu qui maudit, c'est la logique même de la conduite de détournement. Le parallélisme est tel qu'il pourrait être poussé jusqu'à dire que la bénédiction découle de la conduite même : l'homme trouve sa bénédiction dans le simple fait de se tourner vers son Dieu avec confiance et espoir : cela même donne vie et rend capable d'affronter l'adversité, ce qui montre que celle-ci ne résulte pas de la conduite mauvaise. Thème permanent, récurrent, solide comme le roc : même dans le malheur, le juste (le croyant, le fidèle) « porte du fruit », parce qu'il reste intérieurement libre, non assujéti à l'ordre du monde. Que l'esprit se tienne au-dessus de l'adversité, thème stoïcien avant la lettre ? ou bouddhiste ? Non, car quelque part, caché mais proche, il y a quelqu'un et c'est de ce quelqu'un que provient la « force d'âme ». Confiance, fidélité, espoir se fondent sur « Le Seigneur » objet d'amour et – c'est le contenu même de la foi – lui-même aimant. C'est plus la liberté que la volonté qui est décisive, parce que même si ma volonté est impuissante, ma liberté de croire ne peut pas m'être ôtée. Face à la foi en Dieu le fiable par excellence, la confiance dans une créature apparaît illusoire. Autrui serait-il le mal ? Bien sûr on peut dire qu'aucun être de chair n'est absolument fiable, puisqu'il est essentiellement fragile et faillible — même le juste l'est. Mais surtout, la proposition : *Maudit...* ne prend sa portée qu'avec le *tandis que...* C'est donc la *manière* de se tourner vers les créatures en se détournant de Dieu qui conduit au dessèchement. Mais si c'est « dans le Seigneur », comme dit Paul... Je peux m'en remettre saintement à quelqu'un, mais cela veut dire une telle conversion du regard et du désir ! *Dieu, viens à mon aide, Seigneur, à notre secours !* Car bien plutôt je cherche à me reposer sur un être de chair, à la recherche que je suis de *mon* bonheur, et je me sers de l'autre comme d'un moyen, avec l'espoir fou de me sauver ainsi du malheur. Aussi est-ce bien la faiblesse qui agit, qui veut être aimée. L'illusion est palpable. Comment en réchapper ? Question de chance ? Même incertitude que dans le cours du monde. Il faut donc que la confiance mise en autrui se calle elle-même sur la confiance mise en Dieu, de sorte qu'elle soit un don, et le reste, dans le bonheur comme dans le malheur. Je n'écris que d'évidentes banalités. L'ordinaire de la vie. La foi, à vue humaine, ne sauve pas l'amour malheureux du naufrage, mais

spirituellement elle le sauve, à la mesure de l'amour qui est donné malgré tout, envers et contre tout — mais s'il n'y en a plus ? C'est cela même qui ne saurait être une fatalité, car de quel amour parle-t-on ? De nouveau ma volonté ne peut plus faire que j'aime au sens affectif ou érotique, dans l'ordre des sentiments et des affects ; mais je peux continuer à vouloir aimer : de cela je reste libre. Même dans ma propre impuissance je reste libre. Je peux le rester d'une manière désespérée, mais je peux aussi m'en remettre à Celui en qui je garde foi, pour qu'il sauve ce qui est perdu, et cela, c'est encore de l'amour.

Psaume 1, 1ab.2, 3, 4.6

*Heureux est l'homme qui n'entre pas au conseil des méchants,
qui ne suit pas le chemin des pécheurs,
mais se plaît dans la loi du Seigneur
et murmure sa loi jour et nuit !*

*Il est comme un arbre planté près d'un ruisseau,
qui donne du fruit en son temps,
et jamais son feuillage ne meurt ;
tout ce qu'il entreprend réussira.*

*Tel n'est pas le sort des méchants.
Mais ils sont comme la paille balayée par le vent :
Le Seigneur connaît le chemin des justes,
mais le chemin des méchants se perdra.*

Combien il est patent que le psalmiste et le prophète appartiennent au même monde, à la même culture, et sont mus par la même foi ! Jusque dans la rhétorique : même balancement antithétique entre le sort du juste et celui du méchant. Mais si tout ne réussit pas au juste ? Et si tout réussit (au moins en apparence) au « méchant » ? La vérité ne peut se trouver dans les apparences : le juste trouve le bonheur dans la justice même, qui est de se garder du mal et de rester tourné vers « Le Seigneur ». Cela est en soi source de joie, à défaut de bonheur matériel, donc apparent puisque périssable. Même si l'homme périt, il peut penser que sa justice demeure dans le cœur de Dieu : Dieu se souvient du juste pour toujours. C'est le premier linéament spirituel de l'idée de vie éternelle. *Murmurer la Loi*, voilà qui peut « plaire », faire le bonheur du juste. Et cela ne dépend plus des circonstances : la joie spirituelle n'est pas contingente. Elle en devient immortelle.

Première lettre de Paul aux Corinthiens (15, 12.16-20)

Frères, nous proclamons que le Christ est ressuscité d'entre les morts ; alors, comment certains d'entre vous peuvent-ils affirmer qu'il n'y a pas de résurrection des morts ? Si les morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité. Et si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi ne mène à rien, vous n'êtes pas libérés de vos péchés ; et puis, ceux qui sont morts dans le Christ sont perdus. Si nous avons mis notre espoir dans le Christ pour cette vie seulement, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes. Mais non ! Le Christ est ressuscité d'entre les morts, pour être parmi les morts le premier ressuscité.

Comme les Athéniens, les Corinthiens ont envie de rire de la résurrection ? À quoi, et en qui croient-ils ? Sont-ils un peu juifs à la mode sadducéenne ? La représentation de la mort, de la fantomatique survie *post mortem*, que ce soit dans l'Adès ou le Shéol, est tellement ancrée dans les esprits, que l'idée de vie éternelle de la personne intégrale, et non d'une « âme » qui n'est plus que l'ombre de l'être, paraît saugrenue, insensée. Or c'est cette chose folle que proclame la « résurrection » de Jésus, son retour *post mortem* parmi les vivants. Si l'on s'est converti, on peut croire cela de Jésus, qui ensuite va trôner « à la droite du Père ». Cela marche, si l'on a admis qu'il était bien le Fils. Cela le désincarne suffisamment. Il est venu, en fin de compte, nous apporter un message moral, même un message d'amour, mais un changement ontologique, un bouleversement de la condition mortelle, non ! L'argumentation de Paul a donc besoin de véhémence. Et elle paraît au premier abord paradoxale, voire peu logique. Car ma première idée, c'est que les morts ressuscitent à raison de la résurrection du Christ. Or Paul semble dire juste le contraire. Et c'est nécessaire pour les Corinthiens. Qu'ils mesurent la pleine et entière humanité de Jésus. Le Christ n'est pas un dieu venu sur terre et qui retourne sur son Olympe paternel. Si les hommes ne ressuscitent pas, alors le Christ non plus. Et alors à quoi, à qui croyons-nous ? En quoi consiste l'espérance ? Où est la « vie éternelle » ? Il y a urgence d'une bonne catéchèse ! La foi n'est pas « pour cette vie seulement » ; elle n'est pas qu'une sagesse comme il en fleurit tant dans l'Empire. Elle a un contenu à la fois objectif et ontologique. Elle touche au réel, à la réalité et à l'essence. Une sagesse de vie ne sauve pas. Ni Paul ni Jésus ne sont des maîtres de sagesse, mais disent quel bouleversement connaît l'essence humaine, du fait de la Résurrection du Christ. Mais dans le Christ, cela signifie que l'homme est *capax*, en puissance de vie éternelle. Sinon, effectivement, ce ne serait pas vraiment en tant qu'homme que Jésus serait ressuscité, et les hommes ne ressusciteraient pas, en seraient incapable. La résurrection de la Chair serait une illusion, une de plus.

Évangile selon saint Luc (6, 17.20-26)

Jésus descendit de la montagne avec les douze Apôtres et s'arrêta dans la plaine. Il y avait là un grand nombre de ses disciples, et une foule de gens venus de toute la Judée, de Jérusalem, et du littoral de Tyr et de Sidon. Regardant alors ses disciples, Jésus dit :
« Heureux, vous les pauvres : le royaume de Dieu est à vous !
Heureux, vous qui avez faim maintenant : vous serez rassasiés !
Heureux, vous qui pleurez maintenant : vous rirez !
Heureux êtes-vous quand les hommes vous haïssent et vous repoussent, quand ils insultent et rejettent votre nom comme méprisable, à cause du Fils de l'homme. Ce jour-là, soyez heureux et sautez de joie, car votre récompense est grande dans le ciel : c'est ainsi que leurs pères traitaient les prophètes.
Mais malheureux, vous les riches : vous avez votre consolation !
Malheureux, vous qui êtes repus maintenant : vous aurez faim !
Malheureux, vous qui riez maintenant : vous serez dans le deuil et vous pleurerez !
Malheureux êtes-vous quand tous les hommes disent du bien de vous : c'est ainsi que leurs pères traitaient les faux prophètes. »

Ce premier groupe de disciples anonymes, c'est nous, l'Église, déjà, en train de naître. Ils connaîtront les tribulations de leur rabbi, certains s'éloigneront pour rester dans la coutume, certains, un petit Reste, tiendront, croiront, seront des cinq-cents à revoir Jésus après sa mort, et en bas, dans la plaine, c'est à eux qu'ils annoncent le bonheur le plus paradoxal du monde — car les mots de Jésus récusent toute illusion. La rupture avec la logique vétérotestamentaire réside dans le maintenant. Peut-être que tout ce qu'il entreprendra échouera. Ce qui est terrible avec l'Annonce christique, c'est l'arrachement : Qui est ma mère ? Laissez les morts enterrer les morts, et tout à l'avenant ; et en même temps : mon fardeau est léger. La religion juive représente déjà une rupture impressionnante avec le monde environnant, mais reste à la mesure humaine et non à la mesure de l'impossible, une mesure impossible. Religion d'un Dieu enfin unique et personnel et invisible, religion de la Loi éthique (surtout chez les prophètes, au-delà de la simple Loi, à vrai dire : l'amour du prochain ne figure pas dans le Décalogue — mais il y a déjà : *Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur*). Avec le Christ, religion du paradoxe absolu. On voit bien maintenant que le Royaume de Dieu est « spirituel », ce qui ne veut pas dire désincarné. Pour l'instant, plus de religion établie, de culte, de rites et sacrifices, mais on peut oser le dire : dans la foi nue, résolution (mais sans aucune réduction) du problème de la souffrance et du malheur. Manquer du nécessaire, avoir faim (la misère), être haï et rejeté, être dans le malheur à en pleurer, voilà qui est gage de joie divine. Qui oserait dire cela, à part Celui qui connaît tout jusque dans ses dernières conséquences ? Le monde est un monde de

souffrance pour les justes comme pour les injustes. Mais les injustes, comme le dit s. Jacques, cela les rend fous furieux, les conduit au meurtre. De manquer, de ne pas avoir, de s'impatienter, d'être dépossédés. Moi le premier, évidemment, je n'accepte pas de manquer. Déjà cependant, j'accepte la paradoxale Parole divine, car je sens bien qu'elle est vraie, que la Vérité se tient au-delà de toute raison rationnelle « mondaine », celle de la logique de la réalité. Elle est au contraire une logique du sens, et du sens caché, du sens porteur d'un *eskaton*, de l'Accomplissement. En venant dans le monde, le Verbe a bien pu « constater les dégâts » de la Création ; et cependant, à la fois il a accompli des signes là où il passait, annonçant cet accomplissement comme en laissant derrière lui une trainée d'accomplissement, et à la fois il n'a rien changé à l'ordre du monde, il n'a en rien stoppé le cours du monde, ni réduit le mal à l'impuissance, sinon en Sa personne. Il faut donc maintenant que tout l'Univers vienne se concentrer dans Sa personne pour être « sauvé ». Il est possible de poursuivre son existence ordinaire (son état de vie), si possible vertueusement et avec piété, en respectant les rites et les traditions humaines, mais désormais tout cela doit pouvoir se trouver comme habité, imprégné, irrigué, innervé par le paradoxe absolu qui à la fois nous ôte toute illusion et nous tourne vers le Sens. De sorte que même la mort d'un enfant est transfigurée, que même le sexe peut être habité par l'amour. Mais comme cela n'est pas accompli, mais que l'accomplissement est visé, rien ne nous est épargné en fait d'inaccomplissement, de faille et de défaillance, et de désespoir noir, et tout cela est à la mesure exacte de ce que nous sommes, même, sans doute, la douleur du torturé ou de celui qui meurt sous les coups de la cruauté de son « prochain » pervers en monstre. Impossible de *mesurer* le mal.

Mercredi des Cendres 17 février

Livre de Joël (2, 12-18)

Parole du Seigneur : « Revenez à moi de tout votre cœur, dans le jeûne, les larmes et le deuil ! » Déchirez vos cœurs et non pas vos vêtements, et revenez au Seigneur votre Dieu, car il est tendre et miséricordieux, lent à la colère et plein d'amour, renonçant au châtimement. Qui sait ? Il pourrait revenir, il pourrait renoncer au châtimement, et vous combler de ses bienfaits : ainsi vous pourrez offrir un sacrifice au Seigneur votre Dieu. Sonnez de la trompette dans Jérusalem : prescrivez un jeûne sacré, annoncez une solennité, réunissez le peuple, tenez une assemblée sainte, rassemblez les anciens, réunissez petits enfants et nourrissons ! Que le jeune époux sorte de sa maison, que la jeune mariée quitte sa chambre ! Entre le portail et l'autel, les prêtres, ministres du Seigneur, iront pleurer et diront : « Pitié, Seigneur, pour ton peuple, n'expose pas ceux qui

t'appartiennent à l'insulte et aux moqueries des païens ! Faudra-t-il qu'on dise : 'Où donc est leur Dieu ?' » Et le Seigneur s'est ému en faveur de son pays, il a eu pitié de son peuple.

Il ne m'est guère possible d'oublier que je lis un livre vieux de presque trois mille ans. Sa force spirituelle inentamée, en même temps, elle émane d'un autre monde — mais après tout, est-il si différent, n'est-il pas païen comme le nôtre, plein de désordre et de croyances idolâtriques ? Comment l'exclusivisme juif pourrait-il être bien accepté des autres peuples du voisinage ? De même l'exclusivisme chrétien ? Il y a les formes de christianisme pour ainsi dire noyées dans la masse, en civilisation démocratique, ou bien dans la vieille confusion longtemps entretenue entre Église et société et même État (mais voilà qui est bien en voie de disparition, malgré quelques résidus réactifs, espagnols, italiens ou grecs). Et puis il y a l'exclusivisme en butte à la moquerie ou à l'insulte. Pas de doute que l'Église catholique est de ce point de vue en première ligne, parce qu'elle offre la plus grande visibilité (je ne vais pas me mettre à disserter sur tout ce que je voudrais voir réformer en elle et qui fait tellement obstacle à l'unité), mais aussi parce qu'à la différence des formes socialisées à l'américaine, elle se présente bien avec cet exclusivisme de la vérité, à temps et à contretemps, mais quelquefois aussi avec un manque patent de charité et une rigidité peu évangélique. Il ne faut pas aimer une vérité pour elle-même, mais aimer les personnes : la vérité est pour elles, nous elles pour s'y conformer. Je me suis trop éloigné de mon propos initial... *Votre cœur et non pas vos vêtements* : c'est ce motif qui m'a conduit à digresser, cette nouveauté radicale du cœur, par opposition à tout formalisme. Dieu du cœur, Dieu de la Parole : il faut qu'il y ait là une *préparation évangélique*, puisque c'est au sein de cette religion-ci et de nulle autre que naît le Christ. Naissance du monothéisme, ou bien résurgence d'un monothéisme oublié, originel (celui de Noé), ou bien encore émergence d'un monothéisme explicite à partir d'une sorte de monothéisme transcendantal, originaire mais refoulé par les coulées idolâtriques qui accompagnent l'expérience du mal. Même sous forme légendaire et mythologique, la *Genèse* décrit une expérience spirituelle originelle, donc (?) une spiritualité originaire, métahistorique. Ou bien il faut adopter un modèle « progressiste », qui ferait de l'homme une brute originelle qui esquisserait peu à peu les figures du sacré, dès lors qu'il aurait eu accès à un ordre symbolique, au langage articulé. C'est le modèle qui a les apparences du bon sens, mais qui n'est pas pour autant nécessairement « vrai ». Qu'est-ce qui est vérifiable ? Rien. Rien que des hypothèses. Cela peut-il changer quelque chose à ma vie ? Malgré une hésitation, non, puisque je suis dans l'aujourd'hui de la foi, non dans ses origines — et pourtant on sent bien à cette formulation que la chose ne saurait être tout à fait indifférente et sans conséquence, puisque moi aussi je suis au commencement de la foi, que celle-ci commence à chaque conversion, et pour se convertir, il faut

un état premier « païen », mais comme si celui-ci résultait d'une *chute* que j'aurais faite auparavant. Donc cercle. L'état premier n'est pas l'état premier. Il doit y avoir originellement un monothéisme à l'œuvre dans toutes les configurations religieuses mythologiques, les dieux, les géants, les esprits et puissances, les âmes, les *jnoun* et lutins de toutes sortes n'étant pas « Dieu ». Les dieux sont bien des personnes ; ensuite, s'il y a quelque chose de premier, ce doit bien être suprêmement une personne. Et les dieux, on s'adresse à eux, on les prie, on leur achète un bon destin. Alors Dieu, *al-Lah, Élohim*... Peut-être que le monothéisme se tient à l'intérieur de toutes les figures religieuses, que l'idée de Dieu est universelle, même si les mortels, détournés de Lui, le perçoivent comme infiniment lointain et finissent par l'oublier. *Où donc est leur Dieu ?*

Psautre 50, 3-4, 5-6ab, 12-13, 14.17

*Pitié pour moi, mon Dieu, dans ton amour,
selon ta grande miséricorde, efface mon péché.
Lave-moi tout entier de ma faute,
purifie-moi de mon offense.*

*Oui, je connais mon péché,
ma faute est toujours devant moi.
Contre toi, et toi seul, j'ai péché,
ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait.*

*Crée en moi un cœur pur, ô mon Dieu,
renouvelle et raffermis au fond de moi mon esprit.
Ne me chasse pas loin de ta face,
ne me reprends pas ton esprit saint.*

*Rends-moi la joie d'être sauvé ;
que l'esprit généreux me soutienne.
Seigneur, ouvre mes lèvres,
et ma bouche annoncera ta louange.*

Oui, je connais mon péché. Je vis avec, je vis dedans. Je reste centré sur moi-même, je me cherche ; je ne me mets donc pas dans les dispositions nécessaires pour aimer. En fait pour vivre de Ta joie, pour trouver ma joie en Toi. L'amertume, la tristesse sont une forme d'*akédia*. Dans l'*akédia*, il y a quelque chose de plus fort que moi (*Je fais le mal que je ne voudrais pas...*), et en même temps, c'est bien moi et non un autre. Jésus dit que ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu. Se remplir de Dieu ? Se remplir de joie ? Se remplir de cet Amour qui, du fait même, en viendrait à déborder. C'est que la foi ne me donne pas la joie. Elle me laisse triste. Triste de déception, triste et non converti.

Deuxième épître aux Corinthiens (5, 20-21; 6, 1-2)

Frères, nous sommes les ambassadeurs du Christ, et par nous c'est Dieu lui-même qui, en fait, vous adresse un appel. Au nom du Christ, nous vous le demandons, laissez-vous réconcilier avec Dieu. Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a pour nous identifié au péché des hommes, afin que, grâce à lui, nous soyons identifiés à la justice de Dieu. Et puisque nous travaillons avec lui, nous vous invitons encore à ne pas laisser sans effet la grâce reçue de Dieu.

Car il dit dans l'Écriture : Au moment favorable je t'ai exaucé, au jour du salut je suis venu à ton secours. Or, c'est maintenant le moment favorable, c'est maintenant le jour du salut.

Paul vient en ambassade au devant de moi, au nom de Son Souverain, le Christ. Dieu, le Christ. L'aboutissement de toute l'histoire du Salut : la réconciliation de Dieu et de l'Humanité. Pourquoi a-t-il fallu tout ce temps ? Il faut un devenir pour que Dieu entre dans le devenir. Se fasse devenir. Mystère du temps, du temps de la Chute. De la Chute continue et continuée. Le temps d'entrer dans le temps humain. Le temps de la multiplications des peuples, le temps qu'un homme dise oui au Dieu unique : Abraham (tant pis si l'on ne sait rien de lui !), que cet homme soit le père d'un peuple, que ce peuple devienne messianique à partir d'une « promesse ». *Il a connu notre condition en toute chose.* Il faut ne rien comprendre pour voir dans le « excepté le péché » une sorte de réserve, de restriction, comme si le péché faisait partie de notre « nature ». Pécher, c'est faire mal, c'est refuser d'aimer — or Dieu s'est fait homme par Amour, pour nous sauver de notre péché. D'où la force de l'expression : Dieu l'a fait péché. Qu'est-ce que cette identification ? Le péché est notre malheur et Dieu s'est identifié à notre malheur. Il ne s'est pas épargné lui-même. Nous sommes tombés, nous avons chuté ; il est tombé, il a chuté sous le poids de *nos* fautes. Lui qui n'avait pas péché, qui faisait tout cela précisément parce qu'il était plein d'amour, comme nous ne savons pas l'être. En se mettant comme une cible à la place du péché, il en a assumé toutes les conséquences. Il a donc assumé toutes les conséquences du mal dans le monde, depuis le commencement de la Création. Le message que contient l'ambassade de Paul a donc une dimension universelle, quasi cosmique, puisqu'il faut tout réconcilier dans le Christ, accomplir, achever la Création. À ce message, Paul ajoute son propre post-scriptum : Ne laissez pas à l'abandon cette grâce reçue de Dieu, ce don qu'il vous a fait du Christ en personne, en chair et sang. Ce don n'est pas pour demain, mais bien pour maintenant. Aussi est-ce maintenant qu'il faut accueillir le don.

Évangile selon saint Matthieu (Mt 6,1-6.16-18)

Comme les disciples s'étaient rassemblés autour de Jésus, sur la montagne, il leur dit : « Si vous voulez vivre comme des justes, évitez d'agir devant les hommes pour vous faire remarquer. Autrement, il n'y a pas de récompense pour vous auprès de votre Père qui est aux cieux.

Ainsi, quand tu fais l'aumône, ne fais pas sonner de la trompette devant toi, comme ceux qui se donnent en spectacle dans les synagogues et dans les rues, pour obtenir la gloire qui vient des hommes. Amen, je vous le déclare : ceux-là ont touché leur récompense. Mais toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que donne ta main droite, afin que ton aumône reste dans le secret ; ton Père voit ce que tu fais dans le secret : il te le revaudra. Et quand vous priez, ne soyez pas comme ceux qui se donnent en spectacle : quand ils font leurs prières, ils aiment à se tenir debout dans les synagogues et les carrefours pour bien se montrer aux hommes. Amen, je vous le déclare : ceux-là ont touché leur récompense. Mais toi, quand tu pries, retire-toi au fond de ta maison, ferme la porte, et prie ton Père qui est présent dans le secret ; ton Père voit ce que tu fais dans le secret : il te le revaudra. Et quand vous jeûnez, ne prenez pas un air abattu, comme ceux qui se donnent en spectacle : ils se composent une mine défaite pour bien montrer aux hommes qu'ils jeûnent. Amen, je vous le déclare : ceux-là ont touché leur récompense. Mais toi, quand tu jeûnes, parfume-toi la tête et lave-toi le visage ; ainsi, ton jeûne ne sera pas connu des hommes, mais seulement de ton Père qui est présent dans le secret ; ton Père voit ce que tu fais dans le secret : il te le revaudra. »

Aumône, prière, jeûne. C'est tellement difficile d'être vrai, de ne pas faire semblant, d'échapper au formalisme ! Sans doute passons-nous notre vie à sauver des apparences. C'est que nous accomplissons nos obligations (mais qui nous oblige encore ?) avec tristesse, tandis que celui qui a vraiment la foi et qui en devient « juste », celui-là connaît la joie et agit avec joie : il se parfume la tête, de son jeûne il fait une fête ! Un tel paradoxe ne peut que rester inconnu du monde, incompréhensible. Dans mon for intérieur, j'ai beau comprendre (je crois) tout cela, pourtant je suis bien de ceux dont la foi n'agit pas (elle est morte, me dirait le bouillant s. Jacques). Je peux bien distribuer beaucoup d'argent aux bonnes œuvres, au fond cela ne me coûte pas, je le fais parce que cela me paraît dans l'ordre, conforme à ce que n'importe qui devrait faire, mais le fais-je avec amour (*Si je n'ai pas la charité...* dit Paul) ? Donc je n'ai pas la charité, je ne déborde pas d'amour pour mon prochain. Mon amour reste de l'ordre de la jouissance ou de la demande de jouissance. Je suis incapable de jeûner, d'accepter de manquer avec joie (cela ne veut pas dire avec facilité). L'argent que je donne ne me touche pas, tandis que manquer me touche, même me priver de nourriture ou de tabac, et je ne suis pas prêt à renoncer à moi-même. L'aumône d'un sourire à celle qui

est ma plus proche prochaine — ma destinée l'a voulu ainsi — voilà l'aumône que je ne sais pas faire. Car je ne renonce pas (à moi-même, c'est toujours ce qu'il faut entendre). Il est contre nature de renoncer, mais l'amour, le don de soi est contre nature, donc il faut savoir ce que l'on veut, et où l'on place la vérité de soi, la vérité de l'être, l'accomplissement — et qui ne pressent que c'est dans l'amour total, le don plénier de soi que s'accomplit l'accomplissement ? Oui, je sais, beaucoup ne vont pas jusqu'au bout de cette logique, s'arrêtent à mi-chemin. La nature veut bien que nous *donnions de bonnes choses à nos enfants*, mais un tel mouvement trouve assez vite ses limites ; or l'amour ne commence peut-être bien que là, quand les limites sont atteintes, que la nature ne suffit plus. Ne se suffit plus à elle-même. Quant à la prière, la pauvre, elle se réduit à une petite discipline de lecture quotidienne, mais est-ce de la prière. Il faut que je sois au fond du malheur et de la détresse pour que mon cri parvienne jusqu'à toi. Mais si je ne souffres pas grandement, je reste dans mon repli, mon âme n'aspire pas *aux parvis du Seigneur*, elle aspire à un bonheur d'un autre ordre. Je suis comme un Juif, je veux sur la terre la vérification que je suis dans les bonnes grâce du Nom. Pourtant je *sais*.

1er Dimanche de Carême (21 février)

Livre du Deutéronome (26, 4-10)

Moïse disait au peuple d'Israël : Lorsque tu présenteras les prémices de tes récoltes, le prêtre recevra de tes mains la corbeille et la déposera devant l'autel du Seigneur ton Dieu. Tu prononceras ces paroles devant le Seigneur ton Dieu : « Mon père était un Araméen vagabond, qui descendit en Égypte : il y vécut en immigré avec son petit clan. C'est là qu'il est devenu une grande nation, puissante et nombreuse. Les Égyptiens nous ont maltraités, et réduits à la pauvreté ; ils nous ont imposé un dur esclavage. Nous avons crié vers le Seigneur, le Dieu de nos pères. Il a entendu notre voix, il a vu que nous étions pauvres, malheureux, opprimés. Le Seigneur nous a fait sortir d'Égypte par la force de sa main et la vigueur de son bras, par des actions terrifiantes, des signes et des prodiges. Il nous a conduits dans ce lieu et nous a donné ce pays, un pays ruisselant de lait et de miel. Et voici maintenant que j'apporte les prémices des produits du sol que tu m'as donné, Seigneur. »

Paroles liturgiques, paroles historiques, qui font mémoire. Faire mémoire, c'est conserver la mémoire, mais davantage encore, créer cette mémoire et maintenir le lien avec ce qui n'est pas seulement du passé mais le lien avec ce passé, son actualité. En faire l'offrande signifie qu'elle est un don premier et que, par métonymie, elle reconnaît le don de la Terre. Le

vagabond, le nomade poussant ses troupeaux est devenu un cultivateur de terre. Avoir une terre à soi, c'est le bonheur. Même les païens offrent les prémices des récoltes à leurs dieux, mais c'est dans un présent sans mémoire et sans histoire. Ici, c'est l'histoire sur cette terre qui devient l'objet de l'offrande et sa substance. Religion historique donc, ce qui fait la petite différence entre les autres dieux et YHWH.

Psaume 90, 1-2, 10-11, 12-13, 14-15ab

*Quand je me tiens sous l'abri du Très Haut
et repose à l'ombre du Puissant,
Je dis au Seigneur: " Mon Refuge
mon Rempart, mon Dieu, dont je suis sûr !"*

*Le malheur ne pourra te toucher,
ni le danger approcher de ta demeure ;
Il donne mission à Ses anges
de te garder sur tous tes chemins.*

*Ils te porteront sur leurs mains
pour que ton pied ne heurte les pierres ;
tu marcheras sur la vipère et le scorpion,
tu écraseras le lion et le dragon*

*"Puisqu'il s'attache à Moi, Je le délivre,
Je le défends car il connaît Mon Nom ;
il m'appelle et Moi Je lui réponds,
Je suis avec lui dans son épreuve. "*

La foi d'Israël est telle que l'âme de l'homme ne se sépare pas de sa communauté. La foi est le ciment commun, mais au lieu qu'elle reste rituelle, c'est bien l'âme en effet qu'elle appelle, remue, sollicite, au cœur d'un homme. *Mon Dieu dont je suis sûr*. La certitude que le Seigneur est un refuge vaut fondamentalement parce qu'il y a épreuve et malheur. Tu ne me tiens pas à l'abri du malheur. Tu ne me tiens pas à l'abri des épreuves. Alors, si le malheur ne peut me toucher, qu'est-ce à dire ? Je sais bien qu'aucun ange ne me porte et que je ne marche pas sur vipère et scorpion *dans la réalité*. Mais dans les pierres Tu me portes, dans le malheur Tu es avec moi. Je connais son Nom, son *Chem*, LE Nom. Dans ce Nom, ce n'est pas que ce qui m'arrive soit irréel, mais ce qui est souverainement réel, c'est cet invisible être-avec, car telle est Sa réponse. Le paradoxe de la foi peut la faire passer pour une absurdité : *Où est-il, son dieu ?* Mais spirituellement, au-delà de l'empirie, l'homme de foi reste « dans la main de Dieu ». Au moment où je manque de tout, je me sais dans la main de Dieu, ce qui suscite une espérance inattendue.

Lettre de saint Paul aux Romains (10, 8-13)

Frère, nous lisons dans l'Écriture : La Parole est près de toi, elle est dans ta bouche et dans ton cœur. Cette Parole, c'est le message de la foi que nous proclamons. Donc, si tu affirmes de ta bouche que Jésus est Seigneur, si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, alors tu seras sauvé. Celui qui croit du fond de son cœur devient juste ; celui qui, de sa bouche, affirme sa foi parvient au salut. En effet, l'Écriture dit : Lors du jugement, aucun de ceux qui croient en lui n'aura à le regretter. Ainsi, entre les Juifs et les païens, il n'y a pas de différence : tous ont le même Seigneur, généreux envers tous ceux qui l'invoquent. Il est écrit en effet, tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés.

C'est comme si le commentaire de Paul, et surtout la réalisation christique, achevaient la parole du psalmiste, l'accomplissaient. C'est plus que comme si... L'être-avec est tel qu'il accomplit vraiment ce que dit la parole qui le dit. La vie finie n'est pas abolie, supprimée, mais la Résurrection de Jésus manifeste que cet homme Jésus est seigneur, LE Seigneur, de sorte que c'est bien en Lui, dans Sa main, plus que dans Sa main, en Lui tout entier, que s'accomplit le « Salut », ce qu'attend le Juif croyant. Il y a encore contradiction à attendre le Salut dans la vie finie. Mais en même temps, l'annonce de la résurrection a pour effet que spirituellement je suis *déjà* ressuscité. La vie éternelle se met à investir la vie finie, mortelle, vouée à la disparition (j'ai tellement de mal à accepter cette mort, la fin de cette vie finie à laquelle je tiens tant ! Si je ne me révolte pas contre Dieu, c'est parce que je sais que c'est bien ainsi, que c'est Lui qui a raison, que c'est moi qui suis dans la contradiction à vouloir que la vie finie ne finisse pas — et si Dieu m'avait d'emblée installé dans la vie éternelle, dans Sa vie, je me serais passivement confondu avec Lui, et paradoxalement j'aurais été privé de cette vie finie, de cette vallée de larmes à laquelle je tiens tant, qui fait l'objet de mon désir bien plus fortement que la vie éternelle que je ne vois pas, que je n'imagine pas — mais à travers le miroir trouble de la foi, je SAIS que c'est Lui qui sait...

Le cœur et la bouche... Jésus aussi a dit que ce qui sort de la bouche vient de l'abondance du cœur. La parole de mes lèvres dit que mon cœur est mon verbe, mon *Logos*. Pourtant, je peux réciter des formules vides. Toujours donc demeure quelque chose d'inaccompli jusque dans le mouvement d'accomplissement. Le mouvement, le devenir, c'est bien cela qui fait qu'il y a la souffrance, car ce sont les douleurs de l'enfance qui durent. Le temps est forcément la figure que prend le chemin vers son propre accomplissement éternel. Si le temps est la figure de ce qui n'est pas le temps, il est normal qu'il soit souffrance, attente de ce qui nous manque, mais qui est déjà entièrement présent en lui, sinon

cela ne nous manquerait pas... Or le bonheur, et même plutôt la joie nous manque, celle d'être pleinement aimé. Le désir d'être aimé, c'est ce que nous jouons, jusque dans nos rêves. J'invoque le Nom du Seigneur ; je serai sauvé, mais justement de tout ce qui me perd, me fait sombrer et qui n'est nullement une invention diabolique mais qui m'habite, qui *est* moi. Le Diviseur, c'est mon opération bien à moi.

Évangile selon saint Luc (Lc 4, 1-13)

Après son baptême, Jésus, rempli de l'Esprit Saint, quitta les bords du Jourdain ; il fut conduit par l'Esprit à travers le désert où, pendant quarante jours, il fut mis à l'épreuve par le démon. Il ne mangea rien durant ces jours-là, et, quand ce temps fut écoulé, il eut faim.

Le démon lui dit alors : « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne à cette pierre de devenir du pain. » Jésus répondit : « Il est écrit : Ce n'est pas seulement de pain que l'homme doit vivre. »

Le démon l'emmena alors plus haut, et lui fit voir d'un seul regard tous les royaumes de la terre. Il lui dit : « Je te donnerai tout ce pouvoir, et la gloire de ces royaumes, car cela m'appartient et je le donne à qui je veux. Toi donc, si tu te prosternes devant moi, tu auras tout cela. » Jésus lui répondit : « Il est écrit : Tu te prosterneras devant le Seigneur ton Dieu, et c'est lui seul que tu adoreras. »

Puis le démon le conduisit à Jérusalem, il le plaça au sommet du Temple et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il donnera pour toi à ses anges l'ordre de te garder ; et encore : Ils te porteront sur leurs mains, de peur que ton pied ne heurte une pierre. » Jésus répondit : « Il est dit : Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu. »

Ayant ainsi épuisé toutes les formes de tentations, le démon s'éloigna de Jésus jusqu'au moment fixé.

Arrière, Satan ! a dit Jésus à Pierre. Pierre a donc été, ce jour-là, son Satan. Jésus n'a évidemment pas besoin d'un Satan extérieur. Le Satan intérieur est dans son cœur. Jésus est éprouvé, il est tenté, comme moi je suis éprouvé et tenté — mais Lui, c'est « rempli de l'Esprit Saint » qu'il l'est. Moi, l'Esprit Saint, je ne lui ai aménagé qu'un misérable taudis au fond de mon jardin (secret). Je suis donc tenté et je succombe à longueur de journée à la tentation. Car les fruits sont agréables à voir et de plus ils donnent l'intelligence. L'intelligence rusée bien sûr, la *métis*. Celle que ne connaissent pas les « fils des cieux ». L'innocence ne donne pas l'idée du mal, et ce pauvre Jésus, totalement inexpérimenté (ce n'est pas comme nous) est attaqué, avec pour seule arme de défense la prière, une prière intense et continue, celle que je ne connais pas. En même temps, il dit qu'il connaît ce qu'il y a au fond de l'homme. Jésus ne mange « rien », il est donc sévèrement en manque, mais il n'est pas en manque parce qu'il

n'a rien mangé, il n'a rien mangé pour se mettre en manque, creuser quelque chose en Lui : le manque lui-même, pour pouvoir d'autant plus se laisser « remplir du Saint Esprit ». Maigre et empli de l'Esprit, les trois dernières tentations ne portent plus sur sa condition humaine, mais sur sa mission. Va-t-il l'accomplir kénotiquement, dans cette logique de dépouillement, ou bien au contraire de puissance, et même de toute-puissance divine. Prendre le pouvoir : pouvoir sur le pain, pouvoir sur le règne, pouvoir sur le Temple. Économie, politique, religion. Pouvoir sur les corps, pouvoir sur les esprits, pouvoir sur les âmes. *Tout pouvoir m'a été donné...* On peut dire que de ce pouvoir il ne fera « rien », puisqu'il laissera les hommes lui faire tout ce qu'ils voudront. Se déchaîner sur Lui. Il connaîtra le mal comme totale victime.

2ème Dimanche de Carême (28 février)

Lecture du livre de la Genèse (Gn 15, 5-12.17-18a)

Le Seigneur parla à Abraham dans une vision. Puis il le fit sortir et lui dit : « Regarde le ciel, et compte les étoiles, si tu le peux... » Et il déclara : « Vois quelle descendance tu auras ! » Abram eut foi dans le Seigneur et le Seigneur estima qu'il était juste. Puis il dit : « Je suis le Seigneur, qui t'ai fait sortir d'Our en Chaldée pour te mettre en possession de ce pays. » Abram répondit : « Seigneur mon Dieu, comment vais-je savoir que j'en aurai la possession ? » Le Seigneur lui dit : « Prends-moi une génisse de trois ans, une chèvre de trois ans, un bœuf de trois ans, une tourterelle et une jeune colombe. » Abram prit tous ces animaux, les partagea en deux, et plaça chaque moitié en face de l'autre ; mais il ne partagea pas les oiseaux. Comme les rapaces descendaient sur les morceaux, Abram les écarta. Au coucher du soleil, un sommeil mystérieux s'empara de lui, une sombre et profonde frayeur le saisit. [Le Seigneur parla à Abraham dans une vision. Puis il le fit sortir et lui dit : « Regarde le ciel, et compte les étoiles, si tu le peux... » Et il déclara : « Vois quelle descendance tu auras ! »] Après le coucher du soleil, il y eut des ténèbres épaisses. Alors un brasier fumant et une torche enflammée passèrent entre les quartiers d'animaux. Ce jour-là, le Seigneur conclut une Alliance avec Abram en ces termes : « A ta descendance je donne le pays que voici. »

Il n'y a pas dans la Bible des milliers de textes mystérieux et fondateurs comme celui-ci, comme celui du Yabboq, de l'Horeb. Quels que soient les rédacteurs, ils font remonter la fondation du peuple « élu », non pas à Moïse mais bien à Abram – Abraham. Là aussi changement de nom. Comme pour Jacob – Israël. Sombre et profonde frayeur ; sommeil mystérieux. Ténèbres épaisses, brasier fumant, torche enflammée qui

passé dans la main de Dieu. Des forces maléfiques descendent sur les animaux sacrifiés, mais ce n'est pas Abraham qui les enflamme pour l'holocauste. C'est Dieu lui-même. L'homme de Dieu se contente d'écarter les puissances maléfiques. Il n'est que le gardien du Passage de Dieu. Et ce n'est peut-être pas un holocauste, seulement de quoi rôti la viande pour le repas sacré. Et la signification du partage, des moitiés l'une en face de l'autre, du fait que les oiseaux ne sont pas partagés, une telle signification m'échappe. Mais la promesse faite à l'homme porte la signature de Dieu, et Abraham est resté en vie — mais il n'est plus le même.

Psaume 26, 1, 7-8, 9abcd, 13-14

*Le Seigneur est ma lumière et mon salut,
de qui aurais-je crainte ?
Le Seigneur est le rempart de ma vie,
devant qui tremblerais-je ?*

*Écoute, Seigneur, je t'appelle !
Pitié ! Réponds-moi !
Mon cœur m'a redit ta parole :
« Cherchez ma face. »*

*C'est ta face, Seigneur, que je cherche :
ne me cache pas ta face.
N'écarte pas ton serviteur avec colère,
tu restes mon secours.*

*J'en suis sûr, je verrai les bontés du Seigneur
sur la terre des vivants.
« Espère le Seigneur, sois fort et prends courage ;
espère le Seigneur. »*

Est-ce sur la terre des vivants que je verrai le Seigneur ? Je peux commencer par répondre non. Je verrai le Seigneur à la Résurrection. C'est ce que répond la gentille sœur de Lazare à Jésus. Mais si je suis « déjà ressuscité » ? Dans la foi, je peux déjà « voir le Seigneur ». Jésus répond à Marthe au présent, non au futur, et si c'est vrai pour Lui, c'est que ce le serait aussi pour moi si je n'étais pas aveugle. Il faut vivre dans la joie des ressuscités, avoir *vraiment* la foi. En vivre vraiment. Être pétri d'Amour. Rien qui me ressemble, car est-ce Sa face que je recherche ? Est-ce Ta face que je cherche, mon Dieu ? C'est la chair que je cherche. Je pense déjà à Paul : *leur dieu, c'est leur ventre*. Ainsi donc, mon dieu, c'est mon ventre, et c'est ainsi que je me présente à la face de mon Seigneur et Sauveur. Il devrait donc me balayer comme une balayure. Et

il ne le fait pas. Il ne cesse de venir au devant de moi. Comme pour le prodigue, la vie elle-même se charge de m'instruire des effets de ma vie sur moi-même. Je ne fais pas d'explication de texte, alors que la force et la beauté du psaume pourraient être soulignés à l'envi. Et sa progression, sa logique spirituelle. *De qui aurais-je crainte ?* Affirmation triomphale. Et pas beaucoup plus loin : *Pitié, réponds-moi !* Ce n'est plus la même musique. Mais en fait, je n'ai qu'une chose à redouter dans la foi, c'est à dire dans l'amour de Dieu, ce serait que tu ne répondes pas. Le cri n'est pas que rhétorique, il exprime l'angoisse de la créature devant le silence de Dieu, même quand ce Dieu l'habite de la cave au grenier. Le paradoxe en effet est que Dieu n'est en aucune manière *donné*. Il ne se donne que dans une énigme : *cherchez ma Face*. Si quelqu'un me dit : cherche-moi, c'est bien qu'il m'a parlé, mais qu'il n'existe pas comme quelque chose, mais dans son invisibilité de Personne. Même dans le Christ en chair et en sang, ce qu'il est en personne n'est reconnaissable que par la foi, et non par « la chair et le sang ». Et ce qu'une personne est en personne, cela reste invisible. Le simple fait, donc, que je cherche Ta Face, cela suffit à m'enchaîner à toi, puisque je réponds à ton ordre ou à ta proposition ou à ta suggestion : *Si tu veux...* De qui aurais-je crainte, puisque je cherche ta face. Et je le sais, tu t'arranges pour que je la cherche même quand je cherche à côté, car toute chair est ta créature et requiert le même et unique amour. Courage !

Lettre de Paul aux Philippiens (Ph 3, 17-21; 4, 1)

Frères, prenez-moi tous pour modèle, et regardez bien ceux qui vivent selon l'exemple que nous vous donnons. Car je vous l'ai souvent dit, et maintenant je le redis en pleurant : beaucoup de gens vivent en ennemis de la croix du Christ. Ils vont tous à leur perte. Leur dieu, c'est leur ventre, et ils mettent leur gloire dans ce qui fait leur honte ; ils ne tendent que vers les choses de la terre. Mais nous, nous sommes citoyens des cieux ; c'est à ce titre que nous attendons comme sauveur le Seigneur Jésus Christ, lui qui transformera nos pauvres corps à l'image de son corps glorieux, avec la puissance qui le rend capable aussi de tout dominer.

Est-ce de l'arrogance de la part de Paul ? En fait, tout de suite, il ne s'isole pas, il se place parmi « ceux qui vivent selon l'exemple que nous vous donnons ». Ce nous, est-ce lui, ou tous ceux qui forment un magistère avec lui ? Paul parle simplement en amoureux de la croix du Christ... Sa passion, sa vie. Bien sûr que le monde vit en ennemi de la Croix du Christ, y compris des fidèles infirmes comme moi, qui restent païens dans l'âme, c'est ce qu'il faut croire. Le symbole est celui du serpent qui rampe sur le ventre. Son avidité le condamne à *manger de la terre tous les jours de sa vie*. Elle s'oppose trait pour trait à l'ascèse de

Jésus au désert, assailli par les tentations mais plein de l'Esprit et l'Esprit est Amour. La question n'est pas d'opposer de manière dualiste la chair et l'esprit, le bas et le haut, mais de les opposer spirituellement : même dans les œuvres de la chair et la vie de la chair, même simplement manger, il y a la manière spirituelle de faire, la manière de le faire avec amour et par amour, et non pas de manière idolâtrique, autrement dit avide. Je le dis d'autant mieux que je connais mon avidité et mon désir de la chair pour elle-même, pour en jouir — mais je sais aussi que jusque dans la chair je suis rattrapé par l'Amour. Il m'attend au tournant, il me saisit et tous mes plans, tous mes désirs, toutes mes intentions sont en l'air. Je reste donc malgré tout un *citoyen des cieux*, attendant ou plutôt recevant tant bien que mal (car l'attente est pour le futur : il y a une espèce d'attente qui n'est pas temporelle, celui attendu étant déjà présent) Celui qui transforme(ra) nos pauvres corps à l'image de Son corps glorieux ; je *l'attends* eschatologiquement, mais je le *reçois* eucharistiquement, déjà, spirituellement *et* charnellement, car dans le sacrifice de la croix auquel je participe en participant à la sainte cène, le divorce entre la chair et l'esprit est levé.

Évangile selon saint Luc (9, 28-36)

Jésus prit avec lui Pierre, Jean et Jacques, et il alla sur la montagne pour prier. Pendant qu'il priait, son visage apparut tout autre, ses vêtements devinrent d'une blancheur éclatante. Et deux hommes s'entretenaient avec lui : c'étaient Moïse et Élie, apparus dans la gloire. Ils parlaient de son départ qui allait se réaliser à Jérusalem. Pierre et ses compagnons étaient accablés de sommeil ; mais, se réveillant, ils virent la gloire de Jésus, et les deux hommes à ses côtés. Ces derniers s'en allaient, quand Pierre dit à Jésus : « Maître, il est heureux que nous soyons ici ! Dressons donc trois tentes : une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie. » Il ne savait pas ce qu'il disait. Pierre n'avait pas fini de parler, qu'une nuée survint et les couvrit de son ombre ; ils furent saisis de frayeur lorsqu'ils y pénétrèrent. Et, de la nuée, une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils, celui que j'ai choisi, écoutez-le. » Quand la voix eut retenti, on ne vit plus que Jésus seul. Les disciples gardèrent le silence et, de ce qu'ils avaient vu, ils ne dirent rien à personne à ce moment-là.

Comme le prêtre qui a fait l'homélie du dimanche, je me suis arrêté sur un « détail » qui est devenu soudain essentiel : Il emmène Pierre, Jacques et Jean *pour prier*. Je vais dire : pour les faire entrer pour ainsi dire réellement, physiquement dans sa prière, dans le mystère de sa prière. Et en effet, c'est *pendant qu'il priait...* que tout arrive. Sa prière de Fils le fait apparaître pour ce qu'il EST : le Fils éternel. Et toute l'Histoire sainte qu'il est en train d'accomplir est présente : le Législateur d'Israël, le prophète par excellence, le plus divin, le plus eschatologique, celui qui

peut-être doit revenir. La Loi et les Prophètes sont convoqués, et pas l'une sans l'autre, mais les deux pieds de la Révélation. Pierre, Jacques et Jean sont convoqués comme témoins, trois témoins. Ils pourront dire qu'ils n'ont pas rêvé, qu'ils n'ont pas été victimes d'une hallucination, surtout Pierre qui n'est pas du genre à délirer. Donc ils voient Jésus *tout autre*, le Tout-Autre. Moïse et Élie sont eux aussi dans la gloire, la gloire des Vivants pour les siècles des siècles. Dieu est bien le Dieu des vivants. Ce n'est pas Abraham qu'il a fait apparaître sur la montagne, ce n'est pas le peuple, dans sa racine charnelle, mais ceux qui *signifient* l'histoire et son advenue au Christ. Ils parlent de son départ qui va avoir lieu à Jérusalem. C'est le sens de la mort, de toute mort : un départ. Un départ est un commencement, non une fin. Cela ne rendra pas la croix moins sanglante, mais Jésus a certainement deux besoins : celui de préparer ses apôtres les plus proches à ce « départ », mais aussi de se préparer lui-même, de se pénétrer de sa divinité dans son humanité, de prendre des forces, d'inscrire l'événement à venir dans l'histoire sainte, l'histoire d'Israël. Moïse est celui à qui Dieu a dit : JE SUIS. Maintenant qu'il est « arrivé », il peut s'entretenir familièrement avec JE SUIS. Mais les trois pauvres mortels n'y résistent pas. Rares sont dans la Bibles ces moments cruciaux où l'accablement l'emporte, une torpeur mystérieuse, une impossibilité d'être à la hauteur. Qu'ont-ils donc pu retenir de ce qui se passait ? Sur quoi repose la véracité du récit ? Jésus priait, ils se sont endormis (ils s'entraînent pour le Jardin des Oliviers) ; ils se réveillent, ils voient les trois qui causent, mais voilà que la Loi et les Prophètes s'éloignent. Pierre ne sait pas ce qu'il dit, mais il dit bien ce qu'il dit : dresser un campement, s'installer ! Or ils ne sont montés sur la montagne que pour en redescendre, évidemment ! C'est un peu stupide, donc, mais tellement compréhensible ! Peut-être que pour Luc, les trois apôtres ne sont pas terrorisés mais « heureux », dans une béatitude, en tout cas « transportés ». C'est seulement la nuée, le signe de YHWH, qui les effraye. Dans la théophanie, Moïse et Élie se sont éloignés pour laisser à Jésus seul le privilège de la nuée, de la divinité. Et la Voix du Père se fait entendre, qui dit le Fils et qu'il faut l'écouter : qui L'écoute M'écoute. Comme ce Fils, Jésus est bien plus que le Messie. Il faut l'écouter parce qu'il est le Fils, et sa détermination par rapport à son Père — cela le mandate souverainement — c'est d'être *meus dilectus*, ἐκκληγμένος (*ekklēgménos*). Choisi, désigné. *Il est mon Fils, Je l'ai choisi, désigné pour sa mission*. La Transfiguration est terminée ; retour à la maison, en bas. Se taire. De toute façon, c'est trop grand pour être dit. Mais après la Pentecôte, quand tous auront pris feu du feu de Dieu, ils parleront, raconteront, et Ils seront plusieurs à le mettre par écrit, en se servant des schémas théophaniques traditionnels, mais bien pour raconter quelque chose d'aussi considérable que le Buisson ardent ou la révélation du Nom.

3ème Dimanche de Carême (7 mars)

Livre de l'Exode (Ex 3, 1-8a.10.13-15)

Moïse gardait le troupeau de son beau-père Jéthro, prêtre de Madiane. Il mena le troupeau au-delà du désert et parvint à l'Horeb, la montagne de Dieu. L'ange du Seigneur lui apparut au milieu d'un feu qui sortait d'un buisson. Moïse regarda : le buisson brûlait sans se consumer. Moïse se dit alors : « Je vais faire un détour pour voir cette chose extraordinaire : pourquoi le buisson ne brûle-t-il pas ? » Le Seigneur vit qu'il avait fait un détour pour venir regarder, et Dieu l'appela du milieu du buisson : « Moïse ! Moïse ! » Il dit : « Me voici ! » Dieu dit alors : « N'approche pas d'ici ! Retire tes sandales, car le lieu que foulent tes pieds est une terre sainte ! Je suis le Dieu de ton père, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob. » Moïse se voila le visage car il craignait de porter son regard sur Dieu. Le Seigneur dit à Moïse : « J'ai vu, oui, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu ses cris sous les coups des chefs de corvée. Oui, je connais ses souffrances. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et le faire monter de cette terre vers une terre spacieuse et fertile, vers une terre ruisselant de lait et de miel, vers le pays de Canaan. Et maintenant, va ! Je t'envoie chez Pharaon : tu feras sortir d'Égypte mon peuple, les fils d'Israël. » Moïse répondit : « J'irai donc trouver les fils d'Israël, et je leur dirai : 'Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous.' Ils vont me demander quel est son nom ; que leur répondrai-je ? » Dieu dit à Moïse : « Je suis [celui] qui [je] suis. Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : 'Celui qui m'a envoyé vers vous, c'est : JE-SUIS.' » Dieu dit encore à Moïse : « Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : 'Celui qui m'a envoyé vers vous, c'est YAHVÉ [YHWH], c'est LE SEIGNEUR, le Dieu de vos pères, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob.' C'est là mon nom pour toujours, c'est le mémorial par lequel vous me célébrerez, d'âge en âge.

Le hasard a voulu que je fasse ma mini conférence sur YHWH ce dimanche après-midi, à l'occasion des *Rencontres de Sophie*. Cette coïncidence m'a bien plu, mais a ravivé mon sentiment critique sur la traduction du fameux *héyéh asher héyéh*, je suis ce que je suis, je suis qui je suis, même si je suis celui qui suis a le mérite de conserver la première personne, ce qui évite d'« onto-théologiser » l'acte d'être à la première personne, avec un *je suis celui qui est*, ou pire, *je suis l'être permanent* ou *l'être suprême* (la traduction du rabbinat est vraiment malheureuse !) Et puis je viens de voir le superbe film des frères Coen, *A serious man*, si bien que j'ai pu comme voir à l'œuvre ce qu'un milieu juif pouvait faire du Nom, *ha-Chem*. Mais que ces circonstances ne m'éloignent pas du texte qui se donne là, de nouveau, ce matin. Tout cet épisode pourrait s'appeler La légende du Buisson ardent, une des plus belles qui soient. L'ange du Seigneur : on comprend bien que c'est le Seigneur lui-même,

et qu'il n'est pas question de traduire ange de manière univoque. Le livre de Bernard Teyssèdre, *Anges, astres et cieux*, me confirme dans l'évidence du caractère mythologique et donc symbolique des anges. Ils ont bien une place dans la cosmologie antique, Paul peut bien leur donner une place avec les trônes, dominations, puissances et tout et tout, et Jésus en parler de manière allégorique, je crois, tout cela ne change rien à la foi, mais il est tout de même utile pour nous « modernes » de ne pas affubler la foi de trop de résidus archaïques, de même que nous sommes parvenus, dans notre lente Église, à accepter Copernic et Galilée, et l'Évolution en biologie ! Alors oui, les anges sont la manifestation de Dieu en diverses occasions, ou bien un artifice rhétorique pour éviter respectueusement de mettre Dieu lui-même en personne dans un buisson enflammé. Il faut bien donner figure à ce qui se passe dans la conscience intime d'Abraham, de Moïse, de Marie, de Joseph etc. Car les manifestations de Dieu dans la conscience sont à l'évidences personnelles et non pas abstraites ni intellectuelles, et il y a bien quelque chose comme une parole intérieure qui se fait entendre, comme dans la prière, si nous expérimentons que Dieu nous « parle ». Il y a bien une phénoménalité de cette parole intérieure qui vient s'inscrire à l'intérieur de notre propre parole intérieure. L'ange est donc manifestation de Celui qui se manifeste, *phenomenon*. Le buisson ne se consume pas : c'est donc que ce n'est pas lui qui brûle, et que ce feu est Esprit. Dans l'esprit de cet Esprit, et cela continuellement, Moïse n'apparaît jamais comme l'inventeur de Dieu, du Dieu des Hébreux, des Habirou ; ce Dieu unique, il le reçoit, il est le Dieu des Pères, celui d'Abraham. Moïse est certainement le grand législateur qui fait largement exister ce petit peuple en le faisant sortir d'Égypte, mais il ne le fonde pas, il le trouve. Le peuple est là et lui préexiste. Il n'aurait pas pu faire sortir un peuple créé de toutes pièces pour la circonstance. La tradition abrahamique est donc une référence première. Faut-il insister de nouveau sur ce Dieu à la première personne ?

Psaume 102, 1-2, 3-4, 6-7, 8.11

*Bénis le Seigneur, ô mon âme,
bénis son nom très saint, tout mon être !
Bénis le Seigneur, ô mon âme,
n'oublie aucun de ses bienfaits !*

*Car il pardonne toutes tes offenses
et te guérit de toute maladie ;
il réclame ta vie à la tombe
et te couronne d'amour et de tendresse.*

*Le Seigneur fait œuvre de justice,
il défend le droit des opprimés.*

*Il révèle ses desseins à Moïse,
aux enfants d'Israël ses hauts faits.*

*Le Seigneur est tendresse et pitié,
lent à la colère et plein d'amour ;
Comme le ciel domine la terre,
fort est son amour pour qui le craint.*

Le psaume dit les choses qui viennent à l'âme croyante, selon une logique spontanée, et qui « parle ». D'abord, la relation priante à Dieu fait d'elle-même naître une forme nouvelle de subjectivité. Mon âme, tout mon être... Impression que le premier quatrain parle à la première personne, mais c'est l'âme qui *se* parle et qui *se* dit tu... d'où le deuxième quatrain qui fait comme si quelqu'un me parlait, cette fois-ci de ce *Il*, objet initial de la louange. Il réclame ta vie à la tombe. Il n'y a pas là affirmation de la vie éternelle, mais bien de la volonté divine de me sauver, de m'aimer, de me « couronner », et cela est bien in fine en contradiction avec notre destin de mort. Comment Dieu peut-il permettre la mort ? Nous avons bien l'explication de la *Genèse*. Mais non, vous ne *pourrez pas* ! dit le serpent. Mais de quelle mort est-il question ? À la réflexion, pas d'une mort « naturelle ». D'une espèce de mort violente, résultant d'une condamnation. Si vous en mangez, vous mourrez. Cette menace montre que cette mort-là se situe ailleurs que dans l'ordre de la nature qui vient d'être donnée à l'homme. C'est d'une mort symbolique, morale, d'une « seconde mort » qu'il est question. Dieu ne veut pas ma mort, il réclame ma vie. La porte est bien ouverte sur la perspective, même si elle n'est pas clairement pensée, d'une vie « éternelle », d'une non séparation d'avec Dieu, même en cette vie seulement, dans la foi. Le quatrième quatrain élève le débat, élargit, généralise. Un Dieu juste. Le Dieu de notre histoire, Dieu de Moïse, Dieu des enfants d'Israël. Mon Dieu personnel est le Dieu de cette histoire. Mais le Dieu de cette histoire est le Dieu personnel : celui qui a parlé à Moïse. C'est peut-être la clé de l'emploi des personnes. Le Dieu qui a parlé à Moïse à la première personne, par humilité, moi qui ne suis pas Moïse, je sais qu'il est le Dieu qui a dit JE SUIS, mais « quelqu'un » me dit qu'il me guérit, en me disant, ce quelqu'un, d'abord *tu*. Le dernier quatrain dit la vérité de Dieu, celle qui éclaire tout : qu'il est un amour tout-puissant. Amour, oui, mais « comme le ciel domine la terre ».

Première lettre de Paul aux Corinthiens (10, 1-6.10-12)

Frères, je ne voudrais pas vous laisser ignorer ce qui s'est passé lors de la sortie d'Égypte. Nos ancêtres ont tous été sous la protection de la colonne de nuée, et tous ils ont passé la mer Rouge. Tous, ils ont été pour ainsi dire baptisés en Moïse, dans la nuée et dans la mer ; tous, ils ont mangé la même nourriture, qui était spirituelle ; tous, ils ont bu à la

même source, qui était spirituelle ; car ils buvaient à un rocher qui les accompagnait, et ce rocher, c'était déjà le Christ. Cependant, la plupart n'ont fait que déplaire à Dieu, et ils sont tombés au désert. Ces événements étaient destinés à nous servir d'exemple, pour nous empêcher de désirer le mal comme l'ont fait nos pères. Cessez de récriminer contre Dieu comme l'ont fait certains d'entre eux : ils ont été exterminés. Leur histoire devait servir d'exemple, et l'Écriture l'a racontée pour nous avertir, nous qui voyons arriver la fin des temps. Ainsi donc, celui qui se croit solide, qu'il fasse attention à ne pas tomber.

Catéchèse de Paul aux Grecs de Corinthe : Méfiez-vous, faites attention ! Jusqu'à maintenant, tout est grandiose et Dieu conduit tout un chacun à bon port. Le dernier mot est : Christ. Pour Paul, le Fils éternel est déjà, parce qu'il l'est éternellement dans le dessein divin, ce Fils d'homme qu'est Jésus-Christ. Paul est tellement pénétré de l'Incarnation ! Ce Christ qui lui est tombé dessus, c'est tellement tout un, divinité et humanité : il l'est depuis toujours dans le Dessein du Dieu de Moïse. Cependant... Tombés, exterminés : soit le Dieu vengeur n'est pas loin, soit (pour Paul, c'est certain) se détourner de Dieu conduit inéluctablement à sa perte, car il n'y a qu'un seul chemin de Salut, à savoir ce rocher qu'est le Christ éternel, Sagesse éternelle de Dieu. Avertissement ! Comme Job quand il a compris, cessons de récriminer contre Dieu, car nous ne pouvons pas comprendre un dessein infini, mais nous pouvons avoir la foi. Heureusement que Paul s'adresse à des gens qui ont la foi ! Pour les autres (mais qui a la foi plus qu'une graine de sénévé ?) ils peuvent comprendre que l'aventure de la foi est merveilleuse, qu'elle est Exode, mais qu'il n'est pas opportun de « déplaire à Dieu »...

Et il y a désormais urgence, à cause de la fin des temps qui arrive. Paul devait bien penser qu'il vivait dans cette urgence : en convertir le plus grand nombre avant la Parousie. Hâter le Règne de Dieu. En même temps, il institue des Églises partout, et institue pour la durée — mais au fond pour une durée contingente. Ainsi, la croyance de Paul en l'imminence de la fin des temps devient elle-même contingente, alors que le contenu de l'Annonce ne l'est pas.

Évangile selon saint Luc (13, 1-9)

Un jour, des gens vinrent rapporter à Jésus l'affaire des Galiléens que Pilate avait fait massacrer pendant qu'ils offraient un sacrifice. Jésus leur répondit : « Pensez-vous que ces Galiléens étaient de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, pour avoir subi un tel sort ? Eh bien non, je vous le dis ; et si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous comme eux. Et ces dix-huit personnes tuées par la chute de la tour de Siloé, pensez-vous qu'elles étaient plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ? Eh bien non, je vous le dis ; et si vous ne vous

convertissez pas, vous périrez tous de la même manière. » Jésus leur disait encore cette parabole : « Un homme avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint chercher du fruit sur ce figuier, et n'en trouva pas. Il dit alors à son vigneron : 'Voilà trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier, et je n'en trouve pas. Coupez-le. A quoi bon le laisser épuiser le sol ?' Mais le vigneron lui répondit : 'Seigneur, laisse-le encore cette année, le temps que je bêche autour pour y mettre du fumier. Peut-être donnera-t-il du fruit à l'avenir. Sinon, tu le couperas.' »

Première partie : faute et châtement. Eh bien non ! Cela vaut pour ces sales Galiléens (des mécréants, des pseudo juifs), mais, de manière plus difficile à avaler, pour les bons Juifs de Jérusalem. Absurdité de cette mécanique répressive qui conclut de la punition à la faute. Mais Jésus sera toujours dans le paradoxe, ce qui d'une certaine façon restaure la vérité de ce lien entre faute et punition, mais en le retournant, en l'inversant. Avec le refrain : *si vous ne vous convertissez pas...* Non pas *vous serez punis*, mais *vous périrez tous* comme eux, de la même manière. Bien sûr que le *comme eux* est à prendre métaphoriquement, car non seulement une tour ne s'écroulera probablement pas sur nous, mais les victimes n'étaient pas plus coupables que... Y faire attention en effet : Jésus ne dit pas qu'ils étaient innocents, mais ni plus ni moins coupables... Tous coupables, donc, et certains sont tués visiblement, les autres non. Vous, les autres, les chanceux, les survivants, préparez-vous à périr *de la même manière*. Car vous aussi êtes coupables, passibles de mort, donc, *si vous ne vous convertissez pas*. La condamnation est donc universelle, et seule la conversion, le retournement de vie, peut sauver. Mais si à l'homme c'est impossible... Il n'empêche que dans un premier temps, Jésus dit bien cela, pose les conditions du drame. Se retourner n'est pas se sauver soi-même, mais bien se retourner pour tendre les mains vers Celui qui, seul, sauve. Dieu ne peut pas refuser de regarder celui qui se retourne vers lui, si publicain et pécheur soit-il. Trop facile ? Peut-être au contraire le plus difficile du monde. Celui qui croit cela être la facilité et l'hypocrisie de la foi ne sait pas ce qu'il dit, évidemment ! Voir les tourments de la conversion d'Augustin qui voulait sans vraiment vouloir. Se convertir, c'est lâcher prise, enfin, après une lutte acharnée contre soi-même, tellement à soi-même l'on tient, je tiens. Alors que toute ma chair gémit, me convertir, ce serait dire enfin, dire pour de vrai, pas seulement penser que c'est cela qu'il faut dire, et je sais bien que c'est cela et rien d'autre, dire, enfin, donc : fais de moi ce que Tu veux, Ta Volonté et non la mienne — puisque je sais que Tu m'aimes infiniment plus que je ne sais m'aimer moi-même, tout en ne comprenant pas Ta Volonté qui me dépasse. Je sais qu'elle est juste, puisque je le crois, et elle n'est pas juste seulement de justice, mais juste d'amour. Je ne puis dire : fais de moi ce que Tu veux, qu'à quelqu'un dont je me sais absolument aimé, et dans la vie, je peux prendre le risque de le dire à un

amant, à une amante, parce que je fais le pari qu'à ce moment-là l'amour existe, même dans un miroir trouble.

Seconde partie : le figuier. Se convertir, c'est se mettre à donner du fruit. Le fruit de la conversion : signe de vie, signe de résurrection, de renaissance, tandis que l'arbre étant auparavant comme mort. Le maître du figuier dit la loi : tout figuier stérile est coupé et remplacé. Il n'a rien à faire dans le verger. Mais il y a ce tiers, le Vigneron. Ce Christ qui vient soigner, guérir, chercher, prendre sur ses épaules, plein de patience. La patience de l'amour supérieure à la justice de la loi, mais qui ne peut néanmoins supprimer le principe de la loi. L'amour dit : *si tu veux...* comme au jeune homme riche. Mais si tu ne veux vraiment pas, si tu dis non à l'Amour, qu'est-ce que l'Amour peut encore pour toi : c'est cela que dit la loi. La loi dit l'impuissance de l'amour à s'imposer, et la conséquence qui en découle. Le liens est donc bien clair entre les deux parties du passage, malgré l'absence de transition.

4ème Dimanche de Carême

de Lætare : Réjouissez-vous, Jour de la rose d'or (14 mars)

Livre de Josué (5, 10-12)

Après le passage du Jourdain, les fils d'Israël campèrent à Guilgal et célébrèrent la Pâque le quatorzième jour du mois, vers le soir, dans la plaine de Jéricho. Le lendemain de la Pâque, ils mangèrent les produits de cette terre : des pains sans levain et des épis grillés. A partir de ce jour, la manne cessa de tomber, puisqu'ils mangeaient les produits de la terre. Il n'y avait plus de manne pour les fils d'Israël, qui mangèrent cette année-là ce qu'ils récoltèrent sur la terre de Canaan.

Transition : ils campent, mais ils passent à l'agriculture. Je ne vais pas entrer dans les détails historiques, puisque c'est le sens spirituel des événements qui ici importe. La promesse de Dieu s'accomplit : la nuit, c'est le sang de l'agneau et le repas debout, la ceinture sur les reins. Le lendemain, dit le texte, ce sont les produits de la terre, et cette nourriture provisoire qu'était la mystérieuse manne, disparaît au profit d'une nourriture réelle qui n'est plus un signe de Dieu. La manne est de ce point de vue comme l'eucharistie par rapport à la Parousie, à ce qui est attendu : le retour dans la gloire.

Psaume 33, 2-3, 4-5, 6-7

*Je bénirai le Seigneur en tout temps,
sa louange sans cesse à mes lèvres.
Je me glorifierai dans le Seigneur :*

que les pauvres m'entendent et soient en fête !

*Magnifiez avec moi le Seigneur,
exaltons tous ensemble son Nom.
Je cherche le Seigneur, il me répond :
de toutes mes frayeurs, il me délivre.*

*Qui regarde vers lui resplendira,
sans ombre ni trouble au visage.
Un pauvre crie ; le Seigneur entend :
il le sauve de toutes ses angoisses.*

Encore quelque chose d'unique au monde : que le Dieu de l'Univers soit le Dieu des pauvres. D'où le tissage de plusieurs motifs : Le Dieu à qui je parle à la première personne ; un Dieu objet de louange, non pas de louange rituelle et obligatoire, mais qui vient du cœur. Personne, cœur. Non seulement j'exalte Dieu dans la louange, je le glorifie, mais je me glorifie de le louer, si bien que du fait même je n'attends plus rien d'autre de Lui, comme s'il avait contracté une dette. Le culte n'est plus un échange, mais un don. Il sauve celui qui n'a rien à lui donner en échange ; à l'inverse je trouve ma récompense dans la louange même que j'élève vers Lui, puisqu'elle me comble par elle-même. Ce que je donne avec joie est le don que je reçois. De ce que je regarde vers Lui, je resplendis. Les catégories du don et de l'échange sont ainsi bouleversées, elle ne sont plus de même ordre, à condition évidemment de ne pas les tirer vers le bas, de ne pas les recalculer à notre mesure économique.

Seconde lettre de Paul aux Corinthiens (5, 17-21)

Frères, si quelqu'un est en Jésus Christ, il est une créature nouvelle. Le monde ancien s'en est allé, un monde nouveau est déjà né. Tout cela vient de Dieu : il nous a réconciliés avec lui par le Christ, et il nous a donné pour ministère de travailler à cette réconciliation. Car c'est bien Dieu qui, dans le Christ, réconciliait le monde avec lui ; il effaçait pour tous les hommes le compte de leurs péchés, et il mettait dans notre bouche la parole de la réconciliation. Nous sommes donc les ambassadeurs du Christ, et par nous c'est Dieu lui-même qui, en fait, vous adresse un appel. Au nom du Christ, nous vous le demandons, laissez-vous réconcilier avec Dieu. Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a pour nous identifié au péché des hommes, afin que, grâce à lui, nous soyons identifiés à la justice de Dieu. Frères, si quelqu'un est en Jésus Christ, il est une créature nouvelle. Le monde ancien s'en est allé, un monde nouveau est déjà né. Frères, nous sommes les ambassadeurs du Christ, et par nous c'est Dieu lui-même qui, en fait, vous adresse un appel. Au nom du Christ, nous vous le demandons, laissez-vous réconcilier avec Dieu.

Paul use d'un *nous* à plusieurs niveaux : le nous de tous ceux qui sont « en Jésus Christ », la communauté des créatures nouvelles, qui forme un *monde nouveau*. Et puis il y a le *nous* du « ministère », de la *diaconia*. Est-ce le même ? Oui et non, car nous avons tous reçu cette diaconie : travailler à la réconciliation, quoiqu'en même temps Paul distingue un *nous* et un *vous*. Paul dit nous à la place de je, parce qu'il sait bien, et veut faire comprendre, qu'il ne parle pas de lui-même, de sa propre autorité. Il s'adosse à l'autorité du collège des apôtres. Il parle donc au nom de l'Eglise, si bien que l'on voit ici comme à l'état naissant le fonctionnement d'une Eglise hiérarchique, avec une autorité organisée. Mais l'Eglise elle-même ne parle pas d'elle-même, mais uniquement restitue, transmet la Parole de Dieu, et cela « au nom du Christ », *pro Christo, uper Christou*. Le Christ est comme juste derrière nous, et nous sommes ses délégués, ses envoyés, ses « ambassadeurs » vers « vous ». Nous avons une délégation de pouvoir, nous les apôtres du Christ, lui qui nous tourne vers Dieu. À certains égards, à certains moments, je suis plutôt du côté de la mission, à d'autres, du côté de la peuplade barbare qui reçoit l'ambassade et le message : *Laissez-vous réconcilier avec Dieu. Au nom du Christ !* Et Paul lance deux fois son cri. Entre temps, il a indiqué le motif de la réconciliation, et bien plus que le « motif ». La réalité de cette réconciliation. Il ne dit pas : réconciliez-vous avec Dieu, faites œuvre de (bonne) volonté ; il dit laissez-vous... car la réalité de la réconciliation est ontologique, et elle est déjà réalisée, par pur amour, sans condition, sans attendre que nous l'ayons décidé, que nous soyons décidé. Jésus a fait ce que j'aurais été incapable de faire : se réconcilier l'humanité alors qu'elle reste toujours aussi détournée et éloignée de Lui. Jésus a en quelque sorte fait tout le travail d'amour, et nous n'avons qu'à dire oui, ce qui pour nous n'est pas rien... En quoi consiste la substance de cette réconciliation ? En l'admirable échange entre *Il s'est fait péché* et *pour que nous soyons rendus justes*. Dieu aurait pu effacer le compte de nos péchés comme on efface une ardoise, une dette, mais alors nous serions restés les mêmes, et toujours séparés de Dieu, dans une sorte de neutralité vide. Le péché, c'est quelque chose qui fait mal, et comment effacer le mal, le mal commis, sinon par beaucoup plus que l'effacement de la dette, image qui se révèle donc inadéquate. Se réconcilier, c'est tendre la main, mettre l'autre en état de pouvoir demander pardon, c'est se prendre dans les bras, s'aimer de nouveau. Il faut donc que Dieu fasse tout le chemin vers ses créatures tombées et qui ne savent plus se relever toutes seules (justement sans amour : ce n'est pas qu'elle ne savent pas ou ne peuvent pas, en terme de capacité, c'est que se relever, c'est demander à l'autre, lui dire que c'est Lui qui nous manque pour être debout, car être debout, ce n'est pas être debout tout seul et par ses propres forces, mais se retrouver dans les bras de l'autre. Donc c'est l'appeler pour qu'il vienne.) Dieu fait le chemin vers nous pour devenir notre prochain, et c'est en sa présence seulement que nous pouvons tendre la main. Je ne peux pas tendre la main s'il n'y a personne. Si c'est

dans le vide, c'est désespoir et détresse qui prévalent. Comme nous sommes devenus péché, il faut donc que Lui aussi, sans pécher, se fasse péché. Est-ce concevable ? Il va mourir de ce qui nous fait mourir (c'est le mal qui nous fait mourir, car pour nous, la mort équivalait à la seconde mort). Il ne va pas mourir rassasié d'ans, mais assassiné par nous. En plantant les clous, nous plantons notre mal en Lui. *Eum pro nobis peccatum fecit*. ὑπὲρ ἡμῶν ἁμαρτίαν ἐποίησεν. Lui qui n'a pas *connu* le péché. Il ne l'a pas connu. Il ne l'a pas fait, pas commis. Que signifie *être fait* ? Pas exactement comme *il s'est fait chair*... ἐποίησεν. ἐγένετο. Il n'est pas *devenu* péché. Alors qu'il est devenu chair. Il s'est réduit à être un tas de péché pour prendre sur Lui les conséquences et la condition de pécheur. ἐποίησεν, n'est-ce qu'une figure, une façon de parler ? J'ai plutôt le sentiment d'un mystère qui me résiste, qui reste mystérieux. Le mystère de l'union hypostatique est presque plus intelligible, parce qu'on a affaire à des natures et à la *personalitas* d'une personne. Mais ici, c'est le feu qui se fait glace, la vie qui se fait mort, le blanc qui se fait noir. Le péché étant mon acte, ce qui existe, c'est moi pécheur. Jésus se fait moi pécheur. Se faisant moi, il prend sur Lui mon état de pécheur, sans pour autant pécher. Il prend. Comme on dit : qu'est-ce qu'il a pris ! Il subit l'état de péché sans pécher. C'est l'injustice même, l'Innocent crucifié. Il dit : *Ma vie, nul ne la prend mais c'est moi qui la donne*. Mais aussi : *Mon Dieu, éloigne de moi ce calice !* Il a donc tout pris, Lui l'Innocent, et moi, pendant ce temps-là, je lutte à mort pour la promotion de mon moi haïssable ! Est-ce que j'entends l'appel de Paul ?

Évangile selon saint Luc (15, 1-3.11-32)

Les publicains et les pécheurs venaient tous à Jésus pour l'écouter. Les pharisiens et les scribes récriminaient contre lui : « Cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux ! » Alors Jésus leur dit cette parabole : « Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : 'Père, donne-moi la part d'héritage qui me revient.' Et le père fit le partage de ses biens. Peu de jours après, le plus jeune rassembla tout ce qu'il avait, et partit pour un pays lointain où il gaspilla sa fortune en menant une vie de désordre. Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans cette région, et il commença à se trouver dans la misère. Il alla s'embaucher chez un homme du pays qui l'envoya dans ses champs garder les porcs. Il aurait bien voulu se remplir le ventre avec les gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui donnait rien. Alors il réfléchit : 'Tant d'ouvriers chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! Je vais retourner chez mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. Prends-moi comme l'un de tes ouvriers.' Il partit donc pour aller chez son père. Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de pitié ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. Le fils lui dit : 'Père, j'ai péché contre le ciel et contre

toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils...' Mais le père dit à ses domestiques : 'Vite, apportez le plus beau vêtement pour l'habiller. Mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds. Allez chercher le veau gras, tuez-le ; mangeons et festoyons. Car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé.' Et ils commencèrent la fête. Le fils aîné était aux champs. A son retour, quand il fut près de la maison, il entendit la musique et les danses. Appelant un des domestiques, il demanda ce qui se passait. Celui-ci répondit : 'C'est ton frère qui est de retour. Et ton père a tué le veau gras, parce qu'il a vu revenir son fils en bonne santé.' Alors le fils aîné se mit en colère, et il refusait d'entrer. Son père, qui était sorti, le suppliait. Mais il répliqua : 'Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais désobéi à tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Mais, quand ton fils que voilà est arrivé après avoir dépensé ton bien avec des filles, tu as fait tuer pour lui le veau gras !' Le père répondit : 'Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Il fallait bien festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé ! »

Le plus jeune est le publicain et le pécheur ; l'aîné est le bon juif, le pharisien. Les deux sont en chacun de nous, comme chacun sait (par exemple David réprobat sa propre conduite telle que Nathan vient de la lui décrire dans une parabole). Longtemps, j'ai été fils aîné, et puis je suis devenu comme le cadet, ce qui veut dire que l'aîné aurait bien voulu faire les mêmes conneries que son frère, mais il n'a pas pu, pas osé, d'où son ressentiment et pas seulement une légitime colère. Quand on est en règle, il est révoltant que ça ne marche pas, que tout n'aille pas au mieux, que tout ne nous profite pas. Le bien-pensant fait en sorte que tout lui réussisse, sauf qu'il a évidemment oublié l'essentiel qui est le don, l'amour, ce qui se tient au-delà de la loi et constitue sa raison d'être. On sait que sans l'esprit (l'amour), la lettre tue. Et dans l'échec même, au lieu d'aimer, je puis me cramponner à la règle, pour faire tenir ce qui peut encore tenir (comme le château de sable lorsque la marée monte), et bien entendu de cette manière je ne puis qu'être condamner, me condamner. Mais c'est là qu'aimer devient tellement difficile, au dessus des forces humaines. Cet évangile tellement célèbre a déjà été tellement commenté ! Cette fois-ci, j'ai retenu surtout le fait que le père *supplie* son fils aîné. A-t-on déjà vu un père supplier son fils ? Ainsi Dieu nous supplie donc constamment, loin d'aiguiller la faux de l'archange ! Veux-tu avoir part à mon héritage ? Quoiqu'on puisse en dire, le père aurait pu refuser de partager son héritage de son vivant. À tout le moins, le cadet est-il héritier lui aussi, et après avoir mangé son bien, il ne devrait plus avoir droit à rien. Or quand il revient, son père le reçoit comme son fils, non comme un serviteur. Il faudrait que l'aîné soit très désintéressé pour ne pas râler. Qu'il aime, au lieu de convoiter et même tout simplement de faire valoir légalement son droit. Encore la loi. Il s'en rend malheureux, à

en être pathétique. Et le père cherche à le toucher, à l'émouvoir. Mais auparavant, telle que Jésus raconte l'histoire (telle qu'elle est rapportée : nous dirons que la parole réelle de Jésus, c'est celle qui est rapportée), le père n'a pas eu l'air de prendre bien en compte son fils aîné. Quand l'autre arrive, le père ne le fait pas chercher, ne fait pas participer l'aîné, ne l'attend pas pour commencer la fête. Celle-ci est immédiate. À l'aîné, quoi qu'il en soit, de digérer l'événement — et de fait, à la fin, on ne sait pas ce que sera son attitude, autrement dit si à son tout il se convertira — car être en règle ne signifie pas être converti. Pourtant le père, pour la seconde fois, est sorti à la rencontre de son fils, cette fois-ci l'aîné. C'est que Dieu nous devance toujours, sans quoi nous n'aurions pas la capacité de Lui répondre. Si le père était resté enfermé chez lui, le fils n'aurait pas pu lui dire : *Père, j'ai péché...* et l'aîné n'aurait pas pu être supplié, ce qui ne suffit pas nécessairement. Le cadet ne prétend plus à la place de fils mais seulement de serviteur. À l'aîné, le serviteur ne parle pas du tout comme va lui parler le père. Il lui dira les faits, froidement. C'est cela qui est désespérant, car l'amour n'y est pas. Le serviteur obéit, il n'aime pas. D'ailleurs, le fils aîné dit à son père : je t'ai toujours *servi*. Je t'ai toujours obéi. Franchir le pas, aller au-delà de la Loi, voici exactement la définition de l'amour, qui cependant accomplit la Loi, est la Loi accomplie, tandis que la Loi qui n'est que la Loi signifie la mort.

5ème Dimanche de Carême (21 mars)

Livre d'Isaïe (Is 43, 16-21)

Ainsi parle le Seigneur, lui qui fit une route à travers la mer, un sentier au milieu des eaux puissantes, lui qui mit en campagne des chars et des chevaux, des troupes et de puissants guerriers ; et les voilà couchés pour ne plus se relever, ils se sont éteints, ils se sont consumés comme une mèche. Le Seigneur dit : Ne vous souvenez plus d'autrefois, ne songez plus au passé. Voici que je fais un monde nouveau : il germe déjà, ne le voyez-vous pas ? Oui, je vais faire passer une route dans le désert, des fleuves dans les lieux arides. Les bêtes sauvages me rendront gloire - les chacals et les autruches - parce que j'aurai fait couler de l'eau dans le désert, des fleuves dans les lieux arides, pour désaltérer le peuple, mon élu. Ce peuple que j'ai formé pour moi redira ma louange.

Que reste-t-il de la sortie d'Égypte, de ces grands événements, gigantesques pour un si petit peuple (mais peut-être une simple opération de police pour le gouvernement de Pharaon) ? Rien ; consumés comme une mèche. Dieu lui-même dit : c'est du passé, ne vivez pas dans le passé. C'est l'avenir d'Israël qui compte. Or l'avenir est déjà en germe dans le présent, sous forme de signes. Pauvre paraphrase qui pour

l'essentiel a supprimé la beauté du texte, sa vibration ! Comme nous savons que quelque chose vient — je sais que vient ce qui est venu, j'en fais mémoire — alors nous pouvons remplir de substance cette vibration. C'est comme si je pensais à Noël, à la Venue du Christ, alors que c'est un drame qui se prépare. Mais je sais aussi que Jésus va sortir de la mort et me rendre la vie ; alors je deviens ce peuple de louange, au milieu du désert du monde.

Psaume 125, 1-2ab, 2cd-3, 4-5, 6

*Quand le Seigneur ramena les captifs à Sion,
nous étions comme en rêve !
Alors notre bouche était pleine de rires,
nous poussions des cris de joie ;*

*Alors on disait parmi les nations :
« Quelles merveilles fait pour eux le Seigneur ! »
Quelles merveilles le Seigneur fit pour nous
nous étions en grande fête !*

*Ramène, Seigneur, nos captifs,
comme les torrents au désert.
Qui sème dans les larmes
moissonne dans la joie :*

*Il s'en va, il s'en va en pleurant,
il jette la semence ;
il s'en vient, il s'en vient dans la joie,
il rapporte les gerbes.*

Une fois de plus, l'âme juive connaît la joie. Évidemment, cette joie n'est pas « juive » de nature, car ce sentiment de rêver au retour d'exil, ou le jour où un messager ou la radio annonce la paix, tous les peuples du monde l'ont connu. Mais quelque chose ici rend cette joie hyperbolique, et c'est le fait que cette joie, les Hébreux la tiennent de ce Quelqu'un qui les accompagne dans leur destin. Les autres nations sont prises à témoin, une fois de plus, comme si cela pouvait augmenter la joie, dès lors qu'elle est vue du dehors, mais par une conscience, un autre comme moi. C'est ainsi que les amoureux qui se promènent enlacés ne se voient pas, et l'amant ne voit pas son amante, la beauté de son mouvement d'amoureuse, tandis que je m'arrête pour les regarder et que je vois d'eux ce que eux-mêmes ne voient pas : ... *et moi je les regarde mourir de bonheur*, comme dit la chanson. Il y a donc l'idée que les autres nous voient, nous, submergés de bonheur, de sorte que s'opère la bascule de *pour eux à pour nous*, ce qui rend la joie indescriptible, plus grande

qu'une joie descriptible. Semailles dans les pleurs, moissons dans la joie. Si le grain ne meurt... Toujours le doute qui traverse : en créant la Création, Dieu ne pouvait-il pas faire, nous faire faire l'économie de toute cette souffrance ? Il est vain de reprendre mille fois le raisonnement, le sentiment résiste, ce qui est éprouvé ne se laisse pas convaincre. La raison peut montrer que le monde créé ne peut pas tourner autrement, mais c'est la foi qui peut faire confiance au Créateur.

Lettre de Paul aux Philippiens (Ph 3, 8-14)

Frères, tous les avantages que j'avais autrefois, je les considère maintenant comme une perte à cause de ce bien qui dépasse tout : la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur. À cause de lui, j'ai tout perdu ; je considère tout comme des balayures, en vue d'un seul avantage, le Christ, en qui Dieu me reconnaîtra comme juste. Cette justice ne vient pas de moi-même - c'est-à-dire de mon obéissance à la loi de Moïse - mais de la foi au Christ : c'est la justice qui vient de Dieu et qui est fondée sur la foi. Il s'agit de connaître le Christ, d'éprouver la puissance de sa résurrection et de communier aux souffrances de sa passion, en reproduisant en moi sa mort, dans l'espoir de parvenir, moi aussi, à ressusciter d'entre les morts. Certes, je ne suis pas encore arrivé, je ne suis pas encore au bout, mais je poursuis ma course pour saisir tout cela, comme j'ai moi-même été saisi par le Christ Jésus. Frères, je ne pense pas l'avoir déjà saisi. Une seule chose compte : oubliant ce qui est en arrière, et lancé vers l'avant, je cours vers le but pour remporter le prix auquel Dieu nous appelle là-haut dans le Christ Jésus.

Autobiographie de Paul. Pas de doute, Paul était, je vais dire une espèce de mandarin juif, il pouvait faire carrière, et parce que le Christ l'a renversé, littéralement il a tout perdu, tout ce que pouvait lui procurer son statut de docteur de la Loi. Et il ne cesse d'y revenir, à commencer pour lui-même : il n'y a pas de justification par la Loi. Mais par Dieu en personne, par la foi en Lui, et qui est venu l'annoncer, le révéler, le réaliser aussi en sa personne ? Bien sûr le Christ. Que signifie que Dieu sauve ? Dieu-sauve : Jésus. Il ne Lui suffisait pas d'effacer l'ardoise des « péchés » (toujours se souvenir que pécher, c'est chaque fois que je me détourne d'aimer, et c'est pourquoi je peux dire aussi que je « vis dans le péché » même sans en commettre actuellement, puisque je vis essentiellement pour moi-même plutôt que pour l'amour qui implique de se détourner de soi pour se donner à l'autre ; le non-amour est de ce point de vue un *habitus*, un état). On dit que Dieu nous a « tellement aimé » qu'il a donné sa vie pour nous. C'est en nous rejoignant totalement dans notre condition de pécheurs, c'est en s'identifiant à nous pécheurs, qu'il a pu réellement nous rendre à la vie, au-delà de cette espèce de suicide que nous accomplissons tous les jours en luttant contre les autres, en nous

défendant des autres. Paul dit qu'il n'est pas au bout, mais qu'il continue de courir. Cela me fait penser à J.-L. M. ! Pour saisir, être saisi.

Évangile selon saint Jean (8, 1-11)

Jésus s'était rendu au mont des Oliviers ; de bon matin, il retourna au Temple. Comme tout le peuple venait à lui, il s'assit et se mit à enseigner. Les scribes et les pharisiens lui amènent une femme qu'on avait surprise en train de commettre l'adultère. Ils la font avancer, et disent à Jésus : « Maître, cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous a ordonné de lapider ces femmes-là. Et toi, qu'en dis-tu ? » Ils parlaient ainsi pour le mettre à l'épreuve, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus s'était baissé et, du doigt, il traçait des traits sur le sol. Comme on persistait à l'interroger, il se redressa et leur dit : « Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter la pierre. » Et il se baissa de nouveau pour tracer des traits sur le sol. Quant à eux, sur cette réponse, ils s'en allaient l'un après l'autre, en commençant par les plus âgés. Jésus resta seul avec la femme en face de lui. Il se redressa et lui demanda : « Femme, où sont-ils donc ? Alors, personne ne t'a condamnée ? » Elle répondit : « Personne, Seigneur. » Et Jésus lui dit : « Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pèche plus. »

La Loi condamne. Travaux pratiques, étude de cas. Jésus écrit par terre pour se contenir ; mais ce n'est pas une explication suffisante : trop psychologique ! Il est le doigt de Dieu sur la Terre. Comme Moïse sur les Tables, il grave, mais seulement dans de la poussière. Que dessine-t-il ? Qu'écrit-il ? Le texte nouveau de la Loi nouvelle. Qui pourrait le lire, le déchiffrer, dans la langue de Dieu ? Et puis, comme Docteur de la Loi absolument nouvelle, il se redresse et dit... Il prononce, et personne ne pouvait s'attendre à sa réponse. Et il se baisse de nouveau et continue d'écrire la Loi éternelle, celle qui n'existe dans aucune langue, que seules connaissent les trois personnes de la Trinité. Il dit à la femme : *je ne te condamne pas*, comme le dit le confesseur à celui qui est venu chercher le pardon. Cela ne veut pas dire qu'elle n'a pas péché. Bon, elle a trompé son mari ! Elle avait ses raisons... elle venait de faire une tentative de vie. Pas de mort. Mais la Loi l'a réduite en esclavage, cette femme mariée : à qui, comment ? Sans doute est-ce le mari offensé qui la traîne vers la lapidation. Lui, combien de fois n'a-t-il pas trompé sa femme avec des prostituées ? Lui aussi cherchait peut-être à vivre, après un mariage arrangé et malheureux — mais l'offense lui fait oublier sa propre misère, au profit de la vindicte. Quand je hais, j'oublie mon propre malheur, puisque je suis *hors de moi*. C'est là que la loi m'est bien utile, puisqu'elle me couvre, autrement dire m'autorise à ne pas aimer, pardonner, avoir une confiance illimitée et inconditionnelle. Jésus dit : *ne pèche plus*. La femme est mise dans une nouvelle perspective, pour

l'avant comme pour l'après : oui, dans sa tentative de vie, il y avait du péché, elle a aimé de travers. Encore trop pour elle-même, à la recherche d'être aimée, dans les bras d'un autre. Cet inconnu devant elle lui dit ou plutôt lui montre ce que c'est que respecter totalement quelqu'un. Il n'a pas dit qu'il ne fallait pas obéir à la Loi, mais que *celui qui n'avait jamais péché*... Or, Lui, le seul qui n'a jamais péché, ne la condamne pas ; alors elle est peut-être désormais en mesure de ne plus pécher (même si elle recommence...), car désormais elle a rencontré ce que c'était qu'être aimée. Cet inconnu l'a aimée, sans même la toucher. Il touche la Terre, il écrit dessus : JE T'AI ME.

Annonciation du Seigneur (jeudi 25 mars)

Livre d'Isaïe (Is 7, 10-14)

Le Seigneur parla encore ainsi au roi Acaz : « Demande pour toi un signe venant du Seigneur ton Dieu, demande-le au fond des vallées ou bien en haut sur les sommets. » Acaz répondit : « Non, je n'en demanderai pas, je ne mettrai pas le Seigneur à l'épreuve. » Isaïe dit alors : « Écoutez, maison de David ! Il ne vous suffit donc pas de fatiguer les hommes : il faut encore que vous fatigiez mon Dieu ! Eh bien ! Le Seigneur lui-même vous donnera un signe : Voici que la jeune femme est enceinte, elle enfantera un fils, et on l'appellera Emmanuel (c'est-à-dire : Dieu-avec-nous). »

Comme j'avais du mal à comprendre ce texte, pour une fois j'ai transgressé ma règle (à savoir m'en tenir au texte tel que la liturgie nous le propose) et je suis allé lire le début du chapitre 7 d'Isaïe. En fait Acaz est comme un bouchon affolé qui flotte dans les remous. Les coalitions se font et se défont, à ne plus s'y reconnaître et le roi essaye de conduire une politique, de manœuvrer, de calculer la bonne décision ; mais en premier lieu il a peur. Et le prophète vient lui dire : tu as peur, tu n'as pas la foi. Il le provoque donc, provoque sa foi, car seul Dieu sauve. À vue humaine, il est probable qu'Acaz fait bien son travail de roi. Rien que d'incertains calculs. Seulement voilà, c'est le prophète qui ne fait pas de politique ni de stratégie qui a raison, qui se trouve avoir raison, dans un tissu d'incertitudes. Acaz va-t-il consentir à devenir le vassal des Assyriens ? Isaïe demande au roi de consulter Dieu. Un signe. Au dessus de l'histoire et des événements, il y a la Providence divine. Adresse-toi un peu à Dieu, demande-lui quelque chose, aie foi en Lui ! Acaz se protège en simulant, car il ne veut pas se mettre mal avec le prophète irascible. Mais celui-ci n'est pas dupe, et il lui sert une allégorie dynastique. Toi qui veux sauver ta maison, tu dois comprendre que le salut ne sera pas ton œuvre, mais l'œuvre de Dieu : l'épouse royale mettra enfin au monde un prince qui

contrairement à toi, sera *Dieu-avec-nous* et non pas *nous-sans-Dieu*. Et lui saura juger. La prophétie allégorique est claire pour l'un comme pour l'autre, mais pour nous la signification prophétique devient tout autre, change de registre, et l'Emmanuel devient plus que l'Emmanuel, puisqu'il devient *le-Seigneur-sauve*. On voit clairement comment fonctionne une structure, un invariant de pensée, à travers la millénaire conscience judaïque, et c'est cela qui est prophétique. La façon de penser d'Isaïe est entièrement circonstancielle, mais elle fonctionne sur un mode qui tient, qui traverse le temps et nous, après la naissance du Sauveur, nous allons relire rétrospectivement ce passage d'Isaïe comme annonçant la Vierge et son Fils. Isaïe n'a même pas eu besoin de prophétiser, et une simple citation est rendue prophétique du simple fait qu'elle est faite, tant de siècles plus tard. C'est la mémoire d'Israël qui est prophétique ! Les hommes consacrent leur histoire à *fatiguer Dieu*.

Psaume 39

*Tu ne voulais ni offrande ni sacrifice,
tu as ouvert mes oreilles ;
tu ne demandais ni holocauste ni victime,
alors j'ai dit : « Voici, je viens.*

*« Dans le livre, est écrit pour moi
ce que tu veux que je fasse.
Mon Dieu, voilà ce que j'aime :
ta loi me tient aux entrailles. »*

*J'annonce la justice dans
la grande assemblée ;
vois, je ne retiens pas mes lèvres,
Seigneur, tu le sais.*

*Je n'ai pas enfoui ta justice au fond de mon cœur,
je n'ai pas caché ta fidélité, ton salut ;
j'ai dit ton amour et ta vérité
à la grande assemblée.*

Encore le dépassement spirituel de tout rituel, de tout formalisme religieux (foncièrement païen, en vue d'un dieu impersonnel). Ce que tu veux, c'est moi, c'est mon amour de Toi, aussi es-Tu quelqu'un qui me parle et à qui je parle, de cœur à cœur, d'entrailles à entrailles (ce qui évoque l'amour d'une mère). C'est à peine si l'on pense encore « religion », tellement le terme s'est dévalué dans la conscience triviale, justement à force de ritualisme, de formalisme, de conformisme, et au fond, d'incrédulité qui se contente des formes et des apparences. Donc renverser le regard : dans la grande assemblée, je ne retiens pas mes

lèvres pour dire ton amour et ta vérité. Plus question de rite et de sacrifice, mais l'écoute de ta Parole qui dit ce qui est droit, et c'est pourquoi elle est Loi, non pas chapelet d'articles, mais loi intérieure, loi du cœur, qui me tient aux entrailles. Dans un tel amour de la Loi prend forme la Loi de l'Amour.

Lettre aux Hébreux (He 10, 4-10)

Il est impossible que le péché soit enlevé par le sang des animaux. Aussi, en entrant dans le monde, le Christ dit, d'après le Psaume : Tu n'as pas voulu de sacrifices ni d'offrandes, mais tu m'as fait un corps. Tu n'as pas accepté les holocaustes ni les expiations pour le péché ; alors, je t'ai dit : Me voici, mon Dieu, je suis venu pour faire ta volonté — car c'est bien de moi que parle l'Écriture. Le Christ commence donc par dire : Tu n'as pas voulu ni accepté les sacrifices et les offrandes, les holocaustes et les expiations pour le péché que la Loi prescrit d'offrir. Puis il déclare : Me voici, je suis venu pour faire ta volonté. Ainsi, il supprime l'ancien culte pour établir le nouveau. Et c'est par cette volonté de Dieu que nous sommes sanctifiés, grâce à l'offrande que Jésus Christ a faite de son corps, une fois pour toutes.

Au lieu d'offrir un sacrifice extérieur, le Christ *se fait* sacrifice, s'identifie à l'agneau. C'est dans le même sens qu'il *se fait* péché. Ce qu'a fait le prophète (répondre à une vocation), Jésus le réalise ontologiquement (il n'est plus *que* vocation divine). Le théologien de la Lettre aux Hébreux veut évidemment libérer les nouveaux judéo-chrétiens de leur crainte de s'émanciper de la Loi, de l'ancienne « religion ». Il n'y a même plus de « nouvelle religion », au sens où elle est totalement prise en charge par le Christ qui fait tout : il est le prêtre et l'offrande, et il n'y a plus d'autre « religion » que l'adhésion au Christ, l'adhésion spirituelle à sa Personne, l'obéissance à sa Volonté. Ce n'est plus nous qui offrons quoi que ce soit, puisque c'est Lui qui (s') offre Lui-même. Mais Lui obéir, ce n'est rien d'autre que « aimer comme il nous a aimé ». On peut bien déclarer qu'on ne sait pas ce que signifie le verbe aimer, la question n'est pas de définir une abstraction mais de suivre une personne, l'Amour en personne. Se comporter comme Lui : alors le sens d'aimer se dessine de soi-même.

Évangile selon saint Luc (1, 26-38)

L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth, à une jeune fille, une vierge, accordée en mariage à un homme de la maison de David, appelé Joseph ; et le nom de la jeune fille était Marie. L'ange entra chez elle et dit : « Je te salue, Comblée-de-grâces, le Seigneur est avec toi. » À cette parole, elle fut toute bouleversée, et elle

se demandait ce que pouvait signifier cette salutation. L'ange lui dit alors : « Sois sans crainte, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que tu vas concevoir et enfanter un fils ; tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand, il sera appelé Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il régnera pour toujours sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. » Marie dit à l'ange : « Comment cela va-t-il se faire, puisque je suis vierge ? » L'ange lui répondit : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ; c'est pourquoi celui qui va naître sera saint, et il sera appelé Fils de Dieu. Et voici qu'Élisabeth, ta cousine, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse et elle en est à son sixième mois, alors qu'on l'appelait : 'la femme stérile'. Car rien n'est impossible à Dieu. » Marie dit alors : « Je suis la servante du Seigneur ; que tout se passe pour moi selon ta parole. » Alors l'ange la quitta.

La beauté de l'Annonciation est dans Fra Angelico. Marie prie, et comme Jeanne d'Arc, elle entend une voix (une seule suffit) et quand bien même est-ce dans son âme qu'entre la voix de Dieu, c'est bien la voix de Dieu. La Parole de Dieu, la pensée de Dieu. Luc a-t-il connu Marie ? Est-elle morte très âgée ? Il y a aussi tout ce que Marie a pu raconter à Jean et Jean à Luc. Je crois beaucoup aux confidences de Marie après le départ de Jésus, après la pentecôte, et même je crois que Marie est le premier Docteur de la foi pour les apôtres et les disciples. Parlait-elle grec ? Ou seulement araméen (alors, tout ce qu'elle a pu dire à Matthieu !) Mais Matthieu n'envoie un ange qu'à Joseph. Matthieu est moins féminin que Luc. Luc comprend mieux les femmes, est plus « sensible ».

Dimanche des Rameaux et de la Passion (28 mars)

Évangile selon saint Luc (19, 28-40)

Jésus marchait en avant de ses disciples pour monter à Jérusalem. A l'approche de Bethphagé et de Béthanie, sur les pentes du mont des Oliviers, il envoya deux disciples : « Allez au village qui est en face. A l'entrée, vous trouverez un petit âne attaché : personne ne l'a encore monté. Détachez-le et amenez-le. Si l'on vous demande pourquoi vous le détachez, vous répondrez : 'Le Seigneur en a besoin.' » Les disciples partirent et trouvèrent tout comme Jésus leur avait dit. Au moment où ils détachaient le petit âne, ses maîtres demandèrent : « Pourquoi détachez-vous cet âne ? » Ils répondirent : « Le Seigneur en a besoin. » Ils amenèrent l'âne à Jésus, jetèrent leurs vêtements dessus, et firent monter Jésus. A mesure qu'il avançait, les gens étendaient leurs vêtements sur le chemin. Déjà Jésus arrivait à la descente du mont des Oliviers, quand toute la foule des disciples, remplie de joie, se mit à louer Dieu à pleine voix pour tous les miracles qu'ils avaient vus : « Béni soit celui qui vient,

lui, notre Roi, au nom du Seigneur. Paix dans le ciel et gloire au plus haut des cieux ! » Quelques pharisiens, qui se trouvaient dans la foule, dirent à Jésus : « Maître, arrête tes disciples ! » Mais il leur répondit : « Je vous le dis : s'ils se taisent, les pierres crieront. »

Jésus consent donc à devenir roi. Il marche en tête d'une foule de disciples. D'une foule de disciples. Jésus s'est fait en quelques années quelques centaines ou milliers de disciples. De quoi faire peur aux autorités. Bien entendu, les gens des faubourgs participent volontiers, mais les malentendus sont à leur comble. Car que signifie disciples ? Sans doute quelques centaines résisteront aux événements dramatiques de la Passion, tandis que les autres abandonneront la partie, déçus par l'échec politique de Jésus. Affolement chez les pharisiens. Des hommes d'ordre. Le compromis avec l'occupant fonctionne, donc pas question de laisser s'agiter outre mesure un énergumène. Seul Jésus sait qu'il va gravir les marches du trône de la croix. Ses disciples sont donc d'une incommensurable naïveté, comme toutes les foules. Il reste qu'ils font foule, qu'une foule de gens « croient » en ce Jésus. Je ne peux pas me contenter de chercher à détacher un sens spirituel à l'événement, car cela reviendrait à le désincarner ; or ce qui est à l'œuvre, c'est le sens spirituel du langage messianique (un roi sauveur) et plus encore, de l'événement messianique auquel Jésus se prête, autrement dit consent réellement, car sinon il n'accomplirait pas les Écritures. Il ne faut pas que la royauté qui ne vient pas de ce monde vienne se substituer à la royauté temporelle ; il faut qu'elle la revête, l'habite, l'assume, aille jusqu'à s'identifier réellement avec elle. Jésus consent donc réellement à devenir roi, au moment où en même temps il sait que l'accomplissement de cette royauté va s'effectuer dans sa suppression définitive. Sur la croix, le fils de David va être supprimé. Le messie temporel va être une fois pour toute supprimé avec Lui et en Lui. C'est un autre judaïsme qui va en sortir.

Livre d'Isaïe (50, 4-7)

Dieu mon Seigneur m'a donné le langage d'un homme qui se laisse instruire, pour que je sache à mon tour réconforter celui qui n'en peut plus. La Parole me réveille chaque matin, chaque matin elle me réveille pour que j'écoute comme celui qui se laisse instruire. Le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille, et moi je ne me suis pas révolté, je ne me suis pas dérobé. J'ai présenté mon dos à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe. Je n'ai pas protégé mon visage des outrages et des crachats. Le Seigneur Dieu vient à mon secours ; c'est pourquoi je ne suis pas atteint par les outrages, c'est pourquoi j'ai rendu mon visage dur comme pierre : je sais que je ne serai pas confondu. Parole du Serviteur de Dieu : Le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille et moi, je ne me suis pas révolté, je ne me suis pas dérobé.

Ce qui est puissant et prophétique chez Isaïe, ce sont les identifications. Car qui est le Serviteur souffrant ? C'est déjà le prophète qui souffre pour le Dieu dont il a épousé la cause avec passion, jusqu'au bout, jusqu'au sacrifice de soi. Du fait même, il se met à dessiner le portrait du Serviteur souffrant par excellence, celui qui accomplit totalement et ontologiquement ce service en se faisant péché, comme le dit Paul. Il a épousé mon péché, il s'est fait un avec mon péché. Pour dire cette confusion sans confusion, il n'y a pas de mot adéquat, que des approximations. Ce qui n'est encore qu'image chez le prophète se réalise parfaitement chez l'Homme-Dieu. On Lui crache dessus, on Lui arrache la barbe. Notre péché le pénètre, l'atteint en pleine figure. Tantôt on va dire que l'homme de douleur est atteint par nous comme jamais aucun homme n'a pu l'être (« Il est mort plus réellement et durement qu'aucun autre homme », dit admirablement R. Guardini (cité vendredi dernier). « La mort est d'autant plus mort que la vie à laquelle elle met un terme est d'ordre plus élevé ». On pourrait aller jusqu'à dire que la mort n'existe pas dans la nature, puisqu'elle n'est pas quelque chose *pour soi*. C'est *moi* qui vois la mort, *pour moi* qu'elle existe. Alors la mort de Dieu ! Dieu qui se laisse atteindre jusqu'à la mort par mon acharnement. Il dira que nous ne savons pas ce que nous faisons, et c'est vrai. Mais cela nous conduit à faire du mal en le sachant parfaitement. L'entraînement au mal est à l'œuvre au cœur d'un prétexte qui se présente avec la prétention d'être bon.

Psaume 21, 8-9, 17-18a, 19-20, 22c-24a

*Tous ceux qui me voient me bafouent,
ils ricanent et hochent la tête :
« Il comptait sur le Seigneur : qu'il le délivre !
Qu'il le sauve, puisqu'il est son ami ! »
C'est toi qui m'as tiré du ventre de ma mère,
qui m'a mis en sûreté entre ses bras.
A toi je fus confié dès ma naissance ;
dès le ventre de ma mère, tu es mon Dieu.
Ne sois pas loin : l'angoisse est proche,
je n'ai personne pour m'aider.
Des fauves nombreux me cernent,
des taureaux de Basan m'encerclent.
Des lions qui déchirent et rugissent
ouvrent leur gueule contre moi.
Je suis comme l'eau qui se répand,
tous mes membres se disloquent.
Mon cœur est comme la cire,
il fond au milieu de mes entrailles.
Ma vigueur a séché comme l'argile,
ma langue colle à mon palais.*

*Tu me mènes à la poussière de la mort. +
Oui, des chiens me cernent,
une bande de vauriens m'entoure.
Ils me percent les mains et les pieds ;
je peux compter tous mes os.
Ces gens me voient, ils me regardent. +
Ils partagent entre eux mes habits,
ils tirent au sort mon vêtement.
Mais toi, Seigneur, ne sois pas loin :
ô ma force, viens vite à mon aide !
Préserve ma vie de l'épée,
arrache-moi aux griffes du chien ;
sauve-moi de la gueule du lion
et de la corne des buffles.
Tu m'as répondu ! +
Et je proclame ton nom devant mes frères,
je te loue en pleine assemblée.
Vous qui le craignez, louez le Seigneur, +
glorifiez-le, vous tous, descendants de Jacob,
vous tous, redoutez-le, descendants d'Israël.
Car il n'a pas rejeté,
il n'a pas réprouvé le malheureux dans sa misère ;
il ne s'est pas voilé la face devant lui,
mais il entend sa plainte.
Tu seras ma louange dans la grande assemblée ;
devant ceux qui te craignent, je tiendrai mes promesses.
Les pauvres mangeront : ils seront rassasiés ;
ils loueront le Seigneur, ceux qui le cherchent :
« A vous, toujours, la vie et la joie ! »
La terre entière se souviendra
et reviendra vers le Seigneur,
chaque famille de nations se prosternera devant lui :
« Oui, au Seigneur la royauté, le pouvoir sur les nations ! »
Tous ceux qui festoyaient s'inclinent ;
promis à la mort, ils plient en sa présence.
Et moi, je vis pour lui : ma descendance le servira ;
on annoncera le Seigneur aux générations à venir.
On proclamera sa justice au peuple qui va naître :
Voilà son œuvre !*

Tu m'as répondu ! Le contraste est prodigieux. La détresse était si grande, si submergeante, que rien d'une issue ne semblait possible et représentable. Or d'un seul coup nous revenons sur terre, dans l'action liturgique. La suite redevient normale. Et cela nous donne le sens, l'aboutissement, l'issue, puisqu'il y en a une. Mais aussi, du coup, la pleine mesure de là d'où nous venons. Car les premiers versets sont

tellement douloureux ! Ils sont dans les psaumes la meilleure description pour ainsi dire clinique de la souffrance là où elle tourne à la folie, au délire, quand l'âme perd le sens : liquéfaction, encerclement, dislocation, corps qui se perce, nudité humiliante, arrachement de chair. Torture éprouvée de l'intérieur. Elle provoque un état analogue à celui d'une psychose, de l'horreur psychique, celle qui conduit à l'automutilation pour que ça cesse. Dieu qui a connu cette dislocation de sa chair connaît donc le mal, Lui l'Innocent — mais les bourreaux ne savent pas ce qu'ils font, car eux n'éprouvent pas la douleur qu'ils font subir, quoique dans leur cruauté ils sachent parfaitement qu'ils le font pour faire souffrir. Ils savent assez ce que c'est que souffrir pour savoir suffisamment ce qu'ils font en faisant souffrir. Seul un amour incroyable peut renoncer à la vengeance, ensuite.

Paul aux Philippiens (2, 6-11)

*Lui, qui était de condition divine,
n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu ;
mais au contraire, il se dépouilla lui-même en prenant la condition de
serviteur. Devenu semblable aux hommes
et reconnu comme un homme à son comportement,
il s'est abaissé lui-même en devenant obéissant jusqu'à mourir,
et à mourir sur une croix.
C'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de tout ;
il lui a conféré le Nom qui surpasse tout nom,
afin qu'au Nom de Jésus, aux cieux, sur terre et dans l'abîme,
tout être vivant tombe à genoux,
et que toute langue proclame : « Jésus Christ est le Seigneur »,
pour la gloire de Dieu le Père.*

La théologie de Paul est grandiose. Elle dit ce qu'on appelle le christianisme : mystère d'abaissement, kénose, et élévation à la mesure de la kénose, de l'anéantissement. Pour nous, le chemin, l'unique chemin de la divinisation, mais auparavant, de notre mal réduit en cendre. Image encore pour dire l'impossibilité ultime de comprendre totalement le mystère de cette fameuse identification du Christ au péché, de Dieu se faisant péché pour nous en délivrer. Paradoxe de se faire péché, d'être fait péché sans pécher. Donc divinité de Jésus, son égalité avec Dieu « le Père ». En le relevant de la mort, Dieu ne donne pas au Christ un Nom, HaChem, qui n'était pas le sien, pour autant que le Christ est déjà JE SUIS dès sa conception, et bien sûr dans sa condition originelle de Verbe. Mais la nouveauté, si l'on peut dire, est de l'ordre de la Manifestation, car le Nom de Dieu est attribué par Dieu à un homme. C'est au Verbe incarné que le Nom est attribué, de sorte que la chair humaine est divinisée — au vrai depuis la conception, depuis l'Annonciation ; mais

maintenant elle est manifestée comme telle : ressuscité, Jésus EST SEIGNEUR. La résurrection le manifeste comme tel, l'instaure charnellement dans la condition divine, non seulement en soi mais pour nous, être de chair.

Passion selon saint Luc (22, 14-71; 23, 1-16.18-56)

Quand l'heure fut venue, Jésus se mit à table, et les Apôtres avec lui. Il leur dit : « J'ai ardemment désiré manger cette Pâque avec vous avant de souffrir ! Car je vous le déclare : jamais plus je ne la mangerai jusqu'à ce qu'elle soit pleinement réalisée dans le royaume de Dieu. »

Tant pis ! À cause de sa longueur, je vais hacher le récit, m'en saisir petit bout par petit bout, mais que cela n'empêche pas l'éventuel lecteur de sauter mes encadrés et de lire en continu la prose de Luc — qu'on peut cependant trouver ailleurs : ceci n'est pas une édition du texte ! Comme pour l'entrée à Jérusalem, pas à pas, étape après étape, Jésus accomplit. La Pâque, il faut qu'il la mange réellement pour que son accomplissement, tel que lui-même devient l'Agneau, soit bien l'accomplissement de la Pâque juive, de Pessah. Ainsi, Jésus la valide pour toujours, et en même temps elle est entièrement assumée et absorbée dans la sienne. Le drame qui va se dérouler sur la croix, en réalité se déroule dans les bras de Dieu, dans les bras du Père, car le Royaume du Père, ce sont ses « bras ». La Pâque abolie et accomplie, va devoir être « mise en mémoire » par nous, pour que nous restions en lien avec le nouveau mystère. Aussi « Pâques » et chaque eucharistie fait mémoire de ce qu'ils actualisent pour nous : la kénose et le relèvement du Verbe incarné, du Fils.

Il prit alors une coupe, il rendit grâce et dit : « Prenez, faites-la passer entre vous. Car je vous le déclare : jamais plus désormais je ne boirai du fruit de la vigne jusqu'à ce que vienne le règne de Dieu. » Puis il prit du pain ; après avoir rendu grâce, il le rompit et le leur donna, en disant : « Ceci est mon corps, donné pour vous. Faites cela en mémoire de moi. » Et pour la coupe, il fit de même à la fin du repas, en disant : « Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang répandu pour vous ».

L'ordre est curieux, chez Luc : Il commence par la coupe, puis y revient après le pain, à la fin du repas. Pourquoi ces versets propres à Luc ? Peut-être que les paroles eucharistiques, à partir du verset 19, n'existaient pas dans la narration originale qui privilégie globalement « manger la Pâque », et il attache une importance particulière à la coupe de communion (*faites-là passer entre vous*). C'est en ce sens tout le repas de Pessah qui est sacramentel, et pas seulement le pain et le vin. Mais en même temps, si les paroles de consécration eucharistiques n'avaient pas

été rajoutées, pas de doute que la chair et le sang auraient été négligés, et donc la signification spécifique du pain et du vin. Luc voit dans le vin un vin de fête, de noce, si bien que Jésus voudrait pleinement intégrer le sacrifice, celui de l'Agneau, à la fête, celle qui signifie une libération. Je pense par hypothèse que les versets 19 et 20 ne sont pas de Luc, mais quelle importance pour la foi ? Si je mets le pain du côté de la chair et donc de l'Incarnation, Luc privilégie le vin, le signifiant du sang, de la vie donnée. Car le vin et le pain se complètent. L'Incarnation comme kénose est certes déjà sacrificielle, mais on peut aussi la voir de manière positive du côté de l'assomption de l'humanité, de l'admirable « échange » des natures. Un échange où Dieu fait tout, puisque c'est Lui, Dieu, qui se fait homme, assumant notre nature, et de cela seul résulte que l'homme est fait Dieu. Mais ce qui est vraiment sacrificiel, c'est bien la croix, le sang versé. C'est le sang de l'agneau pascal qui est donc retenu essentiellement.

« Cependant la main de celui qui me livre est là, à côté de moi sur la table. En effet, le Fils de l'homme s'en va selon ce qui a été fixé. Mais malheureux l'homme qui le livre ! » Les Apôtres commencèrent à se demander les uns aux autres lequel d'entre eux allait faire cela. Ils en arrivèrent à se quereller : lequel d'entre eux, à leur avis, était le plus grand ? Mais il leur dit : « Les rois des nations païennes leur commandent en maîtres, et ceux qui exercent le pouvoir sur elles se font appeler bienfaiteurs. Pour vous, qu'il n'en soit pas ainsi ! Au contraire, le plus grand d'entre vous doit prendre la place du plus petit, et celui qui commande, la place de celui qui sert. Quel est en effet le plus grand : celui qui est à table, ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Eh bien moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert. Vous, vous avez tenu bon avec moi dans mes épreuves. Et moi, je dispose pour vous du Royaume, comme mon Père en a disposé pour moi. Ainsi vous mangerez et boirez à ma table dans mon Royaume, et vous siégerez sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël. Simon, Simon, Satan vous a réclamés pour vous passer au crible comme le froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne sombre pas. Toi donc, quand tu seras revenu, affermis tes frères. » Pierre lui dit : « Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller en prison et à la mort. » Jésus reprit : « Je te le déclare, Pierre : le coq ne chantera pas aujourd'hui avant que, par trois fois, tu aies dit que tu ne me connaissais pas. » Puis il leur dit : « Quand je vous ai envoyés sans argent, ni sac, ni sandales, avez-vous manqué de quelque chose ? » Ils lui répondirent : « Mais non ! » Jésus leur dit : « Eh bien maintenant, celui qui a de l'argent, qu'il en prenne, de même celui qui a un sac ; et celui qui n'a pas d'épée, qu'il vende son manteau pour en acheter une. Car, je vous le déclare : il faut que s'accomplisse en moi ce texte de l'Écriture : 'Il a été compté avec les pécheurs'. De fait, ce qui me concerne va se réaliser. » Ils lui dirent : « Seigneur, voici deux épées. » Il leur répondit : « Cela suffit. »

L'heure des trahisons. Jésus connaît ses apôtres. Il dit de Judas : malheur à lui. Chez Luc, pas davantage. Judas est un pauvre homme. La terre est couverte d'hommes comme lui. Ou comme ses lamentables petits camarades apôtres : *qui est le plus grand ?* Ils oublient très vite la question : *qui va trahir Jésus ?* pour cette question dérisoire. Toute-puissance de notre moi « haïssable ». Jésus leur fait donc la leçon. Il leur parle par images (comme le bon peuple, il ne sont pas capables d'entendre autre chose que des images) de leur prochaine épreuve (Satan qui va s'emparer d'eux comme dans la fable de Job) mais aussi de son royaume ; on y boira, mangera, règnera, trônera, mais à partir d'un radical changement de place. Prendre la place de celui qui sert. Cela, l'entendent-ils ? Pierre l'entendra lorsqu'il sera « revenu », comme lui dit Jésus. Il lui indique sa vocation prochaine : affermir ses frères. C'est son rôle de chef. De tête. En ce moment, lors de ce repas, Jésus est plein de force et de conviction (comme Pierre !), nullement dans l'affliction. Mais il les prévient : avec sa mort, c'est un nouveau régime qui les attend, un régime qui va cesser d'être miraculeux (car tant que l'époux était avec eux, c'était la noce divine et ils n'ont manqué de rien, leur rappelle Jésus). Autrement dit, retour sur terre : argent, sac, épée. Pourtant, il dira aussi : *je suis avec vous jusqu'à la fin*. Mais sa grâce sera à l'œuvre dans la foi quotidienne et dans les conditions du monde. En sa présence, ils sont allés manifester le Règne, le transporter dans les villes et les villages. Désormais le Règne va devenir invisible, à l'œuvre souterrainement, comme le levain, dans l'obscurité du monde. Jusque dans l'obscurité violence ? Car Jésus parle même d'épée, et les apôtres lui en présentent deux. Il va falloir se défendre, désormais. Est-ce en contradiction avec la non-violence fondamentale de l'Évangile ? Tendre l'autre joue, se laisser prendre son manteau et sa chemise ? Ne pas résister au méchant ? La parole de Jésus est-elle seulement rhétorique ? L'épée pour ce qu'elle signifie ? Avec deux, il dit : cela suffit. Alors qu'à l'évidence elles ne sauraient suffire en cas d'attaque, et Jésus sait qu'il ne se défendra pas, malgré un simulacre de combat et un blessé. Jésus ne veut pas d'autre blessé que Lui ce soir-là et répare l'oreille du serviteur. Il annule le geste violent. Mais en même temps il l'a laissé commettre, car il importe que les apôtres de Jésus vivent vraiment cette violence qui Lui est faite, et puissent réagir humainement, légitimement. Car un geste ne saurait se convertir que de l'intérieur : il faut pour cela le vivre, ne pas s'en abstraire. Une fois de plus, et sans le dire, les paroles et les actes de Jésus sont paradoxaux, imprévisiblement divins, et à décrypter comme tels.

Jésus sortit pour se rendre, comme d'habitude, au mont des Oliviers, et ses disciples le suivirent. Arrivé là, il leur dit : « Priez, pour ne pas entrer en tentation. » Puis il s'écarta à la distance d'un jet de pierre environ. Se mettant à genoux, il priait : « Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe ; cependant, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la

tienne. » Alors, du ciel, lui apparut un ange qui le réconfortait. Dans l'angoisse, Jésus priaît avec plus d'insistance ; et sa sueur devint comme des gouttes de sang qui tombaient jusqu'à terre. Après cette prière, Jésus se leva et rejoignit ses disciples qu'il trouva endormis à force de tristesse. Il leur dit : « Pourquoi dormez-vous ? Levez-vous et priez, pour ne pas entrer en tentation. »

Depuis la colline des Oliviers, Jésus regarde Jérusalem. Il prend ce recul et sait que c'est son rendez-vous avec sa mort. La cité de David va monter pour l'arrêter. Ils ont leurs deux épées, les camarades apôtres. Comme la rose ses épines pour lutter avec les tigres. Épées qui suffisent, qui ne servent à rien, mais il faut apprendre cette inutilité. Jésus a l'habitude de se rendre sur la colline en face, la colline des oliviers, dit Luc. Il ne nomme pas Gethsémani. Il est seul, sans Pierre, Jacques et Jean. Il leur a bien dit de prier, car ils vont tous entrer en tentation, Lui le premier. Sueur d'angoisse, supplice intérieur. Luc dit qu'un ange vient le réconforter, mais son angoisse redouble. On veut bien croire que Jésus a encore conscience de sa mission, et d'abord de sa nature divine. Elle doit bien lui traverser l'esprit. Ce que signifie l'ange ? Le passage de la main du Père sur son humanité abandonnée. Sa prière de supplication est pour tenir, pour obéir, jusque dans l'abandon, la détresse dans laquelle il est déjà plongé. Ses apôtres aussi sont assommés. Ils ne comprennent sans doute pas grand' chose ; ils digèrent leur dîner ; tout arrive trop vite. Cette Pâque est un Passage, sans doute, mais pour l'instant c'est dans le noir, nuit et brouillard, la prostration. Ils ne se préparent à rien. Sûrement pas à combattre, avec leurs deux épées. Pourtant si, il y aura tout de même une brève altercation, un coup d'épée pour défendre Jésus. Il laisse faire, avant de dire de laisser faire ! Au fond, il n'y a plus rien à comprendre dans cette confusion de la fin, dans ce début d'agonie, de lutte avec la mort.

Il parlait encore quand parut une foule de gens. Le nommé Judas, l'un des Douze, marchait à leur tête. Il s'approcha de Jésus pour l'embrasser. Jésus lui dit : « Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme ? » Voyant ce qui allait se passer, ceux qui entouraient Jésus lui dirent : « Seigneur, faut-il frapper avec l'épée ? » L'un d'eux frappa le serviteur du grand prêtre et lui trancha l'oreille droite. Jésus répondit : « Laissez donc faire ! » Et, touchant l'oreille de l'homme, il le guérit. Jésus dit alors à ceux qui étaient venus l'arrêter, chefs des prêtres, officiers de la garde du Temple et anciens : « Suis-je donc un bandit, pour que vous soyez venus avec des épées et des bâtons ? Chaque jour, j'étais avec vous dans le Temple, et vous ne m'avez pas arrêté. Mais c'est maintenant votre heure, c'est la domination des ténèbres. » Ils se saisirent de Jésus pour l'emmener et ils le firent entrer dans la maison du grand prêtre. Pierre suivait de loin. Ils avaient allumé un feu au milieu de la cour et ils s'étaient tous assis là. Pierre était parmi eux. Une

servante le vit assis près du feu ; elle le dévisagea et dit : « Celui-là aussi était avec lui. » Mais il nia : « Femme, je ne le connais pas. » Peu après, un autre dit en le voyant : « Toi aussi, tu en fais partie. » Pierre répondit : « Non, je n'en suis pas. » Environ une heure plus tard, un autre insistait : « C'est sûr : celui-là était avec lui, et d'ailleurs il est Galiléen. » Pierre répondit : « Je ne vois pas ce que tu veux dire. » Et à l'instant même, comme il parlait encore, un coq chanta. Le Seigneur, se retournant, posa son regard sur Pierre ; et Pierre se rappela la parole que le Seigneur lui avait dite : « Avant que le coq chante aujourd'hui, tu m'auras renié trois fois. » Il sortit et pleura amèrement.

C'est le regard que Jésus pose sur Pierre qui est le plus cruel, le plus pathétique, car le baiser de Judas est dans l'ordre, dans l'engrenage du mensonge. Jean dit que c'était un voleur. Comme quoi il fallait un voleur parmi les apôtres, et qui finisse mal. On trouve toujours un homme d'Église qui tient la place de Judas. Mais après tout, qu'il ait mal fini montre qu'il avait encore une conscience, sans quoi il n'aurait pas connu le désespoir et le remord. Pauvre Judas ! Judas pour l'Éternité, le plus sauvé de tous les hommes (car je crois à l'évidence qu'il est sauvé et rend grâce à son Sauveur pour l'éternité).

Les hommes qui gardaient Jésus se moquaient de lui et le maltraitaient. Ils lui avaient voilé le visage, et ils l'interrogeaient : « Fais le prophète ! Qui est-ce qui t'a frappé ? » Et ils lançaient contre lui beaucoup d'autres insultes. Lorsqu'il fit jour, les anciens du peuple, chefs des prêtres et scribes, se réunirent, et ils l'emmenèrent devant leur grand conseil. Ils lui dirent : « Si tu es le Messie, dis-le nous. » Il leur répondit : « Si je vous le dis, vous ne me croirez pas ; et si j'interroge, vous ne répondrez pas. Mais désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite du Dieu Puissant. » Tous lui dirent alors : « Tu es donc le Fils de Dieu ? » Il leur répondit : « C'est vous qui dites que je le suis. » Ils dirent alors : « Pourquoi nous faut-il encore un témoignage ? Nous-mêmes nous l'avons entendu de sa bouche. » Ils se levèrent tous ensemble et l'emmenèrent chez Pilate. Ils se mirent alors à l'accuser : « Nous avons trouvé cet homme en train de semer le désordre dans notre nation : il empêche de payer l'impôt à l'empereur, et se dit le Roi Messie. » Pilate l'interrogea : « Tu es le roi des Juifs ? » Jésus répondit : « C'est toi qui le dis. » Pilate s'adressa aux chefs des prêtres et à la foule : « Je ne trouve chez cet homme aucun motif de condamnation. » Mais ils insistaient : « Il soulève le peuple en enseignant dans tout le pays des Juifs, à partir de la Galilée jusqu'ici. »

Si tu l'es, dis-le nous ! On voit bien le piège, et nullement la bonne foi, disposée à un retournement. La forme affirmative et l'interrogative sont les mêmes, si bien que Jésus n'a qu'à répondre : c'est vous qui le dites !

La vérité sort de la bouche de ses accusateurs (puis de Pilate, sur le plan politico-messianique, sachant qu'un train cache l'autre). Il va donc leur dire quelle est sa place, de quelle place il parle : de son trône à la droite de Dieu ! Intolérable ! Ce qui frappe, c'est qu'à la fois le malentendu et l'incompréhension sont à leur comble, et qu'à la fois ils parlent le même langage, car l'expression Fils de Dieu ne devrait avoir aucun sens en régime monothéiste. Or elle en a bien un pour les Juifs qui accusent Jésus. C'est que le Fils de Dieu, ils y croient en un sens, ils l'attendent (certes abstraitement, sans se convertir, sans être réellement, spirituellement disposés à l'accueillir), mais ne supportent pas que cet homme-ci, ce Jésus leur fasse comprendre : *Oui, c'est bien moi*. L'accusation des Juifs est double, à double détente. Pour régler son compte au prétendu messie, ils doivent l'accuser de subversion, mais Pilate n'est pas dupe. Finalement, Rome ne retiendra pas d'accusation politique, mais lâchera Jésus aux Juifs, leur abandonnera l'Homme. Pour avoir la paix, pour en finir. Jésus est bien condamné comme prétendu Fils de Dieu. Mais je ne devrais pas écrire prétendu, car c'est réellement comme Fils de Dieu qu'il est condamné : *Dis-le nous ! Vous le dites !*

A ces mots, Pilate demanda si l'homme était Galiléen. Apprenant qu'il relevait de l'autorité d'Hérode, il le renvoya à ce dernier, qui se trouvait lui aussi à Jérusalem en ces jours-là. A la vue de Jésus, Hérode éprouva une grande joie : depuis longtemps il désirait le voir à cause de ce qu'il entendait dire de lui, et il espérait lui voir faire un miracle. Il lui posa beaucoup de questions, mais Jésus ne lui répondit rien. Les chefs des prêtres et les scribes étaient là, et l'accusaient avec violence. Hérode, ainsi que ses gardes, le traita avec mépris et se moqua de lui : il le revêtit d'un manteau de couleur éclatante [blanc ?] et le renvoya à Pilate. Ce jour-là, Hérode et Pilate devinrent des amis, alors qu'auparavant ils étaient ennemis. Alors Pilate convoqua les chefs des prêtres, les dirigeants et le peuple. Il leur dit : « Vous m'avez amené cet homme en l'accusant de mettre le désordre dans le peuple. Or, j'ai moi-même instruit l'affaire devant vous, et, parmi les faits dont vous l'accusez, je n'ai trouvé chez cet homme aucun motif de condamnation. D'ailleurs, Hérode non plus, puisqu'il nous l'a renvoyé. En somme, cet homme n'a rien fait qui mérite la mort. Je vais donc le faire châtier et le relâcher. Ils se mirent à crier tous ensemble : « Mort à cet homme ! Relâche-nous Barabbas. » Ce dernier avait été emprisonné pour un meurtre et pour une émeute survenue dans la ville. Pilate, dans son désir de relâcher Jésus, leur adressa de nouveau la parole. Mais ils criaient : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! » Pour la troisième fois, il leur dit : « Quel mal a donc fait cet homme ? Je n'ai trouvé en lui aucun motif de condamnation à mort. Je vais donc le faire châtier, puis le relâcher. » Mais eux insistaient à grands cris, réclamant qu'il soit crucifié ; et leurs cris s'amplifiaient. Alors Pilate décida de satisfaire leur demande. Il relâcha le prisonnier

condamné pour émeute et pour meurtre, celui qu'ils réclamaient, et il livra Jésus à leur bon plaisir.

Autant Pilate se comporte sérieusement, autant Hérode est un vrai beauf ! Jésus excite Hérode, comme naguère le Baptiste. Hérode s'ennuie et rêve de spectacle et naturellement il va être déçu ! Pas même une parole. La Parole de Dieu n'est pas une pitrerie. Quant à Pilate, comment attendre de lui qu'il agisse autrement ? De sa place, il ne peut agir qu'en politique, non en héros céleste, ce qui aurait demandé une conversion préalable, comme celle du Centurion. Et quand bien même ! Encore une fois, de sa place et dans sa fonction, il n'est pas politiquement en son pouvoir de s'opposer à la requête du Sanhédrin. Mais cet état de fait lui-même fait partie du « péché du monde », et c'est donc par cette médiation du pouvoir romain que Jésus est victime, non seulement du péché des Juifs, mais du péché du monde entier.

Pendant qu'ils l'emmenaient, ils prirent un certain Simon de Cyrène, qui revenait des champs, et ils le chargèrent de la croix pour qu'il la porte derrière Jésus. Le peuple, en grande foule, le suivait, ainsi que des femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur Jésus. Il se retourna et leur dit : « Femmes de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! Pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ! Voici venir des jours où l'on dira : 'Heureuses les femmes stériles, celles qui n'ont pas enfanté, celles qui n'ont pas allaité !' Alors on dira aux montagnes : 'Tombez sur nous', et aux collines : 'Cachez-nous'. Car si l'on traite ainsi l'arbre vert, que deviendra l'arbre sec ? »

La rencontre avec les femmes de Jérusalem est propre à Luc. Jésus leur annonce des jours de malheur qui sont pour lui la conséquence de sa condamnation. Je suis la Vie, et voyez ce que l'on fait de moi ; ce que vous faites de moi, vous les hommes. Alors rien d'étonnant que les hommes durs et secs soient à leur tour victimes les uns des autres. Les Romains, détruisant Jérusalem, ne seront même pas la main de Dieu, mais les acteurs circonstanciels de cette haine de l'homme pour l'homme, des hommes pour les hommes — et dès lors que les événements prennent un tour collectif, politique, historique, la violence, la guerre représentent des décisions prises au loin dans des palais et des bureaux. Elles prennent un tour administratif. En cela, les nazis n'ont fait qu'industrialiser ce vieux mécanisme qui rend abstraite la responsabilité, dès lors qu'elle est noyée dans des procédures administratives qui la rendent anonyme. Le cri *plus jamais ça !* a beau être poussé régulièrement, c'est tout à fait en vain. Pauvres femmes ! Elles seront donc victimes de ce mal universel, de ce péché universel, de cette malfaisance universelle dont elles sont en même temps parties prenantes (ne pas se faire d'illusions là-dessus, elles sont comme leurs maris, frères et fils). La parole de Jésus se situe donc à

l'opposé de la malédiction que les Juifs appellent sur leurs propres têtes et celles de leurs enfants (Mt 27, 25). Dieu n'a pas maudit les Juifs : ils se sont maudits eux-mêmes ; car Jésus, quant à Lui, dit : *ils ne savent pas ce qu'ils font*. Ensuite, c'est ce que rediront les martyrs. Cela ne veut pas dire : *ils ne sont pas responsables, ils sont innocents*, mais : *leurs actes les dépassent. Avant même de répondre de quoi que ce soit, ils ont trouvé le mal en eux, originellement.*

On emmenait encore avec Jésus deux autres, des malfaiteurs, pour les exécuter. Lorsqu'on fut arrivé au lieu dit : Le Crâne, ou Calvaire, on mit Jésus en croix, avec les deux malfaiteurs, l'un à droite et l'autre à gauche. Jésus disait : « Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font. » Ils partagèrent ses vêtements et les tirèrent au sort. Le peuple restait là à regarder. Les chefs ricanèrent en disant : « Il en a sauvé d'autres : qu'il se sauve lui-même, s'il est le Messie de Dieu, l'Élu ! » Les soldats aussi se moquaient de lui. S'approchant pour lui donner de la boisson vinaigrée, ils lui disaient : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même ! » Une inscription était placée au-dessus de sa tête : « Le roi des Juifs. » L'un des malfaiteurs suspendus à la croix l'injurait : « N'es-tu pas le Messie ? Sauve-toi toi-même, et nous avec ! » Mais l'autre lui fit de vifs reproches : « Tu n'as donc aucune crainte de Dieu ! Tu es pourtant un condamné, toi aussi ! Et puis, pour nous, c'est juste : après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons. Mais lui, il n'a rien fait de mal. » Et il disait : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras inaugurer ton Règne. » Jésus lui répondit : « Amen, je te le déclare : aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis. »

Prédatrice : telle est l'âme humaine. L'animal peut être prédateur, car c'est son mode de vie naturelle ; mais l'homme met des mots, dit : *tirons au sort sa tunique*. Ils profitent. Dans l'ordre de l'envie, de la concupiscence et non du besoin. Ils ne disent pas : *rendons-le à sa mère*. Et les chefs ricanent. Ceux qui ont décidé sa mort sont contents. Ils jouissent, enfin. Ils pourraient au moins être tristes d'avoir été obligés d'en passer par là pour rétablir l'ordre. Mais avec la haine, le mépris, une simple erreur devient une faute, un péché. Le peuple, lui, regarde. Il est beaucoup plus inquiet. Il repartira en se frappant la poitrine. Jusqu'à la fin des temps, jusque dans les prétentieuses « démocraties », il y aura les gouvernants, les maîtres du pouvoir, et les gouvernés, et entre les deux, l'injustice.

Les deux bandits. Le « mauvais » a trop mal, est exaspéré par la douleur insupportable qui le torture, de sorte que sa rage désespérée se retourne contre Jésus : Tu es bien le Messie, alors fais quelque chose ! Ils savent en compagnie de qui ils sont exécutés. La croix est un mode d'exécution terrible, car de la croix, comme lorsqu'on est à cheval, on voit le monde entier qui se déploie, celui que l'on va perdre. Cette cruauté, car à la mort s'ajoute le sentiment de la perte de ce monde qui s'offre au regard, Jésus

l'a transfigurée en disant : *J'attirerai tout à moi*. Il ne perd pas le monde, c'est, dans son regard et ses bras ouverts, le monde entier qui vient à Lui, va entrer en Lui. Ainsi s'achève, s'accomplit l'Incarnation, de telle sorte que ce n'est plus son corps individuel seulement qui est divinisé, incorporé à la nature divine, mais la création tout entière.

L'autre bandit entre dans la résurrection avec Jésus. Il lui dit quelque chose d'incroyable, comme s'il n'allait pas mourir mais accompagner Jésus dans son prochain règne. Peut-être qu'il délire. D'ailleurs, Jésus lui parle de Paradis pour qu'il comprenne bien qu'ils vont mourir ensemble. Mais aussi, effectivement, qu'ils vont vivre ensemble, inaugurer ensemble une nouvelle vie. Même dans une grande confusion, le « bon larron » a foi, désormais, dans ce roi qui meurt à côté de lui.

Il était déjà presque midi ; l'obscurité se fit dans tout le pays jusqu'à trois heures, car le soleil s'était caché. Le rideau du Temple se déchira par le milieu. Alors, Jésus poussa un grand cri : « Père, entre tes mains je remets mon esprit. » Et après avoir dit cela, il expira. A la vue de ce qui s'était passé, le centurion rendait gloire à Dieu : « Sûrement, cet homme était un juste. » Et tous les gens qui s'étaient rassemblés pour ce spectacle, voyant ce qui était arrivé, s'en retournaient en se frappant la poitrine. Tous ses amis se tenaient à distance, ainsi que les femmes qui le suivaient depuis la Galilée, et qui regardaient.

Agonie de Jésus. Le soleil pleure. Le ciel est noir. On sait ce qu'est un lourd ciel d'orage. Le rideau du Temple se déchire : réalité ou symbole, ce qui importe est que ce soit dit. Car désormais l'ancien culte n'a plus lieu d'être, et ce qui est caché derrière le rideau est dévoilé, révélé. Dans le saint des saints, il n'y a rien, il n'y a que le Nom. Donc ce qui est dévoilé, c'est le rien. Le Temple est vide. Dieu est sur le Golgotha. C'est dans la Trinité que meurt Jésus. Le Fils meurt dans les bras du Père. Dans une ultime confiance, ultime remise de soi : de son souffle de vie.

Alors arriva un membre du conseil, nommé Joseph ; c'était un homme bon et juste. Il n'avait donné son accord ni à leur délibération, ni à leurs actes. Il était d'Arimathie, ville de Judée, et il attendait le royaume de Dieu. Il alla trouver Pilate et demanda le corps de Jésus. Puis il le descendit de la croix, l'enveloppa dans un linceul et le mit dans un sépulcre taillé dans le roc, où personne encore n'avait été déposé. C'était le vendredi, et déjà brillaient les lumières du sabbat. Les femmes qui accompagnaient Jésus depuis la Galilée suivirent Joseph. Elles regardèrent le tombeau pour voir comment le corps avait été placé. Puis elles s'en retournèrent et préparèrent aromates et parfums. Et, durant le sabbat, elles observèrent le repos prescrit.

La nuit va tomber ; il faut descendre les corps, à la veille de shabbat, d'autant que c'est la grande fête, Pessah, qui arrive. On attendra le premier jour de la semaine pour procéder à la véritable inhumation. Un tombeau a été creusé pour quelqu'un d'autre. Utilisation provisoire. Les femmes se préparent à leur travail de femme. Cela au moins les tient debout, pendant que les hommes sont effondrés, défaits, vaincus, comme un soir de bataille qui a tourné au désastre.

Pâques (4 avril)

Veillée pascale

1ère lecture : La création de la nature et de l'homme (Gn 1, 1-2,2)

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.

La terre était informe et vide, les ténèbres couvraient l'abîme et le souffle de Dieu planait sur les eaux. Dieu dit : « Que la lumière soit. » Et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière des ténèbres. Dieu appela la lumière « jour », il appela les ténèbres « nuit ». Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le premier jour.

Et Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux. » Dieu fit le firmament, il sépara les eaux qui sont au-dessous du firmament et les eaux qui sont au-dessus. Et ce fut ainsi. Dieu appela le firmament « ciel ». Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le deuxième jour. Et Dieu dit : « Les eaux qui sont au-dessous du ciel, qu'elles se rassemblent en un seul lieu, et que paraisse la terre ferme. » Et ce fut ainsi. Dieu appela la terre ferme « terre », et il appela la masse des eaux « mer ». Et Dieu vit que cela était bon.

Dieu dit : « Que la terre produise l'herbe, la plante qui porte sa semence, et l'arbre à fruit qui donne, selon son espèce, le fruit qui porte sa semence. » Et ce fut ainsi. La terre produisit l'herbe, la plante qui porte sa semence, selon son espèce, et l'arbre qui donne, selon son espèce, le fruit qui porte sa semence. Et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le troisième jour.

Et Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel, pour séparer le jour de la nuit ; qu'ils servent de signes pour marquer les fêtes, les jours et les années ; et qu'ils soient, au firmament du ciel, des luminaires pour éclairer la terre. » Et ce fut ainsi. Dieu fit les deux grands luminaires : le plus grand pour régner sur le jour, le plus petit pour régner sur la nuit ; il fit aussi les étoiles. Dieu les plaça au firmament du ciel pour éclairer la terre, pour régner sur le jour et sur la nuit, pour séparer la lumière des ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le quatrième jour.

Et Dieu dit : « Que les eaux foisonnent d'une profusion d'êtres vivants, et que les oiseaux volent au-dessus de la terre, sous le firmament du ciel. »

Dieu créa, selon leur espèce, les grands monstres marins, tous les êtres vivants qui vont et viennent et qui foisonnent dans les eaux, et aussi, selon leur espèce, tous les oiseaux qui volent. Et Dieu vit que cela était bon. Dieu les bénit par ces paroles : « Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez les mers, que les oiseaux se multiplient sur la terre. » Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le cinquième jour.

Et Dieu dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce, bestiaux, bestioles et bêtes sauvages selon leur espèce. » Et ce fut ainsi. Dieu fit les bêtes sauvages selon leur espèce, les bestiaux selon leur espèce, et toutes les bestioles de la terre selon leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon. Ainsi furent achevés le ciel et la terre, et tout leur déploiement. Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance. Qu'il soit le maître des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, des bestiaux, de toutes les bêtes sauvages, et de toutes les bestioles qui vont et viennent sur la terre. » Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa. Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Soyez les maîtres des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, et de tous les animaux qui vont et viennent sur la terre. » Dieu dit encore : « Je vous donne toute plante qui porte sa semence sur toute la surface de la terre, et tout arbre dont le fruit porte sa semence : telle sera votre nourriture. Aux bêtes sauvages, aux oiseaux du ciel, à tout ce qui va et vient sur la terre et qui a souffle de vie, je donne comme nourriture toute herbe verte. » Et ce fut ainsi.

Le septième jour, Dieu avait achevé l'œuvre qu'il avait faite. Il se reposa, le septième jour, de toute l'œuvre qu'il avait faite.

Le poème de la Création a été tant de milliers de fois commenté qu'il est presque inconvenant d'en rajouter ! Pourtant il me faut y passer. Pour ce qu'il en est de la compréhension littérale, je renvoie à Jean Bottéro et aux savants qui parlent hébreu et sumérien. De fait, avec l'aide des savants, on se représente extrêmement bien la représentation cosmologique des Anciens qui ont rédigé cette version. On peut également sourire du découpage largement arbitraire qui veut absolument tout faire tenir en six jours, puisque le septième est le Shabbat du Seigneur. Le shabbat éternel, le retrait de Dieu. En réalité, Dieu ne s'est pas retiré du tout, puisqu'il va se promener dans le jardin et s'occuper continuellement des affaires humaines. En même temps, pas de doute qu'il laisse tourner la nature, et qu'il nous laisse prendre nos décisions, agir, penser, désirer. Comme Lui, puisque, seuls des animaux de la nature, nous sommes créés à son image. À l'image du Dieu invisible, cela signifie que nous aussi sommes invisibles, cela signifie notre intériorité, que nous sommes esprit. Cela se traduit par la maîtrise. L'homme maître de la nature. Voilà qui dénote un optimisme originel admirable, sachant l'usage que l'homme fera de cette maîtrise, dans le sens de la destruction. Mais en même temps c'est une leçon : celle qui consiste à refuser de sacraliser et fétichiser la nature. En

la « cultivant », il va de soi que l'homme va la modifier, susciter de nouvelles variétés de plantes et d'animaux. L'actualité montre à quel point se développe aujourd'hui, sur un mode très archaïque, un sentiment collectif de culpabilité vis à vis de la nature, et une sorte de croisade vouée à l'impuissance a entrepris de lutter contre le réchauffement climatique, si bien que nous allons bientôt nous sentir coupables et responsables dès que nous allumerons un feu. J'ai entendu que le rayonnement cosmique et la position du système solaire qui se déplace dans la galaxie étaient bien plus « responsables » du réchauffement que nos émissions de gaz carbonique. Cela ne justifie certes pas le gaspillage et le pillage des ressources de la nature, mais surtout marque notre angoisse collective devant le changement : nous faisons confiance à une nature immuable, qui ne connaîtrait pas le temps, et aujourd'hui nous mesurons tous et sommes pris d'effroi devant la fonte des glaciers et la fin des ours blancs. Alors qu'en quelques centaines de millions d'années il y a eu tant de réchauffements et de glaciations, sans que l'homme y soit pour rien ! Mais les changements de la nature nous mettent face à notre responsabilité non seulement écologique mais d'abord humaine : celle qui nous oblige à regarder les injustices monstrueuses dont nous nous accommodons extrêmement bien. Nous n'avons pas envie de partager (ai-je envie de partager mes biens ? Je me contente de donner autant que possible sans me mettre dans la gêne). Or dès qu'intervient la perspective d'une limitation, de la fin du caractère illimité d'un bien de la nature, l'angoisse qui nous saisit n'est pas autre que : qui va venir s'emparer de mes possessions ? Nouvelle angoisse malthusienne. La sagesse exige d'être des artisans de justice, de faire preuve d'une sobriété raisonnable dans l'usage des ressources nous renouvelables, de ne pas trop jouer aux apprentis sorciers. Certes ! Mais aussi de faire preuve d'une certaine insouciance et de penser qu'à chaque jour suffit sa peine. Vivre donc au présent, cela signifie ne pas vivre dans l'angoisse de la perte. Mais cette angoisse est compréhensible, pour les humains qui vont mourir. Ils se divertissent donc de l'angoisse fondamentale par des angoisses dérivées. En voyant disparaître une espèce, c'est la peur de notre propre disparition qui nous saisit.

Psaume 103, 1-2a, 5-6, 10.12, 13-14ab, 24.35c

*Bénis le Seigneur, ô mon âme ;
Seigneur mon Dieu, tu es si grand !
Revêtu de magnificence,
tu as pour manteau la lumière !*

*Tu as donné son assise à la terre :
qu'elle reste inébranlable au cours des temps.
Tu l'as vêtue de l'abîme des mers :
les eaux couvraient même les montagnes.*

*Dans les ravins tu fais jaillir des sources
et l'eau chemine au creux des montagnes ;
les oiseaux séjournent près d'elle :
dans le feuillage on entend leurs cris.*

*De tes demeures tu abreuves les montagnes,
et la terre se rassasie du fruit de tes œuvres ;
tu fais pousser les prairies pour les troupeaux,
et les champs pour l'homme qui travaille.*

*Quelle profusion dans tes œuvres, Seigneur !
Tout cela, ta sagesse l'a fait ;
la terre s'emplit de tes biens.
Bénis le Seigneur, ô mon âme !*

Psaume de création, psaume de louange, psaume d'admiration. La beauté de la Création n'est pas une nouveauté romantique, mais bien un sentiment humain fondamental : Le premier homme, c'est l'*homo* je ne sais quoi qui s'est arrêté en contemplation devant un coucher de soleil. Ce jour-là, nous n'avions plus affaire à un animal. L'âme humaine était née.

2ème lecture : Sacrifice et délivrance d'Isaac, le fils bien-aimé (Gn 22, 1-13. 15-18)

*Dieu mit Abraham à l'épreuve. Il lui dit : « Abraham ! » Celui-ci répondit : « Me voici ! » Dieu dit : « Prends ton fils, ton fils unique, celui que tu aimes, Isaac, va au pays de Moriah, et là tu l'offriras en sacrifice sur la montagne que je t'indiquerai. »
Abraham se leva de bon matin, sella son âne, et prit avec lui deux de ses serviteurs et son fils Isaac. Il fendit le bois pour le sacrifice, et se mit en route vers l'endroit que Dieu lui avait indiqué. Le troisième jour, Abraham, levant les yeux, vit l'endroit de loin. Abraham dit à ses serviteurs : « Restez ici avec l'âne. Moi et l'enfant nous irons jusque là-bas pour adorer, puis nous reviendrons vers vous. »
Abraham prit le bois pour le sacrifice et le chargea sur son fils Isaac ; il prit le feu et le couteau, et tous deux s'en allèrent ensemble. Isaac interrogea son père Abraham : « Mon père ! - Eh bien, mon fils ? » Isaac reprit : « Voilà le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ? » Abraham répondit : « Dieu saura bien trouver l'agneau pour l'holocauste, mon fils », et ils s'en allaient tous les deux ensemble. Ils arrivèrent à l'endroit que Dieu avait indiqué. Abraham y éleva l'autel et disposa le bois, puis il lia son fils Isaac et le mit sur l'autel, par-dessus le bois. Quand ils arrivèrent à l'endroit que Dieu lui avait indiqué, Abraham étendit la main et saisit le couteau pour immoler son fils. Mais l'ange du Seigneur l'appela du haut du ciel et dit : « Abraham !*

Abraham ! » Il répondit : « Me voici ! » L'ange lui dit : « Ne porte pas la main sur l'enfant ! Ne lui fais aucun mal ! Je sais maintenant que tu crains Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton fils unique. » Abraham leva les yeux et vit un béliér, qui s'était pris les cornes dans un buisson. Il alla prendre le béliér et l'offrit en holocauste à la place de son fils.

Du ciel l'ange du Seigneur appela une seconde fois Abraham : « Je le jure par moi-même, déclare le Seigneur : parce que tu as fait cela, parce que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton fils unique, je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable au bord de la mer, et ta descendance tiendra les places fortes de ses ennemis. Puisque tu m'as obéi, toutes les nations de la terre s'adresseront l'une à l'autre la bénédiction par le nom de ta descendance. »

Après Kierkegaard, il faut ici aussi oser aligner des mots nouveaux sur le récit fondateur par lequel Abraham a donné son sang, son fils, à Dieu, faisant de lui le premier d'un peuple, d'une descendance. Car Jacob sera le fils de ce sang donné, donné, non versé. La fondation d'Israël est d'une complexité symbolique impressionnante, puisqu'elle commence par cet Araméen qui quitte sa patrie pour une « terre promise ». Le nomade est, il faut croire, quelqu'un qui rêve d'une terre, d'un sol, d'une ville où s'établir. Pourquoi Abraham a-t-il émigré ? Et ce changement de nom, d'Abram à Abraham ? Ismaël est le fils d'Abram et non d'Abraham, et c'est seulement après avoir reçu la promesse qu'il serait *le père d'une multitude* que ce dernier reçoit le nom qui multiplie le *aleph*. Aha ! Alors seulement il concevra de sa femme le fils de la promesse. Mais il faut que ce sang soit *donné* à Dieu pour que cette descendance devienne le peuple de Dieu et surtout pour que ce sang devienne le sang de Dieu, le sang par lequel Dieu prendra chair. Israël est donc déjà la chair de Dieu, puisqu'il est la chair de la chair d'Isaac et qu'Isaac est la chair de la chair d'Abraham, que celui-ci a donnée à Dieu. Car le sang est le signifiant de la transmission, qui passe par la chair. Mais donner son sang, n'est-ce pas le verser ? C'est naturellement ce que comprend Abraham. Comment a-t-il pu entendre qu'il devait sacrifier son premier-né ? (Ismaël a bien été rejeté comme premier né). Le commentaire de la Lettre aux Hébreux nous donne le sens spirituel de ce drame, mais pas les linéaments par lesquels se produit l'événement lui-même. Ce qui s'est passé « historiquement », comme d'habitude, impossible de la savoir. Mais comme événement spirituel, nous présumons que le dénommé Abram, s'inscrivant dans les traditions akkadiennes d'où sont issus les récits du déluge et de la nouvelle humanité qui commence avec Noé, a dit oui à l'ordre de sacrifier son fils, comme cela se rencontre dans plus d'un récit antique. Or c'est un sacrifice qui est bien un sacrifice, mais qui rend sacré, met à part Isaac pour toujours. Isaac, c'est à dire le sang donné non versé. Le terrible dialogue dont Goethe a dû s'inspirer dans son *Erlkönig*, montre combien son prochain geste est un drame pour Abraham (*celui*

que tu aimes, dit Dieu de son fils). Ce don *a priori* tragique (la contradiction est absolue entre la mort de l'enfant pour Dieu, et le don de cet enfant par Dieu lui-même, contre toute attente) n'annule pas la confiance de l'homme malheureux : Dieu y pourvoira, mon fils. Abraham ne sait qu'une chose, c'est que l'enfant est à Dieu parce que Dieu l'a donné. Abraham ne ment pas, puisque l'agneau du sacrifice ne sera personne d'autre que le fils-donné. C'est Dieu qui donnera l'agneau. En tremblant, la mort dans l'âme, Abraham s'en remet à Dieu. La souffrance d'un père donne la mesure de ce que peut être le don suprême, le don de la vie, de sa vie. Car après la mort d'Isaac, Abraham n'aurait plus rien d'autre à faire qu'à mourir, après avoir légué sa fortune à un serviteur. Le béliér de substitution fait comprendre à Abraham que Dieu ne veut pas du sang versé mais du sang donné, donc de la vie, non de la mort. Jacob ne se remettra jamais d'une telle origine, de porter en lui, dans ses veines, un sang entre la vie et la mort. Dans sa lutte contre (l'ange de) Dieu, lutte qui lui donnera son nom d'Israël, Jacob se débattrait contre la terrible origine, celle d'avoir un père qui fut pieds et poings liés sur l'autel du sacrifice. La terrible vocation d'Israël, de tout un peuple, c'est d'avoir à donner son sang à Dieu, avec toujours la même angoisse et le même danger de devoir, pour cela, mourir. Israël connaîtra jusqu'à la fin des temps l'angoisse d'Abraham, et luttera pour ne pas mourir de cette angoisse.

Psautre 15, 5.8, 9-10, 1b.11

Seigneur, mon partage et ma coupe :

de toi dépend mon sort.

Je garde le Seigneur devant moi sans relâche ;

il est à ma droite : je suis inébranlable.

Mon cœur exulte, mon âme est en fête,

ma chair elle-même repose en confiance :

tu ne peux m'abandonner à la mort

ni laisser ton ami voir la corruption.

Mon Dieu, j'ai fait de toi mon refuge.

Tu m'apprends le chemin de la vie :

devant ta face, débordement de joie !

A ta droite, éternité de délices !

Le poète du psaume croyait-il à « la vie éternelle » ? Je pense que si on lui avait posé la question, il aurait regardé son interlocuteur d'un air étonné. Il aurait dit : je crois à la vie donnée par Le-Seigneur, je crois que ma vie est dans Sa main, je crois qu'Il m'aime, qu'il ne veut pas ma mort, qu'il n'a pas fait la mort. La vie est un présent et elle est au présent. Que

signifie une *vie future* ? Et de fait la vie éternelle n'est pas une vie « future », mais une vie entièrement « spirituelle », au sens où elle repose entièrement dans l'Esprit, dans la vie de Dieu. C'est pourquoi Paul dira que la chair même devient spirituelle, puisqu'elle n'existe plus que dans la gloire de Dieu l'incorruptible. Pour le psalmiste, la foi en son Seigneur est bien quelque chose de présent, et la chair est partie prenante de ce que vie le cœur, que je pourrais traduire par conscience et même subjectivité ou intériorité, car l'invention juive la plus profonde, découlant directement du monothéisme, de l'expérience d'un Dieu personnel — de sorte que l'expérience devient « spirituelle », est peut-être l'invention du cœur, de l'ordre du cœur, de la réalité du cœur, de l'expérience que Dieu touche le cœur, réside dans le cœur (l'intellect en fait partie, mais sans qu'une importance particulière soit accordée à la rationalité). Le résultat n'est pas du côté du comprendre, mais de la joie : exultation. Mais voilà que sans y penser un chemin s'ouvre, qui est un chemin d'éternité, nous pas celle que recherche Gilgamesh au prix d'une longue quête et de beaucoup de désespoir, mais un don de ce Dieu du cœur, car qui d'autre que Dieu peut donner aux mortels ce qu'ils ne pourront jamais atteindre par leurs propres forces ?

3ème lecture : *La libération d'Israël par le passage de la mer Rouge* (Ex 14, 15-15, 1)

Les fils d'Israël, voyant les Égyptiens lancé à leur poursuite, étaient effrayés. Le Seigneur dit à Moïse : « Pourquoi crier vers moi ? Ordonne aux fils d'Israël de se mettre en route ! Toi, lève ton bâton, étends le bras contre la mer, fends-la en deux, et que les fils d'Israël pénètrent dans la mer à pied sec. Et moi, je vais endurcir le cœur des Égyptiens : ils pénétreront derrière eux dans la mer ; je triompherai, pour ma gloire, de Pharaon et de toute son armée, de ses chars et de ses guerriers. Les Égyptiens sauront que je suis le Seigneur, quand j'aurai triomphé, pour ma gloire, de Pharaon, de ses chars et de ses guerriers. »

L'ange de Dieu, qui marchait en avant d'Israël, changea de place et se porta à l'arrière. La colonne de nuée quitta l'avant-garde et vint se placer à l'arrière, entre le camp des Égyptiens et le camp d'Israël. Cette nuée était à la fois ténèbres et lumière dans la nuit, si bien que, de toute la nuit, ils ne purent se rencontrer.

Moïse étendit le bras contre la mer. Le Seigneur chassa la mer toute la nuit par un fort vent d'est, et il mit la mer à sec. [Les eaux se fendirent, et les fils d'Israël pénétrèrent dans la mer à pied sec, les eaux formant une muraille à leur droite et à leur gauche.] Les Égyptiens les poursuivirent et pénétrèrent derrière eux - avec tous les chevaux de Pharaon, ses chars et ses guerriers - jusqu'au milieu de la mer. Aux dernières heures de la nuit, le Seigneur observa, depuis la colonne de feu et de nuée, l'armée des Égyptiens, et il la mit en déroute. Il faussa les roues de leurs chars, et ils eurent beaucoup de peine à les conduire. Les Égyptiens s'écrièrent :

« Fuyons devant Israël, car c'est le Seigneur qui combat pour eux contre nous ! »

Le Seigneur dit à Moïse : « Étends le bras contre la mer : que les eaux reviennent sur les Égyptiens, leurs chars et leurs guerriers ! » Moïse étendit le bras contre la mer. Au point du jour, la mer reprit sa place ; dans leur fuite, les Égyptiens s'y heurtèrent, et le Seigneur les précipita au milieu de la mer. Les eaux refluerent et recouvrirent toute l'armée de Pharaon, ses chars et ses guerriers, qui avaient pénétré dans la mer à la poursuite d'Israël. Il n'en resta pas un seul. [Mais les fils d'Israël avaient marché à pied sec au milieu de la mer, les eaux formant une muraille à leur droite et à leur gauche.]

Ce jour-là, le Seigneur sauva Israël de la main de l'Égypte, et Israël vit sur le bord de la mer les cadavres des Égyptiens. Israël vit avec quelle main puissante le Seigneur avait agi contre l'Égypte. Le peuple craignit le Seigneur, il mit sa foi dans le Seigneur et dans son serviteur Moïse.

Alors Moïse et les fils d'Israël chantèrent ce cantique au Seigneur :

Ce n'est pas bien de s'arrêter sur le caractère composite du texte qui a collé sans vergogne deux traditions différentes, celle du fort vent d'Est, et celle d'une muraille d'eau de chaque côté de la colonne des Hébreux ! Comme je suis « moderne », je suis plus volontiers la tradition la plus fidèle aux « faits », ou plutôt aux lois de la nature, celle du vent d'Est évidemment, et pour tout dire, d'une marée favorable. Mais je ne m'offusquerai pas des enjolivements légendaires qui ont rendu plus merveilleux le récit de la sortie de la Maison d'esclavage ! Parce que tout s'est bien passé, il y a de quoi pavoiser. Quant à la vérité historique, une fois de plus, ce n'est pas l'affaire des rédacteurs qui écrivent la geste nationale. C'est comme la *Chanson de Roland*. Ou notre mythologie républicaine depuis la Révolution ! Du point de vue de la foi, qui n'est pas la science historique (ou plutôt l'herméneutique des traces du passé, y compris les récits, et ceux qui se disent historiques), la vérité historique n'a qu'une importance variable et relative. Je ne dis pas nulle, car il importe qu'il se soit passé réellement quelque chose. La manière humaine de rapporter les événements est une autre affaire ! D'autant que l'importance ici est de mettre en évidence l'intervention divine, en particulier par la raclée que prennent les poursuivants égyptiens. La mémoire israélite vient d'enregistrer un événement décisif qui façonne son histoire. Est-il utile d'y voir la préfiguration « prophétique » des événements christiques ? À tout le moins le sol culturel et symbolique sur lequel vient se tracer l'événement nouveau, la nouveauté inouïe du Christ, sans lequel il ne s'inscrirait pas, ne s'inscrirait nulle part, apparaîtrait comme un accident insignifiant. Ici au contraire il s'inscrit dans une histoire, et c'est cela qui lui permet d'apparaître et en même temps d'avoir un sens, récit inscrit dans un récit et non trouvé par hasard. Car ce qui se forme, c'est la culture du passage, de la délivrance, du Salut, et comme les événements ultérieurs seront l'œuvre de Dieu, déjà

c'est ce qui appert des événements présents. Alors oui, parce que le bras invisible de Dieu agit derrière les événements (du moins le croit-on), ils deviennent signifiants les uns des autres. Personne n'est tenu de croire à une intervention divine lors de la sortie d'Égypte (simple interprétation rétrospective), mais c'est bien plutôt parce que les Hébreux sont déjà ou en train de devenir le peuple du Dieu unique et provident, qu'ils lisent ainsi les événements. Le problème ou la question n'ont fait que se déplacer : d'où vient la mémoire abrahamique, d'où vient que ce petit peuple et aucun autre est devenu monothéiste sous la conduite de Moïse ? Mais cela n'a pu se faire en un jour, à partir du Dieu d'Abraham qui était déjà le Dieu de Noé. Le Dieu unique (je crois) est vieux comme l'humanité, mais réservé en quelque sorte à de rares hommes de foi, des « justes » qui sont des « spirituels » et ne se précipitent pas dans les croyances, coutumes et pratiques idolâtriques. Il faut nécessairement s'ouvrir à un Dieu éthique, et donc à un Dieu personnel. À partir de ce Dieu, il devient possible de relire toute l'histoire humaine jusqu'au Christ et dès lors tout événement de libération fait avancer d'un pas vers la Grande Libération (celle du mal et de la mort), en même temps qu'il en devient la métaphore et l'annonce. D'où l'inévitable complexité de l'herméneutique biblique. Et au fond, je retombe sur mes pieds, les pieds de la foi : Je n'ai pas besoin de croire en une espèce de lettre, de vérité littérale du récit, mais bien dans la signification du récit en tant que tel, du fait qu'il est produit par des « croyants ». Alors le récit peut parler à ma foi et la dire. Et même devenir un chant, comme ici :

Cantique : (Ex 15, 2-3, 4-5, 6.10a11, 17)

*Ma force et mon chant, c'est le Seigneur :
il est pour moi le salut.
Il est mon Dieu, je le célèbre ;
j'exalte le Dieu de mon père.
Le Seigneur est le guerrier des combats :
son nom est « Le-Seigneur ».*

*Les chars du Pharaon et ses armées
il les lance dans la mer.
L'élite de leurs chefs
a sombré dans la mer Rouge.
L'abîme les recouvre :
ils descendent, comme la pierre, au fond des eaux.*

*Ta droite, Seigneur, magnifique en sa force,
ta droite, Seigneur, écrase l'ennemi.
Tu souffles ton haleine : la mer les recouvre.
Qui est comme toi, Seigneur, parmi les dieux ?
Qui est comme toi, magnifique en sainteté,*

terrible en ses exploits, auteur de prodiges ?

*Tu les amènes, tu les plantes
sur la montagne, ton héritage,
le lieu que tu as fait,
Seigneur, pour l'habiter,
le sanctuaire, Seigneur,
fondé par tes mains.*

Je me sens obligé de me dire : préhistoire du monothéisme ! Pourquoi alors nous est-il encore possible de prier et de rendre grâce avec un texte pareil ? Pourquoi la liturgie le retient-elle ? D'abord parce que la foi a une histoire et donc aussi une préhistoire que je ne vais pas renier la bouche en cœur, au nom du moralisme contemporain. Je m'inscris dans cette histoire, je revendique l'héritage des Hébreux. Je ne dis pas que la foi commence seulement avec le Christ. Dans ces conditions il y a bien un devenir de la foi, une émergence du monothéisme ou plutôt je dirais une cristallisation du monothéisme par élimination progressive de toutes les puissances annexes. Car la conscience même du divin exige qu'il y ait sans pouvoir le nommer le dieu des dieux, le seigneur des seigneurs. Quelque chose de premier, qui est quelqu'un de premier, car ce quelque chose est comme nous, intelligence et pensée et volonté. C'est l'expérience de soi qui nous conduit à Dieu, comme pour Abraham : *Va vers toi-même ! Lek lekha !* Abraham se tourne vers le Dieu des dieux et c'est ce Dieu-là qui va devenir unique, les autres étant de moins en moins des dieux, de simples dieux particuliers. Dieu est pour Abraham le Dieu de nulle part et le Dieu de partout et il va devenir le Dieu de toujours. Au fond, il faut du temps pour penser, et c'est pourquoi il faut du temps pour penser Dieu. Nous n'en avons pas fini avec Lui. Il faut bien que le Dieu d'Israël, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de Moïse, le Dieu de personnes et non un dieu impersonnel, que ce Dieu des douze tribus errantes et combattant constamment ses ennemis, soit le Dieu des armées d'Israël. Rien d'angélique là-dedans. Dans ses *Mémoires*, le Prince et Chancelier Von Bülow invoque Dieu pour qu'il donne la victoire à l'Allemagne – et la défaite de 1918 ne lui fait pas perdre la foi !

4ème lecture : *L'amour de Dieu pour Jérusalem son épouse* (Is 54, 5-14)

*Parole du Seigneur adressée à Jérusalem : Ton époux, c'est ton Créateur,
« Seigneur-de-l'univers » est son Nom. Ton Rédempteur, c'est le Dieu
Saint d'Israël ; il se nomme « Dieu-de-toute-la-terre ». Oui, comme une
femme abandonnée et désolée, le Seigneur te rappelle. Est-ce qu'on
rejette la femme de sa jeunesse ? dit le Seigneur ton Dieu. Un moment je
t'avais abandonnée, mais dans ma grande tendresse je te rassemblerai.
Ma colère avait débordé, et un moment je t'avais caché ma face. Mais
dans mon amour éternel j'ai pitié de toi, dit le Seigneur, ton Rédempteur.*

C'est ainsi qu'au temps de Noé, j'ai juré que les eaux ne submergeraient plus la terre. De même, je jure de ne plus me mettre en colère contre toi, et de ne plus te menacer. Quand les montagnes changeraient de place, quand les collines s'ébranleraient, mon amour pour toi ne changera pas, et mon Alliance de paix ne sera pas ébranlée, a déclaré le Seigneur, dans sa tendresse pour toi. Jérusalem, malheureuse, battue par la tempête, inconsolée, voici que je vais sertir tes pierres et poser tes fondations sur des saphirs. Je ferai tes créneaux avec des rubis, tes portes en cristal de roche, et tous tes remparts avec des pierres précieuses. Tes fils seront tous instruits par le Seigneur, ils goûteront un bonheur sans limites. Tu seras établie sur la justice, délivrée de l'oppression, que tu ne craindras plus, délivrée de la terreur, qui ne viendra plus jusqu'à toi.

Dieu, par la bouche d'Isaïe, prend un risque énorme en prêtant pareil serment en faveur de Jérusalem ! Plus jamais de colère, plus jamais de rupture. Pas question d'évoquer les infidélités et trahisons futures. Dorénavant (mais quand va commencer ce règne divin ?) la ville est de saphir, de cristal, de pierres précieuses. Elle ne craint plus aucune menace ; Dieu instruit directement ses fils ; elle connaît un bonheur sans limites. On va dire littéralement que pareille cité ne saurait exister sur cette terre, et pourtant, c'est bien de Jérusalem qu'il est question. Donc c'est un poème, une déclaration d'amour, une folle promesse. Comment comprendre la folie de Dieu ? Par la passion aveugle, qui tient des propos hyperbolique pour séduire sa belle, la ramener à Lui ? Mais tout de même, le contenu de la promesse ! Les deux points de vue opposés sont également justes : en même temps les images hyperboliques signifient l'amour unique de Dieu pour ce peuple, dont c'est toute la religion : se savoir aimé de son Dieu ; mais aussi bien la promesse devra bien être tenue, ce qui signifie que le Règne de Dieu est effectivement promis sur Jérusalem. Mais comme la Jérusalem de chair est promise à la destruction, il faut bien parler résurrection, car à la fois ce sera la même et pas la même : Jérusalem spirituelle, glorieuse, céleste. Cependant, pour un Juif, ce ne peut être que *sa* Jérusalem terrestre qui fait l'objet d'une telle promesse. Et bien oui, la promesse sera tenue, au-delà de toute représentation finie. La Jérusalem terrestre, la Cité qui rassemblera toutes les nations qui sont sous le ciel, est promise à une condition céleste. Alors il n'y aura plus de séparation entre le Ciel de Dieu et la terre des hommes. Chaque génération de croyants relira ce texte comme à lui adressé, et sa vérité ne s'usera pas, à condition de ne pas le prendre à la lettre, c'est à dire comme la réalisation matérielle d'une cité matérielle.

Psaume 29, 3-4, 5-6ab, cd.12,13

*Quand j'ai crié vers toi, Seigneur,
mon Dieu, tu m'as guéri ;
Seigneur, tu m'as fait remonter de l'abîme*

et revivre quand je descendais à la fosse.

*Fêtez le Seigneur, vous, ses fidèles,
rendez grâce en rappelant son nom très saint.
Sa colère ne dure qu'un instant,
sa bonté, toute la vie.*

*Avec le soir, viennent les larmes,
mais au matin, les cris de joie.
Tu as changé mon deuil en une danse,
mes habits funèbres en parure de joie.*

*Que mon cœur ne se taise pas,
qu'il soit en fête pour toi,
et que sans fin, Seigneur, mon Dieu,
je te rende grâce !*

Aujourd'hui, nous penserions que si notre vie se limite à ce monde, à quoi bon croire en un Dieu ? J'aurais pu écrire dieu et non pas Dieu. Or pour le psalmiste, comme pour tous les Anciens, la question n'est pas là, tant la présence des forces divines est une évidence. Mais ce qui l'est moins, c'est le passage tout doucement à ce Dieu singulier avec qui j'ai une véritable conversation, qui est comme un ami, à l'image de ce qu'il fut pour Moïse, et cela était, pour tous, *impressionnant*. Familiarité, proximité. Ce n'est plus le même sens du divin. Dieu n'est plus le divin, il n'est plus « un » dieu. Cela ne conduit pas immédiatement à l'idée d'un au-delà, car nous demeurons sur terre, et mortels, pas moins que les païens idolâtres. Mais nous avons ce Dieu proche, unique, singulier, amical même s'il est néanmoins à craindre (mais après tout, seulement quand nous méritions sa colère). Même si c'est de manière tout humaine, le psaume évoque évidemment la Passion de Jésus : Je descendais à la fosse : Tu m'as fait remonter de l'abîme. Et le soir de la Passion, les larmes, mais le matin de Pâques, les cris de joie. Hier, le deuil, aujourd'hui, la fête et la louange et l'action de grâce. Cela n'a pas besoin d'être prophétique ! Cela montre que Dieu, en prenant notre condition, permet que cette condition, nous la retrouvions désormais en Lui et pas seulement en bas, Lui restant *au plus haut des cieux*.

5ème lecture : *Le mystère de l'eau et de la parole* (Is 55, 1-11)

*Vous tous qui avez soif, venez, voici de l'eau ! Même si vous n'avez pas d'argent, venez acheter et consommer, venez acheter du vin et du lait sans argent et sans rien payer.
Pourquoi dépenser votre argent pour ce qui ne nourrit pas, vous fatiguer pour ce qui ne rassasie pas ? Écoutez-moi donc : mangez de bonnes choses, réglez-vous de viandes savoureuses !*

Prêtez l'oreille ! Venez à moi ! Écoutez, et vous vivrez. Je ferai avec vous une Alliance éternelle, qui confirmera ma bienveillance envers David. Lui, j'en ai fait un témoin pour les nations, un guide et un chef pour les peuples.

Et toi, tu appelleras une nation que tu ne connais pas, et une nation qui t'ignore accourra vers toi, à cause du Seigneur ton Dieu, à cause de Dieu, le Saint d'Israël, qui fait ta splendeur.

Cherchez le Seigneur tant qu'il se laisse trouver. Invoquez-le tant qu'il est proche.

Que le méchant abandonne son chemin, et l'homme pervers, ses pensées ! Qu'il revienne vers le Seigneur qui aura pitié de lui, vers notre Dieu qui est riche en pardon.

'Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes chemins ne sont pas vos chemins', déclare le Seigneur.

'Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes chemins sont élevés au-dessus des vôtres, et mes pensées, au-dessus de vos pensées.

'La pluie et la neige qui descendent des cieux n'y retournent pas sans avoir abreuvé la terre, sans l'avoir fécondée et l'avoir fait germer, pour donner la semence au semeur et le pain à celui qui mange ; ainsi ma Parole, qui sort de ma bouche, ne me reviendra pas sans résultat, sans avoir fait ce que je veux, sans avoir accompli sa mission '.

Eau, vin, lait, viandes savoureuses, voilà ce que propose le Seigneur. Il n'est donc plus un dieu qui attend que l'homme le serve. Au fond, c'est Lui qui déjà se met à servir l'homme, pour autant que l'homme vienne à Lui, réponde à son invitation. La parabole évangélique n'est pas loin. Et elle ne s'adresse pas qu'à Israël. Ce qui marque le prophétisme d'Isaïe, ce n'est pas une pulsion prosélytique, mais la joie que toute la terre, même un peuple inconnu, connaisse le Dieu d'Israël, non pas parce que ce serait le Dieu d'Israël, mais parce que c'est le vrai Dieu, le Dieu unique. Et ce peuple inconnu, le peuple de tous ceux qui cherchent Dieu, c'est l'Église, ce sera l'Église. Le peuple de ceux qui se convertissent, qui changent de vie. Déclaration du Seigneur, rapportée par Isaïe le porte-voix du Seigneur de l'univers. D'un côté ma Loi, dit Dieu, de l'autre vos lois. Mes chemins, vos chemins. Jésus dénoncera l'hypocrisie sous-jacente, celle qui confond la volonté de Dieu avec les traditions humaines. Mais je vous rappelle, moi Dieu, que je ne capitulerai pas devant vous, que mon projet aboutira, que je vous aimerai sans faillir, que le repas des noces aura bien lieu, que vin et viandes, vous en mangerez et boirez. J'en donne ma parole, et c'est ma parole donnée qui descend et remonte, vient à vous et retourne à moi pleine de vous, qui vient vous chercher jusqu'aux enfers et vous remonte vers moi en vous conduisant par la main. La toute-puissance de Dieu, c'est cette volonté qui s'accomplit envers et contre tout. Et ma Parole, dit Dieu, ce ne sont pas des mots, même des mots de prophètes, c'est mon Fils, et mon Fils, c'est mon Verbe, ma Parole. D'ailleurs, même du côté des prophètes, ils ont été capables de dire : me

voici, je suis venu faire Ta volonté, et pas seulement faire des prêches. Ils ont prêché ma parole avec leur chair, sang, cœur, esprit.

Cantique : (Is 12, 2, 4 bcde, 5bc-6ac)

Voici le Dieu qui me sauve :
j'ai confiance ; je n'ai plus de crainte.
Ma force et mon chant c'est le Seigneur,
Il est pour moi le Salut.

Rendez grâce au Seigneur,
proclamez son nom,
annoncez parmi les peuples ses hauts faits !
Redites-le : "sublime est son Nom!"

Car il a fait les prodiges
que toute la terre connaît.
Jubilez, criez de joie :
car Dieu est grand au milieu de vous !

J'ai confiance, je n'ai plus de crainte, voici le Dieu qui me sauve ! C'est comme si je répétais sans cesse une nouvelle inouïe. Elle ne lasse que ceux qui ne la trouvent pas inouïe. C'est comme l'amant qui ne se lasse pas de dire *je t'aime* à son amante, dans son extase. C'est si miraculeux d'être aimé que cela vaut bien la reconnaissance de l'amour ! Car il a bien fallu que l'un des deux *aime le premier*. On disait qu'il fallait craindre Dieu ? Je n'ai plus de crainte ! Dieu, si je l'aime, dans la confiance, parce que je sais que de Lui je tiens la vie et que ma vie, il la sauve de la mort, comment le craindre encore ? Jean seulement dira que *l'amour bannit la crainte*. Le psalmiste dit : Tu es ma force et mon chant, et voilà une belle alliance, car intérieurement, la foi fait éprouver la force de Dieu (c'est l'effet de la confiance de ne plus avoir peur parce que l'on sent en soi et derrière soi la force de l'autre qui se communique à nous), et en retour, cette force se convertit en joie, et la joie en chant : le chant donne chair à la joie, et la joie est le signe et la preuve de la force ressentie intérieurement.

6ème lecture : *Dieu offre aux hommes la vraie sagesse* (Ba 3, 9-15.32-4,4)

Écoute, Israël, les préceptes de vie, prête l'oreille pour acquérir la connaissance. Pourquoi donc, Israël, pourquoi es-tu exilé chez tes ennemis, vieillissant sur une terre étrangère, souillé par le contact des cadavres, inscrit parmi les habitants du séjour des morts ? - Parce que tu as abandonné la Source de la Sagesse ! Si tu avais suivi les chemins de

Dieu, tu vivrais dans la paix pour toujours. Apprends où se trouvent et la connaissance, et la force, et l'intelligence ; apprends en même temps où se trouvent de longues années de vie, la lumière de tes yeux, et la paix. Mais qui donc a découvert la demeure de la Sagesse, qui a pénétré jusqu'à ses trésors ? Celui qui sait tout en connaît le chemin, il l'a trouvé par son intelligence. Il a pour toujours aménagé la terre, et l'a peuplée de troupeaux. Il lance la lumière, et elle prend sa course ; il la rappelle, et elle obéit en tremblant. Les étoiles brillent, joyeuses, à leur poste de veille ; il les appelle, et elles répondent : « Nous voici ! » Elles brillent avec joie pour celui qui les a faites. C'est lui qui est notre Dieu : aucun autre ne lui est comparable. Il a découvert les chemins de la connaissance, et il les a confiés à Jacob, son serviteur, à Israël, son bien-aimé. Ainsi la Sagesse est apparue sur la terre, elle a vécu parmi les hommes. Elle est le livre des commandements de Dieu, la Loi qui demeure éternellement : tous ceux qui l'observent vivront, ceux qui l'abandonnent mourront. Reviens à elle, Jacob, reçois-la ; à sa lumière, marche vers la splendeur : ne laisse pas ta gloire à un autre, tes privilèges à un peuple étranger. Heureux sommes-nous, Israël ! Car ce qui plaît à Dieu, nous le connaissons.

On perçoit immédiatement le contexte hellénistique dans lequel a été écrit ce texte d'un supposé Baruch. Comme le judaïsme est confronté à la sagesse grecque, il lui faut effectuer un nouveau travail critique, non plus cette fois-ci face aux grandes religions mésopotamiennes, mais bien à une rationalité somme toute déjà « sécularisée ». Comment récupérer cette autonomie toute neuve de la pensée qui se prépare à annoncer la mort des dieux (*Le grand Pan est mort !*). Et bien, cette sagesse, le Dieu d'Israël en est la source : ne la laissons pas à d'autres ! En même temps, le texte surprend, mais cette surprise est, comme dans le livre même de la Sagesse, ce qui permet de voir œuvrer la Sagesse comme une personne distincte de Dieu, et pourtant qui « coule » de Dieu, puisqu'il est Fontaine de Sagesse. Pour nous, cette Sagesse est évidemment le Verbe de Dieu qui descend d'auprès de Dieu pour « vivre parmi les hommes ». Ce qui n'est peut-être encore qu'une allégorie trace le chemin qui rend représentable la réception de ce Fils d'homme qui en même temps est Verbe, Logos, Sagesse éternelle. Mais aussi il faut s'empêcher de pratiquer une pure et simple et univoque interprétation prophétique, car cette Sagesse devra aussi pouvoir aider à penser la venue de l'Esprit : Esprit de sagesse et d'intelligence du Verbe lui-même. Moi le premier, j'aurais envie de voir dans ces textes l'annonce peu équivoque du Verbe incarné, alors qu'une lecture un peu plus attentive permet d'éviter ce genre de simplification. Lire la Bible est un art, ou tout au moins une longue pratique — récompensée ! Donc la Sagesse, Dieu en est la source, c'est dit, mais ensuite le texte ou la réflexion de l'auteur en fait quelque chose d'autonome que Dieu « trouve », découvre, sur quoi il confie ce trésor à son fidèle serviteur Israël. Mais avant de l'avoir confié à la

maison de Jacob, il montre par la Création qu'il en est le détenteur ; encore que ce n'est pas tout à fait de création qu'il s'agit, mais bien plutôt d'aménagement de la terre et du cosmos, les yeux fixés sur l'idée du Bien — car c'est assez cela qu'est la Sagesse. L'influence grecque est donc considérable : platonisme, un Dieu davantage démiurge que créateur. On voit donc dans quel degré d'imprégnation culturelle se situe l'écrivain. Pourtant, la conviction demeure que la vraie sagesse, c'est le Dieu d'Israël qui la détient, et que c'est elle qui régit son œuvre. Bien plus, c'est elle la Torah, la Loi, et l'explication traditionnelle des malheurs d'Israël par l'infidélité à Dieu, donc à la Sagesse qui inspire Dieu et devrait donc nous inspirer, reprend le dessus. Ou plutôt le conserve, car c'est bien là que se situe le point de départ de la réflexion. Foi d'un Juif de culture grecque. Mais en même temps, on ne voit pas que pareil texte puisse avoir un original hébreu, si bien qu'il est compréhensible qu'il ne fasse pas partie du canon des Écritures juives.

Psautre 18, 8, 9, 10, 11

*La loi du Seigneur est parfaite,
qui redonne vie ;
la charte du Seigneur est sûre,
qui rend sages les simples.*

*Les préceptes du Seigneur sont droits,
ils réjouissent le cœur ;
le commandement du Seigneur est limpide,
il clarifie le regard.*

*La crainte qu'il inspire est pure,
elle est là pour toujours ;
les décisions du Seigneur sont justes
et vraiment équitables :*

*plus désirables que l'or,
qu'une masse d'or fin,
plus savoureuses que le miel
qui coule des rayons.*

Elle rend sage les simples. Elle n'est pas réservée aux savants et aux intelligents, elle n'est pas une affaire de culture mais d'humanité. Elle possède donc une universalité et de droit et de fait. Et pourtant, il faut bien s'en instruire, se mettre à son écoute : un travail du cœur est donc nécessaire, sachant que la conscience (le cœur) n'est pas spontanément « sage » — sinon la question d'être sage ou non ne se poserait même pas. Cela revient à la manière de voir les choses, ou plutôt de les regarder. Le

regard est une manière d'être du cœur. Dans cette considération, nul formalisme moral, nul légalisme, car la Loi est une loi de vie. En même temps, l'obéissance à la loi n'est pas simple calcul d'intérêt, pour sauver sa vie, mais joyeuse et désirable. Et ce n'est pas non plus de l'hédonisme ! Ni même eudémonisme (recherche du bonheur), car la disposition fondamentale n'est pas orientée vers une démarche autonome du « sage », mais par l'accueil de ce qui vient d'un Autre. Il n'est pas écrit : la loi est parfaite, et ce serait le motif du respect qui lui est dû, mais il est écrit : la Loi du seigneur... Je n'obéis donc pas à la Loi pour la loi, mais à quelqu'un. Le cœur n'existe en effet qu'avec à sa source une relation, et c'est ce qui devrait nous interdire définitivement tout légalisme — mais quand la relation est morte, et l'amour, et le cœur, il ne reste plus que la forme vide de la Loi, il ne reste plus qu'à être en règle. Car la crainte a cessé d'être pure et l'on se retrouve comme l'homme de la parabole qui répond au maître : *je savais que tu es dur, que tu récoltes là où tu n'as pas semé...* Dieu n'est dur que pour celui qui ne le connaît pas, ne le fréquente pas, ne voit en Lui qu'un maître redoutable.

7ème lecture : *Le cœur nouveau et l'esprit nouveau* (Ez 36, 16-17a. 18-28)

La parole du Seigneur me fut adressée : « Fils d'homme, lorsque les gens d'Israël habitaient leur pays, ils le souillaient par leur conduite et par toutes leurs actions. Alors j'ai déversé sur eux ma fureur, à cause du sang qu'ils avaient versé dans le pays, à cause des idoles qui l'avaient profané. Je les ai dispersés parmi les nations païennes, ils ont été disséminés dans les pays étrangers. Je les ai jugés selon leur conduite et selon leurs actions. Dans les nations où ils sont allés, ils ont profané mon saint Nom, et l'on disait : 'C'est le peuple du Seigneur, ils sont sortis de son pays.' Mais j'ai voulu préserver la sainteté de mon Nom, que les gens d'Israël avaient profané dans les nations où ils étaient allés. Eh bien ! tu diras à la maison d'Israël : Ainsi parle le Seigneur Dieu : Ce n'est pas pour vous que je vais agir, maison d'Israël, mais c'est pour mon saint Nom que vous avez profané dans les nations où vous êtes allés. Je montrerai la sainteté de mon grand Nom, qui a été profané dans les nations, mon Nom que vous avez profané au milieu d'elles. Les nations apprendront que je suis le Seigneur - déclare le Seigneur Dieu - quand par vous je me montrerai saint à leurs yeux. J'irai vous prendre dans toutes les nations ; je vous rassemblerai de tous les pays, et je vous ramènerai sur votre terre. Je verserai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés. De toutes vos souillures, de toutes vos idoles je vous purifierai. Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau. J'enlèverai votre cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai en vous mon Esprit : alors vous suivrez mes lois, vous observerez mes commandements et vous y serez fidèles. Vous

habitez le pays que j'ai donné à vos pères. Vous serez mon peuple, et moi, je serai votre Dieu. »

Chez Ézéchiël, je vois une tension entre deux extrêmes : d'un côté quelque chose d'archaïque dans sa « religion », qui reste confrontée à l'idolâtrie et à des expressions religieuses très primitives. C'est la colère de Dieu qui parle, la colère d'un Dieu dont l'honneur est compromis, et *c'est pour Moi*, dit-il, *pas pour vous que je vous libérerai. Sous le regard des autres peuples, vous me faites honte !* Et puis soudain, d'un autre côté, il ne s'agit plus d'une remise en ordre extérieure, de faire bonne figure pour échapper à la risée des voisins, il s'agit d'un changement et d'un rétablissement spirituel, qui concerne le cœur et non les apparences. La vérité de la foi n'est plus dans la simple observance religieuse mais bien dans une alliance où le cœur est touché. La fidélité à la Loi devient la fidélité du cœur à Dieu. Pour cela, *Je mettrai en vous mon Esprit* : Ézéchiël, par cette Parole, fait un pas de plus dans le mystère de Dieu, crée le langage qui permettra l'émergence du mystère trinitaire, du Christ disant à son tour : *je vous enverrai mon Esprit*, le Paraclet. C'est la liberté spirituelle de la foi qui conçoit l'action de Dieu en terme de don de soi, qui conduit à saisir Dieu comme celui qui se donne lui-même, qui donne son Esprit, comme il donne son Verbe ou sa Sagesse. Le langage trinitaire (procession, génération) a déjà sa forme de présence dans la parole prophétique, et cela tout naturellement si je puis dire, à raison de la logique même de la foi qui s'exprime, en un Dieu « relationnel ».

Psautre 50, 12-13, 14-15, 18-19

*Crée en moi un cœur pur, ô mon Dieu,
renouvelle et raffermis au fond de moi mon esprit.
Ne me chasse pas loin de ta face,
ne me reprends pas ton Esprit saint.*

*Rends-moi la joie d'être sauvé ;
que l'Esprit généreux me soutienne.
Aux pécheurs, j'enseignerai tes chemins ;
vers toi, reviendront les égarés.*

*Si j'offre un sacrifice, tu n'en veux pas,
tu n'acceptes pas d'holocauste.
Le sacrifice qui plaît à Dieu,
c'est un esprit brisé ;
tu ne repousses pas, ô mon Dieu,
un cœur brisé et broyé.*

Bien sûr, c'est à cause du don de l'Esprit que ce psaume se trouve ici. On voit encore la passage du Souffle de Dieu, du Dieu vivant, sur sa Création, à une Vie absolue qui nous conduit à la Trinité immanente, qui est la Vie intérieure de Dieu, et il n'est pas question de dire que l'Esprit est la personnification du « souffle » de Dieu, dans un esprit allégorique, mais une *vraie* personne, dans la relationalité immanente de Dieu-Amour. Entre les deux, la vaste histoire du passage du judaïsme au christianisme, à la foi en un Dieu, si je puis dire, de plus en plus personnel, mais bien le même. Pour l'instant, *Rouah* n'est rien d'autre que l'haleine de vie insufflée par Dieu dans les narines de l'homme : ne me reprends pas ton souffle signifie aussi bien : ne me reprends pas mon souffle ; mais... mais en vérité un mot change tout, le mot saint : ne me reprends pas ton Souffle-saint ! Alors ce ne peut plus être que le souffle de Dieu, et je comprends que je vis du souffle de Dieu, qu'il est mon oxygène, le don qu'il me fait incessamment de Sa Vie pour que je vive. La vie spirituelle devient : vivre de la Vie de Dieu. Et il est vrai que même naturellement je ne puis vivre que de la vie d'autres êtres, et l'air que je respire n'est pas « moi » ; quand je dis « mon » souffle, je parle de ma respiration, de l'activité de mon organisme, mais comme un échange. C'est ainsi que spirituellement je suis suspendu à autrui, et suprêmement à l'Autre absolu, à « mon » Dieu. La prière du psaume demande donc à Dieu de purifier le cœur, de le nettoyer, de le rendre vide pour qu'il puisse s'emplir de Lui. Le cœur pur, c'est celui des Béatitudes : les Juifs connaissent donc très bien. Encore un enracinement culturel de la Parole de Jésus, qui montre que c'est dans la même langue, et partant, dans la même spiritualité (*Ils ont Moïse, les psaumes et les prophètes, qu'ils les écoutent*) qu'il parle au Juifs d'abord, et ensuite à nous. Si Dieu « demande » quelque chose, c'est d'aimer d'un cœur aimant : pas d'autre « commandement ». Je mets des guillemets, parce que d'abord Jésus s'adresse à quiconque en lui disant : si tu veux... et c'est seulement quand j'ai commencé à suivre Jésus, que je suis en train de devenir son disciple, que j'accepte de me laisser instruire, que le Seigneur me donne ses instructions et me commande. Dieu ne veut donc pas de « sacrifice » extérieur, mais ma conversion. Que lui offrir, moi qui n'ai rien ? Mon esprit brisé, mon cœur broyé. Une lecture inattentive est toute prête à isoler le verset sadique : *Le sacrifice qui Lui plaît, c'est un esprit brisé*. Dieu ennemi de ma vie ? L'esprit le plus brisé, c'est celui de Jésus dont la dernière Parole a bien été, avant d'expirer : *Père, entre tes mains, je remets mon esprit*. Je peux être brisé par le malheur, ou broyé de donner ma vie, comme le grain de froment sous la meule ; dans les deux cas, offrir sa vie à Dieu en fait un « sacrifice », un don d'amour. Car je sais que Dieu *ne méprise pas un cœur broyé*. Il l'accueille totalement, et c'est bien cela la signification juste de ce qui « plaît » à Dieu. Dans tout cela n'existe que la logique du don. La loi peut obliger sans amour, car il faut faire marcher tout un peuple à la nuque raide (Moïse le sait !), mais dès lors que l'Héritage est passé à un autre, ardent à faire le bien, la logique

s'inverse : aucun peuple ne s'impose et le peuple de Dieu est un peuple de disciples qui n'obéit plus à une loi mais à une personne. Car *les fils sont libres*. Ce n'est plus que la logique de l'amour qui fait loi.

Épître de Paul aux romains (6, 3b-11)

Nous tous qui avons été baptisés en Jésus Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés. Si, par le baptême dans sa mort, nous avons été mis au tombeau avec lui, c'est pour que nous menions une vie nouvelle, nous aussi, de même que le Christ, par la toute-puissance du Père, est ressuscité d'entre les morts. Car, si nous sommes déjà en communion avec lui par une mort qui ressemble à la sienne, nous le serons encore par une résurrection qui ressemblera à la sienne. Nous le savons : l'homme ancien qui est en nous a été fixé à la croix avec lui pour que cet être de péché soit réduit à l'impuissance, et qu'ainsi nous ne soyons plus esclaves du péché. Car celui qui est mort est affranchi du péché. Et si nous sommes passés par la mort avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui. Nous le savons en effet : ressuscité d'entre les morts, le Christ ne meurt plus ; sur lui la mort n'a plus aucun pouvoir. Car lui qui est mort, c'est au péché qu'il est mort une fois pour toutes ; lui qui est vivant, c'est pour Dieu qu'il est vivant. De même vous aussi : pensez que vous êtes morts au péché, et vivants pour Dieu en Jésus Christ.

Dans le Christ, avec le Christ, par le Christ : toute la logique du Salut (je veux dire la rationalité de la réalité du Salut) repose sur le Christ, est suspendue à Lui. Il meurt sur la croix pour faire mourir l'homme pécheur, puisque pour nous *il s'est fait péché*. Est-ce compréhensible ? En fait, je ne comprends pas clairement. Je crois que c'est vrai, mais cela me dépasse. C'est le degré de solidarité ontologique entre Lui et moi et nous tous qui me dépasse. D'autant que cela passe par la vision sacramentelle du baptême, donc d'un symbole, mais dont on sait que s'y effectue réellement ce qu'il signifie. Partons de l'eucharistie et du *Ceci est mon corps*. Dans la foi, je comprends que le Christ se fasse pain et nourriture pour nous. Car le pain signifie efficacement et réellement la chair donnée, la vie donnée réellement. Cela nous fait donc remonter à l'union hypostatique, à l'Incarnation. L'eucharistie et la présence réelle reposent sur l'Incarnation. En se faisant homme, le Verbe ne se fait pas homme pécheur, puisqu'il n'a pas péché, n'a fait aucun mal, et cependant *il s'est fait péché*. En mourant, il n'est qu'un homme de plus à mourir. C'est en ressuscitant que cela change tout : il fait entrer l'homme dans la condition divine, alors que celui-ci s'en était éloigné par le péché. Mais le péché n'est pas quelque chose de positif ! Augustin a montré que c'était une privation, du négatif. Il ne faut donc pas le substantialiser. *Il s'est fait péché* est une modalité de la kénose : il ne s'est pas incarné dans la

condition humaine originelle (même si celle-ci n'est qu'un paradigme originaire, cela n'y change rien), mais dans la condition effective, actuelle, souffrante de sa séparation d'avec Dieu. Mais personnellement, Jésus n'est pas séparé de son Père. Cependant, ce n'est pas sans la médiation temporelle d'une continue prière qu'il reste relié à son Père. En fin de compte, la condition humaine est la condition humaine, et c'est tout ! Le péché n'est qu'un acte (non pas nécessairement une *action*, mais ce qui s'actualise en nous dès lors que nous nous détournons si peu que ce soit de Dieu – c'est en quoi sans aucun doute nous vivons dans le péché, en état de péché plus ou moins grave). Or Jésus dans sa chair a souffert plus que quiconque de ce détournement, et il en a été le témoin constant et consterné. Il en meurt. Il meurt du péché homicide. De l'homme pécheur homicide. Cela ne nous guérit pas magiquement du mal qui nous habite. Mais par la foi, nous savons que Dieu fait homme a fait entrer l'Archétype dans la Trinité, la Vie divine. Notre conaturalité avec l'Archétype (l'Homme) fait que la *possibilité* du Salut est inaugurée, offerte. Il ne nous faut plus que vouloir le Salut, comme si d'homme à homme nous avions à dire oui ou non, à prendre la main tendue et réellement tendue par quelqu'un de notre nature : il y a donc une irréductible phénoménalité du Salut dans une relation, et non pas dans une sorte d'alchimie entre des substances. Une nature spirituelle n'est pas une nature physique : elle n'est pas substantielle mais relationnelle. C'est donc dans une réalité relationnelle (d'amour) que s'opère le Salut, mais cela suppose d'assumer notre nature (spirituelle, relationnelle), sachant que cette nature finie, charnelle, comporte néanmoins une dimension corporelle, naturelle au sens physique et biologique et animal (*psukikon*, psychique). Notre pesanteur psycho-physique est la porte ouverte à tous les mimétismes, à l'imitation du mal, mais tant que je ne commets pas le mal en acte, je ne pêche pas. Seulement, entre mon pouvoir d'initiative (d'être origine du mal) et le fait que du mal m'environne déjà, ce qui a pour effet de le banaliser (mais cela n'est que de la psychologie mimétique), la frontière en moi ne peut être établie, de sorte que je suis à la fois responsable, et à la fois ma responsabilité est conditionnée, relative, donc. C'est l'appartenance à un monde qui relativise le mal, interdit de parler de mal absolu, puisque celui qui le commet vise toujours un « bien » pour lui. Même celui qui fait mal pour faire mal, s'il n'est pas loin du péché contre l'Esprit, n'y est cependant pas complètement. En torturant, il s'invente le sentiment de quelque chose de juste dans sa conduite, d'éradication dans l'autre d'un mal, précisément. On torture pour punir, et le « pur » sadisme (la jouissance tirée de la souffrance d'autrui) est un tremblement de toute-puissance, car quand l'autre est à ma merci et que je le détruis, j'existe, je deviens maître de la mort. Tuer, c'est se rendre maître de la mort, et dans la torture, je veux que l'autre en tant que sujet soit témoin, assiste en mourant à ma non-mort. J'ai besoin d'un témoin, car en réalité, je ne suis qu'un néant, un nain moral.

Retour à Paul ! Paul ne dit pas que nous mourrons et que nous ressusciterons ; il dit que par la conversion et le baptême en Christ, nous sommes déjà mort : l'effet de la mort sur le vieil homme est effective, de sorte que nous pouvons vivre comme des ressuscités, en attendant la résurrection.

Psaume 117, 1.4, 16-17, 22-23

*Rendez grâce au Seigneur : Il est bon !
Éternel est son amour !
Qu'ils le disent, ceux qui craignent le Seigneur :
Éternel est son amour !*

*Le bras du Seigneur se lève,
le bras du Seigneur est fort ! »
Non, je ne mourrai pas, je vivrai
pour annoncer les actions du Seigneur.*

*La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs
est devenue la pierre d'angle :
c'est là l'œuvre du Seigneur,
la merveille devant nos yeux.*

J'en reviens toujours à ce que le Dieu d'Israël peut avoir d'extraordinaire en comparaison de tous les autres dieux du Moyen-Orient : il aime, comme un père, comme une mère, et il veut la vie, il ne veut pas la mort (on sait bien qu'on meurt, mais ce Dieu-là ne le veut pas : il y a bien là une tension irrésolue, oui, qui rend la « religion » israélite tendue, inassimilable à un simple système symbolique comme toute bonne religion (mais existe-t-il une « bonne religion » ?) Comment éviter de penser que c'est seulement *dans le Christ* que la tension est résolue, l'énigme éclairée, sans pour autant que l'économie de quoi que ce soit de la vie soit faite, ce qui nous donne intégralement la vie à vivre, même dans la foi ? La dernière strophe est évidemment d'actualité, puisque Jésus, comme Pierre à sa suite, l'ont utilisée. Cela en valide le sens christique, et la manière si libre de faire résonner les Écritures entre le passé et le présent (et l'avenir), dans une véritable langue commune. L'usage évangélique des Écritures montre qu'il y a un sol unique de la foi, et que le Dieu de Jésus Fils de Dieu est bien le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob – ce qui ne peut que troubler la conscience juive, depuis deux mille ans.

Evangile selon saint Marc (16, 1-8)

Le sabbat terminé, Marie Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums pour aller embaumer le corps de Jésus. De grand matin, le premier jour de la semaine, elles se rendirent au sépulcre au lever du soleil. Elles se disaient entre elles : « Qui nous roulera la pierre pour dégager l'entrée du tombeau ? » Au premier regard, elles s'aperçurent qu'on avait roulé la pierre, qui était pourtant très grande. En entrant dans le tombeau, elles virent, assis à droite, un jeune homme vêtu de blanc. Elles furent saisies de frayeur. Mais il leur dit : « N'ayez pas peur ! Vous cherchez Jésus de Nazareth, le Crucifié ? Il est ressuscité : il n'est pas ici. Voici l'endroit où on l'avait déposé. Et maintenant, allez dire à ses disciples et à Pierre : 'Il vous précède en Galilée. Là vous le verrez, comme il vous l'a dit.' » Elles sortirent et s'enfuirent du tombeau, parce qu'elles étaient toutes tremblantes et hors d'elles-mêmes. Elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur.

Ce sont d'abord des femmes qui ont connu la Résurrection, à qui Jésus s'est manifesté en premier, et cela devrait pour nous être capital dans notre compréhension des hiérarchies : l'amour vient au dessus de l'autorité instituée. Ève est la mère des vivants, tandis que l'homme n'est qu'un tiers (voir le lacanisme le plus élémentaire). Jésus respecte parfaitement cet ordre symbolique – en ce sens, ce n'est pas une question de « nature », mais de place dans le dispositif anthropologique qui assigne un *sens* à la différence sexuelle, sens qui est évidemment absent et indifférent dans la « nature ». Que de confusion (moderne) règne sur cette question ! Pas moindre que l'antique confusion, qui ne voyait ni ne pensait aucune différence entre la nature et la place signifiée. Mais comme toujours dans les question de chair, c'est à partir du réel, et en l'intégrant parfaitement (la différence biologique entre les deux sexes) que le sens est produit et construit. Porter et mettre un enfant au monde conduit à occuper une place différente, induisant une signification différente dans l'ordre symbolique, celui que produit le langage des parlêtres que nous sommes, différente de celle du mâle qui n'est après tout qu'un électron libre autour de la femme, qui n'existe que par la reconnaissance, que par le langage : la paternité n'existe que par le langage, que par la reconnaissance, la reconnaissance de la reconnaissance, puisqu'il faut à la femme reconnaître la reconnaissance de son homme, permettre qu'il reconnaisse son enfant : c'est ainsi qu'elle lui donne pouvoir sur elle. Donner pouvoir, c'est instituer. C'est donc la femme, le féminin qui institue originellement, transcendentale, tout pouvoir. C'est de la méta-institution qui institue l'institution instituante, celle des hommes. Aussi ne saurait-il y avoir de sacerdoce au féminin, de « prêtresse », car Jésus n'est pas Astarté. Mais aussi apparaît-il en premier à des disciples femmes, les chargeant d'aller avertir les apôtres, pour qu'ils sachent et croient avant d'avoir vu. Je n'entrerai pas ici dans

la question de l'ange, car cela supposerait une étude comparée des synoptiques, et je ne veux pas relancer la polémique, pour une fois du sexe des anges !

Messe du jour de Pâques

Livre des Actes des Apôtres (10, 34a.37-43)

Quand Pierre arriva de Césarée chez un centurion de l'armée romaine, il prit la parole : « Vous savez ce qui s'est passé à travers tout le pays des Juifs, depuis les débuts en Galilée, après le baptême proclamé par Jean : Jésus de Nazareth, Dieu l'a consacré par l'Esprit Saint et rempli de sa force. Là où il passait, il faisait le bien, et il guérissait tous ceux qui étaient sous le pouvoir du démon. Car Dieu était avec lui. Et nous, les Apôtres, nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans le pays des Juifs et à Jérusalem. Ils l'ont fait mourir en le pendant au bois du supplice. Et voici que Dieu l'a ressuscité le troisième jour. Il lui a donné de se montrer, non pas à tout le peuple, mais seulement aux témoins que Dieu avait choisis d'avance, à nous qui avons mangé et bu avec lui après sa résurrection d'entre les morts. Il nous a chargés d'annoncer au peuple. C'est à lui que tous les prophètes rendent ce témoignage : Tout homme qui croit en lui reçoit par lui le pardon de ses péchés. »

À qui Pierre s'adresse-t-il exactement ? Il est déjà extraordinaire que la scène se situe chez l'occupant. Évidemment un officier romain en cours de conversion, qui va rentrer un jour dans sa patrie avec la foi néochrétienne dans ses bagages. Une foi toute nouvelle et toute neuve, orientale certes, mais surtout pure, spirituelle, sans exaltation gnostique, ce qui naturellement me pousse à avoir un préjugé favorable ! Plus d'un romain a été sensible à la foi juive, au monothéisme, à ce Dieu si unique et si personnel. Dieu, Jésus, l'Esprit saint au pays des Juifs. Mort et résurrection. Nous, les témoins. Ici, Pierre mentionne un élément capital de ce que je pourrais appeler la problématique de la foi : Jésus *ne s'est pas montré à tout le peuple*, mais seulement à... Le mécréant primaire va triompher : vous voyez, c'est la preuve du mensonge, du complot ! Or quel sens au contraire aurait eu une telle exhibition ? Relisons déjà tous les récits d'apparitions. Quelle difficulté à croire, quelle résistance de ceux qui pourtant étaient les amis de Jésus, ses envoyés même ! Je vois devant moi un homme que je crois mort, que je sais mort : ce sont plutôt mes yeux que je ne crois pas. Il en va de même, dans une moindre mesure, pour les guérisons (par ex. dans Jean) : si, c'est bien lui ! Non, c'en est un qui lui ressemble ! C'est un fantôme ! Tout y passe, donc. Mais il y a la fraction du pain, l'épisode de Thomas, les reproches de

Jésus, toute la catéchèse qu'il doit recommencer, mais cette fois-ci après et non plus avant. Et par la suite, l'enthousiasme et le courage et l'intrépidité des apôtres. On ne se laisse pas maltraiter, malmener, massacrer pour un mensonge. En revanche, imaginons que Jésus se soit montré à tout le peuple, au Sanhédrin et tout. C'est une mise en scène, c'est un sosie, un autre qui lui ressemble ; et qu'est-ce que ce Dieu qui éprouverait le besoin de s'imposer par des preuves démonstratives, alors qu'aucune preuve empirique n'a jamais rien démontré ? Ce sont déjà les tentations au désert : Jette-toi du haut du Temple et tout le monde croira ! Croire, ce n'est vraiment pas cela ! Croire, c'est aimer. C'est dans le secret, c'est le cœur qui croit ; croire, c'est donner sa foi dans une rencontre. Je n'énonce que des banalités, mais sans cesse oubliées, et plus encore, ignorées de ceux qui ne croient pas, et si d'aventure un incroyant de bonne volonté lit ces lignes alors qu'il était resté paralysé devant ce genre d'objection, peut-être pourra-t-il faire un pas ? Pour se convertir, la question n'est de toute façon pas de « savoir ». Et aujourd'hui, faudrait-il que Jésus Christ revienne et descende les Champs Élysée ? Une fois par semaine ? par siècle ? J'espère que l'on mesure le ridicule de ce qu'aurait été l'opération : *se montrer à tout le peuple*.

Psaume 117, 1-2, 3-4, 16-17, 22-23

*Rendez grâce au Seigneur : Il est bon !
Éternel est son amour !
Oui, que le dise Israël :
Éternel est son amour !*

*Que le dise la maison d'Aaron :
Éternel est son amour !
Qu'ils le disent, ceux qui craignent le Seigneur :
Éternel est son amour !*

*Le bras du Seigneur se lève,
le bras du Seigneur est fort !
Non, je ne mourrai pas, je vivrai
pour annoncer les actions du Seigneur :*

*La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs
est devenue la pierre d'angle :
c'est là l'œuvre du Seigneur,
la merveille devant nos yeux.*

Bonté, amour précèdent force, et encore faut-il comprendre que la force est l'efficacité de l'amour et de la *bonitas*, de l'être-bon. La force est celle qui fait vivre. Les chevaux guerriers ne sont pas ce qu'aime Dieu. Dieu a

beau être le « Dieu des Armées » quand Israël est en campagne, Dieu n'est pas le dieu de la guerre, il n'est pas Arès. Et toujours la joie, la joie du vivant, qui culmine dans la louange et la proclamation des actions merveilleuses du Seigneur : *La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre d'angle*. Non seulement c'est du Christ qu'il s'agit, mais de toute l'œuvre divine dans la mesure où la volonté de Dieu est continuellement rejetée. Comme Babel, nous construisons la cité de la division, du diable, mais Dieu construit envers et contre tout la cité céleste. Et sa fondation, c'est le Christ qui est comme le géant Atlas : Son dos supporte l'Église, et le monde entier.

Lettre de Paul aux Colossiens (3, 1-4)

Frères, vous êtes ressuscités avec le Christ. Recherchez donc les réalités d'en haut : c'est là qu'est le Christ, assis à la droite de Dieu. Tendez vers les réalités d'en haut, et non pas vers celles de la terre. En effet, vous êtes morts avec le Christ, et votre vie reste cachée avec lui en Dieu. Quand paraîtra le Christ, votre vie, alors vous aussi, vous paraîtrez avec lui en pleine gloire.

Si je suis ressuscité, c'est spirituellement, c'est de manière cachée. Cela n'en diminue pas la réalité : je suis déjà ressuscité, mais les réalités de la terre, de ma vie mortelle, occultent cette réalité. En même temps, c'est bien au cœur de cette vie mortelle et terrestre que je suis ressuscité, ce qui est supposé se traduire par une vie de ressuscité – et comme j'en suis éloigné, car ai-je la foi plus grosse qu'un grain de sable, et ma vie est-elle transformée ? En réalité je reste attaché à ma vie mortelle et obscure, sombre, au fond de la caverne. Quand je paraîtrai devant le Christ, je tiendrai ma « gloire » de la sienne, car de moi-même je ne suis qu'obscurité et marche à tâtons. Même pour Paul, même dans la sainteté, la vie reste double : à la fois ressuscitée avec le Christ et morte avec le Christ. Je suis déjà ressuscité, mais en même temps je reste mort, comme au samedi saint. La présence divine est donc elle aussi double : en moi par la foi, cachée, invisible, et glorieuse, déjà accomplie (sans quoi je ne pourrais justement pas avoir la foi).

Séquence : *Victimæ paschali*

1. Victimæ paschali laudes immolent Christiani.
A la Victime pascale, chrétiens offrons nos louanges.
2. Agnus redemit oves,
Christus innocens Patri reconciliavit peccatores.
*L'Agneau sauva les brebis,
le Christ innocent réconcilia les pécheurs avec le Père.*
3. Mors et vita duello conflixere mirando,

dux vitæ mortuus regnat vivus.

*La mort et la vie ont combattu en un duel prodigieux ;
le maître de la vie mourut : vivant Il règne.*

4. Dic nobis Maria quid vidisti in via ?

Dis-nous Marie [Magdeleine] qu'as-tu vu en chemin ?

5. Sepulchrum Christi viventis et gloriam vidi resurgentis.

J'ai vu le Christ vivant en son sépulcre et la gloire du Ressuscité.

6. Angelicos testes, sudarium et vestes.

J'ai vu les Anges témoins, le suaire et les vêtements.

7. Surrexit Christus spes mea : præcedet suos in Galilæam.

Le Christ, mon Espérance, est ressuscité, il vous précédera en Galilée.

8. Scimus Christus surrexisse a mortuis vere.

Tu nobis victor Rex, miserere !

Nous savons le Christ vraiment ressuscité des morts.

Roi victorieux, prends pitié de nous !

Les chrétiens n'immolent pas la victime pascalle, l'Agneau, car celui-ci s'est offert lui-même. Ils immolent donc leurs louanges à la victime. C'est comme si tout était à l'envers, que Dieu lui-même accomplissait le sacrifice – et c'est bien le cas, c'est bien ce qui a eu lieu, au sens réel d'un événement historique, que l'on peut dater. La signification de l'événement est « apocalyptique », au sens de ce duel prodigieux entre la vie et la mort. Mais l'événement même, les femmes ont été les premières à en être témoin, et Jésus a privilégié les femmes pour être témoin de son amour vivant.

Évangile selon saint Jean (20, 1-9)

Le premier jour de la semaine, Marie Madeleine se rend au tombeau de grand matin, alors qu'il fait encore sombre. Elle voit que la pierre a été enlevée du tombeau. Elle court donc trouver Simon-Pierre et l'autre disciple, celui que Jésus aimait, et elle leur dit : « On a enlevé le Seigneur de son tombeau, et nous ne savons pas où on l'a mis. » Pierre partit donc avec l'autre disciple pour se rendre au tombeau. Ils couraient tous les deux ensemble, mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau. En se penchant, il voit que le linceul est resté là ; cependant il n'entre pas. Simon-Pierre, qui le suivait, arrive à son tour. Il entre dans le tombeau, et il regarde le linceul resté là, et le linge qui avait recouvert la tête, non pas posé avec le linceul, mais roulé à part à sa place. C'est alors qu'entra l'autre disciple, lui qui était arrivé le premier au tombeau. Il vit, et il crut. Jusque-là, en effet, les disciples n'avaient pas vu que, d'après l'Écriture, il fallait que Jésus ressuscitât d'entre les morts.

Jean raconte ce qu'il a lui-même vécu : au moment où Marie Madeleine, la première, à l'aube, encore seule, se rend au tombeau, elle ne voit rien, ni ange ni rien du tout, mais justement, moins que rien : la disparition du corps de Jésus. Elle va chercher Pierre et Jean. L'Église naît. Pierre et Jean sont comme Moïse et Élie. Les prophètes ont des âmes de femmes ; ils parlent d'amour, ils ne sont plus préoccupés de pouvoir. Pierre est un homme, un vrai, un chef (trouillard au début, mais ensuite il se ressaisira, car le Christ lui aura dit : j'ai prié pour toi, pour que tu ne succombes pas et que tu puisse affermir tes frères). Donc Jean jeune, rapide et beau, n'entre pas dans la petite grotte mais laisse Pierre entrer le premier. Voir le linceul sans le corps, et le linge « roulé à sa place », qu'est-ce que cela signifie. Si l'on avait enlevé, volé le corps, on ne l'aurait pas retiré de son linceul. C'est donc qu'il s'est relevé tout seul, et Jésus lui-même, se relevant du sommeil de la mort, aurait retiré de ses propres mains le linge qui lui recouvrait la tête, le visage, et comme un homme ordonné l'aurait roulé et posé à la place où était sa tête. Qui dit ordre dit sans hâte, calmement, avant de commencer *la journée qu'on voit clair*. Pierre voit tout cela, et lui la Pierre posée sur la pierre d'angle, il comprend tout cela et il croit. Jean lui laisse d'être le premier à croire.

Quant à Marie Madeleine, suite au prochain numéro, car Jean ne donne pas tous les détails : il a fallu qu'elle revienne au tombeau, et elle ne croit pas comme Pierre, elle reste là désespérée. Que les deux lui ont-ils dit en la quittant ? Car de toute façon ils ne vont pas rester là plantés, puisque Jésus n'y est plus. Mais Jésus veut se montrer en premier à une femme, comme on l'a vu précédemment dans le récit de Marc. Dans ses larmes, elle voit deux anges blancs à la place du suaire et du linge roulé à sa place. Elle leur parle, elle leur répète la seule chose que son cerveau est capable de produire : on a enlevé mon Seigneur et je ne sais pas où on l'a mis. Pauvre Marie ! Ce sera de la folie quand elle verra son rabboni vivant qui l'appelle tendrement par son nom : Meriam, Marie !

2ème Dimanche de Pâques (11 avril)

Livre des Actes des Apôtres (5, 12-16)

À Jérusalem, par les mains des Apôtres, beaucoup de signes et de prodiges se réalisaient dans le peuple. Tous les croyants, d'un seul cœur, se tenaient sous la colonnade de Salomon. Personne d'autre n'osait se joindre à eux ; cependant tout le peuple faisait leur éloge, et des hommes et des femmes de plus en plus nombreux adhéraient au Seigneur par la foi. On allait jusqu'à sortir les malades sur les places, en les mettant sur des lits et des brancards : ainsi, quand Pierre passerait, il toucherait l'un ou l'autre de son ombre. Et même, une foule venue des villages voisins de Jérusalem amenait des gens malades ou tourmentés par des esprits mauvais. Et tous, ils étaient guéris.

Jésus était mort lamentablement et ses disciples auraient dû se disperser, déçus ou désespérés. Ici, tout est décrit au contraire pour montrer l'enthousiasme de la communauté naissante, dès lors que Jésus est vivant « conformément aux Écritures », lui qui leur a dit : vous ferez de plus grandes choses que moi. Quelle importance réelle a eue cette naissance, dans Jérusalem dont ce sera bientôt la fin ? Pour l'instant, c'est un état de grâce ! En même temps, les gens attirés par la nouvelle secte ont peur. Mais si c'était vrai ? Ce qui est clair et indubitable, c'est que la première communauté chrétienne est bien née de ces Juifs convertis, qui se sont mis à croire au Christ. À quel Christ ? Ce ne devait pas être clair pour tout le monde : un superprophète ? Car le miracle de la résurrection ne rend pas évidente la divinité de cet homme. Mais tout cela, c'est l'avenir qui le mettra en évidence, jusqu'à l'Arianisme et l'Islam. Ce qui se voit immédiatement, c'est que les apôtres de Jésus sont ses lieu-tenants (« vicaires »), sont comme un Christ continué, et ce qu'on attendait du Christ, on se met à l'attendre également des apôtres, dont on a bien vu que Pierre en était le chef. Il y aura donc un chef, de l'Église, celui à qui Jésus avait dit : *Affermis tes frères*.

Psaume 117, 1.4, 22-23, 24-25, 26ab.27a.29

*Rendez grâce au Seigneur : Il est bon !
Éternel est son amour !
Qu'ils le disent, ceux qui craignent le Seigneur :
Éternel est son amour !*

*La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs
est devenue la pierre d'angle :
c'est là l'œuvre du Seigneur,
la merveille devant nos yeux.*

*Voici le jour que fit le Seigneur,
qu'il soit pour nous jour de fête et de joie !
Donne, Seigneur, donne le salut !
Donne, Seigneur, donne la victoire !*

*Béni soit au nom du Seigneur celui qui vient !
Dieu, le Seigneur, nous illumine.
Rendez grâce au Seigneur : Il est bon !
Éternel est son amour !*

Dieu ne fait pas ce que les hommes attendent. Les chefs des Juifs auraient dû s'en souvenir. Mais on sait bien qu'après avoir dit : *plus jamais ça !* on recommence, parce que de toute façon ce n'est pas la même chose,

c'est autrement, on ne l'aurait pas fait à l'époque, mais aujourd'hui ce n'est pas la même chose, c'est différent, ce n'est pas un crime. Ce qu'ont commis les autres était un crime, on l'a bien vu, et maintenant c'est admis, reconnu. Mais maintenant, ce sont seulement les réactionnaires, les conservateurs qui trouvent à redire, les gens du genre professeur Lejeune. Les Nazis éliminèrent beaucoup de handicapés, mais là, ce n'était pas bien. Ce que nous faisons, quant à nous, est propre et progressiste. Cela, c'était bien sûr pour *la pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs*. Qui sont ceux qui craignent le Seigneur ? Je ne vais pas répéter dix mille fois l'argumentaire sur la crainte de Dieu. C'est une crainte d'amour. C'est une intimidation d'amour. Dieu est tellement tout ce que nous ne sommes pas, et en même temps, ce Dieu d'Israël, si proche, si intime. Une crainte d'amour, parce que c'est Lui l'initiateur, c'est Lui qui aime « le premier ». Aussi la crainte qui s'adresse à de l'amour ne peut-elle pas demeurer la crainte. L'amour bannit la crainte : mais tout cela, ce sont des projections qui montrent à quel point l'Ancien Testament est déjà plein du nouveau.

Apocalypse de saint Jean (1, 9-11a.12-13.17-19)

Moi, Jean, votre frère et compagnon dans la persécution, la royauté et l'endurance avec Jésus, je me trouvais dans l'île de Patmos à cause de la parole de Dieu et du témoignage pour Jésus. C'était le jour du Seigneur ; je fus inspiré par l'Esprit, et j'entendis derrière moi une voix puissante, pareille au son d'une trompette. Elle disait : « Ce que tu vois, écris-le dans un livre et envoie-le aux sept Églises : à Éphèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée. » Elle disait : « Ce que tu vois, écris-le dans un livre et envoie-le aux sept Églises qui sont en Asie mineure. » Je me retournai pour voir qui me parlait. Quand je me fus retourné, je vis sept chandeliers d'or, et au milieu d'eux comme un fils d'homme, vêtu d'une longue tunique ; une ceinture d'or lui serrait la poitrine ; Quand je le vis, je tombai comme mort à ses pieds, mais il posa sur moi sa main droite, en disant : « Sois sans crainte. Je suis le Premier et le Dernier, je suis le Vivant : j'étais mort, mais me voici vivant pour les siècles des siècles, et je détiens les clés de la mort et du séjour des morts. Écris donc ce que tu auras vu : ce qui arrive maintenant, et ce qui arrivera ensuite. »

Dès le premier siècle, tous ces chrétiens qui se répandent ! Ces communautés qui germent dans les villes ! Ils y a ceux qui sympathisent, les voient d'un bon œil, et puis ceux qui sont hostiles, surtout du côté des pouvoirs, car on veut bien laisser les croyances en liberté, mais ceux-là refusent la religion officielle, qui ne demande même pas qu'on y croie. On demande juste une conformité convenue. Ce que les Chrétiens ont de subversif, c'est seulement leur intransigeance, et d'intransigeance à

insoumission, il n'y a qu'un pas. Le culte de l'Imperator ne se discute pas, et eux le discutent. Même si ce sont des gens tranquilles qui ne font pas de politique, il y a là un germe. Un germe de corruption de l'ordre établi qui atteint l'État. Et c'est vrai, c'est bien vu ! Ce qui va devenir le Christianisme va induire un tel changement de conception du monde qu'il faudra même repenser la politique et le politique. Pour commencer, le dédiviniser. C'est ce qui fondamentalement est intolérable au Pouvoir. Donc Jean écrit sa vision, sa nouvelle vision, sa vision de ce qui est neuf. L'Église souffre, souffre déjà, souffre depuis le début, les débuts à Jérusalem, donc en un sens, cela n'est pas nouveau. Mais pour ceux qui ont la foi, on n'arrête pas la Parole de Dieu. Ils l'aiment à en mourir, non pas qu'ils désirent mourir (si, c'est vrai pour quelques uns !) mais il n'est tout simplement pas possible de reculer, d'apostasier. Pour ceux que la peur pousse à apostasier, c'est un grand malheur, mais c'est comme ça, c'est la vie. Donc persécution, mais royauté, tenue de la royauté du Christ : *Tu es roi ? — C'est toi qui le dis*. Cette royauté est magnifique, de sorte que la conjugaison de *persécution* et *royauté* donne *endurance*. Car c'est dur. Il faut de l'endurance, mais la royauté donne de l'endurance dans la persécution. Quand, dans sa vision qui n'est plus tout à fait prophétique à la manière du vieux Testament, mais neuve, symbolique explicitement, inspirée par l'Esprit « qui procède du Père » (cela, les vieux prophètes n'auraient pas pu le dire), Jean, l'aimé, voit apparaître son aimé, l'ami voit apparaître son ami, et il le décrit merveilleusement, comme un prince dans un conte. Cela, c'est simplement pour la ceinture dorée, mais l'or est pour une divine royauté. Au vrai, l'apparition n'est pas comme un fils d'homme, mais un fils d'homme. Je suis au milieu d'eux, dit Jésus. Les sept chandeliers sont les sept Églises, et le Christ est au milieu d'eux. Tomber comme mort, c'est comme pour Moïse et tout le vieux Testament, l'effet de la vision de Dieu : Ce fils d'homme est Dieu Fils de Dieu. Jean le sait. L'Esprit qui procède du Père est là pour le confirmer. La foi de Jean est déjà extraordinairement trinitaire. Divinité du Père évidemment, mais divinité de l'Esprit du Père, qui procède de Lui, et divinité du Fils – et là, cela cesse d'être évident ! Car les anciens prophètes du peuple élu savaient bien que l'Esprit de Dieu procède de Dieu (cela ne voulait pas dire qu'ils auraient pu en faire la théologie, mais sommes nous plus au clair sur le mystère, après tant de traité sur le Saint Esprit ?) mais ce fils d'homme qui descend du Ciel ! Il dit à Jean qu'il est l'Alpha et l'Oméga, le Vivant. Bref, le projet de Jean est bien de faire entrer les nouveaux croyants dans le mystère trinitaire, le mystère de la divinité du Christ. Ensuite, tout en découle, y compris les événements même, si bien que l'ordre du monde est renouvelé, la Providence divine apparaît dans sa nouveauté, centrée non plus seulement sur le Dieu qui dit à Moïse JE SUIS, mais sur le Dieu fait homme, le Dieu qui humanise l'univers.

Évangile selon saint Jean (20, 19-31)

C'était après la mort de Jésus, le soir du premier jour de la semaine. Les disciples avaient verrouillé les portes du lieu où ils étaient, car ils avaient peur des Juifs. Jésus vint, et il était là au milieu d'eux. Il leur dit : « La paix soit avec vous ! » Après cette parole, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie en voyant le Seigneur. Jésus leur dit de nouveau : « La paix soit avec vous ! De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie. » Ayant ainsi parlé, il répandit sur eux son souffle et il leur dit : « Recevez l'Esprit Saint. Tout homme à qui vous remettrez ses péchés, ils lui seront remis ; tout homme à qui vous maintiendrez ses péchés, ils lui seront maintenus. » Or, l'un des Douze, Thomas (dont le nom signifie : Jumeau) n'était pas avec eux quand Jésus était venu. Les autres disciples lui disaient : « Nous avons vu le Seigneur ! » Mais il leur déclara : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt à l'endroit des clous, si je ne mets pas la main dans son côté, non, je ne croirai pas ! » Huit jours plus tard, les disciples se trouvaient de nouveau dans la maison, et Thomas était avec eux. Jésus vient, alors que les portes étaient verrouillées, et il était là au milieu d'eux. Il dit : « La paix soit avec vous ! » Puis il dit à Thomas : « Avance ton doigt ici, et vois mes mains ; avance ta main, et mets-la dans mon côté : cesse d'être incrédule, sois croyant. » Thomas lui dit alors : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Jésus lui dit : « Parce que tu m'as vu, tu crois. Heureux ceux qui croient sans avoir vu. » Il y a encore beaucoup d'autres signes que Jésus a faits en présence des disciples et qui ne sont pas mis par écrit dans ce livre. Mais ceux-là y ont été mis afin que vous croyiez que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu, et afin que, par votre foi, vous ayez la vie en son nom.

Dimanche soir. Le troisième jour. Le zéro était encore inconnu et l'on comptait donc depuis le jour de la mort de Jésus, le vendredi. Il vient de se passer des tas de choses ce dimanche, à commencer par l'apparition à une femme. Ou à deux. Jean ne mentionne pas la route d'Emmaüs comme Luc. Ni l'apparition à Pierre. Ils ont peur, les pauvres disciples, et chez Luc, l'apparition de Jésus les effraye. Pourtant, Jésus commence par un *Salam aleikoum* qui dit la paix, qui les salue. Bref, il leur dit bonsoir, puisque c'est le soir, et même la nuit, puisque c'était déjà le soir du côté d'Emmaüs. Il leur montre que c'est bien lui. Je voudrais bien vous y voir de voir un mort là, devant vous à vous parler, et à vous montrer les blessures de l'avant-veille ! Heureusement, Thomas n'est pas avec eux. Grâce à quoi il pourra dire Mon seigneur et mon Dieu, cette magnifique profession de foi. Je décris les choses, sans trop de théologie, pour montrer que ce ne sont pas des théories, mais de simples événements qui parlent. Raconter, entrer dans le récit, et ce que la foi croit prend vie. Encore faut-il se donner la peine de cette fréquentation des récits, des récits qui disent la vie, le retour à la vie, et l'évidence des événements se

dessine peu à peu, par touche, détail après détail, et même les différences entre les quatre récits ajoutent à la vie et à la véracité fondamentale des récits qui n'en incorporent pas moins les incertitudes ou les inexactitudes, ou les broderies humaines, ou les défaillances, qui doivent faire fonds sur la mémoire des témoins et les intentions du narrateur. Tout cela fait que nous n'avons pas affaire à des textes abstraits mais à la vie. Cela rend les choses d'autant plus croyable. Je ne dogmatise pas, je lis, j'entends, je laisse travailler mon imagination et mes perplexités, et je vois la foi à l'œuvre. Je vois en particulier à ce que Jean déclare de ses intentions, que la nouvelle signification de ce vieux mot de Messie est : Fils de Dieu. Cela n'apparaissait guère de cette manière dans l'ancien Testament, même si le psaume dit : *Aujourd'hui Tu es mon Fils*.

3ème Dimanche de Pâques (18 avril)

Actes des Apôtres (Ac 5, 27b-32.40b-41)

Les Apôtres comparaissaient devant le Grand Conseil ; le grand prêtre les interrogea : « Nous vous avons formellement interdit d'enseigner le nom de cet homme-là, et voilà que vous remplissez Jérusalem de votre enseignement. Voulez-vous donc faire retomber sur nous le sang de cet homme ? »

Pierre, avec les Apôtres, répondit alors : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous aviez exécuté en le pendant au bois du supplice. C'est lui que Dieu, par sa puissance, a élevé en faisant de lui le Chef, le Sauveur, pour apporter à Israël la conversion et le pardon des péchés. Quant à nous, nous sommes les témoins de tout cela, avec l'Esprit Saint, que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent. »

On interdit alors aux Apôtres, après les avoir fouettés, de parler au nom de Jésus, puis on les relâcha. Mais eux, en sortant du Grand Conseil, repartaient tout joyeux d'avoir été jugés dignes de subir des humiliations pour le nom de Jésus.

Enseigner le nom ! Voilà ce que nous ne comprenons plus. En perdant l'hébreu, nous avons oublié que Dieu habite son Nom, et que tout être habite son nom, parce que son nom le dit et que dire c'est faire être. Enseigner : dire qui il est. Or les chefs du peuple juif ne sont inquiets que d'une chose (politiquement légitime) : que son sang ne retombe pas sur lui. Et cela ne découle pas tant de la malheureuse malédiction prononcée lors de la condamnation (et qui se trouve être contradictoire, puisque c'est pour échapper à elle qu'ils condamnent Jésus à mort) — il y a là un véritable nœud tragique, destinal — que de la nature même de ce qui se joue avec ce messie : s'il est le Messie, il accomplit les Écritures et de ce fait le peuple, dans sa différence, a pour ainsi dire vécu, est aboli, puisque

la muraille de séparation entre Juifs et païens est abolie : la judéité est alors supprimée. Le peuple juif est ainsi le premier à souffrir ontologiquement de son identité, et c'est en quoi, je crois, il est la nation originelle, paradigmatique, celle à partir de laquelle seront pensées toutes les identités nationales. Et l'on sait comme et combien les Juifs seront les principales victimes du nationalisme. Encore du tragique dans l'air. Et ce n'est sans doute pas terminé...

Naturellement, la réponse de Pierre n'est pas politique mais *divine*. Obéir est plus que de l'obéissance. Obéir, c'est suivre une logique. Or le Messie eschatologique, celui qui est attendu par les Juifs comme LE Messie qui accomplira une fois pour toutes les promesses, n'est pas un messie politique mais plus encore que spirituel (comme le sont les prophètes), divin, puisqu'il est l'auteur de la conversion d'Israël et du pardon des péchés. Or quand Israël se convertira, le petit enfant pourra jouer sur le nid du cobra. Mais dans l'ensemble, les Juifs ne sont pas prêts à transcender l'historicité de leur être-là, et même de leur être-pour-Dieu, profondément terrestre et social, identitaire. Ils n'existent en effet que comme conservateurs et transmetteur d'une culture, d'une Parole, du Dit de Dieu. Or si ce Dit est accompli dans cet homme-là, que leur reste-t-il ? L'éternel ressassement du Nom, l'éternel ressassement des Écritures. Ce n'est même pas la référence à l'Esprit Saint qui les dérange, car cela, ils connaissent (par exemple dans Ézéchiel). Mais ce Jésus ! Fouetter, ça soulage, mais ça ne sert à rien, bien au contraire. Les peuples primitifs pensent pourtant que ce sont les coups qui font rentrer dans la tête des apprentis. Comme à l'école coranique, le *m'zid*, ou au début de *Adieu ma concubine* ! Pour ne rien dire de chez nous, encore si primitifs...

Psaume 29, 3-4, 5-6ab, 6cd.12, 13

*Quand j'ai crié vers toi, Seigneur,
mon Dieu, tu m'as guéri ;
Seigneur, tu m'as fait remonter de l'abîme
et revivre quand je descendais à la fosse.*

*Fêtez le Seigneur, vous, ses fidèles,
rendez grâce en rappelant son nom très saint.
Sa colère ne dure qu'un instant,
sa bonté toute la vie.*

*Avec le soir viennent les larmes,
mais au matin, les cris de joie !
Tu as changé mon deuil en une danse,
mes habits funèbres en parure de joie !*

*Que mon cœur ne se taise pas,
qu'il soit en fête pour toi ;*

*et que sans fin, Seigneur, mon Dieu,
je te rende grâce !*

La répétition des psaumes me familiarise chaque jour davantage avec l'unicité de mon Dieu, du Dieu d'Israël, du Dieu de Jésus. Ce Dieu qui devient totalement personnel, plus du tout cosmique, plus du tout mythologique (même si des résidus mythologiques continuent de traîner autour, dans la cosmologie sémitique dont nous conservons encore des traces, avec le diable et les anges). L'important ici est une fois de plus la joie, et la joie d'être « sauvé », non pas dans une compréhension rationnelle de ce Salut (une théorie de la vie éternelle), mais dans une disposition spirituelle pour le pur présent comme un présent de Dieu : le psalmiste est littéralement aspiré au-delà de ses propres mots par ses propres mots : Tu me fais remonter de la mort. Temporalité d'un retournement : la veille, j'étais au bord du néant, de l'anéantissement ; au matin, je suis debout et je vis. C'est cela qu'il faut pousser à bout, dans ses dernières conséquences : Tu me relèves d'entre les morts, tu relèves les morts, tu me relève de la mort. Car le temps, visiblement à Auschwitz, invisiblement dans l'ordinaire des jours, conduit à l'anéantissement, mais que cet anéantissement soit une kénose, celle de Jésus en premier, et en Lui la nôtre. Me dépouiller entièrement de ma finitude et entrer dans Ta Vie. Mais humainement, il est difficile et même impossible d'accepter d'être assassiné, que ce dépouillement, j'y sois jeté par un autre plein de haine ou simplement d'insensibilité au malheur. Transformé en ordures. Ce n'est plus donner sa vie, ni accepter que Dieu la reprenne — mais on peut aussi en venir à regarder Dieu m'arrachant la vie comme un assassin. Alors qu'il me donne Sa Vie, je ne vois que la mienne, je me cramponne à la mienne, je ne veux que la mienne.

Apocalypse de saint Jean (5, 11-14)

Moi, Jean, dans ma vision, j'ai entendu la voix d'une multitude d'anges qui entouraient le Trône, les Vivants [animaux] et les Anciens : ils étaient des millions, des centaines de millions. Ils criaient à pleine voix : « Lui, l'Agneau immolé, il est digne de recevoir puissance et richesse, sagesse et force, honneur, gloire et bénédiction. » Et j'entendis l'acclamation de toutes les créatures au ciel, sur terre, sous terre et sur mer ; tous les êtres qui s'y trouvent proclamaient : « A celui qui siège sur le Trône, et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et domination pour les siècles des siècles. » Et les quatre Vivants disaient : « Amen ! » et les Anciens se prosternèrent pour adorer.

On voit bien que Jean connaît Ézéchiel par cœur ; mais c'est une Nouveauté qu'il annonce dans la langue du vieux prophète, la Nouveauté de l'Agneau vainqueur de la mort. Et ce n'est plus une langue, ce sont des

couleurs, et même les acclamations sont de la lumière, du feu, des arcs en ciel entrecroisés. Le Père et le Fils. Le Père comme un homme plus qu'un homme, le Vieillard éternel, sans âge, donc aussi bien d'une éternelle jeunesse, mais au vrai le sentiment de l'immémorial fait davantage penser à un antique vieillard du fond des âges, comme un barde, un druide. Nous ne trouvons pas ridicule l'antiquité du druide, mais dès qu'il s'agit de Dieu, nous avons un compte à régler, un différend, et alors nous déclarons débile cette figure de vieillard qui signifie la grande Sagesse. Et les anges sont les plus belles images qui soient pour concrétiser la plénitude qui accompagne Dieu : autour de Lui, ce ne peut être le vide ! Aussi le ciel est-il plein d'âmes. On sait que les quatre animaux vivants renvoient à Ézéchiel et puis ont été récupérés pour signifier les quatre évangélistes, y compris Jean lui-même. C'est sans reste que la nouvelle Alliance récupère l'ancienne (c'est pourquoi il est dur d'être juif en ce monde nouveau). Et puis il y a toutes sortes d'Anciens, de *presbutéroï*. De prêtres anciens et nouveaux. Mais au fond, peu importe le contenu de la vision. L'important est qu'il y ait vision, que Jean soit un voyant, un illuminé, un poète de la foi, faisant apparaître en couleurs, en image, Jésus vivant UN avec son Père, ce Jésus-Verbe dont lui-même Jean a été aimé, qui a été son ami. Tout ce que son imagination voit, cela est l'image vraie de la gloire du ressuscité, l'image vraie ne signifiant pas que l'image ne serait plus vraiment une image. Elle ne cesse pas d'être une image, donc imaginaire, mais disant la vérité de ce que « voit » le voyant : la gloire, victoire du Vivant qui s'est laissé immolé par nous ses bourreaux chaque fois que nous faisons du mal, même simplement en pensée (dans le cœur : Jésus dit bien que le mal a sa source dans le cœur).

Évangile selon saint Jean (21, 1-19)

Jésus se manifesta encore aux disciples sur le bord du lac de Tibériade, et voici comment. Il y avait là Simon-Pierre, avec Thomas (dont le nom signifie : Jumeau), Nathanaël, de Cana en Galilée, les fils de Zébédée, et deux autres disciples. Simon-Pierre leur dit : « Je m'en vais à la pêche. » Ils lui répondent : « Nous allons avec toi. » Ils partirent et montèrent dans la barque ; or, ils passèrent la nuit sans rien prendre. Au lever du jour, Jésus était là, sur le rivage, mais les disciples ne savaient pas que c'était lui. Jésus les appelle : « Les enfants, auriez-vous un peu de poisson ? » Ils lui répondent : « Non. » Il leur dit : « Jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez. » Ils jetèrent donc le filet, et cette fois ils n'arrivaient pas à le ramener, tellement il y avait de poisson. Alors, le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : « C'est le Seigneur ! » Quand Simon-Pierre l'entendit déclarer que c'était le Seigneur, il passa un vêtement, car il n'avait rien sur lui, et il se jeta à l'eau. Les autres disciples arrivent en barque, tirant le filet plein de poissons ; la terre n'était qu'à une centaine de mètres.

En débarquant sur le rivage, ils voient un feu de braise avec du poisson posé dessus, et du pain. Jésus leur dit : « Apportez donc de ce poisson que vous venez de prendre. » Simon-Pierre monta dans la barque et amena jusqu'à terre le filet plein de gros poissons : il y en avait cent cinquante-trois. Et, malgré cette quantité, le filet ne s'était pas déchiré. Jésus dit alors : « Venez déjeuner. » Aucun des disciples n'osait lui demander : « Qui es-tu ? » Ils savaient que c'était le Seigneur. Jésus s'approche, prend le pain et le leur donne, ainsi que le poisson. C'était la troisième fois que Jésus ressuscité d'entre les morts se manifestait à ses disciples.

Quand ils eurent déjeuné, Jésus dit à Simon-Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu [ἀγαπᾷς με] plus que ceux-ci ? » Il lui répond : « Oui, Seigneur, je t'aime, tu le sais. » Jésus lui dit : « Sois le berger de mes agneaux. » Il lui dit une deuxième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » Il lui répond : « Oui, Seigneur, je t'aime, tu le sais. » Jésus lui dit : « Sois le pasteur de mes brebis. » Il lui dit, pour la troisième fois : « Simon, fils de Jean, est-ce que tu m'aimes [φιλεῖς με] ? » Pierre fut peiné parce que, pour la troisième fois, il lui demandait : « Est-ce que tu m'aimes ? » et il répondit : « Seigneur, tu sais tout : tu sais bien que je t'aime. » Jésus lui dit : « Sois le berger de mes brebis. Amen, amen, je te le dis : quand tu étais jeune, tu mettais ta ceinture toi-même pour aller là où tu voulais ; quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et c'est un autre qui te mettra ta ceinture, pour t'emmener là où tu ne voudrais pas aller. » Jésus disait cela pour signifier par quel genre de mort Pierre rendrait gloire à Dieu. Puis il lui dit encore : « Suis-moi. »

Voilà un évangile fondateur, fondateur de l'Église (ce n'est pas le seul). Des apôtres, des disciples, une barque, une pêche, la primauté de Pierre le nouveau berger du nouvel Israël. Et le pain et les poissons. Il faut examiner la valeur sacramentelle des poissons. Nous mangeons le pain, le corps du Christ, mais nous sommes les poissons, pêchés et mis dans la barque. Le Christ nous prend et nous fait cuire. Nous devenons son corps réalisé, son corps total, le sacrement accompli, puisque l'Église est le signe signifiant ce qu'il réalise : le corps divinisé ; l'Église signe est le signe de l'Église corps, corps du Christ, Lui qui est la Tête et qui confie son bâton de berger, son filet de pêche à Pierre le patron pêcheur, et à ses compagnons, ses coéquipiers, les Anciens. Nous sommes pêchés et nous mangeons le pain. Les Anciens nous servent la chair du Christ pour que nous devenions le corps, les membres du Christ en qui toute la Création est récapitulée. Nous sommes des poissons vivants et grillés en même temps. Pour une mission aussi importante, aussi sérieuse, il est important que Pierre passe un examen. Jésus ne connaît pas d'autre examen que l'examen de l'Amour (*agapè* ou *philia* ? Dieu sait mieux que nous ce qu'il y a d'*agapè* dans *philia* et de *philia* dans *agapè*). Jésus ne demande pas de preuve, Il demande une parole (Il sait ce qu'est une parole donnée, et le régime de l'illocutoire qui réalise ce qu'il signifie). Mais comme le

Pierre qui était prêt à mourir trois fois pour Jésus l'a trahi trois fois, Jésus lui demande trois fois. Forcément, cela fait de la peine à Pierre, mais pour Jésus ce n'est pas peine perdue, c'est une peine importante, qui doit marquer Pierre pour toujours. Il a pleuré, et il faut quelque chose d'aussi grave que les larmes passées, mais au présent, dans ce présent au bord du lac, ce présent paisible mais sérieux, ce présent plein de lumière, plein d'aurore, que dessinent les doigts de rose sur le sable. Comme dans le conte, à chaque fois chaque parole efface chaque parole de trahison, et Pierre ressuscite lavé, purifié, baptisé dans sa mission. Ce que Jésus lui avait déjà dit autrefois : Suis-moi, il le lui redit de manière décisive. Il n'est plus un simple disciple de Jésus, mais le disciple dont la mission désormais est d'affermir, de garantir le « collège » des apôtres. Il y a de l'institution dans l'air. Pierre ne trahira plus ? Il suivra donc le chemin de son Seigneur. Un autre le traînera, sans qu'il y puisse plus rien. Il faudrait aussi que chaque vieille personne entende cette parabole de la ceinture.

4ème Dimanche de Pâques (25 avril)

Actes des Apôtres (13, 14.43-52)

Paul et Barnabé étaient arrivés à Antioche de Pisidie. Le Jour du sabbat, ils entrèrent à la synagogue. Quand l'assemblée se sépara, beaucoup de Juifs et de convertis au judaïsme les suivirent. Paul et Barnabé, parlant avec eux, les encourageaient à rester fidèles à la grâce de Dieu.

Le sabbat suivant, presque toute la ville se rassembla pour entendre la parole du Seigneur. Quand les Juifs virent tant de monde, ils furent remplis de fureur ; ils repoussaient les affirmations de Paul avec des injures. Paul et Barnabé leur déclarèrent avec assurance : « C'est à vous d'abord qu'il fallait adresser la parole de Dieu. Puisque vous la rejetez et que vous-mêmes ne vous jugez pas dignes de la vie éternelle, eh bien ! nous nous tournons vers les païens. C'est le commandement que le Seigneur nous a donné : J'ai fait de toi la lumière des nations pour que, grâce à toi, le salut parvienne jusqu'aux extrémités de la terre. En entendant cela, les païens étaient dans la joie et rendaient gloire à la parole du Seigneur ; tous ceux que Dieu avait préparés pour la vie éternelle devinrent croyants.

Ainsi la parole du Seigneur se répandait dans toute la région. Mais les Juifs entraînèrent les dames influentes converties au judaïsme, ainsi que les notables de la ville ; ils provoquèrent des poursuites contre Paul et Barnabé, et les expulsèrent de leur territoire. Ceux-ci secouèrent contre eux la poussière de leurs pieds et se rendirent à Iconium, tandis que les disciples étaient pleins de joie dans l'Esprit Saint.

Ce texte bien sûr marque un tournant, puisque la communauté juive se divise. Et pourtant, Paul est un bon juif qui sait parler aux Juifs ! Mais il faut accepter de basculer dans du nouveau, du grandement inconnu. Pourquoi les uns, pourquoi pas les autres ? Paul sait que désormais le chemin de la foi est ouvert aux païens, mais il sait aussi qu'il faut d'abord s'adresser aux Juifs. Ce qu'il a fait. Ne devons-nous pas, nous aussi, nous adresser aux Juifs, jusqu'à la fin des temps ? L'Église ne doit-elle pas pour toujours regarder encore et toujours du côté de son aîné dans la foi ? Paul, en rappelant l'ordre reçu par Isaïe, reste pleinement juif : Israël est la lumière des nations, doit donc se tourner vers les païens, et c'est ce que Pierre et Paul vont entreprendre d'accomplir. Ils accomplissent la vocation juive. Le Salut par les Juifs, comme s'en est souvenu Léon Bloy, ce fou de Dieu.

Psaume 99, 1-2, 3, 5

*Acclamez le Seigneur, terre entière,
servez le Seigneur dans l'allégresse,
venez à lui avec des chants de joie !*

*Reconnaissez que le Seigneur est Dieu :
il nous a faits, et nous sommes à lui,
nous, son peuple, son troupeau.*

*Oui, le Seigneur est bon,
éternel est son amour,
sa fidélité demeure d'âge en âge.*

Qu'il y ait eu élection, que Dieu ait choisi un peuple (difficile de le dire avant Moïse le législateur et la sortie d'Égypte), c'est une certitude qui tient la foi hébraïque en éveil et suscite les prophètes. Dieu a jeté les yeux sur ce petit peuple, un peuple parmi les autres — non ! il l'a littéralement fait exister au milieu des autres peuples, comme un reste qui jamais ne se dissout, ne se mélange. De là naît la conscience que Dieu est unique, qu'il aime, qu'il est fidèle, idées inconnues dans ce Moyen Orient si plein de dieux. Une telle foi est à l'évidence ce qui singularise ce peuple, si petit soit-il, et le maintient. Comment cette foi est-elle née, à partir de laquelle pourra naître la seule foi universelle, qui permette à tout homme de dire : *Tu nous à fait et nous sommes à Toi ?* La Bible porte en elle l'idée d'une foi originelle, de toujours, mythiquement depuis Adam, légendairement depuis Noé, puis Abraham, historiquement depuis Moïse. C'est que depuis toujours il se trouve parmi les hommes des *spirituels*, pour qui le rapport au dieu n'est pas rituel et fondée sur la crainte d'une force supérieure qui demande à se faire servir, mais un rapport éthique, comme on le voit dans la discussion d'Abraham avec Dieu avant

l'anéantissement de Sodome et de Gomorrhe. Le dieu devient Dieu dès lors que s'instaure une relation de personne à personne, un dialogue, et non plus simplement un culte.

Apocalypse de saint Jean (7, 9.14b-17)

Moi, Jean, j'ai vu une foule immense, que nul ne pouvait dénombrer, une foule de toutes nations, races, peuples et langues. Ils se tenaient debout devant le Trône et devant l'Agneau, en vêtements blancs, avec des palmes à la main. L'un des Anciens me dit : « Ils viennent de la grande épreuve ; ils ont lavé leurs vêtements, ils les ont purifiés dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils se tiennent devant le trône de Dieu et le servent jour et nuit dans son temple. Celui qui siège sur le Trône habitera parmi eux. Ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif, la brûlure du soleil ne les accablera plus, puisque l'Agneau qui se tient au milieu du Trône sera leur pasteur pour les conduire vers les eaux de la source de Vie. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. » L'un des Anciens me dit : « ils viennent de la grande épreuve ; ils ont lavé leurs vêtements, ils les ont purifiés dans le sang de l'Agneau. »

Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. C'est ce que dit la foi, au-delà de toute détresse, de toute souffrance, de tout malheur. Pourtant, pas d'économie de la souffrance et du malheur. Et même, en versant leur sang, les martyrs deviennent tels que leur sang est le sang du Christ, le sang de l'Agneau. Leur sang se mélange au sien. Il n'y a plus qu'un seul sang, et dans le Christ, tout sang versé devient un témoignage, puisque donner sa vie, c'est donner son sang : pour cela, Dieu allait-il faire un monde impassible ? Immobile ? Il fallait un monde où l'on pût mourir d'amour, souffrir d'amour, mourir donc tout court, et souffrir. Mais un monde où la souffrance est nécessaire n'est pas un monde où la souffrance est voulue pour elle-même. Entre accepter et vouloir, il y a l'écart entre le fini et l'infini. Il y a la « volonté » de Dieu ; il y a mon acceptation. Mais Dieu ne veut même pas la souffrance : seulement l'Amour, uniquement l'Amour. En dehors de la perfection trinitaire, l'Amour ne peut advenir que comme un advenir, donc comme un devenir, et donc non sans « souffrance », ne serait-ce que celle de l'inaccompli, du pas-encore. Faut-il donc pas de larme du tout, et donc pas de monde souffrant les douleurs de son propre enfantement, pas de monde du tout, ou bien la *vallée de larmes* qui renaîtra dans la grande consolation, telle que les larmes ne seront « plus qu'un souvenir » ? Mais tant que les larmes sont là, on ne peut pas les vouloir. On peut soit les refuser (en vain, mais on ne les refuse pas moins), soit les accepter, sachant combien aimer fait pleurer. Pourquoi aimer ferait-il pleurer ? N'est-ce pas cela qui est inadmissible ? Pourquoi aimer ne serait-il pas facile ? Donner, se donner ? Perdre pour un autre ? Pour les animaux que

nous sommes, c'est tout à fait contre nature. Une fois de plus, il ne faudrait pas faire partie d'un monde. Nous avec notre faculté de vouloir ou de refuser, ce que malgré tout nous appelons la volonté. Or même la volonté de Dieu est trine, puisque chaque personne a une volonté propre. Et je pense que si la volonté de Dieu ne se divise pas mais reste une, c'est parce que la volonté de chaque personne veut la volonté des deux autres et « non pas la sienne », parce que Dieu a éternellement voulu être Amour.

Évangile selon saint Jean (10, 27-30)

Jésus avait dit aux Juifs : « Je suis le Bon Pasteur. » Il leur dit encore : « Mes brebis écoutent ma voix ; moi je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle : jamais elles ne périront, personne ne les arrachera de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tout, et personne ne peut rien arracher de la main du Père. Le Père et moi, nous sommes UN. »

Pourquoi faut-il ce mystère : que l'Amour soit plus grand que tout ? Est-ce le calcul suprême ? Pourquoi la vérité est-elle constamment paradoxale ? Oui, c'est le calcul suprême, puisqu'en aimant, je m'accomplis suprêmement ; mais si c'est un calcul, je n'aime plus. Et je ne peux pas aimer *comme si*. Aimer ne peut être que donné. Je ne peux pas prétendre aimer par moi-même. C'est vrai même du Fils et de l'Esprit. Seul le père est l'Amour principal, étant lui-même sans principe. Dieu pouvait-il ne pas aimer ? Comme l'Amour ne subsiste pas au dessus de Lui, il n'y a pas d'Amour autre que celui qu'il « acte » en le comprenant et en le voulant. Il n'a pas hésité... Dieu est le grand calculateur (voir la Création). Mais déjà en lui-même a été fait le calcul de l'Amour, et de le vouloir, car cela ne relevait pas d'une nécessité logique, mais d'une Volonté. Cependant, si Dieu n'avait pas voulu le meilleur, il aurait été imparfait, donc n'aurait plus été Dieu, et l'Amour, comme une simple idée, aurait trôné dans la solitude, au-dessus des Cieux. Au-dessus des dieux. Non ! au dessus des cieux vides. Mais il a voulu l'Amour, et de ce fait a engendré le Verbe dans précisément cet Amour, cet Esprit d'Amour qui procédait de Lui, dès lors qu'il l'avait mis à l'œuvre de sa Volonté. Dieu a voulu l'Esprit dans lequel il a engendré l'Autre, le Fils qu'Il a dit, le Verbe, son Verbe qu'il ne cesse jamais de prononcer, de proférer. Et c'est dans cet Esprit même du Père, auquel le Fils obéit sans cesse, que le Père et Lui sont UN. Aussi le Père a-t-il donné la Création à son Fils, cadeau donné à aimer. Et comme le Fils-Verbe n'a pas voulu « garder jalousement pour lui le rang qui l'égalait à Dieu », Il s'est donné entièrement à nous pour nous faire entièrement partager sa condition de Fils, sa condition divine de Fils. C'est par la médiation d'une fraternité avec Jésus que nous sommes divinisés, élevés

à sa propre condition de Fils éternel. Si nous sommes faits pour la vie éternelle, ce ne saurait être en refusant d'aimer ; c'est pourquoi nous sommes appelés à aimer divinement, jusque dans notre finitude de créature inachevée, née pour devenir divine mais ne l'étant pas originellement, « naturellement ». D'où tout le drame de la vie finie, dès que nous posons un refus. Dans un refus, c'est MOI qui dit non à ce qui n'est pas moi, mais sans quoi (sans qui) je commence à diminuer, à me réduire justement à ce moi qui n'est rien sans ce qui n'est pas lui. Je sais bien qu'il faut tout un monde pour que moi je sois, et si ce monde, je commence à ne pas l'aimer, c'est moi-même que je diminue. Et on sait bien qu'aimer n'est pas se servir de lui pour jouir — mais de cela la tentation est présente, permanente.

5ème Dimanche de Pâques (2 mai)

Actes des Apôtres (14, 21b-27)

Paul et Barnabé, revenus à Iconium et à Antioche de Pisidie, affermissaient le courage des disciples ; ils les exhortaient à persévérer dans la foi, en disant : « Il nous faut passer par bien des épreuves pour entrer dans le royaume de Dieu. » Ils désignèrent des Anciens pour chacune de leurs Églises et, après avoir prié et jeûné, ils confièrent au Seigneur ces hommes qui avaient mis leur foi en lui. Ils traversèrent la Pisidie et se rendirent en Pamphylie. Après avoir annoncé la Parole aux gens de Pergé, ils descendirent vers Attalia, et prirent le bateau jusqu'à Antioche de Syrie, d'où ils étaient partis ; c'est là qu'ils avaient été remis à la grâce de Dieu pour l'œuvre qu'ils venaient maintenant d'accomplir. A leur arrivée, ayant réuni les membres de l'Église, ils leur racontaient tout ce que Dieu avait fait avec eux, et comment il avait ouvert aux nations païennes la porte de la foi.

On sait bien qu'aucune répression n'a jamais arrêté des gens combattifs, et que la prison et la mort en en bien plutôt fait des martyrs, des témoins désormais irrécusables, car le témoin mort est témoin pour toujours. Paul et Barnabé sont comme des évêques missionnaires, itinérants, qui sèment des Églises, des communautés derrière eux, en s'appuyant sur un noyau juif, car il faut que les païens s'intéressent au Dieu d'Israël pour s'approcher du Dieu unique, celui de Jésus. Il y aura toujours un passage juif, un marchepied juif pour atteindre le Christ. En partant, ils désignent des Anciens. De bons pères de famille. Paul pense bien qu'un célibataire est plus libre, mais qu'on ne saurait décider de ce choix à la place de quiconque. Et puis va-t-on désigner un jeune homme converti de fraîche date pour diriger la communauté ? Le mot Ancien est à prendre dans son sens premier : *chibani*, vieux. Je verrais donc bien une réforme de la

discipline latine allant dans ce sens : le célibat pour ceux qui le choisissent, qui veulent être des apôtres comme Paul, des missionnaires, libre pour le Christ. Et puis pourquoi ne pas ordonner des pères de famille d'âge canonique, même des retraités, on pourrait dire à partir de 50 ans, pour diriger les communautés locales, les paroisses, sous l'autorité de l'*épiscopus* de la région ? Je ne crois pas qu'il soit opportun d'ordonner des jeunes mariés, qui n'ont pas encore usé leur mariage. Il faut des pères d'enfants déjà élevés !

Psaume 144, 8-9, 10-11, 12-13ab

*Le Seigneur est tendresse et pitié,
lent à la colère et plein d'amour ;
la bonté du Seigneur est pour tous,
sa tendresse, pour toutes ses œuvres.*

*Que tes œuvres, Seigneur, te rendent grâce
et que tes fidèles te bénissent !
Ils diront la gloire de ton règne,
ils parleront de tes exploits.*

*Ils annonceront aux hommes tes exploits,
la gloire et l'éclat de ton règne :
ton règne, un règne éternel,
ton empire, pour les âges des âges.*

Le Seigneur ne réclame pas de se faire servir. Le Seigneur aime. C'est donc de la reconnaissance et d'une profonde émotion que peut naître le culte du cœur, et non pas le culte des lèvres. Dans le monde sumérien et akkadien, comme cela fait de ce Dieu un Dieu unique — et l'on peut croire qu'ici ou là des étrangers, fascinés par ce qui se découvre à qui veut comme un culte spirituel, on pu se convertir. Je n'ose pas dire avant Moïse, car qu'était la « religion » de la tribu d'Abraham ? Comment croyaient-ils ? Mais pourquoi pas, puisqu'on suppose que Noé était monothéiste ! Ce que j'écris sonne un peu musulman ? C'est au moins ce que Mohammed aura compris : l'ancienneté de la « foi », au sens où, chaque fois qu'il s'est trouvé un « juste », c'est la figure d'un dieu bon qui s'est dessinée.

Apocalypse de saint Jean (21, 1-5a)

*Moi, Jean, j'ai vu un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier
ciel et la première terre avaient disparu, et il n'y avait plus de mer.
Et j'ai vu descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la cité sainte, la Jérusalem
nouvelle, toute prête, comme une fiancée parée pour son époux.*

*Et j'ai entendu la voix puissante qui venait du Trône divin ; elle disait :
« Voici la demeure de Dieu avec les hommes ; il demeurera avec eux, et
ils seront son peuple, Dieu lui-même sera avec eux. Il essuiera toute
larme de leurs yeux, et la mort n'existera plus ; et il n'y aura plus de
pleurs, de cris, ni de tristesse ; car la première création aura disparu. »
Alors celui qui siégeait sur le Trône déclara : « Voici que je fais toutes
choses nouvelles. »*

Jésus était bien plus terre à terre, bien plus quotidien que Jean ! Jésus ne prononce pas de parole grandiose, ou à peine. Mais avec Jean, ce Jean de l'Apocalypse, peut-on trouver plus magnifique splendeur. Texte plus grand, plus beau, plus sublime ? Jésus est venu nous trouver dans notre ordinaire. Jean voit les cieux ouverts comme Étienne, si bien que beauté et vérité se conjuguent, ce qui nous donne la clé de ce que doit être une liturgie : belle et vraie. Jésus, lui, est resté pauvre, y compris (plus que jamais) lorsqu'il a rompu le pain et passé la coupe à ses apôtres. Mais maintenant que Jésus se tient « à la droite de Dieu », sur le trône de son Père, dans la communion de l'Esprit, nous les hommes regardons vers le Ciel, est-il possible de ne pas le faire ? Oui, comme saint François, comme Simone Weil avec son athéisme purificateur. Que la vision du Ciel ne soit pas un opium. C'est bien ce que disent les « anges » aux apôtres : pourquoi regardez-vous en l'air ? Les Églises orthodoxes ont largement cédé à ce penchant de la splendeur liturgique, plus encore que la catholique romaine (mais c'est tout relatif). Il faut de la pauvreté dans l'Église, c'est trop évident. Mais il faut aussi que la foi s'incarne dans toutes choses humaines, y compris les arts. La pauvreté ne se relativise pas : elle nous retourne au Christ. Mais dans un mouvement inverse exactement, les vocations humaines font pour chacun des points de départ pour la quête de Dieu — et, peut-être, au terme, pour épouser Dame pauvreté, mais tout cela est le mystère de chacun. Le musicien est musicien, cela se trouve comme ça, il est devenu musicien, et si la foi vient à sa rencontre, ce serait littéralement le diable s'il ne se mettait pas à faire de la musique « sacrée », celle exprimant son expérience spirituelle. Réprimer cela, c'est le pire calvinisme iconoclaste. Et le peintre, disons Manessier au hasard, peindra sa foi, puisque c'est son langage à lui, qu'il prie avec un pinceau à la main, comme Fra Angelico. Bien entendu, toutes les perversions guettent, l'idolâtrie est à la porte, l'adoration des œuvres en lieu et place du Père et du Fils et du Saint Esprit. Les perversions guettent tout aussi bien l'art sacré dans le sens plus technique de celui que commande l'Église pour son propre usage, autour de la liturgie. Cahier des charges, exigences kérigmatiques (que l'art dise la foi de l'Église et pas seulement la foi personnelle de l'artiste). Et que dire des commandes passées à des artistes incroyants, qui peuvent soit être respectueux du cahier des charges, soit le récuser, au nom de l'art « pur », nom asservi (au service) d'une fin qui lui est extérieure. Mais s'il se souvient (mais il ne croit pas !) que l'œuvre d'art absolue,

c'est la Création tout entière, à chaque instant de sa métamorphose ? Et qu'ainsi la Beauté le précède, n'est pas produite par la décision arbitraire de l'artiste (qui a par ailleurs bien pu récuser cette vieille idée de beauté, idée, valeur obsolète, morte) ?

Et Jean, dans tout cela ! L'image de la Jérusalem céleste descendant du Ciel sur la terre est on ne peut plus « géniale » pour faire comprendre la transfiguration de notre condition. Le Ciel est un immense miroir. Dans ce miroir se reflète Jérusalem, la ville tant aimée mais si malheureuse et aujourd'hui détruite, en ruine, dont les survivants sont comme les renards dans les ruines. Mais dans ce miroir qui est comme le regard de Dieu, comme les yeux de Jésus dans sa gloire divine, dans ce miroir, la Jérusalem de misère apparaît tout autre, ressuscitée. Et même les ruines disparaissent et laissent place à l'apparition, et l'apparition céleste devient plus réelle que cette ville morte et fantomatique. Ainsi, grâce à la beauté, nous comprenons vers où le Christ nous conduit. Pour cela, il fallait qu'il fût parti, lui le pauvre qui n'avait pas une pierre pour reposer la tête. Mais il était venu nous chercher dans notre misère, et Jean nous montre là où il est maintenant, et notre toute nouvelle participation à sa divinité : non seulement on peut contempler le trône de la divinité de Dieu, de la Trinité, mais on voit apparaître une Cité, une ville, là où les milliards d'être communient à et dans la divinité de Dieu. Ce n'est plus un jardin, ce n'est plus la nature originelle, c'est bien une Cité, la Cité de Dieu avec les hommes et des hommes avec Dieu.

Évangile selon saint Jean (13, 31-33a.34-35)

Au cours du dernier repas que Jésus prenait avec ses disciples, quand Juda fut sorti, Jésus déclara : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu en retour lui donnera sa propre gloire ; et il la lui donnera bientôt. Mes petits enfants, je suis encore avec vous, mais pour peu de temps, et vous me chercherez. J'ai dit aux Juifs : Là où je vais, vous ne pouvez pas aller. Je vous le dis maintenant à vous aussi. Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres. Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres. Ce qui montrera à tous les hommes que vous êtes mes disciples, c'est l'amour que vous aurez les uns pour les autres. »

Il faut que Judas soit sorti pour que le dernier actus Christi commence : celui de sa glorification, comme dit Jésus de manière incompréhensible, paradoxale. Il aura peur, mais il a eu hâte que ce moment arrive. Qu'une mort d'esclave supplicié soit « gloire », cela ne sera compréhensible que quand tous les fils auront été renoués, après la Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte. Dénouement, nouement entre « donner sa vie » (et non pas être tué, exécuté « comme ça »), et « retourner vers le Père », ce qui est

une image spatiale pour nous faire comprendre sa disparition de sa condition humaine visible ; car maintenant son humanité va être comme incorporée à sa divinité trinitaire, au-delà de la kénose, de la descente jusqu'aux enfers. Ces événements, inscrits dans la temporalité du monde, s'inscrivent un à un sur l'immutabilité divine, dans l'éternité trinitaire. Jusqu'où peut-on aller dans la pensée que le Verbe s'est un moment absenté de la divine et immuable Triade ? C'est bien le Verbe qui s'est « anéanti », non un simulacre, en prenant chair, en souffrant, en mourant. Mais tous ces événements ne se sont-ils pas passés « dans » la Trinité. Le Christ n'est-il pas mort dans les bras invisible du Père, dans les gémissements inexprimables de l'Esprit ? Jésus ne dit pas : le Fils de Dieu est glorifié ; il dit le fils de l'homme. Par conséquent nous aussi, car l'homme n'existe pas comme individu sans exister comme espèce, nature, et comme communauté. En chacun s'effectue l'humanité entière, aussi bien dans le bourreau que dans le Sauveur. Dans la « gloire » du fils de l'homme, Dieu est glorifié, car dans le fils de l'homme est le Fils de Dieu « de même nature que le Père ». C'est parce que le Père est glorifié dans le Fils qu'en retour il attribue sa propre gloire au Fils. Si nous lisons la suite, nous pouvons prendre la liberté de remplacer gloire par amour, et la logique du texte prend un nouveau relief, qui rend vraiment compte du « commandement nouveau », qui en montre la provenance : l'Amour trinitaire. « Maintenant le Fils de l'homme est aimé, et Dieu est aimé en lui. Si Dieu est aimé en lui, Dieu en retour lui donnera son propre Amour ». On ne peut pas vraiment lire ainsi en faisant l'économie de la tierce Personne, de l'Amour en Personne, de l'Esprit. Ainsi savons-nous comment Jésus nous a aimés, et d'où Lui venait cet amour.

6ème Dimanche de Pâques (9 mai)

Actes des Apôtres (15, 1-2.22-29)

Certaines gens venus de Judée voulaient endoctriner les frères de l'Église d'Antioche en leur disant : « Si vous ne recevez pas la circoncision selon la loi de Moïse, vous ne pouvez pas être sauvés. » Cela provoqua un conflit et des discussions assez graves entre ces gens-là et Paul et Barnabé. Alors on décida que Paul et Barnabé, avec quelques autres frères, monteraient à Jérusalem auprès des Apôtres et des Anciens pour discuter de cette question. Alors les Apôtres et les Anciens décidèrent avec toute l'Église de choisir parmi eux des hommes qu'ils enverraient à Antioche avec Paul et Barnabé. C'étaient des hommes qui avaient de l'autorité parmi les frères : Jude (appelé aussi Barsabbas) et Silas. Voici la lettre qu'ils leur confièrent : « Les Apôtres et les Anciens saluent fraternellement les païens convertis, leurs frères, qui résident à Antioche, en Syrie et en Cilicie. Nous avons appris que quelques-uns des nôtres, sans aucun mandat de notre part, sont allés tenir des propos qui ont jeté

chez vous le trouble et le désarroi. Nous avons décidé à l'unanimité de choisir des hommes que nous enverrions chez vous, avec nos frères bien-aimés Barnabé et Paul qui ont consacré leur vie à la cause de notre Seigneur Jésus Christ. Nous vous envoyons donc Jude et Silas, qui vous confirmeront de vive voix ce qui suit : L'Esprit Saint et nous-mêmes avons décidé de ne pas faire peser sur vous d'autres obligations que celles-ci, qui s'imposent : vous abstenir de manger des aliments offerts aux idoles, du sang, ou de la viande non saignée, et vous abstenir des unions illégitimes. En évitant tout cela, vous agirez bien. Courage ! »

N'est-ce pas un merveilleux texte ? Aucune ecclésiologie, bien sûr, ne saurait le mettre de côté et il faudrait le commenter à la loupe, point par point, pour en faire ressortir tout l'esprit. D'abord, quand tout va bien, à quoi bon un concile ? Il y a l'annonce, le kérygme, la liturgie, l'évangélisation, de quoi s'occuper. Mais crise. Cela nous renseigne un peu sur le moment judéo-chrétien de l'Église naissante, et l'on imagine les Juifs obstinés créant leur schisme, restant plus juifs que chrétiens ; et si l'on ajoute ceux qui n'ont pas accepté la Trinité, autrement dit la pleine divinité de Jésus, cela donne ces judéo-(chrétiens) que l'on retrouve en Arabie, faisant du commerce et croisant un Mohammed. L'essentiel de l'Islam est déjà là. Bref ! Il n'est plus question d'imposer aux nouveaux chrétiens de devenir juifs. La rupture avec la Synagogue se radicalise inévitablement. On voit alors que l'Église est devenue une institution autonome, en train d'inventer, véritablement d'instituer ses propres règles d'existence. L'unité de doctrine et de discipline apparaît d'emblée cruciale, et l'on n'a jamais vu cela nulle part. La communauté juive n'a jamais dogmatisé, réuni de concile pour définir des contenus de foi et définir ce qui pouvait se faire ou ne pas se faire, autrement dit la pratique correspondante. Une autre pratique en effet aurait signifié un autre contenu de foi. Paul l'explique parfaitement : s'il faut encore la circoncision pour être sauvé, c'est que le Christ est mort pour rien, que cela ne suffit pas, et cela laisse alors penser qu'il n'est pas vraiment le Fils de Dieu, le Verbe fait chair. Donc l'universalisation de la foi juive accomplie, achevée dans le Christ, destitue non pas la foi juive mais la religion juive avec toutes ses prescriptions désormais archaïques, obsolètes. Quant à la foi juive, elle n'est évidemment pas abrogée mais accomplie, achevée, ce qui ne lui enlève donc rien en tant que foi, mais lui fait perdre sa consistance sociale, la collusion entre une foi et un peuple particulier, ce qui est désormais totalement archaïque, se découvre comme un fait du passé, du monde ancien (Sumer, Akkad) avec son grouillement de dieux particuliers à chaque peuple. Puisqu'il y a grave discussion (ça chauffe) entre Paul et Barnabé, et leurs partisans d'un côté, et les « mosaïques », les partisans de Moïse, donc juifs pour la plupart (et peut-être quelques masochistes païens judaïsants...), que faire ? Et bien, il y a une Église, une communauté organisée, avec à sa tête, d'autorité incontestable car institués par le Christ lui-même, les Apôtres « et les

Anciens », ce qui signifie que désormais ils sont bien plus de douze à exercer le Magistère. En toute équité, Paul et Barnabé se font accompagner de « quelques autres frères », qui seront témoins et garants de ce qui se dira à Jérusalem. Donc certainement des judaïsants, ou y compris des judaïsants. Au retour, la délégation s'est enrichie de Jude et Sillas, donc des tiers. Quelle belle procédure ! Il sont porteur d'une lettre, de sorte que les mots même des Apôtres et des Anciens, du collège conciliaire, ne soient pas déformés, et que la parole vienne bien d'eux ; et elle s'adresse – fraternellement – non pas aux judaïsants mais aux païens convertis – évidemment elle envoie les judaïsants dans les cordes, et ce sont bien des Juifs qui l'ont écrite. Donc c'est un fait qu'elle doit les faire taire et clorre le débat. Pourquoi les faire taire de façon si autoritaire ? Parce qu'ils ont agi sans mandat des apôtres. L'Église est bien devenue une institution avec une hiérarchie et un pouvoir qui s'exerce. Quelque chose d'une *politéia*. Ceux qui ont autorité sont les Apôtres et les Anciens. L'Église dispose donc d'un gouvernement garant de son unité, l'unité du gouvernement lui-même étant garantie par l'autorité de Pierre. Mais cela ne veut pas dire que Pierre décide comme un autocrate. Voir son altercation avec Paul ! En tout cas, ici, tout se passe à merveille, et le Collège épiscopal (« Nous ») ne vient pas rajouter des interdits, faire peser un couvercle sur les croyants, mais au contraire les libérer. Et la lettre se termine par « courage ! » Mais elle n'est pas tout à fait terminée. Je n'ai pas encore commenté ce qui est le plus admirable, et peut-être la formule la plus capitale des Actes : L'Esprit Saint et nous-mêmes. Il fallait oser. Ils ont osé, avec la plus entière certitude, fondée sur la promesse de Jésus réalisée à la Pentecôte et qui concrétise, si l'on peut dire, la promesse d'être avec eux jusqu'à la fin des temps. L'Église se présente donc maintenant comme une institution divine et non pas simplement « politique » – et pourtant je ne vais pas évacuer totalement l'adjectif politique, car il s'agit bien de Cité, du nouveau chantier de la Cité de Dieu, de la Jérusalem d'en haut et dont l'architecte est le Christ, son Roi, son Messie (« Quand vas-tu restaurer la royauté en Israël ? ») Et bien voilà, cela se réalise, mais autrement que prévu, car la Jérusalem céleste, dont le Christ est la pierre d'angle, c'est l'œuvre de Dieu, même si nous sommes désormais chargés d'y travailler, nous aussi, comme des ouvriers qui aiment leur travail car ils savent qu'ils sont des fils et non des esclaves). La décision de l'Église est infaillible, puisque l'Esprit est cosignataire. Infaillible sur l'affaire de la circoncision, qu'il ne faut pas oublier en route. Dernière chose ! La lettre se terminerait-elle par la restauration d'interdits alimentaires ? Ultime concession aux Juifs d'Antioche ? Et il est dit que cela s'impose. Ce qui s'impose (voir les explications de Paul à ce sujet, ailleurs facile à retrouver), c'est de refuser de participer aux sacrifices païens ni même de manger après coup de la viande des sacrifices : symboliquement, ce serait évidemment une apostasie, une communion aux idoles. On sait que cette prescription, comme pour les Macchabées à qui l'on voulut faire avaler du porc de

force et qui iront jusqu'au martyr (Le livre des Martyrs d'Israël), sera fortement à l'origine des persécutions antichrétiennes, puisque le Pouvoir impérial ne manquera pas d'y voir de l'insoumission civique (pour un païen, le culte n'est pas une affaire de croyance, mais une affaire civile et civique, et avec la décadence impériale, une affaire d'État). Donc voilà un « interdit » essentiel et plein de sens. Mais le sang et la viande non saignée ? Si l'on se souvient de Genèse 9, 4, on comprend qu'il s'agit de la chair vivante, le sang signifiant la vie. Il faudrait se référer au discours de Jacques, le plus sensible au point de vue juif. Au fond, c'est le substrat le plus universel, ou le résidu le plus universalisable des interdits juifs qui est retenu, et qui remonte effectivement à Noé, au nouveau premier homme. Non à Moïse. C'est bien la signification du sang qui est en question, non le sang lui-même (une fois cuit, ce n'est plus du sang !). Quant aux unions illégitimes, cela va tellement de soi, et Jésus lui-même en a fait mention comme d'unions revêtant un caractère nul et non avenu. On voit donc bien la nature du contenu d'un énoncé « infaillible ». Il ne saurait l'être en dehors de sa signification, et quand je dis signification, j'entends que son sens littéral n'est pas forcément le bon (sinon, il y aurait sacrilège chaque fois que nous mangerions un bifteque, or Jésus a bien précisé que la seule impureté était celle qui sortait du cœur de l'homme). Puisque c'est le sens spirituel qui est pertinent (et il peut se comprendre, le cas échéant, à partir de son ancrage symbolique ou des circonstances historiques de la formulation), il va forcément, avec le temps, nécessiter un travail de compréhension à nouveaux frais, un travail herménéutique à partir de ce que l'Esprit dit à l'Eglise... Une formule infaillible n'est donc pas une formule figée : à l'Eglise de la réactualiser, de la reformuler, de la développer quand il le faut, et tant pis pour les mécréants ou les intégristes qui n'y comprendront rien et qui penseront que l'Eglise finit (enfin, pour les derniers) par « changer » !

Psaume 66, 2b-3, 5abd, 7b-8

*Que ton visage s'illumine pour nous ;
et ton chemin sera connu sur la terre,
ton salut, parmi toutes les nations.*

*Que les nations chantent leur joie,
car tu gouvernes le monde avec justice ;
sur la terre, tu conduis les nations.*

*Dieu, notre Dieu, nous bénit.
Que Dieu nous bénisse,
et que la terre tout entière l'adore !*

Lire ce psaume comme un psaume national, ou encore personnel ? Celui-ci est un psaume universel, qui fait entrer le Salut *in omnibus gentibus*. Dieu ne se contente pas de « conduire les peuples », façon de dire que tout ce qui arrive, il le permet, et même, selon sa toute-puissance telle que la conçoit un Hébreu, il fait en sorte que cela arrive. C'est la positivité du Salut qui est annoncée, et bien d'un Salut universel. On ne sait pas bien en quoi consiste ce Salut, comment se concrétise l'amour de Dieu pour sa Création, mais même devant cet inconnu, qu'à cela ne tienne, c'est la joie qui l'emporte. Il suffit que son visage s'illumine ! Comme personne n'a jamais vu Dieu, c'est bien d'une foi, d'une confiance « aveugle » qu'il est question. La certitude que Dieu aime produit la joie de quelqu'un qui se voit regardé, non pas d'un regard sombre mais qui s'illumine et, de se fait, illumine.

Apocalypse de saint Jean (21, 10-14.22-23)

Moi, Jean, j'ai vu un ange qui m'entraîna par l'esprit sur une grande et haute montagne ; il me montra la cité sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu. Elle resplendissait de la gloire de Dieu, elle avait l'éclat d'une pierre très précieuse, comme le jaspe cristallin. Elle avait une grande et haute muraille, avec douze portes gardées par douze anges ; des noms y étaient inscrits : ceux des douze tribus des fils d'Israël. Il y avait trois portes à l'orient, trois au nord, trois au midi, et trois à l'occident. La muraille de la cité reposait sur douze fondations portant les noms des douze Apôtres de l'Agneau. Dans la cité, je n'ai pas vu de temple, car son Temple, c'est le Seigneur, le Dieu tout-puissant, et l'Agneau. La cité n'a pas besoin de la lumière du soleil ni de la lune, car la gloire de Dieu l'illumine, et sa source de lumière, c'est l'Agneau.

C'est d'en haut que le Voyant, Jean, voit la Cité de Dieu descendre d'auprès de Dieu. Elle est pourtant bien Jérusalem, la Ville vers laquelle converge l'humanité pour atteindre Dieu ; mais elle n'est plus la cité en ruines, elle est transfigurée, ressuscitée. La référence aux douze tribus d'Israël, aux 144 000, montre l'esprit juif du texte, car le Salut est bien venu des Juifs et c'est vers l'accomplissement d'Israël que se tourne et désormais s'achemine le monde entier. La nouveauté de l'accomplissement se trouve dans les douze fondations : fondations ! C'est alors qu'Israël doit se comprendre comme le nouvel Israël de Dieu : l'Eglise — et pourtant les noms des douze tribus n'ont pas été effacés. Dans la nouvelle lumière, le peuple juif trouve sa transparence, et dans cette transparence surgit le peuple nouveau. Le peuple juif demeure davantage que la figure du nouveau, puisqu'il n'est pas supprimé mais accompli et achevé dans sa vérité de peuple universel. C'est pourquoi l'ancien peuple, aîné, n'est pas que la figure du nouveau, même si en même temps il signifie ce qui doit venir. Comme sur le mode

sacramentel, dans le signe s'effectue ce qu'il signifie. Que la Cité soit celle de la Vie divine, cela se montre à ce qui est cette fois-ci une véritable disparition : plus de temple, car le temple fait de main d'homme n'était vraiment, lui, qu'une figure. Il n'y a plus besoin de signifier une présence (la *shekhinah*), puisque cette présence est effective, accomplie, totale : c'est en Dieu même que subsiste la Cité, car Il est son cœur. Et ce Dieu est Lumière. Lux et lumen. La Lumière divine jaillit du Christ, car Lui est le Médiateur, celui par qui le monde a reçu cette Lumière. Divinité du Christ, donc, divinité de l'Agneau, voilà ce qui est mis en évidence, puisque c'est la même Lumière.

Évangile selon saint Jean (14, 23-29)

A l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, il disait à ses disciples: « Si quelqu'un m'aime, il restera fidèle à ma parole ; mon Père l'aimera, nous viendrons chez lui, nous irons demeurer auprès de lui. Celui qui ne m'aime pas ne restera pas fidèle à mes paroles. Or, la parole que vous entendez n'est pas de moi : elle est du Père, qui m'a envoyé. Je vous dis tout cela pendant que je demeure encore avec vous ; mais le Défenseur, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera tout, et il vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit. C'est la paix que je vous laisse, c'est ma paix que je vous donne ; ce n'est pas à la manière du monde que je vous la donne. Ne soyez donc pas bouleversés et effrayés. Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens vers vous. Si vous m'aimiez, vous seriez dans la joie puisque je pars vers le Père, car le Père est plus grand que moi. Je vous ai dit toutes ces choses maintenant, avant qu'elles n'arrivent ; ainsi, lorsqu'elles arriveront, vous croirez. »

Changement d'échelle. L'Apocalypse est à l'échelle cosmique, la Parole de Jésus dans l'Évangile est personnelle, s'adresse à moi : si je ne suis pas fidèle à la parole du Christ, c'est que je ne l'aime pas. Je m'enthousiasme, mais je suis trop léger. Je sais qu'il faudrait l'aimer, mais je me laisse distraire par ce qui est plus désirable, car aimer coûte davantage, et même me laisser aimer suppose de me rendre disponible et libre pour cet amour, donc de me défaire de ce qui me séduit davantage, pour être tout à Lui, dont je sais qu'il est le « parfait amant ». Mais je préfère mon propre mouvement par lequel je vais prendre possession d'un bien. Pour me laisser aimer, il me faudrait laisser tomber tout le reste. Lui, Jésus, est dans la dépossession, jusques et y compris sa propre parole qu'il déclare ne pas être de lui. « Même ma Parole, je la reçois, puisque moi-même Je me reçois de Celui que j'aime comme Il m'aime. J'étais là pour vous, pour Lui. Mais puisque je vais « passer de ce monde » à mon Père, il vous faut un nouveau *paracletos*. » C'est ici que la mystérieuse Trinité peut commencer à prendre un sens pour nous. Car pourquoi les « personnes » ne seraient-elles pas des modes (modalisme),

des manières de parler du Dieu unique et indivisible ? L'Esprit n'aurait-il pas plus de réalité que les anges ? Tant de fois pourtant j'ai « montré » qu'il n'en était rien, mais en écrivant cela je me sens d'une infiniment ridicule suffisance. Est-ce à moi de « montrer » la Trinité ? Il reste que l'Amour est Tiers. Je me raccroche à cette conviction (certitude ?) C'est le mystère de Dieu que je ne comprends pas, que je touche comme du doigt sans pouvoir le pénétrer. Dans le passage de l'Apocalypse, ils étaient deux, l'Esprit était comme absent (on dira qu'il était bien là, dans la relation des deux) ; ici au contraire, dans l'« économie », il est le nouveau Paraclet, celui qui médiatise universellement la médiation incarnée, donc singulière et particulière. Maintenant, c'est au Christ d'être présent par l'Esprit, alors qu'auparavant c'était l'Esprit qui était présent par le Christ. Le Christ, dans sa condition finie (de chair), ne peut pas nous enseigner « tout ». Mais de toute façon, nous qui sommes de chair aussi, nous ne pouvons pas tout recevoir. Pourtant, en quelque chose qui n'était pas possible auparavant, l'Esprit va pouvoir nous enseigner « tout ». D'une part le tout de Jésus-Christ n'est assignable, si peu que ce soit, qu'après l'Ascension et justement à partir de l'impulsion de la Pentecôte. Il faut le recul, il faut un « après » Jésus-Christ. La datation des années ne devrait de ce point de vue commencer qu'en lendemain de l'Ascension, ou le jour de la Pentecôte, quand le Temps nouveau débute (dans l'enthousiasme). Le « tout » est alors le tout du Christ : l'Esprit n'ajoutera rien, mais nous « fait souvenir » de tout ce que Jésus a dit. Amen signifie alors : Ah oui ! C'est l'Esprit qui donne la méthode pour reconnaître et connaître le Verbe en personne, fait chair, fait homme. Car méta odos, c'est le chemin parcouru par celui qui se retourne, c'est l'*a posteriori*. Le tout du Christ ne se donne qu'*a posteriori*. Et dans l'Esprit, spirituellement. Le reste est bavardage. D'autre part, l'Esprit circule où il veut, est partout, universellement, et cela s'entend doublement : encore d'une part et d'autre part ! D'une part il atteint la singularité de chaque âme, de chaque cœur, de chaque personne, de chaque homme, de chaque intériorité ; c'est lui qui est plus intérieur à moi-même que moi-même, puisqu'il est l'Amour de Dieu en moi, qui me touche (mais me laissé-je toucher ?) D'autre part il atteint l'humanité de manière catholique, selon son tout, *kat'olon*. Autrement dit, chacun d'entre nous, à chaque instant, vue sa finitude, ne peut saisir qu'une parcelle de vérité, tandis que l'Église, au cours du temps, du temps de sa croissance, de son développement, est porteuse de la « vérité tout entière », bien qu'en même temps, de cette vérité, elle ne puisse se saisir. Car elle reste un vase d'argile. L'Église porte une vérité dont en même temps elle ne peut se saisir.

Au moment de quitter visiblement ses disciples, ceux-ci sont forcément effarés, c'est pourquoi Jésus leur donne sa paix. Mais il s'écarte de la formule de politesse, du *salam aleikoum* ! Il ajoute que c'est SA paix. La paix du monde est islam, la soumission, la paix des vaincus. La paix de

Jésus est celle tout intérieure et spirituelle qui les fera « tenir ». Paix signifie joie, certitude, foi. Jusque dans le malheur, la détresse, l'abandon.

Ascension (13 mai)

Commencement du livre des Actes des Apôtres (1, 1-11)

Mon cher Théophile, dans mon premier livre j'ai parlé de tout ce que Jésus a fait et enseigné depuis le commencement, jusqu'au jour où il fut enlevé au ciel après avoir, dans l'Esprit Saint, donné ses instructions aux Apôtres qu'il avait choisis. C'est à eux qu'il s'était montré vivant après sa Passion : il leur en avait donné bien des preuves, puisque, pendant quarante jours, il leur était apparu, et leur avait parlé du royaume de Dieu.

Au cours d'un repas qu'il prenait avec eux, il leur donna l'ordre de ne pas quitter Jérusalem, mais d'y attendre ce que le Père avait promis. Il leur disait : « C'est la promesse que vous avez entendue de ma bouche. Jean a baptisé avec de l'eau ; mais vous, c'est dans l'Esprit Saint que vous serez baptisés d'ici quelques jours. »

Réunis autour de lui, les Apôtres lui demandaient : « Seigneur, est-ce maintenant que tu vas rétablir la royauté en Israël ? » Jésus leur répondit : « Il ne vous appartient pas de connaître les délais et les dates que le Père a fixés dans sa liberté souveraine. Mais vous allez recevoir une force, celle du Saint-Esprit, qui viendra sur vous. Alors vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » Après ces paroles, ils le virent s'élever et disparaître à leurs yeux dans une nuée. Et comme ils fixaient encore le ciel où Jésus s'en allait, voici que deux hommes en vêtements blancs se tenaient devant eux et disaient : « Galiléens, pourquoi restez-vous là à regarder vers le ciel ? Jésus, qui a été enlevé du milieu de vous, reviendra de la même manière que vous l'avez vu s'en aller vers le ciel. »

J'ai lu ce texte ce matin à la messe, accompagné par des hurlements d'enfant ! Dans ces moments-là, j'aime moins les sarabandes enfantines... Deux récits supposés du même Luc, et pas du tout la même tonalité. Alors je vais déclarer tranquillement : l'évangile serait de Luc, mais dans les actes, ce passage comme d'autres a certainement une autre source, un autre auteur, et les actes seraient alors un collage. Quelle importance ? L'histoire des textes a son importance, mais justement ce qui est passionnant pour l'intelligence curieuse, mais aussi important pour la foi, c'est que les Écritures soient des collages issus de mille mains, de mille ajouts et interpolations, à des dates différentes, comme une église (le bâtiment) composite, reconstruite, remaniée. À chaque fois et toujours, c'est la foi qui parle, et elle se soucie de vérité (spirituelle) et

non d'exactitude historique, d'autant que la mémoire est faillible, ainsi que l'information du rédacteur. Mais la foi est toujours la pierre de touche, et même la foi qui hésite, qui dit les choses comme elle peut les dire ce jour-là. On attend pas des Actes les formulations de Nicée ; et pourtant, ils s'accordent, car ce n'est pas la lettre qui fait loi, encore qu'on puisse dire que la lettre n'est pas contraire à la lettre, car la lettre comme telle n'existe pas en soi : la lettre (le sens littéral) signifie un niveau de sens, et signifie dans un registre de sens, qui n'est pas identique à celui d'une autre lettre. Dans tous les cas, on ne saurait faire l'économie d'une herméneutique, d'une interprétation, si bien que derechef le sens littéral n'est rien d'autre que le sens littéral, celui qui énonce ce qui est syntaxiquement et sémantiquement énoncé, en tant que pur contenu de langage. Tout cela à cause des deux hommes en vêtement blanc qui viennent comme au théâtre prononcer la morale de l'histoire. C'est une bonne morale, il n'y a pas à critiquer ! Les apôtres n'ont pas vocation à rester le nez en l'air, même s'ils sont forcément sidérés par la disparition de leur maître et Seigneur. Auparavant, en deux phrases, l'auteur résume quarante jours de conversations et d'instructions : L'entrée en scène de l'Esprit à la Pentecôte ; devenir des apôtres, partir en mission. Et puis éluder ce qui ne peut être que le drame de toute institution : la question du pouvoir, et du pouvoir terrestre. Les apôtres sont encore à attendre que Jésus rétablisse la royauté de David en Palestine. Or la Pentecôte arrivera, et ils se mettront au travail : rien n'empêchera que l'Église succombe peu ou prou à la tentation du pouvoir temporel, de l'instauration de son ordre sur la terre. La tentation du pouvoir temporel est donc le péché originel de l'Église. De ce péché naîtra une chrétienté, une civilisation chrétienne. On serait tenté de dire : *felix culpa*... Mais en même temps à quel prix ! et c'est bien ce qui constitue notre destin occidental-chrétien, cette contradiction, dès lors que le Christ, en toute connaissance de cause, a confié... s'est confié, s'en est remis, chair et Verbe, à nous autres, les inventeurs de l'Inquisition et plus simplement de toute volonté de puissance qui affleure dans l'Église, en lieu et place d'un « si tu veux », d'une humble et amoureuse pauvreté. Il faut donc prendre le tout de l'Église, à la fois ce qui rend possible Fra Angelico et François d'Assise. Je ne dis même pas le Bernin et frère François, mais bien le frère du couvent de saint Marc, car loin de moi de vouloir, somme toute, diaboliser cette « civilisation chrétienne » qui a été le lieu aussi d'une infinité de conversions et de saintetés de vie. Rester dialectique et non binaire et manichéens, pour prétendre garder les mains pures.

Psautre 46, 2-3, 6-7, 8-9

*Tous les peuples, battez des mains,
acclamez Dieu par vos cris de joie !
Car le Seigneur est le Très-Haut, le redoutable,
le grand roi sur toute la terre.*

*Dieu s'élève parmi les ovations,
le Seigneur, aux éclats du cor.
Sonnez pour notre Dieu, sonnez,
sonnez pour notre roi, sonnez !*

*Car Dieu est le roi de la terre :
que vos musiques l'annoncent !
Il règne, Dieu, sur les païens,
Dieu est assis sur son trône sacré.*

Encore un psaume je vais dire potentiellement universel. Tout homme qui a l'idée d'un Grand dieu, d'un dieu des dieux, d'un dieu premier, affirmera que ce dieu est le roi de la terre et de tous les peuples – mais il n'est pas si certain qu'une telle pensée vienne d'elle-même, malgré son évidence logique (la pensée d'un premier principe). Au fond, il faut faire un effort de pensée pour accoucher d'une pensée simplement logique, et c'est pourquoi les théogonies reposent souvent sur une dualité, une multiplicité originelle, à partir de quoi peut s'engendrer le monde. Et puis elles sont bien plus centrées sur leur propre particularité qui demande à être symbolisée. La réalité n'est pas évidemment logique, sa logique n'est pas manifeste. Aussi l'affirmation, la proclamation du psaume est-elle majeure, radicale, une fois de plus, comme un leitmotiv caractéristique de la pensée biblique : Dieu n'est peut-être pas le dieu des « autres », mais néanmoins il est le seul « vrai » et il règne sur eux, qu'ils le sachent ou non. L'arrogance juive a toujours eu de quoi indisposer. Car les autres ont plus ou moins entendu parler de ce petit peuple qui n'a qu'un dieu. Je pense que c'est lui qui a donné l'idée à Akhenaton... Mais ici, je suis un peu injuste, et le psalmiste est partageux, puisqu'il invite tous les peuples à la joie, à la fête, à la louange, donc à un culte qui est une action de grâce et n'a rien de formel. C'est le cœur qui parle, pour autant qu'il est affecté, et l'affection est bipolaire, soit triste, soit joyeuse, et ici elle est joyeuse. Le Chinois, le Polynésien, le païen de n'importe où qui entend résonner ce psaume et le reçoit et le répète devient « monothéiste », se convertit au Dieu unique, et il n'y a plus que Lui et les autres s'effacent comme brume au premier soleil. Mais ils peuvent aussi ne pas l'entendre, ne pas le recevoir. Ensuite on leur apprendra que ce Dieu qu'il n'y en a pas d'autre Il aime très paternellement. Mais comme l'image du potentat va pourtant résister ! Je dirais : exactement à la mesure de notre incroyance, qui nous fait croire non en Lui mais à lui comme à un dieu qu'il faut craindre, un dieu redoutable.

Lettre aux Hébreux (9, 24-28; 10, 19-23)

*Le Christ n'est pas entré dans un sanctuaire construit par les hommes,
qui ne peut être qu'une copie du sanctuaire véritable ; il est entré dans le*

*ciel même, afin de se tenir maintenant pour nous devant la face de Dieu.
Il n'a pas à recommencer plusieurs fois son sacrifice, comme le grand
prêtre qui, tous les ans, entrait dans le sanctuaire en offrant un sang qui
n'était pas le sien ; car alors, le Christ aurait dû plusieurs fois souffrir la
Passion depuis le commencement du monde. Mais c'est une fois pour
toutes, au temps de l'accomplissement, qu'il s'est manifesté pour détruire
le péché par son sacrifice. Et, comme le sort des hommes est de mourir
une seule fois, puis de comparaître pour le jugement, ainsi le Christ,
après s'être offert une seule fois pour enlever les péchés de la multitude,
apparaîtra une seconde fois, non plus à cause du péché, mais pour le
salut de ceux qui l'attendent. C'est avec pleine assurance que nous
pouvons entrer au sanctuaire du ciel grâce au sang de Jésus : nous avons
là une voie nouvelle et vivante qu'il a inaugurée en pénétrant au-delà du
rideau du Sanctuaire, c'est-à-dire de sa condition humaine. Et nous
avons le grand prêtre par excellence, celui qui est établi sur la maison de
Dieu. Avançons-nous donc vers Dieu avec un cœur sincère, et dans la
certitude que donne la foi, le cœur purifié de ce qui souille notre
conscience, le corps lavé par une eau pure. Continuons sans fléchir
d'affirmer notre espérance, car il est fidèle, celui qui a promis.*

Ce passage aux Hébreux vient et revient, mais il est là et je ne vais pas rester muet devant de la si grande théologie, une si grande intelligence du mystère du Christ (que la pourtant grande Simone Weil ne l'a-t-elle mieux scruté ! car ce texte articule parfaitement l'élément juif et son dépassement christique). Comme dans l'Apocalypse, mais avant la « descente » de la Cité céleste, il n'y a plus besoin de temple, car le temple est « remonté » aux Cieux, autrement dit le Fils est dans le Père, dans l'Unité divine, si bien que le Père est « en Lui ». Le temple terrestre, si magnifique soit-il, est voué à la répétition, et la religion juive va dès lors se trouver désespérément répétitive, après que le christianisme lui a volé son espérance en la déclarant accomplie (mais en même temps, ne pas oublier que nous restons juifs, puisque nous attendons le « retour »... mais non ! je n'attends pas le « retour », puisqu'il est déjà venu et qu'il est « avec nous jusqu'à la fin des temps ». C'est plutôt moi qui vais quitter cette terre d'exil, cette vallée de larmes, ce définitif et insurmontable inachèvement de toute entreprise finie, pour gagner le Christ, le rejoindre dans sa divinité, alors que pour l'instant je ne l'atteins qu'obscurément, dans mes œuvres de chair, soit que je sois sourd à son Esprit, soit que je le laisse soupirer, gémir en moi, cet Esprit — si bien que j'en fais l'expérience, sa présence me reste inexprimable, dans la foi, dans le petit morceau de pain eucharistique, ans le monde dans la seule mesure où je l'accueille avec et dans l'agapè. Donc, le Retour du Christ, je ne dois pas le penser sur un mode de « retour » millénariste, puisque justement, au dire de l'ange, il reviendra « comme il est parti ». Il ne reviendra donc pas comme il était avant de partir. Le mode du partir (« Si je ne m'en vais pas... », dit-il) est le mode d'entrée dans la vie divine.

C'est bien ce que dit cette *Lettre aux Hébreux*. Il n'y a plus de répétition, car à la suite du Christ Fils et Verbe, nous rentrons dans la vie absolue, la vie de l'Absolu. Le sens spirituel du Retour est donné : apparaître pour le Salut. Il est apparu, il s'est manifesté une première fois pour souffrir. Il se manifeste de nouveau pour que se manifeste ce pour quoi il s'est donné. C'est donc en réalité l'envers et l'endroit d'une seule manifestation, puisqu'il s'agit de sa seule et unique divinité faite chair : mouvement de donner sa chair comme au bout d'un hameçon, et mouvement de nous remonter, de remonter sa prise : nous, sa pêche miraculeuse. C'est en remontant vers Son Dieu et Notre Dieu qu'Il nous remonte avec Lui et en Lui : c'est cela, *entrer dans le sanctuaire du Ciel*.

Évangile selon saint Luc (24, 46-53)

Jésus ressuscité, apparaissant à ses disciples, leur disait : « Il fallait que s'accomplisse ce qui était annoncé par l'Écriture ; les souffrances du Messie, sa résurrection d'entre les morts le troisième jour, et la conversion proclamée en son nom pour le pardon des péchés à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. C'est vous qui en êtes les témoins. Et moi, je vais envoyer sur vous ce que mon Père a promis. Quant à vous, demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'une force venue d'en haut. » Puis il les emmena jusque vers Béthanie et, levant les mains, il les bénit. Tandis qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et fut emporté au ciel. Ils se prosternèrent devant lui, puis ils retournèrent à Jérusalem, remplis de joie. Et ils étaient sans cesse dans le Temple à bénir Dieu.

Des adieux remplis de joie. Pas comme dans les Actes. Luc ici est bref pour résumer les quarante jours entre le dimanche après la Pâque et cette fameuse Ascension. Il leur explique les Écritures, si bien que c'est une toute nouvelle manière de les lire qu'il inaugure et qui va demeurer la nôtre. Toute l'histoire « sainte », juive (mais pas que, car après tout, les Patriarches n'étaient pas « juifs », et ils ont été israélites, puis hébreux, donc voilà une identité on ne peut plus historique, en devenir) qui est partie d'un homme singulier (Abraham), aboutit à un homme unique, Jésus, celui qui dit au Juifs : JE SUIS, comme il l'avait dit à Moïse. Le peuple élu non seulement s'accomplit et s'achève totalement dans un homme, mais un homme qui n'est personne d'autre que ce YHWH que lui, ce peuple, prie depuis tant de siècle. Mais c'est trop ! Pour l'instant, Jésus est dans le passage de témoin : il va le passer à la Force venue d'en haut. Et à Béthanie, le Ciel a achevé de se réconcilier avec la terre, et maintenant, à nous de suivre. Or j'ai conscience de suivre tellement mal, tellement lamentablement, que je ne puis que crier comme sur la barque : Au secours, Seigneur, nous périssons ! Et Jésus est consterné par mon manque de foi.

7ème Dimanche de Pâques (16 mai)

Actes des Apôtres (7, 55-60)

Étienne était en face de ses accusateurs. Rempli de l'Esprit Saint, il regardait vers le ciel ; il vit la gloire de Dieu, et Jésus debout à la droite de Dieu. Il déclara : « Voici que je contemple les cieux ouverts : le Fils de l'homme est debout à la droite de Dieu. » Ceux qui étaient là se bouchèrent les oreilles et se mirent à pousser de grands cris ; tous à la fois, ils se précipitèrent sur lui, l'entraînèrent hors de la ville et commencèrent à lui jeter des pierres. Les témoins avaient mis leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme appelé Saul. Étienne, pendant qu'on le lapidait, priait ainsi : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit. » Puis il se mit à genoux et s'écria d'une voix forte : « Seigneur, ne leur compte pas ce péché. » Et, après cette parole, il s'endormit dans la mort.

Etienne est donc le premier à suivre Jésus dans sa Passion. Il n'a pas fait profession de foi mais proclamation de foi. Il en est tout rempli, et cela me fait de nouveau penser que si les premiers disciples étaient des menteurs, avaient dérobé le corps de Jésus et fait croire à sa résurrection, ils n'auraient pas pu se laisser martyriser avec autant d'enthousiasme. Vivre sur un mensonge n'a qu'un temps. C'est juste bon pour un régime politique. Devant ses accusateurs, Etienne est déjà au « ciel », est déjà vivant de la Vie de son Seigneur, de son aimé à qui il parle comme à une personne présente (la prière, tout simplement). On voit bien à tout ce que j'écris que, comme je l'annonçais dans mon avant-propos, je ne sais pas prier, je ne sais que rarement dire : Seigneur Jésus, donne-moi ton Esprit, convertis-moi ! Je sais bien réciter : *Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir*, mais cela ne suffit pas à faire mourir le vieil homme. Etienne entre dans la Vie en vrai disciple du Christ, lui demandant de le recevoir, et puis il fait davantage que pardonner à ses bourreaux, il demande à Jésus, à Dieu, pour lui c'est tout un, de leur pardonner. Car son pardon à lui ne peut reposer que dans la foi au pardon de Dieu même (Dieu seul pardonne les péchés, comme le savent les Juifs, surtout lorsqu'ils entendent, eux aussi en se bouchant les oreilles, Jésus déclarer : *tes péchés sont pardonnés* !)

Psautre 96, 1-2b, 6.7b, 9

*Le Seigneur est roi ! Exulte la terre !
Joie pour les îles sans nombre !
Justice et droit son l'appui de son trône.*

*Les cieux ont proclamé sa justice,
et tous les peuples ont vu sa gloire.
À genoux devant lui, tous les dieux !*

*Tu es, Seigneur, le Très-Haut
sur toute la terre :
tu domines de haut tous les dieux.*

Un psaume de plus qui demande à être resitué dans la foi d’Israël au milieu des autres peuples du Moyen Orient. Les Israélites comme tout le monde croient que le monde est rempli de puissances invisibles, d’esprits, de « dieux », d’anges, de forces bénéfiques ou maléfiques. Mais ils sont sûrs d’une chose : Il n’y en a qu’un qui soit le Très-Haut, qui se tient au dessus des cieus, qui exerce une suzeraineté éternelle sur toute chose, y compris les « dieux » de la terre, du ciel, des eaux et des enfers. On peut bien craindre Dieu, mais non parce qu’il serait inquiétant et imprévisible ; au contraire, parce qu’il est *juste*. Il faudrait explorer au plus près comment s’est fabriquée notre idée « judéo-chrétienne » du Dieu *moral* (celui qui s’épuise dans Rousseau et Kant), à partir de cette idée de justice qui n’est pas exactement encore l’idée de « moralité ». En aval, nous sommes bien conduit à l’idée d’un Dieu parfaitement bon (comment, en ce cas, faire l’économie d’un Dieu qui « aime » ? Car impossible d’être bon en étant indifférent) ; mais en amont, le Dieu droit et juste, fiable, s’oppose aux dieux anthropomorphes, qui se conduisent comme des puissants de ce monde, tantôt justes, tantôt injustes. Mais le modèle de Dieu est celui d’un juge intègre, avec quelque chose d’encore extérieur. La Loi est encore du côté de l’hétéronomie — mais en réalité ce n’est pas si sûr, puisque l’interlocuteur de Dieu et de sa justice sera bien vite le cœur, autrement dit la conscience, ce qui signifie une évidente intériorisation de la Loi. Le Bien, c’est en moi-même que je le trouve, mais pourtant comme transcendant et non comme une pure production subjective. L’opposition entre autonomie et hétéronomie demande certainement à être dépassée, au sens où « le sujet » est constitué d’altérité et de transcendance : il trouve en lui-même ce qui n’est pas lui-même mais qui néanmoins le constitue.

Apocalypse de saint Jean (22, 12-14.16-20)

Moi, Jean, j’ai entendu une voix qui me disait : « Voici que je viens sans tarder, et j’apporte avec moi le salaire que je vais donner à chacun selon ce qu’il aura fait. Je suis l’Alpha et l’Oméga, le Premier et le Dernier, le Commencement et la Fin. Heureux ceux qui lavent leurs vêtements pour avoir droit aux fruits de l’arbre de Vie, et pouvoir franchir les portes de la Cité. Moi, Jésus, j’ai envoyé mon ange vous apporter ce témoignage au sujet des Églises. Je suis le descendant, le rejeton de David, l’étoile resplendissante du matin. » L’Esprit et l’Épouse disent : « Viens ! » Celui qui entend, qu’il dise aussi : « Viens ! » Celui qui a soif, qu’il approche. Celui qui le désire, qu’il boive l’eau de la Vie, gratuitement. Et moi, je témoigne devant tout homme qui écoute les paroles de la prophétie écrite

dans ce livre : si quelqu’un inflige une addition à ce message, Dieu lui infligera les fléaux dont parle ce livre ; et si quelqu’un enlève des paroles à ce livre de prophétie, Dieu lui enlèvera sa part des fruits de l’arbre de Vie et sa place dans la Cité sainte dont parle ce livre. Et celui qui témoigne de tout cela déclare : « Oui, je viens sans tarder. » — Amen ! Viens, Seigneur Jésus !

Le maître de la vigne, au moment de distribuer leur salaire aux vignerons, commence par les derniers, et l’on connaît la suite de la fable. Alors, vais-je prendre le risque de contester la distribution « à chacun selon ce qu’il aura fait ». Jésus dit que ceux qui avaient reçu beaucoup recevront un grand nombre de coups ! Où se situe donc la justice de Dieu ? L’erreur serait de la croire injuste, et l’erreur plus grande encore serait de comprendre la justice de Dieu selon un mode juridique et quantitatif, comme s’il appliquait un code pénal. Au fond, Dieu ne nous jugera pas comme un juge. Nous nous retrouverons tout simplement dans le face à face de l’éternité avec tout ce que nous serons, aurons fait, vécu, mais dans leur consistance spirituelle, dont les racines plongent dans notre conscience. Le salaire sera un salaire spirituel, la vérité de ce que pourra être ma relation à Dieu, une fois dépouillé de toute obscurité. La vie éternelle ne se divise pas en petits morceaux et le don de Dieu sera sans mesure, puisqu’il sera Lui-même. Le paradoxe sera l’effacement, l’oubli du mal, des péchés, du péché, et cependant jamais rien ne pourra faire que je n’aurai pas fait ce que j’ai fait, pensé ce que j’ai pensé, dit ce que j’ai dit, non seulement dans ma faiblesse de créature finie, mais aussi eu égard à ma responsabilité. La vie éternelle, ce sera qu’au milieu de la Cité céleste, nous pourrons manger de l’Arbre de Vie, car le Jardin sera devenu une Cité, celle de Dieu avec les hommes. Mais nous serons tous des esprits dans l’Esprit. Nos corps seront « glorieux », dans la lumière divine, et spirituels, comme le corps du Ressuscité. C’est Lui qui dit : *Je viens sans tarder*. Et dans cette Récapitulation ultime, définitive, vivante, tous disent à Jésus : Viens ! L’Esprit lui dit de venir, et l’Église, mais c’est aussi la Vierge sa mère, et Jean lui aussi dit viens ! et à nous aussi de dire « viens ! », sans rien ôter au message, à l’appel.

Évangile de Jésus Christ selon saint Jean (17, 20-26)

À l’heure où Jésus passait de ce monde à son Père, les yeux levés au ciel, il priait ainsi : « Je ne prie pas seulement pour ceux qui sont là, mais encore pour ceux qui accueilleront leur parole et croiront en moi. Que tous, ils soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi. Qu’ils soient un en nous, eux aussi, pour que le monde croie que tu m’as envoyé. Et moi, je leur ai donné la gloire que tu m’as donnée, pour qu’ils soient un comme nous sommes un : moi en eux, et toi en moi. Que leur unité soit parfaite ; ainsi, le monde saura que tu m’as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m’as aimé. Père, ceux que tu m’as donnés, je veux que là où je

suis, eux aussi soient avec moi, et qu'ils contemplent ma gloire, celle que tu m'as donnée parce que tu m'as aimé avant même la création du monde. Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi je t'ai connu, et ils ont reconnu, eux aussi, que tu m'as envoyé. Je leur ai fait connaître ton nom, et je le ferai connaître encore, pour qu'ils aient en eux l'amour dont tu m'as aimé, et que moi aussi, je sois en eux. »

On ne peut pas mieux parler qu'ici de testament : ce que Jésus se prépare à laisser derrière lui. Or ce qu'il veut laisser derrière lui, c'est ce qui se trouve devant lui : l'amour trinitaire, celui qui fait qu'avec Dieu il est UN. Voilà ce qu'il lègue. Voilà ce qui sera la pierre de touche de notre amour de Jésus, de notre amour tout cours, de notre amour pour notre prochain, notre ennemi. Aussitôt née, on sait bien que l'Eglise se divisera, elle qui aurait dû être la tunique sans couture. Nous croirons, mais mal ; nous nous diviserons ; nous croirons sans amour, sans charité. Nous croirons de manière dure, de manière cassante. De manière assénée. Nous ferons de la foi un ordre. Nous poursuivrons l'erreur et les mauvaises mœurs au lieu d'aller à la rencontre de chaque brebis comme le berger qui la connaît et l'appelle par son nom. Mais les autres sont pour nous d'étranges étrangers et nous ne les aimons guère ou pas du tout. Pas étonnant que nous les rendions hostiles et incrédules, ce qui nous donne raison de les poursuivre, de les capturer, de les plier, de les remettre dans le droit chemin. Comment être doux (et humble de cœur) jusque dans l'éducation des enfants, quand il faut contraindre ? C'est la violence intérieure qui doit être interrogée. Avec de la paix intérieure, on peut certainement contraindre avec douceur. L'enfant sentira l'esprit. Donc les personnes divines sont UN, et Jésus prie... pourquoi prie-t-il ? N'est-il pas le tout-puissant ? À moins que ce ne soit son Père ? Mais il sait que son Père l'exauce toujours. S'il prie, c'est pour que, sa prière, nous la fassions nôtre. Au fond, c'est nous qu'il prie : Soyez UN, je vous en prie, nous vous aiderons, mais nous ne pourrons pas être UN à votre place. Nous pouvons vous aimer, mais non pas aimer à votre place. Nous pouvons vous donner tout l'amour possible, mais encore faut-il que vous consentiez à l'accueillir, puisqu'on le sait bien, que sans nous vous ne pouvez rien faire – mais nous non plus sans vous, que pouvons nous faire ? S'ils ne sont pas UN comme nous sommes UN, pense Jésus en parlant à son Père, à Dieu, au Premier Principe, comment pourront-ils témoigner de Notre Unité ? C'est raté d'avance. Ce sera la galère, la barque dans la tempête de nos histoires. Entre l'autre et nous, nous mettrons l'écran des idées, des vérités. Mais si la première des vérités, c'était ce UN ? Alors qu'à Moïse, YHWH a répondu : *Je suis qui Je suis*, Jésus dit : je leur ai fait connaître ton nom, je leur ai donné ton nom. On connaît ce Nom : Abba, Amour. Seul le Verbe aimé dès avant la création du monde pouvait dire de quel Nom Lui-même nommait « Dieu ». La réponse dilatoire faite à Moïse, la réponse en creux, la réponse adaptée à Moïse, celle qui seule pouvait lui donner la mesure sans mesure de Dieu,

lui faire entendre qu'aucun nom ne contient Dieu sinon le Nom de Dieu à Dieu, de Père à Fils, de Fils à Père, d'Amour à Amour, cette réponse, seul le Verbe fait chair pouvait la dépasser, lui donner son contenu, et c'est ce que Jésus a fait, horrifiant plus d'un Juif, en appelant Dieu son Père et en disant de lui-même : JE SUIS. Dieu n'est donc pas seulement Père, mais étant Amour, il est également Fils, Dieu est Fils, ce qui ouvre la possibilité de la divinisation, de notre divinisation, puisque la prière qu'à son tour Jésus nous a enseignée commence par *Notre Père... Mon Père et votre Père*, dit-il. La dernière Parole est vraiment trinitaire : L'amour dont Tu m'as aimé, c'est exactement l'Amour qui *procède du Père*, l'Esprit. Et Jésus ajoute : Et moi aussi, *que je sois en eux*. Donc Jésus aime l'Amour dont le Père l'aime. L'aimer, pour le Père, c'est l'engendrer éternellement. En ce sens, l'Esprit ne procède pas du Fils mais de la génération du Fils. D'un autre côté, c'est dans cet Esprit dans lequel il se reçoit de son Père qu'il l'aime (qu'il aime son Père). L'Esprit alors procède de l'amour du Fils pour le Père, qui n'est pas un amour qui engendre mais un amour qui se reçoit. Le mystère de l'Esprit, c'est de procéder *autrement* de l'un et de l'autre, sans quoi la différence des personnes serait une différence indifférente. Le Père aime autrement que le Fils, et l'Esprit comporte en soi cette différence d'être à la fois mais autrement de l'un et de l'autre, en tant précisément que l'un et l'autre sont UN, dans cet unique Esprit. Ils sont UN de s'aimer dans cet Autre.

Pentecôte (23 mai)

Veille

Livre de la Genèse (11, 1-9)

Toute la terre avait alors le même langage et les mêmes mots. Au cours de leurs déplacements du côté de l'orient, les hommes découvrirent une plaine en Mésopotamie, et ils s'y installèrent. Ils se dirent l'un à l'autre : « Allons ! fabriquons des briques et mettons-les à cuire ! » Les briques leur servirent de pierres, et le bitume, de mortier. Ils dirent : « Allons ! bâtissons une ville, avec une tour dont le sommet soit dans les cieux. Nous travaillerons à notre renommée, pour n'être pas dispersés sur toute la terre. » Le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâties. Et le Seigneur dit : « Ils sont un seul peuple, ils ont tous le même langage : s'ils commencent ainsi, rien ne les empêchera désormais de faire tout ce qu'ils décideront. Eh bien ! descendons, embrouillons leur langage : qu'ils ne se comprennent plus les uns les autres. » De là, le Seigneur les dispersa sur toute l'étendue de la terre. Ils cessèrent donc de bâtir la ville. C'est pourquoi on l'appela Babel (Babylone), car c'est là que le Seigneur embrouilla le langage des

habitants de toute la terre ; et c'est de là qu'il les dispersa sur toute l'étendue de la terre.

Un tel passage aurait presque le statut d'un texte mythologique, mais dans les faits, l'invention d'un contenu mythologique tend à disparaître, de sorte que ce qui demeure, c'est le statut de texte *symbolique*. Le récit n'est plus que la mise en récit d'un signifiant. Qui repose sur un jeu de mot manifeste : Babel, c'est blblbl... ! Forcément que le premier homme, Noé sortant de l'arche (c'est bien lui, le premier homme « historique », non mythique), parlait la même langue que le restant de sa famille ! Mais on sait à l'histoire de Noé que déjà ils ne se comprenaient pas tout à fait... Il y a bien des histoires de famille dans la famille de Noé, et des histoires de sexe, ce qui revient presque au même. Cependant la famille est une institution encore bien trop naturelle. Tandis qu'une Cité ! La langue est l'institution par excellence de la cité. Ou la méta-institution, l'institution transcendantale, celle qui est la condition de possibilité de tout autre institution, du Droit etc. Si donc l'humanité fait institution, elle devient l'institution totale et universelle, qui n'a plus besoin du Ciel. Être maître du Ciel revient au même. Dieu redouterait-il soudain la toute-puissance de l'homme, ou plus exactement de l'humanité, de l'homme constitué en humanité autosuffisante ? Il faut plutôt retourner le symbole pour le comprendre, puisqu'il est l'image (spéculaire) de ce qu'il signifie. Ce n'est évidemment pas Dieu qui est cause de la dispersion des hommes et de la différenciation des langues ; c'est plutôt le fait qu'ils ne se comprennent plus qui entraîne cette dispersion ; et pourquoi ne se comprennent-ils plus, sinon parce qu'il sont dans l'entreprise de conquête de ce qui les constitueraient comme un : du divin, de ce qui est principal, premier principe. Or la vérité de l'Un, c'est qu'elle ne se conquiert pas au sommet d'une tour qui monterait jusqu'au ciel de(s) dieu(x). C'est qu'elle est donnée, qu'elle se reçoit, ce qui signifie que la cité a besoin d'un autre principe qu'une autoconstitution pour tenir : elle a besoin de religion ! La « religion », ce ne sont pas des « valeurs » fabriquées, mais, au cœur de l'ordre institué, la conscience d'une origine énigmatique, d'un mystère à l'œuvre, de sorte que quelque chose tient l'homme. La fin de la religion, ce sera le nihilisme. La religion se retrouve être l'alliée « objective » du pouvoir, car elle le justifie sans jamais s'y réduire ni s'y soumettre, car le principe du religieux lui échappe, se tient au dessus et au-delà. Le discours de droite applaudira à cette vérité, le discours de gauche protestera et se pensera « critique », et chacun sera tout aussi idéologique l'un que l'autre, car chacun aura considéré « la religion » d'un point de vue instrumental, alors qu'elle est l'irréductible manifestation (aussi aliénée soit-elle) du spirituel, du rapport de l'homme à ce qui lui échappe de lui-même et de l'univers dans lequel il lui est donné de vivre et de mourir. C'est Babel dès que se présente une prétention totalitaire, celle qui prétend s'appropriier les dieux, car le résultat en est l'explosion de la cité, l'exact contraire de ce qui était visé : bien plus, une telle prétention

est radicalement contradictoire et c'est donc nécessairement qu'elle s'autodétruit. Tout cela pour préparer la venue du Saint-Esprit ! Et oui, puisqu'en lui seul peut être restaurée l'unité de l'humanité, sa catholicité !

Psaume 103, 1-2a, 1a.24, 27-28, 29bc-30

*Bénis le Seigneur, ô mon âme ;
Seigneur mon Dieu, tu es si grand !
Revêtu de magnificence,
Tu as pour manteau la lumière !*

*Bénis le Seigneur, ô mon âme ;
Quelle profusion dans tes œuvres, Seigneur !
Tout cela, ta sagesse l'a fait ;
la terre s'emplit de tes biens.*

*Tous les vivants comptent sur toi
pour recevoir leur nourriture au temps voulu.
Tu donnes : eux, ils ramassent ;
tu ouvres la main : ils sont comblés.*

*Tu reprends leur souffle, ils expirent
et retournent à leur poussière.
Tu envoies ton souffle : ils sont créés ;
tu renouvèles la face de la terre.*

Ta sagesse, ta main, ton souffle. Ton Souffle, ta Sagesse, ta Main. Ton souffle qui couvre les eaux ; ta sagesse qui vient habiter chez les hommes, ta main qui les a modelés. Les images sont celles de la beauté de Dieu, puisque c'est celle de la beauté de son œuvre. Et comme toujours, l'âme de l'homme croyant en tréaille, s'enfle de joie. Plus du tout l'idée moyen-orientale d'une assemblée de dieux qui auraient fait les hommes pour les servir, mais bien à l'inverse l'idée d'un Dieu provident, qui donne à profusion, et les créatures, de Lui, reçoivent tout. L'idée de dépendance est revendiquée : Tout vient de Toi, et si Tu reprends ton souffle, nous expirons. Nous dépendons donc absolument de Dieu. Aliénation ? Non ! Bénédiction, amour : on aime dépendre de l'aimé. Dans l'ancienne Alliance, il n'est pas pensable de ne pas craindre Dieu, mais comme il est parfaitement juste et miséricordieux, il ne peut vouloir le malheur du juste. Retourner à la poussière s'impose pour la créature. De toute façon. Parce que c'est une créature. L'homme ne saurait réclamer de ne pas être un homme, un mortel, un glaiseux. Où est l'injustice ? C'est tout de même là que le bât blesse : voir Gilgamesh qui voudrait bien ne pas mourir. Mais une plante, un animal pourraient ne pas

mourir ? Oui, mais si Dieu est notre ami, et si nous sommes les amis de Dieu, et si Dieu (mais ce sera dit plus tard) « n'a pas fait la mort » ? Pourquoi la croyance en... non pas en l'immortalité (de l'âme), mais en une résurrection, vient-elle à l'idée ? Dans Ézéchiel, ce ne sont que des images pour la renaissance du peuple, mais cela fabrique quelque chose comme une résurrection de la chair ; et Job : de mes yeux je verrai Dieu. Et la mère-courage des Macchabées ? Et Marthe. La foi en la résurrection des personnes s'est dessinée lentement mais sûrement, avant le Christ. Est-ce donc une illusion spirituelle qui s'est formée, ou bien un « développement » de la foi qui n'a pas attendu les développements dogmatiques à la Newman ? Sans le Christ, on aurait le sentiment d'une complexification de la croyance qui s'élaborerait avec le « progrès des lumières » dans le judaïsme hellénistique, mais qui au bout du compte avorterait, puisqu'elle n'aboutirait pas, ne connaîtrait aucune « vérification ». Ceux qui croient que le christianisme est une invention, un développement post-mythologique à haut degré de rationalisation, doivent rendre compte de l'aboutissement postmoderne dans la figure du nihilisme, de la *fin* de la croyance. Elle n'est pas logique dans une idéologie du « progrès ». Au contraire, si le Christ est vraiment ressuscité, tout se met merveilleusement en place, tout prend sens, y compris l'historicité, la venue du moment historique où l'histoire s'accomplit sans s'achever, au sens où un événement qui est un non-événement s'accomplit, un *apax*, un événement historique non historique, qui permet à l'histoire de devenir pleinement historique, une affaire pleinement humaine et non pas pleine de dieux et d'anges et de puissances occultes. Mais aussi qui ouvre et inaugure la possibilité du nihilisme athée. La difficulté pour penser la chose est qu'aujourd'hui on ne peut pas penser l'histoire en mettant le christianisme entre parenthèses, pour se demander ce qui se serait passé, comment nous penserions aujourd'hui si... si Jésus n'avait pas existé ! Le paradigme juif se serait avéré prégnant, et combien de millénarismes et de messianismes n'aurions-nous pas subi ? Mais voilà ! La raison d'être de tout ce chemin de foi est le Christ, et si Incarnation il devait y avoir, nécessairement elle devait s'inscrire dans un moment du temps de l'histoire des hommes, au moment justement où la foi en la résurrection est mûre. Si elle s'est construite d'elle-même par le travail de l'esprit, c'est que de toute façon l'esprit n'existe pas sans l'Esprit, ni la parole sans la Parole.

Lettre de Paul aux Romains (8, 22-27)

Nous le savons bien, la création tout entière crie sa souffrance, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore. Et elle n'est pas seule. Nous aussi, nous crions en nous-mêmes notre souffrance ; nous avons commencé par recevoir le Saint-Esprit, mais nous attendons notre adoption et la délivrance de notre corps. Car nous avons été sauvés, mais c'est en espérance ; voir ce qu'on espère, ce n'est plus espérer : ce que

l'on voit, comment peut-on l'espérer encore ? Mais nous, qui espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec persévérance. Bien plus, l'Esprit Saint vient au secours de notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faut. L'Esprit lui-même intervient pour nous par des cris inexprimables. Et Dieu, qui voit le fond des cœurs, connaît les intentions de l'Esprit : il sait qu'en intervenant pour les fidèles, l'Esprit veut ce que Dieu veut.

Nous pourrions placer ce passage de Paul en exergue d'une théologie de l'Histoire. En effet, dans le mystère du temps, des époques, des civilisations, des croyances, d'Israël au milieu de l'océan du monde, je retiens comme deux coups de force, deux violences faites et à la nature et à l'histoire : D'une part l'irruption du Christ mort et ressuscité, de sorte qu'il y a radicalement un avant et un après, l'accomplissement des temps, mais sans que Jésus dise jamais : ça y est, c'est fini, la fin du monde est là ! L'Ascension et la Pentecôte inaugurent des temps nouveaux, un nouveau commencement de l'histoire, plus important encore que la légendaire sortie de l'arche de Noé. D'autre part, plus que jamais après qu'avant, car la tension vers la fin est devenue décisive, actuelle, criante, et non plus souterraine, en gestation, plus que jamais l'histoire est une souffrance, car plus que jamais nous nous sommes mis à espérer l'inespérable, l'impossible, l'inimaginable, et le nihilisme est une peur, une déception, un désespoir à la hauteur de l'espérance suscitée par la venue de l'Absolu dans la chair et je vais dire colportée sur les chemins du monde, dans la boue, par le Christianisme. La foi a ouvert un horizon de conscience (plus encore que de pure « pensée » intellectuelle) telle que, indépassable comme il est, la souffrance devient illimitée là où il n'y a plus la foi. Enfin, la souffrance n'est pas seulement à considérer historiquement (la souffrance « post »), mais comme inhérente à la dimension d'espérance de la foi personnelle. Aussi était-ce déjà à l'œuvre dans la foi qui s'exprime dans les Psaumes, aussi est-ce d'autant plus à l'œuvre dans la foi chrétienne qui est une expérience de *division*. De division intérieure entre le maintenant et le pas-encore, entre la « chair » non encore glorifiée et l'« esprit ». Jésus nous avait prévenu de tout. Ici, Paul fait état de la maïeutique divine, et c'est d'Esprit accoucheur qui crie et gémit, tant il participe à la parturition.

Évangile selon saint Jean (7, 37-39)

C'était le jour solennel où se terminait la fête des Tentes. Jésus, debout, s'écria : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive, celui qui croit en moi ! Comme dit l'Écriture : Des fleuves d'eau vive jailliront de son cœur. » En disant cela, il parlait de l'Esprit Saint, l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en Jésus. En effet, l'Esprit Saint n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié par le Père.

Devant un évangile si court et si difficile, j'ai le choix entre le resituer, expliciter les significations, jouer à l'exégète, et le prendre tel quel, sans faire de recherche : juste le laisser parler. Au terme de la fête des Tentés, je fais la supposition que Jésus n'en peut plus de ce bazar, de cette kermesse dont Dieu est grosso modo absent. Il a pourtant enseigné, mais là, il est devant ce peuple distrait et il leur crie, il leur crie : Venez à moi ! Croyez en moi ! Je suis comme le Juif de la rue, distrait, incapable de me secouer et retourner l'âme, de la dépouiller de ses paralysies. Désespéré de moi-même, je n'ai plus d'autre espoir que Lui. Il me crie dans les oreilles : *Bois ! Crois !* Et moi je reste prostré. Jésus ne se soucie pas de citation littérale et voilà qui nous fait du bien, secoue nos scrupules de gens précis, obsédés par la lettre. Jésus est maître de l'Écriture. Ce qu'il dit, l'Écriture le dit, puisqu'il a commencé sa phrase, en bon rabbi, pour attirer l'attention et faire référence à l'autorité : *Comme dit l'Écriture...* Mais comment les gens dans la rue peuvent-ils entendre quelque chose à ces *fleuves d'eau vive* qui jailliraient de leur cœur s'ils croyaient en Lui ? Les gens qui parlent du Saint Esprit dans la rue sont des illuminés. Pauvre Jésus, pauvre enthousiaste ! Mais Jean comprend, sait, surtout au moment où il écrit, où il est vieux. *Je verserai en vous mon Esprit*, et quand je serai parti, cet Esprit jaillira de vous comme un fleuve : pas comme une rivière, pas comme un ruisseau, comme un fleuve. Enthousiasme de Jésus.

Messe du jour

Actes des Apôtres (2, 1-11)

Quand arriva la Pentecôte (le cinquantième jour après Pâques), ils se trouvaient réunis tous ensemble. Soudain il vint du ciel un bruit pareil à celui d'un violent coup de vent : toute la maison où ils se tenaient en fut remplie. Ils virent apparaître comme une sorte de feu qui se partageait en langues et qui se posa sur chacun d'eux. Alors ils furent tous remplis de l'Esprit Saint : ils se mirent à parler en d'autres langues, et chacun s'exprimait selon le don de l'Esprit. Or, il y avait, séjournant à Jérusalem, des Juifs fervents, issus de toutes les nations qui sont sous le ciel. Lorsque les gens entendirent le bruit, ils se rassemblèrent en foule. Ils étaient dans la stupéfaction parce que chacun d'eux les entendait parler sa propre langue. Déconcertés, émerveillés, ils disaient : « Ces hommes qui parlent ne sont-ils pas tous des Galiléens ? Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle ? Parthes, Mèdes et Élamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée et de la Cappadoce, des bords de la mer Noire, de la province d'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Égypte et de la Libye proche de Cyrène, Romains résidant ici, Juifs de naissance et convertis, Crétois et Arabes,

tous nous les entendons proclamer dans nos langues les merveilles de Dieu. »

Il y avait bien une bonne raison de nous faire entendre l'histoire de Babel et de la confusion des langues la veille de la Pentecôte. Aujourd'hui, la langue de Dieu, c'est que tous entendent dans leurs langues proclamer les merveilles de Dieu. Pierre et ses camarades parlent bien araméen, mais les gens, dans la rue, sous le balcon – et en fait tout cela n'a pas dû se faire en un jour – les comprennent chacun dans sa langue ; chacun entend en lui ce que disent les apôtres. Cela se répète, se traduit, circule : l'Esprit (de Jésus) s'est mis à circuler dans tous les sens comme un courant d'air ; et on sait bien que les apôtres vont partir eux aussi dans toutes les directions, se disperser comme après Babel, apprendre les langues, traduire la bonne Nouvelle, tout cela à partir d'une unité primordiale. L'Église soudain apostolique restaure donc l'unité originelle de l'humanité. Dans universalité, il y a unité, mais aussi le mouvement de se tourner vers. C'est l'Un tourné vers tous, et tous tournés vers l'Un. C'est le travail de l'Esprit en nous. L'histoire a commencé de manière centrifuge ; aujourd'hui la diversité n'est pas supprimée, mais tournée vers l'Un.

Psaume 103, 1ab.24ac, 29bc-30, 31.34

*Bénis le Seigneur, ô mon âme ;
Seigneur mon Dieu, tu es si grand !
Quelle profusion dans tes œuvres, Seigneur !
La terre s'emplit de tes biens.*

*Tu reprends leur souffle, il expirent
et retournent à leur poussière.
Tu envoies ton souffle : ils sont créés ;
tu renouvelles la face de la terre.*

*Gloire au Seigneur à tout jamais !
Que Dieu se réjouisse en ses œuvres !
Que mon poème lui soit agréable ;
moi, je me réjouis dans le Seigneur.*

Encore un bout du 103, pour davantage que dire, chanter, bien sûr, la profusion éclatante de la création, et dans profusion, on retrouve bien cette idée de dispersion, et pourtant, pour autant, l'unité du tout n'est pas menacée, la magnificence de l'œuvre découle au contraire de cette accord entre la plus grande multiplicité et la plus grande unité. Cette profusion, c'est l'Esprit qui la souffle : elle est l'image, ce qui est là pour signifier ou symboliser l'Esprit. Pourquoi faut-il que les personnes divines se

spécialisent ? Notre compréhension, notre intelligence de Dieu est si déficiente que nous ne comprenons pas à la fois la Trinité réelle des personnes et leur absolue et substantielle unité, de sorte que nous avons besoin d'attribuer des rôles à chacune, tandis qu'en réalité toutes les trois sont à l'œuvre, puisqu'elle sont une ; mais en même temps leur différence immanente – ce qui fait que l'Esprit n'est ni Fils ni Père – doit bien se retrouver dans la manière propre à chacune d'être à l'œuvre dans l'économie, *ad extra*, comme on dit (dans l'action de Dieu dans la Création). Moi j'ai écrit cela, et je n'ai pas assez souligné que j'avais eu affaire à un poème et à un poète qui dédie son œuvre à Dieu, après avoir convoqué son âme, sa vie, son cœur, pour l'inviter à la bénédiction, à la louange. Foi et joie font la paire : cela ne veut pas dire que ce soit toujours vrai, mais quoi qu'il arrive, malheur, détresse, souffrance, la foi, quant à elle, demeure et tient bon.

Lettre de Paul aux Romains (8, 8-17)

Frères, sous l'emprise de la chair, on ne peut pas plaire à Dieu. Or, vous, vous n'êtes pas sous l'emprise de la chair, mais sous l'emprise de l'Esprit, puisque l'Esprit de Dieu habite en vous. Celui qui n'a pas l'Esprit du Christ ne lui appartient pas. Mais si le Christ est en vous, votre corps a beau être voué à la mort à cause du péché, l'Esprit est votre vie, parce que vous êtes devenus des justes. Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. Ainsi donc, frères, nous avons une dette, mais ce n'est pas envers la chair : nous n'avons pas à vivre sous l'emprise de la chair. Car si vous vivez sous l'emprise de la chair, vous devez mourir ; mais si, par l'Esprit, vous tuez les désordres de l'homme pécheur, vous vivrez. En effet, tous ceux qui se laissent conduire par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu. L'Esprit que vous avez reçu ne fait pas de vous des esclaves, des gens qui ont encore peur ; c'est un Esprit qui fait de vous des fils ; poussés par cet Esprit, nous crions vers le Père en l'appelant : « Abba ! » C'est donc l'Esprit Saint lui-même qui affirme à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Puisque nous sommes ses enfants, nous sommes aussi ses héritiers ; héritiers de Dieu, héritiers avec le Christ, si nous souffrons avec lui pour être avec lui dans la gloire.

La page de Paul est d'une telle puissance qu'on le sait bien, il faudrait encore des livres pour l'épuiser, et encore, puisqu'on n'épuise pas le mystère de Dieu. Moi je suis sous l'emprise de la chair et l'Esprit en moi ne cesse de gémir – car pour autant il ne s'est pas envolé ; mais je le fais souffrir ! Je me suis coincé dans une position défensive, de sorte que je ne sais plus abandonner ce qui m'encombre et m'empêche d'aimer – et je me trouve impuissant à arracher ce pansement bien collé, car j'ai trop

peur d'avoir trop mal – alors je souffre et ça dure... Je vis donc sous l'emprise de la chair et je vais donc mourir. De quelle mort s'agit-il ? Tout ce qui est de ma prison me fait mourir, m'empêche de vivre. La mort est donc bien non seulement l'horizon de ma vie (je rate ma vie, jour après jour le compte de mes jours s'épuise et à la fin j'aurai bien effectivement raté ma vie, je serai passé à côté de la joie de la liberté, quand on a laissé tombé ses chaînes) mais c'est elle qui comme en musique donne la tonalité dans laquelle je vais accomplir chaque acte de ma vie. Cela ne veut pas dire que je suis damné, voué à la « seconde mort ». Mais tant que je n'ai pas tué les désordres de l'homme pécheur, je suis esclave de la chair vouée à la mort. C'est clair. De moi-même, que puis-je ? Mais si je pousse un grand cri vers l'Esprit, si je l'appelle vraiment à l'aide ? Cela, je ne le fais pas. C'est pourquoi il gémît de manière inexprimable. Mettre à mort ce qui est mortel, c'est bien mettre à mort quelque chose d'encore vivant ! Voilà ce qui est dur ! Même si je sais que c'est en vue d'une vie qui ne périt pas. Et quelle vie ne périt pas : c'est bien celle où l'on aime pour de vrai, donc en ayant arraché tout ce qui nous en empêchait : devant cela je reste paralysé et refusant de souffrir, ce qui serait souffrir avec Lui, main dans la main, du fait même je souffre de toute façon, et d'une souffrance qui est triste, comme celle du jeune homme riche qui s'éloigne, incapable d'abandonner ses biens périssables pour des biens impérissables et qui, en prime, lui offriraient la joie.

Séquence : *Veni, sancte Spiritus* (voir aussi année A)

Veni, Sancte Spiritus, et emitte cœlitus lucis tuæ radium.

Viens, Esprit-Saint, et envoie du haut du ciel un rayon de ta lumière.

Veni, pater pāuperum, veni, dator mūnerum, veni, lumen cōrdium.

Viens, père des pauvres, viens, dispensateur des dons, viens, lumière de nos cœurs.

Consolator optime, dulcis hospes animæ, dulce refrigerium.

Consolateur souverain, hôte très doux de nos âmes, adoucissante fraîcheur.

In labōre rēquies, in æstu tempēries, in fletu solācium.

Dans le labeur, le repos, dans la fièvre, la fraîcheur, dans les pleurs, le réconfort.

O lux beatissima, reple cordis intima tuorum fideliū.

O lumière bienheureuse, viens remplir jusqu'à l'intime le cœur de tous tes fidèles.

Sine tuo nūmine, nihil est in hōmine nihil est innōxium.

Sans ta puissance divine, il n'est rien en aucun homme, rien qui ne soit perversi.

Lava quod est sordidum, riga quod est aridum, sana quod est sâcium.

Lave ce qui est souillé, baigne ce qui est aride, guéris ce qui est blessé.

Flecte quod est rigidum, fove quod est frigidum, rege quod est dēvium.

Assouplis ce qui est raide, réchauffe ce qui est froid, rends droit ce qui est faussé.

Da tuis fidélibus, in te confidéntibus, sacrum septenárium.

A tous ceux qui ont la foi et qui en toi se confient, donne tes sept dons sacrés.

Da virtútis méritum, da salútis éxitum, da perénne gáudium. Amen.

Donne mérite et vertu, donne le salut final, donne la joie éternelle. Amen.

Tant pis, je ne commenterai pas la belle séquence médiévale, qui demande à être simplement récitée, relue, méditée pour s'en imprégner. Mais je rappellerai seulement les Sept dons de l'Esprit, tels qu'en Isaïe 11, 2-3 : « Sur lui reposera l'Esprit du Seigneur, Esprit de Sagesse et d'Intelligence, Esprit de Conseil et de Force, Esprit de Science et de Piété ; et l'Esprit de Crainte du Seigneur le remplira ». Le septième don représente le septième jour, le Shabbat, l'accomplissement des six premiers. Ils vont bien par paires : sagesse et intelligence, car sans intelligence, je ne saurais atteindre la sagesse, le jugement juste et posé ; Si j'ai le conseil et la délibération sans la force, je serai impuissant, et mon conseil sera hésitation, tergiversation. Et bien sûr la force sans le conseil serait agitation aveugle. Donc après la pensée, l'action ; enfin science et piété. Sois je dis science tout court, tournée vers les choses du monde pour en tenir compte dans ma disposition aux choses de Dieu, soit je dis science divine, car dans l'ignorance paresseuse de la Parole, comment être pieux, tourné vers les choses de Dieu, rapporter toutes choses à Lui ? Quand j'ai tricoté tout cela, j'ai la « crainte de Dieu ». J'ai assez souvent évoqué cette question de la crainte, de ce vieux terme archaïque pour dire combien on se sent petit devant le Tout-puissant, mais à la vérité, Jean dit aussi que l'amour bannit la crainte, si bien que la vérité de cette crainte, c'est l'amour de cet Amour qu'il est, c'est la grande reconnaissance.

Évangile selon saint Jean (14, 15-16.23b-26)

À l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, il disait à ses disciples : « Si vous m'aimez, vous resterez fidèles à mes commandements. Moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre Défenseur qui sera pour toujours avec vous : l'Esprit de vérité. Si quelqu'un m'aime, il restera fidèle à ma parole ; mon Père l'aimera, nous viendrons chez lui, nous irons demeurer auprès de lui. Celui qui ne m'aime pas ne restera pas fidèle à mes paroles. Or, la parole que vous entendez n'est pas de moi : elle est du Père, qui m'a envoyé. Je vous dis tout cela pendant que je demeure encore avec vous ; mais le Défenseur, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera tout, et il vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit. »

Si je ne m'en vais pas... Si vous m'aimez, vous resterez fidèles, même quand vous ne me verrez plus. Il faut que je m'en aille, sinon... Bref, nous resterions fixés sur l'opacité du Christ en chair si cette chair restait là, n'était pas « glorifiée » ; tout un langage auquel il faut s'initier. Un langage, parce que ce langage assume des non-évidences, des « mystères » insondables qu'il faut au moins désirer fortement fréquenter. Celui qu'on aime, ne désire-t-on pas le fréquenter ? Lisant, entendant les paroles de Jésus, je pénètre peu à peu, comme si je me rapprochais du terme (quand je vais mourir, c'est à dire entrer dans la Vie), le mystère de Dieu distillé parole après parole par le Fils. Pourquoi faut-il un autre Défenseur, avocat, *Paracletos* ? Car il dit aussi : *Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde*. C'est donc que là où est l'Esprit, là est le christ, là est le Verbe, là est le Verbe incarné avec toute son existence terrestre. C'est que là est l'Esprit du Christ, du Fils. Ce n'est pas moi que vous devez garder, c'est mon Esprit. L'immédiateté est de la nature, nous colle, tandis que le spirituel est du côté du passage, de la médiation : l'Avocat est un médiateur et le médiateur est et doit être un tiers, sans quoi l'immédiateté demeure. *J'ai été*, dit Jésus, *le Médiateur du Père, je vous ai transmis sa Parole. Je suis cette Parole, mais je ne parle pas de moi-même, je ne suis pas Parole comme ça, de moi-même, je suis Parole-du-Père ; je suis donc bien le Médiateur du Père et ma Parole qui demeure en vous, c'est moi en vous*. Ainsi fais-je parler Jésus : ce n'est pas moi qui parle, mais la Parole reçue qui parle en moi. Cela veut dire que ce n'est plus la lettre qui parle, mais bien « l'esprit » de la lettre, ce qui suppose l'Esprit à l'œuvre en moi, le vase d'argile qui se remplit d'or. Lorsque Jésus, au dire de Jean « le théologien », précise comme incidemment (il aurait suffi d'un rien pour que ce syntagme n'apparaisse pas) : en mon nom, il dit quelque chose de plus pour notre traité de la Trinité, à savoir que l'Esprit « parle » au nom de Jésus. Or Jésus parle la Parole du Père. Ce que l'Esprit nous fait dire, il ne nous le fait pas dire de lui-même, mais il médiatise spirituellement la Parole de Jésus, sa parole de chair. Il va en faire une parole d'esprit (universelle et singulière, à chaque fois et en chaque lieu et moment). Il n'est pas question de « lettre » mais bien d'esprit. Pour l'Esprit, procéder du Père, c'est donc parler spirituellement à notre esprit pour lui faire « se souvenir » de la Parole du fils du Père. Il procède du Père en tant que le Père parle le Fils, engendre le Fils, souffle le Fils. Donc c'est bien dans l'Esprit qu'il « souffle » que le Père engendre le Fils qu'il parle, engendre son Verbe. Et c'est toujours dans l'Esprit du Père que le Fils a parlé. En disant tout cela, j'essaye d'être « fidèle à sa Parole », et pourtant, je sais que je ne suis fidèle qu'autant que cette parole est en acte, c'est à dire est de l'amour ; or je suis bien loin d'aimer, et je reste en arrière des paroles qui s'écrivent...

Sainte Trinité (30 mai)

Livre des Proverbes (8, 22-31)

Écoutez ce que déclare la Sagesse :

Le Seigneur m'a faite pour lui au commencement de son action, avant ses œuvres les plus anciennes.

Avant les siècles j'ai été fondée, dès le commencement, avant l'apparition de la terre.

Quand les abîmes n'existaient pas encore, qu'il n'y avait pas encore les sources jaillissantes, je fus enfantée.

Avant que les montagnes ne fussent fixées, avant les collines, je fus enfantée.

Alors que Dieu n'avait fait ni la terre, ni les champs, ni l'argile primitive du monde, lorsqu'il affermissait les cieux, j'étais là.

Lorsqu'il traçait l'horizon à la surface de l'abîme, chargeait de puissance les nuages dans les hauteurs et maîtrisait les sources de l'abîme, lorsqu'il imposait à la mer ses limites, pour que les eaux n'en franchissent pas les rivages, lorsqu'il établissait les fondements de la terre, j'étais à ses côtés comme un maître d'œuvre.

J'y trouvais mes délices jour après jour, jouant devant lui à tout instant, jouant sur toute la terre, et trouvant mes délices avec les fils des hommes. »

Je crois que pour un chrétien, ce texte est l'un des plus beaux qui soient, parce qu'il est déjà comme un portrait du Verbe, du Christ avant les siècles, sans qu'en même temps on puisse le distinguer strictement du Saint Esprit, ce qui oblige de façon heureuse à les rapprocher, à accueillir la coopération du *Logos* et du Souffle, le *Pneuma*. Comment dire quelles sont leurs opérations propres ? Ce n'est pas le moment de jeter le doute sur la distinction réelle des personnes, mais ni non plus d'inventer des attributions ad extra fantaisistes ! Nous n'avons à notre disposition que des images, et nous pouvons au mieux en faire de la poésie, comme le fait ce beau texte. Si le *Logos* est le maître d'œuvre de la Création, au côté du Créateur, il ne l'est pas sans le Souffle de Dieu qui comme lui « joue sur toute la terre ». En réalité, nous ne pourrions absolument pas distinguer les personnes de la Trinité à partir de l'économie, à savoir de l'œuvre créatrice, car en tout état de cause c'est « Dieu » qui crée, et l'on ne saurait trouver en lui une sorte de division sociale du travail comme chez nous. La révélation trinitaire est le fait du Christ. Ensuite seulement, rétrospectivement, les vieux textes bibliques se mettent à nous parler dans le même sens, et alors seulement nous pouvons y voir une « préparation évangélique ». Il n'empêche ! Un Sagesse qui parle et qui dit que Dieu l'a « faite » avant la Création du monde, cela commence à signifier que « avant » la Création, Dieu a fait quelque chose (quelqu'un), sans « sortir de lui-même », et l'on appellera cela « engendrer », engendrer, non pas

créer. Les Juifs savent cela, et c'est pourquoi (sans y voir clair pour autant, car cela reste impensé), ils disent que leur dieu est « vivant ». Les autres dieux aussi sont vivants, mais en même temps ils se confondent avec des forces anonymes ou des idoles qui ne voient pas, n'entendent pas... En fin de compte, seule la Trinité donne une intelligence convaincante et je dirais « rationnelle » de ces pressentiments préchrétiens. Mais ne pas penser qu'ils soient accidentels ou le fruit du hasard : c'est depuis toujours dans le Verbe qui va venir et qui est le Verbe éternel de Dieu, que s'inscrit la croissance de la foi juive et de ses formulations bibliques, et même l'influence hellénistique n'échappe pas à la même loi, puisque toute la Création subsiste dans le Verbe, et il y a quelque chose comme l'Esprit pour médiatiser le rapport entre ce Verbe comme *Eidos* de la Création, et la création elle-même, dans son infinie réalité-réalisation continuée-continue. L'Esprit du Verbe est à l'œuvre dans ce qui n'est pas le Verbe, et en même temps le Verbe subsiste en lui-même éternellement, ce qui veut dire plutôt qu'il subsiste dans le Père, « Dieu », éternellement. Sans « sortir » de Dieu, il est Celui en qui tout subsiste (donc tout subsiste en Dieu), et pourtant ce n'est pas sans médiation, sinon la Création se confondrait avec le Créateur, n'aurait pas d'existence propre. Mais nous ne pouvons qu'user d'analogies spatiales, avec des « dans », des « hors de » etc. C'est que nous, êtres de chair, ne pouvons avoir accès au spirituel que selon des figures, des spatialisations et des temporalisations.

Psaume 8, 4-5, 6-7, 8-9

A voir ton ciel, ouvrage de tes doigts,
la lune et les étoiles que tu fixas,
qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui,
le fils d'un homme, que tu en prennes souci ?

Tu l'as voulu un peu moindre qu'un dieu,
le couronnant de gloire et d'honneur ;
tu l'établis sur les œuvres de tes mains,
tu mets toute chose à ses pieds.

Les troupeaux de bœufs et de brebis,
et même les bêtes sauvages,
les oiseaux du ciel et les poissons de la mer,
tout ce qui va son chemin dans les eaux.

Encore de l'émerveillement et de l'étonnement. Un croyant juif n'est pas philosophe et ne fait pas de théorie sur le concept de création qui pourtant se forge tout doucement, texte après texte. La mise en mots de la foi suffit pour assurer son propre développement selon une logique interne et

même organique. Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et Jacob, et de Moïse, est DIEU ; donc il n'y en a pas d'autre, et donc il est aussi le Dieu de Noé, et il a forcément tout fait. La théorie d'une matière première relève tout simplement d'une interférence et d'une projection rétrospective de la conceptualité grecque. Un Hébreu ne fait pas de théorie sur la matière et la forme. Donc il a fait tout seul comme un grand l'immense ciel ; et alors nous, nous nous sentons soudain absolument minuscules devant pareille et si magnifique immensité – et au Moyen-Orient, on le connaît bien, le ciel étoilé, dans un air sec et de plus pas encore pollué. Or ce roseau pensant, ô étonnement, sait que toute cette œuvre est pour lui. Les hommes ne sont plus à la merci des divinités, car Dieu est absolument fiable. Je l'ai déjà dit, l'homme n'est plus l'esclave des dieux, c'est Dieu qui commence par servir l'homme, de sorte que le culte, le service de Dieu, sera d'abord reconnaissance et louange, culte *spirituel* et non plus culte obligatoire pour s'épargner la vindicte divine. C'est avec le cœur que l'on sert Dieu, parce qu'on aime celui qui nous aime. Dieu n'a nul besoin de la Création ; aussi l'a-t-il fait effectivement pour l'homme, si bien que l'homme se retrouve seigneur de la Création, dans la posture de Dieu lui-même : maîtrise, seigneurie de l'homme qui se comprend alors dans cette ressemblance divine : *à peine moindre qu'un dieu*. À peine moindre que Dieu. Dieu nous a créés avec le moins possible de différence. *Vous êtes comme des dieux*. C'est ainsi que ce qui va pouvoir être libéré et se jouer, c'est l'altérité, la rencontre de personne à personne. C'est dans cette expérience « spirituelle » que l'on va pouvoir faire naître le concept d'Esprit, et découvrir à l'œuvre que l'esprit n'est pas la lettre, que l'esprit n'est pas la chair etc. Mais au point que c'est seulement à partir de cette différence originaire et surtout à partir de la relation et du rapport, à partir de l'esprit que va se penser la chair et la lettre. C'est en nous que nous découvrons la raison à l'œuvre de l'Esprit.

Lettre de Paul aux Romains (5, 1-5)

Frères, Dieu a fait de nous des justes par la foi ; nous sommes ainsi en paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a donné, par la foi, l'accès au monde de la grâce dans lequel nous sommes établis ; et notre orgueil à nous, c'est d'espérer avoir part à la gloire de Dieu. Mais ce n'est pas tout : la détresse elle-même fait notre orgueil, puisque la détresse, nous le savons, produit la persévérance ; la persévérance produit la valeur éprouvée ; la valeur éprouvée produit l'espérance ; et l'espérance ne trompe pas, puisque l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné.

Avoir part à la gloire de Dieu, c'est être divinisé. Cela suppose la transformation intérieure, spirituelle, de tout notre être, qui s'appelle la foi. La foi comme un don du Christ, du Verbe. Pas simplement comme

notre décision, notre acte propre. Croire en lui et en Dieu, c'est ce qu'il nous donne pour nous mettre à la hauteur. C'est moi qui « crois », mais ce que je crois est donné, et bien davantage, ce que je crois est un *en qui je crois*, ce qui donne à la foi sa consistance de *fides*, de confiance. C'est la foi qui « justifie », rend « juste », droit, pour pouvoir entrer dans la vie divine (dans laquelle on ne saurait rentrer tout tordu spirituellement mais au contraire en adéquation avec la Vie divine.) Le don de la foi détermine une certitude joyeuse, un enthousiasme tel que l'homme de foi y trouve l'énergie à transporter les montagnes, comme cela se voit chez les saints. Les martyrs par exemple, comme sainte Blandine. La détresse (il n'y a plus d'espoir humain à vue humaine) fait que la foi est nue, qu'il n'y a plus qu'elle qui subsiste, qui « persévère », supporte, résiste (*ὀπομονή, patientia*). La patience n'est pas négative seulement (supporter), car elle fait faire l'expérience d'une sorte de *résistance* en effet, telle que je ne suis pas anéanti ni terrorisé par l'adversité ; cette résistance produit une vérification (*δοκιμή, probatio*) et dans cette résistance vérifiée, éprouvée, qui a résisté victorieusement, advient l'espérance, *ἐλπίς, spes*. Cela parce qu'un horizon renaît, et l'âme elle-même avec. L'espérance pourrait être le plus faux des espoirs, mais s'il n'est pas trompeur, c'est parce qu'il voit l'amour à son horizon, l'amour de Dieu. Cet amour, c'est bien sûr au cœur du cœur qu'il apparaît, et non à un horizon extérieur. Il est la grâce même, cet amour, le don de Dieu en nous, d'où la médiation de l'Esprit. Le texte de Paul est parfaitement trinitaire. Ce qui se révèle à la fin, c'est ce qui était dès le commencement. Avoir part à la gloire de Dieu, être divinisé, c'est avoir part à l'Amour divin. Mais la foi passe par la détresse des ravins de la mort, de la vallée de larmes, et elle se vit donc sur le mode de la patience, de la résistance, et de l'espérance qui voit au loin, comme Abraham, l'objet de la promesse.

Évangile selon saint Jean (16, 12-15)

À l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, il disait à ses disciples : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais pour l'instant vous n'avez pas la force de les porter. Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous guidera vers la vérité tout entière. En effet, ce qu'il dira ne viendra pas de lui-même : il redira tout ce qu'il aura entendu ; et ce qui va venir, il vous le fera connaître. Il me glorifiera, car il reprendra ce qui vient de moi pour vous le faire connaître. Tout ce qui appartient au Père est à moi ; voilà pourquoi je vous ai dit : Il reprend ce qui vient de moi pour vous le faire connaître. »

Les passages trinitaires dans le Nouveau Testament, et surtout bien sûr dans Jean et Paul, sont assez nombreux pour ne pas être des accidents ! Nous devrions les lire avec passion et enthousiasme, car jamais des textes et des paroles n'ont dit Dieu d'aussi près, surtout lorsque c'est le Verbe Lui-même qui dit Dieu à partir de Dieu. Nous devrions donc être comme

Moïse et nous voiler la face pour ne pas mourir ! Mais non ! Nous devrions ouvrir grands nos yeux et nos oreilles pour nous laisser instruire. Il y a ceux que l'amour conduit à la connaissance de Dieu ; ce sont sans doute les meilleurs. Ils y a ceux que l'étude et la connaissance de Dieu conduisent à la conclusion que c'est l'Amour ; mais le lecteur voit bien que cette seconde proposition et voie est plus alambiquée, moi innocente (c'est la mienne), car il y a encore un pas de l'Amour comme conclusion à l'amour même, celui qui est vécu. De ce point de vue, je me retrouve à demeurer sur le seuil. Or je sais que seul l'amour peut (c'est sa nature) toucher, conduire à l'Amour, à la vérité de l'amour. Comment annoncer à mes contemporains les voies du Salut, comme dirait Denis Moreau (échange là-dessus mardi dernier) ? Comme ils sont emportés par le cours du monde et leur propre cours, c'est seulement s'ils sont atteints au cœur qu'ils peuvent se réveiller, s'arrêter, se retourner. Si la grande affaire de leur vie n'est pas ou plus l'amour, comment vont-ils se retourner vers Jésus ? Les intellectuels qui sont curieux de christianisme (Sollers, Debray) ne se convertissent pas pour autant, je veux dire ne deviennent pas des amoureux de Dieu, ne rencontrent pas Dieu en personne, parce que, comme le mien, leur *ego* les occupe trop. En fait, il n'y a que la « petite voie » qui soit la bonne, celle de Thérèse, de François. Les autres peuvent convaincre l'esprit, l'intelligence, mais non pas convertir le cœur.

Donc Trinité. Pour que vous ayez la force de les porter, les choses que je voudrais vous dire, il faudrait que cette force, vous la receviez (la force de Dieu, bien sûr, pas une force de chair et de sang). Or tant que je reste avec vous, vous êtes faibles, car la chair est faible et je suis avec vous avec ma chair, je suis avec vous humainement. C'est évidemment un moment, une médiation nécessaire pour rejoindre et atteindre la chair, mais le but est bien que la chair devienne esprit, trouve sa gloire, son accomplissement, sa vérité, soit divinisée. M'en aller, ce n'est pas m'en aller, c'est être avec vous en esprit et en vérité. C'est quand j'aurai disparu de vos yeux que vous aller vous les frotter, vous réveiller, vous mettre en route, partir à ma recherche, annoncer ce qui vous est arrivé. Vous voyez comme il est évident que je dois vous quitter avec cette chair ! Alors vous aurez en vous mon esprit, et ce sera Lui votre nouvelle force, celle qui vous manque. Ce n'est pas qu'une affaire de psychologie, mais de fonctionnement de la vérité divine, et même bien plus encore : du mode d'être divin. Mon Esprit n'est pas que le souvenir que vous aurez de moi, mais l'effectivité divine en vous, car si je n'étais pas vraiment Dieu, le Logos, et si mon Père n'était pas vraiment Dieu, mon Père et votre Père, tout ce que j'aurais pu dire et faire serait vain et illusoire. Je n'aurais pas pu ressusciter pour de vrai. Mais de même que je viens du Père et que je suis distinct de Lui, de même l'Esprit que je vais vous laisser est un peu par rapport à moi comme moi je suis par rapport au Père. Réellement distinct, actif et opérant comme une personne, et pourtant il est bien « mon » esprit, cet Esprit. Vient-il de moi ou du Père ?

Comme moi il vient du Père, car le Père est l'origine absolue. J'ai été conçu et engendré par Lui et en Lui et je demeure éternellement en Lui, me recevant éternellement de Lui, sans cesse, sans interruption, même quand je suis séparé de Lui, quand je suis avec vous, et que dans ma chair je dois ne pas cesser de me recevoir de Lui et me donner à Lui : c'est pourquoi il me faut prier sans cesse, parler avec Lui sans cesse pour que ma chair ne faiblisse pas, ne s'obscurcisse pas. Quand Nous vous avons créés, nous savions bien ce qu'il en était de la chair faillible ; mais le jeu n'en valait il pas la chandelle, puisqu'au terme Nous allions partager notre divinité avec une infinité de personnes ? Bref, Nous savions de toute éternité qu'il me faudrait me faire chair non seulement pour vous rejoindre dans votre chair et diviniser la chair, mais pour donner ma vie, je veux dire pour faire mourir en moi, crucifier le mal infernal que vous avez inventé en oubliant de prier, en vous mettant en tête de vous recevoir de vous-mêmes. Il faut qu'on vous aime, mes agneaux ! La mort, c'était de vous détourner de Dieu. J'ai pris cette mort sur moi, j'ai pris ce détournement sur moi. J'ai pris la perte de Dieu sur moi. Je l'ai fait de manière réelle, opaque, noire. Le samedi saint. Maintenant, à vous de revenir à moi, à mon Père et votre Père par moi, ou plutôt en moi *par* l'Autre, mon Esprit, l'Esprit de mon Père. Je suis le don du Père, si bien que ce n'est pas un autre don que l'Esprit va vous donner ; mais pour cela, il faut que vous receviez l'Esprit comme le don que je vous fais — mais comme il vient du Père, je vous donne ce(lui) qui vient du Père. Il n'y a tellement pas d'ombre dans tout ce que je vous dis que vous ne pouvez en concevoir qu'un éblouissement. Je vous donne Celui qui me donne dans ma vérité de Fils éternel, pour qu'en moi et par lui, c'est à dire en esprit et en vérité (pas de manière bête, littérale), vous soyez vous aussi des fils. Mais comprenez bien que chez nous, il n'y a que des personnes, et nous vous attendons pour souper — en réalité pour un banquet de noces.

Le Saint Sacrement (6 juin)

Livre de la Genèse (14, 18-20)

Comme Abraham revenait d'une expédition victorieuse contre quatre rois, Melkisédek, roi de Salem, fit apporter du pain et du vin : il était prêtre du Dieu très-haut. Il prononça cette bénédiction : « Béni soit Abram par le Dieu très-haut, qui a fait le ciel et la terre ; et béni soit le Dieu très-haut, qui a livré tes ennemis entre tes mains. » Et Abram lui fit hommage du dixième de tout ce qu'il avait pris.

Où l'on voit qu'Abra(ha)m n'était pas un miséreux propriétaire de trois chèvres mais un puissant chef de tribu. La victoire contre la coalition de

Kedorlaomer (je vous passe les détails du chapitre 14) en fait l'égal d'un roi, et pourtant le mot n'y est pas. Abraham n'est ni roi ni prêtre mais « père », patriarche. Cela ne l'empêche pas d'avoir des vassaux, d'être à la tête d'une confédération. Et dans ses alliances, d'être un habile politique. C'est un tournant existentiel pour lui, et cela lui fait faire des cauchemars. Devant les hauteurs béantes de l'avenir, qu'être, que devenir ? Avoir un enfant. Mais ça, c'est la suite, le chapitre 15. Pour l'instant, le récit de l'alliance conclue après la victoire avec le roi de Salem ne peut que parler vivement aux chrétiens (il suffit d'entendre prononcer les mots pain et vin). La bénédiction d'Abraham par le dieu-très-haut, et du dieu-très-haut lui-même, El Elyôn, et la précision : Abram l'Hébreu (celui qui vient de l'autre côté de l'Euphrate), on de plus une sorte de valeur instituante. Le peuple d'une alliance s'annonce, et Melkisédék en apparaît comme le grand-prêtre, comme le Messie prêtre du grand sacrifice et roi eschatologique. Ainsi un fil presque invisible est jeté depuis Jésus au Cénacle jusqu'à l'aube des temps, la préhistoire du peuple d'Israël.

Psautre 109, 1, 2, 3, 4

*Oracle du Seigneur à mon seigneur :
« Siège à ma droite,
et je ferai de tes ennemis le marchepied de ton trône. »*

*De Sion, le Seigneur te présente
le sceptre de ta force :
« Domine jusqu'au cœur de l'ennemi. »*

*Le jour où paraît ta puissance,
tu es prince, éblouissant de sainteté :
« Comme la rosée qui naît de l'aurore, je t'ai engendré. »*

*Le Seigneur l'a juré dans un serment irrévocable :
« Tu es prêtre à jamais
selon l'ordre du roi Melkisédék. »*

Oracle en faveur de David et de la royauté ? En faveur d'Abraham et de sa descendance ? L'allusion à l'antique roi du temps d'Abraham montre la fidélité de Dieu, l'infailibilité de ses promesses. Et comme les rois d'Israël sont les rois de Jérusalem, ils deviennent les successeurs charismatiques de ce roi antique. Le roi est également prêtre. Il siège à la droite du Seigneur, il est fils de Dieu. C'est bien un texte de sacralisation du pouvoir. Nous modernes n'y verrions qu'une opération politique, donc cynique. Gros contresens, car à la quasi naissance du monde, dans un monde très archaïque, les fonctions royales et sacerdotales sont forcément

soudées face aux dieux, et la royauté en Israël ne fait que récupérer avec retard cet état de fait. Elle occupe une place symbolique majeure, puisque le roi est « messie », sauveur du peuple, de la patrie, alors que la royauté n'aura guère duré. Elle s'esquisse avec Abraham et ses fils et petit-fils, mais dès Jacob, la famine, la grande migration en Égypte, c'en est fini d'un peuple identifiable avec un roi. La sortie des douze tribus des douze fils de Jacob-Israël, qui des Hébreux va faire des Israélites, ne peut être conduite par un roi qui n'existe pas, mais une fois sur la Terre promise, il leur faudra un roi... Les prophètes sont contre, mais Dieu dit : laisse faire ! Dieu a sa petite idée très ambivalente : le roi-tyran signifie tout aussi bien le sauveur.

Première lettre de saint Paul aux Corinthiens (11, 23-26)

Frères, moi, Paul, je vous ai transmis ce que j'ai reçu de la tradition qui vient du Seigneur : la nuit même où il était livré, le Seigneur Jésus prit du pain, puis, ayant rendu grâce, il le rompit, et dit : « Ceci est mon corps, qui est pour vous. Faites cela en mémoire de moi. » Après le repas, il fit de même avec la coupe, en disant : « Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang. Chaque fois que vous en boirez, faites-le en mémoire de moi. » Ainsi donc, chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez à cette coupe, vous proclamez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne.

S'il n'y avait pas d'Église, il n'y aurait pas d'eucharistie. Nous ne pourrions pas faire ce que Jésus nous a dit de faire. Mais je ne vais dire que des choses classiques : ce n'est pas l'Église qui fait l'Eucharistie, c'est le Christ. Mais en la faisant, il institue l'Église. C'est donc l'Eucharistie qui fait l'Église. L'Eucharistie se fait, et l'Église est. Mais elle (l'eucharistie) ne se fait pas toute seule. Le Christ nous transmet un Testament qui est un ordre (le mot ordre traduit aussi celui de Melkisédék) et c'est pourquoi obéir à cet ordre réalise ce que cet ordre signifie. De même que le Christ s'est incarné et a été crucifié et est ressuscité une fois pour toutes, de même il n'a pas dit : ceci est mon corps une seule fois et puis c'est tout, il l'a dit une fois pour toutes aussi. La répétition liturgique ne fait que signifier l'unique fois où Il, le Christ, le Verbe incarné s'est fait pain une fois pour toutes. Il n'y a donc qu'une seule Eucharistie une fois pour toutes, et la répétition n'est que notre rapport fini à cette seule, unique et définitive réalité : que le Christ se donne à manger. Ici encore, sans médiation spirituelle, il n'y aurait pas de sacrement, mais simple magie au moyen d'une formule magique (on sait que la magie est une importante démarche symbolique, puisqu'elle a compris que c'était la parole qui faisait exister les choses). Mais justement, le sacrement ne serait que symbolique si en arrière plan le Sacrifice du Christ ne venait pas donner substance à ces signes du pain et

du vin chair et sang. Ce que « réalise » le sacrement, il ne le fait nullement exister, puisque ce qui existe et qu'il signifie existe une fois pour toutes. Je participe à l'unique sacrifice du Christ en mangeant l'unique pain et en buvant l'unique vin, autrement dit en m'incorporant à (en me laissant incorporer par) l'unique corps ayant versé son sang une fois pour toutes sur la croix. La médiation spirituelle nous sort de toute tentation nominaliste ou purement symbolique, mais aussi peut nous faire faire l'économie de la transsubstantiation et de l'aristotélisme sous-jacent. La transsubstantiation devient alors une (certainement géniale) théorie théologique, et non plus la seule manière d'énoncer le dogme de la « présence réelle ».

Évangile selon saint Luc (9, 11b-17)

Jésus parlait du règne de Dieu à la foule, et il guérissait ceux qui en avaient besoin. Le jour commençait à baisser. Les Douze s'approchèrent de lui et lui dirent : « Renvoie cette foule, ils pourront aller dans les villages et les fermes des environs pour y loger et trouver de quoi manger : ici nous sommes dans un endroit désert. » Mais il leur dit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger. » Ils répondirent : « Nous n'avons pas plus de cinq pains et deux poissons... à moins d'aller nous-mêmes acheter de la nourriture pour tout ce monde. » Il y avait bien cinq mille hommes. Jésus dit à ses disciples : « Faites-les asseoir par groupes de cinquante. » Ils obéirent et firent asseoir tout le monde. Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux au ciel, il les bénit, les rompit et les donna à ses disciples pour qu'ils distribuent à tout le monde. Tous mangèrent à leur faim, et l'on ramassa les morceaux qui restaient : cela remplit douze paniers.

C'est la fin de l'après-midi. La foule est venue comme en pèlerinage à Jésus. Il guérit, il instruit, on va dire depuis le matin. C'est donc la fin de la journée ; c'est donc que la journée est finie. Terminée. On range. Les Douze ont assez vu de monde. Ça commence à les saouler. Ils ont fait leurs heures. Ils sont l'état-major de Jésus et lui disent ce qu'il a à faire, maintenant. Mais que leur renvoie-il dans les dents ? « Donnez-leur vous-mêmes à manger ! » Alors, cette journée, ce n'était rien ? Elle ne fait que commencer ? En effet, avec Jésus, les choses (sérieuses) ne commencent que quand c'est (apparemment) fini. La réponse de Jésus est capitale, car elle aussi fonde l'Église : aux disciples de distribuer le pain, la manne. Aux disciples, et pas seulement aux douze. L'Église n'est donc pas à usage interne, mais bien pour le monde, et c'est l'affaire de tous et pas simplement des « clercs », de l'appareil. C'est l'Église entière qui est apostolique. Et puis maintenant, chaque apôtre est chargé d'un panier et va devoir poursuivre la distribution, jusqu'à la fin des temps, car le panier ne se videra plus jamais. Je crois qu'il n'y a rien de plus à dire.

11ème dimanche du Temps Ordinaire (13 juin)

Second livre de Samuel (12, 7-10.13)

Après le péché de David, le prophète Nathan vint le trouver et lui dit : « Ainsi parle le Seigneur Dieu d'Israël: Je t'ai sacré roi d'Israël, je t'ai sauvé de la main de Saül, puis je t'ai donné la maison de ton maître, je t'ai donné les épouses du roi ; je t'ai donné la maison d'Israël et de Juda et, si ce n'est pas encore assez, j'y ajouterai tout ce que tu voudras. Pourquoi donc as-tu méprisé le Seigneur en faisant ce qui est mal à ses yeux ? Tu as frappé par l'épée Ourias le Hittite ; sa femme, tu l'as prise pour femme ; lui, tu l'as fait périr par l'épée des fils d'Ammon. Désormais, l'épée ne cessera plus de frapper ta maison, pour te punir, parce que tu m'as méprisé et que tu as pris la femme d'Ourias le Hittite pour qu'elle devienne ta femme. David dit à Nathan : « J'ai péché contre le Seigneur ! » Nathan lui répondit : « Le Seigneur a pardonné ton péché, tu ne mourras pas. »

J'entends dire autour de moi que le péché est une invention chrétienne, une invention de l'Église, des prêtres, pour maintenir les gens dans la culpabilité. Ce qui renforce la faveur de ce point de vue, c'est la théologie du péché « originel » (donc de saint Augustin) qui conduit à penser que l'homme est pécheur sans avoir commis la moindre mauvaise action. Comme dans Kafka, il serait coupable sans savoir pourquoi ni de quoi. Il n'y a pas de doute que tout cela caricature la notion de péché, et le livre de Samuel, comme tant d'autres textes de l'ancien Testament sont là pour montrer que le péché est omniprésent dans la Bible. Cependant, il n'y a pas moins de doute que la théologie du péché originel demande une réelle remise à jour, un renouvellement de sa compréhension, non pas pour se mettre au goût du jour, à la négation du mal, du péché, de la responsabilité et de la culpabilité, car tout cela doit au contraire être pris plus que jamais au sérieux. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que le mal est partout (je parle bien du mal « moral », du mal dont l'homme est responsable). Nous naissons dans le péché, nous sommes conçus, même, dans le péché, parce que le péché habite les conduites humaines et l'âme humaine, le cœur humain. Quelle action est vraiment sainte, dictée uniquement par l'amour, aucunement par un intérêt ou un mobile plus obscur ? Cependant, en bon (?) catholique, je crois à l'Immaculée, à Marie sans péché. Mais « conçue » ? Cela demande un nouvel examen. Le péché est donc déjà là quand nous naissons, quand nous sommes conçus. Cela nous rend-il pécheurs ? Il y a pour chacun notre « premier péché » personnel. Mais la condition de pécheur ou du péché est bien comme l'air que nous respirons, notre condition, mais tout à fait impersonnelle. Si le baptême est « pour le pardon des péchés », même lors du baptême d'un nouveau-né, cela n'est certainement pas à comprendre comme l'effacement d'une tache, mais comme

l'inauguration d'une nouvelle condition, celle de « sauvés », dans laquelle nous allons pouvoir nous inscrire, y compris le nouveau-né. C'est pourquoi il est légitime de les baptiser, de ne pas attendre qu'ils aient la raison et le langage et la faculté de bien et mal faire. Marie, comme nous tous, aurait pu pécher ; pourtant, elle n'a pas péché. La grâce est passée par l'éducation de ses parents, par une attention perpétuelle et précoce à la Parole, par une foi continuellement en éveil, une infinie prise au sérieux de la Loi résumée dans l'amour de Dieu et du prochain. Il est bien certain que le saint Esprit a préparé Marie dès le début à sa mission, à sa maternité divine. C'est donc d'une conception continuée qu'il faudrait parler, et non pas d'une conception initiale. Conçue sans péché ? Moi, je sais que j'ai été conçu dans la condition du péché, que le péché du monde m'a atteint dès ma conception, sans pour autant que j'aie péché personnellement dès le commencement de mon existence. Mon premier péché n'est pas la condition du péché ou la condition de pécheur (comme si ma personne était informée par le péché dès sa conception). Marie n'aurait donc pas été informée par le péché dès sa conception ? La nature humaine n'est donc pas universellement informée par le péché, si je distingue basiquement nature et personne. Mais ne pas non plus se laisser piéger par les catégories : si une telle distinction n'est pas « réelle », mais « de raison » ? Car ma nature, c'est bien d'être une personne. Il faut donc s'arracher à l'idée du péché inoculé à la nature humaine comme une maladie contagieuse. Mais donc aussi s'arracher à l'idée d'une nature humaine abstraite, en même temps qu'hypostasie : notre nature humaine, c'est notre humanité concrète, de chair, de cœur et d'esprit. C'est ce qui permet de nous reconnaître comme étant tous des personnes, et des personnes parce que nous sommes des êtres humains, et cela, bien sûr, dès que nous existons, même dans le secret et la fragilité d'un ventre maternel. Comment expliquer que plus un être est fragile, dépendant, muet, plus en un sens il requiert de soin, de reconnaissance, loin que son statut d'être humain soit subordonné à l'arbitraire de notre reconnaissance. C'est cette inversion du point de vue qui est « éthique ». La reconnaissance de l'autre doit être, n'est-ce pas, *inconditionnée*, comme disait le vieux Kant.

La présence du mal était partout autour de Marie, et cependant elle a résisté au mal. Le paradoxe est que je sens que j'ai été conçu dans la condition de pécheur, sans que cela fût un « péché », tandis que Marie aurait été conçue dans la condition du péché, mais non dans la condition de « pécheresse ». Par une grâce spéciale, absolument personnelle, ne remettant pas en cause la « nature » (humaine) commune ? Si l'on dit que Marie n'a pas été pécheresse, c'est seulement *a posteriori*, parce qu'elle n'a pas péché. C'est de même *a posteriori* que l'on peut dire qu'elle a été « conçue » sans péché. La question est difficile est je ne m'en sortirai pas en deux pages ! Mieux vaut revenir à David et à Nathan, à du vrai péché bien concret, comme aussi il y a eu le célèbre péché d'Achab et tant d'autres : faire ce qui est mal aux yeux de Dieu, c'est à dire mal « en

soi », ou bien encore mal issu du cœur de l'homme qui sait qu'il fait mal en le faisant (quoiqu'un tel « savoir » ouvre de vastes difficultés sur l'éclaircissement de la conscience), même s'il est entraîné au mal par des forces (intérieures et extérieures) plus fortes que lui. Les animaux prédateurs ne pêchent pas, tandis que l'homme pêche quand il convoite. Pourquoi ? C'est que de l'homme on attend précisément qu'il s'élève au-dessus de la nature, dans l'ordre éthique, en direction d'un autre monde donc que le monde de la nature : le monde spirituel. Or on voit qu'il n'est pas question de quitter le monde de la nature pour atteindre un monde supérieur en laissant l'autre derrière soi, « en bas », mais au contraire qu'il s'agit d'élever la nature même, donc la chair, y compris les pulsions et les désirs, vers un accomplissement spirituel. D'où l'exigence d'un autre *éthos* que l'*éthos* naturel, donc d'une conversion de l'*éthos* naturel en *éthos* éthique... Aucune éthique ne peut reposer sur la *négation* de la nature (par exemple de nos instincts), mais sur sa difficile, jamais donnée, assumption éthique. Seule une fin spirituelle peut finaliser la préoccupation éthique, car celle-ci ne peut pas tenir sans fin, sans un motif. Le spirituel n'est pas à identifier d'emblée au « religieux », à la « foi », mais s'actualise effectivement dans l'existence d'autrui, dans la transcendance d'autrui (et du coup, de soi comme un autre), dans la reconnaissance effective de cette transcendance qui me « transcende », et de ce fait motive ma préoccupation éthique. Le *respect* est le minimum éthique.

Ce qui est important entre Nathan et David, c'est la confession, c'est de dire « j'ai péché » à la première personne. Cela suffit pour que Nathan lui réponde : *ton péché est pardonné*. Ce qui est également important, c'est que péché et pardon exige l'Autre. C'est au yeux de l'Amour qui ne veut que le Bien, que le mal se présente comme mal (sinon, il ne se présente que comme un comportement naturel de prédateur) ; il faut donc une instance Autre pour que le mal apparaisse comme tel. Instance autre, instance de l'Autre, instance de l'autre comme autre et de l'autre comme un *alter ego* (l'inverse de moi-même comme un autre). Dieu, l'autre, n'enferme pas dans le péché, dès lors que le péché est reconnu, confessé. C'est pourquoi une exigence éthique primordiale est représentée par le pardon : pardonner, c'est surmonter la rancune, les blessures faites par l'autre. Et sans disposition à pardonner, comment l'autre peut-il trouver la disposition à demander pardon. Le pardon est donc un principe d'ouverture et non de fermeture sur le mal. Sans pardon, le mal est irrémédiable. C'est l'horizon du pardon qui donne au mal ce statut de « péché », car je n'ai pas fait le mal « en soi », j'ai fait le mal contre quelqu'un (y compris moi-même), et donc le péché est intrinsèquement personnel et relationnel. C'est pourquoi il se définit par un manque d'amour. Donc comme une « privation », une « négation », dénué de toute réalité positive. En ce sens, le péché n'est pas « rien », mais il est du négatif, de la négativité. Le pardon libère du négatif, abolit un enfermement. Mon péché le plus grave peut donc, non pas d'avoir fait

« quelque chose de mal », mais de ne pas pardonner le mal que quelqu'un a pu me faire. Le refus de pardonner concrétise le refus d'aimer, et c'est ce qui nous rapproche du péché spirituel par excellence, du « péché contre l'Esprit », et au fond, de manière paradigmatique, il n'y a pas d'autre péché que celui-ci : refuser d'aimer. Nathan n'a pas cherché à se servir du péché pour tenir David en son pouvoir, il a été le médiateur qui lui a dit : tu es pardonné, Dieu te pardonne. Le rôle du « sacrement de réconciliation » n'est pas de condamner mais bien de dire le pardon. Le ministère du pardon est l'un des ministères majeurs de l'Eglise. C'est celui qui nous rejoint dans notre être le plus personnel. C'est un sacrement pour des personnes, pour des consciences. C'est grâce à lui que la subjectivité a connu un si extraordinaire développement en Occident, dans le monde christianisé (qui devient un monde de personnes). Avec le revers de la naissance de l'individualisme et par ailleurs de toutes les pratiques défaillantes et défectueuses du sacrement quand il devient une formalité ou bien en effet un moyen de contrôle des consciences par le pouvoir clérical et finalement par l'institution entière de l'Eglise).

Psautre 31, 1-2, 5abcd, 5ef.7, 10bc-11

*Heureux l'homme dont la faute est enlevée,
et le péché remis !
Heureux l'homme dont le Seigneur ne retient pas l'offense,
dont l'esprit est sans fraude !*

*Je t'ai fait connaître ma faute,
je n'ai pas caché mes torts.
J'ai dit : "Je rendrai grâce au Seigneur
en confessant mes péchés."*

*Et toi, tu as enlevé l'offense de ma faute.
Tu es un refuge pour moi,
mon abri dans la détresse,
de chants de délivrance tu m'as entouré.*

*L'amour du Seigneur entourera
ceux qui comptent sur lui.
Que le Seigneur soit votre joie, hommes justes !
Hommes droits, chantez votre allégresse !*

L'homme dont l'esprit est sans fraude : c'est bien un esprit de vérité intérieure que Dieu attend de l'homme. Cela suppose de surmonter toute ruse, mensonge, hypocrisie, duplicité. Or si je tombe, « je te fais connaître ma faute », je ne mens pas, je ne me cache pas, comme fit Adam dans le jardin. La confession est là, sans laquelle le péché ne peut

être remis ni la faute enlevée. Le schéma classique de la « confession » qui est réconciliation avec l'amour. Demander pardon, c'est reconnaître que « j'ai péché contre le Ciel et contre toi ». Double référence à l'autre et à celui qui est au principe de tout amour et de toute altérité. On ne dogmatise pas sur le péché, on en fait l'expérience. Le dernier mot est *allégresse*. Le devoir éthique, la loi, ne sont que le moment fini qui ne prend sens que par l'aspiration par l'amour. La certitude que le Seigneur est Amour.

Lecture de la lettre de saint Paul Apôtre aux Galates (2, 16.19-21)

Frères, nous le savons bien, ce n'est pas en observant la Loi que l'homme devient juste devant Dieu, mais seulement par la foi en Jésus Christ ; c'est pourquoi nous avons cru en Jésus Christ pour devenir des justes par la foi au Christ, mais non par la pratique de la loi de Moïse, car personne ne devient juste en pratiquant la Loi. Grâce à la Loi (qui a fait mourir le Christ) j'ai cessé de vivre pour la Loi afin de vivre pour Dieu. Avec le Christ, je suis fixé à la croix : je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Ma vie aujourd'hui dans la condition humaine, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi. Il n'est pas question pour moi de rejeter la grâce de Dieu. En effet, si c'était par la Loi qu'on devient juste, alors le Christ serait mort pour rien.

Commencer par la fin ? C'est bien elle qui commande le raisonnement. Si la vie n'était qu'un *ethos* fermé sur lui-même et fini, il y aurait de quoi désespérer et conclure que tout est raté, puisque de fait la Loi n'a pas été observée. Soit la Loi est obéie et la vie éthique est close sur elle-même, mais au fond, on ne sait pas à quoi tient la Loi. La condition de l'homme se clôt sur l'obéissance tendue pour ne pas faillir. Mais justement, l'homme faillible ne peut que faillir sous l'horizon de la Loi. Ou alors, pour être infailible, il faudrait que lui-même ne soit pas le lieu d'un affrontement entre « les tendances égoïstes de la chair » et l'exigence de la Loi. La Loi, donc, se met à désigner, montrer du doigt la chute, l'impuissance de l'homme à vivre purement et simplement sous l'empire de la Loi. Mais si l'homme n'était que perfection éthique, sans conflit, c'est qu'en lui la chair aurait disparu et il ne serait plus l'homme qu'il est, avec une nature naturelle, faite de besoin et de désirs. S'il y a une Loi, c'est que de mes besoins et de mes désirs, je puis vivre conformément à ma nature naturelle de prédateur innocent. D'où vient donc cette Loi qui me dit : *tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain* ? Toutes choses contre nature naturelle, si j'ose dire ! Elle vient de l'autre comme Autre, parce qu'il y a une altérité originaire et absolue, celle dont procède toute altérité finie, celle à partir de laquelle je *regarde* autrui comme un autre, comme *là*, me renversant par sa

transcendance. La Loi n'est ainsi que le moment négatif qui ne peut se suffire ni tenir sa raison de soi-même. S'il y a moi et la Loi, c'est qu'il y a un troisième terme, qui est l'Autre. C'est la foi en l'autre (et en l'Autre), qui est la vérité de la Loi. Même avant Jésus Christ, le contenu de la Loi qui transcendait la Loi et la fondait, c'était la foi : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu...* Dieu, la foi sait qu'il nous aime. Mais si de plus elle sait qu'il nous cherche et nous trouve lorsque nous nous sommes perdus ? Bien plus, nous chercher, nous retrouver, c'est perdre sa transcendance divine, c'est se faire chair faillible. Et être perdu, qu'est-ce que cela signifie ? C'est parce que nous savons que nous allons mourir que nous nous sentons et savons condamnés à mort. Comment Dieu peut-il nous sauver réellement de cela : la mort ? Nous mourons parce que nous avons perdu la foi. Si nous avions la foi, nous saurions que la mort « naturelle » ne touche que notre chair « naturelle ». Mais nous n'avons plus la foi, nous ne vivons pas dans la foi, si bien que nous voyons la mort « naturelle » comme une véritable fin absolue, d'où notre épouvante (et notre frénésie à nous en divertir). Dieu ne nous sauve donc pas tant de la mort naturelle que de cette mort spirituelle qui nous fait voir la mort naturelle comme la mort absolue, la mort de nous-mêmes. Dieu vient à nous jusque dans notre chair pour que nous revenions à Lui qui est la Vie. C'est alors que nous le tuons. Parce que le mal en nous continue, nous a rendus homicides, nous le Lui faisons subir, puisque nous ne sommes pas convertis à Lui. C'est seulement si nous nous mettons à *contempler* Celui que nous avons crucifié que nous comprenons et nous convertissons à Lui. Sinon, nous continuons à voir cette mort du côté de la mort, comme indistinctement monstrueuse. Or aimer, n'est-ce pas être prêt à donner sa vie pour ceux qu'on aime ? À sauter dans le précipice à la suite de la brebis perdue, tombée, blessée et mourante ? Il ne saute pas dans une mort qui nous serait étrangère, il se jette dans la mort que nous nous sommes donnée à nous-mêmes : c'est bien celle-là qui l'atteint. C'est bien de celle-là qu'il veut nous sauver, bien plus que d'une mort qui ne serait accidentelle. C'est d'une mort essentielle, spirituelle, qu'il nous sauve en se laissant atteindre par le meurtre qui est le sommet du mal (penser au *Tu ne tueras pas*). Dieu n'avait donc pas d'autre moyen effectif de nous sauver que de se faire homme comme nous, dans la condition non seulement naturelle mais devenue la condition du péché, du meurtre, de la violence, et de subir sans réserve cette condition. Or cette condition, ce n'est pas une définition métaphysique, mais nos actes, ceux qui agitent le cœur avant de surgir à l'extérieur de nous-mêmes. Aussi l'avons-nous tué, celui qui venait nous déranger et nous remettre en question. Il était venu s'opposer à nous (nous, Juifs, Romains, païens). C'est d'autant plus frappant que les Juifs n'ont pas cessé de se replier sur la Loi et pour cela de replier la Loi sur elle-même, au prix de l'Autre. Ainsi la Loi montre-t-elle de quoi nous mourons : nous tuons, nous trompons, nous mentons, nous volons, et nous n'aimons pas Dieu. Notre légalisme est un péché contre Dieu, si bien que Jésus, à la suite des

prophètes, ces hommes de foi (car il y en a toujours eu quelques uns), a été le plus rigoureusement LE signe de contradiction pour nous. Nous avons tué le plus intolérable des hommes, celui qui ne nous laissera jamais tranquille, du haut de Sa croix. C'est pourquoi, dans cette *vallée de larmes*, le signe de la croix est devenu le signe de la foi : nous ne sommes pas encore remontés avec Lui de la Géhenne, notre foi est espérance, elle continue de trembler dans la tempête, même si nous savons que nous sommes sauvés. Nous le sommes, mais sans faire l'économie du naufrage dont précisément il est venu nous sauver. L'espérance que donne la foi n'est pas un simple espoir paresseux, celui qui nous ferait croire que nous allons échapper au naufrage qui est notre œuvre (et s'il n'est pas *mon* œuvre, si je proteste contre cet amalgame en criant : *je n'ai rien fait !*, j'en suis *a minima* victime comme le Christ lui-même en a été la victime innocente). La vie reste donc un naufrage : *Au secours, Seigneur, nous périssons !* Jésus n'est vraiment pas mort pour rien — mais il serait tragiquement mort pour rien s'il n'avait pas réussi son sauvetage, et c'est pourquoi sur la croix les orthodoxes figurent le Christ glorieux, vivant, ressuscité, ce qui évidemment donne le *sens* de la croix.

Évangile selon saint Luc (7, 36-50; 8, 1-3)

Un pharisien avait invité Jésus à manger avec lui. Jésus entra chez lui et prit place à table. Survint une femme de la ville, une pécheresse. Elle avait appris que Jésus mangeait chez le pharisien, et elle apportait un vase précieux plein de parfum. Tout en pleurs, elle se tenait derrière lui, à ses pieds, et ses larmes mouillaient les pieds de Jésus. Elle les essuyait avec ses cheveux, les couvrait de baisers et y versait le parfum. En voyant cela, le pharisien qui avait invité Jésus se dit en lui-même : « Si cet homme était prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche, et ce qu'elle est : une pécheresse. » Jésus prit la parole : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. — Parle, Maître ». Jésus reprit : « Un créancier avait deux débiteurs ; le premier lui devait cinq cents pièces d'argent, l'autre cinquante. Comme ni l'un ni l'autre ne pouvait rembourser, il remit à tous deux leur dette. Lequel des deux l'aimera davantage ? » Simon répondit : « C'est celui à qui il a remis davantage, il me semble. — Tu as raison », lui dit Jésus. Il se tourna vers la femme, en disant à Simon : « Tu vois cette femme ? Je suis entré chez toi, et tu ne m'as pas versé d'eau sur les pieds ; elle, elle les a mouillés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas embrassé ; elle, depuis son entrée, elle n'a pas cessé d'embrasser mes pieds. Tu ne m'as pas versé de parfum sur la tête ; elle, elle m'a versé un parfum précieux sur les pieds. Grâce à cela, je te le dis (je peux te le dire), ses péchés, ses nombreux péchés, sont pardonnés, puisqu'elle a montré un tel amour (οὗ χάριν, λέγω σοι, ἀφεόνται αἱ ἁμαρτίαι αὐτῆς αἱ πολλαί, ὅτι ἠγάπησεν πολὺ). Mais celui à qui on pardonne peu montre peu d'amour. » Puis il s'adressa à la

femme : « Tes péchés sont pardonnés. » Les invités se dirent : « Qui est cet homme, qui va jusqu'à pardonner les péchés ? » Jésus dit alors à la femme : « Ta foi t'a sauvée. Va en paix ! »

Par la suite, Jésus traversa villes et villages, proclamant la Bonne Nouvelle du règne de Dieu. Les Douze l'accompagnaient, ainsi que des femmes qu'il avait délivrées d'esprits mauvais et guéries de leurs maladies : Marie, appelée Madeleine (qui avait été libérée de sept démons), Jeanne, femme de Kouza, l'intendant d'Hérode, Suzanne, et beaucoup d'autres, qui les aidaient de leurs ressources.

Qui d'autre que Jésus pouvait se laisser adorer ainsi ? Tout autre aurait été très embarrassé par un incident aussi compromettant, celui d'une amante, d'une amoureuse peut-être, sans une once de pudeur. Mais elle pleure. De l'avoir retrouvé, cet amant ? Oui, elle a trouvé celui que son cœur aime. Elle pleure de reconnaissance, de bonheur, mais aussi, si elle ne revenait pas d'aussi loin, elle n'aurait pas lieu de pleurer, de se livrer à un tel degré d'émotion. Elle rencontre Jésus avec sa chair de femme. Il est trop évident que Simon est dans la Loi et que la femme est hors la Loi mais remet les choses dans l'ordre : l'Amour est premier, puisqu'il est l'unique raison de la Loi. Elle a fauté contre la Loi, elle a peut-être péché contre l'amour, dans sa vie agitée, mais elle se dirige droit vers l'Amour en personne. Elle l'a reconnu comme tel. Jésus se laisse aimer : c'est tout ce qu'il a à faire pour montrer à cette femme qu'il ne la repousse pas mais l'accueille sans réserve. Alors elle peut donner tout l'amour dont elle est capable. Si à quelqu'un qui vient avec son péché contre moi, je dis : *je t'aime*, cela signifie non seulement : *je te pardonne*, mais en outre cela donne la signification du pardon lui-même : qu'il est de l'amour. Aussi peut-on convertir « pardonner » en « aimer » et reprendre les paroles de Jésus, si difficiles mais si simples : celui qu'on aime peu montre peu d'amour. Or Jésus n'aime pas peu. Pourtant, il semblerait que ce soit la femme qui aurait aimé la première. Jésus lui aurait-il beaucoup pardonné parce qu'elle aurait beaucoup aimé ? La proposition suivante s'y oppose : c'est parce qu'elle est beaucoup aimée (pardonnée, donc), qu'elle peut beaucoup aimer, que l'amour en elle est libéré. Il y a là à l'évidence une forme paradoxale de causalité. La TOB essaye de la surmonter mais n'y parvient pas de façon vraiment heureuse. Celle de Jérusalem me semble plus juste, avec son « puisque » pour traduire ὅτι. À mon tour de m'essayer, comme on l'a vu. En tout cas je crois comprendre le texte beaucoup mieux qu'il y a une heure. Et j'ai tenu à traduire χάρις par grâce ! Car c'est grâce à toute cette débauche d'amour qu'elle vient de déverser sur mes pieds qu'elle t'a montré son bonheur, à savoir qu'elle était et se savait pardonnée, et donc que je peux te le dire. Le ὅτι ἡγάπησεν πολὺ, puisqu'elle a beaucoup aimé, vient confirmer tout simplement ὅς χάρις, grâce à cela. Mon cher Simon, apprend de ce que tu vois, de tout cet amour, qu'elle est beaucoup pardonnée : c'est elle qui devait cinq cents pièces d'argent et toi seulement cinquante (pour le mal

que tu as pensé de ton prochain, de ta prochaine, car pour le reste, je sais que tu es en règle plutôt deux fois qu'une). Dans le tableau de Philippe de Champaigne, le personnage le plus beau, le plus noble, le plus aimable, c'est le pharisien, c'est Simon.

Mais au fond, toute cette histoire vérifie la chanson de Boris Vian : *J'aime celui qui m'aime...* ainsi que la parole de Jean : *c'est Lui qui nous a aimé le premier*. Je n'ai pas la foi de façon désintéressée et purement morale, j'aime Dieu (mal) parce qu'il aime, parce que je me sais aimé de Lui ; et de même on aime une femme pour qu'elle nous aime, et si elle ne nous aime plus, cela devient héroïque de continuer à l'aimer (autant que d'aimer ses ennemis).

C'est ainsi que Dieu nous piège : il nous aime tellement qu'ensuite il s'agit d'être à la hauteur (*Soyez parfait comme votre Père est parfait, aimez comme JE vous ai aimé* etc.) Nous nous retrouvons face à une exigence infinie, si nous voulons « imiter NSJC. » C'est que maintenant, ayant été aimé, nous savons ce qu'est l'amour et nous ne devrions plus pouvoir aimer en dessous de cet amour-là, alors que nous sommes toujours charnels et faillibles. Dieu est terriblement rusé pour nous ramener à Lui. Il nous met néanmoins devant le prix à payer ; en bon père de famille, il ne nous épargne rien, mais lui-même a donné l'exemple le premier : les coups, les crachats, la croix. Sans oublier les clous. Donc on ne peut pas lui en vouloir, puisqu'il ne s'est pas épargné lui-même. Dans cette vallée de larmes, je ne pourrais pas croire en un dieu qui ne serait pas venu prendre notre condition, et nos coups. Les Juifs aussi sont justes, puisqu'ils attendent confusément (grâce à la foi d'Isaïe, mais cela prouve que cette foi-là, en ce Dieu-là, était possible en Israël) le Serviteur souffrant.

Et ce n'est pas terminé ! Initialement, je voulais surtout méditer et mettre l'accent sur les femmes, à cause des derniers versets (le début du chapitre 8).

Ils y a des femmes qui ne restent pas à la maison, qui suivent Jésus, qui font partie de la bande des disciples. Ce ne sont pas des gueux. Ils ont travaillé, ils ont du bien, ils le mettent à disposition de Jésus et de ses apôtres (mais les apôtres aussi continuent de travailler, quand ils en ont le temps. Pour eux, Jésus n'est jamais loin, et de toute façon ils ne vivent pas collés en permanence... même que Jésus les envoie deux par deux comme des grands. Alors les femmes retournent s'occuper de leur maisonnée. Tout cela est d'une grande liberté : c'est l'Esprit qui souffle. On sait que Jésus n'a pas institué de femmes, ne leur a pas confié de ministère, mais il est passé par elles pour les moments et les réalités les plus importantes et les plus substantielles, précisément pour mettre en évidence le côté somme toute inessentiel de toutes les médiations institutionnelles, de tous les pouvoirs institués : de simples moyens. Car l'amour n'est pas un « ministère », l'amour est tout, il est le commencement et a fin, l'alpha et l'oméga. Or, par opposition distinctive avec le signifiant masculin (le tiers institué et instituant), le signifiant

féminin est bien celui de l'amour. C'est à partir de la femme qu'il y a l'amour, parce que l'amour est son lieu, ou plutôt a son lieu en elle. Les femmes, à commencer par Marie « mère de Dieu ». Et la première rencontre au tombeau vide, et la première annonce aux Douze. Les femmes ont symboliquement la meilleure part. Si bien que leur responsabilité est un peu différente de celle des hommes, non pas que les hommes soient dispensés d'aimer : je parle de responsabilité symbolique ou signifiante et non pas éthique ni spirituelle (de ce point de vue, il n'y a plus « ni hommes ni femmes », comme le dit Paul, dimanche prochain, justement !). Les femmes signifient l'accueil et la veille, sachant que les hommes se rependent et agissent à l'extérieur d'eux-mêmes. À elles est remis le signe de l'amour.

12ème dimanche du Temps Ordinaire (20 juin)

Livre de Zacharie (12, 10-12a ; 13, 1)

Parole du Seigneur : En ce jour-là, je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit qui fera naître en eux bonté et supplication. Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé ; ils feront une lamentation sur lui comme sur un fils unique ; ils pleureront sur lui amèrement comme sur un premier-né. En ce jour-là, il y aura grande lamentation dans Jérusalem. En ce jour-là, il y aura une source qui jaillira pour la maison de David et les habitants de Jérusalem : elle les lavera de leur péché et de leur souillure.

Grands et petits prophètes. Il reste que ce chapitre écrit par on ne sait qui exprime la profondeur de l'expérience spirituelle qui anime souterrainement Israël ; je dis souterrainement, car si ceux qui entendent cette parole s'entendaient dire : *vous êtes ceux qui l'avez transpercé*, peut-être se boucheraient-ils les oreilles, car *non, ce n'est pas nous !* Mais surtout : *celui que nous avons transpercé ? Un usurpateur, un apostat !* Même pas : *nous ne savions pas, nous nous sommes trompés, que devons-nous faire ?* Il reste que cette prophétie, comme chez Isaïe et son Serviteur souffrant, énonce la spiritualité juive sous-jacente à la « religion juive », donc l'esprit du judaïsme, en même temps que cet esprit est refoulé dans l'inconscient juif. Le Juif, donc, *sait* profondément que la vérité de sa foi ne saurait résider dans la possession d'une terre et l'obéissance à des rites et prescriptions. Les prophètes, qu'il connaît, n'ont cessé de le lui seriner. Certes ils ont transpercé le Serviteur de Dieu, mais en revenant au Seigneur avec leur cœur, ils s'ouvrent au repentir, qui n'est pas autre chose que la conversion du cœur d'un fils qui revient vers son Père. Il ne faut pas dire que le péché n'est rien, mais il faut dire néanmoins que repentir et conversion transforment immédiatement le

rapport entre l'homme et Dieu, car d'un côté l'homme se tourne vers son Seigneur ET vers celui qu'ils ont assassiné, et aussitôt, de l'autre côté, la plaie ouverte devient une source jaillissante pour la vie, via la purification du cœur. C'est que le péché est ce qui fait mourir le cœur, et que la conversion rend aussitôt la vie, au sens où de nouveau le cœur se tourne vers la vie qui n'avait pas cessé d'être offerte. Cette vie que le pécheur assassine dès qu'il se détourne « pour suivre ses propres vues ». Se convertir, est-ce un acte héroïque de la volonté ? Non, c'est se laisser faire par un esprit qui fait naître bonté et supplication. Qui attendrit le cœur. Car de lui-même, comment un cœur qui s'est laissé durcir pourrait-il encore s'attendrir ? C'est revenir qui est difficile. Enfermé en moi-même, je ne sais pas laisser l'Esprit se répandre en moi, gémir à ma place.

Psaume 62, 2, 3-4, 5-6, 8-9

*Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube :
mon âme a soif de toi ;
après toi languit ma chair,
terre aride, altérée, sans eau.*

*Je t'ai contemplé au sanctuaire,
j'ai vu ta force et ta gloire.
Ton amour vaut mieux que la vie :
tu seras la louange de mes lèvres !*

*Toute ma vie je vais te bénir,
lever les mains en invoquant ton nom.
Comme par un festin je serai rassasié ;
la joie sur les lèvres, je dirai ta louange.*

*Où, tu es venu à mon secours :
je crie de joie à l'ombre de tes ailes.
Mon âme s'attache à toi,
ta main droite me soutient.*

Au fond, je voudrais que ma conversion soit chose faite, que j'aie *réussi*. Or elle n'est que gémissement. Je ne dis pas jérémiade mais en souffrance d'un enfantement qui dure ; si je le dis ainsi, c'est qu'il y a en moi juste assez d'espérance pour croire, avoir foi plutôt en cette conversion obtenue par l'Esprit. Elle est plus paradoxale, c'est cela que je veux dire, que je ne le pense moi-même, puisqu'elle est inchoative, inachevée, souffrante, impuissante. Aimer, au moment où cela impliquerait un total oubli de soi, un pur mouvement vers l'autre comme l'on se jette dans le vide, aimer ainsi, je ne le puis, je suis retenu par le

manque de foi, l'anticipation de l'échec (tant toutes mes tentatives antérieures ont échoué). Ainsi, à la fois je renonce et je ne renonce pas, demeurant en un insupportable suspens. C'est ainsi *que languit ma chair*. Le psalmiste chante comme un amoureux de Dieu, un passionné dont toute la vie est tournée vers Lui. Il en résulte une joie, Marc-François Lacan, le frère de Jacques du même nom, n'hésite pas à parler de jouissance, de jouir (*frui*), comme osait déjà le dire Augustin, au-delà de toute idée de vertu et de religion morale. Au-delà de la rectitude, de la conformité à la Loi, l'amour ne peut apparaître que comme un risque immense, puisqu'il est ce qui donne sa substance à toute relation, si bien que l'autre n'est pas simplement et respectueusement juxtaposé à moi, mais est d'autant plus à aimer, de sorte qu'aimer prend toute sa signification, d'autant plus à aimer que je ne puis l'aimer, que l'amour est barré. Tant que l'amour va de soi, je ne sais pas encore ce qu'il est, ce qu'il en est de lui ; c'est seulement en Dieu, entre les personnes, que l'amour qui ne va pas de soi va de soi : en moi, il me faut faire l'épreuve du manque à aimer, de l'amour manqué, pour mesurer ce qu'il en est de l'amour. Tous les conseils des bons apôtres vont dans le sens de la pseudo évidence du bon sens, du côté de la positivité, du comblement, et moi je suis réduit au silence, car la tentation est forte en effet de dire oui au bon sens qui ne peut imaginer que l'amour ne s'expérimente pas dans l'ordre du bon sens. J'en suis réduit à l'abandon, avec seulement cette certitude (ce qu'il me reste de foi) que *ta main droite me soutient*.

Lettre de saint Paul aux Galates (3, 26-29)

Frères, en Jésus Christ, vous êtes tous fils de Dieu par la foi. En effet, vous tous que le baptême a unis au Christ, vous avez revêtu le Christ ; il n'y a plus ni juif ni païen, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous, vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus. Et si vous appartenez au Christ, c'est vous qui êtes la descendance d'Abraham ; et l'héritage que Dieu lui a promis, c'est à vous qu'il revient.

À entendre résonner cette parole, on mesure que la foi est beaucoup plus que la foi, que ce que nous avons l'habitude de « penser » qu'elle est : d'une part croyance (croire en) et d'autre par confiance. Toutes choses qui sont de nous, s'expliquent par nous (en accordant cependant quelles soient une grâce, tout en s'emmêlant entre ce qui est de nous et ce qui est de Lui). Or ici, il est clair que la foi (δὴ τῆς πίστεως) est ce qui nous fait fils de Dieu dans le Fils. La foi n'est donc pas une opération subjective, mais l'opération ontologique qui nous incorpore au Christ. La conversion (l'entrée dans la foi) n'est pas une volonté mais un témoignage, au sens où je deviens moi-même témoin, en tant que « sujet », de quelque chose qui s'est passé, de quelque chose d'effectif, qui est le changement de la

condition humaine, du fait de sa divinisation. Le Christ divinise la nature humaine, la condition humaine d'être-là, le mode d'être proprement humain, la manière d'être une créature, de telle sorte que celle-ci est restaurée dans sa condition originale de créature en Celui qui la crée. Car en un sens, rien n'existe en dehors de Dieu, puisque tout subsiste en Lui (par simplement dans et par sa « pensée »). La Création est bien séparation (pour une existence propre, ce qui requiert d'être « séparé », comme l'enfant de sa mère), mais la fin de cette séparation étant l'accomplissement de l'amour (du côté de la créature, l'apprentissage de l'amour), cet accomplissement passe par le « geste » de Dieu, ou la geste de Dieu accomplissant la divinisation. La foi est donc ce que nous saisissons de cette effectivité absolument inconcevable de notre devenir fils de Dieu, frères du Verbe grâce à son Incarnation. C'est celle-ci qui est la clé du « contenu » de la foi, qui pour nous est le mouvement de commotion, dès lors que nous expérimentons que nous sommes effectivement « de la famille de Dieu ».

Évangile selon saint Luc (9, 18-24)

Un jour, Jésus priait à l'écart. Comme ses disciples étaient là, il les interrogea : « Pour la foule, qui suis-je ? » Ils répondirent : « Jean Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres, un prophète d'autrefois qui serait ressuscité. » Jésus leur dit : « Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ? » Pierre prit la parole et répondit : « Le Messie de Dieu. » Et Jésus leur défendit vivement de le révéler à personne, en expliquant : « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les chefs des prêtres et les scribes, qu'il soit tué, et que, le troisième jour, il ressuscite. » Il leur disait à tous : « Celui qui veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour, et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie pour moi la sauvera. »

Les paroles de Jésus sont toujours des paroles de circonstances, exactement de circonstance, ce qui les rend exactement juste et non pas abstraites et générales. Comment se fait-il qu'il soit à l'écart et que ses disciples soient là ? Alors que Jésus s'était éloigné pour prier, ses disciples s'approchèrent de lui. C'est lui qui les interroge, et il le fait en s'extrayant de sa prière, ce qui est une manière de dire : en y étant encore. La prière est le moyen pour Jésus homme de rester en conversation divine avec son Père. Ce Jésus tout rempli de sa parenté divine, de sa filialité aimante dans Leur Esprit à tous les deux, ne leur pose pas n'importe quelle question : *qui suis-je ?* D'abord pour la foule, pour les gens : où en sont-ils de leur compréhension de ce qu'il est, de ce JE SUIS qu'il est ? L'opinion des gens n'est pas négligeable, mais en même temps elle est totalement privée de nouveauté. Il ne disent pas que Jésus est un *nouveau*

prophète. Pour eux, les prophètes appartiennent à l'histoire, au passé. Les Juifs du premier siècle sont déjà des gens modernes, et les prophètes se sont tus, comme dans Plutarque les oracles se sont tus, car le grand Pan est mort. Donc Jésus est forcément quelqu'un d'autre, qui est déjà venu, qui a déjà existé ; car on ne peut se raccrocher à rien de nouveau. Le temps est du temps mort. Finie l'époque des Juges, finie l'époque des rois, finie l'époque des prophètes. Jésus, Fils éternel de Dieu, Verbe, *Logos* éternel, demande : *pour les gens, qui suis-je ?* et il n'obtient qu'une réponse de sécurité, du déjà dit, déjà vu. *Et pour vous ?* demande Jésus. C'est Pierre qui prend la parole, car il est à la fois le « chef » des apôtres et des disciples, et en même temps un homme rapide et passionné, et passionné de Jésus, même si en même temps il est fragile, prêt à s'effondrer au premier revers. Sa réponse est plus neuve et plus vraie, mais que signifie-t-elle ? Signifie-t-elle la même chose dans l'esprit de Pierre et dans celui de Jésus ? Certainement pas. Pierre ne comprendra la signification neuve du terme et du titre de Messie seulement plus tard, après la Résurrection. Mais tout de même, il brûle ! Aussi Jésus est-il touché (atteint, rejoint) dans sa divinité, même si ce n'est que par un lien ténu. Car où en est-on avec le messianisme, au moment où Pierre parle ? Il n'a pas dit *le messie d'Israël*, mais *le messie de Dieu*, mais cela prouve-t-il grand chose ? Pas vraiment. Jésus approuve comme si Pierre avait dévoilé un secret. Si Jésus souhaite le tenir caché, c'est que c'est ça, c'est que c'est très important, que cela entre dans une stratégie. En premier lieu celle de susciter l'interrogation des apôtres et des disciples. S'il veut que cela reste caché, c'est qu'il n'invente pas, que ce n'est pas quelque chose qu'il cherche à *faire croire*. Les explications que donne Jésus sont celles qui vont scandaliser Pierre, si bien que Jésus sera obligé de se fâcher. Pierre n'est pas un adepte de la souffrance. C'est heureux en un sens, puisque c'est la garantie qu'il n'est pas l'adepte d'une conception doloriste de la foi. Mais en même temps cela vérifie qu'il n'a pas encore compris grand chose de la méthode de Dieu, ce qui veut dire de la pauvreté et de la faiblesse de Dieu. Un messie est un libérateur, un « sauveur » du peuple, pas un transpercé, cloué à un mât, anéanti parce qu'en aucun cas Jésus ne va se défendre contre le mal du monde qui lui tombe dessus. On le lui jette dessus, on le lui fait porter, et il le porte. Il ne souffre pas pour le plaisir, mais pour nous décharger de ce qui nous fait mourir, notre mortelle noirceur. S'il ne nous aimait pas, nous qui ne l'aimons pas, il ne se laisserait pas faire, mais voilà, il vient nous chercher au *Shéol*, aux enfers et dans nos enfers, et nous le tuons, nous l'agonisons d'injures parce qu'il vient nous déranger dans nos noires entreprises, et il ne se dérobe pas, il prend, il porte, il se laisse égorger comme l'agneau de *Pessah*. Si j'aime quelqu'un qui m'insulte, je souffre, je n'ai pas le choix – ou bien si, j'aurais le choix de le haïr et de lui rendre ses coups, de me défendre ; mais c'en serait fini de l'amour. C'est pourquoi il n'y a alors plus que le silence qui soit possible pour l'amour malheureux. Qui comprend l'amour malheureux de Jésus ? Ceux que la

croix scandalise, que savent-ils, que comprennent-ils de l'amour ? Quant à moi, je ne l'accepte pas vraiment pour moi. C'est justement là que Jésus veut en venir : prendre sa croix, perdre sa vie, voilà le programme messianique, un programme synonyme de désastre, et c'est celui qu'il nous propose pour être son disciple. Ma vie peut être un désastre parce que je n'ai pas aimé, mais ma vie peut aussi être un désastre si d'aventure j'aime ! Je suis alors voué à donner ma vie pour ceux qui me sont donnés à aimer – or je ne la donne qu'au compte-gouttes, en résistant, en traînant les pieds. Car je cherche en vain une troisième voie, celle de la mesure, de la vertu, de la prudence, de la morale, mais fondamentalement pour *m'épargner*. Qui a envie de perdre sa vie ? Les disciples sont donc une fois de plus bouche bée devant Jésus. Lequel, après ceux de la veille, va tourner les talons ?

13ème dimanche du Temps Ordinaire (27 juin)

Premier livre des Rois (19, 16b.19-21)

Le Seigneur avait dit au prophète Élie : « Tu consacreras Élisée, fils de Shafate, comme prophète pour te succéder. » Élie se mit en route. Il trouva Élisée, fils de Shafate, en train de labourer. Il avait à labourer douze arpents, et il en était au douzième. Élie passa près de lui et jeta vers lui son manteau. Alors Élisée quitta ses bœufs, courut derrière Élie, et lui dit : « Laisse-moi embrasser mon père et ma mère, puis je te suivrai. » Élie répondit : « Va-t-en, retourne là-bas ! Je n'ai rien fait. » Alors Élisée s'en retourna ; mais il prit la paire de bœufs pour les immoler, les fit cuire avec le bois de l'attelage, et les donna à manger aux gens. Puis il se leva, partit à la suite d'Élie et se mit à son service.

Bien sûr, l'évangile qui suit donne la clé de cette radicalité : ne pas se retourner, ne pas hésiter, tout laisser pour suivre le maître, prononcer un oui sans partage ni hésitation. Élisée a eu le réflexe humain, et qui plus est conforme à la Loi (« Tu honoreras ton père et ta mère ») ; or Élie attend que celui qui lui succédera comme prophète obéisse à bien plus que la Loi : à Dieu même. Le prophète renonce, se sépare, n'est plus quelqu'un du monde mais la voix de Dieu dans le monde. C'est comme Jésus qui dira : *il y en a qui se font eunuques pour le Royaume de Dieu*. En fin de compte, Élisée organise son départ, mais non plus pour concéder au monde : pour signifier la radicalité de sa vocation toute neuve, en brûlant le joug de l'attelage, en immolant les bœufs, en offrant le repas de l'offrande aux siens – et finalement, cela lui permet de faire ses adieux à ses parents ! Voilà du beau symbolique, et un beau dépassement, une belle *Aufhebung*. Et le manteau d'Élie sera, aura été au commencement et à la fin de son histoire avec Élisée. Le manteau du

prophète, c'est son toit, son abri, son foyer, sa tente : ce qu'il laissera à son disciple.

Psaume 15, 1.2a.5, 7-8, 9-10, 2b-11

*Garde-moi, mon Dieu : j'ai fait de toi mon refuge.
J'ai dit au Seigneur : « Tu es mon Dieu !
Seigneur, mon partage et ma coupe :
de toi dépend mon sort. »*

*Je bénis le Seigneur qui me conseille :
même la nuit mon cœur m'avertit.
Je garde le Seigneur devant moi sans relâche ;
il est à ma droite : je suis inébranlable.*

*Mon cœur exulte, mon âme est en fête,
ma chair elle-même repose en confiance :
tu ne peux m'abandonner à la mort
ni laisser ton ami voir la corruption.*

*Je n'ai pas d'autre bonheur que toi.
Tu m'apprends le chemin de la vie :
devant ta face, débordement de joie !
À ta droite, éternité de délices !*

La confiance absolue du croyant, du fidèle, de l'homme de foi, change la vie du tout au tout. La remise de soi au Seigneur ne fait pas faire l'économie du *sort*, du sort commun, et pourtant, en même temps, le sentiment qui prévaut ici, c'est que le malheur (mort, corruption) a en quelque sorte disparu. Tu rêves, pauvre croyant ! — Non, je ne rêve pas ! Si Dieu est mon refuge, mon partage et ma coupe, mon conseil, ma droite, mon repos, mon exultation, mon bonheur, mon chemin, ma joie, mes délices (tous ces mots en si peu de mots !), alors que devient ma vie ? Elle n'est plus que Vie. Même si je traverse les ravins de la mort, les défilés de l'angoisse. Tu ne PEUX m'abandonner. Voilà l'affirmation certaine. En Dieu, *éternité* de délices. Cela veut dire logiquement que ce qui n'est peut être d'abord qu'une hyperbole prend corps. La remise de soi à Dieu accomplit ce qu'elle signifie ; la foi réalise ce qu'elle déclare et professe. Donc dans la foi, la vie reçoit une lumière qui a l'éternité pour elle, si bien que la mort sur elle ne peut prévaloir. Avoir la foi, c'est être déjà dans ce mode éternel, dans le temps et la finitude et même le malheur. Alors que faire du pourquoi m'as-tu abandonné ? La foi est la remise de soi jusque dans l'abandon. Ce n'est pas pour autant un pari, parce que ce n'est pas un calcul, mais le saut d'un enfant dans les bras,

qui repose entièrement sur une confiance les yeux grands ouverts, mais ce n'est pas pour autant qu'il y voit.

Lettre de saint Paul aux Galates (5, 1.13-18)

Si le Christ nous a libérés, c'est pour que nous soyons vraiment libres. Alors tenez bon, et ne reprenez pas les chaînes de votre ancien esclavage. Vous avez été appelés à la liberté. Mais que cette liberté ne soit pas un prétexte pour satisfaire votre égoïsme ; au contraire, mettez-vous, par amour, au service les uns des autres. Car toute la Loi atteint sa perfection dans un seul commandement, et le voici : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Si vous vous mordez et vous dévorez les uns les autres, prenez garde : vous allez vous détruire les uns les autres. Je vous le dis : vivez sous la conduite de l'Esprit de Dieu ; alors vous n'obéirez pas aux tendances égoïstes de la chair. Car les tendances de la chair s'opposent à l'esprit, et les tendances de l'esprit s'opposent à la chair. En effet, il y a là un affrontement qui vous empêche de faire ce que vous voudriez. Mais en vous laissant conduire par l'Esprit, vous n'êtes plus sujets de la Loi.

Sujet pour classe terminale : la liberté, ce n'est pas de faire ce qu'on veut. D'autant que vouloir, c'est encore moins « avoir envie ». Que signifie *vraiment* ? La traduction est assez libre ! Je ne suis plus assujetti à la Loi ; je pourrais donc « faire ce que je veux ». Paul ne parle pas « morale », n'oppose pas le bien et le mal, car la question n'est plus d'agir conformément à des principes (la loi du Bien). Il oppose des *forces* ; je suis libre, mais ce *moi* qui se retrouve en liberté, qu'est-il ? Il est libre, mais il n'est pas une pure et abstraite liberté, puisqu'il est *chair*. C'est ma chair à laquelle a été rendue la liberté. Étais-je assujetti à la chair ou à la Loi ? Pour Paul, ce n'est pas exactement tout un, mais il y a entre la chair et la Loi un nœud serré, puisque la Loi vise, désigne la chair tournée vers elle-même et par suite livrée à elle-même. Je suis assujetti à la Loi *parce que* je suis assujetti à la chair. Je ne suis pas naturellement et innocemment assujetti à la (ma) chair, car là, Dieu verrait que « cela est bon » (la chair est « bonne »). Si j'ai une chair, ce n'est pas pour lui obéir, toute bonne qu'elle soit, mais pour lui faire accomplir quelque chose. Et quoi, si ce n'est en agissant conformément à sa nature de chair ? Paul sort la chair d'elle-même par un seul mot : aimer. Donc, seul *servir* rend libre, ou plutôt maintient libre ma liberté — car aimer, c'est servir. Servir n'est pas une occupation d'esclave, mais de fils, dit Paul, ou de frère. Le fils est libre, et il sert librement son frère (c'est ce qui donne son contenu éthique à ce qui est devenu une « valeur » : la *fraternité*). Servir, c'est la garantie de ne pas dévorer l'autre, le détruire. Or la chair, naturellement, mord et dévore. Si la chair est « bonne » et que cependant mordre et dévorer mon « prochain » ne l'est pas, c'est que la chair n'est

pas qu'un corps vivant, animal. L'animal n'a pas de « prochain », mais seulement des congénères, et mordre ou ne pas mordre sont naturellement indifférents. La chair humaine a, si je puis dire, l'idée de l'infini : elle est capable de détruire à l'infini, de viser l'anéantissement de son « prochain » comme tel. Seul la chair a un « prochain », une chair prochaine. Le prochain *temporalise* la chair, de sorte que la chair n'a plus une nature simplement naturelle, mais une nature entéléchique, une nature à accomplir, à réaliser, qui n'est pas donnée ni ne se contente de s'actualiser sur le mode de la vie immédiate. C'est ce qui crée l'écart entre la chair et sa « nature » naturelle, de sorte que si elle obéit à cette nature, cela se présente comme une « chute » dans la servitude, car la chair connaît bien intérieurement l'écart qui la constitue comme chair, comme chair-pour-autrui, comme chair proche d'un prochain, et non pas comme simple corps vivant avec des besoins et des pulsions. Cet écart suffit pour constituer la Loi qui dit : il y a de l'Autre. Mais elle le dit sur un mode négatif (Tu ne tueras pas). Libéré de la Loi, je vois désormais à l'endroit ce qui était à l'envers, je vois la libre positivité de : *aime !* Avec cela, je n'ai pas dit un mot de l'Esprit. Il faut donc tout reprendre en amont. La question est en effet : d'où vient qu'aimer vient à l'idée ? Qui me l'a soufflé, puisque ce n'est pas naturel ? Dans son extériorité, l'autre n'est pas un autre (mais un simple congénère). Il faut donc que l'autre soit en moi, et pour que l'autre soit en moi, pour que je le trouve en moi, que je trouve quelque chose en moi, à l'intérieur de moi, il faut que j'aie un « intérieur », et comme cet « intérieur » ne peut être constitué que par de l'autre en moi, c'est qu'il y a une altérité originaire (transcendantale), comme donnée. Ce n'est pas naturel. C'est *Rouah, pneuma*, c'est soufflé par un Autre absolu. Il me souffle l'altérité de l'autre. L'autre se met à exister, mon prochain se met à exister : il se passe quelque chose « en moi ». Je me mets à avoir un « intérieur ». Âme, cœur, esprit... Je deviens *capax amoris*... C'est ainsi que la chair devient esprit. Mais aussi que commence en moi le combat entre la chair chair et la chair esprit. Car en effet, la mise en perspective entre un intérieur et un extérieur, inévitablement divise la chair, puisque celle-ci découvre, en se temporalisant, en s'envisageant de manière entéléchique, qu'elle peut se vouloir elle-même, puisqu'elle peut jouir d'elle-même (et le cas échéant, de l'autre comme simple moyen), et que jouir de l'autre comme autre (en quoi se réalise l'amour – je pense en acceptant cette idée à Marc-François Lacan) est infiniment plus compliqué, tout simplement divin, puisque cela nous a été *soufflé* par l'Amour même. « Les belles choses sont difficiles », *Plato dixit*.

Évangile selon saint Luc (9, 51-62)

Comme le temps approchait où Jésus allait être enlevé de ce monde, il prit avec courage la route de Jérusalem. Il envoya des messagers devant lui ; ceux-ci se mirent en route et entrèrent dans un village de

Samaritains pour préparer sa venue. Mais on refusa de le recevoir, parce qu'il se dirigeait vers Jérusalem. Devant ce refus, les disciples Jacques et Jean intervinrent : « Seigneur, veux-tu que nous ordonnions que le feu tombe du ciel pour les détruire ? » Mais Jésus se retourna et les interpella vivement. Et ils partirent pour un autre village.

En cours de route, un homme dit à Jésus : « Je te suivrai partout où tu iras. » Jésus lui déclara : « Les renards ont des terriers, les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où reposer la tête. » Il dit à un autre : « Suis-moi. » L'homme répondit : « Permets-moi d'aller d'abord enterrer mon père. » Mais Jésus répliqua : « Laisse les morts enterrer leurs morts. Toi, va annoncer le règne de Dieu. » Un autre encore lui dit : « Je te suivrai, Seigneur ; mais laisse-moi d'abord faire mes adieux aux gens de ma maison. » Jésus lui répondit : « Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas fait pour le royaume de Dieu. »

De qui parlerai-je ? De ceux qui n'ont pas la foi ? Oui, mais il y a ceux qui cherchent sincèrement et pour qui « vie spirituelle » a un sens (je ne parle pas ici de vie éthérée). Je pense donc à ceux, croyants ou non, ou entre les deux, pour qui Jésus exagère. Ils tiennent ici un texte qui montre, démontre qu'on ne peut pas suivre Jésus, que c'est du fanatisme, que ce qu'il dit et attend des hommes est contre nature (comme l'histoire des eunuques). Le spirituel, donc, est celui qui consent que la vie n'est pas que nature. Cela ne revient pas à « avoir un idéal », mais à un mode de vie tel qu'autrui, ce qui n'est pas moi, vaut bien à tout moment de renoncer à mon intérêt ou à ma jouissance. Si le spirituel n'a pas peur, il avance dans la compréhension de cette radicalité, celle d'Élie, celle de Jésus. Comment peut-on être spirituel de manière tiède ? Mais le tiède, comme moi, peut être un nostalgique du spirituel ! Car il sait que là est le trésor, puisque là est le cœur. Jésus demande à quiconque : *suis-moi !* En fait, il ne le demande pas à quiconque, mais seulement à tel ou tel, chez qui justement il a perçu une ouverture. Il nous « prend », il vient nous chercher, nous inviter, nous proposer, exactement où nous sommes. Es-tu marié ? Ta question n'est pas de jouer à l'eunuque pour le Royaume, mais la conversion au total amour n'est pas moins grande ni radicale dans le mariage ; aimer son plus proche prochain ne demande pas moins de sainteté que de partir convertir les païens, en laissant tout, en renonçant à une femme etc. Dans chaque état de vie, il y a moyen de se maintenir dans la tiédeur, l'indécision, la médiocrité (même dans l'état religieux), car ce que Paul appelle la chair (voir plus haut) nous rattrape sans cesse, et plus encore la désespérance, le découragement, l'*acédia*. Autrement dit un mal spirituel. Puisque c'est l'usage que *moi*, je fais de ma chair, qui replie la chair sur elle-même, c'est bien l'exercice « spirituel » de la chair qui a à voir avec « bien et mal », non la chair elle-même. Ce que je dis est bien classique ! Qu'est-ce qui est mal ? Détourner la chair d'aimer. Qu'est-ce qui est bien ? Tourner la chair à aimer. C'est pourquoi, pour

reprendre Pascal, ce n'est pas la chair qui est haïssable, mais bien le *moi*. Le moi qui se replie, qui se veut lui-même, au lieu tout simplement d'entrer dans l'irréversible relation qui en fait un je, ce qui suppose le détournement de soi vers TU. (Nouvelle acception du signifiant *vertu*.) L'*acédia*, c'est en un sens de regarder en arrière, d'hésiter, de tergiverser, de ne pas y croire assez pour s'y jeter en entier ; c'est se garder – si bien qu'il en résulte cette fameuse tristesse spirituelle, celle du « jeune homme riche » qui s'en va tout triste, car il n'a pas le courage de renoncer à tout ce qui l'encombre sur le chemin de Dieu (de l'amour qui ne se *soucie* pas du vivre et du couvert), et qui est triste de ce manque de courage. C'est difficile d'aimer sans retour, évidemment. Ce n'est pas humain. Justement, c'est *spirituel*. Il faut quelque chose de « surnaturel » pour nous faire aimer, si je puis dire, en vain. La tentation, c'est de ne plus « y croire », et donc de ne plus avancer ni reculer, de rester dans le brouillard qui nous brouille, de cultiver cette tristesse qui n'est pas simplement que la chair est triste, mais que l'âme est triste. Traduire *acédia* par « paresse », même paresse spirituelle, est bien pauvre !

14ème dimanche du Temps Ordinaire (4 juillet)

Livre d'Isaïe (66, 10-14)

Réjouissez-vous avec Jérusalem, exultez à cause d'elle, vous tous qui l'aimez ! Avec elle soyez pleins d'allégresse, vous tous qui portiez son deuil ! Ainsi vous serez nourris et rassasiés du lait de ses consolations, et vous puiserez avec délices à l'abondance de sa gloire. Voici ce que dit le Seigneur : Je dirigerai vers elle la paix comme un fleuve, et la gloire des nations comme un torrent qui déborde. Vous serez comme des nourrissons que l'on porte sur son bras, que l'on caresse sur ses genoux. De même qu'une mère console son enfant, moi-même je vous consolerais, dans Jérusalem vous serez consolés. Vous le verrez, et votre cœur se réjouira ; vos membres, comme l'herbe nouvelle, seront rajeunis. Et le Seigneur fera connaître sa puissance à ses serviteurs.

Dieu est-il puissant ou impuissant ? S'il sauve, c'est qu'il est puissant. Mais comme une mère, il est impuissant devant la détresse de ses enfants ; pourtant, il les console, et la consolation est douceur. Je ne vais pas dire douceur impuissante, je vais dire que la puissance de Dieu est d'une autre nature que la nôtre, d'un côté parce qu'on la déclare *toute*, toute puissante. Sans commune mesure avec une puissance mondaine. D'un autre côté parce qu'elle n'agit pas avec puissance mais en nous laissant faire et en se laissant infiniment *toucher*. Ainsi, quels que soient les événements, la paix qui vient de Dieu peut nous toucher si nous aussi nous nous laissons toucher. La religion d'Israël apparaît chaque fois

comme un apax, quelque chose d'unique, non seulement par son « contenu » bien connu, mais tout autant et plus encore même par sa manière, le mot *style* ne convient pas, une manière en fin de compte affective, vivante et vécue, de « croire ». Isaïe parle d'aimer Jérusalem, la ville chérie. Déjà, de donner un caractère sacré, non à la ville même, mais à l'amour qu'on peut lui porter, cela devrait surprendre. Mais plus encore de percevoir sous cet amour celui du Dieu même d'Israël : un Dieu maternel. L'amour est bien ce qui change tout, et quelle est la religion qui repose sur la pointe de l'amour, exceptée celle d'Israël ?

Psaume 65, 1-3a, 4-5, 6-7a, 16.20

*Acclamez Dieu, toute la terre ;
fêtez la gloire de son nom,
glorifiez-le en célébrant sa louange.
Dites à Dieu : « Que tes actions sont redoutables ! »*

*Toute la terre se prosterne devant toi,
elle chante pour toi, elle chante pour ton nom.
Venez et voyez les hauts faits de Dieu,
ses exploits redoutables pour les fils des hommes.*

*Il changea la mer en terre ferme :
ils passèrent le fleuve à pied sec.
De là, cette joie qu'il nous donne.
Il règne à jamais par sa puissance.*

*Venez, écoutez, vous tous qui craignez Dieu :
je vous dirai ce qu'il a fait pour mon âme.
Béni soit Dieu, qui n'a pas écarté ma prière,
ni détourné de moi son amour !*

Dans les textes de ce dimanche passent le souffle de l'annonce : débordement au-delà des limites d'Israël. Un Dieu vrai ne peut rester un dieu particulier, tribal, national. Il réclame la gloire des nations, la reconnaissance de toute la terre. La crainte de Dieu, qui est reconnaissance de Dieu, il est impossible qu'elle se limite. De là cet enthousiasme, qui n'est jamais dionysiaque ou panique comme chez les voisins phéniciens ou grecs (qui ne sont pas si éloignés, en fin de compte, même si l'on a l'impression de deux mondes qui s'ignorent, tellement ils pensent différemment). La manière juive, puis chrétienne, avant d'être une manière de penser, est une manière de sentir, et peut-être même d'exacerber le *ressent*, puisqu'elle s'enracine dans la dramatique de la relation, entre des personnes, et des personnes de chair (Dieu même est considéré comme une personne de chair, mais pas du tout sur un mode

« païen », avec des passions égoïstes etc., non ! comme une personne « pleine d'amour », non seulement principe de tout bien, mais dont l'essence serait bonitas, bonté : être bon, dire que Dieu est bon, si bien qu'on finit par parler banalement du *bon Dieu*, c'est faire découler tout bien de quelqu'un en personne, d'une volonté bonne – ce que n'est pas la même chose que la bonne volonté – parce qu'elle est une volonté qui aime. Et même si aimer n'est pas « de l'affectif », néanmoins on peut bien considérer que l'affectif n'existerait pas sans découler de quelque chose comme « l'amour », jusque dans les êtres de chair, sentant et ressentant, que nous sommes. Il est clair que le temps, celui de la vie, mais aussi les lumières phénoménologiques, m'ont fait passer d'une foi plus intellectuelle et abstraite à une foi de plus en plus œuvre de chair. À l'œuvre dans la chair et non plus récusant la chair. Moins volontariste et dualiste (comment accorder grâce et volonté ?) et davantage « incarnée », au point que c'est dans le débat de la chair avec elle-même que je finis par percevoir le lieu de l'esprit, dans la faiblesse de la chair le gisement ardent de l'esprit. Voir Jésus et les femmes. Je parle des « pécheresses » qui *vous précèdent dans le Royaume de Dieu*, vous qui n'avez pas besoin d'être sauvés, les suffisants, les gens bien (et non pas *bons*). Cela a pour effet de nous maintenir dans un cercle : comment se laisser toucher par une religion du cœur aussi longtemps qu'on garde un cœur de pierre, si c'est précisément cette religion du cœur qui peut toucher en nous ce cœur de pierre et en faire un cœur de chair, un cœur qui se laisse toucher ? Or il est très « dur » de faire de son cœur un cœur sans défense – car pour se laisser toucher, il faut consentir à ne pas se défendre contre l'autre, et moi je me défends contre l'autre. Accepter de se laisser détruire ? C'est bien ce qu'a fait Dieu, un jour, sur une croix. L'amour est donc de ce côté-là, même si la fin de l'amour n'est pas le sacrifice mais l'amour même, donc dans une réciprocité dont tout de suite je perçois qu'il faut dire qu'elle n'est pas simple, duelle, mais trinitaire. Or la chair ne pense qu'à se précipiter vers la chair, pour la posséder, en être possédé (jouissance), alors que l'amour tient l'autre pour un autre, définitivement et sans confusion, si bien qu'il exige de s'accomplir dans cet Amour même. C'est difficile à comprendre, ce que je cherche à dire, mais j'aurais trouvé la clé de l'amour si je parvenais à dire clairement ce qu'il en est de ce Tiers (l'Amour), tel que si ce n'est pas en lui que j'aime, je n'aime pas (pas vraiment, et pourtant, il y avait déjà plus d'amour chez la femme qui est venue perturber le repas chez Simon, que chez Simon lui-même, cet homme bien). *Venez, écoutez, vous tous qui craignez Dieu : je vous dirai ce qu'il a fait pour mon âme*. Je n'étais pas si éloigné du psaume.

Lettre de Paul aux Galates (6, 14-18)

Que la croix de notre Seigneur Jésus Christ reste mon seul orgueil. Par elle, le monde est à jamais crucifié pour moi, et moi pour le monde. Ce qui compte, ce n'est pas d'avoir ou de ne pas avoir la circoncision, c'est

d'être une créature nouvelle. Pour tous ceux qui suivent cette règle de vie et pour l'Israël de Dieu, paix et miséricorde. Dès lors, que personne ne vienne me tourmenter. Car moi, je porte dans mon corps la marque des souffrances de Jésus. Frères, que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec votre esprit. Amen.

Voilà comment se termine l'épître aux Galates. La signature de Paul, *en gros caractères*, dit-il au verset 11. Sa signature est une croix, si possible tracée de son sang. Pourquoi sa conclusion, son post-scriptum, polémique-t-elle sur la circoncision ? Comme Paul a du mal avec ses frères juifs ! Plus que des cicatrices corporelles, ce sont les blessures infligées par les Juifs qui font mal à Paul. Il sait que la circoncision est devenue indifférente : pire (car rien n'est indifférent), elle est devenue un obstacle, quelque chose qui sépare, qui empêche les Juifs d'adhérer au Christ. Paul va jusqu'à évoquer la lâcheté et la vanité des judaïsants qui se cramponnent à ce rite d'identification séparateur, devenu dérisoire en comparaison de la question du monde. La question du Salut n'est plus une affaire pour Juifs et entre Juifs, mais pour le monde entier. À quoi bon *éviter la persécution* (v. 12), alors qu'il faut au contraire se laisser entièrement crucifier sur la croix même de Jésus, et qu'est-ce alors que cette circoncision ? et (si je comprends bien) mettre à mort le monde en soi, crucifier ce monde pour soi, y compris cet attachement ethnique de la circoncision. C'est qu'elle a une signification si lourde ! Or je dois mettre à mort en moi ce qui m'empêche de me laisser mettre à mort pour le Christ. Pour Paul, il est si évident qu'il faut mettre le monde à mort et se mettre soi-même à mort pour qu'il ne reste que le Christ et, dans le Christ, nous ressuscités comme des *créatures nouvelles*. Adam n'était pas circoncis et si lui a chuté et nous tous comme lui, en étant des créatures nouvelles, nous sommes encore plus des créatures, nous sommes des créatures encore plus nouvelles que lui, d'une nouveauté archétypique, dans le Christ archétype et prototype de l'homme. Devant cela, c'est l'exaspération de Paul qui perce, quand on lui parle de circoncision. C'est pourquoi il y a Israël qui refuse le Messie ou qui s'accroche à une identité, et *l'Israël de Dieu*, qui est forcément l'Israël spirituel, selon la foi (et la vraie foi conduit au Christ), non selon les rites identitaires.

Évangile selon saint Luc (10, 1-12.17-20)

Parmi ses disciples, le Seigneur en désigna encore soixante-douze, et il les envoya deux par deux devant lui dans toutes les villes et localités où lui-même devait aller. Il leur dit : « La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers pour sa moisson. Allez ! Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. N'emportez ni argent, ni sac, ni sandales, et ne vous attardez pas en salutations sur la route. Dans toute maison où vous entrerez, dites d'abord : 'Paix à cette maison.' S'il y a là

un ami de la paix, votre paix ira reposer sur lui ; sinon, elle reviendra sur vous. Restez dans cette maison, mangeant et buvant ce que l'on vous servira ; car le travailleur mérite son salaire. Ne passez pas de maison en maison. Dans toute ville où vous entrerez et où vous serez accueillis, mangez ce qu'on vous offrira. Là, guérissez les malades, et dites aux habitants : 'Le règne de Dieu est tout proche de vous.' Mais dans toute ville où vous entrerez et où vous ne serez pas accueillis, sortez sur les places et dites : 'Même la poussière de votre ville, collée à nos pieds, nous la secouons pour vous la laisser. Pourtant sachez-le : le règne de Dieu est tout proche.' Je vous le déclare : au jour du Jugement, Sodome sera traitée moins sévèrement que cette ville. »

Les soixante-douze disciples revinrent tout joyeux. Ils racontaient : « Seigneur, même les esprits mauvais nous sont soumis en ton nom. » Jésus leur dit : « Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair. Vous, je vous ai donné pouvoir d'écraser serpents et scorpions, et pouvoir sur toute la puissance de l'Ennemi ; et rien ne pourra vous faire de mal. Cependant, ne vous réjouissez pas parce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous parce que vos noms sont inscrits dans les cieux. »

Jésus dit dans un transport : *tandis que vous œuvriez à distance de moi et en mon nom, plein de moi, je voyais s'écrouler l'empire du mal, je voyais l'œuvre de Dieu s'accomplir, je voyais réussir le Salut du monde.* C'est un bonheur pour Jésus comme pour les disciples que ce premier travail d'Église, de préévangélisation, si l'on peut dire, ou d'évangélisation tout court, car en effet si j'évangélise, ce n'est que le Christ qui évangélise en vérité. Les disciples accomplissent une préparation évangélique, comme on parle de préparation d'artillerie avant d'envoyer l'infanterie ! Autrefois, j'avais écrit un papier pour montrer que le premier de tous les sacrements était le sacrement des malades, comme cela est ici visible. Que fait Jésus ? Guérir. Que signifie guérir ? Sauver. Guérir est le signe par lequel se réalise ce qu'il signifie. Le baptême est pour le Salut, le pain et le vin sont pour le Salut. Bon, d'accord ! il y a Cana avant la première guérison. Mais c'est dans Jean. Et c'est très bien ainsi, c'est un autre signe (car il n'y a en vérité qu'un seul sacrement en ses sept déclinaisons pragmatiques). Jésus commence par se faire baptiser : il fait du baptême le premier sacrement, mais pour lui seulement, pour l'instant (à creuser plus tard) ; ensuite il appelle ses premiers disciples ; plus tard il en fera des apôtres (sacrement de l'ordre). Mais dès qu'il se met au travail, il prêche et il guérit, il dit et il fait, il fait et il dit (Mt, fin du ch. 4 et //). Les soixante-douze, il les a envoyés deux par deux, ce qui veut dire qu'il les a envoyés dans trente-six directions différentes, autant dire dans toutes les directions (tous les dix degrés, c'est très aigu, dix degrés !) Je l'ai dit, ce début est un transport d'enthousiasme : nulle allusion à des déboires, à des endroits où il a fallu secouer ses sandales. Non, les gens accueillent, écoutent, et surtout sont guéris, c'est incroyable : voilà ce que Jésus, un rôleur de prophète avec tout de suite une bande autour de lui, à ses côtés,

derrière lui, et même devant lui, puisqu'il a l'idée de les envoyer au-devant de lui.

Aujourd'hui qu'il y a un milliard de baptisés, on peut avoir l'impression cependant que rien ne va plus, que l'enthousiasme n'est plus de saison ; pourtant, ce serait et c'est un manque de foi, car les conversions sont des choses souterraines, invisibles pour le monde, et le monde est toujours le monde. Mais si au lieu de me tourmenter de moi-même je me tourmentais de la Maison du Seigneur, je connaîtrais certainement cette joie des disciples, à la révélation du fleuve de paix sortant du cœur de Jésus, en même temps que cette joie est le tourment de la croix, celle qui crucifie Paul, tellement il est configuré à son maître et Seigneur. Paix, joie, tourment, c'est inextricablement tout un, dans la condition de tension et d'inachèvement du monde, dans un tremblement de fin du monde, car il faut ce tremblement pour que s'écroule l'empire du mal, et que se relève la Création nouvelle.

15ème dimanche du Temps Ordinaire (11 juillet)

Livre du Deutéronome (30, 10-14)

Moïse disait au peuple d'Israël : « Écoute la voix du Seigneur ton Dieu, en observant ses ordres et ses commandements inscrits dans ce livre de la Loi ; reviens au Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme. Car cette loi que je te prescris aujourd'hui n'est pas au-dessus de tes forces ni hors de ton atteinte. Elle n'est pas dans les cieux, pour que tu dises : « Qui montera aux cieux nous la chercher et nous la faire entendre, afin que nous la mettions en pratique ? » Elle n'est pas au-delà des mers, pour que tu dises : « Qui se rendra au-delà des mers nous la chercher et nous la faire entendre, afin que nous la mettions en pratique ? » Elle est tout près de toi, cette Parole, elle est dans ta bouche et dans ton cœur afin que tu la mettes en pratique. »

Cette parole de Moïse représente une révolution si immense qu'en effet nous ne la mesurons pas, pas suffisamment, jamais assez suffisamment. Elle met Dieu en l'homme, à l'intérieur de l'homme. D'une certaine façon, Dieu n'est pas incompréhensible. *Il est à ta portée*, dit Moïse. L'obéissance est comme subvertie, même si elle reste, en même temps, contraignante : mais qui, au temps de Moïse, imaginerait une loi non contraignante ? L'obéissance n'en est pas moins une écoute, et l'écoute une conversion (*reviens !*), et enfin, la conversion est celle du cœur ou de l'âme (mon âme : ma vie). C'est seulement avec Jésus que la prescription deviendra proposition (« Si tu veux... »), mais l'esprit est déjà ici tout présent : La Loi de Dieu circule entre le cœur et la bouche et d'abord entre une bouche et un cœur, autrement dit est parole, et le réceptacle

d'une parole est le cœur de celui qui écoute et qui est touché par elle. La bouche alors pourra se mettre à parler d'abondance, de l'abondance du cœur. C'est pourquoi il est important qu'ils soient deux : non pas seulement le cœur, ce qui conduirait à ce fameux « subjectivisme » si omis de Rome ; ni seulement la parole, ce qui conduirait à une sorte d'impérialisme de la lettre de la Loi, mais la parole comme adresse d'une personne à une personne, et le cœur comme épreuve intime, la plus intime qui soit, de cette parole, de ce qu'elle me dit, à moi. La Parole se rend tellement proche qu'elle devient superlativement proche, puisqu'elle advient, résonne en celui-là même qui la reçoit. Cela est-il compatible avec autre chose qu'une liberté subjective, avec l'appartenance à un peuple au sens ethnique ? Une fois de plus, le peuple de Moïse, ni personne au monde, encore, ne se pense comme individu contractant avec une cité. L'Hébreu par la naissance et le sang appartient au peuple par toute la vie, nullement par une décision souveraine et « citoyenne » (très abstraite). Dans ce peuple, parce que celui-ci est né ou rené de l'entreprise de Moïse de le libérer de la servitude égyptienne, il entend résonner la parole du Guide, et il se trouve que cette parole, Moïse n'en est pas l'auteur mais l'a reçue, et il est bien placé pour savoir que c'est dans son cœur, et que c'est de son cœur que montent les paroles qui sortent de sa bouche ou dont il charge Aaron (car comme c'est dur, de prononcer une telle parole, il y a de quoi bredouiller, et il faut quelqu'un d'un peu crétin pour ne pas trembler en prononçant les paroles sacrées, les paroles de l'Absolu – car tout simplement Moïse a la foi et c'est ce qui l'a décidé à « entendre » les ordres de YHWH). Alors donc Moïse se fait l'éducateur spirituel de son peuple, et l'on sait que toute éducation est promise à l'échec ! Non, pas toute, c'est une formule un peu rapide, pour parler du peuple à la nuque raide, qui préfère les oignons à la Parole. Or Moïse va jusqu'à dire que la Parole n'est pas dans les cieux ! L'homme obtus n'a donc pas d'excuse... En tout cas, comme nous sommes loin des dieux babyloniens !

Psaume 18, 8, 9, 10, 11

*La loi du Seigneur est parfaite,
qui redonne vie ;
la charte du Seigneur est sûre,
qui rend sages les simples.*

*Les préceptes du Seigneur sont droits,
ils réjouissent le cœur ;
le commandement du Seigneur est limpide,
il clarifie le regard.*

*La crainte qu'il inspire est pure,
elle est là pour toujours ;*

*les décisions du Seigneur sont justes
et vraiment équitables :*

*plus désirables que l'or,
qu'une masse d'or fin,
plus savoureuses que le miel
qui coule des rayons.*

La Loi du Seigneur est donc parfaite. Elle ne l'est pas parce qu'elle soumet parfaitement l'homme à la puissance divine ; elle l'est parce qu'elle est parfaitement en faveur de l'homme (mais encore faut-il que l'homme la scrute et se l'approprie, en même temps qu'il se scrute lui-même pour en découvrir la vérité, la justesse pour lui, non dans l'intérêt du Tout-puissant). Cependant, la logique de l'individu libre et de l'autonomie du sujet exige le libre examen et l'expérience pour, peut-être, reconnaître *a posteriori* le bien-fondé de la Loi après en avoir examiné et scruté le sens pour soi. Je vais donc douter de la loi et partir, non de la loi, mais de moi, de mon moi. La question est alors celle d'une exigence de vérité, et pas simplement d'une autoaffirmation et d'une revendication hédoniste unilatérale (car l'autre est-il quelqu'un, ou bien un moyen pour moi ?) Même si c'est *ma* vérité que je cherche, c'est déjà, c'est toujours de la vérité. Comme on dit, je ferai mes expériences, mais qu'enseigne l'expérience si je ne l'interroge pas à l'aune de quelque chose d'*autre* ? (Refuser de le faire représente par excellence l'attitude cynique et nihiliste – mais on a le « droit »...). En fin de compte, mes expériences, je les confronte au fait que je ne suis pas mon propre auteur, que je me trouve là, qu'il y a un là qui me parle, qui me dit autre chose que ce que je me dis à moi-même de moi-même. Comme on dit, l'altérité interpelle, et fait dévier mon clinamen de sa propre inclination. Je suis dévié par autrui, et c'est ce qui inaugure la question de la vérité (de ma vérité). Si en fin de compte je fais de l'Autre ma Loi, je peux entendre le psaume, je peux entendre la Parole, mais inversement, si j'écoute la psaume ou toute Parole qui vient se loger en moi et m'habiter, alors l'Autre devient ma Loi, cela devient mon nouvel *éthos*. Je trouve alors que l'Autre est la vérité de ma vérité. Cela fait qu'il n'y a plus de vérité simple, simplement thétique, que je puisse poser, établir et affirmer, mais une vérité difficile, relationnelle – et cela ne veut pas dire « relative » au sens relativiste !

Lettre de saint Paul aux Colossiens (1, 15-20)

*Le Christ est l'image du Dieu invisible,
le premier-né par rapport à toute créature,
car c'est en lui que tout a été créé dans les cieux et sur la terre,
les êtres visibles et les puissances invisibles :
tout est créé par lui et pour lui.
Il est avant tous les êtres, et tout subsiste en lui.*

*Il est aussi la tête du corps, c'est-à-dire de l'Église.
 Il est le commencement, le premier-né d'entre les morts,
 puisqu'il devait avoir en tout la primauté.
 Car Dieu a voulu que dans le Christ toute chose ait son accomplissement
 total. Il a voulu tout réconcilier par lui et pour lui,
 sur la terre et dans les cieux,
 en faisant la paix par le sang de sa croix.*

Le Christ est la visibilité de l'Invisible (εἰκὼν τοῦ θεοῦ τοῦ ἀοράτου). Non seulement il est *Logos* éternel engendré éternellement, mais éternellement icône à la fois du Père, du Principe, et du Dieu trine, puisqu'il est icône, visibilité de la relation des Personnes, donc aussi de lui-même et de l'Esprit qui est son Esprit. Dans sa visibilité, c'est de nouveau l'invisibilité de ce qu'il est qui se donne visiblement (dans la chair), puisqu'il est relation, ce qui veut dire personne. Nous avons donc avec le Christ, ou plutôt avec Dieu *in Christo*, la même relation, qui ne peut être que de foi ou de non-foi, que nous avons avec quiconque sur notre chemin. Autrui devient Dieu pour nous, possède la dignité de Dieu. Y aurait-il une Trinité immanente si Dieu n'était que Dieu, sans Création ? Car Dieu n'est-il pas Logos, Verbe, comme il est icône, c'est à dire en vue de la Création – car quel sens aurait une visibilité vue de personne ? On peut admettre que l'autosuffisance divine s'entende trinitairement entre un Fils-Verbe et un Esprit-Amour (mais cela sent déjà tellement la création !) Mais la visibilité est bien pour des yeux créés. Elle est déjà la finité qui s'oppose à l'Infini-invisibilité divine. La négativité, contre les mots analogiques, est bien du côté de la visibilité. Mais je tiens à préciser qu'il s'agit d'une bonne négativité ! La négativité du fini.

Maintenant, il est *πρωτότοκος πάσης κτίσεως*, trois mots difficiles à traduire, car s'il est le premier-né de toute création ou de toute la Création, il devient une créature... Or il est le *né-avant toute création*. Le « par rapport à » n'est peut-être pas la meilleure solution... Car le *prototype* n'est pas le premier exemplaire de la série, mais l'Idée selon laquelle pourra être créée la série tout entière ; et l'Idée appartient à l'immanence divine – d'autant plus si elle est elle-même une personne, un Fils, un Verbe soufflé dans le Souffle de Dieu. Bien sûr que le Souffle et le Verbe sont des analogies – et même le mot Dieu – *Dios*, Lumière – est une analogie. Non seulement elles ne nous empêchent pas de parler de la Trinité, mais elles nous permettent de le faire.

Que toute la Création soit créée et subsiste *dans le Logos*, dans la Parole de Dieu, cela est à mettre en résonnance avec la Parole révélée, celle prononcée parce qu'entendue par Moïse. Toute la Création, y compris la nature et *notre* nature, est donc à entendre dans un unique dessein divin, y compris historique, sotériologique et eschatologique, qui n'est pas un dessein abstrait, un « projet » d'architecte, mais ce même Verbe en personne, comme quelqu'un en qui tout s'accomplit, ce qui veut dire est

divinisé, et visiblement divinisé, donc accédant visiblement à l'invisibilité de l'Absolu. Le Verbe est donc vivant en toutes choses, dans le moindre atome comme dans le cœur qui écoute. Il nous faut donc décrypter le pourquoi de toutes choses, y compris des moustiques et du sexe, à partir du Christ comme Eschaton – mais nous voulons bien sûr examiner nous-mêmes à partir de nous-mêmes et pas d'un Autre, et sans doute pas d'un Autre qui n'est que Don, remise et abdication de soi, le contraire d'un moi souverain. Cela ne saurait faire notre affaire et c'est pourquoi nous disons plutôt non au Christ qui, pour dire les choses directement, nous emmerde dans notre autosuffisance. C'est aussi pourquoi nous préférons prendre la pilule plutôt que de faire tous les enfants du Bon Dieu, comme les lys des champs qui se reproduisent sans compter (ce serait cela, la paternité et maternité, la « parentalité » suprêmement « responsable », celle qui donnerait à Dieu, amoureuxment et sans souci du lendemain, tous les enfants du monde !) Dieu, en effet, a créé un monde d'une incroyable profusion, et probablement d'une profusion infinie, la seule à sa mesure, dans un espace-temps infini. Mais nous sommes des sortes d'Harpagons malthusiens ! En lui, cela veut bien dire conformément à ce qu'Il est, selon l'Idée qu'Il est. Mais comme il est Idée-Personne, idée agissante, c'est bien par Lui aussi que tout est fait. Et comme il est l'Alpha et l'Oméga, c'est aussi pour Lui, au sens où il est la Fin, l'Accomplissement : en Lui et en Lui seulement peut se trouver l'accomplissement et la plénitude de toutes choses. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que faire, pour Dieu, c'est donner, et c'est se donner : quand il est dit que Dieu donne son Esprit, il est dit que Dieu donne ce qu'il a et il a ce qu'il est. C'est pourquoi c'est l'Esprit de Dieu qui anime toute la Création, au sens où elle la fait tout entière vivre en direction du Vivant, du Verbe agissant, c'est à dire donnant ce qu'il a et qu'il est : l'Esprit. Il faudrait ici passer beaucoup de temps pour élucider le caractère double (et même triple, si l'on remet le Principe, le père, en jeu) – je dis donc double *à partir* du Premier principe, de la fonction créatrice, à la fois du côté du Verbe et du côté de l'Esprit. Je n'ai pas assez des années qu'il me reste à vivre ! Je verrai Dieu avant d'avoir lu tous les Pères de l'Église. Mais de même que (je le signalais plus haut) la Parole ne va pas sans le cœur ni le cœur sans la Parole, de même je pense, dans ce qu'on pourrait appeler l'économie immanente de Dieu, le Verbe ne va pas sans l'Esprit ni l'Esprit sans le Verbe, parce que l'Amour ne va pas sans un Tiers. On peut peut-être penser l'altérité à partir de deux, mais certainement pas le don, certainement pas l'amour. L'amour, comme l'Amour, est ce que l'on fait à deux et il est donc leur troisième. Lorsque Paul pense à l'Église, il ne dissocie pas du tout le corps, la communion des ressuscités, dont il est la tête, et ce même corps qu'il a institué dans la visibilité historique. L'Église instituée, institutionnelle, est la visibilité de l'Église invisible, le corps du Christ, puisque par l'Incarnation et la Résurrection, nous subsistons en Lui, dans une union d'amour avec Lui (d'un Amour dont il a eu l'initiative), si bien que nous

subsis tons dans le Verbe qui subsiste dans la Relation trinitaire, ce qui fait de nous des verbes images du Verbe. C'est de cela seulement que l'Église tient sa sainteté ! Car si elle la tenait de nous !... Nous avons beau trahir, être « mauvais », le Christ ne nous lâche pas et nous tient dans sa main. Ce qu'il tient dans sa main, ce sont tous les hommes, car l'Église visible est la visibilité de ce qu'elle a vocation à être en Christ : l'humanité tout entière. Car c'est l'humanité entière qui est « sauvée » (sauvée d'elle-même, de la mort, du mal qui l'habite, de sa disparition). Cela explique que la problématique de la foi ne puisse en aucune façon être purement individuelle, privée : elle est originai rement interpersonnelle, donc communautaire aussi bien que « personnelle », la personne impliquant l'autre. L'Église est de cela peuple, « troupeau », communauté, communion, et signe, signifiant (sacrement) du devenir-communion de l'humanité entière, dans le Christ et par Lui. Nous sommes le signe que nous méritons, à la nuque raide comme les Juifs, mais si nous avons la foi, nous en rendrons compte ! Car combien de petits ne détournons-nous pas chaque jour du christ ? Nous ne sommes pas très bons pour rendre visible la sainteté de l'Église, cette sainteté qu'elle tient de son *instituteur* !

Évangile selon saint Luc (10, 25-37)

Pour mettre Jésus à l'épreuve, un docteur de la Loi lui posa cette question : « Maître, que dois-je faire pour avoir part à la vie éternelle ? » Jésus lui demanda : « Dans la Loi, qu'est-il écrit ? Que lis-tu ? » L'autre répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même. » Jésus lui dit : « Tu as bien répondu. Fais ainsi et tu auras la vie. » Mais lui, voulant montrer qu'il était un homme juste, dit à Jésus : « Et qui donc est mon prochain ? » Jésus reprit : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba sur des bandits ; ceux-ci, après l'avoir dépouillé, roué de coups, s'en allèrent en le laissant à moitié mort. Par hasard, un prêtre descendait par ce chemin ; il le vit et passa de l'autre côté. De même un lévite arriva à cet endroit ; il le vit et passa de l'autre côté. Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui ; il le vit et fut saisi de pitié. Il s'approcha, pansa ses plaies en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui. Le lendemain, il sortit deux pièces d'argent, et les donna à l'aubergiste, en lui disant : 'Prends soin de lui ; tout ce que tu auras dépensé en plus, je te le rendrai quand je repasserai.' Lequel des trois, à ton avis, a été le prochain de l'homme qui était tombé entre les mains des bandits ? » Le docteur de la Loi répond : « Celui qui a fait preuve de bonté envers lui. » Jésus lui dit : « Va, et toi aussi fais de même. »

Peut-être que le docteur en question a un pied chez les Sadducéens et ne croit pas à la « vie éternelle », à la résurrection des morts, et s'en tient à la représentation traditionnelle du Shéol, peut différer de l'Adès, du royaume des ombres, où il n'y a plus guère de vie. Car sur quoi repose la référence récurrente, dans les discours de Jésus, à une « vie éternelle » ? Dans bien des textes inspirés, elle est pour les *justes*. Le docteur connaît la réponse à ce qu'il faut faire pour être « juste », et Jésus n'est pas venu pour changer les Écritures mais, comme on sait, pour les accomplir, sachant que le comment est jusqu'à présent resté en pointillé dans la Bible. Là où l'homme est bien attrapé, c'est lorsque Jésus lui dit qu'il a bien répondu ! Il est désarmé, car où est leur désaccord ? Devant Jésus, il veut « montrer qu'il est un homme juste ». Pourquoi choisit-il cette nouvelle question et pas une autre ? S'il avait demandé : *qu'est-ce qu'aimer* ? sans doute Jésus aurait-il pu lui répondre par la même parabole. La parole de Jésus en effet est celle, on le sait, d'un renversement, comme toujours. Le docteur de la Loi connaît la Loi, mais la Loi ne dit pas clairement qui est le prochain et qui ne l'est pas, et voilà pour lui une question non résolue, qui peut donc permettre d'embarrasser Jésus. Le prochain, c'est certainement le Juif, le proche ; mais aussi « l'immigré qui habite chez toi » ; donc le païen ? donc le Samaritain ? Justement, Jésus va choisir un Samaritain pour opérer son renversement. Et en voyage, il n'y a plus de « chez soi », et le malheureux qui tombe sous les coups des bandits s'est éloigné de Jérusalem, le chez-soi par excellence. La pointe bien connue, d'où se découvre le nouvel univers de l'amour, de l'*agapè*, c'est de passer de *avoir* un prochain à *être* son prochain, à se faire le prochain de l'autre. La question de la limite est *ipso facto* résolue, mais aussi est aboli le registre de la légalité au profit de la compassion, c'est à dire du cœur. Aimer, ce ne pourra jamais plus *être* en règle.

16ème dimanche du Temps Ordinaire (18 juillet)

Lecture du livre de la Genèse (18, 1-10a)

Aux chènes de Mambré, le Seigneur apparut à Abraham, qui était assis à l'entrée de la tente. C'était l'heure la plus chaude du jour. Abraham leva les yeux, et il vit trois hommes qui se tenaient debout près de lui. Aussitôt, il courut à leur rencontre, se prosterna jusqu'à terre et dit : « Seigneur, si j'ai pu trouver grâce à tes yeux, ne passe pas sans t'arrêter près de ton serviteur. On va vous apporter un peu d'eau, vous vous laverez les pieds, et vous vous étendrez sous cet arbre. Je vais chercher du pain, et vous reprendrez des forces avant d'aller plus loin, puisque vous êtes passés près de votre serviteur ! » Ils répondirent : « C'est bien. Fais ce que tu as dit. » Abraham se hâta d'aller trouver Sara dans sa tente, et il lui dit : « Prends vite trois grandes mesures de farine, pétris la pâte et fais des

galettes. » Puis Abraham courut au troupeau, il prit un veau gras et tendre, et le donna à un serviteur, qui se hâta de le préparer. Il prit du fromage blanc, du lait, le veau qu'on avait apprêté, et les déposa devant eux ; il se tenait debout près d'eux, sous l'arbre, pendant qu'ils mangeaient. Ils lui demandèrent : « Où est Sara, ta femme ? » Il répondit : « Elle est à l'intérieur de la tente. » Le voyageur reprit : « Je reviendrai chez toi dans un an, et à ce moment-là, Sara, ta femme, aura un fils. »

Le soleil est vertical, la rencontre est solaire. Les trois voyageurs n'ont pas d'ombre. Il est dit que ces Trois, c'est le Seigneur, et Abraham les reconnaît aussitôt comme tel : Pour la tradition chrétienne, c'est tout simplement merveilleux. Et je ne peux pas ne pas évoquer le conte chinois Le seigneur au doigt d'or, dans lequel le pauvre paysan Wang aperçoit les trois Immortels dont le premier s'appelle Li le Boiteux. Lorsqu'ils réapparaîtront à la fin de l'histoire, ce sera sous la forme d'un Mendiant (le Père), d'un Enfant (le Fils) et d'un oiseau (l'Esprit). Les hommes (les meilleurs d'entre eux, les « Justes ») tournent autour du pot, errant vers la Vérité. Celui qui est la Vérité est l'unique à nous avoir fait comprendre, à nous révéler, que les trois sont des personnes et que ces trois personnes sont UN. Le lecteur va aussitôt penser que ce n'est nulle part écrit ainsi dans l'Écriture, ce qui veut dire dans les paroles de Jésus. Mais si l'on réunit l'ensemble des *logia* de Jésus sur Lui et son Père et sur Lui et l'Esprit (les épîtres de Paul en sont des développements et des clarifications), on voit bien qu'ils sont trois, qu'en même temps l'affirmation monothéiste reste inébranlable, et que ce qui ressort, c'est qu'ils sont UN. Le mystère de Dieu cesse d'être divisé. Pourtant, les mystères demeurent : pourquoi, si les hommes se présentent devant lui, Abraham doit-il courir à leur rencontre ? Concluons au collage de deux textes de deux traditions différentes, et pourquoi choisir ? Rationaliser le récit aurait paradoxalement pour effet de l'appauvrir. Donc d'un certain point de vue, Abraham est assis à l'entrée de sa tente, Sara étant à l'intérieur. Il lève les yeux, ou bien il voit leurs pieds. On ne dit pas qu'ils conduisent une caravane. Il court vers eux ! Il se précipite vers eux, il se presse vers eux, c'est à dire qu'il se lève vers eux pour se prosterner avec empressement. Et il va les servir avec l'empressement de Marthe, mais pendant qu'ils mangent, il se tient debout près d'eux. Comme Marie qui elle se tiendra assise aux pieds de Jésus. En fait, les deux positions indiquent la disponibilité. Abraham est un homme, et un hôte : il doit veiller. Marie est une femme au pied de son seigneur et maître : l'amour peut être signifié sans ambages, tandis qu'Abraham est dans la révérence qui veille. Les visiteurs ne remercient pas Abraham, mais lui disent : *c'est bien !* Abraham est pourtant un grand seigneur, un homme très riche et puissant ; or ils signifient leur incommensurable supériorité, leur supériorité divine. Ils savent très bien où se trouve Sara qui en outre s'est occupée des préparatifs (mais c'est une femme, elle ne s'approche pas

des hommes) ; car c'est elle, le motif de leur divine visite : Sara aura un fils. On sait qu'elle va rire, mais ici ce n'est pas l'objet. Il ne faudrait jamais perdre de vue la logique du découpage liturgique. Le vieux texte est en attente d'évangile. Les deux Alliances ne se tournent pas le dos mais se regardent, s'attendent, s'entendent et se soutiennent. Encore deux pour que soit manifesté Celui à partir de qui les deux adviennent. C'est un peu comme si les Trois étaient venus commander le bébé, celui qu'à ses quinze ans, comme dans les contes, ils viendront réclamer. Entre ce qui est légendaire et ce qui est historique, il sera définitivement impossible de faire la part exacte, et seuls Abraham et Sara au Paradis pourront nous dire comment les choses se sont « vraiment » passées. Mais alors, quelle importance, puisque la signification spirituelle nous est donnée, dans une tradition. Ce qui est du sens, il faut un récit construit de telle sorte qu'il puisse être signifié, et pour cela il faut des images symboliques. Ce sont elles qui sont vraies.

Psautre 14, 1a.2, 3bc-4ab, 5

*Seigneur, qui séjournera sous ta tente ?
Celui qui se conduit parfaitement,
qui agit avec justice
et dit la vérité selon son cœur.*

*Il ne fait pas de tort à son frère
et n'outrage pas son prochain.
A ses yeux, le réprouvé est méprisable
mais il honore les fidèles du Seigneur.*

*Il prête son argent sans intérêt,
n'accepte rien qui nuise à l'innocent.
L'homme qui fait ainsi
demeure inébranlable.*

Le psaume 14 a été choisi parce qu'il évoque la tente : celle d'Abraham devient celle du Seigneur, dès lors que spirituellement Dieu a mis la main sur Abraham (si Abraham n'avait pas eu la foi, il n'aurait pas reconnu aussitôt « le Seigneur » dans les trois hommes). La tente est déjà le Royaume de Dieu, puisqu'y règnent : justice, vérité, générosité.

Lettre de saint Paul aux Colossiens (1, 24-28)

Frères, je trouve la joie dans les souffrances que je supporte pour vous, car ce qu'il reste à souffrir des épreuves du Christ, je l'accomplis dans ma propre chair, pour son corps qui est l'Église. De cette Église, je suis devenu ministre, et la charge que Dieu m'a confiée, c'est d'accomplir

pour vous sa parole, le mystère qui était caché depuis toujours à toutes les générations, mais qui maintenant a été manifesté aux membres de son peuple saint. Car Dieu a bien voulu leur faire connaître en quoi consiste, au milieu des nations païennes, la gloire sans prix de ce mystère : le Christ est au milieu de vous, lui, l'espérance de la gloire ! Ce Christ, nous l'annonçons : nous avertissons tout homme, nous instruisons tout homme avec sagesse, afin d'amener tout homme à sa perfection dans le Christ.

Je crois bien que de tous les apôtres, Paul, le dernier de tous, est celui dont l'ego christique est le plus surdimensionné ! Même Jean parle de lui à la troisième personne (« le disciple que Jésus aimait ») et surtout parle à : « mes petits enfants, nous devons aimer... » Voilà le style de Jean. Celui de Paul : Mon orgueil, c'est le Christ. Je complète Jésus. Il faudrait réunir toutes les phrases de Paul qui commencent par *je*. Y avait-il, pour le Christ, un reste à souffrir ? N'a-t-il pas souffert ce qu'il fallait ? Il faut aller plus loin dans la compréhension. D'abord, l'ego de Paul donne toute sa valeur à l'ego humain. La foi au Christ ne l'amoindrit pas mais au contraire le comble et l'accomplit. En ayant la foi et la certitude que « c'est le Christ qui vit en moi... ce n'est plus moi », l'ego littéralement explose à l'infini, comme celui d'Augustin. L'homme en personne est glorifié par sa christification – et de fait, sans le Christ, ce JE qui prend son essor retomberait misérablement. C'est la joie d'être au Christ qui dilate l'ego de Paul. JE vis... d'être au Christ, dit-il.

Ensuite la souffrance. Il ne s'agit pas de compléter une insuffisance, mais de souffrir à son tour les souffrances du Christ (« Celui qui veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. »). Je ne vais pas à chaque fois qu'il est question de souffrance reprendre la même apologétique : c'est l'amour qui est la raison de la souffrance ! Qui peut aimer en refusant a priori de souffrir pour celui qu'il aime ? Or jusqu'à la fin des temps il y aura à souffrir à la manière du Christ, à la suite du Christ, comme dans une souffrance continuée, dans le même sens et dans le même but, mais en Lui, dans le Christ. Voir l'évangile de dimanche dernier. Le fardeau léger. Théorie de la souffrance, de l'être-touché. Le « reste » (de souffrance) est un reste qui ne s'épuisera jamais, puisque dans un monde qui est une vallée de larmes, l'amour sera toujours éprouvé. Souffrir pour le Christ, Paul le fait avec joie. La souffrance n'a donc rien à voir avec la tristesse. Ou plutôt la tristesse est une autre souffrance, qui elle-même doit recouvrir au moins deux espèces, selon que je suis triste d'avoir perdu au jeu ou de devoir mourir, ou de me laisser aller (l'*akédia*), ou parce que « mon âme est triste à en mourir » : Jésus qui prononce cette parole est dans l'obscurité de l'abandon, au fond de la kénose, de l'anéantissement, et en cet instant, humainement, il est immergé dans l'angoisse et il ne voit même plus que tout cela résulte du don de sa vie qu'il a fait. Tristesse et angoisse, obscurcissement de la conscience, dérégulation, abandon, c'est dans ces affects que culmine la

souffrance de l'Homme-Dieu en train de donner sa vie, d'être déjà en agonie. Mais de même que Jésus est le premier ressuscité, de même il est le premier souffrant d'une longue cohorte de « martyrs » aimant jusqu'à donner leur vie, donc souffrant à la suite du Christ. Et toutes ces souffrances sont celles qui « manquent » et qui pourtant ne viennent pas combler un manque. Ce que souffre Paul aurait manqué s'il ne l'avait pas souffert. Paul se pense comme un combattant, un soldat du Christ. C'est déjà un jésuite avant la lettre ! Souffrir pour la Cause est donc une évidence. On ne combat pas sans prendre des coups. Et la cause, c'est tout ce que Jésus appelle le Mystère du Christ. Paul a reçu la vocation de l'universalité du Salut, et non plus de la seule Alliance particulière avec le peuple juif. Il porte cet étendard dans la mitraille. Il le dit fièrement. Je lis donc : ἀνταναπληρῶ τὰ ὑστερήματα τῶν θλίψεων τοῦ Χριστοῦ ἐν τῇ σαρκί μου ὑπὲρ τοῦ σώματος αὐτοῦ, ὃ ἐστὶν ἡ ἐκκλησία, *je complète celles qui manquent des épreuves du Christ dans ma chair, pour son corps qui est l'Église*. Je sens le sens qui m'échappe, et je ne dois pas être le premier ! Et je crois qu'il faut comprendre : de toutes les épreuves du Christ dans ma chair – car c'est le Christ qui continue de souffrir sa Passion dans ma chair – je souffre celles qui manquent encore. Donc Paul ne dit pas du tout qu'il complète par les siennes les souffrances du Christ, mais bien qu'il souffre les souffrances qu'il n'a pas encore souffertes, et qui sont celles qui oppriment le Christ dans sa chair à lui, Paul, et tout cela pour le corps du Christ qu'est l'Église. Car les souffrances qui oppressent encore le Christ, ce sont celles qui continuent dans son corps, l'Église. Il y a une clé dans le sens de ὑπὲρ ! Si on le traduit par *sur*, au lieu de *pour*, cela donne : *je complète celles qui manquent des épreuves du Christ dans ma chair, sur* (ou même *de* ou *dans* ou *en*) *son corps qui est l'Église*. C'est de toute façon difficile ! Si je rapproche τῶν θλίψεων τοῦ Χριστοῦ... ὑπὲρ τοῦ σώματος αὐτοῦ, cela veut bien parler des épreuves que subit le Christ dans son Église qui est son corps. Dans son corps-Église, le Christ continue de souffrir, mais en même temps, c'est dans la chair de Paul qui souffre pour le Christ en souffrant pour l'Église (et réciproquement), que le corps du christ souffre ! Paul fait donc un raccourci presque effrayant, ce qui en dit long sur sa hâte et sur son état de souffrance, à cause du sentiment d'urgence qu'il éprouve vis à vis des Colossiens. J'arrête là !

Évangile de Jésus Christ selon saint Luc (10, 38-42)

Alors qu'il était en route avec ses disciples, Jésus entra dans un village. Une femme appelée Marthe le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie qui, se tenant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe était accaparée par les multiples occupations du service. Elle intervint et dit : « Seigneur, cela ne te fait rien ? Ma sœur me laisse seule à faire le service. Dis-lui donc de m'aider. » Le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour bien des

choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part : elle ne lui sera pas enlevée. »

Les deux sœurs de Béthanie (voir Jean, 11). Jésus n'aurait certainement pas fait la moindre remarque à Marthe si celle-ci ne s'était pas plainte de sa sœur. Il ne serait pas allé la chercher à la cuisine pour lui dire : viens donc m'écouter, ce que je dis est important. Jésus s'approche à proximité des gens, mais il ne les colle pas. Ce serait bien plutôt les gens (et naturellement plus particulièrement les femmes) qui viendraient le coller. Même si c'est un peu trop fusionnel, c'est tout de même mieux que l'indifférence ou le mépris. Au moins ont-elles été touchées par Jésus. D'ailleurs, sauf après la Résurrection (*noli me tangere* !), Jésus se laisse faire (voir les onctions sur la tête et sur les pieds). Jésus respecte donc la manière de Marthe de le servir. Jésus est non directif. Il laisse venir, et c'est bien Marie qui s'est approchée jusqu'aux pieds de celui qu'elle aime ; car je n'imagine pas que Marie n'éprouve pas de la passion pour Jésus : je ne dis pas une passion amoureuse, sexuelle, simplement parce que Marie a compris que ce n'était pas possible. Jésus n'est pas pour elle. Elle a assez compris qui était Jésus pour admettre qu'il ne saurait se limiter à un amour de ce genre, un amour particulier. Jésus est venu pour tous ceux qui l'écoutent, il est venu comme une parole et non comme un mec ! Si je dis « non comme un homme », ce sera faux, puisqu'il est venu comme un homme, mais pour tous les hommes, nous pour faire « sa » vie avec une femme. Donc l'amour de Marie se convertit, ce qui ne signifie pas que Marie renonce à ses sentiments, mais qu'elle connaît la transformation intérieure qui opère jusque sur ses sentiments de femme. Cette transformation est donc un accomplissement, puisque son amour s'élève vers la vérité de Jésus, le vrai Jésus « venu dans le monde », et que ce Jésus est plus vrai que l'homme particulier qu'une femme pourrait aimer. C'est une fois de plus avec le Christ qu'une nouvelle manière d'aimer advient, d'aimer même une femme, même un homme, on pourrait dire saintement, sans pourtant que cet amour perde en chair, se désincarne. Malgré les ombres du péché de concupiscence, celui qui vise l'autre comme un objet à posséder pour en jouir, l'amour en Christ rend à éros son innocence, ou du moins une part d'innocence. À condition que chaque soir et chaque matin le cœur reste dans le don, quoi qu'il arrive. Échec des couples, de tant de couples... On expliquera cela facilement par « l'égoïsme », parce que la déception, les frustrations, l'habitude ont mis à nu la difficulté du don, d'un don sans défaillance, celui qui rend fidèle envers et contre tout. Les explications « psy » expliquent évidemment, par l'histoire des sujets, les malentendus qui cassent les couples, mais justement, spirituellement l'amour est le maintien (souffrant) du don de soi malgré toutes les histoires explicatives et toutes les névroses. Je parle bien sûr de ce que je connais et je sais que, de l'amour, j'ai encore presque tout à apprendre, ou plutôt presque tout de moi à convertir.

17ème dimanche du Temps Ordinaire (25 juillet)

Livre de la Genèse (18, 20-32)

Les trois visiteurs d'Abraham allaient partir pour Sodome. Le Seigneur lui dit : « Comme elle est grande, la clameur qui monte de Sodome et de Gomorrhe ! Et leur faute, comme elle est lourde ! Je veux descendre pour voir si leur conduite correspond à la clameur venue jusqu'à moi. Si c'est faux, je le reconnaitrai. » Les deux hommes se dirigèrent vers Sodome, tandis qu'Abraham demeurait devant le Seigneur. Il s'avança et dit : « Vas-tu vraiment faire périr le juste avec le pécheur ? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville. Vas-tu vraiment les faire périr ? Est-ce que tu ne pardonneras pas à cause des cinquante justes qui sont dans la ville ? Quelle horreur, si tu faisais une chose pareille ! Faire mourir le juste avec le pécheur, traiter le juste de la même manière que le pécheur, quelle horreur ! Celui qui juge toute la terre va-t-il rendre une sentence contraire à la justice ? » Le Seigneur répondit : « Si je trouve cinquante justes dans Sodome, à cause d'eux je pardonnerai à toute la ville. » Abraham reprit : « Oserai-je parler encore à mon Seigneur, moi qui suis poussière et cendre ? Peut-être, sur les cinquante justes, en manquera-t-il cinq : pour ces cinq-là, vas-tu détruire toute la ville ? » Il répondit : « Non, je ne la détruirai pas, si j'en trouve quarante-cinq. » Abraham insista : « Peut-être en trouvera-t-on seulement quarante ? » Le Seigneur répondit : « Pour quarante, je ne le ferai pas. » Abraham dit : « Que mon Seigneur ne se mette pas en colère, si j'ose parler encore : peut-être y en aura-t-il seulement trente ? » Il répondit : « Si j'en trouve trente, je ne le ferai pas. » Abraham dit alors : « Oserai-je parler encore à mon Seigneur ? Peut-être en trouvera-t-on seulement vingt ? » Il répondit : « Pour vingt, je ne détruirai pas. » Il dit : « Que mon Seigneur ne se mette pas en colère : je ne parlerai plus qu'une fois. Peut-être en trouvera-t-on seulement dix ? » Et le Seigneur répondit : « Pour dix, je ne détruirai pas la ville de Sodome. »

Le Dieu d'Abraham est un Dieu avec lequel on discute. C'est tellement nouveau qu'Abraham ne le fait qu'avec tremblement. Il reste qu'il le fait, et que s'inaugure un nouveau rapport avec Dieu, un Dieu autre. Ensuite, devant la mémoire de la destruction de Sodome, revient la question de la justice. L'équation entre la culpabilité et le châtiment est réinterrogé. La peste à Thèbes est provoqué par une souillure dont en fin de compte personne n'est coupable. Il n'y a pas de culpabilité, ce n'est la faute à personne, mais la Loi a été transgressée, même sans le savoir, et le châtiment tombe. Entre Abraham et Élohim, le débat porte sur la justice en terme de moralité, car la substance du péché n'est plus de l'ordre de la souillure rituelle ou légale, mais de la justice des actes eux-mêmes. Première transvaluation des valeurs, puisque n'est pas « bien » ce qui est légal, mais ce que la conscience sait être bon, et la volonté de Dieu ne

peut pas se situer ailleurs que dans la volonté du Bien, autrement dit la conformité à ce qui est bon pour l'homme dans un monde fait pour lui et bon en cela même. Je sais que j'énonce des platitudes ! Mais comme l'arraisonnement du monde par la techno-science renouvelle la question, la repose radicalement, il faut peut-être en revenir à la signification de ce qui est « contre nature » : est-ce du fait même, mauvais ? Nécessité de distinguer ce qui est contre nature et mauvais pour l'homme, pour son accomplissement total, et ce qui est intervention sur la nature, et toute intervention de l'homme se fait en quelque manière sur la nature : à quel moment est-ce contre elle ? Et le mot nature n'est pas à prendre au sens naturaliste : si je fais du feu, je n'agis pas « contre » la nature de la nature. Pas davantage si je pratique des manipulations génétiques, pour autant qu'elles ne sont que le développement de la vieille pratique de création de nouvelles variétés dans les espèces vivantes. Le critère ne peut être qu'éthique et non pas naturaliste : la nature n'est pas sacrée, intouchable. On sait en quoi la pédophilie est « contre nature » : elle attente à l'intégrité physique et psychique de l'enfant, mais aussi de son agresseur (même si l'agression n'est apparemment pas violente). L'homophilie (dite homosexualité) est une pratique sexuelle qui est contre nature dans la mesure où elle court-circuite la différence sexuelle. Cela dit, ce que l'on appelle « orientation sexuelle » est une construction psychique souvent tellement précoce qu'on ne peut pas en faire une « faute » ; et dès lors qu'elle ne fait plus l'objet d'un interdit social, il devient plus difficile pour la conscience de maintenir l'interdit anthropologique qui perd son évidence, comme d'autres à d'autres époques (voir la pédérastie ou certaines pratiques incestueuses admises). La « nature » devient alors « ce qui est voulu par Dieu auteur de la nature ». D'où une législation morale dérivée d'un ordre « naturel » et l'idée de loi naturelle. Et l'immoralité est corrélatrice de l'oubli de Dieu et de la perte de la foi : Les gens de Sodome ont « oublié » Dieu, ce qui signifie que leur conscience est devenue sourde à un message que leur adresse la « nature », c'est à dire leur nature. À Sodome, on s'autorise ce qu'on sait être « mal », mais si un consensus tacite ou explicite accorde une permission générale qui ne trouble pas gravement (pense-t-on) l'ordre public, la pratique rend licite ce que la conscience devrait juger illicite moralement. Un tel point de vue « moralisant » fait chaque fois l'objet d'un ricanement presque universel, car à la question : quel est mon bien, on peut répondre par mon plaisir, en postulant qu'il ne nuit pas. Le reste semble relever d'une telle rigidité et d'un tel degré d'abstraction dans la remontée à des principes incompréhensibles dérivant d'un Ordre de la nature que l'on ne discerne pas. La centration moderne sur le sujet, ou plutôt sur le « moi », oblige à changer de perspective éthique, non pas tant pour déclarer bon ce qui est mauvais ou mauvais ce qui est bon, mais pour admettre que le « Bien » de l'homme n'est pas d'une totale, entière et immédiate évidence, et que par conséquent c'est sur son chemin et à partir de lui-même qu'un dialogue est nécessaire, un dialogue qui ne

débouche pas sur le mode de l'injonction et l'argument d'autorité ; et au fond, il n'y a que l'amour, l'accueil, qui rende l'autre disponible à une vérité.

Psaume 137, 1-2a, 2bc-3, 6-7ab, 7c-8

*De tout mon cœur, Seigneur, je te rends grâce :
tu as entendu les paroles de ma bouche.
Je te chante en présence des anges,
vers ton temple sacré, je me prosterner.*

*Je rends grâce à ton nom pour ton amour et ta vérité,
car tu élèves, au-dessus de tout, ton nom et ta parole.
Le jour où tu répondis à mon appel,
tu fis grandir en mon âme la force.*

*Si haut que soit le Seigneur, il voit le plus humble ;
de loin, il reconnaît l'orgueilleux.
Si je marche au milieu des angoisses, tu me fais vivre,
ta main s'abat sur mes ennemis en colère.*

*Ta droite me rend vainqueur.
Le Seigneur fait tout pour moi !
Seigneur, éternel est ton amour :
n'arrête pas l'œuvre de tes mains.*

Avoir des ennemis, c'est faire l'expérience de ceux qui ne nous « comprennent pas ». Se sentir attaqué ou menacé, ou pouvoir l'être. Se sentir, se savoir environné d'incompréhension, éprouver que notre monde intérieur n'est pas partageable. Tant que la foi n'est pas en cause, l'inimitié est extérieure, objective : l'ennemi, c'est l'autre, qui n'est pas de ma tribu, n'a pas les mêmes dieux que moi. Mais cela n'atteint pas le cœur (je n'évoquerai pas les haines intestines, familiales, fraternelles ou fratricides). Au contraire, avoir la foi au milieu de ceux qui ne la partagent pas crée un isolement et une solitude nouvelles, et les Israélites auront été les premiers à faire cette expérience d'étrangeté spirituelle qui est au plus profond de la conscience juive et même par conséquent de l'identité juive, celle qui les fait haïr du reste du monde (et leur fait mépriser le reste du monde). Ce que dit le psaume, c'est l'*altitude* juive, altitude spirituelle, bien entendu. Élévation à hauteur des anges ; car le croyant devient participant de la hauteur divine sans cesse évoquée : ... *tu élèves au dessus de tout... tu fis grandir... Si haut que soit le Seigneur...* Au milieu d'un océan d'étrangeté, je peux être saisi d'un doute, penser que les idoles (les manières de penser et de vivre) de mes voisins, proches, dans ce carrefour des païens qu'est le monde de chaque jour,

sont peut-être en fin de compte ce qu'il y a de vrai. Ou qu'il n'y a rien de vrai, ou à chacun sa vérité. Saisi d'angoisse, que dire, que faire, que penser ? *Tu me fais vivre... Ta droite me rend vainqueur !* Il n'est pas nécessaire d'être triomphaliste, car quoiqu'il en soit, l'épreuve de la solitude et du sentiment d'étrangeté n'est pas confortable, et il demeure. Ne pense triompher que celui qui détient le pouvoir et pense le détenir pour longtemps, voire pour toujours. Orgueil naïf de l'Eglise chaque fois qu'elle se croit triomphante. Tellement difficile d'y renoncer définitivement, de devenir définitivement « servante et pauvre », humble comme *montée sur un ânon*, et non dans des stratégies d'emprise sur le monde qui, de toute façon, restera païen dans l'âme. Spirituellement, la vraie victoire, c'est que « tu me fais vivre ». Vivre de Dieu, cela ne peut pas se savoir du dehors. Seul celui qui se tourne déjà vers Dieu peut pressentir la présence de Dieu chez un autre. Cela passe donc de secret en secret.

Lettre de Paul aux Colossiens (2, 12-14)

Frères, par le baptême, vous avez été mis au tombeau avec lui, avec lui vous avez été ressuscités, parce que vous avez cru en la force de Dieu qui a ressuscité le Christ d'entre les morts. Vous étiez des morts, parce que vous aviez péché et que vous n'aviez pas reçu de circoncision. Mais Dieu vous a donné la vie avec le Christ : il nous a pardonné tous nos péchés. Il a supprimé le billet de la dette qui nous accablait depuis que les commandements pesaient sur nous : il l'a annulé en le clouant à la croix du Christ.

C'est la loi du genre que j'ai choisi : par moment, c'est un peu une gageure que de dire quelque chose sur un fragment. Pourtant, cela devrait m'obliger à ne pas perdre de vue la dimension exercice spirituel et non pas commentaire de texte, surtout savant. Si je mets ce passage à la première personne, il devient une parole dont je deviens l'auteur : j'ai été mis au tombeau avec Toi ; avec Toi je suis, j'ai été ressuscité, parce que j'ai cru en la force de Dieu qui Toi le premier, t'a ressuscité. J'étais mort, mais Dieu m'a donné la vie : en Toi, par Toi, Il m'a pardonné le mal qui m'habite. Il l'a cloué, ce mal, sur la croix ; c'est pour cela précisément que Tu t'es laissé clouer.

La seule difficulté tient à la référence à la circoncision, puisque Paul dit bien qu'elle ne sauve pas mais au contraire est la signature de la dette. Les Juifs possèdent la Loi, les Commandements : cela même qui les accable ! Vous les païens, vous aviez péché, vous étiez morts et vous ne le saviez même pas. Vous l'avez appris, en même temps que vous avez appris que vous étiez sauvés, et vous l'avez su parce que vous avez cru. Celui qui n'y croit pas ne peut pas le savoir. C'est ce qui explique le psaume, dès lors que nous ne parlons pas la même langue, avec ceux qui

ne croient pas. Nous qui avons reçu la circoncision, ce qui veut dire la Loi, nous *savions*, nous vivions sous le poids de la Loi. La conséquence est une dramatique. Car nous n'avons pas moins péché ; le péché du coup nous condamnait, et il ne nous est plus resté comme ressource que de crier notre détresse et d'appeler au secours, puisque nous ne cessions pas d'être Son peuple choisi. Comme en creux, négativement, s'est dessinée la nécessité d'un Salut. Le peuple comme lieu où se dessine la logique du Salut, et donc où il se réalise (effectuation du dessein) ; mais dès le début, les prophètes le voient, c'est pour toute l'humanité que se réalise une telle préparation.

Évangile selon saint Luc (11, 1-13)

Un jour, quelque part, Jésus était en prière. Quand il eut terminé, un de ses disciples lui demanda : « Seigneur, apprends-nous à prier, comme Jean Baptiste l'a appris à ses disciples. » Il leur répondit : « Quand vous priez, dites : 'Père, que ton Nom soit sanctifié, que ton règne vienne. Donne-nous le pain dont nous avons besoin chaque jour. Pardonne-nous nos péchés, car nous-mêmes nous pardonnons à tous ceux qui ont des torts envers nous. Et ne nous soumet pas à la tentation.' » Jésus leur dit encore : « Supposons que l'un de vous ait un ami et aille le trouver en pleine nuit pour lui demander : 'Mon ami, prête-moi trois pains : un de mes amis arrive de voyage, et je n'ai rien à lui offrir.' Et si, de l'intérieur, l'autre lui répond : 'Ne viens pas me tourmenter ! Maintenant, la porte est fermée ; mes enfants et moi, nous sommes couchés. Je ne puis pas me lever pour te donner du pain', moi, je vous l'affirme : même s'il ne se lève pas pour les donner par amitié, il se lèvera à cause du sans-gêne de cet ami, et il lui donnera tout ce qu'il lui faut. Eh bien, moi, je vous dis : Demandez, vous obtiendrez ; cherchez, vous trouverez ; frappez, la porte vous sera ouverte. Celui qui demande reçoit ; celui qui cherche trouve ; et pour celui qui frappe, la porte s'ouvre. Quel père parmi vous donnerait un serpent à son fils qui lui demande un poisson ? ou un scorpion, quand il demande un œuf ? Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père céleste donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent ! »

Quand et où Jésus n'est-il pas en prière ? Mais en même temps il y a nettement pour lui des temps de prière, où dans sa chair et avec des mots humains il se relie à son Père et retrouve sa divinité. Cela devrait nous suggérer que la prière est un élément déterminant de notre propre divinisation : par la prière, comme Moïse, je tiens une conversation dans le même langage que Dieu, comme d'homme à homme. Dieu est dans mon verbe qui prie (ô combien en disant cela je sais que je ne prie pas !) Il me parle si je lui parle, il se met à habiter mes paroles qui sont des demandes : le Notre Père n'est fait que de demandes. La suite, la

parabole, porte donc sur ce caractère de demande, et non sur tel contenu particulier. Dieu donne à celui qui demande. Mais qui demande quoi ? Demander je ne sais quel bien matériel, cela ne saurait être de la prière. La seule vraie prière est celle qui demande « que ton règne vienne ». Le reste en est une déclinaison. Cela revient au fameux : que Ta volonté soit faite – et non la mienne. Je demande donc de me défaire de mon moi, de ma volonté propre, de tout ce qui encombre l’habitation de l’Esprit en moi ; l’Esprit, la présence de Dieu en moi, la transformation intérieure de mon moi pour le rendre libre d’obéir ! Qui niera qu’obéir à ce qu’il y a de plus grand, de plus vrai, de plus beau, de plus désirable, ce ne soit pas ce qui va me rendre moi-même le plus grand, le plus vrai, et en même temps le plus libre, car libéré de tout ce qui entrave en moi le plus grand et le plus vrai ? Cela montre que la liberté n’est pas une fin en soi mais un élément, certes décisif, de la vie spirituelle et secondairement éthique. Il y a danger à faire de la liberté une abstraction constitutive formellement du sujet, d’un sujet lui-même abstrait. Le Bien est semble-t-il davantage une fin. Mais quel Bien ? L’accomplissement de ma relation à un autre, ce qui se nomme Amour. L’Amour est la fin. Mais non ! la fin est l’être aimé. Il n’y a pas d’Amour à hypostasier (en Dieu, c’est différent), mais à vivre en acte, d’où le « en vérité » qui ouvre le règne de l’esprit dans l’Esprit. Je ne peux pas aimer si j’introduis dans mon amour un élément de tromperie, une limitation qui ramène le centre à mon moi et non plus au cœur de l’autre.

18ème dimanche du Temps Ordinaire (1 août)

Livre de l’Ecclésiaste (Qo 1, 2; 2, 21-23)

Vanité des vanités, disait l’Ecclésiaste. Vanité des vanités, tout est vanité ! Un homme s’est donné de la peine ; il était avisé, il s’y connaissait, il a réussi. Et voilà qu’il doit laisser son bien à quelqu’un qui ne s’est donné aucune peine. Cela aussi est vanité, c’est un scandale. En effet, que reste-t-il à l’homme de toute la peine et de tous les calculs pour lesquels il se fatigue sous le soleil ? Tous les jours sont autant de souffrances, ses occupations sont autant de tourments : même la nuit, son cœur n’a pas de repos. Cela encore est vanité.

L’apprentissage de ce que nous appelons les « valeurs » commence par ce qui n’en a pas. Et qu’est ce qui n’en a pas ? Tout. On dit que rien n’a de valeur. Puisque tout est éphémère, promis à la perte. Et de plus objet de souci et même de souffrance. C’est donc un paradoxe extrême que cet acharnement à s’accrocher à des bouées qui coulent, et pourtant, c’est le caractère de la vie : périr. Donc est possible la philosophie qui reste, celle qui donne du prix à l’instant et aux bonheurs les plus éphémères. Mais

sans illusion, avec détachement, en étant disposé à céder, à lâcher à l’instant même ce que nous tenions et ce à quoi nous tenions. D’autant qu’après tout, beaucoup de choses de la vie possèdent une certaine durée. Cueillir le jour, mais avec insouciance, n’est-ce pas un exercice... jusqu’au jour où un événement difficile, un malheur nous touche. Il n’y a pas loin à l’insouciance des petits oiseaux et des lys des champs de l’Évangile. Invitation, non à amasser mais à disperser, à distribuer, à donner sans vergogne. Faites-vous des amis avec l’argent trompeur, dit Jésus. Presqu’avec cynisme ! Jésus n’est jamais un idéaliste, une belle âme. Il nous dit ce qui nous convient, qui convient à des créatures finies, de besoin et de désir. Il nous a aimé le premier, c’est ce qui nous sauve de notre incapacité naturelle à aimer. Tant nous sommes avides de tout ce qui nous manque, et il nous manque forcément quelque chose, quand bien même nous avons tout.

Psaume 89, 3-4, 5-6, 12-13, 14.17abc

*Tu fais retourner l’homme à la poussière ;
tu as dit : « Retournez, fils d’Adam ! »
A tes yeux, mille ans sont comme hier,
c’est un jour qui s’en va, une heure dans la nuit.*

*Tu les as balayés : ce n’est qu’un songe ;
dès le matin, c’est une herbe changeante :
elle fleurit le matin, elle change ;
le soir, elle est fanée, desséchée.*

*Apprends-nous la vraie mesure de nos jours :
que nos cœurs pénérent la sagesse.
Reviens, Seigneur, pourquoi tarder ?
Ravise-toi par égard pour tes serviteurs.*

*Rassasie-nous de ton amour au matin,
que nous passions nos jours dans la joie et les chants.
Que vienne sur nous la douceur du Seigneur notre Dieu.
Consolide pour nous l’ouvrage de nos mains.*

La foi juive est largement une foi mortelle, la foi de mortels s’acheminant vers le néant – et pourtant cela ne diminue pas la conviction d’un Dieu tendre et miséricordieux, plein d’amour pour les siens. La fin de la vie ne se situe donc dans aucun arrière-monde (la croyance en une « vie après la mort » semble tardive et sans doute influencée par la philosophie de l’immortalité de l’âme qui n’a rien de juif), mais entièrement en cette vie, et c’est cette vie-ci qui a du prix. L’acceptation de la mort est profonde, résignée, comme si toute autre hypothèse n’était même pas pensable pour

la poussière et le souffle, la buée que nous sommes. La foi, dans ces conditions, donne une sagesse (« la mesure de nos jours ») qui repose sur – et c’est cela qui est neuf et singulier – sur une relation très personnelle et aimante à Dieu : la fréquentation de Dieu, l’intimité avec Lui suffisent à combler le juste, l’homme de foi. Celui-ci n’attend pas une récompense dans un au-delà, mais dans la mesure où il y a récompense, celle-ci ne peut se connaître que dans le cours de la vie ; mais ce n’est même pas là l’essentiel. Quand bien même le juste, comme Job, connaît malheur sur malheur, il ne cesse pas de faire reposer sa vie, sa joie, le sens de sa vie sur la vision de Dieu, la compagnie de Dieu comme d’une personne aimée. La clé de la foi juive est tout bêtement le premier commandement : tu aimeras ton Dieu... Aimer Dieu ! On ne mesure plus ce que cela a de neuf et d’unique. Dieu est comme une femme avec qui l’on s’entendrait vraiment bien. Le bonheur n’est pas qu’un tel amour dure éternellement, soit immortel, ni qu’il protège de tout malheur, c’est tout simplement qu’il soit : je sais que je vais retrouver la femme aimée, je sais qu’elle m’aime, je sais que notre conversation sera paisible, confiante ; le bonheur consiste donc dans la présence d’un (ou d’une) autre, une présence qui comble, et seul l’amour comble. L’apprentissage de la foi juive est donc déjà l’apprentissage et donc l’expérience de l’amour, au-delà des simples rapports sociaux réglés. Le commandement d’aimer n’est donc pas une règle convenue, mais l’énoncé, la révélation de la Loi du cœur. Une Loi qui se vit au présent. La limite juive est dans l’indistinction du social et du « religieux » ou plutôt de la foi, car le religieux, c’est déjà du social. Une société dans laquelle n’existe plus la référence à cette instance de l’amour redevient une société comme les autres, une société barbare, même si elle légifère à la romaine. Pourtant, il ne faudrait jamais que les deux se confondent de nouveau. Ce n’est pas en imposant les crucifix dans les écoles publiques que l’on assure la présence chrétienne, mais par la douceur de la sainteté, y compris dans la parole publique. Le psaume parle de la douceur de Dieu. L’amour ne s’institue pas. Il est ce que vivent ou ne vivent pas des personnes. Même dans l’Église l’amour est ce qui ne s’institue pas – et c’est pourquoi il est symbolisé par des femmes, celles qui n’ont pas été instituées (l’institution crée un pouvoir qui s’exerce, d’essence masculine), et par là (voir la Vierge, le seul être humain sans péché en dehors de l’homme-Dieu) est signifiée l’infinie supériorité de l’amour sur tout pouvoir. Sous cet angle, Dieu est féminin. Ainsi se donne-t-il à aimer à un peuple, pour que naisse de Lui celui qui donnera la Vie au monde – cette vie éternelle inespérée, impensée, impensable, qui est bien de l’ordre de la vie, de la vie-avec, et non d’une abstraite et désincarnée immortalité de l’âme. Il faut donc combattre l’idée d’immortalité inhérente à la nature de l’âme, puisque la vie éternelle est entièrement donnée à ce qui originellement n’est que poussière et buée.

Lettre de saint Paul aux Colossiens (3, 1-5.9-11)

Frères, vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les réalités d'en haut : c'est là qu'est le Christ, assis à la droite de Dieu. Tendez vers les réalités d'en haut, et non pas vers celles de la terre. En effet, vous êtes morts avec le Christ, et votre vie reste cachée avec lui en Dieu. Quand paraîtra le Christ, votre vie, alors vous aussi, vous paraîtrez avec lui en pleine gloire. Faites donc mourir en vous ce qui appartient encore à la terre : débauche, impureté, passions, désirs mauvais, et cet appétit de jouissance qui est un culte rendu aux idoles. Plus de mensonge entre vous ; débarrassez-vous des agissements de l'homme ancien qui est en vous, et revêtez l'homme nouveau, celui que le Créateur refait toujours neuf à son image pour le conduire à la vraie connaissance. Alors, il n'y a plus de Grec ni de Juif, d'Israélite ni de païen, il n'y a plus de barbare ou de Scythes, d'esclave ou d'homme libre, il n'y a que le Christ : en tous, il est tout.

Le répéter : je ne vais pas ressusciter, je suis déjà ressuscité, et c’est pour cela que je devrais dès maintenant mener une vie de ressuscité, ce qui est naturellement loin d’être le cas : je continue largement de mener une vie mortel, et de ne voir ma nouvelle condition dans le Christ que de manière lointaine et comme dans un miroir trouble, comme étaient les miroirs dans l’antiquité. Non seulement de la voir mais de la vivre. Normalement, les « autres » ne peuvent pas comprendre ce qui motive la foi, ce qui fait agir *in fide* ou *ex fide*. La seule chose qui devrait être visible, c’est le « voyez comme ils s’aiment ». Or les chrétiens que nous sommes sont si souvent si mal convertis que les autres ne voient rien du tout ; pourtant, ils entrevoient quelque chose de cet amour puisqu’ils trahissent souvent une attente sous forme de déception ou plus souvent de reproche sarcastique, comme si cela était la preuve du caractère vain de la foi. On attendait des chrétiens et de l’Église qu’ils soient sans reproche, et ils défrayaient la chronique par des scandales ou par des attitudes et positions rigides et défensives, souvent dans la forme, la manière (souvent, je ne conteste pas le fond, mais la manière : je l’ai déjà écrit ici ou là, l’Église aurait besoin de changer sa méthode, à savoir partir de l’expérience éthique, spirituelle, mais aussi des représentations subjectives etc. pour aider à un acheminement vers la vérité. L’exposition de la vérité, de manière plus ou moins dogmatique, ne suffit pas). Pourtant, j’ai besoin d’entendre les paroles de Paul telles quelles. Même si elles me dérangent. Je sais ce qui est idolâtrique en moi. Je sais aussi que c’est seulement *in Christo* que je ne suis plus intérieurement divisé, parce qu’alors j’obéis à une Loi, la sienne, qui ne dépend plus de mes limites – mais encore faut-il accepter cette obéissance contre nature – et en outre que l’humanité elle-même n’est plus divisée, non seulement, théologiquement, entre Juifs et non juifs, mais humainement entre riches et pauvres etc. Ce n’est pas qu’il n’y aurait plus, béatement, de division entre les hommes : Paul dit :

il n'y a plus de Juif ou de païen etc. Plus de riche et de pauvre. Cela suppose que le contenu des divisions soit supprimé. Dans le Christ, il n'y a plus de Juifs, plus d'esclaves etc. On peut le comprendre dans une perspective eschatologique ; mais aussi, dès maintenant, dans la foi qui ne change pas le cours du monde, l'esclave reste esclave aux yeux du monde, mais déjà ressuscité et fils de Dieu. De même le Juif converti peut bien rester juif aux yeux de l'autre, au yeux de Dieu il n'est plus qu'un fils.

Évangile de Jésus Christ selon saint Luc (12, 13-21)

Du milieu de la foule, un homme demanda à Jésus : « Maître, dis à mon frère de partager avec moi notre héritage. » Jésus lui répondit : « Qui m'a établi pour être votre juge ou pour faire vos partages ? » Puis, s'adressant à la foule : « Gardez-vous bien de toute âpreté au gain ; car la vie d'un homme, fût-il dans l'abondance, ne dépend pas de ses richesses. » Et il leur dit cette parabole : « Il y avait un homme riche, dont les terres avaient beaucoup rapporté. Il se demandait : 'Que vais-je faire ? Je ne sais pas où mettre ma récolte.' Puis il se dit : 'Voici ce que je vais faire : je vais démolir mes greniers, j'en construirai de plus grands et j'y entasserai tout mon blé et tout ce que je possède. Alors je me dirai à moi-même : Te voilà avec des réserves en abondance pour de nombreuses années. Repose-toi, mange, bois, jouis de l'existence.' Mais Dieu lui dit : 'Tu es fou : cette nuit même, on te redemande ta vie. Et ce que tu auras mis de côté, qui l'aura ?' Voilà ce qui arrive à celui qui amasse pour lui-même, au lieu d'être riche en vue de Dieu. »

L'homme intéressé compte sur la justice de Jésus, puisqu'il s'estime certainement victime d'une injustice. Il pense que Jésus est venu remettre de l'ordre, rétablir la justice. Jésus justicier. Jésus ne lui répond pas tu, mais vous. Qui m'a établi... demande-t-il ? À droit positif (établi), juge établi, et au juge d'être juge dans son ordre de justice. La justice divine, celle de Jésus, se situe clairement au-delà. Agir en vue de Dieu, voilà ce qui est juste ; le reste porte sur nos intérêts, si bien que la seule chose juste consiste à renoncer à toute âpreté. Je puis être un bon intendant de mes biens, ceux qui me sont échus, mais si le « en vue de Dieu » cesse d'être régulateur, mes biens deviennent des fins. Comment ne pas les désirer ? Peut-être en refusant toujours de combattre pour la possession. Aller jusqu'à se laisser voler ? Il y a des juges et une police qui peuvent être saisis légitimement, mais sans plus, sans acharnement. L'apologue de Jésus ne porte pas sur un différend, mais sur le seul esprit de possession. L'homme juste ira peut-être devant un tribunal, si sa cause est légitime, mais, allant à la rencontre de Jésus, laissera loin derrière lui son affaire pour écouter une parole qui lui dira : aime !

19ème dimanche du Temps Ordinaire (8 août)

Livre de la Sagesse (18, 6-9)

La nuit de la délivrance pascale avait été connue d'avance par nos Pères ; assurés des promesses auxquelles ils avaient cru, ils étaient dans la joie. Et ton peuple accueillit à la fois le salut des justes et la ruine de leurs ennemis. En même temps que tu frappais nos adversaires, tu nous appelais pour nous donner ta gloire. Dans le secret de leurs maisons, les fidèles descendants des justes offraient un sacrifice, et ils consacrèrent d'un commun accord cette loi divine : que les saints partageraient aussi bien le meilleur que le pire ; et déjà ils entonnaient les chants de louange des Pères.

On croirait par son ton sérieux et réfléchi, didactique, que la livre de la Sagesse est de la même plume que la Lettre aux Hébreux. Les deux textes se font d'autant plus écho. Forte spiritualisation d'un événement historique, comme si *La nuit de la délivrance pascale avait été connue d'avance par nos Pères*, comme si c'étaient des hommes de foi, collectivement des justes. On pense au *Mayflower* (The pilgrim fathers). Or tant de textes soulignent leur incrédulité ! Aussi suffit-il que pour Moïse et quelques vrais croyants, ait été manifeste la signification divine de l'événement pascal qu'ils conduisaient, dont ils portaient la signification. Le passage de Dieu est invisible et n'est manifeste que pour un petit nombre. L'auteur de *Sagesse* essaye de rendre sensible la double face des événements : *à la fois..., en même temps..., dans le secret...*, comme si c'était un mystère qui s'accomplissait de manière quasi liturgique. Comme si les participants et officiants accomplissaient un rituel héroïque, sacré. Pour un Hébreu, puis juif, la geste nationale est œuvre divine. C'est le moyen de mettre en évidence, quoi qu'il en soit, la dimension cachée, spirituelle, des événements vécus dans la foi, en référence à un Autre, et non pas simplement comme *leur* œuvre. Chez les peuples païens, l'action des dieux ne revêt nullement ce caractère providentiel qui transforme l'histoire en histoire sainte. Nous pourrions y voir une simple originalité ethnique si l'Accomplissement christique ne permettait d'y voir un germe, le germe d'un dessein : l'Incarnation de Dieu même. La raison pour laquelle Dieu s'est choisi un peuple.

Psaume 32, 1.12, 18-19, 20.22

*Criez de joie pour le Seigneur, hommes justes !
Hommes droits, à vous la louange !
Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu,
heureuse la nation qu'il s'est choisie pour domaine !*

Dieu veille sur ceux qui le craignent,

*qui mettent leur espoir en son amour,
pour les délivrer de la mort,
les garder en vie aux jours de famine.*

*Nous attendons notre vie du Seigneur :
il est pour nous un appui, un bouclier.
Que ton amour, Seigneur, soit sur nous
comme notre espoir est en toi !*

Israël est-elle un peuple de justes ? Dieu l'a-t-il épousée pour sa vertu, sa foi ? Non. Il connaît la même mésaventure qu'Osée, et Osée que Dieu. Et à l'exception de quelques saints qui ont fait le choix de Dieu et ont été fidèles aux yeux de Dieu (même s'ils ont pensé être indigne de Lui), qui de nous ne représente pas la « génération adultère » ? Cependant, l'appel aux hommes justes, au peuple de ceux qui le craignent, est justement un appel, un réveil, un cri de Dieu vers nous. En nous réveillant de notre torpeur charnelle, il nous rend capable – mais d'où le mystère de la réponse – de nous tourner vers Lui, de faire effectivement partie du peuple saint, à condition de tendre l'oreille vers l'appel, et c'est vrai à mesure que l'un, puis l'un, entend l'appel.

Lecture de la lettre aux Hébreux (He 11, 1-2.8-19)

Frères, la foi est le moyen de posséder déjà ce qu'on espère, et de connaître des réalités qu'on ne voit pas. Et quand l'Écriture rend témoignage aux anciens, c'est à cause de leur foi. Grâce à la foi, Abraham obéit à l'appel de Dieu : il partit vers un pays qui devait lui être donné comme héritage. Et il partit sans savoir où il allait. Grâce à la foi, il vint séjourner comme étranger dans la Terre promise ; c'est dans un campement qu'il vivait, ainsi qu'Isaac et Jacob, héritiers de la même promesse que lui, car il attendait la cité qui aurait de vraies fondations, celle dont Dieu lui-même est le bâtisseur et l'architecte. Grâce à la foi, Sara, elle aussi, malgré son âge, fut rendue capable d'avoir une descendance parce qu'elle avait pensé que Dieu serait fidèle à sa promesse. C'est pourquoi, d'un seul homme, déjà marqué par la mort, ont pu naître des hommes aussi nombreux que les étoiles dans le ciel et les grains de sable au bord de la mer, que personne ne peut compter. C'est dans la foi qu'ils sont tous morts sans avoir connu la réalisation des promesses ; mais ils l'avaient vue et saluée de loin, affirmant que, sur la terre, ils étaient des étrangers et des voyageurs. Or, parler ainsi, c'est montrer clairement qu'on est à la recherche d'une patrie. S'ils avaient pensé à celle qu'ils avaient quittée, ils auraient eu la possibilité d'y revenir. En fait, ils aspiraient à une patrie meilleure, celle des cieux. Et Dieu n'a pas refusé d'être invoqué comme leur Dieu, puisqu'il leur a préparé une cité céleste. Grâce à la foi, quand il fut soumis à l'épreuve, Abraham offrit Isaac en sacrifice. Et il offrait le fils unique, alors qu'il

avait reçu les promesses et entendu cette parole : C'est d'Isaac que naîtra une descendance qui portera ton nom. Il pensait en effet que Dieu peut aller jusqu'à ressusciter les morts : c'est pourquoi son fils lui fut rendu ; et c'était prophétique.

Chacun sait qu'Abraham a ri, et Sara aussi. La foi est donc bien de l'incrédulité surmontée. Le plus raisonnable n'est pas de croire, c'est de ne pas croire. Il faut donc une rencontre inattendue, celle d'un autre, pour que la vie tourne. Ou qu'arrive de l'impossible. Abram a couché avec sa femme Saraï alors qu'ils étaient plus que vieux (dit la légende : peut-être n'avaient-ils encore que la cinquantaine, mais la surprise de la venue d'Isaac et le récit qui s'en est suivi et à engendré une tradition, ont bien permis de doubler la mise). Cela a suffi pour détrôner Ismaël, susciter entre les frères une haine éternelle, transformer Abram en Abraham et Saraï en Sara. De là, comment ne pas faire du Père d'une multitude un père dans la foi ? On peut penser que beaucoup de récits sont légendaires (comme la discussion avec Dieu au chêne de Membré), quelle importance, une fois de plus ? La foi s'énonce dans le récit de la foi rapporté par de véritables « théologiens », qui sont les véritables pères de la foi, et non dans la réalité soi-disant objective et inatteignable de la vie d'un homme qui se tient à l'origine d'une histoire. En fin de compte, la Lettre insiste sur l'ignorance d'Abraham. Il ne sait pas où le conduisent ses pas. La lettre spéculait donc sur la spiritualité d'Abraham en en faisant un modèle. Or quelle raison aurait-il eu de retourner vers la patrie qu'il avait quittée, maintenant qu'il était parti. Il serait parti pour rien. De là à aspirer à une patrie céleste et à le savoir... Mais, encore et encore, peu importe, puisque d'une part Abraham a effectivement atteint la patrie du Ciel même sans savoir qu'il y aspirait : c'était même en son temps une patrie impensable et impensée – ce qui n'a pas empêché la naissance de la foi, et de la foi en un Dieu unique et très proche de l'homme. Tout cela pour illustrer la grande formule d'Hb 11, 1. Ἔστιν δὲ πίστις ἐλπίζομένων ὑπόστασις, πραγμάτων ἔλεγχος οὐ βλεπομένων. Difficile de traduire *upostasis* autrement que par une périphrase. Et *pragmata*.

Bien sûr on peut s'en tirer avec *chose* ! Et va-t-on prendre ἔλεγχος dans un sens objectif ou subjectif : prouver, ou bien convaincre ? Ce que (déjà dans la foi) l'on espère, la foi nous le donne. Plus qu'un acte, elle est bien un don. Car c'est ce qu'elle donne qui donne à l'acte de foi sa « substance ». Dans la foi, quelque chose se réalise *déjà* : de même que Paul dit que nous sommes déjà ressuscités, bien que cela ne nous apparaisse pas déjà, de même ce qui dans l'espérance n'est pas donné est donné dans la foi. C'est donc la dialectique des deux qui est en cause. C'est relativement à l'espérance que la foi est substance. L'espérance sans la foi serait désespérance. Avec la foi, c'est l'effectivité de ce qui est espéré qui est donné. Si je crois, ce n'est pas l'acte subjectif qui prime, mais le don de ce qui est cru, et même de celui qui est cru. Parce qu'il n'y

Il n'y a pas d'abord un objet de foi, mais *quelqu'un* qui est cru, la foi devient le lieu d'une rencontre, d'une relation où elle reçoit tout. Ainsi, dans la foi est bien donnée la substance de ce qui est cru. Il n'y a pas un « je crois » coupé de son « objet » qui n'en est pas un, mais « présence réelle ». C'est celle-ci qui est la substance de la foi. La foi est la présence réelle de ce que j'espère. Elle « prouve » donc son objet : l'invisible.

Évangile selon saint Luc (12, 32-48)

Jésus disait à ses disciples : « Sois sans crainte, petit troupeau, car votre Père a trouvé bon de vous donner le Royaume. Vendez ce que vous avez et donnez-le en aumône. Faites-vous une bourse qui ne s'use pas, un trésor inépuisable dans les cieux, là où le voleur n'approche pas, où la mite ne ronge pas. Car là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. Restez en tenue de service, et gardez vos lampes allumées. Soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour des noces, pour lui ouvrir dès qu'il arrivera et frappera à la porte. Heureux les serviteurs que le maître, à son arrivée, trouvera en train de veiller. Amen, je vous le dis : il prendra la tenue de service, les fera passer à table et les servira chacun à son tour. S'il revient vers minuit ou plus tard encore et qu'il les trouve ainsi, heureux sont-ils ! Vous le savez bien : si le maître de maison connaissait l'heure où le voleur doit venir, il ne laisserait pas percer le mur de sa maison. Vous aussi, tenez-vous prêts : c'est à l'heure où vous n'y penserez pas que le Fils de l'homme viendra. »
Pierre dit alors : « Seigneur, cette parabole s'adresse-t-elle à nous, ou à tout le monde ? » Le Seigneur répond : « Quel est donc l'intendant fidèle et sensé à qui le maître confiera la charge de ses domestiques pour leur donner, en temps voulu, leur part de blé ? Heureux serviteur, que son maître, en arrivant, trouvera à son travail. Vraiment, je vous le déclare : il lui confiera la charge de tous ses biens. Mais si le même serviteur se dit : 'Mon maître tarde à venir', et s'il se met à frapper serviteurs et servantes, à manger, à boire et à s'enivrer, son maître viendra le jour où il ne l'attend pas et à l'heure qu'il n'a pas prévue ; il se séparera de lui et le mettra parmi les infidèles. Le serviteur qui, connaissant la volonté de son maître, n'a pourtant rien préparé, ni accompli cette volonté, recevra un grand nombre de coups. Mais celui qui ne la connaissait pas, et qui a mérité des coups pour sa conduite, n'en recevra qu'un petit nombre. A qui l'on a beaucoup donné, on demandera beaucoup ; à qui l'on a beaucoup confié, on réclamera davantage. »

Jésus présent. D'une part à toi et moi, et en outre, suite à la question de Pierre, à ces intendants du Royaume en gestation que sont les apôtres et leurs successeurs consacrés : le clergé. Le fil commun, c'est le Retour du Christ. Retour du Christ ? Va-t-il revenir comme il est parti ? Jésus le dit littéralement. Se méfier du sens littéral, mais en même temps être attentif à ce que signifie ce choix d'avoir dit littéralement les choses ainsi. Mise

en garde ? Menace ? Jésus ne dépare pas, dans ses paroles, la véhémence des prophètes fous de Dieu, enflammés de foi au milieu d'un peuple amorphe. Il faudrait une étude spéciale pour cerner quand il est violent : en acte, très rarement, en parole, beaucoup plus souvent, car il ne cesse d'avertir. Au contraire, dans toute rencontre personnelle, il est tellement miséricordieux, même si ce n'est pas toujours d'emblée évident, même s'il pratique une brusquerie calculée ! Donc, dans son adresse générale et impersonnelle, dans son avertissement aux (mauvais) prêtres, il leur promet « un grand nombre de coups ». En même temps, la séparation est toute relative, puisqu'il est question des serviteurs qui ne connaissent pas la volonté du maître. D'une part les intendants sont eux aussi des serviteurs comme tous les autres, et d'autre part tous les hommes sont en fin de compte des serviteurs, même sans le savoir : les païens, découvrant lors du Jugement la Loi du Christ, la loi de Dieu (et pas seulement la Loi de Moïse), seront moins sévèrement jugés que ceux qui la connaissaient. Bref, ceux que nous jugeons le plus sévèrement seront moins sévèrement jugés que nous que nous jugeons le mieux.

Je remonte au début de cet évangile : simplicité et pauvreté franciscaine, dépouillement synonyme de joie. Autant je le conçois bien, autant j'en suis loin. Je sais que là est le secret de la joie. *Là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur.* Là où est mon trésor me dit là où est mon cœur. La vérité de mon cœur est là où je mets mon trésor (là où va mon désir). Il y a là une nécessité. Je ne peux pas dire que mon cœur est ailleurs que là où il loge ce à quoi il tient le plus. Et puis mon cœur ira en vérité là où il aura placé son trésor.

Mais le plus important, le plus impensable et renversant, le plus nouveau, christique, qui renverse « la religion », c'est : *il les servira chacun à son tour.* Car qui a vu le Tout-puissant lavant les pieds de ses « serviteurs », se faisant serviteur de ses créatures, une à une, singulièrement, en personne. La kénose n'est pas que dans l'incarnation et la croix, mais bien dans la révélation d'un Dieu tout entier serviteur. L'humanité n'est plus là pour servir les dieux, comme dans la mythologie sumérienne, mais elle est créée pour être servie, pour être servie la première, ce qui est la seule manière d'apprendre à son tour à servir. Servir est la manière pratique et concrète d'aimer : ne dis pas que tu aimes si tu ne sers pas. L'imitation de Dieu (du genre *soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*) est imitation de l'Absolu suprêmement serviteur, faisant tout pour l'homme. Une telle représentation de Dieu est tellement peu évidente que la découvrir à partir de la condition naturelle, originelle, nous engage d'abord dans l'illusion de la possession. Le mouvement naturel n'est pas celui d'aimer mais de s'emparer de sa proie. Mais tout aussitôt transparait que le « sujet » n'est pas seul, vient d'un autre, de mille autres, et que d'autres vont sortir de lui, et comme la poule avec ses poussins, dans la nature même s'esquisse la représentation de ce vers quoi la nature va pouvoir s'élever. Sinon l'amour ne serait pas

représentable pour une nature finie et créée, vouée à advenir comme « sujet » (aimant).

Assomption de la Vierge Marie

veille au soir

Premier livre des Chroniques (15, 3-4.15-16 ; 16, 1-2)

David rassembla tout Israël à Jérusalem pour faire monter l'arche du Seigneur jusqu'à l'emplacement préparé pour elle. Il réunit les descendants d'Aaron, c'est-à-dire les prêtres, et les descendants de Lévi. Puis les lévites transportèrent l'arche de Dieu, au moyen de barres placées sur leurs épaules, comme l'avait ordonné Moïse, selon la parole du Seigneur. David dit aux chefs des lévites de mettre en place leurs frères, les chantres, avec leurs instruments - cithares, lyres, cymbales retentissantes - pour que leur musique s'élève joyeusement. Ils amenèrent donc l'arche de Dieu et l'installèrent au milieu de la tente que David avait dressée pour elle. Puis on offrit devant Dieu des holocaustes et des sacrifices de communion. Quand David eut achevé d'offrir les holocaustes et les sacrifices de communion, il bénit le peuple au nom du Seigneur.

Toutes sortes de directions pour faire résonner ce texte : l'Arche, image de Marie. Son installation royale auprès de Dieu – puisque nous sommes en la vigile de l'Assomption. Texte de gloire ; et du même coup, évidence de la royauté de droit divin : celle de David. Comment, par la suite, un roi très-chrétien peut-il ignorer un tel modèle de son pouvoir. David ici est le messie, le grand ordonnateur de la gloire de l'Arche, le lieutenant de Dieu pour son peuple, le grand prêtre qui préside et bénit. Être roi, ce n'est vraiment pas faire de la politique !

Psaume 131, 7-8, 9-10, 13-14

*Entrons dans la demeure de Dieu,
prosternons-nous aux pieds de son trône.
Monte, Seigneur, vers le lieu de ton repos,
toi, et l'arche de ta force !*

*Que tes prêtres soient vêtus de justice,
que tes fidèles crient de joie !
Pour l'amour de David, ton serviteur,
ne repousse pas la face de ton messie.*

*Car le Seigneur a fait choix de Sion ;
elle est le séjour qu'il désire :
« Voilà mon repos à tout jamais,
c'est le séjour que j'avais désiré. »*

Demeure de Dieu, arche, trône, Sion, autant de figure de celle qui va être la demeure par excellence, celle du Verbe de Dieu, de la chair de Dieu. Pendant neuf mois, le Verbe fait chair dort, se forme, se tait. Le monde masculin ne peut qu'entrevoir le mystère de la gestation, de la femme qui sent celui qui pousse dans son ventre. L'homme, en aimant une femme, n'éprouve que furtivement ce retour dans sa végétation intérieure, et la femme, dans l'amour, n'est qu'à peine pénétrée. Mais en neuf mois d'amour, elle a le temps de devenir à tout jamais ce qu'elle n'était pas, la source d'une vie d'homme ; et si cet homme est le Verbe semé de l'intérieur et pas simplement à l'intérieur, par l'Esprit, sans doute la maternité devient l'expérience de devenir mère, mais à partir d'une expérience d'amour inouïe. Sans doute seules les grandes mystiques comme les Thérèse peuvent-elles nous donner un aperçu de la vie intérieure de Marie – source unique qui permet de comprendre la vocation du monachisme féminin, lequel ne saurait ressembler au féminin, car l'amour de Marie ne peut être que dans un rapport extérieur, celui de l'homme à la femme, et non pas dans une expérience d'identification à la maternité de Marie. Être amoureuse de Jésus ne suffit pas, car il faut le renoncement à le posséder, la pauvreté de voir le fils s'éloigner, partir vivre sa vie, après ces neuf mois pendant lesquels la femme l'a couvé. Il y a là un autre *éros* qui échappe totalement aux hommes, qui fait des hommes et des femmes deux espèces étrangères. Quel amour n'est pas nécessaire pour surmonter cet étrangeté !

Première lettre de Paul aux Corinthiens (1 Co 15, 54-57)

*Frères, au dernier jour, ce qui est périssable en nous deviendra impérissable, quand ce qui est mortel revêtira l'immortalité ; alors se réalisera la parole de l'Écriture : La mort a été engloutie dans la victoire.
O Mort, où est ta victoire ?
O Mort, où est ton dard venimeux ?
Le dard de la mort, c'est le péché ; ce qui renforce le péché, c'est la Loi.
Rendons grâce à Dieu qui nous donne la victoire par Jésus Christ, notre Seigneur.*

Paul le Juif ne cesse pas de se redire ce qui l'enthousiasme profondément : le Christ son Seigneur le sauve de la Loi, au sens où la Loi condamne fatalement, puisqu'elle dit et désigne le péché, la rupture avec Dieu, qui conduit à la mort. Alors, dans la Résurrection du Christ,

Lui qui est devenu notre corps, s'opère notre propre résurrection. Sur le moment s'évaporent toutes les questions que cela pose : comment cela est-il possible ? La certitude et l'évidence sont là, à partir de l'expérience du Verbe disant : *Je suis la Résurrection. Je suis votre résurrection, je suis ta résurrection*, non pas simplement par l'introduction « physique » d'une nouvelle propriété des corps, mais par un amour qui rend spirituel ce qu'il aime. Dieu réussit, sans faire l'économie de la Passion, l'opération de diviniser ce qui par nature ne pouvait l'être sans se confondre avec la divinité elle-même. Il fallait que la Création ne fût pas divine, pour pouvoir se différencier de Dieu, exister d'une existence propre. Mais quoi de mieux que l'existence divine ? Dieu n'a pas créé un monde pour une autre raison que pour pouvoir le diviniser, lui *donner* sa divinité.

Évangile selon saint Luc (11, 27-28)

*Comme Jésus était en train de parler, une femme éleva la voix au milieu de la foule pour lui dire : « Heureuse la mère qui t'a porté dans ses entrailles, et qui t'a nourri de son lait ! »
Alors Jésus lui déclara : « Heureux plutôt ceux qui entendent la parole de Dieu, et qui la gardent ! »*

Jésus est terrible ! La femme est en train d'entrevoir à partir de sa nature de femme, de son ventre de mère, ce qu'a pu être la maternité de Marie. Jésus la rabroue presque, dès lors que cette maternité ne serait pas d'accueillir et de porter la Parole de Dieu en soi. Nous ratons la vocation de Marie si nous fantasmons sur un ventre ayant porté cet homme-là, si nous oublions que l'homme est verbe.

Messe du jour

Apocalypse de saint Jean (11, 19a ; 12, 1-6a.10ab)

Le Temple qui est dans le ciel s'ouvrit, et l'arche de l'Alliance du Seigneur apparut dans son Temple.

Un signe grandiose apparut dans le ciel : une Femme, ayant le soleil pour manteau, la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles. Elle était enceinte et elle criait, torturée par les douleurs de l'enfantement.

Un autre signe apparut dans le ciel : un énorme dragon, rouge feu, avec sept têtes et dix cornes, et sur chaque tête un diadème. Sa queue balaya le tiers des étoiles du ciel, et les précipita sur la terre. Le Dragon se tenait devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer l'enfant dès sa naissance.

Or, la Femme mit au monde un fils, un enfant mâle, celui qui sera le berger de toutes les nations, les menant avec un sceptre de fer. L'enfant fut enlevé auprès de Dieu et de son Trône, et la Femme s'enfuit au désert, où Dieu lui a préparé une place.

Alors j'entendis dans le ciel une voix puissante, qui proclamait : « Voici maintenant le Salut, la puissance et la royauté de notre Dieu, et le pouvoir de son Christ ! »

Qu'est devenue l'arche de l'Alliance d'Israël dont parlent les *Chroniques* ? Personne ne le sait. Sa disparition a rendu muet. Le peuple traumatisé, abasourdi. Un démenti à toutes les promesses divines d'alliance « éternelle ». Mais impossible d'accuser Dieu de l'irréversible. Et voici qu'elle réapparaît dans la vision de Jean. Dans l'accomplissement de la Promesse, elle est devenue Arche spirituelle (céleste) dans un Temple spirituel (comme l'Arche, le Temple de pierre a été détruit et ne pourra jamais être reconstruit). Comment s'enchaînent l'apparition de l'Arche et celle de la Femme ? La Femme n'est-elle pas Arche vivante ? La réalisation de ce qui n'était qu'image ? De son sein va sortir le Messie, le Sauveur. D'où l'affrontement cosmique avec les « puissances du mal ». Sept couronnes, sept empires, sept royautes ennemies du Christ. Mais après tout, ils ne balayent « que » le tiers des étoiles. Le ciel résiste. Cependant, l'ambiance est bien celle d'une « guerre des étoiles », et en temps de guerre, la vie est dure : sceptre de fer, mais cependant berger ; viendra le temps de la paix, de l'accomplissement, du berger portant ses brebis sur son cœur.

Psaume : 45, 11-12a, 12b-13, 14-15a, 15b-16

*Écoute, ma fille, regarde et tends l'oreille ;
oublie ton peuple et la maison de ton père :
le roi sera séduit par ta beauté.*

*Il est ton Seigneur : prosterne-toi devant lui.
Alors, les plus riches du peuple,
chargés de présents, quèteront ton sourire.*

*Fille de roi, elle est là, dans sa gloire,
vêtue d'étoffes d'or ;
on la conduit, toute parée, vers le roi.*

*Des jeunes filles, ses compagnes, lui font cortège ;
on les conduit parmi les chants de fête :
elles entrent au palais du roi.*

Entrée de Marie devant le trône de Dieu. Gloire. Fait-elle des envieux ? Ce pourrait être le cas si elle connaissait un sort spécial dont nous serions privés ; en réalité, Marie participe au mystère du Salut en étant comme la Tente de la Rencontre : c'est en elle que la divinité s'est unie à l'humanité et c'est en quoi elle est l'arche et devient Mère universelle. Si elle n'a pas péché, comme l'Église le croit (reste à élucider la question théologique que pose un tel acte de foi), c'est pour être la première à nous tracer le chemin vers son fils. Elle ne retient pas jalousement le privilège d'être la première. Elle montre que le péché n'est pas un destin, pas une fatalité. Je pense qu'elle s'est mise à attendre le Verbe dès qu'elle a su parler, dès qu'elle a su entendre la Parole. Pas seulement à l'Annonciation. Elle s'est préparée, a été préparée dès l'enfance à être la jeune femme concevant l'Emmanuel. Ce texte était pour elle et elle l'a entendu dès que ses oreilles ont été capables de l'entendre. Pourquoi a-t-elle toujours dit oui ? Pourquoi n'a-t-elle jamais dit non ? Elle a bien dû avoir des moments et mouvements de mauvaise humeur ; mais l'humeur n'est pas un péché, n'est pas dire non. Cela ne signifie pas un défaut d'amour, un non à l'autre. Juste une petite souffrance intérieure qui passe dans la vie d'une chair. Je ne dirai pas que la vie spirituelle est à l'abri du corps et de la psyché, mais que l'on ne saurait qualifier sur le plan éthique et spirituel ce qui est de l'inconscient. Moi qui ne suis pas transparent à moi-même, je puis cependant m'en remettre à un autre, pratiquer le oui qui me donne accès à l'esprit, ou plutôt qui laisse entre en moi l'Esprit, comme en Marie. Il a fallu que l'Esprit dispose Marie, dès l'enfance, à la sainteté, en lui faisant entendre la parole de l'Emmanuel. En la comblant de cette grâce. Et elle a dit oui, n'a pas cessé de dire oui. C'est cela qui est mystérieux. Mais il y a peut-être quelque chose de ridicule, de l'ordre du livre des records, à établir une grille ou une échelle de la sainteté, Marie ayant commis zéro péché, et les autres saints au moins un ! Il y a des saints qui l'ont été dès l'enfance, ce qui implique la grâce d'une éducation d'emblée spirituelle, car on ne peut pas dire oui à rien. Mais le oui a tenu, comme celui de Marie. Dans la théologie de la « justification », il ne faut pas perdre de vue qu'il y a toujours eu des « justes » devant l'Éternel. D'un autre côté, si tous les hommes ont péché en Adam ? Mais le Christ, dit aussi Paul, s'est fait lui-même péché pour faire mourir en lui le péché, ce qui ne veut pas dire qu'il a lui-même péché. Il est bien le premier (lui et non Marie) d'une humanité nouvelle parce que sauvée. Mais sauvée ne veut pas dire sans péché. Marie a elle-même, sans aucun doute, avec grande humilité, récité le psaume qui dit : *contre Toi et Toi seul j'ai péché, ce qui est mal à tes yeux je l'ai fait*. Elle a donc été suprêmement sanctifiée par l'Incarnation et le don de soi de son fils. Mais nous aussi. Il n'y a pas de différence de nature entre elle et nous. Où se situe donc l'immaculée conception ? Concept pas élucidé !

Première lettre de Paul aux Corinthiens (15, 20-27a)

Frères, le Christ est ressuscité d'entre les morts, pour être parmi les morts le premier ressuscité. Car, la mort étant venue par un homme, c'est par un homme aussi que vient la résurrection. En effet, c'est en Adam que meurent tous les hommes ; c'est dans le Christ que tous revivront, mais chacun à son rang : en premier, le Christ ; et ensuite, ceux qui seront au Christ lorsqu'il reviendra. Alors, tout sera achevé, quand le Christ remettra son pouvoir royal à Dieu le Père, après avoir détruit toutes les puissances du mal. C'est lui en effet qui doit régner jusqu'au jour où il aura mis sous ses pieds tous ses ennemis. Et le dernier ennemi qu'il détruira, c'est la mort, car il a tout mis sous ses pieds.

C'est dans un homme que tous revivront. Le mystère du Christ, je ne vais pas dire que ce n'est pas qu'il soit Dieu, mais pour moi comme pour nous tous, c'est qu'il soit homme. En sorte que l'homme en lui passe infiniment l'homme – et ce n'est pas une figure de rhétorique que de parler d'infinité, puisque c'est littéralement et absolument que l'infinité est devenue inhérente à l'humanité finie. Cela se voit dans les dimensions du langage et du désir. De l'homme-verbe (le parlêtre de Lacan). Par conséquent, l'homme ne peut pas se connaître mais en même temps peut se le dire, peut savoir qu'il ne peut pas se connaître. Au terme, il ne peut se connaître tel qu'il est que dans le Christ – seulement lorsqu'il connaîtra tel qu'il est connu, dans le miroir du Verbe. Le texte de Paul finit donc par avoir un rapport avec la fête du jour, celle de l'Assomption de Marie. Car c'est bien dans son fils que Marie ressuscite et qu'elle se connaît telle qu'elle est connue – et créée. Marie a-t-elle été enterrée en bonne et due forme ? L'iconographie montre bien la Dormition de la Vierge, les disciples autour de son lit funèbre. Je ne connais pas assez la tradition de ce point de vue. Mais comme les Écritures n'en disent rien... Marie nous précède dans la Vie, cela se comprend en dignité, en signification : dans son fils et par lui elle est le seul être humain « parfait » - et il est bien que ce soit une femme ! Mais que signifie *parfait* ? Qu'elle n'a pas péché, s'est tenue à l'écoute de la Parole, constamment. Cela ne veut pas dire, je pense, qu'elle ne s'est jamais énervée ! Car le corps et le psychisme ont leurs limites. Et elle n'a pas toujours tout compris d'avance. Je l'ai dit, la sainteté n'a à voir qu'avec les dimensions spirituelle et éthique : se disposer intérieurement et agir extérieurement à l'écoute de la Parole d'Amour. Cela ne veut pas dire être sans faiblesse, sans faille. Marie n'a jamais mal agi, et pourtant elle a pu bien des fois être troublée, malheureuse même. Inquiète, on le sait ! Pour être parfait comme Marie, il suffirait de toujours dire oui, d'être toujours dans l'obéissance à ce qui advient. La sainteté ou la perfection ne peuvent résider en nous-mêmes, en raison de notre obscurité à nous-mêmes, si bien que le seul moyen consiste dans l'obéissance, la remise de

l'ego à un Autre. Car mon ego, de lui-même, ne peut que se vouloir soi-même.

Nous aussi ressuscitons comme Marie, dans notre chair en personne. J'incline donc à penser que la dépouille de Marie a bel et bien été enterrée, mais on n'a jamais enterré *un corps glorieux, un corps spirituel* ! Et si Dieu a jugé bon de ne pas laisser cette dépouille connaître la corruption et gagner le Ciel sur un char de feu comme Élie ? C'est plus poétique, plus esthétique, donc peut-être vrai, mais indifférent quand à la vérité de la résurrection de la chair, telle que l'opposition de la chair et de l'esprit est supprimée. Mais nous avons besoin d'image. Cependant le contenu du dogme ne peut être que spirituel. Le couronnement de la Vierge est un couronnement spirituel. L'Assomption nous dit que nous ressuscitons aussitôt que nous mourons, qu'il n'y a pas de « blanc » entre notre mort et la vision face à face. Sinon, c'est seulement la Vierge (et Élie ?) qui pourraient « prier pour nous ». Plus de communion des saints, de litanies des saints ! La résurrection de la chair est invisible.

Évangile selon saint Luc (1, 39-56)

En ces jours-là, Marie se mit en route rapidement vers une ville de la montagne de Judée. Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. Or, quand Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle.

Alors, Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint, et s'écria d'une voix forte : « Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni. Comment ai-je ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? Car, lorsque j'ai entendu tes paroles de salutation, l'enfant a tressailli d'allégresse au-dedans de moi. Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur. »

Marie dit alors : « Mon âme exalte le Seigneur,

« mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur.

« Il s'est penché sur son humble servante ;

« désormais tous les âges me diront bienheureuse.

« Le Puissant fit pour moi des merveilles ; Saint est son nom !

« Son amour s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

« Déployant la force de son bras, il disperse les superbes.

« Il renverse les puissants de leurs trônes, il élève les humbles.

« Il comble de bien les affamés, renvoie les riches les mains vides.

« Il relève Israël son serviteur, il se souvient de son amour, de la promesse faite à nos pères, en faveur d'Abraham et de sa race à jamais. »

Marie demeura avec Élisabeth environ trois mois, puis elle s'en retourna chez elle.

Marie se dépêche ; elle vient chercher le relai de Jean pour son fils. Le Saint Esprit est très actif de ce côté-là du monde. C'est le cœur du monde. Il bat très vite. Marie est toute essoufflée mais joyeuse. Élisabeth ne l'est pas moins. C'est elle qui crie son admiration à Marie. Comme toujours, on ne connaît pas la vérité « historique » de l'événement, mais on possède davantage : le poème de la rencontre entre l'ancien qui s'achève et salue le nouveau qui vient, la venue du nouveau. Le poème sonne vrai et juste. Comment Luc a-t-il été aussi justement et merveilleusement inspiré ? Dimanche dernier, c'est le curé *fidei donum* de Tamanrasset qui a prêché sur cet évangile. Cela le rendait plus impressionnant encore, plus beau, plus croix du Sud au-dessus d'une oasis qui de ses palmes fait l'ombre qu'il faut aux deux femmes inspirées et pleines de Dieu. Comme nous les hommes sommes vides de Dieu. Comme il est loin, éloignés de Lui que nous sommes. Car sans secret et sans silence, aucune parole. Ici elles jaillissent comme l'eau vive, fraîche sous les palmes et leur bercement. Les deux femmes ont des âmes de psalmistes et leurs âmes dansent. Marie a dit d'elle-même à la petite Bernadette, pour se faire reconnaître : je suis l'immaculée conception. C'est donc qu'avec elle une nouvelle humanité naît. On l'appelle la nouvelle Ève, la nouvelle *mère des vivants*. Comment convertir cela en bonne théologie ? Car c'est clairement la foi de l'Église. Je reste à la surface du mystère, et il faudrait tout remettre en perspective : la question du péché « dès le sein de ma mère » comme enraciné dans Adam ; mais en même temps fils de Marie dans le Christ. Mais Marie aussi est fille d'Adam ! J'ai la lettre : « conçue sans péché », mais non la compréhension. Élisabeth lui dit cependant : *Tu es bénie entre toutes les femmes*. Car Marie a cru, et c'est ce que lui dit Élisabeth : *parce que tu as cru*. Dès les paroles adressées à Ève (Gn 3, 15), s'esquisse la dimension apocalyptique de l'Écriture. Elle aussi avait été « conçue sans péché ». Il n'y a peut-être pas, par conséquent, de totale antinomie entre la conception sans péché et la conception dans le péché. Je ne résoudrai pas la question aujourd'hui. Tout cela ne se passe pas dans des essences mais dans le registre de la Grâce. Marie est *pleine de grâce*. Il n'est pas question de « mérite », bien que le oui qu'elle ne cesse de prononcer lui revienne. Mais en même temps il est l'effet de la grâce, puisque dès l'enfance, c'est à une absolument unique sollicitation divine qu'elle répond. Anne et Joachim étaient des justes et ont préparé leur fille, sans le savoir, à son oui. Par tous les autres oui de la vie. La grâce d'être immaculé est pour nous tous obscurcie et occultée par la condition du péché, le fait de naître, de venir au monde dans le chaos du mal, grand et petit. En ce sens nous péchons par ignorance, quand nos parents n'ont pas vraiment la foi, ou une foi corrompue, pétrie d'égoïsme. Il faut penser aussi à la mère de Samuel. À son vœu. À son chant en 1 S 2. Elle aussi porte le nom d'Anne.

21ème dimanche du Temps Ordinaire (22 août)

Livre d'Isaïe (66, 18-21)

Parole du Seigneur : Je viens rassembler les hommes de toute nation et de toute langue. Ils viendront et ils verront ma gloire : je mettrai un signe au milieu d'eux ! J'enverrai des rescapés de mon peuple vers les nations les plus éloignées, vers les îles lointaines qui n'ont pas entendu parler de moi et qui n'ont pas vu ma gloire : ces messagers de mon peuple annonceront ma gloire parmi les nations. Et, de toutes les nations, ils ramèneront tous vos frères, en offrande au Seigneur, sur des chevaux ou dans des chariots, en litière, à dos de mulets ou de dromadaires. Ils les conduiront jusqu'à ma montagne sainte, à Jérusalem, comme les fils d'Israël apportent l'offrande, dans des vases purs, au Temple du Seigneur. Et même je prendrai des prêtres et des lévites parmi eux. Parole du Seigneur.

« Ils ramèneront tous vos frères ». Isaïe réussit à unifier, à faire comme fusionner la particularité du peuple d'Israël et une multitude « universelle » qui sont à la fois des frères et viennent des nations. Sont-ils des Juifs exilés ou des païens. On dirait les deux à la fois et c'est ce qui est puissant dans le glissement qui s'opère à la fois obscurément et en pleine transparence. Car le langage du prophète à la fois ne peut pas penser le peuple de Dieu autrement que comme le peuple d'Israël, et en même temps il est le Dieu de toute la terre et de tous les peuples. Il dit bien que le Seigneur veut rassembler les hommes de toute nation et de toute langue. Ce ne sont donc pas les hommes d'Israël ; mais ce sont des missionnaires d'Israël qui seront un signe, qui seront là porteurs de la Parole, celle qui dit Dieu, qui dit l'Unique qui dit JE SUIS. En même temps, ils ramèneront « vos frères » à Jérusalem, comme des offrandes. Des frères qui ne seront d'aucune des douze tribus, et pourtant, de même que (dit Jésus) Dieu peut faire des pierres des enfants d'Abraham, Dieu pourra faire des prêtres et des lévites des hommes qui ne seront pas de la tribu de Lévi ni n'aucune autre. On peut donc lire la prophétie à plusieurs niveaux : le peuple deviendra l'Eglise, mais aussi deviendra l'humanité entière, et pourtant la vocation d'Israël ne sera pas abolie et c'est bien Israël qui opérera cette universalisation, sous la conduite de Dieu. Il y a donc exprimée ici la volonté divine eu égard à la vocation d'Israël. Mais si l'accomplissement passait par la singularité absolue d'un seul homme, d'un seul Juif, d'un seul descendant de la tribu de David ? Comme les grains du sablier passent un à un par l'étroit goulot d'étranglement, le peuple entier passe par un seul homme, celui qui est attendu comme le Messie (cela, les Juifs en acceptent bien l'idée), et par ce passage étroit et singulier, le peuple qui était celui d'Abraham, Isaac et Jacob, devient le peuple universel de Dieu, l'Eglise, et bien sûr l'Eglise n'a pas d'autre fin que de rassembler l'humanité, de même qu'Israël n'avait pas d'autre fin

que de devenir l'Eglise, par le passage du Christ. Tout cela s'est passé, en effet, sauf que le peuple élu depuis Abraham est resté comme coincé au passage, restant en arrière, de sorte que la division demeure entre Israël et sa sœur cadette, l'Eglise. Je dirai alors que le Christ passe par cette division même, car l'histoire, le devenir historique ne saurait de fait (sauf dans un monde idéal, déjà achevé et « parfait ») coïncider avec son accomplissement eschatologique. L'Eglise elle-même demeure donc dans une condition d'inachèvement, ne coïncidant pas, loin de là, avec l'humanité réconciliée – et qui plus est, réconciliée avec Israël qui demeure comme un signe, et tant pis si c'est un signe de contradiction. De même l'Eglise est un signe provisoire. La réconciliation des trois (Israël l'Eglise et l'humanité) ne peut donc constituer qu'une seule réconciliation, et il est probable qu'il en va de même pour toutes les divisions et réconciliations, jusque dans le Christianisme, entre les frères séparés, divisés, qui vont jusqu'à se mépriser et se haïr, sans parvenir à ne faire qu'un. Déjà l'Eglise des apôtres a connu des divisions, les judéo-chrétiens se sont séparés etc. Le texte d'Isaïe ne peut donc pas être lu comme prophétique d'une « histoire », mais bien d'un accomplissement eschatologique à l'œuvre dans l'histoire – à l'œuvre seulement, dans la mesure où l'accomplissement total ne saurait se faire ailleurs que dans le Christ et non pas dans la communauté finie, serait-elle universelle : cela démontrerait l'autosuffisance de l'humanité pour conquérir son unité sans le Christ, alors qu'en même temps le Christ apparaît comme le principe de cette unité, puisque c'est par Lui, unique Médiateur, que d'un côté s'accomplit la mission d'Israël et que de l'autre s'accomplit celle de l'Eglise. Sans le Christ, Israël qui attend son Messie, pas plus que l'Eglise qui se réclame de Lui et se fonde sur Lui, n'ont de sens.

Psautre 116, 1, 2

*Louez le Seigneur, tous les peuples ;
fétez-le, tous les pays !*

*Son amour envers nous s'est montré le plus fort ;
éternelle est la fidélité du Seigneur !*

C'est bien à tous les peuples de louer le Seigneur. Alors pourquoi les Juifs n'envoient-ils plus des missionnaires jusqu'aux extrémités de la terre ? Ils le faisaient jusqu'au temps de Jésus, mais Jésus et ses apôtres, l'Eglise, lui ont volé cette mission, qui restait en même temps marquée d'une contradiction, entre l'universalité de la mission, et la nécessité de ramener tout converti à la particularité d'Israël. Le concept de peuple universel ne pouvait naître que d'une révolution du Judaïsme, celle qui supprimerait la particularité juive par la médiation d'une singularité absolue (celle du Christ bien sûr) rendant possible que chaque individu, et

non pas des peuples, du collectif, puisse appartenir au peuple universel. Pas de doute que gît en ce tournant l'avènement de l'homme « moderne », même dans la dimension politique de la citoyenneté faisant abstraction des origines, du sang, du sol. Au fond, dans le drame des divisions historiques réside le fait que les origines, le sang et le sol ne sont pas supprimés, comme ce serait le cas dans une sorte d'Église totalitaire équivalant à une République totalitaire. La division nous sauve donc paradoxalement du totalitarisme, aussi longtemps que nous sommes des passagers terrestres. Il importe donc de ne pas chercher à supprimer les contradictions historiques, et pourtant d'œuvrer à leur dépassement, par un travail infini, une tâche sans fin qui est celle de la charité, de l'agapè. Il ne nous reste que l'espérance en la *fidélité du Seigneur*.

Lettre aux Hébreux (12, 5-7.11-13)

Frères, n'oubliez pas cette parole de réconfort, qui vous est adressée comme à des fils : Mon fils, ne néglige pas les leçons du Seigneur, ne te décourage pas quand il te fait des reproches. Quand le Seigneur aime quelqu'un, il lui donne de bonnes leçons ; il corrige tous ceux qu'il reconnaît comme ses fils. Ce que vous endurez est une leçon. Dieu se comporte envers vous comme envers des fils ; et quel est le fils auquel son père ne donne pas de leçons ? Quand on vient de recevoir une leçon, on ne se sent pas joyeux, mais plutôt triste. Par contre, quand on s'est repris grâce à la leçon, plus tard, on trouve la paix et l'on devient juste. C'est pourquoi il est écrit : Redonnez de la vigueur aux mains défaillantes et aux genoux qui fléchissent, et : Nivelez la piste pour y marcher. Ainsi, celui qui boite ne se tordra pas le pied ; bien plus, il sera guéri.

Dans le châtement, la leçon, les reproches, les corrections, c'est le mot *paideia* qui revient. Le mot éducation. Dans notre culture, l'éducation a largement perdu sa composante répressive, destinée à redresser l'enfant naturellement indocile, pervers, tordu, capricieux – même si en vérité la composante violente n'a jamais disparu de l'éducation des enfants : je ne parle pas seulement de contrainte, mais de la secrète perversité qui habite les éducateurs exerçant leurs talents, à leur tour, sur ceux qui sont aujourd'hui ce qu'ils ont été et qui subissent aujourd'hui ce qu'eux-mêmes ont subi jadis. Mais ce n'est pas cela qui est présent dans le mot *paideia*. C'est bien la médiation par laquelle grandit l'enfant de l'homme. Il ne grandit pas naturellement mais bien par mille contraintes. Seront-elles exercées avec douceur, avec affection ? Avec amour ? C'est la manière d'être sévère qui fait tout. D'être exigeant. Or nous les « grands », nous nous trouvons « adultes » et jugeons humiliantes les leçons. Et même le « qui aime bien châtie bien » est jugé archaïque comme la loi du Talion. Pourtant, « il y a du vrai » dans le proverbe

biblique. L'enfant ne choisira jamais d'être éduqué ou non. Dieu serait-il un éducateur libertaire et nous laisserait-il choisir ? Déjà il ne nous laisse pas le choix d'être là, d'exister, et déjà ceci est une leçon. Il est, c'est bien connu depuis s. Augustin, un « maître intérieur » qui nous éduque par la vie même, mais avec le contrepoint de la parole, d'une parole qui ne cesse d'accompagner les choses de la vie. Nous n'entendons pas toujours les paroles justes pour grandir, et aussi nous n'avons pas accès à ces paroles justes, mais plutôt aux paroles du monde, qui brouillent la voie droite ; et aussi nous inclinons à n'avoir pas envie d'entendre les paroles justes, qui récusent la recherche immédiate du résultat ou de la satisfaction, contre le « travail du négatif ». Je ne peux pas avoir raison de me révolter contre le travail du négatif (y compris si je ne l'accomplis pas), car cela revient à protester contre la réalité elle-même, contre le monde tel qu'il est (ce qui revient à revendiquer un monde sans histoire, sans devenir, sans tâche à accomplir, sans existence, donc). Dire oui à l'éducation, c'est aussi dire oui à ce qui est. C'est acquiescer au monde. Donc aussi au négatif, à la souffrance – mais justement à la souffrance comme négatif et non pas comme quelque chose qu'il faudrait aimer positivement. Le négatif reste le négatif, comme un moment nécessaire, mais jamais comme une fin en soi. C'est une banalité de dire que la souffrance n'est pas autre chose que l'être-ressenti de la finitude, du devenir propre à tout ce qui est inachevé et va vers sa fin (sa fin et son accomplissement). Donc cette modalité inhérente à la finitude nous instruit, doit nous instruire, nous « apprendre ». Mais elle ne nous éduque vraiment qu'en perdant son caractère de loi anonyme, en étant « reprise » par quelqu'un qui a une « âme », qui parle, qui humanise et spiritualise ce qui sinon ne quitterait pas le règne de la simple, pure et simple nécessité. La nécessité n'instruit que « reprise » par celui qui me regarde et m'écoute et me parle, et me tient la main, le « pédagogue ». Ainsi, moi adulte « moderne », sujet qui s'auto-revendique, j'ai plus encore qu'un enfant à « devenir comme un enfant » pour me laisser aimer et instruire par Dieu. Et je sais mieux que personne que par sa parole quotidienne il me châtie, me mets en face de moi-même, me montre le misérable, dirait Pascal, que je suis, puisque je ne suis qu'un apprenti rétif pour aimer. Je sais qu'aimer est la seule chose qui compte, et dès que cela devient une affaire difficile, voire impossible, je me fige dans le refus, attendant que l'autre face le premier pas, au prétexte que je l'ai fait trop souvent, ce premier pas, sans résultat apparent, sans bénéfice. Je n'accepte d'aimer qu'avec bénéfice, ce qui précisément n'est pas « aimer ».

Évangile selon saint Luc (13, 22-30)

Dans sa marche vers Jérusalem, Jésus passait par les villes et les villages en enseignant. Quelqu'un lui demanda : « Seigneur, n'y aura-t-il que peu de gens à être sauvés ? » Jésus leur dit : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car, je vous le déclare, beaucoup chercheront à entrer et ne

le pourront pas. Quand le maître de la maison se sera levé et aura fermé la porte, si vous, du dehors, vous vous mettez à frapper à la porte, en disant : 'Seigneur, ouvre-nous', il vous répondra : 'Je ne sais pas d'où vous êtes.' Alors vous vous mettez à dire : 'Nous avons mangé et bu en ta présence, et tu as enseigné sur nos places.' Il vous répondra : 'Je ne sais pas d'où vous êtes. Éloignez-vous de moi, vous tous qui faites le mal.' Il y aura des pleurs et des grincements de dents quand vous verrez Abraham, Isaac et Jacob et tous les prophètes dans le royaume de Dieu, et que vous serez jetés dehors. Alors on viendra de l'orient et de l'occident, du nord et du midi, prendre place au festin dans le royaume de Dieu. Oui, il y a des derniers qui seront premiers, et des premiers qui seront derniers. »

La première chose à remarquer (banalité, de nos jours), c'est que Jésus, comme souvent, ne répond pas à la question posée mais s'en sert pour instruire et avertir, pour éduquer, si l'on fait un écho avec la *Lettre aux Hébreux*. Efforcez-vous... dit-il. On ne peut pas à la fois « entrer » et « faire le mal ». La soi-disant fréquentation de Jésus ne donne aucun droit au Paradis ! Même la fréquentation eucharistique, car après tout, à travers l'expression « mangé et bu en ta présence », nous pouvons penser au pain et au vin de sa « présence réelle ». La « pratique religieuse » et celle des sacrements ne donnent donc heureusement aucune assurance pour la vie divine. Et puis, à Pierre même, Jésus a adressé la formule vade retro... Toi qui fais le mal, toi dont les pensées ne sont pas celles de Dieu. La seule méthode pour ne pas errer : se défier de ses propres pensées, produites par un sujet « incompréhensible à lui-même », et obéir aux pensées de Dieu, que l'on trouve écrites dans l'Écriture et plus intérieures à soi-même que soi-même. On les trouve donc en soi, mais l'Écriture nous garantit qu'elles ne sont pas de nous, de nos propres ruses. Obéir à ce non-moi que je trouve en moi, mais comme n'étant pas moi et résonnant au dehors, venant d'ailleurs.

Jésus ne conclut pas en ne répondant absolument pas à la question, mais en répétant la conclusion des invités au banquet et des ouvriers de la onzième heure. Nous ne serons pas égaux dans la vie éternelle. La sainte Vierge Marie restera pour l'éternité la mère de Dieu, conçue sans péché (problème théologique en suspens, comme on sait). Seront les premiers ceux qui ont aimé, et cela pourra faire l'objets de belles surprises dans la distribution des prix, entre les saints inconnus qui seront dans la Lumière, et certains saints du calendrier qui auront eu à repasser un oral de rattrapage... qui auront droit à un strapontin tout au fond sur le côté. L'amour, c'est beaucoup : demander pardon, et il y a ceux comme moi qui ne savent pas ou plus demander pardon. La souffrance d'avoir péché, d'avoir été si mauvais en amour, je crois et je l'ai déjà dit, elle nous suivra dans la vie en Dieu, en ce Dieu qui *effacera toutes larmes des yeux*. Toute la vie spirituelle dont nous n'avons pas été capables, *acédia* ou pas *acédia*, nous la vivrons infiniment devant la face de Dieu, dans le cœur de la vie trinitaire, mais certainement à partir de ce que nous

sommes chacun singulièrement et en personne. Un Royaume de personnes. Une Jérusalem dont les pierres seront des personnes. Ne cherchez pas un grand portail bien grand ouvert, mais une entrée étroite, infiniment, dès que l'on hésite à aimer, dès que l'on préfère se garder pour soi.

22ème dimanche du Temps Ordinaire (29 août)

Livre de Ben Sirac le Sage (3, 17-18.20.28-29)

Mon fils, accomplis toute chose dans l'humilité, et tu seras aimé plus qu'un bienfaiteur. Plus tu es grand, plus il faut t'abaisser : tu trouveras grâce devant le Seigneur. La puissance du Seigneur est grande, et les humbles lui rendent gloire. La condition de l'orgueilleux est sans remède, car la racine du mal est en lui. L'homme sensé médite les maximes de la sagesse ; l'idéal du sage, c'est une oreille qui écoute.

Ben Sirac est un sage paisible. Il vise la paix, et la paix est le contraire de la volonté de puissance. La paix suspend ses gestes, la paix est retenue, elle ne « passe pas à l'acte », comme on dit dans le milieu éducatif. Comme au sommet au-delà de toutes choses, demeure la toute-puissance divine, selon un mode que nous ne pouvons percevoir qu'en contemplant l'immensité de la Création. C'est une puissance qui est là et donc ne se manifeste pas (la brise légère). Je veux dire ne s'exhibe pas (Dieu caché). La sagesse revient donc à prendre la mesure de toute chose à l'incommensurable mesure de Dieu – ce qui revient à dire que tout est tout petit dans sa main. On connaît évidemment la vanité de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. Mais chaque *ego* au monde est une grenouille. L'humilité est un travail, car personne n'est spontanément dans l'effacement, mais bien plutôt dans l'affirmation de soi, *conatus* ou pas. Tous les discours de vertu sont inexorablement d'une humiliante banalité. Mais ce qui est plus profond et singulier ici, c'est la chute de ce court passage : *une oreille qui écoute*. L'orgueil est bavard, expansif, vain, bien sûr. Mais si j'écoute... je capte, je recueille l'immensité qui m'environne, au lieu de mettre en avant mon petit vide. Ce qui est à la mesure de Dieu, c'est donc l'écoute. Mais juste avant, une autre idée se révèle profonde : *la racine du mal est en lui*. Il y a le mal dont la racine n'est pas en moi, et le mal *radical*. Un autre n'est pas responsable « du mal », et encore moins de « mon » mal, de celui qui non seulement m'habite mais naît de moi. En ce sens, l'orgueil n'est pas une passion, car d'une passion je souffre, je suis consentant mais en même temps victime. Au contraire l'orgueil, d'un geste, d'une suffisance, balaye tout ce qui n'est pas lui. Il est pure auto-affirmation, il rend annexe, accessoire, faire-valoir, tout ce qui n'est pas son *ego*. En ce sens il est « sans remède »,

irrémissible aussi, le *péché contre l'Esprit*. L'orgueil ne peut pas aimer, ne peut pas se mettre au pied d'un autre.

Psaume 67, 4-5ac, 6-7ab, 10-11

*Les justes sont en fête, ils exultent ;
devant la face de Dieu ils dansent de joie.
Chantez pour Dieu, jouez pour son nom.
Son nom est Le Seigneur ; dansez devant sa face.*

*Père des orphelins, défenseur des veuves,
tel est Dieu dans sa sainte demeure.
A l'isolé, Dieu accorde une maison ;
aux captifs, il rend la liberté.*

*Tu répandais sur ton héritage une pluie généreuse,
et quand il défilait, toi, tu le soutenais.
Sur les lieux où campait ton troupeau,
tu le soutenais, Dieu qui es bon pour le pauvre.*

Ce ne sont pas les hommes d'une tribu qui « dansent de joie », ce sont les justes, et cela suffit à désigner le Dieu unique d'Israël comme Dieu universel, lui-même Dieu juste, Dieu de justice. Les versets 10 et 11 ajoutent la bonté, d'où dérivent et la justice et la providence. Mais s'il y a des pauvres ? Et si le peuple défaille et a besoin de secours, n'est-ce pas la providence divine qui est en défaut ? La bonté divine serait-elle impuissante ? Ce psaume n'objecte rien de tel, mais d'autres s'inquiètent, et d'autres textes remuent la question « impossible ». Il faut la foi pour défier l'évidence d'un monde imparfait, et un peu de théologie, donc de raison, pour comprendre la raison nécessaire de cette imperfection. La foi est celle des Juifs, celle qui vient des Juifs. Les raisons se construisent à l'évidence « après Jésus Christ », quand la foi s'ouvre aux païens, se confronte à la raison philosophique. Et puis, la perfection de l'achèvement, nous la tenons dans le Christ : la mise en perspective de l'inachèvement devient possible. Les Juifs, quant à eux, se mettent à camper dans l'attente...

Lettre aux Hébreux (12, 18-19.22-24a)

Frères, quand vous êtes venus vers Dieu, il n'y avait rien de matériel comme au Sinaï, pas de feu qui brûle, pas d'obscurité, de ténèbres, ni d'ouragan, pas de son de trompettes, pas de paroles prononcées par cette voix que les fils d'Israël demandèrent à ne plus entendre. Mais vous êtes venus vers la montagne de Sion et vers la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, vers des milliers d'anges en fête et vers l'assemblée

des premiers-nés dont les noms sont inscrits dans les cieux. Vous êtes venus vers Dieu, le juge de tous les hommes, et vers les âmes des justes arrivés à la perfection. Vous êtes venus vers Jésus, le médiateur d'une Alliance nouvelle.

On peut déjà être sensible à la beauté du passage, à son lyrisme. Montée vers Dieu, venue à Dieu, avec le sentiment que c'est de la venue de Dieu qu'il s'agit. Je monte vers Dieu comme si Dieu descendait vers moi, je vais vers Dieu comme s'il venait à moi. Processionnel spirituel désormais, céleste. L'achèvement, la perfection sont là : révélation du sens de ce terrible inachèvement dans lequel nous étions sourds, aveugles, mais qui se déchire comme une vieille peau. Je dis *nous*, car ce ne sont pas seulement les fils d'Israël qui manquaient de foi et partant ne supportaient pas la Parole. Dans l'inachèvement, il *faut* la foi. Sans elle, rien n'est *sensé*. Maintenant, il nous faut une foi nouvelle, analogue à la foi juive, puisque c'est encore de la foi, mais maintenant c'est l'invisible achèvement dans le Christ qui requiert la foi, tandis que la foi juive était une foi dans l'inachèvement. La clé de voûte, celle qui fait tenir le nouveau sur l'ancien, c'est un médium, une médiation, en vérité « en personne », puisque c'est un médiateur qui relie l'inachevé et l'achevé. C'est donc en lui seul que peut s'éclairer la raison de l'inachèvement dans l'achèvement – et sans la foi il va de soi que je ne peux pas y « croire ». Je comprends donc que l'athée récuse la question même du sens, parce qu'il ne peut y répondre : ce n'est qu'à partir de la position du sens que la question du sens peut se poser. Il n'y a plus que le sens de nos paroles, et pas de sens en dehors de cette invention du sens que produit le langage. C'est pourquoi le dialogue de la foi avec la non-foi est pour ainsi dire impossible, sinon par charité et humanité, politesse, puisque même le terrain supposé commun de la raison ne l'est pas. Je ne peux pas forcer l'autre à poser la question du sens comme je le fais, à partir de ma vérité de ce sens, qui n'est pas la sienne. Et faire semblant que la question est neutre est un leurre.

Évangile selon saint Luc (14, 1a.7-14)

Un jour de sabbat, Jésus était entré chez un chef des pharisiens pour y prendre son repas. Remarquant que les invités choisissaient les premières places, il leur dit cette parabole : « Quand tu es invité à des noces, ne va pas te mettre à la première place, car on peut avoir invité quelqu'un de plus important que toi. Alors, celui qui vous a invités, toi et lui, viendrait te dire : 'Cède-lui ta place', et tu irais, plein de honte, prendre la dernière place. Au contraire, quand tu es invité, va te mettre à la dernière place. Alors, quand viendra celui qui t'a invité, il te dira : 'Mon ami, avance plus haut', et ce sera pour toi un honneur aux yeux de tous ceux qui sont à table avec toi. Qui s'élève sera abaissé ; qui s'abaisse sera élevé. »

Jésus disait aussi à celui qui l'avait invité : « Quand tu donnes un déjeuner ou un dîner, n'invite pas tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni de riches voisins ; sinon, eux aussi t'inviteraient en retour, et la politesse te serait rendue. Au contraire, quand tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles ; et tu seras heureux, parce qu'ils n'ont rien à te rendre : cela te sera rendu à la résurrection des justes. »

Jésus enseigne. Il ne fait pas que vivre. Il n'est pas silencieux comme Marie. Il parle, et il est Parole, Verbe, *Logos*. Il y a donc une « doctrine » de Jésus qui doit constituer la base, les fondations de tout enseignement « chrétien ». *Chrétien* signifie-t-il *du Christ* ? Si j'enseigne, si j'annonce, si le Magistère enseigne et annonce, la question est de ne pas trahir, donc de rester *évangélique*, sans pourtant ressasser et répéter, mais plutôt se laisser inspirer. Il y a une « doctrine » (un contenu doctrinal) si je reformule les discours du Christ sous forme de propositions générales et impersonnelles, alors que l'Évangile s'adresse à moi, à nous, en disant *tu* ou *vous*. Cependant, le *tu* de : *Quand tu donnes un déjeuner...* est un *tu* très général, et bien sûr, au-delà de l'exemple, c'est l'esprit qui est à scruter ; c'est l'esprit qui nous fait discerner la « doctrine », autrement dit la cohérence, le tout que forment les *logia* de Jésus, l'ensemble de ses paroles. Je ne reviens pas sur l'humilité qui n'a pas pour fin d'humilier l'*ego*, mais de le tenir ouvert à l'autre, contre toute suffisance (l'orgueil selon Ben Sirac). Mais de fait, si mon *ego* se cramponne à soi-même, c'est parce qu'il n'accepte pas de s'humilier devant tout ce qui n'est pas lui. C'est pour la même raison que je ne parviens pas à pardonner (ou plus encore à demander pardon), ou que mon pardon est formel et vide, *flatus vocis*. Jésus demande l'amour, et l'amour revient à se mettre aux pieds de l'autre comme du Christ, à verser des larmes sur les pieds de celui (ou de celle) qui nous a fait du mal. Qu'est-ce qui nous retient ? Comment renoncer à toute défense ? L'amour a quelque chose d'injuste (voir les ouvriers de la première heure rétribués comme ceux de la dernière) et va jusqu'à laisser tomber la *légitime* défense (se laisser frapper). Il demande d'aimer comme il a aimé, et dit ensuite que ce n'est pas possible (seulement pour Dieu). Or cette injonction paradoxale concorde extraordinairement avec l'injonction d'humilité, qui est donc elle aussi impossible à satisfaire, ce qui la justifie hyperboliquement – puisque nous ne sommes pas capables par nous-mêmes de ce que nous devrions vouloir. L'humilité devient un sommet que Marie seule a pleinement atteint. Or c'est plutôt l'orgueil que nous plaçons dans les hauteurs, et l'humilité en bas. Jésus renverse donc la représentation, de manière absolue. Pour s'humilier, Paul a besoin de trouver en lui quelque chose qui lui fait mal, très mal, et que cependant il accepte. Tout ce qui vient de lui, c'est cette acceptation. Mais il peut accepter parce qu'il ne place pas son orgueil en lui-même mais, génialement, saintement, chrétiennement, religieusement, en dehors. *In Christo*. Ainsi, comme je

ne puis nullement renoncer à mon orgueil, il ne me reste que l'issue paulinienne, si j'y parviens : les yeux fixés sur le Christ qui n'a pas retenu jalousement..., je parviendrai peut-être à m'oublier. Il faut aimer le Christ avec passion pour être extatiquement apte à l'amour. Seul l'amour pour une femme peut faire comprendre cela, car dans une telle passion le cœur est tellement occupé par l'autre (une image, peut-être, mais pour l'instant peu importe) qu'il réussit à s'extraire de soi, à s'oublier, tout tourné qu'il est, enfin, vers l'autre, l'aimée. Bien sûr aussi l'amour d'une femme pour un homme. Très vite la vérité de l'amour se découvre. Si l'autre s'avère être au fond de soi boiteux, estropié, aveugle, pauvre ? Comment l'aimer plus longtemps ? Car le dégoût l'emporte, comme avec mon voisin gros, laid, handicapé, que je n'invite pas chez moi, à qui je me contente de sourire : c'est mon hypocrisie et rien d'autre qui sourit, car la gentillesse distante n'est qu'un calcul. Je suis donc de l'espèce chef des pharisiens...

23ème dimanche du Temps Ordinaire (5 septembre)

Livre de la Sagesse (9, 13-18)

Quel homme peut découvrir les intentions de Dieu ? Qui peut comprendre les volontés du Seigneur ? Les réflexions des mortels sont mesquines, et nos pensées, chancelantes ; car un corps périssable appesantit notre âme, et cette enveloppe d'argile alourdit notre esprit aux mille pensées. Nous avons peine à nous représenter ce qui est sur terre, et nous trouvons avec effort ce qui est à portée de la main ; qui donc a découvert ce qui est dans les cieux ? Et qui aurait connu ta volonté, si tu n'avais pas donné la Sagesse et envoyé d'en haut ton Esprit saint ? C'est ainsi que les chemins des habitants de la terre sont devenus droits ; c'est ainsi que les hommes ont appris ce qui te plaît et, par la Sagesse, ont été sauvés.

Je ne peux pas commencer à écrire sur les textes de ce dimanche sans dédier mes mots à Charles Bongiraud, curé de Montfaucon (Haute-loire), qui m'a appelé ce matin pour m'annoncer son entrée prochaine dans la Vie. Une grande nouvelle. Aussi n'ai-je cessé de penser à lui et à sa foi durant toute la messe.

Le livre de la sagesse a plus que jamais une coloration grecque : dualité de l'âme *aux mille pensées* et du corps pesant. Mais aussitôt la foi au Dieu unique vient épouser cette nouvelle manière de penser « moderne ». Petitesse de notre être et de notre esprit devant la toute-grandeur divine. Et surtout toute notre grandeur à nous qui vient de Lui, de sa communication, de la Révélation de Sa Vérité. La sagesse n'est pas œuvre humaine mais don, communication de l'Esprit saint. Livré à elle-

même, la « sagesse » humaine est perdue, se recevant de Dieu, elle est sauvée. Catéchèse pour le nouveau monde hellénisé, non plus seulement pour le peuple fermé sur lui-même. Pour nous, cela revient à une sorte de préparation de la nouvelle culture, celle dans laquelle va passer la Révélation lorsqu'elle va sortir d'Israël et s'adresser au monde. Israël est en train de devenir le monde.

Psaume 89, 3-4, 5-6, 12-13, 14.17abc

*Tu fais retourner l'homme à la poussière ;
tu as dit : « Retournez, fils d'Adam ! »
A tes yeux, mille ans sont comme hier,
c'est un jour qui s'en va, une heure dans la nuit.*

*Tu les as balayés : ce n'est qu'un songe ;
dès le matin, c'est une herbe changeante :
elle fleurit le matin, elle change ;
le soir, elle est fanée, desséchée.*

*Apprends-nous la vraie mesure de nos jours :
que nos cœurs pénètrent la sagesse.
Reviens, Seigneur, pourquoi tarder ?
Ravise-toi par égard pour tes serviteurs.*

*Rassasie-nous de ton amour au matin,
que nous passions nos jours dans la joie et les chants.
Que vienne sur nous la douceur du Seigneur notre Dieu !
Consolide pour nous l'ouvrage de nos mains.*

Ô Charles, ce texte en me parlant de toi me parle de nous et j'espère mourir comme toi, aussi saintement (pourtant, la sainteté n'est pas mon fort !) *Apprends-nous la vraie mesure de nos jours.* Je n'ai pas envie de paraphraser le psaume, tant il est lumineux ; car à la fois il dit que nous ne sommes que poussière, et il nous parle de la *douceur* de Dieu. C'est donc une infinie sérénité qui vient donner vie à la poussière, sans que cela soit dit. Le psaume ne parle pas de vie éternelle, et pourtant il donne à la fois la bonne mesure de notre côté et la bonne mesure du côté de Dieu. Entre les deux, il ne dit rien, et cependant Dieu va-t-il, peut-il laisser son ami, son serviteur retourner à la poussière ? De mes yeux de chair je verrai Dieu, dit Job. Mais on ne sait rien de tout cela. Il faut que la Sagesse en personne surgisse du tombeau, et qu'un Fils d'homme dise : *je suis la Vie*, pour que l'espérance prenne corps, se concrétise, ne reste pas blanche, *terra incognita*. Nous avons mangé et bu avec Lui. Loin que notre mortalité désespère le psalmiste, elle est ce sur quoi repose la sagesse. Je ne te demande pas la vie éternelle, semble dire (mais il ne le

dit pas, ne le pense pas) le psalmiste, mais que dès le matin tu nous *rassasies de ton amour*. Et bien oui, Dieu rassasie au-delà de tout ce qu'on pouvait attendre. L'espérance porte non sur quelque chose que nous pouvions espérer, mais sur quelque chose d'inespéré parce qu'inattendu. Dieu n'est pas « au-delà », il donne au-delà...

Lettre de saint Paul à Philémon (1, 9b-10.12-17)

Fils bien-aimé, moi, Paul, qui suis un vieil homme, moi qui suis aujourd'hui en prison à cause du Christ Jésus, j'ai quelque chose à te demander pour Onésime, mon enfant à qui, dans ma prison, j'ai donné la vie du Christ. Je te le renvoie, lui qui est une part de moi-même. Je l'aurais volontiers gardé auprès de moi, pour qu'il me rende des services en ton nom, à moi qui suis en prison à cause de l'Évangile. Mais je n'ai rien voulu faire sans ton accord, pour que tu accomplisses librement ce qui est bien, sans y être plus ou moins forcé. S'il a été éloigné de toi pendant quelque temps, c'est peut-être pour que tu le retrouves définitivement, non plus comme un esclave, mais, bien mieux qu'un esclave, comme un frère bien-aimé : il l'est vraiment pour moi, il le sera plus encore pour toi, aussi bien humainement que dans le Seigneur. Donc, si tu penses être en communion avec moi, accueille-le comme si c'était moi.

Sans qu'il le veuille, la lettre de Paul a une immense portée « politique », elle jette le germe d'une révolution, sans en avoir l'air. Le programme ne s'adresse qu'à la personne de Philémon. Ce n'est donc pas un programme politique ; mais si l'on y prend garde, que dit-elle ? Par le baptême, dans le Christ, il n'y a plus ni esclave ni homme libre. Accueille donc Onésime comme un frère, un frère bien-aimé. Tu ne peux plus le retrouver comme un esclave. Tu ne peux que le libérer. Dès lors que la conscience chrétienne va s'insinuer dans la société (en ce sens, il y aura une réelle christianisation de la société, de la conscience collective, des « valeurs »), le servage n'a plus de place possible. Son maintien dans la Chrétienté en dit long sur le caractère païen de cette dernière, sur le fait qu'on ne convertit pas des « structures », mais des personnes – et c'est seulement à travers des personnes converties que l'esprit chrétien peut changer quelque chose dans le monde. L'abolition de l'esclavage, si récent, si tardif, ne peut pas ne pas comporter une dimension spirituelle, ou disons éthique héritée des valeurs chrétiennes (en ce sens, les valeurs chrétiennes sont les résidus sociaux de la foi, de l'appel de la foi évangélique). Mais pour avoir été acceptée, il a fallu en effet que les valeurs soient devenues des résidus sociaux, à la naissance du travail salarié moderne. Car sinon, pourquoi la Chrétienté médiévale ne l'aurait-elle pas abolie, supposée bien plus chrétienne que l'âge des Lumières ? C'est qu'elle n'était pas plus évangélique, pas plus chrétienne. Toute aussi violente et injuste qu'une autre. Si l'esclavage a été aboli, c'est qu'il

n'était plus collectivement aussi intéressant, utile qu'auparavant. Il était devenu économiquement un verrou social, un archaïsme, comme le travail des enfants. Nulle vertu là-dedans. Sinon, pourquoi les époques précédentes n'auraient-elles pas été aussi vertueuses ? On ne s'en sort que par l'hypothèse commode du progrès, aussi explicatif que la vertu dormitive...

Paul a donc absolument raison de ne pas poser la question à Philémon sur un autre plan que celui de sa foi. Il n'est pas seulement question d'affranchir juridiquement Onésime, donc de changer sa personne sociale, mais de le regarder sur le mode de la fraternité, et non seulement une fraternité en humanité comme chez Sénèque, mais comme frère dans le Christ, d'où dérive toute fraternité dans un sens absolument neuf, transcendant, et non pas seulement en raison d'une communauté de condition (il est mortel comme moi, je suis mortel comme lui).

Évangile selon saint Luc (14, 25-33)

De grandes foules faisaient route avec Jésus ; il se retourna et leur dit : « Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut pas être mon disciple. Celui qui ne porte pas sa croix pour marcher derrière moi ne peut pas être mon disciple. Quel est celui d'entre vous qui veut bâtir une tour, et qui ne commence pas par s'asseoir pour calculer la dépense et voir s'il a de quoi aller jusqu'au bout ? Car, s'il pose les fondations et ne peut pas achever, tous ceux qui le verront se moqueront de lui : Voilà un homme qui commence à bâtir et qui ne peut pas achever ! Et quel est le roi qui part en guerre contre un autre roi, et qui ne commence pas par s'asseoir pour voir s'il peut, avec dix mille hommes, affronter l'autre qui vient l'attaquer avec vingt mille ? S'il ne le peut pas, il envoie, pendant que l'autre est encore loin, une délégation pour demander la paix. De même, celui d'entre vous qui ne renonce pas à tout ce qui lui appartient ne peut pas être mon disciple. »

Il est bien clair que Jésus n'a pas beaucoup de disciples. Car même si je donne un sens « spirituel » aux paroles de Jésus, tel que j'aimerais ma femme, mes enfants et même ma propre vie *in Christo*, non seulement je sais que je suis bien loin d'aimer « en Christ » ma propre vie et tout ce qui fait ma vie, mais que je ne *renonce pas*. Je butte sur moi-même.

Tous ces gens suivent Jésus dans l'attente d'un miracle, pour ramasser quelque miette, comme les petits poissons suivent les gros. Jésus se retourne. Il est dur avec eux, il est en colère ; il n'est pas méchant, mais il est impatienté et affligé de voir que non seulement la chair est faible, mais l'esprit aussi. En trois phrases, il mitraille la foule. Elles disent la radicalité de la conversion, et l'on ne peut que se sentir humilié, ridicule, impuissant devant Jésus. Il m'humilie et je vais continuer à le suivre ? Ce serait un début, un bon début, quoi qu'il en soit... Car ensuite, comme

aux vrais disciples qui ont tout quitté pour le suivre (mais cela ne les empêche pas de continuer à être assez nuls et mesquins, avec des pensées *chancelantes*, donc sont-ils de « vrais disciples ?), Jésus va dire : aux hommes, c'est impossible. Mais c'est là que l'on va retrouver la vraie toute-puissance de Dieu : la puissance de sauver ce qui se perd. Tous ces gens sont cons, c'est entendu. Et bien, cela montre que Jésus est venu pour cette bande de pauvres cons (que nous sommes tous). S'il ne devait sauver que de vrais disciples, alors en effet le Ciel resterait vide. Il sauvera donc même ceux qui ne furent pas des disciples du tout. Cependant, il faudra avoir revêtu l'habit de noces. Enfin se dépouiller de tous ses biens pour revêtir la robe du Christ, celle qu'il m'aura donnée. J'entrerai donc nu au Paradis ! Quand la mort m'aura dépouillé de tout, revêtirai-je la robe des noces ? Après tout, il est spirituellement possible de ne pas se convertir, de ne pas se mettre à genoux devant le Créateur et Sauveur, car à défaut de posséder quoi que ce soit, il nous reste notre moi. La robe, c'est de sortir de soi pour entrer dans la Joie du Maître, sans boudier. Celui qui garde le visage fermé est déjà dans ses propres ténèbres intérieures. Pourtant le Maître avait laissé entrer tout le monde.

Si je commence par m'asseoir, je n'en sors plus, je vois le renoncement exorbitant, le prix astronomique, et je peux dire comme les gosses de banlieue que j'ai la rage, car l'amour m'apparaît dans toute son évidence, comme l'écorché fait voir tous les nerfs et les muscles : je n'ai pas d'autre issue que d'aimer comme le Christ aime, et je ne le fais pas. Je ne peux plus me réfugier dans tous les faux-semblants que fournit d'ordinaire la vie. Avec une bonne entente, on peut aimer sa femme de manière tout à fait humaine, en toute bonne conscience. Mais quand n'existe plus rien de tel, qu'il faut renoncer à ce qu'on ne possède même plus, il ne reste plus que l'issue du Christ, de l'amour-croix, du fardeau léger – car je sais en même temps que dans l'abandon au Christ se trouve la joie. Je sais que l'exigence du Christ est la seule qui fasse grandir, mais elle me dépouille de ma chair, elle me fait mourir.

24ème dimanche du Temps Ordinaire (12 septembre)

Lecture du livre de l'Exode (32, 7-11.13-14)

Moïse était encore sur la montagne du Sinaï. Le Seigneur lui dit : « Va, descends, ton peuple s'est perverti, lui que tu as fait monter du pays d'Égypte. Ils n'auront pas mis longtemps à quitter le chemin que je leur avais prescrit ! Ils se sont fabriqué un veau en métal fondu. Ils se sont prosternés devant lui, ils lui ont offert des sacrifices en proclamant : 'Israël, voici tes dieux, qui t'ont fait monter du pays d'Égypte.' »

Le Seigneur dit encore à Moïse : « Je vois que ce peuple est un peuple à la tête dure. Maintenant, laisse-moi faire ; ma colère va s'enflammer

contre eux et je vais les engloutir ! Mais, de toi, je ferai une grande nation. »

Moïse apaisa le visage du Seigneur son Dieu en disant : « Pourquoi, Seigneur, ta colère s'enflammerait-elle contre ton peuple, que tu as fait sortir du pays d'Égypte par la vigueur de ton bras et la puissance de ta main ? Souviens-toi de tes serviteurs, Abraham, Isaac et Jacob, à qui tu as juré par toi-même : 'Je rendrai votre descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel, je donnerai à vos descendants tout ce pays que j'avais promis, et il sera pour toujours leur héritage.' » Le Seigneur renonça au mal qu'il avait voulu faire à son peuple.

Cela m'importe de voir le paganisme des Hébreux qui rêvent plus ou moins d'être un peuple comme les autres : c'est usant, fatiguant d'être unique ! Après tout, les Hébreux sont un peuple apparenté à tous les peuples sémites de la région, y compris les phéniciens inventeur de l'alphabet dont dérive l'hébraïque. Et tout le monde (j'y inclus l'Égypte et ses Hathor et Apis) adore vaches, veaux et taureaux. C'est donc Moïse à peu près tout seul qui impose le monothéisme aux douze tribus qui remontent d'Égypte, et qui le maintient à bout de bras. On sait qu'une fois installés au pays promis, elles n'auront de cesse de se mélanger aux autochtones et toujours et toujours c'est un « petit reste » qui maintient Israël, qui sauve son identité. Il ne faut donc pas nous voiler la face : ce qu'il est convenu d'appeler *inculturation* fonctionne dans les deux sens, et c'est le cas pour nous aujourd'hui, à l'évidence. Autant le christianisme a christianisé la civilisation de chez nous, autant le christianisme est sans cesse « contaminé » par l'esprit du temps – et en disant *contaminé*, je le dis en bonne comme en mauvaise part. La scolastique s'est bien laissée « contaminer » par l'aristotélisme et la philosophie grecque tout ce qu'il y avait de païen. La fermeture au présent, à l'esprit du temps, s'avère donc défensive, frileuse, peureuse, alors qu'au contraire il faudrait faire preuve d'un esprit offensif, sans peur et sans reproche, pour faire son miel de tout. Mais on s'en doute, cela ne veut pas dire avaler tel quel l'esprit du temps. Disons que l'intégrité de la foi ne rime pas avec intégrisme. Je dois surmonter la croyance que la foi s'identifie avec une culture, même si par ailleurs il y a une culture de la foi.

Les Hébreux ont donc tout pris, la culture et les dieux. C'est que leur foi n'était que culte. Dieu est donc très en colère et c'est là que se montre admirablement la profondeur de cette foi renversante des fils d'Israël fidèle à YHWH. Car ce n'est pas Moïse qui est en colère et Dieu qui le calme, en lui rappelant qu'il est et reste le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Dans cette mise en scène très *théologique*, Dieu est Dieu et ne peut se manifester que comme Absolu. C'est comme tel qu'il est la mesure du détournement, de l'infidélité humaine. La « colère » de Dieu donne la mesure du crime de lèse divinité. C'est l'indifférence et la relativisation du crime qui seraient incompréhensibles. La « colère » est donc un

message, un signifiant. Face à ce message, que dit et fait Moïse ? Il est au moins symboliquement le dernier, le seul à avoir la foi. En lui se concentre ce reste de foi qui fait le « reste » d'Israël. Moïse se retrouve être Israël à lui tout seul. C'est en fin de compte ce que lui déclare Dieu : *de toi je ferai une grande nation*. Exactement ce qu'il avait dit quelques siècles plus tôt à Abram, faisant de lui Abraham. On s'en souvient, il n'y avait pas sur terre un homme plus *humble* de que Moïse. Moïse ne fonde rien, il fait passer, il assure le passage, il prend et fait passer, il prend les Hébreux et les fait passer là où ils peuvent devenir un peuple. Était-ce indispensable ? Il faudrait tout un livre pour en montrer la nécessité eschatologique, et non pas historique, car ce serait demeurer dans le registre de la contingence (il n'y a rien de nécessaire en histoire, il n'y a que des événements et leurs enchaînements). Moïse passeur, donc ; sa fondation est passage, Pessah, sa législation est pascalle. Il fonde le peuple du passage : le passage est fondation. C'est une fondation passante, non une fondation pour ne plus bouger de place. Pour un peuple, c'est une rude épreuve, c'est même une épreuve insupportable, et c'est pourquoi Israël s'exaspère dès qu'on le lui rappelle, comme le font les prophètes, jusqu'au dernier : Jésus. Lui le plus insupportable, puisque, osons le dire, il supprime Israël en supprimant « le mur de la haine », le mur de séparation entre Juifs et non juifs. Israël a besoin de sa différence. Celui qui la supprime doit mourir, être supprimé. Mais c'est trop tard, c'est fait, de sorte que n'est plus possible que la répétition au sens compulsif, la répétition-souffrance-folie, la reconstruction du mur de la haine autour d'un Temple impossible à reconstruire.

Moïse est celui qui *apaise le visage du Seigneur*. Il rappelle à Dieu que sa promesse a été faite à Abraham, Isaac et Jacob et non à lui, Moïse. Cependant Moïse aurait pu réellement être le reste d'Israël, d'où tout serait reparti, une fois installé en Canaan. La promesse divine aurait été tenue. Moïse aurait eu un fils... Mais voilà, je vais dire que c'est la foi et l'humilité de Moïse qui ont fait « changer » Dieu ! À quoi bon tout cet aller-retour en Égypte ? Pourquoi repartir de zéro, ou plutôt de *un*. Après Abraham, Moïse ? Puis Jésus ? Le peuple deux fois supprimé ? C'est Dieu qui serait dans la répétition, qui n'irait pas bien ! Moïse n'est pas l'*Aufhebung* du peuple, il ne l'accomplit pas (en le supprimant), il n'est pas le Messie, il n'est pas Celui pour qui le peuple existe, a été créé. Je ne suis qu'un homme, dit Moïse, et comme père des croyants, Abraham suffit. Je ne suis que le législateur. Par sa foi sans orgueil, celle qui consiste à *marcher humblement avec son Dieu*, Moïse ne s'est pas pris pour ce qu'il n'était pas. Sans cette foi de Moïse, le peuple sorti d'Égypte disparaissait (il aurait disparu en se mélangeant aux autochtones, en adoptant ses dieux). Et je ne dis rien des conditions économiques et techniques pour fondre et mouler des métaux.

Psaume 50, 3-4, 12-13, 17.19

*Pitié pour moi, mon Dieu, dans ton amour,
selon ta grande miséricorde, efface mon péché.
Lave-moi tout entier de ma faute,
purifie-moi de mon offense.*

*Crée en moi un cœur pur, ô mon Dieu,
renouvelle et raffermis au fond de moi mon esprit.
Ne me chasse pas loin de ta face,
ne me reprends pas ton Esprit saint.*

*Seigneur, ouvre mes lèvres,
et ma bouche annoncera ta louange.
Le sacrifice qui plaît à Dieu, c'est un esprit brisé ;
tu ne repousses pas, ô mon Dieu, un cœur brisé et broyé.*

Vivant dans le monde de la chair, je sais que je résiste à Dieu, à la Grâce qui est l'Esprit. Parce que ce monde et cette chair, je ne les lâche pas. Aussi bien ce sont eux qui ne me lâchent pas (cette corrélation définit ma finitude, me montrant ma dépendance, que je ne suis pas une pure puissance de décision, une pure volonté). À la foi donc je vis dans le péché à répétition, et je crie vers Dieu : « Efface mon péché ! » Et même, bien plus : « Crée en moi un cœur pur ». Cela veut dire : *recrée-moi !* Tout cela est trop : l'âme de l'homme, le cœur de l'homme, l'esprit de l'homme est brisé, divisé (la division du sujet : la condition de l'homme est celle du manque, et de ce point de vue, Freud et Lacan sont fidèles à saint Augustin et à Pascal !) La perversion par excellence serait de faire une lecture sado-masochiste de *Le sacrifice qui plaît à Dieu, c'est un esprit brisé*. Cela veut dire au contraire : Dieu sauve l'esprit brisé. L'esprit est brisé tant qu'il n'a pas rejoint Celui qui lui manque pour être lui-même, pleinement lui-même, autrement dit plein d'un Autre. C'est pourquoi nous désirons sans cesse l'autre : pour être aimés. Moi créature, je ne peux aimer que celui (ou celle) qui m'aime. Seul Dieu peut aimer le premier, avant même qu'on ait eu le temps de l'aimer – et non seulement le temps, puisque seul le Premier peut aimer le premier, et si le Premier, le Premier Principe, l'anhypothétique, n'avait pas été Amour, il n'y aurait pas eu d'amour. Sans doute n'y aurait-il rien eu, puisque la Création est œuvre d'Amour. Sinon, quel intérêt pour Dieu de s'emmerder avec nous, des nuls comme nous !

Lettre de Paul à Timothée (1, 12-17)

Je suis plein de reconnaissance pour celui qui me donne la force, Jésus Christ notre Seigneur, car il m'a fait confiance en me chargeant du ministère, moi qui autrefois ne savais que blasphémer, persécuter,

*insulter. Mais le Christ m'a pardonné : ce que je faisais, c'était par ignorance, car je n'avais pas la foi ; mais la grâce de notre Seigneur a été encore plus forte, avec la foi et l'amour dans le Christ Jésus. Voici une parole sûre, et qui mérite d'être accueillie sans réserve : le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs ; et moi le premier, je suis pécheur, mais si le Christ Jésus m'a pardonné, c'est pour que je sois le premier en qui toute sa générosité se manifesterait ; je devais être le premier exemple de ceux qui croiraient en lui pour la vie éternelle.
Honneur et gloire au roi des siècles, au Dieu unique, invisible et immortel, pour les siècles des siècles. Amen.*

D'où Paul parle-t-il ? De quelle place ? De la place du premier de la classe. Paul est en effet le surdoué, le premier de la classe, celui qui est capable de faire la leçon à Pierre, de comprendre avant les autres (Jean est un peu comme ça aussi, mais dans le genre mystique). Les Apôtres depuis la Pentecôte ont cru avant lui, même si Paul est le premier à avoir compris un peu plus clairement certains aspects de la Bonne Nouvelle. Mais les Apôtres sont ceux qui ont mangé et bu avec Jésus, qui ont cru (plus ou moins) de son vivant. Ensuite justement il y a la pentecôte, et les débuts de l'Église. Et c'est là que Paul est le premier. Le premier *ennemi de la croix du Christ* à devenir à son tour apôtre du Christ. Le Saisissement de Damas fait de lui plus qu'un converti comme les autres : le premier qui après l'Ascension est saisi physiquement par le Christ. Comme Étienne, il a vu *les Cieux ouverts*. Il y a là un passage de témoin inattendu : la grâce du martyr est passée dans celui qui « approuvait ce meurtre ».

Évangile selon saint Luc (15, 1-32)

*Les publicains et les pécheurs venaient tous à Jésus pour l'écouter. Les pharisiens et les scribes récriminaient contre lui : « Cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux ! » Alors Jésus leur dit cette parabole :
« Si l'un de vous a cent brebis et en perd une, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Quand il l'a retrouvée, tout joyeux, il la prend sur ses épaules, et, de retour chez lui, il réunit ses amis et ses voisins ; il leur dit : 'Régalez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis, celle qui était perdue !' Je vous le dis : C'est ainsi qu'il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion. Ou encore, si une femme a dix pièces d'argent et en perd une, ne va-t-elle pas allumer une lampe, balayer la maison, et chercher avec soin jusqu'à ce qu'elle la retrouve ? Quand elle l'a retrouvée, elle réunit ses amies et ses voisines et leur dit : 'Régalez-vous avec moi, car j'ai retrouvé la pièce*

d'argent que j'avais perdue !' De même, je vous le dis : Il y a de la joie chez les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se convertit. »

Jésus dit encore : « Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : 'Père, donne-moi la part d'héritage qui me revient.' Et le père fit le partage de ses biens. Peu de jours après, le plus jeune rassembla tout ce qu'il avait, et partit pour un pays lointain où il gaspilla sa fortune en menant une vie de désordre. Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans cette région, et il commença à se trouver dans la misère. Il alla s'embaucher chez un homme du pays qui l'envoya dans ses champs garder les porcs. Il aurait bien voulu se remplir le ventre avec les gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui donnait rien. Alors il réfléchit : 'Tant d'ouvriers chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! Je vais retourner chez mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils.' Mais le père dit à ses domestiques : 'Vite, apportez le plus beau vêtement pour l'habiller. Mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds. Allez chercher le veau gras, tuez-le ; mangeons et festoyons. Car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé.' Et ils commencèrent la fête.

Le fils aîné était aux champs. A son retour, quand il fut près de la maison, il entendit la musique et les danses. Appelant un des domestiques, il demanda ce qui se passait. Celui-ci répondit : 'C'est ton frère qui est de retour. Et ton père a tué le veau gras, parce qu'il a vu revenir son fils en bonne santé.' Alors le fils aîné se mit en colère, et il refusait d'entrer. Son père, qui était sorti, le suppliait. Mais il répliqua : 'Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais désobéi à tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Mais, quand ton fils que voilà est arrivé après avoir dépensé ton bien avec des filles, tu as fait tuer pour lui le veau gras !' Le père répondit : 'Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Il fallait bien festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé ! »

Les mots-clés communs aux trois paraboles : perdu, retrouvé. Le Salut passe par la perte. L'homme se perd. Mais il y a quelqu'un d'autre que lui qui part à sa recherche et le retrouve. Pour cela, il laisse ce qui n'est pas perdu – et qui du coup se révèle doublement perdu, justement du fait qu'étant resté à la maison du Père, il ne se croit pas perdu, ou pour mieux dire, il croit qu'il n'est pas perdu. Il y a donc deux péchés de deux natures assez différentes, celle de celui qui se perd un peu sans le faire exprès, victime de son attirance pour les feux de la vie, les filles, l'argent facile,

et au moins la brebis perdue, comme la chèvre de monsieur Seguin, ou le fils cadet, ont connu l'aventure, on vécu intensément – mais soudain ils se savent perdus, oui, ils se savent perdus. On ne peut pas être sauvé si l'on ne se sait pas perdu. Le fils aîné ne se sait pas perdu, car il croit savoir qu'il ne l'est pas. C'est sa suffisance de « juste » qui a pour effet que *juste*, il ne l'est précisément pas. Son péché à lui qui ne pêche pas, c'est de penser qu'il ne pêche pas ; plus précisément, c'est sa manière d'y penser qui se révèle par la différence, à l'occasion du retour de son frère. Cette manière, c'est la colère (son père, pourtant, le supplie d'entrer : Jésus a supplié comme la poule ses poussins, le peuple juif, le frère aîné, d'entrer) et ce que cette colère signifie, c'est l'absence d'amour qui anime le fils aîné. Il est en règle et cela suffit. C'est pourquoi il n'a même pas eu l'idée de demander un chevreau à son père pour faire la fête. Au moins son frère a-t-il fait la fête, et c'est tout de même exaspérant pour les bien-pensants de penser que Dieu préfère les fêtards à ceux qui vont-à-la-messe. Mais si nous allons à la messe, c'est pour quoi ? Pour entendre parler de la Madeleine, de la femme adultère, de Zachée, des ouvriers de la onzième heure etc. Et pour manger un pain qui est un viatique pour vivre après avoir dit : *mon Dieu, je ne suis pas digne*, comme le centurion romain. Donc la messe est un sauvetage hebdomadaire, de tous nos petits naufrages hebdomadaires. Aussi l'Eglise est-elle évangélique lorsqu'elle interdit l'accès au pain eucharistique à ceux qui vivent dans le péché en se reconnaissant pécheur, et j'insiste sur le *en se reconnaissant pécheur*. Quand je suis coincé dans le péché, n'est-ce pas que j'ai plus que jamais besoin du corps du Christ dont je vis si mal ? *Je ne suis pas venu pour les justes, les gens en bonne santé, mais pour les pécheurs, les malades*. J'ai déjà écrit là-dessus autrefois, et c'est ce qui m'a valu mon éloignement de la revue *Communio*. Je comprendrais que l'Eglise soit plus exigeante sur le sacrement du pardon et l'accompagnement spirituel ou la « direction de conscience » qui à mon sens devrait aller avec. Se confesser une fois par an n'est pas très sérieux. Cela fait minimum syndical. On ne peut certes pas réglementer une fréquence, puisque c'est à la conscience de chacun d'en décider. Mais celui qui se trouve dans une vie de péché un peu grave, l'Eglise (son curé, si le péché est public, connu de lui, ou son... confesseur, ce qui suppose de s'être alors confessé au moins une fois) devrait exiger de lui qu'il se fasse accompagner, qu'il laisse le berger suivre sa trace et le retrouver, et peut-être même le ramener sur ses épaules de pasteur.

Et avec la pièce d'argent, je devine que le Salut est un trésor perdu et ce n'est pas moi qui le retrouve, c'est Dieu qui me retrouve, et qui me donne son Trésor, et s'il l'a fait, s'il m'a cherché, c'est que j'étais, moi, sans le savoir, son trésor ! Leur enfant, les mères l'appellent souvent *mon trésor* ! À chaque fois, donc, c'est Dieu qui cherche, comme un berger, comme une femme, comme un père. C'est pourquoi il faut trois paraboles et non pas une pour faire comprendre ce qui ne pourrait pas entrer dans

une seule. L'amour de Dieu est trop grand pour une seule parabole : il en faut trois. Trois comme Dieu est trois : Le Berger, c'est le Fils venu dans le monde, la femme, c'est l'Esprit qui se reçoit du Père et en qui le Fils est engendré et qui me poursuit de sa Grâce. Et bien sûr le père est le Père. Dieu le Père, le Dieu d'abord du fils aîné qui en fin de compte refuse de participer à la fête (et du coup en est bien malheureux, le pauvre idiot !) Et puis le Dieu du fils cadet qui vient mettre le bazar dans la maison, et qui l'avait déjà mis en réclamant sa part d'héritage. J'ai déjà commenté cela. Ce serait vite retrouvé. Nous avons bien besoin de cet évangile au moins deux fois par an. La liturgie, l'année liturgique est une composition de textes de l'Écriture tout à fait admirable. Si je poursuis mes remarques (tant pis pour le décousu, ce sont comme des notes de bas de page), je comprend que *se convertir*, c'est être pris sur les épaules du Berger. Ai-je quelque chose à faire ? Oui, me laisser prendre ; oui, dire oui. Oui, me laisser ramener. Les anges de Dieu sont tous ceux qui habitent la maison du Père et ne boudent pas la fête.

25ème dimanche du Temps Ordinaire (19 septembre)

Lecture du livre d'Amos (8, 4-7)

Écoutez ceci, vous qui écrasez le pauvre pour anéantir les humbles du pays, car vous dites : « Quand donc la fête de la nouvelle lune sera-t-elle passée, pour que nous puissions vendre notre blé ? Quand donc le sabbat sera-t-il fini, pour que nous puissions écouler notre froment ? Nous allons diminuer les mesures, augmenter les prix et fausser les balances. Nous pourrions acheter le malheureux pour un peu d'argent, le pauvre pour une paire de sandales. Nous vendrions jusqu'aux déchets du froment ! » Le Seigneur le jure par la Fierté d'Israël : Non, jamais je n'oublierai aucun de leurs méfaits. »

Dieu n'est pourtant pas communiste... On voit que comme d'habitude, Lui le Juste ne peut pas tolérer l'injustice : elle sera punie (quand ? Comment ? La question devient alors très compliquée, mais j'ai souvent rencontré cette question nouvelle, dès lors qu'un peuple tellement unique s'est mis à avoir la foi en un Dieu unique et qui plus est, juste, vrai, bon. Car nul besoin de théodicée si les dieux ne sont pas plus justes que les hommes, si le monde est ce mélange confus de bien et de mal, où la chance tourne comme une girouette et où les dieux sont plutôt des nababs attendant de se faire servir. Mais dès lors qu'un Dieu unique est un Dieu bon, juste et créateur, comment justifier le mal ? Je ne vais pas recommencer à chaque fois les explications ! Ici, ce qui n'est pas douteux, c'est l'entière responsabilité humaine dans la question. Rapacité, cupidité, convoitise : êtres de chair, nous sommes assez

naturellement disposés à la possession et à la lutte pour la domination. Il est aisé en théorie d'en montrer le caractère immoral et aliénant pour l'âme humaine. Même les sages d'humaine sagesse l'ont toujours su : l'appât du gain est pervers. Il n'en reste pas moins presque tout-puissant en nous. Le tableau du malheur provoqué par la concupiscence nous touche si ce n'est pas notre bien qui est en cause. Car l'intérêt est si puissant que la générosité devient une vertu quasi héroïque. Si en nous une force intérieure ne nous convertit pas, comment résister à l'intérêt ? Qui fait le choix de la pauvreté ? Ceux qui le font, c'est justement mus par une puissance qui habite l'âme (le cœur, comme on voudra) et qui est ressentie comme infiniment plus grande que nous. Si ce n'est pas Dieu, c'est quelque chose d'analogue, comme chez le Bouddha. Mais le prince Siddhârta a dû faire un choix : il n'aurait pas pu à la fois rester riche et faire le choix de la compassion. Pourquoi avoir fait ce choix ? Éviter la douleur, fuir les passions ne suffit pas à conduire à la compassion. Il y a un saut. Pourquoi la sensibilité à l'autre ? L'argent nous sépare des autres. Le seul geste évangélique pour celui qui en possède est de s'en défaire, une fois pour toutes ou continuellement (car l'argent est un liquide qui peut ne pas cesser de couler, tandis que l'autre à la porte n'a rien).

Psaume 112, 1-2, 5-6, 7-8

*Louez, serviteurs du Seigneur,
louez le nom du Seigneur !
Béni soit le nom du Seigneur,
maintenant et pour les siècles des siècles !*

*Qui est semblable au Seigneur notre Dieu ?
Lui, il siège là-haut.
Mais il abaisse son regard
vers le ciel et vers la terre.*

*De la poussière il relève le faible,
il retire le pauvre de la cendre
pour qu'il siège parmi les princes,
parmi les princes de son peuple.*

Lui, il siège là-haut : cela pourrait être dit de tous les dieux. C'est conforme à une « représentation » du divin. Mais : *De la poussière il relève le faible, (...) pour qu'il siège parmi les princes*, cela change tout et rend le Dieu d'Israël renversant (*il renverse les puissants de leur trône, il relève les humbles*). C'est comme si dans ces brèves paroles, mais décisives, une autre façon de juger et d'envisager le monde s'inaugurait, non plus fataliste ou révoltée (la révolte, la jacquerie, ne sont pas des

idéologies ou des théories, mais des mouvements violents et désespérés face à la violence instituée et à la misère, le jour où les pauvres ressentent une faille, qui rend pour une fois le riche ou le puissant à leur merci, pour un temps), mais comme si Dieu autorisait la révolte contre l'injustice, donnait l'exemple. Lutter pour la justice devient juste, légitime (je n'entre pas ici dans le comment, et la question de la violence), voire même un devoir. Ce qui ouvre la porte à la manière moderne de penser le monde (social), reste pour l'instant de l'ordre de la foi, c'est à dire de la confiance dans un Dieu bon et juste, aimant.

Première lettre de saint Paul à Timothée (2, 1-8)

J'insiste avant tout pour qu'on fasse des prières de demande, d'intercession et d'action de grâce pour tous les hommes, pour les chefs d'État (ὕπὲρ βασιλέων) et tous ceux qui ont des responsabilités (πάντων τῶν ἐν ὑπεροχῇ ὄντων), afin que nous puissions mener notre vie dans la calme et la sécurité, en hommes religieux et sérieux. Voilà une vraie prière, que Dieu, notre Sauveur, peut accepter, car il veut que tous les hommes soient sauvés et arrivent à connaître pleinement la vérité. En effet, il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes : un homme, le Christ Jésus, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous les hommes. Au temps fixé, il a rendu ce témoignage pour lequel j'ai reçu la charge de messager et d'Apôtre - je le dis en toute vérité - moi qui enseigne aux nations païennes la foi et la vérité. Je voudrais donc qu'en tout lieu les hommes prient en levant les mains vers le ciel, saintement, sans colère ni mauvaises intentions.

Les chrétiens devraient être des gens sans histoire, parce que l'histoire, c'est des histoires, autrement dit des conflits, des batailles, des disputes, des désirs inassouvis. Où l'on voit que, malheureusement, les chrétiens sont des gens comme les autres ! D'où l'on conclut que la conversion est devant nous, que le nom de chrétien n'est pas gagné, ni une rente. Nous sommes si divisés et si concupiscent devant les biens d'ici-bas que nous vivons vraiment comme des païens parmi les païens. Mais ce que nous ne sommes pas (des saints), c'est ce qu'il nous faut demander. Paul a bien raison d'insister sur la pratique des prières de demande. Le *Pater* n'est fait que de demandes. On ne demande pas pour que Dieu nous exauce mécaniquement, mais pour faire entrer l'Esprit de Dieu, l'Esprit saint, dans nos manières de penser et de nous conduire (par exemple d'exercer des responsabilités, un pouvoir). En priant pour les autres, nous nous disposons à ne pas entrer en rivalité mais à rester en paix. La conquête du pouvoir n'est en cela pas chrétienne. L'exercice d'une responsabilité ou d'un pouvoir, y compris politique, n'est pas nécessairement le résultat d'une conquête, mais d'un processus et d'une procédure pacifiques. On devrait pouvoir ne pas combattre (*ad hominem*) un adversaire politique, mais simplement proposer à l'opinion ou aux experts ce que l'on pense

bon pour la communauté (et qui soit universalisable). Ne jamais critiquer un choix (« être contre »), sans proposer un autre choix. Donc, quoi qu'il en soit, les chrétiens prenant part à l'histoire auront fatalement des histoires. Pour Paul, prendre part à l'histoire n'est pas essentiel : c'est la religion qui doit primer, comme pratique spirituelle au cœur d'un monde instable. D'où l'importance de prier pour la stabilité, de faire en sorte qu'elle soit désirée de ceux qui prient et invite tous les hommes à la désirer. La prière fait entrer dans le monde un état d'esprit, qui est de laisser venir l'Esprit.

Évangile selon saint Luc (16, 1-13)

Jésus disait à ses disciples : « Un homme riche avait un gérant qui lui fut dénoncé parce qu'il gaspillait ses biens. Il le convoqua et lui dit : 'Qu'est-ce que j'entends dire de toi ? Rends-moi les comptes de ta gestion, car désormais tu ne pourras plus gérer mes affaires.' Le gérant pensa : 'Que vais-je faire, puisque mon maître me retire la gérance ? Travailler la terre ? Je n'ai pas la force. Mendier ? J'aurais honte. Je sais ce que je vais faire, pour qu'une fois renvoyé de ma gérance, je trouve des gens pour m'accueillir.' Il fit alors venir, un par un, ceux qui avaient des dettes envers son maître. Il demanda au premier : 'Combien dois-tu à mon maître ? - Cent barils d'huile.' Le gérant lui dit : 'Voici ton reçu ; vite, assieds-toi et écris cinquante.' Puis il demanda à un autre : 'Et toi, combien dois-tu ? - Cent sacs de blé.' Le gérant lui dit : 'Voici ton reçu, écris quatre-vingts.' Ce gérant trompeur, le maître fit son éloge : effectivement, il s'était montré habile, car les fils de ce monde sont plus habiles entre eux que les fils de la lumière. Eh bien moi, je vous le dis : Faites-vous des amis avec l'Argent trompeur, afin que, le jour où il ne sera plus là, ces amis vous accueillent dans les demeures éternelles. Celui qui est digne de confiance dans une toute petite affaire est digne de confiance aussi dans une grande. Celui qui est trompeur dans une petite affaire est trompeur aussi dans une grande. Si vous n'avez pas été dignes de confiance avec l'Argent trompeur, qui vous confiera le bien véritable ? Et si vous n'avez pas été dignes de confiance pour des biens étrangers, le vôtre, qui vous le donnera ? Aucun domestique ne peut servir deux maîtres : ou bien il détestera le premier, et aimera le second ; ou bien il s'attachera au premier, et méprisera le second. Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'Argent. »

En l'écouter dimanche matin, j'ai pensé que cet évangile était particulièrement compliqué à comprendre, au-delà de ce qu'il peut nous dire d'emblée, approximativement, et qui se résume dans la dernière phrase – qui en vérité ne résume pas ce qui précède, par exemple sur la confiance, même si ce n'est pas sans rapport, et si le rapport n'est pas explicité par les simples juxtapositions (Dieu ne peut pas faire confiance à celui qui ne l'a pas choisi de préférence à un autre maître).

Dieu a confié la terre aux hommes qui la gaspillent, sont de mauvais gérants. C'est le point de départ : tout le monde est en dette auprès du Maître : qu'as-tu fait de la Création ? Ensuite, nous changeons de plan, le précédent servant de fond. Car maintenant les choses se passent entre débiteurs. Il y a eu la parabole où le débiteur, après avoir obtenu sa grâce, saisissait l'autre à la gorge. Ici, pourquoi le Maître fait-il l'éloge du débiteur habile, intelligent ? Jésus n'hésite pas, ironiquement (il s'adresse aux hommes calculateurs, il les connaît !) à présenter la grâce comme un calcul : si tu ne pardonnes pas, comment seras-tu pardonné ? Par conséquent je pardonne pour être pardonné. Il n'y a que Dieu qui pardonne pour rien. Qui pardonne le premier, qui aime le premier (c'est normal, après tout, puisqu'il est le premier principe. Mais non, ce n'est pas « normal » *d'aimer* ! Il est normal de faire le premier lorsqu'on est le premier, c'est tout). Absolument parlant, seul Dieu aime. Même le saint aime d'être aimé, de se savoir aimé. Il n'aime pas le premier. Dans l'autre parabole, je devais pardonner, ayant été pardonné. Ici, c'est plus rusé : comment être pardonné, sinon en pardonnant ? Car si le maître fait éloge, n'est-ce pas qu'il va tout de même reprendre à son service un homme aussi avisé et efficace en affaire ? L'intérêt du patron, c'est la bonne marche de son entreprise. Cela induit une économie évangélique : se faire des amis avec l'argent trompeur, ἐκ τοῦ μαμωνᾶ τῆς ἀδικίας, avec le mammon injuste. Il faut donc subvertir l'usage de l'argent et de la richesse. Ce sont des divinités injustes, des idoles, on le sait. Pourquoi ? L'argent est « trompeur » parce qu'il est « injuste ». Il est injuste parce qu'il *rapporte*, autrement dit il crée un mouvement qui dirige les choses, les biens, vers celui qui possède. (Subvertir ce mouvement, ce sera au contraire le don.) Car un tel mouvement n'est pas juste ; il conduit presque mécaniquement à être injuste, à ne plus voir le pauvre et à ne plus pouvoir le voir. Le pauvre dérange la logique du rapport, de ce qui rapporte. La richesse devrait donc me brûler les doigts, ne pas rester une seconde de trop dans mes mains. L'argent qui me revient, qui fait mouvement de retour vers moi, je devrais aussitôt m'en défaire, selon l'économie du don, lequel ne supprime pas l'argent (Jésus n'est pas utopiste), mais en fait l'objet d'une exigence spirituelle et d'un éthos immédiatement inversé par rapport à sa logique propre. L'argent est comme la chair, comme tous les biens, mais de plus il est particulièrement idolâtré parce qu'il est un représentant universel, une image vide pleine de tous les possibles. Désirer l'argent est plus fort que désirer tel objet de désir qui, une fois obtenu et possédé, va déchoir de son prestige. Il ne sera plus que *ceci*. Tandis que l'argent reste indéterminé, comme un (certes faux) infini. L'argent ne calme pas le désir mais au contraire l'entretient. Avec de l'argent, je pourrais même avoir des femmes, et pas seulement des biens matériels. Cela dit sa toute-puissance.

Jésus ne dit pas : quand vous serez jugés par le maître, mais *le jour où il ne sera plus là*. Quand la mort adviendra, plus puissante que l'argent,

vous fils de ce monde aurez à négocier votre entrée parmi les fils de la lumière. Jésus vient de dire qu'ils étaient naïfs, ne calculaient pas. Ils sont donc du côté de l'amour et non plus de l'économie. Comment passer d'une économie à l'autre, qui est plutôt une anti-économie ? Comment passer, sachant que c'est avec le matériel de l'économie calculatrice, celle qui rapporte ? En donnant, bien sûr, ou plutôt en ayant donné, car les fils de la lumière, les ressuscités, les anges, sont enfin innocents, vivent dans l'élément de l'amour divin et donc n'ont plus besoin d'aucun autre bien. *J'avais faim et vous m'avez donné à manger*. L'économie rejoint l'anti-économie par le don. Le don n'est pas la simple aumône, mais bien plus radicalement le don comme une dynamique continue et radicale, qui tend vers la possession zéro. La pauvre veuve a donné tout ce qu'elle avait pour vivre. Les riches ne donnent jamais tout ce qu'ils ont *pour vivre*, car de toute façon ils ont *trop*. Avoir trop est injuste en soi. Donner tout ce qu'on a pour vivre suppose d'avoir déjà donné tout ce qu'on avait en trop.

Ainsi est-ce dans l'immanence de *l'économie* que se joue, au-delà, le jugement : Le maître confiera son royaume, la grande affaire des tentes (demeures) éternelles, le bien véritable, au gérant qui a été dans l'économie du don, de la remise (il a fait remise des dettes, comme dans le *Pater*). Ceux à qui vous avez fait remise vous accueilleront dans le Royaume de la Lumière qui leur a été donné. Je vous avais donné gérance de la terre et vous avez su faire remise. Le Royaume est à ceux qui ont fait remise. Qui ont été prodigue des biens finis de la terre. Si je ne veux pas être trompé par l'argent, je dois donc m'en débarrasser au plus vite, ne pas le *retenir*.

Le verset 12 est lui aussi difficile : καὶ εἰ ἐν τῷ ἁλλοτρίῳ πιστοὶ οὐκ ἐγένεσθε, τὸ ὑμέτερον τίς δώσει ὑμῖν ; *Et si vous n'avez pas été fidèles dans ce qui est à autrui, qui vous donnera ce qui est à vous ?* Paradoxe que l'on va me donner ce qui est à moi. Ce qui est à moi est d'une part ce qui m'est, m'a été donné de toujours à toujours, et d'autre part ce qui est à moi est ce qui est mon vrai bien. Mon vrai bien n'est pas moi, il est τῷ ἁλλοτρίῳ, il est d'autrui. Mon vrai bien n'est pas une possession inhérente, de perpétuelle propriété, comme il est don reçu, il est tout entier de *cet autre* dont je reçois tout. Ce qui est à moi n'est pas à moi comme un dû, mais bien parce que donné. Après cela, comment (idéalement !) continuer à préférer l'argent ? Parce que l'esprit est ardent mais la chair est faible, et cette faiblesse me domine, comme il se révèle que l'argent que je possède me possède. La question est donc de savoir par qui ou par quoi je désire être possédé, car dans tous les cas je ne suis pas le maître – et je ne tarde pas à apprendre que le maître véritable est celui qui met le tablier de service pour me servir à sa table. Je ne peux pas quitter cet évangile en pensant que je n'ai pas le mode d'emploi des biens matériel et, suprêmement, de l'argent.

26ème dimanche du Temps Ordinaire (26 septembre)

Livre d'Amos (6, 1a.4-7)

Malheur à ceux qui vivent bien tranquilles dans Jérusalem, et à ceux qui se croient en sécurité sur la montagne de Samarie. Couchés sur des lits d'ivoire, vautreés sur leurs divans, ils mangent les meilleurs agneaux du troupeau, les veaux les plus tendres ; ils improvisent au son de la harpe, ils inventent, comme David, des instruments de musique ; ils boivent le vin à même les amphores, ils se frottent avec des parfums de luxe, mais ils ne se tourmentent guère du désastre d'Israël ! C'est pourquoi maintenant ils vont être déportés, ils seront les premiers des déportés ; et la bande des vautreés n'existera plus.

Dans sa colère de prophète, Amos met dans le même sac la bande des vautreés, les jouisseurs, et ceux qui *comme David, inventent des instruments de musique*. Pourtant, David ne se préoccupait-il pas du destin d'Israël ? En même temps on sait à quel point il fut un grand pécheur devant l'Éternel. David a pu jouer de la musique pour le Seigneur, et danser pour le Seigneur, mais tout aussi bien pour son plaisir. Et pas de doute que les plaisirs forment une constellation où ils s'attirent les uns les autres comme des astres. Je désire jouir d'une femme comme d'un tableau ou d'une sonate ou du parfum d'une rose ou d'un bon bordeaux. Une femme, c'est différent, puisque c'est une personne vivante et que son propre désir de jouir de moi et par moi est en jeu, et que bien plus que la jouissance est en jeu, ou au contraire c'est là que se trouve la vérité de la jouissance, la plus solaire, les autres étant en quelque sorte périphériques, annexes, quoiqu'elles puissent être très intenses aussi. Je ne vais pas résoudre ici ce matin, dans le train qui m'emmène vers Charles Bongiraud gisant sur son lit d'agonie, la difficile question du rapport entre Éros et le Beau. Est-ce la même chose parce qu'il y a jouissance ? Je peux jouir d'une femme sans beauté particulière, pourvu qu'il y ait de l'amour et du désir. Je dis de l'amour au sens habituel, sans chercher à expliciter ce qu'il y a d'amour, d'agapè dans éros. Ce qui est essentiel, c'est le ressenti, l'*Empfindnis*. La jouissance est une auto-affection. La beauté est dans mon rapport (ressenti) à ce qui me fait éprouver la jouissance, et il faut au moins que la femme aimée ne soit pas en papier de verre pour pouvoir en jouir. Il lui faut donc des qualités esthétiques, celles qui procurent le jouir – et par analogie il y aura le jouir spirituel, celui dont parle Marc-François Lacan. Car c'est le jouir érotique qui fournit le modèle, la capacité à se représenter un Dieu objet d'amour, celui dont on jouit. Où réside donc la purification ? Peut-être n'existe-t-elle pas ? Si fantasmatiquement je suis amoureux de Dieu comme d'une créature ? On sait bien que les grands amoureux de Dieu usent du langage d'*éros*. C'est donc que ma condition fondamentale est de jouir, ce qui est éprouver l'autre dans une rencontre, et l'éprouver positivement et non

négativement, de manière à être comblé par l'autre, ma condition étant celle du manque, du manque de l'autre, ce qui veut dire que je souffre tant que l'autre n'est pas venu me combler. On appelle ça être aimé, se sentir aimé. C'est seulement sur ce socle de la jouissance (on dit même jouir du bonheur éternel, cela montre bien que la jouissance est une condition transcendante et transcendantale) que peut s'envisager la boucle du négatif, si je puis dire, le chemin, la tâche de me soucier de l'autre, de ne plus le ou la regarder comme un moyen mais entièrement comme une fin. Renoncer à considérer l'autre comme un moyen est un impératif pour que l'amour advienne, dans lequel *éros* et *agapè* ne sont plus séparés mais un. Alors seulement je puis jouer de la harpe parce que l'autre est là. Lorsque je vois, comme hier, des tableaux de Monnet, je devrais insister sur le caractère pas seulement social mais intersubjectif du regard. Bien sûr je peux regarder seul, et cela arrive souvent, et il y a une égoïté du regard, de mon regard, mais c'est comme la jouissance : mon regard est en manque de celui de l'autre. C'est un autre aspect de la *constellation*. Celle de la pluralité des âmes habitées. La jouissance sexuelle est solaire et s'étend à tout le cosmos. Elle devient colorée, sonore, tournoyante, s'éprouve comme une fragrance et la fragrance est promesse ou horizon d'une autre jouissance. L'orgasme montre bien la limite, puisque le sommet correspond à la fin, à l'épuisement, à la mort. Ce qui est esthétique signifie donc bien la condition d'un manque absolu et demande à être sauvé. C'est seulement si l'amour ne passe pas quand tout passe qu'*éros* peut être sauvé. Or l'Amour est venu dans le monde pour que le monde soit sauvé. J'ai besoin de faire un très grand détour pour revenir à Amos ! David est tout dans ce texte : c'était un jouisseur, capable de se vautreer et de faire des folies pour un beau corps, et aussi un combattant d'Israël, et aussi un manœuvrier, mais aussi un homme d'honneur, et sa droiture et rectitude avec Saül n'est-elle pas exemplaire ? Et son goût de Dieu, et son sens du péché, de son propre péché, qui va de pair avec la droiture ? Donc, incidemment, Amos nous donne l'exemple des exemples. Il supprime le manichéisme apparent de son invective contre les vautreés. Mais il n'empêche ! Le vautreé se repose sur sa condition sensuelle, et la rumeur du monde doit le réveiller et le placer face à l'exigence ultime : se convertir, ce qui commence par l'aveu : j'ai péché contre toi.

Psautre 145, 5a.6c.7ab, 7c-8, 9-10a

*Heureux qui s'appuie sur le Seigneur son Dieu ;
il garde à jamais sa fidélité,
il fait justice aux opprimés,
aux affamés, il donne le pain.*

*Le Seigneur délie les enchaînés,
le Seigneur ouvre les yeux des aveugles,*

*le Seigneur redresse les accablés,
le Seigneur aime les justes.*

*Le Seigneur protège l'étranger,
il soutient la veuve et l'orphelin,
il égare les pas du méchant.
D'âge en âge, le Seigneur régnera !*

Le propos du psaume est tellement récurrent, et pourtant comment s'en lasser ? Comme l'amour et la prière, et la nourriture et la boisson, il doit être répété comme une respiration. Ici, tout y est : règne éternel, justice contre les méchants, fidélité, bonheur de s'appuyer sur lui (foi, confiance), et puis la litanie : justice, providence, libération, salut, guérison, protection, soutien, amour. Cela nous donne une liste des propriétés divines ad extra, vis à vis de sa Création. Une fois de plus, quelle différence avec les dieux des autres peuples ! Faut-il douter, contester, dire que ce sont des balivernes ? Trop peu de foi ou pas de foi du tout met en évidence la contradiction ou l'impossibilité de ce que chante le psaume, parce que oui, les aveugles restent aveugles, les enchaînés enchaînés etc., et le méchant à qui tout réussit, et Dieu qui se tait et que personne n'a jamais vu et tout et tout. Mais si je me mets vraiment à l'écoute du texte, dans son invisible, dans son inaudible presque, si je scrute l'inouï, j'avance, aveugle et qui le reste, vers une lumière qui semble de prime abord inaccessible, vers le Règne de la Lumière, si bien que la confiance (la foi) suffit pour avancer comme au début de Dante, vers une rencontre qui donne la vérité du psaume et de la foi du psalmiste. Souffrir n'a pas encore de sens, mais le non-sens s'est comme évaporé dans la confiance, si bien qu'avancer devient possible, et alors seulement, au bout du chemin, je comprendrai pourquoi il me fallait en passer par là, sans rien dire du fait que dieu n'est pas responsable du mal commis par les hommes, ceux qui s'égarent, justement, ne sont ni sur le chemin de la confiance ni sur le chemin de la Lumière.

Première lettre de Paul à Timothée (6, 11-16)

Toi, l'homme de Dieu, cherche à être juste et religieux, vis dans la foi et l'amour, la persévérance et la douceur. Continue à bien te battre pour la foi, et tu obtiendras la vie éternelle ; c'est à elle que tu as été appelé, c'est pour elle que tu as été capable d'une si belle affirmation de ta foi devant de nombreux témoins. Et maintenant, en présence de Dieu qui donne vie à toutes choses, et en présence du Christ Jésus qui a témoigné devant Ponce Pilate par une si belle affirmation, voici ce que je t'ordonne : garde le commandement du Seigneur, en demeurant irréprochable et droit jusqu'au moment où se manifestera notre Seigneur Jésus Christ. Celui qui fera paraître le Christ au temps fixé, c'est le Souverain unique et bienheureux, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le seul qui

possède l'immortalité, lui qui habite la lumière inaccessible, lui que personne n'a jamais vu, et que personne ne peut voir. A lui, honneur et puissance éternelle. Amen.

Paul aurait pu être un maître s'il n'avait lui-même trouvé LE Maître et ne s'était mis à son service. Mais il le fait en gardant l'âme et le tempérament d'un maître. Timothée, *l'homme qui craint Dieu*, reçoit les instructions et les ordres de Paul, d'autant mieux que Paul parle d'un autre, renvoie à un autre, et même s'élève vers un autre et élève vers cet autre tout âme qui consent à se faire son élève. Cette élévation est bien entendue signifiée par les superlatifs avant le *amen* final. Paul prononce des mots qui font bien plus qu'enseigner, qui sont là pour faire vivre tout à fait autrement que selon l'ordre du monde : douceur, amour. D'une autre manière que Jean, Paul est capable de ces mots-là. Il les a compris de Jésus sur le chemin de Damas (et par la suite aussi, bien sûr), lui le pharisien dur, intraitable, intransigeant, combattant avec fureur pour la vérité (celle qu'il pensait être telle à ce moment-là – mais la question n'était pas tant la vérité, car après tout, la vérité s'est accomplie mais n'a pas changé du tout au tout – la question est celle d'une nouvelle manière d'être irradiée par l'amour que Jésus a montré et a rendu réel, alors que peut-être un tel amour pouvait, avait pu effleurer les hommes, mais comme un impossible). Alors Paul fait résonner en écho la profession de foi de Timothée et la déclaration de la Vérité devant Pilate. À chaque fois, c'est une *si belle affirmation*. Cela comble Paul d'enthousiasme, si bien qu'il n'a pas vraiment besoin de donner de nouvelles instructions à Timothée, mais de le renvoyer à ce que Timothée lui-même croit, dit, transmet. Je t'ordonne de continuer à faire ce que tu fais. Paul a besoin d'ordonner, comme le médecin de l'âme de Timothée ! Paul ne commande pas pour commander, cependant, mais aspiré qu'il est par la *Lumière inaccessible*, comme un médecin qui ordonnerait en vue d'une vie qui serait *immortalité*.

Évangile selon saint Luc (16, 19-31)

Jésus disait cette parabole :

« Il y avait un homme riche, qui portait des vêtements de luxe et faisait chaque jour des festins somptueux. Un pauvre, nommé Lazare, était couché devant le portail, couvert de plaies. Il aurait bien voulu se rassasier de ce qui tombait de la table du riche ; mais c'étaient plutôt les chiens qui venaient lécher ses plaies. Or le pauvre mourut, et les anges l'emportèrent auprès d'Abraham.

Le riche mourut aussi, et on l'enterra. Au séjour des morts, il était en proie à la torture ; il leva les yeux et vit de loin Abraham avec Lazare tout près de lui. Alors il cria : 'Abraham, mon père, prends pitié de moi et envoie Lazare tremper dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue, car je souffre terriblement dans cette fournaise. — Mon enfant,

répondit Abraham, rappelle-toi : Tu as reçu le bonheur pendant ta vie, et Lazare, le malheur. Maintenant il trouve ici la consolation, et toi, c'est ton tour de souffrir. De plus, un grand abîme a été mis entre vous et nous, pour que ceux qui voudraient aller vers vous ne le puissent pas, et que, de là-bas non plus, on ne vienne pas vers nous.' Le riche répliqua : 'Eh bien ! père, je te prie d'envoyer Lazare dans la maison de mon père. J'ai cinq frères : qu'il les avertisse pour qu'ils ne viennent pas, eux aussi, dans ce lieu de torture !'" Abraham lui dit : 'Ils ont Moïse et les Prophètes : qu'ils les écoutent ! — Non, père Abraham, dit le riche, mais si quelqu'un de chez les morts vient les trouver, ils se convertiront.' Abraham répondit : 'S'ils n'écoutent pas Moïse ni les Prophètes, quelqu'un pourra bien ressusciter d'entre les morts : ils ne seront pas convaincus.' »

Jésus sait raconter des histoires, et l'on pourrait lire aussi l'évangile du Christ comme un recueil de contes. *Il était une fois un homme riche...* Le pauvre Lazare mourut, et les anges l'emportèrent auprès d'Abraham. Le riche mourut et on l'enterra. Tout est presque déjà dit. L'un rejoint le sein d'Abraham, la compagnie de Dieu : ce sont les anges qui le portent. L'autre mange ce qu'il a aimé : la terre. La mort change tout, la mort nous fait entrer dans la vérité de nous-mêmes. Se poursuivent, dans le récit, les images. Jésus ne dit pas que le riche est allé tout droit en enfer mais au *séjour des morts*. Jésus respecte parfaitement les représentations de ses auditeurs. Mais là, au Shéol, le riche souffre les tourments de l'enfer. De quoi souffre-t-il ? Il le sait très bien, il n'a besoin d'aucune explication, mais le *grand abîme* semble bien signifier qu'il est trop tard pour se convertir. Cela tient-il théologiquement ? Le riche est-il damné ? En réalité, la question n'est pas là, Jésus ne dit rien en terme de damnation éternelle. Il raconte un conte pour faire comprendre un enseignement. C'est au présent que le riche souffre, et cela suffit pour l'histoire. Qu'il ne puisse être rejoint (sinon par ses frères...) nous dit bien qu'il y a là quelque chose d'irréversible, ce qui produit un effet de dramatisation radical. S'il n'y avait pas de grand abîme, la situation du riche deviendrait provisoire et anecdotique. Ici au contraire elle est radicalement sérieuse. Mais il ne faut pas perdre de vue que le riche est une image, non une personne réelle. Et qu'il faut rester dans le registre pédagogique, celui de l'instruction des auditeurs de Jésus. Là, il se dit deux choses : Ce que répond Abraham, ce que lui répond le riche. Abraham répond en s'adressant à la liberté morale des frères : ils ont la Loi et l'esprit de la Loi. C'est elle qui leur dit ce qu'ils ont à faire. La réponse du riche est celle de tous ceux qui ne veulent pas écouter avec leurs oreilles (c'est à dire avec leur cœur ou leur conscience) : il leur faut un coup de trompette, l'irruption d'un extraterrestre. Quelque chose de totalement extérieur et qui s'impose à eux de manière irrésistible, toute-puissante. C'est l'annonce, répétitive dans les évangiles, des invectives du genre : *descends de ta croix et nous croirons*. Or ce qui est de nature éthique ou spirituelle ne peut s'imposer comme un *fait*. C'est un appel. Si

tu veux... Jésus est évidemment déjà dans l'annonce de sa propre résurrection des morts, et ce sont ses propres paroles qu'il place dans la bouche de père Abraham. Mais il est important qu'il se réclame et d'Abraham, et de Moïse et des prophètes, assumant entièrement et intégralement la Tradition, et s'y inscrivant comme son sceau, celui de la Résurrection, laquelle n'était qu'une espérance en pointillé dans la tradition juive. On sait à quel point la relève de Lazare, loin de les convertir, a exaspéré les Juifs hostiles à Jésus. Il est donc fondé à dire : *quelqu'un pourra bien...* Il le dit de telle manière qu'il faut comprendre : pour croire à ce qui irait jusqu'à se présenter comme un fait, il faut *écouter* (Moïse et les prophètes). Il n'y a donc pas de faits, il n'y a que des événements (à valeur phénoménologique) qui ne peuvent être reçus par un sujet qu'à partir de son ouverture à le recevoir. Jésus ressuscitera d'entre les morts, mais il dit d'avance que ce n'est pas ce qui peut « faire croire » celui qui n'est pas ouvert au croire. La conversion du cœur se situe donc en amont de l'objet de foi, ce qui veut dire que l'objet en question (qui n'est bien sûr pas un objet, mais une personne) doit déjà habiter l'âme parce que celle-ci l'aurait déjà accueilli. Il y a une manière d'accueillir ce qui n'est pas encore là, c'est de l'attendre. L'attente ne connaît pas forcément celui qu'elle attend ; elle est une disposition à accueillir ; mais en même temps il n'y aurait aucune attente si celui qui serait attendu n'était pas d'une certaine manière déjà là. Il y a un *donné* de l'attente sans lequel celle-ci serait vide. Celui qui était donné au riche pour lui offrir d'être capable d'attendre, ce n'est même pas le Ressuscité, c'est le pauvre Lazare, ici et maintenant, à la porte. Le Ressuscité ne l'est, n'existe que pour celui qui voit le pauvre. Celui qui s'impose comme un fait, et cependant s'impose sans s'imposer, c'est le pauvre.

27ème dimanche du Temps Ordinaire (3 octobre)

Livre d'Habacuc (1, 2-3; 2, 2-4)

« Combien de temps, Seigneur, vais-je t'appeler au secours, et tu n'entends pas, crier contre la violence, et tu ne délivres pas ! Pourquoi m'obliges-tu à voir l'abomination et restes-tu à regarder notre misère ? Devant moi, pillage et violence ; dispute et discorde se déchainent. Je guetterai ce que dira le Seigneur. »
Alors le Seigneur me répondit : « Tu vas mettre par écrit la vision, bien clairement sur des tablettes, pour qu'on puisse la lire couramment. Cette vision se réalisera, mais seulement au temps fixé ; elle tend vers son accomplissement, elle ne décevra pas. Si elle paraît tarder, attends-la : elle viendra certainement, à son heure. Celui qui est insolent n'a pas l'âme droite, mais le juste vivra par sa fidélité. »

Il faut mettre en évidence la construction et la progression du texte d'Habacuc – car c'est un texte écrit en clair (ce qui laisse penser qu'existe aussi une écriture plus ésotérique, non lisible couramment). D'abord l'écriture du désastre, et l'éternel pourquoi : pourquoi le mal ? C'est alors que le prophète ne cherche pas à inventer des raisons, à expliquer, ou à accuser Dieu. Il se fait guetteur, et guetteur de la Parole de Dieu, de la pensée de Dieu, et Dieu ne donne ni raison ni explication ni justification, mais une promesse. Et la « vision » de l'objet de la promesse. C'est l'accomplissement qui tiendra lieu d'explication et de raison. Quelque chose de réel et non une idée. Ce qui est souligné, dès lors, c'est l'énigme du temps, d'où la nécessité de la confiance en la promesse. Ne pas faire confiance, ne pas avoir confiance, donc se défier, c'est pour le prophète – pour Dieu – n'avoir pas l'âme droite. Pourtant, il y aurait toute raison de ne faire confiance à rien ni à personne. Cependant, Dieu, par la foi sollicitée, procède à un renversement. Celui qui a « l'âme droite » en effet, est celui qui ne se défie pas mais reste confiant et, dit le texte, fidèle. Si donc je suis fidèle dans ma vie, je ne vis pas dans la défiance et par conséquent s'ouvre, se découvre le champ de la confiance qui fait vivre. La défiance, issue de l'infidélité, ne fait pas vivre. Alors seulement l'objet de foi (de confiance) se découvre au fidèle, non pas selon le mode de la possession, mais de l'espérance, de l'attente : je crois à ce qui vient. Je ne sais pas ce qui va venir mais la confiance espère tout. Il y a là, déjà, l'esquisse de l'épître aux Hébreux (11, 1) : La foi est la déjà-possession de ce qu'on espère. Mode paradoxal qui introduit dans le monde de la foi, le monde que la foi découvre à l'homme de foi. Le monde « à venir », le monde de Dieu. *A parte Dei*, ce monde est déjà là, mais pour nous, il vient, et c'est le Temps. Le temps qui tend l'arc de la foi comme arc d'espérance et non pas de réalisation immédiate. L'espérance n'est pas le simple espoir, mais la foi qui s'inscrit dans le temps, donc qui épouse l'attente. Et cette foi qui espère fait confiance, et elle fait confiance parce qu'elle aime. La boucle est bouclée. Celui qui n'aime pas ne fait pas confiance, donc n'espère pas. La *vision* doit donc nous donner à voir ce qui est espéré : l'amour de Dieu, l'amour de Dieu dans sa constance, malgré l'attente et le temps, jusque dans la distance de l'attente et du temps pour qui a la foi, pour qui aime. Celui qui n'aime pas s'impatiente, accuse l'autre d'être en retard. Celui qui s'impatiente et accuse montre qu'il n'aime pas, et c'est parce qu'il n'aime pas qu'il ne croit pas.

Psaume 94, 1-2, 6-7ab, 7d-8a.9

*Venez, crions de joie pour le Seigneur,
acclamons notre Rocher, notre Salut !
Allons jusqu'à lui en rendant grâce,
par nos hymnes de fête acclamons-le !*

*Entrez, inclinez-vous, prosternez-vous,
adorons le Seigneur qui nous a faits.
Oui, il est notre Dieu ;
nous sommes le peuple qu'il conduit.*

*Aujourd'hui écoutez-vous sa parole ?
« Ne fermez pas votre cœur comme au désert,
où vos pères m'ont tenté et provoqué,
et pourtant ils avaient vu mon exploit. »*

Cérémonie de louange. Non seulement il nous a faits (ce qui pourrait être une simple génération dans une cosmogonie), mais il nous *conduit*. S'il nous conduit, pourquoi tant de catastrophes et d'accidents aveugles ? Que signifie nous conduire ? L'image du berger est première, mais peut aussi induire en erreur, si elle nous assimile à des moutons. Nous ne sommes pas les moutons du petit Jésus ou du bon Dieu. Et puis ça se verrait, ça se saurait ! Il faut donc comprendre ceci : Dieu nous donne ce qu'il faut pour *nous* conduire. Il ne nous conduit pas avec un bâton mais avec une Parole et la Parole médiatise la conduite : *écoutez-vous ?* Qu'est cette Parole, où vais-je l'entendre ? Dans le cœur, non à l'extérieur, mais comme une parole intérieure. Le psaume nous dit tout. Chaque mot vient quand il faut. C'est cette justesse qui signifie qu'elle est « de Dieu ».

Seconde lettre de Paul à Timothée (1, 6-8.13-14)

Fils bien-aimé, je te rappelle que tu dois réveiller en toi le don de Dieu que tu as reçu quand je t'ai imposé les mains. Car ce n'est pas un esprit de peur que Dieu nous a donné, mais un esprit de force, d'amour et de raison. N'aie pas honte de rendre témoignage à notre Seigneur, et n'aie pas honte de moi, qui suis en prison à cause de lui ; mais, avec la force de Dieu, prends ta part de souffrance pour l'annonce de l'Évangile. Règle ta doctrine sur l'enseignement solide que tu as reçu de moi, dans la foi et dans l'amour que nous avons en Jésus Christ. Tu es le dépositaire de l'Évangile ; garde-le dans toute sa pureté, grâce à l'Esprit Saint qui habite en nous.

Paul possède un fort sens de l'institution. Ici de l'institution d'un ministère. Le mot ministère ne pourra plus jamais se départir de son sens chrétien, ecclésiologique. Le ministre est serviteur, on le sait. Le service n'est pas un service libre et informel, mais un service institué, non pas de manière conventionnelle, par un simple acte de parole (social) qui prendrait valeur de contrat, mais par un signe réel accompagné de parole. Il faut bien sûr de la parole qui dit ce que signifie le *signum*, le *sacramentum*. Mais de la parole seule n'instituerait qu'un contrat. Le *sacramentum* fait entrer le signifié dans l'ordre du réel. L'imposition des

maines signifie, mais non seulement signifie : elle rend effectivement réelle la nouvelle condition du ministre. D'où la différence entre le ministre institué sacramentellement et n'importe quelle mission produite par une décision (une parole, une lettre). Cela donne deux niveaux d'institution. L'imposition des mains fait que la mission devient inhérente au sujet, à la personne : le prêtre est prêtre pour l'éternité. Il est configuré au Christ grand prêtre et cette configuration est un don. La chair se configure à l'Esprit et à la Parole. Le prêtre devient dans sa chair le *dépositaire de l'Évangile*. Or l'Évangile n'est pas un dépôt qui dort dans un coffre, mais bien une nouvelle qui s'annonce. Dépositaire d'une annonce, tel est le prêtre. Et le sacrement de l'Esprit, l'onction, rend tout baptisé participant du caractère apostolique du prêtre : l'onction fait un peuple de prêtres. Mais en même temps l'imposition spéciale de l'ordre met à part quelques uns, pour qu'ils aient autorité organiquement. Il faut en effet que dans le corps se retrouve la tête. Il y a donc un ministère institué de la tête, c'est à dire de la dimension christique du corps, et la tête n'est pas séparée du corps mais en fait partie et le fait vivre, puisque c'est du côté de la tête que se trouve la Parole : la bouche du Christ est la bouche même de Dieu.

Évangile selon saint Luc (17, 5-10)

Les Apôtres dirent au Seigneur : « Augmente en nous la foi ! » Le Seigneur répondit : « La foi, si vous en aviez gros comme une graine de moutarde, vous diriez au grand arbre que voici : 'Déracine-toi et va te planter dans la mer', et il vous obéirait. Lequel d'entre vous, quand son serviteur vient de labourer ou de garder les bêtes, lui dira à son retour des champs : 'Viens vite à table' ? Ne lui dira-t-il pas plutôt : 'Prépare-moi à dîner, mets-toi en tenue pour me servir, le temps que je mange et que je boive. Ensuite tu pourras manger et boire à ton tour.' Sera-t-il reconnaissant envers ce serviteur d'avoir exécuté ses ordres ? De même vous aussi, quand vous aurez fait tout ce que Dieu vous a commandé, dites-vous : 'Nous sommes des serviteurs quelconques : nous n'avons fait que notre devoir.' »

Une fois de plus, Jésus nous fait faire des sauts qui nous obligent à comprendre plus loin. Entre la graine et le serviteur quelconque, quel rapport ? Il nous faut donc partir dans la quête du lien mystérieux. C'est parce que je n'ai pas la foi que l'arbre ne m'obéit pas, que je ne suis pas en possession de la toute-puissance divine. Autrement dit, dans la foi et par la foi je serais semblable à dieu, comme François parlant aux oiseaux, comme Marie concevant le Sauveur, mais en fin de compte comme tous les grands saints recevant les stigmates, entrant dans la Passion de Jésus notre Seigneur. C'est déjà un énorme paradoxe que Jésus ait été exaucé en mourant sur la croix. La condition douloureuse de la créature n'est

donc pas mise entre parenthèses par la foi. La foi triomphe de la nature, mais non pas contre la nature, mais par surgissement d'Amour en elle. Ainsi Jésus est-il conçu de l'Esprit Saint, ainsi Pierre marche-t-il sur les eaux. La foi de Marie ne défaille pas ; celle de Pierre, si. Il s'enfonce. Or que fait la foi ? Elle n'est pas une « croyance », elle est un se-recevoir entièrement de Dieu. Une obéissance entière, un se-mettre-au-service de Dieu. Celui qui n'a pas la foi se révolte à la simple idée d'une soumission à Dieu. Celui qui a la foi, autrement dit qui aime, fait comme la femme pécheresse, elle se met au pied de Jésus, elle le sert avec amour, avec passion, elle se voue à Lui et bien loin d'elle de trouver cela humiliant et indigne d'elle. Au contraire c'est son bonheur. Et elle trouve cela tellement « normal », quoiqu'en même temps extraordinaire, qu'elle se trouve une servante « quelconque ». Ce qui est extraordinaire, c'est d'avoir à servir un tel maître. Jésus présente la chose aux apôtres d'une manière qui en ferait fuir plus d'un : *dites-vous bien, mettez-vous dans la tête...* Car il ne veut pas minimiser la difficulté, l'obstacle (quasi ?) infini que l'amour propre va rencontrer avec soi-même. Pourtant, en réalité, c'est Dieu qui fait tout le travail, c'est Dieu le Serviteur absolu, comme dans la conception virginale, comme lors de la marche sur les eaux. Il nous faut « seulement » consentir... dire oui, pour que l'énergie divine (la grâce) s'y mette (alors l'arbre se soulève de terre). Seul le saint est persuadé qu'il est un serviteur quelconque. Nous tous sommes bien plutôt assoiffés de maîtrise.

28ème dimanche du Temps Ordinaire (10 octobre)

Second livre des Rois (5, 14-17)

Le général syrien Naaman, qui était lépreux, descendit jusqu'au Jourdain et s'y plongea sept fois, pour obéir à l'ordre d'Élisée ; alors sa chair redevint semblable à celle d'un petit enfant : il était purifié ! Il retourna chez l'homme de Dieu avec toute son escorte ; il entra, se présenta devant lui et déclara : « Je le sais désormais : il n'y a pas d'autre Dieu, sur toute la terre, que celui d'Israël ! Je t'en prie, accepte un présent de ton serviteur. » Mais Élisée répondit : « Par la vie du Seigneur que je sers, je n'accepterai rien. » Naaman le pressa d'accepter, mais il refusa. Naaman dit alors : « Puisque c'est ainsi, permets que ton serviteur emporte de la terre de ce pays autant que deux mulets peuvent en transporter, car je ne veux plus offrir ni holocauste ni sacrifice à d'autres dieux qu'au Seigneur Dieu d'Israël. »

Ce qui précède est prévisible : c'est la conclusion qui est belle : Naaman rapporte en Syrie un peu de terre d'Israël. Un peu de terre de la terre

d'Israël qui a pour Dieu le Dieu d'Israël qui est le Dieu unique. Chaque peuple a ses dieux, mais désormais le dieu de Naaman est le Dieu d'un peuple étranger. Ce peuple est unique, parce qu'il n'y a pas d'autre dieu que son Dieu. Lorsque Naaman rentre au pays, il continue certainement de servir son roi, mais il n'offre plus de sacrifices aux dieux locaux. Comme Abraham, il devient un étranger de passage sur la terre, et même sur sa propre terre. Il attend désormais une patrie qui est celle de Dieu. Le Royaume de Dieu. Ce qu'il cherche, ce qu'il attend, il ne le sait sans doute pas encore, et les Hébreux eux-mêmes ne le savent pas, pour qui la patrie de Dieu, c'est précisément cette terre de terre dont Naaman vient d'emporter quelques sacs. Mais maintenant, pour cet homme de foi, son rapport au Dieu d'Israël, par la médiation de cette poignée de terre, est devenu de nature spirituelle. C'est dans son cœur en effet que vient résider le Dieu qui lui a donné la guérison, non dans des rites extérieurs et des incantations.

Psaume 97, 1, 2-3ab, 3cd-4a.6b

*Chantez au Seigneur un chant nouveau,
car il a fait des merveilles ;
par son bras très saint, par sa main puissante,
il s'est assuré la victoire.*

*Le Seigneur a fait connaître sa victoire
et révélé sa justice aux nations ;
il s'est rappelé sa fidélité, son amour,
en faveur de la maison d'Israël.*

*La terre tout entière a vu
la victoire de notre Dieu.
Acclamez le Seigneur, terre entière.
Acclamez votre roi, le Seigneur !*

Le psaume est un clair exemple de ce balancement de la foi juive entre particularisme et universalisme. *Notre Dieu... en faveur de la maison d'Israël.* Et puis *aux nations, à la terre entière.* La conscience juive voudrait bien le beurre et l'argent du beurre, l'universalité et en même temps le maintien de la particularité, et si ce n'est pas le beurre et l'argent du beurre, si la conciliation est possible et même peut-être nécessaire, sous quelle forme ? Peut-être sous la forme maternelle, ou de la primauté fraternelle : Israël mère spirituelle des autres nations, ou plutôt de ce peuple universel qu'est celui des croyants issus de toutes les nations qui sont sous le ciel : l'Église ; ou bien encore Israël comme la sœur aînée du peuple universel. Rester juif, garder la mémoire juive au cœur de la foi au Christ sceau de la Loi et des prophètes (à la manière islamique, cela veut

parler d'accomplissement), cela est possible, et il se trouve bien à Jérusalem une communauté catholique de langue hébraïque. C'est une position extraordinaire, pour ainsi dire déjà eschatologique. Mais Paul gardera jusqu'à la fin des temps son écharde dans la chair.

Seconde lettre de Paul à Timothée (2, 8-13)

Souviens-toi de Jésus Christ, le descendant de David : il est ressuscité d'entre les morts, voilà mon Évangile. C'est pour lui que je souffre, jusqu'à être enchaîné comme un malfaiteur. Mais on n'enchaîne pas la parole de Dieu ! C'est pourquoi je supporte tout pour ceux que Dieu a choisis, afin qu'ils obtiennent eux aussi le salut par Jésus Christ, avec la gloire éternelle. Voici une parole sûre : « Si nous sommes morts avec lui, avec lui nous vivrons. Si nous supportons l'épreuve, avec lui nous règnerons. Si nous le rejetons, lui aussi nous rejettera. Si nous sommes infidèles, lui, il restera fidèle, car il ne peut se rejeter lui-même. »

Paul est heureux : il sait pourquoi il souffre. Comme nous devrions, dans la foi, toujours savoir pourquoi nous souffrons ! Mais le plus souvent, nous souffrons parce que nous n'avons pas la foi, et c'est dire, alors, dans quelle opacité nous souffrons. Si je sais pourquoi je souffre, cela devient quelque chose comme un choix, même si je ne veux pas souffrir pour souffrir (ce qui serait insensé). Si je souffre de la maladie et de la mort d'un enfant, si je souffre de la trahison de celle que j'ai aimée, comment faire pour que cette souffrance se convertisse, que je puisse dire : *c'est pour lui que je souffre* ! C'est le premier point. Le second est le passage difficile pour moi : *Si nous le rejetons, lui aussi nous rejettera.* Pourtant, *il restera fidèle.* Il nous restera fidèle, même à nous infidèles, car c'est sa fidélité à lui-même. La fidélité est cette chose paradoxale qui veut que la fidélité soit fidélité à soi fidèle à l'autre. C'est obscur ? Si je suis fidèle à l'autre, cela définit ma fidélité, lui donne son contour. Or ma fidélité est *ma* fidélité. Être infidèle, ce serait être infidèle à ma propre fidélité. Mais pourquoi nous rejetterait-il ? *Éloignez-vous de moi, vous qui faites le mal !* Voilà ce que dit Dieu, car il ne peut avoir aucun rapport avec le mal, aucune accointance ou complicité. *Dieu sans idée du mal* : c'est le titre du livre de J. M. Garrigues. Il n'y a qu'une seule manière de rejeter Dieu : ce n'est pas de le nier par un discours, de le contester en se croyant « moderne », c'est seulement et uniquement en faisant le mal, et il n'y a qu'une seule manière de faire le mal, c'est de ne pas aimer (lorsque nous cédon à une faiblesse, ce qui n'est qu'un pauvre péché, c'est que quelque part nous n'avons pas aimé, si bien que notre faiblesse a pu occuper le terrain, se donner libre cours). C'est pourquoi, si nous n'aimons pas, Dieu ne peut que nous dire : *éloigne-toi de moi !* Il le dit bien à Pierre : *vade retro !...* On va objecter que Dieu rejette le mal mais ne saurait rejeter le pécheur. On ne dira pas le contraire ; mais le pécheur

est pécheur dans le mouvement du pardon. Je suis pécheur non pas tant parce que je fais le mal ; je ne suis pas pécheur en tant que je suis mauvais ou méchant. Je suis pécheur en tant que je reconnais mon péché, mon mal. C'est alors que je cesse de m'identifier au mal que j'ai commis et que Dieu peut se diriger vers l'enfant prodigue, sans attendre planté à la porte. Rejeter Dieu, c'est plus qu'être pécheur, c'est dire non à aimer – et à être aimé de Celui qui attend toujours, à la différence de moi qui suis capable de désespérer de l'autre et de ne plus rien attendre de lui. Dans mon péché, il y a ce mélange indiscernable de faiblesse et de mal voulu, et Dieu seul peut faire le partage ; mais déjà, si je demande pardon... mais peut-être que je sais que je devrais demander pardon, sans y parvenir, enfermé que je suis dans mon mal... par faiblesse ou de manière voulue ? Et cela recommence à l'infini, si bien que Dieu seul peut s'en sortir avec moi empêtré dans ma finitude. Dieu ne veut rejeter personne.

Évangile selon saint Luc (17, 11-19)

Jésus, marchant vers Jérusalem, traversait la Samarie et la Galilée. Comme il entrait dans un village, dix lépreux vinrent à sa rencontre. Ils s'arrêtèrent à distance et lui crièrent : « Jésus, maître, prends pitié de nous. » En les voyant, Jésus leur dit : « Allez vous montrer aux prêtres. » En cours de route, ils furent purifiés. L'un d'eux, voyant qu'il était guéri, revint sur ses pas, en glorifiant Dieu à pleine voix. Il se jeta la face contre terre aux pieds de Jésus en lui rendant grâce. Or, c'était un Samaritain. Alors Jésus demanda : « Est-ce que tous les dix n'ont pas été purifiés ? Et les neuf autres, où sont-ils ? On ne les a pas vus revenir pour rendre gloire à Dieu ; il n'y a que cet étranger ! » Jésus lui dit : « Relève-toi et va : ta foi t'a sauvé. »

Ils (toute une bande) l'appellent *rabbi*, ils restent à distance, selon les règles, mais ils crient. Ils ne crient pas : *impur, impur !* mais : *pitié !* La voix ne transporte pas les maladies ; seulement le toucher. À ce qu'on en croit, naturellement. La voix véhicule tant de mal ! Le vrai, celui dont on se soucie le moins, naturellement. Jésus leur ordonne de faire ce qui est légal, prescrit, et ils obéissent, alors qu'ils ne sont pas encore guéris. Ils n'ont peut-être pas « la foi », mais ils croient Jésus et lui font confiance, puisque c'est un *rabbi*, et que sa réputation le précède. C'est seulement en chemin qu'ils se trouvent guéris (purifiés). Ils peuvent donc vraiment se montrer au prêtre affecté à la vérification. Seul le Samaritain n'a pas de raison d'aller se montrer, puisqu'il n'est pas Juif. Alors il revient sur ses pas. *Grâce, gloire* sont les mots qui disent ce retournement vers Jésus. Les autres aussi sont « sauvés », selon la Loi. Lui est sauvé par la foi. Comment l'aurait-il su avant que Jésus ne le lui dise ? Il ne savait pas qu'il avait la foi, mais Jésus le lui dit. Pour les uns, la Loi dit. Pour les

autres, pour lui, Jésus dit, et il ne dit pas : *Je t'ai sauvé*, mais bien : *ta foi...* Par la foi, je laisse entrer l'Autre, je le laisse accéder à mon âme. Alors je suis sauvé. Le mouvement de sa foi, c'est d'être revenu. Indifférent, il serait rentré chez lui guéri, sa guérison serait restée centrée sur lui-même (Je suis guéri !), il se serait montré au voisinage et tout et tout, comme quiconque ferait. Mais lui revient à Jésus, vers Jésus ; il centre son Salut, son nouveau bonheur, son retour à la vie, non pas sur soi-même, mais sur l'Autre. Là est la foi. Il ne se félicite ni ne se glorifie d'être guéri, il rend grâce, il glorifie l'Autre. Telle est la foi. Jésus profite pleinement de la situation pour en montrer la signification. Les autres sont sujets de la Loi et finalement cela comble et fait obstacle au mouvement de la foi, qui suppose le vide, la béance permettant l'advenue de l'Autre, et donc la foi. Le Samaritain, lui, est dans le manque, et rien ne vient faire obstacle au retournement vers une Personne. Jésus fait semblant de s'étonner que les autres ne soient pas retournés sur leurs pas – puisqu'ils n'ont fait qu'exécuter l'ordre de Jésus. Mais du coup, celui-ci met en évidence l'obstacle de la sujétion à la Loi, de la légalité comme ennemie de l'Esprit. S'ils étaient revenus, ensuite de toute façon Jésus leur aurait dit d'aller en ville se faire faire leur certificat de guérison. Mais voilà, qui se souvient que la Loi est pour l'homme et non pas l'homme pour la Loi... Moi-même je ne suis pas libéré de ce quasi réflexe de soumission, car il faut un véritable effort pour retourner le rapport. Paul même dit : *vous êtes libres, même si tout n'est pas profitable*. C'est l'esprit de la loi qui devrait faire loi, puisque la lettre tue.

29ème dimanche du Temps Ordinaire (17 octobre)

Livre de l'Exode (17, 8-13)

Le peuple d'Israël marchait à travers le désert. Les Amalécites survinrent et attaquèrent Israël à Rephidim. Moïse dit alors à Josué : « Choisis des hommes, et va combattre les Amalécites. Moi, demain, je me tiendrai sur le sommet de la colline, le bâton de Dieu à la main. » Josué fit ce que Moïse avait dit : il livra bataille aux Amalécites. Moïse, Aaron et Hour étaient montés au sommet de la colline. Quand Moïse tenait la main levée, Israël était le plus fort. Quand il la laissait retomber, Amalec était le plus fort. Mais les mains de Moïse s'alourdissaient ; on prit une pierre, on la plaça derrière lui, et il s'assit dessus. Aaron et Hour lui soutenaient les mains, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Ainsi les mains de Moïse demeurèrent levées jusqu'au coucher du soleil. Et Josué triompha des Amalécites au tranchant de l'épée.

Aujourd'hui, nous avons un peu de mal avec le côté *Gott mit uns* de ce récit. Israël comme les autres peuples est immergé dans la condition qui leur semble inhérente : la violence. Il faut combattre, c'est tout. Les deux camps sont de force égale, mais quand même Amalec serait le plus fort, la foi des Hébreux est bien que c'est Dieu qui donne la victoire, qui garde, qui sauve (le psaume va redire la même chose), la défaite étant une punition pour nos fautes. La faute : le manque de foi, l'incrédulité. Il faut donc que la foi soit signifiée, et elle l'est par les deux mains de Moïse tenues en l'air avec le bâton de Dieu. Bâton médiateur, Moïse médiateur, mais aussi participation du peuple à la foi de Moïse, par les personnes d'Aaron et Hour qui lui soutiennent les bras. La foi est une énergie qu'il faut dépenser pour qu'elle soit effective, en acte. Si le peuple ne croit guère en Dieu, du moins croit-il en la foi de Moïse. La confiance consiste bien dans le fait de s'en remettre à quelqu'un que l'on ne comprend pas, puisqu'il est autre. Moïse n'est pas comme nous tous, du populaire ; lui moïse parle à Dieu familièrement : nous ne sommes pas comme lui ! pourtant, ce sont des hommes de peu de foi qui soutiennent le vieux Moïse fatigué. C'est cela qui va faire la différence. Peu à peu, il est donc possible de donner un sens spirituel à ce combat ; mais pour autant, que cela ne nous conduise pas à édulcorer sa violence, tout simplement l'inscription réelle de la foi dans la réalité, dans la mêlée que constitue la réelle réalité des combats d'ici-bas : comment la foi se maintient-elle dans cette guerre de tous contre tous qu'est la vie ?

Psaume 120, 1-2, 3-4, 5-6, 7-8

*Je lève les yeux vers les montagnes :
d'où le secours me viendra-t-il ?
Le secours me viendra du Seigneur
qui a fait le ciel et la terre.*

*Qu'il empêche ton pied de glisser,
qu'il ne dorme pas, ton gardien.
Non, il ne dort pas, ne sommeille pas,
le gardien d'Israël.*

*Le Seigneur, ton gardien, le Seigneur, ton ombrage,
se tient près de toi.
Le soleil, pendant le jour, ne pourra te frapper,
ni la lune, durant la nuit.*

*Le Seigneur te gardera de tout mal,
il gardera ta vie.
Le Seigneur te gardera, au départ et au retour,
maintenant, à jamais.*

Si j'entre dans ce psaume comme dans une prière, en faisant ma prière à moi, je comprends qu'il me faut commencer par me tourner vers les montagnes. Si je ne me tourne pas vers Celui d'en haut, je ne peux pas me mettre à interroger et à entendre une réponse. Le difficile, c'est de parvenir à la foi confiante quels que soient les événements extérieurs. Car si mon pied glisse ? (et il glisse à répétition), et si je suis frappé ? (et je le suis – mais par qui « ne sait pas ce qu'il fait »). Demanderai-je à Dieu de punir l'autre, alors que moi-même je ne cesse de faillir ? Ce n'est pas l'amour qui m'anime). Donc, si j'ai la foi, j'affirme que *maintenant et à jamais*, le Seigneur me garde, même dans le pire. Sans la foi, c'est incompréhensible, ou perçu comme de l'aveuglement. Les Hébreux avaient une foi extérieure, mais reposant sur la médiation de la foi spirituelle de Moïse.

Seconde lettre de Paul à Timothée (3, 14-17; 4, 1-2)

Fils bien-aimé, tu dois en rester à ce qu'on t'a enseigné : tu l'as reconnu comme vrai, sachant bien quels sont les maîtres qui te l'ont enseigné. Depuis ton plus jeune âge, tu connais les textes sacrés : ils ont le pouvoir de te communiquer la sagesse, celle qui conduit au salut par la foi que nous avons en Jésus Christ. Tous les textes de l'Écriture sont inspirés par Dieu ; celle-ci est utile pour enseigner, dénoncer le mal, redresser, éduquer dans la justice ; grâce à elle, l'homme de Dieu sera bien armé, il sera pourvu de tout ce qu'il faut pour faire un bon travail. Devant Dieu, et devant le Christ Jésus qui doit juger les vivants et les morts, je te le demande solennellement, au nom de sa manifestation et de son Règne : proclame la Parole, intervins à temps et à contretemps, dénonce le mal, fais des reproches, encourage, mais avec une grande patience et avec le souci d'instruire.

De saint Irénée à Bossuet, on parle des *variations* des hérétiques. Au contraire, la *vraie foi* ne varie pas. Mais on sait combien cette vérité peut prendre une figure dogmatique, au sens où le contenu de vérité est identifié avec les formules. Ce qu'on m'a enseigné, ce ne sont pas que des mots. Si je loge la vérité dans les mots, soudain je dois me souvenir que la lettre tue – littéralement. En même temps personne ne peut faire l'économie des mots. Mais celui qui parle, et moi qui écoute, que vivons-nous ? L'esprit est vie, et l'esprit est du côté de l'énonciateur, non de l'énoncé. Ou plutôt l'énoncé dit quelqu'un et non pas quelque chose. Irénée ne dit pas les mêmes choses que les conciles du 4^e siècle, et pourtant il énonce bien la même foi et, bien plus, il eût été impossible de s'en tenir aux formules du 2^e siècle, deux siècles plus tard ! De même aujourd'hui, et il a fallu attendre le 19^e siècle pour qu'un peu de sens historique se mette de la partie. Merci bienheureux cardinal Newman ! On le savait bien depuis toujours, mais sans que ce fût énoncé sans

tension ni contradiction. Utilité de l'Écriture comme outil de travail pour la foi. Pourquoi la foi, au contraire de tout ce qui est au monde, en serait dépourvu ? Puisque la foi ne flotte pas au dessus du monde, dans son propre éther, elle a besoin des mêmes outils que toute autre praxis humaine. Même les cuisiniers écrivent leurs recettes. J'ai évité de commencer par évoquer la science, sachant que la foi est d'abord une vie. Mais elle comporte aussi sa propre science. Il y a une science de la foi : la théologie, bien sûr, mais pas au sens d'Aristote, ni même d'une science de Dieu (encore que... il y a bien quelque chose comme une science de l'objet Dieu – non, en écrivant cela, je sais que ce n'est pas juste, car la science de Dieu est la science de notre connaissance de Dieu, et de la connaissance de Dieu qui découle de la foi même, et pas seulement de la « raison »). C'est donc bien de la science de la foi que je parle, la foi produisant la connaissance et la connaissance l'accès et la relation à celui qui est connu de ce qu'il nous connaît et ne nous connaît pas secrètement, caché derrière une meurtrière, mais, nous connaissant, se laisse connaître en laissant connaître la connaissance dont il nous connaît : *Je t'ai connu, je te connais*. Alors je me sais connu et je me connais de la connaissance dont Il me connaît. Plus exactement je me connais de ce que je connais de la connaissance dont Il me connaît. Toute ma connaissance vient donc de Lui. C'est dur à comprendre. Cela se déploie dans le temps, le mien et celui de l'Église tout entière, celle qui a les promesses de la vie éternelle. Non tant qui les a : qui les annonce. Ce que je sais, c'est ce que j'enseigne, et je n'enseigne que ce que j'apprends en l'enseignant ; si l'Église n'enseignait pas, elle ne saurait plus rien, elle n'aurait plus la foi. De même pour moi et pour tout fidèle qui, si simple soit-il, annonce sa foi en la récitant (en l'énonçant). Le dogmatisme n'a en fin de compte pas grand chose à voir avec le contenu des dogmes, mais avec ce que dit Paul à la fin : la patience et le souci d'instruire. La patience supporte l'autre jusque dans ses erreurs, ses incertitudes et errements. Elle est amour. Elle est pédagogique. Même l'erreur n'est pas une faute si la conscience est droite (mais la conscience droite n'est en même temps qu'un paradigme pour penser, car qui peut prétendre que sa conscience est absolument droite, pure, sans ombre ni arrière pensée, innocente ?) Dans la question de la *bonne foi* (ou de la *mauvaise foi*), ce qui rend l'affaire difficile, c'est que le menteur qui sait qu'il ment, se donne à mesure de bonnes raisons, ou en tout cas des raisons en vue de ses fins, pour « justifier » ses mensonges à ses propres yeux. Si le mensonge arrange mes affaires, comment penser que mes affaires ne sont pas de *bonnes* affaires ? Même le cynique qui fait le mal sciemment n'en fait pas une fin, mais le subordonne à ses fins, lesquelles il juge bonnes, au moins pour lui et les siens. C'est la banalité du diable. Le mal n'a même pas besoin d'être démoniaque, hyperbolique. Il n'y a pas de transcendance du mal, même quand les nazis ou les rouges exécutaient froidement au bord d'une fosse. Si je me damne, ce n'est même pas en voulant le mal pour le mal, mais en me voulant, moi, contre Dieu, sans Lui. Je veux ce bien que je suis, mais

je ne veux pas me recevoir, le recevoir (ce bien) d'un Autre. Le refus de l'amour qui est refus de la relation (le péché contre l'Esprit) et le péché, non pas contre tout bien, mais contre le principe du bien, de tout bien. C'est pourquoi le règne du mal n'est pas autant qu'on le dit divisé contre lui-même. Le mal ne déteste pas le bien, il déteste l'amour.

Évangile selon saint Luc (18, 1-8)

Jésus dit une parabole pour montrer à ses disciples qu'il faut toujours prier sans se décourager : « Il y avait dans une ville un juge qui ne respectait pas Dieu et se moquait des hommes. Dans cette même ville, il y avait une veuve qui venait lui demander : 'Rends-moi justice contre mon adversaire.' Longtemps il refusa ; puis il se dit : 'Je ne respecte pas Dieu, et je me moque des hommes, mais cette femme commence à m'ennuyer : je vais lui rendre justice pour qu'elle ne vienne plus sans cesse me casser la tête.' » Le Seigneur ajouta : « Écoutez bien ce que dit ce juge sans justice ! Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus, qui crient vers lui jour et nuit ? Est-ce qu'il les fait attendre ? Je vous le déclare : sans tarder, il leur fera justice. Mais le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur terre ? »

L'humour est encourageant, puisqu'il dédramatise ce qui pourrait passer pour insupportable. Jésus est bien conscient que la foi demande une certaine obstination, que le découragement guette. S'en tire-t-il par une pirouette ? L'humour est-il une pirouette pour se tirer d'un mauvais pas ? Se dérober ? Le croyant est une veuve en procès, mais qui ne se décourage pas, et qui ne fais pas d'humour avec son juge. Elle va l'emporter sur lui, comme le croyant, le priant, va l'emporter sur Dieu ! L'argument de Jésus est un argument *a fortiori*. Il parle des *élus* de Dieu. Les élus sont ceux qui *crient vers lui jour et nuit*. Donc qui prient. Et pour eux, Dieu *ne tarde pas*. À l'évidence il tarde ! Non, il *semble* tarder, il tarde à raison de notre impatience. Dieu nous laisse le temps de faire appel. La vie est ce temps, et fais-je appel jour et nuit ? Tout l'enjeu de la question est dans la chute, dans le MAIS que prononce Jésus. Il ne tarde pas, mais c'est au futur, et quand il viendra, voici qui est encore au futur. Donc quand il viendra sans tarder... Voilà la vraie question : celle de la foi. N'ayant pas la foi, vous êtes dépourvus de cette obstination qui vous obtiendrait l'*élection*, d'être entendus (en réalité, toute créature est entendue, mais elle n'entend pas qu'elle est entendue, puisqu'elle n'a pas la foi). Si donc vous jugez que Dieu est comme ce juge sans justice, qui n'écoute pas et ne rend pas la justice, c'est parce que vous n'avez pas la foi. C'est la foi qui permet d'entendre la réponse de Dieu, et non l'inverse, une supposée foi qui attendrait la réponse de Dieu pour se prononcer en sa faveur. La question de Jésus, mise au futur pour nous laisser le temps, pourrait et peut se poser au présent : Le fils de l'homme,

quand il vient, trouve-t-il la foi sur la terre ? Il le fait bien comprendre à ses disciples : si vous aviez la foi grosse comme une graine de sénévé...

30ème dimanche du Temps Ordinaire (24 octobre)

Livre de Ben Sirac le Sage (35, 15-17.20-22)

Le Seigneur est un juge qui ne fait pas de différence entre les hommes. Il ne défavorise pas le pauvre, il écoute la prière de l'opprimé. Il ne méprise pas la supplication de l'orphelin, ni la plainte répétée de la veuve. Celui qui sert Dieu de tout son cœur est bien accueilli, et sa prière parvient jusqu'au ciel. La prière du pauvre traverse les nuées ; tant qu'elle n'a pas atteint son but, il demeure inconsolable. Il ne s'arrête pas avant que le Très-Haut ait jeté les yeux sur lui, prononcé en faveur des justes et rendu justice.

On entend encore l'écho de l'évangile de dimanche dernier. *La plainte répétée de la veuve*. Et le Seigneur est un juge. En quelle part le prendre ? Ce qui est premier, profond comme l'âme humaine, c'est la requête de justice dans un monde aussi profondément injuste qu'est profonde l'aspiration à la justice. Dieu est le dernier et le seul recours. On ne se demande pas pourquoi l'injustice du monde. On pense qu'il y a eu une catastrophe originelle dont Dieu n'est pas responsable. Si le monde était juste, il n'y aurait pas besoin de juge ni de juridiction ni de justice. La foi est donc la confiance en un juge juste qui restaurera la justice, et bien sûr cela suscite une espérance. La souffrance présente est vécue de manière très différente, elle est presque de nature différente, selon qu'elle est désespérée ou qu'une espérance demeure malgré tout. La plainte de la veuve est tournée vers... Tandis qu'une autre veuve peut rester muette, les yeux secs, et aller se pendre. Trop tard pour le jugement. Celui qui n'en pouvait plus, les trois personnes de la Trinité se mettent ensemble pour le prendre dans leurs bras, le faire ressusciter à la Vie. En attendant, Dieu a créé le monde en sorte que la souffrance soit possible. Quelle fasse mal, cela suffit-il à démontrer qu'elle est un mal ? Elle n'est sans doute pas un bien, sachant qu'elle ne saurait être une fin que l'on puisse rechercher. Isaac le Syrien dit : *Bienheureux l'homme qui connaît sa propre faiblesse*. Il ajoute : *Nul ne peut sentir sa propre faiblesse s'il ne lui a pas été donné, si peu que ce soit, d'être éprouvé par les peines du corps ou par celles de l'âme. (21^e discours ascétique)*. Cela ferait de la douleur une « bonne chose ». Mais on voit bien que ce n'est pas « en soi », mais uniquement en fonction de l'esprit dans lequel elle est éprouvée. Isaac ne dit pas qu'elle doit être recherchée : la vie se charge d'attribuer son lot à chacun. Même choses dans les *Psaumes*. C'est bien l'usage qui en est fait qui change tout. Comme le couteau qui peut blesser

ou tuer, ou trancher un lien et libérer. Cela suppose un monde commun à tous les possibles. Un monde leibnizien de « compossibles ». On ne peut donc pas faire l'économie de la souffrance dans un monde d'âmes aptes à se « toucher ». Dieu a permis un monde on l'on pourrait se torturer. Sinon ce n'était pas de monde du tout. Je le redis, je ne pourrais pas donner foi à un Dieu qui ne se serait pas laissé torturer comme nous : sa Passion fut une infinie Compassion. Je crois donc que Tu viens nous chercher dans nos enfers, dans nos lieux de torture. Ce qui est mystérieux, c'est d'avoir pu souffrir et d'en être revenu. Que la souffrance ou la douleur aient pu prendre fin. Elles s'avèrent donc finies, même si elles horrifient notre imagination. Même si elles alimentent nos cauchemars. Je peux donc continuer d'avoir la foi. La foi qui m'ouvre à la confiance et la confiance au fait que la fin n'est pas la fin : Même pour celui qui meurt de douleur, sa douleur prend fin, et cette fin n'est pas la fin. Dans la Cité où la mort n'existe plus, la douleur passée est finie, et pourtant il n'y a pas lieu d'imaginer un Léthé, une amnésie mythologique : pour l'éternité mes souffrances comme mes fautes font partie de l'être que je suis, de l'être sauvé que je suis.

Psaume 33, 2-3, 16.18, 19.23

*Je bénirai le Seigneur en tout temps,
sa louange sans cesse à mes lèvres.
Je me glorifierai dans le Seigneur :
que les pauvres m'entendent et soient en fête !*

*Le Seigneur regarde les justes,
il écoute, attentif à leurs cris.
Le Seigneur entend ceux qui l'appellent :
de toutes leurs angoisses, il les délivre.*

*Il est proche du cœur brisé,
il sauve l'esprit abattu.
Le Seigneur rachètera ses serviteurs :
pas de châtement pour qui trouve en lui son refuge.*

Dans le monde antique, la foi juive se montre comme une véritable antireligion. Dieu des pauvres, Dieu qui me permet de me glorifier en Lui, ce qui signifie qu'il n'est en aucune façon une menace, qu'on peut lui faire confiance et même qu'on peut l'aimer, s'en remettre à Lui. Et puis c'est un Dieu qui écoute, qui sauve, qui rachète. Le mécréant oppose bien sûr une objection immédiate, car rien ne montre que Dieu *regarde le juste*. On tourne en rond, car le juste est celui qui fait confiance, qui a la foi (et ce ne sont pas des idées, mais une manière de vivre), de sorte que seul le juste se sait regardé (se croit regardé, dira l'autre). Se sachant

regardé, jusque dans le malheur, le malheur n'est plus pour lui un châtement. Pour nous modernes, cette notion de châtement n'a plus beaucoup de sens. Comment vivons-nous et comprenons-nous les choses ? Par le refus, la révolte, l'incompréhension, l'inacceptation du malheur. Si nous pouvions accuser un dieu, nous le ferions. Mais nous sommes modernes, nous ne croyons plus en aucun dieu, ni en Dieu. Le « juste » ne souffre pas moins du malheur, mais il peut prier : *Par le petit garçon qui meurt auprès de sa mère...* Le malheur, qui brise le cœur, n'est pas consolé, supprimé, effacé, mais celui que le malheur conduit, jette dans les bras de Dieu, paternels et maternels en même temps, celui-là est consolé au sens où ses larmes ne se perdent pas dans le néant. Que les larmes soient accueillies change tout, et pourtant ce sont toujours des larmes, de vraies larmes.

Seconde lettre de Paul à Timothée (4, 6-8.16-18)

Me voici déjà offert en sacrifice, le moment de mon départ est venu. Je me suis bien battu, j'ai tenu jusqu'au bout de la course, je suis resté fidèle. Je n'ai plus qu'à recevoir la récompense du vainqueur : dans sa justice, le Seigneur, le juge impartial, me la remettra en ce jour-là, comme à tous ceux qui auront désiré avec amour sa manifestation dans la gloire. La première fois que j'ai présenté ma défense, personne ne m'a soutenu : tous m'ont abandonné. Que Dieu ne leur en tienne pas rigueur. Le Seigneur, lui, m'a assisté. Il m'a rempli de force pour que je puisse annoncer jusqu'au bout l'Évangile et le faire entendre à toutes les nations païennes. J'ai échappé à la gueule du lion ; le Seigneur me fera encore échapper à tout ce qu'on fait pour me nuire. Il me sauvera et me fera entrer au ciel, dans son Royaume. A lui la gloire pour les siècles des siècles. Amen.

Paul a déjà souffert son content pour son Seigneur le Christ, ce Jésus qu'il poursuivait auparavant. Maintenant c'est fait : on lui a annoncé son exécution. Il sait que la lame va faire rouler sa tête dans un flot de sang. En tant que citoyen romain, il ne subit pas la crucifixion. Et que nous dit-il ? Qu'une fois de plus il va échapper : qui peut lui nuire, puisqu'il est dans la main de son Seigneur ? N'hésitons pas à dire : c'est le bonheur ! Paul n'en veut pas à ses amis chrétiens de Rome qui vivent dans la peur. La communauté tremble, à l'heure des persécutions. C'est tout bête de dire que dans la foi il n'y a pas de perte : chaque seconde de la vie est un don, chaque épreuve est un don de la foi pour la foi, et la mort est un don, le don suprême qui donne la Vie. Et pourtant, même le saint peut être déprimé, découragé, douter. Je pense à François d'Assise. C'est que la sainteté n'est pas un bloc. Le saint est d'abord comme moi : pas un saint. Il ne s'est pas encore totalement oublié, il ne s'en remet pas totalement à Dieu de tout, et en particulier de la réussite de son entreprise. La

déception de François est encore un péché : il voulait offrir un magnifique cadeau à son Seigneur, et le cadeau part en quenouille. Son bel ordre mendiant réussit trop bien, et l'on vient admirer *les belles pierres, et les dons des fidèles* ! On vient à Assise pour voir les belles fresques de Giotto et de Lorenzetti. Côté Dame pauvreté, c'est raté. François a été *recupéré*. L'humilité : accepter l'échec paradoxal du grain qui meurt. Du projet qui échoue : Combien ne se sont-ils pas convertis à la pauvreté en étant passés par la beauté d'Assise, par le Crucifix de Cimabue ? Paul n'a plus ces états d'âme, il est déjà ressuscité, si bien que le fer qui va lui trancher la tête ne l'atteint plus, ne l'émeut plus – même si j'imagine il n'a pas vécu les instants de son exécution dans l'indifférence. Son émotion, il a dû la tourner entièrement vers le But : rejoindre son Jésus.

Évangile selon saint Luc (18, 9-14)

Jésus dit une parabole pour certains hommes qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient tous les autres : « Deux hommes montèrent au Temple pour prier. L'un était pharisien, et l'autre, publicain. Le pharisien se tenait là et priait en lui-même : 'Mon Dieu, je te rends grâce parce que je ne suis pas comme les autres hommes : voleurs, injustes, adultères, ou encore comme ce publicain. Je jeûne deux fois par semaine et je verse le dixième de tout ce que je gagne.' Le publicain, lui, se tenait à distance et n'osait même pas lever les yeux vers le ciel ; mais il se frappait la poitrine, en disant : 'Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis !' Quand ce dernier rentra chez lui, c'est lui, je vous le déclare, qui était devenu juste, et non pas l'autre. Qui s'élève sera abaissé ; qui s'abaisse sera élevé. »

Dès lors que l'on envisage subjectivement et non pas objectivement (comme des êtres réels) les deux personnages, nous nous retrouvons facilement être les deux à la fois. Le pharisien prie « en lui-même », ce qui signifie ici qu'il se prie lui-même. Sa prière s'adresse à lui-même, ne sort pas de lui, ne monte pas vers Dieu. C'est clair, puisqu'au contraire celle du publicain monte vers le ciel, du fait qu'il s'abaisse, qu'il n'ose pas lever les yeux. Sa prière à lui est une vraie parole, sans prétention, ouverte vers un autre. Or je puis à la fois être prétentieux et me retrouver à dire : *prends pitié du pécheur que je suis !* Car je puis être con et me trouver con. Surtout après que j'ai pensé cela de mon prochain. Je puis être faux et me trouver faux, et me retrouver à dire : *je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit, prends pitié du pécheur que je suis*, de cet incapable, incapable de surmonter ce qui l'empêche d'aimer. Néanmoins, *je verse le dixième de tout ce que je gagne.* Et ainsi de suite. Cela aussi s'appelle être un sujet divisé. Lorsque je rentre chez moi, je reste donc divisé : quelque chose en moi est pardonné et je suis « justifié » au sens

Paulinien, c'est à dire au sens de ce texte, tout simplement : rendu juste, libéré d'un mal ; et en même temps cette même chose, non une autre, demeure entravée, et je ne suis pas libéré. Je sais que je suis libéré (pardonné par celui qui est plus grand que mon cœur qui me condamne) et je ne le suis pas (je reste entravé et je me condamne).

31ème dimanche du Temps Ordinaire (31 octobre)

Livre de la Sagesse (11, 23-26; 12, 1-2)

Seigneur, tu as pitié de tous les hommes, parce que tu peux tout. Tu fermes les yeux sur leurs péchés, pour qu'ils se convertissent. Tu aimes en effet tout ce qui existe, tu n'as de répulsion envers aucune de tes œuvres, car tu n'aurais pas créé un être en ayant de la haine envers lui. Et comment aurait-il subsisté, si tu ne l'avais pas voulu ? Comment aurait-il conservé l'existence, si tu ne l'y avais pas appelé ? Mais tu épargnes tous les êtres, parce qu'ils sont à toi, Maître qui aimes la vie, toi dont le souffle impérissable anime tous les êtres. Ceux qui tombent, tu les reprends peu à peu, tu les avertis, tu leur rappelles en quoi ils pèchent, pour qu'ils se détournent du mal, et qu'ils puissent croire en toi, Seigneur.

Où l'on voit que la foi est une philosophie, la « vraie » philosophie, au sens d'une Sagesse pratique entée sur une conception du monde réfléchi. Création, conservation, souffle (*pneuma*) impérissable, avertissement, connaissance de Dieu au sommet de la vie. Mais il faut aussi entrer de manière bien plus intime dans la démarche de la foi ici manifeste : Dieu à qui je m'adresse à la deuxième personne, et non pas être suprême. La toute-puissance divine ne s'actualise pas en puissance mais en pitié (compassion : Dieu se laisse infiniment *toucher* par sa créature) ; ensuite le Dieu *juste ferme les yeux* sur le mal. Logiquement, c'est là une puissance divine qui ne fait pas son travail (châtier les parjures etc.) Mais Dieu a une raison supérieure : *pour qu'ils se convertissent*. Ce petit syntagme qui commence par *pour que...* devrait déjà renverser notre conception de Dieu, tant morale que judiciaire. Dieu ici n'a aucunement créé pour être servi (comme c'est le cas pour les dieux de Sumer), mais bien plutôt pour en prendre soin, pour servir sa création. Et de quelle manière ? Non pas en corrigeant les erreurs avec autorité et puissance, mais par la douceur, sans violence. *L'amour bannit la crainte*, pourrait déjà dire l'auteur de la *Sagesse*. Et là encore, il y a un but : pour qu'ils puissent croire en toi. Pour les éloignés, les errants que nous sommes, il n'est qu'une réconciliation, un achèvement qui vaille : rejoignant Dieu dans la confiance, trouvant Dieu au terme, c'est la fin des tempêtes, l'arrivée au port. Non pas même dans une autre vie, mais par la foi, donc

dans un certain mode de vie qui est de vivre tourné vers Dieu. Ici, la foi est donc le terme, l'aboutissement de la vie, puisque c'est la réconciliation de ce qui était séparé : le Créateur et sa créature.

Psaume 144, 1-2, 8-9, 10-11, 13cd-14

*Je t'exalterai, mon Dieu, mon Roi,
je bénirai ton nom toujours et à jamais !
Chaque jour je te bénirai,
je louerai ton nom toujours et à jamais.*

*Le Seigneur est tendresse et pitié,
lent à la colère et plein d'amour ;
la bonté du Seigneur est pour tous,
sa tendresse, pour toutes ses œuvres.*

*Que tes œuvres, Seigneur, te rendent grâce
et que tes fidèles te bénissent !
Ils diront la gloire de ton règne,
ils parleront de tes exploits.*

*Le Seigneur est vrai en tout ce qu'il dit,
fidèle en tout ce qu'il fait.
Le Seigneur soutient tous ceux qui tombent,
il redresse tous les accablés.*

Style différent (un psaume n'est pas argumentatif) mais pensée parente de *Sagesse*. Bénédiction, exaltation, louange. Dans les religions, il y a des formes de bénédiction et des louanges, parce qu'il faut louer les puissants, et dire du bien. J'en suis moins sûr pour l'exaltation (je pense à l'Exaltation de la Sainte Croix), parce qu'en l'exaltation, à l'enthousiasme qui peut être celui de la Pythie se mêle une sorte de bonheur lié à la rencontre de l'Unique : Exaltation de Moïse dont le visage est transfiguré au sortir de la tente de la Rencontre. Il faut que Dieu soit une personne. Alors bénédiction et louange aussi se personnalisent, donc se spécifient et ne ressemblent plus à de la religion, pour devenir acte de foi. Ici, ce qui compte, c'est Le Seigneur. Je me contente de recopier ses attributs : Tendresse, pitié, amour, patience, bonté, gloire, vérité, fidélité, soutien. En quelques versets, de quoi alimenter des traités, mais tout simplement l'évidence et la simplicité de la foi, pourvu qu'on accepte de laisser tomber nos résistances, notre obstination à dire non. Et pourquoi dire non ? Pour rester nous-mêmes, pensons-nous. Pour ne pas nous avouer vaincus. Donc par amour-propre, vain amour-propre chez qui se refuse à aimer, car qui dit aimer dit se

mettre aux pieds d'un autre, en faire son maître (sa maîtresse ?), comme la femme aux pieds de Jésus chez Simon le pharisien.

Seconde lettre de Paul aux Thessaloniens (1, 11-12; 2, 1-2)

Frères, nous prions continuellement pour vous, afin que notre Dieu vous trouve dignes de l'appel qu'il vous a adressé ; par sa puissance, qu'il vous donne d'accomplir tout le bien que vous désirez, et qu'il rende active votre foi. Ainsi, notre Seigneur Jésus aura sa gloire en vous, et vous en lui ; voilà ce que nous réserve la grâce de notre Dieu et du Seigneur Jésus Christ.

Frères, nous voulons vous demander une chose, au sujet de la venue de notre Seigneur Jésus Christ et de notre rassemblement auprès de lui : si l'on nous attribue une révélation, une parole ou une lettre prétendant que le jour du Seigneur est arrivé, n'allez pas aussitôt perdre la tête, ne vous laissez pas effrayer.

Il y a comme une structure, un dispositif de communion pour que la foi « fonctionne ». La prière de Paul, qui est une intercession. En invoquant, elle appelle, elle dessine le contour de ce qui fait église. Dieu est désigné comme partie prenante, doublement : comme celui qui reçoit, ayant appelé (ce n'est pas l'apôtre qui appelle, mais bien Dieu en personne, mais l'apôtre prononce cet appel à nos oreilles, l'ayant lui-même reçu, en premier lieu du Christ) ; comme celui qui donne le pouvoir, par sa puissance, que la foi s'actualise, existe en acte. La foi en acte fait le bien. Dieu donc appelle l'apôtre qui appelle de l'appel qu'il a reçu. Le mouvement de la foi animé par l'efficacité de l'appel est un mouvement vers Celui qui a appelé. L'accomplissement, le terme, c'est Lui en nous, nous en Lui (le Christ. C'est dans le Christ-Verbe que nous sommes en Dieu, puisque notre nature n'est divinisée qu'en Lui, n'est pas divinisée ailleurs qu'en Lui, Verbe-Sauveur. Nous recueillant, nous reposant en son humanité, nous reposons, nous sommes recueillis dans sa divinité. Les derniers versets tournent ici un peu court, ce qui les rend peu intelligibles. Paul et ses disciples, nouveaux convertis, vivent dans une attente apocalyptique : Paul lui-même est obligé de leur dire : du calme ! La fin du monde n'est peut-être pas un événement visible...

Évangile selon saint Luc (19, 1-10)

Jésus traversait la ville de Jéricho. Or, il y avait un homme du nom de Zachée ; il était le chef des collecteurs d'impôts, et c'était quelqu'un de riche. Il cherchait à voir qui était Jésus, mais il n'y arrivait pas à cause de la foule, car il était de petite taille. Il courut donc en avant et grimpa sur un sycamore pour voir Jésus qui devait passer par là. Arrivé à cet endroit, Jésus leva les yeux et l'interpella : « Zachée, descends vite :

aujourd'hui il faut que j'aille demeurer dans ta maison. » Vite, il descendit, et reçut Jésus avec joie. Voyant cela, tous récriminaient : « Il est allé loger chez un pécheur. » Mais Zachée, s'avancant, dit au Seigneur : « Voilà, Seigneur : je fais don aux pauvres de la moitié de mes biens, et si j'ai fait du tort à quelqu'un, je vais lui rendre quatre fois plus. » Alors Jésus dit à son sujet : « Aujourd'hui, le salut est arrivé pour cette maison, car lui aussi est un fils d'Abraham. En effet, le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

On connaît trop bien le récit de la conversion de Zachée : *le salut est arrivé pour cette maison*. Zachée, avec tout son argent, a un fort désir de voir Jésus. Comme pour le jeune homme riche, une seule chose lui manque. Cela signifie qu'il est possible même à un riche de se convertir ! Possible, seulement possible. Supposons que Jésus soit passé sans rien dire. Zachée aurait été content, troublé, serait rentré chez lui en pensant à cet homme si grand sans rien posséder. Peut-être un peu triste. Seulement voilà, le grand homme lève les yeux vers lui (il n'est pas venu pour autre chose, probablement). Qu'est-ce qui peut me changer ? Une rencontre, le geste d'un autre, regard, main tendue, comme dans le coup de foudre. Je l'ai regardée, elle m'a regardée. Je désire, mais cela ne suffit pas ; soudain le miracle : l'autre que je désirerais bien me regarde, me désire, reconnaît mon désir de lui (ou d'elle). Incroyable donc que Jésus appelle Zachée et lui dise : *Il faut que j'aille chez toi pour y demeurer*. C'est très biblique : le Salut entre *dans sa maison*. La maison, c'est la vie : femme, enfants, parents. En se convertissant, Zachée entraîne un changement de vie pour toute sa maison. Toute la maisonnée en devient témoin. Il reste cependant que c'est Zachée en personne, personnellement, qui se convertit ; c'est lui, le fils d'Abraham. L'adverbe vite revient deux fois : *vite, vite !* C'est la joie, et la joie aussi est sensible dans la parole de Jésus : *Aujourd'hui, le Salut...* C'est du présent, de l'accomplissement. Zachée n'attend pas, il ne va pas faire don, il ne fera pas don, il fait don. C'est une façon, sa façon de se donner à Jésus. Pourtant, Jésus n'a fait aucun miracle, sinon de l'avoir simplement regardé. De lui avoir parlé, de s'être invité joyeusement chez lui : vite ! Le bonheur de perdre, de donner la moitié de ses biens, et plus encore sans doute ! *Lui aussi est un fils d'Abraham*. Zachée n'est-il pas juif en effet ? Le Salut est pour les fils d'Abraham. Oui, non, il est pour les brebis perdues d'Israël ! Les fils d'Abraham sont donc ceux qui sont perdus — et sauvés. Zachée est un fils impur. Encore une mine de paradoxes enfouis. Dieu, des pierres que voici peut susciter une descendance à Abraham, contre toutes les règles généalogiques. Tout homme sauvé est donc fils d'Abraham ; tout homme qui se convertit est enfant d'Abraham ; tout homme qui a la foi est de la descendance d'Abraham ; tout homme qui était perdu. Moi.

Tous les Saints (1 novembre)

Apocalypse de saint Jean (7, 2-4.9-14)

Moi, Jean, j'ai vu un ange qui montait du côté où le soleil se lève, avec le sceau qui imprime la marque du Dieu vivant ; d'une voix forte, il cria aux quatre anges qui avaient reçu le pouvoir de dévaster la terre et la mer : « Ne dévastez pas la terre, ni la mer, ni les arbres, avant que nous ayons marqué du sceau le front des serviteurs de notre Dieu. » Et j'entendis le nombre de ceux qui étaient marqués du sceau : ils étaient cent quarante-quatre mille, de toutes les tribus des fils d'Israël. Après cela, j'ai vu une foule immense, que nul ne pouvait dénombrer, une foule de toutes nations, races, peuples et langues. Ils se tenaient debout devant le Trône et devant l'Agneau, en vêtements blancs, avec des palmes à la main. Et ils proclamaient d'une voix forte : « Le salut est donné par notre Dieu, lui qui siège sur le Trône, et par l'Agneau ! » Tous les anges qui se tenaient en cercle autour du Trône, autour des Anciens et des quatre Vivants, se prosternèrent devant le Trône, la face contre terre, pour adorer Dieu. Et ils disaient : « Amen ! Louange, gloire, sagesse et action de grâce, honneur, puissance et force à notre Dieu, pour les siècles des siècles ! Amen ! » L'un des Anciens prit alors la parole et me dit : « Tous ces gens vêtus de blanc, qui sont-ils, et d'où viennent-ils ? » Je lui répondis : « C'est toi qui le sais, mon seigneur. » Il reprit : « Ils viennent de la grande épreuve ; ils ont lavé leurs vêtements, ils les ont purifiés dans le sang de l'Agneau. »

Le génie de Jean n'est sans doute pas moindre que celui de Dante. Leurs images sont d'une égale splendeur et richesse symbolique. Je veux bien voir des anges si beaux ! C'est peut-être un poète disciple de Jean, ou Jean lui-même à Patmos, qui a écrit l'Apocalypse : quelle importance ! « Milieu johannique d'Éphèse », disent les notes. J'essaye de comprendre, et impossible sans aide ! Qui sont les Anciens (ils sont 24, est-il dit au ch. 4, 4) ? Ce ne sont pas seulement les chefs des sept églises d'Asie auxquelles s'adresse Jean le Voyant. Le double des Douze, des apôtres, la plénitude de l'Église, une espèce de concile. En même temps, ce sont des personnages mystiques – vêtements blancs, couronnes d'or – qui représentent donc le peuple entier des baptisés, des purs, des saints, des 144 000 et de la multitude des sauvés. Il n'y a plus de peuple juif comme tel, mais sa métamorphose eschatologique, christifiée. On pourrait penser en effet aux douze tribus et aux douze apôtres, mais cette addition a quelque chose d'artificiel, de juxtaposé, alors que nous n'avons plus qu'un nombre hyperbolique. Quant aux quatre Vivants, ce sont les quatre Animaux d'Ézéchiel. Le lion et le taureau sont les puissances de la terre, l'aigle est du ciel, et l'homme debout entre terre et ciel. Ce ne sont donc pas exactement les éléments de la nature qui sont symbolisés en

même temps que l'homme, puisqu'il manque l'eau, le poisson, le Léviathan. Et le feu, comme un phénix. Mais comme dans le prophète, on trouve (ch. 4) la mer de cristal, car le trône de Dieu surplombe le ciel. Donc c'est le grand Jugement, et l'ange du Christ, du Ressuscité, du Soleil levant, vient arrêter la main des quatre anges chargés de faucher les quatre horizons. Car d'abord, comme avec le sang de l'agneau lors du Passage de l'ange exterminateur à la veille du grand départ d'Égypte, sont marqués du sceau ceux qui sont en vêtement blanc et la palme à la main. Palme du martyr, du témoignage. Donc ils sont à la fois ceci et cela, les douze mille des douze tribus d'Israël et ensuite la foule immense des baptisés dans le sang de l'Agneau. Martyrs pour les uns, mais ceux qui ont mangé et bu le corps et le sang de l'Agneau, qui ont été plongés dans les eaux du baptême, ceux-là aussi sont « martyrs », témoins. Ils entrent dans la Vie divine. C'est la fin du chap. 7 qui nous le dit : la vie éternelle se déroulera sous la Tente de Dieu sur son trône, et au milieu du trône se tient l'agneau leur Berger, celui qui leur donne l'Eau vive. Dieu et l'Agneau se superposent donc sur le Trône, et l'Agneau devient la Source de la Vie éternelle.

Psautre 23, 1-2, 3-4ab, 5-6

*Au Seigneur, le monde et sa richesse,
la terre et tous ses habitants !
C'est lui qui l'a fondée sur les mers
et la garde inébranlable sur les flots.*

*Qui peut gravir la montagne du Seigneur
et se tenir dans le lieu saint ?
L'homme au cœur pur, aux mains innocentes,
qui ne livre pas son âme aux idoles.*

*Il obtient, du Seigneur, la bénédiction,
et de Dieu son Sauveur, la justice.
Voici le peuple de ceux qui le cherchent,
qui recherchent la face de Dieu !*

Dieu tient la terre en équilibre sur la mer. Il convient en effet que l'expression de la foi s'accorde avec la représentation du monde de celui qui dit cette même foi, sa foi. Poésie de la fondation sur les mers, comme il y a une poésie du Big Bang et de l'expansion de l'univers : il n'y a pas de doute que l'immensité du cosmos fait rêver. Et que cette rêverie admirative, si elle remonte au Créateur, devient une métaphore de la montée des rues de Jérusalem et de l'entrée dans le Temple. Mais inversement cette montée au Temple est la métaphore de la montée vers Dieu le Seigneur de l'Univers. Or qui peut ? *L'homme au cœur pur...*

Tout est dit. Jésus le répètera : *Heureux les cœurs purs...* La pureté : lorsque rien ne vient rendre opaque la rencontre. Dieu se donne à celui qui a le cœur pur. Le psaume trouve ici une portée universelle et non pas simplement limitée à un peuple particulier, puisque le « vrai » peuple de Dieu est le peuple de ceux qui le cherchent, qui ont les mains innocentes, le cœur pur, enfin. Si je suis habité par le mal, mon cœur s'obscurcit et son opacité et obscurité est son idole, puisque je dresse en moi la matière obscure de mes désirs, ceux qui m'enferment en moi-même, ceux qui se referment sur moi. Le désir, en soi, n'est pas le mal en effet, il peut avoir la pureté du mouvement du cœur vers l'autre ; mais voilà, il peut aussi se retourner sur soi et le mouvement du cœur alors s'obscurcit : je descend dans mes ombres.

Première lettre de saint Jean (3, 1-3)

Mes bien-aimés, voyez comme il est grand, l'amour dont le Père nous a comblés : il a voulu que nous soyons appelés enfants de Dieu - et nous le sommes. Voilà pourquoi le monde ne peut pas nous connaître : puisqu'il n'a pas découvert Dieu. Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons ne paraît pas encore clairement. Nous le savons : lorsque le Fils de Dieu paraîtra, nous serons semblables à lui parce que nous le verrons tel qu'il est. Et tout homme qui fonde sur lui une telle espérance se rend pur comme lui-même est pur.

La liturgie est bien inspirée d'avoir choisi ce passage de Jean pour ce jour, cette fête de la Toussaint. C'est notre adoption et filiation divines qui nous sont annoncées comme une promesse, accomplie pour ceux qui sont morts (nous, prochainement), mais en réalité déjà accomplie pour nous, puisque nous sommes déjà ressuscités avec et dans le Christ. Mais, ce que nous sommes, nous ne le voyons pas clairement. Donc d'une part nous le sommes déjà vraiment (ressuscités, fils de Dieu), mais d'autre part notre condition mortelle nous colle à la terre. Mais est-ce bien cela ? N'est-ce pas une sorte de platonisme vulgaire ? La condition terrestre n'empêche pas la sainteté et la rencontre de Dieu. Mais dans la finitude et la foi qui n'est pas encore la vision face à face. La foi vouée à disparaître. Mais Jean nous dit cela d'inouï : la mort n'est pas la mort, la mort doit être vue à l'envers, comme la venue et l'apparition de Dieu, la Rencontre. Alors notre finitude éclate, explose, est supprimée, si bien que nous sommes changés à la mesure de Celui que nous rencontrons. Nous savons bien que nous sommes changés par nos rencontres. Ainsi, voyant Dieu « tel qu'il est », nous devenons consubstantiels à Lui. Pour l'instant, nous pouvons nous reconnaître dans la personne du Christ, de l'homme Jésus notre frère, notre semblable, et nous faisons un acte de foi sur sa divinité que nous ne percevons pas. Mais une fois morts, et morts dans sa mort,

nous vivons de sa vie, nous advenons à son éternité de Fils éternel, de Verbe éternel. Nous sommes devenus semblables à son éternité, nous sommes des personnes en communion avec les personnes divines, nous vivons de la Trinité. Alors Jean évoque la même pureté que le psalmiste, que le Christ même, et l'on voit avec évidence que cette pureté n'est pas simplement morale, ne se réduit nullement à la moralité. Elle est la transparence que donne la foi, dès lors que nous nous laissons traverser par l'Autre, au lieu de refermer sur nous notre propre opacité – et je ne veux pas dire que nous serions opaque par nature, mais que notre opacité est constituée par le mouvement même de repli, de fermeture sur soi. C'est alors dans cette ombre et à l'ombre de cette ombre que nous pouvons nous livrer à nos démons intérieurs, puisque nous ne sommes plus habités que par nous-mêmes, au lieu de nous laisser vider et déposséder par l'Autre, dans un grand (et amoureux) abandon. Je posséderai comme je serai possédé, à savoir sur le mode de la plus infinie dépossession.

Évangile selon saint Matthieu (5, 1-12a)

Quand Jésus vit toute la foule qui le suivait, il gravit la montagne. Il s'assit, et ses disciples s'approchèrent. Alors, ouvrant la bouche, il se mit à les instruire. Il disait : « Heureux les pauvres de cœur : le Royaume des cieux est à eux ! Heureux les doux : ils obtiendront la terre promise ! Heureux ceux qui pleurent : ils seront consolés ! Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice : ils seront rassasiés ! Heureux les miséricordieux : ils obtiendront miséricorde ! Heureux les cœurs purs : ils verront Dieu ! Heureux les artisans de paix : ils seront appelés fils de Dieu ! Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice : le Royaume des cieux est à eux ! Heureux serez-vous si l'on vous insulte, si l'on vous persécute et si l'on dit faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi. Réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse, car votre récompense sera grande dans les cieux ! »

À chaque fois je suis devant les Béatitudes comme la première fois, démuné devant un tel « programme ». Celui-ci rend évident le caractère menteur de tous les autres (programmes), si bien qu'il est clair que ce n'est pas un « programme ». Il parle seulement, et il parle au cœur, à ce qui en nous est le plus intérieur, et même à ce qui se situe plus loin et plus profond en nous, le plus inaccessible en nous à nous-mêmes. Je m'exprime mal. La parole de Jésus parle en moi à ce qui en moi est plus profond que moi, parce que c'est le lien mystérieux qui me relie à l'Absolu, à ce qu'est l'amour effectivement et qui me dépasse et

m'enveloppe tellement. Car je ne suis pas pauvre de cœur, et je suis loin du Royaume de Dieu ; car je ne suis pas doux, et je vis en exil dans ma violence intérieure ; car je ne pleure pas, je ne pleure plus, car je me suis durci pour ne plus pleurer. Il me faudrait « craquer » pour pleurer et consentir à être consolé. Le don des larmes, n'est-ce pas ce que demandait le roi saint Louis ? Je suis pour la justice, mais surtout je regarde froidement le monde et le mal qui y règne. J'aurais beau donner tout mon argent aux pauvres, si je n'ai pas la charité... Je ne suis pas miséricordieux, sauf quand c'est facile, avec mon lointain ; mais avec mon prochain, avec ma plus proche prochaine, c'est une autre affaire ! Je n'ai pas le cœur pur et je ne vois pas Dieu. Le cœur pur est translucide, laisse passer la lumière. Le mien est opaque et la retient, ne la laisse pas passer vers le prochain, elle qui vient de plus haut et plus grand et plus pur que moi. Moi c'est moi et mon ego ne sait pas ce que c'est que s'oublier. Je voudrais bien faire la paix, faire régner la paix, surtout entre les autres, car je sais bien que la paix est *bonne*. Mais moi-même je ne fais pas la paix, je suis en guerre intérieurement. Je ne suis pas persécuté pour la justice. Car je reste en retrait du Royaume de Dieu. J'occupe la terre et je garde les soucis des païens. Si l'on touche à « la religion », je réponds plutôt par un sarcasme ou une agression, non comme le martyr Étienne qui dit : ne leur compte pas ce péché. Je ne me laisse pas crucifier. L'autre, je sais bien que « la religion », il n'en a rien à faire, ou pas grand chose ; il veut seulement régler un compte avec moi, et c'est pourquoi la question dégénère, se pervertit aussitôt, au lieu d'être une occasion d'amour. Tout ce qu'il me reste, c'est la Parole de Jésus, c'est de savoir que Lui est plus grand que mon cœur qui se condamne lui-même. Que je suis sauvé malgré tout. Je n'aurai pas de « récompense dans les cieux », juste une petite place dans le Cœur infiniment aimant. J'y crois, parce que j'en ai la preuve historique. Je n'y croirais pas (et le nihilisme serait irrémédiable) si Jésus Dieu fait homme n'était pas mort pour moi comme pour tous les autres de mon espèce depuis Adam et sa meuf.

32ème dimanche du Temps Ordinaire (7 novembre)

Second livre des Martyrs d'Israël (2 M 7, 1-2.9-14)

Sept frères avaient été arrêtés avec leur mère. A coups de fouet et de nerf de bœuf, le roi Antiochus voulut les contraindre à manger du porc, viande interdite. L'un d'eux déclara au nom de tous : « Que cherches-tu à savoir de nous ? Nous sommes prêts à mourir plutôt que de transgresser les lois de nos pères. » Le deuxième frère lui dit, au moment de rendre le dernier soupir : « Tu es un scélérat, toi qui nous arraches à cette vie présente, mais puisque nous mourons par fidélité à ses lois, le Roi du monde nous ressuscitera pour une vie éternelle. » Après celui-là, le

troisième fut mis à la torture. Il tendit la langue aussitôt qu'on le lui ordonna, et il présenta les mains avec intrépidité, en déclarant avec noblesse : « C'est du Ciel que je tiens ces membres, mais à cause de sa Loi je les méprise, et c'est par lui que j'espère les retrouver. » Le roi et sa suite furent frappés du courage de ce jeune homme qui comptait pour rien les souffrances. Lorsque celui-ci fut mort, le quatrième frère fut soumis aux mêmes tortures. Sur le point d'expirer, il parla ainsi : « Mieux vaut mourir par la main des hommes, quand on attend la résurrection promise par Dieu, tandis que toi, tu ne connaîtras pas la résurrection pour la vie éternelle. »

Du point de vue théologique, la dernière parole du quatrième frère se discute, évidemment. Elle correspond cependant à la conception de la résurrection des justes, de la vie éternelle pour les justes, non pour les « scélérats ». Cela représente en même temps un changement considérable par rapport à la conception plus archaïque, que je pourrais appeler sadducéenne, selon laquelle il n'y a pas de vie après la mort, que les promesses s'adressent au peuple et au peuple seul, pas aux individus. Ici, il y a malheur du juste martyrisé : comment Dieu va-t-il rétribuer, dans ces conditions, autrement que par la conservation d'une mémoire illustre pour la postérité ? Dans ce cas, le mort est bien mort et ce n'est qu'une ombre qui erre dans le schéol. La tradition va donc devenir plus conséquente, et la foi développer une attente nouvelle, celle d'une « récompense » *post mortem*. Mais on le voit bien avec ce livre, l'idée de récompense n'est pas celle qui se présente. Dieu ne rétribue pas, il aime, tout simplement, et ne veut pas que son ami disparaisse. L'idée de rétribution apparaîtra bien plutôt quand l'idée d'enfer verra le jour (tous les hommes ressuscitent, mais certains pour la *seconde mort*, la mort éternelle). Voilà bien des superstructures qui viennent s'édifier sur le socle de la foi au Dieu unique ! Ici, l'essentiel se situe dans la collusion de la Loi et de la foi. Parce que la Loi n'est rien d'autre que la Parole de Dieu, l'ordre de Dieu, le commandement de Dieu, elle est objet de foi comme Dieu même, et la confiance en Lui en découle immédiatement et spontanément, sans calcul. Le jeune homme n'a pas réfléchi à l'avance à ce qu'il allait dire au roi : sa profession de foi à la vie éternelle est sortie de sa bouche comme une évidence. Le jeune israélite est rempli de Dieu, de la vie de Dieu, et ce n'est pas ce misérable Antiochus qui pourrait la lui ôter. Ce serait lui donner un pouvoir sur Dieu qui est inconcevable. Donc...

Psautre 16, 1.3ab, 5-6, 8.15

*Seigneur, écoute la justice !
Entends ma plainte, accueille ma prière.
Tu sondes mon cœur, tu me visites la nuit,
tu m'éprouves, sans rien trouver.*

*J'ai tenu mes pas sur tes traces,
jamais mon pied n'a trébuché.
Je t'appelle, toi, le Dieu qui répond :
écoute-moi, entends ce que je dis.*

*Garde-moi comme la prunelle de l'œil ;
à l'ombre de tes ailes, cache-moi.
Et moi, par ta justice, je verrai ta face :
au réveil, je me rassasierai de ton visage.*

Ici plus qu'ailleurs dans les psaumes (mais c'est présent partout, je crois, en filigrane) on trouve une tonalité affective, une combinaison de tristesse nostalgique, de plainte, et d'espérance, qui montre la nature de la conscience juive, de la souffrance juive : l'âme juive est dans un tel état d'attente qu'elle ne saurait être heureuse dans le simple présent. Le Grec vit beaucoup plus dans le présent. Le Juif vit dans une paradoxale nostalgie, puisqu'elle est nostalgie d'un futur (même s'il arrive qu'elle prenne la forme d'une nostalgie plus « classique », comme dans *Super flumina Babylonis...*, ou ...quand je conduisais la multitude en fête). C'est que le Juif a goûté l'amour (de son Dieu), si bien qu'il est pour toujours dans l'attente de la *prochaine fois*. Dieu est attendu, espéré. Il est le Père absent. Il représente une perspective de bonheur inouïe. Se rassasier du visage de l'Aimé. Parce que la supplication est une demande impérieuse, elle en vient à exiger, à ordonner à Dieu ce qu'on attend de Lui, non pas à raison d'un caprice, mais à partir de ce qu'il a communiqué et qui est donc connu et cru : Dieu répond. Si tu réponds, réponds ! Quel est cet homme qui parle ? Qui n'a rien à se reprocher et qui pourtant se plaint. Il a pourtant mis ses pas dans ceux de Dieu. C'est que quelque chose lui manque : voir Dieu. Il est logique, quand on suit Dieu, de vouloir le rencontrer, enfin.

Seconde lettre de Paul aux Thessaloniens (2, 16-17; 3, 1-5)

Frères, laissez-vous réconforter par notre Seigneur Jésus Christ lui-même et par Dieu notre Père, lui qui nous a aimés et qui, dans sa grâce, nous a pour toujours donné réconfort et joyeuse espérance ; qu'ils affermissent votre cœur dans tout ce que vous pouvez faire et dire de bien. Priez aussi pour nous, frères, afin que la Parole du Seigneur poursuive sa course, et qu'on lui rende gloire partout comme chez vous. Priez pour que nous échappions à la méchanceté des gens qui nous veulent du mal, car tout le monde n'a pas la foi. Le Seigneur, lui, est fidèle : il vous affermira et vous protégera du Mal. Et, dans le Seigneur, nous avons pleine confiance en vous : vous faites et vous continuerez à faire ce que nous vous ordonnons. Que le Seigneur vous conduise à l'amour de Dieu et à la persévérance pour attendre le Christ.

Paul pourrait être un chef de secte qui « ordonne ». Seulement il le fait « dans le Seigneur » et il ne se prend pas pour le Seigneur. Le seigneur est aussi son Seigneur, et Dieu son Dieu et Père. Aussi l'autorité n'est qu'un point, un axe, point du tout le tout. Sous l'autorité du Christ et du Père, le balancement est constant et progresse avec constance : Qu'il vous réconforte, lui qui nous a réconforté ; laissez-le donc vous réconforter et affermir (dans l'espérance et la charité). Si vous priez pour cela, priez aussi pour moi, que je puisse continuer d'annoncer la Parole (car cela seul compte : Paul n'enferme pas ses adeptes dans une secte, il avance comme le vent, comme un errant, annonçant la Parole, l'unique Parole de la Vie. Ce qu'il a fondé, il le laisse derrière lui). Au temps de Paul, il n'y a pas encore de théologie ni de dogme trinitaire établi (le besoin va s'en faire rapidement sentir, dès que vont naître les « gnoses »). Si Dieu est le Père, si le Père est Dieu, qu'en est-il du Fils ? Si c'est Constantin qui a imposé « consubstantiel » (*homoousios*), qui lui a soufflé ? Et la distinction d'*ousia* et d'*upostasis* ? Fallait-il passer au grec (à la pensée grecque) pour rendre pensable que le Fils était égal au Père en divinité ? Peut-être qu'après tout les mots du nouveau Testament suffisent. Peut-être pas. Il faut croire que non, puisqu'il y a eu besoin du logos grec pour dire la nouveauté révélée aux nations : la pensée du Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob n'appartient plus seulement à la langue hébraïque, pour une raison décisive qui est que ce Dieu est maintenant aussi et d'abord le Dieu de Jésus Christ (né du Père avant tous les siècles, donc « avant » Abraham). La langue de tout le monde est désormais le grec, mais il ne faudrait pas laisser penser que les concepts grecs ont sauvé la théologie et permis de penser la Trinité. Car les pères ont véritablement créé de nouveaux concepts : *homoousios*, ce n'est pas *ousia*, et *upostasis* n'a plus le même sens qu'en philosophie. Dans n'importe quelle langue, on aurait fini par trouver. Simplement l'hébreu n'a jamais été et ne sera jamais une *koïnè*, une langue commune, une sorte d'anglais. L'hébreu reste pour toujours une langue singulière.

Évangile selon saint Luc (20, 27-38)

Des sadducéens – ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de résurrection – vinrent trouver Jésus, et ils l'interrogèrent : « Maître, Moïse nous a donné cette loi : Si un homme a un frère marié mais qui meurt sans enfant, qu'il épouse la veuve pour donner une descendance à son frère. Or, il y avait sept frères : le premier se maria et mourut sans enfant ; le deuxième, puis le troisième épousèrent la veuve, et ainsi tous les sept : ils moururent sans laisser d'enfants. Finalement la femme mourut aussi. Eh bien, à la résurrection, cette femme, de qui sera-t-elle l'épouse, puisque les sept l'ont eue pour femme ? »
Jésus répond : « Les enfants de ce monde se marient. Mais ceux qui ont été jugés dignes d'avoir part au monde à venir et à la résurrection d'entre

les morts ne se marient pas, car ils ne peuvent plus mourir : ils sont semblables aux anges, ils sont fils de Dieu, en étant héritiers de la résurrection. Quant à dire que les morts doivent ressusciter, Moïse lui-même le fait comprendre dans le récit du buisson ardent, quand il appelle le Seigneur : 'le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob'. Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants ; tous vivent en effet pour lui. »

πάντες γὰρ αὐτῷ ζῶσιν. *Tous vivent pour lui, ou : pour lui tous vivent ?* Pour lui ou par lui, ou de lui ? De toute façon, la chute de la réponse de Jésus est surprenante, inattendue, car entendre parler du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est entendre parler du « Dieu de nos pères ». Cela dirait plutôt qu'ils sont morts, comme de lointains ancêtres. Or justement Jésus renverse l'idée première en assénant aux sadducéens (« vous êtes complètement dans l'erreur », dit-il en Marc) que Dieu n'est pas le Dieu de morts (élimination d'une religion et d'un culte des morts) mais bien de vivants. Dieu n'est pas au passé le Dieu des « pères dans la foi », il l'est au présent et bien plus qu'au présent, dans son présent à Lui, Dieu. Ils vivent en Lui, ils vivent de Lui, par Lui et c'est ainsi en fin de compte qu'ils vivent pour lui : parce que pour Dieu, ils vivent. Que conclure ? Que dit Jésus au juste ? Comme sa pensée est un paradoxe permanent, il n'est pas certain que le bon sens soit le sens juste. Peut-être que αὐτῷ contient d'un mot cette multiplicité de significations – et en plus il ne l'a pas dit en grec ! On sait bien que le sexe est affaire de reproduction, et que la reproduction trouve sa raison dans la mort, la condition mortelle des êtres vivants. La réponse de Jésus est donc parfaitement rationnelle. Dans l'éternité, la relation de communion des personnes n'est plus sexuelle (même si nous sommes homme ou femme pour l'éternité, notre identité de chair est devenue spirituelle). Semblables ou pareils aux anges, fils de Dieu, fils héritiers de la résurrection : en recevant la résurrection, ils changent de condition, ne meurent plus, sont comme les anges. La condition angélique est semblable à la condition de ressuscité. Il va de soi qu'on ne va plus s'accoupler comme dans ce monde-ci. Dans l'éternité, ma femme sera une personne dans une intercommunion de personnes, où la sexualité n'aura plus aucun rôle, sinon comme détermination originelle de la personne. Pour l'éternité, ma femme aura été ma femme, mais je n'aurai plus de relation « conjugale » avec elle, même si l'on ne saurait exclure que les relations interpersonnelles ne perdent pas leur singularité, même hors du temps du monde. N'y aura-t-il pas une espèce de temps propre à la multiplicité dans l'éternité... mais l'éternité ne sera pas un milieu, puisqu'elle ne sera rien d'autre que la vie en Dieu, la participation à la relation trinitaire. Je verrai Dieu avec mes yeux de chair, dit Job, mais ma chair sera devenue esprit... Il vaut mieux ne pas chercher à imaginer, ni même à penser ce qui demeure impensable sous nos catégories. En tout cas Jésus ne dit pas qu'il n'y aura plus ni hommes ni femmes (même si c'est vrai au sens paulinien) mais qu'ils

n'épousent plus ni ne sont épousés. La différence des sexes aura rempli son office en ce monde. Mais rien de ce qui aura été ne sera supprimé. La moindre parcelle de vie trouvera au contraire son plein accomplissement et sa vérité : la vérité du sexe n'est pas dans le sexe mais dans la vie donnée (dans l'autre, le tiers) et déjà aussi dans la relation interpersonnelle, la vérité de la vie dans le don (de soi). Les sadducéens sont des politiques : Jésus leur met le nez sur leurs limites, la terrible pauvreté de leur positivisme.

33ème dimanche du Temps Ordinaire (14 novembre)

Livre de Malachie (3, 19-20)

Voici que vient le jour du Seigneur, brûlant comme une fournaise. Tous les arrogants, tous ceux qui commettent l'impiété, seront de la paille. Le jour qui vient les consumera, déclare le Seigneur de l'univers, il ne leur laissera ni racine ni branche. Mais pour vous qui craignez mon Nom, le Soleil de justice se lèvera : il apportera la guérison dans son rayonnement.

Dieu, dans la bouche des prophètes, manie depuis longtemps la pelle à vanner. Ensuite le feu consume les mauvais et illumine les justes. C'est le même feu qui brûle les péchés, cautérise les blessures et glorifie d'une gloire incandescente. Car le mal ne peut coexister avec Dieu. La lumière de Dieu brûle le mal. De manière imagée et primitive (et jusque dans les paraboles de Jésus) il n'y a pas lieu de distinguer le mal et le méchant ou le mauvais. Les « boucs » sont mis à gauche, voués à un feu qui ne s'éteindra pas : l'étang de feu ou la seconde mort. Je ne vais pas dire que ces considérations sont mythologiques mais plutôt allégoriques, parce que bien sûr je ne veux ni évacuer ni sous-estimer leur signification. Dans l'esprit de Malachie, il y a comme une équivalence entre arrogant et impie, insolent et malfaisant. Impie est celui qui fait le mal (il ne respecte ni Dieu ni les hommes) et sa réussite le rend arrogant : *il met Dieu à l'épreuve et il s'en tire !* Prétention, orgueil, suffisance nous guettent dès que nous réussissons dans le monde. Le mot suffisance dit bien que nous nous suffisons, ce qui justifie notre mépris des autres, ceux qui sont dans le besoin, les minables. Le mécanisme de l'injustice n'est pas très compliqué ; ce sont ses effets qui le deviennent (comme on le voit en économie). Reste que l'identification du mal et du mauvais, de l'acte et du sujet de l'acte (la personne) est commode et efficace pédagogiquement, car si le mal seulement est visé, il garde quelque chose d'abstrait et il est aisé de faire un écart et de ne pas se sentir visé : ce mal-là, ce n'est pas le mien, c'est celui des méchants, les autres. À l'inverse, l'identification du mal et de la personne touche, atteint, et il le faut, s'il

est vrai que le mal trouve son origine *dans le cœur de l'homme*, comme le dit Jésus, mais cela est tout à fait conforme au discours des anciens prophètes dès qu'ils parlent du *cœur*. Du point de vue éthique, il nous faut donc distinguer deux points de vue, selon que la parole est pour moi ou pour les autres. Pour les autres, je ne suis pas en droit de les identifier à leurs actes, car j'ignore tout de leur for interne (seul Dieu peut les juger). Au contraire, pour moi, je me dois de revendiquer la responsabilité interne de mes actes, donc de m'identifier à eux : c'est moi qui l'ai fait. Et du coup, puisque Dieu est plus grand que mon cœur qui me condamne, c'est Lui (Lui comme « un autre », mais plus justement comme *l'Autre*) qui peut me dissocier de mon acte, me libérer, me rendre de nouveau « juste ».

Psaume 97, 5-6, 7-8, 9

*Jouez pour le Seigneur sur la cithare,
sur la cithare et tous les instruments ;
au son de la trompette et du cor,
acclamez votre roi, le Seigneur !*

*Que résonnent la mer et sa richesse,
le monde et tous ses habitants ;
que les fleuves battent des mains,
que les montagnes chantent leur joie.*

*Acclamez le Seigneur, car il vient
pour gouverner la terre,
pour gouverner le monde avec justice
et les peuples avec droiture !*

La première strophe d'acclamation est normale, si je puis dire, comme acclamation d'un roi par ses sujets, et c'est d'autant plus joyeux sans arrière-pensée qu'il s'agit du Seigneur. On n'échappera pas à l'imagerie ni à l'imaginaire politique pour parler de Dieu en termes de pouvoir, de puissance, de force, de justice, tout y est. D'autant plus que dans la culture de langue hébraïque, le concept même de politique est absent. Au contraire d'Eschyle qui fait l'apologie de l'autofondation de la cité et qui identifie l'avènement d'un corps politique qui s'assemble et légifère souverainement, la Bible est tellement théocratique qu'il faut bien plutôt penser le « politique » sur le mode du pouvoir divin, comme une simple dérivation. Ils n'ont voulu un roi que pour copier les voisins, sans voir que ce modèle était exogène : aussitôt adopté, aussitôt assimilé à la culture endogène, monothéiste. Le roi n'est pas le prince de la cité, il est l'oint du Seigneur. Cela fait une différence, et les rois israélites qui se mettront à « faire de la politique » se verront disqualifiés : c'est Dieu seul qui gouverne Israël. Or Dieu est le roi de l'univers, ce qui se vérifie ou

s'illustre avec la seconde strophe : mer, monde, fleuves, montagnes sont à Lui.

Que peut dire de neuf la troisième strophe (et c'est pourquoi le psaume est choisi par la liturgie) : Il vient ! Pourquoi son règne serait-il justice et droiture ? Les païens sont beaucoup plus pragmatiques ; ils voient bien le cours du monde et en concluent à la toute relative rectitude des dieux. S'il n'y a pas de dieux, s'il n'y a que Dieu, le mal devient un véritable problème. Il ne reste plus qu'à penser en termes de patience, d'attente, d'espérance, de « il va venir », « il vient », il ne va pas tarder... et même lorsqu'il est venu en personne, rien n'a changé et il n'est pas déraisonnable de devenir athée, à ce compte – mais c'est trop simple, c'est une lecture trop pauvre de l'histoire. Mais il est vrai que la question du mal demande à être totalement assumée par cette venue en personne – sinon je la crois nulle et non avenue. (En ce sens l'Islam a régressé en deçà du judaïsme, puisque le mal n'y est plus une question ni un problème : dans l'Islam, il n'y a que l'omniprésence et omnipotence d'Allah, sans contestation possible, sans discussion possible, alors que depuis Abraham au moins on discute dur avec Dieu, dans l'Ancien Testament, sans parler de la lutte avec l'Ange etc. : on s'y cogne à Dieu.) Le mal n'étant pas « quelque chose » mais un « fait », Dieu n'a pas trouvé mieux que de se laisser « faire » par le mal pour le réduire. Était-il évitable ? Oui, puisqu'il y a eu le *oui* de Marie démontrant qu'il n'était pas une fatalité, comme une maladie contagieuse depuis Adam. En droit, oui, mais en fait ? En fait il a envahi le monde, et Dieu ne l'a pas « évité ». Le Dieu de Jésus Christ n'a pas contourné le « mystère d'iniquité » qu'il a laissé envahir le monde, puisque les humains ont cédé à eux-mêmes, n'ont pas cherché à surmonter la nature selon un *ethos* supérieur, spirituel et éthique (c'est tout un, en fait, puisque c'est pratiquement et non théoriquement que s'exerce la vie spirituelle, le mouvement de l'esprit vers Dieu : ce mouvement ne peut que passer par la reconnaissance de l'autre et même l'amour du prochain). Le Règne de Dieu passe donc par un drame, à cause de l'homme qui a semé désordre et désastre. Lorsque le Père « ordonne » à son Fils de nous en sortir, de nous « délivrer du mal », il le fait et nous donne du même coup de savoir comment vivre : en aimant comme Lui. Jésus, comme Tu as du mal avec moi !

Seconde lettre de Paul aux Thessaloniens (3, 7-12)

Frères, vous savez bien, vous, ce qu'il faut faire pour nous imiter. Nous n'avons pas vécu parmi vous dans l'oisiveté ; et le pain que nous avons mangé, nous n'avons demandé à personne de nous en faire cadeau. Au contraire, dans la fatigue et la peine, nuit et jour, nous avons travaillé pour n'être à la charge d'aucun d'entre vous. Bien sûr, nous en aurions le droit ; mais nous avons voulu être pour vous un modèle à imiter. Et quand nous étions chez vous, nous vous donnions cette consigne : si

quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus. Or, nous apprenons que certains parmi vous vivent dans l'oisiveté, affairés sans rien faire. À ceux-là, nous adressons dans le Seigneur Jésus Christ cet ordre et cet appel : qu'ils travaillent dans le calme pour manger le pain qu'ils auront gagné.

Pas de doute, Paul était un hyperactif ! Allons ! disons plutôt qu'il a inventé la vertu du travail. Pour une fois, un texte de Paul n'est pas trop difficile. Je serai toujours admiratif devant sa conviction de pouvoir être « un modèle à imiter ». Il est tellement plein du Christ, il vit tellement de Lui nuit et jour qu'en effet il peut oser dire : imitez-moi. Et ses paroles sont celles d'un éducateur, d'une espèce de « père » (comme un père de famille) qui parle avec autorité. Travailler est une *exigence*, que l'on peut bien dire chrétienne, même pour un fils de famille (du genre *affaire sans rien faire*). Et maintenant ce n'est plus seulement moi, Paul, qui ordonne et appelle, mais bien le Seigneur : Dieu ne peut « donner son pain quotidien » qu'à celui qui le gagne par son travail. *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*, cette demande n'est pas possible à celui qui ne fait rien du temps qui lui est donné, donc qui ne fait rien de sa vie. Travailler n'est pas simplement « gagner sa vie », mais bien plutôt, gagner sa vie est le signe que l'on fait quelque chose de sa vie (ensuite, il y aura la manière, et Paul pense qu'il pourrait gagner sa vie en prêchant l'Évangile, mais au fond, cela il veut le faire gratuitement, que l'Évangile ne devienne pas un fond de commerce). Ce qu'il dit « dans le Seigneur » est un ordre et un appel (une exhortation). Non seulement un ordre mais un appel, non seulement un appel mais un ordre (*παραγγέλλομεν καὶ παρακαλοῦμεν*). Paul ne veut pas que ce soit seulement un ordre : il veut exciter, éveiller le désir de bien faire chez le feignant. Aux destinataires de la lettre, Paul rappelle qu'ils ne doivent pas oublier de traiter comme un frère celui qu'ils vont devoir rappeler à l'ordre. La communauté chrétienne est toute petite et le pécheur est avant tout un pécheur public (à l'intérieur de ladite communauté) et Paul n'est pas loin d'envisager une espèce d'excommunication du glandeur (faites-lui honte en interrompant les relations avec lui !) On le voit, l'Église est déjà une Église de pécheurs, et pas du tout idéalement une Église de saints.

Évangile selon saint Luc (21, 5-19)

Certains disciples de Jésus parlaient du Temple, admirant la beauté des pierres et les dons des fidèles. Jésus leur dit : « Ce que vous contemplez, des jours viendront où il n'en restera pas pierre sur pierre : tout sera détruit. » Ils lui demandèrent : « Maître, quand cela arrivera-t-il, et quel sera le signe que cela va se réaliser ? » Jésus répondit : « Prenez garde de ne pas vous laisser égarer, car beaucoup viendront sous mon nom en disant : 'C'est moi', ou encore : 'Le moment est tout proche.' Ne marchez pas derrière eux ! Quand vous entendrez parler de guerres et de

soulèvements, ne vous effrayez pas : il faut que cela arrive d'abord, mais ce ne sera pas tout de suite la fin. » Alors Jésus ajouta : « On se dressera nation contre nation, royaume contre royaume. Il y aura de grands tremblements de terre, et çà et là des épidémies de peste et des famines ; des faits terrifiants surviendront, et de grands signes dans le ciel. Mais avant tout cela, on portera la main sur vous et l'on vous persécutera ; on vous livrera aux synagogues, on vous jettera en prison, on vous fera comparaître devant des rois et des gouverneurs, à cause de mon Nom. Ce sera pour vous l'occasion de rendre témoignage. Mettez-vous dans la tête que vous n'avez pas à vous soucier de votre défense. Moi-même, je vous inspirerai un langage et une sagesse à laquelle tous vos adversaires ne pourront opposer ni résistance ni contradiction. Vous serez livrés même par vos parents, vos frères, votre famille et vos amis, et ils feront mettre à mort certains d'entre vous. Vous serez détestés de tous, à cause de mon Nom. Mais pas un cheveu de votre tête ne sera perdu. C'est par votre persévérance que vous obtiendrez la vie. »

Si l'on me disait (personne ne me l'a jamais dit), devant la cathédrale de Chartres ou la basilique de Brioude : *Il n'en restera pas pierre sur pierre*, ou du Louvre et de son contenu : *tout sera détruit*, je penserais à quelque chose comme la fin du monde. Peut-on penser qu'il y aura une fin du monde ? Quand je mourrai, ce sera la fin du monde pour moi. D'autre part, il ne faut pas confondre une éventuelle fin du monde physique, naturelle, cosmique, matérielle, et une fin du monde spirituelle, le passage du monde fini et physique au « monde à venir », Jérusalem céleste. On peut aller jusqu'à penser que le Royaume est déjà là, coexistant avec le monde fini dans lequel nous sommes comme dans la caverne de Platon. Il est déjà là pour Abraham, Isaac et Jacob et tous les autres vivants, puisque Dieu est le Dieu des vivants, dit Jésus très clairement. Et Moïse et Élie sur la montagne ne sont pas des fantômes mais des vivants dans le « monde à venir ». Une fin physique du monde n'est pas plus nécessaire que son commencement (ne pas s'étonner : les bons auteurs, y compris Thomas d'Aquin, distinguent création et commencement, de sorte que l'hypothèse est raisonnable que le monde ait été créé de toute éternité et que Dieu n'ait pas « attendu » pour le créer, même si évidemment il n'y a pas eu d'avant le temps ; mais je ne vais pas développer cette parenthèse plus que de raison !) En vérité, ce n'est pas de cela que parle Jésus, mais bien de notre présent et de notre histoire bien à nous : destruction du Temple pour bientôt (sans doute a-t-elle déjà eu lieu au moment où Luc écrit ces lignes) ; faux prophètes s'emparant du message de Jésus, sectes prêchant l'apocalypse, il en surgit à toutes les époques ; guerres, soulèvements, famines, tremblements de terre, raz de marée, nous connaissons (vu à la télé, donc nous connaissons...) persécutions des chrétiens, ça continue, exactement comme le décrit Jésus, et cela donne lieu à la multiplication des témoins, des martyrs qui *ne se soucient pas de leur défense*. Et les familles que le

Christ divise, à commencer par la mienne : c'est ma propre foi qui est mise à l'épreuve, et je sais combien de foi je n'ai pas su trouver les mots ou les manières d'être qui fussent justes, à quoi je mesure la faiblesse de ma foi, mon manque de foi, mon manque de sainteté, car le plus souvent je cherche une défense humaine, des arguments humains en faveur d'une foi qui ne peut se dire en vérité qu'à la mesure de la vie de foi, et la vie de foi n'est rien d'autre que l'amour envers ceux qui me « cherchent », qui peut-être résistent à une certaine image de « lacroyance », de « lareligion », mais qui seraient prêts à se laisser toucher par la vérité vraie, c'est à dire la vérité qui aime et qui peut être aimée. Jésus décrit un monde terrible, un monde de souffrance, un monde de chaos, un monde très difficile, notre monde, et au cœur de ce monde qui se détruit sans fin, il nous dit : *N'ayez pas peur, c'est par votre persévérance que vous obtiendrez la Vie*. Durer dans la foi n'est pas qu'une question de temps, de « tenir » plus ou moins longtemps, c'est une question de foi, c'est tenir à la foi qui nous tient, ou plus exactement à la foi en Celui qui nous tient et parce qu'il nous tient.

Notre Seigneur Jésus Christ Roi de l'Univers (21 novembre)

Second livre de Samuel (5, 1-3)

Toutes les tribus d'Israël vinrent trouver David à Hébron et lui dirent : « Nous sommes du même sang que toi ! Dans le passé déjà, quand Saül était notre roi, tu dirigeais les mouvements de l'armée d'Israël, et le Seigneur t'a dit : 'Tu seras le pasteur d'Israël mon peuple, tu seras le chef d'Israël.' » C'est ainsi que tous les anciens d'Israël vinrent trouver le roi à Hébron. Le roi David fit alliance avec eux, à Hébron, devant le Seigneur. Ils donnèrent l'onction à David pour le faire roi sur Israël.

Un peu d'histoire et de géographie : cela se passe vers l'an mille avant Jésus-Christ. Samuel a dit à Saül : *Tu n'es plus roi* (1S 15, 23). Ensuite David a reçu l'onction (15, 13) pour devenir « messie du Seigneur » et il s'est mis au service de Saül qui est *tourmenté par un esprit mauvais* (16, 14). Saül meurt à la bataille de Guilboa contre les Philistins (1S 31). À Hébron, David est sacré roi sur Juda, la tribu du sud (2S 2, 4). Ishbosheth, fils de Saül, devient roi des tribus du nord, les tribus d'Israël sans Juda. C'est rapidement la guerre. Mais enfin, après l'assassinat d'Ishbosheth (pour les détails, voir 2S 4), David devient roi d'Israël et s'installe à Jérusalem pour un règne de plus de trente ans (5, 3). L'histoire de David est un vrai roman d'aventure. Mais au fond, un « État » d'Israël unifié n'aura guère duré que les règnes de David et Salomon car après Salomon, ce sera de nouveau la division, jusqu'à la fin du royaume du nord ; ensuite Jérusalem sera prise (en 587) et ce sera la fin de Juda et l'exil à Babylone. De toute façon, l'édit de Cyrus (538) ne rend pas son

indépendance à Juda, mais la brève royauté de David et du fils de Bethsabée (Salomon) va devenir mythique dans la conscience « juive », « judaïque » mais qui veut cependant rester « israélite ». Et nous, en cet fête du « Fils de David » acclamé et bientôt crucifié, nous retenons ce passage du livre dit de Samuel pour désigner la royauté universelle du Christ. Roi et sauveur, est-ce tout un ? Pour un Juif, sans doute, puisqu'il s'agit d'abord de celui qui dirige les mouvement de l'armée d'Israël et qui de ce fait a vocation à exercer le pouvoir : donner la royauté au libérateur va de soi. Avec Jésus, tout va devenir transcendant, à ceci près que toute l'attente politique et militaire va s'effondrer, disparaître. L'époque de Jésus et la suivante seront les dernières à voir se ranimer des vellétés d'indépendance. Et puis il y a aujourd'hui, la renaissance d'un État national juif : cela constitue nécessairement une énigme à déchiffrer, sachant que Jésus, quant à lui, a donné un sens spirituel et universel, et qui plus est eschatologique, au messianisme, mais c'est tout à fait à la manière d'un prophète qu'il a exercé sa fonction de messie. Sur le trône de la croix, son messianisme l'a élevé à la royauté, une royauté impuissante, mais qui signifie peut-être alors tout le sens de la Création : est roi impuissant le Verbe éternel, le *Logos* en qui et par qui tout a été créé et tout subsiste. Comme principe de la Création, le Verbe crucifié est bien Prince de l'Univers, ayant remis toutes choses à l'homme, lui ayant donné tout pouvoir, même de nuire. Comme le Christ se reçoit du Père en toute obéissance, il s'en remet à l'homme en tout abandon (se faisant serviteur). Royauté totalement paradoxale, messianité incompréhensible du Serviteur souffrant, défiguré. L'histoire sainte n'est pas terminée, puisqu'elle est celle de l'Eglise, avec face à elle ce peuple juif qui est tourné vers sa terre, et ce nouvel « ennemi » qui a surgi ; je dis ennemi parce que c'est une rivalité largement mimétique qui est née au contact de Juifs et de judéo-chrétiens, et je ne sache pas que cela soit sans signification tant historique qu'eschatologique. On a compris que j'évoque l'Islam.

Psaume 121, 1-2, 3-4, 5-6a.7a

*Quelle joie quand on m'a dit :
« Nous irons à la maison du Seigneur ! »
Maintenant notre marche prend fin
devant tes portes, Jérusalem !*

*Jérusalem, te voici dans tes murs :
ville où tout ensemble ne fait qu'un !
C'est là que montent les tribus, les tribus du Seigneur,
là qu'Israël doit rendre grâce au nom du Seigneur.*

*C'est là le siège du droit,
le siège de la maison de David.*

*Appelez le bonheur sur Jérusalem :
« Que la paix règne dans tes murs ! »*

L'année liturgique est un pèlerinage ; une montée vers Jérusalem (une Jérusalem spirituelle). C'est vers Jérusalem qu'est monté le Messie et nous prenons sa suite. Tout pèlerinage est une marche vers le lieu où le Messie a été *élevé de terre*. Joie que la marche prenne fin, joie d'être *dans les murs*, et la parole est dite qui dit ce qui est la fin ultime, l'accomplissement de *bonheur* et de *paix* : la ville où *tout ensemble ne fait qu'un*. Tout ce qui est séparation et division est surmonté. L'unité rend visible et sensible l'union, la communion. Il faut avoir été privé de cette unité pour en éprouver le prix.

Lettre de saint Paul aux Colossiens (1, 12-20)

Frères, rendez grâce à Dieu le Père, qui vous a rendus capables d'avoir part, dans la lumière, à l'héritage du peuple saint. Il nous a arrachés au pouvoir des ténèbres, il nous a fait entrer dans le royaume de son Fils bien-aimé, par qui nous sommes rachetés et par qui nos péchés sont pardonnés.

Lui, le Fils, Il est l'image du Dieu invisible, le premier-né par rapport à toute créature, car c'est en lui que tout a été créé dans les cieux et sur la terre, les êtres visibles et les puissances invisibles : tout est créé par lui et pour lui.

Il est avant tous les êtres, et tout subsiste en lui.

Il est aussi la tête du corps, c'est-à-dire de l'Église.

Il est le commencement, le premier-né d'entre les morts, puisqu'il devait avoir en tout la primauté.

Car Dieu a voulu que dans le Christ toute chose ait son accomplissement total. Il a voulu tout réconcilier par lui et pour lui, sur la terre et dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix.

Il n'y a pas de foi sans cette joie enthousiaste de Paul pénétré jusqu'aux moelles de ce qu'il annonce : nous avons part à la vie divine. Le mal notre œuvre ne nous condamne plus et se trouve désormais derrière nous. La joie, c'est donc d'être enthousiasmés par le Christ, Fils bien-aimé. C'est comme si nous devenions participants de l'amour que le Père porte au Fils, et de fait c'est bien de cela qui s'agit : de notre entrée dans le mystère trinitaire, celui de l'Esprit d'amour qui relie le Père et le Fils, et ce ne sont pas des abstractions si nous percevons et recevons et ressentons le Fils comme notre frère et compagnon de route sur le chemin de la vie. Ce compagnon, soudain il surgit, se lève pour nous comme un soleil. *Il est l'image du Dieu invisible*. De là à le diviniser ? Peut-on comprendre les doutes des gnostiques, des docètes ? Pour parler

correctement du Fils et de sa divinité, il est nécessaire de mettre en regard tous les textes néotestamentaires le concernant, et non pas tel ou tel en en excluant un ; alors, comme avec un puzzle, l'image du Fils éternel se dessine, d'un Fils fait chair, fait homme. Ici, Paul dit tout ce qu'il peut dire avec le langage, le corpus de révélation qu'il a à sa disposition lorsqu'il écrit. *πρωτότοκος πάσης κτίσεως*, voilà ce que dit Paul, et ce génitif est tellement elliptique ! Le Christ est-il une créature ? Une supercréature ? La première de toutes ? Si l'on reste orthodoxe, en s'incarnant, en prenant chair (le Verbe s'est fait chair) le Logos divin s'est fait créature et de ce point de vue il est bien une créature, la première de toutes en dignité, si l'on veut, mais en fait (du fait de la kénose) la plus humble, la dernière des dernières, dans le petit de la crèche de Bethléem. Déjà, resituons « premier-né de toute la création » dans ce qui l'encadre, la formule qui précède et celle qui la suit. *Il est l'image [l'icône] du Dieu invisible... en qui tout a été créé*. Nous avons donc affaire à quelque chose comme un premier-né transcendantal. Si c'est en Lui que tout est créé, il est le *topos* de la Création, pas la création elle-même. Non pas un *topos* vide, formel, un cadre *a priori*, mais l'icône vivante de Dieu, et de toutes les icônes vivantes de Dieu, la première, en qui toutes les autres sont créées, trouvent leur forme, leur *eidos*. Cette image est-elle elle-même, derechef, une créature ? quel est son statut, sa condition ? Comme Paul parle du Dieu invisible, on comprend que le Christ est la visibilité de l'invisible, et cela doublement, si l'on peut dire : d'abord comme image éternelle de l'Éternel, le reflet du Père, ce qui est une manière métaphorique de parler du Père se réfléchissant dans le Fils : le Père « engendre » Celui en qui il se « voit » (se connaît) et se fait lui-même « Père ». une telle image éternelle n'est rien d'autre que le *Logos*, le verbe, métaphore plus forte et décisive que celle de l'image, parce que le *Logos* est nécessairement esprit, pensée. Voilà une visibilité peu « visible » pour des yeux de chair ! Mais en outre (« Philippe, qui me voit voit le père ! ») en tant que fait chair, il est bien la visibilité visible du Père, pour celui qui a la foi bien entendu, car sinon, celui qui le voit ne voit que sa propre visibilité qui n'est pas celle d'un autre, et surtout pas d'un supposé « Père » que personne n'a jamais vu... Finalement, ce n'est que *l'union hypostatique* qui nous donne d'y voir un peu clair, au sens où les deux plans évoqués doivent n'en faire qu'un, celui d'un Jésus Christ unique à la fois *Logos* éternel et créature de chair. Alors, de toute la Création, il est révélé comme Premier-né de Dieu, en qui tout subsiste, car en vérité c'est bien en Dieu que tout subsiste. C'est un peu comme si les futures formules christologiques étaient en gestation, poussaient la paroi du ventre de la pensée de l'Église (Paul, ici, parle *in persona Ecclesiae*), ce qui doit nous faire comprendre que l'accouchement n'a pas eu lieu une fois pour toutes à Éphèse en 431, mais constitue un effort permanent de l'Église, jusqu'à la fin des temps. L'union des deux natures dans l'unique personne, nous n'aurons jamais fini de la penser. Ensuite, au fond, tout coule, tout en découle, le *plérôme* ou accomplissement total

de toute la Création en Lui, car il concentre en Lui toutes choses, non seulement comme Logos et Eidos de toute la Création, mais comme Logos incarné il EST toutes choses, car toutes choses subsistent en Lui formellement (en Lui se trouve l'Idée de toute chose) mais substantiellement ou plutôt subsistantiellement (le Christ est la chair de ma chair et moi je suis la chair de sa chair). C'est ainsi qu'il est « premier » en toutes choses. Et tout cela n'est pas de la spéculation métaphysique mais de l'amour, l'amour de quelqu'un qui verse son sang pour moi et pardonne à ses bourreaux, c'est à dire à moi et à tous ceux qui font le mal, qui font du mal, qui ne pardonnent pas, n'aiment pas (sinon sous condition : j'attends que l'autre m'aime pour l'aimer). La vérité de tout cela, je la vérifie justement par le fait qu'elle ne comporte aucune abstraction mais me touche à la jointure, au cœur de la vérité de ma vie, au cœur de *ma* vérité.

Un dernier mot sur les puissances et les dominations, bref, dirait Aristote, sur les moteurs immobiles de ce qui se meut. Il sera temps un jour de démythologiser les puissances invisibles, de ne plus hypostasier les forces du *Cosmos*. Cela n'ôtera rien à la foi, et pour les « modernes » ôtera un écran devenu un écran de fumée dont il importe de retenir le caractère signifiant (et partant, symbolique) et non pas réel. Je n'ai rien contre les anges, n'est-ce pas, pourvu qu'on les comprenne comme des signes et non pas comme des êtres. Et s'ils existent, je ne veux pas non plus leur faire de peine, mais comme ma foi se passe fort bien d'eux... Mais non, ils existent ! ils sont ceux *qui montent et descendent devant le trône de Dieu*, ils sont le monde déjà entré dans la vie éternelle, les vivants, puisque Dieu n'est pas le dieu des morts mais des vivants (Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Élie et toute la communion des saints qui sont déjà dans la contemplation béatifique). Ils sont les signes de Dieu, ils intercèdent pour nous.

Évangile selon saint Luc (23, 35-43)

On venait de crucifier Jésus, et le peuple restait là à regarder. Les chefs ricanent en disant : « Il en a sauvé d'autres : qu'il se sauve lui-même, s'il est le Messie de Dieu, l'Élu ! » Les soldats aussi se moquaient de lui. S'approchant pour lui donner de la boisson vinaigrée, ils lui disaient : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même ! » Une inscription était [en effet] placée au-dessus de sa tête : « Le roi des Juifs. » L'un des malfaiteurs suspendus à la croix l'injurait : « N'es-tu pas le Messie ? Sauve-toi toi-même, et nous avec ! » Mais l'autre lui fit de vifs reproches : « Tu n'as donc aucune crainte de Dieu ! Tu es pourtant un condamné, toi aussi ! Et puis, pour nous, c'est juste : après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons. Mais lui, il n'a rien fait de mal. » Et il disait : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras inaugurer ton Règne. » Jésus lui répondit : « Amen, je te le déclare : aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis. »

Je finis par voir un tableau de Jérôme Bosch, ou pourquoi pas *l'Entrée de Jésus à Bruxelles* : les grimaces de ceux qui ricanent et condamnent. Seul le « bon larron » est sauvé (du tableau), monte avec Jésus vers le Ciel, le Royaume de Jésus-Dieu (le royaume que son père Lui a remis, car tout ce qui est « à Lui et de Lui », il le lui a remis, dans l'éternel mouvement d'amour trinitaire. Cet homme qui a une âme et un cœur, qui n'est pas un mort spirituel (c'est seulement dans l'agonie et le supplice de la croix que cela nous est donné à connaître) dit à Jésus des choses que l'on pourrait croire folles, comme si le supplice lui avait fait perdre le sens. Mais en fait, pas du tout : il est simplement en train de changer de vie, de se convertir, et le voile tombe, la Vie s'ouvre devant lui et il voit en Jésus véritablement le Roi tel que c'est écrit au-dessus de sa tête, sur l'ordre définitif de Pilate, ce grand homme qui voit tout et qui pourtant ne bouge pas, tellement le poids des choses du monde lui pèse sur les épaules – mais Luc n'en dit rien. Inaugurer ton règne ! C'est cela la foi : je parle de quelque chose d'assez incompréhensible et irréaliste (quel règne ? Où ? Quand ? Comment ?) du chinois pour les autres ! Et le Roi lui répond : tu seras avec moi – dans le Paradis. Ce mot, le larron le connaît, mais c'est cela qui n'est pas compréhensible ni réaliste : le Paradis ! Le larron a parlé de royaume, le roi parle de Paradis. Il lui a donné le sens du Royaume, d'un Royaume tel qu'il ne saurait en être conçu de plus grand, de plus vrai, de plus royal. La fausse compréhension du larron s'avère une compréhension vraie, puisque le Paradis est un vrai royaume, le vrai Royaume. C'est Jésus qui rend vraie la croyance et la compréhension de l'autre, du pauvre bougre avec sa pauvre compréhension. De pauvre, elle devient infiniment riche. C'est ce que Jésus lui donne quelques minutes avant de mourir. La résurrection, c'est pour aujourd'hui. En mourant, Jésus sera lui aussi spirituellement vivant et il faut qu'il le soit pour « descendre aux enfers » et relever Adam. Seul un mort peut vaincre la mort. Pendant ce temps-là son cadavre sera comme un autre, privé de cette vie finie et biologique qui s'est terminée dans un grand cri. Le matin de Pâques, c'est d'une vie *pneumatikè* (*bios* n'est pas du féminin, tant pis !), spirituelle, « glorieuse » de la gloire de Dieu, éternelle, que le cadavre se relève (comme on peut le penser également pour le cadavre de la Vierge), à la différence du cadavre de Lazare que Jésus ranime d'une vie biologique, et c'est pourquoi Lazare ne peut pas se « souvenir » de quelques jours de vie éternelle... il n'y a pas eu de résurrection de Lazare, mais sa réanimation. Cela montre qu'il n'avait pas une âme « naturellement » immortelle (par nature), mais au contraire que c'est seulement à raison de la résurrection de Jésus vainqueur de la mort que tous vivent d'une vie nouvelle (même ceux qui sont chronologiquement morts avant Jésus). Jésus savait qu'il relèverait Lazare « pour que la Gloire de Dieu soit manifestée », et c'est pourquoi il l'a laissé « dormir » dans la mort. Dieu a donc ses raisons pour laisser « dormir » les uns et ressusciter les autres (comme Moïse et Élie qui sont bien vivants sur le

Thabor) – mais je pense en réalité (mon hypothèse) qu’il n’y a (sauf exception) pas de « temps mort » entre la mort naturelle et le Jugement « dernier » et l’entrée dans la Vie (ou dans la seconde mort si d’aventure l’homme ne veut pas se recevoir de l’amour de Dieu – car après tout le péché d’orgueil est le péché contre l’Esprit, contre l’Amour – car il faut accepter avec l’humilité de l’amour, de se laisser aimer). Mais voilà qui est tout à fait secondaire et inessentiel pour la foi ! Donc merveille de ce texte, et surtout de la réalité qu’il révèle : c’est sur la croix que Jésus est roi, sur la croix son trône pour toujours et même dans l’éternité nous nous souviendrons que Jésus est pour nous mort sur la croix, et chacun portera pour toujours en lui, mais surtout en Lui, sa part du meurtre – dans l’immense action de grâce et de reconnaissance éternelle d’avoir été gracié, sauvé, pardonné, aimé (car quand j’ai fait du mal au plus petit d’entre les siens, c’est à Lui que j’ai fait du mal). Fin de l’année.

Année liturgique A (2010 – 2011)

1er Dimanche de l'Avent (28 novembre)

Lecture du livre d'Isaïe (2, 1-5)

Le prophète Isaïe a reçu cette révélation au sujet de Juda et de Jérusalem : Il arrivera dans l'avenir que la montagne du temple du Seigneur sera placée à la tête des montagnes et dominera les collines. Toutes les nations afflueront vers elle, des peuples nombreux se mettront en marche, et ils diront : « Venez, montons à la montagne du Seigneur, au temple du Dieu de Jacob. Il nous enseignera ses chemins et nous suivrons ses sentiers. Car c'est de Sion que vient la Loi, de Jérusalem la parole du Seigneur. » Il sera le juge des nations, l'arbitre de la multitude des peuples. De leurs épées ils forgeront des socs de charrue, et de leurs lances, des faucilles. On ne lèvera plus l'épée nation contre nation, on ne s'entraînera plus pour la guerre. Venez, famille de Jacob, marchons à la lumière du Seigneur.

À la fin, c’est comme si la famille de Jacob était devenue l’humanité entière, et c’est bien ce que signifie l’esprit de cette parole du prophète, une des plus universalistes qui soit, si bien que Jérusalem n’est plus seulement la ville de David, la cité du peuple d’Israël, mais la capitale du monde. Avenir eschatologique ? Bien sûr, mais cela ne dit pas moins, au contraire dit davantage qu’un simple avenir millénariste. Car la Jérusalem de Dieu est bien plus que même la capitale d’un monde devenu monde de paix comme Jérusalem est la cité de la Paix. Il est vrai que spirituellement nous affluons vers Jérusalem, même si c’est Bethléem, la cité de David. Tout cela a une histoire et forme un tout historique et spirituel. C’est cela qui est fort : la manière dont ce qui est historique devient substantiellement spirituel, les ossements desséchés d’Ézéchiël prenant chair et devenant vivants, mais vivants au sens du pneuma, d’une chair spirituelle, parcourue de la vie de l’Esprit. C’est ainsi que notre histoire à nous n’est nullement supprimée dans l’eschatologie, dans le plérôme ou accomplissement total et éternel, mais « glorifiée », rendue divine. Ce qui fut plein de bruit et de fureur devient Lumière, sans pour autant que tout ce devenir, toute cette histoire en soit supprimée. Même le mal que j’ai commis et que je commets, donc, sera transformé en vie. Je n’oublierai pas le mal mais je le pleurerai de larmes de joie et non de larmes de tristesse. C’est pourquoi l’enfer ne peut être que pour ceux qui refuseraient cette gloire d’enfant de Dieu, de fils de Dieu, de frère du Christ. Les Juifs lisent ce texte comme une espérance eschatologique, car comment aujourd’hui pourraient-ils encore attendre le Règne de Dieu sur la terre ? Mais il y a une vérité dans l’attente terrestre, puisqu’en effet la terre ne sera pas supprimée mais rendue nouvelle, autrement dit

spirituelle. De même que nous serons de la chair spirituelle, des corps spirituels, la création tout entière sera « spirituelle », *pneumatikè*. Dans cette perspective, la Loi et la Parole ne sont bien plus qu'un, au-delà de l'opposition paulinienne. La Loi n'a plus besoin de s'imposer avec son formalisme, le formalisme de la lettre ; les prophètes n'ont plus besoin de prophétiser : il n'y a plus que la Parole, le Verbe divin dans lequel tout subsiste, qui emplit toutes choses. Le Verbe Sagesse, le Verbe plein de l'Esprit – mystère si difficile ! de l'Esprit en qui s'effectue la relation du Verbe au Père. On ne peut entrevoir si peu que ce soit le Mystère de l'Esprit que si l'on comprend que l'amour interpersonnel n'a son effectivité que dans un Tiers. Ce n'est pas une loi qui s'imposerait à Dieu, mais au contraire le « choix » de Dieu d'être Amour qui le conduit à être trinitaire, à s'engendrer trine, Lui qui est l'Un. Comme elle se comprend, la difficulté de l'évêque Alexandre face à Arius ! L'un n'est pas clair entre engendré et inengendré, l'autre ne distingue pas engendré et créé. C'est la vie !

Psaume 121, 1-2, 3-4ab, 4cd-5, 6-7, 8-9

*Quelle joie quand on m'a dit :
« Nous irons à la maison du Seigneur ! »
Maintenant notre marche prend fin
devant tes portes, Jérusalem !*

*Jérusalem, te voici dans tes murs :
ville où tout ensemble ne fait qu'un !
C'est là que montent les tribus,
les tribus du Seigneur.*

*C'est là qu'Israël doit rendre grâce
au nom du Seigneur.
C'est là le siège du droit,
le siège de la maison de David.*

*Appelez le bonheur sur Jérusalem :
« Paix à ceux qui t'aiment !
Que la paix règne dans tes murs,
le bonheur dans tes palais ! »*

*À cause de mes frères et de mes proches,
je dirai : « Paix sur toi ! »
À cause de la maison du Seigneur notre Dieu,
je désire ton bien.*

Retour d'exil ; joie ; *tout ensemble ne fait qu'un* ! Car tout ce qui est multiple et dispersé converge et se réunit : c'est la vertu de la ville de la paix que de produire et donner cette unité qui vient elle-même de plus haut, du plus haut des Cieux. Du Seigneur. Ce qui vient d'en haut, tous le refont monter en tendant les bras vers le Ciel : la louange et l'action de grâce sont reconnaissance, autrement dit bonheur de dire oui à Celui qui donne, sans ressentiment aucun, sans jalousie. La jalousie ou l'envie, ce sont celles de l'homme qui dit : tu moissonnes là où tu n'as pas semé. La joie est de donner à Celui qui donne tout ce qu'on a reçu. Cela revient à *se recevoir*, sans envie aucune mais au contraire comme devant un miracle.

Lettre de saint Paul aux Romains (13, 11-14a)

Frère, vous le savez : c'est le moment, l'heure est venue de sortir de votre sommeil. Car le Salut est plus près de nous maintenant qu'à l'époque où nous sommes devenus croyants. La nuit est bientôt finie, le jour est tout proche. Rejetons les activités des ténèbres, revêtons-nous pour le combat de la lumière. Conduisons-nous honnêtement, comme on le fait en plein jour, sans ripailles ni beuveries, sans orgies ni débauches, sans dispute ni jalousie, mais revêtez le Seigneur Jésus Christ.

Invitation à la conversion, bien sûr. L'argument est un argument de temps : *le Salut est plus près de nous...* Imminent ? Qui le sait ? S'il ne l'est pas, puis-je reprendre mes activités charnelles, en attendant ? En fait, « l'argument » n'est pas un argument, car lorsque Paul déclare que le jour est tout proche, cela est dit sur le mode de l'espérance, et l'espérance n'est pas qu'une affaire de temps. L'espérance est du désir, et le désir un amour de ce qui est désiré. Ce qui est désiré, c'est la lumière contre les ténèbres, et pas n'importe quelle lumière, puisque c'est le Christ même. Revêtir le Christ, c'est revêtir une armure de Lumière. C'est une exaltation, non pas un espoir en forme de calcul. Le propre de cette « armure », c'est qu'elle pénètre celui qui la porte ; puisqu'elle est spirituelle, c'est le cœur qu'elle habille, donc qu'elle pénètre. Mais ce n'est toujours qu'une image. La bonne image est celle de l'amour par lequel je suis habité par celle que j'aime. Le Christ me revêt comme lui-même, précisément pour me revêtir de Lui-même, a revêtu mon humanité : revêtir signifie adopter, faire sienne. Comment celui qui ne l'est pas peut-il le devenir ? Mystère du devenir-chair. Mais c'est possible en Celui en qui tout subsiste et en qui tout a été créé ! C'est là qu'il est important que le Verbe ne soit pas une créature (*ex nihilo*), car une créature n'est pas créée en une autre créature, elle ne reçoit pas d'elle d'être. Si le Verbe avait été créature, il n'aurait pas pu se faire ou être fait créature ; et s'il avait été étranger à la création, il n'aurait pu que le rester. Mais il est lui-même *l'Eïdos* de la création, en Lui et par Lui et pour Lui

(en vue de Lui) tout subsiste. Son affinité avec la création est donc pour ainsi dire absolue. Le Verbe est comme fait pour s'incarner, pour prendre la condition dont il est lui-même l'auteur ; et il n'est pas auteur de la création comme un simple démiurge, mais en tant que Dieu et Dieu seul. Toute cette avalanche de mystère se résume pour moi et pour chacun dans ce qui m'est donné à vivre (et que je vis si indignement) : Il a revêtu mon humanité pour que je puisse le revêtir, ou mieux encore, pour me revêtir moi en personne. Il n'a pas revêtu l'humanité comme une essence abstraite, mais en se faisant homme singulier, personne humaine, lui personne divine, et c'est de sa personne qu'il me revêt, de sa personne tant humaine que divine, de son unique personne divine qui s'est faite humaine pour que moi je devienne une personne, une personne participant à sa divinité. Car Dieu n'est pas jaloux de sa divinité : Il n'a pas d'autre dessein que de la donner. Et comme nous sommes petits, et comme nous préférons nos ténèbres !

Évangile selon saint Matthieu (24, 37-44)

Jésus parlait à ses disciples de sa venue : « L'avènement du Fils de l'homme ressemblera à ce qui s'est passé à l'époque de Noé. À cette époque, avant le déluge, on mangeait, on buvait, on se mariait, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche. Les gens ne se sont doutés de rien, jusqu'au déluge qui les a tous engloutis : tel sera aussi l'avènement du Fils de l'homme. Deux hommes seront aux champs : l'un est pris, l'autre laissé. Deux femmes seront au moulin : l'une est prise, l'autre laissée. Veillez donc, car vous ne connaissez pas le jour où votre Seigneur viendra. Vous le savez bien : si le maître de maison avait su à quelle heure de la nuit le voleur viendrait, il aurait veillé et n'aurait pas laissé percer le mur de sa maison. Tenez-vous donc prêts, vous aussi : c'est à l'heure où vous n'y pensez pas que le Fils de l'homme viendra. »

Le paradoxe est que Jésus décrit la « fin du monde » comme une non-fin du monde, une fin invisible. Il n'y a de fait pas de « fin du monde », puisque l'un reste au champ, que l'une reste au moulin. La venue du Fils est bien invisible, sauf pour celui ou celle pour qui elle advient. Elle n'est pas « mondaine ». Quand je meurs, le monde continue de tourner, mais pour moi c'est bien la Venue du Seigneur Fils de l'homme. Pendant ce temps-là, tandis que je meurs, le monde continue de manger, de boire, de baiser (l'évangile le dit plus convenablement). Jésus pratique fréquemment une espèce de cynisme – autrement dit langue de bois, connaît pas – en ce sens qu'il n'idéalise nullement les conduites humaines et sait que les fils des hommes sont plus rusés que les fils de Lumière. Il nous dit donc : *c'est votre intérêt !* à nous qui ne sommes même pas désespérés mais calculateurs. Tant que l'âme n'est pas convertie, c'est comme si elle avait perdu sa dimension de cœur. Jésus

avertit des *cœurs de pierre*, autrement dit des cœurs qui n'en sont plus. Que peut entendre un cœur de pierre ? La vanité de sa poursuite du manger-boire-baiser. Peut-il l'entendre ? Pour commencer à l'entendre, ne faut-il pas commencer à se convertir ? Se laisser attendrir, toucher ? Commencer à éprouver l'Autre ? Comme le mouvement du cœur n'est que singulier, personne ne peut dire ce qui se passe entre lui et Dieu au moment où il commence à ouvrir l'oreille, à descendre du sycomore. L'amour des biens nous fait faire l'apprentissage de l'amour du bien, et vient le moment où je suis interrogé : tes biens, le bien de ton bien, veux-tu le perdre, oui ou non ? Comment ne pas perdre un bien ? En le donnant, je suis sûr qu'il ne me sera pas pris. Les biens charnels sont pris au premier chef dans cette dialectique ; ils ne sont pas voués à disparaître au profit de biens « spirituels ». Ce qui est spirituel est dans le don, non dans l'objet du don. Cela donne une idée du « corps spirituel, *soma pneumatikon* » : pour toujours et par nature je suis chair, mais quand « de mes yeux de chair je verrai Dieu », comme dit Job, alors mes yeux seront devenus spirituels, semblables à Celui qu'il leur sera donné de « voir ».

2ème Dimanche de l'Avent (5 décembre)

Livre d'Isaïe (11, 1-10)

Parole du Seigneur Dieu : Un rameau sortira de la souche de Jessé, père de David, un rejeton jaillira de ses racines. Sur lui reposera l'esprit du Seigneur : esprit de sagesse et de discernement, esprit de conseil et de force, esprit de connaissance et de crainte du Seigneur, qui lui inspirera la crainte du Seigneur. Il ne jugera pas d'après les apparences, il ne tranchera pas d'après ce qu'il entend dire. Il jugera les petits avec justice, il tranchera avec droiture en faveur des pauvres du pays. Comme un bâton, sa parole frappera le pays, le souffle de ses lèvres fera mourir le méchant. Justice est la ceinture de ses hanches ; fidélité, le baudrier de ses reins. Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau, le veau et le lionceau seront nourris ensemble, un petit garçon les conduira. La vache et l'ourse auront même pâturage, leurs petits auront même gîte. Le lion, comme le bœuf, mangera du fourrage. Le nourrisson s'amusera sur le nid du cobra, sur le trou de la vipère l'enfant étendra la main. Il ne se fera plus rien de mauvais ni de corrompu sur ma montagne sainte ; car la connaissance du Seigneur remplira le pays comme les eaux recouvrent le fond de la mer. Ce jour-là, la racine de Jessé, père de David, sera dressée comme un étendard pour les peuples, les nations la chercheront, et la gloire sera sa demeure.

Texte, poème qui nous fait ressentir le fossé voire l'abîme qui sépare deux « réalisations » de la même foi, si bien que ce n'est plus la même

foi : la juive et la chrétienne. La prophétie d'Isaïe est messianique et eschatologique à la fois. Ce qu'elle décrit, la venue du Messie, correspond à une création nouvelle, à un monde achevé. Comme ce sont des images, on reste indécis entre deux interprétations : soit celle de la fin des temps provoquée par l'avènement messianique, soit celle d'un avènement messianique qui inaugure un âge d'or, un retour du paradis sur terre. Les Juifs d'aujourd'hui, les Juifs de l'ère chrétienne, ne peuvent plus guère comprendre les choses que selon la première interprétation, et du coup, comment combler le vide temporel et historique ? Les nationalismes au XIXe siècle, puis la tournure tragique prise au siècle suivant, invitent fatalement à revivifier une attente nationale, une réalisation immédiate de ce qui est insupportablement eschatologique et le reste. Une réalisation politique, qui remplace purement et simplement la réalisation messianique que l'on n'attend plus. Le sionisme représente ainsi un Ersatz et d'eschatologie et de messianisme. Il remplace et la fin et le moyen. Du fait même, je ne vois pas que l'on puisse totalement faire l'économie d'une interprétation eschatologique du sionisme et de la création d'un État juif venant se substituer à l'attente messianique. Son instauration est une forme paradoxale d'apostasie (compréhensible, puisque le nationalisme juif s'émancipe de la foi des pères, donne une consistance purement séculière au contenu de la foi et surtout de l'espérance ou de l'attente). Le surgissement d'Israël est donc par essence un événement moderne, qui n'aurait pas pu avoir lieu avant (il faut le modèle national-démocratique), de sorte que la modernité elle-même doit bien être porteuse d'une signification eschatologique. La sortie moderne de la religion, le sécularisme, l'idéologie laïciste, la fin de l'ère constantinienne (j'aurais dû commencer par cela !) doivent avoir une signification dans l'histoire du monde parce que et puisque dans l'histoire du christianisme qui en a été le moteur (c'est le christianisme qui est source d'émancipation, de libération de la foi par rapport à toutes les déterminations religieuses, je veux dire sociales et historiques). À l'échelle de la « mondialisation » qui a été inaugurée en 1492, nous n'avons encore rien vu ! 500 ans de modernité pour entrer en postmodernité, en modernité mondiale et postconstantinienne, avec l'État d'Israël pour symboliser en quelque sorte l'impossible réconciliation historique du monde avec lui-même : la dimension eschatologique redevient plus que jamais la seule qui soit donatrice de sens, et la nécessité d'un Salut et d'un Sauveur plus que jamais ce qui peut nous sortir du nihilisme : J'évoquais au début le fossé entre la foi juive et la foi chrétienne. La foi juive ne peut qu'être déchirée entre l'attente messianique et sa réalisation eschatologique, la seule crédible, et d'autre part la réalisation historique, qui construit une identité juive sans Dieu, ou avec un Dieu qui n'est plus que Achem, le Nom, comme le montrent si bien les frères Coen dans *A serious man*. La foi n'y est plus que l'ombre d'elle-même, une simple mise en scène. Au contraire, la foi chrétienne, enfin libérée du constantinisme (lequel a eu néanmoins sa nécessité

historique pour assurer les bases d'une civilisation mondiale, celle qui s'inaugure avec Matteo Ricci, s. François Xavier et Christophe Colomb, disons celui de Claudel, s. Christophe Colomb, le Christo-phoros ordonné par la Providence !) la foi chrétienne est la seule qui puisse signifier Celui qui a brisé la haine, le mur de séparation entre Juifs et païens. L'Islam aussi doit bien avoir sa place dans ce tableau eschatologique. Une sorte de judaïsme sans attente messianique, de christianisme sans Messie. Pauvreté des médiations, désincarnation (une parole pure et absolutisée, sans corps : je pense à la riche dialectique sacramentelle dans laquelle il faut et de la parole et de la matière, du parler et du faire). Je crois bien que l'Islam ne peut pas être « moderne », sauf à suivre la modernité des autres (ce n'est pas la sienne) et à se réduire au monothéisme du pauvre : de ce point de vue, il peut « prendre » sur toutes les misères du monde et se mondialiser par cette médiation négative de la misère (fruit de l'injustice). Comme il est en manque de médiations positives, il n'est pas surprenant que sa médiation privilégiée soit celle de la violence, qu'il ne puisse prendre corps que par la force, « au sabre ». Si je reviens à la lecture chrétienne d'Isaïe, elle nous dit que le rejeton qui aura poussé de la racine de Jessé aura pour demeure la Gloire, et que tous les peuples le rechercheront, et qu'il sera comme un étendard : l'étendard de la Croix. Ce qui est décisif avec le Christ, et donc qui constitue le message, l'annonce chrétienne, c'est qu'il réconcilie l'historicité et l'attente eschatologique, la chair et l'esprit, le temps et l'éternité. Il faut pour cela la kénose, un Dieu qui ne retient rien, qui « descend ». Sans quoi, somme toute, il n'y aurait aucune eschatologie qui tienne – car comment atteindrions-nous l'éternité de Dieu si Dieu ne venait pas en personne nous chercher, jusqu'au « séjour des morts » où symboliquement il prend Adam et Ève par la main et les relève. Il est clair, donc, qu'il ne peut pas y avoir de réalisation historique du Royaume de Dieu, mais uniquement sa réalisation eschatologique ; mais pour qu'il y ait réalisation effective, il faut l'effectivité de la kénose, de l'Incarnation, de sorte que la substance historique constitue la matière même du relèvement eschatologique.

Psautre 71, 1-2, 7-8, 12-13, 17

*Dieu, donne au roi tes pouvoirs,
à ce fils de roi ta justice.
Qu'il gouverne ton peuple avec justice,
qu'il fasse droit aux malheureux !*

*En ces jours-là, fleurira la justice,
grande paix jusqu'à la fin des lunes !
Qu'il domine de la mer à la mer,
et du Fleuve jusqu'au bout de la terre !*

Il délivrera le pauvre qui appelle

*et le malheureux sans recours.
Il aura souci du faible et du pauvre,
du pauvre dont il sauve la vie.*

*Que son nom dure toujours ;
sous le soleil, que subsiste son nom !
En lui, que soient bénies toutes les familles de la terre ;
que tous les pays le disent bienheureux !*

Apologie d'une royauté idéale, sur le mode – habituel – hyperbolique (le mode du passage à l'infini). Le roi prend donc une figure messianique et son règne un caractère eschatologique, mais on pourrait dire tout aussi bien qu'il devient la figure de celui-là seul qui peut faire advenir le Règne de Dieu : Dieu lui-même, puisque l'invocation est la suivante : *donne au roi tes pouvoirs !* Parce qu'au-dessus de la royauté en Israël plane la toute-puissance du Dieu unique, la royauté elle-même en est changée, et la Chrétienté en conservera elle aussi le sacre du roi, dès lors que celui-ci sera proclamé très-chrétien, ou lieutenant de Dieu sur la terre. Comme David, comme Salomon. C'est ainsi que l'on m'a fait aimer et admirer saint Louis quand j'étais petit ! Dans cette royauté, on ne peut plus distinguer le pouvoir au sens habituel (autorité et exercice de la puissance publique), le caractère sacré (le roi est un élu de Dieu) et le caractère éthique : les attributs de la royauté sont la justice, le droit des malheureux. Tout éloge d'un prince se doit d'être hyperbolique : rien d'original de ce point de vue. Mais que la vertu du prince soit la bonté, image de la bonté de Dieu, cela est unique, je crois – car quel peuple a cru en un Dieu essentiellement bon, non seulement bon par nature (alors que la plupart des dieux nous ressemblent, bons et méchants, changeants, coléreux... à tous les coups incertains et lointains, peu accessibles), mais, comme le dit fortement Moïse, infiniment proche : quel dieu est plus proche de l'homme que Dieu ? Dieu intérieur, *spirituel* : invention du spirituel. Alors on attend du roi lui aussi qu'il soit aussi essentiellement bon. Quant à la colère ? Elle est toujours motivée, juste. *Nous avons péché contre toi*. L'éloge du roi peut donc prendre place parmi les psaumes et devenir prière, louange et invocation qui remontent jusqu'à Dieu, en passant par le roi, le souverainement médiateur. Je ne m'étendrai pas sur le danger de toute médiation humaine : instrumentaliser ce dont elle procède, se servir de Dieu au lieu de le servir. C'est vrai du roi, mais aussi du prêtre – il reste le prophète, le médiateur sans pouvoir autre que celui de la parole, d'une parole qui est Parole. Quand David a péché, il y a Nathan.

Lettre de saint Paul aux Romains (15, 4-9)

Frères, tout ce que les livres saints ont dit avant nous est écrit pour nous instruire, afin que nous possédions l'espérance grâce à la persévérance

et au courage que donne l'Écriture. Que le Dieu de la persévérance et du courage vous donne d'être d'accord entre vous selon l'esprit du Christ Jésus. Ainsi, d'un même cœur, d'une même voix, vous rendrez gloire à Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ. Accueillez-vous donc les uns les autres comme le Christ vous a accueillis pour la gloire de Dieu, vous qui étiez païens. Si le Christ s'est fait le serviteur des Juifs, c'est en raison de la fidélité de Dieu, pour garantir les promesses faites à nos pères ; mais, je vous le déclare, c'est en raison de la miséricorde de Dieu que les nations païennes peuvent lui rendre gloire ; comme le dit l'Écriture : Je te louerai parmi les nations, je chanterai ton nom.

Paul écrit pour une église nouvelle-née. Celle-ci est déjà catholique, réunissant juifs et païens dans une foi unique. Ici, point d'opposition frontale entre la Loi et la foi : la Loi nous a instruit et elle nous instruit encore, en ce sens qu'elle nous donne d'attendre et donc d'espérer. La référence au cœur, à l'*agapè*, est une invocation à l'unité. Sa source n'est pas un dieu vague, mais Celui « selon l'esprit du Christ Jésus ». Et si l'on remonte à sa source, elle est bien reconnaissable dans « les livres saints », autrement dits *juifs*. Le Salut vient des Juifs. Ils ne sont pas fidèles à Dieu ? Dieu leur reste fidèles. Au peuple en tant que tel, à la descendance des patriarches, qui fondent donc leur identité dans cette fidélité, cette foi. Foi de Dieu qui sauve la défaillante foi des hommes. Des Juifs sont passés au Christ, d'autres non. La question n'est donc pas celle des personnes ou des individus mais bien celle du peuple. Si le peuple cesse de s'identifier par la foi des patriarches ? Il peut s'identifier par cette foi sans pour autant la partager, en la réduisant au lignage. C'est le Baptiste qui dit : *Dieu, des pierres que voici peut susciter une descendance à Abraham !* Jean s'adresse à des personnes ; peut-être est-ce bien maintenant ce qui compte. Pourtant Paul dit bien que Dieu est fidèle au peuple juif en tant que tel. Il y a donc un mystère du collectif, un peuple a une âme, à moins que ce soit le cas seulement pour ce peuple-ci : le peuple juif. Il est le seul à avoir nom seulement une âme, une *psukè*, mais un esprit (*pneuma*). Le souffle de Dieu tient en haleine un peuple en tant que tel, un peuple qui est né de et pour cet esprit. Parce qu'il n'y a pas d'individu de chair et de sang sans peuple, sans généalogie, et le peuple juif est le peuple qui trouve sa suprême raison d'être dans le Messie en chair et en personne. Il faut le peuple en vue de la personne. Le pluriel est la condition de l'un. Chaque un est un de plusieurs. Cela suffit-il à rendre pensable l'âme et plus encore l'esprit du collectif ? Le terme collectif est pauvre et réducteur, inadéquat. Le peuple n'est pas (que) du collectif. Le collectif n'a pas d'âme (pourtant, il y a bien l'âme du « gros animal », de Platon et S. Weil). Même pour une personne singulière, je ne cesse jamais de convoquer ses appartenances pour l'identifier, pour penser son identité : identité, origine, histoire transpersonnelle. Le mystère de la transmission et des liens est celui du peuple, du peuple qui devient *ekklésia*. La foi vient des Juifs, mais pour les païens comme pour les

Juifs : c'est là, dit Paul, le mystère caché et révélé maintenant. Être un, ce n'est plus seulement ce que Paul demande aux païens de Rome, c'est ce qu'il demande entre les païens et les Juifs, dans une foi unique – et il faut maintenant pour les païens comprendre pourquoi les Juifs ont crucifié et rejeté leur propre Messie. C'est bien plutôt, on le sait, l'antijudaïsme qui prévaudra dans la Chrétienté, mais on sait que la polémique est déjà entamée dans l'Église judéochrétienne. *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants...* Mais qui a tué Jésus ? Les Juifs seulement ? N'est-ce pas pour tous qu'il est mort, parce que tous sont dans la haine ? Accuser les Juifs seuls, c'est dire que le Christ est mort pour les seuls juifs. Or il vient des Juifs, car il faut bien venir de quelque part, mais il est venu pour tous parce que tous ont péché. Universalité du péché, universalité du regard de Jésus du haut de la Croix : *J'attirai tout à moi.*

Évangile selon saint Matthieu (3, 1-12)

En ces jours-là, paraît Jean le Baptiste, qui proclame dans le désert de Judée : « Convertissez-vous, car le Royaume des cieux est tout proche. » Jean est celui que désignait la parole transmise par le prophète Isaïe : A travers le désert, une voix crie : Préparez le chemin du Seigneur, aplanissez sa route ! Jean portait un vêtement de poils de chameau, et une ceinture de cuir autour des reins ; il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Alors Jérusalem, toute la Judée et toute la région du Jourdain venaient à lui, et ils se faisaient baptiser par lui dans le Jourdain en reconnaissant leurs péchés. Voyant des pharisiens et des sadducéens venir en grand nombre à ce baptême, il leur dit : « Engeance de vipères ! Qui vous a appris à fuir la colère qui vient ? Produisez donc un fruit qui exprime votre conversion, et n'allez pas dire en vous-mêmes : 'Nous avons Abraham pour père' ; car, je vous le dis : avec les pierres que voici, Dieu peut faire surgir des enfants à Abraham. Déjà la cognée se trouve à la racine des arbres : tout arbre qui ne produit pas de bons fruits va être coupé et jeté au feu. Moi, je vous baptise dans l'eau, pour vous amener à la conversion. Mais celui qui vient derrière moi est plus fort que moi, et je ne suis pas digne de lui ôter ses sandales. Lui vous baptisera dans l'Esprit Saint et dans le feu ; il tient la pelle à vanner dans sa main, il va nettoyer son aire à battre le blé, et il amassera le grain dans son grenier. Quant à la paille, il la brûlera dans un feu qui ne s'éteint pas. »

On connaît sa réputation : Jean est une espèce d'intégriste. Il ne fait pas de quartier. Pour lui, aucun accommodement avec le siècle. Aucune hésitation pour menacer de tous les feux de l'enfer l'establishment de Jérusalem, pharisiens et sadducéens mis dans le même sac, celui des riches et des puissants, collectivement les plus résistants à la conversion. Mais après tout, Jésus usera des mêmes mots ou à peu près, ce qui montre que la charité, la douceur ne sont pas synonymes de mollesse ou de « être

gentil ». L'un comme l'autre ne blessent pas des personnes, ils portent le fer, et un fer rouge, là où règne le mal, et le mal principal : l'orgueil et l'hypocrisie. Dire à un menteur : tu es un menteur, est-ce blesser, nuire ? C'est faire mal du côté du mal, avec vérité, ce n'est pas faire mal du côté du malheur. Être blessant, c'est atteindre l'autre là où il est pauvre, fragile, vulnérable. On dira que le prétentieux a dressé un écran contre sa propre misère intérieure. Quand bien même ce serait vrai objectivement, subjectivement il se satisfait de son écran et la charité exige donc que cet écran soit conspué ! Il y a certes la manière (tenir compte du sujet, de sa misère cachée, intérieure), mais il reste que seule la vérité (certainement pas le mensonge ou le silence complice) est « thérapeutique ». Pour Jean, le baptême est donc précisément thérapeutique, pour la guérison des péchés, de l'état de péché, de la langueur de péché. Jean ne pardonne nullement les péchés (Dieu seul en effet pardonne, et Jean n'a pas reçu le pouvoir sacramentel, évidemment !) mais il baptise bien « pour le pardon des péchés », puisque les pénitents qui descendent dans le Jourdain confessent leurs péchés et Jean, par l'eau, signifie la purification qui vient de Dieu seul, dans le secret. Pas seulement la parole, le geste aussi de Jean sont prophétiques. On dit que Jésus aussi a baptisé à la manière de Jean, d'un baptême de conversion, pour le pardon des péchés. Mais le baptême ordonné par Jésus aux apôtres pour le temps de l'Église (après la pentecôte) est bien plus radicalement un baptême de mort et de résurrection dans la mort et la Résurrection du Sauveur. Il fait naître à la vie de ressuscité, ce qui veut dire à la vie de *christianus*. Il fait entrer dans la Communion des saints, dans le Corps du Christ, dans l'Église donc. Du fait de tout cela, il est par conséquent « pour le pardon des péchés » (on ne parle pas dans le *Credo* de lavage du péché originel). Le baptême chrétien, voulu par le Christ, englobe donc totalement le baptême de Jean, mais comme celui-ci le dit si magnifiquement, le baptême du Messie sera de feu, du feu de l'Esprit Saint « qui donne la vie » (éternelle). La formule du *Credo* demeure donc singulièrement pauvre, eu égard à la richesse du baptême nouveau « au nom de Jésus », au nom de l'Esprit de Jésus, au nom du Père de Jésus. Bien sûr, entrer dans la Vie implique le pardon des péchés et leur guérison, ce qui s'appelle la conversion, le retournement, comme celui du fils prodigue qui revient vers son père. *Il était mort et il est revenu à la vie.*

3ème Dimanche de l'Avent, de *Gaudete* (12 décembre)

Livre d'Isaïe (35, 1-6a.10)

Le désert et la terre de la soif, qu'ils se réjouissent ! Le pays aride, qu'il exulte et fleurisse, qu'il se couvre de fleurs des champs, qu'il exulte et crie de joie ! La gloire du Liban lui est donnée, la splendeur du Carmel et de Sarône. On verra la gloire du Seigneur, la splendeur de notre Dieu.

Fortifiez les mains défaillantes, affermissez les genoux qui fléchissent, dites aux gens qui s'affolent : « Prenez courage, ne craignez pas. Voici votre Dieu : c'est la vengeance qui vient, la revanche de Dieu. Il vient lui-même et va vous sauver. » Alors s'ouvriront les yeux des aveugles et les oreilles des sourds. Alors le boiteux bondira comme un cerf, et la bouche du muet criera de joie. Ils reviendront, les captifs rachetés par le Seigneur, ils arriveront à Jérusalem dans une clameur de joie, un bonheur sans fin illuminera leur visage ; allégresse et joie les rejoindront, douleur et plainte s'enfuiront.

On l'a fait remarquer : Isaïe est au futur, l'évangile de Jésus Christ au présent. Restons à Isaïe. Je vais être scolaire, je vais distinguer trois parties dans ce bref passage : Réjouissez-vous ! Dieu vient. Alors... C'est dès maintenant qu'il faut se réjouir et cependant ce qui motive la joie est à venir, voire eschatologique. Cela s'appelle l'espérance, et il faut avoir la foi pour adhérer à une telle espérance. Entre les deux, il y a cette formule peu « moderne », je veux dire qui choque des oreilles « modernes » : *la vengeance qui vient, la revanche...* Je me souviens en avoir déjà écrit quelque chose. Si l'idée n'a choqué ni Isaïe (Isaïe ou pas Isaïe, l'auteur du texte) ni ses auditeurs du temps et des suivants, c'est qu'elle dénote une conception pré-évangélique de la moralité, mais qu'est-ce à dire ? Aussi longtemps que le chemin de Dieu avec l'humanité passe par un peuple particulier, il lui est impossible d'accéder à l'universalité. Les « intérêts » de Dieu coïncident avec ceux du peuple, de la nation en question. Or les nations sont pour ainsi dire par définition hostiles, en guerre les une contre les autres : la paix n'est qu'un désir ou un rêve que seul Dieu peut réaliser un jour. En attendant, la violence est là. Soit donc Dieu et son peuple sont vainqueur et triomphent, soit le peuple est vaincu (ce que Dieu a nécessairement permis, et qui est certainement une punition pour les péchés et le manque de foi) et le jour où la défaite tourne en victoire, non seulement c'est la revanche du peuple mais, compte tenu de la solidarité qui est demeurée entre Dieu et son peuple, c'est bien aussi la revanche de Dieu, car Dieu ne peut pas se réjouir de voir son peuple humilié et il finit par agir en sa faveur. Parler de revanche et de vengeance de Dieu, c'est évidemment confondre les intérêts de Dieu et d'Israël – mais pourquoi pas, providentiellement ? Plus encore c'est attribuer à Dieu la « mentalité » du peuple, ce qui fait penser à l'adage : *ad modum recipientis recipiendum recipitur*, ce qui doit être reçu l'est à la mesure de celui qui le reçoit (et non de celui qui le donne). Dieu est mesuré à l'aune du peuple. Parce que le peuple est sa propre mesure, Dieu permet donc que le peuple le compromette en le mesurant à lui. Maintenant, ce qui demeure, grâce à la réalisation historico-eschatologique des promesses dans et par le Christ, c'est bien en effet la victoire de Dieu (sur le mal) donc sa revanche sur les victoires du « prince de ce monde ». On peut donc comme d'habitude s'en sortir par le haut en donnant un sens « spirituel » à la lettre du texte – mais cela

ne doit pas nous dispenser de nous demander pourquoi et comment une telle lettre peut être à la racine d'un tel esprit. L'avènement de Dieu a une histoire, puisque nous avons une histoire, et voilà qui justifie l'adage scolastique. Il est totalement vérifié en étant réalisé dans l'Incarnation : par elle, le donateur et le donataire sont à la mesure l'un de l'autre, dans un sens comme dans l'autre.

Psaume 145, 7, 8, 9ab.10a

*Le Seigneur fait justice aux opprimés ;
aux affamés, il donne le pain,
le Seigneur délie les enchaînés.*

*Le Seigneur ouvre les yeux des aveugles,
le Seigneur redresse les accablés,
le Seigneur aime les justes.*

*Le Seigneur protège l'étranger.
Il soutient la veuve et l'orphelin.
D'âge en âge, le Seigneur régnera.*

Le psaume, lui, est au présent. Il ne parle que de Dieu et Dieu est au présent, ni au passé ni au futur. C'est le présent qui est réel, et le présent de Dieu souverainement réel. Le *régnera* de la fin souligne l'inusable durée de ce présent suprême. Les versets, devant la réalité catastrophique, représentent un total acte de foi ; car où est la justice de Dieu ? Où sont les affamés rassasiés etc. ? On sait, on peut croire qu'il aime les justes, mais cela établit-il la justice ? Et bien oui, la Justice de Dieu est là où demeure un juste. Là où un accablé se redresse, là est Dieu. Mais là où les aveugles restent aveugles, Dieu ne serait pas ? Son règne aurait-il donc des limites ? Est-il renvoyé au futur ? Une telle foi n'est-elle pas désespérée ? N'est-ce pas là la forme première du nihilisme ? La foi croit que nous appartenons au présent de Dieu, même si cela n'est pas visible temporellement. Cela nous fait une belle jambe ? Soit je refuse d'avoir la foi en effet et je puis être dans ce ressentiment ; soit je donne ma foi à Dieu, je réponds *oui* à son offre de foi et alors j'acquiesce au « point de vue de Dieu » ; la foi dit : tu régneras et tu règnes déjà dans mon cœur. C'est une question d'amour.

Lecture de la lettre de saint Jacques (5, 7-10)

Frères, en attendant la venue du Seigneur, ayez de la patience. Voyez le cultivateur : il attend les produits précieux de la terre avec patience, jusqu'à ce qu'il ait fait la première et la dernière récoltes. Ayez de la patience vous aussi, et soyez fermes, car la venue du Seigneur est proche.

Frères, ne gémissiez pas les uns contre les autres, ainsi vous ne serez pas jugés. Voyez : le Juge est à notre porte. Frères, prenez pour modèles d'endurance et de patience les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur.

C'est clair : il ne saurait y avoir de foi sans patience. Il n'y a pas de patience sans espoir, et pour espérer il faut croire. Jacques est le moraliste. Il faut savoir attendre. Bien. Mais en vérité tout est dans la manière d'attendre, car il peut y avoir une patience impatiente, tendue, geignarde. Ce n'est pas la patience des prophètes. La fausse patience, la patience impatiente s'exprime par notre impatience la plus concrète, non pas celle qui se plaindrait de Dieu, mais celle qui se plaint des autres. Cela montre que le temps de la patience, c'est le temps des autres. Les autres sont comme les boiteux, aveugles, sourds, muets : pénibles à supporter, encombrants. Nous ne sommes pas Jésus qui guérit, mais cependant nous aurions à l'imiter, à être comme lui avec eux : *Que veux-tu que je fasse pour toi ?* Comment la célèbre mère Teresa attendait-elle la venue du Seigneur ? En allant au devant des aveugles et des boiteux et des mourants et en leur demandant : Que veux-tu que je fasse pour toi ? Elle savait bien qu'elle n'avait pas le pouvoir de la réponse, mais elle faisait simplement les gestes de Dieu, les gestes de Jésus, en pensant et en priant : Dieu y pourvoira. Et il y pourvoyait, puisqu'un grand amour était là et faisait passer les plaies et les agonies dans la main de Dieu.

Évangile selon saint Matthieu (11, 2-11)

Jean le Baptiste, dans sa prison, avait appris ce que faisait le Christ. Il lui envoya demander par ses disciples : « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » Jésus leur répondit : « Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres. Heureux celui qui ne tombera pas à cause de moi ! » Tandis que les envoyés de Jean se retiraient, Jésus se mit à dire aux foules à propos de Jean : « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? un roseau agité par le vent ?... Alors, qu'êtes-vous donc allés voir ? un homme aux vêtements luxueux ? Mais ceux qui portent de tels vêtements vivent dans les palais des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir ? un prophète ? Oui, je vous le dis, et bien plus qu'un prophète. C'est de lui qu'il est écrit : Voici que j'envoie mon messenger en avant de toi, pour qu'il prépare le chemin devant toi. Amen, je vous le dis : Parmi les hommes, il n'en a pas existé de plus grand que Jean Baptiste ; et cependant le plus petit dans le Royaume des cieux est plus grand que lui. »

Jean est probablement découragé et perturbé par ce qu'il entend dire de Jésus en qui il avait placé ses plus grands espoirs – mais selon quel modèle, quelle représentation ? Jésus n'a pas ce côté intégriste, radical de Jean, si bien que ce dernier est pris de doutes. Jésus mange et boit. Il ne serait donc pas le nouvel Élie, celui qui doit venir ? L'erreur de Jean, c'est de ne pas savoir qu'Élie, c'est lui-même ! Il faut Jésus pour nous l'apprendre et pour faire de Jean le plus bel éloge qui puisse être, et dans la bouche du sauveur lui-même ! Tout ce que va dire Jésus sera rapporté à Jean, mais en même temps c'est dire que la mission de Jean est terminée. Il faut que moi je diminue... Et en effet il diminue et va disparaître sous la lame d'Hérode. Dernier martyr de l'Ancienne Alliance, au seuil de la nouvelle ; passage de témoin. Pour Jésus ce sera la croix et la lance. Croix plantée dans la terre promise, mais qui s'élève au-dessus du monde entier. La terre en question a rempli sa mission, elle n'a plus de raison d'être. La terre de la Nouvelle Alliance, celle de la Résurrection, c'est *omnis terra* ! Jusqu'aux extrémités de la terre, va dire Jésus aux apôtres. Ce ne sont plus seulement les brebis perdues d'Israël. À moins que les brebis perdues d'Israël puissent s'entendre comme les gentils, les peuples nous encore tournés vers Jérusalem, comme le voient déjà les prophètes dans leurs visions. Les paroles de Jésus sont dures. Il dit bien les aveugles voient etc., mais il ne peut pas s'empêcher de voir ce qu'il va advenir de pareille réalisation messianique : *Heureux celui qui ne tombera pas à cause de moi !* N'est-ce pas tout gâcher ? Jésus n'est pas drôle. Il dit simplement la vérité. Que les morts ressuscitent, que la Bonne Nouvelle soit annoncée aux pauvres (aux boiteux, aux sourds, aux aveugles, aux lépreux, aux publicains, aux prostituées, et même aux pharisiens et aux sadducéens s'ils veulent bien, et il en aura quelques uns), cela va en effet déranger, et il sera prudent que cet homme-là meurt pour le peuple (à la place du peuple), car c'est un feu qui s'allume sur la terre d'Israël, puis du monde entier. Or nous ne voulons pas de ce feu, nous ne voulons pas que les pauvres entendent la Bonne Nouvelle de cet homme-Dieu ; nous voulons seulement ne pas faire partie de ces pauvres (« Vous êtes des maudits ! » crache le pharisien à la tête des moins que rien). Jésus va nous faire butter sur notre incommensurable vanité (et dès qu'un pauvre s'enrichit, il devient sept fois plus vaniteux qu'un riche d'origine, d'appellation contrôlée). C'est pour cela que Jésus est en colère et interpelle les gens : *Qu'êtes-vous allés voir ? Allez, dites-le !* Moi je vous le dis : oui, le plus grand des hommes et bien plus qu'un prophète, un archiprophète, dirait Michel Henry. Le prophète de tous les prophètes et de toutes les prophéties, et de cela il n'y en aura plus jamais, car le temps des prophéties est terminé et le temps de l'Accomplissement est là. Jésus veut donner une idée du caractère incommensurable de ce qui est en train de se passer ; c'est pourquoi il dit, à notre surprise, que Jean est plus petit que le plus petit du Royaume. L'homme divinisé est plus grand que le plus grand homme non encore divinisé (pour Jean, ça ne saurait tarder...) Les hommes du Royaume sont christifiés, sont à la taille du Christ,

semblables à Lui. Lui se met en tenue pour les servir. Les hommes du Royaume sont comme les anges, ils montent et descendent devant le Trône de Dieu, alors ce pauvre Jean avec ses poils de chameau et son miel sauvage ! Les hommes du royaume ne meurent plus, voient, entendent, marchent, sautent, sont ressuscités, voilà pourquoi Jean est si petit. Dans le Royaume, tout ce qui est espéré, objet d'espérance, est réalisé, et c'est pourquoi la foi de mère Teresa est la bonne : parce qu'elle se fait la bonne de tous, qu'elle a déjà pris la tenue de service. Alors, dans cette *imitatio christi*, les temps s'accomplissent, l'eschatologie advient, non seulement en figure, mais en vérité, car la charité, l'agapè n'est pas une figure mais justement la seule chose qui ne passe pas, qui ne passera jamais. Telle est la foi.

4ème Dimanche de l'Avent (19 décembre)

Livre d'Isaïe (7, 10-16)

Le Seigneur envoya le prophète Isaïe dire au roi Acaz : « Demande pour toi un signe venant du Seigneur ton Dieu, demande-le au fond des vallées ou bien en haut sur les sommets. » Acaz répondit : « Non, je n'en demanderai pas, je ne mettrai pas le Seigneur à l'épreuve. » Isaïe dit alors : « Écoutez, maison de David ! Il ne vous suffit donc pas de fatiguer les hommes : il faut encore que vous fatiguiez mon Dieu ! Eh bien ! Le Seigneur lui-même vous donnera un signe : Voici que la jeune femme est enceinte, elle enfantera un fils, et on l'appellera Emmanuel, (c'est-à-dire : Dieu-avec-nous). De crème et de miel il se nourrira, et il saura rejeter le mal et choisir le bien. Avant même que cet enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, elle sera abandonnée, la terre dont les deux rois te font trembler. »

Le verset qui précède est le suivant : *Si vous ne tenez pas, vous ne tiendrez pas !* La TOB traduit : *Si vous ne croyez pas...* Il faut bien comprendre en effet qu'Acaz a peur et Isaïe vient lui dire : n'aies pas peur, aies la foi, ce ne sont pas les Assyriens qui peuvent te sauver. C'est ainsi que débute un immense discours messianique qui déborde infiniment la conjoncture politique mais constitue un retour à la vocation d'Israël (même si ce n'est ici que Juda). La situation est exemplaire : d'un côté un peuple vit sa vie de peuple au milieu des autres, ce qui veut dire en résumé : fait la guerre, noue et dénoue des alliances ; de l'autre, un prophète rappelle la vocation singulière de ce peuple, peuple du Dieu unique. De ce peuple ne survivra qu'un *reste*, et c'est comme si cela n'avait pas d'importance même si à vue humaine c'est un désastre (un désastre causé précisément par le manque de foi). Un peu plus loin, donc (en 10, 20s) Isaïe évoque les rescapés de la maison de Jacob et dit : « ils

cesseront de s'appuyer sur celui qui les frappe [l'Assyrie] : ils s'appuieront vraiment sur le Seigneur, sur le Saint d'Israël ». La réponse d'Acaz au prophète est donc hypocrite. Il ne veut pas heurter Isaïe de front et c'est pourquoi il lui dit : je ne vais pas déranger Dieu. Isaïe naturellement n'est pas dupe et sa réponse est celle de l'exaspération divine. On sait bien qu'historiquement le peuple de Dieu va à sa perte et sera dispersé. Mais ce fameux *reste* ? Est-il un *reste* spirituel, eschatologique ? Oui dans la mesure où c'est un *reste* qui a la foi et en vit ; or le peuple historique n'a pas et n'a jamais eu la foi : pendant quarante ans ce peuple m'a exaspéré, dit Dieu des Hébreux au désert, et rien ne va mieux après l'installation dans le pays où coule le lait et le miel...) En tout cas, le signe dont Acaz ne veut pas, Dieu le donnera cependant (c'est ainsi que se réalise sa « colère ») et ce sera un signe en personne, un fils de David messianique. On sait que la Septante traduira « jeune femme » (*alemâh*) par « vierge » (*parthénos*), ce qui radicalise la signification eschatologique du messianisme en question. Les Juifs alexandrins n'attendent sans doute plus un messie politique mais bien un messie spirituel pour la fin des temps. Dans sa polémique antijuive, s. Irénée voit bien que si ses contemporains juifs récusent la traduction de leurs propres coreligionnaires alexandrins, c'est parce qu'ils récusent la lecture chrétienne : la traduction grecque était prophétique. Pour revenir à Isaïe, la simple naissance d'un prince dans la maison de David sert au prophète de parabole pour annoncer la fin des *deux rois* (Récîn, roi araméen de Damas, allié à Pégah, roi israélite en lutte contre le royaume de Juda) et de leur alliance. Mais la parabole conjoncturelle annonce une grande restauration, un nouveau David, une *Jérusalem délivrée*, bien loin de la politique.

Psautre 23, 1-2, 3-4ab, 5-6

*Au Seigneur, le monde et sa richesse,
la terre et tous ses habitants !
C'est lui qui l'a fondée sur les mers
et la garde inébranlable sur les flots.*

*Qui peut gravir la montagne du Seigneur
et se tenir dans le lieu saint ?
L'homme au cœur pur, aux mains innocentes,
qui ne livre pas son âme aux idoles.*

*Il obtient, du Seigneur, la bénédiction,
et de Dieu son Sauveur, la justice.
Voici le peuple de ceux qui le cherchent !
Voici Jacob qui recherche la face de Dieu !*

Le psalmiste veut que le peuple d'Israël soit celui qui cherche Dieu, un peuple de chercheurs de Dieu, un peuple pas comme les autres... Et effectivement sa *vocation* est bien *d'attendre* Dieu, et je dis attendre parce que Dieu ne peut pas être trouvé si lui-même ne vient. Il faut donc l'attendre, mais pour cela Il faut être dans la disposition de chercher pour qu'il vienne dans une rencontre et c'est pourquoi chercher, c'est attendre, tout en marchant vers Celui qu'on attend, sans savoir ni le jour ni l'heure. Or de quel bois est fait ce peuple qui cherche, attend, s'avance comme Abraham ? De tout *homme au cœur pur, aux mains innocentes, qui ne livre pas son âme aux idoles*. S'il en est ainsi, c'est de toute la terre que va affluer ce peuple « ardent à faire le bien ». Israël spirituel donc est ce peuple, et de tous les peuples, il n'est que le *reste*. Le reste d'Israël est le peuple des saints, perdu au milieu des idolâtres que nous sommes, que je suis ! Car si je n'ai ni le *cœur pur* ni les *mains innocentes*, si je livre *mon âme aux idoles* (*cet appétit de jouissance qui est un culte rendu aux idoles*, dit Paul), comment pourrai-je *gravir la montagne du Seigneur* et me *tenir dans le lieu saint* ? Si je cherche à m'y tenir, c'est la distraction qui l'emporte et me fait redescendre. Pourtant je m'obstine, tout en ayant le cœur partagé. Je ne peux pas *me* sauver, je le sais avec certitude et évidence, et cela me rappelle que seul le Christ porte vraiment le nom de *Jésus* (Dieu sauve). La parole de Jean revient toujours : si mon cœur me condamne (et non pas Dieu : Dieu condamne-t-il, sinon dans une représentation encore élémentaire de sa justice ?) Dieu me sauve car il est plus grand que mon cœur (le péché n'existe que dans et pour une conscience). Alors je me remets debout et je gravis la montagne sainte... et c'est bien ce mouvement même de montée qui purifie le cœur et les mains, puisque je reçois Celui qui me fait monter, qui est mon énergie.

Commencement de la lettre de Paul aux Romains (1, 1-7)

Moi Paul, serviteur de Jésus Christ, appelé par Dieu pour être Apôtre, mis à part pour annoncer la Bonne Nouvelle que Dieu avait déjà promise par ses prophètes dans les saintes Écritures, je m'adresse à vous, bien-aimés de Dieu qui êtes à Rome. Cette Bonne Nouvelle concerne son Fils : selon la chair, il est né de la race de David ; selon l'Esprit qui sanctifie, il a été établi dans sa puissance de Fils de Dieu par sa résurrection d'entre les morts, lui, Jésus Christ, notre Seigneur. Pour que son nom soit honoré, nous avons reçu par lui grâce et mission d'Apôtre afin d'amener à l'obéissance de la foi toutes les nations païennes, dont vous faites partie, vous aussi que Jésus Christ a appelés. Vous les fidèles qui êtes, par appel de Dieu, le peuple saint, que la grâce et la paix soient avec vous tous, de la part de Dieu notre Père et de Jésus Christ le Seigneur.

La présentation de Paul est solennelle, comme s'il ressentait l'importance de la Ville à laquelle il s'adresse, *Urbs* par excellence, pour l'annonce de

l'Évangile. Avec Rome, tout devient majuscule et il faudra de nombreux siècles même pour comprendre que l'Empire n'existe plus : car entretemps l'Occident aura pris le dessus sur l'Orient (la civilisation byzantine écrasée par l'Islam) et Rome sera devenue la capitale de la Chrétienté en même temps que du Christianisme (souffrance pour les Orthodoxes, souffrance pour les orientaux chez qui est née la foi). Ensuite Paul se présente comme *κλητὸς ἀπόστολος*, mis à part apôtre. Quelle est exactement la position canonique de Paul ? De quelle place et au nom de quelle autorité parle-t-il ? Je demande à propos de Paul ce que les autorités juives demandaient à Jésus – puisque Lui parlait avec autorité, simplement après avoir reçu le baptême de Jean ! Il faut aller voir du côté des Actes des apôtres (9, 20s) et du début de l'épître aux Galates : Paul estime qu'il a reçu mission du Christ lui-même, directement, et c'est pourquoi il se déclare apôtre et pas seulement disciple de Jésus. Donc s'il a été *mis à part* (*κλητὸς*), c'est par appel de Dieu, comme pour les prophètes du peuple dont il provient : Paul s'inscrit explicitement dans la tradition prophétique, dans la continuité prophétique ; mais en même temps apôtre est un terme qui a pris un sens ecclésial : personne n'est apôtre seul, mais il y a des apôtres, des envoyés du Christ, comme Pierre, comme Jacques, Jean, André... Un collège d'apôtres. L'apôtre est donc prophète du Christ, qui a reçu de Lui grâce et mission, et pas seulement « évêque », surveillant et garant de la communauté qui se constitue autour de lui. D'ailleurs Paul ne sera jamais évêque, même s'il laissera des évêques derrière lui (des Anciens, des *presbuteroi*)... De cette nouveauté naît un nouveau peuple ; la substitution ne s'opère pas par suppression et remplacement du peuple juif par le peuple chrétien, mais par un passage, un continuum qui ne supprime pas l'ancien. Paul est juif, Jésus est juif, les apôtres sont juifs, et en devenant chrétiens, ils deviennent le Reste d'Israël demeuré fidèle et donc quelque chose du peuple juif subsiste dans le peuple chrétien, et quelque chose du peuple juif est christifié et christianisé. Comme la mère est changée par sa fille... en dépit même de leur divorce. Après Jésus, Israël n'est plus le même. Même Israël qui rejette le Christ n'est plus le même. Peut-être même que le lien indissoluble entre Israël et l'Église, entre le peuple juif et le peuple chrétien, tient au mystère du Christ vrai Dieu et vrai homme. Comment Paul s'exprime-t-il, énonce-t-il ce mystère plusieurs siècles avant le concile d'Éphèse ? Juif selon la chair... et c'est un peu plus compliqué selon l'Esprit : établi dans sa puissance de Fils de Dieu par sa résurrection, τοῦ ὀρισθέντος υἱοῦ θεοῦ ἐν δυνάμει κατὰ πνεῦμα ἁγιοσύνης ἐξ ἀναστάσεως, *établi [le] Fils de Dieu dans [avec toute] la puissance selon l'Esprit de sainteté de par sa résurrection...* L'Esprit de sainteté (de sanctification) n'est pas simplement l'Esprit saint mais l'Esprit qui donne la sainteté de Dieu. Il s'agit donc ici de quelque chose comme une économie interne (à la Trinité), puisque cette divine sainteté de Fils de Dieu, le Christ la reçoit ἐν δυνάμει κατὰ πνεῦμα, *dans la puissance selon l'Esprit*, dans cette puissance et en vertu de cette

puissance qui est celle de Dieu – mais Paul ne dit pas simplement selon la puissance de Dieu, mais selon cette puissance conforme à l'Esprit de la sainteté de Dieu. Peut-on écrire esprit avec une minuscule ? C'est possible, mais ensuite il faut mettre ce texte en regard de tous ceux qui nomment l'Esprit, et se dessine la présence de l'Esprit en personne, de cet autre qui fait tiers dans la vie divine, entre le Père et le Fils. Je ne vois pas que la vie divine puisse « tenir » avec seulement deux « personnes », mais il faudrait un livre (ou mille, car de toute façon nos pauvres entendements n'auront jamais fini d'explorer cette vérité) pour le montrer si peu que ce soit. Donc que le lecteur m'excuse ! En tout cas on ne dira pas que le Christ est devenu Fils de Dieu en ressuscitant ou du fait de la résurrection, ce qui voudrait dire qu'il ne l'était pas auparavant, mais on dira plutôt qu'à partir de la Résurrection il est établi et reconnu (il se lève à l'horizon, si l'on entend ὀρίζω) dans sa place de Fils et cela avec toute ou dans toute la puissance de l'Esprit de sainteté ou de divinité. Il s'est assis à la droite du Père, dira le *Credo*. Si Jésus est Fils ἐν δυνάμει κατὰ πνεῦμα, c'est qu'il ne l'est pas par « adoption », par une condescendance divine, en tant que simple créature (ce serait selon la chair), mais dans toute la puissance selon l'Esprit. Il est Fils ἐν δυνάμει θεοῦ, dans la puissance de Dieu, ce qui est plus fort peut-être que de parler de nature (« de même nature que ») ou même d'οὐσία (essence, substance, être). Δύναμις présente l'avantage sur le point de vue ontologique (celui de la philosophie grecque) d'exprimer la puissance, le pouvoir de Dieu, dans l'ordre de l'agir, et de l'agir immanent, si je puis dire, et non *ad extra*, selon « l'économie », et l'agir immanent est Esprit, dans son effectivité absolue (trinitaire, car la Trinité est l'accomplissement de l'Absolu). D'où l'opposition entre ἐν et ἐξ : *ex resurrectione* mais *in virtute*. À partir de la Résurrection (*ex*) selon l'économie, mais dans (*in*), au sein de, au cœur de la toute-puissance divine – spirituelle, puisque Dieu est Esprit, et l'Esprit est en Dieu la Vérité de Dieu, la *Virtus* de Dieu – selon l'immanence.

Évangile selon saint Matthieu (1, 18-24)

Voici quelle fut l'origine de Jésus Christ. Marie, la mère de Jésus, avait été accordée en mariage à Joseph ; or, avant qu'ils aient habité ensemble, elle fut enceinte par l'action de l'Esprit Saint. Joseph, son époux, qui était un homme juste, ne voulait pas la dénoncer publiquement ; il décida de la répudier en secret. Il avait formé ce projet, lorsque l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse : l'enfant qui est engendré en elle vient de l'Esprit Saint ; elle mettra au monde un fils, auquel tu donneras le nom de Jésus (c'est-à-dire : Le-Seigneur-sauve), car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » Tout cela arriva pour que s'accomplît la parole du Seigneur prononcée par le prophète : 'Voici que la Vierge concevra et elle mettra au monde un fils,

auquel on donnera le nom d'Emmanuel', qui se traduit : « Dieu-avec-nous ». Quand Joseph se réveilla, il fit ce que l'ange du Seigneur lui avait prescrit : il prit chez lui son épouse.

Quel imprévu pour Joseph ! Il a fallu qu'il fût un grand croyant pour supporter vaillamment l'épreuve d'épouser une femme qui n'allait pas être sa femme selon la chair. Quand Jésus eut douze ans, on sait que Joseph était encore en vie. C'est tout ce qu'on sait du point de vue de la chronologie de Joseph. Maintenant, compte tenu de l'histoire de l'ange, comment savoir ce qui s'est passé « réellement » ? Qui a parlé à Joseph ? Marie d'abord, bien sûr, puis un ange en songe. La nuit porte conseil, surtout la nuit de la foi, même en songe. On sait que les rêves ont du sens et c'est pourquoi on les appelle des songes. Joseph en fin de compte fait confiance à Marie et à sa parole. Il est désormais important que le récit (donc la parole de « l'ange » se réfère à la traduction des Septante (je l'ai déjà évoqué) qui parle de *vierge* plutôt que de *jeune femme*. Joseph était peut-être déjà veuf d'un premier mariage (d'où les « frères » de Jésus ?) et tout cela fait une famille. Le père symbolique n'est pas le père biologique, le géniteur. Mais Jésus sait, saura. Marie médite et dit ce qu'elle sait. On sait qu'à douze ans Jésus sait. Aujourd'hui on s'affole des familles « anormales » (homoparentalité, par exemple). Pourtant des enfants vont naître et grandir dans de pareilles conditions. Il est clair qu'il n'est pas question d'appeler normal ce qui ne l'est pas, qui pratique la forclusion de la différence des sexes, dans les faits ou dans les discours ou les deux. La première chose à regarder, c'est l'enfant : ne pas en faire la victime (innocente) d'un jugement discriminant. Il n'est pas moins une personne qu'un autre. Ensuite ne pas diaboliser les errements des « anormaux » : qui est normal, et qui n'a jamais « péché » ? La confusion peut être à son comble entre des considérations psychopathologiques (anormal renvoie à l'idée d'un psychisme perturbé, d'une construction identitaire et affective troublée) et des considérations morales ou « éthiques ». Idem pour tout ce qui est placé sous le signe de la « perversion ». Vice ou pathologie ? Un homosexuel catholique (il y en a !) doit s'efforcer de vivre en écoutant la parole de l'Église, mais s'il succombe aux tentations, à ses penchants, l'Église ne doit pas cesser de le considérer comme l'un de ses enfants, même s'il faut alors inventer (comme il faudrait le faire pour les divorcés remariés), un accompagnement spirituel et pastoral pour aider le pénitent à maintenir en éveil sa conscience chrétienne. Je pense obstinément que « vivre dans le péché » pour un pécheur conscient de l'être, ne devrait pas fermer la porte de l'eucharistie, viatique pour les pécheurs plus que pour ceux qui sont en règle... Peut-être même à l'absolution dans le sacrement de réconciliation. Car celui qui dit : mon Dieu, j'ai péché contre le Ciel et contre toi, je ne suis pas digne d'être appelé ton fils, ne sort peut-être pas instantanément de ses ornières ou d'une situation irrégulière et anormale. On peut faire pénitence et rester un pécheur... c'est même l'évidence ! Je

suis bien loin de Marie et Joseph... mais non, si je leur demande d'intercéder, eux sainte famille par excellence, pour toutes les « familles » boiteuses. Je pense même aujourd'hui à tous les enfants du futur qui naîtront comme des organismes génétiquement modifiés. J'ai regardé la bien fantaisiste Odyssée de l'espèce et j'ai retenu l'idée importante que l'humain ne coïncide pas avec une espèce (Neandertal coexiste avec Sapiens) mais avec un genre, et que plusieurs espèces peuvent comprendre les caractères essentiels de l'humain : la conscience, le langage etc.) Notre continuité avec la nature l'impose. En même temps, ce sont des caractéristiques non naturelles qui nous définissent : le langage comme institution sociale, système symbolique, la pensée (qu'il faut distinguer de l'intelligence qui elle est naturelle). Ensuite, tout le reste suit... la conscience morale, la considération d'autrui comme un autre moi-même, donc aussi le moi... l'idée de Dieu (même obscure et se cachant dans les éléments de la nature et les forces agissantes et qu'il faut craindre). Au fond, peu importent la plupart des choses qui nous agitent à la surface du sol, du moment que nous « avons la charité », comme dit Paul, que nous vivons d'amour, par amour, avec amour, pour l'amour – et pourtant je n'ai pas fini d'y voir clair dans la question – mais la question n'est pas une question, mais ce qu'il y a à vivre. Qu'est-ce que l'amour entre Marie et Joseph avait d'érotique ? Éros appartient au règne du ressenti, or l'amour se ressent, et l'autre aussi se ressent, et la joie ou la tristesse appartiennent à la relation. Marie et Joseph ne furent pas indifférents l'un à l'autre. Le sexe polarise *éros*, mais *éros* est plus que le sexe.

Nativité du Seigneur (25 décembre)

Messe de la Veille au Soir

Livre d'Isaïe (62, 1-5)

Pour la cause de Jérusalem je ne me tairai pas, pour Sion je ne prendrai pas de repos, avant que sa justice ne se lève comme l'aurore et que son salut ne flamboie comme une torche. Les nations verront ta justice, tous les rois verront ta gloire. On t'appellera d'un nom nouveau, donné par le Seigneur lui-même. Tu seras une couronne resplendissante entre les doigts du Seigneur, un diadème royal dans la main de ton Dieu. On ne t'appellera plus : « La délaissée », on n'appellera plus ta contrée : « Terre déserte », mais on te nommera : « Ma préférée », on nommera ta contrée : « Mon épouse », car le Seigneur met en toi sa préférence et ta contrée aura un époux. Comme un jeune homme épouse une jeune fille, celui qui t'a construite t'épousera. Comme la jeune mariée est la joie de son mari, ainsi tu seras la joie de ton Dieu.

Il y a une manière juive de comprendre l'alliance d'amour entre Dieu et Israël ou plutôt Jérusalem, comme si la cité était Israël au féminin, et véritablement le cœur, le foyer du peuple, au sens optique, là où il se concentre. L'alliance est signifiée par les noms nouveaux : Préférée, Épouse. En même temps que l'alliance signifie l'amour, en même temps c'est l'alliance conjugale qui est élevée à la hauteur de cet amour, et l'on pourrait paraphraser Paul, mais en restant dans le style vétérotestamentaire : aimez votre épouse comme le Seigneur Dieu a aimé Jérusalem... *Ce mystère est grand*. Que l'amour soit introduit dans le mariage n'est donc pas totalement une nouveauté chrétienne mais est « préparé » chez les prophètes (on doit aussi penser à Osée) ; je dis préparé, parce que ce n'est pas encore explicite comme chez Paul. Maintenant le choix de ce texte à Noël nous ouvre à sa signification chrétienne, à savoir dans l'accomplissement de l'alliance : l'alliance conjugale s'accomplit dans un enfant, celui que verront et reconnaîtront les nations. Ce sera donc lui, cet enfant, la « justice » de Jérusalem, la justice brillant sur la colline de Sion. Mais cela veut dire que la Cité de la paix, Jérusalem, a vocation à être la cité la plus cosmopolite qui puisse être, la cité de toutes les nations qui sont sous le ciel. Et cela précisément *parce qu'elle* est la cité de Juda, et plus encore, de tout Israël. Le Messie, le Sauveur de tous les hommes, le Sauveur universel, est le Fils unique de cette alliance, de Dieu et de Jérusalem son épouse, de la nation justifiée par cette alliance au milieu de toutes les nations. Il ne s'agit pas d'aller à Jérusalem *à la place* des Juifs mais au contraire *parce que* c'est la Cité de Juda. Mais le symbole que ce que je dis ne peut avoir qu'un accomplissement eschatologique et non historique, c'est que désormais une mosquée est plantée à la place du Temple. Cela ne peut être évoqué par un Juif qu'avec un sentiment d'horreur définitive, mais si Dieu a « permis » une telle monstruosité qui crucifie les Juifs, cela montre que l'Islam lui-même possède une fonction eschatologique, et je cherche pourquoi depuis longtemps – et il se pourrait bien que ce soit une croix aussi bien pour les chrétiens justement dans leur rapport aux Juifs et au judaïsme. L'Islam est le tiers diviseur, celui qui signe et signifie la séparation. S'il n'y avait pas eu de fracture entre Juifs et disciples du Christ, rien n'aurait pu pousser entre eux. Ce qui a poussé, c'est ce tiers « judéo-chrétien », un tiers qui évidemment défigure ses deux racines mais qui néanmoins s'y rattache indiscutablement. C'est pourquoi il ne faut pas rêver : le *Jihad* est essentiel à l'Islam, comme le combat contre ses deux racines, pour se les approprier entièrement. Cela doit plus que jamais nous inciter à rechercher la paix avec les Musulmans, à les aimer même (comme on doit aimer ses ennemis !) et certainement pas à tomber à notre tour dans la logique du *Jihad*, leur logique – et j'ajouterai : un Musulman n'y peut rien s'il est né musulman : en chaque Chrétien il doit (il devrait) rencontrer un témoin de l'amour du Christ et non un rival (la rivalité est mimétique, comme on sait). On ne saurait empêcher que l'Islam soit par nature mimétique (c'est pourquoi il se revendique si fort

comme religion du Livre, croyant que les religions aînées sont des religions du Livre alors qu'en réalité ce n'est pas le cas : le Judaïsme ne s'identifie pas à l'Écriture mais à une espérance, une promesse, une Parole donnée, et le Christianisme à une personne : le Christ).

Psaume 88, 20ab.21, 27-28, 29-30

*Autrefois, tu as parlé à tes amis,
dans une vision tu leur as dit :
« J'ai trouvé David, mon serviteur,
je l'ai sacré avec mon huile sainte.
« Il me dira : 'Tu es mon Père,
mon Dieu, mon roc et mon salut !'
Et moi, j'en ferai mon fils aîné,
le plus grand des rois de la terre !
« Sans fin je lui garderai mon amour,
mon alliance avec lui sera fidèle ;
je fonderai sa dynastie pour toujours,
son trône aussi durable que les cieux. »*

C'est bien comme fils de David que Jésus est entré à Jérusalem avant d'être « élevé de terre » sur la croix, trône rendu éternel. Comme aucune dynastie temporelle ne saurait être éternelle, ce ne peut être qu'une royauté éternelle qui comporte une promesse d'éternité, donc seulement une royauté divine, celle du « Royaume de Dieu ». La rhétorique du psalmiste, son langage hyperbolique, son « exagération » a donc une fonction prophétique et n'est pas vaine : elle s'inscrit dans une parole de Dieu et relève d'une promesse divine. Du coup on peut vraiment dire que la royauté de David est « pour toujours », mais évidemment dans un sens qui n'est plus temporel mais eschatologique ; cependant cela ne veut pas dire que cette royauté devient ahistorique : la royauté du Christ est en travail et au travail dans le temps de l'histoire, l'eschatologie ne s'accomplit pas en dehors de l'histoire, d'où les images fréquentes du germe (« le Royaume de Dieu est comparable à une graine... ») qui a pour caractéristique d'être invisible et pourtant bien réel et à l'œuvre.

Actes des Apôtres (13, 16-17.22-25)

Invité à prendre la parole dans la synagogue d'Antioche de Pisidie, Paul se leva, fit un signe de la main et dit : « Hommes d'Israël, et vous aussi qui adorez notre Dieu, écoutez : Le Dieu d'Israël a choisi nos pères ; il a fait grandir son peuple pendant le séjour en Égypte et, par la vigueur de son bras, il l'en a fait sortir. Plus tard il a suscité David pour le faire roi, et il lui a rendu ce témoignage : 'J'ai trouvé David, fils de Jessé, c'est un homme selon mon cœur ; il accomplira toutes mes volontés'. Et, comme il

l'avait promis, Dieu a fait sortir de sa descendance un sauveur pour Israël : c'est Jésus, dont Jean Baptiste a préparé la venue en proclamant avant lui un baptême de conversion pour tout le peuple d'Israël. Au moment d'achever sa route, Jean disait : 'Celui auquel vous pensez, ce n'est pas moi. Mais le voici qui vient après moi, et je ne suis pas digne de lui défaire ses sandales.' »

Ce qui est extraordinaire, c'est tout ce que les Apôtres ont compris si rapidement après la Résurrection, et je dis cela en songeant à tout ce qui a pris des siècles à être formulé, clarifié, et à tout ce que nous n'avons pas encore compris du mystère de l'Incarnation. Paul est parfaitement fidèle aux Écritures qu'il connaît parfaitement et bien sûr pour lui c'est le Christ qui accomplit tout et donne le sens à tout. Or j'insiste : ce qui est capital, c'est que la nouveauté du Christ demeure parfaitement fidèle aux anciennes Écritures. Or les Écritures sont une lecture de l'histoire, celle qui commence avec Abraham, passe par Moïse, David, Jean le Baptiste et aboutit à Jésus. Ce n'est donc pas un peuple préexistant que Dieu a choisi, élu, mais bien des personnes et c'est d'elles que le peuple est sorti, pour de nouveau s'accomplir dans une personne. Cela doit nous inviter à méditer sur la dialectique personne – peuple : pour les Juifs, il y a certainement primat du peuple sur les personnes, et c'est l'inverse qui se produit pour les Chrétiens. Un peuple est désormais une communion de personnes, un corps de personnes (dont le Christ, comme une archipersonne, est la tête).

Commencement de l'Évangile selon saint Matthieu (1, 1-25)

Voici la table des origines de Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham : Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob, Jacob engendra Juda et ses frères, Juda, de son union avec Thamar, engendra Pharès et Zara, Pharès engendra Esrom, Esrom engendra Aram, Aram engendra Aminadab, Aminadab engendra Naassone, Naassone engendra Salmone, Salmone, de son union avec Rahab, engendra Booz, Booz, de son union avec Ruth, engendra Jobed, Jobed engendra Jessé, Jessé engendra le roi David. David, de son union avec la femme d'Ourias, engendra Salomon, Salomon engendra Roboam, Roboam engendra Abia, Abia engendra Asa, Asa engendra Josaphat, Josaphat engendra Joram, Joram engendra Ozias, Ozias engendra Joatham, Joatham engendra Acas, Acas engendra Ézékias, Ézékias engendra Manassé, Manassé engendra Amone, Amone engendra Josias, Josias engendra Jékonias et ses frères à l'époque de l'exil à Babylone. Après l'exil à Babylone, Jékonias engendra Salathiel, Salathiel engendra Zorobabel, Zorobabel engendra Abioud, Abioud engendra Éliakim, Éliakim engendra Azor, Azor engendra Sadok, Sadok engendra Akim, Akim engendra Élioud, Élioud engendra Éléazar, Éléazar engendra Mattane, Mattane engendra Jacob, Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle fut engendré Jésus, que l'on appelle

Christ (ou Messie). Le nombre total des générations est donc : quatorze d'Abraham jusqu'à David, quatorze de David jusqu'à l'exil à Babylone, quatorze de l'exil à Babylone jusqu'au Christ. Voici quelle fut l'origine de Jésus Christ. Marie, la mère de Jésus, avait été accordée en mariage à Joseph ; or, avant qu'ils aient habité ensemble, elle fut enceinte par l'action de l'Esprit Saint. Joseph, son époux, qui était un homme juste, ne voulait pas la dénoncer publiquement ; il décida de la répudier en secret. Il avait formé ce projet, lorsque l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse : l'enfant qui est engendré en elle vient de l'Esprit Saint ; elle mettra au monde un fils, auquel tu donneras le nom de Jésus (c'est-à-dire : Le-Seigneur-sauve), car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » Tout cela arriva pour que s'accomplît la parole du Seigneur prononcée par le prophète : Voici que la Vierge concevra et elle mettra au monde un fils, auquel on donnera le nom d'Emmanuel, qui se traduit : « Dieu-avec-nous ». Quand Joseph se réveilla, il fit ce que l'ange du Seigneur lui avait prescrit : il prit chez lui son épouse, mais il n'eut pas de rapports avec elle ; elle enfanta un fils, auquel il donna le nom de Jésus.

Nous sommes dans une filiation patrilinéaire : c'est par Joseph que Jésus est « fils de David ». Le père symbolique est celui qui adopte et reconnaît l'enfant. Or l'ange appelle Joseph « fils de David » et c'est à ce titre qu'il lui dit de « ne pas craindre » de prendre chez lui l'enfant et sa mère ou plutôt la mère et l'enfant qu'elle porte. Et il ne la « connaît » pas, non seulement parce qu'elle est enceinte, et enceinte d'un autre, mais parce que désormais il comprend qu'elle n'est pas charnellement son épouse mais celle de « l'Esprit saint ». Quel croisement singulier ! Par la chair elle est l'épouse de l'Esprit, et spirituellement elle est l'épouse de Joseph. Il faut vraiment que Joseph ait la foi pour renoncer à la paternité charnelle et pour cela à l'amour charnel ! Un fils adoptif, un fils qui ne serait pas de ma chair, pourrais-je le regarder comme mon fils, comme « vraiment » mon fils ; je ne le crois pas, et si c'est le cas, si je ne le pourrais pas « vraiment », cela montre seulement que je suis vraiment un être de chair (la chair est faible...) et non un être *spirituel*. Je sais que la paternité suppose adoption et reconnaissance, donc qu'elle est aussi acte de parole, qu'elle est « symbolique », mais j'ai besoin de constituer la *chair* comme signifiante, parce que dans la paternité j'ai besoin de me signifier, dans ma finitude de chair. Mais renoncer à la chair et accepter néanmoins la paternité, c'est renoncer à entendre la parole de Jésus : *vous n'avez qu'un seul Père*. Jésus n'a pas de père selon la chair (seulement une mère) et pourtant un homme selon la chair l'a adopté comme son fils et l'a pris sur ses genoux et Marie a dit de lui : *ton père, vois comme ton père et moi nous nous sommes fait du souci à cause de toi* ! Jésus a obéi à un homme qu'il a appelé père, mais parvenu à l'âge de douze ans, il lui a

fait comprendre que son « vrai » père, c'était Celui pour qui le Temple avait été bâti.

Messe de la Nuit

Livre d'Isaïe (9, 1-6)

Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière ; sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre, une lumière a resplendi. Tu as prodigué l'allégresse, tu as fait grandir la joie : ils se réjouissent devant toi comme on se réjouit en faisant la moisson, comme on exulte en partageant les dépouilles des vaincus. Car le joug qui pesait sur eux, le bâton qui meurtrissait leurs épaules, le fouet du chef de corvée, tu les as brisés comme au jour de la victoire sur Madiane. Toutes les chaussures des soldats qui piétinaient bruyamment le sol, tous leurs manteaux couverts de sang, les voilà brûlés : le feu les a dévorés. Oui ! un enfant nous est né, un fils nous a été donné ; l'insigne du pouvoir est sur son épaule ; on proclame son nom : « Merveilleux-Conseiller, Dieu-Fort, Père-à-jamais, Prince-de-la-Paix ». Ainsi le pouvoir s'étendra, la paix sera sans fin pour David et pour son royaume. Il sera solidement établi sur le droit et la justice dès maintenant et pour toujours. Voilà ce que fait l'amour invincible du Seigneur de l'univers.

Laissons de côté les circonstances historiques de la naissance d'un petit prince dans la maison de David. Il reste un texte tellement beau, tellement exalté et plein des images grandioses qui disent la joie du peuple ! Et un texte qui prend valeur perpétuelle, dès lors qu'on lui accorde un sens messianique : Le peuple de Dieu marchait dans les ténèbres ; une lumière a resplendi ; un enfant nous est né ; voilà ce que fait l'amour invincible de Dieu. Les événements du passé n'ont pas eu lieu exprès pour pouvoir prendre par la suite ce sens prophétique et que ce texte puisse exister pour agrémenter la liturgie de Noël ! Non, mais à l'inverse la nouvelle Alliance dans le Christ fait parler toute l'ancienne Alliance. En même temps elle s'inscrit précisément dans une culture de l'Alliance et une culture de l'attente messianique et c'est cette culture qui provoque l'écriture de tels textes. L'inspiration réside dans la chute finale, les derniers mots qui concluent, tirent la leçon de vérité qui est une leçon de foi. Ici la foi est une manière d'interpréter l'Histoire : chaque bonheur est un don de Dieu ; chaque malheur est un châtement pour les péchés. Tout est donc juste, d'abord le châtement, et davantage encore que juste, puisque tout bonheur est un don divin, gratuit, injustifié sinon en vertu de cet « amour invincible » que Dieu témoigne à son peuple, au-delà donc de toute justice. Le châtement démontre la justice de Dieu ; le temps de l'allégresse démontre son amour. Quel dieu est donc comme Dieu ?

Psaume 95, 1-2a, 2b-3, 11-12a, 12b-13ac

*Chantez au Seigneur un chant nouveau,
chantez au Seigneur, terre entière,
chantez au Seigneur et bénissez son nom !*

*De jour en jour, proclamez son salut,
racontez à tous les peuples sa gloire,
à toutes les nations ses merveilles !*

*Joie au ciel ! Exulte la terre !
Les masses de la mer mugissent,
la campagne tout entière est en fête.*

*Les arbres des forêts dansent de joie
devant la face du Seigneur, car il vient,
pour gouverner le monde avec justice.*

« Car il vient... » La foi n'est pas la croyance en un dieu ou en des dieux, la foi est une attente, une espérance pour ainsi dire folle en un Dieu tel qu'il est le seul, qu'il n'y en a pas d'autre, et surtout qui vient. Un Dieu qui vient, voilà ce qu'attend Israël. Ce petit peuple donne sa confiance en un dieu qui est Dieu (la rationalité du premier principe est en adéquation avec une telle foi) et qui est juste, ce qui est beaucoup moins philosophique, car cela suppose quelqu'un, un Dieu personnel, en un sens comme les dieux mythologiques. Anthropomorphisme ? Oui si on le renverse et qu'on découvre la supériorité philosophique d'un Dieu personnel sur un Dieu premier principe comme chez Aristote. Dieu ressemble alors davantage à l'homme doué d'esprit qu'à la nature anonyme. Cela lui convient mieux, même ! D'où la stupidité du mot d'esprit voltairien (mais non ! il y a aussi du vrai, du juste, malheureusement, dans le sarcasme voltairien). Il est donc convenable de concevoir un Dieu qui aurait fait l'homme à son image. Je me suis mis à argumenter là où ce n'était pas vraiment le lieu, car ici tout est louange. Louange, exultation car il vient, il vient réellement en personne, il vient nourrir, petit enfant dans les bras de Marie et de Joseph.

Lettre de saint Paul à Tite (2, 11-14)

La grâce de Dieu s'est manifestée pour le salut de tous les hommes. C'est elle qui nous apprend à rejeter le péché et les passions d'ici-bas, pour vivre dans le monde présent en hommes raisonnables, justes et religieux, et pour attendre le bonheur que nous espérons avoir quand se manifestera la gloire de Jésus Christ, notre grand Dieu et notre Sauveur. Car il s'est donné pour nous afin de nous racheter de toutes nos fautes, et

de nous purifier pour faire de nous son peuple, un peuple ardent à faire le bien.

Jésus Dieu et Sauveur. C'est comme si la formule échappait à Paul, sortait de lui avec une force surnaturelle. C'est bien Dieu lui-même qui s'est donné à nous, pour nous, qui nous a « rachetés », nous qui étions devenus « esclaves » (du mal). C'est pourquoi Paul va jusqu'à dire que Dieu s'est fait esclave pour nous sauver, et même s'est fait péché pour qu'en Lui soit tué le péché. Paul va donc théologiquement aussi loin que possible dans les formules qui disent l'Amour illimité de Dieu pour nous. Cela nous donne en quelque sorte un programme de vie, en réponse à la joie de croire, de savoir que notre vie est sauvée. Rejeter le péché et les passions d'ici-bas ; être raisonnable, juste et religieux, attendre le bonheur éternel. Ce programme, Paul l'énonce avec passion ! Enfin un texte simple ! C'est le vivre qui est moins simple. En même temps tout n'est pas dit. La passion de Paul est tournée vers le Christ son Dieu ; ce qu'il énonce ici pour nous, ce sont plutôt des devoirs, car quant à l'amour, il est ici tout du côté du Christ. Moralité : ne pas isoler un texte, ne pas s'arrêter sur une formule. Tant d'autres textes de Paul parlent d'amour, de la vie d'amour qui résulte de la foi ! L'amour nous saisit lorsque nous y songeons, dit-il.

Évangile selon saint Luc (2, 1-14)

En ces jours-là, parut un édit de l'empereur Auguste, ordonnant de recenser toute la terre — ce premier recensement eut lieu lorsque Quirinius était gouverneur de Syrie. — Et chacun allait se faire inscrire dans sa ville d'origine. Joseph, lui aussi, quitta la ville de Nazareth en Galilée, pour monter en Judée, à la ville de David appelée Bethléem, car il était de la maison et de la descendance de David. Il venait se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Or, pendant qu'ils étaient là, arrivèrent les jours où elle devait enfanter. Et elle mit au monde son fils premier-né ; elle l'emballota et le coucha dans une mangeoire, car il n'y avait pas de place pour eux dans la salle commune. Dans les environs se trouvaient des bergers qui passaient la nuit dans les champs pour garder leurs troupeaux. L'ange du Seigneur s'approcha, et la gloire du Seigneur les enveloppa de sa lumière. Ils furent saisis d'une grande crainte, mais l'ange leur dit : « Ne craignez pas, car voici que je viens vous annoncer une bonne nouvelle, une grande joie pour tout le monde : Aujourd'hui vous est né un Sauveur, dans la ville de David. Il est le Messie, le Seigneur. Et voilà le signe qui vous est donné : vous trouverez un nouveau-né emmailloté et couché dans une mangeoire. » Et soudain, il y eut avec l'ange une troupe céleste innombrable, qui louait Dieu en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qu'il aime. »

La légende, c'est ce qu'il faut retenir et transmettre d'un événement. Ce n'est pas la vérité scientifique ou historique, factuelle, qui compte, mais bien la portée et la signification dudit événement. Donc il a bien pour Joseph l'obligation administrative du recensement, mais c'est bien vague : Joseph n'a pas pu voyager avec une femme sur le point d'accoucher, et quelle complication d'accoucher loin de chez soi. Et n'avait-il pas de la famille à Bethléem ? Sans doute pas, ou de trop lointains cousins. Pourtant ils ont passé du temps dans ce village de Judée : pourquoi ? Alors pourquoi Marie a-t-elle accouché dans une étable ? En tout cas installé son nouveau-né bien au chaud dans la paille. Était-ce donc l'hiver ? Ou le printemps ? Et puis en ce temps-là, comme dans bien des campagnes, on vivait près des bêtes. La petite famille était donc certainement installée dans une maison, mais un peu trop petite pour tout le monde. Après tout, ils étaient donc peut-être dans la famille ? Et les bergers voisins sont venus voir Marie et le petit. Qu'ont-ils su de lui ? Marie devait-elle protéger la réputation de Joseph en n'évoquant pas la conception miraculeuse du petit ? Sans doute pas. On admettra qu'elle n'aura pas caché, ni Joseph, la conception virginale du Fils de Dieu. Mais à quoi bon essayer de réinventer ce qui a eu lieu, sur la base de si peu d'indices ? Revenir à la légende suffit pour croire. Mais tout de même, cela confronte deux dimensions de la foi et donc de la Révélation : d'une part je crois parce que des événements ont réellement eu lieu et que des témoins m'en ont transmis la réalité : origine, naissance, vie, paroles, mort, résurrection de Jésus appelé Christ. Mais en même temps la forme et le contenu des récits sont largement légendaires et symboliques. Il me faut donc croire à une réalité à travers un filtre narratif et symbolique non objectif. Et pourtant la légende ne ment pas ! Elle dit vrai ! Elle dit même plus vrai que l'événement factuel *stricto sensu*. Car elle va droit au vrai sens et ne se soucie de rien d'autre. Elle n'hésite pas à se servir d'images pour faire comprendre ce vrai sens. Non pas d'images « inventées », mensongères, mais d'images-symboles, comme celle des anges médiateurs du message divin. Je peux donc à la fois faire une lecture « critique », « moderne », démythologisée, du récit, et cependant croire parfaitement à son contenu à la fois réel et spirituel : la naissance de Dieu dans ce petit enfant d'une jeune juive, au temps de l'empereur Auguste.

Messe de l'Aurore

Livre d'Isaïe (62, 11-12)

Voici la parole que le Seigneur fait retentir jusqu'aux extrémités de la terre ; Dites à la fille de Sion : Voici ton Sauveur qui vient, le fruit de sa victoire l'accompagne et ses trophées le précèdent. On vous appellera : « Peuple-saint », « Rachetés-par-le-Seigneur », et toi, on t'appellera : « La-Désirée », « La-Ville-qui-n'est-plus-délaissée ».

Extraordinaire comme la petite cité de David se prend pour le nombril du monde, ce monde, le prend à témoin de sa toute petite gloire. Mais d'une part comment exprimer sa joie, sinon par une hyperbole, en prenant à témoin l'univers ; d'autre part le prophète, ou l'écrivain qui a pris la plume en son nom et sous son nom, inscrit cette joie d'une victoire dans le langage d'une culture qui est celle d'une histoire, de l'histoire d'un peuple qui se croit, se sait porteur d'un destin unique. Ce destin, ou cette destinée (pour éviter la connotation grecque de l'*anagkè* des Grecs), c'est de se croire, de se savoir choisi par le Dieu unique. Je dirais aussi bien : le Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob qui est devenu le Dieu unique, celui de Moïse, détermine une conscience de soi tout à fait singulière et prophétique, qui annonce, porte la voix devant, s'historicise, devient de ce fait même messianique, passe au-delà de la religion, invente la foi. Je peux y voir une simple évolution historique compréhensible dans le contexte plus général du Moyen-Orient, jusqu'à l'Égypte qui a connu sa tentation ou tentative monothéiste, mais solaire, pas dans l'événement de la rencontre au chêne de Membré. Je peux aussi y voir le doigt de Dieu (et ce n'est pas contradictoire) préparant sa venue chez les hommes. C'est moins simple à comprendre, mais moins réducteur et mieux à même de comprendre l'histoire, celle qui passe par ce Christ crucifié et ressuscité, celle qui produit le Christianisme qui, qu'on le veuille ou non, a révolutionné la planète et continue de le faire.

Psaume 96, 1.6, 11-12

*Le Seigneur est roi ! Exulte la terre !
Joie pour les îles sans nombre !
Les cieux ont proclamé sa justice,
et tous les peuples ont vu sa gloire.*

*Une lumière est semée pour le juste,
et pour le cœur simple, une joie.
Que le Seigneur soit votre joie, hommes justes ;
rendez grâce en rappelant son nom très saint.*

Comment exprimer ce qui fait le caractère unique de la foi juive au milieu du monde ? *Marcher humblement avec mon Dieu*, voilà ce qui est peut-être caractéristique et singulier et unique et qui révèle que c'est vrai, que là est la vérité de l'homme et pour l'homme, qu'il y a donc là une révélation, une « descente » de Dieu vers l'homme. Y a-t-il un Dieu qui se soit fait aussi proche que notre Dieu, demande Moïse. Quand je dis *mon* Dieu, ou ensuite *notre* Dieu, cela indique appartenance et proximité, intimité, comme on dit mon mari ou mon épouse. Avec un Dieu tellement proche, il n'y a plus lieu de faire des manières : ce Dieu n'attend que

simplicité, simplicité du cœur (cela ne veut pas dire « en toute simplicité », à la bonne franquette, ce qui dénote encore des « manières » !) et il se révèle *juste*, puisqu'il attend la justice. Noé par exemple était un homme juste. Les hommes de Dieu sont des justes, appelés par une exigence, pas de simples mortels jetés sur la terre et obéissant à leur destin (je pense à Ulysse). Un contre-exemple me vient à l'esprit : Socrate, qui était lui aussi un juste, mais autrement : il écoute son *daimôn*... sa conscience.

Lettre de saint Paul à Tite (3, 4-7)

Dieu, notre Sauveur, a manifesté sa bonté et sa tendresse pour les hommes ; il nous a sauvés. Il l'a fait dans sa miséricorde, et non pas à cause d'actes méritoires que nous aurions accomplis par nous-mêmes. Par le bain du baptême, il nous a fait renaître et nous a renouvelés dans l'Esprit Saint. Cet Esprit, Dieu l'a répandu sur nous avec abondance, par Jésus Christ notre Sauveur ; ainsi, par sa grâce, nous sommes devenus des justes, et nous possédons dans l'espérance l'héritage de la vie éternelle.

Le Salut (la justification) par la grâce, non par les œuvres. Mais *quelle est ta foi qui n'agit pas ?* demande Jacques avec énergie. Le Salut non par la foi, mais par la grâce ! Qui est dur d'oreille ? La foi elle-même est une grâce. Paul ne parle pas ici de la foi mais au bout du compte, de l'autre vertu théologale : l'espérance. La grâce nous rend capable d'espérance. Alors nous avons foi en Celui que nous espérons et en sa promesse. Dieu Sauveur nous a aimé le premier, avant tout acte méritoire quelconque de notre part. C'est cela la grâce : être aimé gratuitement. Comment s'actualise, se manifeste la grâce ? La grâce nous fait renaître à une nouvelle vie (c'est ce que symbolise le baptême : immersion et resurgissement des eaux) ; nous sommes *rendus justes* par l'amour de Dieu. Cet amour nous a rendu l'espérance au-delà du néant. C'est là que se noue le nœud intime : La connaissance du Christ nous a bouleversés (ou bien nous nous y sommes refusés ?) et si nous nous sommes laissé toucher, est renée l'espérance, et dans cette espérance nous expérimentons que Dieu nous a changés, que nous sommes « rendus justes », autrement dit rendus à la vie, alors que nous étions des morts spirituels, occupés par le mal et sans espérance. Cette vie, spirituelle, revient à être tournés vers la justice (et non plus vers nous-mêmes). Le fait d'expérimenter en nous-mêmes, intérieurement, que nous sommes animés par la grâce d'une présence (c'est l'Esprit trinitaire qui fait son œuvre propre), c'est cela la foi. Dans la foi, à la fois je crois et j'ai confiance.

La volonté salvifique universelle signifie que Dieu a fait grâce à tous. Tous les hommes sont sauvés ou peuvent l'être s'ils ne s'y opposent pas.

Mais parmi les sauvés il y a nous, les baptisés. C'est un fait. Il y a là une seconde grâce qui est celle de la connaissance de l'Évangile, de la connaissance du Christ. C'est elle qui fait de nous des justes, justifiés, rendus justes, libérés du péché (rachetés de l'esclavage). Le juste est celui qui peut désormais être juste. Il a reçu en lui avec la nouvelle espérance, la force agissante qui rend capable, qui dispose, remotive pour la justice. L'espérance motive la foi. La foi a pour objet l'objet de l'espérance. L'objet de l'espérance l'est de ce qu'il m'est donné, entièrement donné, ne vient pas de moi. La foi est l'espérance réfléchie (se réfléchissant elle-même). Tout vient donc de l'irruption en moi de l'Esprit, de cet Esprit à qui j'ai au moins fait une toute petite place et qui se charge de l'agrandir, de se créer son espace vital. Je l'expérimente comme un changement intérieur. Je ne puis pas l'expérimenter autrement, comme un événement extérieur. C'est de l'intérieur que l'Esprit agit en moi, même si cette action peut être initiée par des signaux extérieurs. Je suis un être mondain et par conséquent il faut bien que tout commence par un accident extérieur : c'est dans le monde que je rencontre les signes extérieurs de Dieu, mais c'est déjà à l'intérieur que je fais des rencontres, que la parole de quelqu'un me touche, ou son regard, ou un geste.

Évangile selon saint Luc (2, 15-20)

Lorsque les anges eurent quitté les bergers pour le ciel, ceux-ci se disaient entre eux : « Allons jusqu'à Bethléem pour voir ce qui est arrivé, et que le Seigneur nous a fait connaître. » Ils se hâtèrent d'y aller, et ils découvrirent Marie et Joseph, avec le nouveau-né couché dans la mangeoire. Après l'avoir vu, ils racontèrent ce qui leur avait été annoncé au sujet de cet enfant. Et tout le monde s'étonnait de ce que racontaient les bergers. Marie, cependant, retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur. Les bergers repartirent ; ils glorifiaient et louaient Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu selon ce qui leur avait été annoncé.

Peut-être que Marie la silencieuse, la discrète, n'avait rien dit à personne, et pourtant la Renommée vole... Les bergers du coin ont entendu parler d'une naissance pas comme les autres. Ils viennent, ils parlent. Marie retient toutes ces choses dans son cœur. Elle parlera après la Résurrection ; à Jean, aux apôtres. Marie est étonnée que ces rustres sachent d'elle des choses dont elle n'a parlé à personne (mais Joseph, lui, a bien pu parler en faisant le souk et en achetant ses légumes le dimanche matin, et puis il y a tous les proches, ici à Bethléem). Les bergers auraient pu ne pas bouger, et pourtant ils ont bougé (mais pas comme plus tard la cohorte d'Hérode). Les pauvres gens viennent avec joie, les puissants font la moue, et même ont peur. Tous ont appris la nouvelle : qu'est-ce

qui fait que les uns répondent, les autres non ? Même chez les riches on trouve de pauvres gens comme Zachée. Alors...

Messe du Jour

Livre d'Isaïe (52, 7-10)

Comme il est beau de voir courir sur les montagnes le messager qui annonce la paix, le messager de la bonne nouvelle, qui annonce le salut, celui qui vient dire à la cité sainte : « Il est roi, ton Dieu ! » Écoutez la voix des guetteurs, leur appel retentit, c'est un seul cri de joie ; ils voient de leurs yeux le Seigneur qui revient à Sion. Éclatez en cris de joie, ruines de Jérusalem, car le Seigneur a consolé son peuple, il rachète Jérusalem ! Le Seigneur a montré la force divine de son bras aux yeux de toutes les nations. Et, d'un bout à l'autre de la terre, elles verront le salut de notre Dieu.

Un enthousiasme heureux, ce n'est jamais ce que l'on rencontre chez les Grecs. Si enthousiasme il y a, il est dionysiaque. Dans l'âme juive, la joie n'est pas excitation, sortie de soi mais recueillement. Dire que le judaïsme est ennemi de la vie, c'est ressentiment ! Dans la condition dionysiaque, c'est bien l'horizon de la mort qui détermine le déchaînement. Ce qui est recherché est l'intensité du plaisir – la seule manière de s'éprouver soi-même comme encore en vie – plutôt que la joie qui repose sur un rapport paisible parce que confiant dans le *Dieu de la joie*. La jouissance grecque est panique, physique, païenne ; elle essaye de disperser la souffrance et la détresse dans une sorte de folie, de démente. La joie juive procède d'un relèvement après le désastre. Dans les deux cas il y a eu drame, action destructrice, mais tandis que le cycle dionysiaque est tragique, fait tragédie, l'action invisiblement conduite par YHWH ne fait pas cycle, est sans retour, relève du néant, désigne le Salut. L'idée du rachat fait vite contresens. Le Christ ne rachète pas les hommes à son Père vindicatif (la Justice n'est pas de soi vindicative) ; la métaphore est celle de l'esclave racheté et libéré. Il rachète les hommes à l'esclavage du mal et de sa figure, la mort. Les Anciens connaissaient la condition d'esclave et ce que pouvait représenter le rachat comme un véritable retour à la vie. En Droit romain, l'esclave n'est plus qu'une chose, la chose de son maître ; il n'est plus une personne. Le retour à la vie équivalait à un retour à sa propre humanité. L'homme sauvé, délivré ne voit même plus les ruines.

Psaume 97, 1, 2-3ab, 3cd-4, 5-6

*Chantez au Seigneur un chant nouveau,
car il a fait des merveilles ;
par son bras très saint, par sa main puissante,
il s'est assuré la victoire.*

*Le Seigneur a fait connaître sa victoire
et révélé sa justice aux nations ;
il s'est rappelé sa fidélité, son amour,
en faveur de la maison d'Israël.*

*La terre tout entière a vu
la victoire de notre Dieu.
Acclamez le Seigneur, terre entière,
sonnez, chantez, jouez !*

*Jouez pour le Seigneur sur la cithare,
sur la cithare et tous les instruments ;
au son de la trompette et du cor,
acclamez votre roi, le Seigneur !*

La religion païenne n'a pas de temporalité propre. Ses rites s'inscrivent circulairement dans le cycle d'un temps fermé. Au contraire, ce qui fait la foi juive, c'est une irruption, un événement, une *nouveauté*. La nouveauté ouvre le temps. La liturgie devient joie, défilé triomphal, acclamation du Roi. Dans l'accomplissement du culte, il n'y a plus lieu de commettre une erreur puisque seul compte l'abondance du cœur. La religion a pour objet ce qui arrive, ce qui advient : elle est histoire, ma propre histoire, et mon histoire est celle d'une relation avec quelqu'un. La religion juive est, devrait être tout entière aventure de la rencontre avec Celui que je ne sais plus qui appelle l'Intime. La joie est essentiellement intérieure, pas nécessairement visible. On appelle ça du spirituel.

Commencement de la lettre aux Hébreux (1, 1-6)

Souvent, dans le passé, Dieu a parlé à nos pères par les prophètes sous des formes fragmentaires et variées ; mais, dans les derniers temps, dans ces jours où nous sommes, il nous a parlé par ce Fils qu'il a établi héritier de toutes choses et par qui il a créé les mondes. Reflet resplendissant de la gloire du Père, expression parfaite de son être, ce Fils, qui porte toutes choses par sa parole puissante, après avoir accompli la purification des péchés, s'est assis à la droite de la Majesté divine au plus haut des cieux ; et il est placé bien au-dessus des anges, car il possède par héritage un nom bien plus grand que les leurs. En effet, Dieu n'a jamais dit à un ange : Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai

engendré. Ou bien encore : Je serai pour lui un père, il sera pour moi un fils. Au contraire, au moment d'introduire le Premier-né dans le monde à venir, il dit : Que tous les anges de Dieu se prosternent devant lui.

L'important n'est pas de connaître la nature angélique. Par l'Incarnation, Dieu ne s'est pas fait ange mais homme. Autant les anges sont imaginaires (peut-être), autant les hommes sont réels. La parole que Dieu a adressée à David, en faisant son « fils », mettant ses ennemis sous ses pieds, l'auteur chrétien l'applique au Christ. Il fait bien plus encore que l'appliquer : il pense qu'elle s'est toujours appliquée (prophétiquement) à Lui, que David est la circonstance qui a permis de parler du Messie. C'est de la même manière, qui n'a que faire de science historique, que tant de psaumes sont attribués à David, ou la Thora à Moïse. Ce que Dieu n'a jamais dit à un ange, il l'a dit à un homme : éminente dignité de l'homme ! Cet homme, c'est d'abord David, c'est entendu, ou tout fils de David. L'homme est donc – c'est cela qui est ici révélé – le réceptacle de la divinité même. Il est créé dans la forme de Dieu pour pouvoir être (devenir) Dieu. La Divinité s'humanise, s'anthropomorphise déjà par la seule création de l'homme. Il n'a plus alors qu'à se faire homme, en personne, pour que l'homme soit divinisé : là se révèle le Fils, que Dieu est plus que Dieu puisqu'il contient en lui-même son propre « reflet » ἀπαύγασμα, son rayonnement, son éclat, sa propre « expression parfaite », χαρακτήρ τῆς ὑποστάσεως αὐτοῦ, le caractère ou empreinte de sa substance ou personne, de sa substance la plus personnelle. Dieu non seulement crée son empreinte « *ad extra* » et c'est l'homme « image », mais en outre est révélé dans l'homme Christ Jésus Celui *par qui* Dieu crée toutes choses y compris l'homme à la tête de toutes choses. L'Image qui crée l'image : L'Image immanente est Image en personne de la Personne, substance de la substance (on dira consubstantiel car ici il y aura vite de quoi perdre son grec !) L'image de Dieu est une Personne car Dieu n'est que Personne, archipersonne, personne de personnes – puisqu'avec le Père et le Fils elles sont déjà au moins deux. Mais nous, en Adam, nous étions déjà des personnes sans le savoir, puisqu'à l'image de la Personne-Image immanente. Et cette Image en Personne se fait image comme nous qui étions à son image : de ressemblants, Dieu a fait que nous devenions semblables : totalement frères du Christ, totalement fils, en Lui ; et c'est ainsi que prophétiquement le psalmiste savait déjà que David était fils de Dieu. Jésus Lui-même a repris cette vérité pour répondre à ses objecteurs : « vous êtes des fils ». C'est par le fils (déjà par David) que Dieu se révèle, donc se donne comme « Père ».

Commencement de l'Évangile selon saint Jean (1, 1-18)

*Au commencement était le Verbe,
et le Verbe était auprès de Dieu,
et le Verbe était Dieu.
Il était au commencement auprès de Dieu.
Par lui tout a été fait, et rien sans lui n'a été fait.
En lui était la Vie, et la Vie était la Lumière des hommes ;
la Lumière a brillé dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée.
Il y eut un homme envoyé par Dieu. Son nom était Jean.
Il était venu comme témoin, pour rendre témoignage à la Lumière,
afin que tous croient par lui.
Cet homme n'était pas la Lumière,
mais il était là pour lui rendre témoignage.
Le Verbe était la vraie Lumière,
qui éclaire tout homme en venant dans le monde.
Il était dans le monde, lui par qui le monde a été fait,
mais le monde ne l'a pas reconnu.
Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu.
Mais tous ceux qui l'ont reçu, ceux qui croient en son nom,
il leur a donné de pouvoir devenir enfants de Dieu.
Ils ne sont pas nés de la chair et du sang,
ni d'une volonté charnelle, ni d'une volonté d'homme :
ils sont nés de Dieu.
Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous,
et nous avons vu sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père
comme Fils unique, plein de grâce et de vérité.
Jean Baptiste lui rend témoignage en proclamant :
« Voici celui dont j'ai dit : Lui qui vient derrière moi,
il a pris place devant moi, car avant moi il était. »
Tous nous avons eu part à sa plénitude,
nous avons reçu grâce sur grâce :
après la Loi communiquée par Moïse,
la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ.
Dieu, personne ne l'a jamais vu ;
le Fils unique, qui est dans le sein du Père,
c'est lui qui l'a fait connaître.*

Avant d'oser écrire quoi que ce soit sur ce texte immense, je fais remarquer au lecteur les légères modifications de la traduction liturgiques que je trouve peu heureuse (comme aussi, assez souvent, l'emploi des temps dans la traduction des évangiles). Car le monde ne s'est pas fait : il a été fait. Mais en revanche le Verbe s'est fait chair... Avis aux futurs réviseurs...

Ce prologue est tellement capital : comment en parler ? Il est tellement inaugural ! Il démontre à quel point les apôtres (pas seulement Jean, mais aussi Paul, et aussi Pierre, donc Jacques également, et André...) étaient pénétrés de la divinité de leur Seigneur et Maître, Jésus Christ, avec qui ils avaient mangé et bu et vécu une aventure si intense, si transformante, qu'ils en étaient devenus eux-mêmes des « christs », conformément à la promesse de Jésus : *Vous ferez des choses plus grandes encore que moi*. Dieu auprès de Dieu. Celui qui dit JE SUIS se tient *auprès de* Celui qui dit JE SUIS. Le mystère trinitaire est si mystérieux ! pourtant un tel mystère n'est pas fait pour rester caché mais au contraire pour être révélé en pleine lumière : *qui me voit voit le Père*. Et en même temps : *Dieu, personne ne l'a jamais vu*. Et en même temps, *se tenir auprès de...* équivaut à *être dans le sein de...* *Auprès de* signifie l'altérité : le Père n'est pas le Fils, le Fils n'est pas le Père ; *dans le sein* signifie la réciproque intériorité des personnes en même temps que leur commune nature et substance. Jean n'est pas ambigu et dit : le Verbe EST Dieu. Bien sûr que pour le savoir il faut une Révélation, il faut que Jésus nous ait dit : Avant qu'Abraham fût, JE SUIS. Ici passe la ligne de crête entre la foi chrétienne et celles qui s'y opposent : la juive, l'arienne, la musulmane. Les ténèbres ne l'ont pas arrêté mais les siens ne l'ont pas reçu. Ils étaient ténèbres mais n'ont pu l'arrêter. Il a rempli sa mission ! Les siens ne l'ont pas reçu mais n'ont pu l'arrêter : *Mon Serviteur réussira !* Y croire, c'est *naître de Dieu*. Comme le Verbe naît de Dieu. Par la foi non seulement je suis de même nature que le Fils (par l'Incarnation c'est toute l'humanité qui est adoptée dans la filiation) mais j'ai la connaissance du mystère, je le découvre, ce qui veut dire que je *me* découvre fils ou enfant de Dieu dans le Christ. Non seulement la condition humaine est transformée, mais je participe spirituellement à cette transformation de soi invisible sinon précisément dans la foi. Il y avait eu Moïse et la Loi ; maintenant il y a Jésus Christ et la grâce (la grâce et la vérité). Par la thora il y a déjà une connaissance et une révélation. Mais Dieu reste caché. Pourquoi cette étape obligée ? Pourquoi une telle condition pour l'Incarnation ? On voit bien que Dieu ne peut pas s'incarner sans s'annoncer, même s'il sera mal reçu. C'est toute l'Histoire sainte ici qui demande à être interrogée à nouveaux frais. La Loi est la *lettre* que la Parole envoie pour s'annoncer. Je dis *lettre* au sens de « courrier » ! *J'arrive !* dit-il. Preuve par les Écritures, preuve par les prophéties. Quand il vient en personne, il advient comme la vérité de toute cette histoire. La grâce est le don qu'il fait, et ce don, c'est bien sûr Lui-même se donnant de bout en bout, d'abord par l'Incarnation voulue dès avant la fondation du monde, ensuite par la Croix, enfin par la Résurrection. Par la grâce, non seulement je suis « gracié », sauvé de la mort définitive, mais je suis rempli de vie divine. La Loi devait me rendre obéissant à Dieu ; la grâce me rend divin.

La Sainte Famille (26 décembre)

Livre de Ben Sirac le Sage (3, 2-6.12-14)

Le Seigneur glorifie le père dans ses enfants, il renforce l'autorité de la mère sur ses fils. Celui qui honore son père obtient le pardon de ses fautes, celui qui glorifie sa mère est comme celui qui amasse un trésor. Celui qui honore son père aura de la joie dans ses enfants, au jour de sa prière il sera exaucé. Celui qui glorifie son père verra de longs jours, celui qui obéit au Seigneur donne du réconfort à sa mère. Mon fils, soutiens ton père dans sa vieillesse, ne le chagrine pas pendant sa vie. Même si son esprit l'abandonne, sois indulgent, ne le méprise pas, toi qui es en pleine force. Car ta miséricorde envers ton père ne sera pas oubliée, et elle relèvera ta maison si elle est ruinée par le péché.

Dès lors qu'existe ce que je pourrais appeler une transcendance éthique avec un *tu dois*, un *commandement*, le rapport à la réalité la plus quotidienne change, eu égard à la simple vie factuelle. Nous avons quitté les impératifs coutumiers, en faveur d'impératifs éthiques – et il ne faut pas les prendre au sens formellement kantien, car ici il n'est pas simplement question d'impératif catégorique et de *soumission* à une loi ; ce qui est dit, c'est que la paternité est une gloire divine. L'ordre humain devient pénétré non seulement de valeurs symboliques (étayant un ordre anthropologique) et ensuite morale (le commandement de la Torah) mais d'une dimension qui comporte quelque chose de sublime, une fois de plus « spirituel ». Le contenu éthique n'est pas séparable du contenu « religieux », au sens de ce qui relie à Dieu – et non pas à une anonyme déité. Le sublime, qui correspond à un sentiment d'enthousiasme (dans l'enthousiasme, il y a *Théos*, Dieu), fait écho à une joie spirituelle, transcendante. Nous avons affaire à des personnes, et la mère est présente comme le père, dans le balancement rhétorique. Pour le Sage, l'ordre humain est tissé de valeurs (morales), mais qui plus est, ce qui est humain est non seulement éthique mais se retrouve tissé de la relation à Dieu. Cela fait trois ordres, et trois ordres fondus organiquement dans la main de Dieu. Se tenir fidèlement dans la main de Dieu, c'est bien subsister dès le matin dans la sublime lumière de sa Gloire.

Psautre 127, 1-2, 3, 4.5bc

*Heureux qui craint le Seigneur
et marche selon ses voies !
Tu te nourriras du travail de tes mains :
Heureux es-tu ! A toi, le bonheur !*

*Ta femme sera dans ta maison
comme une vigne généreuse,*

*et tes fils, autour de la table,
comme des plants d'olivier.*

*Voilà comment sera béni
l'homme qui craint le Seigneur.
Tu verras le bonheur de Jérusalem
tous les jours de ta vie.*

Image millénaire ! Dans le prolongement du Judaïsme, le Christianisme maintient envers et contre tout (je pense en particulier à toutes les dérives modernes et postmodernes visant la fin de la famille avec toutes ses variantes) le mode d'être du foyer indissoluble : l'homme et sa femme, leurs enfants. Le travail et ses vertus ; la patrie : Jérusalem. Je me suis référé exprès à l'ordre nouveau, l'ordre pétainiste ! À ceci près que l'ordre en question a perdu son sens, est devenu une fin en soi, un ordre social, alors qu'il a à être pensé comme un ordre spirituel, pénétré d'un esprit, donc, qui l'oriente dans les « voies du Seigneur ». C'est la foi et la foi seule qui donne sens à cet ordre. Ce n'est pas un ordre immanent, mais bien un ordre qui *monte* vers « le Seigneur ». L'ordre familial chrétien, et plus largement, biblique, ne pourra que passer pour « ringard » au regard de l'*éthos* païen, celui qui prévaut dans la civilisation postchrétienne. Mais en même temps, un ordre quelconque peut-il exister comme immédiatement spirituel, immédiatement chrétien ? Non, puisqu'il suppose la foi et donc une continue conversion. Il faut donc considérer à chaque fois l'ordre de fait, l'état des choses comme l'espace premier donnant lieu à évangélisation, conversion, sanctification... Ainsi même une pseudo famille (par exemple dite « monoparentale » ou homosexuelle et Dieu sait quelles autres pratiques pourront s'inventer !) demeure un lieu où l'Esprit va venir souffler, et il le fait aussitôt que quelque chose de *sérieux* se vit, une volonté du bien, une volonté de vérité, de véritable amour, même si ce mouvement n'aboutit pas entièrement. Nous ne faisons que passer, n'est-ce pas ! si bien que ce qui est fait est fait mais aura un terme, connaîtra une limite, et la personne, même boiteuse, entrera dans le Royaume. Alors, si ses parents n'étaient pas « normaux », cela l'empêchera-t-elle d'être sauvée ? Comme l'ont toujours compris les Jésuites, l'évangélisation doit œuvrer comme une espèce de sous-marin, au plus profond des abîmes de la réalité, qu'elle soit coutumière, chinoise, ou supermoderne ! Pour l'évangélisation, il y a donc une je dirais éthique de la nécessité de « faire avec », d'être imperturbablement pragmatique au lieu de se lamenter sur les temps qui sont mauvais (ils l'ont toujours été et le seront toujours). L'évangélisation de ma propre famille semble vaine mais après tout, je dois renoncer à me soucier du résultat qui ne m'appartient pas mais seulement au cœur de l'autre, et au Saint Esprit qui travaille avec des méthodes qui m'échappent.

Lettre de saint Paul aux Colossiens (3, 12-21)

Frère, puisque vous avez été choisis par Dieu, que vous êtes ses fidèles et ses bien-aimés, revêtez votre cœur de tendresse et de bonté, d'humilité, de douceur, de patience. Supportez-vous mutuellement, et pardonnez si vous avez des reproches à vous faire. Agissez comme le Seigneur : il vous a pardonné, faites de même. Par-dessus tout cela, qu'il y ait l'amour : c'est lui qui fait l'unité dans la perfection. Et que, dans vos cœurs, règne la paix du Christ à laquelle vous avez été appelés pour former en lui un seul corps.

Vivez dans l'action de grâce. Que la parole du Christ habite en vous dans toute sa richesse ; instruisez-vous et reprenez-vous les uns les autres avec une vraie sagesse ; par des psaumes, des hymnes et de libres louanges, chantez à Dieu, dans vos cœurs, votre reconnaissance.

Et tout ce que vous dites, tout ce que vous faites, que ce soit toujours au nom du Seigneur Jésus Christ, en offrant par lui votre action de grâce à Dieu le Père. Vous les femmes, soyez soumises à votre mari ; dans le Seigneur, c'est ce qui convient. Et vous les hommes, aimez votre femme, ne soyez pas désagréables avec elle. Vous les enfants, en toutes choses écoutez vos parents ; dans le Seigneur, c'est cela qui est beau. Et vous les parents, n'exaspérez pas vos enfants ; vous risqueriez de les décourager.

La lettre de Paul doit être bien remise dans sa progression descendante. J'ai divisé le texte en trois paragraphes pour mieux mettre en évidence les trois étapes qui correspondent à trois ordres : Le plus élevé est celui de l'amour auquel les autres vont se trouver naturellement subordonnés. L'amour, non pas comme une abstraction telle qu'on va me demander : l'amour, qu'est-ce que c'est ? *Tendresse, bonté, humilité, douceur, patience*. Si je ne vis pas ces vertus, je ne suis pas dans l'amour (et je sais que je les vis fort peu). Sur cette base, l'ordre second serait celui du culte, de la « religion », de l'expression (communautaire) de la foi : en fait il s'agit d'*eucharistie*, d'action de grâce, ce qui signifie le mouvement de retour à Dieu de toute la vie. Le troisième ordre doit donc se vivre selon la modalité de l'amour et sur le mode de l'action de grâce... Mais là, l'égalitarisme moderne résiste, se cabre au son du mot obéissance, car c'est celle de la femme à son mari. Pauvre Paul qui en écrivant au premier siècle, que ce soit dans le milieu juif ou païen (hellénistique ou romain), n'imaginait pas une seconde qu'un jour les femmes pourraient se voir reconnue l'égalité sociale avec les hommes ! Il est donc facile de dire que Paul écrit pour la société de son temps. Mais c'est trop facile, car Paul le dit « dans le Seigneur » et cela demande à être compris par conséquent « en esprit et en vérité » et non pas comme une convenance sociale contingente. Cette « obéissance », il faut donc en saisir le sens définitif – et c'est ce qui fait que le curé va religieusement éviter la difficulté dans son homélie ! Le reste en effet ne fait pas difficulté et même introduit la révolution chrétienne dans l'ordre conjugal social et

sexuel : la révolution de l'amour, de l'introduction de l'amour dans les relations entre hommes, femmes et enfants. *Quid* donc de cette obéissance ? Pourquoi donc l'homme serait-il le « chef » de la femme ? Je le répète, la clé est dans l'expression : *dans le Seigneur*. On sait que pour Paul, dans le Seigneur il n'y a plus *ni homme ni femme* (Ga 3, 28). Donc *spirituellement* il n'y a plus d'inégalité (et c'est bien cette égalité spirituelle qui s'est trouvée sécularisée dans ces temps qui sont les nôtres). La sécularisation de l'égalité spirituelle entraîne un malentendu, puisqu'elle a pour effet de réduire à un contenu social ce qui est spirituel. À moins que nous assistions, après tout, à une spiritualisation du social... Si c'était vrai, mais ce ne l'est pas ! Ou du moins le social, s'il ne se convertit pas, ne fait que singer le spirituel, n'en est qu'une image mouvante qui peut aller jusqu'à la caricature (celle de la mysandrie, de la guerre aux hommes). Le rapport homme – femme n'est pas de soi un rapport spirituel mais un rapport qui a à le devenir (à devenir relation non seulement intersubjective, mais en outre spirituelle, basée sur l'amour). Spirituellement, l'obéissance (celle du Christ à son Père) consiste à se recevoir et à se donner et à « faire la volonté ». C'est une certaine détermination de l'amour. La femme se reçoit de l'homme qu'elle aime, mais aussi l'homme se reçoit de la femme qu'il aime. L'homme aussi se donne et ne se reprend pas (sinon l'amour est blessé). Mais on dit bien que le Fils obéit au Père, non que le Père obéit au Fils (à qui pourtant il donne tout, et en premier lieu il faut dire qu'il « donne » le Fils en l'engendrant). Il doit donc bien y avoir quelque chose de cette dissymétrie entre l'homme et la femme, mais certainement pas en tant que créatures, fils ou filles. Donc c'est du côté de la dissymétrie fonctionnelle ou symbolique, du côté de la place signifiante de l'un et de l'autre : c'est peut-être la psychanalyse (lacanienne) qui nous aide à clarifier cette difficulté. Car pour que ce soit « dans le Seigneur », il faut que la position d'être le mari (le père par rapport aux enfants) soit dissymétrique par rapport à la position d'être la femme (la mère par rapport aux enfants). Cette position est à considérer non comme position sociale mais comme *signifiant* (dans sa consistance symbolique, dans ce qu'elle signifie). On sait que la mère est *naturellement* la génitrice et par la suite (dans le symbolique) la mère de ses enfants. Or le géniteur restera anonyme sans reconnaissance. Le géniteur (naturel) demande à être reconnu (par la mère) pour être reconnu comme « père ». En le reconnaissant, la mère se soumet à la Loi dont le père est le signifiant (la Loi de séparation qui, séparant l'enfant de sa génitrice, de l'état de fusion originelle, la fait advenir comme mère. La mère n'est pas séparatrice, n'est pas le signifiant de la Loi. En épousant un homme, une femme reconnaît la Loi qui le reconnaîtra comme le père de ses enfants. Une femme est la mère de ses enfants : elle n'a pas besoin d'une loi qui le reconnaisse, alors qu'au contraire c'est sa reconnaissance de la Loi qui la fait passer de génitrice à mère. Je vais donc dire que c'est la structure anthropologique de la différence entre les sexes qui fonde l'affirmation

de Paul, puisque cet ordre anthropologique est voulu par Dieu. Il n'est pas que de l'ordre de la Loi, mais aussi des modalités effectives de l'amour, puisque c'est l'amour qui commande à la fois la manière d'être le « chef », la tête, et la manière de se recevoir de lui dans l'obéissance du corps à la tête. Ce que Paul enseigne est justement que la « tête » ne doit pas commander en maître mais être avec amour le signifiant de la Loi, et la femme vouloir se recevoir de lui. Tout cela est bien compliqué, au moment où la pensée sécularisée dominante rejette la différence dissymétrique qui n'est pas une inégalité en dignité, mais *l'analogie* créée de la différence entre le Père et le Fils dans la Trinité, qui sont à la fois égaux, mais tels que le Fils est le premier à vouloir se recevoir de son Père, dans ce pur Amour (sans retour, sans dualité) qu'est l'Esprit (selon l'analogie, l'enfant est « l'esprit » du couple de ses parents). Le mari ne choisit pas d'être le tiers eu égard à la relation mère – enfant. Il obéit à cette Loi. Quoiqu'il en soit il y a une structure anthropologique de la différence sexuelle et c'est elle qui est à vivre selon l'amour et non selon un rapport de domination qui est précisément celui qui fabrique de l'inégalité réelle. Ainsi la pensée de Paul n'est pas celle d'une inégalité, mais d'une égalité non pas indifférenciée mais entre des être différents, tels que l'un signifie ce à quoi l'autre obéit – mais en réalité l'homme aussi obéit à la loi que lui-même signifie. L'ordre symbolique est comme la nature ordonné au spirituel.

Évangile selon saint Matthieu (2, 13-15.19-23)

Après le départ des mages, l'ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph et lui dit : « Lève-toi ; prends l'enfant et sa mère, et fuis en Égypte. Reste là-bas jusqu'à ce que je t'avertisse, car Hérode va rechercher l'enfant pour le faire périr. » Joseph se leva ; dans la nuit, il prit l'enfant et sa mère, et se retira en Égypte, où il resta jusqu'à la mort d'Hérode. Ainsi s'accomplit ce que le Seigneur avait dit par le prophète : D'Égypte, j'ai appelé mon fils. Après la mort d'Hérode, l'ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph en Égypte et lui dit : « Lève-toi ; prends l'enfant et sa mère, et reviens au pays d'Israël, car ils sont morts, ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant. » Joseph se leva, prit l'enfant et sa mère, et retourna au pays d'Israël. Mais, apprenant qu'Arkélaüs régnait sur la Judée à la place de son père Hérode, il eut peur de s'y rendre. Averti en songe, il se retira dans la région de Galilée et vint habiter dans une ville appelée Nazareth. Ainsi s'accomplit ce que le Seigneur avait dit par les prophètes : Il sera appelé Nazaréen.

Toujours la preuve par les prophéties. Lorsque Dieu fait sortir Israël d'Égypte, il l'appelle *mon fils*. C'est dans Osée 11, 1. Nul accent « prophétique » au sens d'annoncer l'avenir. Osée est la voix de Dieu pour dire son amour déçu pour Israël. Matthieu pense à cette phrase

isolée de son contexte et l'applique à Jésus ; non seulement il lui applique, mais il la rend « prophétique ». Est-ce un tour de passe-passe ? Littéralement oui. Mais si l'on songe que *toute* l'Ancienne Alliance et *toutes* les Écritures sont prophétiques parce que préparatoires à Jésus Christ, il faut bien vérifier des applications. C'est la rhétorique qui découle du « conformément aux Écritures ». Quant à la citation qui termine la présente péricope, elle semble bien inventée. Désormais l'invention la fait exister ! Il se peut bien que Joseph ait emmené Marie et leur enfant en Égypte où certainement de la famille, ou en tout cas une communauté juive était restée (ce qui montre que tout le monde n'avait pas participé à la geste de Moïse) ; mais sous la plume de Matthieu la suite des événements devient totalement providentielle et surnaturelle. Un ange s'en mêle à l'aller comme au retour. L'ange a eu beau expliquer à Joseph que plus personne n'en veut à la vie de l'enfant, qu'à cela ne tienne, le père a peur. Il faut en effet expliquer surnaturellement et oraculairement le retour en Galilée. Il faut expliquer divinement l'oracle selon lequel il sera appelé *nazaréen* (*nasraya* : on sait que les Arabes appellent les Chrétiens les *nasrani*, les Nazaréens). Ce n'est plus un ange mais un songe qui décide pour Joseph : il va donc s'installer à Nazareth. Luc avait fait vivre Joseph à Nazareth avant la conception de Jésus. Il ne fait donc que retrouver sa résidence d'origine. D'ailleurs Luc n'envoie pas la petite famille en Égypte : à croire que c'est une légende et que Matthieu a eu besoin de croire à ce récit pour mettre en cohérence les fragments à sa disposition. Matthieu ? Ou quelque autre rédacteur ou éditeur qui n'a pas laissé sa signature. Je comprends que les premiers exégètes historico-critiques aient pu être troublés, devant de telles découvertes : jusqu'à quel point les évangiles sont-ils des fables ? La vérité du Christ Jésus n'apparaît qu'au travers de récits totalement humains. Et de même pour toute l'Histoire sainte.

Sainte Marie, Mère de Dieu (1 janvier 2011)

Livre des Nombres (6, 22-27)

Le Seigneur dit à Moïse : « Voici comment Aaron et ses descendants béniront les fils d'Israël : 'Que le Seigneur te bénisse et te garde ! Que le Seigneur fasse briller sur toi son visage, qu'il se penche vers toi ! Que le Seigneur tourne vers toi son visage, qu'il t'apporte la paix !' C'est ainsi que mon nom sera prononcé sur les fils d'Israël, et moi, je les bénirai. »

J'apprends toujours davantage à être sensible à la *nouveauté* de la parole biblique, de cette parole unique au monde, absolument singulière au milieu de toutes les autres *traditions*. Cela fait des milliers d'années que se pratique la bénédiction, si bien qu'on l'a oublié : Mithra, Astarté, Enlil,

Zeus bénissent-ils ? Se penchent-ils sur moi ? Tournent-ils leur visage vers moi ? (Sont-ils des personnes ?) M'apportent-ils la paix ? Les prêtres ne sont plus là pour offrir des sacrifices, dans la crainte et la soumission (en réalité si : la religion des Hébreux reste une religion de son époque), mais en tant qu'intermédiaires de Dieu, pour faire descendre sur les fils d'Israël la bienveillance divine. Intermédiaires de Dieu à qui Moïse a parlé comme à un ami, et non intermédiaires des hommes. Même si la dimension religieuse commune demeure, elle est pour toujours habitée par cette nouveauté qui va se manifester très vivement dans l'œuvre et la tradition des prophètes qui ne sont pas des chamanes en ce sens qu'ils ne s'adressent pas aux forces de la nature mais à un Quelqu'un en personne, unique, singulier, comme moi en un sens, mais en même temps sans anthropomorphisme. C'est pourquoi je m'autorise déjà à employer le terme de *personne*.

Psaume 66, 2b.3, 5abd, 7.8b

*Que son visage s'illumine pour nous !
Ton chemin sera connu sur la terre,
ton salut, parmi toutes les nations.*

*Que les nations chantent leur joie,
car tu gouvernes le monde avec justice ;
sur la terre, tu conduis les nations.*

*La terre a donné son fruit ;
Dieu, notre Dieu, nous bénit.
Et que la terre tout entière l'adore !*

Comme j'ai été gêné par le passage de la troisième à la seconde personne, j'ai légèrement modifié le premier verset (2b) et sa ponctuation ! J'en fais une sorte de titre (la TOB indique une pose). Puis l'on s'adresse à Dieu en lui disant *tu*. Pour une fois, un psaume sans aucune référence à une préférence divine pour Israël ! Il est *pour* toutes les nations et une invitation à toutes les nations à adorer en retour de la bénédiction divine. Dieu guide, conduit, sauve, donne le fruit de la terre. La clé est le mot justice. C'est cela, son chemin. L'adoration ne devrait donc être que joyeuse et heureuse (louange). Dieu donne et ne prend pas. S'il *reprend*, ce n'est pas une *prise* (Dieu n'a pas « fait [voulu] la mort ») mais la conséquence d'un désordre qui s'est établi contre la volonté divine.

Lettre de Paul aux Galates (4, 4-7)

Frères, lorsque les temps furent accomplis, Dieu a envoyé son Fils ; il est né d'une femme, il a été sous la domination de la loi de Moïse pour

racheter ceux qui étaient sous la domination de la Loi et pour faire de nous des fils. Et voici la preuve que vous êtes des fils : envoyé par Dieu, l'Esprit de son Fils est dans nos cœurs, et il crie vers le Père en l'appelant « Abba ! ». Ainsi tu n'es plus esclave, mais fils, et comme fils, tu es héritier par la grâce de Dieu.

Les temps convergent vers le Christ ; les temps de l'histoire sainte. Les temps depuis Adam et Noé, à cause de la faute et de sa prolifération sur la terre. Mais les temps de la faute, du déluge, du désastre, sont les temps aussi de l'arc en ciel, de l'alliance, de la promesse, d'une attente. Dès Adam se dit cette promesse. Elle est tenue en espérance jusqu'à sa tenue effective, son accomplissement, et c'est pourquoi les temps « sont accomplis » quand vient le Christ. Je ne devrais pas, ici, dire « le Christ » mais « le Fils », parce que la référence n'est pas à l'histoire sainte, celle du peuple « élu » depuis Abraham, mais à l'histoire universelle depuis Adam et Noé : Adam ne serait-il pas né d'une femme ? La tradition veut symboliquement que non, ce qui signifie qu'Adam représente le genre humain et non un individu. De lui comme de Noé sont sorties toutes les familles de la terre. Caïn comme Seth sont nés de la femme. Ils sont comme Neandertal et Sapiens ! Mais il reste que le mâle comme la femelle sortent de la femme et ainsi l'homme est issu de la femme et c'est pourquoi Jésus aussi, vrai homme, est né de la femme. Sa particularité apparaît seulement ici : né sous la Loi de Moïse. La particularité est seconde, puisque le peuple particulier n'existe pas sans la Loi, sa Loi, de même que la Loi n'existe pas sans ce peuple particulier. Cela montre et prouve que cette double particularité identifiante était nécessaire en vue de la Venue du Fils, de l'Incarnation. Par la foi (Abraham) et par la Loi (Moïse), Dieu se crée un peuple, le peuple dont il va pouvoir être issu selon la chair. Il faut que la Loi de cette chair soit la Loi de Dieu pour que Dieu puisse y prendre chair. Mais cette Loi est pour la foi et ne précède pas la foi. La foi est première, et le don du sang, le don de la vie, la consécration de la vie, du sang, de la descendance, à Dieu (Isaac). Il y a là une magnifique intelligibilité qui n'est pas possible sans le Christ : le Christ éclaire tout, rend intelligible toute l'histoire sainte et plus encore, l'histoire universelle depuis Noé. En se faisant Fils, on le sait, il fait de nous des fils de son Père. Il ne suffit pas de développer pour cela une théorie « naturaliste », puisque nous devenons de même nature que lui le Christ, le Fils. La médiation du révèle la véritable nature de cette nature : c'est qu'elle est esprit et relation. Celui qui se fait de même nature que nous en prenant chair de la femme, c'est en tant que fils et la filiation est trinitaire, puisque c'est dans l'Amour-Esprit que le Père engendre le Fils unique bien-aimé et que le Fils se reçoit de Lui dans l'amoureuse obéissance. Il n'y a donc pas de filiation sans médiation, sans la médiation de l'Esprit, et pour nous aussi cela ne doit pas être ignoré, à savoir que la filiation n'est pas une simple génération par un géniteur anonyme, mais une reconnaissance par un autre qui dit : *tu es mon fils, en*

toi j'ai mis mon amour. Tout père devrait pouvoir prononcer cette parole. Sans cela, comment un fils peut-il vraiment dire : *Abba* ? Il faut qu'en lui le souffle (verbe *souffler* !) celui qui a en lui mis la parole en question (celle dont il est question). Dans le Christ même c'est l'Esprit qui lui fait dire éternellement : *Abba* ! Et comme il ne retient rien pour Lui, nous donne tout ce qu'il est, il nous donne sa filiation en nous donnant son Esprit qui en nous va dire de nouveau ce qu'il dit éternellement : *Abba*. Alors nous sommes fils *reconnus*, pas simplement par une nature commune du côté de notre nature commune (humaine), ce qui représente une condition nécessaire mais pas suffisante, mais par quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la « nature » mais de « l'esprit », de la relation, et de cette détermination divine de la relation qui est qu'elle est Amour. Voilà donc un texte de Paul parfaitement trinitaire. Le Verbe est Fils du Père par nature, et nous par grâce, et frères du Christ par nature, mais c'est par grâce que nous le sommes par nature ! Or la grâce, et l'amour, ne sont pas de l'ordre de la nature mais de la médiation et la médiation est esprit et la Médiation est Esprit et non nature.

Évangile selon saint Luc (2, 16-21)

Quand les bergers arrivèrent à Bethléem, ils découvrirent Marie et Joseph, avec le nouveau-né couché dans la mangeoire. Après l'avoir vu, ils racontèrent ce qui leur avait été annoncé au sujet de cet enfant. Et tout le monde s'étonnait de ce que racontaient les bergers. Marie, cependant, retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur. Les bergers repartirent ; ils glorifiaient et louaient Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu selon ce qui leur avait été annoncé. Quand fut arrivé le huitième jour, celui de la circoncision, l'enfant reçut le nom de Jésus, le nom que l'ange lui avait donné avant sa conception.

Ai-je vraiment parlé de Marie, pensé à Marie jusqu'ici ? oui, particulièrement dans le parallèle entre Adam né de la femme (?) et Jésus né de la femme. Jésus nouvel Adam né de la nouvelle Ève. C'est connu. Luc ne dit pas Joseph et Marie mais Marie et Joseph. Marie est bien première. Joseph n'est là que pour elle et l'enfant (quelle sainteté !) Ce qui est le plus important, c'est la louange, c'est la grâce (voir ci-dessus), mais maintenant c'est le cœur de Marie, c'est la mémoire de Marie, c'est la conscience de Marie. C'est l'intériorité de Marie. Marie dit juste ce qu'il faut. Elle est entièrement habitée par le mystère de l'Incarnation. Elle n'est pas que mère du Messie, car qui est le Messie ? Le Fils. Elle est donc mère du Fils (de Dieu) et lorsqu'il sera devenu clair que le Fils de Dieu est *omoousios*, « consubstantiel », de même « nature » ou essence (*ousia*, c'est plutôt essence) que le Père, Dieu né de Dieu, et Jean dit sans ambages, sans circonlocutions, que le Verbe est Dieu θεός ἦν ὁ λόγος. Mais je n'avais jamais fait attention à l'ordre des mots qui me surprend et

je reprends le verset entier : Ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος, καὶ ὁ λόγος ἦν πρὸς τὸν θεόν, καὶ θεὸς ἦν ὁ λόγος. *Dans le Principe [au commencement] était le Verbe et le Verbe était pour Dieu et Dieu était le Verbe. Le Verbe était dans le Principe, il était pour Dieu, tout contre Lui : il était Dieu-le-Verbe. Il y a bien ἦν, était. C'est pourquoi Marie est théotokos : mère du Fils, mère du Verbe, donc mère de Dieu puisque le Fils, le Verbe est Dieu.*

Épiphanie du Seigneur (2 janvier)

Livre d'Isaïe (60, 1-6)

Debout, Jérusalem ! Resplendis : elle est venue, ta lumière, et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Regarde : l'obscurité recouvre la terre, les ténèbres couvrent les peuples ; mais sur toi se lève le Seigneur, et sa gloire brille sur toi. Les nations marcheront vers ta lumière, et les rois, vers la clarté de ton aurore. Lève les yeux, regarde autour de toi : tous, ils se rassemblent, ils arrivent ; tes fils reviennent de loin, et tes filles sont portées sur les bras. Alors tu verras, tu seras radieuse, ton cœur frémira et se dilatera. Les trésors d'au-delà des mers afflueront vers toi avec les richesses des nations. Des foules de chameaux t'envahiront, des dromadaires de Madiane et d'Épha. Tous les gens de Saba viendront, apportant l'or et l'encens et proclamant les louanges du Seigneur.

Il ne faut bien sûr pas s'arrêter à l'imagerie traditionnelle : rois, or encens. Pourtant elle est tout à fait importante, cette imagerie, car elle nous accompagne, nous transporte, fait le lien entre la foi de l'enfance (est-ce déjà la foi ? peu importe, c'est déjà ce qui pose des jalons vers elle, même si ce n'est que de la *doxa*) et celle qui s'explicite. Ne pas s'y arrêter, c'est continuer. C'est comprendre le caractère eschatologique, métahistorique de l'exclamation d'Isaïe. C'est aussi en comprendre le caractère universel, tel que la distinction entre Israël (*tes fils, tes filles*) et les nations avec en tête leurs rois, ne vaut plus : tous montent vers Jérusalem, la ville sainte, la ville où tout ensemble ne fait plus qu'un, la cité de la paix divine, où Dieu règne. Isaïe manifeste l'esprit du messianisme, autrement dit, si l'on déchiffre bien, à la lumière épiphanique, un messianisme spirituel et non plus national.

Psaume 71, 1-2, 7-8, 10-11, 12-13

*Dieu, donne au roi tes pouvoirs,
à ce fils de roi ta justice.
Qu'il gouverne ton peuple avec justice,
qu'il fasse droit aux malheureux !*

*En ces jours-là, fleurira la justice,
grande paix jusqu'à la fin des lunes !
Qu'il domine de la mer à la mer,
et du Fleuve jusqu'au bout de la terre !*

*Les rois de Tarsis et des Iles apporteront des présents,
les rois de Saba et de Seba feront leur offrande.
Tous les rois se prosterneront devant lui,
tous les pays le serviront.*

*Il délivrera le pauvre qui appelle
et le malheureux sans recours.
Il aura souci du faible et du pauvre,
du pauvre dont il sauve la vie.*

Retour au roi d'Israël, à David, mais pour dire quoi ? Pour lui attribuer des vertus et des caractéristiques eschatologiques, tant elles sont hyperboliques. C'est davantage qu'une rhétorique. C'est une aspiration à un règne de justice, puisque la justice est ce que Dieu veut. Or si la royauté en Israël devient une royauté juste, elle devient en quelque sorte ipso facto une royauté universelle. Or quel roi peut exercer une justice qui attire la terre entière, qui la rassemble ? Dieu seul. La royauté d'un Dieu juste crée donc une aspiration infinie (éthique) à ce que la royauté temporelle se conforme à la royauté divine. Il y a éthique lorsque la Loi de Dieu vient servir de norme à la loi humaine, comme pour Antigone. Ce qui s'articule sur le mode tragique chez les Grecs s'articule sur le mode eschatologique chez les Juifs – d'où l'espérance qui anime la conscience juive jusque dans la nuit la plus noire.

Lettre de saint Paul aux Éphésiens (3, 2-3a.5-6)

Frères, vous avez appris en quoi consiste la grâce que Dieu m'a donnée pour vous : par révélation, il m'a fait connaître le mystère du Christ. Ce mystère, il ne l'avait pas fait connaître aux hommes des générations passées, comme il l'a révélé maintenant par l'Esprit à ses saints Apôtres et à ses prophètes. Ce mystère, c'est que les païens sont associés au même héritage, au même corps, au partage de la même promesse, dans le Christ Jésus, par l'annonce de l'Évangile.

Pour un Juif, c'est inouï : les prophéties se mettent à parler, à résonner. C'est aujourd'hui que s'accomplissent les Écritures. Leur contenu eschatologique se concrétise sous une forme inattendue, impensable. Non plus dans un avenir eschatologique indéterminé, mais ici et maintenant dans une personne, celle du Christ. Ce qui est universel ne pouvait être

espéré, attendu que... eh bien, personne n'aurait su dire ni où ni quand ni comment. Or le où, quand et comment se réalise dans la personne du Christ. L'eschatologie n'est donc pas eschatologique, ou plutôt l'eschatologie n'est plus ce qu'on croyait (d'ailleurs c'est seulement depuis le Christ que ce concept a pu advenir clairement), puisque les temps s'accomplissent dans le temps, mais pas dans le temps mais dans une personne qui n'est pas une personne « céleste » (Je vis comme un fils d'homme... ») mais une personne de chair qui EST ce fils d'homme « descendu du Ciel ». Toutes les représentations sont bouleversées, si bien que ce qui n'a l'air de rien (l'accès des *goï* à la promesse faite à Israël, l'universalité de la révélation biblique) est en réalité une révolution qui fait du monde UN monde, de la Révélation LA Révélation et surtout qui fait du Christ en personne celui en qui s'accomplit la plénitude de toute la Création, non pas de manière spéculative mais effectivement réelle, et il n'y a pas d'autre effectivité que l'effectivité personnelle. C'est une leçon à tirer de l'Incarnation qui accomplit toute promesse : il n'y a que des *personnes*.

Évangile selon saint Matthieu (2, 1-12)

Jésus était né à Bethléem en Judée, au temps du roi Hérode le Grand. Or, voici que des mages venus d'Orient arrivèrent à Jérusalem et demandèrent : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu se lever son étoile et nous sommes venus nous prosterner devant lui. » En apprenant cela, le roi Hérode fut pris d'inquiétude, et tout Jérusalem avec lui. Il réunit tous les chefs des prêtres et tous les scribes d'Israël, pour leur demander en quel lieu devait naître le Messie. Ils lui répondirent : « A Bethléem en Judée, car voici ce qui est écrit par le prophète : Et toi, Bethléem en Judée, tu n'es certes pas le dernier parmi les chefs-lieux de Judée ; car de toi sortira un chef, qui sera le berger d'Israël mon peuple. » Alors Hérode convoqua les mages en secret pour leur faire préciser à quelle date l'étoile était apparue ; puis il les envoya à Bethléem, en leur disant : « Allez vous renseigner avec précision sur l'enfant. Et quand vous l'aurez trouvé, avertissez-moi pour que j'aille, moi aussi, me prosterner devant lui. » Sur ces paroles du roi, ils partirent. Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue se lever les précédait ; elle vint s'arrêter au-dessus du lieu où se trouvait l'enfant. Quand ils virent l'étoile, ils éprouvèrent une très grande joie. En entrant dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie sa mère ; et, tombant à genoux, ils se prosternèrent devant lui. Ils ouvrirent leurs coffrets, et lui offrirent leurs présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Mais ensuite, avertis en songe de ne pas retourner chez Hérode, ils regagnèrent leur pays par un autre chemin.

Hérode n'est pas Pilate. Le mot roi le fait trembler, alors justement, lui qui n'est en rien un roi messie, détourne la question vers ce qui ne peut être qu'une plaisanterie. Les Juifs sont un peuple ridiculement religieux qui croient à ce qui est écrit et en plus, que ce qui est écrit peut se réaliser, qu'il y a eu des « prophètes » pour annoncer les événements futurs. Consultons donc les docteurs ! Matthieu dit *tous les chefs des prêtres et tous les scribes d'Israël*. C'est sans doute exagéré, car sans doute convoque-t-il ceux de Jérusalem et de toute façon il a la réponse. Or il ne faudrait pas qu'un énergumène né à Bethléem se prenne pour un messie, un libérateur. Après avoir fait la connaissance du renard Hérode, les mages n'ont pas eu besoin de songer longtemps pour repartir par un autre chemin, et à cette époque il n'y avait ni téléphone ni satellite d'observation. Hérode aurait-il pu faire accompagner les mages ? En même temps il ne peut pas prendre l'affaire tout à fait au sérieux, avec cette histoire d'étoile et ces intellectuels dans la lune. Conclusion : attendons la suite, c'est tout. Mais Hérode sera irrité qu'on se soit moqué de lui et c'est de ne pas voir revenir les mages qui va le mettre en colère et du coup l'inquiéter. S'il n'y avait rien eu, ils seraient repassés. Qui sont ces hommes ? Des astrologues, des devins, à la manière babylonienne. Ils symbolisent donc le savoir humain, la confusion de Babel qui se rassemble et c'est déjà un préparatif de la Pentecôte, de la restauration de l'unité de l'humanité autour de l'Enfant divin. Car ces prêtres babyloniens ont dû être en contact avec leurs collègues juifs à Babylone, et ils ont pris au sérieux cette histoire de messie, de sorte que les signes du ciel se sont mis à parler pour eux. Il faudrait un astronome très savant pour reconstituer le ciel visible au Moyen-Orient à cette époque (mais sans connaître de date précise : c'est peut-être un jour un astronome qui trouvera au contraire la période à partir d'un changement céleste à cette époque. Cela dit, si ce fut une belle étoile filante, et non une comète où je en sais quel autre phénomène céleste, on ne le saura jamais !) Ils ont cru à quelque chose, sont venus à Jérusalem (normal, c'est la capitale), ont interrogé et c'est là semble-t-il qu'on leur a parlé de Bethléem. Et là, comment ont-ils trouvé Joseph, Marie et Jésus ? Vu les circonstances de la naissance de Jésus, les bergers qui ont rapporté des merveilles, on peut estimer que Jésus et sa famille avaient déjà la réputation qu'il fallait : on se souvenait encore des événements vieux de quelques mois sans doute. Donc ils l'ont trouvé et lui offrent les symboles royaux et messianiques. L'or des rois, l'encens qui monte vers Dieu, la myrrhe où la tradition a vu le symbole de l'ensevelissement. Évidemment tous ces détails ne sont pas forcément historiques, mais on s'en fiche, dirons-nous, car l'évangéliste n'invente pas ; il a recueilli des traditions orales de bonne foi et celles-ci ont davantage reposé sur la volonté de signifier l'événement que d'en restituer l'exactitude factuelle. Ce que je dis est une banalité mais comme le manque de précision historique continue d'arrêter de nos contemporains, autant ne pas jeter sur elle un silence pudique et gêné. Les mages ont cru. La tradition juive pouvait pour eux s'intégrer parfaitement

à leur compréhension du monde, une compréhension ouverte. De même que Babel s'inscrit dans la tradition biblique, le messianisme juif trouve sa place, devient pensable dans le monde mental de l'Orient ; et même si tout cela n'est qu'une reconstruction dont on ignore les bases, raison de plus pour le lire dans sa signification et non dans une vaine recherche d'exactitude « moderne ».

Baptême du Seigneur (9 janvier)

Livre d'Isaïe (42, 1-4.6-7)

Ainsi parle le Seigneur : Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu en qui j'ai mis toute ma joie. J'ai fait reposer sur lui mon esprit ; devant les nations, il fera paraître le jugement que j'ai prononcé. Il ne criera pas, il ne haussera pas le ton, on n'entendra pas sa voix sur la place publique. Il n'écrasera pas le roseau froissé, il n'éteindra pas la mèche qui faiblit, il fera paraître le jugement en toute fidélité. Lui ne faiblira pas, lui ne sera pas écrasé, jusqu'à ce qu'il impose mon jugement dans le pays, et que les îles lointaines aspirent à recevoir ses instructions. Moi, le Seigneur, je t'ai appelé selon la justice, je t'ai pris par la main, je t'ai mis à part, j'ai fait de toi mon Alliance avec le peuple et la lumière des nations ; tu ouvriras les yeux des aveugles, tu feras sortir les captifs de leur prison, et de leur cachot ceux qui habitent les ténèbres.

Aujourd'hui, ce qui importe, c'est le baptême du Christ, car il est aussi difficile à comprendre pour tout un chacun que pour Jean le baptiste, en son temps. Je pars de la bonne hypothèse (!) qui consiste à penser que l'Eglise est juste et même inspirée dans ses choix liturgiques. Les textes de ce dimanche sont faits pour nous faire entrer dans ce mystère d'un baptême incompréhensible, puisque Jésus en personne n'en a absolument pas « besoin » – sauf peut-être pour sa mission, précisément, celle que décrit Isaïe. Or il faut qu'elle repose sur une théophanie, une manifestation trinitaire, puisque la mission de Jésus est d'être Dieu témoin de Dieu, d'être la visibilité de Dieu, l'image visible du Dieu invisible. Dieu se donne à lui-même mandat d'aller à la rencontre de l'homme pour réduire leur différend, et il faut bien dire que c'est Lui qui fait tout le chemin de Lui vers nous, pour que nous puissions faire la chemin vers Lui, chemin qui est alors franchi par le Oui que nous prononçons à la main tendue du Père au fils prodigue que nous sommes. *En lui j'ai mis toute ma joie. J'ai fait reposer sur lui mon esprit.* C'est bien ce qui résume la Parole du Père dans toutes les théophanies. Ensuite toute la description du Serviteur est bien messianique, décrivant celui qui doit venir à la fin des temps, je veux dire à la fin du temps de l'attente, car lorsque Jésus vient, il dit que les temps sont accomplis, et c'est vrai,

le temps d'Adam est accompli, le temps de Noé est accompli, le temps d'Abraham est accompli, le temps de Moïse est accompli, le temps de David est accompli, le temps des prophètes est accompli, et enfin le temps de Jean est accompli.

Psaume 28, 1-2, 3ac-4, 3b.9c-10

*Rendez au Seigneur, vous, les dieux,
rendez au Seigneur gloire et puissance.
Rendez au Seigneur la gloire de son nom,
adorez le Seigneur, éblouissant de sainteté.*

*La voix du Seigneur domine les eaux,
le Seigneur domine la masse des eaux.
Voix du Seigneur dans sa force,
voix du Seigneur qui éblouit.*

*Le Dieu de la gloire déchaîne le tonnerre.
Et tous dans son temple s'écrient : "Gloire !"
Au déluge le Seigneur a siégé ;
il siège, le Seigneur, il est roi pour toujours !*

La voix du Seigneur domine les eaux. C'est bien ce qui se passe, comme au premier jour de la Genèse. Cela dit qu'en ce baptême du Christ émerge des eaux une nouvelle terre, une nouvelle Création, une Création nouvelle, neuve, renouvelée. Comme aussi après le déluge (Noé nouveau premier homme, à l'aube des temps historiques). Ici, les eaux symboliseraient une certaine puissance destructrice de Dieu (comme avec le feu), celle qui sait nous faire trembler ! Comment imaginer en effet que la puissance se manifeste dans la douceur, la discrétion ? Mais si l'on regarde le déluge, il faut bien voir que la terreur n'est pas le terme et qu'au contraire c'est la colombe qui revient avec son rameau d'olivier. Des eaux mortelles renaît la vie. Jésus descend dans les noires eaux de la mort et remonte vivant de l'eau vive. Vive de Lui puisqu'elle ruisselle de Lui ! Les images et les métaphores sont ici plus pertinentes que les concepts pour dire ce que signifie la « parole de Dieu » (mais cela ne doit pas conduire à faire l'économie des concepts !)

Livre des Actes des Apôtres (10, 34-38)

Quand Pierre arriva à Césarée, chez un centurion de l'armée romaine, il s'adressa à ceux qui étaient là : « en vérité, je le comprends : Dieu ne fait pas de différence entre les hommes ; mais, quelle que soit leur race, il accueille les hommes qui l'adorent et font ce qui est juste. Il a envoyé la Parole aux fils d'Israël, pour leur annoncer la paix par Jésus Christ :

c'est lui, Jésus, qui est le Seigneur de tous. Vous savez ce qui s'est passé à travers tout le pays des Juifs, depuis les débuts en Galilée, après le baptême proclamé par Jean : Jésus de Nazareth, Dieu l'a consacré par l'Esprit Saint et rempli de sa force. Là où il passait, il faisait le bien, et il guérissait tous ceux qui étaient sous le pouvoir du démon. Car Dieu était avec lui. »

Pierre évoque ce que Paul appelle le *mystère* du Christ. Pour un Juif en effet, c'est une révélation que de comprendre soudain que le destin d'Israël est universel, que l'existence d'Israël est en vue du Christ, l'Emmanuel, et que le Christ est pour tous. Tout cela (qui déclenche cette révélation) advient *après le baptême de Jean*. Donc si Jésus exige d'être baptisé par Jean « pour les péchés », c'est pour valider le baptême de Jean et passer par ce baptême de l'Ancien au Nouveau. Se conformer entièrement au peuple pécheur (*il s'est fait péché*, dit encore Paul) mais, en ressortant de l'eau de Jean et du Jourdain jadis franchi par les Hébreux, recevoir le baptême d'en haut, un baptême d'Esprit (la colombe est la même que celle qui est revenue dans l'arche !) Alors l'Esprit baptise le baptême de Jean et en le confirmant le dépasse (*Aufhebung* à la Hegel). Le baptême devient une *onction* d'eau et d'Esprit. Jésus n'a donc pas reçu d'onction d'huile, d'onction royale, car dans l'eau de Jean (dans le mouvement de ressortir de l'eau) il est directement oint par l'Esprit, ce qui fait de Jésus un Messie unique en son genre, un Messie qui d'abord passe par les eaux de la mort et ne reçoit l'onction que du Ciel et non d'un homme. Lors du baptême du Christ se rencontrent donc et ne font plus qu'un le baptême d'en bas et le baptême d'en haut. Mais pour que Jésus soit intronisé dans sa fonction et mission de Messie unique (les anciens messies n'étant plus alors, même David, que des figures prophétiques du « vrai » messie), il faut que cela advienne dans un rite, une liturgie, un signe public, et pas n'importe lequel. Le rite de Jean n'est pas un rite officiel, légal, cultuel mais un rite prophétique, car Jean n'est pas un prêtre du Temple (comme cependant son père Zacharie : il y a donc une accointance entre la mission du père et celle du fils), mais la voix de Dieu qui crie dans le désert (ni dans la ville, ni dans un jardin). On descend dans le Jourdain pour mourir à son péché, pour que celui-ci parte dans le courant, dans l'eau vive. Cela doit nous rappeler le texte d'Ézéchiel (47). L'eau vive jaillissant du Temple spirituel vivifie l'eau morte. Je sens bien que je tourne autour d'un mystère incommensurable parce que c'est le mystère d'un nœud, d'un nouement... L'Ancien et le Nouveau se nouent, le Haut et le bas se nouent, l'eau et le feu (l'Esprit) se nouent, ou si l'on préfère, l'eau et l'air ou le souffle (la Colombe). Même un ange n'allait pas jouer les intermédiaires entre deux personnes de la Trinité, tout de même ! Enfin après que Jean a baptisé Jésus, non seulement Jean qui était avant se place derrière, mais son baptême n'est plus le même, est devenu celui de Jésus. Le baptême de purification « à l'ancienne », Jésus le récupère pour son Église à venir, et comme l'Église

n'est que l'Église (elle est bien le corps du Christ, elle n'est pas la Tête), elle se remet en chemin comme le peuple d'Israël, comme la tribu de Juda au temps de la division, elle reprend le signe messianique : l'Esprit a oint Jésus tandis que résonnait la parole du Père ; l'évêque médiateur utilise de nouveau la médiation du signe, du chrême, de la chrismation pour faire de nous des christes, des images à la ressemblance Du Christ en Personne. Dans le baptême, l'onction n'est donc pas moins importante que l'immersion dans l'eau et l'on retrouve la dualité du bas (l'eau de mort et de vie, de purification, après avoir signifié la mort, le déluge) et du haut (l'Esprit signifié par la chrismation, qui fait de nous des christes). Se contenter de l'eau pour le sacrement du baptême n'en ferait plus qu'un rite de purification (le baptême de Jean ou de Jésus baptisant comme Jean) et non un sacrement. La sacramentalité vient d'en haut. Le Christ est un Messie universel et non plus seulement un messie pour le peuple historique d'Israël ou des Juifs (ce *ou* marque une indécision, puisque la division a séparé Juda des autres tribus d'Israël et qu'aujourd'hui l'appartenance aux tribus n'existe plus et a été remplacée par l'étude, la méditation de la Thora) ; mais ce Messie universel, est-ce un homme ou autre chose ? Un homme, oui. Mais « Fils de Dieu », qu'est-ce que cela signifie pour Pierre et les apôtres ? *Mon Seigneur et mon Dieu*, dit Thomas. Dire Seigneur, c'est déjà attribuer un nom divin ; mais de là la divinité ? Ce qu'on pourrait appeler la *conscience théorique explicite* fait encore défaut ; les concepts ne sont pas encore fixés. Pourtant la foi des apôtres est bien la même que la nôtre aujourd'hui. Devant Jésus Christ, si je crois en Lui, c'est en Lui (en personne) que je crois, et ensuite seulement la compréhension théologique peut se mettre en mouvement. De même qu'enfant je ne comprenais pas le Christ comme aujourd'hui, de même que demain j'en comprendrai quelque chose que je n'ai pas encore compris au jour d'aujourd'hui, de même l'Église, et l'Église est déjà tout entière dans Pierre et les apôtres à la Pentecôte. Il est donc vain d'objecter que la divinité de Jésus n'est pas claire pour Pierre ou Paul ou même Jean. Pour l'instant, et ce jour-là où Pierre prend la parole, sa parole devient Parole de Dieu, parce que parole de la foi qui se dit infailliblement parce qu'elle est inspirée par le *Pneuma*, et tout aussi bien elle est parole de chair, de telle chair, la chair vivante et croyante de Pierre ce jour-là. Elle est vraie et juste, mais elle ne peut pas ne pas être celle prononcée ce jour-là et non pas lors d'un concile œcuménique au ^ve siècle ! Donc Jésus est Seigneur et il est *consacré par l'Esprit Saint et rempli de sa force*. Mais après saint Irénée nous dirions qu'une telle consécration parle *économie* (un Dieu tourné vers la Création, et non un Dieu considéré en lui-même). Avant de comprendre la *nature* divine du Christ, les apôtres ont compris sa *mission* divine.

Évangile de Jésus Christ selon saint Matthieu (3, 13-17)

Jésus, arrivant de Galilée, paraît sur les bords du Jourdain, et il vient à Jean pour se faire baptiser par lui. Jean voulait l'en empêcher et disait : « C'est moi qui ai besoin de me faire baptiser par toi, et c'est toi qui viens à moi ! » Mais Jésus lui répondit : « Pour le moment, laisse faire ; c'est de cette façon que nous devons accomplir parfaitement ce qui est juste. » Alors Jean le laisse faire. Dès que Jésus fut baptisé, il sortit de l'eau ; voici que les cieux s'ouvrirent, et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. Et des cieux, une voix disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; en lui j'ai mis tout mon amour. »

Il est facile de comprendre que Jean résiste à la demande de Jésus. Cependant sa résistance nous renseigne : Jean reconnaît clairement Jésus comme plus grand que lui, et même comme le Messie attendu (même sans pouvoir comprendre la nouvelle nature de ce Messie dans toute la tradition messianique). Lorsque Jésus lui dit : *nous devons accomplir ainsi tout ce qui est juste* (οὕτως γὰρ πρέπον ἐστὶν ἡμῖν πληρῶσαι πάσαν δικαιοσύνην) qui est *nous* ? Soit c'est la Trinité (qui va sous peu se manifester), soit c'est « toi et moi », et peut-être ce *nous* conjugue-t-il ces deux-là. Il faut que Jean entende qu'il est impliqué dans cette histoire de théophanie et de Salut que Jésus apporte, dans cette histoire d'accomplissement des temps. La traduction liturgique (que j'ai modifiée en supprimant *moi* dans *laisse-moi faire*) insiste lourdement sur l'initiative de Jésus, au point qu'il devient presque le seul acteur (Jean se contentant de le *laisser faire*). Il n'empêche que même si c'est paradoxal, Jésus vient se soumettre au baptême de Jean pour que s'accomplisse « toute justice ». Ce qui est juste est ce qui est conforme à la volonté de Dieu qui est souverainement juste. Est juste ce qui est droit, ce qui convient. Ce baptême s'impose donc. Mais pourquoi ? Pour obéir (au Père). Le baptême de Jean est un baptême de conversion. C'est donc, j'oserais le dire, que Jésus a besoin de ce baptême pour que sa mission de Fils puisse être manifestée. En tant que créature de chair, que fils d'homme, Jésus a besoin de se disposer à sa mission par une conversion de sa chair à cette mission selon que c'est Dieu son Père qui l'envoie, et non selon qu'il s'enverrait lui-même. Jésus s'abaisse dans l'eau, l'Esprit et la Parole le relèvent dans sa divinité. Dans Jésus homme, Jésus Verbe s'est abaissé dans l'obéissance. En se manifestant, la Trinité se réunit autour du Fils et le relevant relève l'homme Jésus qui est le Verbe en personne. Ce qui est signifié dans la théophanie, c'est d'un seul coup la Trinité et l'union hypostatique, l'union des deux natures dans l'unique personne : personne humaine manifestée et révélée comme personne divine (car je redis qu'il y a une personne humaine du Christ, même si c'est théologiquement peu admis – mais en précisant bien que la personne divine n'est pas une autre personne mais la même : la personne divine s'est faite chair, autrement dit s'est faite personne humaine – et

c'est même *en elle* et donc en raison de l'Incarnation que toute personne humaine est une personne, pas simplement par analogie mais réellement. Par l'Incarnation, nous sommes devenus des verbes, semblables au Verbe qui s'est fait réellement semblable à nous. En ce sens, c'est déjà dans le Verbe incarné qu'Adam a été créé). Ce qui montre que Jésus a besoin de « conversion » pour être intronisé et inaugurer sa mission, c'est que l'épisode du baptême précède immédiatement celui des tentations au désert. Je ne vais pas me mettre à les commenter ici, mais il est certain que Jésus a connu la tentation de la toute-puissance, qui l'aurait conduit à mettre sa divinité au service de son humanité et non l'inverse. Devenir le prince de ce monde lui était possible, ce qui l'aurait conduit à une réalisation diabolique de sa mission. Jésus a donc obéi en humiliant sa volonté humaine dans l'obéissance à Dieu et non à lui-même.

2ème dimanche du Temps Ordinaire (16 janvier)

Lecture du livre d'Isaïe (49, 3.5-6)

Parole du Serviteur de Dieu. Le Seigneur m'a dit : « Tu es mon serviteur, Israël, en toi je me glorifierai. » Maintenant le Seigneur parle, lui qui m'a formé dès le sein de ma mère pour que je sois son serviteur, que je lui ramène Jacob et que je lui rassemble Israël. Oui, j'ai du prix aux yeux du Seigneur, c'est mon Dieu qui est ma force. Il parle ainsi : « C'est trop peu que tu sois mon serviteur pour relever les tribus de Jacob et ramener les rescapés d'Israël : je vais faire de toi la lumière des nations, pour que mon salut parvienne jusqu'aux extrémités de la terre. »

Pas facile à suivre, le prophète ! Il pousse l'allégorie tellement loin qu'on ne sait plus qui allégorise qui. On finit par le comprendre, mais à condition de surmonter toute velléité de réalisme. Qui est qui en effet ? Isaïe fait d'Israël une personne, cela on le comprend, mais qu'Israël ramène Israël ? C'est aussi que le prophète lui-même ne se distingue pas de son peuple, tant il éprouve pour lui de passion, la passion même de Dieu pour ce peuple qui est le sien, qu'il a créé. Et puis le serviteur souffrant, c'est bien Israël souffrant, mais pas que... Se déployant sous différents visages, c'est bien le seul et unique sujet dont il est question : Israël, les élus de Dieu. Un prophète, un messie, un serviteur, un homme d'Israël, tous sont Israël même. Car Israël dans la bouche du prophète n'a qu'une raison d'être, et la moindre parcelle d'Israël n'a qu'une seule raison d'être : être la lumière des nations, ce qui bouleverse totalement l'idée de Salut – déjà ! (c'est ce dont Paul comprendra qu'il se réalise dans et par le Christ, donc que le Christ est la raison d'être d'Israël, l'accomplissement total d'Israël, établissant une totale unité et continuité entre Israël et le Christ) puisque ce Salut doit atteindre les extrémités de

la terre. Logique, après tout, si dieu est le seul et unique, pas seulement le Dieu d'Israël mais celui de toute la création et de toute l'humanité répandue sur la terre. Salut universel, qui passe par Israël.

Psaume 39, 2abc.4ab, 7-8a, 8b-9, 10cd.11cd

*D'un grand espoir, j'espérai le Seigneur :
il s'est penché vers moi.
Dans ma bouche il a mis un chant nouveau,
une louange à notre Dieu.*

*Tu ne voulais ni offrande ni sacrifice,
tu as ouvert mes oreilles ;
tu ne demandais ni holocauste ni victime,
alors j'ai dit : « Voici, je viens. »*

*Dans le livre, est écrit pour moi
ce que tu veux que je fasse.
Mon Dieu, voilà ce que j'aime :
ta loi me tient aux entrailles.*

*Vois, je ne retiens pas mes lèvres,
Seigneur, tu le sais.
J'ai dit ton amour et ta vérité
à la grande assemblée.*

Déjà le psalmiste introduit en esprit la fin des sacrifices sanglants, de ceux que l'on fait à la divinité. Le seul sacrifice qui vaille, c'est la personne, moi en personne, le don, non pas de quelque chose d'extérieur, mais de soi : Je viens, je parle, je vis, j'agis, je fais, avec la Loi aux entrailles. Une loi dont le principe est déjà l'amour (de Dieu, du prochain, on le sait) dans la mesure où elle n'est pas faite pour être obéie par contrainte, mais pour être aimée. Comment ne pas aimer la Loi qui me dit : *aime !* La Loi qui me dit : *aime*, si je ne l'aime pas, comment puis-je aimer ? Or moi, est-ce que je fais *ce que tu veux que je fasse* ? Certainement pas ! Je me prépare avec constance à désobéir. C'est ma chair que j'écoute avec constance. C'est donc, Seigneur, que je n'aime pas ta Loi, quoique je la sache aimable en théorie, et si je n'aime pas ta Loi, c'est que je ne t'aime pas, que je n'aime pas. Je veux être aimé mais peut-être sans aimer. J'aime être aimé, mais il y a là-dedans une opacité, car je n'aime pas pour autant celui qui m'aime mais seulement le fait qu'il m'aime. Et celui qui ne sait pas m'aimer, je n'ai plus aucune chance de l'aimer. Je sais bien « qu'il m'a aimé le premier », que je ne peux donner que ce qui m'est donné. C'est donc que ce qui m'est donné, je ne le donne pas. Mais si je ne donne pas le don, le don reste à la porte, il ne

peut pas pénétrer en moi. Le cœur reste fermé. Le don n'est pas en effet une « chose », là, ici ou ailleurs. Le don, c'est d'être donné, c'est de celui qui donne à moi, c'est le don « de soi ». Or que signifie garder pour moi comme une possession privée et avare la donation de celui qui se donne : l'accueillir serait de lui donner de le recevoir. Je le recevrais, je l'accueillerais et cela serait mon don. Mais si je prends sans accueillir le don, où est l'amour ; je n'ai pas accueilli l'amour, le don est resté à la porte. J'exige d'être aimé et du coup je n'accueille plus la pauvre lueur d'amour que l'autre tente. C'est donc moi qui n'aime pas, au moment même où je pense que je ne suis pas *vraiment* aimé, *assez* aimé...

Commencement de la première lettre de Paul aux Corinthiens

Moi, Paul, appelé par la volonté de Dieu pour être Apôtre du Christ Jésus, avec Sosthène notre frère, je m'adresse à vous qui êtes, à Corinthe, l'Eglise de Dieu, vous qui avez été sanctifiés dans le Christ Jésus, vous les fidèles qui êtes, par appel de Dieu, le peuple saint, avec tous ceux qui, en tout lieu, invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, leur Seigneur et le nôtre. Que la grâce et la paix soient avec vous, de la part de Dieu notre Père et de Jésus Christ le Seigneur.

Paul ne salue pas pour ne rien dire. Sa salutation est déjà tout un programme, théologique et plus précisément ecclésiologique. Paul Apôtre s'adresse à l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe, ce qui n'est pas sans souligner que c'est l'Eglise universelle qui se réalise dans l'Eglise locale : c'est *en tout lieu* que l'on invoque le nom de Jésus, et l'Eglise n'est nullement une affaire de rite. De ce point de vue, le récent synode pour le Moyen-Orient a rappelé à quel point certains (je pense aux Maronites) se cramponnent à leurs particularismes identitaires (une affaire de liturgie, pas même toujours de langue) jusque dans les Eglises qui se disent « catholiques ». L'Eglise n'échappe pas aux communautarismes. Et si elle y échappe, elle fabrique le centralisme à la romaine que nous connaissons en Occident. Or Paul, pour qui Juifs et païens ne forment plus qu'un seul peuple, dit que vous les fidèles êtes le peuple saint. L'unique peuple de Dieu. Dans le Christ mort pour tous (pour tous les hommes, pas seulement pour les « saints »), l'humanité entière est devenue le peuple de Dieu, le corps du Seigneur venu dans la chair, mort et ressuscité. Ce n'est plus du tout le seul peuple juif dont la mission est terminée (si elle se poursuit, c'est dans un nouveau sens, paradoxal, qui est de signifier la résistance de l'humanité au Salut : les Juifs sont les nouveaux païens ! Je sais que pareille formule est un peu provocatrice et pas tout à fait juste car trop raccourcie, mais il me faut bien clore cette parenthèse, maintenant que je l'ai ouverte). Ce peuple de Dieu d'abord figuré par le peuple juif en marche vers le Messie, l'Eglise en constitue le « reste », qui n'est pas un reste au sens premier mais plutôt

à l'envers : les prémices du Plérôme, de l'accomplissement total de l'humanité divinisée, glorifiée, transfigurée, et pour cela convertie, dans le Christ. Nos divisions continuent donc de crucifier Jésus au même titre que la nuque raide des Juifs. Cela montre que les divisions historiques ne sont que la manifestation des divisions spirituelles, celles des cœurs non convertis. Si donc je critique « les Juifs », je dois aussitôt me rappeler l'interpellation de Jésus : Commence donc par ôter la poutre de ton œil !

Évangile selon saint Jean (1, 29-34)

Comme Jean Baptiste voyait Jésus venir vers lui, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde ; c'est de lui que j'ai dit : Derrière moi vient un homme qui a sa place devant moi, car avant moi il était. Je ne le connaissais pas ; mais, si je suis venu baptiser dans l'eau, c'est pour qu'il soit manifesté au peuple d'Israël. » Alors Jean rendit ce témoignage : « J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et demeurer sur lui. Je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : 'L'homme sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit Saint.' Oui, j'ai vu, et je rends ce témoignage : c'est lui le Fils de Dieu. »

Jean parle de Jean. Il rapporte des paroles qui sont parmi les plus belles de toute la Bible et de tout l'Évangile. Elles disent la préexistence, l'éternité du Fils ; le mouvement du Verbe qui se rapproche de Jean et le dépasse, au grand bonheur, à la grande joie de celui-ci. Et la signification de l'eau et de l'Esprit. Par quoi vais-je commencer ? Tant pis, par en bas, par l'eau : *si je suis venu baptiser dans l'eau, c'est pour qu'il soit manifesté au peuple d'Israël*. Cela, je ne l'avais pas encore vu : le baptême de Jean n'avait pas d'autre fin que la Manifestation du Fils de Dieu. Or comment ? Par le baptême du Fils, précisément. Jean ne baptise pas des foules, et puis par dessus le marché Jésus. Mais non seulement en vue de se préparer à la venue du Seigneur et Messie : bien plus encore et de manière décisive pour que ce baptistère qu'est le Jourdain pour Jean soit le lieu et la circonstance de la Manifestation de Jésus comme « Fils de Dieu ». Le Jourdain est la frontière de la Terre promise image du Royaume de Dieu. C'est le Passage. C'est là que Jean baptise, à l'endroit où le peuple a passé l'eau sous la conduite de Josué. Jean donc attire le peuple en criant dans le désert : *le voici !* Il les baptise dans l'eau du Jourdain, pas n'importe laquelle. Ils descendent dans l'eau et remontent de l'eau. Ils forment un peuple par cette descente et cette remontée dans cette même eau de ce même fleuve de vie qui est la même limite à franchir pour entrée dans la Terre. Alors Jésus vient. Jean dit qu'il *ne le connaissait pas*. *καὶ γὰρ οὐκ ᾔδειν αὐτόν, ἀλλ' ἵνα φανερωθῇ τῷ Ἰσραὴλ διὰ τοῦτο ἡλθον ἐγὼ ἐν ὕδατι βαπτίζων*. Pourtant il le connaissait ! Mais il ne savait pas qui il était. Il le dit, le répète. Moi je ne savais pas qui il

était. Or quelqu'un lui a dit – celui-là même qui l'a envoyé baptiser : *L'homme sur qui tu verras l'Esprit descendre...* Qui lui a dit cela ? Qui lui a donné cet ordre ? Au début de son évangile, Marc cite Isaïe : *Voici que j'envoie mon messenger au devant de toi...* Il faut aussi se souvenir de la conversation entre Zacharie père de Jean et l'ange, au début de Luc. Jean est donc prophète dès le sein de sa mère (le pauvre ! lui a-t-on demandé son avis ?) Mais peut-être aussi que dans la communauté dont Jean est peut-être issu (que de peut-être !) quelqu'un de chair, connaissant Jean, lui a dit que c'était à lui d'aller baptiser dans le Jourdain, et cet homme a été prophète en lui disant qu'il reconnaîtrait le Messie à la venue sur lui de l'Esprit – notion déjà bien familière à ceux qui connaissent les prophètes (*Vos fils et vos filles prophétiseront, l'Esprit descendra sur eux* : l'Esprit, c'est Dieu même, mais sous une forme « recevable », différente de la Vision face à face). De toute façon ce quelqu'un était bien inspiré ! Donc l'eau d'en bas n'a d'autre fin que l'Esprit d'en haut. Celui que tu baptises en bas (signe) est baptisé d'en haut et baptise d'en haut et dans l'en-Haut (*res*). Désormais l'eau peut devenir le signe de l'Esprit. L'eau ne peut plus éteindre le feu, depuis que le feu est descendu dans l'eau.

3ème dimanche du Temps Ordinaire (23 janvier)

Lecture du livre d'Isaïe (8, 23 – 9,1-3)

Dans les temps anciens, le Seigneur a couvert de honte le pays de Zabulon et le pays de Nephtali ; mais ensuite, il a couvert de gloire la route de la mer, le pays au-delà du Jourdain, et la Galilée, carrefour des païens : Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière ; sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre, une lumière a resplendi. Tu as prodigué l'allégresse, tu as fait grandir la joie : ils se réjouissent devant toi comme on se réjouit en faisant la moisson, comme on exulte en partageant les dépouilles des vaincus. Car le joug qui pesait sur eux, le bâton qui meurtrissait leurs épaules, le fouet du chef de corvée, tu les as brisés comme au jour de la victoire sur Madiane.

Avec ce passage d'Isaïe on est bien certain que la citation évangélique n'est pas inventée et la répétition fait chanter et résonner le texte. Le merveilleux, c'est que nous ne le lisons plus du tout à travers les circonstances historiques qui l'ont vu naître (faire des recherches est utile, mais ensuite il faut faire un saut pour lui donner un sens prophétique et messianique). Les Juifs le lisent sur le mode de l'épopée nationale, et ils en ont bien besoin, tant ils ont connu de défaites et d'humiliations, jusqu'à assister à leur propre disparition. Le sionisme actuel n'en est que plus virulent, enragé, et cela se comprend, tellement la

reprise d'une terre perdue semble miraculeuse : cette fois-ci, ont ne se la fera pas arracher par un envahisseur ! Nous, détachés de l'Israël charnel, nous le lisons à la lumière de l'évangile de Matthieu. Or il faut oser solliciter les vieux textes pour leur faire annoncer le Christ, comme si chaque verset de la Bible, et par conséquent chaque événement de l'histoire dite sainte étaient prophétiques – et ils le sont, même si ce n'est pas de la manière littérale qui est avancée dans les évangiles. Y compris dans la bouche de Jésus, on voit comment la nouveauté chrétienne s'approprie la vieille parole. On prend la vieille lettre et on lui donne un sens qui se met à la refaire briller, elle qui s'était ternie dans l'attente.

Psautre 26, 1, 4abcd, 13-14

*Le Seigneur est ma lumière et mon salut ;
de qui aurais-je crainte ?
Le Seigneur est le rempart de ma vie ;
devant qui tremblerais-je ?*

*J'ai demandé une chose au Seigneur,
la seule que je cherche :
habiter la maison du Seigneur
tous les jours de ma vie.*

*J'en suis sûr, je verrai les bontés du Seigneur
sur la terre des vivants.
« Espère le Seigneur, sois fort et prends courage ;
espère le Seigneur. »*

Dans le *j'en suis sûr*, il y a une volonté, une *virtus* qui est celle de la foi. Car même si la réalité est désespérante, il *faut* croire, faire confiance, inébranlablement. Impossible d'espérer bien tranquillement, certain que le but sera atteint : il y faut du courage. Mais ce courage est porté par un aliment, une source d'énergie : le Seigneur lui-même, lumière, salut, rempart. Illusion ? Pas si sûr, car le croyant, le fidèle, que recherche-t-il, quel est son but ? *Habiter la maison du Seigneur*. Qu'on le prenne au sens matériel ou non, c'est dans la joie de la foi que se réalise l'effectivité de cette « habitation », si bien qu'il ne saurait ici y avoir de différence entre l'habitation du Temple et l'habitation spirituelle de la Présence divine : c'est dans le cœur et par le cœur que se réalise cette habitation. *Sur la terre des vivants* ? Il est facile d'opposer une projection spirituelle et la réalité terrestre. Je le répète, l'opposition, ici, ne vaut plus. Si le malheur survient, comment verrai-je *les bontés du Seigneur* ? En quoi consistent-elles ? Eh bien, dans l'habitation ! Or l'habitation est bien spirituelle et constitue bien le fruit de la foi. Quoi qu'il arrive, je peux habiter dans la maison du Seigneur, non pas plus tard, dans un autre

monde, mais maintenant. Ce n'est pas plus tard que j'aurai la foi, puisque je l'ai déjà et que c'est elle qui déjà me fait habiter chez le Seigneur. Pourtant la vision (*je verrai*) est au futur ; sans quoi il ne serait même plus question d'espérance. Et pour continuer d'espérer, il faut du courage, et le courage, c'est Celui en qui je crois qui le suscite en moi. C'est le cercle de l'espérance, non pas cercle vicieux, mais cercle comme d'un arc tendu entre la certitude de la foi et l'inaccomplissement, si bien qu'un futur habite un présent : l'espérance est la forme même de la foi, dès lors qu'elle se temporalise, se présente comme une expérience dans le temps et pas du tout comme une expérience abstraite, intemporelle (on voit bien qu'il y a là une contradiction dans les termes, sachant qu'une expérience ne saurait être ni abstraite ni intemporelle). Un tel régime temporel est ce qui dédouble la foi en foi et espérance et non pas en foi intemporelle.

Première lettre de Paul aux Corinthiens (1, 10-13.17)

Frères, je vous exhorte au nom de notre Seigneur Jésus Christ à être tous vraiment d'accord ; qu'il n'y ait pas de division entre vous ; soyez en parfaite harmonie de pensées et de sentiments. J'ai entendu parler de vous, mes frères, par les gens de chez Cloé : on dit qu'il y a des disputes entre vous. Je m'explique. Chacun de vous prend parti en disant : « Moi, j'appartiens à Paul », ou bien : « J'appartiens à Apollos », ou bien : « J'appartiens à Pierre », ou bien : « J'appartiens au Christ ». Le Christ est-il donc divisé ? Est-ce donc Paul qui a été crucifié pour vous ? Est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés ? D'ailleurs, le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour annoncer l'Évangile, et sans avoir recours à la sagesse du langage humain, ce qui viderait de son sens la croix du Christ.

On voit évidemment que les divisions dans l'Église sont de la première heure, y compris entre les apôtres. Non seulement elles font éclater l'Église en sectes par des schismes, au point pour certains de ne plus faire partie de l'Église du Christ (par exemple, très tôt, les gnostiques dénoncés par Irénée, ou les Ariens), ou bien de créer des Églises séparées mais qui sont encore l'Église. Où est la frontière ? Car il y a bien des degrés dans l'« orthodoxie ». Ce n'est pas ici le lieu de faire un inventaire des divisions entre chrétiens ! Et même l'Église indivise du début est divisée à un certain degré (Pierre, Paul, Apollos, Jacques ne se sont pas divisés au point de créer des Églises séparées). C'est que l'unité de pensée et de sentiment (pas intellectuelle seulement, mais aussi de cœur) n'est pas un prérequis, ce qui rendrait paradoxalement l'unité impossible, mais un effort, un amour, un renoncement, une acceptation de l'autre qui n'est pas simple calcul politique. C'est le Christ seul qui fait l'unité et qui par conséquent la sauve en permanence. Elle doit donc être implorée, priée, demandée. Car la division est *naturellement* la plus forte. Dans les

profondeurs de l'homme, qu'est-ce qui fait que nous nous divisons ? Paul est en colère contre les Corinthiens, mais ce n'est pas de sa place qu'il l'est, mais au nom de notre Seigneur Jésus Christ. Paul refuse absolument d'être un chef de parti ou de faction dans l'Église. Et pourtant il a eu son caractère ! Nos profondeurs sont notre épaisseur et notre pesanteur. Si nous étions en mesure de la maîtriser immédiatement, notre pesanteur ne serait pas pesanteur. Or nous ne la maîtrisons pas mais elle se présente à nous par ses effets, au cours du temps, avec le temps, et le « mal » est fait. Qu'en faire ? Demander pardon, c'est demander que le don qui avait été donné mais mal reçu soit donné de nouveau. Or il y a une pesanteur spirituelle qui ne laisse même plus passer le pardon, et nous ne sommes pas loin du péché contre l'Esprit, à ceci près que la même faiblesse, la même pesanteur vient se mettre en travers, et de ce point de vue le découragement est un manque de foi, puisque je ne parviens plus à m'en remettre à cet Autre qui ne cesse de par-donner. C'est qu'il ne peut pas agir à ma place mais seulement en moi, sur moi, tout contre moi. Je sais que Lui ne cesse pas d'aimer le premier. Mais je ne parviens pas à bouger pour autant, à restaurer l'unité pour autant, comme si elle n'était pas à ma portée. Mon impasse se heurte à l'impasse de l'autre (et non pas de l'Autre qui est sans aucune impasse, qui n'est au contraire que Passage). L'altérité est d'elle-même source de division et donc l'union et l'unité ne sont que de la division surmontée, l'œuvre de l'amour. C'est pourquoi il faut les demander et elles sont grâce.

Évangile de Jésus Christ selon saint Matthieu (4, 12-23)

Quand Jésus apprit l'arrestation de Jean Baptiste, il se retira en Galilée. Il quitta Nazareth et vint habiter à Capharnaïm, ville située au bord du lac, dans les territoires de Zabulon et de Nephtali. Ainsi s'accomplit ce que le Seigneur avait dit par le prophète Isaïe : 'Pays de Zabulon et pays de Nephtali, route de la mer et pays au-delà du Jourdain, Galilée, toi le carrefour des païens : le peuple qui habitait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière. Sur ceux qui habitaient dans le pays de l'ombre et de la mort, une lumière s'est levée'. A partir de ce moment, Jésus se mit à proclamer : « Convertissez-vous, car le Royaume des cieux est tout proche. » Comme il marchait au bord du lac de Galilée, il vit deux frères, Simon, appelé Pierre, et son frère André, qui jetaient leurs filets dans le lac : c'étaient des pêcheurs. Jésus leur dit : « Venez à ma suite, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » Aussitôt, laissant leurs filets, ils le suivirent. Plus loin, il vit deux autres frères, Jacques, fils de Zébédée, et son frère Jean, qui étaient dans leur barque avec leur père, en train de préparer leurs filets. Il les appela. Aussitôt, laissant leur barque et leur père, ils le suivirent. Jésus, parcourant toute la Galilée, enseignait dans les synagogues, proclamait la Bonne Nouvelle du Royaume, guérissait toute maladie et toute infirmité dans le peuple.

Jésus prend-il la fuite, va-t-il se mettre à l'abri ? Ou bien, si l'on veut regarder les choses du côté lumineux, vient-il éclairer le *carrefour des païens* ? Est-ce bien cela, la réalisation des prophéties ? Faut-il accepter une telle récupération du texte d'Isaïe ? Bien sûr, la beauté lyrique du vieux texte prend une nouvelle dimension, mais en même temps à propos d'un événement *invisible*. L'exode de Jésus vers le nord n'a pas la portée d'une guerre, d'une invasion, d'une libération. Il a la portée qu'il va avoir : le passage de l'Ancien au Nouveau, l'accomplissement des temps, l'entrée dans l'ère du Christ. Il y a avant Jésus Christ et après Jésus Christ. À ce moment précis précisément ! C'en est fini de Jean le baptiste et de sa mission ; son temps à lui est venu et il prêche, il parle, il annonce, il dit une Lumière qui se lève, il *est* cette lumière, sans avoir à le dire (mais il le dira). Pour le dire, il lui faut des envoyés, le germe de l'Église. Jésus n'est pas seulement un prophète pour Israël, sa mission ne s'arrête pas là : il *accomplit* Israël et toutes les prophéties en même temps. Il est l'effectivité absolue d'Israël. Il crée donc un nouveau peuple. Donc ? Jésus n'agit pas tout seul au milieu d'Israël et pour Israël, mais à partir d'Israël pour qu'advienne le peuple total, le peuple universel, le peuple-corps, son corps, son peuple ; le peuple de Dieu ne peut être que l'humanité entière, la Création entière. Donc d'Israël il tire ses envoyés qui sont la semence semée du nouveau peuple universel. Ce sont des Juifs évidemment, forcément. Des Israélites. Sinon il n'accomplirait pas, il irait voir ailleurs. Il accomplit et il va voir ailleurs ! Car la Galilée, ce n'est pas la Judée, même si c'est un peu mieux que la Samarie. Ce qui est prophétique, c'est la formule : *carrefour des païens*. Il faut des Juifs au milieu des païens, et voici que se révèle la véritable nature de la terre d'Israël comme une terre mélangée, une terre de campement et d'implantation au milieu des autres, de Bersabée au sud à Dan au nord ; du pays des philistins dans la bande de Gaza aux marches de la Syrie, à la route de la mer. Un Juif a pour destin de côtoyer un Moabite, un Jordanien d'Amman, un Samaritain, un Phénicien de Sarepta. Un Gerasénien de la rive gauche du Jourdain. Les Juifs sont faits pour les autres, sont voués aux autres, et c'est une contradiction absolue de vouloir le repliement, l'entre-soi, l'identité homogène. Il en va ainsi du nationalisme sioniste qui repose sur le fantasme d'une Palestine sans palestiniens pour faire un État d'Israël « pur » de l'infection philistine. Les Juifs font le même rêve que d'autres pour la race aryenne. Il n'y a pas de « solution » historique (politique). Israël sur LA terre continue de signifier et désigner l'Origine. Tandis que le monde va à son accomplissement, Israël piétine sur la terre, marquant le caractère immémorial de l'Origine, de la lente venue au monde de Dieu, dès lors que le sang d'Abraham est devenu son sang (car le sang, la vie d'Isaac sont désormais voués à Dieu, offerts à dieu, consacrés, mis à part). Le sang d'Abraham, d'Isaac et de Jacob est le sang de Dieu : le sang du Seigneur, du Messie, du fils. Jésus appelle des Galiléens. Pierre, André, Jacques et Jean sont les quatre premiers. Pierre le premier des premiers.

Le récit de leur recrutement n'a rien de réaliste. Comment ont-ils pu suivre Jésus « aussitôt » ? Ils le connaissaient déjà, savaient qui il était, l'avaient entendu annoncer la venue du Règne. Ils croyaient en Lui, ils étaient prêts. Alors le jour où Jésus leur a dit : suivez-moi, je fais de vous des pêcheurs d'hommes, ce jour-là ils ont dit oui ; c'était même incroyable que ce Jésus s'intéresse à eux à ce point, les choisisse eux, plutôt que des scribes et des docteurs de la Loi. Et puis on le sait, cela ne les a pas empêché de continuer à fréquenter leur milieu, et les bords du lac, et leurs barques et leurs filets. Ils suivent Jésus, mais ils restent dans le coin, au moins dans un premier temps. Mais chaque fois qu'il le faudra, ils laisseront leurs barques à la famille et suivront Jésus, ou bien iront là où il leur dira d'aller. Tout cela est vivant, concret, avec des païens mangeurs de porc tout alentours. Israël vit au milieu des païens, de même Jésus et ses disciples et apôtres. Il n'empêche ! Il faut d'abord s'adresser aux Juifs (mais aux Juifs *au milieu* des païens), car c'est bien à partir d'eux que doit partir la Bonne Nouvelle : le Salut vient des Juifs. La communauté chrétienne doit être originellement juive, totalement enracinée dans la tradition juive, et c'est pourquoi les apôtres doivent être juifs, et c'est pourquoi Jésus enseigne dans les synagogues. C'est seulement après la Pentecôte que la particularité juive est dépassée, que la Bonne Nouvelle assume Babel, se met à parler en (toutes les) langues, la langue de l'Esprit.

4ème dimanche du Temps Ordinaire (30 janvier)

Lecture du livre de Sophonie (2, 3; 3, 12-13)

Cherchez le Seigneur, vous tous, les humbles du pays qui faites sa volonté. Cherchez la justice, cherchez l'humilité : peut-être serez-vous à l'abri au jour de la colère du Seigneur. Israël, je ne laisserai subsister au milieu de toi qu'un peuple petit et pauvre, qui aura pour refuge le nom du Seigneur. Ce Reste d'Israël ne commettra plus l'iniquité. Il renoncera au mensonge, on ne trouvera plus de tromperie dans sa bouche. Il pourra paître et se reposer sans que personne puisse l'effrayer.

Au plus profond de la « vocation » d'Israël je vois la condition de la dispersion. Au milieu des païens de la région, de Phénicie, Galilée, Samarie, Moab, Ammon, dispersés sont les « humbles du pays », même si le peuple n'a pas vraiment voulu être humble et a même voulu un roi comme ses voisins. D'où la colère. Le prophète, lui, reste insensible au prestige et revendique la souveraine pauvreté, celle du cœur, l'humilité, car comment avoir la foi, se mettre dans la main de Dieu, sans cette humilité. Il s'agit de se faire tout petit. Seuls demeurent dans la main de Dieu ceux qui se font tout petits, et non les orgueilleux. C'est pourquoi

d'Israël ne peut demeurer dans la vérité qu'un petit Reste, c'est pourquoi Israël, le vrai, ne peut être qu'un petit reste, au milieu des païens, et aussi bien au milieu des Juifs idolâtres, qui se « prostituent » avec leurs voisins et qui ne peuvent donc que se dissoudre dans le monde environnant. C'est ainsi que le prophète fait passer d'un peuple matériel et visible à un peuple de plus en plus « invisible » et en vérité « spirituel », un peuple de convertis. Ce qui l'identifie, c'est la foi, la justice, la vérité. Celui qui est ainsi entièrement remis à Dieu, qui peut encore l'effrayer ?

Psaume 145, 7, 8, 9ab.10b

*Le Seigneur fait justice aux opprimés,
aux affamés, il donne le pain,
le Seigneur délie les enchaînés.*

*Le Seigneur ouvre les yeux des aveugles,
le Seigneur redresse les accablés,
le Seigneur aime les justes.*

*Le Seigneur protège l'étranger,
il soutient la veuve et l'orphelin,
Le Seigneur est ton Dieu pour toujours.*

C'est toujours pareil : où voit-on que Dieu délivre, redresse, aime, protège, rétablit toute justice ? Il y a toujours la veuve, toujours l'orphelin, toujours l'accablé, toujours l'aveugle. Mais le Seigneur est mon Dieu pour toujours. Et moi, qui est-ce ? la veuve, l'orphelin, l'accablé, l'aveugle... Moi accablé, Dieu tu es mon Dieu. Tu ne supprimes pas mon accablement, tu ne me retires pas de ce monde, tu ne m'abstrais pas. Tu viens habiter tout au fond de mon accablement, tu viens loger dans mes chaînes. Tu ne me retires pas de la réalité, pas plus que de ma réalité (celle que j'ai pu bâtir ou défaire), tu ne m'installas pas dans un non-monde. Tu aurais pu ? J'ai bien conscience que c'est une sorte de paresse qui me fait parler. Tu pourrais nous épargner les souffrances les plus extrêmes ? Ce seraient nos petites souffrances de rien du tout que nous trouverions extrêmes ! La souffrance est la souffrance, terrible ou bénigne. Elle est la souffrance que nous *pouvons* éprouver. Elle nous est potentiellement adéquate et intrinsèque et c'est une illusion que de l'imaginer autrement qu'elle n'est. Il est naturel de fuir la souffrance et d'être horrifié par sa représentation (notre imagination s'en bouleverse) et révolté par son *idée*. Mais notre pouvoir-être affecté ouvre tout le champ de la souffrance *possible pour nous* (il n'y a pas de souffrance en soi ni de souffrance en général). J'oserais dire que celui qui est immergé dans la souffrance ne souffre pas d'une manière imaginaire mais tellement réelle qu'elle lui colle et n'est même plus *objet* d'horreur.

En parler est déjà être à côté de ce qu'elle est. Cela pose simplement un interdit, la loi de *ne pas faire mal* et pour cela *ne pas faire de mal*. Dieu prend dans sa main celui qui a mal. Je ne sais pas comment il en souffre (on peut juger cette supposée souffrance inutile et déplacée !) dans son éternelle impassibilité. J'en ai parlé ailleurs il n'y a pas longtemps. Pourtant, celui qui a peur, celui qui se sent abandonné, cela existe, et même Jésus au cours de sa Passion, c'est bien ce qui lui est arrivé – sinon il n'aurait pas véritablement et jusqu'au bout souffert nos souffrance, y compris celle de la disparition de Dieu. Car au moment où je l'appelle, comme dans le psaume, c'est là que suprêmement il *manque*. Même là, je suis dans sa main, et je ne comprends plus rien. Je suis à la limite de moi-même, j'atteins le moment où il n'y a plus d'autre nécessité (absolue) que celle d'être sauvé (et non plus de me sauver moi-même).

Première lettre de Paul aux Corinthiens (1, 26-31)

Frères, vous qui avez été appelés par Dieu, regardez bien : parmi vous, il n'y a pas beaucoup de sages aux yeux des hommes, ni de gens puissants ou de haute naissance. Au contraire, ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour couvrir de confusion les sages ; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour couvrir de confusion ce qui est fort ; ce qui est d'origine modeste, méprisé dans le monde, ce qui n'est rien, voilà ce que Dieu a choisi pour détruire ce qui est quelque chose, afin que personne ne puisse s'enorgueillir devant Dieu. C'est grâce à Dieu, en effet, que vous êtes dans le Christ Jésus, qui a été envoyé par lui pour être notre sagesse, pour être notre justice, notre sanctification, notre rédemption. Ainsi, comme il est écrit : Celui qui veut s'enorgueillir, qu'il mette son orgueil dans le Seigneur.

Je viens d'enlever une virgule intempestive après *que vous êtes* ! Ce que dit Paul en effet, c'est que nous sommes *dans le Christ*. La phrase a de quoi surprendre, bien que nous soyons par trop habitués à la formule *in Christo*, ἐν Χριστῷ. Car il n'est pas dit que nous allons accéder à la vie en Dieu par le Christ (bien que ce soit vrai), mais que Dieu nous a donné le Christ pour être en Lui, et c'est Lui en quelque sorte qui est tout pour nous. Ne sais-tu pas que le Père est en moi et que je suis dans le Père ? dit Jésus à Philippe. Cette réciproque intériorité nous sort de l'incertitude, ou de l'apparente contradiction ou du moins opposition. Reste que ces simples remarques nous en apprennent sur Dieu, et c'est ce que souligne Paul du début à la fin : à la kénose du Christ doit répondre notre propre faiblesse, ce qui nous apprend que la toute-puissance de Dieu n'est que faiblesse, dépouillement, désêtre. Dieu le Père glorifie son Fils, le met en avant en tout pour nous. Ce n'est pas le Père, comme un Zeus, qui est venu régenter la terre – et sans doute est-ce ce que nous voudrions, dans le procès engagé contre Dieu : qu'à la place d'un Fils, il se dérange lui-

même, vienne tout régler, tant tout est déréglé. Mais qui a tout déréglé, sinon nous, et nous appelons papa comme des gamins irresponsables. Dieu ne vient pas recoller les morceaux à notre place. Bien plus, il n'attend pas que nous fassions œuvre de puissance, que nous recollions avec puissance, en force. Au contraire, contre la puissance, Dieu choisit ce qui est faible, pauvre, méprisé, ce qui n'est rien aux yeux du monde. Celui qui a réussi aux yeux du monde, que l'on admire, Dieu lui demande d'être pauvre de cœur, faible en esprit. Ce n'est pas pour maintenir une étroite dépendance à Lui (car il n'a pas besoin de notre état de dépendance) mais pour que nous demeurions dans une disposition d'ouverture, autrement dit en manque de Lui qui donne tout ; et ce n'est pas même complètement ce qu'il convient de comprendre. La disposition d'ouverture revient à se recevoir continuellement, à s'admettre en manque de l'autre, de tout autre, de ce qui s'appelle le « prochain ». Ce que Dieu nous donne donc, c'est d'être tel que nous puissions être comme Lui, non pas dans la puissance mais dans l'amour qui consiste à être pauvre et faible en face de l'autre pour recevoir de lui, et non pas pour *mettre la main sur lui*, en faire mon *mancipium*, mon esclave. L'amoureux du prochain est un mendiant, exactement comme le Christ qui n'avait pas une pierre à lui pour reposer la tête (mais du coup il est riche de toute la terre, de toute la Création sur laquelle il pose ses pas, sans être propriétaire de rien). La logique paulinienne, chrétienne, christique, n'est pas sage mais folle, puisqu'elle renverse les valeurs les mieux établies dans le monde, selon lesquelles il vaut évidemment mieux être riche que pauvre, fort que faible, quelque chose plutôt que rien. La difficulté du Christianisme vient du fait qu'à un moment de l'histoire (Constantin), il a réussi dans le monde et est devenu une puissance. Cela a duré longtemps et dure encore ou du moins a laissé des traces (on peut en admirer les fastes, mais en même temps en ayant conscience qu'ils ne sont pas particulièrement évangéliques). La considération historique a sa pertinence, mais en réalité elle masque rapidement la vérité qui est chaque fois personnelle avant d'être collective. Car dans le manque de charité (d'amour), c'est *ma* volonté de puissance qui est en cause, avant d'être celle d'une institution qui a bon dos. La vérité est spirituelle et non pas matérielle.

Évangile selon saint Matthieu (5, 1-12)

Quand Jésus vit la foule, il gravit la montagne. Il s'assit, et ses disciples s'approchèrent. Alors, ouvrant la bouche, il se mit à les instruire. Il disait :
« Heureux les pauvres de cœur : le Royaume des cieux est à eux !
Heureux les doux : ils obtiendront la terre promise !
Heureux ceux qui pleurent : ils seront consolés !
Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice : ils seront rassasiés !
Heureux les miséricordieux : ils obtiendront miséricorde !

*Heureux les cœurs purs : ils verront Dieu !
 Heureux les artisans de paix : ils seront appelés fils de Dieu !
 Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice : le Royaume des cieux est à eux !
 Heureux serez-vous si l'on vous insulte, si l'on vous persécute et si l'on dit faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi.
 Réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse, car votre récompense sera grande dans les cieux ! C'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui vous ont précédés.*

Je conclus à une foule de disciples. Dans l'ensemble des évangiles, nous ne savons pas beaucoup de ce que Jésus a dit pendant environ trois ans de vie publique. Mais pas de doute que nous en savons assez. Comme je suis un mortel et que j'ai à peine la foi, je voudrais « sauver » ce qui peut l'être du naufrage du temps, y compris des paroles de Jésus, dont je me prends à regretter que je n'en possède pas l'intégralité. Or on peut dire que c'est à dessein et que c'est heureux. Si Jésus avait voulu publier ses œuvres complètes, il l'aurait fait ; or on voit bien ce que cela peut avoir de vain, à vue divine. Jésus vient, naît, parle, guérit, meurt. Il suffit d'une phrase pour le dire. Il dit : *Comme je vous ai aimé... Aimez vos ennemis... Heureux ceux qui...* Et cela suffit. Nous n'avons absolument pas besoin de davantage pour nous convertir et changer de vie et, comme on dit, « être sauvé ». L'individu moderne revendique de n'avoir pas besoin d'être sauvé. De quoi, demande-t-il ? Tout de même, il reste l'amour, et s'il ne l'a pas instrumentalisé complètement, il en rêve encore. Ceux qui se convertissent, c'est parce qu'ils rencontrent une personne, le Christ en personne, et qu'une histoire d'amour commence. C'est cela qui « sauve » – de la tristesse, du vide. Je parle des individus modernes, occidentaux (du côté du déclin, tellement nous avons perdu toute primitivité). Dans le présent de la vie, ce n'est pas la mort ou même la mal sous leur présentation traditionnelle qui sont le plus redoutables, mais bien le manque d'amour, la solitude, qui demandent un « Salut » à travers une personne et une rencontre et une relation, sans aucune abstraction métaphysique et surnaturelle. C'est là que les individus (comme les appelle Kierkegaard) sont en attente d'un Sauveur, même si c'est une attente qui s'ignore. Dès lors, comment relire, réentendre les Béatitudes ? Les pauvres de cœurs ne sont pas seulement ceux qui ont l'esprit de pauvreté, mais ceux dont le cœur est démuné, abandonné. Il faut alors apprendre à faire de cette pauvreté un vide ouvert, un vide qui se donne, un vide qui ne se transforme pas en aigreur et amertume. Le pauvre est celui qui tend la main. Les doux, les non-violents, les faiseurs de paix. On sait bien que c'est la seule manière bonne d'occuper la terre. La terre promise, la Palestine est l'exemple (sans doute jusqu'à la fin des temps) de la terre qui souffre, qui reste inaccessible, inhabitable, sinon sur le pied de guerre, dans la peur du voisin, de l'ennemi. L'amitié est du côté de la douceur. Or je connais par

cœur ce qu'il en est de l'agressivité à l'égard du prochain, de la rancune, du reproche que l'on dirige contre son voisinage. Même si le prochain n'est pas innocent, la douceur est le seul chemin de la paix. Chacun est pour l'autre une terre promise.

Ceux qui pleurent seront consolés, parce que Dieu n'a pas « voulu » la souffrance. Je ne vais pas disserter pour la nième fois sur la question de la souffrance. Tout ce que dit Jésus, c'est que ceux qui ont perdu un enfant, qui ont été abandonnés, qui ont été torturés seront consolés, et même, dit Paul, les souffrances du temps présent sont *sans commune mesure avec la gloire qui doit se révéler* (Ro 8, 18). N'est-ce pas une manière de les annuler ? en réalité, Paul ne parle pas des souffrances des autres, mais de ceux qui sont en communion avec lui, ou plutôt avec les souffrances du Christ. Paul, comme Pierre (1P 4, 13), nous invite à avoir part, à prendre notre part des souffrances du corps entier. Alors nous avons beau souffrir jusqu'à la détresse... que pouvons-nous conclure, sinon qu'un *poids extraordinaire de gloire éternelle* (2 Co 4, 17) viendra combler nos détresses. Nous pouvons nous souvenir d'avoir souffert et ne plus souffrir. La consolation est même bien davantage qu'un « ne plus souffrir », puisqu'elle est l'œuvre d'un Dieu maternel qui prend sur ses genoux le désespéré et l'aime de manière inespérée pour lui. Cela ne « justifie » pas la souffrance mais l'assume entièrement. On ne saurait la justifier, car cela lui reconnaîtrait une *bonitas*, un caractère bon. Un mal ne saurait donc être justifié. Mais une fois de plus je souligne qu'aucune création bonne ne saurait être même possible sans la possibilité du mal, donc une possibilité permanente, continue du mal, et d'un mal si je puis dire à double détente, d'un mal naturel, physique, lié à la condition de la vie, comme condition de possibilité du mal moral, celui dont nous pouvons être responsables, le « vrai » mal si je puis dire, le second mal comme il y a la seconde mort...

Les affamés de justice ne sont pas forcément ceux qui luttent pour la justice (sociale, économique), car la plupart des luttes sont motivées par un esprit de ressentiment et tout simplement l'intérêt (même légitime). La colère sociale passe pour légitime, voire héroïque : elle est toujours le germe de désillusions et de ressentiment encore plus grand. Les frontières des injustices n'ont fait que se déplacer, mais se sont réinventées aussitôt. L'esprit de justice est autre ; l'esprit du juste est autre. Il n'y a pas de paix, de vraie paix sans justice, mais il n'y a pas d'avènement de la justice sans un esprit de paix. Le juste ne sera pas rassasié de justice sur cette terre (même s'il fait tout pour, et c'est un devoir de faire tout pour), mais bien seulement « dans le royaume ».

Miséricorde : se laisser toucher par la faiblesse. C'est ce que fait Dieu sans discontinuer avec nous. Moi au contraire j'ai plutôt envie de repousser le faible, presque de le haïr, parce qu'il dérange l'ordre que j'ai établi autour de moi, qu'il le souille de sa laideur. Car le malheur rend laid, défigure, et je ne vois plus l'autre en personne, je ne me laisse plus toucher, mais je ne vois plus que son côté repoussant, donc je le repousse

ou je me tiens à distance, je l'évite, comme dans la parabole bien connue. Or qui fera miséricorde à ma laideur ? Surtout si ma laideur de cœur consiste précisément à repousser la laideur de l'autre. La laideur se révèle ainsi clairement être dans mon regard et non dans la réalité de l'autre. Dureté du cœur, dureté du regard. Comme il est dur d'être tendre !

Les cœurs purs sont les cœurs transparents. Moi je n'ai pas le cœur transparent mais opaque plutôt. Le cœur transparent connaît comme il est connu, et il est connu parce qu'il se laisse connaître, qu'il ne se défend ni ne se protège (et moi je me protège de mon prochain, de mon si mauvais prochain...) Celui qui déclare « je n'ai rien à cacher » peut être *a priori* soupçonné d'hypocrisie, car qui peut prétendre être pur et le revendiquer ? Le pur n'a pas cette prétention et s'en remet à un autre de sa propre pureté ; c'est bien pourquoi est pur celui qui se laisse connaître, ne se défend pas. C'est l'autre qui voit la pureté d'un cœur, ce n'est pas ce cœur lui-même. La pureté est vraiment dans cette manière d'être sans défense. L'innocent peut bel et bien être accusé, de cela même qu'il s'est laissé faire et s'est laissé accuser. Les cœurs purs ne sont pas du monde, ne sont pas reconnus. Il faut un cœur pur pour reconnaître la transparence...

Les artisans de paix. Chaque Béatitude se noue à chaque autre (à celle de la justice par exemple !) Et il faut avoir le cœur pur pour être en paix et faire la paix. Si le désir fait la loi en moi, je n'ai le cœur ni pur ni en paix, puisqu'il est tourmenté par ses propres intrigues intérieures pour se satisfaire ; ce tourment et cette tourmente intérieurs sont une guerre qui peut rester invisible mais empêche et la transparence et la paix, l'absence de ressentiment. Ce que dit Jésus : eux sont fils de Dieu. Dieu les appellera à Lui comme des fils. La paix est donc absolument décisive, elle n'est pas un concept annexe. Faire la paix, ce n'est pas vaincre. C'est peut-être perdre. C'est ne plus lutter, que ce soit pour vaincre ou pour ne pas perdre. Il faut au contraire vouloir ne pas vaincre et se laisser perdre. Ainsi la guerre pourra-t-elle s'éteindre. Je n'ai pas à attendre que l'autre se convertisse pour me convertir. Pourtant je sais qu'humainement je me dis : maintenant c'est à toi de bouger, de tendre la main, de faire la paix. Moi j'attends. C'est ainsi que la paix n'advient jamais.

Les persécutés pour la justice sont les justes, ceux qui ne font pas la guerre, agissent sans « lutter » au sens du combat, du corps à corps. Ceux qui agissent pour la justice sont nécessairement combattus par les avides, les injustes, les possédants, puisqu'ils gênent, représentent un obstacle pour conquérir la puissance. Le juste est simplement là, il se trouve être là, sur le chemin des puissants. Il est là parce qu'il est venu là, qu'il n'est pas resté tranquillement chez lui. Il est sorti de chez lui et s'est mis là. Le juste est là comme un signe de contradiction pour le riche (car la richesse ne peut pas être juste tandis que les pauvres sont à sa porte). Paix et justice en esprit, fils de Dieu et Royaume de Dieu. Ceux qui ont gêné les puissants, Dieu pauvre et impuissant à la toute-puissance de les accueillir chez Lui, en Lui.

La dernière Béatitude explicite la précédente et la prolonge, au point que c'est certainement la même, et qu'au bout du compte il n'y a pas les Béatitudes mais LA Béatitude. Non pas celle promise pour la vie future, mais la Béatitude pour maintenant. Or comment peut-il y avoir de la joie dans la détresse présente, même en ayant la foi ? Eh bien, la joie naît de ce que Jésus en la déclarant la donne, comme un sacrement, le sacrement de la joie, de manière infiniment paradoxale, car chaque Béatitude pose une manière d'acte, de geste dans lequel Jésus nous fait entrer en nous *enseignant* les Béatitudes. Et ces gestes sont accompagnés de la parole qui dit : *Bienheureux...* Chaque Béatitude devient un sacrement, les Béatitudes sont un sacrement, grâce à cette parole qui dit : bienheureux... Dans la détresse, dans la persécution même, je deviens le sacrement de Jésus, dès lors que j'entends résonner en moi cet enseignement qui commence par *heureux, bienheureux...* Je dis je, car les Béatitudes s'adressent aussi à moi, même si je devrais commencer par dire que je ne les ai pas encore laissés résonner en moi, que je suis encore sourd.

Présentation du Seigneur au Temple (2 février)

Lecture du livre de Malachie (3, 1-4)

Ainsi parle le Seigneur Dieu : Voici que j'envoie mon Messager pour qu'il prépare le chemin devant moi ; soudain viendra dans son Temple le Maître que vous cherchez. Le messager de l'Alliance que vous désirez, le voici qui vient, dit le Seigneur de l'univers.

Qui pourra soutenir le jour de sa venue ? Qui pourra rester debout lorsqu'il se montrera ? Car il est pareil au feu du fondeur, pareil à la lessive des blanchisseurs. Il s'installera pour fondre et purifier. Il purifiera les fils de Lévi, il les affinera comme l'or et l'argent : ainsi pourront-ils, aux yeux du Seigneur, présenter l'offrande en toute justice. Alors, l'offrande de Juda et de Jérusalem sera bien accueillie du Seigneur, comme il en fut aux jours anciens, dans les années d'autrefois.

J'ai substitué *Maître* à *Seigneur* et supprimé le *et* devant *soudain*, pour que l'on comprenne un peu mieux que le Messager et le Seigneur sont comme le même. Le Seigneur parle, Dieu parle ; mais qui est celui qui vient en personne ? Messager, Maître, Envoyé ? On ne peut pas voir Dieu face à face sans mourir et par conséquent Dieu ne peut pas venir tel qu'il est, dans son infinité, dans son éternité, dans son immensité. Dieu ne peut pas se réduire à l'échelle des créatures, l'infini se réduire au fini. Donc l'Envoyé est en même temps l'Envoyé *de Dieu*, la manifestation *de* Dieu. Nous sommes dans le mystère de l'expression de Dieu, tant qu'il demeure impensable que Dieu puisse se faire créature, se faire chair, se faire semblable à nous. Pourtant déjà quelque chose est mystérieusement tendu dans les mots : Le Messager (tel Jean le Baptiste) aplanira le

chemin *devant moi*, dit le Seigneur. Est-ce donc le Seigneur en personne qui va venir ? *Soudain il entrera...* Celui qu'on attendait, n'est-ce pas le Seigneur ? D'autant qu'il est dit dans *son* temple. Le Temple n'est ni celui d'un ange ni d'un rabbi mais bien de Dieu seul. Le Messager, le Maître, l'Envoyé serait-il donc à la fois Dieu et la visibilité de Dieu, la manifestation de Dieu, la présence de Dieu dans davantage que son Nom, dans Quelqu'un, mais quelqu'un qui sera comme un brasier, comme le feu du fondeur qui purifie l'argent. Malachie est un bon juif profondément attaché au culte, à la religion d'Israël, mais pas du bout des lèvres, puisqu'il dépense toute son énergie pour que le culte lévitique retrouve son âme, redevienne le culte du cœur. Comme toujours, nous n'avons pour ainsi dire pas la foi.

Psautre 24, 7.8.9.10

*Portes, levez vos frontons,
élevez-vous, portes éternelles :
qu'il entre, le roi de gloire !*

*Qui est ce roi de gloire ?
C'est le Seigneur, le fort, le vaillant,
le Seigneur, le vaillant des combats.*

*Portes, levez vos frontons,
levez-les, portes éternelles :
qu'il entre, le roi de gloire !*

*Qui donc est ce roi de gloire ?
C'est le Seigneur, Dieu de l'univers ;
c'est lui, le roi de gloire.*

Qui entre dans la Ville éternelle, dans la Ville du Seigneur ? Dieu lui-même, le Dieu unique, le Dieu de l'univers. Quelle plus grande gloire peut-on attendre ? Pourtant, où est-il, ce roi de gloire ? Est-ce une invention ? Un délire de l'imagination ? Une rêverie mystique ? C'est un événement invisible – car il faut avoir la foi en ce Dieu caché qui attend comme culte vrai de ne pas *réduire le salaire de l'ouvrier* (Mt 3, 5). Israël est habitée par le sentiment de l'entrée de Dieu dans Jérusalem, et s'y prépare sans comprendre, sans savoir clairement, mais s'y dispose, se crée un état d'esprit. La *récupération* chrétienne coulera donc de source, rendant toute l'ancienne alliance prophétique de la nouvelle qui n'est de fait que la réalisation de ce qu'annonçait l'ancienne. Le dimanche des Rameaux, la gloire se dira *Hosannah au fils de David* !

Évangile selon saint Luc (2, 22-40)

Quand arriva le jour fixé par la loi de Moïse pour la purification, les parents de Jésus le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon ce qui est écrit dans la Loi : Tout premier-né de sexe masculin sera consacré au Seigneur. Ils venaient aussi présenter en offrande le sacrifice prescrit par la loi du Seigneur : un couple de tourterelles ou deux petites colombes. Or, il y avait à Jérusalem un homme appelé Syméon. C'était un homme juste et religieux, qui attendait la Consolation d'Israël, et l'Esprit Saint était sur lui. L'Esprit lui avait révélé qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Messie du Seigneur. Poussé par l'Esprit, Syméon vint au Temple. Les parents y entraient avec l'enfant Jésus pour accomplir les rites de la Loi qui le concernaient. Syméon prit l'enfant dans ses bras, et il bénit Dieu en disant : « Maintenant, ô Maître, tu peux laisser ton serviteur s'en aller dans la paix, selon ta parole. Car mes yeux ont vu ton salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples : lumière pour éclairer les nations païennes, et gloire d'Israël ton peuple. » Le père et la mère de l'enfant s'étonnaient de ce qu'on disait de lui. Syméon les bénit, puis il dit à Marie sa mère : « Vois, ton fils qui est là provoquera la chute et le relèvement de beaucoup en Israël. Il sera un signe de division. - Et toi-même, ton cœur sera transpercé par une épée. - Ainsi seront dévoilées les pensées secrètes d'un grand nombre. » Il y avait là une femme qui était prophète, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Demeurée veuve après sept ans de mariage, elle avait atteint l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle ne s'éloignait pas du Temple, servant Dieu jour et nuit dans le jeûne et la prière. S'approchant d'eux à ce moment, elle proclamait les louanges de Dieu et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem. Lorsqu'ils eurent accompli tout ce que prescrivait la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, dans leur ville de Nazareth. L'enfant grandissait et se fortifiait, tout rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui.

Nous sommes encore dans le temps de Noël, nous sommes encore à Bethléem ; Jérusalem n'est pas loin, la Présentation-consécration de Jésus n'est pas une trop grande affaire. Et elle est comme confondue avec la purification de Marie. Si Luc assimile les deux, ou les trois, c'est certainement sciemment. D'abord cela crée une espèce de rite commun à la mère et à l'enfant, ce qui souligne la communauté de chair, donc l'Incarnation de Jésus. Cela est déjà vrai individuellement avec la circoncision, mais ici c'est vraiment ensemble, dans la transmission, le passage symbolique d'une chair à l'autre. La purification consiste dans l'offrande d'un couple de tourterelles (Lv 12, 8). C'est donc un symbole d'amour : la mère peut de nouveau faire l'amour, se donner à son mari. Mais ici, dans l'enchaînement des versets 23 et 24, ce symbole est comme fait pour signifier l'offrande de Jésus, du Fils, à Dieu (son Père). Le couple de tourterelles ne rachète pas Jésus mais au contraire ratifie la

consécration. Cette première entrée de Jésus dans le Temple ne se déroule donc pas « normalement » mais à la fois se coule dans les rituels et les déborde sans avoir l'air de les transgresser. C'est l'entrée du Fils dans son Temple, la maison paternelle. Syméon et Anne sont eux aussi un couple de tourterelles, des amoureux de Dieu. Joseph et Marie sont donc venus pour offrir spirituellement et symboliquement le premier-né à Dieu, en accord avec la conception virginale et ce qu'ils savent de cet enfant qu'ils tiennent dans leurs bras et qui est encore silencieusement ce qu'il est déjà : le Sauveur, le Fils de Dieu. Et puis encore : Anne est faite pour rappeler une autre Anne, celle dont elle porte le nom, la mère de Samuel (il faudrait aussi parler d'Isaac, mais cela deviendrait trop compliqué ici !) Or que dit Anne ? *Le Seigneur m'a cédé ce que je Lui demandais ; à mon tour je Lui cède ce qu'il m'a donné. Pour toute sa vie je le cède au Seigneur* (1S 1, 27-28). Elqana a fait confiance à sa femme, comme Joseph à Marie. Jésus va pouvoir être emmené en Galilée et devenir le Nazaréen.

5ème dimanche du Temps Ordinaire (6 février)

Lecture du livre d'Isaïe (58, 7-10)

Partager ton pain avec celui qui a faim, recueille chez toi le malheureux sans abri, couvre celui que tu verras sans vêtement, ne te dérobes pas à ton semblable. Alors ta lumière jaillira comme l'aurore, et tes forces reviendront rapidement. Ta justice marchera devant toi, et la gloire du Seigneur t'accompagnera. Alors, si tu appelles, le Seigneur répondra ; si tu cries, il dira : « Me voici. » Si tu fais disparaître de ton pays le joug, le geste de menace, la parole malfaisante, si tu donnes de bon cœur à celui qui a faim, et si tu combles les désirs du malheureux, ta lumière se lèvera dans les ténèbres et ton obscurité sera comme la lumière de midi.

De ces versets d'Isaïe on a pu faire un cantique, un chant, et pourtant il paraît qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments. C'est qu'en effet sous le plume du prophète ce ne sont pas de « bons sentiments ». S'occuper des pauvres, à la façon des dames patronnesses dans *Le voleur de bicyclette*, peut être le sommet de l'hypocrisie, de la bonne conscience pharisienne, puisque les pauvres restent les pauvres et les riches restent les riches. Ce que ne fait pas le riche, c'est recueillir chez lui. S'encombrer vraiment du pauvre, se laisser atteindre par lui (c'est à dire par le Christ), *ne pas se dérober*, dit le prophète. Or jamais je n'ai laissé entrer chez moi mon voisin pauvre, invalide, sans culture (sans *ma* culture). Je sais donc que je suis dans le camp des pharisiens cultivés, en bonne santé et qui ont les moyens. Non seulement je tiens l'autre à distance respectueuse, mais suis-je exempt du *geste de menace*, de la

parole malfaisante ? Non. Je sais que j'y cède, ne serait-ce qu'intérieurement, et là il ne s'agit plus de mon voisin mais de bien plus proche, jusque dans ma maison. Si je fais apparemment mon devoir, ce n'est donc pas tout à fait *de bon cœur*, c'est à dire par amour et avec amour, mais pour éviter d'être en dette, de me sentir coupable. Pourtant, dans la vérité, je suis de toute façon en dette, en dette du bon cœur justement. L'autre le comprend bien, qui refuse d'être servi par devoir, qui voudrait l'être par amour (et cela se verrait si je le servais avec amour, de bon cœur justement). C'est pourquoi ma lumière ne jaillit pas. C'est pourquoi je reste sombre.

Psautre 111, 1a.4, 5a.6, 7-8a, 9

*Heureux qui craint le Seigneur !
Lumière des cœurs droits, il s'est levé dans les ténèbres,
homme de justice, de tendresse et de pitié.*

*L'homme de bien a pitié, il partage ;
cet homme jamais ne tombera ;
toujours on fera mémoire du juste.*

*Il ne craint pas l'annonce d'un malheur :
le cœur ferme, il s'appuie sur le Seigneur.
Son cœur est confiant, il ne craint pas.*

*À pleines mains, il donne au pauvre ;
à jamais se maintiendra sa justice,
sa puissance grandira, et sa gloire !*

Comme toujours, la foi se présente concrètement comme une éthique, une manière d'être avec l'autre, une manière de vivre, une pratique. La foi se pratique et être pratiquant, on le sait, ne consiste pas à aller à la messe mais à aimer son prochain comme soi-même, et même en ajoutant la précision : à la manière du Christ. Bon ! cette dernière précision n'est pas encore chez le prophète ou le psalmiste, mais justement, l'amour du prochain est un autre exemple de *préparation évangélique* dans l'ancien Testament. La foi qui aime, qui donne, voilà la solution au problème du malheur du juste. Car *le cœur ferme, il s'appuie sur le Seigneur*. Ce n'est pas une réponse ? En réalité le juste est *quand même* dans le malheur ? oui, il l'est pour les yeux mécréants. Dans son cœur il est déjà sauvé, il est déjà dans la main de Dieu, il est déjà comme le Serviteur souffrant qui dans le malheur transforme le malheur en le donnant. La vie qu'on lui prend, il la donne, ce qui inverse totalement le sens de cette souffrance, car donnée elle brûle en amour. Le bois carbonisé devient flamme, feu, lumière. Le consentement à la souffrance ne la justifie pas mais la

désarme, cesse d'en faire l'horizon ultime et indépassable. Seul l'amour détrône la souffrance, la *renverse de son trône*. C'est pourquoi Dieu-Amour a jugé bon (et même nécessaire) de souffrir.

Première lettre de saint Paul aux Corinthiens (2, 1-5)

Frères, quand je suis venu chez vous, je ne suis pas venu vous annoncer le mystère de Dieu avec le prestige du langage humain ou de la sagesse. Parmi vous, je n'ai rien voulu connaître d'autre que Jésus Christ, ce Messie crucifié. Et c'est dans la faiblesse, craintif et tout tremblant, que je suis arrivé chez vous. Mon langage, ma proclamation de l'Évangile, n'avaient rien à voir avec le langage d'une sagesse qui veut convaincre ; mais c'est l'Esprit et sa puissance qui se manifestaient, pour que votre foi ne repose pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu.

Tout ce que je commente à ma façon l'a déjà été des milliers de fois ! Ainsi de Paul. La question n'est pas tant de dire quelque chose de nouveau, d'original, que de dire quelque chose de personnel qui ne soit pas pour autant faux, pour mettre en évidence le caractère inépuisable de la Parole de Dieu qui n'est autre que la parole de la foi. On commentera l'Écriture jusqu'à la fin des temps et l'on en montrera le miroitement infini. Ce sera la même chose pour Homère ou Marcel Proust ? Oui, peut-être, certainement, mais jamais aussi universellement que la Bible. La Bible n'est pas le Coran, ce n'est pas un livre descendu du ciel avec un statut transcendant, incréé (quoique j'en dise trop et pas assez sur la question), c'est un livre de chair au milieu des autres, avec des auteurs plus ou moins connus et identifiés. Mais c'est le livre de l'histoire de la foi et donc de l'histoire de Dieu avec les hommes, une fois cru que la foi n'est pas vaine mais « inspirée ». Je divague au lieu de m'en tenir à Paul aux Corinthiens, aux Grecs. La réputation culturelle et intellectuelle des Grecs est acquise et par conséquent Paul le Juif se fait un devoir (se sent obligé) de se positionner par rapport à cette fameuse *sophia* ou sagesse très intimidante. Si intimidante pour Paul ? Oui pour autant que Paul est un intellectuel et ne méprise pas la pensée humaine ; non, parce qu'il sait d'où il parle et que parler de la part de Dieu réduit en poussière toute sagesse humaine. Il ne parle pas de la part de Dieu avec ses propres moyens, ceux de la foi même, comme l'ont fait les prophètes, il est parti à la rencontre des païens avec en lui la rencontre de Dieu en personne, d'un Dieu en personne venu dans le monde, qui a mangé et bu et parlé avec quelques disciples et en fin de compte, *in extremis*, parlé avec lui, Paul, de manière tout à fait *renversante* ! Paul ne parle donc pas du haut du Ciel comme un oracle. Il est tout tremblant, donc à un second titre, pas seulement face à l'intelligence ou à la sagesse grecques. Il est tout tremblant parce qu'il énonce et annonce un mystère tellement incommensurable avec toute sagesse humaine qu'à vue humaine il ne voit

pas comment un tel message pourrait passer. On voit comment il use avec les Athéniens de toute la pédagogie possible, mais dans l'ensemble ça ne marche pas (sauf avec un petit nombre, comme d'habitude) ; après tout, cela ne s'est pas mieux passé avec les Juifs qui étaient pourtant préparés. Mais à l'inouï on n'est jamais préparés, il faut au contraire se laisser saisir par l'inouï en acceptant de ne pas le réduire à nos catégories préexistantes. Lorsque Paul insiste clairement pour opposer la sagesse grecque et un Messie crucifié, il accomplit un « geste » décisif qui consiste à interdire que l'on puisse énoncer le mystère du Christ à partir de la *sophia*. La philosophie pourra bien ensuite s'emparer du mystère d'un Dieu fait homme, helléniser la foi, jamais elle ne pourra le faire à partir d'elle-même. La foi (la Révélation, le contenu de la foi, ce que dit la foi : un Messie crucifié, Jésus Christ) a fait irruption, totalement impensable auparavant. Il y a de quoi trembler et Paul a la bonne idée de le dire, ce qui ne peut qu'aider ses lecteurs à mieux comprendre ce qui se passe et ce qui se joue dans ce changement. Non seulement à la sagesse grecque s'oppose la « puissance de Dieu », mais cette puissance de Dieu se réalise dans l'impuissance, dans la kénose, dans l'absolue faiblesse. Mais le Christ a saisi Paul et ne le lâche plus, si bien qu'il n'a pas peur d'avoir peur devant les Grecs.

Évangile de Jésus Christ selon saint Matthieu (5, 13-16)

Comme les disciples s'étaient rassemblés autour de Jésus, sur la montagne, il leur disait : « Vous êtes le sel de la terre. Si le sel se dénature, comment redeviendra-t-il du sel ? Il n'est plus bon à rien : on le jette dehors et les gens le piétinent. Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée. Et l'on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau ; on la met sur le lampadaire, et elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison. De même, que votre lumière brille devant les hommes : alors en voyant ce que vous faites de bien, ils rendront gloire à votre Père qui est aux cieux. »

Nous trouvons violentes les paroles de Jésus parce qu'elles sont radicales et que nous sommes des tièdes à la recherche d'accommodements avec le Ciel... *On le jette dehors et on le piétine*. Mais il ne suffit pas d'avoir des oreilles pour entendre ; et puis encore nous pouvons écouter Jésus avec plaisir, au sens d'une approbation (il a raison, nous le savons) mais cela ne suffit encore pas pour que nous devenions effectivement du sel. Il reste que pour définir leur mission à l'adresse des disciples – ceux qui tout simplement le suivent, marchent derrière Lui, attendant malgré tout de Lui un Salut – il utilise toujours la proportion de l'un à l'infini, du ferment dans la pâte, du sel, du grain de sénévé, du rien dans le grand tout, du rien qui germe et fait germer. En quoi réside la saveur du sel, la

lumière de la lampe : dans *ce que je fais de bien*. Si je suis son disciple, je dois faire le bien (on reconnaîtra que vous êtes mes disciples à l'amour que vous aurez les uns pour les autres). Pour faire le bien, il faut s'y appliquer, et pour s'y appliquer, il faut comme on dit y mettre « tout son cœur ». On ne peut donc pas faire le bien sans amour. Seulement voilà : ce n'est pas l'application qui fait le bien. Celui-ci s'impose à moi, même si ce n'est pas comme une évidence. S'appliquer à le chercher et à le « discerner », c'est déjà bien... C'est la bonne volonté qui n'est pas pour autant une volonté (entièrement) bonne. Elle admet que le bien, ce n'est pas elle qui en décide souverainement (avec l'arrogance de la toute-puissance) et cette humilité est décisive, car je ne suis pas davantage la raison du bien que la raison des choses mêmes : je les trouve, je les explore, j'erre en elles et si je parviens au cours de la vie à discerner le critérium du bien, c'est à mesure que je me défais de tout ce qui en moi fait obstacle à l'autre. Alors je découvre que le bien, ce n'est pas seulement d'agir conformément à la Loi (*tu ne voleras pas* etc.), mais c'est de faire deux mille pas avec celui qui me force à en faire mille. C'est cela qu'il est commode d'appeler amour du prochain : l'acte de me mettre à la merci de l'autre, qu'il puisse s'éprouver lui-même *absolument* comme conscience libre. Si j'oppose une résistance au lieu de me laisser faire, je suscite sa propre résistance à la mienne et sa conscience (sa volonté) devient contrainte, perd sa liberté qui ne se présente plus que négativement, dans une opposition. Mais si comme le Christ l'a fait, je n'oppose aucune résistance (cela n'empêche pas de « répondre », comme il l'a fait avec le soldat qui l'a giflé devant le grand-prêtre), qu'arrive-t-il ? Je suis piétiné comme le sel, renversé comme le lampadaire, dévasté comme la ville sur la colline. Comment alors suivre Jésus ? Si je suis du sel je serai piétiné et si je n'en suis pas je le serai aussi. Dans un cas j'ai cherché à sauver ma vie en étant sans saveur, tiède, mais c'est raté ! Dans l'autre, j'ai perdu ma vie mais je sais que *de mes yeux de chair je verrai Dieu*. Pourtant je reste là les bras ballants : *Seigneur, viens au secours de mon incroyance !*

6ème dimanche du Temps Ordinaire (13 février)

Lecture du livre de Ben Sirac le Sage (15, 15-20)

Si tu le veux, tu peux observer les commandements, il dépend de ton choix de rester fidèle. Le Seigneur a mis devant toi l'eau et le feu : étends la main vers ce que tu préfères. La vie et la mort sont proposées aux hommes, l'une ou l'autre leur est donnée selon leur choix. Car la sagesse du Seigneur est grande, il est tout-puissant et il voit tout. Ses regards sont tournés vers ceux qui le craignent, il connaît toutes les actions des hommes. Il n'a commandé à personne d'être impie, il n'a permis à personne de pécher.

Ne nos inducas in tentationem ne signifie pas *ne nous soumet pas à la tentation*, mais induis-nous (conduis-nous de l'intérieur) à ne pas céder à la tentation. La traduction littérale est trop calviniste ou vétérotestamentaire ! C'est s. Jacques (je crois... oui, c'est en 1, 13) qui dit que Dieu ne tente personne. Ben Sirac formule le B.A.-BA de la liberté humaine, morale, spirituelle, qui élimine tout fatalisme et tout déterminisme (car pourquoi ne pas penser que c'est Dieu qui veut tout, le bien comme le mal ?) *Si tu veux, tu peux*, dit-il. Et si pourtant je fais le mal que je ne voudrais pas ? Où réside donc la rigueur du propos, sachant que beaucoup d'hommes ne semblent pas libres, à commencer par moi-même peut-être. On dispute de cela depuis des siècles, et plus encore depuis le Christianisme (mais déjà dans Platon). Le primat de la conscience (morale) repose sur le postulat de l'intériorité, même chez la dernière des crapules (une crapule est-elle une crapule à ses propres yeux ?) La conscience est un phénomène temporel, ce qui a pour effet que je peux m'installer dans un *habitus*, une manière d'être qui banalise le mal, en fait mon ordinaire. La monstruosité n'est que le fantasme des autres : à mes propres yeux, je ne suis que moi-même et non pas un monstre ; je n'en suis pas un puisque *moi* j'ai pu faire cela ; or moi ce n'est que moi. Je me dissocie sans peine de mes actes, puisqu'ils sont quelque chose d'autre que moi – c'est presque comme si c'était quelqu'un d'autre qui les avait commis. Pourtant je peux très bien m'en souvenir. Ce sont les autres qui m'identifient à mes actes. *Étends la main...* Il y a celui qui n'étend pas la main car d'autres l'ont étendue avant lui et pour lui, à sa place, l'ont instrumentalisé. Pourtant il n'était pas une machine et la question est de savoir si un jour ou l'autre l'a traversé la conscience de ce qu'il était (devenu). Il faut pour cela un effort, un examen intérieur. Un tel effort est évitable : c'est ce qui permet de continuer. L'évitement se décide-t-il après examen ? Pour le qualifier d'évitement, il a au moins fallu être effleuré par un doute, un scrupule. Je ne suis pas dans la conscience de l'autre et je ne saurais jamais ce qui l'a touché ou non. Par exemple, qu'en est-il de la conscience d'un gangster qui regarde un film de gangster ? Au fond, Ben Sirac suppose le problème résolu, puisqu'il s'adresse à quelqu'un qui l'écoute déjà, qui se pose *sa* question en l'entendant la poser. La question est de *rester* fidèle, non de le devenir à partir d'un monde étranger. N'empêche ! dans tous les cas il faut un autre, un médiateur pour la conscience, un autre, tel que ce soit comme du dehors que j'entende résonner le *tu dois*. Cela récuse une universalité formelle *a priori* de la conscience (Kant) ; pourtant il faut bien que chez mon gangster demeure transcendentale (a priori) la *possibilité* d'accueillir le *tu dois*. C'est ce qu'on a appelé la syndérèse, que je traduis par conscience transcendante qui n'est pas une conscience actuelle mais bien la possibilité en acte (réelle) d'entendre la Loi, ou plutôt de se laisser toucher, toucher par la figure de l'autre. Sa figure, c'est sa présence pour moi, sa réalité surgissante, alors qu'au

préalable je peux rester absent, insensible. Ce que je fais de cette possibilité, c'est cela qui dépend de moi, mais non pas en général, seulement dans un moment crucial pour moi, un moment où je suis à la croisée des chemins.

Psaume 118, 1-2, 4-5, 17-18, 33-34

*Heureux les hommes intègres dans leurs voies
qui marchent suivant la loi du Seigneur !
Heureux ceux qui gardent ses exigences,
ils le cherchent de tout cœur !*

*Toi, tu promulgues des préceptes
à observer entièrement.
Puissent mes voies s'affermir
à observer tes commandements !*

*Sois bon pour ton serviteur, et je vivrai,
j'observerai ta parole.
Ouvre mes yeux,
que je contemple les merveilles de ta loi.*

*Enseigne-moi, Seigneur, le chemin de tes ordres ;
à les garder, j'aurai ma récompense.
Montre-moi comment garder ta loi,
que je l'observe de tout cœur.*

Voilà des versets qui représentent une profonde méditation sur la conscience à la première personne. Je m'arrête sur des mots qui me semblent des clés, comme *cherchent*, ou *montre-moi*. Mais ce qu'il y a de pensée ici circule, ne se tient pas dans tel ou tel mot mais bien dans les fils qui les tissent entre eux. Je tiens la Loi, je cherche Dieu ; je tiens le précepte, le commandement... et puis j'éprouve que non, pas plus que je ne tiens Dieu je ne tiens ses préceptes, si bien que j'ai besoin de Lui pour m'ouvrir les yeux, m'enseigner, me montrer le chemin. Un cercle s'est donc construit, une boucle : il y a Dieu, il y a moi, il y a les commandements, il y a les voies, le chemin. Le résultat est l'observance parfaite de la Loi. Mais entre moi et l'observance, il y a la distance du chemin ; or Dieu seul peut *affermir mes voies*. Il faut donc que je cherche Dieu d'abord. Si je le cherche, il m'indique la voie des préceptes et si je me laisse instruire, j'ai ma récompense, puisque c'est la merveille de la Loi que je rencontre, que j'éprouve. Dieu est au-delà de toute atteinte, mais se donne dans sa Parole qui me dit ce que je dois faire pour être au plus près de Sa volonté, vivre de Lui. C'est cette parole qui fait Loi, ordre, exigence. La connaissance de Dieu n'est pas intellectuelle,

noétique, elle est vie et c'est en vivant la Loi que le cœur connaît la joie, l'enthousiasme de se savoir non pas tant en règle avec Dieu comme avec un maître dur et sévère, qu'en harmonie avec Lui. Comment, pour un Juif, être plus près de Dieu ?

Première lettre de saint Paul aux Corinthiens (2, 6-10)

Frères, c'est bien une sagesse que nous proclamons devant ceux qui sont adultes dans la foi, mais ce n'est pas la sagesse de ce monde, la sagesse de ceux qui dominent le monde et qui déjà se détruisent. Au contraire, nous proclamons la sagesse du mystère de Dieu, sagesse tenue cachée, prévue par lui dès avant les siècles, pour nous donner la gloire. Aucun de ceux qui dominent ce monde ne l'a connue, car, s'ils l'avaient connue, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur de gloire. Mais ce que nous proclamons, c'est, comme dit l'Écriture : ce que personne n'avait vu de ses yeux ni entendu de ses oreilles, ce que le cœur de l'homme n'avait pas imaginé, ce qui avait été préparé pour ceux qui aiment Dieu. Et c'est à nous que Dieu, par l'Esprit, a révélé cette sagesse. Car l'Esprit voit le fond de toutes choses, et même les profondeurs de Dieu.

Le Seigneur avec nous, le Seigneur semblable à nous, voilà le mystère tenu caché, inimaginable. L'inaccessible mystère de Dieu « descendu » dans la chair. Paul reste bouche bée, stupéfait, en extase devant cette Révélation qui est Celui qui en personne lui a parlé sur le chemin de Damas. Et l'on sait que ce mystère n'est plus réservé aux seuls Juifs. Les Juifs sont au contraire le révélateur de ce mystère pour tous les hommes, le *topos* singulier où ce mystère vient s'imprimer singulièrement. Donc Israël peuple médiateur.

Mais je voudrais ici et maintenant m'arrêter sur les deux dernières lignes, car j'y vois un mystère supplémentaire, dès lors qu'il est question de l'Esprit, cet autre médiateur. Israël est médiateur du côté de la Création, l'Esprit du côté de Dieu. L'Esprit de Dieu voit les profondeurs de Dieu ; c'est des profondeurs de Dieu qu'il fait remonter le mystère révélé et qui constitue la nouvelle sagesse. Des profondeurs de Dieu il fait remonter le Verbe donné à la Création, il fait remonter le Christ – car c'est Lui, le mystère tenu caché. Voilà donc deux lignes fortement trinitaires, puisqu'elles mettent en évidence la double médiation qui nous fait accéder à l'Absolu de Dieu. La Médiation – le Médiateur – *en* qui s'accomplit la divinisation, c'est bien sûr le Christ, la chair du Christ, le Verbe fait chair, le Verbe fait homme. Mais une telle divinisation ne peut s'accomplir sur un mode physique ou même métaphysique, il faut qu'il s'accomplisse spirituellement, c'est à dire amoureux de l'amour même de Dieu. Dans l'économie, comme dirait Irénée, il faut une médiation qui soit l'esprit de la médiation « physique », réelle, qui sans cela resterait aveugle, donc inefficace. Chez Irénée, c'est comme si la

Trinité « économique » précédait la Trinité immanente, et cela me conduit à l'idée que la *procession* de l'Esprit n'est pas moins en vue de sa mission ad extra que de la constitution divine même. Autrement dit le projet créateur est immanent à la Trinité immanente, à la constitution trinitaire. Lorsque le Père engendre le Fils, il « souffle » l'Esprit, non seulement parce que la perfection divine exige la constitution trinitaire, mais parce que le dessein créateur est déjà inhérent à cette constitution : celle-ci est de manière immanente adéquate au dessein créateur. La création de l'homme et d'un monde a son origine, son principe « dans les profondeurs de Dieu ».

Évangile de Jésus Christ selon saint Matthieu (5, 17-37)

Comme les disciples s'étaient rassemblés autour de Jésus, sur la montagne, il leur disait : « Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir. Amen, je vous le dis : Avant que le ciel et la terre disparaissent, pas une lettre, pas un seul petit trait ne disparaîtra de la Loi jusqu'à ce que tout se réalise. Donc, celui qui rejettera un seul de ces plus petits commandements, et qui enseignera aux hommes à faire ainsi, sera déclaré le plus petit dans le Royaume des cieux. Mais celui qui les observera et les enseignera sera déclaré grand dans le Royaume des cieux. Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne commettras pas de meurtre, et si quelqu'un commet un meurtre, il en répondra au tribunal. Eh bien moi, je vous dis : Tout homme qui se met en colère contre son frère en répondra au tribunal. Si quelqu'un insulte son frère, il en répondra au grand conseil. Si quelqu'un maudit son frère, il sera passible de la géhenne de feu. Donc, lorsque tu vas présenter ton offrande sur l'autel, si, là, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton offrande là, devant l'autel, va d'abord te réconcilier avec ton frère, et ensuite viens présenter ton offrande. Accorde-toi vite avec ton adversaire pendant que tu es en chemin avec lui, pour éviter que ton adversaire ne te livre au juge, le juge au garde, et qu'on ne te jette en prison. Amen, je te le dis : tu n'en sortiras pas avant d'avoir payé jusqu'au dernier sou. Vous avez appris qu'il a été dit : Tu ne commettras pas d'adultère. Eh bien moi, je vous dis : Tout homme qui regarde une femme et la désire a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur. Si ton œil droit entraîne ta chute, arrache-le et jette-le loin de toi : car c'est ton intérêt de perdre un de tes membres, et que ton corps tout entier ne soit pas jeté dans la géhenne. Et si ta main droite entraîne ta chute, coupe-la et jette-la loin de toi : car c'est ton intérêt de perdre un de tes membres, et que ton corps tout entier ne s'en aille pas dans la géhenne. Il a été dit encore : Si quelqu'un renvoie sa femme, qu'il lui donne un acte de répudiation. Eh bien moi, je vous dis : Tout homme qui renvoie sa

femme, sauf en cas d'union illégitime, la pousse à l'adultère ; et si quelqu'un épouse une femme renvoyée, il est adultère. Vous avez encore appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne feras pas de faux serments, mais tu t'acquitteras de tes serments envers le Seigneur. Eh bien moi, je vous dis de ne faire aucun serment, ni par le ciel, car c'est le trône de Dieu, ni par la terre, car elle est son marchepied, ni par Jérusalem, car elle est la Cité du grand Roi. Et tu ne jureras pas non plus sur ta tête, parce que tu ne peux pas rendre un seul de tes cheveux blanc ou noir. Quand vous dites 'oui', que ce soit un 'oui', quand vous dites 'non', que ce soit un 'non'. Tout ce qui est en plus vient du Mauvais. »

Ce jour-là, Jésus est d'humeur sévère, il ne veut pas faire comprendre à moitié pourquoi il se trouve au milieu de nous, pour peu de temps. Il y a urgence, et d'autre part il n'est pas passé parmi nous pour nous laisser tièdes comme nous étions auparavant – et si nous le restons, c'est de notre fait, non du sien, car Lui a frappé fort, si fort que peu veulent l'entendre, en fin de compte, ou s'ils sont un peu séduits et veulent bien l'entendre, ils sont les hommes d'un moment, inconstants. La radicalité évangélique est « impossible », et Jésus le sait : impossible à l'homme, mais c'est là que la puissance de Dieu œuvre, car il ne nous laisse pas dans notre impuissance et dans notre impossible. Il nous ramasse ! Il nous ramasse dans douze corbeilles et même les miettes ne sont pas perdues. Autant il ne laisse rien passer, autant il ne laisse personne se perdre. La traduction de *παρέλθῃ* par *disparaître* plutôt que *passer* n'est en ce sens pas tout à fait heureuse. On voit l'intention de rester accessible au bon peuple, ce qui revient peut-être à le trouver plus bête qu'il n'est. Donc Jésus ne laisse rien passer de la Loi. L'un des thèmes de Paul est que la Loi définit le régime de la condamnation. Or la radicalisation de la Loi est un véritable passage à l'infini : obéir à la Loi était peut-être possible, mais obéir à : *et moi je vous dis...* rend l'obéissance littéralement impossible, puisqu'elle ne peut plus être que parfaite, comme Dieu est parfait. Il est clair dès lors que nous avons besoin d'être sauvés à proportion de ce passage à l'infini. On est passé de l'éthique de la Loi à l'éthique du cœur ou de la conscience, de la secrète intériorité (la Loi n'exigeant qu'une obéissance extérieure : en réalité ce n'est pas si vrai et déjà le commandement d'aimer Dieu sollicite le cœur, une ouverture infinie, même si la Loi va s'ingénier à formaliser cet amour, le rendant alors fini). La Loi de Moïse est pour les fils d'Israël, la Loi de Jésus pour des fils de Dieu : elle est le billet d'entrée dans le Royaume de Dieu (sinon *vous n'y entrerez pas*). Vous n'y entrerez pas, mais au moment des Noces définitives, les envoyés du Roi inviteront tous ceux qui n'étaient pas invités, puisque les invités n'étaient pas dignes... Aucun ne sera perdu, même pas les invités indignes, pour que personne ne soit perdu. On sait bien en quoi consiste la radicalité infinie de la nouvelle « loi », qui est désormais une loi intérieure. La simple colère devient meurtrière ; le simple regard devient adultère ; le pardon et la réconciliation

deviennent des impératifs catégoriques de la « religion » (laisse là ton offrande...) : jamais la religion (Jésus s'adresse à des Juifs) n'avait été aussi « morale », subordonnant absolument le culte à la pureté non plus rituelle mais à celle du cœur. Jésus exige véritablement un nouvel *éthos*, de nouvelles mœurs : ne plus jurer du tout, ne plus répudier (tu aimeras ta femme ou ton mari quoi qu'il arrive, car ils sont ton prochain), renoncer en soi à tout ce qui pousse au mal : la vue, la prise. Tout cela est tout à fait concret et en même temps ne trouve de consistance que dans le cœur qui est le véritable acteur du bien et du mal, et plus justement de l'amour ou du refus d'aimer. C'est aimer qui devient inconditionné et rien ne peut plus justifier de s'y dérober, si l'on veut écouter et mettre en pratique la parole de Jésus, les commandements nouveaux, la nouvelle Loi, le nouveau Décalogue. Il n'y a plus de loi, for celle de l'Amour qui consiste dans un *tu dois* inconditionné : tu dois absolument aimer, tu dois aimer absolument ; mais comme aimer est la loi du cœur, il ne s'agirait pas que l'amour devienne subordonné à l'arbitraire du sentiment, de la subjectivité, mais à l'inverse que le cœur se subordonne entièrement et absolument à l'amour qui est sa loi. Alors le cœur apprend à ne devenir plus rien qu'amour : c'est ainsi qu'il fait de l'amour sa loi, non pas formellement mais en esprit. Alors seulement le cœur peut faire ce qu'il veut (s. Augustin), pourvu qu'il aime, et aimer c'est vraiment renverser son rapport à l'autre, c'est faire de l'autre mon centre, alors que jusqu'ici j'étais mon propre centre. C'est la seule manière possible de devenir transparent, sans obscurité intérieure. C'est cela être « pur » au sens des Béatitudes. Je suis capable d'en parler (très imparfaitement, conscient que je suis que je n'ai fait qu'effleurer ce texte, alors que chaque proposition a son importance, probablement capitale), je suis capable d'en parler et je mesure d'autant plus à quel point je suis éloigné à des années-lumières de cette perfection que Jésus attend de moi comme de quiconque entend et reçoit sa parole et sa présence.

7ème dimanche du Temps Ordinaire (20 février)

Lecture du livre des Lévites (19, 1-2.17-18)

Le Seigneur adressa la parole à Moïse : « Parle à toute l'assemblée des fils d'Israël ; tu leur diras : Soyez saints, car moi, le Seigneur votre Dieu, je suis saint. Tu n'auras aucune pensée de haine contre ton frère. Mais tu n'hésiteras pas à réprimander ton compagnon, et ainsi tu ne partageras pas son péché. Tu ne te vengeras pas. Tu ne garderas pas de rancune contre les fils de ton peuple. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis le Seigneur ! »

Voici donc le fameux endroit où l'on trouve le commandement de l'amour du prochain, qui ne fait pas partie du Décalogue. Celui-ci demande *seulement* d'aimer Dieu, après quoi la Loi énonce surtout une suite d'interdits (dont la légitimité est au demeurant on ne peut plus universelle). Mais en réalité séparer les deux livres n'a pas grand sens, si l'on prête un peu d'attention à l'entrée en matière. Dans les deux cas c'est Moïse en personne qui s'adresse au peuple de la part de Dieu (*Tu leur diras...*) On aurait donc tort d'isoler le Décalogue et de lui accorder un statut comme en surplomb des autres paroles retransmises de Dieu. Le premier commandement disait : tu aimeras Dieu parce qu'il est saint ; maintenant le « second » commandement dit : parce qu'il est saint, toi-même sois saint ! Cela oblige à se demander ce que cela veut dire, être saint. Aucune pensée de haine ; aucun esprit de vengeance ; aucune rancune. C'est dans la forme de la Loi que de formuler négativement son contenu (tu ne commettras aucun mal). Or ici, au terme, la vérité de la Loi apparaît, comme ce sans quoi elle n'aurait pas de consistance ni de raison (car après tout, il faut une raison supérieure pour ne pas haïr, se venger etc.) D'où le commandement positif de l'amour : comme tu aimeras Dieu, tu aimeras ton prochain (mais qui est mon prochain ?... La suite est dans le Nouveau Testament). Dieu demande l'amour de Dieu et ensuite seulement l'amour du prochain, ce qui donne à penser que j'ai besoin de l'amour de Dieu comme du paradigme à partir duquel je puis envisager mon prochain, paradigme qui me donne la mesure de l'amour attendu. Un Dieu qui me demande de l'aimer, cela ne s'était encore jamais vu et cela inaugure un ordre de *spiritualité* inconnu jusqu'ici des religions. Mon rapport à Dieu, de rituel devient spirituel, et de là spirituel aussi mon rapport à mon prochain (spirituel et non plus seulement social, réglé socialement). Un tel rapport n'est pour l'instant concevable qu'entre fils du même peuple (ce qui réaffirme la fraternité fondamentale des enfants d'Israël) et c'est seulement Jésus, on le sait, qui renversera une telle limitation en renversant les places (*de qui suis-je le prochain* et non plus *qui est mon prochain*). Comment en effet imaginer un rapport *spirituel* avec un païen, un étranger qui ne comprendrait pas, ne partageant pas la foi d'Israël en un Dieu à aimer – ce qui signifie qu'il n'a plus rien à voir avec les autres dieux, ceux des panthéons voisins ? Pour l'instant le spirituel fait la particularité d'Israël ; il est un langage impossible à parler avec les « autres ». Dieu a beau être le Dieu de toute la terre et de tous les peuples, il ne semble pas avoir jugé bon de se communiquer en dehors de cette mystérieuse filiation qui va de Noé à Abraham et d'Abraham à Moïse. Cette communication semble donc se resserrer, devenir de plus en plus singulière, loin de s'élargir à l'humanité. Pourtant les prophètes prophétiseront... Mais justement nous n'en sommes pas aux prophètes, tout juste aux fondations, à la constitution du peuple. Comment dois-je aimer Dieu ? De tout mon cœur, de toutes mes forces ; je dois donc y mettre de la passion (en retour de celle que Dieu met à mon endroit) au sens d'être prêt à tout souffrir pour

lui. C'est ainsi que l'Aimé pourra être éprouvé comme aimé. De même donc envers mon prochain. Mais comment puis-je mesurer la mesure de cet amour ? En me faisant esprit, se connaissant soi-même, s'éprouvant soi-même, Dieu m'a fait adhérer à moi-même, me rendre inséparable de moi-même, attaché à moi-même comme à personne d'autre. En ajoutant « comme toi-même » c'est donc la dimension irréductible de la subjectivité qui prend place ici. Toi qui es Sujet, aime ton prochain comme un Sujet, comme ce quelqu'un que tu t'éprouves être. Attache-toi à lui ; soyez inséparables ; cherche à le connaître. De même que tu veux toi-même ton propre bien, veuille son bien (qui n'est pas nécessairement le tien). Cela fait entrer dans la logique du don, et même du don de soi. Comme une telle donation ne relève pas du sentiment mais du commandement (voir là-dessus les *Œuvres de l'amour* de Kierkegaard), comment parler d'amour ? C'est que justement l'amour est d'abord cet acte, et s'il y a affect, si je suis touché (si j'éprouve le sentiment de l'amour), c'est en second et comme résultat, non comme cause. Dans l'amour (au contraire d'éros) il n'y a pas d'abord le désir de jouir (d'éprouver du plaisir) qui me tourne vers l'autre (il peut au contraire me répugner), mais je ne le sais qu'après, du don fait dans l'obscurité d'un « tu dois » naît la joie (qui transcende le plaisir). L'amour n'est pas concevable en dehors de cette triangulation dans laquelle Dieu est premier comme Celui sans qui non seulement je ne puis pas aimer autrui, mais sans qui je ne peux pas m'aimer moi-même – ce sans quoi je ne peux pas aimer autrui. Je vois bien le livre difficile qu'il y aurait à écrire sur la question, et plus encore à quel point je suis loin d'aimer, sachant à quel point je m'aime mal.

Psaume 102, 1-2, 3-4; 8.10, 12-13

*Bénis le Seigneur, ô mon âme,
bénis son nom très saint, tout mon être !
Bénis le Seigneur, ô mon âme,
n'oublie aucun de ses bienfaits !*

*Car il pardonne toutes tes offenses
et te guérit de toute maladie ;
il réclame ta vie à la tombe
et te couronne d'amour et de tendresse.*

*Le Seigneur est tendresse et pitié,
lent à la colère et plein d'amour ;
il n'agit pas envers nous selon nos fautes,
ne nous rend pas selon nos offenses.*

*Aussi loin qu'est l'orient de l'occident,
il met loin de nous nos péchés ;*

*comme la tendresse du père pour ses fils,
la tendresse du Seigneur pour qui le craint !*

Puisqu'il est question d'amour de Dieu, nous comprenons bien qu'Il ne nous commanderait pas de l'aimer si ce n'était pas la seule manière adéquate de recevoir l'amour dont il nous aime « le premier ». Comment pourrions-nous aimer un Dieu qui ne nous aimerait pas ? À l'inverse, comment ne pas aimer un Dieu qui nous aime ? D'où l'éternelle question : qu'est-ce qu'aimer ? C'est de prime abord *éprouver de la tendresse*, mais cela ne suffit pas pour dire ce que c'est *en acte*. Le psaume en dit quelque chose, contenu dans le mot *bienfait* : pardonne, guérit, sauve. À quoi voit-on que Dieu prend soin de nous comme de ses enfants ? Car cela ne se voit pas *manifestement*. Soit Dieu est le nom que nous attribuons à nos illusions, à notre besoin d'être sauvé, d'échapper à la détresse ; soit l'amour de Dieu se manifeste autrement que manifestement. L'amour de Dieu ne nous met pas à l'abri du cours du monde. En réalité le psaume ne porte que sur un point et un seul, celui-là seul qui dénote un amour entre un être et un autre : il met loin de nous nos péchés. L'enjeu est celui de notre mal, celui qui nous habite, celui que nous produisons, celui qui s'origine dans le cœur. Le mal qui nous tombe dessus n'est pas péché ; mais le mal que nous faisons tomber l'est bel et bien. Faire le mal est ce qui justifie la haine : comment aimer celui qui fait le mal ? *Éloignez-vous de moi, vous qui faites le mal !* Or précisément Dieu pardonne, donne un amour indu. Il guérit du mal dans lequel le mal fait sombrer ; Il sauve de la mort dans laquelle le mal fait tomber ; et là-dessus il s'unit à toi comme l'Amant à l'aimée. Ce double mouvement montre en quoi l'amour n'est pas possession (Dieu ne nous possède pas mais nous (re)donne à nous-mêmes en se donnant) et l'est d'autant moins que nous nous sommes donné tout le *mal* possible pour nous rendre peu aimables. Dieu ne nous aime pas parce que nous serions aimables (au contraire, en faisant le mal nous devenons des néants de bien aux yeux d'un Dieu bon). Certes il peut nous rendre aimables en nous aimant, mais cela ne suffit pas, puisque son amour n'a pas suffi à nous empêcher de devenir des fils prodigues. Mais c'était un amour non manifeste. Dieu s'est retiré du monde pour que nous le cherchions et nous ne l'aurions pas cherché s'il s'était imposé à nous de toute évidence. Chercher signifie ici désirer, et désirer pour aimer, en vue d'aimer, parce que déjà dans le désir se joue la question d'aimer. Ne nous reste qu'un dieu : l'amour de soi, mais cela suffit à la fois pour nous donner l'idée du Bien, et pour nous en détourner en mettant notre « soi » à la place du Bien, et même de notre propre bien. Selon le psaume, Dieu est un père qui laisse grandir ses enfants et pardonne toutes leurs fautes, car à la fois il ne peut pas les vouloir, et ne veut pas les empêcher, car si le mal nous était interdit (impossible), nous ne pourrions pas vouloir le Bien. Aimer Dieu nous serait impossible. Nous ne serions pas des « sujets ».

Première lettre de saint Paul aux Corinthiens (3, 16-33)

Frères, n'oubliez pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous. Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira ; car le temple de Dieu est sacré, et ce temple, c'est vous. Que personne ne s'y trompe : si quelqu'un parmi vous pense être un sage à la manière d'ici-bas, qu'il devienne fou pour devenir sage. Car la sagesse de ce monde est folie devant Dieu. L'Écriture le dit : 'C'est lui qui prend les sages au piège de leur propre habileté'. Elle dit encore : 'Le Seigneur connaît les raisonnements des sages : ce n'est que du vent !' Ainsi, il ne faut pas mettre son orgueil en des hommes dont on se réclame. Car tout vous appartient, Paul et Apollos et Pierre, le monde et la vie et la mort, le présent et l'avenir : tout est à vous, mais vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu.

Ce texte immense, je n'y avais pas assez prêté attention jusqu'ici, mais mon travail sur la personne en est magnifiquement confirmé : la dignité infinie de la personne humaine trouve ici un nouveau fondement, dans la thématique du corps et du temple. *Le Temple dont il parlait, c'était son corps* (Jn 2, 21). Or, dit Paul, *vous êtes le corps du Christ*. Le syllogisme est parfait, qui nous fait temple de Dieu, habité par l'Esprit. Cela nous met dans une dette infinie, car comment être digne et rester digne de cette vocation ? C'est donc le sentiment de mon néant, de mon infinie indignité, qui prévaut aussi longtemps que je n'accueille pas ma dignité comme un don, puisqu'elle résulte de l'Incarnation. Le défenseur de ma dignité de temple parce que personne et personne parce que membre du corps du christ, c'est Dieu même. C'est Lui mon défenseur. Alors que craindre ? Paul le dit de manière violente, juive en quelque sorte : *Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira*. Mais si c'est moi-même qui le détruis, que va faire Dieu ? Il va se laisser détruire sur la croix. Dieu est celui qui me désarme et Paul montre à quel point l'Incarnation inaugure une nouvelle Sagesse, impensable, inattendue. La sagesse est du langage grec. La vacuité de l'homme sans Dieu s'y confirme et en même temps elle (cette sagesse) peut être sauvée par les cheveux pour autant qu'elle fasse l'objet d'un renversement, d'une transvaluation. *Tout vous appartient*, dit encore Paul, y compris donc la sagesse des sages, la sagesse de ce monde (y compris la philosophie) – mais à condition d'être au Christ (c'est Lui le *Logos* éternel et la *Sophia* éternelle). Ajouter que le Christ est à Dieu, au Terme absolu, c'est mettre en évidence sa place de Médiateur. À la fois il est Sagesse éternelle et la vraie *philosophia* sera la quête finie, humaine, de la Sagesse éternelle (c'est pourquoi Platon a été si facilement christianisé !) et il est Sagesse incarnée, Verbe médiateur qui nous indique charnellement le chemin paradoxal de la « vraie » sagesse : le chemin de la croix. Après le Christ, il n'est plus (il ne devrait plus être) possible de philosopher comme avant.

Et de fait, jusque dans leur rejet du christianisme, les philosophes modernes n'ont plus cessé de se débattre avec des catégories et des concepts christianisés. Je ne vais pas en faire la liste ici, puisqu'il y faudrait un livre. Une philosophie inéluctablement christianisée n'est pas pour autant une philosophie chrétienne. Mais si, dans la liberté de la raison, elle se pose en ennemie de la foi, alors elle sera du vent – même si ce vent est un vent de plomb ou un vent qui souffle la tempête. Ce vent, dirait Paul, sera détruit, mais c'est comme pour le « problème du mal », les voies du Seigneur ne sont pas les nôtres et son Souffle souffle où il veut !

Évangile selon saint Matthieu (5, 38-48)

Comme les disciples s'étaient rassemblés autour de Jésus, sur la montagne, il leur disait : « Vous avez appris qu'il a été dit : 'Eil pour œil, dent pour dent'. Eh bien moi, je vous dis de ne pas riposter au méchant ; mais si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui encore l'autre. Et si quelqu'un veut te faire un procès et prendre ta tunique, laisse-lui encore ton manteau. Et si quelqu'un te réquisitionne pour faire mille pas, fais-en deux mille avec lui. Donne à qui te demande ; ne te détourne pas de celui qui veut t'emprunter. Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Eh bien moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Les publicains eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? Vous donc, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Pas vrai que les textes de ce dimanche sont terribles ? Et l'on va dire que c'est un dimanche *ordinaire* ! Car Jésus explique à ses disciples comment devenir des christes. Oscar Wilde, dans *De Profundis*, prétend qu'en dehors du Christ lui-même, il n'y a guère eu que François d'Assise pour être christ. Peut-être, peut-être pas, mais oui, c'est peut-être lui le plus *ressemblant*. Aimer, c'est à l'évidence (chrétienne) mettre en pratique ce que dit Jésus. À la lettre ou pas à la lettre ? La question est déjà une dérobade, car l'esprit n'est pas moins, il est plus que la lettre. Tendre la joue gauche, c'est être plein de compassion pour celui qui me blesse et m'humilie. Ce n'est pas *rendre son visage dur comme pierre*. Le prophète a écrit cela du serviteur souffrant pour faire comprendre qu'intérieurement il n'a pas été détruit par les coups et l'humiliation. Il l'a écrit ainsi parce que quelques siècles avant Jésus, l'amour des ennemis était encore impensable : personne encore n'avait pu le faire, et

seul ce qui advient devient véritablement, effectivement pensable. Même la plus belle prophétie n'est encore que l'ombre de ce qu'elle préfigure et annonce. Le paradoxe du Serviteur souffrant est déjà extraordinaire « pour l'époque » ! Donc Jésus se laisse totalement désarmer. Il se rend à l'autre, se rend, comme on dit, à sa merci : à sa pitié ou mieux, compassion. Cela suppose que la merci n'est nullement acquise, et de fait le mal est bien du côté de l'endurcissement du cœur qui ne voit plus l'autre avec compassion. Si je suis pris de compassion pour ma victime, je n'ai plus qu'à lui demander pardon et c'est à elle à son tour d'être prise de compassion pour celui qui lui a fait du mal et de lui pardonner. Alors surgit une infinie tendresse entre les êtres, une infinie affection. Alors aussi la joie, la joie chrétienne des *Fioretti*. Je le sais, et pourtant le cœur reste endurci et ne parvient pas à se défaire de soi-même. Je reste endurci parce que je n'ai pas le courage de la kénose, du renoncement total à mon moi. Si en effet je n'y renonce pas, il me faut le défendre, et le malheur en effet provient de cette défense. Je n'ai pas à demander au Pape de renoncer à sa garde suisse, ni à mon Église de mettre des verrous à ses portes, mais j'ai uniquement à me convertir, à lâcher mes prises, moi et uniquement moi, donc à prier vraiment pour l'obtenir, puisque de moi-même c'est impossible, contre nature. Or je ne prie pas vraiment, je tourne autour du pot, j'évite religieusement la sainteté, parce que je sais que ma nature de chair va grandement souffrir si elle consent à s'abandonner à la joie chrétienne, celle qui résulte du total abandon à l'autre.

8ème dimanche du Temps Ordinaire (27 février)

Livre d'Isaïe (49, 14-15)

Jérusalem disait : « Le Seigneur m'a abandonnée, le Seigneur m'a oubliée. » Est-ce qu'une femme peut oublier son petit enfant, ne pas chérir le fils de ses entrailles ? Même si elle pouvait l'oublier, moi, je ne t'oublierai pas. - Parole du Seigneur tout-puissant.

Dieu au féminin, ce n'est pas si fréquent, ce n'est pas non plus absolument exceptionnel, car aucune dimension d'amour n'est étrangère à Dieu. Étant l'Absolu, il contient tout, y compris le féminin (puisque'il est à l'origine de la Création, il est à l'origine du féminin comme du masculin et de leur égale « dignité »). Bien entendu il n'y a rien ici à lire au sens littéral : Dieu n'est ni homme ni femme et sa paternité (analogique) n'exclut pas sa maternité, car de Lui toutes choses « sortent ». Que le langage humain ne fasse pas illusion ! À l'inverse, on peut dire que ce sont les paternité et maternité humaines qui ne sont que des analogies de cette paternité et maternité créatrice : Jésus n'hésitera

pas à souligner ce renversement (*vous n'avez qu'un seul Père*) et il se comparera lui-même à une poule avec ses poussins, justement à propos de Jérusalem (Mt 23, 37). Ainsi y a-t-il deux amours, au masculin et au féminin, qui ne se confondent pas, ne se contrarient pas non plus, forment une totalité comme le *Yin* et le *Yang* chinois. C'est dire qu'en Dieu aucune manière d'aimer ne manque.

Psaume 61, 2-3, 8, 9

*Je n'ai de repos qu'en Dieu seul,
mon salut vient de lui.
Lui seul est mon rocher, mon salut,
ma citadelle : je suis inébranlable.*

*Mon salut et ma gloire
se trouvent près de Dieu.
Chez Dieu, mon refuge,
mon rocher imprenable !*

*Comptez sur lui en tous temps,
vous, le peuple.
Devant lui épanchez votre cœur :
Dieu est pour nous un refuge.*

Un instant j'ai dit, comme dans Isaïe, *le Seigneur m'a abandonné*, l'instant suivant je dis : *je suis inébranlable*. C'est manifestement (à la lettre) contradictoire, mais s'arrêter à la contradiction c'est ne pas comprendre le « drame » de la foi qui est un dialogue ou une action entre deux personnages au moins (sans compter tous les autres autour). Ici il y a JE et il y a LUI. Et moi je dis : *comptez sur Lui en tous temps*. Cela ne veut pas dire que tout est joué et résolu mais au contraire que rien ne l'est. Si j'ai foi (en Lui) je suis inébranlable ; dès lors que ma foi fléchit, j'ai le sentiment d'être abandonné. Comme c'est Lui et non pas moi, le Salut, le Rocher, le Refuge, le Repos, la Citadelle, la Gloire, c'est sur Lui que la foi repose, non sur moi-même : la foi ne subsiste pas une seconde sans son « objet » qui est Celui en qui je remets ma confiance, ce qui signifie que la foi n'est pas un acte de volonté unilatéral, mais un acquiescement à ce qui vient entièrement d'un autre – y compris ma faculté d'acquiescer que je Lui dois puisque de Lui je reçois tout. Que dit alors le psalmiste : *comptez sur Lui*, et plus encore : *devant Lui épanchez votre cœur*. C'est bien Lui qui apporte tout et moi je n'ai qu'à être là avec mon tout petit oui de rien du tout qui Lui suffit. Plus encore, il n'apporte pas tout objectivement mais il apporte tout « subjectivement » au sens de mon intériorité ouverte à son don. Or le psalmiste parle d'épanchement du cœur. *Effundite coram illo corda vestra*. Cela apporte l'air de rien un

élément capital : non seulement je peux me tourner vers Lui avec mon petit oui, mais en sens inverse je peux, en tant que sujet de ce oui, m'ouvrir, me laisser pénétrer, Le prendre à témoin de ma faiblesse, de mon impuissance même à prononcer un oui effectif et efficace (*viens au secours de mon manque de foi*). Je peux le laisser entrer dans ma maison, mon âme, ma vallée de larmes. Si je m'épanche, c'est pour déverser mes douleurs et impuissances et c'est évidemment dans l'espérance qu'Il se laissera toucher, émouvoir. C'est dire que Dieu n'est pas extérieur mais intérieur (*intimus*), et donc qu'il n'a pas rapport aux créatures comme à des choses, mais à des personnes subjectives qui souffrent, ressentent, veulent et ne veulent pas... Dieu entre dans mon oui, mais aussi dans mon incapacité à dire oui.

Première lettre de saint Paul aux Corinthiens (4, 1-5)

Frères, il faut que l'on nous regarde seulement comme les serviteurs du Christ et les intendants des mystères de Dieu. Et ce que l'on demande aux intendants, c'est en somme de mériter confiance. Pour ma part, je me soucie fort peu de votre jugement sur moi, ou de celui que prononceraient les hommes ; d'ailleurs, je ne me juge même pas moi-même. Ma conscience ne me reproche rien, mais ce n'est pas pour cela que je suis juste : celui qui me juge, c'est le Seigneur. Alors, ne portez pas de jugement prématuré, mais attendez la venue du Seigneur, car il mettra en lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et il fera paraître les intentions secrètes. Alors, la louange qui revient à chacun lui sera donnée par Dieu.

Où est la frontière entre l'humilité et la vanité ? Paul est d'abord humble. La grandeur est dans son vis à vis : le Christ, le mystère de Dieu ; voilà qui est absolument, infiniment grand. Lui et les Anciens, que sont-ils ? De simples intendants, serviteurs. Méritent-ils la confiance ? Celle des hommes ou celle de Dieu ? Ici Paul peut sembler effectuer un retournement spectaculaire, lorsqu'il dit : *je me soucie fort peu de votre jugement sur moi !* Ce n'est pas très sympathique ! C'est même un peu vexant, surtout si précisément nous les simples fidèles nous lui faisons confiance, à ce Paul qui manie si bien l'épée de la Vérité, l'épée de son Christ et Seigneur. Paul spadassin du Christ ! Ce qui peut être pris pour un mouvement de suffisance est tout de suite pondéré par un *d'ailleurs...* qui replace Paul de notre côté, de ceux qui pourraient juger. Mais de nouveau : *ma conscience ne me reproche rien !* Retour de la suffisance ? Pas sûr, car aussitôt il y a un *mais...* Le balancement est déconcertant et plus d'une fois dans les lettres de Paul le lecteur peut aller jusqu'à être heurté par son ton tranchant, ses affirmations catégoriques et surtout une façon de parler de lui-même qui semble bien péremptoire. Or Paul en réalité est quelqu'un qui ne fait pas de chichis ! Il parle de lui comme

d'un autre et en outre avec un seul et unique critère de jugement : le Christ, toujours le Christ. Lui-même tourne autour de cet axe, s'ancre à ce centre de gravité et de la même manière centre-t-il tout, tout le reste, tous les autres, tout l'univers à ce centre et à cet axe unique. Ce n'est pas parce que ma conscience ne me reproche rien que je suis juste. La conscience est pourtant l'instrument intérieur que même les païens ont à leur disposition pour juger du bien et du mal. Mais pour autant est-elle infaillible, au-dessus et à l'abri des orages du sujet ? Le seul juge juste ne peut pas être soi-même et même il faut aller jusqu'à dire que ce qui rend la conscience infaillible, c'est qu'elle consente à s'en remettre à un autre, au seul Juste. Ma conscience faillible a au moins la capacité de se savoir faillible et, pour autant qu'elle rencontre le seul Juge infaillible, elle a la capacité de suspendre son jugement et de s'en remettre à l'autre. Que reste-t-il de la supposée suffisance de Paul ? Elle est retournée en une magnifique affirmation d'humilité, de reconnaissance du seul Juge juste. Ce qui vaut pour Paul vaut pour tous, si bien que de son cas particulier l'apôtre peut faire un enseignement qui nous instruit universellement : ne jugez pas ! Car la conscience, ce qui nous est le plus intérieur (même si le mot n'est pas dans l'original grec, cela ne change pas le fond de la question), ce qui est caché, secret voire ténébreux, seul le Christ, qui sait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme, peut en juger. Ma liberté de conscience n'est nullement atteinte par cette radicale et précisément libre hétéronomie.

Évangile de Jésus Christ selon saint Matthieu (6, 24-34)

Comme les disciples s'étaient rassemblés autour de Jésus, sur la montagne, il leur disait : « Aucun homme ne peut servir deux maîtres : ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'Argent. C'est pourquoi je vous dis : Ne vous faites pas tant de souci pour votre vie, au sujet de la nourriture, ni pour votre corps, au sujet du vêtement. La vie ne vaut-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne font ni semailles ni moisson, ils ne font pas de réserves dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? D'ailleurs, qui d'entre vous, à force de souci, peut prolonger tant soit peu son existence ? Et au sujet du vêtement, pourquoi se faire tant de souci ? Observez comment poussent les lis des champs : ils ne travaillent pas, ils ne filent pas. Or je vous dis que Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'était pas habillé comme l'un d'eux. Si Dieu habille ainsi l'herbe des champs, qui est là aujourd'hui, et qui demain sera jetée au feu, ne fera-t-il pas bien davantage pour vous, hommes de peu de foi ? Ne vous faites donc pas tant de souci ; ne dites pas : 'Qu'allons-nous manger ?' ou bien : 'Qu'allons-nous boire ?' ou encore : 'Avec quoi nous habiller ?' Tout cela, les païens le recherchent. Votre Père céleste sait bien que vous

en avez besoin. Cherchez d'abord son Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît. Ne vous faites pas tant de souci pour demain : demain se souciera de lui-même ; à chaque jour suffit sa peine. »

Comment ne pas être sensible à la force extraordinaire de la parole de Jésus ? Pourtant cette parole est d'une sainte simplicité ! Pas de grande théorie, que du concret. Suis-je donc sourd ? Est-ce trop dur à entendre ? Et même, cette insouciance radicale prônée par Jésus est-elle sérieuse, est-elle acceptable par Monsieur l'Économiste ? Est-elle bonne pour la croissance ? La croissance de quoi au juste ? La croissance de la croissance ? Ou bien la croissance du royaume ? Non pas du Royaume dans un autre monde, mais bien du royaume à l'œuvre comme un germe ou du levain dans ce monde-ci – car il n'y a aucun arrière-monde. Nous découvrons donc que le *souci* est « païen » ; le Chrétien est un insouciant, une sorte de cigale, mais laborieuse en vue du royaume de Dieu. Or je me soucie de ce que je vais manger et boire : je suis donc un païen. Je ne me soucie pas de l'argent ? C'est pour autant que je n'en manque pas. Si je me soucie du boire et du manger, je me soucie fatalement, nécessairement de l'Argent, puisque l'argent est le Moyen suprême de toutes les nécessités. Dieu est la Providence des lys des champs et des oiseaux du ciel ; de même l'Argent est-il la providence des besogneux soucieux du boire et du manger et du se-vêtir. C'est la Providence qui pourvoit, c'est donc l'Argent qui pourvoit et l'Argent est la providence des païens, c'est-à-dire de vous et moi, de tous ceux qui se soucient de dormir au chaud au lieu d'errer dans la nuit et le froid aussi longtemps que de pauvres Lazare viennent se recroqueviller à nos portes. Ce ne sont pas eux qui nous font souci, ou alors nous nous inquiétons de ce qu'ils pourraient nous envahir et polluer de leur présence notre propriété. En fin de compte Jésus n'est nullement sourd à l'ordre du besoin (*Votre Père céleste sait bien que...*) Toute la parole de Jésus s'articule donc autour de ce petit adverbe : *d'abord*. C'est une simple question d'ordre. La Justice du Royaume d'abord. Et comme il n'y a pas d'arrière-monde, cette justice ne saurait s'actualiser ailleurs qu'ici et maintenant, mais comme rien d'autre que la Justice même de Dieu, l'œuvre de Dieu ici et maintenant, ce qui devrait être notre souci premier, le *surcroît* constituant la réalisation matérielle, temporelle de cette justice. C'est tout simple de penser que la Justice étant recherchée, le boire, le manger et le vêtement ne peuvent plus être un souci pour personne. Enfin il y a une dernière insouciance à acquérir, celle du lendemain. Même pour la recherche du Royaume, il faut savoir s'en remettre à la providence, récuser tout activisme et savoir faire aujourd'hui ce qui est donné pour aujourd'hui, ne pas être déjà demain tant que demain n'est pas arrivé.

9ème dimanche du Temps Ordinaire (6 mars)

Lecture du livre du Deutéronome (11, 18.26-28.32)

Moïse disait au peuple d'Israël : « Les commandements que je vous donne, mettez-les dans votre cœur, dans votre âme. Attachez-les à votre poignet comme un signe, fixez-les comme une marque sur votre front.

Aujourd'hui je vous donne le choix entre la bénédiction et la malédiction : bénédiction si vous écoutez les commandements du Seigneur votre Dieu, que je vous donne aujourd'hui ; malédiction si vous n'écoutez pas les commandements du Seigneur votre Dieu, si vous abandonnez le chemin que je vous prescris aujourd'hui, pour suivre d'autres dieux que vous ne connaissez pas. Veillez à mettre en pratique les décrets et les commandements que je vous présente aujourd'hui. »

La Loi de Moïse est en train de faire advenir quelque chose de neuf dans le monde. À entendre le Guide des Hébreux, ceux qui vont devenir Israël, puis les Juifs, les Commandements ne sont pas un code législatif, ni un ordre venu d'en haut, mais un objet d'amour et une identité : une parole gravée, incrustée, fixée. Pour la première fois l'identité fait d'objet d'une décision, d'un décret ; elle est instituée. Instituée d'en haut bien sûr, mais d'un Dieu qui n'est pas comme les autres. D'un Dieu d'amour-passion. Parce que le lieu de l'institution et du décret, c'est le cœur, c'est l'âme, autrement dit l'intérieur, l'intime. Voilà ce qui est unique et nouveau : l'identité devient intérieure, si bien que jusque dans l'exil l'homme d'Israël pourra transporter son identité avec lui, en lui, puisqu'elle est son cœur. C'est ainsi que l'identité juive devient invincible et inaliénable. C'est en même temps ce qui va rendre l'homme juif inassimilable, pour autant qu'il garde en soi ce cœur de soi, son âme. L'identité juive n'est pas une simple culture ou une simple civilisation, elle est d'être affecté au cœur par un Dieu qui parle amour. On pourrait en dire autant de l'identité chrétienne. Où est la différence ? C'est que l'identité chrétienne n'est pas une identité ethnique ; elle n'induit l'appartenance à aucun peuple ou à aucune communauté déterminée. Au contraire pour le Juif, cet être-affecté du cœur est cela même qui va constituer son identité de peuple déterminé. La *religio*, le lien à Dieu constitue le peuple comme tel, au sens social et pas seulement par analogie comme pour l'Église dite « peuple de Dieu ». Elle est bien un peuple ou une communauté mais spirituels et non social ou politique. L'Église est en soi de l'eschatologie immergé dans le social et dans l'histoire humaine. Pour le peuple juif, c'est tout juste l'inverse : c'est du social eschatologique parce que c'est l'eschatologie (le dessein final de Dieu sur l'homme) qui prend corps dans du social, dans du collectif. Finalement Israël ne se constitue que comme ce « Reste » qui sort d'Égypte (tandis que sans doute beaucoup d'Hébreux, d'Habirou, y restent). Ce reste réalise la promesse faite à Abraham (ce qui est rétrospectivement désigné comme tel dans le récit d'origine). Ce qui est frappant, c'est qu'Israël ne sera jamais un « grand » peuple, qui s'étale sur la terre. Il n'existe pas par la terre mais par la promesse ou le rêve de la terre : par une parole. La vérité de cette parole, c'est sa provenance et son inscription dans le cœur. Même au temps de la Royauté (David, Salomon), on ne peut pas dire : une terre, un peuple, mais une brève domination des autres peuples installés en Palestine, tandis que les « tribus d'Israël » y restent disséminées. L'unité et l'identité politiques restent un mythe, mais l'unité et l'identité spirituelles sont bien réelles pour tout Israélite qui se reconnaît, s'identifie dans la Loi. La vérité d'Israël est bien spirituelle et donc eschatologique ; elle est ce pour quoi ce peuple singulier existe et que l'Écriture appelle *Emmanuel*, Dieu-avec-nous. La vérité spirituelle d'Israël, c'est : Emmanuel.

Psaume 30, 3bc-4, 17.20cd, 24ab.25

*Sois le rocher qui m'abrite,
la maison fortifiée qui me sauve.
Ma forteresse et mon roc, c'est toi :
pour l'honneur de ton nom, tu me guides et me conduis.*

*Sur ton serviteur, que s'illumine ta face ;
sauve-moi par ton amour.
Tu combles à la face du monde
ceux qui ont en toi leur refuge.*

*Aimez le Seigneur, vous ses fidèles :
le Seigneur veille sur les siens.
Soyez forts, prenez courage,
vous tous qui espérez le Seigneur !*

Le passage du Deutéronome résonne encore dans ma lecture du psaume 30. J'entends : *le Seigneur veille sur les siens*, et : *Tu combles à la face du monde ceux qui ont en toi leur refuge*. On ne peut songer à révéler Dieu sans aucune crainte (Dieu est si grand et nous sommes si petits) et pourtant ce qui est retenu bien plus fondamentalement comme vrai, comme relation vraie à Dieu, c'est bien l'amour. *sauve-moi par ton amour*. La question n'est pas que je sois en règle avec Toi, mais que Tu m'aimes. Et puis : *Aimez le Seigneur, vous ses fidèles*. Fidèles, fidélité, foi, confiance, tout cela dans un mot. Bien plus que soumission (*islam*), parce que nous sommes des fils et non des esclaves ni même seulement des créatures soumises et déterminées (sous cet angle l'Islam reconnaît une réelle liberté à l'homme), c'est amour pour amour en quoi consiste la logique divine. Je puis aimer parce que je peux avoir confiance et parce que je me sais aimé. C'est ce qui rend l'amour possible. Il faut de l'amour en acte qui aime le premier pour que l'amour soit possible. C'est un tel amour auquel croit Israël. C'est cet amour qui fait le contenu essentiel de la « Loi » : Le commandement *Tu aimeras ton Dieu...* trouve sa possibilité dans la déclaration d'amour de Dieu pour l'homme (pour Israël mais finalement pour tout homme qui croit).

Lettre de saint Paul aux Romains» (3, 21-25a.28)

Frères, tous les hommes sont dominés par le péché ; la loi de Moïse, elle, servait seulement à faire connaître le péché. Mais aujourd'hui, indépendamment de la Loi, Dieu a manifesté sa justice qui nous sauve : la Loi et les prophètes en sont déjà témoins. Et cette justice de Dieu, donnée par la foi en Jésus Christ, elle est pour tous ceux qui croient. En effet, il n'y a pas de différence : tous les hommes sont pécheurs, ils sont tous privés de la gloire de Dieu, lui qui leur donne d'être des justes par sa seule grâce, en vertu de la rédemption accomplie dans le Christ Jésus. Car Dieu a exposé le Christ sur la croix afin que, par l'offrande de son sang, il soit le pardon pour ceux qui croient en lui. En effet, nous estimons que l'homme devient juste par la foi, indépendamment des actes prescrits par la loi de Moïse.

On sait bien que l'Épître aux Romains comporte d'immenses difficultés. C'est vrai dès la première phrase de ces quelques lignes. C'est que Paul en rencontrant le Christ, a fait une immense découverte : l'insuffisance de la Loi. Cela dit, elle ne sert pas *seulement* à faire connaître le péché. Paul lui-même ajoute d'ailleurs qu'elle est témoin de la *Justice de Dieu qui sauve*. Le *seulement* est donc un peu de trop. Sauf si l'on ne retient de la Loi que sa dimension de « loi » au sens pour ainsi dire pénal : la loi est bien là en référence à un délit et à une peine. Mais on sait bien que la « Loi » de Moïse ne se réduit pas à cette seule dimension. La Justice de Dieu qui sauve ne réside donc pas dans la Loi qui condamne, mais ailleurs. C'est que la Justice de Dieu est plus que juste (au sens légal), puisqu'elle « justifie » ou rend juste en faisant grâce. Paul n'oppose pas la Justice à autre chose que la Justice. C'est que celle de Dieu est plus juste que celle du juge. Pourquoi fait-elle grâce ? Parce qu'elle pardonne, et elle pardonne parce qu'elle aime. Comme chez Leibniz, il faut considérer l'économie totale de la Justice et pas seulement la justice pénale, face au mal commis par l'homme. Dieu rend la Justice, rend Justice à l'homme, en offrant sa vie sur la croix. L'offrande du sang est pardon, dit Paul. La connotation sacrificielle est évidente, mais elle ne suffit pas à élucider le sens d'un tel geste, d'une telle action, folle, scandaleuse (encore Paul). Le sacrifice n'est pas un sacrifice rituel « normal », mais un sacrifice « fou », « scandaleux » (pas en soi et pour de vrai, mais au yeux du monde aveugle, qui ne comprend pas). Fou tout de même au sens de l'amour fou. Car en quoi le sacrifice pardonnerait-il, serait pardon, s'il n'était un geste d'amour. Il n'y a pas un sacrifice parce qu'il faudrait que l'amour prenne la forme d'un sacrifice, mais parce qu'il y a amour, cet amour s'offre, se sacrifie pour ceux qu'il aime. Dans le sacrifice, on offre une victime. Dans l'amour, on s'offre soi-même. Que de contresens tant que l'on n'a pas compris cela ! Mais comme il est difficile de comprendre ce que l'on ne connaît pas, ce que l'on ne se représente pas, à savoir aimer. L'homme redevient donc juste par grâce, autrement dit par amour, cet amour qui se donne. La foi est-elle un présupposé ? Ce n'est sans doute pas la meilleure manière de poser le problème de la foi (et bientôt des œuvres). C'est bien par la seule grâce que les hommes sont sauvés. À quel moment advient donc la foi ? Il ne peut pas y avoir de grâce sans réception de cette grâce (elle ne peut pas rester extérieure au sujet qui la reçoit, qui en est le bénéficiaire) ; la foi est donc la grâce en tant qu'elle est reçue. Il faudra donc que tous les hommes, à un moment ou à un autre, y compris *post mortem*, « aient » la foi. Paul s'adresse à des croyants, à des convertis qui comprennent donc spontanément que le Salut est ce à quoi ils croient en croyant au Christ. Eux ont dit oui. La foi est le oui à la grâce rencontrée, reconnue. On ne peut pas demander de croire à quelqu'un qui n'a pas reconnu cette grâce, autrement dit l'amour de Dieu manifesté dans le Christ qui a versé pour moi *telle goutte de son sang*. Rencontrer Dieu dans son fils est une grâce devant laquelle je peux rester évasif, passif. La foi est donc œuvre, acte. Je dis oui comme celui qui aime dit oui à l'aimé. C'est pourquoi il y a un dernier contresens à éviter, à savoir confondre les œuvres de la foi et les *actes prescrits par la Loi*. « Où est ta foi qui n'agit pas », demande l'apôtre Jacques ? Les œuvres de la foi, ce sont tous les oui de l'amour.

Évangile de Jésus Christ selon saint Matthieu (7, 21-27)

Comme les disciples s'étaient rassemblés autour de Jésus, sur la montagne, il leur disait : « Il ne suffit pas de me dire : 'Seigneur, Seigneur !', pour entrer dans le Royaume des cieux ; mais il faut faire la volonté de mon Père qui est aux cieux. Ce jour-là, beaucoup me diront : 'Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons été prophètes, en ton nom que nous avons chassé les démons, en ton nom que nous avons fait beaucoup de miracles ?' Alors je leur déclarerai : 'Je ne vous ai jamais connus. Écartez-vous de moi, vous qui faites le mal !' Tout homme qui écoute ce que je vous dis là et le met en pratique est comparable à un homme prévoyant qui a bâti sa maison sur le roc. La pluie est tombée, les torrents ont dévalé, la tempête a soufflé et s'est abattue sur cette maison ; la maison ne s'est pas écroulée, car elle était fondée sur le roc. Et tout homme qui écoute ce que je vous dis là sans le mettre en pratique est comparable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est tombée, les torrents ont dévalé, la tempête a soufflé, elle a secoué cette maison ; la maison s'est écroulée, et son écroulement a été complet. »

Faut-il lire l'évangile à la lumière de Paul au Romains ou Paul à la lumière de l'évangile et plus exactement de la parole de Jésus. La tentation est forte en effet de voir dans la parole de Jésus la vérification de la « théorie » paulinienne de la foi et des œuvres. Or ce qui est réflexion (pensée qui réfléchit) chez Paul, est tout simplement force d'un torrent chez Jésus. Le Christ ne parle pas de... Il parle tout simplement à... à nous, à moi, et c'est Lui qui parle en son propre nom et à la première personne. Jésus me fait violence. Ah, tu dis que tu as la foi ? Ah, tu prétends écrire savamment sur mes Écritures qui sont ma parole ? En réalité la foi est une pratique. Il n'y a pas la foi et la pratique ; la foi est acte. Jésus me fait violence parce qu'il ne me donne pas d'explications savantes mais parce qu'il me fait entrer dans une image, celle de l'écroulement complet de ma maison, de ce que j'ai construit, que j'ai construit sans Lui. J'aurais beau faire de Jésus mon fonds de commerce, à la fin il me dirait : je ne t'ai jamais connu. Jésus est terrible ! Et puis à un autre moment il dira : *Je suis doux et humble de cœur... Mon fardeau est léger...* Ce qu'il ne supporte pas, c'est l'hypocrisie. L'hypocrisie est l'instrumentalisation de « la religion » à mon propre usage et profit. De ce point de vue je ressens bien en moi-même la puissance de l'hypocrisie, pour autant que la foi me sert, que je m'en sers, que j'en fais mon fonds. Or la foi est foi en Jésus, un Jésus intraitable avec ses propres adeptes. Il est prêt à tout quitter pour partir à la recherche du mécréant, de la Samaritaine, du publicain, de Zachée ; mais quant à ceux qui sont dans sa propre maison, ses « fidèles », il attendrait d'eux, il ne peut pas s'empêcher d'attendre d'eux qu'ils aient la foi qu'ils font profession d'avoir. *Hommes de peu de foi !* Voilà ce que soupire Jésus devant notre lamentable médiocrité. Hommes du milieu, hommes partagés, homme qui s'arrête en chemin.

Mercredi des Cendres (9 mars)

Livre de Joël (2, 12-18)

Parole du Seigneur : « Revenez à moi de tout votre cœur, dans le jeûne, les larmes et le deuil ! » Déchirez vos cœurs et non pas vos vêtements, et revenez au Seigneur votre Dieu, car il est tendre et miséricordieux, lent à la colère et plein d'amour, renonçant au châtement. Qui sait ? Il pourrait revenir, il pourrait renoncer au châtement, et vous combler de ses bienfaits : ainsi vous pourrez offrir un sacrifice au Seigneur votre Dieu. Sonnez de la trompette dans Jérusalem : prescrivez un jeûne sacré, annoncez une solennité, réunissez le peuple, tenez une assemblée sainte, rassemblez les anciens, réunissez petits enfants et nourrissons ! Que le jeune époux sorte de sa maison, que la jeune mariée quitte sa chambre ! Entre le portail et l'autel, les prêtres, ministres du Seigneur, iront pleurer et diront : « Pitié, Seigneur, pour ton peuple, n'expose pas ceux qui t'appartiennent à l'insulte et aux moqueries des païens ! Faudra-t-il qu'on dise : 'Où donc est leur Dieu ?' » Et le Seigneur s'est ému en faveur de son pays, il a eu pitié de son peuple.

La conversion, la seule, celle du cœur, si on l'envisage sérieusement comme une transformation intérieure pour se laisser atteindre, ou plutôt – je dis tout à l'envers et ce n'est pas un hasard – comme un se-laisser-atteindre pour que puisse s'opérer la transformation intérieure qui est un se-laisser-transformer et non pas un se-transformer par soi, c'est un abîme vertigineux, infini, qui s'ouvre devant nous, devant moi. Devant moi, car il n'est de conversion qu'intime et personnelle, devant nous, car c'est ensemble que nous nous convertissons, c'est dans un mouvement de communion nullement solitaire. Chez Joël c'est ainsi tout le peuple qui est mu par l'appel à la conversion, non pas comme un rite formel mais comme un mouvement des cœurs. L'esprit juif nous impose de ce point de vue une leçon, celle du peuple et non de l'individu. Mais lorsque Jésus reçoit le « jeune homme riche », il lui dit tu et ne s'adresse qu'à lui, à sa personne. Il faut donc tenir les deux (je ne devrais même pas avoir à l'écrire). Ma conversion, c'est mon changement de regard sur l'autre, c'est de pouvoir m'agenouiller devant l'autre pour lui laver les pieds sans le juger, et même pour lui demander pardon. Jésus n'a pas besoin de demander pardon et cependant s'agenouille, pour servir sans juger. Or aussitôt mon cœur est rattrapé par mes jugements, mes arrière-pensées resurgissent, mon amertume porte un nuage de condamnation, si bien qu'impossible de renouer, de rejoindre l'autre. « Comme nous aussi pardonnons... » À l'homme c'est impossible, dit Jésus. Alors faire appel à Celui qui seul peut pardonner. Les pharisiens se scandalisaient d'entendre Jésus pardonner les péchés. Or si je pardonne à celui qui m'a offensé, n'est-ce pas me mettre dans les pas de Dieu et lui pardonner le péché qu'il a commis en me blessant ? Pardonnez comme votre Père pardonne. *N'êtes-vous pas des dieux ?* Jésus n'hésite pas un instant à nous élever à la hauteur de Dieu et se désole de nous voir retomber. *Soyez parfaits comme votre Père...* Dieu nous demande donc l'impossible et c'est devant cet impossible que je me retrouve lorsqu'il est question de me convertir. Il faut que Dieu ait « pitié » et vienne nous chercher dans notre impossible, puisque nous sommes impuissants par

nous-mêmes. Car je suis même impuissant à demander vraiment la conversion. Je tiens trop à moi-même. Pascal avait très bien démonté cette mécanique du moi. La pitié est l'amour qui va vers celui qui reste impuissant à aimer, qui va vers lui indéfiniment, peut-être jusqu'à la mort, certainement jusqu'à la mort. La pitié ne s'agace pas de l'impuissance de l'autre. La pitié souffre de la souffrance dans laquelle l'autre s'enferme de son propre fait. Il y a un lien exact, une parfaite corrélation entre mon attachement, mon adhérence à mon moi, et mon impuissance à m'agenouiller devant l'autre pour lui demander pardon – d'autant plus sachant que ce sera à recommencer à la première occasion, à la prochaine chute, à la prochaine faiblesse. Je tiens à moi-même parce que je n'ai pas envie de mourir, que j'ai envie de me sentir vivre, de sentir ma chair vivre ; or si je n'accepte pas de mourir à cette adhérence de moi à moi, comment pardonner, comment avoir pitié comme Dieu a pitié ? Je n'ai plus qu'à m'en remettre à celui dont la pitié est d'une infinie patience tandis que je suis fini d'impatience. Mais s'en remettre à Lui ne doit pas être abdication, défaite de la volonté (la volonté d'aimer). Le temps est le temps de la patience, mais la patience de qui ? La patience de Dieu : Dieu a inventer le temps pour mettre en œuvre sa patience, qui est sa condition souffrante. Dieu a créé le monde le temps non seulement dans un Logos intemporel et impassible mais dans ce même Logos passible dès avant la création du monde, de toute éternité « souffrant » de l'inaccomplissement de la Création et c'est cela que l'on peut appeler « Providence » : la « prévoyance » de Dieu est un Verbe crucifié non seulement jusqu'à la fin du monde mais depuis le commencement du monde.

Psaume 50, 3-4, 5-6ab, 12-13, 14.17

*Pitié pour moi, mon Dieu, dans ton amour,
selon ta grande miséricorde, efface mon péché.
Lave-moi tout entier de ma faute,
purifie-moi de mon offense.*

*Oui, je connais mon péché,
ma faute est toujours devant moi.
Contre toi, et toi seul, j'ai péché,
ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait.*

*Crée en moi un cœur pur, ô mon Dieu,
renouvelle et raffermis au fond de moi mon esprit.
Ne me chasses pas loin de ta face,
ne me reprends pas ton esprit saint.*

*Rends-moi la joie d'être sauvé ;
que l'esprit généreux me soutienne.
Seigneur, ouvre mes lèvres,
et ma bouche annoncera ta louange.*

La foi chrétienne se voit sans cesse reprocher sa doctrine du péché identifié à un lourd fardeau de culpabilité que l'Église tenterait de faire supporter aux humains, lesquels se retrouvent du même coup désignés

comme des victimes de Dieu, d'un Dieu qui ne serait pas Amour, avec le sous-entendu que l'amour ne voit pas le mal, ou bien plutôt en réalité « qu'il n'y a pas de mal ». Ce déni du mal va jusqu'à dire quelquefois que la lecture chrétienne de l'Ancien Testament est infidèle, que la notion de péché y est absente, que les traductions chrétiennes sont des trahisons, puisque le mot péché n'a *stricto sensu* pas d'équivalent univoque dans l'Ancien Testament. Ici l'hébreu serait bien utile et le vocabulaire de théologie biblique manque de précision terminologique. Si je cherche des équivalents, je vais trouver : iniquité, désobéissance envers Dieu, cupidité, jalousie, refus, endurcissement, haine, rancune, impiété, mensonge, manquement, faute, crime, convoitise, perversité, mépris, offense, ingratitude, infidélité. Ce qui ressort, ce n'est pas la responsabilité de Dieu mais bien la nôtre, même si elle n'est pas séparable d'un phénomène universel d'entraînement, d'engrenage dans le mal. Contrairement aux autres religions, la religion juive est avant tout une religion morale (oh le mot horrible !) Elle ne dit pas « qu'il n'y a pas de mal ». Le mot péché désigne bien ce phénomène universel du mal dont l'homme est l'auteur, qui se présente comme le *refus du bien*. Il n'y aurait pas « le bien » ? Le platonisme montre bien que l'idée du Bien n'est pas une invention juive ou chrétienne mais une invention de la conscience ou de la pensée humaine. L'idée bouddhiste de compassion montre bien que la douceur apparaît comme un bien face à la violence mauvaise (même si elle n'est que faiblesse et emportement). Chaque fois se dessine une entreprise ou une visée éthique qui sollicite ce qu'on appellera la conscience ou la volonté, la « bonne volonté ». Ai-je tourné le dos à la « doctrine du péché », au « dogme du péché » – qui plus est « originel » ? La doctrine du péché se contente finalement de dire que le vis-à-vis du mal, c'est Dieu en personne, que Dieu est touché par le mal, est mis en cause par le mal : « *Contre Toi j'ai péché, ce qui est mal à tes yeux je l'ai fait* ». Le péché personnalise le mal, en fait fondamentalement une atteinte à l'Autre. Or le péché du péché n'est pas un péché qui serait plus grave que les autres mais le mal qui se maintient, soit que le mal se veuille lui-même ou se maintienne (après le mal, ou dans le mal, je ne veux pas le bien, je ne veux pas en sortir). Comme ce qui est en question est une relation, ne pas vouloir sortir du mal, c'est le refus d'être pardonné, car pour cela il faut reconnaître sa faute ; ou bien c'est la décision de maintenir l'autre dans sa faute : je refuse de pardonner. Dans les deux cas, le péché sans issue (sans « rémission ») est le refus du pardon. Voilà ce que Jésus appelle le péché contre l'Esprit. Un tel péché fait coïncider l'amour ou l'affirmation de soi et la haine de soi : c'est l'enfer ! Il est certainement vrai que la tradition théologique n'a pas été qu'heureuse en confondant souvent péché « grave » et péché « mortel » et en brandissant la menace de l'enfer pour ramener les pécheurs à de plus justes sentiments – mais pas à l'Amour qui devrait rester le seule principe de la vie ou des mœurs chrétiennes. *L'amour bannit la crainte*, dit Jean : comment l'avoir si souvent oublié ? Je veux bien parler de crainte de Dieu au sens où devant Lui je me sens infiniment petit et indigne, tout tremblant d'être pardonné quand ma conscience me condamne. Après ces propos, il faut relire le psaume 50, et je crois que je ne m'en suis pas bien éloigné !

Seconde lettre de saint Paul aux Corinthiens (5, 20-21; 6, 1-2)

Frères, nous sommes les ambassadeurs du Christ, et par nous c'est Dieu lui-même qui, en fait, vous adresse un appel. Au nom du Christ, nous vous le demandons, laissez-vous réconcilier avec Dieu. Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a pour nous identifié au péché des hommes, afin que, grâce à lui, nous soyons identifiés à la justice de Dieu. Et puisque nous travaillons avec lui, nous vous invitons encore à ne pas laisser sans effet la grâce reçue de Dieu. Car il dit dans l'Écriture : 'Au moment favorable je t'ai exaucé, au jour du salut je suis venu à ton secours'. Or, c'est maintenant le moment favorable, c'est maintenant le jour du salut.

La vocation de l'ambassadeur est de négocier la paix. Lui, le Christ, Lui, Dieu, demande la paix ! Normalement c'est le vaincu ou celui qui redoute la défaite qui demande la paix. Paul et les *envoyés* ou apôtres du Christ sont envoyés en mission pour demander la paix. Ils ne sont pas vaincus et pourtant ils représentent un Roi qui s'est laissé vaincre. Vaincre par les vaincus que nous sommes : c'est vraiment le *καὶρός*, le moment d'en profiter ! Il est impossible à Dieu de faire une meilleure offre. Ce qui nous a défaits, c'est ce qui se nomme « péché », à savoir le refus de Dieu, le refus d'aimer (c'est synonyme, sachant que Dieu ne demande strictement rien d'autre : celui qui aime ne saurait être dans une logique de refus, sinon de refus du mal, et le mal, c'est avant tout l'état d'esprit du moi qui juge avec mépris, même si c'est un mépris inavoué et pétri d'autojustification ; l'amour, dit Paul, *excuse tout* – le reste est *injustice* : péché). Or Paul avance ici une proposition d'une immense portée : le Christ s'est laissé *identifier au péché*, *ὅπερ ἡμῶν ἀμαρτίαν ἐποίησεν, pour nous il s'est fait péché*. Cela n'aurait aucun sens s'il n'y avait le *afin que...* qui suit, le *pour nous*. Le but est que Dieu nous voie « justes » selon sa Justice ; qu'il nous voie purifiés de toute injustice, de tout mal. Identifier, voir, cela ne signifie pas que Dieu se contenterait d'une apparence, que nous *ayons l'air* justes. Il accomplit l'acte du plus grand amour pour que la possibilité d'aimer soit restaurée en nous, non seulement émus, touchés que nous serions par l'amour dont nous serions témoins : cela ne serait encore que du spectacle. Le Christ s'identifie à nous en tant que nous sommes désormais identifiés par le mal. Le péché est ce qui a véritablement atteint, oserai-je dire détruit, brisé le lien de Dieu avec sa créature, son œuvre. D'où la « mort ». Car nous n'étions pas faits pour la mort, nous n'avions pas été créés pour le néant. Or pour autant que, de créature nous sommes devenus du néant, puisque nous tombant dans le vide, cette image du mal (d'où la métaphore usée mais cauchemardesque de la *chute* dans le vide), nous nous éloignons vertigineusement de Dieu, au point que c'est notre condition de créature qui est atteinte, donc notre être qui était d'être-en-relation avec Celui qui nous donnait d'être. La « chute » est donc ontologique, même s'il ne faut pas prendre le verbe être de manière binaire, à la mode parménidienne. La chute ne nous a pas « anéantis » absolument ni instantanément et sans rémission. Le péché ne nous anéantit pas littéralement, il nous ruine, il fait que nous nous écroulons ; l'anéantissement n'est pas absolu mais selon le mode même de notre finitude (originellement nous sommes créés selon un mode fini, mais un mode fini dynamique, puisqu'il vise l'infini : d'où la dualité qui se manifeste dans notre rapport au mal auquel nous ne pouvons pas être identifiés purement et simplement). Pour nous sauver du

« néantissement », il faut donc que Dieu se *néantisse* dans la proportion de notre propre néantissement. Il faut qu'il se fasse exactement ce que nous sommes pour que nous nous retrouvions nous-mêmes en Lui. C'est plus que l'Incarnation, c'est la Croix. Sur la croix sont torturés et mis à mort les esclaves. La croix met sous nos yeux l'injustice suprême, le mépris suprême, la cruauté suprême, le mal suprême, tels que l'homme les pratiques. Dieu se laisse mettre en croix. Il est détruit autant qu'un homme peut l'être du fait d'un autre. Il incarne le mal dont l'homme est victime. Or c'est ce même mal que l'homme commet. Sa chair finie, en s'anéantissant sous la cruauté, n'est plus que ce mal qu'elle souffre. Il n'y a plus de distance entre d'un côté le mal qui serait dans celui qui le commet et de l'autre le mal que souffrirait celui qui le subit : ce que souffre la victime, c'est le mal voulu, c'est le mal fait, c'est le mal commis et qui ne fait pas que le toucher du dehors. Sa chair est détruite, mise en bouillie par l'action du bourreau. Avec la destruction, c'est plus qu'un souffrir dont il s'agit, car avec la douleur ou la souffrance seulement (si j'ose dire), l'intégrité est atteinte mais non *désintégrée*. Sur la croix, sur toutes les croix du monde, non seulement la souffrance mais la désintégration de la chair finie, de l'être dans sa condition réelle. C'est pourquoi Il s'est fait chair, et à cela il n'y a plus rien à ajouter. Au Jugement « dernier », comment serai-je jugé ? De même qu'Il s'est identifié à moi, soudain je mesurerai vraiment à quel point il s'est identifié, et alors à mon tour je serai clairement fait Christ, je serai clairement identifié au Crucifié (je le suis, mais justement de manière *trouble, comme dans un miroir*) ; je serai *fait crucifié*, mon propre péché à proprement parler ne me crucifiera pas mais en moi crucifiera Celui qui s'est laissé crucifier pour moi, et je n'aurai plus qu'à dire oui à l'amour – quoique dans un mépris suprême et un orgueil suprême je puisse dire non à l'Amour.

Évangile selon saint Matthieu (6,1-6.16-18)

Comme les disciples s'étaient rassemblés autour de Jésus, sur la montagne, il leur disait : « Si vous voulez vivre comme des justes, évitez d'agir devant les hommes pour vous faire remarquer. Autrement, il n'y a pas de récompense pour vous auprès de votre Père qui est aux cieux. Ainsi, quand tu fais l'aumône, ne fais pas sonner de la trompette devant toi, comme ceux qui se donnent en spectacle dans les synagogues et dans les rues, pour obtenir la gloire qui vient des hommes. Amen, je vous le déclare : ceux-là ont touché leur récompense. Mais toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que donne ta main droite, afin que ton aumône reste dans le secret ; ton Père voit ce que tu fais dans le secret : il te le revaudra. Et quand vous priez, ne soyez pas comme ceux qui se donnent en spectacle : quand ils font leurs prières, ils aiment à se tenir debout dans les synagogues et les carrefours pour bien se montrer aux hommes. Amen, je vous le déclare : ceux-là ont touché leur récompense. Mais toi, quand tu pries, retire-toi au fond de ta maison, ferme la porte, et prie ton Père qui est présent dans le secret ; ton Père voit ce que tu fais dans le secret : il te le revaudra. Et quand vous jeûnez, ne prenez pas un air abattu, comme ceux qui se donnent en spectacle : ils se composent une mine défaite pour bien montrer aux hommes qu'ils jeûnent. Amen, je vous le déclare : ceux-là ont touché leur récompense. Mais toi, quand tu jeûnes, parfume-toi la tête et lave-toi le visage ; ainsi,

ton jeûne ne sera pas connu des hommes, mais seulement de ton Père qui est présent dans le secret ; ton Père voit ce que tu fais dans le secret : il te le revaudra. »

La parole de Jésus établit une équation entre la justice (au sens biblique et par suite évangélique de la rectitude de conscience) et l'intériorité ou le cœur. L'injuste, c'est l'hypocrite : il vit à l'extérieur de soi. Son intériorité est vanité, autosatisfaction, donc image, celle qu'il s'offre à soi-même. Or qui échappe à la vanité, donc à l'hypocrisie ? Car il faut la candeur de l'enfant pour ne pas se regarder agir, penser, sentir (moi plus qu'un autre peut-être !) J'ai comme intériorisé la recherche du regard d'autrui, au point que je peux finir par le récuser subtilement, ne pas le rechercher manifestement, mais être tellement dedans que je n'ai plus besoin de le rechercher ailleurs qu'en moi-même. La rectitude du cœur au contraire, ou sa transparence, trouve bien également sa source dans l'autre, mais dans un mouvement opposé : dans l'autre que je trouve à l'intérieur de moi et non pas dans l'autre que j'ai introjecté, comme disent les psychanalystes. Ici l'intérieur, le cœur de la relation, restent *secrets*. D'un côté ce secret est le mien et de l'autre il est livré, mais en fin de compte il n'est pas livré : il est la présence de cet Autre « plus intime à moi-même que moi-même ». Je n'ai pas de secret pour Dieu pour autant que Dieu est mon secret. C'est alors que peut être envisagé comme possible l'impossible injonction de Jésus : *Que ta main gauche ignore ce que donne ta main droite*. Cela n'est possible que si ce n'est plus moi qui donne (je paraphrase saint Paul et ce n'est pas un hasard !) mais c'est Celui qui est en moi qui donne, que je laisse donner, à qui je laisse tenir ma main. Est *juste*, par conséquent, celui-là seul qui en lui laisse agir l'Autre. Je ne peux être juste que de la Justice de Dieu, non de moi-même (là je suis de nouveau saisi par la vanité). Suis-je capable de donner ? Non. Je ne puis que m'en remettre Celui qui m'habite – s'il m'habite ; c'est là la question : m'habite-t-il ? Oui mais cela ne veut pas dire que je me laisse habiter. Si je Lui livre mon intérieur, je suis libre et léger et transparent, mais si je reprends ou si je conserve la possession de mon moi, je l'empêche de m'habiter ou plus exactement, puisque de toute façon il me précède, je lui rend le séjour désagréable, je l'empêche de s'installer, d'habiter effectivement. Il ne m'occupe pas l'âme si je Lui fais sentir qu'il doit se tenir à sa place, celle que je Lui ai fixée. Lui est discret, il ne fera rien là-contre. Celui qui aime laisse toute la place à l'aimé. Si j'aimais, je laisserais toute la place à l'autre. De ce point de vue, il y a l'autre et l'Autre. L'autre dedans-dehors, aussi enfermé que moi dans son propre *ego*, et l'Autre si discret, qui ne regarde pas ce que donne sa main droite. Dieu le discret, le Dieu caché, Je sais que si je Lui cédaï toute la place en moi, pour le coup il me laisserait habiter en Lui et c'est son immensité en moi qui deviendrait mon appartement, mon séjour. J'ai beau Lui dire : *Seigneur, Seigneur !* je ne me laisse pas connaître, je ne me donne pas. La preuve en est que l'autre, celui avec un petit a, continue de m'encombrer et je ne cesse pas de lui mesurer la place. Dieu est en soi infiniment plus encombrant que le petit autre, mais c'est un fait qu'il me laisse tranquille, tandis que le petit autre, si petit, si fini, d'un encombrement si limité, je le trouve infiniment plus encombrant. Où est le faux infini ? Dans la théorie d'un Dieu infiniment encombrant. Si encombrant que le mieux est le déni : pas de Dieu ! Mais le vrai infini ne se trouve pas ailleurs que dans l'encombrement si limité,

si fini du petit autre qui vit à côté de moi et qui m'occupe, me *préoccupe* : mon plus proche prochain. *Ce que tu fais au plus petit d'entre les miens...* En disant cela, Dieu vise juste. La petite aumône que je fais à ce petit proche prochain, je la calcule, je la compte, ce qui revient à ne rien donner, puisque je profite aussitôt du retour sur investissement : *je touche ma récompense*. Comment ne pas compter, sinon en ne faisant plus d'aumône et en me laissant agir par l'Autre en moi ? Pour cela, laisser toute sa place, non, laisser toute la place en moi à l'autre, le petit autre. Si dans mon être-avec l'autre je ne suis pas un christ (en laissant le Christ agir en moi), je ne réussirai jamais, lui laissant toute la place, à me laisser habiter par l'autre, le tout petit autre. Le découragement spirituel guette, si je ne comprends pas très vite que Dieu ne me demande pas l'impossible en me demandant l'impossible, car pour Lui le Juste, le plus petit mouvement, le mouvement le plus fini que j'esquisse vers l'autre, Dieu vient l'habiter et m'allège de mon propre poids, du poids si encombrant, si impédimentesque, de mon petit moi. *Mon fardeau est léger*, dit le Seigneur. C'est moi qui suis lourd. Vais-je me convertir pour la récompense promise ? De même que celui qui n'aime pas a déjà sa récompense, de même celui qui aime a déjà la sienne. Cependant la Sainte Vierge a dit à cette pauvre Bernadette : *Je ne vous promet pas d'être heureuse dans ce monde mais dans l'autre*. La récompense de l'amour peut tout à fait être le malheur, mais s'il est quelque chose qui ne saurait être enlevé à l'amour, c'est bien l'amour. Celui de la petite vieille qui a mis ses deux dernières piécettes dans le tronc du Temple. L'amour n'est donc pas le bonheur, et en effet Jésus ne déclare pas que Dieu donnera le bonheur à celui qui aime, il dit : « il te le revaudra ». La récompense divine n'est pas une récompense humaine représentable. La vie divine n'est que paradoxe, comme les paroles et les actions de Jésus, du reste. C'est sur la Croix qu'il *attire tout à Lui*. C'est dans le plus grand don (de soi). La récompense ne saurait donc se trouver en dehors de l'amour : la récompense, c'est de faire l'expérience de l'amour, c'est de le vivre, c'est d'entrer dans la vie divine. Pour cela il faut mourir à tout ce qui est fini, se faire le dernier des derniers, se laisser anéantir, laisser enfin toute la place à Celui qui nous attend depuis son éternité.

1er Dimanche de Carême (13 mars)

Livre de la Genèse (2, 7-9; 3, 1-7a)

Au temps où le Seigneur Dieu fit le ciel et la terre, il modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant. Le Seigneur Dieu planta un jardin en Éden, à l'orient, et y plaça l'homme qu'il avait modelé. Le Seigneur Dieu fit pousser du sol toute sorte d'arbres à l'aspect attirant et aux fruits savoureux ; il y avait aussi l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Or, le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs que le Seigneur Dieu avait faits. Il dit à la femme : « Alors, Dieu vous a dit : 'Vous ne mangerez le fruit d'aucun arbre du jardin' ? » La femme répondit au serpent : « Nous mangeons les fruits des arbres du jardin. Mais, pour celui qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : 'Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas, sinon vous

mourrez.' » Le serpent dit à la femme : « Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » La femme s'aperçut que le fruit de l'arbre devait être savoureux, qu'il avait un aspect agréable et qu'il était désirable, puisqu'il donnait l'intelligence. Elle prit de ce fruit, et en mangea. Elle en donna aussi à son mari, et il en mangea. Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus.

Jusqu'à la fin des temps nous scruterons ce récit, nous explorerons le mythe originel, nous l'inscrirons dans l'explication de notre foi, nous en ferons une Parole de Dieu. Il nous faudra pour toujours articuler le mythe et la Parole, le récit symbolique et ce qu'il dit de l'intelligence du monde, et comment à chaque nouveau siècle nous entreprenons de nous le réapproprier dans le discours de la foi, la foi qui se dit elle-même. L'homme est fait de poussière, et aucune âme ne chute dans un corps, mais l'Absolu lui insuffle un *Logos*, lui souffle une respiration qui n'est pas une simple animation mais une respiration verbale, puisque ce que l'homme va se mettre à souffler, ce sont des paroles. D'autre part le Jardin, celui qui va être essentiellement perdu, c'est un jardin de Délices, comme on sait, puisque c'est le Jardin de ce qui est perdu, de ce qui a été originellement ou même originellement perdu. C'est le jardin de ce qui nous manque. Ce qui nous manque, c'est cette vie donnée – et perdue. Ce n'est donc pas la simple vie présente mais la vie perdue. Perdue signifie qu'elle est à la fois derrière : par un acte, nous l'avons perdue, nous avons perdu le Don originel ; et devant : nous la désirons, nous souffrons pour toujours de son manque, non pas comme passée mais comme à venir, à advenir. Désir originel et constitutif qui prend par conséquent la figure de la perte originelle. Non pas une perte fatale, mais une perte dont l'homme répond pour toujours, même si son répons est une dérobade : Ce n'est pas moi... L'autre existe désormais comme négativité, comme obstacle. Il nous tacle. Le serpent n'est nullement un ange déchu, comme dans une autre mythologie postérieure, il est un élément de la nature, animal des champs, mais « rusé » comme un Grec, comme Ulysse l'ingénieux, comme la Mêtis des Grecs, l'intelligence calculatrice. De même qu'Adam sont déjà deux (« homme et femme il le créa ») et sont l'Homme et non pas un homme identifiable historiquement, de même le serpent est une image, une allégorie, mais de quoi ? Nature, ruse. Il divise et en cela il est évidemment « diabolique », diviseur (*diabolon*). Mais justement, ne pas hypostasier ni personnaliser ce diable de serpent ! Le serpent se glisse, s'insinue dans la conscience d'Ève. De la part féminine de l'Homme. La nature qui divise s'adresse à la part féminine de l'Homme. Propos misogyne ? Au fond, Adam est plutôt inexistant, aussi longtemps que Dieu ne s'adresse pas à lui pour l'interroger et s'entendre répondre : *C'est la femme qui...* Ève, c'est La-Vivante, pleine de désir, et de désir de savoir, ou plutôt d'acquiescer l'entendement. C'est le désir de la femme qui commande, car c'est elle qui dispose d'une petite bouche cachée entre les cuisses, de sorte que le désir masculin, plus aveugle, est assujéti au désir féminin. Si l'homme commandera, c'est parce que le désir féminin lui commandera de le commander, car tel est le destin du désir que d'être désir d'être désiré. La *Genèse* ne dit rien du désir masculin, mais seulement de l'effet du désir féminin. Cela ne veut pas dire que le premier péché, le péché « originel », soit sexuel, mais qu'il a

directement affaire avec le désir. Le serpent – nature fait semblant de dire que tout serait interdit à l'Homme. La femme rectifie, car un seul arbre est interdit. Mais pour la transgression un seul interdit suffit, un seul mot qui s'est mis ou a été mis entre moi et la Création. Qu'est-ce que la connaissance du bien et du mal ? Ce n'est pas l'arbre de la Vie, mais la suite va montrer que les deux arbres ont partie liée. L'accès à la Vie est conditionné par la vie dans le Jardin, mais la vie dans le Jardin est conditionnée par le respect de la Connaissance du bien et du mal. Cet arbre ne se mange pas ; il se regarde seulement. L'Homme a la connaissance de cet arbre, il sait qu'il est là, qu'il existe, mais il n'a pas le droit de s'en emparer sous peine de rupture d'alliance entre lui et la Création, sachant qu'il n'est pas un simple élément de ladite Création, mais un verbe qui a un vis à vis. Respecter l'arbre, c'est respecter le canal qui relie verticalement le dialogue de l'Homme et de la nature à cet Autre dont il tient son souffle, son verbe. C'est cela qui est mis devant l'Homme, dans sa conscience : sa dépendance. Le soupçon de jalousie (Dieu serait-il jaloux pour priver l'Homme de la connaissance) est bien évidemment l'attribution à Dieu de sa propre jalousie (pourquoi Dieu aurait-il le monopole de la Connaissance ?) La tentation montre assez que l'Homme dispose de l'intelligence du bien et du mal *avant* de toucher à l'arbre. Mais l'envie est bien de le toucher et non de le contempler ou de le regarder. Connaître, c'est s'emparer, pénétrer. Cela revient à s'emparer de Dieu, à le pénétrer, à le dominer, à l'égaliser dans son originarité (*vous serez comme des dieux*). Or l'Homme touche à l'arbre, le mange, de sorte que ses yeux s'ouvrent. Que voit-il ? Que découvre-t-il, qu'apprend-il ? Qu'il est nu. Nu comme un ver. À l'état de nature. Loin de devenir un dieu, il est d'un seul coup renvoyé à sa condition terreuse, glaiseuse, comme dirait Chouraqui. C'est son regard sur lui-même qui vire à la honte, à l'humiliation. J'ai voulu mettre la main sur Dieu et je suis renvoyé à ma condition. Rien de nouveau objectivement. Aucun changement sinon de regard, de rapport à soi. Ce qui était une condition délicieuse vire soudain à une condition négative. Que signifie se sentir nu ? L'animal ne se sent pas nu. La créature de Dieu ne se sent pas nue. Mais celle qui a voulu la divinité se sent dépourvue de ce qu'elle a désiré, et se retrouve réduit à soi-même, à une forme d'être-au-monde (*Dasein*) qui est essentiellement privation, perte de ce qui en réalité n'a jamais été possédé (qui ne peut pas l'être, car la divinité ne se possède pas mais se reçoit comme un don). L'Homme a voulu prendre ce qui devait lui être donné et du coup s'en sent dépouillé. La nudité est donc un état spirituel de dépouillement subi, et il ne reste plus que cette chair porteuse de désir sous le regard de l'autre mais aussi bien de soi-même. La résolution spirituelle devra passer par un dépouillement consenti, un dépouillement pour se rendre à Dieu. Il y a donc une nudité honteuse et humiliée, haineuse, pleine de détresse, et une nudité pure, innocente, enfantine, celle du petit enfant contre sa mère. La vie spirituelle consiste donc à convertir une nudité dans l'autre. Avec le péché, rien n'est changé et tout est changé : le péché est ce qui nous donne un regard négatif sur la nature, sur notre propre « nature », et sur ce Dieu qui soudain se met à nous faire peur, au point de nous cacher à ses yeux, de ne plus vouloir le « voir ».

Psaume 50, 3-4, 5-6ab, 12-13, 14.17

*Pitié pour moi, mon Dieu, dans ton amour,
selon ta grande miséricorde, efface mon péché.
Lave-moi tout entier de ma faute,
purifie-moi de mon offense.*

*Oui, je connais mon péché,
ma faute est toujours devant moi.
Contre toi, et toi seul, j'ai péché,
ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait.*

*Crée en moi un cœur pur, ô mon Dieu,
renouvelle et affermis au fond de moi mon esprit.
Ne me chasse pas loin de ta face,
ne me reprends pas ton esprit saint.*

*Rends-moi la joie d'être sauvé ;
que l'esprit généreux me soutienne.
Seigneur, ouvre mes lèvres,
et ma bouche annoncera ta louange.*

Combien de fois ai-je rencontré le psaume 50 ? Je l'avais donné à lire aux obsèques de mon beau-père (en fait, je n'ai jamais eu l'impression d'avoir un beau-père, mais ceci est une autre histoire) et une amie juive de ma femme n'y avait vu que « culpabilité » judéo-chrétienne, comme si le péché était une invention chrétienne qui se serait retournée sur et contre le judaïsme. Évidemment, cela m'avait agacé et j'avais pensé du mal de cette amie, de sa « connerie ». Comment comprendre la beauté et la vérité de ce psaume de l'extérieur, à travers les lunettes des préjugés les plus lassants ? Comment entendre le psaume si l'âme ne le psalmodie pas et n'est pas pénétrée de ce qu'il dit au point que c'est elle-même qui le dit. Si le psaume ne devient pas mes propres mots pour parler à Dieu, il reste lettre morte. D'un côté j'entends les mots : amour, miséricorde, joie, louange ; ensuite : effacer, laver, purifier, créer, renouveler, affermir, rendre, soutenir, ouvrir. Et enfin seulement péché, mal, contre toi, faute, offense. Quelle est cette suffisance, cette prétention à se placer au-dessus du mal ? Si je ne sais pas le mal que je fais, où est ma conscience ? Ne reste-t-elle pas à l'extérieur d'elle-même ? La culpabilité n'est pas quelque chose d'extérieur que la « mauvaise éducation » chrétienne m'aurait inoculé ! Il n'y a pas la culpabilité, il y a tout simplement la faute, en pensée, en parole, en action, par omission, bien concrète et réelle si je me connais un peu, et qui est le mal dont je suis l'auteur – certes pas l'auteur souverain, puisque je ne suis pas le maître du bien et du mal, l'auteur par faiblesse, mais par cet entremêlement de faiblesse et de volonté de puissance, d'autoaffirmation contre mon prochain. Si pour arriver à mes fins je marche si peu que ce soit sur mon prochain, certes mon désir m'entraîne, mais aussi c'est bien moi qui ne renonce pas, qui ne regarde plus l'autre comme un autre mais seulement comme un obstacle. Alors c'est bien moi et je suis l'auteur du mal. Je suis mon propre Satan logé en moi-même. L'esprit est apte à se diviser soi-même, à être son propre diviseur.

Lettre de saint Paul aux Romains (5, 12-19)

Frères, par un seul homme, Adam, le péché est entré dans le monde, et par le péché est venue la mort ; et ainsi, la mort est passée en tous les hommes, du fait que tous ont péché. Avant la loi de Moïse, le péché était déjà dans le monde. Certes, on dit que le péché ne peut être sanctionné quand il n'y a pas de loi ; mais pourtant, depuis Adam jusqu'à Moïse, la mort a régné, même sur ceux qui n'avaient pas péché par désobéissance à la manière d'Adam. Or, Adam préfigurait celui qui devait venir. Mais le don gratuit de Dieu et la faute n'ont pas la même mesure. En effet, si la mort a frappé la multitude des hommes par la faute d'un seul, combien plus la grâce de Dieu a-t-elle comblé la multitude, cette grâce qui est donnée en un seul homme, Jésus Christ. Le don de Dieu et les conséquences du péché d'un seul n'ont pas la même mesure non plus : d'une part, en effet, pour la faute d'un seul, le jugement a conduit à la condamnation ; d'autre part, pour une multitude de fautes, le don gratuit de Dieu conduit à la justification. En effet, si, à cause d'un seul homme, par la faute d'un seul homme, la mort a régné, combien plus, à cause de Jésus Christ et de lui seul, régneront-ils dans la vie, ceux qui reçoivent en plénitude le don de la grâce qui les rend justes. Bref, de même que la faute commise par un seul a conduit tous les hommes à la condamnation, de même l'accomplissement de la justice par un seul a conduit tous les hommes à la justification qui donne la vie. En effet, de même que tous sont devenus pécheurs parce qu'un seul homme a désobéi, de même tous deviendront justes parce qu'un seul homme a obéi.

Le balancement admirable du texte de Paul n'est pas un balancement rhétorique, mais l'image d'un drame universel, celui qui se joue pour de bon et pour de vrai entre l'universalité des hommes et l'unique Christ, lui aussi un homme – car sans cela le Salut n'aurait pas opéré, serait demeuré ineffetif, un simple décret divin en quelque sorte abstrait. Il ne suffit pas que Dieu veuille quelque chose, il suffit qu'il le veuille pour que s'accomplisse son effectivité, et celle-ci passe par l'Incarnation. La première phrase est assez claire, si j'excepte *du fait que tous ont péché*, ἐφ' ᾧ πάντες ἥμαρτον. Et si tous n'avaient pas péché ? Est-ce que je comprends bien le texte pour poser une telle question ? C'est visiblement clair pour Paul. C'est un fait que tous ont péché à la suite d'Adam. Mais si Adam c'est l'Homme ? Paul n'y songeait pas et de fait il suffit d'un seul « péché », d'un seul acte libre et négatif, qui exprime un changement d'orientation de l'âme ou du cœur, pour que l'on puisse dire : le mal est entré dans le monde. Un seul refus, une seule intention mauvaise, un seul acte haineux. Un seul acquiescement à la *bête tapie* en nous, comme Dieu le dit à Caïn. La disposition au mal ou plutôt la possibilité de faire mal nous est inhérente ; encore faut-il céder, acquiescer, prendre en charge cette possibilité qui est notre liberté sur le mode fini de notre condition finie, celle d'une chair créée. Retournement – détournement et Dieu devient pour nous un problème. Nous nous mettons alors à le décrire en miroir, à notre ressemblance : naissance de tous les paganismes primitifs et modernes, de toutes les idolâtries. Que signifie que tous ont péché ? En fait un ou plutôt une n'a pas péché : Marie. C'est ainsi qu'elle a pu devenir la Mère de Dieu. Pourquoi n'a-t-elle pas péché ? (Car j'accepte le dogme de l'Immaculée conception, quoiqu'il pose le problème du mode

de « transmission » du péché – ce sera pour une autre fois !) Si j'évacue la sphère psychologique comme sphère du mal (par exemple s'énervier sous l'effet de la fatigue) et que je qualifie le péché uniquement dans sa consistance spirituelle, il n'y a pas de péché avant la première fois où se présente une tentation spirituellement qualifiable et où j'y cède. Marie était certainement une bonne petite fille bien élevée et pieuse, mais quand a-t-elle connu la première tentation de dire non (je ne parle pas du non à trois ans, quand on grandit et que l'on s'affirme et que le langage se met de la partie, bien que dès lors la possibilité d'un choix libre commence à se dessiner). C'est peut-être seulement lors de l'Annonciation que Marie aurait pu pécher en doutant de la parole divine. Je laisse cela de côté au moins jusqu'au 25 mars ! En disant que la première phrase était simple, je suis allé un peu vite en besogne, négligeant de rereposer la question du lien entre péché et mort. Je vais dire pour aller vite non pas la mort « naturelle », mais à la fois la « seconde mort » ou mort éternelle ou mort spirituelle (encore quelque chose à clarifier), et je pourrais dire la phénoménalité de la mort « naturelle », de *notre* mort telle que nous la vivons, non comme un fait biologique mais comme la fin de *notre* vie. C'est la mort *vécue* qui est en cause, vécue dans l'obscurité opaque de la foi perdue. Devant la mort je demeure incrédule, je ne vois que la fin, une fin infinie, une fin absolue, une fin éternelle : j'attribue à la mort naturelle les propriétés de la seconde mort ou mort spirituelle. Ce n'est pas un hasard, c'est exactement l'effet du péché, de la foi et de l'amour perdus. Marie n'a pas perdu la foi, ni l'amour. Elle a acquiescé à l'éducation de ses pieux parents. Elle a dit oui à l'Ange. Quelles furent ses tentations ? Nous le lui demanderons au Paradis ! Je ne peux pas réduire au concept le secret d'une subjectivité singulière. Mais si Jésus a été tenté, elle aussi, forcément. Toute *plaine de grâce* qu'elle fût, il a bien fallu qu'elle dise oui à cette grâce si prévenante. Ensuite, elle est bien morte de mort naturelle, mais ce fut pour elle l'entrée dans la Vie des ressuscités : immédiate résurrection de la chair, immédiate entrée dans la Gloire de Dieu et du Fils, immédiate Assomption avec un corps spirituel qui est la vérité éternelle de notre chair et qui n'a donc plus rien à voir avec la dépouille cadavérique que nous laissons derrière nous, objet d'épouvante pour nous les vivants mortels et incrédules. Cette dépouille n'est déjà plus que de la poussière et si nous confondons désespérément la poussière avec la Vie, c'est que nous sommes morts (*laissez les morts enterrer les morts*). Paul ne connaissait pas le dogme de l'Immaculée. *Parce que ou puisque* ? Puisque tous ont péché. Le latin traduit ἐφ' ᾧ par *in quo*. *Omnes peccaverunt in morte* ? La note de la TOB me conforte dans mon sentiment de difficulté : je ne suis pas tout seul ! Paul ayant écrit plus haut : διὰ τῆς ἁμαρτίας ὁ θάνατος, par le péché la mort, ᾧ renvoie plus sûrement à la mort qu'à Adam, antécédent bien lointain syntaxiquement, même si bien sûr il s'agit bien de la mort et du péché d'Adam. En péchant, l'Homme s'enferme dans la mort. Ce qui *semble* lui apparaître, c'est que par la faute d'un seul (pas de chance pour ce pauvre Adam d'avoir été le premier !) nous nous sommes tous retrouvés enfermés dans la mort. C'est comme si une boucle se refermait. Une fois enfermés dans la mort, nous sommes enfermés dans le péché. Oui, oui ! Il y a là une piste à suivre. Justement, Marie n'est pas enfermée dans la mort, du fait de sa foi. En tout cas elle n'est pas plus enfermée dans la mort que dans le péché, d'où la cohérence entre les deux dogmes de la conception immaculée et de l'Assomption. Est-il seulement possible de

sortir des représentations sous forme de mythe, pour atteindre l'intelligence du dogme, des dogmes ? La théologie a un bel avenir devant elle !

Ensuite Paul parle en Juif, en référence à la Loi. Mais il est bien obligé de constater que le péché règne depuis Adam, donc depuis toujours, et pas seulement depuis Moïse. En réalité Paul sait bien qu'indépendamment de la Loi l'homme a sa conscience, et c'est justement ce dont fait état le texte de la Genèse : l'homme naît à la conscience, la conscience naît et l'homme naît à son humanité. Auparavant, ce n'était pas encore un *humain*. Paul dit que la mort règne sur ceux même qui n'ont pas péché par une transgression semblable (ὁμοιόμωρτι) à celle d'Adam. C'est bien l'idée que nous sommes enfermés dans le péché comme dans la mort, quand bien même nous ne pécherions pas comme Adam. Le péché devient donc une *condition*, la condition humaine, à l'égal de la mort qui en est l'effet et le signe direct. La mort est un signe de condamnation. C'est toute l'humanité, c'est l'Homme qui a perdu le Jardin d'Éden, ce n'est pas l'individu, le supposé individu Adam. Mais la suite conduit de l'abondance du mal à la surabondance de la grâce du Salut en Christ.

Évangile de Jésus Christ selon saint Matthieu (4, 1-11)

Jésus, après son baptême, fut conduit au désert par l'Esprit pour être tenté par le démon. Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Le tentateur s'approcha et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains. » Mais Jésus répondit : « Il est écrit : Ce n'est pas seulement de pain que l'homme doit vivre, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Alors le démon l'emmène à la ville sainte, à Jérusalem, le place au sommet du Temple et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas ; car il est écrit : Il donnera pour toi des ordres à ses anges, et : Ils te porteront sur leurs mains, de peur que ton pied ne heurte une pierre. » Jésus lui déclara : « Il est encore écrit : Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu. » Le démon l'emmène encore sur une très haute montagne et lui fait voir tous les royaumes du monde avec leur gloire. Il lui dit : « Tout cela, je te le donnerai, si tu te prosternes pour m'adorer. » Alors, Jésus lui dit : « Arrière, Satan ! car il est écrit : C'est devant le Seigneur ton Dieu que tu te prosterner, et c'est lui seul que tu adoreras. » Alors le démon le quitte. Voici que des anges s'approchèrent de lui, et ils le servaient.

Chaque fois le texte est un texte neuf, et même si je me répète quant aux idées (les miennes), la Parole de Dieu continue de nous irriguer à neuf chaque fois que nous nous laissons faire par elle. On voit bien que le récit de Matthieu est symbolique et non historique : il faut bien donner une forme narrative à une épreuve intérieure de Jésus, celle des tentations. Cela n'interdit pas de penser que Jésus a fait une retraite après son baptême par Jean. *Alors paraît Jésus* (3, 13). Il faut en effet que Jésus s'engage dans sa vie publique sur des bases claires, que rien de satanique ou de simplement « humain » ne vienne anéantir le chemin de son Incarnation : personne venu avant Lui ne peut Lui indiquer le chemin et il doit donc se mettre en tant qu'homme à l'écoute, sans réserve ni trouble, de son Père. Car je l'ai déjà dit, sa mission, il peut être tenté de l'accomplir par les moyens de la toute-puissance et non de l'amour, de

l'impuissance de l'amour, de la pauvreté et indigence de l'amour. Jésus ne *profite* pas de sa divinité pour réaliser le Royaume de Dieu. Ce Royaume est un non-royaume, un Royaume intérieur, un Royaume du cœur. Ce Royaume, c'est Lui-même en personne et c'est en Lui qu'il se réalise. Par conséquent il se donne, c'est tout, et les hommes lui font ce qu'ils veulent, jusqu'à le haïr de les déranger. Les trois puissances du monde sont donc désignées dans la fable des tentations (je le redis : fable signifie récit symbolique). Face à cela, il ne reste à Jésus que la seule ressource divine intérieure, cachée, invisible, spirituelle : l'écoute de la Parole du Père, c'est sa nourriture ; l'obéissance à son Père, c'est sa religion ; l'adoration de son Père, c'est sa politique ! Écouter, obéir, adorer : si nous faisons ces trois choses, nous sommes saints comme le Christ est saint, le Saint de Dieu. Enfin je ne veux pas oublier le prêche du dimanche, qui a porté sur la dernière phrase : *et ils le servaient*. Cela ne veut pas dire qu'ils (les anges) lui apportent un plateau avec un bon repas pour faire la nique à Satan : *je dresserai la table face à mes ennemis*, dit à peu près le psaume. Cela veut dire qu'ils sont les ministres de Dieu auprès du Fils ; essentiellement, cela signifie (toujours symboliquement) qu'est affirmée et reconnue la divinité de Jésus. Les anges le servent de la même manière qu'ils « montent et descendent devant le trône de Dieu ». Satan (la tentation de la toute-puissance) lui a dit : *si tu es le Fils de Dieu...* Maintenant c'est de Dieu même (Il donne mission à ses anges...) qu'il reçoit cette reconnaissance, nullement en se l'appropriant. Jésus reste jusqu'au bout et donc dès le premier jour, dans l'obéissance. Comme moi je suis peu dans l'obéissance, alors que Dieu même l'a été !

2ème Dimanche de Carême (20 mars)

Livre de la Genèse (12, 1-4a)

Abra(ha)m vivait alors en Chaldée. Le Seigneur lui dit : « Pars de ton pays, laisse ta famille et la maison de ton père, va vers le pays que je te montrerai. Je ferai [fais] de toi une grande nation, je te bénirai, je rendrai grand ton nom, et tu deviendras une bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront, je maudirai celui qui te méprisera. En toi seront bénies toutes les familles de la terre. » Abram partit, comme le Seigneur le lui avait dit, et Loth partit avec lui.

Chouraqui traduit : *Va pour toi, de ta terre, de ton enfantement...* D'aucuns traduisent par un réfléchi : *va vers toi-même*. Est-ce faire trop dire à une forme grammaticale ? On dirait en français : *va-t-en*. Cela donne de la force à l'idée de quitter définitivement. C'est la mode de se demander si Abraham a seulement existé. Même si presque tout des récits le concernant est légendaire, quelle importance ? On sait bien que la Bible et en premier la Genèse, est le discours de la foi, donc un discours qui est une construction pour dire au peuple d'Israël ce qui doit lui être dit. De ce point de vue (on le voit bien au style archaïque qui ressort de la traduction de Chouraqui), il n'y a pas de différence entre « politique », idéologie « nationale » et foi. Je mets des guillemets, inévitablement, sachant que les mots portent sur des réalités qui ne ressemblent pas aux

nôtres. Au temps des Hébreux on ne faisait pas de politique comme on en fait dans un régime démocratique moderne, ou même à Athènes, même si bien entendu ambitions, entreprises pour s'emparer du pouvoir ne sont jamais absentes, sans parler des guerres, des alliances, de la « politique étrangère » au temps des rois de Jérusalem. Mais pour nous, ce qui est important, c'est le long terme, l'état d'esprit des rédacteurs des « textes sacrés » sur plusieurs générations. Scribes, caste sacerdotale rédigent des récits qui permettent de s'identifier et de pérenniser l'identité commune des douze tribus installées au milieu d'autres peuples, depuis le pays des Philistins jusqu'au mont Hermon au nord, du côté de la Syrie et du Liban. Pourtant le rêve de quelque chose qui ressemblerait à un État national se fait bien jour dès le temps de Moïse. Il est normal que l'idéologie nationale juive projette un tel rêve sur l'ancêtre par excellence, Abraham. Une terre, une nation, un pays, un peuple : il faudrait définir ces termes en train de se forger, de naître, au-delà du clan ou de la tribu, dans ce grand espace géopolitique du Moyen-Orient. Mais au fond, à partir de cette histoire particulière d'un peuple particulier et incroyablement obstiné à survivre, à persévérer dans l'être (le mystère d'Israël), alors que tant d'autres ont disparu – il y a une immense raison à ce mystère – à partir de cette histoire, donc, ce qui nous importe à tous c'est sa fin, son but non moins mystérieux (le mystère est bien le signe incompréhensible de quelque chose de bien réel), c'est ce que dit la phrase : *En toi seront bénies toutes les familles de la terre*. La persévérance dans l'être du peuple « élu » n'a pas de finalité refermée sur elle-même mais universelle, comme si cette universalité à la fois se formulait tout en demeurant une sorte d'impensé – mais pas tout à fait impensé, sinon rien ne serait formulé – en tout cas dont il est d'emblée impossible de mesurer toute la portée, car celle-ci va se déployer dans le temps, le temps de l'histoire des hommes jusqu'à la fin des temps. Or cette fin est une bénédiction, autrement dit Dieu dit déjà son amour à la terre, à sa Création, à ces misérables gouttes d'eau au bord d'un seau que sont les hommes et les hommes ensemble, les peuples et nations. Mais qui peut avoir idée de la manière dont va se réaliser cette bénédiction ? Qui peut avoir l'idée de l'Incarnation, de ce qui se montre théophaniquement dans la Transfiguration ?

Psaume 32, 4-5, 18-19, 20.22

*Oui, elle est droite, la parole du Seigneur ;
il est fidèle en tout ce qu'il fait.
Il aime le bon droit et la justice ;
la terre est remplie de son amour.*

*Dieu veille sur ceux qui le craignent,
qui mettent leur espoir en son amour,
pour les délivrer de la mort,
les garder en vie aux jours de famine.*

*Nous attendons notre vie du Seigneur :
il est pour nous un appui, un bouclier.
Que ton amour, Seigneur, soit sur nous
comme notre espoir est en toi.*

La terre est remplie de son amour. Toute la Création, donc. En outre, Dieu a un dessein, il agit, il fait, il exerce une Parole droite : celle qui fait sortir Abraham sans se retourner, et voici qu'un commencement a lieu, symboliquement le commencement de la foi, de l'histoire de la foi. Enfin il y a ceux qui ont la foi maintenant, les « fidèles », ceux qui au milieu de l'océan des peuples divers restent fidèles à Celui qui a mis Abraham en route. Israël possède d'emblée une consistance spirituelle, puisque son identité ne demeure qu'à raison de cette foi qui fait tenir. Comment rester Israélite sans la foi ? Il y a l'Israélite spirituel et l'Israélite matériel, identitaire, qui fait de la tradition de la foi son bien propre, un capital culturel et identitaire, et non plus un capital spirituel qui n'est en cela pas un capital mais le mouvement en avant de celui qui va, s'en va, va vers... il ne le sait pas mais sait que Celui qui sait le sait.

Seconde lettre de saint Paul à Timothée (1, 8b-10)

Fils bien-aimé, avec la force de Dieu, prends ta part de souffrance pour l'annonce de l'Évangile. Car Dieu nous a sauvés, et il nous a donné une vocation sainte, non pas à cause de nos propres actes, mais à cause de son projet à lui et de sa grâce. Cette grâce nous avait été donnée dans le Christ Jésus avant tous les siècles, et maintenant elle est devenue visible à nos yeux, car notre Sauveur, le Christ Jésus, s'est manifesté en détruisant la mort, et en faisant resplendir la vie et l'immortalité par l'annonce de l'Évangile.

Le Christ Jésus, dit Paul à Timothée (celui qui craint Dieu), est *avant tous les siècles*. Il n'y a que Dieu qui soit avant tous les siècles. Par conséquent ce qui est manifesté maintenant, à l'échelle humaine, était déjà de toujours à toujours. La grâce de la Vie et de l'immortalité sont de toujours à toujours dans le Christ éternel. Mais pour que cela devienne visible, se manifeste à nous, il faut que cela se « réalise ». Mais de quel côté est l'effectivité ? Elle est du côté de la grâce « avant tous les siècles », car cette grâce est de toujours celle de « détruire la mort », ce qui veut dire pour le Tout-puissant se laisser anéantir visiblement et réellement sur la croix. Le Salut n'était pas inefficace « avant » la croix, puisque la décision divine était déjà effective. Dieu n'aimait pas moins « avant » qu'après. Mais pour nous l'effectivité devient effective du fait de sa manifestation, de sa visibilité. Ce qu'elle rend visible était déjà, car en Dieu tout « est ». Or être, pour Lui, c'est désêtre, tomber dans le temps, *evenire*, devenir événement, consentir à subordonner l'effectivité éternelle à l'effectivité temporelle : Dieu n'est pas mort *avant* le vendredi saint et cependant le Verbe donne sa Vie de toujours à toujours, souffre sa Passion de toujours à toujours (il est l'Agneau égorgé depuis la fondation du monde). Paul dit simplement à Timothée : *Prends ta part !* Mais il ajoute un élément concret sans lequel un tel engagement resterait théorique : Prends ta part *de souffrance*. Tout de suite le scandale, le masochisme chrétien ! À la messe, on écoute sagement, mais « on » n'en pense pas moins : cause toujours ! Car je ne suis pas fait pour la souffrance mais pour le plaisir et le bonheur. Le reste révolte. Où est l'amour ? Quand je dis je, je suis mon propre centre. Où est l'amour ? Que suis-je prêt à *donner* ? Donc à perdre ? La souffrance n'est évidemment pas le but (la fin) ; elle n'est même pas un moyen, sachant

qu'elle n'a aucune positivité. Elle est un pur effet de « perte de substance ». Suis-je prêt à perdre effectivement pour l'autre, n'importe quel autre, et non seulement perdre quelque chose de mon bien, mais perdre des morceaux de chair, du sang, des humiliations (perte d'image), perdre l'affection de quelqu'un ? Aimer conduit non pas à persévérer dans son être mais à consentir à se laisser être à la merci d'un autre, des autres. Souffrir n'est que l'épreuve (du verbe éprouver) de cette perte (Alain Amsselek parle de l'éprouvance). Je veux bien aimer, en principe, mais sans rien perdre, sans que cela ait un coût, et même je trouve scandaleux que l'on puisse parler de coût en matière d'amour, alors que l'amour devrait par excellence être la chose la plus légère du monde, la plus heureuse, la moins coûteuse (au contraire la plus riche, la plus enrichissante, la plus gratifiante). Bienveillant lecteur, examine un peu ta conscience et dis honnêtement si tu parles et penses de bonne foi et si le scandale n'est pas le rideau de fumée que tu agites pour ne pas donner, pour tout garder pour toi ? Bref, je suis prêt à donner si cela ne me coûte rien, ce qui revient à dire : je suis prêt à donner si je ne suis pas obligé de donner. C'est donner qui fait souffrir. Donc aimer fait souffrir. Comme Dieu a mal fait le monde ! Mon Dieu, je voulais un monde où je n'aie pas à aimer mais uniquement où je pus profiter d'être aimé ! Où je pus aimer être aimé, mais non pas aimer quelqu'un. Tu m'as donné quelqu'un à aimer, voilà le scandale.

Évangile selon saint Matthieu (17, 1-9)

Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et il les emmène à l'écart, sur une haute montagne. Il fut transfiguré devant eux ; son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements, blancs comme la lumière. Voici que leur apparurent Moïse et Élie, qui s'entretenaient avec lui. Pierre alors prit la parole et dit à Jésus : « Seigneur, il est heureux que nous soyons ici ! Si tu le veux, je vais dresser ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Élie. » Il parlait encore, lorsqu'une nuée lumineuse les couvrit de son ombre ; et, de la nuée, une voix disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis tout mon amour ; écoutez-le ! » Entendant cela, les disciples tombèrent la face contre terre et furent saisis d'une grande frayeur. Jésus s'approcha, les toucha et leur dit : « Relevez-vous et n'ayez pas peur ! » Levant les yeux, ils ne virent plus que lui, Jésus seul. En descendant de la montagne, Jésus leur donna cet ordre : « Ne parlez de cette vision à personne, avant que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. »

Si l'on cherche un peu pourquoi ces trois-là, on trouve... mais ce n'est pas si simple. En Ga 2, 9, les trois sont considérés comme les *colonnes de l'Église*. Ils sont recrutés dès le début avec André. Pierre, c'est clair, est le patron des Douze. Jean est le « spirituel », le prophète de la bande, l'aimé de Jésus, le fidèle, je dirais le vis à vis d'Élie (cf. Jn 21, 23 mais aussi Mt 16, 28). Il est le petit frère de Jacques le Grand ou le Majeur. Ce serait simple s'il n'y avait pas trois Jacques dans les évangiles – car il y a le fils d'Alphée qui fait partie lui aussi des Douze, et enfin Jacques dit le Mineur, « frère du Seigneur », natif de Nazareth et qui sera le ou l'un des chefs de l'Église de Jérusalem et (croyons-le) l'auteur de la Lettre. Étonnant qu'il n'ait pas fait partie des Douze ! Il apparaît dans les Actes

comme le plus juif de tous. En tout cas Jésus les emmène avec Lui sur « une haute montagne » (je dirais le Mont Hermon, d'où coule le Jourdain, en raison du caractère inaugural et fondateur de l'événement). Cette montagne est le nouveau Sinaï, mais au lieu de la Loi gravée sur de la pierre, c'est le Buisson ardent du Verbe qui va briller, brûler. Sur la haute montagne, Jésus rend les trois témoins d'une rencontre au sommet qui va inaugurer la descente vers Jérusalem et l'Accomplissement de tout ce qui doit être accompli. Ce que voient les trois, ils auront un jour à le transmettre. Non pas simplement la Gloire du fils en quelque sorte *ex nihilo*, mais celle-ci comme accomplissement des Écritures, de la Loi et des prophètes, de Moïse et Élie. La Voix et la Lumière divines descendent sur Jésus en présence de ceux qui résument la Tradition, l'ancienne Alliance (la Loi et les Prophètes, et non pas ce qu'il y a de charnel, par exemple Abraham et David) : Jésus en rend témoin l'Église, non pas tous les Douze, mais des témoins choisis pour donner plus tard la signification de la Résurrection (d'où l'ordre de se taire en attendant). Tout est donc en place : le Père comme au baptême (Mt 3, 17), la Nuée qui est l'haleine de Dieu, son Esprit tout comme la colombe et qui manifeste Dieu à la manière des anciennes théophanies (Ex 19, 16 etc.) l'ancienne Alliance dans sa double dimension, sa dualité lettre – esprit, et Jésus lui-même, et en face de tout cela, exaltés, affolés puis terrifiés, les jeunes piliers de l'Église que Jésus plante sur la montagne comme sur une nouvelle Sion. La nouvelle Alliance, c'est Lui-même, Jésus, ce n'est pas l'Église. L'Église, ce ne sont que des apôtres qui veulent tout de suite planter des tentes, qui reçoivent ce qu'ils ne peuvent comprendre, sinon plus tard (cf. 2 P 1, 17). En 2 P 1, 14, Pierre est devenu un être libre, prêt à *abandonner sa tente*, à mourir. Sur la montagne, malgré l'extraordinaire gloire de Jésus (mais ils voient ce qu'ils ne comprennent pas), ils restent fixés aux représentations passées, ils restent encore des Juifs de l'ancienne Alliance, de l'ancien temps : ils veulent planter des tentes (vont-ils retourner jusqu'à Capharnaüm pour en acheter ?) Chez Matthieu, ils n'ont peur que dans un deuxième temps, en entendant la voix. Leur peur est encore une peur ancienne, celle du Sinaï : Si Dieu se montrait dans la nuée, ils mourraient, puisqu'on ne peut pas voir Dieu sans mourir. Lorsqu'ils se relèvent, ils ne voient plus que Jésus, mais avec malgré tout un nouveau contenu, celle d'un Fils de Dieu autrement qu'à la manière des rois d'Israël. C'est tout de même bien la divinité de Jésus qui s'est manifestée et dont il leur faudra peu à peu rendre raison. En attendant, Jésus ne tardera pas à leur mettre sous le nez leur manque de foi, lorsqu'ils se révèlent incapables de guérir l'enfant épileptique (Mt 17, 20). Les apôtres ne sont pas encore transfigurés.

3ème Dimanche de Carême (27 mars)

Livre de l'Exode (17, 3-7)

Les fils d'Israël campaient dans le désert à Rephidim, et le peuple avait soif. Ils récriminaient contre Moïse : « Pourquoi nous as-tu fait monter d'Égypte ? Était-ce pour nous faire mourir de soif avec nos fils et nos troupeaux ? » Moïse cria vers le Seigneur : « Que vais-je faire de ce peuple ? Encore un peu, et ils me lapideront ! » Le Seigneur dit à Moïse : « Passe devant eux, emmène avec toi plusieurs des anciens d'Israël,

prends le bâton avec lequel tu as frappé le Nil, et va ! Moi, je serai là, devant toi, sur le rocher du mont Horeb. Tu frapperas le rocher, il en sortira de l'eau, et le peuple boira ! » Et Moïse fit ainsi sous les yeux des anciens d'Israël. Il donna à ce lieu le nom de Massa (c'est-à-dire : Défi) et Mériba (c'est-à-dire : Accusation), parce que les fils d'Israël avaient accusé le Seigneur, et parce qu'ils l'avaient mis au défi, en disant : « Le Seigneur est-il vraiment au milieu de nous, ou bien n'y est-il pas ? »

Quelle mentalité que celle des enfants d'Israël qui n'ont qu'un seul orgueil, qu'une seule préoccupation : nos fils et nos troupeaux ! Les troupeaux comptent plus que les femmes et les filles ! Moïse a de quoi être désespéré devant un peuple aussi peu spirituel et qui est pourtant le peuple détenteur de la promesse faite à Abraham. Mais après tout, Dieu l'a voulu ainsi, de faire avec ce que nous sommes (car nous sommes tous des Hébreux à la nuque raide). Qu'a-t-il demandé à Abraham ? son sang, sa chair, la chair et le sang d'Isaac, pour en faire son peuple par la chair, afin de préparer sa venue dans la chair. Moïse a reçu la lourde et éprouvante mission de faire revenir sur la « terre promise » ceux qui n'étaient qu'une tribu de douze frères et qui en Égypte sont devenus un peuple de douze tribus. Tout ce qui se passe ici n'est que charnel et sans doute n'y a-t-il que Moïse pour s'adresser à Dieu et être à son écoute. En tout cas pour lui faire une place dans le récit. Si je ne considère que la vraisemblance historique, il est plus que probable que le récit est légendaire, mais justement c'est ce qui est nécessaire pour instruire le peuple sur un point : s'il a pu être désaltéré et ne pas mourir avec fils et troupeaux, il le tient de Dieu, par l'intermédiaire de Moïse. Car bien sûr Moïse et quelques hommes responsables du destin du peuple se sont enfoncés dans le massif de l'Horeb à la recherche d'une source, et ils l'ont trouvée ! De l'eau bien vive. Le salut ! Mais Moïse n'oublie pas la colère populaire et c'est pourquoi il marque cette eau des noms de Massa et Mériba. Cette eau est une eau de défi et d'accusation contre Dieu et contre son serviteur Moïse. Ce n'est pas une eau de réconciliation. C'est une eau vive, mais charnelle et qui par conséquent reste sous le signe de la mort, du « encore soif ».

Psautre 94, 1-2, 6-7ab, 7d-8a.9

*Venez, crions de joie pour le Seigneur,
acclamons notre Rocher, notre salut !
Allons jusqu'à lui en rendant grâce,
par nos hymnes de fête acclamons-le !*

*Entrez, inclinez-vous, prosternez-vous,
adorons le Seigneur qui nous a faits.
Oui, il est notre Dieu ;
nous sommes le peuple qu'il conduit.*

*Aujourd'hui écoutez-vous sa parole ?
« Ne fermez pas votre cœur comme au désert,
où vos pères m'ont tenté et provoqué,
et pourtant ils avaient vu mon exploit. »*

Chant liturgique, chant de fête, invitation à *écouter la Parole*. Mais le souvenir de Massa et Mériba demeure, le souvenir du cœur fermé des pères, les enfants d'Israël. Peuple saint, donc, mais non composé de saints. Autrement dit le peuple d'Israël ne tient pas sa sainteté de ses vertus, mais bien de Dieu seul, son créateur. Car au pied de l'Horeb, *vos pères m'ont défié et accusé*, dit le Seigneur, ce qui est déjà annonciateur d'une autre accusation, et même de nombre d'autres, mais ultimement de cette accusation qui conduira Jésus au Calvaire. Le psaume a beau nous mettre en garde contre notre incrédulité, manque de foi, cela va-t-il suffire pour nous convertir ? « Quand bien même quelqu'un ressusciterait contre les morts, ils ne croiraient pas », dit Jésus. On sait bien que c'est Lui l'eau vive qui jaillit du Golgotha.

Lettre de saint Paul aux Romains (5, 1-2.5-8)

Frères, Dieu a fait de nous des justes par la foi ; nous sommes ainsi en paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a donné, par la foi, l'accès au monde de la grâce dans lequel nous sommes établis ; et notre orgueil à nous, c'est d'espérer avoir part à la gloire de Dieu. Et l'espérance ne trompe pas, puisque l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné. Alors que nous n'étions encore capables de rien, le Christ, au temps fixé par Dieu, est mort pour les coupables que nous étions. - Accepter de mourir pour un homme juste, c'est déjà difficile ; peut-être donnerait-on sa vie pour un homme de bien. Or, la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs.

Oui, alors que nous étions encore pécheurs, il nous a aimé. C'est que l'amour n'attend aucune réciprocité, et cependant c'est cet amour totalement risqué qui adresse à l'autre, à nous, à moi, l'invitation à aimer, à nous libérer de la haine qui nous habite (ressentiment, jalousie, frustration, envie). D'où l'importance de l'affirmation de Jean : il nous a aimé le premier. C'est cet amour « transcendantal » qui rend possible que la créature que je suis, à son tour aime. Car de moi-même, naturellement, je suis impuissant à aimer. Il faut en tenir compte pour comprendre le « péché originel » (mais voilà une question pour plus tard !) En attendant, il y a lieu de scruter une fois de plus la profondeur et la richesse de la pensée de Paul : *Des justes par la foi*, dit-il. Mais c'est Dieu qui a fait de nous... Nous ne sommes donc pas « justifiés » par la foi, mais par Dieu, et c'est même lui qui nous offre de croire. Il nous donne donc et la foi et ce que donne la foi, à savoir la justification. J'ai l'air de me contredire ? Nous recevons la « justification » de ce que nous recevons la foi. Être « rendus justes », c'est être rendus droits selon ce que Dieu veut de nous, attend de nous. Ce n'est pas une exigence gratuite et tyrannique qui fait de l'ombre à notre individualité, quoique nous le vivions assez volontiers ainsi, mais ce qui transforme notre horizon de mort (nous-mêmes repliés sur nous-mêmes) en horizon de vie, ce que Paul appelle le monde de la Grâce. Ce n'est plus le « monde », mais un monde justifié, rendu juste, aimé de Dieu et reconnaissant cet amour. La foi est donc cette reconnaissance du don. C'est le *oui* de l'acquiescement. Une fois ce *oui* prononcé, l'âme est saisie d'une plénitude reçue et que Paul nomme orgueil, un nouvel orgueil qui n'est plus la péché originel, le péché du

refus de se recevoir du Tout-autre, mais une plénitude de joie, en raison de la fierté qu'il y a de se savoir engendré par tellement plus grand que soi : Tu es mon fils, aujourd'hui je t'ai engendré. Comme créature, je suis donc davantage que le fils d'un roi, je suis fils de Dieu, fils du Très-haut. Cela vaut bien un saint orgueil, hautement revendiqué par Paul. La foi en effet donne une espérance (il n'y a pas d'abord l'espérance et ensuite la foi, si l'objet de l'espérance se concrétise) et l'espérance est la modalité de la foi qui donne à cette dernière son horizon propre. Cet horizon, c'est l'amour. Celui que Dieu donne (le monde de la Grâce). Or cet amour, dit Paul, *a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint*. L'espérance est donc l'attente d'une chose certaine, et la preuve qu'elle est certaine, c'est qu'elle nous est déjà donnée. C'est l'amour de Dieu qui nous conduit à l'amour de Dieu. Nous faisons dans la foi l'expérience de cet amour car nous n'aurions pas pu l'inventer et il nous a envahi comme une révélation. De nous-mêmes, on le sait, nous n'aurions pas été capables d'aimer « les premiers ». Mais nous sachant aimés grâce au sacrifice vérifiable du Christ donnant sa vie pour les pécheurs que nous sommes, l'amour devient notre but, *peut* devenir notre but. Sinon, comment serait-ce possible ? C'est en tant qu'il devient notre but qu'il devient objet d'espérance. En quoi la vertu d'espérance n'a pas grand-chose à voir avec ce que nous appelons « espoir » et qui est au contraire fondamentalement marqué du sceau de l'incertitude et non de la foi. Ayant été aimés, nous avons reçu l'Esprit. Ayant reçu l'Esprit, nous avons reçu l'amour. Ayant reçu l'amour, nous avons reçu la foi. Ayant reçu la foi, nous avons reçu l'espérance. Ayant reçu l'espérance, nous recevons déjà ce vers quoi nous nous dirigeons : le monde de l'Amour.

Évangile selon saint Jean (4, 5-42)

Jésus arrivait à une ville de Samarie, appelée Sykar, près du terrain que Jacob avait donné à son fils Joseph, et où se trouve le puits de Jacob. Jésus, fatigué par la route, s'était assis là, au bord du puits. Il était environ midi. Arrive une femme de Samarie, qui venait puiser de l'eau. Jésus lui dit : « Donne-moi à boire. » (En effet, ses disciples étaient partis à la ville pour acheter de quoi manger.) La Samaritaine lui dit : « Comment ! Toi qui es Juif, tu me demandes à boire, à moi, une Samaritaine ? » (En effet, les Juifs ne veulent rien avoir en commun avec les Samaritains.) Jésus lui répondit : « Si tu savais le don de Dieu, si tu connaissais celui qui te dit : 'Donne-moi à boire', c'est toi qui lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. » Elle lui dit : « Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond ; avec quoi prendrais-tu l'eau vive ? Serais-tu plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, avec ses fils et ses bêtes ? » Jésus lui répondit : « Tout homme qui boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui source jaillissante pour la vie éternelle. » La femme lui dit : « Seigneur, donne-la-moi, cette eau : que je n'aie plus soif, et que je n'aie plus à venir ici pour puiser. » Jésus lui dit : « Va, appelle ton mari, et reviens. » La femme répliqua : « Je n'ai pas de mari. » Jésus reprit : « Tu as raison de dire que tu n'as pas de mari, car tu en as eu cinq, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari : là, tu dis vrai. » La femme lui dit : « Seigneur, je le vois, tu es un prophète. Alors, explique-moi : nos pères ont adoré Dieu sur la montagne qui est là, et vous, les Juifs, vous dites

que le lieu où il faut l'adorer est à Jérusalem. » Jésus lui dit : « Femme, crois-moi : l'heure vient où vous n'irez plus ni sur cette montagne ni à Jérusalem pour adorer le Père. Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous adorons, nous, celui que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient - et c'est maintenant - où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité : tels sont les adorateurs que recherche le Père. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et vérité qu'ils doivent l'adorer. » La femme lui dit : « Je sais qu'il vient, le Messie, celui qu'on appelle Christ. Quand il viendra, c'est lui qui nous fera connaître toutes choses. » Jésus lui dit : « Moi qui te parle, je le suis. » Là-dessus, ses disciples arrivèrent ; ils étaient surpris de le voir parler avec une femme. Pourtant, aucun ne lui dit : « Que demandes-tu ? » ou : « Pourquoi parles-tu avec elle ? » La femme, laissant là sa cruche, revint à la ville et dit aux gens : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Messie ? » Ils sortirent de la ville, et ils se dirigeaient vers Jésus. Pendant ce temps, les disciples l'appelaient : « Rabbi, viens manger. » Mais il répondit : « Pour moi, j'ai de quoi manger : c'est une nourriture que vous ne connaissez pas. » Les disciples se demandaient : « Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ? » Jésus leur dit : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. Ne dites-vous pas : 'Encore quatre mois et ce sera la moisson' ? Et moi je vous dis : Levez les yeux et regardez les champs qui se dorent pour la moisson. Dès maintenant, le moissonneur reçoit son salaire : il récolte du fruit pour la vie éternelle, si bien que le semeur se réjouit avec le moissonneur. Il est bien vrai, le proverbe : 'L'un sème, l'autre moissonne.' Je vous ai envoyés moissonner là où vous n'avez pas pris de peine, d'autres ont pris de la peine, et vous, vous profitez de leurs travaux. » Beaucoup de Samaritains de cette ville crurent en Jésus, à cause des paroles de la femme qui avait rendu ce témoignage : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait. » Lorsqu'ils arrivèrent auprès de lui, ils l'invitèrent à demeurer chez eux. Il y resta deux jours. Ils furent encore beaucoup plus nombreux à croire à cause de ses propres paroles, et ils disaient à la femme : « Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons maintenant ; nous l'avons entendu par nous-mêmes, et nous savons que c'est vraiment lui le Sauveur du monde. »

Plus on scrute cet évangile, plus il apparaît immense et révélant la profondeur des mystères de Dieu. À tout le moins il fait partie des « grands évangiles », mais c'est un peu vrai de tout l'évangile de Jean. La Samarie est coincée entre Ephraïm et Manassé, bien au nord de Jérusalem et bien au sud de la Galilée. Ce n'est pas agréable d'être Samaritain ; mais dans ces cas-là on apprend à se défendre, et les Samaritains se défendent, mais cela fait toujours un peu mal, et donne un tempérament écorché. Pourquoi les Juifs auraient-ils raison d'adorer Dieu dans le Temple de Jérusalem et les Samaritains tort d'adorer le même Dieu sur le mont Garizim ? Jésus lui répond, à cette Samaritaine dont je n'ai pas encore dit un mot, que je n'ai pas encore présentée, il lui répond par a) et b) ! Premièrement le Salut vient des Juifs, cela vous n'y pouvez rien. En conséquence « vous adorez ce que vous ne connaissez pas ». Et en parlant des Juifs, il dit « nous », nous les Juifs. Ce que Jésus n'a pas encore dit, mais il brûle et va bientôt le dire, c'est que si le Salut vient des Juifs, c'est parce que Lui, Jésus, est juif. C'est le chez les Juifs que vient le Salut. Jésus ne cherche pas du tout à être « gentil » avec les

Samaritains, mais vrai. Et la Samaritaine qui n'est pas une petite nature ne peut qu'apprécier Celui qui lui dit la vérité, même si c'est une vérité difficile à accepter (pour un Samaritains). Cela peut nous instruire sur le dialogue interreligieux et notre manière de diluer les vérités par crainte de froisser l'autre, de lui manquer de respect. Or Jésus ne manque pas de respect à la Samaritaine. Au contraire il lui fait l'honneur de la croire ouverte à la vérité. Il ne faut donc pas redouter que le dialogue interreligieux échoue. Le respect des personnes est une chose, le respect de la vérité une autre, et si l'autre sent que je respecte sa personne, il acceptera que nous ne soyons pas « d'accord ». Que je le respecte dans sa personne est la seule chance qu'il me fasse confiance et ouvre ses oreilles et m'écoute (à condition que je l'aie écouté d'abord : Jésus commence par demander quelque chose à la Samaritaine). Ensuite, son accueil de la vérité ne dépend que de lui et de la Grâce. Je parle de vérité et je sais que cela agace ! Pourquoi prétendre posséder la vérité plus que l'autre ? Les chemins vers Dieu ne sont-ils pas équivalents ? La conviction et la sincérité de l'autre ne sont pas en cause, ni le fait que le Salut soit universel : Dieu est mort pour tous les hommes, baptisés ou non, en règle ou non. Mais justement, la vérité est précisément ce que je viens de dire : Dieu est mort pour tous les hommes, sans attendre qu'ils deviennent des « justes », et c'est justement cela qui leur ouvre la possibilité de devenir des « justes ». Cette vérité est chrétienne, et il n'y en a pas d'autre, et elle vaut pour tous les hommes, y compris juifs, musulmans, païens... Cela ne m'empêche pas d'écouter la parole de l'autre et d'essayer de l'entendre, et d'autre part de ne jamais oublier que la vérité n'est pas *ma* vérité, mais une vérité dont je suis dépositaire par une grâce gratuite qui m'en rend responsable. Elle est comme un parfum précieux et moi je ne suis qu'un vase d'argile. Cette vérité qui n'est pas à moi, je l'offre à l'autre et à la vérité cela ne sonne vrai que s'il y a amitié, forme respectueuse d'amour. Cela n'empêche pas de répéter : le Salut vient des Juifs (et non des Samaritains ou de qui que ce soit d'autre – et tant pis pour Simone Weil et son antijudaïsme !) et ce Salut est une personne et son nom est Jésus de Nazareth crucifié sous Ponce-Pilate un vendredi et ressuscité le dimanche suivant, lors de la pâque juive à Jérusalem vers l'an 30. Je n'espère pas que cette vérité est vraie ! La foi me dit qu'elle l'est – et je peux très bien dire que je doute, que je ne sais pas si j'ai la foi, que peut-être ce n'est pas vrai, que peut-être ce n'est qu'un discours, et que si Dieu existe, de toute façon il accueille tous les hommes de bonne volonté qui ne savent pas trop bien où se trouve « la vérité ». J'en viens au b). *L'heure vient, et c'est maintenant...* Cela ne renverse pas la vérité précédente, mais lui donne son contenu qui est justement que le contenu de la foi ne se confond pas avec, pour le dire vite, « la religion ». J'appelle ici religion l'attachement plus ou moins aveugle à son clocher. La religion, c'est ce qui fait que les cardinaux portent la pourpre. La religion, c'est une multitude d'usages et de disciplines dont on finit par absolutiser la valeur symbolique (le sens, qui peut être réel). De « la religion », il ne faut pas croire que Vatican II nous a libérés. Il y a toujours de la religion partout, car nous avons besoin de tout un réseau de signes symboliques ; c'est tout aussi vrai pour un athée ; mais ce n'est pas là que se trouve la vérité « spirituelle ». Nous avons besoin de formes, mais la vérité n'est pas dans les formes. Les Catholiques maronites n'ont pas les mêmes usages et disciplines que nous latins, et ne sont pas moins catholiques que nous. Les Orthodoxes croient aux mêmes vérités que

nous, à ceci près qu'ils se sont fâchés avec Rome, cette dernière portant une large part de responsabilité dans le schisme : mais la vérité des uns et des autres (des vases d'argile fêlés), aucun ne la « possède » : c'est le Christ. Les Juifs ne croient pas en Lui, les musulmans non plus. Du point de vue de la vérité, ils se trompent les uns et les autres, mais pour des raisons différentes, et premièrement à partir du fait que Jésus était juif et non arabe comme était Mahomet. Je ne suis pas si éloigné de la discussion entre Jésus et la Samaritaine : il y a à l'évidence chez cette femme un désir de vérité qui est prêt à prendre tous les risques, et tout simplement le risque de la vérité. Lorsque Jésus lui demande d'aller chercher son mari, c'est pour l'entendre dire : *Je n'ai pas de mari*. Elle aurait très pu lui dire : *oui, Rabbi, j'y cours*, et revenir avec son compagnon du moment. La Samaritaine est une femme *moderne* (comme quoi il y en avait déjà dans cette Palestine pas du tout dominée par le puritanisme pharisien ou le légalisme lévitique). Jésus ne lui aurait pas demandé son livret d'état civil. Et bien non, elle dit qu'elle n'a pas de mari, elle dit la vérité. Non seulement elle dit vrai mais elle est vraie, et c'est la conclusion de Jésus qui lui dit alors et alors seulement qu'il sait tout d'elle ! il a affaire à une femme vraie (et il ne lui dira même pas de changer de vie, de se mettre en règle avec le règlement : changer de vie en vérité, c'est bien autre chose, et peut-être que cette femme a de bonnes raisons de vivre avec cet homme qui n'est pas son mari, qu'en savons-nous ? même si lesdites bonnes raisons ne sont pas définitivement bonnes sur le chemin de plus de vérité dans sa vie).

Dieu aux Hébreux dans le désert avait donné de l'eau : foi encore charnelle. Dieu à la Samaritaine au puits de Jacob demande de l'eau. Dieu demande. Dieu me demande, Dieu est un mendiant. Il demande pour ne pas être celui qui donne mais celui qui donne à l'autre de pouvoir donner. Demander est ici le don suprême, puisque Dieu ne m'impose même pas son don. Il m'invite à donner, c'est tout. L'Amour ne sait rien dire d'autre à l'autre que : *Aime !* (si tu veux). Et encore, il ne lui dit pas cela sous la forme d'un ordre ou d'un commandement (même si en même temps c'est bien un commandement « nouveau » adressé à des « amis » pour qui l'obéissance devient l'évidence : j'obéis à l'aimé, je me mets à son service, je lui donne ma vie, ce qui n'est plus du tout de l'obéissance servile mais libre et aimante) ; il fait en sorte que s'ouvre en moi la possibilité d'aimer, la disposition à aimer. Il ne dit pas : *je t'aime donc tu dois m'aimer*. Il me demande à boire. La Samaritaine ne refuse pas du tout de lui donner à boire mais s'étonne qu'un homme seul, à l'heure de midi, la regarde et lui parle : ce n'est pas du tout convenable, et en matière de convenances et d'inconvenances, elle en connaît un bout. De plus c'est un Juif et il lui parle à elle la sale Samaritaine. Maintenant qu'il lui a fait sa demande, et qu'elle s'est étonnée, il peut lui dire : *Si tu savais...* Midi sans ombre, midi de lumière : *l'heure vient, et c'est maintenant...* C'est pour la Samaritaine le midi de sa vie. Les ombres vont changer de sens, se tourner vers l'Orient, l'*oriens*, là d'où vient la lumière. Maintenant Jésus peut parler de don, non d'un don qu'il va faire ou qu'il pourrait faire, mais d'un don donné, d'un don actuel, en train d'être donné. Ce don, c'est que Jésus lui parle, c'est que Jésus se donne. Qui a dit que c'était le septième homme de sa vie, le bon cette fois, « en esprit et en vérité ». Le seul homme au monde qui a dit : *Je suis la Vérité*, c'est bien le Christ qui est donc la Vérité en personne et il n'y en a pas d'autre. Est-ce un fou ? Paul parle évidemment de la *folie de la Croix*,

mais un amour fou n'est pas l'œuvre d'un fou ; c'est au contraire la vérité de l'amour, car qu'est-ce au contraire qu'un amour pas fou ? C'est un amour qui se garde, qui fait attention, qui calcule son intérêt. C'est donc tout le contraire de l'amour, et c'est pourquoi la vérité de l'amour se trouve dans la Passion (la Souffrance) par laquelle le Christ se donne entièrement, sans reste, ce qui peut se comparer à l'holocauste où tout est brûlé. Jésus a hâte de se donner à la Samaritaine : *c'est toi qui lui aurait demandé...* Et la Samaritaine demande. On pourrait dire qu'elle demande le baptême, mais elle ne le sait pas encore elle-même. C'est alors que Jésus lui dit d'aller chercher son mari, et tout ce qui s'en suit, et que la Samaritaine engage la discussion sur le culte, la discussion « religieuse ». On dira que cette femme, « ce n'est pas n'importe qui » ! Par la suite, quelques années plus tard, peut-être que Sykar est devenu un village « chrétien », puisqu'on dit qu'ils ont cru au Christ non seulement dans un premier temps à cause de ce que la femme a rapporté à ses concitoyens, mais ensuite *par eux-mêmes*.

Les disciples reviennent avec le pique-nique. « Pour moi, j'ai de quoi manger ! » On savait que Jésus était un drôle. Il conduit ses disciples de paradoxe en paradoxe, d'inattendu en inattendu, de renversement en renversement. C'était déjà le cas avec une eau qu'on boit qu'on n'a plus jamais soif (syntaxe autorisée ou au moins inspirée par Paul Claudel : « La journée qu'on voit clair et qui dure jusqu'à ce qu'elle soit finie »). Eau spirituelle ; maintenant nourriture spirituelle. Notre Jésus est toujours mentalement avec la Samaritaine, *en esprit et en vérité*. Nous ne sommes même plus dans le symbole ou la métaphore, comme lorsque l'on dit : boire les paroles, se nourrir de lectures, des pensées de quelqu'un. Ici les analogies ne fonctionnent plus. Comment peut-on en effet se nourrir de « faire la volonté » de quelqu'un ? Et « d'accomplir son œuvre » ? Comment cela peut-il me remplir l'estomac – et même l'esprit ? *Accomplir son œuvre*, c'est faire, réaliser effectivement sa volonté, et disant cela, Jésus fait comprendre que ce n'est pas *son* œuvre mais bien celle de *Celui qui l'a envoyé*. Jésus ne se nourrit pas de la volonté de son Père, mais de l'accomplir, du fait de l'accomplir ; non de l'œuvre du Père, mais d'accomplir celle-ci. Jésus se nourrit *d'être envoyé*. De faire ce pour quoi il est envoyé. Cela veut dire qu'il se remplit d'être envoyé : être envoyé et faire ce pour quoi il est envoyé le comble. Non seulement il en est plein, mais il *est* cet être-envoyé. C'est cela, être le Verbe « qui ne revient pas sans résultat, sans avoir accompli sa mission ». La substance du Verbe, c'est d'être envoyée, d'être proférée. Et quand Dieu dit, il fait. C'est ainsi que Jésus se révèle totalement à la Samaritaine quand il lui dit : « Moi qui te parle, je le suis ». Mais en réalité le grec de Jean est plus fort, car il dit, comme en 8, 28 et 8, 58 : JE SUIS, Εγώ ειμι : Moi qui te parle, JE SUIS. C'est le JE SUIS de la révélation de Dieu, du Nom (*Ashem*) du livre de l'Exode (3, 14). La femme parle à l'Absolu en personne. Les disciples peuvent arriver avec le casse-croûte, Jésus a juste eu le temps de parvenir à ses fins, de se révéler à cette femme qui ne peut plus être la même ensuite. Je pense que Jésus est troublé, voire bouleversé par cette rencontre avec cette femme, et c'est pourquoi, si comblé de ce pourquoi il est venu, il n'a plus besoin de manger (il va manger quand même, car il a encore un corps qui n'est pas encore ressuscité !) et pense qu'il est comblé de faire ce pour quoi le Père l'a envoyé. Il est comblé d'avoir changé cette fille d'Ève en fille de Dieu. Voilà ce qui est sa nourriture de Verbe de Dieu fait chair. Dans son

enchantement, il poursuit avec ses disciples : *Vous dites... Moi je vous dis. Vous dites qu'il faut attendre ; moi je vous dis que la moisson est déjà là.* C'est Jésus qui vient de moissonner en moissonnant la Samaritaine, mais pour Lui son Incarnation et l'envoi de ses disciples ne fait qu'un ; ils sont greffés sur Lui, c'est en Lui et par Lui qu'ils agissent (que nous agissons quand nous agissons en disciples du Christ). Donc il dit : vous êtes les moissonneurs, vous moissonnez pour la vie éternelle. Ceux que vous moissonnez (comme la Samaritaine) entrent dans la vie éternelle, et vous-mêmes en moissonnant vous y entrez aussi. Votre chance, c'est d'être des moissonneurs, tandis que d'autres ont semé. Qui a semé ? Il y a là deux significations. D'abord, avec la venue du Christ qui est le Verbe semé (Λόγος σπέρματιζός) parce qu'il est la semence de Dieu, semailles et moissons deviennent en quelque sorte la même chose : Avec la Samaritaine, Jésus a en même temps semé et moissonné. La conversion correspond à ce double mouvement de la Parole reçue et du fait d'être fécondé et transformé par la Parole, de « porter du fruit ». Ensuite, il y a une signification qui est celle de l'histoire du Salut et elle est encore double : Moi j'ai semé, et vous, vous arrivez pour moissonner. J'ai semé car le suis la Semence. Mais aussi les prophètes et toute l'Ancienne Alliance est le temps des semailles, et maintenant que les temps sont accomplis, que l'heure, « c'est maintenant », le temps de la moisson est venu et vous allez moissonner ce qui a germé sans vous depuis Abraham et depuis l'origine des temps. La moisson de Sykar est une belle moisson : elle s'accomplit dans la parole finale des habitants qui disent : « nous savons que c'est vraiment Lui le Sauveur du monde ». N'est-ce pas une magnifique profession de foi universelle ? La querelle entre le Temple et le mont Garizim est devenue bien dérisoire. Et ils ne disent pas seulement nous *croyons* (πιστεύομεν) mais nous *savons* (οἶδόμεν). Ils peuvent croire, avoir la foi, parce qu'il y a des choses que maintenant ils savent, qu'ils ont comprises, qui leur sont devenues intelligibles.

4ème Dimanche de Carême, de *Lætare* : “Réjouissez-vous” (3 avril)

Lecture du premier livre de Samuel (16, 1b.6-7.10-13a)

Le Seigneur dit à Samuel : « J'ai rejeté Saül, Il ne règnera plus sur Israël. Je t'envoie chez Jessé de Bethléem, car j'ai découvert un roi parmi ses fils. Prends une corne que tu rempliras d'huile, et pars ! » En arrivant, Samuel aperçut Éliab, un des fils de Jessé, et il se dit : « Sûrement, c'est celui que le Seigneur a en vue pour lui donner l'onction ! » Mais le Seigneur dit à Samuel : « Ne considère pas son apparence ni sa haute taille, car je l'ai écarté. Dieu ne regarde pas comme les hommes, car les hommes regardent l'apparence, mais le Seigneur regarde le cœur. » Jessé présenta ainsi à Samuel ses sept fils, et Samuel lui dit : « Le Seigneur n'a choisi aucun de ceux-là. N'as-tu pas d'autres garçons ? » Jessé répondit : « Il reste encore le plus jeune, il est en train de garder le troupeau. » Alors Samuel dit à Jessé : « Envoie-le chercher : nous ne nous mettrons pas à table tant qu'il ne sera pas arrivé. » Jessé l'envoya chercher : le garçon était roux, il avait de beaux yeux, il était beau. Le Seigneur dit alors : « C'est lui ! donne-lui l'onction. » Samuel prit la corne pleine d'huile, et lui

donna l'onction au milieu de ses frères. L'esprit du Seigneur s'empara de David à partir de ce jour-là.

Comment la « volonté de Dieu » transparait-elle à travers les volontés et événements humains (voire les phénomènes naturels) ? Au temps de Samuel, comme au temps d'Eschyle, ce que nous faisons est soumis à une puissance qui est une volonté, supérieure, celle des dieux, du Destin, de Dieu. Et cela ne nous empêche pas d'agir librement : entre les deux, il y a du jeu, rien n'est mécanique, précisément parce les protagonistes sont des volontés et non des lois immuables, scientifiques. Pas de déterminisme au sens de Cournot. Si nous reprenons les événements à l'envers, nous savons qu'un long et dramatique conflit a opposé Saül et le jeune David. Guérilla, guerre civile, Saül vaincu à la fin, David roi. C'était donc la volonté de Dieu. Qu'est-ce qui a décidé le jeune David, le héros d'Israël, à quitter Bethléem et la maison de Jessé ? Je ne pourrais inventer que des hypothèses, à partir des documents. D'autres l'ont fait, exégètes et historiens. Je pourrais tout juste ajouter ma propre imagination. Donc j'arrête de vouloir bâtir des romans à partir des indices à ma disposition, et je prends le texte tel qu'il se présente, et me parle. Il me dit que la volonté de Dieu existe, même si pour nous elle n'est plus la cause des tremblements de terre ou du sort des batailles. Dieu écrit l'histoire du Salut avec les actions des hommes, mais ce n'est pas lui qui écrit les actions des hommes. Et puis ceci encore : Dieu ne regarde pas l'apparence mais le cœur ; l'intérieur, ce qui est caché, les intentions secrètes, la conscience, les sentiments. Pour nous, c'est plus fort que nous, nous regardons ce que nous voyons, ce qui se donne à voir, et en fin de compte l'écrivain nous dit que David était beau, roux, avait de beaux yeux. Ce n'est pas la raison du choix de Dieu, mais n'est-ce pas mieux pour un futur roi ? En vérité, quelque chose a fait que l'esprit du Seigneur s'est emparé de David. Autrement dit sa passion pour Israël, pour la lutte contre les Palestiniens (pardon, les philistins !) et tous les ennemis d'Israël, pour ce qu'on pourrait appeler la geste nationale qui est tout uniment la geste de la foi juive. Il y a donc d'un côté la manière juive d'écrire l'histoire, et de l'autre la foi, d'où la question « incontournable » : que dit ce texte aujourd'hui à notre foi, et pourquoi se trouve-t-il placé dans les lectures de ce dimanche ? Samuel fait de David, par l'onction, le premier « oint », le premier messie.

Psautre 22, 1-2ab, 2c-3, 4, 5, 6

*Le Seigneur est mon berger :
je ne manque de rien.
Sur des prés d'herbe fraîche,
il me fait reposer.*

*Il me mène vers les eaux tranquilles
et me fait revivre ;
il me conduit par le juste chemin
pour l'honneur de son nom.*

*Si je traverse les ravins de la mort,
je ne crains aucun mal,*

car tu es avec moi :
ton bâton me guide et me rassure.

*Tu prépares la table pour moi
devant mes ennemis ;
tu répands le parfum sur ma tête,
ma coupe est débordante.*

*Grâce et bonheur m'accompagnent
tous les jours de ma vie ;
j'habiterai la maison du Seigneur
pour la durée de mes jours.*

Psautre 22, qui donne envie de chanter une cantate joyeuse, de la joie de la foi. Pourtant une ombre passe, et pour le psalmiste la mort est ce que Dieu ne peut pas vouloir pour son ami. Du danger il va le sauver. La mort définitive reste comme impensée, et cependant, comme fait brut, elle rend muet, elle apparaît comme impossible tout en étant bien là, constatable. Au vrai la foi et la confiance en Dieu sont une affaire de vivants et non pas de mortels (en cela la pensée des Hébreux n'est pas tragique comme celle des Grecs). Tant qu'on est vivant, on peut encore s'adresser à Dieu qui sauve, et le louer : ce qui est fort, c'est que la joie s'exprime, et non plus la crainte. Quelle est donc cette religion qui découvre la joie de croire, parce que son Dieu est un Dieu proche, le plus proche de tous les dieux ? Quand on est mort, on a disparu et d'autres ont pris la relève, nos enfants. La foi juive reste donc comme en suspens, le souffle coupé, sur la question de la mort, de sorte que la vie « après la mort » comme vie face à Dieu, ne peut que s'imposer peu à peu et différencier davantage la foi juive des croyances des peuples voisins.

Lettre de saint Paul aux Éphésiens (5, 8-14)

Frères, autrefois, vous étiez ténèbres ; maintenant, dans le Seigneur, vous êtes devenus lumière ; vivez comme des fils de la lumière - or la lumière produit tout ce qui est bonté, justice et vérité - et sachez reconnaître ce qui est capable de plaire au Seigneur. Ne prenez aucune part aux activités des ténèbres, elles ne produisent rien de bon ; démasquez-les plutôt. Ce que ces gens-là font en cachette, on a honte d'en parler. Mais quand ces choses-là sont démasquées, leur réalité apparaît grâce à la lumière, et tout ce qui apparaît ainsi devient lumière. C'est pourquoi l'on chante : 'Réveille-toi, ô toi qui dors, relève-toi d'entre les morts, et le Christ t'illuminera'.

Le lien est clair entre l'épître et l'évangile de ce dimanche : lumière et ténèbres. Ce n'est pas que le monde soit forcément ténèbres : c'est notre aveuglement qui nous le rend obscur. Être ténèbres, c'est à la fois ne rien voir, être aveugle et plongé dans la nuit, c'est aussi ne pas recevoir de lumière, et enfin c'est ne pas réfléchir ou renvoyer la lumière. Au contraire être « lumière dans le Seigneur », φῶς ἐν κυρίῳ, ou enfants de lumière, τέκνα φωτός, petits de la lumière, c'est être engendrés par elle, c'est à dire par le Christ. Il en résulte (j'ose à peine dire je), que je suis lumière parce que je suis engendré par la lumière, et alors seulement je

vois. Il faut donc se laisser engendrer par la lumière (son fruit est bonté, justice, vérité : la lumière se reconnaît à ses fruits). Alors, dit Paul, τὰ δὲ πάντα ἐλεγχόμενα ὑπὸ τοῦ φωτὸς φανεροῦνται, πᾶν γὰρ τὸ φανερούμενον φῶς ἐστίν. Les activités des ténèbres ne peuvent devenir lumière du simple fait qu'elles sont mises en lumière. Paul vient de dire qu'il ne fallait pas collaborer aux œuvres des ténèbres, mais plutôt les dénoncer. Le texte dit : toutes les choses qui sont dénoncées, (mises) sous (dans) la lumière sont manifestées (rendues manifestes) – non, il faut dire plutôt *éclairées*, et pas seulement mises en lumière. Elles ne deviennent pas lumière pour ce qu'elles sont, mais les dénoncer fait la lumière. Mais, continue Paul, *ce qui a été mis au jour (manifesté, mis en lumière, éclairé) est (devient, est devenu) lumière*. Je crois qu'il ne s'agit pas des actes mauvais qui ne peuvent pas devenir bons, mais des personnes : il faut revenir au début ! Vous qui étiez ténèbres, vous avez été mis dans la lumière et de cela vous êtes devenus lumière (ayant abandonné vos œuvres de ténèbres). Pourtant Paul parle bien de toutes les choses (πάντα) ou de tout (πᾶν). Ce sens ne tient que si l'on se place dans une perspective de conversion personnelle qui consiste à se mettre dans la lumière du Christ. Je dois donc être le propre sujet de ma dénonciation de mes « œuvres de ténèbres ». Il s'agit donc de ne « pas prendre part » (μὴ συγκαινωνεῖτε), donc de « renoncer » ou « rejeter ». Paul écrit : τὰ γὰρ κρυφῇ γινόμενα ὑπ' αὐτῶν αἰσχροὺν ἐστὶν καὶ λέγειν. De telles actions (faites en se cachant), on a honte d'en parler. Mais il y a ὑπ' αὐτῶν. Cela se rapporte à *ceux qui les commettent : leurs actions*. Mais vous qui êtes dans la lumière, vous ne faites plus partie de ces gens-là ! Paul emboîte donc des niveaux de signification qui rendent sa pensée compacte, c'est le moins qu'on puisse dire ! Elle porte à la fois sur les actions et sur ceux qui les accomplissent. Je traduirai donc μᾶλλον δὲ καὶ ἐλέγχετε par : *mais plutôt rejetez-les*. Si bien que tout ce qui a été rejeté, de cela qu'il a été rejeté, ayant été mis en pleine lumière, à son tour fait la lumière, participe de la lumière. C'est pourquoi, ajouterai-je, au Jugement nous entrerons dans la vie éternelle avec tout le poids de nos obscurités, mais dans la lumière divine ce poids d'obscurité rendra témoignage et deviendra lumière. Les crimes et les turpitudes ne seront donc pas supprimées mais transformées en lumière dans la lumière du Seigneur. Et moi qui croyais que ce petit passage de Paul ne présentait pas de bien grande difficulté !

Évangile selon saint Jean (9, 1-41)

En sortant du Temple, Jésus vit sur son passage un homme qui était aveugle de naissance. Ses disciples l'interrogèrent : « Rabbi, pourquoi cet homme est-il né aveugle ? Est-ce lui qui a péché, ou bien ses parents ? » Jésus répondit : « Ni lui, ni ses parents. Mais l'action de Dieu devait se manifester en lui. Il nous faut réaliser l'action de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il fait encore jour ; déjà la nuit approche, et personne ne pourra plus agir. Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. » Cela dit, il cracha sur le sol et, avec la salive, il fit de la boue qu'il appliqua sur les yeux de l'aveugle, et il lui dit : « Va te laver à la piscine de Siloé » (ce nom signifie : Envoyé). L'aveugle y alla donc, et il se lava ; quand il revint, il voyait. Ses voisins, et ceux qui étaient habitués à le rencontrer - car il était mendiant - dirent alors : « N'est-ce pas celui qui se tenait là pour mendier ? » Les uns disaient : « C'est lui. » Les

autres disaient : « Pas du tout, c'est quelqu'un qui lui ressemble. » Mais lui affirmait : « C'est bien moi. » Et on lui demandait : « Alors, comment tes yeux se sont-ils ouverts ? » Il répondit : « L'homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, il m'en a frotté les yeux et il m'a dit : 'Va te laver à la piscine de Siloé.' J'y suis donc allé et je me suis lavé ; alors, j'ai vu. » Ils lui dirent : « Et lui, où est-il ? » Il répondit : « Je ne sais pas. » On amène aux pharisiens cet homme qui avait été aveugle. Or, c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue et lui avait ouvert les yeux. À leur tour, les pharisiens lui demandèrent : « Comment se fait-il que tu voies ? » Il leur répondit : « Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et maintenant je vois. » Certains pharisiens disaient : « Celui-là ne vient pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le repos du sabbat. » D'autres répliquaient : « Comment un homme pécheur pourrait-il accomplir des signes pareils ? » Ainsi donc ils étaient divisés. Alors ils s'adressent de nouveau à l'aveugle : « Et toi, que dis-tu de lui, puisqu'il t'a ouvert les yeux ? » Il dit : « C'est un prophète. » Les Juifs ne voulaient pas croire que cet homme, qui maintenant voyait, avait été aveugle. C'est pourquoi ils convoquèrent ses parents et leur demandèrent : « Cet homme est bien votre fils, et vous dites qu'il est né aveugle ? Comment se fait-il qu'il voie maintenant ? » Les parents répondirent : « Nous savons que c'est bien notre fils, et qu'il est né aveugle. Mais comment peut-il voir à présent, nous ne le savons pas ; et qui lui a ouvert les yeux, nous ne le savons pas non plus. Interrogez-le, il est assez grand pour s'expliquer. » Ses parents parlaient ainsi parce qu'ils avaient peur des Juifs. En effet, les Juifs s'étaient déjà mis d'accord pour exclure de la synagogue tous ceux qui déclareraient que Jésus est le Messie. Voilà pourquoi les parents avaient dit : « Il est assez grand, interrogez-le ! » Pour la seconde fois, les pharisiens convoquèrent l'homme qui avait été aveugle, et ils lui dirent : « Rends gloire à Dieu ! Nous savons, nous, que cet homme est un pécheur. » Il répondit : « Est-ce un pécheur ? Je n'en sais rien ; mais il y a une chose que je sais : j'étais aveugle, et maintenant je vois. » Ils lui dirent alors : « Comment a-t-il fait pour t'ouvrir les yeux ? » Il leur répondit : « Je vous l'ai déjà dit, et vous n'avez pas écouté. Pourquoi voulez-vous m'entendre encore une fois ? Serait-ce que vous aussi vous voulez devenir ses disciples ? » Ils se mirent à l'injurier : « C'est toi qui es son disciple ; nous, c'est de Moïse que nous sommes les disciples. Moïse, nous savons que Dieu lui a parlé ; quant à celui-là, nous ne savons pas d'où il est. » L'homme leur répondit : « Voilà bien ce qui est étonnant ! Vous ne savez pas d'où il est, et pourtant il m'a ouvert les yeux. Comme chacun sait, Dieu n'exauce pas les pécheurs, mais si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, il l'exauce. Jamais encore on n'avait entendu dire qu'un homme ait ouvert les yeux à un aveugle de naissance. Si cet homme-là ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire. » Ils répliquèrent : « Tu es tout entier plongé dans le péché depuis ta naissance, et tu nous fais la leçon ? » Et ils le jetèrent dehors. Jésus apprit qu'ils l'avaient expulsé. Alors il vint le trouver et lui dit : « Crois-tu au Fils de l'homme ? » Il répondit : « Et qui est-il, Seigneur, pour que je croie en lui ? » Jésus lui dit : « Tu le vois, et c'est lui qui te parle. » Il dit : « Je crois, Seigneur ! », et il se prosterna devant lui. Jésus dit alors : « Je suis venu en ce monde pour une remise en question : pour que ceux qui ne voient pas puissent voir, et que ceux qui voient deviennent aveugles. » Des pharisiens qui se trouvaient avec lui entendirent ces paroles et lui dirent : « Serions-nous des aveugles, nous aussi ? » Jésus leur répondit : « Si vous étiez des

aveugles, vous n'auriez pas de péché ; mais du moment que vous dites : 'Nous voyons !' votre péché demeure. »

Cet évangile, je sais d'avance qu'il est difficile ! Polémiquement, on pourrait s'acharner sur « les Juifs », ceux que Jean appelle ainsi par métonymie. Ceux qui se réclament de Moïse pour rejeter Jésus. Dans ce petit drame, ce petit procès (on peut aussi penser à celui de Socrate) qui augure d'un plus grand et plus grave, les pharisiens sont presque comiques à force de grotesque et de mauvaise foi. Tellement que celui qui avait été aveugle s'agace, prend de l'assurance, répond, et à mesure que la farce prend gagne en dérision, lui qui au fond n'avait jamais rien demandé à personne, est gagné par la certitude que ce prophète Jésus est grand à proportion de la haine que les pharisiens lui manifestent. En résistant aux menaces, l'ex-aveugle devient un témoin du Christ et maintenant seulement, dans l'après coup, il peut faire la rencontre de son Sauveur, de celui qui va se révéler à lui comme Fils de Dieu. À cette révélation, qui d'un coup fait de lui l'un des personnages les plus importants de l'évangile de Jean, comme Nicomède par exemple, l'homme qui avait été aveugle répond : *Je crois*. Jésus n'a plus de temps à perdre, ce n'est plus l'heure de la pédagogie de campagne, quand il se faisait appeler fils de l'homme, ou qu'il ordonnait au miraculé de ne rien dire à personne et d'aller se présenter au prêtre. Ici le Fils de Dieu Créateur a pris de la boue, a fait de la boue, même, avec sa salive, comme il avait modelé l'Homme avec de la boue. Mais dans ce mélange, la poussière est divinisée par la salive. On pense ici à la formule liturgique (qu'il est tellement dommage qu'elle soit prononcée à voix basse, tant son contenu théologique est riche) : *Comme cette eau se mêle au vin... puissions-nous être unis à la divinité de Celui qui a pris notre humanité*. L'homme aveugle est donc recréé à l'image et à la ressemblance du Christ. Non seulement créature mais créature, créature nouvelle par cette salive. J'en vois l'indice dans le mot choisi pour dire que Jésus lui oint (ἐπέχρυσεν) les yeux : l'aveugle est recréé christ. À son tour il est fils de Dieu, puisque oint et recréé à l'image et à la ressemblance du Fils de Dieu incarné. La boucle est bouclée de l'économie divine ; le Verbe n'est pas descendu sans résultat, avant même d'être « remonté ». J'en viens maintenant au début, à la question des disciples avec leur vieille, antique représentation de la faute. Cette représentation, on la retrouve partout, y compris dans les tragédies grecques. Une souillure, même inconnue du coupable, est cause du malheur (maladie, catastrophe naturelle, défaite militaire...) Eschyle et Sophocle en ont fait des chefs-d'œuvre et ont beaucoup réfléchi sur cette étrange question de la culpabilité renvoyant toujours à un *avant*, comme dans notre péché « originel ». À croire que le péché, c'est le temps. Jésus une fois de plus fait la révolution : *ni lui ni ses parents n'ont péché*. Ensuite il ne poursuit nullement son cours de théologie sur le péché originel ou non, la faute etc., mais il revient à l'aveugle qui, dit-il, est né aveugle *afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui*, ἵνα φανερωθῇ τὰ ἔργα τοῦ θεοῦ ἐν αὐτῷ. On pense tout de suite à ce que dit Jésus avant d'aller relever Lazare (ch. 11) : ὑπὲρ τῆς δόξης τοῦ θεοῦ, ἵνα δοξασθῇ ὁ υἱὸς τοῦ θεοῦ δι' αὐτῆς, *elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle*. Au moment de la relève de Lazare, Jésus pense à sa mort et à sa « glorification ». Mais pour l'instant, dit Jésus, il fait encore jour, et pendant qu'il fait jour *je dois me hâter de faire ce (les*

œuvres, le travail) pour quoi j'ai été envoyé : ἡμᾶς δεῖ ἐργάζεσθαι τὰ ἔργα τοῦ πέμψαντός με. La glorification surviendra après la nuit ; les œuvres sont pour maintenant, tout de suite. Mais les formules sont fort parallèles et bien sûr les œuvres n'ont pas d'autre fin que la « gloire », l'accomplissement final, ou plutôt la révélation totale du mystère de Dieu et l'accomplissement total de son dessein depuis le commencement du monde (qui soit dit en passant n'a pas pu commencer « dans le temps » et a donc été créé dans l'éternité divine, hypothèse parfaitement envisagée par s. Thomas d'Aquin dans son petit opuscule *De æternitate mundi contra murmurantes*). Je reviens à l'aveugle qui bientôt ne l'est plus ! Jésus l'envoie à la piscine de l'Envoyé. Jean souligne en effet la signification du mot *Siloé*. C'est à une sorte de baptême que Jésus envoie l'homme. Lui l'Envoyé envoie. L'aveugle ressort recréé de ce baptême. L'effet est qu'il sort de ses ténèbres natives. Il voit de ses yeux. Il commence par voir les pharisiens, ce qui est moins drôle – mais Jésus n'est pas venu pour un voyage d'agrément en Palestine. On a vu que cette confrontation lui ouvre d'autres yeux, ceux de l'âme, du cœur, de l'esprit. Mais maintenant il ne sait pas où est Jésus : il sait seulement que c'est Jésus qu'il s'appelle, ce prophète qui a fait exprès de faire « ça » le jour qu'il ne fallait pas. Mais soyons raisonnables, les « Juifs » ne détiennent pas le monopole de la connerie (je pense par exemple au fait que Rome a imposé la messe en latin aux Indiens d'Amazonie – et voilà que cela a donné lieu à de la très belle musique, comme celle de Domenico Zipoli : les voix de la Providence sont vraiment inattendues là où en effet on ne les attendait pas ! Cela a-t-il été l'occasion pour les Indiens d'apprendre le latin ? Sans doute pour quelques uns, mais les autres, et la foi dans tout ça ? Jésus parlait-il en hébreu ancien ? Non, mais en araméen ordinaire, et voir ce qu'il déclare à propos des savants et des sages aux yeux du monde, c'est à dire à leurs propres yeux autosatisfaits... Évidemment cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas des gens savants, des scribes et des docteurs.)

Jésus apprit qu'ils (exaspérés) l'avaient chassé. C'est la fin du chapitre, la vérité finale, par deux Paroles de Jésus : *Je suis venu pour un jugement...* ; et puis : *Si vous étiez aveugle...* Le premier est un renversement de toutes les « valeurs », puisque ceux qui « voient » se révèlent aveugles à l'aune du nouveau *jugement*. Le Christ comme Vérité met en évidence que la vérité n'est pas là où il était d'usage de la placer. Or les pharisiens sont bien ceux qui représentent cet ancien monde en train d'être renversé. *Serions-nous aveugles, nous aussi ?* La réponse attendue serait : oui, en effet, vous l'êtes. Et bien la réponse qui jaillit de sa bouche qui est en train de proférer le monde nouveau est la réponse inattendue et paradoxale, non pas *attendue* mais *vraie* : L'aveugle n'a pas de péché. Où est le péché ? Dans la prétention de voir ; dans la suffisance, la prétention à voir. Le véritable aveuglement, pour Jésus, est celui de qui dit qu'il voit. Pourquoi ? La lumière de la vérité vient-elle d'elle-même ou des yeux qui la regardent ? Les pharisiens se sont tellement bien approprié la vérité, celle de Dieu (nous « avons » Moïse, nous « avons » Abraham), qu'elle n'est plus reçue puisque possédée. Il en va de même de la charité : sa réglementation humaine est venue se substituer au fait pour le cœur de se laisser toucher. Dans les deux cas je dois totalement renoncer à être l'auteur de quoi que ce soit et à me placer au contraire en position d'hôte qui reçoit. La *vraie* condition humaine dont le Christ trace le nouveau programme est la condition de mendiant

qui n'a rien et reçoit tout. Qui ne sait rien et apprend tout. Qui n'a rien à donner et qui n'a donc plus à donner que lui-même. Le rapport à la vérité est le même que le rapport à l'autre, à quelque autre que ce soit, et à l'Autre par excellence. Celui qui n'est pas dans la pauvreté qui accueille est « dans le péché », et ce péché est « originel » parce qu'il est déjà celui d'Adam (et d'Ève !) dans leur prétention à acquérir l'entendement par eux-mêmes, sans Celui qui avait planté justement l'arbre du Jugement (du bien et du mal).

5ème Dimanche de Carême (10 avril)

Livre d'Ézéchiel (37, 12-14)

Ainsi parle le Seigneur Dieu : Je vais ouvrir vos tombeaux et je vous en ferai sortir, ô mon peuple, et je vous ramènerai sur la terre d'Israël. Vous saurez que je suis le Seigneur, quand j'ouvrirai vos tombeaux et vous en ferai sortir, ô mon peuple ! Je mettrai en vous mon esprit, et vous vivrez ; je vous installerai sur votre terre, et vous saurez que je suis le Seigneur : je l'ai dit, et je le ferai. – Parole du Seigneur.

Quand le prophète dit : « Parole du Seigneur », il fait vraiment son métier de prophète, c'est à dire qu'il est plein de Dieu, que Dieu l'habite, et même ce qu'il appelle *l'esprit de Dieu* (grâce à quoi nous sommes dès l'Ancien Testament familiarisés avec cette idée d'un Esprit de Dieu, et pas seulement avec l'idée que « Dieu est Esprit »), de sorte que cet esprit de Dieu en lui (d'où l'idée d'*inspiration*), il le profère en verbe, en parole qui dit cet esprit et donc, ce qui revient alors au même, qui dit ce que dit cet esprit. Cela donne déjà une tournure trinitaire à la mission prophétique : Le Seigneur Dieu, son Esprit, sa Parole. Et que dit-il ? Une parole de vie, de résurrection : ouvrir vos tombeaux. Ce n'est pas à prendre au sens littéral évidemment, car Ézéchiel pense aux tombeaux spirituels (notre péché). Mais ce qui est une constante de l'ancienne Alliance, c'est qu'il n'y a pas de distinction entre le spirituel, la conversion, et d'autre part le destin historique d'un peuple. Vos tombeaux, c'est aussi les désastres, l'exil, tout ce qui met le peuple à mal et que celui-ci voit comme des signes venant de Dieu. Les désastres sont des signes du péché du peuple, mais Dieu est là pour sauver, rendre la vie. Et la vie, c'est être installé sur une terre qui nous appartient. On peut trouver cela matérialiste, mais c'est nécessaire comme préparation à la venue du Messie : le Fils de l'Homme ne peut naître, prendre chair, que sur telle terre, dans tel peuple, au sein de telle famille de chair. Dieu, avec son peuple, prépare la venue du Verbe dans la chair. Il se sert donc de l'expérience indistinctement spirituelle et historique du peuple d'Israël. Le peuple aura toujours tendance à oublier le spirituel, mais les prophètes sont les hommes de foi, d'une foi de feu, qui se chargent inlassablement de rappeler la dimension spirituelle *de* ce qui est historique, et cela reste capital pour nous : le spirituel ne se situe pas à côté de la vie (historique, sociale et même personnelle, en tout cas « séculière ») mais bien en son cœur, car c'est bien ce qui est charnel qui doit être transformé et devenir spirituel. C'est pourquoi nous pouvons rencontrer Dieu dans les plus petites choses de la vie qui par suite peuvent être divinisées. C'est déjà la

Résurrection qui est en vue, puisqu'elle consiste (voir 1 Co 15) à transformer ce qui est charnel (créé) en spirituel (vie divine). C'est notre être de chair avec son identité qui est promis à la divinisation. Tout cela passe par le Christ mort et ressuscité et bien entendu ce n'est pas encore visible au regard du prophète Ézéchiel, mais néanmoins il est déjà dans cette logique dont l'aboutissement est encore invisible.

Psaume 129, 1-2, 3-4, 5-6ab, 7bc-8

*Des profondeurs je crie vers toi, Seigneur,
Seigneur, écoute mon appel !
Que ton oreille se fasse attentive
au cri de ma prière !*

*Si tu retiens les fautes, Seigneur,
Seigneur, qui subsistera ?
Mais près de toi se trouve le pardon
pour que l'homme te craigne.*

*J'espère le Seigneur de toute mon âme ;
je l'espère, et j'attends sa parole.
Mon âme attend le Seigneur
plus qu'un veilleur ne guette l'aurore.*

*Oui, près du Seigneur, est l'amour ;
près de lui, abonde le rachat.
C'est lui qui rachètera Israël
de toutes ses fautes.*

Il y a longtemps que je n'ai pas insisté sur le caractère personnel de nombre de psaume. Sur la place de JE dans cette prière, cette parole à la première personne lancée vers le Ciel comme un cri. Ici c'est un véritable cri et le psalmiste crie et dit : *je crie*. Il y a des cris de joie, mais aussi des cris de souffrance comme ici. La prière ne peut pas être un simple rite formel, une mise en règle avec le dieu. Dans le paganisme, il y a aussi des prières, car il faut s'attirer la faveur divine, mais surtout et d'abord s'épargner la défaveur des dieux. Dans le psaume 129, on ne peut pas dire que la prière soit désintéressée (aucune prière n'est désintéressée, puisqu'elle a pour but de nous apporter un bénéfice – même l'action de grâce, de nous rendre riches du don de Dieu), mais la différence est du côté du divin en question. Dans le divin païen, il y a réciprocité au sein d'un cosmos commun : donnant-donnant pour que le chaos ne vienne pas nous tomber dessus. Dans le psaume, c'est une histoire d'amour : tu nous aimes, Seigneur ! Tu nous rachètes, tu nous pardonnes – contre rien, rien du tout, contre mon cri, contre mon cœur brisé. Tu ne veux aucun sacrifice, mais ce qui en soi ne vaut rien (mon « esprit brisé »). Au fond, je te donne mon malheur, c'est à dire tout ce qu'il me reste, et toi tu l'acceptes, tu l'accueilles. L'image du rachat fait référence à l'esclavage : je suis dans les fers et tu paye le prix de ma libération, absolument contre rien. Comment avec cela ne pas entrer dans la logique de l'amour qui est celle de Dieu – car il faut insister là-dessus, le Dieu de l'Ancienne Alliance est déjà un Dieu d'amour, même si l'homme n'a pas encore pris

toute la mesure de cet amour, parce que Dieu *prépare* sa venue en personne dans la chair et n'a pas encore fini de manifester toute la mesure démesurée de cet amour. Dieu aime déjà infiniment, mais l'homme de foi ne peut pas encore saisir cet amour autrement qu'à sa propre mesure : n'empêche que c'est déjà clairement de l'amour et pas autre chose ! Et il ne peut y avoir d'amour qu'entre des personnes. C'est pourquoi le psaume commence par JE : De *mes* profondeurs je crie..., ce qui fait écho à ce que Dieu déclare de lui-même au livre de l'Exode puis dans la personne de Jésus en s. Jean : JE SUIS. C'est cela même, son Nom (*HaChem*).

Lettre de saint Paul aux Romains (8, 8-11)

Frères, sous l'emprise de la chair, on ne peut pas plaire à Dieu. Or, vous, vous n'êtes pas sous l'emprise de la chair, mais sous l'emprise de l'Esprit, puisque l'Esprit de Dieu habite en vous. Celui qui n'a pas l'Esprit du Christ ne lui appartient pas. Mais si le Christ est en vous, votre corps a beau être voué à la mort à cause du péché, l'Esprit est votre vie, parce que vous êtes devenus des justes. Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous.

Le corps de chair est devenu synonyme de mort à cause du péché. On sait bien que le corps est mortel par nature. C'est la loi du vivant, de la biologie. Même si, selon l'expression consacrée, Adam n'avait pas péché, il serait mort corporellement. Cependant, puisqu'il aurait été plein de Dieu, il n'aurait pas vécu cette mort comme une fin mais comme une naissance à ce pour quoi il était venu au monde : la vie éternelle. Mais sous l'emprise du péché (du refus de Dieu), la mort « naturelle » devient opaque et je la vois comme la fin de « ma » vie, car je suis dans une logique de possession et « ma » vie, je ne veux pas la lâcher, je ne veux pas la perdre, je ne veux pas que Dieu me la « prenne ». Dieu ne reprend pas ce qu'il donne. Nous sommes donc devenu aveugles devant la vie. C'est pour cela que Paul dit que le Christ s'est *fait péché* pour nous sauver en mourant (et en ressuscitant, car ce n'est pas la mort seule qui sauve). Cela ne veut pas dire qu'il a péché mais qu'il a totalement subi le péché, notre péché, et il l'a porté jusqu'à la mort. Il a vécu cette opacité de la mort si angoissante, puisqu'il a vécu la mort telle que la vit tout condamné à mort et non pas comme un Dieu qui ne se serait fait chair qu'en apparence (docétisme). Il est venu, il a pris notre péché sur son dos (la croix qu'il porte, c'est mon péché et celui de tous les hommes) et c'est alors que la mort devient sombre, ne signifie plus l'entrée dans la vie éternelle mais au contraire dans le Shéol, le séjour des morts, là où symboliquement Jésus va relever Adam le Samedi saint. Symboliquement il le sort du néant. Entre la mort et la Résurrection il y a un point aveugle qui est le point du néant. C'est Dieu qui annule ce point, qui anéantit le néant. Il le fait en l'assumant entièrement, en mourant entièrement, en se dépouillant entièrement de sa divinité (kénose) à ce point de passage de la mort. Sans un Dieu d'Amour qui nous relève (à commencer par son Fils premier né d'entre les morts), ce point de passage serait devenu pour nous éternel : mort éternelle, néant éternel,

échec de la Création. Mais grâce au Christ, personne ne peut plus être anéanti dans la mort et même ce que Jean appelle la *seconde mort* (l'enfer) n'est pas un anéantissement. L'enfer, c'est le refus de l'Amour de Dieu. C'est une anti-vie. Si je reviens à la présente péricope aux Romains, je sais que je suis sauvé. Pourtant le texte de Paul y met une sorte de condition qui est de vivre sous l'emprise de l'Esprit de Dieu, du Christ et non plus sous « l'emprise de la chair ». Or je sais que je vis sous l'emprise de la chair, que je suis pécheur. J'ai l'Esprit du Christ et en même temps je n'ai pas l'Esprit du Christ. Car la chair ne me lâche pas et je ne la lâche pas. Donc je ne plais pas à Dieu et je ne me laisse pas prendre par l'Esprit. Je ne renonce pas. Je préfère me laisser habiter par ma propre chair plutôt que par un autre, l'Esprit. Le Christ n'est-il donc pas en moi ? Reste-t-il à la porte parce que je ne le laisse pas entrer ? Je peux dire cela et en même temps lui dire : *viens au secours de ma faiblesse, viens au secours de mon incroyance !* Mais s'il vient et que je ne me laisse pas vraiment secourir ? Mais il est patient et ne s'impose pas. Il veut simplement que je sois sauvé. Moi je ne dis pas non mais je ne dis pas oui non plus. Voilà le péché de l'homme partagé. Avec le Christ, j'ai une espérance, mais en même temps je reste « sous l'emprise de la chair ». Je ne suis pas « juste » et je sais que je ne pourrai jamais me justifier mais uniquement être « justifié » par le Christ, rendu juste par Lui (son Sacrifice, son Amour qui donne sa Vie). Mais il faut dire oui en acte : ne pas dire non ne suffit pas !

Évangile selon saint Jean (11, 1-45)

Un homme était tombé malade. C'était Lazare, de Béthanie, le village de Marie et de sa sœur Marthe (Marie est celle qui versa du parfum sur le Seigneur et lui essuya les pieds avec ses cheveux. Lazare, le malade, était son frère). Donc, les deux sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Seigneur, celui que tu aimes est malade. » En apprenant cela, Jésus dit : « Cette maladie ne conduit pas à la mort, elle est pour la gloire de Dieu, afin que par elle le Fils de Dieu soit glorifié. » Jésus aimait Marthe et sa sœur, ainsi que Lazare. Quand il apprit que celui-ci était malade, il demeura pourtant deux jours à l'endroit où il se trouvait ; alors seulement il dit aux disciples : « Revenons en Judée. » Les disciples lui dirent : « Rabbi, tout récemment, les Juifs cherchaient à te lapider, et tu retournes là-bas ? » Jésus répondit : « Ne fait-il pas jour pendant douze heures ? Celui qui marche pendant le jour ne trébuche pas, parce qu'il voit la lumière de ce monde ; mais celui qui marche pendant la nuit trébuche, parce que la lumière n'est pas en lui. » Après ces paroles, il ajouta : « Lazare, notre ami, s'est endormi ; mais je m'en vais le tirer de ce sommeil. » Les disciples lui dirent alors : « Seigneur, s'il s'est endormi, il sera sauvé. » Car ils pensaient que Jésus voulait parler du sommeil, tandis qu'il parlait de la mort. Alors il leur dit clairement : « Lazare est mort, et je me réjouis de n'avoir pas été là, à cause de vous, pour que vous croyiez. Mais allons auprès de lui ! » Thomas (dont le nom signifie : Jumeau) dit aux autres disciples : « Allons-y nous aussi, pour mourir avec lui ! » Quand Jésus arriva, il trouva Lazare au tombeau depuis quatre jours déjà. Comme Béthanie était tout près de Jérusalem - à une demi-heure de marche environ - beaucoup de Juifs étaient venus manifester leur sympathie à Marthe et à Marie, dans leur deuil. Lorsque Marthe apprit l'arrivée de Jésus, elle partit à sa rencontre, tandis que Marie restait à la maison.

Marthe dit à Jésus : « Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort. Mais je sais que, maintenant encore, Dieu t'accordera tout ce que tu lui demanderas. » Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera. » Marthe reprit : « Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour, à la résurrection. » Jésus lui dit : « Moi, je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et tout homme qui vit et qui croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » Elle répondit : « Oui, Seigneur, tu es le Messie, je le crois ; tu es le Fils de Dieu, celui qui vient dans le monde. » Ayant dit cela, elle s'en alla appeler sa sœur Marie, et lui dit tout bas : « Le Maître est là, il l'appelle. » Marie, dès qu'elle l'entendit, se leva aussitôt et partit rejoindre Jésus. Il n'était pas encore entré dans le village ; il se trouvait toujours à l'endroit où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs qui étaient à la maison avec Marie, et lui manifestaient leur sympathie, quand ils la virent se lever et sortir si vite, la suivirent, pensant qu'elle allait au tombeau pour y pleurer. Elle arriva à l'endroit où se trouvait Jésus ; dès qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort. » Quand il vit qu'elle pleurait, et que les Juifs venus avec elle pleuraient aussi, Jésus fut bouleversé d'une émotion profonde. Il demanda : « Où l'avez-vous déposé ? » Ils lui répondirent : « Viens voir, Seigneur. » Alors Jésus pleura. Les Juifs se dirent : « Voyez comme il l'aimait ! » Mais certains d'entre eux disaient : « Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas empêcher Lazare de mourir ? » Jésus, repris par l'émotion, arriva au tombeau. C'était une grotte fermée par une pierre. Jésus dit : « Enlevez la pierre. » Marthe, la sœur du mort, lui dit : « Mais, Seigneur, il sent déjà ; voilà quatre jours qu'il est là. » Alors Jésus dit à Marthe : « Ne te l'ai-je pas dit ? Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu. » On enleva donc la pierre. Alors Jésus leva les yeux au ciel et dit : « Père, je te rends grâce parce que tu m'as exaucé. Je savais bien, moi, que tu m'exaucas toujours ; mais si j'ai parlé, c'est pour cette foule qui est autour de moi, afin qu'ils croient que tu m'as envoyé. » Après cela, il cria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors ! » Et le mort sortit, les pieds et les mains attachés, le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le, et laissez-le aller. » Les nombreux Juifs, qui étaient venus entourer Marie et avaient donc vu ce que faisait Jésus, crurent en lui.

L'évangile de Lazare est l'un des plus dramatiques et des plus émouvants du nouveau Testament, car Jésus pleure, car Jésus cède à l'émotion, car Jésus y est profondément un homme devant la mort. Et en même temps il dit : Je suis la Résurrection et la Vie. Cela a pour effet que la mort y prend un poids, une épaisseur qui impressionne, parce que c'est là comme un combat de géants (gigantomachie, pour reprendre le mot des Grecs), entre la mort qui rend muet et le Christ qui est Parole. Jésus va donc livrer une grande bataille qui est comme la représentation de la « vraie » bataille, celle qu'il va livrer dans son propre corps, avec sa propre chair, peu de temps après. C'est pourquoi nous lisons cet évangile avant le dimanche des Rameaux et de la Passion. Qui sont Marthe et Marie installés à Béthanie ? Si cette Marie est celle originaire de Magdala (Madeleine), c'est donc à l'origine plutôt une pécheresse, celle qui au moment de sa conversion va verser du parfum sur les pieds de Jésus chez le pharisien Simon, Simon Le Lépreux. C'est son identité, son surnom, car je me plais à imaginer qu'il fait partie de ceux que Jésus a guéris et c'est chez lui à Béthanie qu'est organisé le

grand banquet en l'honneur de Jésus, après la relève de Lazare. Cela fait beaucoup de motifs pour faire la fête ! Marie ! Voilà donc une femme extraordinaire, d'un grand caractère, comme la Samaritaine, pas une petite dame bien sage ! Elle a de quoi aimer Jésus qui a bouleversé sa vie. Une grande convertie donc. Elle a une sœur plus « normale », qui fait la cuisine et le ménage et qui vit moins dans l'excès et la passion. Elles ont un frère. Ils vivaient dans le même village, peut-être la même maison, et ce frère porte le même nom que ce personnage inventé par Jésus, le pauvre Lazare qui meurt à la porte du riche. On a l'impression qu'ils n'ont pas de parents, qu'ils ne sont pas mariés. Ce ne sont vraiment pas des gens normaux et ce sont des amis de Jésus. Jésus a des amis. Comme Jean est son ami, pas seulement un disciple et apôtre. L'amitié n'est pas la charité mais cette affection élective que l'on porte à quelqu'un, on ne sait pas toujours pourquoi. L'amitié n'est pas sexuelle mais néanmoins affective (il y a certes toutes sortes de degrés dans l'amitié, depuis la simple relation de sympathie jusqu'à une inséparable fraternité qui n'est pas de sang mais de sentiment). *Ton ami est malade*, font-elles dire à Jésus, et Jésus ne bouge pas « pendant deux jours ». Il faut en effet qu'il arrive trop tard. Que le cadavre « sente déjà ». On ne sait pas où se trouve Jésus à ce moment-là, mais en tout cas il ne prend la route pour Béthanie que « le troisième jour ». C'est la Vie qui se met en route à la rencontre de la mort. Déjà ces deux jours perdus sont dramatiques. Au moins un jour pour prévenir Jésus, deux jours « perdus », au moins un jour pour arriver : voilà quatre jours que l'ami Lazare est mort. Il fallait donc qu'il fût bien mourant lorsqu'on s'est décidé à appeler Jésus. Même deux jours plus tôt, Lazare eût déjà été mort. Les reproches adressés à Jésus par Marthe ne portent donc pas sur les deux jours, mais sur son absence au moment de la mort. « Si tu avais été là... » Marthe a la foi, elle croit à la résurrection des morts (pas comme les sadducéens) mais surtout elle dit à Jésus : « Je sais que, maintenant encore... » Jésus alors lui sort une phrase typiquement johannique : « Moi je suis, Ἐγώ εἰμι (une fois de plus)... Crois-tu cela ? » Elle dit *Oui, Seigneur !* Elle ne dit pas seulement *Messie*, elle dit *Fils de Dieu qui vient dans le monde*. La foi de Marthe est donc déjà très avancée. C'est la Résurrection qui s'avance quand s'avance la foi. Elle appelle sa sœur tout bas (il y a tellement foule dans la maison, à cause du deuil). Marthe avait peut-être été celle qui avait rabroué sa sœur pour des histoires de service, il n'empêche que c'est elle qui est partie au devant de Jésus et qui retourne en courant chercher sa sœur à la maison. Marie dit à Jésus la même chose que Marthe. C'est que depuis quatre jours elles ne font que pleurer et se répéter avec désespoir : *Si le Maître avait été là, notre frère ne serait pas mort*. C'est devenu une phrase automatique. Elle pleure. Jésus est bouleversé. Je suis obligé de raconter une fois de plus, car qui ne serait pas pris dans un tel récit. Les Juifs qui ont rejoint Marie disent à Jésus (Marie pleure trop) : « Viens voir, seigneur ». Ils l'appellent *Seigneur*. Jésus le Galiléen maître et seigneur. On ne sait pas exactement ce que l'on met sous ces titres, mais c'est tout de même une importante reconnaissance de cet homme qui *pourrait* être le Messie. C'est trop, cette détresse, et Jésus pleure. Jean distingue entre les larmes par lesquelles Jésus dans sa chair n'est plus maître de son émotion, et cette émotion elle-même, devant toutes les larmes qui coulent autour de lui. Et puis de nouveau devant le tombeau : devant la mort de son ami. Mais quand il dit : *Enlevez la pierre*, sa voix ne tremble plus. Jésus commande à la

mort. Marthe est affolée, malgré sa foi. Concrètement, ce n'est pas possible. Voilà qui bouleverse son schéma de la « résurrection ». Prière de Jésus à son Père : *Je sais que tu m'as déjà exaucé* (ἤκουσάς μου). Il est tout aussi bien dans sa propre mort lorsqu'il dit cela : c'est avec détermination qu'il va ensuite se diriger vers Jérusalem et sa Pâque, son *passage*. Jésus ajoute : *Si j'ai parlé* (εἶπον). Le temps est celui de l'accompli. C'est que tout est déjà dit et accompli au moment où Jésus dit : *ôtez la pierre*. Lazare est vivant à ce moment-là. Jésus l'appelle d'une voix forte. Il parle à un vivant.

Maintenant j'aborde le début, la folie du début. Je dis folie à cause des disciples qui disent plus ou moins n'importe quoi, comme les trois sur la montagne de la Transfiguration. Ainsi de Thomas : sait-il ce qu'il dit, comme Pierre un peu plus tard ? Auparavant, les disciples montrent plutôt de la peur : *Tu ne vas pas retourner à Jérusalem !* (Béthanie est dans la banlieue de la ville sainte). Que leur répond Jésus ? La journée ne fait-elle pas douze heures ? Cela veut dire qu'il fait encore jour, qu'il ne fait pas déjà nuit, qu'il n'est pas question de vivre dans l'anticipation, je veux dire d'avoir peur avant l'heure, avant la nuit ; et le jour fait douze heures, pas moins. Le jour est le temps de l'action, de la marche, parce que c'est le temps de la lumière. Quand viendra la nuit de la peur, ce sera autre chose. Cependant, en partant de cette peur concrète des disciples, Jésus file la métaphore, car bien sûr il pense à une autre lumière et à une autre nuit. La nuit, c'est quand τὸ φῶς οὐκ ἔστιν ἐν αὐτῷ : la lumière n'est pas *en moi* – et c'est le Christ, cette Lumière ! À l'inverse, le jour, c'est quand je vois *la Lumière du monde*, τὸ φῶς τοῦ κόσμου, et c'est encore Jésus qui est la Lumière du monde, comme il l'a dit à plusieurs reprises. J'ai hésité d'abord à comprendre en ce sens, pensant d'abord à la lumière qui est celle de ce monde. C'est le sens obvie, le sens apparent, qui sert d'appui à Jésus pour glisser vers le sens « vrai », et ce sens vrai n'apparaît qu'à la fin, quand Jésus dit que la Lumière n'est pas *en lui*. À la fin seulement on comprend de quelle lumière il s'agit. C'est bien la manière habituelle qu'a Jésus de nous déconcerter : de quoi parle-t-il ? Que veut-il dire ? Il nous oblige à écouter, et il ne nous oblige pas. Ainsi donc celui qui voit la Lumière du monde ne trébuche pas, et s'il la voie, la Lumière est *en lui*. Il ne s'agit pas d'une lumière extérieure.

Dernière difficulté : la *gloire de Dieu*. Je l'ai déjà évoquée à propos de l'aveugle-né et des *œuvres de Dieu*. La gloire de Dieu, c'est la glorification du Fils. La gloire de Dieu, dit s. Irénée, c'est l'homme vivant, l'homme debout. La gloire, c'est la totale manifestation. C'est la face, c'est le visage, c'est la personne. C'est Dieu qui se montre et se donne entièrement. Sa puissance de résurrection, il en fait significativement profiter un pauvre Lazare *avant* lui-même. Lazare, Marthe et Marie savent désormais (vont bientôt savoir) que Jésus Fils de Dieu venu dans le monde est le maître de la vie et qu'il peut mettre la mort sous ses pieds. Déjà cette venue est une gloire, comme cela est manifesté au baptême dans le Jourdain, lorsque Jésus ressort des eaux sombres et que la Voix le glorifie. Il faut donc nous familiariser avec cet dimension élémentaire (pour Jésus, mais guère pour nous !) que la mort est pour la gloire, pour que s'accomplisse l'œuvre de Dieu. Les Pères de l'Église le disent depuis Irénée : Dieu ne pouvait pas faire dès le début un monde déjà fini, sans devenir, un monde « parfait », un monde qui n'aurait pas été différent de Lui, donc, un monde qui n'aurait pas « existé ». Exister, c'est sortir de soi, avancer, renoncer à ce que l'on était

la veille, et le temps est donc nécessairement le temps de la souffrance, mais cette souffrance, si nous comprenons et croyons qu'elle est l'épreuve de l'inachèvement, donc de l'avancée du royaume, elle change de sens. Elle est le chemin vers la Lumière, et le chemin est inévitablement encore un chemin raboteux et empierré, dur, dans la mesure où il est encore absence de Dieu puisqu'il vient au devant de nous (comme le Père au devant de l'enfant prodigue). La souffrance c'est le temps de se rencontrer, le temps qu'il faut pour que la rencontre ait lieu – et elle n'a pas lieu immédiatement. Elle est donc forcément le négatif. Mais si je vois le négatif comme ce qui chaque fois me rapproche du terme, je peux même regarder mon péché, pour autant que je ne le garde pas pour moi, enfermé en moi, comme ce qui m'apprend quelque chose de l'amour de Dieu. Que fait Jésus dans l'Évangile ? Il vient pour les malades, il se sert du péché de la femme adultère ou de la Samaritaine ou de Zachée (pas que des femmes !) pour leur « conversion », leur retournement dans la bonne direction, sur le chemin pierreux de la vie. Que l'homme soit faillible, c'est cela qui est originel, et ensuite, qui ne pêche pas, même François d'Assise quand il se décourage devant *son* ouvrage ? Seul Jésus souffre sans faillir, mais aussi celle que le Verbe dès sa conception tient dans sa main, Marie nouvelle Ève, et je dirais que ce n'est pas tant pour Lui qu'il le fait, pour naître d'une vierge pure et sainte et immaculée, que pour nous, pour que désormais pour l'éternité nous puissions avoir une femme, une mère, une créature qui participe au mystère trinitaire, au point que nous puissions subsister (comme dans la peinture de Piero della Francesca) sous les plis de son manteau. Mais je ne vais pas ici entreprendre de développer le dogme de la mère de Dieu !

Dimanche des Rameaux et de la Passion (17 avril)

Évangile selon saint Matthieu (21, 1-11)

Quelques jours avant la fête de la Pâque, Jésus et ses disciples, approchant de Jérusalem, arrivèrent à Bethphagé, sur les pentes du mont des Oliviers. Alors Jésus envoya deux disciples : « Allez au village qui est en face de vous ; vous trouverez aussitôt une ânesse attachée et son petit avec elle. Détachez-les et amenez-les moi. Et si l'on vous dit quelque chose, vous répondrez : 'Le Seigneur en a besoin, mais il les renverra aussitôt.' » Cela s'est passé pour accomplir la parole transmise par le prophète : Dites à la fille de Sion : Voici ton roi qui vient vers toi, humble, monté sur une ânesse et un petit âne, le petit d'une bête de somme. Les disciples partirent et firent ce que Jésus leur avait ordonné. Ils amenèrent l'ânesse et son petit, disposèrent sur eux leurs manteaux, et Jésus s'assit dessus. Dans la foule, la plupart étendirent leurs manteaux sur le chemin ; d'autres coupaient des branches aux arbres et en jonchaient la route. Les foules qui marchaient devant Jésus et celles qui suivaient criaient : « Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! » Comme Jésus entra à Jérusalem, l'agitation gagna toute la ville ; on se demandait : « Qui est cet homme ? » Et les foules répondaient : « C'est le prophète Jésus, de Nazareth en Galilée. »

L'évangéliste ne dit pas par quelle porte Jésus est entré à Jérusalem, mais comme Bethphagé se situe sur les pentes des Oliviers, c'est par l'est, du côté où le soleil se lève, que Jésus, ayant franchi le Cédron, est entré dans la Ville. Le Messie, Soleil levant. Le Messie, Lumière. Mais les siens ne l'ont pas reçu. Mais si ! pour l'instant ils le reçoivent. On se demandait où il était passé, ce fameux prophète qui réveillait l'antique tradition des grands prophètes et l'espérance messianique. Voici qu'il vient, je suppose par la porte de l'Orient (je ne suis pas au fait de la tradition à ce sujet, mais quelle autre porte ?) Pourquoi emprunte-t-il l'ânesse et son petit ? Pour ne pas séparer l'ânon de sa mère, parce que Jésus entre dans Jérusalem après avoir pleuré sur la ville comme une mère, comme une poule qui aurait voulu rassembler ses poussins sous ses ailes. Jésus n'entre pas dans la ville sainte de manière « mâle » (« Les chevaux [de guerre] ne sont pas ce qu'il aime » : il n'est certainement pas entré par la porte des Chevaux !) Il n'entre pas dans une ville conquise, en conquérant, mais humble, familièrement aussi, car l'âne est humble et familier, et dur à la besogne — et il faut porter le Sauveur du monde ! Désarmé aussi entre-t-il. Pourtant le Grand Conseil a décidé sa mort, surtout depuis qu'il a relevé Lazare. Les gens étendent leurs manteaux par terre. Ils ne craignent pas un peu de poussière : le fils de David vient « au nom du Seigneur ». Or c'est pour un dieu que l'on étend tapis et tentures sur le sol, comme le fait Clytemnestre pour le retour d'Agamemnon (dans la tragédie éponyme d'Eschyle, v. 910s.) S'il y a donc une fois au monde, dans toute l'histoire du monde, où un tel luxe est justifié, c'est bien aujourd'hui. Le Messie entre donc comme un roi d'humilité. Ô Jésus, comme il est facile et rapide de s'enthousiasmer pour toi et ensuite de te trahir. Cette foule attend quelque chose de Toi mais ensuite quelle déception ! Ce ne sont certes pas les mêmes qui vont se saisir de Toi et te faire mourir, mais le peuple ne peu pas accorder sa créance à un vaincu. Il faut que ce soit facile. Comme pour un homme politique, on veut un gagnant ! Donc ils vont se taire, humiliés, tandis que les autres vont bientôt hurler à la mort.

Messe de la Passion

Livre d'Isaïe (50, 4-7)

Dieu mon Seigneur m'a donné le langage d'un homme qui se laisse instruire, pour que je sache à mon tour réconforter celui qui n'en peut plus. La Parole me réveille chaque matin, chaque matin elle me réveille pour que j'écoute comme celui qui se laisse instruire. Le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille, et moi, je ne me suis pas révolté, je ne me suis pas dérobé. J'ai présenté mon dos à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe. Je n'ai pas protégé mon visage des outrages et des crachats. Le Seigneur Dieu vient à mon secours ; c'est pourquoi je ne suis pas atteint par les outrages, c'est pourquoi j'ai rendu mon visage dur comme pierre : je sais que je ne serai pas confondu.

Le disciple souffre, car il est dur d'avoir la foi, de la vivre et de l'annoncer. D'ailleurs ici le serviteur n'annonce plus rien du tout. Il a écouté, mais il n'est plus temps de *réconforter celui qui n'en peut plus*.

L'annonce aurait dû être une annonce de joie, de réconfort, de lumière dans les ténèbres, mais les destinataires se sont bouché les oreilles : malgré l'appel de Dieu, je ne veux pas changer de vie ni qu'on me dérange. Donc maintenant celui qui a écouté est entièrement la victime de sa foi : coups, outrages, crachats. Car il ne s'est pas dérobé, il n'a pas apostasié au dernier moment, sous l'effet de la peur. Sous les coups, il faut se replier en soi-même, se tendre pour ne plus souffrir (cela ne supprime pas la souffrance mais elle cesse d'être une représentation extérieure pour n'être plus qu'un pur vécu resserré sur soi-même, tout le reste du monde ayant disparu, toute intentionnalité ayant disparu, toute ouverture ayant disparu ; mais même cette tentative d'absorption de soi en soi échoue et la détresse fait retour, et l'appel à celui qui peut me sauver). On comprend bien l'actualité de ce texte qui devient prophétique des souffrances de Jésus : il fait de ce dernier un Serviteur de Dieu, même plus un fils, un héritier, tout cela est pour l'heure balayé, mais un serviteur obéissant, qui n'est plus qu'obéissance. Il faut faire cette infiniment difficile expérience de l'obéissance aimante, celle qui prouve qu'aimer n'est plus résister, opposer une résistance à l'autre au nom de son soi, mais au contraire céder, se laisser atteindre (ne pas se rendre *dur comme pierre* : Isaïe n'est pas encore le Messie qui est le seul à être tout amour ; il rend compte ici d'une expérience tout humaine qui est celle de se durcir contre la souffrance : Jésus ne s'est pas durci contre la souffrance, il l'a soufferte et même, Fils de Dieu, il l'a soufferte infiniment).

Psaume 21, 8-9, 17-18a, 19-20, 22c-24a

*Tous ceux qui me voient me bafouent,
ils ricanent et hochent la tête :
« Il comptait sur le Seigneur : qu'il le délivre !
Qu'il le sauve, puisqu'il est son ami ! »*

*Oui, des chiens me cernent,
une bande de vauriens m'entoure.
Ils me percent les mains et les pieds ;
je peux compter tous mes os.*

*Ils partagent entre eux mes habits
et tirent au sort mon vêtement.
Mais toi, Seigneur, ne sois pas loin :
ô ma force, viens vite à mon aide !*

*Mais tu m'as répondu !
Et je proclame ton nom devant mes frères,
je te loue en pleine assemblée.
Vous qui le craignez, louez le Seigneur.*

Psaume attribué à David, mis dans la bouche de David, ce qui se comprend si l'on se souvient des moments de détresse où le fugitif était poursuivi par la vindicte de Saül. Lorsqu'est venu le temps de la Passion de Notre Seigneur, tous les mots de celui qui va devenir roi résonnent de nouveau et même c'est la Passion qui donne aux mots toute leur mesure

non plus simplement humaine (simplement humaine, autrement dit terriblement humaine), mais dans la grand combat de Dieu contre la mort, de Dieu se donnant en son Fils, en son Verbe, en sa Parole descendue et qui s'est faite amie des hommes. Dieu a laissé mourir sur une croix sa Sagesse éternelle, car elle est une Sagesse d'Amour et par conséquent folle, puisque l'amour est une folie. L'amour ne saurait être raisonnable, mesuré, calculant. L'amour est une démesure (les amants le savent, dans cette figure de l'amour qu'est l'amour charnel).

Lettre de saint Paul aux Philippiens (2, 6-11)

Le Christ Jésus, lui qui était dans la condition de Dieu, n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu ; mais au contraire, il se dépouilla lui-même en prenant la condition de serviteur. Devenu semblable aux hommes et reconnu comme un homme à son comportement, il s'est abaissé lui-même en devenant obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de tout ; il lui a conféré le Nom qui surpasse tous les noms, afin qu'au Nom de Jésus, aux cieux, sur terre et dans l'abîme, tout être vivant tombe à genoux, et que toute langue proclame : « Jésus Christ est Seigneur », à la gloire de Dieu le Père.

Κύριος Ἰησοῦς Χριστός. La manière dont Paul amène la proclamation universelle (toute langue) montre à quel point c'est la divinité du Christ qu'il veut faire éclater. Le mot Seigneur est mis en premier. Lui qui subsistait originellement dans la forme de Dieu (ἐν μορφῇ θεοῦ ὑπάρχων), Lui qui était l'égal de Dieu (ἴσα θεῷ), en fin de compte reçoit du Père le Nom qui est au dessus de tout nom, à savoir le Nom (*haChem*) de Dieu : JE SUIS. Le Père glorifie son Fils en le nommant du Nom divin ; en réalité il fait bien davantage que le nommer, il lui donne son Nom à Lui, il lui abandonne son Nom, il lui offre son Nom comme l'époux à l'épouse, il le gratifie (ἐχαρίσατο, ékarisato) de son Nom. Dans ἐχαρίσατο, il y a la *grâce*, Karis. C'est donc une déclaration d'amour. Mais si le Christ était déjà Dieu, en avait-il besoin ? Ce texte a naturellement servi aux gnostiques pour chercher à démontrer l'infériorité ontologique du Verbe par rapport au Père, mais c'est bien mal lire. C'est oublier l'entre-deux : il s'est anéanti lui-même en se faisant esclave et en mourant d'une mort d'esclave. Alors Dieu le relève du néant. Dieu le déclare Dieu, Dieu le glorifie de son propre Nom. Car le Nom de Celui qui est au dessus de tout nom est Manifestation, monstration, glorification, Révélation. Celui qui subsistait « dans la condition divine » de toute éternité ne nous aurait jamais été révélé s'il ne s'était pas révélé lui-même à nous, et nous qui étions, qui subsistions en Lui sans le savoir, comment pouvait-il se manifester à nous autrement que par un renversement total, à savoir que ce soit Lui qui se mette à subsister en nous dans notre propre « forme » ou configuration, Lui qui était dans la « forme » de Dieu ? Non seulement donc, Lui qui s'était abaissé, anéanti, Dieu l'a élevé (ὑπερύψωσεν), mais pour cela, ou en même temps, il l'a relevé du néant où il nous avait rejoint. Donc Dieu le relève et l'élève au-dessus de tout et ainsi nous le montre en pleine lumière, nous le révèle pour ce qu'Il est. C'est plus que d'une résurrection d'entre les morts qu'il s'agit, mais, en amont comme en aval, de l'autre versant de

l'Incarnation : Le Verbe éternel se fait chair, tombe, meurt, ressuscite, sauve la forme humaine, la divinise, et quant à Lui retrouve sa forme éternelle, mais pleine de tout ce devenir, de tout ce drame dans le quel il a accepté de tomber. Lui qui s'était fait chair, de chair est « fait » Verbe, ce qui signifie que la chair n'est plus un tombeau, comme avait dit Platon, mais est devenue Verbe dans le Verbe fait chair et « remonté » dans sa condition de Verbe éternel. Cette « économie », comme disait Irénée, Dieu ne l'a pas accomplie pour Lui mais bien uniquement pour nous. Il n'y a donc eu aucun devenir de Dieu en tant que Dieu, mais bien une kénose de Dieu, une actualisation dans le temps du monde de l'Amour divin. La divinisation de l'homme ne change pas la divinité de Dieu mais nous en comble. C'est qu'il y a une pointe d'arbitraire à séparer ou même à distinguer du côté de Dieu la Trinité immanente et le Trinité économique : puisque Dieu est Amour, c'est de toute éternité que le Verbe est Celui en qui nous subsistons et qui subsiste en nous. C'est là-dessus que porte le terme paulinien de « prédestination » qui en réalité recouvre tout un vocabulaire qui commence par *pro*, avant. Le Verbe est de toute éternité le Fils donné au monde ; le monde est de toute éternité « pré-destiné » à recevoir ce don qui le divinise. Ainsi Dieu n'a-t-il jamais changé de dessein en cours de route, même si les images du vieux Testament le mettent plus d'une fois en colère devant nos abominations. En fin de compte, si Dieu glorifie son Fils en révélant son originaire et ultime divinité par son Nom, c'est bien pour que tout genou fléchisse. Le Père est Celui qui nous donne son Fils à adorer. En ce Fils nous adorons Dieu, en ce Dieu nous adorons l'homme, en cet Homme nous adorons un Dieu. Désormais nous pouvons pleinement adorer, puisque Celui que nous adorons nous est pleinement donné et accessible, dans notre nature même. Il ne s'est pas fait ange pour venir nous dire bonjour, il s'est fait chair pour faire chair avec nous. Il s'est fait chair de notre chair comme Ève de la chair d'Adam, et nous sommes de sa chair comme la chair d'Ève est celle d'Adam : Cet « admirable échange » est le seul qui puisse pleinement combler la foi. Je le redis, je ne pourrais pas croire en un Dieu qui n'aurait pas fait tout ça pour nous ! Ou s'il fallait y croire, je ne l'aimerais pas et il ne m'intéresserait pas.

Passion selon saint Matthieu (26, 14-75; 27, 1-66)

L'un des Douze, nommé Judas Iscariote, alla trouver les chefs des prêtres et leur dit : « Que voulez-vous me donner, si je vous le livre ? » Ils lui proposèrent trente pièces d'argent. Dès lors, Judas cherchait une occasion favorable pour le livrer. Le premier jour de la fête des pains sans levain, les disciples vinrent dire à Jésus : « Où veux-tu que nous fassions les préparatifs de ton repas pascal ? » Il leur dit : « Allez à la ville, chez un tel, et dites-lui : 'Le Maître te fait dire : Mon temps est proche ; c'est chez toi que je veux célébrer la Pâque avec mes disciples.' » Les disciples firent ce que Jésus leur avait prescrit et ils préparèrent la Pâque. Le soir venu, Jésus se trouvait à table avec les Douze. Pendant le repas, il leur déclara : « Amen, je vous le dis : l'un de vous va me livrer. » Profondément attristés, ils se mirent à lui demander, l'un après l'autre : « Serait-ce moi, Seigneur ? » Il leur répondit : « Celui qui vient de se servir en même temps que moi, celui-là va me livrer. Le Fils de l'homme s'en va, comme il est écrit à son sujet ; mais malheureux l'homme par qui le Fils de l'homme est livré ! Il vaudrait mieux que cet homme-là ne soit pas né ! »

Judas, celui qui le livrait, prit la parole : « Rabbi, c'est moi ? » Jésus lui répond : « C'est toi qui l'as dit ! »

Il est important que les méchants ne soient pas dans un seul camp. D'un côté il y a les pharisiens, ceux qui majoritairement sont devenus de plus en plus hostiles à Jésus, et pas seulement eux mais à peu près toute la « classe dirigeante » que Jésus met en danger, Caïphe l'a bien compris (mais il a aussi compris que c'était tout le peuple d'Israël dont Jésus menaçait l'existence, s'il était vrai que dans sa personne il accomplissait la fin, le *télos* d'Israël, s'il en accomplissait les Écritures). D'un autre côté il y a Judas, et cet autre côté, c'est celui de l'Église. Non seulement il y a l'accident Judas qui trahit Jésus, mais il va y avoir nous tous qui trahissons Jésus jusqu'à la consommation des temps (s'il y en a une). Je ne me sens pas étranger à Judas dès lors que... Que quoi ? Judas a manqué de foi, a succombé aux influences, à l'annonce que la tête de Jésus était mise à prix, ce qui augurait, de toute façon, de son proche échec. Ce sont donc les dirigeants du peuple qui ont raison et Judas entend résonner en lui leur injonction : il faut en finir avec ce Jésus, il faut l'arrêter pour qu'il arrête d'agiter le peuple et de réveiller un messianisme qui a toute sa valeur dans les Écritures mais surtout pas dans la réalité : ce n'est pas le moment ! Puisque ce n'est pas le moment, c'est le moment de livrer Jésus. Ce que personne ne maîtrise consciemment, c'est le calendrier, car Jésus donne sa vie : on ne la Lui prend pas. Il est donc l'agneau pascal et va mourir à l'heure du sacrifice de Pessah, la Pâque juive : fête du Passage, de la sortie d'Égypte (d'où le pain non levé, les azymes), mais aussi de la moisson. Tout cela fait une semaine sainte à compter du soir du 14 nisan. Jésus aurait pu passer la Pâque tranquillement en dehors de Jérusalem, même à Béthanie chez ses amis Lazare, Marthe et Marie. Mais non ! *son heure est venue* et il a marché avec résolution (en se *durcissant le visage*, dit le primitif hébreu !) vers la Ville. C'est pourquoi Jésus dit : Mon temps est proche. C'est un argument pour se faire prêter une salle à manger ! On ne sait pas chez qui. Quelquefois on le sait, quelquefois on ne l'apprend pas. J'inclinerais à penser qu'on le sait lorsque le personnage a laissé un souvenir au moment de la rédaction de l'évangile, est devenu un membre significatif de la communauté primitive.

Comment Jésus fait-il sortir de l'illusion ceux qui mangent avec lui ? Comment les avertit-il que l'heure a sonné ? Comment leur gâche-t-il le dîner ? En publiant la trahison. Les paroles ne sont pas les mêmes que chez Jean (qui pourtant les a bien entendues, sachant qu'elles lui étaient adressées), mais autant souligner ici que l'évangile ne repose pas sur l'exactitude historique. Humanité de l'Écriture, avec des auteurs qui écrivent ce qu'ils croient, qu'ils ont pu reconstituer d'après des souvenirs. L'Écriture, du début à la fin, n'est donc pas exacte et pourtant elle n'en est pas moins vraie, vraie de la Vérité de Celui qui s'est manifesté dans la chair, mais auparavant par les patriarches, Moïse et les prophètes. C'est jusque dans les modalités de l'écriture des Écritures que la Révélation est incarnée. Ma foi n'en est que plus vive, libérée qu'elle et de la lettre ou plutôt du littéralisme, de l'assujettissement à la lettre comme si cette dernière avait été assénée par le Dieu du Ciel, comme la foudre. Je ne veux pas être foudroyé par la Parole, mais en recevoir la vie, et même pas une vie reçue comme un impératif, non ! une vie offerte comme un don que je peux avoir la triste idée de rejeter, de mépriser, par orgueil. Jésus

prononce la parole terrible que l'on sait : Οὐαὶ δὲ τῷ ἀνθρώπῳ ἐκεῖνῳ δι' οὗ ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου παραδίδοται· καλὸν ἦν αὐτῷ εἰ οὐκ ἐγεννήθη ὁ ἀνθρώπος ἐκεῖνος. *Malheur à cet homme-là par qui le fils de l'homme est livré ! C'eût été mieux [bon] pour lui s'il n'eût pas été engendré, cet homme-là !* J'essaye de serrer le texte, même si je sais bien que Jésus ne l'a pas dit en grec, ni peut-être de cette manière exacte. Mais ce qui nous importe c'est que Matthieu le rapporte ainsi. Οὐαὶ signifie *hélas* ! Jésus est triste pour Judas, car pour l'éternité il sera celui qui l'aura trahi. Mais pour l'éternité il sera celui que la miséricorde infinie aura arraché à la seconde mort, je crois. Alors pourquoi Jésus dit-il qu'il vaudrait mieux pour lui ne pas être né ? C'est l'une des paroles les plus graves de l'Évangile, et l'Évangile est-il alors encore l'Évangile ? Jésus comprend mieux que moi ce qu'il dit, mais il le dit, il me livre cette parole terrible : que vais-je en faire ? En d'autre temps, l'idée de la damnation éternelle n'émouvait guère, parce qu'elle était admise, tout simplement : Dieu voulait que tous les hommes fussent sauvés, mais certains faisaient en sorte que les conditions ne fussent pas remplies. Je me met pour la circonstance à employer des subjonctifs aujourd'hui peu usité – pour contenir quoi qui déborde la pensée raisonnable ? En tout état de cause Jésus plaint Judas. Il ne le condamne même pas, ni ne le damne. Il répète deux fois *cet homme-là*, par opposition avec *le fils de l'homme*. En face de celui-ci, il y a *cet homme-là*, qui pourtant es né. Un homme contre un homme. *Ne pas avoir été engendré*, pour cet homme-là précisément. Un peu plus bas, il faudra en venir au désespoir de Judas. C'est peut-être là que l'on comprendra mieux.

Pendant le repas, Jésus prit du pain, prononça la bénédiction, le rompit et le donna à ses disciples, en disant : « Prenez, mangez : ceci est mon corps. » Puis, prenant une coupe et rendant grâce, il la leur donna, en disant : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, répandu pour la multitude en rémission des péchés. Je vous le dis : désormais je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je boirai un vin nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. »

Selon Matthieu, Jésus introduit une nouvelle dimension dans la liturgie pascale. C'est ainsi que celle-ci est en train de devenir chrétienne, *christienne* si je puis dire. Mais bien sûr la liturgie n'est rien pour elle même ni par elle-même. Dans un rite magique, chamannique par exemple, ce sont bien les puissances telluriques ou cosmiques qui sont symboliquement et réellement convoquées (d'où la transe qui n'est pas feinte). Dans le geste ou l'action du Christ, celui-ci nous donne par avance, annonce donc la signification de ce qui va advenir, ce qui s'inscrit dans toute la logique prophétique antérieure. Le sens est donné, mais son effectuation est ce qui va véritablement le donner comme donné. C'est vrai surtout de la coupe de vin, j'allais dire de sang. Le sang qui va être versé, qui est déjà versé de toute éternité, qui est versé dans un présent éternel, celui de l'actualité du Fils prédestiné à être fait chair : c'est précisément ce à quoi renvoie le pain. Celui-ci est la figure de l'Incarnation qui se rend communicable. Non seulement le Verbe se fait chair dans une personne, partageant la condition humaine et par conséquent la *nature* humaine, mais il se fait chair comestible, il se fait nourriture pour la Vie. Il ne suffit pas qu'un individu divin se fasse

individu humain pour que toute l'espèce humaine soit divinisée. Nous n'avons pas affaire à une mutation biologique ! Mais le Verbe en tant que personne se donne. Il n'est pas que personne, il est personne donnée. La déclaration performative du pain : *ceci est mon corps*, signifie, actualise et réalise cette donation. Sans l'amour (effectif dans le don de soi, y compris de sa vie, d'où en outre la coupe), l'Incarnation en soi ne suffirait pas. Mais justement l'Incarnation n'a pas eu lieu pour et par une autre raison que *par amour*. Donc le pain est le corps donné, le corps de chair, le corps humain, non seulement signifié mais effectivement donné. *Prenez et mangez*, dit Jésus. Prenez ce que je vous donne, et c'est moi en personne que je vous donne. Le fils de l'homme se donne à cet homme-là que je suis. Que vais-je en faire. Le tenir dans mes mains, le maintenir à l'extérieur de moi ? Il dit de manger, donc de l'absorber, de faire corps avec, de l'incorporer, de l'assimiler, ce qui signifie devenir de sa substance. Le corps eucharistique *accomplit* l'Incarnation. Maintenant seulement je deviens consubstantiel au Christ-Jésus, donc aussi au Verbe qu'il est en personne, sachant que ce n'est pas une autre personne qu'il est en tant que Verbe éternel, vrai Dieu né du vrai Dieu. Alors je suis divinisé. Alors je peux entrer dans l'incise qui termine la déclaration de Jésus : « Désormais je ne boirai plus... » Le sang est en quelque sorte redevenu vin, le vin de Cana, figure des noces éternelles. Le vin n'est pas « changé » en sang pour rester ainsi pour toujours, car la Résurrection va venir fouler la Croix, en faire un pressoir de Vie. Avec la Résurrection, le sang qui ruisselle sur la Croix redevient ou plutôt devient vin nouveau. Pas cet ancien vin qui laisse sur sa soif et même qui donne soif, mais ce vin de joie, celui sans lequel la Croix ne serait qu'un échec.

Après avoir chanté les psaumes, ils partirent pour le mont des Oliviers. Alors Jésus leur dit : « Cette nuit, je serai pour vous tous une occasion de chute ; car il est écrit : Je frapperai le berger, et les brebis du troupeau seront dispersées. Mais après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. » Pierre lui dit : « Si tous viennent à tomber à cause de toi, moi, je ne tomberai jamais. » Jésus reprit : « Amen, je te le dis : cette nuit même, avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. » Pierre lui dit : « Même si je dois mourir avec toi, je ne te renierai pas. » Et tous les disciples en dirent autant. Alors Jésus parvient avec eux à un domaine appelé Gethsémani et leur dit : « Restez ici, pendant que je m'en vais là-bas pour prier. » Il emmena Pierre, ainsi que Jacques et Jean, les deux fils de Zébédée, et il commença à ressentir tristesse et angoisse. Il leur dit alors : « Mon âme est triste à en mourir. Demeurez ici et veillez avec moi. » Il s'écarta un peu et tomba la face contre terre, en faisant cette prière : « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! Cependant, non pas comme je veux, mais comme tu veux. » Puis il revient vers ses disciples et les trouve endormis ; il dit à Pierre : « Ainsi, vous n'avez pas eu la force de veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, pour ne pas entrer en tentation ; l'esprit est ardent, mais la chair est faible. » Il retourna prier une deuxième fois : « Mon Père, si cette coupe ne peut passer sans que je la boive, que ta volonté soit faite ! » Revenu près des disciples, il les trouva endormis, car leurs yeux étaient lourds de sommeil. Il les laissa et retourna prier pour la troisième fois, répétant les mêmes paroles. Alors il revient vers les disciples et leur dit : « Désormais, vous pouvez dormir et vous reposer ! La voici toute proche, l'heure où le Fils de l'homme est livré aux mains

des pécheurs ! Levez-vous ! Allons ! Le voici tout proche, celui qui me livre. »

Ils ont chanté les psaumes. Le repas rituel se termine. L'action va commencer. Jésus les avertit, mais aucun ne mesure la réalité qui vient, Pierre moins encore qu'un autre. Ils traversent le Cédron, gagnent les pentes du mont des Oliviers et gagnent un endroit qui possède un pressoir à olives, d'où son nom, Gethsémani. Toi aussi, Jésus, tu vas être écrasé comme les olives, pour que soit faite de toi cette huile chrismale, cette huile de l'onction. Tu n'es pas oint, c'est Toi l'onction et l'huile de l'onction ; c'est ainsi également que les grappes de raisin sont écrasées pour faire le vin : Toi tu es foulé, pressé, tu es ce vin qui du vin fait plus que du vin : ton sang versé. Pour supplier son Père, il ne lui faut pas être entouré d'un trop grand nombre. Il lui faut seulement les trois privilégiés, si l'on peut dire, sachant qu'ils ne vont pas vraiment être à la hauteur. Devant l'angoisse de Jésus, ils sont terrassés, eux aussi écrasés, mais en sens opposé : anesthésiés, assommés. Jésus en détresse aurait besoin d'aide. *Veillez avec moi*, leur demande-t-il. Ce serait un accompagnement, comme on dit de nos jours : sentir l'autre qui nous tient la main quand tout s'effondre en nous. Pour se tourner vers son Père il s'écarte juste un peu d'eux, pas beaucoup, pas trop, juste pour marquer qu'il se tourne vers son Père, au-delà de la pure frayeur et angoisse. Et bien, cela suffit pour que les trois, n'y tenant plus, prennent la fuite dans le sommeil. Jésus donc ne peut plus compter sur personne d'humain. Le moment de la kénose, de l'abandon et anéantissement, arrive. Il supplie son Père : son Père Lui répond-il ? De plus en plus il éprouve déréliction et détresse. Ce que la condition humaine est devenue en l'absence de Dieu, il l'éprouve : l'abandon. Pourtant le Christ n'a pas perdu la foi, mais comme dit Paul, il a été fait péché pour que tout retombe sur Lui (sinon, comment serions-nous sauvés ?) Ce n'est pas de l'extérieur qu'il est écrasé par le péché (le détournement, l'abandon de Dieu par l'homme), c'est de l'intérieur, comme quelque chose d'éprouvé non seulement spirituellement mais charnellement (donc « psychiquement », de toute son âme). Comment cela peut-il se faire chez l'homme parfait, l'homme sans péché ? C'est que pour l'heure, et jusqu'au dernier cri sur la croix, Jésus subit entièrement le péché des hommes : concrètement il sait qu'il va être arrêté, torturé, cloué, autrement dit que la méchanceté humaine va pleinement se déployer contre lui. Le Christ n'est donc pas « fait péché » du simple fait de l'Incarnation, mais parce qu'en prenant notre condition d'homme, il la subit de manière déterminée. Non pas métaphysiquement, comme si la nature humaine avait changé de nature à cause du péché, mais parce qu'il devient, Lui le Verbe Christ, un homme singulier et déterminé, cet homme-ci, subissant effectivement et concrètement son humanité au milieu de la nôtre, celle qui par des hommes déterminés va le conduire au Calvaire. Or dans la nuit de l'abandon, quand Dieu se tait, Jésus Lui parle tout de même, l'implore, l'interroge et surtout, jusque dans sa totale solitude, Lui obéit cependant. Jésus homme sait bien qu'il est Dieu et sait bien pourquoi il en est là. De lui-même, que peut-il encore décider ? Rien, sinon de dire oui à ce qui arrive, non pas comme ce qu'il veut de sa propre volonté mise littéralement en souffrance, mais comme ce qui est de la volonté d'un autre, son Père. Quand on ne peut plus rien décider ni vouloir de soi-même, il nous reste d'acquiescer, de dire oui à ce qui advient. Dire oui,

c'est quelque chose d'énorme, car spirituellement je peux, je pourrais encore dire non et alors il n'y aurait plus ni don ni amour mais repli sur soi. Or Jésus qui n'a fait que donner sa vie en venant au monde la donne « jusqu'au bout », alors qu'il aurait pu s'arrêter en route, parce que c'était trop dur. La question n'est plus d'agir, d'avoir la moindre initiative, mais de dire oui. Et pour qui, pour quelle engeance le Christ dit-il pathétiquement oui ? Pour les gens comme moi, comme Pierre à qui il fait le reproche que je pourrais, que je peux recevoir chaque jour que Dieu fait, pour mon propre compte : « *Ainsi, vous n'avez pas eu la force de veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, pour ne pas entrer en tentation ; l'esprit est ardent, mais la chair est faible.* » Il s'adresse à Pierre mais il dit *vous*. C'est que je suis incapable de veiller, c'est que je suis incapable de prier (ma prière est continuellement distraite et en elle viennent se loger mes véritablement préoccupations, celles qui m'envahissent et m'occupent bien plus profondément, de leur superficielle profondeur, que ceux que je devrais aimer, que ce soit Dieu ou mon prochain : quand bien même je tourne mon attention vers eux, je les instrumentalise aussitôt, car ils sont bien plutôt l'objet de ma préoccupation, laquelle reste fondamentalement centrée sur moi-même. Impuissance du moi à se décentrer. Que m'apprend donc Jésus en agonie ? Que dans la totale impuissance je puis encore dire oui. Dire à un autre : ce que je ne peux pas, Toi tu le peux. Il y a une altérité absolue, même entre le Père et le Fils, et c'est en quoi on parle de *personnes*. L'Autre me transcende totalement et peut ce que je ne peux pas. Je dis : *oui, Tu peux me sauver*, et cela suffit malgré tout, ce oui.

Jésus parlait encore, lorsque Judas, l'un des Douze, arriva, avec une grande troupe armée d'épées et de bâtons, envoyée par les chefs des prêtres et les anciens du peuple. Le traître leur avait donné un signe : « Celui que j'embrasserai, c'est lui : arrêtez-le. » Aussitôt, s'approchant de Jésus, il lui dit : « Salut, Rabbi ! », et il l'embrassa. Jésus lui dit : « Mon ami, fais ta besogne. » Alors ils s'avancèrent, mirent la main sur Jésus et l'arrêtèrent. Un de ceux qui étaient avec Jésus, portant la main à son épée, la tira, frappa le serviteur du grand prêtre et lui trancha l'oreille. Jésus lui dit : « Rentre ton épée, car tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée. Crois-tu que je ne puisse pas faire appel à mon Père, qui mettrait aussitôt à ma disposition plus de douze légions d'anges ? Mais alors, comment s'accompliraient les Écritures ? D'après elles, c'est ainsi que tout doit se passer. » À ce moment-là, Jésus dit aux foules : « Suis-je donc un bandit, pour que vous soyez venus m'arrêter avec des épées et des bâtons ? Chaque jour, j'étais assis dans le Temple où j'enseignais, et vous ne m'avez pas arrêté. Mais tout cela est arrivé pour que s'accomplissent les écrits des prophètes. » Alors les disciples l'abandonnèrent tous et s'enfuirent.

Ceux venus arrêter Jésus ne le connaissent pas, ne l'on jamais vu. Ils ne se sont jamais intéressés à lui. Ils n'ont pas fréquenté le temple. Ils gagnent leur croûte, font ceux qu'on leur dit, exécutent. C'est tout. On leur dit de s'emparer de ce type-là : ils s'en emparent. C'est une autre obéissance, une autre forme d'obéissance. Elle consiste à se soumettre à autrui, ce qui permet d'éviter d'exister par soi-même, de ne plus être responsable de ses actes. C'est économique et toute la vie sociale repose largement sur ce genre de soumission et les engrenages qu'elle engendre.

Car la force du groupe est écrasante et c'est elle, peu ou prou, que tout pouvoir représente. Derrière chaque puissant se cache Léviathan, le gros animal. Comment alors y résister : la soumission est légitimée par l'énormité de la masse à laquelle il faudrait s'opposer. Pour ne pas être écrasé, il faut malgré tout se laisser écraser, y consentir, mais intérieurement. Je peux obéir par force, mais aussi par asservissement intérieur. Ce qui est grave, ce n'est pas tant d'obéir par force ou obligation que par soumission de l'âme qui accepte une sorte d'anesthésie pour survivre. Elle abdique et n'est plus sujet de son obéissance. Elle se réduit par inertie. Contraire est l'obéissance de l'amour : je reste sujet, je suis celui qui obéit. L'obéissance est, devient en réalité le don qui consiste à conformer dans la confiance mon vouloir à celui de l'autre : je lui donne ma volonté (c'est ce que je peux lui donner de plus), au lieu que celle-ci soit niée. Dans l'obéissance forcée, la volonté n'est plus donnée mais abandonnée, lâchée, on dira aliénée (elle devient la chose d'un autre).

Jésus fait face à Judas et lui dit : *mon ami*. Il ne lui dit pas ironiquement, il lui dit bien sûr tristement, il lui dit parce qu'il l'aime. Jésus aime Judas. Judas reste son ami, même si Lui n'est plus le sien – et c'est bien ce qui va désespérer Judas, d'avoir perdu Jésus, de ne plus pouvoir être son ami. Car à ce moment-là c'est trop tard, il ne peut plus reculer, à cause de toute cette foule, cette troupe qu'il a emmenée avec lui. Si Jésus ne l'avait pas aimé, Judas aurait pu se sentir justifié de l'avoir trahi ; mais là, ce supposé rempart s'écroule et ce pauvre Judas est mis à nu. Comment se jeter à ses pieds, demander pardon ? Après coup, comment échapper au désespoir en se souvenant de ce « mon ami » ?

Ensuite ce qui nous est donné dans le récit, c'est le dernier sursaut, humain, trop humain, de celui qui tire l'épée. Jean dit que c'est Pierre. Pierre donc veut donc défendre Jésus. Jusqu'au bout il ne voit Jésus et son entreprise que d'un regard humain, si bien qu'une fois que tout est perdu, c'est la débâcle, jusqu'à la trahison. Parce que rien en lui ne peut venir faire pièce à la nature (Jésus lui avait déjà dit : *Arrière, Satan, tes pensées ne sont pas celles de Dieu mais celles des hommes !*) Pierre ne deviendra un vrai disciple de Jésus qu'après l'Ascension et surtout la Pentecôte (auparavant il a encore peur). Que lui dit le pédagogue Jésus ? Que douze légions d'anges pourraient le délivrer. À la fois donc il se place sur son terrain, celui de la défense, de la force, et en même temps il lui rappelle que sa force à Lui n'est pas de ce monde — d'où l'image des anges. Maintenant Jésus est seul. Plus un seul ami auprès de Lui. Que cette troupe hostile ou indifférente qui le conduit comme à un retour de chasse.

Ceux qui avaient arrêté Jésus l'amènèrent devant Caïphe, le grand prêtre, chez qui s'étaient réunis les scribes et les anciens. Quant à Pierre, il le suivait de loin, jusqu'au palais du grand prêtre ; il entra dans la cour et s'assit avec les serviteurs pour voir comment cela finirait. Les chefs des prêtres et tout le grand conseil cherchaient un faux témoignage contre Jésus pour le faire condamner à mort. Ils n'en trouvèrent pas ; pourtant beaucoup de faux témoins s'étaient présentés. Finalement il s'en présenta deux, qui déclarèrent : « Cet homme a dit : 'Je peux détruire le Temple de Dieu et, en trois jours, le rebâtir.' » Alors le grand prêtre se leva et lui dit : « Tu ne réponds rien à tous ces témoignages portés contre toi ? » Mais Jésus gardait le silence. Le grand prêtre lui dit : « Je t'adjure, par le Dieu

vivant, de nous dire si tu es le Messie, le Fils de Dieu. » Jésus lui répond : « C'est toi qui l'as dit ; mais en tout cas, je vous le déclare : désormais vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Tout-Puissant et venir sur les nuées du ciel. » Alors le grand prêtre déchira ses vêtements, en disant : « Il a blasphémé ! Pourquoi nous faut-il encore des témoins ? Vous venez d'entendre le blasphème ! Quel est votre avis ? » Ils répondirent : « Il mérite la mort. » Alors ils lui crachèrent au visage et le rouèrent de coups ; d'autres le giflèrent en disant : « Fais-nous le prophète, Messie ! dis qui t'a frappé ! »

Lorsque Jésus entend la vérité dans la bouche même de ses adversaires, il la souligne par un : c'est toi qui le dis. Ce que l'autre prononce, c'est exactement ce qu'il ne veut pas entendre : Tu ne vas pas me dire que tu es le Fils de Dieu ! Même si cette appellation dépasse celui qui la profère, précisément elle l'entraîne dans un nouvel espace de sens qu'elle fait advenir. L'expression fils de Dieu n'a plus le même sens face à Jésus que celui qu'elle avait bien pu avoir à propos de David. Les temps ont changé et même bien plus, nous sommes en un autre temps et un temps autre : le temps de l'accomplissement des Écritures, et c'est cela que le grand prêtre ne veut pas entendre. Or Jésus lui donne somme toute la précision qui pouvait encore manquer : il faut désormais prendre « Fils de Dieu » littéralement à la lettre ! Vous me verrez siéger à la droite de Dieu et venir du Ciel. Jésus se déclare clairement Dieu comme Dieu, le Tout-puissant. Jésus déclarant sa divinité, ce qui est par excellence inaudible, dit exactement ce qui le condamne à mort, pour le cas où il aurait encore pu y avoir un doute. Enfin la soldatesque peut se jeter sur lui, commencer le massacre, jouir dans la destruction d'un homme. Car à un homme de rien, à un simple mortel (je pense aussi à Agamemnon se déchainant dans Troie en flammes), rien ne donne davantage un sentiment de puissance et d'indestructibilité que d'anéantir et de détruire son semblable, et moins il a figure humaine sous les coups, moins on peut encore rencontrer son visage, plus s'efface la conscience que l'on a devant soi une personne. L'anonymat permet alors d'administrer la mort sans état d'âme : ce n'est pas que l'autre ne soit plus rien, c'est qu'il n'est plus personne.

Quant à Pierre, il était assis dehors dans la cour. Une servante s'approcha de lui : « Toi aussi, tu étais avec Jésus le Galiléen ! » Mais il nia devant tout le monde : « Je ne sais pas ce que tu veux dire. » Comme il se retirait vers le portail, une autre le vit et dit aux gens qui étaient là : « Celui-ci était avec Jésus de Nazareth. » De nouveau, Pierre le nia : « Je jure que je ne connais pas cet homme. » Peu après, ceux qui se tenaient là s'approchèrent de Pierre : « Sûrement, toi aussi, tu fais partie de ces gens-là ; d'ailleurs ton accent te trahit. » Alors, il se mit à protester violemment et à jurer : « Je ne connais pas cet homme. » Aussitôt un coq chanta. Et Pierre se rappela ce que Jésus lui avait dit : « Avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. » Il sortit et pleura amèrement.

À quoi bon revenir sur la trahison ou plutôt la lâcheté de Pierre ? D'autant que ce n'était pas encore le moment pour lui de mourir martyr. Sa lâcheté a donc eu son utilité dans le dessein divin de fondation de l'Église. C'est à lui, comme chacun sait, que le Christ a confié la direction de son Église, le chargeant d'affirmer ses frères quand il serait

revenu. Au fond, tout ce qui compte dans ce drame, ce sont les derniers mots : il pleura amèrement. Là Pierre nous touche infiniment, là nous voyons à quel point une conscience est incarnée, à quel point Pierre éprouve sa lâcheté dans sa chair, à quel point il est touché au cœur. À quel point le péché que je commets n'est pas ce que je voudrais et pourtant je le commets. Jésus l'avait prévenu : *la chair est faible*. Et l'ardeur de l'esprit ne consiste pas à tirer son épée dans le feu de l'action. L'esprit ne peut ardre que de l'Esprit, autrement dit d'un Autre. Tout ce qui ne vient pas d'un Autre peut toujours être soupçonné d'autoquelque chose, autoaffirmation, autosatisfaction. C'est qu'on a oublié de se recevoir de l'Autre, ce qui est déjà une manière de se donner. Qui peut prétendre être plus malin que Pierre ? S'il le prétend, c'est qu'il est déjà dans le piège de l'autoaffirmation et non pas de la radicale dépendance de laquelle nous recevons tout ce que nous sommes.

Le matin venu, tous les chefs des prêtres et les anciens du peuple tinrent conseil contre Jésus pour le faire condamner à mort. Après l'avoir ligoté, ils l'emmenèrent pour le livrer à Pilate, le gouverneur. Alors Judas, le traître, fut pris de remords en le voyant condamné ; il rapporta les trente pièces d'argent aux chefs des prêtres et aux anciens. Il leur dit : « J'ai péché en livrant à la mort un innocent. » Ils répliquèrent : « Qu'est-ce que cela nous fait ? Cela te regarde ! » Jetant alors les pièces d'argent dans le Temple, il se retira et alla se pendre. Les chefs des prêtres ramassèrent l'argent et se dirent : « Il n'est pas permis de le verser dans le trésor, puisque c'est le prix du sang. » Après avoir tenu conseil, ils achetèrent avec cette somme le Champ-du-Potier pour y enterrer les étrangers. Voilà pourquoi ce champ a été appelé jusqu'à ce jour le Champ-du-Sang. Alors s'est accomplie la parole transmise par le prophète Jérémie : 'Ils prirent les trente pièces d'argent, le prix de celui qui fut mis à prix par les enfants d'Israël, et ils les donnèrent pour le champ du potier, comme le Seigneur me l'avait ordonné'.

Il eût mieux valu pour cet homme-là ne pas être né. Qu'est-ce qui peut être sauvé de la vie de Judas. Qu'est-ce qui au départ l'a poussé vers Jésus ? Pourquoi était-il si fragile ? Si faible devant les tentations et les illusions ? Jésus ne l'a pas « recruté » sans raison, donc pour cette antmission de le livrer aux chefs des Juifs de Jérusalem. Ensuite, quels remords, quel désespoir pour jeter les pièces dans le Temple et ressentir que continuer de vivre n'est plus possible. Mieux vaut ne pas naître que connaître pareille souffrance ? Dans ce cas le monde est peuplé de désespérés pour qui il aurait mieux valu ne pas naître. Et bien, n'est-ce pas là l'ultime raison pour Jésus de mourir sur la croix et de « descendre aux Enfers ». Car Jésus mort n'est pas seulement celui qui « descend » relever toute l'humanité depuis Adam : c'est aussi pour Judas et tous les Judas du monde qu'il « descend ». Ce samedi saint vide, mort, porte donc une signification symbolique majeure qui est le Salut de tous ceux qui sont morts avant le Christ. Mais aussi tout simplement le Samedi saint signifie que Jésus a vraiment et réellement sombré dans la mort et que par conséquent il nous rejoint tous dans notre propre mort. Car nous continuons de mourir comme Adam, devant un mur de mystère. Ce n'est que dans la foi que nous sommes et croyons être déjà ressuscités, comme dit Paul. Dans notre vie mortelle, le mur reste dressé devant nous ; le mur

ou le ravin, comme dans le psaume. Jésus, je crois, est mort pour tous ceux pour qui il aurait mieux valu ne pas naître. Et je ne pourrais pas même le penser si lui-même, Jésus, ne m'avait pas mis cet abîme sous les pieds par sa plus terrible parole. Or toute Parole du Christ, je dois la comprendre comme une parole qui sauve : même une parole qui condamne est une parole qui sauve, voilà ce que je dois comprendre.

On fit comparaître Jésus devant Pilate, le gouverneur, qui l'interrogea : « Tu es le roi des Juifs ? » Jésus déclara : « C'est toi qui le dis. » Mais, tandis que les chefs des prêtres et les anciens l'accusaient, il ne répondit rien. Alors Pilate lui dit : « Tu n'entends pas tous les témoignages portés contre toi ? » Mais Jésus ne lui répondit plus un mot, si bien que le gouverneur était très étonné. Or, à chaque fête, celui-ci avait coutume de relâcher un prisonnier, celui que la foule demandait. Il y avait alors un prisonnier bien connu, nommé Barabbas. La foule s'étant donc rassemblée, Pilate leur dit : « Qui voulez-vous que je vous relâche : Barabbas ? ou Jésus qu'on appelle le Messie ? » Il savait en effet que c'était par jalousie qu'on l'avait livré. Tandis qu'il siégeait au tribunal, sa femme lui fit dire : « Ne te mêle pas de l'affaire de ce juste, car aujourd'hui j'ai beaucoup souffert en songe à cause de lui. » Les chefs des prêtres et les anciens poussèrent les foules à réclamer Barabbas et à faire périr Jésus. Le gouverneur reprit : « Lequel des deux voulez-vous que je vous relâche ? » Ils répondirent : « Barabbas ! » Il reprit : « Que ferai-je donc de Jésus, celui qu'on appelle le Messie ? » Ils répondirent tous : « Qu'on le crucifie ! » Il poursuivit : « Quel mal a-t-il donc fait ? » Ils criaient encore plus fort : « Qu'on le crucifie ! » Pilate vit que ses efforts ne servaient à rien, sinon à augmenter le désordre ; alors il prit de l'eau et se lava les mains devant la foule, en disant : « Je ne suis pas responsable du sang de cet homme : cela vous regarde ! » Tout le peuple répondit : « Son sang, qu'il soit sur nous et sur nos enfants ! » Il leur relâcha donc Barabbas ; quant à Jésus, il le fit flageller, et le leur livra pour qu'il soit crucifié.

Le Pilate de Matthieu n'est pas celui de Jean. Ce dernier est vraiment plus intéressant ; mais ici nous avons droit à l'intervention de sa femme qui en a fait un cauchemar. Elle s'intéresse donc aux affaires. Son mari a dû lui parler de cet homme dont le procès le rend soucieux, qu'il ne comprend pas. Sa femme lui dit de ne pas s'en mêler, ce qui est peut-être lâche, mais en même temps elle dit « ce juste ». Peut-être que ce qui point là, c'est la païenne conscience tragique de cette femme, et donc la dimension réellement tragique de la situation, à la hauteur d'un Sophocle ou d'un Sénèque. Un juste va être exécuté : c'est une souillure sous le regard des dieux et des Érinées. Que la malédiction retombe sur les Juifs, non sur Pilate qui se trouve au mauvais endroit. Jésus Sauveur vient nous sauver de notre destin ; il reste que la perception humaine de l'affaire revêt une dimension tragique, car dans le cours de l'histoire humaine il n'est pas possible que l'injuste condamnation et l'exécution de Jésus reste sans effet... et en effet les Juifs eux-mêmes, dans leur folie, revendiquent sur eux la malédiction. Parole terrible qui va les poursuivre. La communauté juive devient la victime intemporelle de cette malédiction. D'une part elle a été prononcée (au moins dans les évangiles, mais cela ne change rien à l'affaire : une parole est une parole et son statut de parole la fait exister

comme telle pour toujours et partout : il a été dit que les Juifs avaient attiré la malédiction sur leur propre tête *et celle de leurs enfants*. Cette culpabilité s'inscrit désormais dans l'identité juive jusqu'à la fin des temps. En miroir, le lieu de cette parole est l'annonce chrétienne : il est écrit et on lit : les Juifs... les Juifs... les Juifs... Voilà ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait. Leurs enfants n'y sont pour rien ? Mais à chaque génération leur destin (sinon ils cesseraient d'être juifs) consiste à se charger de l'identité juive, et cette culpabilité en fait pour toujours partie, y compris dans la dénégation et l'occultation. Le cinéma juif récent illustre extraordinairement cette culpabilité (*Lebanon*, *Valse avec Bachir*) et en même temps son occultation (*A serious man*). En temps de chrétienté, la piété populaire a largement entretenu un antijudaïsme chrétien (de ce point de vue, le roi s. Louis était un simple, lui en quelque sorte l'inventeur de l'étoile jaune) : peut-on tolérer en terre chrétienne les descendants obstinés des meurtriers de Jésus ? La papauté les a protégés par intérêt, mais on voit bien comment l'adjectif *perfidus*, de *incrédule* a pris la signification de *perfidie*. Le message d'amour évangélique opposé à toute idée de destin, que prêche l'Eglise se heurte donc à la trop humaine conscience des Chrétiens eux-mêmes constitués en communauté, donc en gros animal, en « collectif » (voir ce qu'en écrit Simone Weil) et le collectif ne pense pas, il a plutôt des instincts. De ce point de vue, l'Eglise est un « sujet divisé » (clivé, dirait Freud), car elle est à la fois saintement le Corps du Christ et à la fois un corps historique qui n'échappe pas (historiquement mais non eschatologiquement) à un destin « humain, trop humain », ce dont témoigne ses nombreuses divisions. L'antijudaïsme chrétien n'est pas « chrétien », mais en même temps il est une « fatalité », qui ne cesse jamais d'être une faute, un péché. Mais ne pas croire qu'il a disparu. Il a seulement été recouvert par le *mea nostra culpa* officiel de l'Eglise. Pourquoi aujourd'hui ? Parce qu'il n'y a plus de chrétienté (c'est ainsi que l'antisémitisme sur fond de nationalisme du XIXe siècle a pris le relais de l'antijudaïsme chrétien « traditionnel ») ; parce que le massacre des Juifs d'Europe a traumatisé la conscience européenne d'une Europe encore récemment chrétienne ; parce qu'un État juif est né en Palestine, ce qui bouleverse la compréhension y compris théologique de la réalité juive. Il faudrait écrire un livre sur cette difficile question qui reste par ailleurs minée – car on a vite fait (de manière quelque peu terroriste) de se retrouver taxé de « racisme et antisémitisme » dès qu'on envisage la question juive sans tous les tabous qui fonctionnent comme une muraille défensive. J'ai rencontré il y a peu un dominicain arabe qui revendique lui aussi l'appellation « sémite » pour les arabes et dénonce donc la monopolisation juive du terme.

Alors les soldats du gouverneur emmenèrent Jésus dans le prétoire et rassemblèrent autour de lui toute la garde. Ils lui enlevèrent ses vêtements et le couvrirent d'un manteau rouge. Puis, avec des épines, ils tressèrent une couronne, et la posèrent sur sa tête ; ils lui mirent un roseau dans la main droite et, pour se moquer de lui, ils s'agenouillaient en lui disant : « Salut, roi des Juifs ! » Et, crachant sur lui, ils prirent le roseau, et ils le frappaient à la tête. Quand ils se furent bien moqués de lui, ils lui enlevèrent le manteau, lui remirent ses vêtements, et l'emmenèrent pour le crucifier. En sortant, ils trouvèrent un nommé Simon, originaire de Cyrène, et ils le réquisitionnèrent pour porter la croix. Arrivés à l'endroit

appelé Golgotha, c'est-à-dire : Lieu-du-Crâne, ou Calvaire, ils donnèrent à boire à Jésus du vin mêlé de fiel ; il en goûta, mais ne voulut pas boire. Après l'avoir crucifié, ils se partagèrent ses vêtements en tirant au sort ; et ils restaient là, assis, à le garder. Au-dessus de sa tête on inscrivit le motif de sa condamnation : « Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs. » En même temps, on crucifia avec lui deux bandits, l'un à droite et l'autre à gauche. Les passants l'injuriaient en hochant la tête : « Toi qui détruis le Temple et le rebâties en trois jours, sauve-toi toi-même, si tu es Fils de Dieu, et descends de la croix ! » De même, les chefs des prêtres se moquaient de lui avec les scribes et les anciens, en disant : « Il en a sauvé d'autres, et il ne peut pas se sauver lui-même ! C'est le roi d'Israël : qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui ! Il a mis sa confiance en Dieu ; que Dieu le délivre maintenant s'il l'aime ! Car il a dit : 'Je suis Fils de Dieu.' » Les bandits crucifiés avec lui l'insultaient de la même manière. À partir de midi, l'obscurité se fit sur toute la terre jusqu'à trois heures. Vers trois heures, Jésus cria d'une voix forte : « Eli, Eli, lama sabactani ? », ce qui veut dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Quelques-uns de ceux qui étaient là disaient en l'entendant : « Le voilà qui appelle le prophète Élie ! » Aussitôt l'un d'eux courut prendre une éponge qu'il trempa dans une boisson vinaigrée ; il la mit au bout d'un roseau, et il lui donna à boire. Les autres dirent : « Attends ! nous verrons bien si Élie va venir le sauver. » Mais Jésus, poussant de nouveau un grand cri, rendit l'esprit.

Dès lors que Jésus est condamné, il n'est plus qu'une chose livrée à la jouissance des soldats : ils peuvent jouer avec lui, exercer leur dérisoire toute-puissance sur lui en commençant à le détruire, de manière justifiée, puisque selon la loi il est voué à la mort dans les heures qui viennent. On ne manque jamais de main d'œuvre pour exécuter son prochain : j'exécute mon prochain d'abord avec ma langue ; ensuite ce n'est plus qu'une affaire de circonstance, d'opportunité, comme on dit aujourd'hui. Si le chef le dit, si la loi le dit et le déclare légitime, le crime disparaît comme tel ; la conscience ne le voit plus. Cette transcendance du mal nous laisse penser que ce n'est pas nous mais une puissance du mal, un diable, une espèce de personne qui nous pousse. Comme la transcendance du bien, celle du mal c'est en moi que je la trouve et que je la laisse grandir, s'installer : je laisse faire au temps, en moi, son ouvrage. Même les soudards romains, à quoi, à qui s'en prennent-ils ? Au roi des Juifs. Ils sont au courant en effet du motif de la condamnation de la part des juifs : la blasphématoire prétention de Jésus juste politisée ce qu'il faut. On ne peut pas mieux condamner quelqu'un qu'en retournant contre lui sa prétention à être ce qu'il est. On ne peut pas dire qu'on ne savait pas, mais on a simplement pris la vérité pour une prétention. C'est ainsi que la volonté d'exterminer le peuple juif se justifie par *leur* prétention à être un peuple pas comme les autres, un peuple « élu ». La décision ne repose pas sur le fait (le sont-ils ou non) mais sur ce qu'ils en disent. On n'examine pas la vérité, on affirme le mensonge (sans chercher à l'établir). S'interroger sur la vérité représente en effet un coût, une décision éthique, un effort contrariant, puisqu'il nous conduit à nous déplacer hors de nous-mêmes, alors que l'autoaffirmation est tellement moins coûteuse en terme de *conatus* ou de volonté de puissance. Pourquoi l'évangile a-t-il conservé le nom de Simon de Cyrène ? Il est le père d'Alexandre et de Rufus. Si les fils sont manifestement des

convertis, n'est-ce pas par le père ? Porter la croix du Christ n'a-t-il pas bouleversé sa vie ? Se trouvait-il par hasard sur le chemin du Golgotha ? Il ne venait pas de la ville mais de la campagne (Mc 15, 21), c'est tout ce qu'on sait de lui. N'était-ce pas pour voir Jésus, rejoindre les frères ? Quelle importance ? L'importance, c'est que cet homme porte un nom, vient de la campagne, est le père de deux convertis connus de la communauté : toutes choses très concrètes pour le temps de l'événement. Le vin mêlé de fiel, de myrrhe, dit Marc : Jésus refuse de boire ce qui est une sorte de drogue, d'anesthésiant. Il y goûte cependant, pour savoir ce que c'est, mais tout de même, le Fils de Dieu ne va pas mourir dans une semi-ivresse ! Donc c'est non. À midi, le soleil se cache, la lumière ne peut pas briller sur l'entrée de Jésus en agonie. Les trois dernières heures, qui peut en parler, tellement elles sont insondables et indicibles ? On peut faire toutes les hypothèses sur la souffrance éprouvée : à un moment donné cela devient peut-être indécent. Le Fils alors se sent abandonné de son Père. Que son Père soit présent, on peut le dire, puisque son Fils Lui parle encore. Mais immergé dans la souffrance, l'anéantissement est tout proche, la kénose parvient à son terme : Jésus n'est plus que souffrance, vidée de sa divinité, vidée de son impassibilité divine. Le moment est venu où Jésus ne *sente* plus la présence du Père aimé et aimant. C'est la chair qui sent, ce n'est pas l'esprit : Jésus n'est plus que chair et le moment est venu où la chair n'est plus chair, car le cadavre n'est plus un corps de chair. Or c'est à cet instant précis du temps, quand le souffle cesse, que le cœur cesse de battre, que le cerveau s'éteint, c'est à cet instant que Jésus est *exaucé*, sauvé et qu'il *descend de sa croix*. La lettre aux Hébreux dit qu'ayant obéi jusqu'au bout dans la souffrance, il est exaucé au moment où il meurt : en mourant sa vie est entièrement donnée, et c'est la Vie qui est entièrement donnée. Alors il n'est plus sur la croix, mais sa manière d'en descendre est, ayant été élevé de terre, de nous faire monter en nous « attirant » vers sa divinité. Il ne descend pas, il monte, mais il ne monte pas simplement, il monte comme il est descendu : pour notre Salut. La manière de croire des chefs des prêtres ne peut donc pas être la bonne : *descend et nous croirons !* C'est la pire. C'est la croyance à la hauteur du refus de croire.

Et voici que le rideau du Temple se déchira en deux, du haut en bas ; la terre trembla et les rochers se fendirent. Les tombeaux s'ouvrirent ; les corps de nombreux saints qui étaient morts ressuscitèrent, et, sortant des tombeaux après la résurrection de Jésus, ils entrèrent dans la ville sainte, et se montrèrent à un grand nombre de gens. À la vue du tremblement de terre et de tous ces événements, le centurion et ceux qui, avec lui, gardaient Jésus, furent saisis d'une grande crainte et dirent : « Vraiment, celui-ci était le Fils de Dieu ! » Il y avait là plusieurs femmes qui regardaient à distance : elles avaient suivi Jésus depuis la Galilée pour le servir. Parmi elles se trouvaient Marie Madeleine, Marie, mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée. Le soir venu, arriva un homme riche, originaire d'Arimathie, qui s'appelait Joseph, et qui était devenu lui aussi disciple de Jésus. Il alla trouver Pilate pour demander le corps de Jésus. Alors Pilate ordonna de le lui remettre. Prenant le corps, Joseph l'enveloppa dans un linceul neuf, et le déposa dans le tombeau qu'il venait de se faire tailler dans le roc. Puis il roula une grande pierre à l'entrée du tombeau et s'en alla. Cependant Marie Madeleine et l'autre Marie étaient là, assises en face du tombeau. Quand la journée des

préparatifs de la fête fut achevée, les chefs des prêtres et les pharisiens s'assemblèrent chez Pilate, en disant : « Seigneur, nous nous sommes rappelé que cet imposteur a dit, de son vivant : 'Trois jours après, je ressusciterai.' Donne donc l'ordre que le tombeau soit étroitement surveillé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent voler le corps et ne disent au peuple : 'Il est ressuscité d'entre les morts.' Cette dernière imposture serait pire que la première. » Pilate leur déclara : « Je vous donne une garde ; allez, organisez la surveillance comme vous l'entendez. » Ils partirent donc et assurèrent la surveillance du tombeau en mettant les scellés sur la pierre et en y plaçant la garde.

Pour Matthieu, la mort de Jésus marque immédiatement la fin de l'Ancienne Alliance : le rideau du Saint des Saints se déchire, car le Temple qui est désormais le corps de Jésus s'écroule. La Révélation du Fils de Dieu découvre ce qui se tient derrière le rideau : le mystère de YHWH. Or ce mystère désormais n'habite plus ici et il n'y a plus rien à voir. Le Temple de pierre peut disparaître. Quand le rideau se déchire, Jésus entre dans sa Gloire, même si celle-ci n'est pas encore manifestée, et qu'il va descendre dans les ombres du Samedi saint. Il va tendre les mains à Adam, à tous les fils des hommes depuis le commencement des temps. Le déchirement reste un déchirement ; nous sommes encore au moment du déchirement, si bien que ce n'est encore qu'une révélation négative, la révélation d'une disparition – mais ainsi se révèle l'identité du Disparu : Dieu même. Dans le déchirement, le Nom même déserte le lieu, car maintenant le Nom est celui du Fils, de la chair du Fils. Du Verbe dont l'être est de dire le Nom ou plutôt d'être le Nom qui dit le Père. Abba. Pour Matthieu, la mort de Jésus fait trembler le monde et fend le monde d'en bas qui s'ouvre pour une espèce d'antidanse macabre : non plus danse des morts morts (le triomphe de la mort), mais danse des morts qui remontent vers la vie, en même temps que Jésus les rejoint dans leur « séjour ». En descendant, Jésus les fait monter. Matthieu a bien conscience de la précipitation de son propos, puisqu'il rectifie son propos en précisant que si des morts ressuscitent pour former un cortège au Ressuscité, au premier ressuscité, ils attendent tout de même la résurrection de Jésus pour sortir de leurs tombeaux. Je ne critiquerai pas l'enthousiasme de Matthieu dont la narration se laisse emporter sur les sommets et dans les abîmes de l'univers ! Que signifie *Fils de Dieu* dans la bouche des païens qui sont témoins de la scène ? En tout cas il est important que ce ne soient justement pas des Juifs qui prononcent ces mots : ils appartiennent désormais à tout le genre humain, à toute l'*orbs terrarum*. Maintenant que la signification cosmique et universelle de l'événement est donnée, nous pouvons revenir sur terre : Les femmes, Joseph d'Arimathie, le tombeau, la pierre, la méfiance des chefs des Juifs, la garde, les scellés. Naturellement ce ne sont pas toutes ces précautions dérisoires qui vont empêcher Jésus de ressusciter, et même elles renforcent au corps défendant des Juifs la crédibilité de la Résurrection : la preuve que les apôtres n'ont pu enlever le corps, c'est qu'il était bien gardé, dans la crainte certes pas qu'il pût ressusciter, mais qu'il pût être enlevé, ce qui aurait été à la source d'une nouvelle fable. Il faudra que cette fable, les chefs des Juifs la produisent et l'endossent pour aller jusqu'au bout de leur incrédulité. Mais maintenant laissons cela, ces bassesses, et demeurons silencieux dans la nuit qui vient, et dans le jour suivant qui est lui aussi une nuit, et attendons l'aurore du Premier

jour. Premier jour du monde, premier jour du monde sauvé. Premier jour de la Création, premier jour de la Nouvelle Création, de la Création qui remonte des limbes dans les bras du Verbe dans son Ascension vers la vie divine.

Lundi Saint (18 avril)

Livre d'Isaïe (42, 1-7)

Ainsi parle le Seigneur : Voici mon Serviteur que je soutiens, mon Élu en qui j'ai mis toute ma joie. J'ai fait reposer sur lui mon Esprit ; devant les nations, il fera paraître le jugement que j'ai prononcé. Il ne criera pas, il ne haussera pas le ton, on n'entendra pas sa voix sur la place publique. Il n'écrasera pas le roseau froissé, il n'éteindra pas la mèche qui faiblit, il fera paraître le jugement en toute fidélité. Lui ne faiblira pas, lui ne sera pas écrasé, jusqu'à ce qu'il impose mon jugement dans le pays, et que les îles lointaines aspirent à recevoir ses instructions. Ainsi parle Dieu, le Seigneur, qui crée les cieux et les déploie : il dispose la terre avec sa végétation, il donne la vie au peuple qui l'habite, et le souffle à ceux qui la parcourent : Moi, le Seigneur, je t'ai appelé selon la justice, je t'ai pris par la main, je t'ai mis à part, j'ai fait de toi mon Alliance avec le peuple et la Lumière des nations ; tu ouvriras les yeux des aveugles, tu feras sortir les captifs de leur prison, et de leur cachot ceux qui habitent les ténèbres.

Le ton prophétique d'Isaïe indique à lui seul qu'il ne parle pas d'un simple prophète mais d'un Élu Serviteur, ce qui donne évidemment une dimension messianique à l'Annonce divine. Il n'est pas question d'un roi, cependant, mais de quelqu'un d'humble, de discret, et en même temps de si puissant que c'est toute la terre, l'universalité des hommes, qui devrait aspirer à son règne ou plutôt à son jugement, à sa Sagesse. Comme un prophète, il sera un homme de Parole, mais d'une parole se réalisant elle-même : L'Élu Serviteur, Isaïe précise ce qu'il sera, non seulement pour le peuple de l'Élection, l'Alliance même, mais bien pour toute l'humanité : Lumière, Lumière des nations. La dimension de Messie ou de Sauveur universel se confirme : les images sont celles d'un Libérateur de la nuit, de l'esclavage, de l'aveuglement. C'est au règne universel du mal que le Sauveur vient donc s'attaquer avec douceur mais sans faiblir. Et pour les israélites comme au fond pour tous les hommes, ce qui signifie et représente par excellence le mal, c'est la mort.

Psaume 26, 1, 2, 3, 13-14

*Le Seigneur est ma lumière et mon salut ;
de qui aurais-je crainte ?
Le Seigneur est le rempart de ma vie ;
devant qui tremblerais-je ?*

*Si des méchants s'avancent contre moi
pour me déchirer,
ce sont eux, mes ennemis, mes adversaires,*

qui perdent pied et succombent.

*Qu'une armée se déploie devant moi,
mon cœur est sans crainte ;
que la bataille s'engage contre moi,
je garde confiance.*

*J'en suis sûr, je verrai les bontés du Seigneur
sur la terre des vivants.
« Espère le Seigneur, sois fort et prends courage ;
espère le Seigneur. »*

Le psaume est, comme on dit, d'une simplicité biblique. Dieu sauve. Mais le savoir, y croire suppose la foi, et la foi prend la figure de l'espérance. Prière de louange, prière d'espérance, prière de confiance. Ce n'est pas dans un au-delà inconcevable que s'exerce et se réalise le Salut, mais « sur la terre des vivants ». C'est que la foi donne déjà par elle-même ce Salut, ce qui se vérifie par la manière dont le croyant vit les épreuves : la foi donne le courage qu'il faut, la force qu'il faut, la confiance qu'il faut, l'absence de crainte. Cela suffit à la foi juive. Dieu est pour elle un rempart absolu ; non pas un rempart qui épargnerait des désastres du temps, mais un rempart pour la foi. C'est elle qui tient envers et contre tout, même quand le peuple est décimé, part en exil, est dispersé sur toute la terre, même quand les remparts de Jérusalem sont jetés par terre. Demeure la foi, et de la foi, l'espérance.

Évangile selon saint Jean (12, 1-11)

Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie où habitait Lazare, celui qu'il avait ressuscité d'entre les morts. On donna un repas en l'honneur de Jésus. Marthe faisait le service, Lazare était avec Jésus parmi les convives. Or, Marie avait pris une livre d'un parfum très pur et de très grande valeur ; elle versa le parfum sur les pieds de Jésus, qu'elle essuya avec ses cheveux ; la maison fut remplie par l'odeur du parfum. Judas Iscariote, l'un des disciples, celui qui allait le livrer, dit alors : « Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum pour trois cents pièces d'argent, que l'on aurait données à des pauvres ? » Il parla ainsi, non parce qu'il se préoccupait des pauvres, mais parce que c'était un voleur : comme il tenait la bourse commune, il prenait pour lui ce que l'on y mettait. Jésus lui dit : « Laisse-la ! Il fallait qu'elle garde ce parfum pour le jour de mon ensevelissement. Des pauvres, vous en aurez toujours avec vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. » Or, une grande foule de Juifs apprit que Jésus était là, et ils arrivèrent, non seulement à cause de Jésus, mais aussi pour voir ce Lazare qu'il avait ressuscité d'entre les morts. Les chefs des prêtres décidèrent alors de faire mourir aussi Lazare, parce que beaucoup de Juifs, à cause de lui, s'en allaient, et croyaient en Jésus.

Marie Madeleine, si elle fut la prostituée que l'on dit, s'y connaissait en matière de corps et d'odeur. Sueur, sperme, sang, et enfin cadavre. Le parfum est donc un symbole infiniment fort d'une force plus forte que toutes ces odeurs de mort. Le parfum a un parfum de vie, de résurrection surgissant de la pourriture. Jean n'aime pas Judas et la répartition du traître

est une occasion de le faire sentir (dans les autres évangiles, ce n'est pas seulement Judas qui s'indigne contre la sainte femme). La réponse de Jésus est étrange. A la fois il dit : « Laisse-la » et « Il fallait qu'elle garde ce parfum... » Que veut-il dire ? Matthieu 26, 12 nous éclaire (tant pis pour ma résolution de m'en tenir chaque fois au texte et à ses limites !) « Si elle a répandu ce parfum sur mon corps, c'est pour m'ensevelir qu'elle l'a fait » (trad. TOB). Et Marc : « D'avance elle a parfumé mon corps pour l'ensevelissement ». Le *il fallait* n'est donc nullement une critique ou une réserve mais comme dans *il fallait que l'Écriture s'accomplît*, l'énonciation d'une nécessité prophétique. Bien sûr Marie remercie Jésus d'avoir rendu son frère à la vie, mais comme cette relève de Lazare prophétise la résurrection du Christ, Marie verse le parfum, par anticipation et sans le savoir clairement, sur le cadavre de Jésus. C'est comme si pour Jésus ce jour était déjà le jour de son ensevelissement. C'est donc que Jésus est déjà dans l'anticipation de sa propre mort. Béthanie est une sorte de répétition générale.

Mardi Saint (19 avril)

Livre d'Isaïe (49, 1-6)

Écoutez-moi, îles lointaines ! Peuples éloignés, soyez attentifs ! J'étais encore dans le sein maternel quand le Seigneur m'a appelé ; j'étais encore dans les entrailles de ma mère quand il a prononcé mon nom. Il a fait de ma bouche une épée tranchante, il m'a protégé par l'ombre de sa main ; il a fait de moi sa flèche préférée, il m'a serré dans son carquois. Il m'a dit : « Tu es mon serviteur, Israël, en toi je me glorifierai. » Et moi, je disais : « Je me suis fatigué pour rien, c'est pour le néant, c'est en pure perte que j'ai usé mes forces. » Et pourtant, mon droit subsistait aux yeux du Seigneur, ma récompense auprès de mon Dieu. Maintenant le Seigneur parle, lui qui m'a formé dès le sein de ma mère pour que je sois son serviteur, que je lui ramène Jacob et que je lui rassemble Israël. Oui, j'ai du prix aux yeux du Seigneur, c'est mon Dieu qui est ma force. Il parle ainsi : « C'est trop peu que tu sois mon serviteur pour relever les tribus de Jacob et ramener les rescapés d'Israël : je vais faire de toi la Lumière des nations, pour que mon Salut parvienne jusqu'aux extrémités de la terre. »

Ici une fois de plus la parole prophétique semble parler de la mission du prophète lui-même, et c'est davantage que d'un prophète qu'il est question : le Serviteur est porteur d'une mission universelle. Non seulement il vient pour Israël mais pour les nations, toutes les nations qui sont sous le ciel. Il y a là clairement une hyperbole, un dépassement, le passage du prophétisme au messianisme (« C'est trop peu... »). En même temps, le Serviteur Sauveur semble porter le nom d'Israël. *En toi, Israël, je me glorifierai*. Que recouvre cette incise, en quoi consiste cette identification ? On retrouve peut-être ici les énigmatiques changements de personnes qui surviennent au chène de Mambré. Ou le passage du *je* au *nous* au moment de la création de l'homme. Mais au fond, il se pourrait bien que ma conception de la personne comme *individu* se heurte au sentiment biblique d'une personne non pas plus floue mais spirituellement plurielle, sans opposition radicale entre le *je* et le *nous*.

Dans ce cas, le prophète peut ne plus faire qu'un avec son peuple, et de même pour le Serviteur (d') Israël.

Psautre 70, 1-2, 3, 5a.6, 15ab.17

*En toi, Seigneur, j'ai mon refuge :
garde-moi d'être humilié pour toujours.
Dans ta justice, défends-moi, libère-moi,
tends l'oreille vers moi, et sauve-moi.*

*Sois le rocher qui m'accueille,
toujours accessible ;
tu as résolu de me sauver :
ma forteresse et mon roc, c'est toi !*

*Seigneur mon Dieu, tu es mon espérance,
toi, mon soutien dès avant ma naissance,
tu m'as choisi dès le ventre de ma mère ;
tu seras ma louange pour toujours !*

*Ma bouche annonce tout le jour
tes actes de justice et de salut ;
Mon Dieu, tu m'as instruit dès ma jeunesse,
jusqu'à présent, j'ai proclamé tes merveilles.*

Balancement de l'espérance entre un *pas pour toujours* et un *pour toujours*. Espérance, refuge, salut, rocher, forteresse, soutien, élection, louange, annonce, justice, merveilles pour toujours. Humiliation : pas pour toujours ! La structure, si je puis dire, de cette symétrie ou dissymétrie, c'est bien celle de l'espérance, car tout ce qui de la part de Dieu est de toujours à toujours, fait face, mais ne supprime pas la détresse. Du coup, l'élément dans lequel se déploie l'espérance, c'est ce qui peut aller jusqu'au désespoir. Si espérance il y a, si espérance il *doit* y avoir, de haute lutte, c'est parce que la détresse prévaut – mais tu es là. Foi en Dieu, Nuit, espérance d'un salut.

Évangile selon saint Jean (13, 21-33.36-38)

À l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, au cours du repas qu'il prenait avec ses disciples, il fut bouleversé au plus profond de lui-même, et il attesta : « Amen, amen, je vous le dis : l'un de vous va me livrer. » Les disciples se regardaient les uns les autres, sans parvenir à comprendre de qui Jésus parlait. Comme il y avait à table, tout contre Jésus, l'un de ses disciples, celui que Jésus aimait, Simon-Pierre lui fit signe de demander à Jésus de qui il voulait parler. Le disciple se penche donc sur la poitrine de Jésus et lui dit : « Seigneur, qui est-ce ? » Jésus lui répond : « C'est celui à qui j'offrirai la bouchée que je vais tremper dans le plat. » Il trempe la bouchée, et la donne à Judas, fils de Simon l'Iscaïote. Et, quand Judas eut pris la bouchée, Satan entra en lui. Jésus lui dit alors : « Ce que tu fais, fais-le vite. » Mais aucun des convives ne comprit le sens de cette parole. Comme Judas tenait la bourse commune, certains pensèrent que Jésus voulait lui dire d'acheter ce qu'il fallait pour la fête,

ou de donner quelque chose aux pauvres. Quand Judas eut pris la bouchée, il sortit aussitôt : il faisait nuit. Quand il fut sorti, Jésus déclara : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu en retour lui donnera sa propre gloire ; et il la lui donnera bientôt. Mes petits enfants, je suis encore avec vous, mais pour peu de temps, et vous me chercherez. J'ai dit aux Juifs : Là où je m'en vais, vous ne pouvez pas aller. Je vous le dis maintenant à vous aussi. » Simon-Pierre lui dit : « Seigneur, où vas-tu ? » Jésus lui répondit : « Là où je m'en vais, tu ne peux pas me suivre pour l'instant ; tu me suivras plus tard. » Pierre lui dit : « Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant ? Je donnerais ma vie pour toi ! » Jésus réplique : « Tu donnerais ta vie pour moi ? Amen, amen, je te le dis : le coq ne chantera pas avant que tu m'aies renié trois fois. »

Je n'ai pas pu m'empêcher de retoucher la concordance des temps dans ce passage si tendu. En même temps je perds quelque chose, la force du présent et du futur. Mais la narration y gagne. Jean voit Satan entrer dans Judas avec la bouchée tendue par Jésus. Le Christ, qui ne commande plus Judas, lui donne cependant un dernier ordre : *fais-le vite, dépêche-toi !* Car le plus dur dans ce moment tragique, c'est d'attendre : Jésus entre déjà dans sa mort comme le mal dans l'âme du traître. Il ne dit pas : *Le Fils de l'homme va être glorifié*, mais : *il est glorifié*. La Passion n'est plus qu'un immense présent qui va durer jusqu'au lendemain après-midi. L'agonie est un combat, et pour celui qui lutte, le temps n'est plus, ne revient que lors d'une pause. Les apôtres restent en arrière, car pour l'instant ce n'est pas leur combat et Jésus les devance. C'est le temps du Christ seul, absolument seul. Mais en un sens cette solitude Lui fait rejoindre son Père, le restaure dans son existence trinitaire, dans sa gloire trinitaire. L'agonie va être celle du fils de Dieu : le Fils de l'homme est le Fils de Dieu, le Fils déjà glorifié. Même quand le fils de l'homme se sentira abandonné, le Père sera derrière la croix, soutenant son Fils dans ses bras, nécessairement souffrant dans son impassibilité et son éternité divine, puisqu'il a livré son Fils au Temps, et donc aussi sa relation divine à ce Fils souffrant. Je dis donc que si Dieu est immuablement Dieu, en tant que Père il souffre, l'Amour souffre d'être blessé – et on doit pouvoir dire que Dieu souffre depuis le commencement du monde, depuis le premier péché, depuis la séparation de sa créature. Depuis le commencement il envoie son Fils comme Agneau dont les larmes sont de sang, comme Parole que l'Esprit transmet dans ses « gémisséments inexprimables ». Car les Paroles sont des supplications comme à la chèvre de Monsieur Seguin : « Reviens ! » Même toi Pierre qui parles avant de réfléchir, non seulement tu restes en arrière de Moi, mais tu me lâches, tu me lâcheras : futur simple. Le coq chantera.

Mercredi Saint

Livre d'Isaïe (50, 4-9a)

Dieu mon Seigneur m'a donné le langage d'un homme qui se laisse instruire, pour que je sache à mon tour réconforter celui qui n'en peut plus. La Parole me réveille chaque matin, chaque matin elle me réveille

pour que j'écoute comme celui qui se laisse instruire. Le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille, et moi, je ne me suis pas révolté, je ne me suis pas dérobé. J'ai présenté mon dos à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe. Je n'ai pas protégé mon visage des outrages et des crachats. Le Seigneur Dieu vient à mon secours ; c'est pourquoi je ne suis pas atteint par les outrages, c'est pourquoi j'ai rendu mon visage dur comme pierre : je sais que je ne serai pas confondu. Il est proche, celui qui me justifie. Quelqu'un veut-il plaider contre moi ? Comparaissons ensemble. Quelqu'un a-t-il une accusation à porter contre moi ? Qu'il s'avance ! Voici le Seigneur Dieu qui vient prendre ma défense : qui donc me condamnera ?

Peut-être nous sommes-nous trop habitués à entendre ce texte ? Comment le relire à neuf sinon en nous convertissant, en ne nous dérobant pas. Conscience juive, conscience souffrante, conscience malheureuse dit Hegel, incarnée, figurée dans le Serviteur ? Ou tout le contraire : La foi juive qui ne ritualise pas la souffrance, ne la mythologise pas, ne la met pas en scène, qui la prend au sérieux comme étant le Réel ? Qui la met du côté de l'infini de la finitude même ? La finitude n'est pas la simple finité, le simple caractère fini, celui de la pierre, de la chose ; la finitude est l'épreuve de la finité de la part de celui pour qui elle est l'insupportable, l'inacceptable, l'impossible. Seule une conscience infinie peut éprouver sa propre finitude. Finitude, nostalgie de l'infini. Or c'est la foi qui démythologise, qui décape, qui met à nu. Face à Dieu en personne, le sérieux devient infini. La souffrance infiniment réelle. Mais si le prophète ne parle pas de la conscience juive, de qui parle-t-il réellement ? C'est toute la culture juive qu'il faut ici reconstruire autour de la personne du mystérieux Serviteur. La souffrance brute reste muette ou hurlante, mais sans mots. Ici, elle devient davantage que des mots, une parole, pourquoi ? Parce que face au souffrant il y a un autre qui entend, et alors la souffrance peut parler. Le souffrant devient quelqu'un. Et Dieu ne peut laisser indéfiniment souffrir le souffrant, ce qui suppose que Lui-même le porte, vienne le secourir, le sauver. Donc Dieu vient. Dieu sauve, Dieu ne s'épargne pas. D'où le Serviteur souffrant qui vient à la rencontre du souffrant, de tous les souffrants de la terre. Il vient les chercher et pour cela prendre la souffrance sur Lui. La souffrance n'est pas une chose que l'on puisse rejeter en dehors de celui qui souffre ; elle fait comme partie de lui et donc le Serviteur ne peut que souffrir de cette souffrance. Pourquoi la liturgie chrétienne fait-elle si constamment appel et référence aux vieux textes juifs ? Imaginons un instant le Christ se détachant de la tradition juive : il serait encore un fondateur de religion ; la bonne nouvelle, comme une sagesse, comme une gnose, n'aurait plus besoin d'ajouter, de préciser : *conformément aux Écritures*. Pascal n'aurait pas pu écrire les *Pensées*, l'*Apologie de la Religion chrétienne*. Un Jésus *sui generis* serait comme un autre Bouddha. Même Fils de Dieu, il ne le serait que divinement, donc forcément sur un mode docète : la figure humaine ne serait qu'une figure. L'enracinement dans l'histoire humaine et singulièrement dans l'histoire juive, voilà ce qui rend le Serviteur souffrant souverainement réel, le Sauveur souverainement réel, sa souffrance souverainement réelle, et son inscription prophétique dans la tradition juive souverainement signifiante de ce réel, dans son avant et son Avent. Le lien secret et profond entre Parole et obéissance, sacrifice, se tient dans un enchaînement qui ne va pas du tout de soi, si l'on y prend

garde : *Le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille, et moi, (...) je ne me suis pas dérobé. J'ai présenté mon dos à ceux qui me frappaient...* Il m'a ouvert l'oreille, mais au lieu de poursuivre en disant : *et moi, j'ai écouté*, il dit : *J'ai présenté mon dos...* Le Serviteur de Dieu prend pour Dieu, est envoyé comme de la chair à canon pour « le Seigneur » - mais librement, par amour, et sûr et certain que le Seigneur va le sauver jusque dans son sacrifice. C'est qu'il est en mission, qu'il combat du combat de Dieu en vue d'une fin qui n'est pas mentionnée ici. L'œuvre de Dieu, le combat de Dieu, ce n'est pas de défendre et de rétablir des intérêts menacés, c'est de sauver le monde. La confiance absolue du Serviteur vis à vis de Dieu nous donne la mesure de la confiance que nous pouvons placer dans le Serviteur, lui qui dit : *mon Dieu et votre Dieu, mon Père et votre Père.*

Psaume 68, 8-10, 21-22, 31.33-34

*C'est pour toi que j'endure l'insulte,
que la honte me couvre le visage :
je suis un étranger pour mes frères,
un inconnu pour les fils de ma mère.
L'amour de ta maison m'a perdu ;
on t'insulte, et l'insulte retombe sur moi.*

*L'insulte m'a broyé le cœur,
le mal est incurable ;
j'espérais un secours, mais en vain,
des consolateurs, je n'en ai pas trouvé.
À mon pain, ils ont mêlé du poison ;
quand j'avais soif, ils m'ont donné du vinaigre.*

*Mais je louerai le nom de Dieu par un cantique,
je vais le magnifier, lui rendre grâce.
Les pauvres l'ont vu, ils sont en fête :
« Vie et joie, à vous qui cherchez Dieu ! »
Car le Seigneur écoute les humbles,
il n'oublie pas les siens emprisonnés.*

Le contraste entre les deux premières strophes et la troisième est presque incroyable ! Le passage du désespoir à la joie. Le Serviteur souffrant, le Serviteur perdu ; jusqu'au désespoir, donc – et puis la joie. Faut-il donc en passer par là ? La question n'est pas de souffrir, la question est celle de l'amour de ta maison. Amour d'Israël ? Amour du Temple ? Au plus profond, amour de Dieu en personne. Pour l'amour de Lui, que ne souffre pas l'amoureux de Dieu, le fidèle ? Jusqu'au désespoir finalement, quand il ne voit plus d'issue, quand Dieu se tait, ne fait rien. Cela guérit-il de cet amour, le fait-il regretter ? L'amour de ta maison m'a perdu, mais l'amour de ta maison, l'amour de Toi, la foi en Toi demeurent. Donc pas de déception ni de regret, mais de la souffrance pure. Le sang qui se répand, la vie qui se perd. La vie donnée n'est pas la mise en œuvre d'un programme. Elle ne s'anticipe pas vraiment. C'est le mouvement positif de l'amour qui conduit au don qui prend la figure de la perte et de la souffrance nue. Le moment venu peut bien venir la peur : ce n'est pas une rétractation, mais la faiblesse de la chair devant la souffrance qui vient.

Ce qu'annonce le psaume, le Christ, le Messie l'accomplit, le réalise. Cela montre que les vieux textes, *Psaumes*, prophètes, sont déjà à la racine réelle de ce qui va se réaliser. L'enracinement du Christ dans Israël transforme Israël en une parole qui annonce la Parole, le Verbe, et à l'inverse, le Verbe est la réelle réalisation de la parole d'Israël parce que cette parole est de la chair dont la Parole prend chair.

Évangile selon saint Matthieu (26, 14-25)

L'un des douze Apôtres de Jésus, nommé Judas Iscariote, alla trouver les chefs des prêtres et leur dit : « Que voulez-vous me donner, si je vous le livre ? » Ils lui proposèrent trente pièces d'argent. Dès lors, Judas cherchait une occasion favorable pour le livrer. Le premier jour de la fête des pains sans levain, les disciples vinrent dire à Jésus : « Où veux-tu que nous fassions les préparatifs de ton repas pascal ? » Il leur dit : « Allez à la ville, chez un tel, et dites-lui : 'Le Maître te fait dire : Mon temps est proche ; c'est chez toi que je veux célébrer la Pâque avec mes disciples.' » Les disciples firent ce que Jésus leur avait prescrit et ils préparèrent la Pâque. Le soir venu, Jésus se trouvait à table avec les Douze. Pendant le repas, il leur déclara : « Amen, je vous le dis : l'un de vous va me livrer. » Profondément attristés, ils se mirent à lui demander, l'un après l'autre : « Serait-ce moi, Seigneur ? » Il leur répondit : « Celui qui vient de se servir en même temps que moi, celui-là va me livrer. Le Fils de l'homme s'en va, comme il est écrit à son sujet ; mais malheureux l'homme par qui le Fils de l'homme est livré ! Il vaudrait mieux que cet homme-là ne soit pas né ! » Judas, celui qui le livrait, prit la parole : « Rabbi, c'est moi ? » Jésus lui répond : « C'est toi qui l'as dit ! »

Variante sur Judas. Ce n'est pas Jésus qui a tendu un morceau à celui qui trahit, c'est ce dernier qui s'est servi en même temps que Jésus. Et Jésus évoque le malheur de celui qui va à sa perte : pour l'éternité il est celui qui l'a livré. *Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne soit pas né.* Le Créateur peut-il dire cela même de la pire de ses créatures ? Il le dit, mais pouvons-nous être sûrs de ce que cela signifie ? Il n'y a pas de doute que le malheur est au rendez-vous. Pourquoi Judas demande-t-il si c'est lui, pourquoi ne se tait-il pas ? Pour faire comme les autres, chacun à son tour ? Parce qu'il ne sait pas ce qu'il fait ? Désormais, il est comme téléguidé par sa décision, par son engagement auprès des ennemis de Jésus ; il n'est d'une certaine manière plus lui-même mais une machine, le machinateur de la capture de son maître. Ce qu'il ne mesure pas, c'est que sa vie est détruite, qu'il est né, a vécu pour en arriver là. Il le mesurera après l'arrestation, quand celle-ci aura pris son poids de réalité, sera là, énorme, massive, pesant alors sur ses épaules et il n'y a plus pour lui qu'à mourir de désespoir. Je voudrais bien que Judas soit sauvé et par conséquent c'est peut-être ce que Jésus a dans l'esprit quand il prononce la parole fatale. Judas ne peut que pleurer sa trahison pour l'éternité, mais pour lui aussi, que son cœur condamne, Dieu est plus grand que son cœur. Le pardon surabonde pour l'éternité. Moi aussi, pour l'éternité, je suis responsable du mal que j'ai commis (si ce fut par faiblesse, pourquoi ne pas en dire autant de Judas ?) et pour l'éternité Dieu est plus grand que le cœur qui me condamne. La question n'est pas d'oublier le mal (affaire de mémoire), mais de le pardonner (affaire d'amour).

Jeudi Saint

Livre de l'Exode (12,1-8.11-14)

Dans le pays d'Égypte, le Seigneur dit à Moïse et à son frère Aaron : « Ce mois-ci sera pour vous le premier des mois, il marquera pour vous le commencement de l'année. Parlez ainsi à toute la communauté d'Israël : le dix de ce mois, que l'on prenne un agneau par famille, un agneau par maison. Si la maisonnée est trop peu nombreuse pour un agneau, elle le prendra avec son voisin le plus proche, selon le nombre des personnes. Vous choisirez l'agneau d'après ce que chacun peut manger. Ce sera un agneau sans défaut, un mâle, âgé d'un an. Vous prendrez un agneau ou un chevreau. Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour du mois. Dans toute l'assemblée de la communauté d'Israël, on l'immolera au coucher du soleil. On prendra du sang, que l'on mettra sur les deux montants et sur le linteau des maisons où on le mangera. On mangera sa chair cette nuit-là, on la mangera rôtie au feu, avec des pains sans levain et des herbes amères. Vous mangerez ainsi : la ceinture aux reins, les sandales aux pieds, le bâton à la main. Vous mangerez en toute hâte : c'est la Pâque du Seigneur. Cette nuit-là, je traverserai le pays d'Égypte, je frapperai tout premier-né au pays d'Égypte, depuis les hommes jusqu'au bétail. Contre tous les dieux de l'Égypte j'exercerai mes jugements : je suis le Seigneur. Le sang sera pour vous un signe, sur les maisons où vous serez. Je verrai le sang, et je passerai : vous ne serez pas atteints par le fléau dont je frapperai le pays d'Égypte. Ce jour-là sera pour vous un mémorial. Vous en ferez pour le Seigneur une fête de pèlerinage. C'est une loi perpétuelle : d'âge en âge vous la fêterez. »

Autant dire que ce changement de calendrier équivalait à un changement d'ère, à un commencement. L'histoire d'Israël n'est pas un continuum mais une suite de retournements, de tournants et de tourments, avec les origines, d'Abraham à Joseph ; puis c'est en Égypte que les tribus se constituent en peuple et, dirai-je, en nation sous la conduite de Moïse. Sortie, d'Égypte : geste nationale fondatrice. En même temps le peuple retrouve le mode de vie patriarcal, nomade. De même qu'Abram avait quitté Haran après avoir remonté la Mésopotamie, Le peuple quitte l'Égypte avec ses chariots et ses troupeaux. Ce n'est plus un clan mais un peuple entier qui conquiert une identité nationale contre l'Égypte de Pharaon, puis en s'installant au pays de Canaan à la pointe de l'épée (comme il le fait de nouveau, le sionisme retrouvant l'âme de Josué, ce qui n'est pas très « moderne »...) Les Palestiniens ne sont-ils pas les descendants des Philistins ? Contre la nation juive, c'est de l'Islam qu'est sorti le nationalisme arabe (sinon, il serait privé de son principe d'unité – et il faut remarquer que l'Islam n'est qu'un dérivé du modèle juif, qui a semé le monothéisme, avec un grain de sel chrétien). Le destin juif : entre la dispersion et la guerre. Quand on voit la place de l'histoire sainte dans le Coran, on comprend que c'est le Judaïsme qui a « fait » l'Islam et que l'Islam s'est donc fait « contre » le Judaïsme et son dérivé, le Christianisme. La nation d'Israël connaît donc (je reviens au texte !) son baptême dans la nuit du Passage, à la veille du grand départ et de la

grande errance vers la « terre promise ». Le premier jour de la fête des azymes, Jésus (donc, je suppose, le dimanche qui commence la semaine – ou bien est-ce le jeudi ?), Jésus mange la Pâque, l'agneau rôti, le pain non levé. Dès lors commence cette semaine de quarante années, cette traversée du désert, cette descente dans la nuit et cette remontée vers le Jour, le grand jour, un dimanche de nouveau, qui marque le commencement de la Création nouvelle dans le Verbe incarné ressuscité. C'est le jour de cette grande Pâque que l'on aurait pu aussi faire commencer le nouveau calendrier, le calendrier chrétien. Mais l'Incarnation ne marque pas moins ce grand Commencement. Et puis un calendrier a pour vocation de marquer le temps et ce qui est temporel, plutôt que le commencement mystique de la Création nouvelle, ressuscitée dans le Ressuscité.

Encore un petit excursus ! Donc... Nous disions, où en étions-nous ? *Le sang sera pour vous un signe.* Sang de l'Agneau qui donne sa vie. Signe de Salut. L'agneau des Hébreux est une victime sacrificielle (son sang est versé à la place de celui du peuple qui est ainsi épargné : c'est pourquoi il doit marquer les portes. La sortie d'Égypte est ainsi organisée sur le mode sacrificiel). Au contraire (mais en même temps en assumant cette tradition sacrificielle qui assure une transmission de sens), le Christ-Agneau donne sa vie librement et en ce sens *n'est pas* une victime ; ou bien il devient la victime par excellence, qui assume toutes les victimes depuis le commencement jusqu'à la fin du monde. Il n'y a plus qu'une seule victime, l'Agneau de Dieu selon le Baptiste, si bien que le sacrifice eucharistique n'est plus un sacrifice réel (le seul sacrifice réel est celui du Christ crucifié) mais *fait mémoire* du sacrifice réel. Le pain et le vin sont des symboles qui retrouvent la vocation de l'agneau pascal : être mangé avec les pains non levés. Comme l'agneau, le pain et le vin n'auraient qu'un commencement de sens s'ils n'étaient pas mangés. Cela, les Hébreux ne le savaient pas encore : en mangeant l'agneau et le pain, il inauguraient la route conduisant à la Pâque où Dieu lui-même se fait Agneau et pain, et alors il faut songer que c'est dans le sang de l'Agneau que Judas trempe son morceau de pain azyne avec Jésus. Et si c'est Jésus qui lui tend lui-même le pain trempé, la bouchée, c'est Jésus qui le fait communier à ses souffrances et à sa mort. Jésus peut-il, pouvait-il aimer Judas davantage ? La pitié de Jésus n'est-elle pas infinie devant cet homme qui va à sa perte, qui va sombrer dans sa Mer Rouge comme un Égyptien ?

Psautre 115, 12-13, 15-18

*Comment rendrai-je au Seigneur
tout le bien qu'il m'a fait ?
J'élèverai la coupe du salut,
j'invoquerai le nom du Seigneur.*

*Il en coûte au Seigneur
de voir mourir les siens !
Ne suis-je pas, Seigneur, ton serviteur,
moi, dont tu brisas les chaînes ?*

*Je t'offrirai le sacrifice d'action de grâce,
j'invoquerai le nom du Seigneur.*

*Je tiendrai mes promesses au Seigneur,
oui, devant tout son peuple.*

Il en coûte au Père de voir mourir son Fils. La souffrance de Dieu n'est pas une souffrance physique ou psychologique, mais peut-être est-elle la vraie souffrance, la souffrance « spirituelle », sans laquelle il se pourrait bien qu'on ne parlerait même pas des autres. Oui sans doute l'animal souffre-t-il, au sens de *douloir*, de la douleur, mais non pas de cette conscience temporelle que nous appelons souffrance et qui suppose l'esprit (pour nous le langage et la conscience réfléchissante qu'il permet). Mais Dieu qui est Esprit souffre en Esprit, gémit inexprimablement, dit Paul, là où l'amour est blessé. Il n'a pas attendu l'Incarnation pour souffrir ; c'est même le contraire qu'il faut comprendre : parce qu'il souffre du péché, le Verbe donne sa vie sur la croix. C'est en tant que Dieu, en tant que personne divine, qu'il souffre, si bien que dans la communion des personnes toutes souffrent depuis Adam. Comment, Jésus dans la Sainte Trinité, te rendrais-je tout le bien que tu m'as fait ? Comment, sinon en aimant – et j'aime si mal, je ne sais pas plus aimer que prier, je n'ai que la ressource de répéter les psaumes, les paroles inspirées, et la prière que tu nous as apprise. N'est-ce pas peu ? Et comment faire pour aimer moins mal, sinon en *écoutant* ta Parole, ce qui est l'autre face de la prière ?

Première lettre de saint Paul aux Corinthiens (11, 23-26)

Frères, moi, Paul, je vous ai transmis ce que j'ai reçu de la tradition qui vient du Seigneur : la nuit même où il était livré, le Seigneur Jésus prit du pain, puis, ayant rendu grâce, il le rompit, et dit : « Ceci est mon corps, qui est pour vous. Faites cela en mémoire de moi. » Après le repas, il fit de même avec la coupe, en disant : « Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang. Chaque fois que vous en boirez, faites cela en mémoire de moi. » Ainsi donc, chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez à cette coupe, vous proclamez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne.

Paul est un homme d'Eglise, puisqu'il transmet. Nous avons un apôtre qui n'a pas « mangé et bu avec Jésus », qui ne l'a connu que ressuscité, de manière fulgurante semble-t-il, mais le fait est là : le disciple de Gamaliel s'est converti au Christ, a été ébloui par Lui. Il sait ce qu'est transmettre. Or il ne dit pas : *la tradition venue des apôtres ou des disciples de Jésus*, mais : « la tradition qui vient du Seigneur ». Car le Seigneur n'a pas seulement rompu le pain et tendu la coupe de vin, il n'a pas seulement fait une déclaration fondatrice de la sacramentalité (*ceci est mon corps, ceci est l'alliance en mon sang*), il a ordonné et fondé la transmission : « Faites cela en mémoire de moi ». Chaque jour, à tout instant, sur toute la terre sont répétées les paroles transmises par Paul. Dans les évangiles, il y a les paroles qui instituent ; avec Paul, il y a la parole qui transmet. Il transmet que le corps du Christ est pour nous. C'est ce que signifie le pain : non seulement pain, mais pain donné, vie donnée, Manne. Or lorsque Jésus, Verbe éternel et créateur, dit quelque chose, cela fait être : « que la lumière soit » ; « ceci est mon corps ». Dans la bouche de n'importe qui d'autre au monde, ce serait une façon de

parler ; dans la bouche de Jésus Christ, ce qui est signifié est donné effectivement (réellement), et il donne aux apôtres de faire de même, si bien que la consécration me met réellement à la même place que les apôtres le soir du jeudi saint. On comprend que de telles paroles aient pu connaître deux destinées ecclésiales contraires, peut-être dès l'origine, car la question se pose du mandat, de ceux qui sont les bénéficiaires de l'ordre, aussi bien pour consacrer que pour consommer. C'est bien toute la communauté qui consomme ; c'est mystiquement toute la communauté qui consacre ; mais qui dans la communauté représente le Seigneur qui est en réalité le seul qui consacre ? Qui est le lieutenant, le vicaire du Christ dans la communauté ? La lecture protestante conduit à ce que la communauté entière, sans mandat autre que celui que donne la foi, se substitue au Christ. Alors plus d'Eglise hiérarchique, plus d'anciens, plus de mandat, mais la foi seule, sans autorité, sans pouvoir. Sur quoi alors repose la transmission ? Sur la parole seule, la *sola scriptura*, après ou avant, donc en même temps que la *sola fides*. La foi et l'Ecriture, l'Ecriture et la foi, voilà un couple idéal, qui devrait suffire idéalement – mais pas dans le monde réel. L'autre dérive, ecclésiale et clérical, consiste à réduire la communauté à assister à la messe comme à un spectacle, et c'est tout juste si la communion au pain est tolérée, tellement le peuple en est peu digne (on pense à la malédiction proférée par les chefs des Juifs : « Ce sont des maudits ! ») Les vrais fidèles ne sont plus que les clercs, ceux qui peuvent prononcer les paroles sacrées et communier en connaissance de cause au pain et au vin consacrés. Haute Eglise, basse Eglise, avec le prêtre qui devant l'autel tourne le dos aux fidèles. Quelle histoire ! Il a fallu l'abaissement historique de l'Eglise catholique en Occident, son humiliation par les pouvoirs, sa désaffection par les peuples, la fin de l'ère constantinienne, pour que s'amorce un certain retour à la simplicité de l'Eglise apostolique. Et l'orthodoxie avec sa liturgie à la fois splendide, magnifique et anesthésiante ? Une liturgie trop belle devient une fin en soi, comme une drogue, crée une dépendance, reste magique et confine l'âme dans son propre imaginaire. En cette affaire comme en toute autre, comme il est difficile d'être *juste* !

Évangile de Jésus Christ selon saint Jean (13, 1-15)

Avant la fête de la Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout. Au cours du repas, alors que le démon a déjà inspiré à Judas Iscariote, fils de Simon, l'intention de le livrer, Jésus, sachant que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est venu de Dieu et qu'il retourne à Dieu, se lève de table, quitte son vêtement, et prend un linge qu'il se noue à la ceinture ; puis il verse de l'eau dans un bassin, il se met à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à la ceinture. Il arrive ainsi devant Simon-Pierre. Et Pierre lui dit : « Toi, Seigneur, tu veux me laver les pieds ! » Jésus lui déclara : « Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ; plus tard tu comprendras. » Pierre lui dit : « Tu ne me laveras pas les pieds ; non, jamais ! » Jésus lui répondit : « Si je ne te lave pas, tu n'auras point de part avec moi. » Simon-Pierre lui dit : « Alors, Seigneur, pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête ! » Jésus lui dit : « Quand on vient de prendre un bain, on n'a pas besoin de se laver : on est pur tout entier. Vous-mêmes, vous êtes purs, ... mais non pas tous. » Il

savait bien qui allait le livrer ; et c'est pourquoi il disait : « Vous n'êtes pas tous purs. » Après leur avoir lavé les pieds, il reprit son vêtement et se remit à table. Il leur dit alors : « Comprenez-vous ce que je viens de faire ? Vous m'appelez 'Maître' et 'Seigneur', et vous avez raison, car vraiment je le suis. Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous. »

La longue phrase du début a la majesté d'un portique, de l'entrée d'un temple, et c'est cela dans quoi Jean veut nous faire pénétrer. Or rien d'ésotérique, aucune initiation labyrinthique, aucune gnose ou science cachée dans ce temple : un homme à genoux qui lave des pieds d'hommes dans une bassine. Un homme qui sert. Et cet homme qui sert, c'est « Le Seigneur », « Le Maître ». Jésus n'enseigne pas debout dans une chaire, mais à genoux devant les hommes ses créatures ; il enseigne qui il est, et ce que signifient ses titres de Maître et Seigneur : Servir, évidemment pas servilement, avec l'âme de l'esclave attendant sa récompense, mais comme la perfection de la maîtrise et de la seigneurie. Dans le règne animal, l'oiseau, le mammifère sert naturellement ses petits, inconsciemment au service de la vie qui passe par lui. La vie est en cela une première figure de la vie spirituelle. Dans la vie naturelle, le service spontané trouve rapidement ses limites et c'est plutôt l'affrontement et la prédation qui prévalent. Si la vie naturelle est ordonnée au règne de l'esprit, à la vie spirituelle, si le fini est ordonné à l'infini, c'est au titre de condition de possibilité, de terminus a quo, de point de départ qui exige un dépassement, et nécessairement un dépassement infini, le passage au service infini et inconditionné. Le spirituel, donc, ne nie pas la nature, mais la pousse vers le sur-naturel qui est sa fin, son accomplissement. Le serviteur spirituel se donne, la logique de l'amour étant que l'accomplissement de soi passe par un dessaisissement infini (une kénose), en raison du don sans réserve ni retour. Là, le passage à l'infini, qui a pour condition le fini, devient contre nature. Il n'est pas contre nature (ontologiquement parlant), il le *devient* et c'est cela le procès de l'amour qui ne voit que l'autre, lui donne tout et se donne tout entier. Il n'y a que Dieu qui sache aimer ! À quoi bon une affaire si compliquée ? Parce que l'infini nous constitue comme des personnes et que le régime de l'infini gouverne les relations. Or voulons-nous la relation, voulons-nous la reconnaissance inconditionnée de l'autre ? Voulons-nous un monde de personnes et non des personnes seules comme des monades sans portes ni fenêtres ? *Si le grain ne meurt...* Si la personne ne se donne pas, elle reste seule. L'amour est l'incommensurable mystère de l'autre en moi, de manière inconditionnée, sans limite, donc quitte à souffrir, quitte à en mourir, mourir de l'autre, non seulement s'il n'aime pas, s'il ne rend pas l'amour (mais le véritable amour n'aime pas pour être aimé ; cela, c'est le sort de l'amour fini), mais comme disposition vivante : la disposition essentielle de la vie spirituelle, c'est la *possibilité* de souffrir et de mourir, d'être anéanti par amour. L'amour accepte de mourir de l'autre. En servant, il montre que cet horizon de possibilité n'est pas une abstraction, mais la dimension constitutive de la Vie spirituelle, autrement dit de la vie d'amour.

Jésus n'a pas seulement servi, il a lavé, purifié. Le contenu du service a donc pour effet de changer l'autre, non par violence ou pression, mais comme effet du don ; d'où le symbole de l'eau qui purifie. Lorsque Pierre a compris, il veut être lavé et purifié des pieds à la tête. On connaît l'emportement du premier pape... Jésus lui dit : veux-tu oui ou non avoir « part avec moi ». Jésus n'oblige pas à partager sa vie, mais celui qui a ce désir n'a pas à payer une cotisation d'adhésion, mais à accepter le don de celui qui se fait serviteur. C'est accepter ce don qui rend pur. C'est accepter ce don qui rend capable à son tour de donner, c'est à dire de servir, de s'agenouiller devant un autre (c'est ce que faisait chaque jour le roi saint Louis).

Vendredi Saint

Livre d'Isaïe (52, 13-15; 53, 1-12)

Mon serviteur réussira, dit le Seigneur ; il montera, il s'élèvera, il sera exalté ! La multitude avait été consternée en le voyant, car il était si défiguré qu'il ne ressemblait plus à un homme ; il n'avait plus l'aspect d'un fils d'Adam. Et voici qu'il consacrera une multitude de nations ; devant lui les rois resteront bouche bée, car ils verront ce qu'on ne leur avait jamais dit, ils découvriront ce dont ils n'avaient jamais entendu parler. Qui aurait cru ce que nous avons entendu ? A qui la puissance du Seigneur a-t-elle été ainsi révélée ? Devant Dieu, le serviteur a poussé comme une plante chétive, enracinée dans une terre aride. Il n'était ni beau ni brillant pour attirer nos regards, son extérieur n'avait rien pour nous plaire. Il était méprisé, abandonné de tous, homme de douleurs, familier de la souffrance, semblable au lépreux dont on se détourne ; et nous l'avons méprisé, compté pour rien. Pourtant, c'étaient nos souffrances qu'il portait, nos douleurs dont il était chargé. Et nous, nous pensions qu'il était châtié, frappé par Dieu, humilié. Or, c'est à cause de nos fautes qu'il a été transpercé, c'est par nos péchés qu'il a été broyé. Le châtiment qui nous obtient la paix est tombé sur lui, et c'est par ses blessures que nous sommes guéris. Nous étions tous errants comme des brebis, chacun suivait son propre chemin. Mais le Seigneur a fait retomber sur lui nos fautes à nous tous. Maltraité, il s'humilie, il n'ouvre pas la bouche : comme un agneau conduit à l'abattoir, comme une brebis muette devant les tondeurs, il n'ouvre pas la bouche. Arrêté, puis jugé, il a été supprimé. Qui donc s'est soucié de son destin ? Il a été retranché de la terre des vivants, frappé à cause des péchés de son peuple. On l'a enterré avec les mécréants, son tombeau est avec ceux des enrichis ; et pourtant il n'a jamais commis l'injustice, ni proféré le mensonge. Broyé par la souffrance, il a plu au Seigneur. Mais, s'il fait de sa vie un sacrifice d'expiation, il verra sa descendance, il prolongera ses jours : par lui s'accomplira la volonté du Seigneur. À cause de ses souffrances, il verra la lumière, il sera comblé. Parce qu'il a connu la souffrance, le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes, il se chargera de leurs péchés. C'est pourquoi je lui donnerai la multitude en partage, les puissants seront la part qu'il recevra, car il s'est dépouillé lui-même jusqu'à la mort, il a été compté avec les pécheurs, alors qu'il portait le péché des multitudes et qu'il intercédait pour les pécheurs.

Passion de notre Seigneur Jésus Christ, Fils de Dieu. Lecture du Serviteur souffrant. Passion du Serviteur. Aucun texte ne montre davantage ce qu'il en est du Messie attendu par les Juifs. Il n'est en aucune manière un roi comme David. On voit clairement, plus que jamais, qu'il est davantage qu'un prophète et même peut-être davantage qu'un homme, bien qu'il soit indiscutablement un homme. Mais de même que Dieu seul peut pardonner les péchés, rendre la vie à un mort, Dieu seul peut « sauver », même si le Salut reste formulé en langage humain : « Il verra sa descendance ». Le Serviteur de Dieu dispose du pouvoir de Dieu : sauver, c'est se charger de nos fautes, nous en guérir, par un « sacrifice d'expiation ». Par lui s'accomplit, se réalise la volonté de Dieu. Est-il le bouc émissaire de René Girard ? Celui-ci a montré que le Christ résout la supposée résolution sacrificielle en se substituant à la victime. Jésus en effet accepte la solution sacrificielle qui a le mérite de signifier (symboliquement) la nécessité de sacrifier le mal. Les hommes l'ont su depuis toujours ; mais la victime désignée n'est qu'un substitut pris parmi tous les substituts possibles, et au fond il faudrait faire un holocauste de la création entière pour brûler le mal qui est partout. *Crépuscule des dieux, Apocalypse now* ! On en détruit un seul qui signifie le tout, car on le charge symboliquement du tout. Il faudra recommencer, comme faisaient les Aztèques jusqu'au délire. Non pas *seul un dieu peut nous sauver*, mais *Dieu seul* peut nous sauver de la répétition tragique. En se substituant à la victime, en prenant sa place. Non pas que Dieu soit le tout, mais parce que Dieu est plus que le tout : le tout tient dans sa main, le tout dans son être tient de Dieu. Seul le Créateur peut se substituer à l'indéfinie répétition des sacrifices. C'est pourquoi Dieu se fait Serviteur et c'est en quoi seule la foi au Christ est suprêmement rationnelle, la foi en l'Incarnation de Dieu qui reste Dieu et se fait l'Homme-Agneau, l'Homme qui donne sa vie ; en donnant sa vie d'homme, il donne sa vie divine, son éternité divine, puisqu'il n'est pas d'un côté homme et d'un autre côté Dieu. L'union hypostatique est une unité hypostatique sans laquelle il n'y aurait pas de Salut.

Psaume 30, 2ab.6, 12, 13-14ad, 15-16, 17.25

*En toi, Seigneur, j'ai mon refuge ;
garde-moi d'être humilié pour toujours.
En tes mains je remets mon esprit ;
tu me rachètes, Seigneur, Dieu de vérité.*

*Je suis la risée de mes adversaires
et même de mes voisins,
je fais peur à mes amis
s'ils me voient dans la rue, ils me fuient.*

*On m'ignore comme un mort oublié,
comme une chose qu'on jette.
J'entends les calomnies de la foule ;
ils s'accordent pour m'ôter la vie.*

Moi, je suis sûr de toi, Seigneur,

*je dis : « Tu es mon Dieu ! »
Mes jours sont dans ta main : délivre-moi
des mains hostiles qui s'acharnent.*

*Sur ton serviteur, que s'illumine ta face ;
sauve-moi par ton amour.
Soyez forts, prenez courage,
vous tous qui espérez le Seigneur !*

Dans une relation, dans l'amour, quand tout est perdu, il reste la foi. Celui qui a la foi dit : je suis ton serviteur. Il dit : sauve-moi. Cela n'est possible que parce que le Seigneur lui-même se déclare serviteur : c'est cela que va révéler le Christ, Dieu-Serviteur. Je ne puis qu'être le *serviteur inutile* du Serviteur par excellence, du Serviteur absolu. Le serviteur est celui qui donne et se donne, qui dans sa pauvreté n'a rien d'autre à donner que soi. De cette foi naît l'espérance. Dieu donne tout (la Création) et se donne. Il est donc don absolu. Que le Tout-Puissant soit le tout-Serviteur, voilà qui est l'impossible réalisé. C'est cela même qui est sa Vérité. Il en résulte pour Lui que les paroles de celui qui est perdu deviennent les siennes, à Lui qui se perd pour celui qui est perdu : c'est du Serviteur Sauveur qu'il est dit : *Ils s'accordent pour m'ôter la vie*. Et à la fin : *En tes mains je remets mon esprit*. Il ne se perd pas par accident, puisque ce qui est appelé perte, qui passe pour perte, est depuis le début, don. C'est nous qui étions perdus et Dieu se donne jusqu'au cœur de notre perte et c'est pourquoi il se perd selon que nous nous perdons, mais c'est un don. Il se laisse torturer, mais c'est un don ; tuer selon notre chair, mais c'est un don. Dans le don, la perte est entière, et elle n'est aucunement perte, étant don, et c'est pourquoi elle sauve.

Lettre aux Hébreux (4,14-16; 5,7-9)

Frères, en Jésus, le Fils de Dieu, nous avons le grand prêtre par excellence, celui qui a pénétré au-delà des cieux ; tenons donc ferme l'affirmation de notre foi. En effet, le grand prêtre que nous avons n'est pas incapable, lui, de partager nos faiblesses ; en toutes choses, il a connu l'épreuve comme nous, et il n'a pas péché. Avançons-nous donc avec pleine assurance vers le Dieu tout-puissant qui fait grâce, pour obtenir miséricorde et recevoir, en temps voulu, la grâce de son secours. Le Christ, pendant les jours de sa vie mortelle, a présenté, avec un grand cri et dans les larmes, sa prière et sa supplication à Dieu qui pouvait le sauver de la mort ; et, parce qu'il s'est soumis en tout, il a été exaucé. Bien qu'il soit le Fils, il a pourtant appris l'obéissance par les souffrances de sa Passion ; et, ainsi conduit à sa perfection, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la cause du salut éternel.

Combien de fois ce grand texte n'est-il pas revenu sous mes yeux, les yeux de mon esprit, les yeux de la foi, sans jamais s'épuiser. Comme une grande musique qu'on peut toujours écouter de nouveau. Cela n'ôte pas ma faiblesse et ma petitesse devant ce qui est grand, mais je la sais sauvée par celui qui l'a partagée – mais sans pécher, dit la lettre. Il a connu notre faiblesse « en toute chose excepté le péché » ; cela ne veut pas dire qu'il a échappé au péché en vertu d'on ne sait quel privilège (il a

connu les tentations humaines), cela veut dire que cependant il n'a pas péché, que même dans la faiblesse il a continué d'être l'amour pour lequel il était venu se livrer sans défense à notre faiblesse. Lui aussi a vécu dans la condition du péché, dans un monde de péché, Paul dit même qu'il s'est fait péché (il a souffert le péché, porté le péché, assumé le péché). Le péché ne fait pas partie de notre nature ou condition originaire mais originelle, acquise : Le Christ s'y est livré. Il s'est incarné pour cela ! Non pas pour pécher à son tour, mais pour supporter notre péché. Il aurait pu pécher ; il avait pris ce risque – mais non, il savait qu'il serait tenté, mais sa divinité l'aura empêché de tomber ? Or Paul dit bien qu'il s'est anéanti (la *kénosis*), qu'il s'est « vidé » de sa divinité. Il ne l'a pas conservée comme une béquille et un privilège (la triche !) Il s'en est remis à sa foi, à sa relation à son Père, Abba. Il a supplié l'Esprit de le sauver, et c'est ainsi qu'il n'est pas tombé. Et puis Marie qui n'est pas Dieu n'a pas péché non plus et il est bien évident que comme son fils elle a connu toute sa vie des tentations. Mais elle a gardé la foi et elle a supplié l'Esprit de son fils. Elle s'est soumise en tout, non par ses propres forces, mais par la volonté de s'en remettre à la Volonté de Dieu, avant même l'Annonciation. Elle a été la seule de toutes les créatures humaines à ne pas « succomber à la tentation », elle a demandé constamment : *ne me inducas in tentationem* (je ne sais pas le dire en araméen !) Car l'important est de le demander : on sait bien que Dieu ne tente personne. Mais le demander véritablement, c'est le vouloir véritablement, tout en sachant que c'est un don et non un pur fruit de la volonté toute-puissante. Ma volonté est faible, la volonté de Marie était faible, mais sa demande d'aide était véritable et non mitigée comme chez moi et la plupart de mes semblables (tous sauf elle et son fils). Pourquoi elle, juste au bon moment dans l'histoire du Salut, par quelle grâce spéciale ? Elle a d'abord été une bonne petite israélite pieuse, et cela suffit peut-être (toujours parce que le Saint Esprit est sans cesse demandé) pour ne pas pécher. Et puis l'Annonciation lui tombe dessus et elle dit oui et alors elle est portée par son oui qui lui a été demandé par Dieu et elle est pleine de ce oui, c'est à dire de Celui qui le lui a demandé (l'Esprit) et de Celui qu'elle vient de concevoir de sorte qu'elle est entièrement transportée intérieurement sur les triples ailes de la Trinité sainte. Sa vocation a donc achevé de la sanctifier. Les reproches qu'elle fait à un Jésus de douze ans ne sont pas un péché. L'inquiétude d'une mère n'est pas un péché. Seul le manque d'amour est un péché, voilà ce qui devrait être gravé dans toutes les âmes. Quand François d'Assise s'est inquiété pour l'avenir de son ordre, a-t-il péché ? Peut-être, mais Dieu seul le sait, car il y a une inquiétude légitime, utile, qui est une vive non-indifférence, et une inquiétude pour moi, pour mon œuvre, qui est déjà une ombre de péché, si l'on n'est pas inquiet seulement par amour. Si je ne suis pas inquiet, mais seulement par indifférence, cela dénote dans quel sorte de péché je vis.

Évangile selon saint Jean (18, 1-40; 19, 1-42)

Après le repas, Jésus sortit avec ses disciples et traversa le torrent du Cédron ; il y avait là un jardin, dans lequel il entra avec ses disciples. Judas, qui le livrait, connaissait l'endroit, lui aussi, car Jésus y avait souvent réuni ses disciples. Judas prit donc avec lui un détachement de soldats, et des gardes envoyés par les chefs des prêtres et les pharisiens. Ils avaient des lanternes, des torches et des armes. Alors Jésus, sachant

tout ce qui allait lui arriver, s'avança et leur dit : « Qui cherchez-vous ? » Ils lui répondirent : « Jésus le Nazaréen. » Il leur dit : « C'est moi. » Judas, qui le livrait, était au milieu d'eux. Quand Jésus leur répondit : « C'est moi », ils reculèrent, et ils tombèrent par terre. Il leur demanda de nouveau : « Qui cherchez-vous ? » Ils dirent : « Jésus le Nazaréen. » Jésus répondit : « Je vous l'ai dit : c'est moi. Si c'est bien moi que vous cherchez, ceux-là, laissez-les partir. » (Ainsi s'accomplissait la parole qu'il avait dite : « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés. ») Alors Simon-Pierre, qui avait une épée, la tira du fourreau ; il frappa le serviteur du grand prêtre et lui coupa l'oreille droite. Le nom de ce serviteur était Malcus. Jésus dit à Pierre : « Remets ton épée au fourreau. Est-ce que je vais refuser la coupe que le Père m'a donnée à boire ? » Alors les soldats, le commandant et les gardes juifs se saisissent de Jésus et l'enchaînent.

Tout montre que Jésus pourrait, aurait pu échapper à ses agresseurs : devant lui ils reculent, tombent à terre. Le nombre n'y fait rien. Jésus ordonne de laisser partir ses disciples : il est obéi. Ici, Judas n'embrasse pas Jésus mais c'est Pierre qui est un personnage important de l'action, puisqu'il blesse Malcus (pour que son nom soit mentionné, il faut une raison, soit que son témoignage garantisse la véracité du récit, soit peut-être qu'il ait gardé des liens avec la première communauté chrétienne ou se soit converti). Pierre fait-il preuve de courage ? Son courage à lui reste l'emportement, et la suite montrera combien il est plus difficile de rester courageux *autrement*. Un fois de plus, Jésus lui dit : *vade retro* ! La force s'avère inutile aussi bien pour arrêter Jésus que pour le défendre.

Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe, le grand prêtre de cette année-là. (C'est Caïphe qui avait donné aux Juifs cet avis : « Il vaut mieux qu'un seul homme meure pour tout le peuple. ») Simon-Pierre et un autre disciple suivaient Jésus. Comme ce disciple était connu du grand prêtre, il entra avec Jésus dans la cour de la maison du grand prêtre, mais Pierre était resté dehors, près de la porte. Alors l'autre disciple - celui qui était connu du grand prêtre - sortit, dit un mot à la jeune servante qui gardait la porte, et fit entrer Pierre. La servante dit alors à Pierre : « N'es-tu pas, toi aussi, un des disciples de cet homme-là ? » Il répondit : « Non, je n'en suis pas ! » Les serviteurs et les gardes étaient là ; comme il faisait froid, ils avaient allumé un feu pour se réchauffer. Pierre était avec eux, et se chauffait lui aussi.

Le tableau est précis. L'autre disciple, autrement dit Jean, a des fréquentations et ses entrées dans les bonnes maisons : c'est un intellectuel et non pas un rustre emporté comme Pierre. Pauvre Pierre pris au piège ! Pierre trahit-il Jésus ? Rien à voir avec Judas. Simplement il se laisse renverser par la bourrasque. Il reviendra et il sera capable d'affirmer ses frères, comme lui demandera Jésus.

Or, le grand prêtre questionnait Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : « J'ai parlé au monde ouvertement. J'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans le Temple, là où tous les Juifs se réunissent, et je n'ai jamais parlé en cachette. Pourquoi me questionnes-tu ? Ce que j'ai dit, demande-le à ceux qui sont venus m'entendre. Eux

savent ce que j'ai dit. » À cette réponse, un des gardes, qui était à côté de Jésus, lui donna une gifle en disant : « C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre ! » Jésus lui répliqua : « Si j'ai mal parlé, montre ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? » Anne l'envoya, toujours enchaîné, au grand prêtre Caïphe.

Jésus n'est pas un roseau qui plie mais le chêne qu'on va abattre : il se contente de mettre Anne devant lui-même. C'est Jésus qui domine ce premier interrogatoire et le grand prêtre, face à lui, fait si peu le poids qu'il se débarrasse de Jésus en l'envoyant à Caïphe, un homme d'autorité, cette fois-ci. La gifle du garde est un bel exemple éthique dans lequel Jésus met l'homme devant sa conscience et sa vérité et non devant la convenance et le rapport de force. Jésus est encore plein de force et argumente logiquement comme il l'a rarement fait de manière aussi épurée : en fin de compte, s'adresser à la conscience, c'est la même chose que s'adresser à la raison ; ou du moins n'y a-t-il pas de conscience (de cœur), sans raison, sans pensée.

Simon-Pierre était donc en train de se chauffer ; on lui dit : « N'es-tu pas un de ses disciples, toi aussi ? » Il répondit : « Non, je n'en suis pas ! » Un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, insista : « Est-ce que je ne t'ai pas vu moi-même dans le jardin avec lui ? » Encore une fois, Pierre nia. A l'instant le coq chanta.

Fin de l'épisode Pierre, du drame qui se joue dans l'âme de Pierre. Supposons qu'il a affaire à un cousin de Malcus : celui-ci est au courant de l'affaire du coup d'épée. Pierre, déjà ébranlé, plongé dans un profond malaise, craque une seconde fois et le coq chante. Jean ne dit rien de plus car tout est dit de la faiblesse de Pierre.

Alors on emmène Jésus de chez Caïphe au palais du gouverneur. C'était le matin. Les Juifs n'entrèrent pas eux-mêmes dans le palais, car ils voulaient éviter une souillure qui les aurait empêchés de manger l'agneau pascal. Pilate vint au dehors pour leur parler : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? » Ils lui répondirent : « S'il ne s'agissait pas d'un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré. » Pilate leur dit : « Reprenez-le, et vous le jugerez vous-mêmes suivant votre loi. » Les Juifs lui dirent : « Nous n'avons pas le droit de mettre quelqu'un à mort. » Ainsi s'accomplissait la parole que Jésus avait dite pour signifier de quel genre de mort il allait mourir. Alors Pilate rentra dans son palais, appela Jésus et lui dit : « Es-tu le roi des Juifs ? » Jésus lui demanda : « Dis-tu cela de toi-même, ou bien parce que d'autres te l'ont dit ? » Pilate répondit : « Est-ce que je suis Juif, moi ? Ta nation et les chefs des prêtres t'ont livré à moi : qu'as-tu donc fait ? » Jésus déclara : « Ma royauté ne vient pas de ce monde ; si ma royauté venait de ce monde, j'aurais des gardes qui se seraient battus pour que je ne sois pas livré aux Juifs. Non, ma royauté ne vient pas d'ici. » Pilate lui dit : « Alors, tu es roi ? » Jésus répondit : « C'est toi qui dis que je suis roi. Je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Tout homme qui appartient à la vérité écoute ma voix. » Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité ? » Après cela, il sortit de nouveau pour aller vers les Juifs, et il leur dit : « Moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. Mais c'est la coutume

chez vous que je relâche quelqu'un pour la Pâque : voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ? » Mais ils se mirent à crier : « Pas lui ! Barabbas ! » (Ce Barabbas était un bandit.) Alors Pilate ordonna d'emmener Jésus pour le flageller. Les soldats tressèrent une couronne avec des épines, et la lui mirent sur la tête ; puis ils le revêtirent d'un manteau de pourpre. Ils s'avançaient vers lui et ils disaient : « Honneur à toi, roi des Juifs ! » Et ils le giflaient. Pilate sortit de nouveau pour dire aux Juifs : « Voyez, je vous l'amène dehors pour que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. » Alors Jésus sortit, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et Pilate leur dit : « Voici l'homme. » Quand ils le virent, les chefs des prêtres et les gardes se mirent à crier : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! » Pilate leur dit : « Reprenez-le, et crucifiez-le vous-mêmes ; moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. » Les Juifs lui répondirent : « Nous avons une Loi, et suivant la Loi il doit mourir, parce qu'il s'est prétendu Fils de Dieu. » Quand Pilate entendit ces paroles, il redoubla de crainte. Il rentra dans son palais, et dit à Jésus : « D'où es-tu ? » Jésus ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit alors : « Tu refuses de me parler, à moi ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher, et le pouvoir de te crucifier ? » Jésus répondit : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut ; ainsi, celui qui m'a livré à toi est chargé d'un péché plus grave. » Dès lors, Pilate cherchait à le relâcher ; mais les Juifs se mirent à crier : « Si tu le relâches, tu n'es pas ami de l'empereur. Quiconque se fait roi s'oppose à l'empereur. » En entendant ces paroles, Pilate amena Jésus au-dehors ; il le fit asseoir sur une estrade à l'endroit qu'on appelle le Dallage (en hébreu : Gabbatha). C'était un vendredi, la veille de la Pâque, vers midi. Pilate dit aux Juifs : « Voici votre roi. » Alors ils crièrent : « A mort ! A mort ! Crucifie-le ! » Pilate leur dit : « Vais-je crucifier votre roi ? » Les chefs des prêtres répondirent : « Nous n'avons pas d'autre roi que l'empereur. » Alors, il leur livra Jésus pour qu'il soit crucifié, et ils se saisirent de lui.

C'est comme si la rencontre de Jésus et de Caïphe n'avait strictement aucune importance, comme s'il ne s'était rien passé. Or Jean en a certainement eu un écho et j'en conclus effectivement que c'est une non-rencontre. D'ailleurs, dans Matthieu, Jésus ne lui répond rien et ne fait *in fine* qu'une déclaration de sa divinité : le grand prêtre Caïphe en déchire son vêtement ! Même chose dans Marc et Luc. Ce qui est central dans le récit de la Passion, c'est la rencontre avec Pilate. Voilà un homme sérieux, qui dialogue avec Jésus et accepte de l'accompagner jusqu'à ce que je suis tenter d'appeler un sommet philosophique. Pilate doit être un homme cultivé, probablement un sceptique, mais encore une fois, sérieux. Il fait son métier de gouverneur avec conscience, mais la rage des Juifs parvient à lui faire peur et il va leur céder, car c'est visiblement nécessaire pour le maintien de l'ordre dont il est garant. L'affaire Jésus n'est pas sans analogie avec l'affaire Dreyfus : la vérité d'un côté, l'ordre et l'honneur de l'armée de l'autre. Pilate n'est pas prêt à mourir pour la vérité et cela se comprend, puisqu'il ne sait pas ce que c'est, ce qu'elle est, *qui* elle est : car il a devant lui la Vérité en personne. Mais Pilate, on le sait, sauvera son honneur en tenant tête aux Juifs avec son écritéau. Humilié par les Juifs, il lui faut sa revanche, retrouver son autorité.

Jésus, portant lui-même sa croix, sortit en direction du lieu dit : Le Crâne, ou Calvaire, en hébreu : Golgotha. Là, ils le crucifièrent, et avec lui deux autres, un de chaque côté, et Jésus au milieu. Pilate avait rédigé un écriteau qu'il fit placer sur la croix, avec cette inscription : « Jésus le Nazaréen, roi des Juifs. » Comme on avait crucifié Jésus dans un endroit proche de la ville, beaucoup de Juifs lurent cet écriteau, qui était libellé en hébreu, en latin et en grec. Alors les prêtres des Juifs dirent à Pilate : « Il ne fallait pas écrire : 'Roi des Juifs' ; il fallait écrire : 'Cet homme a dit : Je suis le roi des Juifs'. » Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. »

La souffrance de Jésus est omniprésente et pourtant Jean n'en dit rien, si préoccupé est-il par l'enjeu de cette souffrance et de cette mort : la royauté de Jésus et sa signification dans le droit fil du dialogue avec Pilate. Le panneau en trois langues poursuit en quelque sorte et marque la conclusion de l'échange entre les deux hommes. Jésus, selon Pilate (et donc selon l'histoire), ne prétend pas être roi des Juifs, il est leur roi et Pilate y tient et s'y tient. Son courage à lui est bien là et il est qu'on le veuille ou non le courage de la « vérité », celle sur laquelle il s'est interrogé. Je pense que Pilate a cru à la royauté spirituelle de Jésus : il a eu conscience d'être devant un homme qui n'était pas un fou mais quelqu'un d'exceptionnel, plus grand que tous ceux qu'il avait pu rencontrer jusqu'ici. D'un côté Pilate, haut fonctionnaire de l'État impérial, est trop éloigné de Jésus pour pouvoir le rejoindre par une conversion, il n'a sans doute pas fait le chemin du centurion qui croyait déjà au Dieu unique, mais d'un autre côté on ne saurait imaginer qu'il sort indemne de pareille rencontre avec le Fils de Dieu. Je l'imagine songeur, sur le navire qui le ramène vers Rome.

Quand les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses habits ; ils en firent quatre parts, une pour chacun. Restait la tunique ; c'était une tunique sans couture, tissée tout d'une pièce de haut en bas. Alors ils se dirent entre eux : « Ne la déchirons pas, tirons au sort celui qui l'aura. » Ainsi s'accomplissait la parole de l'Écriture : 'Ils se sont partagé mes habits ; ils ont tiré au sort mon vêtement'. C'est bien ce que firent les soldats.

Ce qui importe à Jean comme à tous les écrivains chrétiens, c'est la preuve par les Écritures. Du moment qu'une phrase d'un prophète ou d'un psaume « colle » à la situation, elle devient prophétique et la « preuve » que Jésus est bien le Messie. Pour un sceptique, ça ne prend pas ! Pour la foi, il n'y a pas nécessairement preuve par la prophétie mais consonance, appartenance réelle à un même univers de sens. Les vieux textes déterminent un état d'esprit, une attente déterminée, et Jésus répond au programme. C'est cela qui est prophétique. Jésus ne surgit pas comme une pièce rapportée dans la tradition juive mais s'y inscrit intégralement, et même quand il ordonne aux Apôtres de « baptiser toutes les nations », désormais au nom « du Père, du Fils et du Saint Esprit », il s'inscrit dans l'universalisme des prophètes pour qui Israël est le médiateur d'un Salut pour toute la Création, pour les *îles lointaines*. Le chiffre quatre est comme on sait le symbole de la terre, des quatre horizons, et la *tunique sans couture* le symbole de l'Église indivisible – nous la déchirons, mais elle ne se déchire pas, parce qu'elle est le Christ

et que si nous nous déchirons, le Christ ne se laisse pas déchirer. Son unité et son indivisibilité nous sauvent de nos divisions.

Or, près de la croix de Jésus se tenait sa mère, avec la sœur de sa mère, Marie femme de Cléophas, et Marie Madeleine. Jésus, voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. » Puis il dit au disciple : « Voici ta mère. » Et à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui. Après cela, sachant que désormais toutes choses étaient accomplies, et pour que l'Écriture s'accomplisse jusqu'au bout, Jésus dit : « J'ai soif. » Il y avait là un récipient plein d'une boisson vinaigrée. On fixa donc une éponge remplie de ce vinaigre à une branche d'hysope, et on l'approcha de sa bouche. Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit : « Tout est accompli. » Puis, inclinant la tête, il rendit l'esprit.

Jésus s'adresse d'abord à sa mère et ensuite seulement à son ami. Il donne le disciple à sa mère et ensuite seulement il lui dit que désormais elle est sa mère. À sa mère il dit : Femme ! N'est-ce pas étrange pour un fils ? Il ne s'adresse donc pas à Marie comme à sa mère mais comme à une femme (pas n'importe laquelle cependant) et l'établit mère de l'apôtre. C'est donc pour elle une nouvelle maternité qu'il institue, qui n'est plus celle du sang (« Qui est ma mère, qui sont mes frères ? », avait demandé Jésus) mais celle de l'Esprit (par la foi). La maternité selon la chair doit se convertir en maternité mystique. Le nouveau fils ne va pas habiter chez sa nouvelle maman (ce qui serait fort régressif), mais il la prend chez lui. Il est vrai qu'une femme ne peut rester seule ; mais après tout, elle a peut-être atteint la cinquantaine ! Une veuve peut bien rester seule, à son âge. Donc ce n'est pas une question de convenance mais de signification. À travers Jean, Jésus confie sa mère selon la chair à la communauté, à l'Église qui va naître du corps et du sang de Jésus, dans quelques instants, quand il aura rendu l'esprit et qu'il pourra désormais être-avec selon un nouveau mode. C'est l'Église qui devient son corps. Pour l'instant elle se réduit aux Douze et même aux Onze. Si Jésus confie l'apôtre à Marie, c'est qu'il lui confie l'Église. L'Église confiée à Marie, Marie confiée à l'Église. Cela donne symboliquement un statut inattendu à Marie qui n'est plus seulement mère du Christ mais devient le pilier de l'Église, le poteau central de la Tente, de la nouvelle Tente de la Rencontre. Mère de l'Église, l'Église devenant son fils, et collectivement sa maisonnée, ses fils et filles. Ensuite Jésus peut prendre de cette boisson vinaigrée, boisson de soldats. L'apôtre qui a vu et entendu le Christ dire : *J'ai soif*. Oui, son corps a soif, sa bouche est desséchée. Mais l'évangile ne dit rien qui ne soit que factuel. Alors quel sens a cette soif ? C'est son avant-dernière parole de mortel. C'est lorsqu'il a bu qu'il dit : *Tout est accompli*, avant de mourir. Il fallait donc qu'il bût pour que tout fût accompli. Non seulement qu'il eût soif mais qu'il bût. Cette boisson, cette piquette est ce qu'on peut produire de plus misérable à partir du *fruit de la vigne*. Il laisse donc derrière lui le vin d'une noce amère, celle qui conclut son Incarnation. Ce vin aigre et délayé signe le comble de la kénose, de son anéantissement, de sa dérélition, si bien qu'en accomplissant ce geste, il accomplit, effectivement, son parcours terrestre, son mariage, sa noce avec le monde. La prochaine fois, ce sera la noce éternelle dans le Royaume, et cela déjà sur terre pendant les quarante jours qu'il traversera avec ses apôtres et ses premiers disciples.

Comme c'était le vendredi, il ne fallait pas laisser des corps en croix durant le sabbat (d'autant plus que ce sabbat était le grand jour de la Pâque). Aussi les Juifs demandèrent à Pilate qu'on enlève les corps après leur avoir brisé les jambes. Des soldats allèrent donc briser les jambes du premier, puis du deuxième des condamnés que l'on avait crucifiés avec Jésus. Quand ils arrivèrent à celui-ci, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes, mais un des soldats avec sa lance lui perça le côté ; et aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui a vu rend témoignage, afin que vous croyiez vous aussi. (Son témoignage est véridique et le Seigneur sait qu'il dit vrai.) Tout cela est arrivé afin que cette parole de l'Écriture s'accomplisse : 'Aucun de ses os ne sera brisé'. Et un autre passage dit encore : 'Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé'.

Je ne reviens pas sur la conformité des événements aux Écritures. C'est que la réalité n'est pas simplement positive, objectivable, mais symbolique. C'est dans ce monde symbolique que les preuves valent. Faut-il l'abandonner ? Non, parce que Dieu effectivement a « parlé par les prophètes », et ensuite par son Verbe, « conformément aux Écritures ». Cela n'interdit aucune refondation herméneutique, car après tout l'interprétation elle-même a une histoire. La faute serait positiviste, abandonnant toute herméneutique. Mais notre herméneutique ne saurait être à l'identique celle des Anciens. D'où la nécessité et même le devoir d'interpréter et d'interroger à nouveaux frais les interprétations historiques, de poursuivre la tradition herméneutique au lieu de la déclarer fermée. Le sang et l'eau : nous sommes plongés dans la mort de Jésus ; quand Jésus se relève du tombeau, nous ressuscitons avec Lui. Ce que signifie le baptême est bien que nous sommes baptisés dans ce sang et cette eau qui coulent du cœur de Jésus.

Après cela, Joseph d'Arimathie, qui était disciple de Jésus, mais en secret par peur des Juifs, demanda à Pilate de pouvoir enlever le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Joseph vint donc enlever le corps de Jésus. Nicodème (celui qui la première fois était venu trouver Jésus pendant la nuit) vint lui aussi ; il apportait un mélange de myrrhe et d'aloès pesant environ cent livres. Ils prirent le corps de Jésus, et ils l'enveloppèrent d'un linceul, en employant les aromates selon la manière juive d'ensevelir les morts. Près du lieu où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin, et dans ce jardin, un tombeau neuf dans lequel on n'avait encore mis personne. Comme le sabbat des Juifs allait commencer, et que ce tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus.

Comme Nicodème est grand ! Joseph d'Arimathie aussi, bien sûr. Ce dernier a eu peur, jusqu'au moment où il devrait s'avouer vaincu. Or c'est le moment où il n'a plus peur de se faire reconnaître comme disciple du Christ. Nicodème, on ne sait pas ce qu'il pense, croit, espère : il est tout simplement devant le cadavre de Jésus et il assume sa fidélité, jusque dans la nuit noire de laquelle on ne sait pas ce qui va pouvoir sortir. La mort radicalise les fidélités, les rend immortelles. On ne sait pas si la mission du Maître a échoué ou réussi. On se retrouve simplement devant cet homme, tel qu'en lui-même... non pas l'éternité le change, mais la

mort. Il y a ceux d'Emmaüs qui rentrent chez eux, malheureux et déçus. Il faut que Jésus les rattrape ! Joseph et Nicodème, il n'a pas besoin de les rattraper, ils sont là, ils restent, même si c'est avec des larmes. Ils ont aimé Jésus et ils l'aiment définitivement. Jésus, mort, a eu besoin des riches pour sa sépulture ! C'est qu'il y a des riches qui se convertissent. Nicodème est un beau nom. La mort de Jésus est maintenant quelque chose de simple : c'est tout ce qui se passe autour qui devient important, c'est l'Église qui commence, accomplissant l'humble tâche de l'ensevelissement des morts, comme Tobie. Le premier mort que l'Église ensevelit, c'est le Seigneur, de sorte que l'Église devient à la fois le Tombeau du Christ, faisant mémoire de sa mort, et un tombeau vide et vif, un tombeau ouvert, comme dans Ézéchiël, sur lequel est planté l'étendard du Roi.

Résurrection du Seigneur (24 avril)

I - Genèse 1, 1 - 2, 2

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et vide, les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme et le souffle de Dieu planait au-dessus des eaux. Dieu dit : « Que la lumière soit. » Et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière des ténèbres. Dieu appela la lumière « jour », il appela les ténèbres « nuit ». Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le premier jour. Et Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux. » Dieu fit le firmament, il sépara les eaux qui sont au-dessous du firmament et les eaux qui sont au-dessus. Et ce fut ainsi. Dieu appela le firmament « ciel ». Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le deuxième jour.

Et Dieu dit : « Les eaux qui sont au-dessous du ciel, qu'elles se rassemblent en un seul lieu, et que paraisse la terre ferme. » Et ce fut ainsi. Dieu appela la terre ferme « terre », et il appela la masse des eaux « mer ». Et Dieu vit que cela était bon. Dieu dit : « Que la terre produise l'herbe, la plante qui porte sa semence, et l'arbre à fruit qui donne, selon son espèce, le fruit qui porte sa semence. » Et ce fut ainsi. La terre produisit l'herbe, la plante qui porte sa semence, selon son espèce, et l'arbre qui donne, selon son espèce, le fruit qui porte sa semence. Et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le troisième jour.

Et Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel, pour séparer le jour de la nuit ; qu'ils servent de signes pour marquer les fêtes, les jours et les années ; et qu'ils soient, au firmament du ciel, des luminaires pour éclairer la terre. » Et ce fut ainsi. Dieu fit les deux grands luminaires : le plus grand pour régner sur le jour, le plus petit pour régner sur la nuit ; il fit aussi les étoiles. Dieu les plaça au firmament du ciel pour éclairer la terre, pour régner sur le jour et sur la nuit, pour séparer la lumière des ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le quatrième jour.

Et Dieu dit : « Que les eaux foisonnent d'une profusion d'êtres vivants, et que les oiseaux volent au-dessus de la terre, sous le firmament du ciel. » Dieu créa, selon leur espèce, les grands monstres marins, tous les êtres

vivants qui vont et viennent et qui foisonnent dans les eaux, et aussi, selon leur espèce, tous les oiseaux qui volent. Et Dieu vit que cela était bon. Dieu les bénit par ces paroles : « Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez les mers, que les oiseaux se multiplient sur la terre. » Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le cinquième jour.

Et Dieu dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce, bestiaux, bestioles et bêtes sauvages selon leur espèce. » Et ce fut ainsi. Dieu fit les bêtes sauvages selon leur espèce, les bestiaux selon leur espèce, et toutes les bestioles de la terre selon leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon. Ainsi furent achevés le ciel et la terre, et tout leur déploiement. Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance. Qu'il soit le maître des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, des bestiaux, de toutes les bêtes sauvages, et de toutes les bestioles qui vont et viennent sur la terre. » Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme. Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Soyez les maîtres des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, et de tous les animaux qui vont et viennent sur la terre. » Dieu dit encore : « Je vous donne toute plante qui porte sa semence sur toute la surface de la terre, et tout arbre dont le fruit porte sa semence : telle sera votre nourriture. Aux bêtes sauvages, aux oiseaux du ciel, à tout ce qui va et vient sur la terre et qui a souffle de vie, je donne comme nourriture toute herbe verte. » Et ce fut ainsi. Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait : c'était très bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le sixième jour. Ainsi furent achevés le ciel et la terre, et tout leur déploiement. Le septième jour, Dieu avait achevé l'œuvre qu'il avait faite. Il se reposa, le septième jour, de toute l'œuvre qu'il avait faite.

« Dieu vit que cela était bon ». Les récits des origines sont toujours beaux ; nous les trouvons beaux parce qu'ils respirent l'harmonie première, l'harmonie cosmique et qu'ils mettent l'homme face à sa propre origine, au mystère d'être. Mais en outre, le poème de la Création dit que celle-ci est *bonne*, et même, le sixième jour, *très bonne*, en raison de la venue de l'homme, de la créature pour laquelle tout le reste existe. Bon implique une fin : bon *pour*. Le récit cosmogonique hébreu s'est naturellement inspiré des récits sumériens ou akkadiens (après tout, les Hébreux sont des sémites comme tout le peuplement du Moyen-Orient – sans entrer dans la nuance des Sumériens non sémites). Mais en même temps le récit n'est pas comme les autres, car il n'y a pas génération du monde, engendrement du monde, mais création. Car YHWH est l'Unique, le Seul. Sans lui il n'y aurait rien. Il n'engendre pas le monde, il le crée. Le monde ne comporte aucune imperfection qui tiendrait à une certaine impuissance (les dieux ne font pas absolument ce qu'ils veulent mais font avec, avec une altérité originelle, celle procédant d'une dualité, comme celle du masculin et du féminin : ce n'est pas le même dieu qui engendre le Ciel et la Terre, si bien que le duel, le couple amour – haine comme chez Empédocle, commande le Cosmos). La « bonté » procède donc de l'unité du Premier principe, de l'unité de volonté, et elle détermine une perfection finie. Perfection finie ne veut pas dire perfection parfaite ou infinie (absolue), mais précisément cette « bonté » qui définit son adéquation voulue à sa fin, au règne de l'homme sur le monde. Or la bonté est la catégorie éthique par excellence, la « valeur » éthique, celle de l'action, et c'est ainsi que YHWH va être un Dieu

« éthique », un Dieu dont le commandement sera d'être bon avec toute créature. Bon ne veut pas dire « gentil » (même si c'est mythiquement après le péché, la faute originelle, l'homme sera éleveur et chasseur). Mythiquement cependant, la bonté de la Création est signifiée par la non-violence : l'homme est végétarien comme les autres animaux. Pour nous, qui avons « démythifié » notre rapport à la nature, grâce à la science, nous pouvons cependant maintenir cette affirmation de la bonté de toutes choses, d'une nature bonne, y compris les moustiques, les maladies, la mort « naturelle » : cela suppose que nous maintenions ferme le rapport de ce monde voulu par Dieu avec sa fin qui est l'accomplissement surnaturel de l'homme et immédiatement son accomplissement éthique. Celle-ci consiste dans la *ressemblance* : l'homme image de Dieu, bon dans sa nature, son essence humaine, a pour fin la ressemblance, donc un *ethos* divin. L'homme a à vouloir cette ressemblance.

Psaume 103, 1-2a.5-6, 10.12, 13-14ab, 24.35c

*Bénis le Seigneur, ô mon âme ;
Seigneur mon Dieu, tu es si grand !
Revêtu de magnificence,
tu as pour manteau la lumière !*

*Tu as donné son assise à la terre :
qu'elle reste inébranlable au cours des temps.
Tu l'as vêtue de l'abîme des mers :
les eaux couvraient même les montagnes.*

*Dans les ravins tu fais jaillir des sources
et l'eau chemine au creux des montagnes ;
les oiseaux séjournent près d'elle :
dans le feuillage on entend leurs cris.*

*De tes demeures tu abreuves les montagnes,
et la terre se rassasie du fruit de tes œuvres ;
tu fais pousser les prairies pour les troupeaux,
et les champs pour l'homme qui travaille.*

*Quelle profusion dans tes œuvres, Seigneur !
Tout cela, ta sagesse l'a fait ;
la terre s'emplit de tes biens.
Bénis le Seigneur, ô mon âme !*

À la première sécheresse, à la première famine, au premier incident, au premier accident, devant la mort, au premier conflit, au premier meurtre, allons-nous accuser Dieu de nous avoir trompés ? Le psaume redit et répète non seulement la beauté (la magnificence), mais la *bonté* des mers, des sources, des prairies, et enfin du *travail* de l'homme. Or Hegel dit que le travail, c'est le *négatif*. Mais le négatif ne signifie pas de soi le mal mais le devenir, l'achèvement comme fin à partir d'un inachèvement premier et qu'il faut précisément considérer comme bon, puisque sans devenir l'homme ne deviendrait rien. Or pour devenir, il faut ne pas être encore, il faut du pas-encore. C'est ce pas-encore qui est le négatif et il

fait donc partie intégrante de la perfection finie, de la bonté du monde. La question est : qu'en faisons-nous, nous hommes ? Nous la retournons contre Dieu lorsque nous avons commencé par (ou : à) la retourner contre nous-mêmes. C'est alors la haine qui devient un négatif en abyme, un gouffre de négativité, une négativité indéfinie qui fabrique le faux infini que nous devenons pour nous-mêmes. En nous sortant du néant, Dieu nous offre inéluctablement la possibilité du néant, et c'est le mal. Le mal n'est pas le néant mais la volonté du néant. Ce que je dis semble bien éloigné du psaume et de sa positive beauté ! Le psaume n'est que louange et je n'en ai dit que l'envers. À moi de remonter vers la Lumière, le manteau de Dieu.

II - Genèse 22, 1-13.15-18

Dieu mit Abraham à l'épreuve. Il lui dit : « Abraham ! » Celui-ci répondit : « Me voici ! » Dieu dit : « Prends ton fils, ton fils unique, celui que tu aimes, Isaac, va au pays de Moriah, et là tu l'offriras en sacrifice sur la montagne que je t'indiquerai. » Abraham se leva de bon matin, sella son âne, et prit avec lui deux de ses serviteurs et son fils Isaac. Il fendit le bois pour le sacrifice, et se mit en route vers l'endroit que Dieu lui avait indiqué. Le troisième jour, Abraham, levant les yeux, vit l'endroit de loin. Abraham dit à ses serviteurs : « Restez ici avec l'âne. Moi et l'enfant nous irons jusque là-bas pour adorer, puis nous reviendrons vers vous. » Abraham prit le bois pour le sacrifice et le chargea sur son fils Isaac ; il prit le feu et le couteau, et tous deux s'en allèrent ensemble. Isaac interrogea son père Abraham : « Mon père ! - Eh bien, mon fils ? » Isaac reprit : « Voilà le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ? » Abraham répondit : « Dieu saura bien trouver l'agneau pour l'holocauste, mon fils », et ils s'en allaient tous les deux ensemble. Ils arrivèrent à l'endroit que Dieu avait indiqué. Abraham y éleva l'autel et disposa le bois, puis il lia son fils Isaac et le mit sur l'autel, par-dessus le bois. Abraham étendit la main et saisit le couteau pour immoler son fils. Mais l'ange du Seigneur l'appela du haut du ciel et dit : « Abraham ! Abraham ! » Il répondit : « Me voici ! » L'ange lui dit : « Ne porte pas la main sur l'enfant ! Ne lui fais aucun mal ! Je sais maintenant que tu crains Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton fils unique. » Abraham leva les yeux et vit un bélier, qui s'était pris les cornes dans un buisson. Il alla prendre le bélier et l'offrit en holocauste à la place de son fils. Du ciel l'ange du Seigneur appela une seconde fois Abraham : « Je le jure par moi-même, déclare le Seigneur : parce que tu as fait cela, parce que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton fils unique, je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable au bord de la mer, et ta descendance tiendra les places fortes de ses ennemis. Puisque tu m'as obéi, toutes les nations de la terre s'adresseront l'une à l'autre la bénédiction par le nom de ta descendance. »

Le poème de la Création et le psaume 103 nous ont fait remonter à la première Création, la création des origines, car nous nous acheminons vers la nouvelle Création, la re-création en quoi consiste la Résurrection du Christ. L'homme est-il l'auteur du mal ? Le mythe du Serpent montre que sa responsabilité est « partagée », au sens où elle est conditionnée par sa faiblesse de créature, par sa « nature » (le serpent est le plus rusé des

animaux des champs, de la « nature », et comme l'arbre défendu, il symbolise l'intelligence, mais pour le coup l'intelligence rusée, la *mêtis* des Grecs). Maintenant qu'avec l'homme la Création s'est tournée vers le néant – comme lorsque je fume, je sais que c'est ma vie qui part en fumée – il lui faut une restauration, une re-création qui prenne en compte l'abysale négativité du mal. Il faut une nouvelle rencontre de l'homme et de Dieu ; il faut une Alliance et Dieu ne peut rien sans un *oui* de l'homme. Il y aura deux grands oui de la part de l'homme : le oui d'Abraham et le oui de Marie. À chaque fois c'est pour donner. Donner à Dieu, donner ce à quoi l'homme tient le plus au monde : son enfant. Abraham donne son fils et c'est la première Alliance. Lorsque Marie donnera le sien, elle comprendra mieux encore qu'Abraham que le fils qu'elle donne est lui-même un don. En Marie la coïncidence est parfaite avec le surgissement d'une nouveauté que toute l'ancienne Alliance prépare : quand Marie donne son fils qu'elle reçoit de Dieu, c'est d'abord Dieu qui, en réponse au oui antique d'Abraham, donne son Fils, ce qui révèle qu'il a un Fils, que Jean appelle *Logos*. *Dieu né de Dieu*. S'il y a une génération, engendrement, ce n'est plus sur un mode cosmogonique mais selon l'immanence divine. Cela suffit à nous sortir du mythe car c'est selon l'*ousia*, l'essence ou la « nature » divine. Donc, sur le chemin de la Création nouvelle qui est une nouvelle Alliance, ou plutôt l'accomplissement absolu dans le temps du monde de l'Alliance éternelle de Dieu et de sa Création (donc de l'humanité), il y a à l'aube de l'histoire le oui d'Abraham, qui est en même temps une abolition du sacrifice humain (« Ne porte pas la main sur l'enfant, ne lui fais pas de mal ! ») Mais le fils est donné, le sang d'Abraham rend possible que le Verbe prenne chair et sang d'une fille d'Abraham. C'est cet événement fondateur qui explique le prophétisme, à savoir que tous les événements de l'histoire d'Israël deviennent signifiants dans la perspective, dans l'ombre portée abrahamique. Vers une Aurore qui s'appelle Marie, et un Soleil levant qui s'appelle Christ. Cela passe par la Passion d'Abraham qui dans la souffrance (il va perdre son fils), fait confiance (« Dieu y pourvoira », répond-il à son fils).

Psaume 15, 5.8, 9-10, 1b.11

*Seigneur, mon partage et ma coupe :
de toi dépend mon sort.
Je garde le Seigneur devant moi sans relâche ;
il est à ma droite : je suis inébranlable.*

*Mon cœur exulte, mon âme est en fête,
ma chair elle-même repose en confiance :
tu ne peux m'abandonner à la mort
ni laisser ton ami voir la corruption.*

*Mon Dieu, j'ai fait de toi mon refuge.
Tu m'apprends le chemin de la vie :
devant ta face, débordement de joie !
À ta droite, éternité de délices !*

Bien sûr, on peut d'abord appliquer le psaume au Christ ressuscité : Dieu ne l'a pas abandonné à la mort ; il siège à sa droite. Mais le psaume est d'abord un psaume, la prière du croyant. La foi ou la confiance en Dieu est telle que cela conduit comme sans le vouloir à la vie éternelle – *éternité de délices*. C'est d'abord une hyperbole, dont le Psautier est rempli. Mais Dieu ne serait-il qu'une hyperbole, comme certains le croient (« L'insensé a dit dans son cœur : pas de Dieu ») ? S'il n'est pas qu'un mot, qu'un nom, et le nom de rien ni personne, alors il est vrai que Dieu ne peut pas laisser celui qu'il aime *voir la corruption*.

III - Exode 14, 15-31 ; 15, 1a

Les fils d'Israël, voyant les Égyptiens lancé à leur poursuite, étaient effrayés. Le Seigneur dit à Moïse : « Pourquoi crier vers moi ? Ordonne aux fils d'Israël de se mettre en route ! Toi, lève ton bâton, étends le bras contre la mer, fends-la en deux, et que les fils d'Israël pénètrent dans la mer à pied sec. Et moi, je vais endurcir le cœur des Égyptiens : ils pénétreront derrière eux dans la mer ; je triompherai, pour ma gloire, de Pharaon et de toute son armée, de ses chars et de ses guerriers. Les Égyptiens sauront que je suis le Seigneur, quand j'aurai triomphé, pour ma gloire, de Pharaon, de ses chars et de ses guerriers. »
L'ange de Dieu, qui marchait en avant d'Israël, changea de place et se porta à l'arrière. La colonne de nuée quitta l'avant-garde et vint se placer à l'arrière, entre le camp des Égyptiens et le camp d'Israël. Cette nuée était à la fois ténèbres et lumière dans la nuit, si bien que, de toute la nuit, ils ne purent se rencontrer.

Moïse étendit le bras contre la mer. Le Seigneur chassa la mer toute la nuit par un fort vent d'est, et il mit la mer à sec. Les eaux se fendirent, et les fils d'Israël pénétrèrent dans la mer à pied sec, les eaux formant une muraille à leur droite et à leur gauche. Les Égyptiens les poursuivirent et pénétrèrent derrière eux - avec tous les chevaux de Pharaon, ses chars et ses guerriers - jusqu'au milieu de la mer. Aux dernières heures de la nuit, le Seigneur observa, depuis la colonne de feu et de nuée, l'armée des Égyptiens, et il la mit en déroute. Il faussa les roues de leurs chars, et ils eurent beaucoup de peine à les conduire. Les Égyptiens s'écrièrent : « Fuyons devant Israël, car c'est le Seigneur qui combat pour eux contre nous ! » Le Seigneur dit à Moïse : « Étends le bras contre la mer : que les eaux reviennent sur les Égyptiens, leurs chars et leurs guerriers ! » Moïse étendit le bras contre la mer. Au point du jour, la mer reprit sa place ; dans leur fuite, les Égyptiens s'y heurtèrent, et le Seigneur les précipita au milieu de la mer. Les eaux refluerent et recouvrirent toute l'armée de Pharaon, ses chars et ses guerriers, qui avaient pénétré dans la mer à la poursuite d'Israël. Il n'en resta pas un seul. Mais les fils d'Israël avaient marché à pied sec au milieu de la mer, les eaux formant une muraille à leur droite et à leur gauche.

Ce jour-là, le Seigneur sauva Israël de la main de l'Égypte, et Israël vit sur le bord de la mer les cadavres des Égyptiens. Israël vit avec quelle main puissante le Seigneur avait agi contre l'Égypte. Le peuple craignit le Seigneur, il mit sa foi dans le Seigneur et dans son serviteur Moïse. Alors Moïse et les fils d'Israël chantèrent ce cantique au Seigneur :

*Légende ! Texte de propagande ! On voit bien par exemple que la mer ne peut pas à la fois refluer par un fort vent d'est (et une marée ?) et à la fois « former une muraille à droite et à gauche ». Évidemment c'est bien plus impressionnant et si l'on veut marquer les esprits, on ne se contente pas d'évoquer le flux et le reflux de la mer qui a dû permettre au moins à une partie de la multitude des Hébreux de passer du côté du désert. Les Hébreux ont peut-être émigré en plusieurs fois, sur une période plus ou moins longue, mais la geste du départ est tellement fondatrice de la nation israélite qu'il lui faut bien une légende. Nous avons bien celle de Jeanne d'Arc ! Je ne veux pas parler de la sainte mais de l'héroïne de l'histoire de France, mythifiée par la République (via l'historien Michelet). La vérité historique n'a plus guère d'importance devant les images qui *font mémoire*, qui forgent une identité, celle de tout un peuple. En faisant sortir les Hébreux d'Égypte, Moïse a inventé la nation, ce complexe concept politique dont il est ensuite aisé de faire une mystique. J'aime que Péguy en ait fait une mystique, car mystique n'est pas mythe, mais le mythe n'est pas loin, dès lors qu'on fonde sur cette mystique une politique ou qu'on se met à justifier une politique par cette mystique. Pour l'instant, restons-en à la délivrance d'Israël, à sa joie de ressortir vivant des eaux de mort, comme d'un baptême. La traversée de la Mer Rouge est une étape décisive, factuellement et symboliquement, sur le chemin qui nous rapproche de la Résurrection.*

Cantique (Exode 15, 2-3, 4-5, 6.10a.11, 17)

*Ma force et mon chant, c'est le Seigneur :
il est pour moi le salut.
Il est mon Dieu, je le célèbre;
j'exalte le Dieu de mon père.
Le Seigneur est le guerrier des combats :
son nom est « Le Seigneur ».*

*Les chars du Pharaon et ses armées
il les lance dans la mer.
L'élite de leurs chefs
a sombré dans la mer Rouge.
L'abîme les recouvre :
ils descendent, comme la pierre, au fond des eaux.*

*Ta droite, Seigneur, magnifique en sa force,
ta droite, Seigneur, écrase l'ennemi.
Tu souffles ton haleine : la mer les recouvre.
Qui est comme toi, Seigneur, parmi les dieux ?
Qui est comme toi, magnifique en sainteté,
terrible en ses exploits, auteur de prodiges ?*

*Tu les amènes, tu les plantes
sur la montagne, ton héritage,
le lieu que tu as fait,
Seigneur, pour l'habiter,
le sanctuaire, Seigneur,
fondé par tes mains.*

Il est trop banal et trop convenu, trop « politiquement correct » de récuser le Dieu des Armées, le Dieu des troupes d'Israël, le Dieu qui combat pour Israël contre ses ennemis. Israël est continuellement en guerre, si bien que son *Gott mit uns* n'a rien d'inexplicable. En disant cela, je dénigre, naturellement ! J'alimente le scepticisme. Mais contre qui ? Accessoirement contre Israël, plus généralement contre tous les nationalismes, mais plus profondément contre Dieu même, car à peine Dieu est-il annexé que c'est son procès à lui qui s'ouvre. On a le droit, bien sûr, de ne pas souscrire à un Dieu des Armées. Mais justement, on ne souscrit pas à Dieu. Il n'est pas une option. Au-delà de l'annexion nationaliste, quoi de choquant qu'Israël voit Dieu derrière sa délivrance ? Car une chose est le Seigneur précipitant les Égyptiens dans la mer et autre chose le Seigneur exalté à l'occasion de la délivrance, de la libération. Oui, au moment de la Libération, puis de la campagne d'Allemagne, les pauvres Allemands ont connu un sort pire que celui des Égyptiens : Dresde, Berlin et j'en passe. Or les vainqueurs n'ont pour l'essentiel vu que leur victoire, et il le fallait bien pour vaincre. Allaient-ils s'arrêter de peur de faire du mal aux Allemands, dont beaucoup n'étaient eux-mêmes que des victimes de leur régime ? Et bien, Israël chante sa délivrance et se réjouit de la perte de ses ennemis. Et tout cela, elle l'attribue « au Seigneur », à YHWH Sabaoth. Pourquoi la foi butterait-elle là-dessus ? La foi : bien plutôt la sensibilité occidentale (pour ne pas dire la sensiblerie moralisante) et il est donc important que la foi chrétienne ne se mette pas à censurer les expressions de l'ancien Testament, ce qui aurait un relent de marcionisme. Assumer une tradition, c'est assumer les vieilles représentations, celles de nos pères dans la foi, et plus encore celle d'avant Jésus-Christ, car forcément ces dernières ne peuvent pas être totalement homogènes à la nouveauté chrétienne.

IV - Livre d'Isaïe (54, 5-14)

Parole du Seigneur adressée à Jérusalem : Ton époux, c'est ton Créateur, « Seigneur de l'univers » est son nom. Ton Rédempteur, c'est le Dieu Saint d'Israël, il se nomme « Dieu de toute la terre ». Oui, comme une femme abandonnée et désolée, le Seigneur te rappelle. Est-ce qu'on rejette la femme de sa jeunesse ? dit le Seigneur ton Dieu. Un moment je t'avais abandonnée, mais dans ma grande tendresse je te rassemblerai. Ma colère avait débordé, et un moment je t'avais caché ma face. Mais dans mon amour éternel j'ai pitié de toi, dit le Seigneur, ton Rédempteur. C'est ainsi qu'au temps de Noé, j'ai juré que les eaux ne submergeraient plus la terre. De même, je jure de ne plus me mettre en colère contre toi, et de ne plus te menacer. Quand les montagnes changeraient de place, quand les collines s'ébranlèrent, mon amour pour toi ne changera pas, et mon Alliance de paix ne sera pas ébranlée, a déclaré le Seigneur, dans sa tendresse pour toi. Jérusalem, malheureuse, battue par la tempête, inconsolée, voici que je vais serti tes pierres et poser tes fondations sur des saphirs. Je ferai tes créneaux avec des rubis, tes portes en cristal de roche, et tous tes remparts avec des pierres précieuses. Tes fils seront tous instruits par le Seigneur, ils goûteront un bonheur sans limites. Tu seras

établie sur la justice, délivrée de l'oppression, que tu ne craindras plus, délivrée de la terreur, qui ne viendra plus jusqu'à toi.

Oh là là comme Isaïe prend des risques en se faisant ainsi le porte-voix de Dieu qui fait des promesses si exorbitantes ! Les murailles de Jérusalem fondées sur des saphirs ! Bonheur sans limites ! Comment Dieu va-t-il tenir de pareilles promesses ? La parole de Dieu – Isaïe ne tient que si l'on fait vraiment une lecture eschatologique de la prophétie, mais eschatologique selon un mode inconcevable, puisque les images des saphirs, rubis, pierres précieuses sont faites pour représenter une Jérusalem surnaturelle, mystique (encore mystique !) qui réalise le règne de Dieu ; sur la terre, pas sur la terre, comment le dire ? Au vrai, ça ne peut pas être sur la terre. Donc si je lis Isaïe, il me parle du mariage d'amour entre Lui et Israël (Jérusalem concentre tout Israël dans ses murs, car Israël est une cité plus qu'une dispersion de territoires) ; ensuite il s'est mis en colère et d'un mot c'est toute l'histoire *historique* que résume la colère de Dieu. Combien rares en effet ont été les périodes de paix ! Succession de colères divines ; et pourtant fidélité de Dieu envers et contre tout, malgré tout. Donc réalisation d'une rédemption, d'une assumption de la cité sainte. Mais la description de la promesse divine correspond si peu à l'expérience historique jusqu'à la destruction finale du Temple, que soit Isaïe s'est trompé ou illusionné (sa foi serait donc vaine et son Dieu un mirage), soit l'accomplissement des noces entre Dieu et Israël n'est plus historique mais... mais quoi ? Si Jérusalem avec ses portes et ses jardins clos s'identifie à Marie, alors cette Alliance d'amour par le Saint Esprit est celle qui conçoit le Rédempteur (je reprends le terme de la présente traduction). Le Règne de Dieu devient le Règne du Sauveur, du Messie. Il est tout aussi vain de chercher des applications du côté de l'Église historique : pleine de péché, divisée, déchirée, maltraitée de par le monde, elle n'a rien apparemment d'une cité céleste. Isaïe se risque à rêver la Cité sainte, céleste sans la concevoir telle, parce qu'il a tellement la foi que c'est pour lui uniquement l'impossible qui est possible, quoique inconcevable. Il n'y a que les paroles de Jésus qui rendent explicites l'idée d'un Royaume de Dieu invisible, intérieur, spirituel, et qui nous emporte au-delà de la mort et de tous les désastres. Si Jésus n'était pas réellement ressuscité, toute la foi d'Israël serait vaine.

Psautre 29, 3-4, 5-6ab, 6cd.12, 13

*Quand j'ai crié vers toi, Seigneur,
mon Dieu, tu m'as guéri ;
Seigneur, tu m'as fait remonter de l'abîme
et revivre quand je descendais à la fosse.*

*Fêtez le Seigneur, vous, ses fidèles,
rendez grâce en rappelant son nom très saint.
Sa colère ne dure qu'un instant,
sa bonté, toute la vie.*

*Avec le soir, viennent les larmes,
mais au matin, les cris de joie.*

*Tu as changé mon deuil en une danse,
mes habits funèbres en parure de joie.*

*Que mon cœur ne se taise pas,
qu'il soit en fête pour toi,
et que sans fin, Seigneur, mon Dieu,
je te rende grâce !*

Le psaume est à la fois une prière et une prophétie. Si je l'adopte comme prière, elle me fait entrer de plain pied dans le mystère, les mystères annoncés ou plutôt signifiés « prophétiquement ». Le prophétique ne consiste pas dans l'annonce d'un futur mais dans le dire d'un présent et ce présent est si présent qu'il en devient prophétique, parce que je sais, j'apprends qu'il est, qu'il a été le présent du Christ mort et ressuscité pour quoi moi aussi et le psalmiste aussi, meure et ressuscite comme Lui. La foi est index sui, consonante avec elle-même : ma foi n'est la foi que si elle est consonante avec la foi de Jésus lors de sa Passion et de sa Résurrection. *Tu m'as fait remonter de l'abîme*, dit Jésus à son Père. Larmes du vendredi saint, cris de joie du matin de Pâques. Il n'y a pas besoin de voir des prophéties partout (au sens d'une annonce littérale), mais bien que la foi du psalmiste se réalise, tout simplement, quand le Christ ressuscite. La foi juive est une espérance, plutôt qu'une croyance (c'est une créance en celui qui est espéré). Le Christ réalise l'espérance : que l'action de grâce devienne *sans fin*.

V - Livre d'Isaïe (55, 1-11)

Vous tous qui avez soif, venez, voici de l'eau ! Même si vous n'avez pas d'argent, venez acheter et consommer, venez acheter du vin et du lait sans argent et sans rien payer. Pourquoi dépenser votre argent pour ce qui ne nourrit pas, vous fatiguer pour ce qui ne rassasie pas ? Écoutez-moi donc : mangez de bonnes choses, régalez-vous de viandes savoureuses ! Prêtez l'oreille ! Venez à moi ! Écoutez, et vous vivrez. Je ferai avec vous une Alliance éternelle, qui confirmera ma bienveillance envers David. Lui, j'en ai fait un témoin pour les nations, un guide et un chef pour les peuples. Et toi, tu appelleras une nation que tu ne connais pas, et une nation qui t'ignore accourra vers toi, à cause du Seigneur ton Dieu, à cause de Dieu, le Saint d'Israël, qui fait ta splendeur. Cherchez le Seigneur tant qu'il se laisse trouver. Invoquez-le tant qu'il est proche. Que le méchant abandonne son chemin, et l'homme pervers, ses pensées ! Qu'il revienne vers le Seigneur qui aura pitié de lui, vers notre Dieu qui est riche en pardon. Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes chemins ne sont pas vos chemins, déclare le Seigneur. Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes chemins sont élevés au-dessus des vôtres, et mes pensées, au-dessus de vos pensées. La pluie et la neige qui descendent des cieux n'y retournent pas sans avoir abreuvé la terre, sans l'avoir fécondée et l'avoir fait germer, pour donner la semence au semeur et le pain à celui qui mange ; ainsi ma Parole, qui sort de ma bouche, ne me reviendra pas sans résultat, sans avoir fait ce que je veux, sans avoir accompli sa mission.

Bien sûr, c'est le Verbe fait chair qui vient d'accomplir la mission divine, qui est descendu du Ciel et s'est semée en terre, mourant pour donner la vie. Comment imaginer les pensées et les chemins de Dieu en effet ? Qui aurait pu faire a priori la théorie de l'Incarnation et de la Rédemption, d'un Salut qui a pour fin la divinisation, le devenir-Dieu pour la créature. Ce qui suppose que les créatures soient – deviennent des personnes comme Dieu, une communion de personnes. Tout cela, c'est le Christ qui nous l'a fait connaître et Isaïe l'anticipe comme une nourriture gratuite, non seulement le pain comme une manne austère, mais le vin de l'ivresse et des noces, et des *viandes savoureuses*. Il n'y a pas que dans le Coran que le Paradis est représenté de manière aussi sensible ! Mais à vrai dire l'image est une invitation à se convertir et non une anticipation eschatologique. Les nourritures terrestres ? Elles ne nourrissent pas la vie éternelle, la conversion, la vraie vie, la vie avec le Seigneur. D'autant que la nourriture divine est gratuite ! Alors, pourquoi hésiter, comment hésiter ? Or nous hésitons à nous nourrir de la Parole de Dieu, doutant qu'elle soit une nourriture véritable. Nous hésitons à *écouter* cette nourriture car, méchant et pervers que nous sommes, nous ne voulons pas changer de vie. Pourtant Dieu, en nous offrant un banquet de viandes savoureuses, cherche à nous séduire, sachant qu'attachés à nos jouissances comme dans la caverne de Platon, nous voulons croire que nos mirages, nos attachements matériels, sont la réalité vraie, tandis que les promesses divines, les jouissances divines sont les mirages. Même si Dieu n'est pas trompeur, nous résistons. C'est que la nature, et *notre* nature, sont étrangement bonnes, au point que nous y tenons plus qu'à l'Autre, l'auteur de notre existence. Dieu s'adresse à Israël pour qu'elle (il) se convertisse et l'effet est l'apparition d'un mystérieux autre peuple (ou plutôt *nation*), *que vous ne connaissez pas*. On peut toujours gloser sur cette nation inconnue comme le *dieu inconnu* des Athéniens. On peut y voir l'Église, certes, mais n'est-ce pas trop tirer la couverture à soi ? C'est dire de toute façon qu'il y a un peuple de convertis, et qui n'est pas juif. Peuple de convertis, « nation sainte » : qui d'autre que l'Église ?

Cantique (Isaïe 12, 2, 4bcde, 5bc-6ac)

*Voici le Dieu qui me sauve :
j'ai confiance : je n'ai plus de crainte.
Ma force et mon chant c'est le Seigneur,
Il est pour moi le salut.*

*Rendez grâce au Seigneur,
proclamez son nom,
annoncez parmi les peuples ses hauts faits !
Redites-le : "sublime est son nom!"*

*Car il a fait les prodiges
que toute la terre connaît.
Jubilez, criez de joie :
car Dieu est grand au milieu de vous !*

Mots qui reviennent, comme « je t'aime », pour dire toujours la même chose, la même louange, la même joie, la même foi en un Dieu unique,

pas comme les autres, un Dieu qui sauve. Mais quels sont « les prodiges que toute la terre connaît » ? L'exagération rhétorique devient une exagération prophétique, donc plus si exagérée, si l'on dit du prodige : Christ est ressuscité ! *Dieu est grand au milieu de nous* ! Et n'est-il pas vrai que ce prodige, toute la terre en a au moins « entendu parler » ? On perçoit comment la « religion universelle », celle qui a atteint les extrémités du monde, est comme toute présente déjà dans la parole d'Isaïe, dans la foi juive. La foi juive à la racine du monde nouveau.

VI - Livre de Baruc (3, 9-15.32-38; 4, 1-4)

Écoute, Israël, les préceptes de vie, prête l'oreille pour acquérir la connaissance. Pourquoi donc, Israël, pourquoi es-tu exilé chez tes ennemis, vieillissant sur une terre étrangère, souillé par le contact des cadavres, inscrit parmi les habitants du séjour des morts ? Parce que tu as abandonné la Source de la Sagesse ! Si tu avais suivi les chemins de Dieu, tu vivrais dans la paix pour toujours. Apprends où se trouvent et la connaissance, et la force, et l'intelligence ; apprends en même temps où se trouvent de longues années de vie, la lumière de tes yeux, et la paix. Mais qui donc a découvert la demeure de la Sagesse, qui a pénétré jusqu'à ses trésors ? Celui qui sait tout en connaît le chemin, il l'a découvert par son intelligence. Il a pour toujours aménagé la terre, et l'a peuplée de troupeaux. Il lance la lumière, et elle prend sa course ; il la rappelle, et elle obéit en tremblant. Les étoiles brillent, joyeuses, à leur poste de veille ; il les appelle, et elles répondent : « Nous voici ! » Elles brillent avec joie pour celui qui les a faites. C'est lui qui est notre Dieu : aucun autre ne lui est comparable. Il a découvert les chemins de la connaissance, et il les a confiés à Jacob, son serviteur, à Israël, son bien-aimé. Ainsi la Sagesse est apparue sur la terre, elle a vécu parmi les hommes. Elle est le livre des commandements de Dieu, la Loi qui demeure éternellement : tous ceux qui l'observent vivront, ceux qui l'abandonnent mourront. Reviens à elle, Jacob, reçois-la ; à sa lumière, marche vers la splendeur : ne laisse pas ta gloire à un autre, tes privilèges à un peuple étranger. Heureux sommes-nous, Israël ! Car ce qui plaît à Dieu, nous le connaissons.

Livre des exilés, livre pour les exilés. Livre de l'identité juive, de son obstinée fidélité dans l'infidélité. Le passage commence par des reproches et l'explication du malheur d'Israël, et se termine par : *heureux sommes-nous* ! En même temps le langage est largement celui de l'hellénisme et de sa *Sophia*. Paradoxe donc que celui de la revendication d'une identité israélite dans le langage de la culture dominante, hellénistique. En réalité, rien de plus normal (le contraire signalerais un repli identitaire pathologique, comme celui de tous les fondamentalismes). Israël, pourquoi abandonnes-tu ton Dieu (la Source de la Sagesse) ? Ce qui surprend, c'est la formulation qui fait de Dieu le « découvreur » de la Sagesse créatrice. Au delà de l'influence d'un Logos et d'une Sophia grecs, le contexte est celui d'une comparaison : Ce que les hommes n'ont pas su découvrir par eux-mêmes, Dieu l'a communiqué à Jacob (Israël) et comme nous en sommes au langage de la « découverte », cela signifie que Dieu est bien celui qui l'a « découverte » (donc possédée) de toute éternité (« pour l'éternité il a disposé la terre » :

nous ne sommes pas éloignés du langage de l'éternité du monde, et en même temps d'un Dieu – créateur, démiurge ? – auteur de toutes choses). C'est Lui qui a « creusé la voie entière de la connaissance ».

Psaume 18, 8, 9, 10, 11

La loi du Seigneur est parfaite, qui redonne vie ; la charte du Seigneur est sûre, qui rend sages les simples.

Les préceptes du Seigneur sont droits, ils réjouissent le cœur ; le commandement du Seigneur est limpide, il clarifie le regard.

La crainte qu'il inspire est pure, elle est là pour toujours ; les décisions du Seigneur sont justes et vraiment équitables :

plus désirables que l'or, qu'une masse d'or fin, plus savoureuses que le miel qui coule des rayons.

Souvent désormais, en lisant et relisant ces vieux textes sacrés, ces vieilles prières, ces antiques louanges, je repense à mes lectures de Jean Bottéro et à sa description des croyances sumériennes ou sémitiques (akkadiennes) contemporaines. Que s'est-il passé pour qu'une différence si abyssale advienne, alors que le substrat culturel n'est pas si différent et qu'existe une véritable porosité entre les cultures et les représentations mythologiques et cosmologiques. Les éléments cosmologiques sont parents. Le thème de la Création par un Dieu unique et qui ne fait pas partie d'un panthéon induit une sérieuse recomposition. Mais ce n'est pas le plus essentiel peut-être (quoique... une Création *bonne*, un homme à l'image de Dieu et non pas des dieux à l'image des hommes : voilà une vision qui consonne avec ce que chante le psaume), car le plus essentiel est une conception de la vie, de la vie humaine, qui n'a plus rien à voir avec par exemple ce qu'on trouve dans l'épopée de Gilgamesh. Ici, si l'on ose dire, quel bonheur, quel enchantement, quel paradis ! Or de quel enchantement, de quel paradis s'agit-il, savoureux comme le miel ? De la Loi. La Loi que Dieu donne à l'homme est une Loi de *vie* d'abord (et non de mort : la mort n'est pas la loi première, l'homme n'est pas fait pour la mort mais pour la compagnie de Dieu), une loi de sagesse et de rectitude, une loi transparente (il n'y a plus besoin de devins pour essayer désespérément de lire l'opaque volonté des dieux dans le ciel ou dans mille autres signes, maladies, calamités), une loi *désirable*. La Loi est faite pour combler l'homme. Car l'homme ne sait pas immédiatement ce qui est bon pour lui : la Loi est là pour l'instruire, l'éclairer, le guider par la main. Il peut désobéir, mais la *crainte* est là pour lui faire éprouver le danger de se détourner du Bien. C'est cela en effet qui est redoutable. Il

n'y a même pas besoin d'appeler cela désobéissance. Obéir à la volonté de Dieu, en effet, c'est obéir à une volonté absolument bonne et absolument parfaite *pour l'homme*. L'homme de foi et l'homme juste seront donc le même. Pour la première fois nous avons donc affaire – combien de fois ne l'aurai-je pas souligné ! – à un Dieu parfaitement bon, parfaitement *moral*. Tant pis pour Dionysos, tant pis pour Nietzsche ! Il a trop lu Kant et pas assez la Bible (ou trop mal). Un Dieu infiniment bon est un Dieu qui communique sa Loi à la conscience de l'homme, ce qui signifie qu'il n'y a pas de Fatum, de Destin, de forces chthoniennes, mais un homme libre et qui répond. Cela n'est possible, non pas parce que l'homme est poussière du sol, ce qu'il est en effet, mais parce qu'il a ce vis-à-vis qui s'adresse à lui par une parole qui rend libre. La Loi rend libre parce qu'elle sollicite la responsabilité d'une liberté, dans un monde où en effet, sans ce vis-à-vis, l'homme n'est plus qu'un malheureux mortel qui lutte quelque temps pour sa survie, avant d'être balayé.

VII - (Ézéchiel 36, 1-17a.18-28)

La parole du Seigneur me fut adressée : « Fils d'homme, lorsque les gens d'Israël habitaient leur pays, ils le souillaient par leur conduite et par toutes leurs actions. Alors j'ai déversé sur eux ma fureur, à cause du sang qu'ils avaient versé dans le pays, à cause des idoles qui l'avaient profané. Je les ai dispersés parmi les nations païennes, ils ont été disséminés dans les pays étrangers. Je les ai jugés selon leur conduite et selon leurs actions. Dans les nations où ils sont allés, ils ont profané mon saint nom, et l'on disait : 'C'est le peuple du Seigneur, ils sont sortis de son pays.' Mais j'ai voulu préserver la sainteté de mon nom, que les gens d'Israël avaient profané dans les nations où ils sont allés. Eh bien ! tu diras à la maison d'Israël : Ainsi parle le Seigneur Dieu : Ce n'est pas pour vous que je vais agir, maison d'Israël, mais c'est pour mon saint nom que vous avez profané dans les nations où vous êtes allés. Je montrerai la sainteté de mon grand nom, qui a été profané dans les nations, mon nom que vous avez profané au milieu d'elles. Les nations apprendront que je suis le Seigneur - déclare le Seigneur Dieu - quand par vous je me montrerai saint à leurs yeux. J'irai vous prendre dans toutes les nations ; je vous rassemblerai de tous les pays, et je vous ramènerai sur votre terre. Je verserai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés. De toutes vos souillures, de toutes vos idoles je vous purifierai. Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau. J'enlèverai votre cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai en vous mon esprit : alors vous suivrez mes lois, vous observerez mes commandements et vous y serez fidèles. Vous habiterez le pays que j'ai donné à vos pères. Vous serez mon peuple, et moi, je serai votre Dieu. »

La parole d'Ézéchiel est une parole plus que religieuse, théologique. Elle fait magnifiquement parler Dieu et finalement voilà qui donne l'occasion de se heurter à des difficultés récurrentes : la colère de Dieu, et la lecture finaliste ou providentialiste des événements. En ce sens la manière de voir du prophète n'est pas « moderne », et pas seulement parce qu'elle reposerait sur la foi seule. Bien sûr l'aboutissement de la déclaration divine, c'est l'appel à la conversion, mais à la conversion du cœur comme initiative de Dieu et non pas de nous ! Cela non plus n'est

pas « moderne » ! Ézéchiel vient de mettre en évidence à quel point nous étions par nous-mêmes incapables de revenir à Dieu, à quel point nous étions païens, incrédules, mécréants, spirituellement indifférents. Alors s'établit dans la bouche divine une équation entre le retour d'exil et la purification. Pour son « honneur », il va ramener les Juifs sur leur terre. Ce sera un signe (le sens de « miracle »), ce sera le signal d'une transformation totale : la conversion. C'est Dieu qui nous convertit, de sorte que vivre sur la terre d'Israël pour le Juif devient synonyme d'être converti, d'être devenu « fidèle », homme de foi, homme juste (observateur de la Loi). La parole de Dieu – Ézéchiel est donc forcément tendue comme l'arc, comme un coup de force, proche de la rupture, car si le peuple fait retour sur sa terre, il *faudra* qu'il se convertisse, sans quoi ne peut qu'exploser de nouveau la colère divine. Qu'est-ce que c'est que cette colère ? Une fois de Dieu un tel « sentiment ». Aucun doute pourtant : Jésus a eu des coups de colère, contre les hypocrites, contre les marchands du Temple. Il ne peut pas « supporter » la malice humaine, à partir de laquelle se déploie tout le mal du monde, haine, injustice, cupidité, mensonge... En réalité c'est Lui qui va supporter plus que quiconque l'insupportable. Personne au monde n'a davantage supporté que Lui. Mais la vérité est là : qu'il soit venu prendre sur Lui le poids de l'insupportable donne à cet insupportable toute sa mesure, sa mesure énorme, et c'est cela que désigne la colère de Dieu : Il y a entre Dieu et le mal une incompatibilité absolue ; Dieu, si je puis dire, a fait dans son éternité le choix d'être Amour, de n'être qu'Amour – d'où la Trinité, l'engendrement de sa propre altérité, ce que l'on appelle la génération du Fils ou du Logos dans l'Esprit, dans l'autre altérité – si bien que le mal est devenu pour Dieu impossible, l'impossible absolu, ce qu'il ne peut pas permettre – mais paradoxalement cela exige la possibilité du mal, sans quoi il n'y aurait rien à ne pas permettre – et quand je dis « permettre », cela ne veut pas dire que Dieu ne permet pas le mal, au sens de l'empêcher, cela veut dire qu'il ne le permet pas au sens d'accepter. De toute éternité Dieu devient souffrant, porte sur Lui le mal qu'il ne peut pas interdire : il ne peut pas interdire au sens d'empêcher ce qu'il a interdit au sens de déclarer mauvais. La colère désigne comme la « jalousie » cet excès d'Amour, qui n'est pas un « excès » (en Dieu il n'y a aucun excès, sinon métaphoriquement). Comme notre langage se manifeste inadéquat pour parler de Dieu ! Je dois utiliser les mêmes mots dans des sens contraires pour tenter de dire quelque chose de juste. Il faudrait s'en souvenir constamment. Je n'ai à ma disposition que des analogies, et pourtant je parviens avec ces outils à proférer des approximations et à m'approcher de ce qui est si mystérieux. Je suis comme Ézéchiel : je dis le vrai de manière inadéquate et pourtant je parviens de cette manière à dire quelque chose de vrai ou de juste. Car ce qu'on peut amender, rectifier, corriger reste néanmoins juste, ayant été capable de prononcer une vérité vraie. La colère de Dieu est donc une analogie, par exemple avec la colère d'un père « contre » l'enfant, précisément parce qu'il l'aime et pour le corriger. Mais ce n'est bien qu'une analogie, car Dieu ne me « corrige » pas à la manière d'un parent ou d'un éducateur. On peut dire que c'est ontologiquement qu'existe cette incompatibilité entre Dieu et le mal, et cette incompatibilité ontologique produit des effets, puisque la monde créé se détruit, se nie lui-même dès lors qu'il cède au mal (c'est pourquoi la pensée archaïque interprète le « mal » physique précisément comme un mal moral,

d'origine morale). L'autodestruction que nous mettons en œuvre en étant mauvais, égoïstes, on peut la lire comme un *effet* de la colère de Dieu, alors qu'évidemment nous en sommes responsables de manière immanente. Mais en la lisant comme colère, nous lui maintenons ou rétablissons comme *religio*, dans son effectivité spirituelle qui suppose que ne soit pas disparu le lien avec Dieu. Or Dieu peut-il accepter le mal ? Il ne peut que lui dire NON. Il n'a pas besoin pour cela de dire non avec une bouche : les justes, les prophètes, les spirituels se chargent de faire résonner la « pensée » de Dieu, et ici encore je n'utilise le mot pensée que par analogie, pour dire l'être de Dieu, son être-Amour éternel et cause de la Création telle qu'elle est, telle qu'elle nous est remise et confiée. Je suis responsable de ma rose, dit le petit Prince, comme on sait. De la même façon en fin de compte que Dieu est en colère, il conduit les événements, il est le maître de l'histoire. La lecture naïve et littérale fait de Dieu une cause, la cause universelle. La lecture pas si naïve d'Ézéchiel n'est autre que la lecture de la foi. Celle-ci utilise sans hésiter la représentation traditionnelle de la toute-puissance divine sur les événements comme sur le reste de la Création (ce qui laisse penser que les événements sont sa création). Si je fais une lecture positiviste je vais bien vite en venir à nier toute action et toute causalité divines, et par suite l'existence divine même. Mais voilà bien une lecture bien plus pauvre et réductrice que toutes les lectures les plus archaïques, qui l'emportent au moins par leur richesse symbolique et leur consistance spirituelle. Mieux vaut donc une foi populaire qui en attribue un peu trop à Dieu, que toute réduction mécaniste ou que toute critique ou déconstruction des mécanismes « superstitieux ». Mais si je lis l'Histoire comme l'actualisation du destin spirituel de l'homme, des humains au pluriel, pour mieux dire, comme le devenir de sa responsabilité pour le monde, je ne cesse plus d'y lire la présence spirituelle de Dieu, jusqu'à cette croisée et ce croisement de la Croix, du visible et de l'invisible, de Dieu qui se fait chair, qui se fait Lui-même créature pour nous rejoindre totalement, dans un total embrassement de notre nature. Ce n'est plus la main invisible de la Providence, c'est l'effectivité absolue de Dieu qui se fait monde. Sans quoi le monde ne pourrait jamais devenir esprit. On voit que la lecture providentialiste est comme la colère divine une image dont finalement on ne peut pas vraiment se passer, car nous ne pouvons pas demeurer ni vivre dans l'abstraction théologique. La rationalité est un moment dont nous avons besoin pour vérifier les fondations, mais ensuite nous retournons vers la vie et ses échafaudages imaginaires.

Psaume 50, 12-13, 14-15, 18-19

*Crée en moi un cœur pur, ô mon Dieu,
renouvelle et raffermis au fond de moi mon esprit.
Ne me chasses pas loin de ta face,
ne me reprends pas ton esprit saint.*

*Rends-moi la joie d'être sauvé ;
que l'esprit généreux me soutienne.
Aux pécheurs, j'enseignerai tes chemins ;
vers toi, reviendront les égarés.*

Si j'offre un sacrifice, tu n'en veux pas,

*tu n'acceptes pas d'holocauste.
Le sacrifice qui plaît à Dieu,
c'est un esprit brisé ;
tu ne repousses pas, ô mon Dieu,
un cœur brisé et broyé.*

Dieu ne se complait pas dans notre souffrance. Au contraire Dieu accueille la vie brisée. C'est parce qu'il l'accueille qu'elle prend la valeur qu'elle n'avait pas puisqu'au contraire ce qui est brisé n'a plus de valeur. Qu'il l'accueille suppose que je consente à dire à Dieu : cette mienne vie brisée et ratée, prends-là, je te l'offre, et qu'elle soit offerte en fait une offrande, autrement dit un *sacrifice*, par lequel elle est mise à part pour (par) Dieu, au lieu de demeurer profane profanée, abandonnée aux corbeaux sur la lande. Dieu n'accepte pas d'offrande extérieure mais seulement l'offrande du cœur. Dieu nous a faits à son image : il nous regarde comme des personnes, nous fait advenir comme des personnes afin que nous puissions (nous) donner comme seules des personnes le peuvent. Étant reçu par Dieu comme une personne, moi qui étais tombé, je suis – c'est cela être : *sauvé*. La joie est celle de la relation, car la relation s'éprouve comme être-aimé, et être aimé est ce qui donne joie. Comme aimant aussi, alors (mais d'abord être aimé, car c'est Lui qui aime le premier – telle est la différence entre le Créateur et la créature : il n'y a qu'un amour, mais en nous il est second, tandis qu'en Dieu il est premier). Ce que je découvre-là, je le dis, je l'annonce, je l'enseigne, quand mon âme et ma bouche ne sont pas entravés, encombrés, paralysés. Au moins, dans la solitude, je l'écris. Cela donne une espérance, à savoir celle que quelqu'un va entendre le message. Or, enfin, le cœur que j'offre et qui devient une offrande d'être accueilli, ce cœur je le reçois, je *me* reçois de Lui ; ce que je Lui donne, c'est ce que Lui me donne d'être. Alors le psalmiste ne demande pas tant crée-moi, crée en moi un cœur, il ajoute : pur, autrement dit transparent à l'offrande même qui m'est faite de moi-même. Me recevoir de Lui suppose que je le laisse faire et que je me laisse faire ; que je le laisse me faire. « Pur » consiste dans ce le-laisser, et cela aussi il me faut le recevoir comme du donné, non pas comme un donné donné, ou comme une « donnée » comme dans un problème de mathématiques, mais comme en train de m'être donné et que je ne dois pas cesser d'accueillir comme Lui ne cesse pas de donner, ce qui revient à dire de m'accueillir et de précéder dans cet accueil l'accueil que je puis faire du sien. Ma volonté n'est pas supprimée dans la sienne ; il m'est donné de vouloir une union de volonté : Que ta volonté soit faite... parole d'une volonté. « Ma volonté, c'est de faire Ta volonté », dit Jésus. Mais à Gethsémani, c'est une vraie souffrance, c'est pourquoi il gémit, sa volonté gémit : que Ta volonté soit faite, non pas ma volonté mais la tienne. Ce n'est plus une simple vérité simplement énoncée, c'est un arrachement de la volonté à elle-même. C'est plutôt la volonté à qui il ne reste plus d'autre vouloir propre que de s'en remettre à la volonté d'un Autre. Je n'ai plus la force de rien vouloir de mon vouloir propre sinon que cette coupe s'éloigne de moi ; or si je ne puis plus vouloir quelque chose d'autre, du moins je puis vouloir une autre volonté que la mienne, je puis vouloir que Toi tu veuilles et tu continues de vouloir lorsque moi je ne peux plus. L'humilité de Jésus est infinie à ce moment-là. Il ne triomphe plus. Il n'est plus que passivité, de son infinie passibilité, se remettant dans la main de l'Autre. Mais cela il le veut. Il veut encore être

le Fils qui s'en remet à son Père dans leur Esprit qui gémit inexprimablement cette remise de soi (cette *kénosis*). Ils sont trois à être humiliés par leur création qui les maltraite. Jésus a une bonne nature ; il ne veut pas être maltraité, ne peut pas le vouloir (il n'est pas masochiste). Donc pour dire oui à ce qui est contre nature, il faut qu'il dise oui à un Autre. L'obéissance conjugue volonté et amour. Dans le Christ, Dieu Lui-même a « appris » l'obéissance et pour cela il a eu à se faire créature et c'est ce qui nous a rendu semblables à Lui, Lui qui s'est rendu semblable à nous. Dieu a merveilleusement tramé le Salut, d'une trame serrée, d'une parfaite économie.

Lettre de saint Paul aux Romains (6, 3b-11)

Frères, nous tous, qui avons été baptisés en Jésus Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés. Si, par le baptême dans sa mort, nous avons été mis au tombeau avec lui, c'est pour que nous menions une vie nouvelle, nous aussi, de même que le Christ, par la toute-puissance du Père, est ressuscité d'entre les morts. Car, si nous sommes déjà en communion avec lui par une mort qui ressemble à la sienne, nous le serons encore par une résurrection qui ressemblera à la sienne. Nous le savons : l'homme ancien qui est en nous a été fixé à la croix avec lui pour que cet être de péché soit réduit à l'impuissance, et qu'ainsi nous ne soyons plus esclaves du péché. Car celui qui est mort est affranchi du péché. Et si nous sommes passés par la mort avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui. Nous le savons en effet : ressuscité d'entre les morts, le Christ ne meurt plus ; sur lui la mort n'a plus aucun pouvoir. Car lui qui est mort, c'est au péché qu'il est mort une fois pour toutes ; lui qui est vivant, c'est pour Dieu qu'il est vivant. De même vous aussi : pensez que vous êtes morts au péché, et vivants pour Dieu en Jésus Christ.

Il y a une connaissance, une évaluation qui change donc la vie. Λογίζομαι ne veut pas dire exactement penser mais réfléchir que, calculer, raisonner, conclure. Je ne fais pas que penser ou savoir, je tire la conclusion, et je la tire effectivement, de sorte que je ne suis plus dans la même situation qu'auparavant. Mais ce n'est pas un fait qui entraîne un autre fait (mécaniquement), c'est un fait que j'apprends et il faut que moi-même avec ma pensée j'en tire la conséquence pour moi. Il y a donc là de la décision. C'est la décision de la foi. Paul n'a pas la foi au sens où il supposerait quelque chose et y ajouterait foi (foi équivaldrait à croyance) ; Paul *sait*, parce que le Christ, il le connaît, il a même été son ennemi. Mais Paul s'engage dans ce qu'il sait, il se donne à ce qu'il sait. Il donne sa foi. Il sait tellement que le Christ s'est *fait péché* pour que lui, Paul, se relève du péché, ressuscite, qu'il *vit* désormais de ce savoir, qu'il en fait sa vie (c'est cela, l'effectivité). Comme tout ce qu'a fait le Christ, il l'a fait pour nous, l'adhésion au Christ implique en retour une configuration au Christ. Il ne faut pas que je meure au péché par une décision qui me serait propre : une telle décision n'est pas la bonne. Il faut que je mesure que le Christ est mort au péché, que c'est Lui qui a fait mourir ce qui nous faisait mourir, et que par suite je décide de me penser mort au péché de ce que Lui est mort au péché pour moi. Ce n'est pas moi qui de moi-même suis mort au péché. Il faut donc que je me regarde,

que je me considère comme mort au péché de son fait à Lui, pas du mien. J'ai foi en Celui qui est mort pour moi. De même ai-je foi en Celui qui vit pour que je vive. Paul dit : *celui qui est mort est affranchi du péché*. Or il ne peut le dire que dans la lumière du Christ ressuscité, car *a priori*, que je sache, la mort est la conséquence du péché et donc ne libère pas du péché. Il faut donc que la mort nous fasse désormais passer dans une autre vie, la vie du Ressuscité, et non pas dans la mort éternelle. La mort nous libère du péché à condition que quelqu'un ait libéré la mort de la mort, ait *franchi* la mort. Quand je suis mort, c'est fini ; certes je ne peux plus pécher, car je ne peux plus agir. Mais si le Christ me fait franchir la mort, Lui qui n'a pas péché et pourtant est mort de tous les péchés du monde, alors enfin je ne vis plus de moi-même, de ma vie mortelle, mais je vis de sa vie. C'est cela qui rend possible que je ne vive plus pour moi-même, mais, enfin, pour Lui. Non plus tourné vers moi-même mais vers le Vivant absolu. À ce don il faut que je dise oui, car que je puisse ne plus avoir ma vie centrée sur moi-même mais sur Lui, cela encore est un don, le Don, Dieu qui se donne Lui-même à moi dans et pour l'éternité (son éternité).

Psaume 117, 1.4, 16-17, 22-23

*Rendez grâce au Seigneur : Il est bon !
Éternel est son amour !
Qu'ils le disent, ceux qui craignent le Seigneur :
Éternel est son amour !*

*Le bras du Seigneur se lève,
le bras du Seigneur est fort ! »
Non, je ne mourrai pas, je vivrai
pour annoncer les actions du Seigneur.*

*La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs
est devenue la pierre d'angle :
c'est là l'œuvre du Seigneur,
la merveille devant nos yeux..*

Si je n'ai pas la foi, que puis-je entendre à ce psaume ? (Mais comme à toute l'Écriture ! Seulement c'est maintenant que je formule cette réflexion, en pensant à des lecteurs possibles, des lecteurs que j'imagine ne pouvant plus soutenir, supporter pareille lecture.) Je puis leur proposer une compréhension textuelle, par exemple des derniers versets : Dieu n'agit pas selon nos vues ; ce que nous rejetons est pourtant la vérité à ses yeux. Nos projets n'entrent pas dans les siens et pourtant les siens l'emportent (nous l'affirmons par un acte de foi !) Nous croyons agir contre Dieu ou sans Dieu mais Dieu agit malgré nous. Je puis aussi faire un pas de plus et dire : cette pierre, c'est le Christ. C'est Celui que les hommes (juifs ou pas juifs) croyaient avoir éliminé. Or c'est sur Lui que Dieu a fondé son œuvre, son agir sur le monde. Nous avons nos projets mais ils sont renversés (ils s'écroulent, nous mourons) ; ceux de Dieu tiennent et ils sont précisément ceux que nous pensions avoir rejetés. L'incrédule bien entendu ne croit rien de tout cela mais essaye tout de même de comprendre le sens de ces propositions. Il peut au mieux avoir

du respect pour Jésus-Christ comme un maître de sagesse, comme Bouddha ou Socrate ou Confucius. C'est déjà quelque chose. Mais l'efficacité d'une supposée action de Dieu dans le monde, quelle plaisanterie ! (Argument récurrent : il ne permettrait pas le mal.) Le mécréant n'a donc pas compris, sinon une signification verbale vide de contenu. Alors comment « rendre grâce », s'extasier, consacrer sa vie à annoncer les exploits imaginaires d'un Dieu inexistant ? Donner une vie donnée (que je dis reçue de cet Autre qui « m'aime »). Et que dire du contresens garanti sur la « crainte » ? Même craindre de déplaire à l'aimé ou à l'aimée peut être considéré comme ringard entre des êtres libres. Preuve d'assujettissement ? Avec lui je dois être et rester moi-même et il se peut que nos vies et nos être s'avèrent divergents : nous avons fait un bout de chemin ensemble et nous pouvons nous quitter sans drame (sinon c'est que nous sommes malades : c'est se laisser souffrir à cause de l'autre qui est pathologique). Oui, le relativiste moderne ou postmoderne ne peut pas entendre l'Esprit qui lui souffle pourtant : *l'amour est fort comme la mort, c'est un feu brûlant.*

Évangile selon saint Matthieu (28, 1-10)

Après le sabbat, à l'heure où commençait le premier jour de la semaine, Marie Madeleine et l'autre Marie vinrent faire leur visite au tombeau de Jésus. Et voilà qu'il y eut un grand tremblement de terre ; l'ange du Seigneur descendit du ciel, vint rouler la pierre et s'assit dessus. Il avait l'aspect de l'éclair et son vêtement était blanc comme la neige. Les gardes, dans la crainte qu'ils éprouvèrent, furent bouleversés, et devinrent comme morts. Or l'ange, s'adressant aux femmes, leur dit : « Vous, soyez sans crainte ! Je sais que vous cherchez Jésus le Crucifié. Il n'est pas ici, car il est ressuscité, comme il l'avait dit. Venez voir l'endroit où il reposait. Puis, vite, allez dire à ses disciples : 'Il est ressuscité d'entre les morts ; il vous précède en Galilée : là, vous le verrez !' Voilà ce que j'avais à vous dire. » Vite, elles quittèrent le tombeau, tremblantes et toutes joyeuses, et elles coururent porter la nouvelle aux disciples. Et voici que Jésus vint à leur rencontre et leur dit : « Je vous salue. » Elles s'approchèrent et, lui saisissant les pieds, elles se prosternèrent devant lui. Alors Jésus leur dit : « Soyez sans crainte, allez annoncer à mes frères qu'ils doivent se rendre en Galilée : c'est là qu'ils me verront. »

La Résurrection selon saint Matthieu. Je ne vais pas insister sur la synopsis des évangiles. Le surnaturel est là ; l'ange est le personnage principal et l'évangéliste ne lésine pas sur le décor et la scénographie et la mise en scène. L'arrivée de l'ange est fracassante et pour faire plus vrai il ajoute : « Voilà ce que j'avais à vous dire ». Et puis ce sont deux Marie qui touchent les pieds à l'apparition de Jésus, et il ne leur dit pas : Ne me touchez pas, ne me retenez pas. La tradition de Matthieu me fait l'effet d'être très indirecte, de reconstituer une réalité dont on n'a retrouvé que quelques fragments, comme d'un vase brisé et dont presque tous les morceaux sont perdus, l'archéologue. Pourtant la vérité de l'événement surgit des fragments d'histoire et de légende. Nous n'avons aucun besoin de connaître la vérité matérielle des faits, mais la vérité du fait : Jésus s'est relevé de la mort, a quitté son tombeau, donne rendez-vous en Galilée à ses disciples qu'il appelle ses frères. Et le très important : c'est

aux femmes qu'il se montre en premier. Ce sont des femmes qu'il fait apôtres des apôtres (et pensons aussi que l'Immaculée conception est aussi une femme). Jésus relève la Femme de son humiliation originelle et séculaire. Il place la faiblesse de l'amour au-dessus de l'autorité du pouvoir ; ce qui n'est pas institué au-dessus de ce qui est institué. Il révèle le sens du féminin. Il place le masculin en second. Lui le fils d'homme né d'une femme, ressuscité reprend langue et corps et lien avec l'humanité par la femme la première. Né de l'Immaculée, il adresse sa première parole de ressuscité à la pécheresse, à la sauvée. Si Marie est la première de toutes les femmes, celle de Magdala est la seconde, et la cohorte des hommes arrive ensuite, ceux qui vont agir, qui ne vont pas rester dans l'ombre comme les femmes – mais la vérité est dans l'ombre. L'agir n'aura aucune valeur sans être en vue de l'amour. Le pouvoir devra faire l'apprentissage d'être un ministère, ce qui signifie un service. Il ne pourra pas légitimement être violent. Tout une nouvelle science du pouvoir se fonde et s'apprend ici. Avec tout ça je n'ai presque rien dit de la résurrection elle-même : l'ange qui représente toute la puissance céleste, divine donc, est là pour dire et montrer : *Il n'est pas ici.* C'est bien unique, un ange qui montre du rien, du pas-quelqu'un ! Or personne n'a vu Jésus ressusciter, mais seulement le tombeau vide, le rien du tout, le presque rien à voir (Jean verra qu'il y a à voir). De ce point de vue la scène met l'accent sur le changement de condition de Jésus : Le tombeau est déjà vide quand l'ange roule la pierre devant les femmes. Mais ces dernières ne saisissent pas les pieds d'un fantôme. Or curieusement elles croient l'ange avant d'avoir vu et touché Jésus. Problème de concordance ! Elles auraient donc cru sans avoir vu ? Au contraire de thomas ? À moins que l'ange ne soit déjà un peu Jésus ! Je n'avais jamais songé combien l'évangile de Matthieu posait de problèmes ! Revenons donc au centre, au fait de la résurrection et non à son récit, et à la mission confiée aux femmes. Avoir l'âme comme la leur : toute tremblante et joyeuse de ce qui leur arrive.

Messe du jour de Pâques

Actes des Apôtres (10, 34a.37-43)

Quand Pierre arriva de Césarée chez un centurion de l'armée romaine, il prit la parole : « Vous savez ce qui s'est passé à travers tout le pays des Juifs, depuis les débuts en Galilée, après le baptême proclamé par Jean : Jésus de Nazareth, Dieu l'a consacré par l'Esprit Saint et rempli de sa force. Là où il passait, il faisait le bien, et il guérissait tous ceux qui étaient sous le pouvoir du démon. Car Dieu était avec lui. Et nous, les Apôtres, nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans le pays des Juifs et à Jérusalem. Ils l'ont fait mourir en le pendant au bois du supplice. Et voici que Dieu l'a ressuscité le troisième jour. Il lui a donné de se montrer, non pas à tout le peuple, mais seulement aux témoins que Dieu avait choisis d'avance, à nous qui avons mangé et bu avec lui après sa résurrection d'entre les morts. Il nous a chargés d'annoncer au peuple et de témoigner que Dieu l'a choisi comme Juge des vivants et des morts.

C'est à lui que tous les prophètes rendent ce témoignage : Tout homme qui croit en lui reçoit par lui le pardon de ses péchés. »

À lire la déclaration de Pierre, qui est Jésus ? L'apôtre s'efforce de l'annoncer à des païens familiers des Juifs et il cherche le langage approprié : consacré, rempli de l'Esprit Saint (l'Esprit de Dieu), de la force de Dieu. Dieu était avec lui, Dieu l'a ressuscité des morts. C'est déjà beaucoup pour qui veut se laisser tenter par l'annonce : *Tout homme qui croit en Lui reçoit par Lui le pardon de ses péchés*. C'est la réponse à la question : *Que devons-nous faire ?* Or ceux qui font une telle demande sont déjà disposés à croire, à se retourner, à se convertir. Davantage même que disposés, ils se retournent, ils se convertissent, pour autant que le péché était éloignement et détournement de Dieu. Pourquoi le Christ ne s'est-il pas montré à tout le peuple, pourquoi ne s'est-il pas imposé ? J'ai déjà rencontré cette question et la réponse risque bien d'être la même, ou une variante de la même. Pierre aurait pu éviter de souligner ce petit fait lourd de signification. S'il ne redoute pas de le faire, c'est bien que pour lui la manifestation de Jésus à ses seuls témoins s'impose. Déjà à l'époque des trois tentations inaugurales, Jésus s'était interdit de *prendre le pouvoir*. Il est impossible que Jésus s'impose. Ce serait en contradiction avec tout son être et tout son projet : instaurer avec l'humanité une relation autre, intérieure, amoureuse, fidèle, aimante. Le Christ ne cherche à triompher d'aucun ennemi sinon de la haine, du mal qui vient du cœur. D'un tel ennemi on ne saurait triompher par la force. Jésus, comme le dit Pierre, est venu pour *tout homme*. Le « peuple » ne peut donc pas se limiter au peuple juif du moment mais à tous les hommes des temps présent et futur. Jésus va passer par les témoins qui vont constituer l'Eglise. Jésus ne se montre donc qu'à ceux qui le connaissent déjà et qui sont par conséquent capables de le reconnaître (« à la fraction du pain »). Que signifierait se montrer, s'exhiber de manière anonyme ? Pierre est donc plein d'assurance, lui qui sait ce qu'il en est d'avoir renié son Seigneur. Il sait que sa charge de pécheurs d'hommes, c'est désormais d'annoncer.

Psaume 117, 1.4, 16-17, 22-23

*Rendez grâce au Seigneur : Il est bon !
Éternel est son amour !
Qu'ils le disent, ceux qui craignent le Seigneur :
Éternel est son amour !*

*Le bras du Seigneur se lève,
le bras du Seigneur est fort !
Non, je ne mourrai pas, je vivrai,
pour annoncer les actions du Seigneur.*

*La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs
est devenue la pierre d'angle :
c'est là l'œuvre du Seigneur, la
merveille devant nos yeux..*

Le psaume 117 revient sans tarder : C'est que les versets 22-23 disent tellement l'enchantement de Pâques ! Ou plutôt le paradoxe de Pâques, né du couple mort – résurrection : On le croyait mort, anéanti ; non seulement il est vivant mais de cette relève il devient le chef des vivants, le premier des vivants, le Vivant en qui tous vivent. Ce qu'on avait rejeté non seulement est debout mais s'avère le fondement, la fondation. C'est le résumé, le concentré de la logique de la foi, non seulement par le Christ qui accomplit, réalise les Écritures, mais déjà dans la foi juive dont la dialectique montre qu'elle est déjà sortie de l'ordre du mythe et du *Fatum*. La foi juive n'est plus un échafaudage symbolique (quoiqu'elle le reste aussi), c'est une dialectique de l'événement, puisque l'Absolu se révèle au cœur des contradictions humaines et même en surgit comme si elles étaient sa matière. Immanence divine, intime proximité divine, présence divine là même où elle est rejetée.

Lettre de Paul aux Colossiens (3, 1-4)

Frères, vous êtes ressuscités avec le Christ. Recherchez donc les réalités d'en haut : c'est là qu'est le Christ, assis à la droite de Dieu. Tendez vers les réalités d'en haut, et non pas vers celles de la terre. En effet, vous êtes morts avec le Christ, et votre vie reste cachée avec lui en Dieu. Quand paraîtra le Christ, votre vie, alors vous aussi, vous paraîtrez avec lui en pleine gloire.

Quelle est cette foi passive ? Je crois que je suis ressuscité par la résurrection du Christ, et je ne recherche pas les réalités d'en haut mais bien plus celle de la terre ! Même les « réalités d'en haut », je les regarde avec mes yeux terrestres. Suis-je mort avec le Christ ? Mort à mon *ego*, mort au « péché » qui ne consiste pas à s'aimer, mais à ne pas aimer et qui est donc un effet de ma « préférence nationale » intérieure. Ma vie devrait rester cachée en Jésus Christ alors qu'elle ne cesse de se tourner vers l'extérieur, d'accéder à la visibilité. Je veux autant être connu et reconnu (et aimé) que je suis attiré et séduit par les beautés et les richesses du monde, la sensation du monde. Qui ne va pas se récrier que c'est bien légitime, mis à part le catho coincé et obscurantiste ? Car pourquoi ne pas jouir de ce qui invite à jouir ? Comme simple vue de l'esprit, la revendication hédoniste ne peut qu'apparaître légitime parce que naturelle et au fond naturellement bonne. Je dis vue de l'esprit, parce qu'en effet « en soi » il n'y a rien à redire. Mais si je dis que vivre n'est pas un état mais une énigmatique rencontre ? Alors je ne puis plus me contenter de vivre « naturellement », sans autre fin que le présent et la jouissance du présent (qui en réalité ne cesse jamais d'être mise à mal par ma condition finie). Si la rencontre me sollicite, c'est évidemment la question de l'autre, de l'Autre, qui devient décisive. Je ne peux plus ne me donner pour fin que ma propre jouissance. Ma vie n'est plus centrée sur moi-même mais sur l'autre et tout au moins de la question de l'autre, de l'autre comme problème. Il est compréhensible que je me révolte contre la jouissance qui m'échappe, qui me passe sous le nez, mais je n'en sais pas moins que la *vérité* (nouveau mot en cette affaire), pas une vérité en soi ou en l'air, non, pas une autre que la vérité de moi-même (avec cette terrible implication de l'autre), va demeurer assise à ma porte comme une petite fille aux allumettes. Je ne pourrai plus jouir

tranquillement tandis que la petite mendiante attend. La vérité mendie mon regard, et en réalité elle mendie ma vie – et c'est cela que je ne veux pas, que ma vie soit prise intégralement. Je veux bien lui donner un sou, des miettes, mais pas tout, pas moi ! La jouissance n'a pas cessé d'être « bonne en soi », mais elle ne peut plus être bonne pour moi tant qu'elle n'illumine pas le monde entier comme un don reçu. Cela représente un impératif à double détente, qui ne peut me laisser tranquille : D'une part si c'est un don il ne peut plus être pris « naturellement » mais nécessairement en accueillant le donateur ; d'autre part le monde entier, c'est les autres, de sorte que je ne puis plus jouir sans que cette jouissance soit une communion. Non plus jouir de mais jouir avec, et non plus tant du don que du donateur : il n'est plus question que de personnes et de personnes et le soleil du monde n'est plus là que pour illuminer de l'amour – et à vrai dire il n'est qu'une métaphore de ce Soleil que j'ai rencontré sur mon chemin de rencontre : Dieu en personne, Dieu fait chair de ma chair, ce Christ qui reste caché et qui attend pour paraître en pleine gloire, qui m'attend, qui attend que je Lui dise oui.

Séquence *Victimæ paschali* (voir année C)

*Mors et vita duello conflixere mirando,
La mort et la vie s'affrontèrent en un duel prodigieux.*

Mors et vita ! Duello mirando ! Confluxerunt ! Le mot prodige ne suffit pas à rendre le prodige si à l'inverse ce n'est pas le prodige réel (le référent) qui me renverse comme Paul devant Damas. Un mot n'est qu'un mot pour celui qui ne voit pas et n'entend pas. Jésus, le Verbe incarné, a en effet livré un combat que seule la foi peut croire, la foi comme rencontre éprouvée avec Celui qui est la Vie. La Vie n'a pas combattu la mort que tout le monde connaît, elle a combattu le néant. La Vie est passée par cette fameuse mort que nous redoutons pour notre chair, mais ce qu'elle a obtenu par ce passage, c'est que ce passage en soit un et non plus la fin. La Résurrection manifeste dans la chair la Vie éternelle, pas du tout un retour à la vie antérieure, celle vouée à finir (c'est la simple loi de la nature). C'est la « mort éternelle », l'anéantissement, dont Dieu sauve. Je peux encore refuser cette vie éternelle et c'est alors que la mort éternelle prend le sens infernal de la « seconde mort » qui s'inscrit dans la vie éternelle même : Dieu ne peut pas revenir sur le don qu'il nous fait de la vie éternelle et c'est pourquoi il y a, il peut y avoir « l'enfer » qui est de vivre éternellement le refus de Dieu. Ce n'est pas pire que le néant, c'est la décision de l'âme libre. Le duel auquel s'est livré le Christ n'est donc pas, par conséquent, un duel plein de haine contre la mort mais tout au contraire un duel plein d'amour pour que l'âme dise oui à tant d'amour. Lorsque Dante lit l'inscription qu'il voit écrite sur la porte de l'enfer, il dit à Virgile : « son sens m'est dur », *il senso lor m'è duro*. Car il a lu : *Fecemi la divina potestate / La somma sapienza e il primo amore*, « Celui qui m'a faite, c'est la puissance divine, la suprême Sagesse et l'éternel Amour ».

Évangile de Jésus Christ selon saint Jean (20, 1-9)

Le premier jour de la semaine, Marie Madeleine se rend au tombeau de grand matin, alors qu'il fait encore sombre. Elle voit que la pierre a été enlevée du tombeau. Elle court donc trouver Simon-Pierre et l'autre disciple, celui que Jésus aimait, et elle leur dit : « On a enlevé le Seigneur de son tombeau, et nous ne savons pas où on l'a mis. » Pierre partit donc avec l'autre disciple pour se rendre au tombeau. Ils couraient tous les deux ensemble, mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau. En se penchant, il voit que le linceul est resté là ; cependant il n'entre pas. Simon-Pierre, qui le suivait, arrive à son tour. Il entre dans le tombeau, et il regarde le linceul (les bandelettes) resté là (θεωρεῖ τὰ ὀθόνια κείμενα), et le linge [le suaire, τὸ σουδάριον] qui avait recouvert la tête, non pas posé avec le linceul, mais roulé [plié, ἐντετυλιγμένον] à part à sa place [χωρὶς... εἰς ἓνα τόπον : à une place]. C'est alors qu'entra l'autre disciple, lui qui était arrivé le premier au tombeau. Il vit, et il crut. Jusque-là, en effet, les disciples n'avaient pas vu (ἤδεισαν) que, d'après l'Écriture, il fallait que Jésus ressuscite d'entre les morts.

Grâce à Jean, nous possédons un récit profondément différent de celui de Matthieu. Celui de ce dernier était tellement merveilleux et surnaturel, plein d'invéraisemblances ! Je ne suis pas allé étudier les exégètes, mais je supposerais que les sources de Matthieu sont plus populaires, rapidement enjolivées et imagées. Au fond Matthieu donne bien davantage matière à représentation : Jean au contraire est sobre ; chez lui aucun élément surnaturel, que des faits et des observations précises. Si ce n'est pas Jean qui a rédigé (tout ou partie de « son » évangile), du moins sent-on sa marque directe. Marie de Magdala ne trouve pas d'ange qui roule la pierre et fait trembler le monde. Elle trouve un tombeau ouvert et vide. C'est cette femme magnifique qui court trouver Pierre et Jean. Pierre le lourd et Jean le rapide ! La conduite du disciple bien-aimé est subtile : il n'entre pas pour pouvoir laisser le « chef » entrer le premier et faire le constat. Mais il se penche et aperçoit le linceul : Si des hommes avaient enlevé le cadavre, ils l'auraient emporté enveloppé ; or... – c'est alors que Pierre entre et voit et même regarde, contemple, reste pensif une fraction de seconde, le temps qu'entre son compagnon. Jean voit les bandelettes tombées par terre (c'est une traduction) et le suaire bien plié ou roulé à « sa » place, autrement dit posé à un endroit précis, non pas tombé avec les bandelettes. Lazare était sorti du tombeau prisonnier de ses bandelettes et il avait fallu une intervention féminine pour le délivrer. Jésus se délivre lui-même, les bandelettes lui tombent du corps. Pourquoi n'en a-t-il pas été de même de la tête ? Jésus s'est lui-même retiré le suaire qui lui recouvrait encore la tête après qu'il s'était relevé. En personne bien élevée, il ne l'a pas jeté par terre comme une serpillière, il en a pris soin, sachant que ce serait la plus précieuse des reliques pour ses disciples. Jésus s'est corporellement évadé des signes et preuves de sa mort. Le nouvel Adam laisse là son vêtement de mort : la relique est signe qu'il a bien passé par la mort, et si l'on peut dire, le Vivant brille par son absence. Sa disparition de son enveloppe mortuaire signe qu'il est vivant. À la fois le linceul lui est tombé du corps quand Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et à la fois il s'est Lui-même libéré du suaire : Jean a pleinement conscience que Jésus ne s'est pas relevé comme un

mort vivant, un fantôme ou un automate, mais comme un vivant de nouveau conscient et agissant, comme un sujet. Le premier geste de Jésus ressuscité est de plier soigneusement l'attribut de mort qui le recouvre encore, qui recouvre son visage, sa face : ses yeux pour regarder ses disciples, sa bouche pour leur parler, ses oreilles pour les entendre – tout ce qu'il faut pour se faire reconnaître en personne. Matthieu rapporte les légendes qui se colportent parmi les premiers croyants ; Jean rapporte son propre témoignage avec la plus grande précision pour ce moment capital de la foi : Jean n'a pas vu Jésus en train de ressusciter ; il l'a vu ressuscité, le soir même et plus tard en Galilée ; mais il a vu aussi cet entre-deux ténu : les traces sensibles de ce passage de la mort à la vie, du mort au vivant et plus précisément au Vivant, car cette vie n'est plus « naturelle ». Elle subsume la nature (Jésus, quand il le faudra, se laissera toucher, mangera et boira avec ses disciples, cinq cents le verront) mais elle n'est plus une vie de besoin ; elle est une vie qui ne peut plus mourir, une vie divine. La Vie divine s'est donc laissée voir par des yeux de chairs, les yeux de ceux qui sont devenus les témoins par lesquels nous croyons sans avoir vu ; mais à la vérité nous croyons ce que eux ont vu, si bien que nous voyons par leurs yeux.

2ème Dimanche de Pâques (1er mai)

Actes des Apôtres (2, 42-47)

Dans les premiers jours de l'Église, les frères étaient fidèles à écouter l'enseignement des Apôtres et à vivre en communion fraternelle, à rompre le pain et à participer aux prières. La crainte de Dieu était dans tous les cœurs ; beaucoup de prodiges et de signes s'accomplissaient par les Apôtres. Tous ceux qui étaient devenus croyants vivaient ensemble, et ils mettaient tout en commun ; ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, pour en partager le prix entre tous selon les besoins de chacun. Chaque jour, d'un seul cœur, ils allaient fidèlement au Temple, ils rompaient le pain dans leurs maisons, ils prenaient leurs repas avec allégresse et simplicité. Ils louaient Dieu et trouvaient un bon accueil auprès de tout le peuple. Tous les jours, le Seigneur faisait entrer dans la communauté ceux qui étaient appelés au salut (Ο δὲ κύριος προσετίθει τοὺς σωζομένους καθ' ἡμέραν τῇ ἐκκλησίᾳ).

La dernière phrase est tout simplement une parfaite définition de l'Église. Premièrement c'est le Seigneur qui fait entrer ; ensuite elle est composée des « sauvés ». Le Seigneur sauve (c'est cela que signifie le nom de Jésus) et ceux qui sont sauvés sont l'Église. Celle-ci devient la visibilité du Salut. C'est pourquoi « hors de l'Église, pas de Salut ». Mais cela ne veut pas dire que nous en connaissions les frontières. Le peuple des sauvés est le peuple que sauve le Christ. Ce n'est pas l'Église qui sauve. Ce n'est même pas l'Église qui par son action fait rentrer en elle les « convertis » qui vont pouvoir être désormais regardés comme des sauvés. Il y a donc bien une visibilité du peuple des sauvés, mais en fin de compte les frontières de la bergerie sont invisibles. Comme l'a fait remarquer mon presque curé, il faut distinguer le troupeau et la bergerie. Il y a un seul troupeau, celui des sauvés, mais il y a plusieurs bergeries.

Cela veut-il dire qu'il y aurait plusieurs Églises ? Non, puisque l'Église, c'est le troupeau, le peuple des sauvés, non la bergerie. Il y a plusieurs bergeries parce que le troupeau est dispersé de part le monde, voire divisé. Ce que veut le Christ, c'est un seul troupeau pour un seul Pasteur. Il va les chercher dans toutes les bergeries (on sait qu'elles sont gardées par des mercenaires). Cette première Église ou Église « primitive » comporte bien des traits monastiques, si bien qu'ils inspireront naturellement les premiers essais de vie monastique, de *déserts*. Comme on peut rêver d'une telle vie communautaire ! Rêver ? La foi n'est ni un rêve ni faite pour rêver. Notre Église est à notre image : divisée, égoïste, sectaire, conservatrice, rigide, injuste, immobiliste, timorée... Et pourtant c'est elle qui est remplie de saints et d'amoureux de Dieu, non seulement dans les monastères, mais dans tous ces monastères invisibles où la foi vit cachée. On peut donc juger à juste titre l'Église sur les apparences, mais cela ne nous renseigne nullement sur ce qu'elle est véritablement : le peuple des sauvés, non pas sauvés par de prodigieux mérites, mais par le seul Christ.

Psaume 117, 1.4, 13-14, 19.21, 22-23, 24-25

*Rendez grâce au Seigneur : Il est bon !
Éternel est son amour !
Qu'ils le disent, ceux qui craignent le Seigneur :
Éternel est son amour !*

*On m'a poussé, bousculé pour m'abattre ;
mais le Seigneur m'a défendu.
Ma force et mon chant, c'est le Seigneur ;
il est pour moi le salut.*

*Ouvrez-moi les portes de justice :
j'entrerai, je rendrai grâce au Seigneur.
Je te rends grâce car tu m'as exaucé :
tu es pour moi le salut.*

*La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs
est devenue la pierre d'angle :
c'est là l'œuvre du Seigneur,
la merveille devant nos yeux.*

*Voici le jour que fit le Seigneur,
qu'il soit pour nous jour de fête et de joie !
Donne, Seigneur, donne le salut !
Donne, Seigneur, donne la victoire !*

Encore le psaume 117, cette fois-ci un peu moins coupé ! Jésus est celui par excellence qui peut dire : *On m'a poussé, bousculé pour m'abattre, mais le Seigneur m'a défendu*. Jésus est la pierre poussée et renversée. Renversée ? Les meurtriers du Christ on cru le renverser, l'abattre lorsqu'en ricanant ils l'on regardé agoniser sur la croix. Or en quelque sorte il se servait de leur crime pour les sauver. Ce n'est même pas en quelque sorte, c'est exactement cela : Jésus nous sauve là où non

seulement nous nous pardons, mais où nous nous pardons en cherchant à le perdre et plus généralement en étant homicides (et nous tuons l'homme chaque fois que nous tuons quelque chose en lui, si peu que ce soit). Dieu nous sauve exactement là où nous nous pardons. C'est somme toute logique, encore fallait-il le faire, comme on dit !

Première lettre de saint Pierre (1, 3-9)

Béni soit Dieu, le Père de Jésus Christ notre Seigneur : dans sa grande miséricorde, il nous a fait renaître grâce à la résurrection de Jésus Christ pour une vivante espérance, pour l'héritage qui ne connaîtra ni destruction, ni souillure, ni vieillissement. Cet héritage vous est réservé dans les cieux, à vous que la puissance de Dieu garde par la foi, en vue du salut qui est prêt à se manifester à la fin des temps. Vous en tressaillez de joie, même s'il faut que vous soyez attristés, pour un peu de temps encore, par toutes sortes d'épreuves ; elles vérifieront la qualité de votre foi qui est bien plus précieuse que l'or (cet or voué pourtant à disparaître, qu'on vérifie par le feu). Tout cela doit donner à Dieu louange, gloire et honneur quand se révélera Jésus Christ, lui que vous aimez sans l'avoir vu, en qui vous croyez sans le voir encore ; et vous tressaillez d'une joie inexprimable qui vous transfigure, car vous allez obtenir votre salut qui est l'aboutissement de votre foi.

Comment un pêcheur « sans instruction » est devenu le premier Père de l'Église, maître de foi, enseignant et pasteur. Pour Pierre il ne saurait faire de doute que la vie spirituelle de l'homme n'est pas une simple propriété de sa nature mais un don et un héritage *réserve dans les cieux* : s'il n'y a pas de vie éternelle, quelle réalité pour la vie *spirituelle* ? La vie spirituelle est une vie inspirée et aspirée : elle ne peut pas trouver sa source « en bas », dans la nature ; « en haut », au contraire, dans l'Esprit. Le discours sur les « besoins spirituels » de l'homme est bien sûr une sécularisation de cet héritage chrétien pour époque postchrétienne, ou tout simplement des traditions religieuses, même si elles ne prononcent pas le mot *esprit*, pour ces temps postreligieux (ceux qui ont encore « de la religion » n'ont pas l'idée de se réclamer de « besoins spirituels », puisque la dimension spirituelle est inhérente au religieux pour autant que celui-ci n'est pas entièrement réduit à du social ou du politique). Il n'empêche, c'est bien la parole chrétienne qui, enracinée dans le Judaïsme (« Je mettrai en vous mon Esprit »), conçoit le « spirituel comme « vie », par exemple lorsque Pierre dit : Vous êtes des pierres vivantes, vous entrez dans la construction de ce Temple spirituel qu'est l'Église, le corps du Christ, le peuple de Dieu.

Évangile de Jésus Christ selon saint Jean (20, 19-31)

C'était après la mort de Jésus, le soir du premier jour de la semaine. Les disciples avaient verrouillé les portes du lieu où ils étaient, car ils avaient peur des Juifs. Jésus vint, et il était là au milieu d'eux. Il leur dit : « La paix soit avec vous ! » Après cette parole, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie en voyant le Seigneur. Jésus leur dit de nouveau : « La paix soit avec vous ! De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie. » Ayant ainsi parlé, il répandit sur eux

son souffle et il leur dit : « Recevez l'Esprit Saint. Tout homme à qui vous remettrez ses péchés, ils lui seront remis ; tout homme à qui vous maintiendrez ses péchés, ils lui seront maintenus. » Or, l'un des Douze, Thomas (dont le nom signifie : Jumeau) n'était pas avec eux quand Jésus était venu. Les autres disciples lui disaient : « Nous avons vu le Seigneur ! » Mais il leur déclara : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt à l'endroit des clous, si je ne mets pas la main dans son côté, non, je ne croirai pas ! » Huit jours plus tard, les disciples se trouvaient de nouveau dans la maison, et Thomas était avec eux. Jésus vint, alors que les portes étaient verrouillées, et il était là au milieu d'eux. Il dit : « La paix soit avec vous ! » Puis il dit à Thomas : « Avance ton doigt ici, et vois mes mains ; avance ta main, et mets-la dans mon côté : cesse d'être incrédule, sois croyant. » Thomas lui dit alors : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Jésus lui dit : « Parce que tu m'as vu, tu crois. Heureux ceux qui croient sans avoir vu. » Il y a encore beaucoup d'autres signes que Jésus a faits en présence des disciples et qui ne sont pas mis par écrit dans ce livre. Mais ceux-là y ont été mis afin que vous croyiez que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu, et afin que, par votre foi, vous ayez la vie en son nom.

La dernière page de l'évangile de Jean est forcément importante : Pour l'instant, les apôtres n'ont connaissance de la Résurrection que par le témoignage de Marie de Magdala, l'apôtre des apôtres, celle qui est déjà l'amour, comme la petite Thérèse. Lorsque Jésus se retrouve au milieu d'eux, il leur parle d'une manière qui lui est tellement propre qu'ils n'ont pas de doute : qui d'autre pourrait leur parler de « son Père » et de l'Esprit saint ? À partir de là et sans attendre (c'est déjà une Pentecôte), il les institue, leur donne pouvoir (son pouvoir), celui qui est par excellence le pouvoir de Dieu : pardonner les péchés. L'Église n'est pas établie simplement comme une communauté en communion spontanée, une simple réunion de croyants, elle est bien instituée positivement comme un corps social, intégrant la nécessité temporelle du pouvoir et de sa transmission. En même temps, ce pouvoir humain et socialement identifiable est un pouvoir dont le contenu est purement spirituel. Le texte ne précise pas si les « disciples » sont seulement les « Douze » ou s'ils sont plus nombreux. Dans le premier cas, Jésus institue spécifiquement les apôtres qui vont détenir un pouvoir « ministériel » ; mais en même temps on ne doit pas oublier que c'est l'Église comme telle qui reçoit pouvoir. Tout baptisé va donc pouvoir remettre ou maintenir les péchés ? Et pourquoi pas à soi-même ? Soit la consistance de l'Église est purement spirituelle mais de plus purement subjective (la communion n'existe que dans le cœur ou la conscience des croyants), soit elle est non seulement spirituelle (tout le monde peut s'accorder là-dessus) mais de plus sociale, ce qui implique des médiations de nature « politique » (déterminées par la nécessité que des pouvoirs soient exercés). On connaît la tendance protestante à privilégier la subjectivité comme lieu essentiel de la foi. Si l'on rejette l'Église institutionnelle, il faut alors rejeter celle des Apôtres (et de Paul), puisque l'Église s'organise immédiatement sur un mode hiérarchique et apostolique. D'autant plus que les apôtres sont juifs et sont familiers de l'existence d'un clergé, lesquels constituent une caste (certes différenciée, mais caste tout de même, comme dans l'Indouisme ou la religion des Perses – voir Dumézil !) Dès que les Chrétiens auront triomphé (à partir de Constantin), c'est bien naturellement que se

constituera un pouvoir clérical. Cela ne veut pas dire que le Saint Esprit s'est évaporé : dès le premier jour il œuvre à contre-courant... Huit jours plus tard, les Apôtres sont toujours à Jérusalem (ils n'ont donc pas tout de suite regagné la Galilée) et l'on connaît par cœur l'épisode Thomas. Ici encore il n'y a que Jésus qui ait pu se comporter de cette manière, et lui dire : « sois croyant » et puis « heureux ceux qui croient sans avoir vu ». Jésus avait montré spontanément ses plaies aux disciples, mais maintenant c'est devenu un programme, pour satisfaire la revendication de thomas : Tu veux voir, et bien vois ! Tu veux toucher, et bien touche ! En réalité, la présence de Jésus est tellement indubitablement sa présence, aux yeux et surtout au cœur de Thomas, que celui-ci n'a même pas besoin de toucher ni de regarder : il a absolument reconnu Celui qui lui fait pousser un cri : un cri qui signifie que Jésus est reconnu par la primitive Église comme Dieu. Il ne dit pas : « mon Dieu ! » comme une exclamation d'étonnement ; il dit : « Mon Seigneur à moi et mon Dieu à moi ! ». Il voit vraiment Jésus comme Dieu devant lui, réalisant le désir de Job : « De mes yeux de chair je verrai Dieu ». Souvenons-nous aussi de Philippe. La dernière phrase montre à quel point l'évangile est déjà le texte d'une communauté, en quelque sorte un texte déjà « liturgique », fait pour être lu devant l'assemblée des fidèles ; lu mais plus encore prononcé sur un mode kérygmatisé et même catéchétique. Tout cela n'est pas de la génération spontanée mais dénote une organisation : l'Église primitive est déjà divisée, va connaître des schismes et des gnosés, mais en même temps elle ne doute pas d'elle-même (« le Saint-Esprit et nous avons décidé ceci... »), car elle se sait portée par l'assurance du Christ (« Je suis avec vous... ») et ce don de l'Esprit si mystérieux, qui réalise la promesse de cette présence selon un mode qui n'est plus celui de la chair (de la présence physique, finie et temporaire de Jésus) mais bien de l'Esprit. C'est l'Église qui est désormais le corps, la chair de la chair du Christ.

3ème Dimanche de Pâques (8 mai)

Lecture du livre des Actes des Apôtres (2, 14.22b-33)

Le jour de la Pentecôte, Pierre, debout avec les onze autres Apôtres, prit la parole ; il dit d'une voix forte : "Habitants de la Judée, et vous tous qui séjournerez à Jérusalem, comprenez ce qui se passe aujourd'hui, écoutez bien ce que je vais vous dire. Il s'agit de Jésus le Nazaréen, cet homme dont Dieu avait fait connaître la mission en accomplissant par lui des miracles, des prodiges et des signes au milieu de vous, comme vous le savez bien. Cet homme, livré selon le plan et la volonté de Dieu, vous l'avez fait mourir en le faisant clouer à la croix par la main des païens. Or, Dieu l'a ressuscité en mettant fin aux douleurs de la mort, car il n'était pas possible qu'elle le retienne en son pouvoir. En effet, c'est de lui que parle le psaume de David : 'Je regardais le Seigneur sans relâche ; s'il est à mon côté, je ne tombe pas. Oui, mon cœur est dans l'allégresse, ma langue chante de joie ; ma chair elle-même reposera dans l'espérance : tu ne peux pas m'abandonner à la mort ni laisser ton fidèle connaître la corruption. Tu m'as montré le chemin de la vie, tu me rempliras d'allégresse par ta présence'. Frères, au sujet de David notre père, on peut vous dire avec assurance qu'il est mort, qu'il a été enterré, et que son

tombeau est encore aujourd'hui chez nous. Mais il était prophète, il savait que Dieu lui avait juré de faire asseoir sur son trône un de ses descendants. Il a vu d'avance la résurrection du Christ, dont il a parlé ainsi : 'Il n'a pas été abandonné à la mort, et sa chair n'a pas connu la corruption'. Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité ; nous tous, nous en sommes témoins. Élevé dans la gloire par la puissance de Dieu, il a reçu de son Père l'Esprit Saint qui était promis, et il l'a répandu sur nous : c'est cela que vous voyez et que vous entendez."

Pierre le peureux, Pierre le lâche, enfin est rempli de son maître, de son ami. Il n'a jamais été aussi plein de Lui que depuis qu'il a disparu : *Il faut que je m'en aille et vous recevrez une force...* Pierre n'a plus peur et comme chef des Douze il prend la parole et explique ce que lui-même avait eu tant de mal à comprendre. Mais après tout, l'incrédulité des Apôtres est plutôt un bon signe. C'est leur crédulité qui aurait été inquiétante. On peut comparer la résistance des disciples à la nuque raide du peuple de Moïse. Un peuple trop docile ferait peur. Israël, qui lutte contre Dieu, montre que le ressort de la foi n'est pas la soumission servile ou la croyance aveugle ou superstitieuse. Quel peuple se caractérise par le fait qu'il désobéit à son dieu ? Les autres rendent le culte prescrit et se mettent en règle, tandis que Jacob lutte contre l'Ange du Seigneur. Sa foi sera désormais une boiterie, une hanche démise (à comparer au pied enflé d'Œdipe, dans le tout autre registre, celui de la tragédie et du destin). Maintenant les Apôtres annoncent la bonne nouvelle de la résurrection de Jésus et du Salut pour les hommes, non pas comme un professeur blasé fait son cours, mais avec un total enthousiasme qui ne craint plus rien. Enthousiasme de la foi, de la certitude, de l'amour de leur Seigneur avec qui ils ont mangé et bu jusqu'à son Ascension. Il faut qu'il ne soit plus là pour qu'eux puissent désormais se sentir pleins de sa présence, au point d'en faire trembler les murs. L'enthousiasme, la joie sont le signe que l'Esprit est venu sur eux. Le mystère de Dieu (de la Trinité) est trop grand pour que l'on puisse vraiment comprendre la procession de l'Esprit, la nécessité de cette troisième personne qui pour nous, dans l'Économie, est la vivante médiation universelle qui médiatise la médiation singulière et charnelle du Fils incarné. Pourtant ce Fils est le *Logos*... Or celui-ci subsume la Création tout entière. Pourquoi faut-il l'Esprit en plus du Logos ? On sait que c'est du côté de l'Amour qu'il faut chercher, du côté du Tiers en qui s'aiment les Deux (le Père et le Fils). Comme un Juif s'adressant à des Juifs, Pierre essaye de faire comprendre l'événement du Messie dans le langage des Psaumes, le langage qui sert aux Juifs à prier. La preuve par l'Écriture avait déjà été utilisée par Jésus, mais c'était encore au futur. Au présent en train de se faire également. Mais maintenant est advenu le présent accompli. C'est que les temps sont accomplis et il n'y a plus que du présent définitivement en train de s'accomplir « jusqu'à la fin des temps ». Est-ce contradictoire ? Est-ce si paradoxal ? Le temps était le temps de l'inaccompli. Désormais le temps est celui de l'accomplissement de l'accompli. Car en Jésus Christ *tout est accompli*. Ce qui s'accomplit désormais est donc l'accomplissement, l'*explicatio* dirait Leibniz, de cet accomplissement. Le temps est devenu une épiphanie : celle-ci peut bien être fort sombre à nos yeux, sombre comme un vendredi saint, c'est parce que nous n'avons pas la foi que nous ne voyons pas la Lumière définitive qui fait que le « retour du Christ » n'est rien d'autre que cette

manifestation à nos yeux enfin décillés, de ce qui est déjà totalement accompli – et qu'on y songe bien : même la Venue du Christ, sa « première » venue s'est déroulée, a pris du temps, a épousé le temps, a souffert le temps et du temps, entre le moment de l'Annonciation et l'ascension. Pierre a choisi une citation qui en parlant de la venue du Christ et de sa « victoire », exprime tout autant sa propre joie. Il n'y a plus besoin d'attendre la venue du Christ ou Messie, puisqu'il est définitivement là, déjà et pour toujours.

Psaume 15, 1-2a.5, 7-8, 9-10, 2b.11

*Garde-moi, mon Dieu : j'ai fait de toi mon refuge.
J'ai dit au Seigneur : « Tu es mon Dieu !
Seigneur, mon partage et ma coupe :
de toi dépend mon sort. »*

*Je bénis le Seigneur qui me conseille :
même la nuit mon cœur m'avertit.
Je garde le Seigneur devant moi sans relâche ;
il est à ma droite : je suis inébranlable.*

*Mon cœur exulte, mon âme est en fête,
ma chair elle-même repose en confiance :
tu ne peux m'abandonner à la mort
ni laisser ton ami voir la corruption.*

*Je n'ai pas d'autre bonheur que toi.
Tu m'apprends le chemin de la vie :
devant ta face, débordement de joie !
A ta droite, éternité de délices !*

Dans la confrontation de la foi et du monde (de ceux qui n'ont pas la foi), l'essentiel est ce qui ne peut être communiqué : la confiance, la joie, la louange, le dialogue avec l'Invisible. Le psaume 15 est je pense de ceux qui ne peuvent être entendus. Le sceptique peut bien le lire des yeux (en réalité il ne le fait pas car la parole dite de Dieu ne l'intéresse pas vraiment et c'est bien ce qui le caractérise : celui qui est du monde s'intéresse au monde : moi le premier je m'intéresse au monde et il s'ensuit un combat entre le monde en moi et la foi, de sorte que j'éprouve la consistance propre et de l'un et de l'autre, incommensurable en vérité, sachant que la consistance de la foi n'est pas vaine comme celle du monde – mais je dis vaine sans le penser vraiment car ce n'est pas le monde qui est vain, c'est mon asservissement intérieur à ce monde) ; je disais donc : le mécréant peut bien lire la lettre de la louange que fait monter la foi vers Dieu, elle lui apparaît exotique, comme pour moi la superstition d'un animiste. Le mécréant moderne ne croit même plus que nous soyons des personnes, puisque cette notion, identifiée comme chrétienne, ne définit plus ce qu'il pense être : un sujet subjectif sans substance. Je me rappelle le propos de l'artiste comédien acrobate Ph. Ménard (Cie Non Nova) cherchant à définir son identité (qui plus est de transsexuel) : une suite de mues sans rien d'ultime – et il est clair et vrai qu'il n'y a rien d'ultime si Dieu ne me recueille pas, ne m'assure pas. Si

je paraphrase l'Apôtre Pierre : que devenons-nous, s'il n'y a pas une Parole de Vie éternelle ? Je ne subsiste que dans la main de Dieu, et c'est bien la certitude du psalmiste. Tout le reste en découle, et en particulier que ce Verbe, cette Parole de Vie est une Parole qui m'enseigne et m'instruit et me guide et me conduit, non comme un mouton, mais comme un maître son disciple qui se laisse volontiers instruire. J'ai d'autant plus besoin d'entendre et d'entendre le psaume que dans la réalité je viens m'instruire auprès de la Parole mais qu'en même temps je m'en laisse aussitôt distraire, je ne l'écoute pas, ma pensée s'échappe ailleurs, revient au monde physique, se détourne de l'Esprit. Il doit bien y avoir de véritables spirituels qui ont vraiment laissé Dieu les habiter (*Nous ferons en lui notre demeure*, dit Dieu) ; quant à moi je n'en suis pas, puisque le monde m'habite bien davantage. Est-ce que je livre combat ? Oui, de défaite en défaite ! C'est que je ne laisse pas vraiment Dieu me défaire de ce qui me défait. Pourtant il s'y prend à tout instant et comme Père et comme Frère et comme Inspirateur. Ils s'y mettent à Trois et inlassablement me sollicitent. Je sais qu'ils vont finir par l'emporter à l'usure, puisque la parole de Jean dit vrai : Si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur. Dieu m'aime davantage que je ne m'aime moi-même.

Première lettre de saint Pierre Apôtre (1, 17-21)

Frères, vous invoquez comme votre Père celui qui ne fait pas de différence entre les hommes, mais qui les juge chacun d'après ses actes ; vivez donc, pendant votre séjour sur terre, dans la crainte de Dieu. Vous le savez : ce qui vous a libérés de la vie sans but que vous meniez à la suite de vos pères, ce n'est pas l'or et l'argent, car ils seront détruits ; c'est le sang précieux du Christ, l'Agneau sans défaut et sans tache. Dieu l'avait choisi dès avant la création du monde, et il l'a manifesté à cause de vous, en ces temps qui sont les derniers. C'est par lui que vous croyez en Dieu, qui l'a ressuscité d'entre les morts et lui a donné la gloire ; ainsi vous mettez votre foi et votre espérance en Dieu.

Même ces quelques lignes de l'Apôtre Pierre sont un résumé de la foi et – il faut y songer, la naissance d'une nouvelle conception de Dieu, la nôtre, certes le Dieu des Juifs mais désormais Dieu de toute l'humanité. Le grand Pan est mort : les dieux de la Nature sont finis ; les dieux des cités sont finis. Le Dieu de Pierre pourrait être le Dieu des philosophes par son universalité, mais en outre il est « Père », il juge (d'après les actes, ce qui signifie qu'il est un Dieu « moral » et non plus un dieu au vouloir capricieux ou incompréhensible : la responsabilité humaine devient la mesure du jugement) ; et surtout *l'Agneau éternel a été manifesté en ces temps qui sont les derniers*. Ici il y a de quoi ne plus comprendre si l'on n'est pas familier du langage de la foi, ce langage tellement codé... Le Dieu de Pierre n'est pas le dieu des philosophes parce que, malgré son caractère rationnel, il est le Dieu de Jésus-Christ. Pierre ne dit pas tout du Christ : seulement qu'il a donné son sang (c'est le mot qui vient en premier pour parler de Lui). Dieu a donc Lui-même donné une victime en sacrifice, alors que dans toute religion ce sont toujours les hommes qui offrent des sacrifices. Une fois élucidées la logique et l'anthropologie du sacrifice (pensons à René Girard), le Dieu de Pierre les retourne, les

renverse et instaure donc un tout nouveau rapport à Dieu, à un Dieu qui s'est manifesté en personne et non pas seulement par de supposés signes (des événements interprétés comme tels). Ce que signe un tel nouveau Dieu, c'est un sens de l'histoire qui était impensable auparavant. Notre présent devient « les temps qui sont les derniers ». Ils sont les derniers non en raison d'une durée ou d'une brièveté inconnues, mais parce qu'ils sont christifiés. Ils s'accomplissent dans ce pourquoi le Christ, l'Envoyé de Dieu, est venu : nous « sauver » par son « sacrifice ». Sauver le temps, c'est le relever de sa logique propre, immanente, la logique de la mort. Le temps de la vie n'est plus une condamnation à mort. L'Agneau offert en sacrifice signifie la mise à mort de tout ce qui en nous nous faisait mourir. Maintenant c'est par le Christ que je crois en Dieu ; par rien ni personne d'autre. La rationalité, y compris divine, n'est plus une rationalité purement logique, intemporelle, formalisable ; elle devient une rationalité non seulement du devenir mais du temps (le temps du sujet, le temps de l'histoire, le temps de l'homme et de l'humanité). Je ne pourrais plus croire en un Dieu simplement cause première : il me faut un Dieu qui me sauve. Une fois cette idée « moderne » acquise, l'horizon devient celui d'un désespoir absolu si d'aventure un tel Dieu n'existait pas. Or raisonner sur sa non-existence possible revient à réemployer les vieilles catégories rationnelles, celles de la vieille raison du vieux *logos* (même le grand Anselme y a cédé), appliquées à une manifestation, à un Dieu qui s'est effectivement manifesté, dont l'existence n'a pas à être démontrée mais simplement montrée : *Viens et vois*. Nier ce Dieu-là inaugure le nihilisme. Je crois en ce Dieu dont Pierre est le témoin. Non qu'il ait vu Dieu que personne n'a jamais vu, mais parce qu'il a vu et entendu l'Agneau. Ce n'est pas un point particulier de la geste christique qui peut nous faire croire, mais bien l'ensemble du témoignage portant sur les faits et gestes et paroles du Christ. Les Apôtres et les disciples sont avant tout les témoins de la mort (le fameux sacrifice) suivie incroyablement de la Résurrection et de l'Ascension et de la Pentecôte ; mais rien de tout cela ne constituerait une véritable manifestation si n'avait pas précédé tout une préparation : la vie publique de Jésus, son enseignement, et puis sa vie obscure de jeune homme, d'enfant, de fils de Marie, et puis rétrospectivement toute la préparation vétérotestamentaire, l'immense « conformément aux Écritures ». On ne peut rien mettre de côté de tout cela si l'on veut entrevoir le sens de l'événement Christ. Cet événement devient la médiation incontournable sans laquelle Dieu demeure au-delà de l'homme. Il est tellement fort et prégnant, cet événement, que même philosophe on ne pourra plus le faire de la même manière après : la philosophie n'a pas à devenir « chrétienne » pour autant, mais elle est réellement christifiée, car même le dieu de Platon ou celui d'Aristote ne sont plus pensables comme tels, mais dans une reprise à travers le prisme du Dieu de Jésus-Christ, du Dieu du temps – même si naturellement un tel bouleversement ne devient pensable que très lentement : peut-être même que c'est seulement l'âge postmoderne et la critique de l'ontothéologie qui permet la sortie de la vieille conception de Dieu et du divin. N'est plus divin que ce qui subsiste *in Christo*.

Évangile selon saint Luc (24, 13-35)

Le troisième jour après la mort de Jésus, deux disciples faisaient route vers un village appelé Emmaüs, à deux heures de marche de Jérusalem, et

ils parlaient ensemble de tout ce qui s'était passé. Or, tandis qu'ils parlaient et discutaient, Jésus lui-même s'approcha, et il se mit à marcher avec eux. Mais leurs yeux étaient aveuglés, et ils ne le reconnurent pas. Jésus leur dit : « De quoi causiez-vous donc, tout en marchant ? » Alors, ils s'arrêtèrent, tout tristes. L'un des deux, nommé Cléophas, répondit : « Tu es bien le seul de tous ceux qui étaient à Jérusalem à ignorer les événements de ces jours-ci. » Il leur dit : « Quels événements ? » Ils lui répondirent : « Ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth : cet homme était un prophète puissant par ses actes et ses paroles devant Dieu et devant tout le peuple. Les chefs des prêtres et nos dirigeants l'ont livré, ils l'ont fait condamner à mort et ils l'ont crucifié. Et nous qui espérions qu'il serait le libérateur d'Israël ! Avec tout cela, voici déjà le troisième jour qui passe depuis que c'est arrivé. À vrai dire, nous avons été bouleversés par quelques femmes de notre groupe. Elles sont allées au tombeau de très bonne heure, et elles n'ont pas trouvé son corps ; elles sont même venues nous dire qu'elles avaient eu une apparition : des anges, qui disaient qu'il est vivant. Quelques-uns de nos compagnons sont allés au tombeau, et ils ont trouvé les choses comme les femmes l'avaient dit ; mais lui, ils ne l'ont pas vu. » Il leur dit alors : « Vous n'avez donc pas compris ! Comme votre cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Messie souffrit tout cela pour entrer dans sa gloire ? » Et, en partant de Moïse et de tous les Prophètes, il leur expliqua, dans toute l'Écriture, ce qui le concernait. Quand ils approchèrent du village où ils se rendaient, Jésus fit semblant d'aller plus loin. Mais ils s'efforcèrent de le retenir : « Reste avec nous : le soir approche et déjà le jour baisse. » Il entra donc pour rester avec eux. Quand il fut à table avec eux, il prit le pain, prononça la bénédiction, le rompit et le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent, mais il disparut à leurs regards. Alors ils se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route, et qu'il nous faisait comprendre les Écritures ? » À l'instant même, ils se levèrent et retournèrent à Jérusalem. Ils y trouvèrent réunis les onze Apôtres et leurs compagnons, qui leur dirent : « C'est vrai ! le Seigneur est ressuscité : il est apparu à Simon-Pierre. » À leur tour, ils racontaient ce qui s'était passé sur la route, et comment ils l'avaient reconnu quand il avait rompu le pain.

Combien de fois n'avons-nous pas lu et entendu ce récit ! Cette fois-ci, j'y remarque un détail qui ne m'avait jamais frappé – non pas un détail mais quelque chose de l'ordre de la structure de la Révélation : le lien, le nœud qui unit le sens des Écritures ou plus exactement l'inscription du Messie dans l'Écriture, et la fraction du pain. Comme si les deux, mis en perspective, devenaient l'alpha et l'oméga de la Révélation. D'un côté la Bible juive prend sens à travers l'accomplissement messianique, autrement dit christique ; de l'autre cet accomplissement trouve son effectivité dans le partage du pain, c'est-à-dire l'eucharistie par laquelle se réalise l'Incarnation. Je dis réalise mais ce n'est pas exactement réalise ! Rien ne réalise l'Incarnation sinon l'Incarnation. Mais son *effet* est notre divinisation, et la médiation se réalise dans ce devenir-pain, devenir-nourriture du Christ, de Dieu fait chair. *Si vous ne mangez pas ma chair...* Le Verbe éternel, le Logos se fait chair pour être mangé. Cela veut dire pour que nous absorbions sa substance, que nous devenions sa propre chair. Donc au centre il y a l'Incarnation ; mais il y a tout cet *avant* ou *Avent* préparatoire, sans lequel l'Incarnation réduite à elle-

même resterait illisible, un non-événement puisque non inscrit dans une histoire ; on comprend bien que toute l'histoire sainte n'a qu'une unique fin : permettre la venue du Verbe dans le monde. Mais ensuite il y a *l'après*. Cet après ne change plus rien au Christ car pour Lui *tout est accompli*. Mais pour nous c'est désormais le temps de l'accomplissement, de notre marche vers le Christ. Avant, c'était la marche du Christ vers nous. Rencontre dramatique. Après, c'est notre marche vers Lui, jusqu'à la fin des temps (s'il y a une fin des temps au sens chronologique : je ne sais pas ! Ma philosophie s'accommoderait plutôt d'un temps sans fin ni commencement...) Nous sommes donc pour toujours comme Cléophas et son compagnon : Nous devons nous instruire des Écritures, nous en nourrir comme d'une nourriture propédeutique qui va mettre des mots sur l'événement absolu : le Verbe fait chair pour nous – le pour nous s'actualisant dans ce pain rompu, à quoi nous donnons le nom de communion, car en mangeant le corps du Christ, non seulement nous faisons corps individuellement avec Lui, mais en vérité c'est ensemble, universellement que nous faisons corps avec l'unique *pain vivant descendu du Ciel*. C'est pourquoi le déroulement du récit est liturgique : d'abord la Parole et l'explication de la Parole et alors seulement le pain partagé qui réalise ce qui vient d'être signifié. Le cœur des compagnons d'Emmatus était brûlant à l'écoute de Jésus : si je me fais mon petit sermon, je demanderait si la Parole et l'Écriture me brûlent ou si je ne les reçois que d'une oreille et d'un œil distraits. Toute messe se termine par un envoi : les deux compagnons reprennent la route, avec une Parole qui les brûle à l'intérieur, et un morceau de pain chacun pour la route.

4ème Dimanche de Pâques (15 mai)

Actes des Apôtres (2, 14a.36-41)

Le jour de la Pentecôte, Pierre, debout avec les onze autres Apôtres, avait pris la parole ; il disait d'une voix forte : « Que tout le peuple d'Israël en ait la certitude : ce même Jésus que vous avez crucifié, Dieu a fait de lui le Seigneur et le Christ. » Ceux qui l'entendaient furent remués jusqu'au fond d'eux-mêmes ; ils dirent à Pierre et aux autres Apôtres : « Frères, que devons-nous faire ? » Pierre leur répondit : « Convertissez-vous, et que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus Christ pour obtenir le pardon de ses péchés. Vous recevrez alors le don du Saint-Esprit. C'est pour vous que Dieu a fait cette promesse, pour vos enfants et pour tous ceux qui sont loin, tous ceux que le Seigneur notre Dieu appellera. » Pierre trouva encore beaucoup d'autres paroles pour les adjoindre, et il les exhortait ainsi : « Détournez-vous de cette génération égarée, et vous serez sauvés. » Alors, ceux qui avaient accueilli la parole de Pierre se firent baptiser. La communauté s'augmenta ce jour-là d'environ trois mille personnes.

Ceux qui entendaient Pierre sont ceux qui l'écoutaient, ne se bouchaient pas les oreilles et n'allaient pas lapider Étienne. Comme tout aurait été merveilleux ! Aujourd'hui, qui écoute Pierre, et qui par conséquent l'entend au point d'en avoir le cœur remué ? Et moi, ne suis-je pas sourd,

distrait ? La Parole, en moi, ne se perd-elle pas, parce que mes désirs sont tournés ailleurs ? Je dois écouter la réponse de Pierre : Convertissez-vous, retournez vous, changez de direction, adoptez le Christ comme votre Seigneur. C'est Lui qui accomplit les Écritures. De ce mouvement de conversion découle quelque chose qui institue : l'Église est déjà là qui institue, selon le commandement de Jésus : *baptisez-les...* La théologie du baptême est d'emblée complexe, car il y avait déjà le baptême de Jean pour le pardon des péchés ; cette fois-ci, c'est « au nom de Jésus-Christ » et c'est encore pour le pardon des péchés. Mais que signifie ce pardon des péchés qui se retrouve dans le Credo ? Le pardon des péchés est ce que je reçois en croyant au Salut apporté par le Sacrifice du Christ mort et ressuscité pour moi et pour nous tous (même pour ceux qui n'y croient pas et ne demandent pas pardon) ; demander pardon, c'est reconnaître pourquoi l'Incarnation et le Sacrifice de la Croix. Je ne peux pas confesser des péchés sans confesser le Christ. Comme Jésus sortant de l'eau reçoit l'Esprit descendant comme une colombe – bien plutôt est manifesté l'Esprit qui est déjà en Lui – de même sortant de l'eau du baptême, des eaux de la mort du Christ sur la croix, nous recevons l'Esprit, son Esprit, d'où par la suite le signe pour signifier cette réception. Mais pour l'instant le sacrement est en train de naître par le geste accompagné de parole de Pierre et des onze autres. L'effet du baptême est la naissance de l'Église, de la communauté de ceux qui croient de cette foi nouvelle. Le baptême n'est donc pas un simple rite de purification comme avec Jean, mais le signe de l'adhésion au Christ sauveur et c'est *ipso facto* que se constitue la communauté des *fidèles* (qui ont la foi) de ceux que l'on va bientôt appeler les *chrétiens*. Lorsque je prononce la formule : *Je crois en un seul baptême pour le pardon des péchés*, c'est à tout le moins cela que je déclare. Un seul parce qu'il n'y en a pas d'autre que celui dans la mort et la résurrection du Christ. Et il est trinitaire puisqu'il a pour effet de me donner l'Esprit. Avoir la foi, c'est croire et même savoir que l'on est désormais (on l'était déjà sans le savoir) habité par un Autre. Cette inhabitation s'appelle la grâce, et à moi d'en faire quelque chose, d'agir. La foi devrait donner des ailes pour aimer ! Ma foi est à la mesure de mon amour et mon amour est ma manière de me laisser traverser par l'Amour même et de le donner. Comme je le donne peu et mal, comme je reste centré sur moi-même, comme je ne renonce pas, comme je ne mets pas ma chair à la disposition de cet Esprit dont je sais qu'il est l'Amour en personne du Christ en personne ! L'Amour vit, l'amour souffle, l'amour gémit inexprimablement, l'Amour est souverainement réel, tandis que le Verbe articule cet inexprimable. Mais en Dieu, ces choses ne sont pas des instances mais des personnes.

Prenons le baptême par l'autre terme. Je demande le baptême pour entrer dans la communauté des chrétiens. Ce n'est pas un acte d'état civil. C'est pour entrer dans le mystère du Corps du Christ ressuscité. L'eau du baptême est signe qui signifie ce qui est déjà universellement et totalement réalisé par le Christ. Ce n'est pas le signe en tant que signifiant qui réalise. L'efficacité du sacrement est *ex opere operato*, autrement dit par l'œuvre ou l'opération de ce qui est opéré, mais Celui qui œuvre, c'est bien le Christ, ou à vrai dire toute la Trinité : le Père en donnant son Fils, et les deux en donnant leur Esprit. On ne doit donc rendre anonyme, comme une puissance magique, ce qui est opéré, puisque c'est l'Œuvre du Père et du Fils et du Saint Esprit. Pourquoi

avoir privilégié le pardon des péchés ? D'abord, mais c'est la moindre des raisons, parce que l'esprit du baptême de Jean n'est pas supprimé dans celui de Jésus, de quoi il découle l'évidence : le Christ est mort et ressuscité à cause des péchés. C'était bien ce qu'annonçait Jean, ce que préparait Jean. Celui qui venait, Serviteur souffrant, c'était bien pour couvrir tous les péchés de la multitude. C'est donc la raison du Salut qui est rappelée, et ce Salut lui-même, à travers le mot pardon. Le but de Dieu est que ce baptême de conversion devienne comme le Déluge, qu'il submerge l'humanité entière pour qu'elle ressorte sauvée des eaux de la mort.

Psaume 22, 1-2ab, 2c-3, 4, 5, 6

*Le Seigneur est mon berger :
je ne manque de rien.
Sur des prés d'herbe fraîche,
il me fait reposer.*

*Il me mène vers les eaux tranquilles
et me fait revivre ;
il me conduit par le juste chemin
pour l'honneur de son nom.*

*Si je traverse les ravins de la mort,
je ne crains aucun mal,
car tu es avec moi :
ton bâton me guide et me rassure.*

*Tu prépares la table pour moi
devant mes ennemis ;
tu répands le parfum sur ma tête,
ma coupe est débordante.*

*Grâce et bonheur m'accompagnent
tous les jours de ma vie ;
j'habiterai la maison du Seigneur
pour la durée de mes jours.*

Psaume célèbre, psaume de joie, psaume tant de fois chanté ; tant de fois commenté aussi. Pourtant c'est un chant qui nous considère comme des moutons ! Si je suis « moderne », je puis très bien ne plus voir l'acte de foi magnifique, la confiance heureuse, l'amour réciproque de Dieu et de l'âme (car après tout c'est Yahvé Lui-même qui me sert à table et me parfume la tête). Si Dieu prend soin de moi mais comme d'un mouton, mon orgueil d'homme peut-il s'en accommoder ? Que répondre à cela ? Et bien justement que l'amour ne peut se concilier avec cet orgueil-là. Jésus s'est fait obéissant ; il a été l'agneau conduit à l'abattoir et moi je me dresserais sur mes ergots ? Bien plus : la foi, c'est de l'amour et l'amour, c'est s'en remettre entièrement à l'autre : fais de moi ce que tu veux ! Je ne suis pas un agneau passif mais qui dit oui. Tout le psaume dit ce oui. Oui je suis un mouton entre tes mains. N'ayant pas cette foi, je vois d'autant mieux où est la foi juste, celle qui s'en remet à un Dieu

aimé et aimant. Aussi longtemps que je résiste à cette grâce d'être aimé de Dieu pour pouvoir continuer à vivre ma vie mortelle, naturelle, païenne, je ne peux pas m'en remettre à Lui. Pourtant si, en même temps ! La chair ne peut pas trouver l'absolu. Les jouissances de la chair ne peuvent pas atteindre la joie du don, de la foi, de la vie éternelle, de la joie qui ne peut pas être enlevée et qui ne passe pas. On dit peut-être trop banalement que cette joie a un parfum d'éternité. Mais cela suppose d'être passé d'une logique à l'autre, de la logique de la chair qui se poursuit elle-même à la logique du don de soi, de l'amour, de l'esprit, de la vie de l'esprit. Et je précise que l'esprit n'est pas extérieur à la chair mais une nouvelle manière de vivre la chair, car c'est elle alors qui se donne et devient « esprit ». L'opposition entre la chair et l'esprit n'est pas une opposition charnelle mais une opposition spirituelle qui assume la chair, tandis qu'au contraire la chair qui se veut elle-même n'assume pas l'esprit. Le mouton charnel est celui qui suit le premier « guide » qui prend le pouvoir ; le mouton « spirituel » est celui qui suit « celui qui donne sa vie pour ses brebis ». Alors il ne vit plus sous l'empire de la mort. Le psaume est si métaphorique que toutes les analogies sont permises, ou en tout cas des lectures bien différentes. Soit les ravins de la mort signifient les dangers auxquels le Seigneur me fait échapper ; ou en tout cas ma confiance en lui est telle que « tout se passe comme si » il me protégeait en cette vie : une telle foi change ma peur en confiance, qui qu'il arrive – y compris la mort. Y compris la mort ? Justement, c'est d'elle que je suis épargné. Mais jusques à quand ? Le psaume ne passe pas explicitement à ce plan et pourtant je puis le lire tout entier comme un chant, un poème de la vie éternelle : Dieu me fait franchir la mort et j'habite sa maison non seulement « pour la durée de mes jours » mais pour toujours. Le psaume est exemplaire d'une foi en devenir : il n'y a pas besoin de croire à la vie éternelle pour croire en Dieu et l'aimer comme un vivant, un simple mortel. Ce que donne la foi, ce que donne Dieu, c'est au présent qu'il le donne et non pas au futur. Même s'il y a une « vie future », c'est au présent qu'elle est donnée. *Dès maintenant vous êtes une créature nouvelle.* Dès à présent la vie éternelle m'habite, non comme une chose future, puisqu'elle n'est pas autre chose que la vie même de Dieu. Or dans la foi, être en Dieu n'est pas une chose future mais bien présente. Le « mouton », c'est celui qui n'est plus « à lui-même mais au Christ » : le Berger, c'est le Christ et à lui donc le titre de *Seigneur*.

Première lettre de saint Pierre (2, 20b-25)

Frères, si on supporte la souffrance en ayant fait le bien, c'est une grâce aux yeux de Dieu. C'est bien à cela que vous avez été appelés, puisque le Christ lui-même a souffert pour vous et vous a laissé son exemple afin que vous suiviez ses traces, lui qui n'a jamais commis de péché ni proféré de mensonge : couvert d'insultes, il n'insultait pas ; accablé de souffrances, il ne menaçait pas, mais il confiait sa cause à Celui qui juge avec justice. Dans son corps, il a porté nos péchés sur le bois de la croix, afin que nous puissions mourir à nos péchés et vivre dans la justice : c'est par ses blessures que vous avez été guéris. Vous étiez errants comme des brebis ; mais à présent vous êtes revenus vers le berger qui veille sur vous.

Ce n'est pas une grâce de Dieu, c'est une grâce *aux yeux* de Dieu. C'est la manière qu'a Dieu de regarder notre consentement à aller jusqu'au bout en acceptant les conséquences de notre choix de Dieu (le choix du Bien). Dieu est le principe du Bien et le souverain Bien parce qu'il est lui-même absolument Bon, non pas bon comme une chose bonne, mais Bon d'une absolue bonté active, équivalente à l'amour. Même si la justice est nécessaire à un ordre bon, la Bonté est supérieure à la justice. La justice n'est pas une fin en soi mais un moyen nécessaire à l'ordre d'un monde, à un cosmos qui puisse demeurer. Je ne parle pas exactement de la justice au sens paulinien et plus largement biblique de la « justification » (être rendus justes par Dieu). La bonté est une infinie bienveillance qui vise une fin qui est que la chose soit elle-même bonne, autrement dit qu'elle aime ou participe à cette fin qu'est aimer ; cette « chose », c'est d'abord une âme, c'est un esprit ou un cœur, c'est moi, toi. Ensuite les choses bonnes sont naturellement de l'ordre des moyens en vue du Bien comme accomplissement des essences ou entéléchies (la fin bonne inscrite dans l'essence d'un être). Pierre a parlé du bien, et cela m'a aussitôt poussé dans une digression ! Nous sommes donc appelés à souffrir en faisant le bien. Parce que le Bien vaut mieux que la vie. La vie bonne vaut mieux que la vie. Cela signifie qu'elle justifie la perte de la vie, ce qui semble de prime abord absurde. Pourtant même un sage païen serait capable de soutenir une telle assertion. Cela montre que le bien est perçu par une conscience droite comme un fin en soi. L'amour est l'acte de faire le bien. La définition n'est pas en elle-même suffisante, pas « analytique » ; car je peux me risquer à dire que le bien peut être formellement accompli sans amour. Ce ne serait en vérité que la forme (vide) du bien, car le bien contient l'amour qui l'accomplit. De la part de Dieu, on n'imagine pas qu'il puisse faire le Bien « formellement », alors pourquoi pas de la nôtre, de part ? Lorsque le Christ a souffert pour nous, il n'a pas souffert pour le plaisir, pour rien. Aller jusqu'à souffrir pour quelqu'un, sans se révolter, sans le haïr, sans lui en vouloir, sans rancune, c'est là que l'amour commence. Dès lors donc que le Christ met en œuvre l'Amour, de manière radicale, originaire, elle devient pour nous la référence absolue. Suivre ses traces, voilà ce qui nous est proposé. Nous avons souffert pour le Bien ? Le plus souvent nous avons refusé de souffrir pour un bien. Si nous l'avons fait, Dieu y voit notre configuration au Christ qui a aimé le premier ; et si nous avons refusé, c'est Lui que nous avons cloué sur le bois. La différence avec le païen, c'est que le chrétien voit la fin dans une personne, le Bien en personne comme don qui se donne. La relation d'amour est la fin. La vie d'amour apparaît comme la vie parfaitement bonne et elle n'est pas conquise par la volonté (bonne) mais donnée par celui qui est le Bien en personne. Dieu ne me demande rien, n'exige rien, sinon mon propre bien et par conséquent « mourir à mon péché » ? Et si je ne veux pas mourir à mon péché ? Tout en voulant, contradictoirement, mon propre bien ? —car je ne peux pas vouloir mon mal ou me vouloir du mal. C'est parce qu'au-delà de toute « justice » Dieu veut mon Bien qu'il prend sur Lui mon mal en « portant sur Lui nos péchés ». C'est alors en tant que pécheur qu'il m'est encore proposé de me convertir, de me « retourner » vers la croix. La première mort ne me devient imputable que dans le refus de cet amour offert : c'est le péché contre l'Esprit, la seconde mort. C'est Dieu alors qui ne peut plus rien pour moi. Un tel refus est-il concevable ? Oui en théorie, par orgueil, auto-affirmation, mais cela revient à vouloir mon propre mal, à

mépriser l'amour pour l'éternité. Que demande Dieu ? Que je reconnaisse l'amour comme la seule fin qui vaille. Si je dis oui, je dis oui au Salut. Le diable, l'enfer sont donc des paradigmes, des représentations régulatrices indispensables pour comprendre jusqu'au bout la logique du mal (du péché). Mon Dieu comme je raisonne au lieu de me mettre simplement à l'écoute, comme un enfant, comme la brebis errante qui entend la voix qui l'appelle comme dans l'histoire de *La Chèvre de Monsieur Seguin* : « Reviens, reviens ! »

Évangile de Jésus Christ selon saint Jean (10, 1-10)

Jésus parlait ainsi aux pharisiens : « Amen, amen, je vous le dis : celui qui entre dans la bergerie sans passer par la porte, mais qui escalade par un autre endroit, celui-là est un voleur et un bandit. Celui qui entre par la porte, c'est lui le pasteur, le berger des brebis. Le portier lui ouvre, et les brebis écoutent sa voix. Ses brebis à lui, il les appelle chacune par son nom, et il les fait sortir. Quand il a conduit dehors toutes ses brebis, il marche à leur tête, et elles le suivent, car elles connaissent sa voix. Jamais elles ne suivront un inconnu, elles s'enfuient loin de lui, car elles ne reconnaissent pas la voix des inconnus. » Jésus employa cette parabole en s'adressant aux pharisiens, mais ils ne comprirent pas ce qu'il voulait leur dire. C'est pourquoi Jésus reprit la parole : « Amen, amen, je vous le dis : je suis la porte des brebis. Ceux qui sont intervenus avant moi sont tous des voleurs et des bandits ; mais les brebis ne les ont pas écoutés. Moi, je suis la porte. Si quelqu'un entre en passant par moi, il sera sauvé ; il pourra aller et venir, et il trouvera un pâturage. Le voleur ne vient que pour voler, égorger et détruire. Moi je suis venu pour que les hommes aient la vie, pour qu'ils l'aient en abondance. »

Obvie paraît d'abord le sens de la parabole, pourvu qu'on considère le Christ comme le berger. Mais ensuite, elle comporte peut-être un secret, un secret trinitaire, car dans la suite, la reprise, Jésus se déclare la porte, et c'est d'autant plus déconcertant qu'il parle de ceux qui l'ont précédé comme des voleurs et des bandits parce qu'ils ne sont pas passés par Lui. Jean le Baptiste, les prophètes, Moïse des voleurs et des bandits ? S'il parle des pharisiens, des lévites, des docteurs, ce serait presque trop simple ! Outrance rhétorique pour se faire comprendre ? Pas sûr que cela aide ! Provocation ? Cela se pourrait bien, sachant que Jésus s'adresse aux pharisiens. Ce que Jésus déclare catégoriquement, c'est qu'il n'y a qu'une seule porte. Aucune autre n'est la vraie porte. Il faut passer par Lui et uniquement par Lui. Alors on peut « aller et venir », autrement dit on trouve la liberté, et le pâturage, la vie. Ce n'est pas un enfermement, puisque les brebis sortent : le berger est celui qui les fait sortir. Ce n'est pas (ici) celui qui les fait rentrer et les enferme. Les brebis sont faites pour sortir de la bergerie. Il faudrait mettre en regard tous les textes sur le « bon berger » pour peut-être comprendre ce qu'est cette bergerie dont le berger fait sortir pour les pâturages. Hypothèse : la bergerie est encore le règne de la Loi, tandis que le pâturage est la vie éternelle, le règne de la liberté des enfants de Dieu libérés de la loi du péché. Cela consonne très bien avec Paul ! Mais le message de Jésus porte aussi bien sans faire cette exégèse ! On « sent » bien son intention. Pourtant je tiens à mes questions : bergerie, berger, porte, portier. Même si les rôles peuvent

tourner (Jésus alors sera le berger et non plus la porte), ils sont trois autour de la bergerie. L'un ouvre et ferme la porte, donc donne accès à la porte, tandis que l'autre conduit, guide. On sent bien la présence de l'Esprit, et si la bergerie est au berger, elle est au Père à qui tout appartient, y compris le pâturage. Alors le portier est l'Esprit, celui qui donne accès à la porte. Les brebis sont ceux qui ont écouté le berger qui les a conduit par la porte : ils n'ont pas écouté les bandits et les voleurs. Ceux qui les ont écouté ne sont pas du troupeau. Au fond, les pharisiens ont la prétention au monopole de la « religion ». Ce sont eux qui « délivrent » Dieu aux pauvres ; ils sont les fonctionnaires du message, de l'alliance. Jésus s'attaque à leur prétention et à ce titre ils peuvent se sentir visés par l'invective anonyme (« ceux qui... »). En fin de compte, la question : qui sont les voleurs et les bandits n'a pas besoin de réponse. Jésus déclare que ceux qui, venus avant lui ne passent pas par Lui sont des voleurs et des bandits. Jean le Baptiste est venu avant Lui mais pour aller vers Lui et passer par Lui (*Ce serait plutôt à toi de me baptiser !*) Jean était sans prétention, si bien que venu avant il passe après. Tout le contraire pour quiconque affiche une prétention qui ne s'efface pas devant le Christ. Mais pour qui suit le berger, franchit la porte que le portier a ouverte, il passe de la clôture de la Loi à la nature rétablie dans la grâce : voilà le pâturage.

5ème Dimanche de Pâques (22 mai)

Actes des Apôtres (6, 1-7)

En ces jours-là, comme le nombre des disciples augmentait, les frères de langue grecque récriminèrent contre ceux de langue hébraïque : ils trouvaient que, dans les secours distribués quotidiennement, les veuves de leur groupe étaient désavantagées. Les Douze convoquèrent alors l'assemblée des disciples et ils leur dirent : « Il n'est pas normal que nous délaissions la parole de Dieu pour le service des repas. Cherchez plutôt, frères, sept d'entre vous, qui soient des hommes estimés de tous, remplis d'Esprit Saint et de sagesse, et nous leur confierons cette tâche. Pour notre part, nous resterons fidèles à la prière et au service de la Parole. » La proposition plut à tout le monde, et l'on choisit : Étienne, homme rempli de foi et d'Esprit Saint, Philippe, Procore, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas, un païen originaire d'Antioche converti au judaïsme. On les présenta aux Apôtres, et ceux-ci, après avoir prié, leur imposèrent les mains. La parole du Seigneur était féconde, le nombre des disciples se multipliait fortement à Jérusalem, et une grande foule de prêtres juifs accueillaient la foi.

Nous voyons l'Église en train de naître, de s'organiser, d'instituer des « ministères », de nouveaux services. Cela signifie que les apôtres (et non pas les disciples de manière indistincte), donc ceux qui ont l'autorité in persona Christi, ont autorité pour faire du nouveau en « imposant les mains ». Prier et imposer les mains, geste et parole, et voilà que sont institués les premiers diacres ou service de la « charité ». On a peu conscience que c'est cette institution de toutes les institutions « charitables » qui va révolutionner l'Occident, changer la nature même

du pouvoir politique lorsque celui-ci, sécularisation aidant, s'appropriera ou plutôt se verra imposer la charge de l'instruction et de la santé, si bien que l'État ne se limite plus à lever l'impôt pour faire régner l'ordre et faire la guerre. Au fond, de guerrier, de militaire, le pouvoir devient « civil ». C'est ainsi que l'Église a civilisé la politique, l'exercice du pouvoir, en créant l'exigence de nouvelles responsabilités. C'est ainsi que l'Église survivra à l'effondrement du pouvoir romain, de l'Empire, grâce à ses institutions caritatives. Qu'avons-nous retenu de ce ministère ordonné ? A priori les diacres ne devraient pas assurer le ministère de la parole mais plutôt du pain... Paradoxalement, ils assument un ministère de parole plus que de pain (puisque la consécration revient au prêtre. Dans ce domaine, l'Église a bien le droit de faire ce qu'elle veut, puisqu'elle a ce fameux pouvoir d'instituer, à partir de l'institution des douze par le Christ, de ceux à qui il a donné le pouvoir de lier et délier. Les diacres pourraient être les ministres chargés de faire tourner la communauté, sous l'autorité et la présidence des presbytres. Mais cela implique aussi et d'abord d'être capable et mandaté pour annoncer la parole (une sorte de catéchèse après tout) et distribuer le pain : rien de vraiment sacramentel en dehors du baptême qui fait entrer dans la communauté. Comme en Orient, rien n'empêcherait l'Église d'ordonner des hommes mûrs, mariés, pères d'enfants adultes (ce n'est pas la définition des orientaux, mais celle que je verrais par ici !) pour diriger les communautés locales. Mais il est clair que l'Église repose d'abord sur la discipline d'un clergé régulier, libre de tout lien temporel, célibataire, pauvre. Eunuques en vue du Royaume de Dieu. C'est plutôt la direction spirituelle et le sacrement de réconciliation que je ne verrais guère attribuable à un clergé marié (ou alors seulement les liturgies pénitentielles avec l'absolution générale et collective, comme à chaque messe). Je ne pourrais confesser mes péchés qu'à un homme « libre », ministre du pardon de Dieu.

Psautre 32, 1.2b-3a, 4-5, 18-19

*Criez de joie pour le Seigneur, hommes justes !
Hommes droits, à vous la louange !
Jouez pour lui sur la harpe à dix cordes.
Chantez-lui le cantique nouveau.*

*Oui, elle est droite, la parole du Seigneur ;
il est fidèle en tout ce qu'il fait.
Il aime le bon droit et la justice ;
la terre est remplie de son amour.*

*Dieu veille sur ceux qui le craignent,
qui mettent leur espoir en son amour,
pour les délivrer de la mort,
les garder en vie aux jours de famine.*

Il y a encore quelque chose de primitif, d'archaïque, de breton (!) dans cet esprit propitiatoire qu'une pensée plus classique appellera providentialiste : oui bien sûr je crois que Dieu « veille » sur nous, mais d'une manière inconcevable que nous nous efforçons de nous représenter. Rationnellement, le monde est ordonné sans que Dieu intervienne contre

les famines : sinon il n'y aurait jamais de famine et des famines, il y en a. Même pour les « hommes justes ». Donc la Providence divine est ailleurs. Elle est déjà dans l'ordre du monde, un monde « fait pour être habité ». Qu'il soit « fait pour », je pourrais l'affirmer sans faire preuve d'un finalisme exagéré, à partir de ce simple fait : la terre est effectivement habitable et habitée, puisqu'il y a des hommes. Soit donc une terre habitable, des hommes qui l'habitent, et puis Dieu, YHWH, le Seigneur. Celui qui fait toutes choses ; et il est rationnel de dire qu'il fait toutes choses le mieux possible (pour autant que ce sont des choses, par nature imparfaites, comportant des limites, non divines). La manière droite de faire toutes choses, ce sera le point de départ de la Justice. La justice dit ce qui est droit. La nature n'est pas voulu mauvaise (serait-elle alors seulement possible, puisque l'universelle « compossibilité » de toutes choses, comme dirait Leibniz, ne serait pas vérifiée : les choses s'empêcheraient alors mutuellement d'être. Un Cosmos qui serait un chaos enveloppe une contradiction : n'étant pas pensable, il n'est pas possible. Il faut donc dire que dans le monde le degré de « désordre » (de notre point de vue de locataires du cosmos) est donc lui aussi le meilleur possible. Voilà un peu de théodicée bien classique ! Soit donc il n'y a rien, soit donc il y a une Création et cela signifie qu'elle est originellement voulue comme bonne, comme la meilleure possible. Or il n'y a pas rien ! Dieu est donc bon, du simple fait qu'il a voulu un monde, un pas-Lui. Le reste, la « providence », s'ordonne naturellement à partir de ce premier principe. Il n'y a pas besoin d'interventions divines particulière, sinon dans une relation de personne à personne, d'esprit à Esprit, puisque Dieu est Esprit et qu'il se donne nécessairement comme notre fin ultime, du fait qu'il est. C'est parce qu'il est bon que Dieu veut ce qui est droit – et d'où vient la possibilité que quelque chose n'aille pas droit ? De rien d'autre, autrement dit de personne d'autre que d'une volonté qui ne voudrait pas être bonne, face à la volonté divine souverainement bonne. La volonté de Dieu, c'est donc que notre volonté, comme la sienne, veuille le bien. Cela commence par la justice, le sens de ce qui est droit et qui à ce titre mérite d'être respecté. Mais en vérité cela suppose de vouloir non seulement le juste mais le bon. Ce qui est juste correspond à une conformité (à un ordre) ; ce qui est bon veut davantage, veut positivement et proprement veut comme tel comme son autre, ce qui se tient devant la volonté. En quoi le Bien est-il davantage que le Juste ? En cela qu'il veut ou correspond à une fin telle que l'être est, à la fin, davantage qu'au début, et c'est là davantage que l'actualisation du possible inhérent à une nature, c'est l'accomplissement d'une fin qui n'était pas seulement naturellement possible, mais qui a été voulue comme telle par quelqu'un (précisément une volonté). Le bien que l'on veut fait être au-delà du simple possible, du possible inhérent à une nature. Il faut donc faire craquer l'idée d'une « nature » donnée, fixe et immuable. Il y a plutôt une entéléchie, un accomplissement et une fin voulue. L'entéléchie sera donc davantage que l'accomplissement de l'essence. C'est ainsi que Dieu veut pour nous davantage que ce qui est contenu dans notre « nature ». La vérité de cette bonté (c'est le troisième degré), c'est l'amour, et l'amour figure bien dans le psaume, deux fois ! Le psaume devient ainsi un cantique d'amour, et c'est bien l'amour qui transporte l'être aimé au-delà de lui-même. Le mode selon lequel se réalise cet être-aimé éprouvé comme tel et qui porte et transporte au-delà de soi, c'est le mode du chant et de la musique. L'homme qui, à partir de

sa simple nature, devient un artiste, est passé de la nature à un mode d'exister spirituel au sein même du sensible naturel, ce dont l'art est le paradigme, la réalisation exemplaire. La joie spirituelle n'est pas simplement ressentie, elle s'actualise dans une forme qui ici est signifiée par le chant et la harpe à dix cordes. Je suis parti de la justice et j'arrive à la joie. Dieu a donc bien fait les choses, et d'où vient cette tristesse que j'éprouve ? De ce que l'amour n'est plus aimé, la bonté méprisée, le bien foulé, la justice ignorée.

Première lettre de saint Pierre Apôtre (2, 4-9)

Frères, approchez-vous de lui : il est la pierre vivante que les hommes ont éliminée, mais que Dieu a choisie parce qu'il en connaît la valeur. Vous aussi, soyez les pierres vivantes qui servent à construire le Temple spirituel, et vous serez le sacerdoce saint, présentant des offrandes spirituelles que Dieu pourra accepter à cause du Christ Jésus. On lit en effet dans l'Écriture : 'Voici que je pose en Sion une pierre angulaire, une pierre choisie et de grande valeur ; celui qui lui donne sa foi ne connaîtra pas la honte'. Ainsi donc, honneur à vous qui avez la foi, mais, pour ceux qui refusent de croire, l'Écriture dit : 'La pierre éliminée par les bâtisseurs est devenue la pierre d'angle, une pierre sur laquelle on bute, un rocher qui fait tomber'. Ces gens-là butent en refusant d'obéir à la Parole, et c'est bien ce qui devait leur arriver. Mais vous, vous êtes la race choisie, le sacerdoce royal, la nation sainte, le peuple qui appartient à Dieu ; vous êtes donc chargés d'annoncer les merveilles de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière.

Grandeur, splendeur de la parole attribuée à Pierre par la tradition apostolique. Magnificence de sa foi, alors qu'il était ce pêcheur de Galilée pas franchement instruit. Mais il a rencontré un Maître, le maître le plus grand que l'on ait jamais pu rencontrer. Un maître tel qu'il ne peut y en avoir de plus grand ; un maître tel que se trompe celui qui croit pouvoir en concevoir un plus grand. La rencontre de Pierre avec Jésus l'a entièrement transformé, grandi, et son maître savait donc ce qu'il faisait en le choisissant pour chef des Apôtres ; chef, oui, mais pas leur « supérieur ». Le ministre de leur unité et partant, de l'unité de l'Église entière, cette nation sainte, ce peuple de Dieu, qui Lui appartient, qui est à Lui. Son troupeau, ses enfants. Choisi, royal, saint : voilà ce que Dieu fait de nous si nous disons oui par la foi. Discours de la foi, discours sur la foi, qui dit que l'Église n'existe que par la foi : peuple, race de ceux qui ont la foi, qui disent oui. Tout cela repose sur le seul Christ. À aucun moment Pierre ne revendique autre chose que d'être du Christ et au Christ. Bien démunis sont ceux qui croient pouvoir se passer d'intermédiaires entre eux et Dieu, qui croient pouvoir faire l'économie de l'institution instituée. Pourtant ils ne connaissent le Christ, ils n'en ont entendu parler que par Pierre et ses petits camarades, par l'Église et la Tradition, et c'est Dieu en personne – le Fils – qui les a mandatés comme médiateurs. Illusion d'une relation sans médiation. Même la relation immanente du Père et du Fils ne fait pas l'économie de la Relation par excellence, de la Relation en personne : l'Esprit, l'Autre, le Tiers. Ainsi soit-il, donc !

Évangile selon saint Jean (14, 1-12)

A l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, il disait à ses disciples : « Ne soyez donc pas bouleversés : vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Dans la maison de mon Père, beaucoup peuvent trouver leur demeure ; sinon, est-ce que je vous aurais dit : Je pars vous préparer une place ? Quand je serai allé vous la préparer, je reviendrai vous prendre avec moi ; et là où je suis, vous y serez aussi. Pour aller où je m'en vais, vous savez le chemin. » Thomas lui dit : « Seigneur, nous ne savons même pas où tu vas ; comment pourrions-nous savoir le chemin ? » Jésus lui répond : « Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie ; personne ne va vers le Père sans passer par moi. Puisque vous me connaissez, vous connaîtrez aussi mon Père. Dès maintenant vous le connaissez, et vous l'avez vu. » Philippe lui dit : « Seigneur, montre-nous le Père ; cela nous suffit. » Jésus lui répond : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : 'Montre-nous le Père' ? Tu ne crois donc pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ! Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; mais c'est le Père qui demeure en moi, et qui accomplit ses propres œuvres. Croyez ce que je vous dis : je suis dans le Père, et le Père est en moi ; si vous ne croyez pas ma parole, croyez au moins à cause des œuvres. Amen, amen, je vous le dis : celui qui croit en moi accomplira les mêmes œuvres que moi. Il en accomplira même de plus grandes, puisque je pars vers le Père. »

Ce que dit Jésus en même temps est limpide, simple, et en même temps inattendu, incompréhensible. Pour Jésus, il est tellement évident qu'Il est le Chemin, que c'est par Lui qu'il faut passer pour aller à Dieu. Les demeures dans le Royaume, dans la Maison, dans la Vie éternelle, chacun a la sienne qui l'attend, s'il veut. Mais il y a une seule Voie. Chacun errant sur la terre cherche et invente sa voie, mais tôt ou tard elle rejoint, doit rejoindre l'Unique chemin. À Dieu, on n'accède que par Dieu qui s'est fait Chemin. Et puis en fin de compte, il n'y a qu'une seule demeure : là où est le Christ, auprès de Dieu, là est la demeure de chacun. L'âme trouve sa demeure singulière, et c'est l'Unique. Pour l'instant, ni Thomas ni Philippe ne comprennent grand-chose : Ni où il va, ni par où. Chaque fois, tout devient *personne* : le Chemin est une personne, le terme est une personne. Le fils, le Père. Alors vient la demande de Philippe, et la réponse, de prime abord incompréhensible : là où est le Fils est le Père, là où est le Père est le Fils. Non pas en terme de lieu mais d'intériorité, donc d'esprit. C'est *dans* le Fils qui se donne en personne – et en personne visible et de chair, que le Père se donne. Pour rendre visible et sensible l'immanence trinitaire, Jésus passe comme naturellement à « l'économie », aux *œuvres* de Dieu (car Dieu est Acte). Obéissance du Fils. Parfaite obéissance de Dieu (Fils) qui obéit à Dieu (Père), ce qui dit tout de sa « toute-puissance » qui n'est pas celle d'un « puissant » mais du Fils aimant. C'est l'amant qui obéit, non l'esclave (l'esclave n'obéit pas de lui-même mais contraint par une force extérieure, même s'il s'y est habitué). Or les œuvres, ce sont encore des personnes et pour des personnes. L'œuvre de Dieu (Père et Fils), c'est que nous œuvrions comme Lui œuvre. Ce que je fais, c'est l'œuvre du Père. C'est là que se noue la Trinité : c'est par l'économie (*ad extra*, en nous créatures) qu'elle se révèle dans son immanence. *Croyez à cause des œuvres*. Aussitôt celui

qui croit accomplit l'œuvre du Fils, comme le Fils accomplit celle de son Père. Donc la foi en nous accomplit l'œuvre de Dieu. Oui, puisque la foi, c'est la remise de soi à Dieu. Ce que je « fais » alors, c'est de recevoir en moi l'œuvre de Dieu, ce que Dieu fait de moi et en moi, rien d'autre que la vie divine communiquée par l'inhabitation divine en moi. Or Jésus parle d'œuvres « plus grandes encore », *puisque je pars*, dit-il. L'énigme, c'est celle du Tiers, du Troisième, du Paraclet, de l'autre Médiateur (dans la Trinité, il est LE Médiateur du Fils et de son Père, pour nous, il est l'autre Médiateur, puisque le Fils est pour nous le Médiateur qui se manifeste en premier). Jésus ne nous laisse pas, mais de même que le Père donne le Fils visible, le Fils donne Celui qui le relie à son Père ; celui qui nous relie à Lui, donc à son Père (en Lui et par Lui). Le mystère de Dieu, c'est que nous n'avons pas affaire à des façons de parler, à des métaphores, mais à ce que Dieu a de plus réel, à savoir qu'il est Relation, donc personnes. Cela, nous ne pouvons y accéder que par les œuvres « spirituelles », celles de l'amour. Tant que je ne suis pas dans l'amour, je ne sais pas quoi faire de l'Esprit.

6ème Dimanche de Pâques (29 mai)

Lecture du livre des Actes des Apôtres (8, 5-8.14-17)

Philippe, l'un des Sept, arriva dans une ville de Samarie, et là il proclamait le Christ. Les foules, d'un seul cœur, s'attachaient à ce que disait Philippe, car tous entendaient parler des signes qu'il accomplissait, ou même ils les voyaient. Beaucoup de possédés étaient délivrés des esprits mauvais, qui les quittaient en poussant de grands cris. Beaucoup de paralysés et d'infirmes furent guéris. Et il y eut dans cette ville une grande joie. Les Apôtres, restés à Jérusalem, apprirent que la Samarie avait accueilli la parole de Dieu. Alors ils leur envoyèrent Pierre et Jean. A leur arrivée, ceux-ci prièrent pour les Samaritains afin qu'ils reçoivent le Saint-Esprit ; en effet, l'Esprit n'était encore venu sur aucun d'entre eux : ils étaient seulement baptisés au nom du Seigneur Jésus. Alors Pierre et Jean leur imposèrent les mains, et ils recevaient le Saint-Esprit.

Le diacre Philippe, l'autre Philippe. J'aime qu'il ait fondé l'une des premières communautés chrétiennes chez les Samaritains. On comprend que les Samaritains n'aient pas rencontré les mêmes obstacles que les Juifs pour se convertir. C'est l'occasion de voir à quel point l'Eglise fonctionne déjà comme l'Eglise, avec sa hiérarchie et ses sacrements. L'institution ecclésiastique, c'est un corps (avec toute la pesanteur que cela comporte) ; or quelle est sa mission ? L'Esprit, l'administration de l'Esprit. Tantôt l'Esprit précède et il faut baptiser, tantôt l'eau précède, et il faut administrer l'Esprit par l'imposition des mains, pour faire des disciples de nouveaux chrétiens. L'eau, c'est la mort et la Résurrection du Christ ; l'imposition des mains, c'est la descente du Médiateur (le Paraclet), le même qui est descendu et s'est manifesté lors du baptême de Jésus. C'est évidemment ce qui les rend inséparables mais néanmoins distincts. Du côté de l'Esprit est l'effectivité des effets de la mort et de la Résurrection de Jésus. Cette effectivité est Eglise, envoi, histoire, annonce. L'Esprit est l'absence efficiente de Jésus : sa visibilité, ce n'est

plus la sienne (« Vous ne me verrez plus ») mais la nôtre, la visibilité de chaque croyant et la visibilité instituée de l'Église. Ne voit-on pas que c'est elle qui change le monde, qui fait craquer son immanence, qui le fait sortir de soi, quand bien même le mal continue de régner partout parce qu'il règne en nous. J'en reviens aux *Actes* : Je constate que pour entrer dans l'Église, il ne suffit pas d'être baptisé dans l'eau ; il faut aussi être baptisé dans l'Esprit, il faut la double médiation, d'une part celle du Christ Sauveur, d'autre part celle du Paraclet qui met en acte et j'allais dire en musique les effets du Salut : le devenir-esprit du monde, la transformation spirituel du monde, sa glorification, avec pour fin son devenir-corps du Verbe qui s'était incarné pour que puisse s'opérer ce devenir-corps.

Psaume 65, 1-3a, 4-5, 6-7a, 16.20

*Acclamez Dieu, toute la terre ;
fêtez la gloire de son nom,
glorifiez-le en célébrant sa louange.
Dites à Dieu : « Que tes actions sont redoutables ! »*

*Toute la terre se prosterne devant toi,
elle chante pour toi, elle chante pour ton nom.
Venez et voyez les hauts faits de Dieu,
ses exploits redoutables pour les fils des hommes.*

*Il changea la mer en terre ferme :
ils passèrent le fleuve à pied sec.
De là, cette joie qu'il nous donne.
Il règne à jamais par sa puissance.*

*Venez, écoutez, vous tous qui craignez Dieu :
je vous dirai ce qu'il a fait pour mon âme.
Béni soit Dieu qui n'a pas écarté ma prière,
ni détourné de moi son amour !*

Revient le mot redoutable, mais le dernier mot est le mot amour. Dieu redoutable, Dieu qui aime. Impossible ? Impossible à notre mesure, mais c'est la mesure de Dieu que dit cet impossible. Un mot dit la puissance divine, un autre le sens de cette puissance. Qu'est-ce que la crainte de Dieu ? Est-ce que je crains Dieu ? Je crois que je n'en ai pas peur, qu'il ne faut pas en avoir peur (« N'ayez pas peur ! ») et pourtant je suis confronté au regard de Dieu sur ma vie, à un regard qui me regarde de l'intérieur, un regard qui ne me regarde pas de manière extérieure mais selon la vérité et ma vérité, la vérité de ma vie, et ce regard m'interroge : aimes-tu ? Je dois craindre de ne pas aimer. Dès lors le reste se noue : prier, écouter, chanter, se prosterner, glorifier, fêter, acclamer. Que des verbes de joie et non de peur. Au milieu d'un océan de grandeur, grandeur de la Création, grandeur « redoutable » du Créateur.

Première lettre de saint Pierre Apôtre (3, 15-18)

Frère, c'est le Seigneur, le Christ, que vous devez reconnaître dans vos cœurs comme le seul saint. Vous devez toujours être prêts à vous expliquer devant tous ceux qui vous demandent de rendre compte de l'espérance qui est en vous ; mais faites-le avec douceur et respect. Ayez une conscience droite, pour faire honte à vos adversaires au moment même où ils calomnient la vie droite que vous menez dans le Christ. Car il vaudrait mieux souffrir pour avoir fait le bien, si c'était la volonté de Dieu, plutôt que pour avoir fait le mal. C'est ainsi que le Christ est mort pour les péchés, une fois pour toutes ; lui, le juste, il est mort pour les coupables afin de vous introduire devant Dieu. Dans sa chair, il a été mis à mort ; dans l'esprit, il a été rendu à la vie.

Quelques lignes de Pierre, et c'est le Christ qui en est le commencement et la fin. Cela dessine un véritable credo : Le Christ, le Juste mort pour nous ; rendu à la vie il devient notre vie. C'est l'objet de la foi, et la foi habite le cœur, mais le cœur ne possède pas, ne détient pas mais déborde dans le témoignage. Le témoignage est la rencontre de l'autre, du prochain. Comme le débordement est amour, le témoignage ne saurait se faire qu'avec *douceur et respect*. C'est pourquoi l'Église ne doit pas régenter mais annoncer et proposer comme le Christ : *si tu veux...* Il y a là une manière d'être qui introduit à la question de la souffrance. La vie droite, l'amour souffrent, à cause du monde qui ne connaît pas Dieu. Deux manières de souffrir, donc, car dans tous les cas la souffrance vient du mal ; le mal fait mal en faisant le mal, et à celui qui le commet et à celui qui le subit et ultimement à celui qui le subit à cause du témoignage. En subissant le mal comme témoins, nous retrouvons le Christ, la croix, nous sommes configurés à Lui, nous devenons des christes. Et c'est là qu'advient une autre souffrance, celle de Pierre trahissant, celle de Judas. Mais il y a une souffrance muette et qui ne comprend pas, une souffrance mauvaise, une souffrance triste, et enfin comme une aurore une souffrance accompagnée de joie, puisqu'elle devient don et que la perte de soi est sauvée par Celui qui sauve. La souffrance d'amour n'est pas triste. C'est pourquoi le texte de Pierre respire la joie, la joie de la foi.

Évangile de Jésus Christ selon saint Jean (14, 15-21)

A l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, il disait à ses disciples : « Si vous m'aimez, vous resterez fidèles à mes commandements. Moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre Défenseur qui sera pour toujours avec vous : c'est l'Esprit de vérité. Le monde est incapable de le recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas ; mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure auprès de vous, et qu'il est en vous. Je ne vous laisserai pas orphelins, je reviens vers vous. D'ici peu de temps, le monde ne me verra plus, mais vous, vous me verrez vivant, et vous vivrez aussi. En ce jour-là, vous reconnaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, et moi en vous. Celui qui a reçu mes commandements et y reste fidèle, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; moi aussi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui. »

Comment lire ce passage, cette parole de Jésus, sans la foi ? Comment peut-elle être entendue, résonner dans l'âme ? Celui qui scruterait cette parole et se laisserait toucher serait déjà sauvé, ce qui veut dire serait déjà passé de l'autre côté, du côté de la foi. Ce serait l'œuvre du Paraclet, du « Défenseur », du Médiateur autre, du Tiers. Celui qui ne se laisse pas toucher est peut-être sauvé par la goutte de sang versée spécialement pour lui, comme l'a compris Pascal, mais en attendant reste dans son obscurité, puisque son salut, il ne le voit pas. Désormais, tout tourne autour de ce Tiers, de cet Esprit qui nous habite ou non (reste à la porte du cœur). Nous sommes intégrés au mouvement (à la vie) trinitaire, puisque Jésus ajoute ici une nouveauté : *vous êtes en moi et moi en vous comme le Père est en moi et moi dans le Père*, et de cette double intériorité l'Esprit est l'axe unique. C'est Lui qui est l'effectivité de cette double intériorité qui est une double unité, celle du Père et du Fils d'une part, celle du Fils et de toi et moi d'autre part. Le difficile est de concevoir l'Esprit comme une personne, alors que certainement la médiation entre des personnes ne peut être au bout du compte qu'une personne, si cette médiation est bien celle de l'amour, puisque l'amour se donne, donne vie à un autre. Nous en avons bien la claire figure dans la chair. Pourtant faut-il hypostasier l'amour alors que c'est un acte ? Mais pas seulement un acte : un don, aussi. En aimant le Fils, le Père Lui donne cet Autre et dans cet Autre le Fils reconnaît autant l'amour du Père que l'amour qu'il donne au Père. L'Amour (l'Esprit) procède du Père, mais d'une manière autre il procède du fait que le Fils se reçoit de cet Amour. Le *que de Filioque* est donc un terrible raccourci et l'on comprend que les Orthodoxes se soient fâchés qu'on l'ait rajouté sans eux. Cela a manqué de communion (donc d'amour) et comment maintenant réparer ce péché contre l'unité ? Je dirais en les invitant à un grand concile œcuménique, après avoir suspendu le Filioque le temps de se mettre d'accord. Et puis si cela n'est pas possible, après avoir suspendu les anathèmes relatifs à cet ajout qui est somme toute l'arbre qui cache la forêt de nos divisions, car c'est d'une refondation de l'Église universelle que nous avons besoin, pour que la ministère de Pierre soit vraiment, redevienne un ministère d'unité et non plus de gouvernement centralisé. Saint Esprit, savons-nous entendre les gémissements inexprimables que tu pousses et qui expriment la souffrance de Dieu à cause de nos divisions ?

Ascension (2 juin)

Commencement du livre des Actes des Apôtres (1, 1-11)

Mon cher Théophile, dans mon premier livre j'ai parlé de tout ce que Jésus a fait et enseigné depuis le commencement, jusqu'au jour où il fut enlevé au ciel après avoir, dans l'Esprit Saint, donné ses instructions aux Apôtres qu'il avait choisis. C'est à eux qu'il s'était montré vivant après sa Passion : il leur en avait donné bien des preuves, puisque, pendant quarante jours, il leur était apparu, et leur avait parlé du royaume de Dieu. Au cours d'un repas qu'il prenait avec eux, il leur donna l'ordre de ne pas quitter Jérusalem, mais d'y attendre ce que le Père avait promis. Il leur disait : « C'est la promesse que vous avez entendue de ma bouche. Jean a baptisé avec de l'eau ; mais vous, c'est dans l'Esprit Saint que vous serez

baptisés d'ici quelques jours. » Réunis autour de lui, les Apôtres lui demandaient : « Seigneur, est-ce maintenant que tu vas rétablir la royauté en Israël ? » Jésus leur répondit : « Il ne vous appartient pas de connaître les délais et les dates que le Père a fixés dans sa liberté souveraine. Mais vous allez recevoir une force, celle du Saint-Esprit, qui viendra sur vous. Alors vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » Après ces paroles, ils le virent s'élever et disparaître à leurs yeux dans une nuée. Et comme ils fixaient encore le ciel où Jésus s'en allait, voici que deux hommes en vêtements blancs se tenaient devant eux et disaient : « Galiléens, pourquoi restez-vous là à regarder vers le ciel ? Jésus, qui a été enlevé du milieu de vous, reviendra de la même manière que vous l'avez vu s'en aller vers le ciel. »

La disparition est une sorte de théophanie à l'envers. Pourquoi ne rend-elle pas mythique ou légendaire, et plus simplement encore, passé, tout ce qui a eu lieu durant les années – Jésus ? Parce qu'il y a l'Esprit, parce que l'Esprit vient comme prendre le relais. À l'inverse, on peut regarder le présent de l'Église, la pérennité de la foi, comme le signe ou l'indice que l'événement – Jésus ne passe pas, ce qui donne sens à la médiation de l'Esprit, nous aide à comprendre une forme de présence divine irréprésentable (la colombe, le feu, le vent), que Jésus appelle une force (*dunamis*), ici encore métaphore, car ce n'est pas une force physique mais une « force » qui fait agir l'âme ou le cœur, qui anime l'esprit. Le baptême dans l'Esprit va être une naissance, d'où l'importance des quarante jours qui séparent la Résurrection de l'Ascension et qui sont comme une gestation. Jésus ressuscité vit, mange, boit avec ses apôtres qui sont donc dans une sorte d'anticipation du Royaume : le Christ règne sur eux, sur leurs cœurs, ce qui va leur donner la capacité de recevoir l'Esprit, son Esprit, la médiation de son absence physique et de sa présence universelle, le Paraclet. C'est déjà « dans l'Esprit Saint » qu'il instruit, prépare ses apôtres à recevoir l'Esprit. Pour l'instant ils sont si obtus qu'ils continuent à penser comme avant, en terme de restauration temporelle (la royauté de David et Salomon, celle qui fait rêver les Juifs depuis des siècles). Il faut donc la vraie perte physique de Jésus, mais d'un Jésus demeuré vivant et non pas mort, et cette force qu'il leur envoie depuis sa divinité (signifiée par la nuée), pour les arracher à ce passé (mort) et les tourner vers le présent vivant, celui de l'annonce premièrement à Jérusalem, la ville cœur du monde, puis le pays des Juifs, des judéens, puis – c'est notable – la Samarie, et enfin le monde entier. Jésus, lui le fils de David, fait exploser la référence davidienne. L'onde chrétienne part bien de Jérusalem et du judaïsme, mais abandonne toute signification temporelle locale. Jérusalem est désormais entièrement contenue dans sa signification. Sa réalité matérielle est plus que jamais signifiante, autrement dit elle n'est plus une fin en soi mais est entièrement le signifiant de ce qui par elle est signifié et qui sort d'elle mais n'est plus elle : pourquoi cherchez-vous ici ? Il n'est pas ici ! De même que le Juif reste les yeux attachés à la ville qui n'est plus que le signe d'autre chose qu'elle, de même ces idiots d'apôtres restent éberlués les yeux fixés à l'endroit où ils ont cessé de voir Jésus (mais il ont eu quarante jours, ne pas l'oublier !), si bien que Dieu sort de la Nuée (c'est mon hypothèse pour les deux hommes qui représentent le Père et l'Esprit) pour leur dire de revenir sur terre.

Psaume 46, 2-3, 6-7, 8-9

*Tous les peuples, battez des mains,
acclamez Dieu par vos cris de joie !
Car le Seigneur est le Très-Haut, le redoutable,
le grand roi sur toute la terre.*

*Dieu s'élève parmi les ovations,
le Seigneur, aux éclats du cor.
Sonnez pour notre Dieu, sonnez,
sonnez pour notre roi, sonnez !*

*Car Dieu est le roi de la terre :
que vos musiques l'annoncent !
Il règne, Dieu, sur les païens,
Dieu est assis sur son trône sacré.*

On voit bien qu'on a choisi ce psaume pour deux motifs : Dieu s'élève (parmi les ovations : les apôtres étaient plus médusés que joyeux) ; et ensuite : il règne assis sur son trône. Deux fois c'est la divinité de Jésus que cela donne l'occasion d'affirmer. Nous, aujourd'hui, sommes plus joyeux que les apôtres, car nous appartenons au temps de la pentecôte. Rétrospectivement il est plus facile d'être joyeux. Malgré tous les textes et d'abord toutes les affirmations de Jésus sur la question, la divinité de Jésus n'est pas évidente (alors que je la perçois de plus en plus comme une évidence première !), d'où la multitude d'hérésies principalement gnostiques (y compris l'arianisme) qui reconstituent des sortes de mythologies, le Christ se retrouvant placé dans une situation intermédiaire entre divinité et cosmos. Le Logos créé avant tous les siècles... Pourquoi pas ? Parce que tout simplement le mystère trinitaire est évacué et l'échafaudage spéculatif a remplacé la Révélation de la Vie divine par elle-même (« le Père et moi nous sommes UN »). Les processions plotiniennes valent pour des entités ontologiques (l'Un, l'Être etc.) mais non pour des personnes. Or le mystère de Dieu, comme le mystère de l'homme (voir le psaume 148 : « quel prodige, quel être étonnant je suis ! ») est un mystère personnel. On ne peut pas convaincre par la raison (par des arguments rationnels, abstraits, « métaphysiques ») celui qui n'est pas disposé à entrer dans la phénoménalité personnelle ou « personnelle ». C'est bien plus dans ce registre que dans celui de la métaphysique que la théologie trinitaire trouve sa consistance. La philosophie de la personne non comme métaphysique (substantialiste) mais comme phénoménologie. Cela, je ne l'avais pas encore compris dans mon jeune âge !

Lettre de saint Paul aux Éphésiens (1, 17-23)

*Frères, que le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, le Père dans sa gloire,
vous donne un esprit de sagesse pour le découvrir et le connaître
vraiment. Qu'il ouvre votre cœur à sa lumière, pour vous faire
comprendre l'espérance que donne son appel, la gloire sans prix de
l'héritage que vous partagez avec les fidèles, et la puissance infinie qu'il*

*déploie pour nous, les croyants. C'est la force même, le pouvoir, la
vigueur, qu'il a mis en œuvre dans le Christ quand il l'a ressuscité d'entre
les morts et qu'il l'a fait asseoir à sa droite dans les cieux. Il l'a établi au-
dessus de toutes les puissances et de tous les êtres qui nous dominent,
quel que soit leur nom, aussi bien dans le monde présent que dans le
monde à venir. Il lui a tout soumis et, le plaçant plus haut que tout, il a
fait de lui la tête de l'Église qui est son corps, et l'Église est
l'accomplissement total du Christ, lui que Dieu comble totalement de sa
plénitude.*

Comme souterrainement, de texte en texte circule l'idée de puissance, de force, d'énergie divine, sur lesquels repose le pouvoir de Dieu. Cette force, c'est encore celle de l'Esprit, du Médiateur, du Tiers qui accomplit la Trinité. On comprend qu'il faille une force divine, infinie, surnaturelle, pour ressusciter un mort et pour faire asseoir le Fils de l'homme « à la droite de Dieu ». Si je lis Paul en sens inverse du texte, je dirais que c'est ce même Esprit, cette même force qu'il déploie pour nous accorder (dans le Christ, dans la chair du christ) un « héritage sans prix ». Dieu n'a pas déployé plus d'énergie, si l'on peut dire, pour ressusciter son Fils que pour nous faire participer à cette résurrection. On sait bien qu'en fait il s'agit de la même opération, de la même œuvre, puisque notre divinisation est comprise dans l'Incarnation et la Croix et enfin la Résurrection et l'Ascension. Nous, nous suivons le mouvement du christ « soulevé » par Dieu. Bien sûr, quand nous parlons de force ou d'énergie ou de puissance divines, nous ne manions que des analogies. Mais ce sont celles mêmes utilisées par le Christ qui quant à lui n'a pas d'états d'âme pour s'adresser à nous dans notre langue et sous le régime du monde sensible source des métaphores qui nous rendent représentable ce qui ne l'est pas. Même pour parler des choses de ce monde nous ne cessons pas de faire appel à des métaphores qui spatialisent ce qui n'est pas immédiatement spatial. Paul n'a pas encore les mots du discours trinitaire, mais il utilise les images les plus fortes qui sont à sa disposition, comme celle du Fils assis sur le trône même de Dieu, à sa droite. Ce que Paul affirme, c'est que Celui qui se tient sur le trône de Dieu est le même que Celui qui est la tête de l'Église, ce qui nous introduit dans un mystère de divinisation qu'inaugure l'Église, comme si à son tour elle était la tête de tout cet univers conduit au plérôme, à la plénitude. Non seulement la tête, mais finalement c'est toute la Création qui entre depuis l'Incarnation et l'Ascension dans un nouveau devenir, un devenir qui est un devenir-Église. Vision d'un cosmos en train de devenir Communion en subsistant dans le Logos qui Lui-même s'est fait créature, est « descendu » dans la condition de cette Création qu'il voulait élever jusqu'à Lui. Ce que dit et croit la foi est parfaitement sublime et magnifique, d'une beauté absolue, et cette beauté est la forme que prend l'Amour qui se réalise entièrement pour nous et pas simplement dans l'immanence trinitaire. Dieu ne retient rien pour soi : même sa divinité, il nous la donne.

Évangile de Jésus Christ selon saint Matthieu (28, 16-20)

*Les onze disciples s'en allèrent en Galilée, à la montagne où Jésus leur
avait ordonné de se rendre. Quand ils le virent, ils se prosternèrent, mais*

certains eurent des doutes. Jésus s'approcha d'eux et leur adressa ces paroles : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc ! De toutes les nations faites des disciples, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; et apprenez-leur à garder tous les commandements que je vous ai donnés. Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. »

Ce sont les dernières lignes de Matthieu, les dernières paroles de Jésus : *Je suis avec vous*. Ce qui est extraordinaire, c'est que l'évangéliste ne dit pas un mot de l'événement « disparition » et reste au contraire sur la présence définitive. Il dit que certains eurent des doutes. À quoi vont-ils pourtant reconnaître Jésus ressuscité ? À sa manière unique de parler, à une parole que l'on ne peut trouver que dans la bouche de Jésus Christ. Relisons-la attentivement et nous voyons que personne d'autre au monde que Jésus ne pouvait dire cela de cette manière. C'est ainsi que sa présence de vient définitive, comme la présence d'un Verbe, d'une Parole. Sans que les apôtres s'en rendent compte, Le Jésus de chair est devenu une Parole qui ne cesse plus jamais de résonner, une voix et ce que dit cette voix. Que dit Jésus ? Quatre choses. Il évoque sa toute-puissance divine qui équivaut à sa présence, à son être-avec nous, une présence naturellement efficiente : dans l'apostolat des apôtres, c'est la puissance de Jésus qui va se manifester, de sorte que ce qui est sous-entendu, c'est : *je vous enverrai mon Esprit*. L'apostolat est la seconde chose dite. La troisième est le baptême trinitaire. Ce n'est plus le baptême de Jean mais l'institution d'un nouveau rite, d'un nouveau signe qu'il conviendra d'administrer aux nouveaux disciples, aux convertis (« faites des disciples ») ; de même que le « faites ceci en mémoire de moi », la parole de Jésus institue. Elle inscrit la foi toute neuve dans l'ordre symbolique, parce qu'il n'y a pas de réalité humaine sans langage, sans parole et qui plus est sans « signes », je veux dire sans signifiants qui débordent le registre du langage : il faut une parole qui institue, c'est-à-dire qui fasse signifier ce qui de soi ne signifie pas : l'eau, l'huile et tout ce qu'on voudra (le pain, le vin, le feu, le souffle...) Pas de doute que cela fait religion, mais à partir de la foi et non l'inverse. Il n'y a pas une religion qui engloberait la foi au Christ, mais la foi qui trouve sa forme et sa consistance anthropologiques dans un ensemble de signes institués, sur la base d'événements historiques, de faits connus de témoins, et non de croyances mythologiques ou légendaires. Cela produit une religion qui est une antireligion : anthropologiquement elle est une religion avec tout ce qu'il faut de rites, de prêtres..., mais en même temps son contenu (la foi) n'est plus une production symbolique (anthropologique) mais quelque chose comme un événement absolu : la vie (et la mort et la résurrection), la « geste » et les paroles d'un homme qui s'est donné comme ce contenu même. Pas d'autre contenu de la foi en effet que la personne de Jésus-Christ. Tout le reste vient le signifier, et le point de départ de ce « tout le reste », ce ne sont pas des constructions a posteriori des apôtres mais des instructions de Jésus lui-même, puisque c'est lui qui dit de baptiser et selon quelle parole (« au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit »), de même qu'il avait dit : « Faites ceci en mémoire de moi », ou : *Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas* ; ou : *ce que vous retiendrez sera retenu...* et j'en oublie certainement. L'esprit des rites existe avant même leur existence concrète, pratique, leur mise au point et mise en forme par l'Église (par les apôtres et leurs successeurs).

La dernière chose mentionnée par Jésus est l'enseignement, non pas un enseignement théorique ou philosophique, non pas l'enseignement d'un savoir, mais un enseignement de vie. Le baptême crée l'Église, la communauté des convertis (des disciples « faits ») et celle-ci devient le lieu de cet enseignement de vie. Il est donc bien vain de rêver de faire l'économie de cette pauvre Église comme si elle était la cause de tous les maux, comme si elle faisait obstacle à l'annonce : c'est plutôt nous, par notre manque de foi, animés par des mobiles humains, qui faisons obstacle à la Parole, non l'Église en tant que telle. Mais vu de l'extérieur, comment voir la différence ? Vu de l'intérieur, cela signifie une méconnaissance qui montre qu'il n'y a pas de véritable frontière entre l'intérieur et l'extérieur : si nous rejetons l'Église au nom de la foi (d'une foi qui serait plus pure), c'est nous-mêmes que nous prétendons plus purs que ceux que nous jugeons et que nous confondons avec ce que Jésus a institué. « Ô hommes de peu de foi ! »

7ème Dimanche de Pâques (5 juin)

Actes des Apôtres (1, 12-14)

Les Apôtres, après avoir vu Jésus s'en aller vers le ciel, retournèrent du mont des Oliviers à Jérusalem, qui n'est pas loin. (La distance ne dépasse pas ce qui est permis le jour du sabbat.) Arrivés dans la ville, ils montèrent à l'étage de la maison ; c'est là qu'ils se tenaient tous : Pierre, Jean, Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthélemy et Matthieu, Jacques fils d'Alphée, Simon le Zélote, et Jude fils de Jacques. D'un seul cœur, ils participaient fidèlement à la prière, avec quelques femmes dont Marie, mère de Jésus, et avec ses frères.

Pendant les quelques jours qui séparent l'Ascension de la Pentecôte, les apôtres sont dans une situation intermédiaire, comme nous. On a là une sorte de proportionnalité. Car bien sûr nous devrions vivre une Pentecôte quotidienne, mais en réalité le poids du temps fait que Jésus a disparu et qu'il n'est pas encore revenu, et que la foi est faite d'attente, alors qu'en vérité elle devrait être faite de présence, puisqu'il est « avec nous ». La Pentecôte va être pour les Apôtres une sorte d'eschatologie, de même que pour nous la Parousie, la Fin et la Révélation finale, le face à face. L'attente est faite d'inachèvement, ce qui lui donne cette pesanteur. En même temps la péricope (c'est un joli mot, péricope !) nous dit que les apôtres sont sérieux et joyeux, tendus vers ce qu'ils attendent, plutôt que dans la torpeur de l'attente même. Le texte nous dit aussi que tous, apôtres comme famille de Jésus, sont de bons Juifs (ils respectent le shabbat), mais aussi qu'il n'y a pas de séparation (rituelle, liturgique, qui aurait pu se retrouver ici) entre hommes et femmes, puisque les femmes disciples de Jésus et Marie viennent prier avec les apôtres dans la maison on ne sait pas de qui mais cela n'a bien sûr aucune importance, sinon que la conscience de ces détails concrets donnent un fort sentiment de présence et de réalité des événements. La présence des femmes dans les évangiles est capitale, car elle a acquis une importance symbolique (signifiante) décisive pour une nouvelle anthropologie, une anthropologie chrétienne qui a la fois supprime la différence (du point de vue du Salut)

et met en évidence que les femmes détiennent le « ministère » de la relation, de l'amour, comme un antiministère, un ministère sans « pouvoir ». Elle accomplissent spirituellement, *in Christo*, la vocation d'Eve, à savoir d'être *mère des vivants*. Dans la structure anthropologique chrétienne (ordonnée à l'agapè, à l'homme parfait, à la révélation christique), elle sont l'antipouvoir, donc elles signifient bien la vérité du tout (de l'Eglise). La vérité de l'Eglise n'est pas dans sa hiérarchie mais dans Marie, en méditant sur le fait que la tête de l'Eglise est le *fils-de-Marie*.

Psaume 26, 1, 4abcd, 7-8

*Le Seigneur est ma lumière et mon salut ;
de qui aurais-je crainte ?
Le Seigneur est le rempart de ma vie ;
devant qui tremblerais-je ?*

*J'ai demandé une chose au Seigneur,
la seule que je cherche :
habiter la maison du Seigneur
tous les jours de ma vie.*

*Écoute, Seigneur, je t'appelle !
Pitié ! Réponds-moi !
Mon cœur m'a redit ta parole :
« Cherchez ma face. »*

Il y a longtemps que je n'ai pas souligné l'un des faits majeurs des Psaumes : qu'ils s'écrivent et se disent pour nombre d'entre eux à la première personne, qu'ils disent JE. D'où le caractère *personnel* de la relation à Dieu qui apparaît, ce qui fait advenir une religiosité nouvelle, donnant ses droits à la subjectivité et montrant le caractère intérieur de Dieu : Dieu est en moi, d'où le thème du *cœur*. Cette dimension personnelle, subjective, intérieure, où la trouve-t-on ailleurs ? On comprend bien qu'il y a là quelque chose de neuf pour l'humanité, dont celle-ci ne pourra plus jamais se défaire, avec ou sans la foi : le ver est dans le fruit ! Le tourment intérieur, la question du sens ne peuvent plus être évacués. Le tourment de Gilgamesh a trouvé son vis à vis, celui à qui on peut dire JE et TU, et demander : pourquoi ne me réponds-tu pas ? Celui que la Bible appelle Le Seigneur est enfin cet Autre que cherche Gilgamesh. Il ne représente pas la résolution métaphysique d'un problème, insoluble mythologiquement, mais quelqu'un comme lui, une personne : *Cherchez ma face*.

Première lettre de saint Pierre (4, 13-16)

Mes bien-aimés, puisque vous communiez aux souffrances du Christ, réjouissez-vous, afin d'être dans la joie et l'allégresse quand sa gloire se révélera. Si l'on vous insulte à cause du nom du Christ, heureux êtes-vous, puisque l'Esprit de gloire, l'Esprit de Dieu, repose sur vous. Si l'on fait souffrir l'un de vous, que ce ne soit pas comme meurtrier, voleur, malfaiteur, ou comme dénonciateur. Mais si c'est comme chrétien, qu'il

n'ait pas de honte, et qu'il rende gloire à Dieu à cause de ce nom de chrétien.

Selon les *Actes*, c'est de la part des païens que les disciples du Christ reçoivent (à Antioche) le nom de Chrétiens. Ici, on voit que ces derniers se sont bien approprié ce nom. Il n'y a plus la simple opposition entre Juifs et païens, mais maintenant entre Chrétiens et païens (c'est pourquoi le mot mérite une majuscule, que je veux bien aussi accorder aux Musulmans et même aux Bouddhistes !)

Pierre est déjà rempli de sa configuration au Christ, donc aussi à ses souffrances. Même résonnance que chez Paul. Le mal, la haine s'attaquent à l'innocent. Pourquoi ? Pourquoi la persécution ? Parce que l'innocence (ou la vérité) dénonce d'elle-même ce qui agit dans le mal. C'est d'une part une différence de « croyance », celle qui rejette les dieux des autres, mais aussi une différence pratique, et Pierre mentionne, je ne vais pas dire les pratiques des païens, mais celles pour lesquelles un Chrétien ne devrait pas avoir à être puni (à souffrir un châtement). Malfaiteur, c'est une évidence commune, mais Pierre mentionne *dénonciateur*. Or c'est là une pratique socialement admise dans l'Empire romain. Inconcevable qu'un Chrétien puisse dénoncer, d'autant plus qu'en dehors des proscriptions politiques dans les temps de guerre civile, ce sont bien les Chrétiens eux-mêmes qui se trouvent être dénoncés comme tels. Persécutions et souffrances passent par la dénonciation qui devient un mal majeur. Je me promène autour du texte de Pierre, et non pas en son cœur ; car son cœur est joie ; gloire ; communion, au Christ et à ses souffrances. Or qui a envie de souffrir, même pour le Christ ? Eh bien Pierre invite à se réjouir de cette perspective, car il y a là un signe d'amour, si je suis prêt non pas à souffrir en soi, mais à souffrir pour. Celui qui aime ne recherche pas la souffrance mais est prêt à « donner sa vie », donc à souffrir pour ceux qu'il aime. En premier le Christ ? C'est plutôt Lui qui aime, nous aime le premier, a souffert le premier. Je souffre *pour* le Christ si je souffre à sa suite. Or la foi est configuration au Christ. Si Lui a souffert, je ne peux probablement tôt ou tard que me retrouver configuré à ses souffrances. Or pourquoi le Juste a-t-il souffert ? De même souffrir « comme chrétien », « à cause de ce nom de chrétien », c'est exactement épouser les souffrances du Christ, souffrir pour les mêmes raisons que Lui.

Évangile de Jésus Christ selon saint Jean (17, 1-11a)

À l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, il leva les yeux au ciel et pria ainsi : « Père, l'heure est venue. Glorifie ton Fils, afin que le Fils te glorifie. Ainsi, comme tu lui as donné autorité sur tout être vivant, il donnera la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés. Or, la vie éternelle, c'est de te connaître, toi, le seul Dieu, le vrai Dieu, et de connaître celui que tu as envoyé [Jésus Christ]. Moi, je t'ai glorifié sur la terre en accomplissant l'œuvre que tu m'avais confiée. Toi, Père, glorifie-moi maintenant auprès de toi : donne-moi la gloire que j'avais auprès de toi avant le commencement du monde. J'ai fait connaître ton nom aux hommes que tu as pris dans le monde pour me les donner. Ils étaient à toi, tu me les as donnés, et ils ont gardé fidèlement ta parole. Maintenant, ils ont reconnu que tout ce que tu m'as donné vient de toi, car je leur ai

donné les paroles que tu m'avais données : ils les ont reçues, ils ont vraiment reconnu que je suis venu d'après de toi, et ils ont cru que c'était toi qui m'avais envoyé. Je prie pour eux ; ce n'est pas pour le monde que je prie, mais pour ceux que tu m'as donnés : ils sont à toi, et tout ce qui est à moi est à toi, comme tout ce qui est à toi est à moi, et je trouve ma gloire en eux. Désormais, je ne suis plus dans le monde ; eux, ils sont dans le monde, et moi, je viens vers toi. »

Entre le Père et le Fils il y a le don. Je n'avais jamais mieux saisi qu'en ce passage ce qui explique, justifie la Trinité, la différence des personnes en Dieu : le don. Le don n'est pas qu'un bon geste, il revêt un caractère absolu, absolument réel. Donner, se donner. Il faut pour cela des personnes réellement distinctes. Par ailleurs la Parole du Christ le dit clairement, ce qui fait l'objet du don, c'est nous, les créatures de Dieu. Le Père Créateur du Ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible (nous sommes du visible et de l'invisible), nous a donné à son Fils. Nous, toutes les créatures, ou seulement celles qui sont à Dieu, qui croient ? Explicitement, Jésus parle du petit Reste de ceux des hommes que Dieu a pris dans le monde. On connaît l'opposition entre être du monde et être dans le monde. Nous sommes et restons dans le monde, mais la foi nous fait appartenir non pas à un autre monde, mais à Dieu qui n'est rien du monde, qui n'est pas ailleurs mais autrement, qui n'obéit pas à la loi du monde refermé sur lui-même, mais à une autre loi qui est celle du don. Donner, « même les païens en font autant » (pour leurs enfants). Tout cela est donc provisoire. Pour l'instant, il y a une espèce d'avant-garde (copiée par Lénine), mais le but de l'opération est bien que « même les Païens » accèdent à l'absolu du don, car pour l'instant le « don » animal ou humain ne constitue qu'une esquisse. Que nous soyons inscrits par Jésus dans son dialogue avec Dieu son Père, que nous soyons saisis dans le dialogue de l'Absolu avec lui-même dans sa suprême relationalité, voilà ce qui nous élève jusqu'au Christ, jusqu'à son père, jusqu'à l'Absolu de Dieu qui est relation. Il ne manque plus que le Saint-Esprit pour que tout le monde réponde à l'appel !

Pentecôte (12 juin)

Lecture du livre de la Genèse (11, 1-9)

Toute la terre avait alors le même langage et les mêmes mots. Au cours de leurs déplacements du côté de l'orient, les hommes découvrirent une plaine en Mésopotamie, et ils s'y installèrent. Ils se dirent l'un à l'autre : « Allons ! fabriquons des briques et mettons-les à cuire ! » Les briques leur servaient de pierres, et le bitume, de mortier. Ils dirent : « Allons ! bâtissons une ville, avec une tour dont le sommet soit dans les cieux. Nous travaillerons à notre renommée, pour n'être pas dispersés sur toute la terre. » Le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâties. Et le Seigneur dit : « Ils sont un seul peuple, ils ont tous le même langage : s'ils commencent ainsi, rien ne les empêchera désormais de faire tout ce qu'ils décideront. Eh bien ! descendons, embrouillons leur langage : qu'ils ne se comprennent plus les uns les autres. » De là, le Seigneur les dispersa sur toute l'étendue de la terre. Ils

cessèrent donc de bâtir la ville. C'est pourquoi on l'appela Babel (Babylone), car c'est là que le Seigneur embrouilla le langage des habitants de toute la terre ; et c'est de là qu'il les dispersa sur toute l'étendue de la terre.

C'est un livre qu'il faudrait écrire sur l'épisode de Babel dans la *Genèse* ! Mes quelques lignes ne pourront qu'être indigentes. Je souligne d'abord le sentiment d'antiquité. Les Juifs qui rédigent la *Genèse* ne sont somme toute pas très éloignés de la civilisation des origines, de la sortie de la préhistoire, et la mémoire immémoriale des hommes les habite toujours : les migrations des premiers hommes ; leur arrivée en Mésopotamie. La naissance d'une civilisation extraordinaire. Mais ce sont des Juifs : face à Babylone, il ne peuvent que reculer avec inquiétude ou horreur, car voilà une civilisation qui est en train de pouvoir se passer de Dieu. Peut-être pas des dieux, mais de Dieu, du Seigneur, de YHWH. Le Juif ne construit pas de tour jusqu'au ciel : le ciel appartient à Dieu, le ciel est à Dieu. Le Juif demeure dans l'horizontalité terrestre et si Dieu lui parle d'en haut, il se prosterne. Le Juif n'a d'orgueil que face aux autres, parce que seul leur Dieu est le bon, le seul, le vrai. Il met donc dans la bouche de Dieu ce qu'il pense de cette cité qui est née en dehors du vrai Dieu et qui ne se préoccupe que d'elle-même. Babel anticipe toutes les sécularisations du monde. Car bien sûr elle n'est pas sans idoles ni sans religion – la religion qu'elle s'invente pour elle-même. La religion « idéologique ». Au contraire la soumission à YHWH est tout à fait ascétique et dramatique, en opposition avec toutes les pulsions humaines ; elle suscite plutôt révolte et résistance de la part du peuple d'Abraham et de Moïse. Le Dieu juif est un Dieu qu'il est aisé de considérer comme ennemi de la vie, tant il est peu dionysiaque, tant il exige de chacun un dépassement de soi, une éthique qui ne s'accommode pas des simples forces vitales. Ainsi naît le registre du surnaturel, par opposition à toutes les religions de la *nature*, donc mythologiques (cosmologiques et théogoniques). Or je ne conçois pas que Dieu soit descendu pour embrouiller la langue des mésopotamiens ! À l'inverse, l'écrivain biblique est le premier, voire le seul, à chercher une explication à l'origine des langues, de leur diversité. Donc on suppose que depuis Adam les hommes parlaient la même langue et la première grande dispersion, la première grande diaspora, ne peut être comprise que comme une décision divine pour empêcher les hommes d'exister sans Dieu. Abraham, à l'écoute de Dieu, devra quitter cette plaine mésopotamienne qui symbolise une espèce d'apostasie. Que le peuplement de la terre signifie la perte de la langue originelle montre à quel point l'universalité liée à l'origine unique va devoir et pouvoir dépendre seulement du retour à Dieu, et d'un retour à Dieu qui ne serait pas le fait des hommes mais de Dieu même. C'est ce que pressent Isaïe (49, 6) pour qui le Salut (et à travers ce Salut, l'unité restaurée) sera *jusqu'aux extrémités de la terre, pour toutes les nations*. Les arthes de cette restauration sont versées le jour de la Pentecôte, de la première Pentecôte chrétienne, quand chacun se met à entendre les apôtres dans sa propre langue. L'unité alors ne s'avère plus être une unité linguistique (dont le rêve de langue originelle donne les proliférations kabbalistiques), mais une unité spirituelle, surnaturelle. L'unité linguistique n'était donc qu'une image de l'unité originelle mythique du genre humain. La seule cité qui puisse accomplir le dessein universel de

Dieu, ce n'est pas Babel mais bel et bien la Cité de Dieu, la cité spirituelle.

Psaume 103, 1-2a, 1a.24, 27-28, 29bc-30

*Bénis le Seigneur, ô mon âme ;
Seigneur mon Dieu, tu es si grand !
Revêtu de magnificence,
Tu as pour manteau la lumière !*

*Bénis le Seigneur, ô mon âme ;
Quelle profusion dans tes œuvres, Seigneur !
Tout cela, ta sagesse l'a fait ;
la terre s'emplit de tes biens.*

*Tous les vivants comptent sur toi
pour recevoir leur nourriture au temps voulu.
Tu donnes : eux, ils ramassent ;
tu ouvres la main : ils sont comblés.*

*Tu reprends leur souffle, ils expirent
et retournent à leur poussière.
Tu envoies ton souffle : ils sont créés ;
tu renouvelles la face de la terre.*

L'une des plus belles prières de louange, parce que chaque verset commence par tu. Non pas je, mais cette fois-ci le psaume est entièrement tourné vers l'Autre, certes à partir de soi, de l'âme qui bénit : la prière part du cœur (ou de l'âme, c'est pareil !) et lance sa bénédiction vers le ciel, vers la présence de Dieu en toutes choses ; car il faut bien s'appuyer sur le visible pour se tourner vers l'Invisible. Première louange : la lumière. Présence de Dieu comme dans un vitrail : la lumière vient d'au-delà, mais le vitrail la capte, la recueille et elle devient ce manteau de lumière. Deuxième louange : profusion. La profusion est l'œuvre de la sagesse, car ainsi rien ne manque, puisqu'il y a toujours trop, toujours assez ; si bien que la pénurie, la famine, la mort sont peut-être encore le signe que toute créature est entre les mains de Dieu, mais soudain font songer à cette injustice universelle qui fait que certains ont tout, ont trop (et moi le premier je jouis d'avoir trop), tandis que d'autres (qui sont comme par hasard loin de moi, je ne les vois pas, ils ne me dérangent que de loin, ils ne sont donc pas trop mon prochain !) sont privés de tout et disparaissent dans l'indifférence.

Mais bien sûr aujourd'hui n'est pas un jour de tristesse mais un jour de Souffle, un jour de vent : *Tu renouvelle la face de la terre*. Car qui renouvelle de son souffle ? L'Esprit. Il est aisé d'avoir une compréhension métaphorique de l'Esprit de Dieu comme d'un Souffle, et si je souffle sur quelqu'un, c'est une manière pour ainsi dire amoureuse de me tourner vers lui, d'avoir une relation, d'être en relation. Jésus quelquefois a soufflé et pour cela il s'est tourné et s'est rapproché. Il est plus difficile d'en faire une véritable personne divine, elle qui d'une certaine façon vit dans l'ombre des deux autres : il pousse des cris inexprimables.

Lettre de saint Paul aux Romains (8, 22-27)

Frères, nous le savons bien, la création tout entière crie sa souffrance, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore. Et elle n'est pas seule. Nous aussi, nous crions en nous-mêmes notre souffrance ; nous avons commencé par recevoir le Saint-Esprit, mais nous attendons notre adoption et la délivrance de notre corps. Car nous avons été sauvés, mais c'est en espérance ; voir ce qu'on espère, ce n'est plus espérer : ce que l'on voit, comment peut-on l'espérer encore ? Mais nous, qui espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec persévérance. Bien plus, l'Esprit Saint vient au secours de notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faut. L'Esprit lui-même intervient pour nous par des cris inexprimables. Et Dieu, qui voit le fond des cœurs, connaît les intentions de l'Esprit : il sait qu'en intervenant pour les fidèles, l'Esprit veut ce que Dieu veut.

Quoique la présence du Christ ne soit que sous-entendue, cette péripécie est fortement trinitaire dans sa structure (que le mot ici est barbare !) car il y est question aussi du corps. Or du côté du Christ est le corps, puisqu'il a pris chair. Notre corps souffre, notre corps est inachevé, notre corps ne cesse de naître à la vie, dans la douleur. Peut-on naître sans douleur ? À condition de ne rien sentir, mais alors on ne sait même pas qu'on est né. Comment faire l'économie de la douleur du négatif ? Comment le négatif (le ne-pas, ne pas être encore) pourrait-il ne pas être douloureux, lui qui désigne le manque. La douleur nous donne la mesure de ce qui nous manque. Maintenant, deuxième point, celui du temps. C'est logique, puisque le pas-encore désigne le temps. Le pas-encore désigne un écart, une différence, et cela entraîne qu'il n'y a pas un temps mais au moins deux temps, le temps présent, celui de la chair et de l'enfantement, et celui qui n'est pas encore, mais qui est déjà forcément présent dans le temps présent, sans quoi celui-ci ne serait pas temps mais intemporalité sans anticipation, se suffisant à soi-même. L'accomplissement (le Salut) a beau être accompli dans et par le Christ fait chair, ayant souffert de notre souffrance, ayant vécu l'inachèvement, c'est un accomplissement inaccompli. Cela a un double effet : d'abord l'autre médiation, la médiation de la médiation. L'accomplissement dans le Christ (première médiation) requiert la médiation seconde, celle qui nous introduit dans la première, nous relie à elle, puisque nous sommes sous le régime du pas-encore. L'attente sans médiation serait désespoir ; l'attente et même la douleur médiatisée n'est pas désespoir mais espérance. L'espérance est donc l'œuvre de la médiation seconde, celle de l'Esprit. L'Esprit du Christ médiatise notre incorporation au Christ ; en cela notre foi est espérance : foi dans ce qui est déjà (le Christ ressuscité, Sauveur, réellement sauveur) espérance dans cela même qui est déjà, mais sous l'espèce du pas-encore. L'Esprit œuvre donc comme second médiateur ; Paul fait remarquer qu'il agit librement, de sa propre initiative, mais en même temps il veut ce que Dieu veut. C'est ici que l'Esprit est une personne. Il a une volonté propre, mais comme elle (cette personne) aime (elle n'est qu'amour), sa volonté est parfaitement obéissante, et la volonté du Père, c'est le Fils. L'Esprit fait donc tout pour le Fils. La foi chrétienne s'est tellement engagée dans la compréhension

trinitaire de Dieu que je ne peux même plus me représenter un Dieu qui ne serait pas trinitaire (même le Dieu juif est déjà trinitaire en filigrane). Sinon, c'est le retour à un Premier Principe, au Dieu d'Aristote, mais il n'y a plus alors d'histoire, je veux dire d'histoire de Dieu avec les hommes, sa création, d'histoire du Salut, car dans ce cas une parole manque : *je vous enverrai mon Esprit.*) Quoi de plus incroyablement croyable qu'un Dieu communion, donc communion de personnes ? Sinon même dans la Création, même dans le cosmos, il n'y aurait *personne*. Un cosmos sans personne, un cosmos pour personne, ce serait un cosmos pour rien. Or il y a réellement l'Esprit et nous sommes créés à son image ; nous aussi sommes esprit. Alors non seulement devient possible notre présence à l'univers, mais notre mouvement de lever les yeux vers le « ciel », de nous tourner vers le « Père », puis toute la dramatique de la chute et du Salut se met en branle. Comment, Seigneur, rester un peu moins étranger à mon propre Salut ? Comme « je ne sais pas prier », soudain j'entends que l'Esprit prie à ma place, intercède, comme on dit, porte avec amour celui qui ne sait que balbutier. Or l'Esprit n'intercède en aucune langue, d'où l'image des « cris inexprimables ».

Évangile selon saint Jean (7, 37-39)

C'était le jour solennel où se terminait la fête des Tentes. Jésus, debout, s'écria : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive, celui qui croit en moi ! Comme dit l'Écriture : Des fleuves d'eau vive jailliront de son cœur. » En disant cela, il parlait de l'Esprit Saint, l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en Jésus. En effet, l'Esprit Saint n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié par le Père.

De telles paroles, mystérieuses, peuvent-elles être entendues par celui qui n'a pas franchi le seuil, qui n'est pas initié ? Bien sûr, c'est de soif de vie que parle Jésus, mais de vie éternelle, pas de la vie naturelle et répétitive et promise à une fin. Que signifie « vie spirituelle » pour celui qui n'entend que la nature en lui (ou la culture), mais pas l'aspiration vers cet Autre, ce compagnon infini qui veut tout attirer vers Lui ? Croire en Jésus, avoir soif de Lui, comme la Samaritaine. Celui qui a soif de Jésus, d'une personne et non pas d'un Dieu lointain, « des fleuves d'eau vive, dit Jésus, jailliront de son cœur ». Une sorte de miracle en somme, puisque je bois un verre d'eau et de mon cœur se met à jaillir un fleuve. Jean nous explique que l'eau vive, c'est l'Esprit Saint. Or dans tout cela, il y a un ordre. La circonstance est celle où la fête (Soukkot) touche à sa fin. C'est la fête où l'on campe, où l'on demande de l'eau comme au désert, où l'on espère une source. L'automne approche avec le retour de l'eau. Jésus est celui qui donne l'eau, l'eau spirituelle, l'eau pour la vie éternelle, symbolisée à la fois par l'eau, bien sûr, mais aussi et en plus par le souffle et par l'huile de la force, du sacre messianique. D'abord croire Jésus et croire en Jésus, aimer une personne, aimer Jésus. Ensuite la glorification, ce qui signifie qu'est rendue manifeste la divinité, la sienne. Mais cette glorification qui rend lumineux un visage, passe par différentes étapes : le baptême par Jean et la descente de l'Esprit, autrement dit la Manifestation trinitaire (« Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le ! ») ; la mort et surtout la résurrection glorieuse par

excellence, et l'Ascension. Alors Jésus dans toute sa « gloire » laisse place à l'Esprit ou plutôt souffle l'Esprit qui sort de son côté transpercé, comme un fleuve. Il faut en effet que Jésus soit « assis à la droite du Père » pour « envoyer l'Esprit (l'autre Médiateur). Jésus absent, son Esprit peut se répandre au-delà des limites d'Israël. Ce sera la fin de Babel et de la dispersion le jour où toute la terre aura reconnu le Christ. En attendant ce moment eschatologique (et peut-être pas « historique » ou événementiel), l'Esprit apparaît comme le don suprême que Jésus nous fait. Cela peut laisser perplexe, mais ce n'est pas voir que Jésus du même élan nous révèle la nature trinitaire de Dieu, son secret et son mystère absolu, et nous donne à nous indignes la personne de la Trinité qui nous fait entrer dans la vie divine. Ce sont donc bien plus que des arrhes ! Croire en Jésus ; Jésus se retire ; entrée en scène de l'Esprit.

Messe du jour

Actes des apôtres (2, 1-11)

Quand arriva la Pentecôte (le cinquantième jour après Pâques), ils se trouvaient réunis tous ensemble. Soudain il vint du ciel un bruit pareil à celui d'un violent coup de vent : toute la maison où ils se tenaient en fut remplie. Ils virent apparaître comme une sorte de feu qui se partageait en langues et qui se posa sur chacun d'eux. Alors ils furent tous remplis de l'Esprit Saint : ils se mirent à parler en d'autres langues, et chacun s'exprimait selon le don de l'Esprit. Or, il y avait, séjournant à Jérusalem, des Juifs fervents, issus de toutes les nations qui sont sous le ciel. Lorsque les gens entendirent le bruit, ils se rassemblèrent en foule. Ils étaient dans la stupéfaction parce que chacun d'eux les entendait parler sa propre langue. Déconcertés, émerveillés, ils disaient : « Ces hommes qui parlent ne sont-ils pas tous des Galiléens ? Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle ? Parthes, Mèdes et Élamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée et de la Cappadoce, des bords de la mer Noire, de la province d'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Égypte et de la Libye proche de Cyrène, Romains résidant ici, Juifs de naissance et convertis, Crétois et Arabes, tous nous les entendons proclamer dans nos langues les merveilles de Dieu. »

Fameuse lecture sur laquelle buttent les lecteurs débutants ! La Pentecôte n'abolit pas Babel. Le récit ancien donnait une explication de la pluralité des langues. Ici elles sont une donnée première, et pourtant Babel est vaincue et on peut le dire, même linguistiquement, puisque les apôtres « se mettent à parler en d'autres langues » (c'est un peu une anticipation de ce qui va se passer après et jusqu'à notre présent : l'Église universelle parle toutes les langues). Surtout « chacun les entend parler dans sa propre langue ». La Parole de Dieu ne se réfugie dans aucun chiffre kabbalistique (qui ne saurait fonctionner que dans une seule langue), ce qui symbolise la fermeture ésotérique. Au contraire, les apôtres ont beau parler araméen ou grec, la Bonne Nouvelle est entendue dans toute les langues, ce qui signifie qu'aucune langue n'en a le privilège, qu'elle est *traduisible* (les Juifs d'Alexandrie l'avaient bien déjà compris). La Vérité n'est pas dans les mots, dans les signifiants : la parole est l'acte d'un

sujet, d'une personne, et c'est la parole qui est véridique, en tant qu'elle sort de la bouche de quelqu'un, qu'elle est son acte. La vérité n'est pas dans la langue – même si d'une certaine manière elle est porteuse de vérité à raison de la manière dont les sujets parlants en font usage. Car le sens de la langue n'est pas rien, mais il n'est pas la source, qui se tient dans la personne parlante, et en premier lieu et suprêmement dans le Verbe, parole de Dieu en personne (pas plus facile à comprendre, cette hypostase de la Parole, que celle de l'Amour). D'abord ce sont des « Juifs fervents » qui entendent, et rapidement des Arabes, des Crétois, des Romains évidemment... La Pentecôte est catholique, tout de suite, le jour même, pas le lendemain, pas un peu plus tard. Les apôtres sont apostoliques, tout de suite, le jour même, pas le lendemain ni un peu plus tard ! Elle est une, tout de suite, immédiatement : il n'y a d'emblée qu'une seule Église, qu'une seule assemblée autour des Douze (car Matthias a remplacé Judas). Elle est sainte car elle est toute entière assise sur sa pierre de fondation, celui qui vient de les quitter mais qui est « avec eux », le Christ. Sa sainteté est toute neuve et elle ne la tient pas d'elle-même : c'est ce qui va la sauver, l'empêcher de mourir. Sa sainteté est donc première, principielle, certainement pas dépendante de la sainteté de ses membres. C'est au contraire ce défaut de sainteté qui va entraîner les divisions, le brouillage de l'annonce de l'évangile qui sera tant de fois dénaturé et caricaturé, plus soucieux d'ordre et de crainte, de diable et d'enfer, que de charité et de confiance. Chaque époque avec son style. Et pourtant la Pentecôte continue, la Bonne Nouvelle est annoncée dans toutes les langues, la foi naît dans toutes les cultures. Aucune culture ne connaît Dieu *a priori*, ne dispose du vocabulaire approprié. Ce n'est donc chaque fois que par un immense travail qui doit prendre des siècles que chaque langue (y compris le chinois !) devient adéquate pour dire de toute façon inadéquatement le mystère de Dieu. Ce qui est devenu intelligible en grec, en latin, a pris pour cela des siècles, et maintenant le français dispose d'une bibliothèque théologique, et toutes les grandes langues « modernes », occidentales. Mais bientôt moderne (ou postmoderne) ne signifiera plus « occidental » seulement, quand tout aura été travaillé, discuté, traduit en hindi ou en chinois. L'Esprit de la Pentecôte n'a donc pas chômé malgré nos défaillances – mais il faut vraiment *travailler* les Écritures pour faire la part entre la vérité de la Parole de Dieu dans sa Transmission, et ses caricatures, déformations, défigurations.

Je n'ai encore rien dit du début de notre évangile du jour, et des fameuses langues (de feu). Luc dit : *comme* des langues. Ce ne sont donc pas des choses représentables, et pourtant les apôtres les *voient bien*. Leur appartient une espèce d'évidence qui est celle de la manifestation du Paraclet promis et attendu. Il se passe quelque chose, le voilà, c'est Lui ! Et la preuve que c'est Lui, c'est qu'un grand coup de vent passe sur Jérusalem, fait claquer les portes et que, surtout, surtout, les apôtres sortent dans la rue, n'ont plus peur. C'est le jour de la fête juive et tout le monde est dans la rue pour la fête : les apôtres récupèrent cette fête (*Chavounot*), qui de fête de la Loi donnée à Moïse, qui donne sa constitution au peuple hébreu, devient la fête de l'Esprit qui donne sa constitution à l'Église. Il ne faut pas dire : tout le reste est légende ; il faut au contraire comprendre que la légende est la forme adéquate pour signifier l'événement qui fait sortir les apôtres et commencer l'Église qui est *apostolique* ou n'est pas. La légende est ici un récit symbolique vrai,

non un récit historique qui n'aurait pas rendu avant tout la signification de l'événement qui a pu se produire de manière confuse et dispersée.

Psaume 103, 1ab.24ac, 29bc-30, 31.34
*Bénis le Seigneur, ô mon âme ;
 Seigneur mon Dieu, tu es si grand !
 Quelle profusion dans tes œuvres, Seigneur !
 La terre s'emplit de tes biens.*

*Tu reprends leur souffle, il expirent
 et retournent à leur poussière.
 Tu envoies ton souffle : ils sont créés ;
 tu renouvèles la face de la terre.*

*Gloire au Seigneur à tout jamais !
 Que Dieu se réjouisse en ses œuvres !
 Que mon poème lui soit agréable ;
 moi, je me réjouis dans le Seigneur.*

Quelques versets du psaume 103 pour dire que ce jour est un jour de création. Le Souffle fait toutes choses nouvelles. Où est la nouveauté ? L'Empire, la Palestine sont les mêmes le lendemain. Mais l'histoire de l'Église et du Christianisme commence. Qui dira qu'ils n'ont pas changé le monde, la face de la terre ? En bien ou en mal, qui dira le contraire ? Quel événement dans le monde et dans l'histoire a eu une portée aussi universelle ? Tout ici, en ce jour de naissance, peut bien exprimer joie et louange, même si des jours plus sombres viendront, comme dans nos vies. Louange parce que ce qui est loué, c'est l'œuvre de Dieu. L'Esprit part à la conquête du monde pour le ramener à Dieu, et il le peut, maintenant que la mort est vaincue par la Résurrection du Verbe fait chair. L'esprit de chrétienté a paradoxalement et très humainement sécularisé cette conquête, ce qui était un moment nécessaire pour son inscription historique dans le *peuple du monde* (je le dis par opposition au peuple d'Israël) ; on ne voit pas, par quel angélisme, on pourrait faire l'économie de cette temporalisation du spirituel qui a donné la liturgie, le chant grégorien, les cathédrales et tout ce qui remplit les musées de l'Occident. Mais je pense qu'il n'y aura plus jamais une telle sécularisation de la foi (le régime de chrétienté). Cette sécularisation ou temporalisation est maintenant signifiée par l'État d'Israël entouré de sa « maladie », l'Islam (qui quant à lui est bien caractérisé par la confusion du spirituel et du temporel : un Islam spirituel et seulement spirituel est-il possible ? Sans doute pas plus que pour un Juif, et son mimétisme est trop profond). Bref, les Chinois, les Indiens qui se convertissent vont-ils fabriquer des formes de chrétienté (même sans prise du pouvoir, sans conversion de l'empereur) ? L'essence de la difficulté se situe du côté du gros animal, du collectif, dès lors que la communauté de foi se cristallise en communauté sociale, ce qu'elle ne peut pas éviter. C'est la vie ! C'est la destinée de la foi, et pourquoi rêver d'une Église accomplie, qui ne serait pas en apprentissage, et en premier lieu en apprentissage de la communion : le spirituel ne peut faire l'économie du collectif, de son « incarnation ». Quelle différence alors avec le peuple juif ou avec la Oumma musulmane, l'islamité ? C'est que l'incarnation est une

dialectique (médiatisée par des médiations réciproques et conflictuelles issues tant de la part spirituelle que temporelle) et non une collusion et identification, le spirituel se constituant alors comme *le contenu* du social, de la culture, de telle sorte qu'il n'y a plus de *dehors*. En vérité le Christianisme est dans son élément au milieu des païens ! J'aime les païens, car ils sont à convertir, tandis que Juifs et Musulmans croient déjà l'être (même le Juif athée détient la vérité, du simple fait qu'il est juif, porté qu'il est par une si puissante et si unique identité). Évidemment ce que je dis est horriblement général ! Moi, je suis comme saint Paul (avec la sainteté en moins) : mon orgueil à moi, c'est le Christ. *Seigneur, tu as encore du travail sur cette terre, à commencer par moi : reste avec nous car le jour baisse, envoie ton Esprit !*

Première lettre de saint Paul aux Corinthiens (12, 3b-7.12-13)

Frères, sans le Saint-Esprit, personne n'est capable de dire : « Jésus est le Seigneur. » Les dons de la grâce sont variés, mais c'est toujours le même Esprit. Les fonctions dans l'Eglise sont variées, mais c'est toujours le même Seigneur. Les activités sont variées, mais c'est toujours le même Dieu qui agit en tous. Chacun reçoit le don de manifester l'Esprit en vue du bien de tous. Prenons une comparaison : notre corps forme un tout, il a pourtant plusieurs membres ; et tous les membres, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps. Il en est ainsi pour le Christ. Tous, Juifs ou païens, esclaves ou hommes libres, nous avons été baptisés dans l'unique Esprit pour former un seul corps. Tous nous avons été désaltérés par l'unique Esprit.

Il suffit d'adhérer au texte pour entrer dans sa limpidité ; il suffit de l'interroger pour qu'il devienne singulièrement difficile. Dans sa limpidité, l'Esprit est pour nous, dans son « économie », et nous comprenons ce qu'est un unique esprit entre nous et que cela vient de Dieu Esprit. Mais voilà que les difficultés commencent lorsqu'on veut essayer de comprendre « qui » est cet Esprit : est-il une personne, est-il Dieu lui-même ? Esprit, Seigneur et Dieu sont mis en effet à un moment donné sur le même plan, puis s'opère un glissement au bénéfice de l'Esprit, à partir de l'opposition corps – esprit ; mais en fait l'opposition s'avère être entre corps (l'Eglise) et Esprit (Saint). Et de même que le Christ est chair, corps, nourriture, pain, l'Esprit est eau vive qui désaltère. Il fait vivre, mais selon une autre médiation que celle de la chair. Du Christ, nous sommes chair de sa chair ; nous sommes ses membres, ou des sarments greffés ; de l'Esprit nous sommes esprits de son Esprit. Il souffle, il coule, il se repend partout. Dans une dualité simple, il anime le corps. La dualité métaphorique corps – respiration (air) et circulation (sang) nous dit que l'Esprit fait respirer et circuler (animation) le corps. Du côté du corps est la constitution, du côté de l'Esprit est le mouvement. Cela ne suffit pas à faire de l'Esprit une personne comme nous savons que le Verbe ou Fils est une personne *parce qu'il a demeuré parmi nous*. Si nous pouvions voir les choses du point de vue de Dieu, ce serait certainement évident ! Si nous regardons les choses à partir de ce corps qu'est l'Eglise, cela peut aller jusqu'à nous donner l'Esprit de Dieu du côté de l'économie. Esprit, Seigneur, Dieu... Le même... Dieu est Esprit, Dieu est Seigneur, Dieu est Dieu ! Mais plus profondément, c'est d'abord

le Christ, et même Jésus qui est Seigneur. Et Dieu est toujours Dieu ; alors l'Esprit, et bien plus encore, le Saint-Esprit, est celui qui nous fait dire : Jésus est Seigneur. Autrement dit Jésus est Dieu. Et l'Esprit qui est Dieu ne serait pas « quelqu'un » comme le Fils qui est Dieu et qui néanmoins est le Fils et non le Père ? La distinction réelle des personnes devient « logique » mais nos sens résistent, parce que nous identifions « personne » à quelqu'un d'identifiable et de singularisable, et non pas d'évanescence (ressentons-nous) comme cet Esprit liquide ou gazeux. Soit Dieu, le Dieu de Moïse, est une « personne » au sens vague de « quelqu'un », soit le Fils, Jésus-Christ, est une personne et du coup « Dieu » devient « le Père », ce qui lui donne bien une consistance de personne. Mais « d'en bas » de chez nous, nous ne voyons de l'Esprit que l'efficacité divine, l'action divine, mais plus difficilement une personne. Ou alors nous sautons dans une dialectique intratrinitaire qui nous conduit assez rationnellement à trois et non deux seulement, pour faire Amour dans la perfection. Mais au fond, la question est tout simplement : l'Esprit est-il quelqu'un à qui je puisse parler ? alors que dans la foi, en réalité c'est lui qui me fait parler, qui m'inspire. Mais comme souffleur, je ne le vois pas, je ne sais pas où il est. Or n'est-ce pas être suprêmement personne, puisque le propre de la personne est d'être invisible, de ne pas être cet être que je « vois », sachant que ce que je vois... n'est que ce que je vois de lui ou d'elle, mais pas lui ou elle. On pourra toujours scruter à l'infini le mystère de l'Esprit, il est le seul des trois à ne pas céder à l'illusion d'une « représentation », car on sait bien qu'il n'est ni eau ni souffle ni colombe ni ange. Il n'est pas Parole mais souffle la Parole sur mes lèvres, il n'est pas visible, mais il me désigne l'invisible dans la visibilité du « Seigneur ». Il n'est pas Premier Principe ou « Père », mais Celui en qui le Père engendre éternellement le Fils, et en cela il est le Souffle du Père. C'est pour cela même qu'il est le Souffle (qui ne saurait être une quatrième personne !) par qui et en qui le Fils se reçoit éternellement du Père. C'est pourquoi je redis qu'il ne procède pas du Père et du Fils de la même manière. En attendant, il me fait écrire et comme on dit, donne du grain à moudre !

Séquence : *Veni Sancte Spiritus*

Veni, Sancte Spiritus, et emitte cœlitus lucis tuæ rādium.
Viens, Esprit-Saint, en nos cœurs, et envoie du haut du ciel un rayon de ta lumière.
Veni, pater pāuperum, veni, dator mūnerum, veni, lumen cōrdium.
Viens en nous, père des pauvres, viens, dispensateur des dons, viens, lumière de nos cœurs.
Consolātor optime, dulcis hospes animæ, dulce refrigerium.
Consolateur souverain, hôte très doux de nos âmes, adoucissante fraîcheur.
In labōre requies, in æstu tempēries, in fletu solācium.
Dans le labeur, le repos, dans la fièvre, la fraîcheur, dans les pleurs, le réconfort.
O lux beatissima, reple cordis intima tuōrum fideliū.
O lumière bienheureuse, viens remplir jusqu'à l'intime le cœur de tous tes fidèles.
Sine tuo nūmine, nihil est in hōmine nihil est innōxium.

Sans ta puissance divine, il n'est rien en aucun homme, rien qui demeure intact.

Lava quod est sordidum, riga quod est aridum, sana quod est saucium.

Lave ce qui est souillé, baigne ce qui est aride, guéris ce qui est blessé.

Flecte quod est rigidum, fove quod est frigidum, rege quod est devium.

Assouplis ce qui est raide, réchauffe ce qui est froid, rends droit ce qui est faussé.

Da tuis fidelibus, in te confidentibus, sacrum septenarium.

A tous ceux qui ont la foi et qui en toi se confient donne tes sept dons sacrés.

Da virtutis meritum, da salutis exitum, da perenne gaudium. Amen.

Donne mérite et vertu, donne le salut final, donne la joie éternelle. Amen.

J'aurais pu laisser de côté cette hymne médiévale, mais après tout elle est un chant d'église, de l'Église, intégré dans la liturgie, et elle est donc parole « de Dieu », puisque la Tradition est tradition de la Parole, et non une espèce de vis à vis humain plus ou moins impur. Toute prière vraie, c'est l'Esprit en nous qui la prononce, qui nous la fait prononcer, à partir de cette inhabitation si mystérieuse pour notre conscience finie : en quoi consiste cette présence intérieure dans laquelle je reste moi-même et l'Esprit reste l'Esprit, tandis cependant que chacun ne reste pas extérieur à l'autre ? Cela se traduit par un langage, des métaphores spatiales qui peuvent rebuter si nous en restons à leur lettre tout en restant sourd à l'expérience spirituelle qu'elles signifient et que l'on expérimente selon un certain mode dans toute relation interpersonnelle. Car de fait c'est le propre des personnes que de pouvoir être intérieures les unes aux autres, l'une à l'autre, si l'on ne s'arrête pas à l'extériorité physique qui quant à elle reste irréductible, et en même temps peut, comme dans l'amour charnel et grâce au sexe, représenter, mimer, jouer l'intériorité réciproque : voilà pourquoi le sexe est un tel objet de fascination ; il est ce par quoi je peux être dans le corps de l'autre, ou l'autre être dans mon propre corps (cette asymétrie est forcément un abîme à vivre). Bref l'hymne nous parle de don, don de l'Esprit et de ce qu'il nous donne en Se donnant lui-même. Autant se rappeler les sept dons énumérés chez Isaïe : « *Sur lui reposera l'Esprit du Seigneur, l'Esprit de Sagesse et d'Intelligence, l'Esprit de Conseil et de Force, l'Esprit de Science et de Piété ; et l'Esprit de Crainte du Seigneur le remplira* » (11, 2,3).

Celui qui est l'homme de Dieu, rempli de Dieu, qui a Dieu pour élément, Dieu vibre en lui, Dieu le fait trembler, et une fois de plus il ne faut pas confondre la peur que l'on aurait d'un Dieu « dur », avec cette crainte que l'on éprouve devant son immensité, son incommensurabilité – mais par bonheur Dieu s'étant fait l'un de nous, nous ne pouvons pas davantage mesurer l'immense, mais prendre la mesure de ce qui n'a pas de mesure. Dans le compagnonnage du Christ devenu un frère, c'est toute âme, tout homme vivant dont nous mesurons qu'il est immesurable. Il nous a appris ce qu'est une personne, et nous devrions comprendre à quel point il n'y a rien de plus *impressionnant*, de plus sujet de cette *crainte*. Cette crainte est certainement ce qui se concrétise positivement dans la *piété*. Après cela, la vie de la foi qui est ouverture à l'Esprit et inhabitation de l'Esprit, donne la Sagesse, le Conseil et la Force dans les actions, et à l'intérieur, l'intelligence et la science.

Si je prie l'Esprit de me donner ce qu'il est, ce qu'il a, je vais retrouver cette prière et je vais dire : Sans toi, il n'y a rien en moi qui demeure intact, pur, innocent. Ce qui est raide, ce qui est froid, ce qui est tordu, je le sais, je sais ma dureté de cœur à ce que pardonner n'est pas si aisé face à qui me fait du mal même sans le savoir – et même de celui qui sait, qui est dur aussi, je puis dire : *pardonne-lui, il ne sait pas ce qu'il fait*. Car de fait, enfermé dans ses propres mobiles et justifications, il ne *mesure* pas ce qu'il fait. Alors, Seigneur, assouplis, attendris, réchauffe, redresse mon cœur. L'Esprit est celui qui d'un cœur de pierre fait un cœur de chair. Sans l'Esprit (et donc sans esprit) la pierre n'est que pierre : c'est l'Esprit qui la rend vivante, cette pierre, l'âme, la rend sensible, capable de se laisser toucher, capable de souffrir de l'autre. C'est alors que raide, froid, tordu, je commence à ne plus savoir ce que c'est. Mais pour l'instant, je sais. Mais je peux dans un souffle demander à toute petite voix : adoucis, réchauffe, redresse en moi ce qui est raide, froid et pervers. Même si je résiste intérieurement pour lâcher ma raideur, ma froideur, mes méandres, à cause de l'illusion que j'ai, que je garde un peu tout en la sachant fausse, que ma raideur, ma froideur, ma duplicité font ma force, ma force contre l'autre, ma force de haine – tandis que sur la pointe de tes pieds ailés, tu ne me proposes que l'Amour.

Évangile selon saint Jean (20, 19-23)

C'était après la mort de Jésus, le soir du premier jour de la semaine. Les disciples avaient verrouillé les portes du lieu où ils étaient, car ils avaient peur des Juifs. Jésus vint, et il était là au milieu d'eux. Il leur dit : « La paix soit avec vous ! » Après cette parole, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie en voyant le Seigneur. Jésus leur dit de nouveau : « La paix soit avec vous ! De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie. » Ayant ainsi parlé, il répandit sur eux son souffle et il leur dit : « Recevez l'Esprit Saint. Tout homme à qui vous remettrez ses péchés, ils lui seront remis ; tout homme à qui vous maintiendrez ses péchés, ils lui seront maintenus. »

Le premier jour du nouveau temps, le premier jour de l'Église ne commence donc pas à la Pentecôte mais prend naissance dans la résurrection de Jésus, le jour même. Jean est celui qui a dit de l'Esprit : il procède du Père, mais maintenant, cet Esprit du Père donné au Fils, le Fils le donne. Au fond, à la Pentecôte, l'Esprit reçu le soir de Pâques, les apôtres maintenant le soufflent sur le monde, le répandent sur les nations sous le ciel. La question n'est pas de voir ou non un désaccord entre les textes et les traditions, mais bien une manifestation continuée de l'Esprit de Jésus qui est l'Esprit de son Père. Ici l'Esprit procède bien du Fils, mais *ad extra*, dans « l'économie » du Salut. Or il n'y a peut-être bien rien qui soit *ad extra* qui ne soit d'abord dans l'immanence trinitaire, dans la vie divine. Ce qui se présente comme premier dans l'autorité communiquée aux apôtres, c'est le pouvoir sur les péchés : le sacrement du pardon est là, premier, fondateur. Ce que pratiquait Jésus (pardonner les péchés), il le remet à ceux qui sont les piliers de l'Église dont il est la fondation. L'Église est donc le Christ continué, mais cela suppose une médiation entre le Christ « assis à la droite du Père », désormais invisible, et sa présence, son être-avec nous, la médiation de l'Esprit, de son Esprit.

La foi chrétienne n'est pas simple, pas davantage que la vie n'est simple. La spéculation théologique n'est pas gratuite ou vaine pour autant qu'elle n'est pas abstraite dans son contenu, mais le reflet du travail de la foi pour être-avec. Dans la plus simple relation que j'ai avec un être de chair, il y a du visible et de l'invisible, des médiations et des médiateurs, et la vie est là, fort éloignée d'un pauvre schéma réducteur et d'un Dieu monolithique. Même la plus simple personne humaine n'est pas monolithique. Même le travail d'une vie entière ne suffirait pas pour atteindre la vérité profonde de cette complexité qui est vie. Donc je balbutie, et demain je balbutierais autre chose, je toucherais du doigt un autre lien au sein du mystère, autre que celui que j'explore à tâtons, ce soir. Il leur a montré ses mains et son côté et maintenant il leur souffle l'Invisible. L'invisibilité du pardon, l'invisible amour, l'invisible foi. Le sens invisible de cette chair visible qui porte les traces visibles du supplice du vendredi. Jésus a passé le Shabbat au séjour des morts, dans le repos de la mort, et désormais c'est un nouveau premier jour du monde. Le Shabbat passe derrière, n'est plus le terme. Il n'y a plus de terme mais un jour éternel, un premier jour sans fin, le Jour de Dieu, dans son Fils, par l'Esprit : c'est un jour de noces sans fin. Pourtant, nous marchons toujours pieds nus dans la vallée de larmes, car maintenant il faut pardonner, pardonner, jusqu'à ce que le pardon qui vient de l'amour produise l'amour – sans quoi comment rejoindre le Christ et le banquet des noces ? Nous serions comme celui qui n'a pas revêtu l'habit. L'habit est celui de la charité. Pas de joie sans charité. Pas de joie avec Lazare laissé à la porte. Je termine par le début : cette « peur des Juifs » qui a poussé les apôtres désespérés à s'enfermer. Jésus est là, la joie est de retour, le « bon vieux temps » où Jésus les instruisait. Mais maintenant c'est le dernier chapitre, les *novissima verba*, décisives, dans un après et non plus dans un avant. Mais cela va donner l'Esprit, celui qui va l'emporter sur la peur et les faire sortir devant le monde, cinquante jours plus tard, dix jours après l'Ascension.

Sainte Trinité (19 juin)

Livre de l'Exode (34, 4b-6.8-9)

Moïse se leva de bon matin, et il gravit la montagne du Sinaï comme le Seigneur le lui avait ordonné. Le Seigneur descendit dans la nuée et vint se placer auprès de Moïse. Il proclama lui-même son nom ; il passa devant Moïse et proclama : « YAHVÉ, LE SEIGNEUR, Dieu tendre et miséricordieux, lent à la colère, plein d'amour et de fidélité. » Aussitôt Moïse se prosterna jusqu'à terre, et il dit : « S'il est vrai, Seigneur, que j'ai trouvé grâce devant toi, daigne marcher au milieu de nous. Oui, c'est un peuple à la tête dure ; mais tu pardonneras nos fautes et nos péchés, et tu feras de nous un peuple qui t'appartienne. »

Théophanie : Présence, Parole. Majuscule présence, majuscule parole. Aurore, aube, heure du Levant, heure de l'illumination neuve. La nuée n'est pas un nuage (elle peut être lumière) mais manifestation de la présence, manifestation de l'Invisible. Il n'est pas présent comme les

dieux des mythologies, il dit sa présence d'une manière absolument unique : YHWH, J'Ê SUIS, Je suis qui Je suis. Un pur mystère, donc, mais qui se révèle sous une forme elle aussi absolument unique, car pour ce qu'elle comporte de plus essentiel, n'évoque nulle puissance (même si la toute-puissance va se récupérer à un autre moment). Il faut bien souligner ce trait : lorsque YHWH se révèle le plus, donne son Nom, il ne donne pas de la puissance divine, il donne ces quatre mots : tendresse, miséricorde, amour, fidélité. La religion devient une foi, la foi une relation, la relation une rencontre, la rencontre une alliance, une épousaille, même (tant pis si le mot ne se met pas au singulier !). Croire en ce Dieu-là bouleverse totalement notre éthos, notre manière d'être, de vivre et de sentir, pour toujours, et c'est cela, ne plus être païen mais être relié à Lui, j'allais dire au « Ciel », mais le mot Ciel est impersonnel tant qu'il n'a pas été déterminé comme Quelqu'un, comme vie en Celui qui est Vie. Et Vie ne signifie pas simplement être vivant, mais Présence, présence pour autrui, rencontre, jouissance d'être avec, d'être aimé, de pouvoir aimer, de ne plus simplement sentir avec ses sens, dans la solitude des sens, mais sentir la présence, l'autre présent. Tout cela traverse Moïse de manière fulgurante et il en vient à prier, à dire à Dieu les mots d'une demande qui est en même temps une reconnaissance. C'est d'abord une reconnaissance, mais comme elle est profondément humble (comment reconnaître si c'est sur fond d'arrogance, d'orgueil, d'exigence ?), elle se formule sous la forme d'une demande : marche au milieu de nous ; pardonne ; fais de nous ton peuple. Moïse ne demande rien pour lui, mais uniquement pour Israël. Il demande la Présence. Il demande l'Alliance, l'Appartenance. Il demande le pardon car il sait que tout ne va pas se passer comme sur des roulettes, car comme tous les peuples, le peuple hébreu n'a pas la foi. Il a certes besoin de religion, d'ordre, de loi, de règle, de couvercle, d'autorité, mais d'une relation personnelle à un dieu si intime, si intérieur, qui sollicite le cœur et non pas les lèvres... Voilà qui est au contraire bien encombrant car cela oblige à la vérité, qui est en premier lieu la vérité avec soi-même.

Psautre : Dn 3, 52, 53, 54, 55, 56

*Béni sois-tu, Seigneur, Dieu de nos pères :
R/ À toi, louange et gloire éternellement !*

*Béni soit le nom très saint de ta gloire :
R/ À toi, louange et gloire éternellement !*

*Béni sois-tu dans ton saint temple de gloire :
R/ À toi, louange et gloire éternellement !*

*Béni sois-tu sur le trône de ton règne :
R/ À toi, louange et gloire éternellement !*

*Béni sois-tu, toi qui sondes les abîmes :
R/ À toi, louange et gloire éternellement !*

*Toi qui sièges au-dessus des Kéroubim :
R/ À toi, louange et gloire éternellement !*

*Béni sois-tu au firmament, dans le ciel :
R/ À toi, louange et gloire éternellement !*

On le sait, c'est le cantique d'Azarias et de ses compagnons de fournaise, j'allais dire ses compagnons de crématoire. Leur foi, légendaire ou non, est à transporter les montagnes. Dans une telle détresse, comment louer Dieu ? Or c'est peut-être là l'indice de la foi : non seulement elle « tient » dans l'adversité, mais elle ne se mue pas en procès. Jésus dit bien à Dieu : *Pourquoi m'as-tu abandonné* (le jeu de mot sur *Éli* laisse bien penser que Jésus a effectivement prononcé les mots du psaume dans son agonie) mais il gémit sa souffrance, il ne fait pas de reproche argumenté. Il ne dit pas : pourquoi as-tu permis cela ? Le livre de Daniel se livre à l'exercice de radicaliser l'acte de foi pour en montrer l'essence : pas de nuit, pas de samedi saint, ni même de vendredi saint, mais de la louange seulement, qui ne dit que la vie, la beauté de la Création, mais en premier lieu la grandeur de Dieu : dans son Nom, dans son Temple, sur son Trône, dans son Immensité, dans sa Hauteur et sa profondeur. Zeus est ce qu'il est : il ne vient à personne l'idée de *l'admirer*. Au contraire, quelqu'un que non seulement l'on trouve exceptionnel, mais dont on considère les qualités dont il fait preuve, on l'admire. Dans l'admiration il y a de l'amour.

Seconde lettre de saint Paul aux Corinthiens (13, 11-13)

Frères, soyez dans la joie, cherchez la perfection, encouragez-vous, soyez d'accord entre vous, vivez en paix, et le Dieu d'amour et de paix sera avec vous. Exprimez votre amitié en échangeant le baiser de paix. Tous les fidèles vous disent leur amitié. Que la grâce du Seigneur Jésus Christ, l'amour de Dieu et la communion de l'Esprit Saint soient avec vous tous.

Les mots de la foi reviennent et reviennent, et nous sommes si éloignés de les entendre vraiment, c'est à dire de les vivre ! Joie, perfection, communion, paix, amitié. Les entendre ! En vivre ! C'est ainsi que *Dieu sera avec nous*. Que Dieu soit avec nous, cela signifie inhabitation, conformation à sa propre vie, qui est, dit Paul, amour et paix. Paix parce qu'amour. Amour parce que Trinité : la péricope se clôt par la formule trinitaire devenue liturgique et qui n'exprime rien d'autre que la « Vie » même de Dieu : paix entre les personnes, parce qu'amour entre les personnes. Chaque personne est entièrement amour et cependant ce n'est pas seulement un artifice rhétorique pour les distinguer, si l'Apôtre distingue les dons, les manières de donner propres à chacune. Elles (ces manières) sont interchangeables et pourtant, l'amour du Fils est grâce, l'amour du Père est amour, l'amour de l'Esprit Saint est communion. Car le Fils est la grâce qui nous est faite par le Père, mais la grâce est aussi ce que nous recevons de l'Esprit. Cela a pour effet que nous recevons le Fils (du Père) par l'Esprit (du Père – et aussi du Fils). Tout vient du Père et tout retourne au Père parce que le Père est le Père du Verbe, du Fils, et nous sommes dans le Fils, nous-mêmes des fils à raison de notre fraternité et connaturalité avec Lui. L'Esprit se révèle alors doublement communion (d'où vient la paix), d'une part entre le Père et le Fils, et d'autre part entre nous parce qu'entre Dieu et nous. Une telle circulation

forme un réseau si serré que nous sommes incorporés à cette vie trinitaire qui révèle Dieu, le Dieu de Moïse.

Évangile de Jésus Christ selon saint Jean (3, 16-18)

Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique : ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas, mais il obtiendra la vie éternelle. Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde soit sauvé. Celui qui croit en lui échappe au Jugement, celui qui ne veut pas croire est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.

Ce court évangile n'est pas particulièrement trinitaire, sauf si l'on veut bien y lire ce qui reste implicite, à savoir la présence de l'Esprit. Car il y a bien Dieu (le Père), l'Amour, et le Fils. Cela fait bien trois si l'on veut bien hypostasier le Saint Esprit, ou plutôt l'Amour du Père et du Fils. Ce qui est difficile à comprendre, c'est cette hypostase de l'Amour immanent à la vie divine, car on comprend assez intuitivement que l'amour suppose d'être au moins deux, ce qui laisse penser que deux suffisent. Que le Père, que Dieu reste Dieu, éternel et immuable, et en même temps se donne, que cela induise la filiation du Fils « engendré, non pas créé », que tout cela se fasse par amour, l'entendement et le cœur humains peuvent le recevoir ; mais que soudain cet Amour soit une personne, que la Relation soit une personne (parce que la personne est relation – ce qui est sans doute le grand mystère), voilà qui ne tombe pas sous le sens ! C'est toute la Révélation, et toute la vie spirituelle, et la fréquentation des Écritures, qui peuvent nous faire entrevoir la vérité qui vaut pour nous mais qui s'avère aussi valoir pour Dieu, précisément puisque et parce que Dieu est Amour, à savoir que l'Amour se décline avec le chiffre trois et pas seulement avec le chiffre deux. L'Esprit Serviteur du Serviteur de Celui qui est déjà, qui veut être Amour de toute éternité : le premier principe, la Tête, le Père. Nous ne disposons là que de métaphores et d'analogies pour remonter vers un nœud, celui qui noue les trois personnes entre elles. Et là, le nombre n'est plus analogique, trois, ce n'est pas trois par analogie. De même, devant moi, l'autre que j'aime ou que je n'aime pas, est réellement autre, un autre ou une autre. C'est la réelle distinction des personnes qui est irréductible à un quelconque modalisme, sinon l'altérité ne serait plus rien, l'autre ne serait pas réellement autre. Or l'autre est ma transcendance, sans laquelle il n'y aurait rien, ni surtout, *personne*.

Le Saint Sacrement (26 juin)

Lecture du livre du Deutéronome (8, 2-3.14b-16a)

Moïse disait au peuple d'Israël : « Souviens-toi de la longue marche que tu as faite pendant quarante années dans le désert ; le Seigneur ton Dieu te l'a imposée pour te faire connaître la pauvreté ; il voulait t'éprouver et savoir ce que tu as dans le cœur : est-ce que tu allais garder ses commandements, oui ou non ? Il t'a fait connaître la pauvreté, il t'a fait sentir la faim, et il t'a donné à manger la manne - cette nourriture que ni

toi ni tes pères n'aviez connue - pour te faire découvrir que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui vient de la bouche du Seigneur. N'oublie pas le Seigneur ton Dieu qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison d'esclavage. C'est lui qui t'a fait traverser ce désert, vaste et terrifiant, pays des serpents brûlants et des scorpions, pays de la sécheresse et de la soif. C'est lui qui, pour toi, a fait jaillir l'eau de la roche la plus dure. C'est lui qui, dans le désert, t'a donné la manne - cette nourriture inconnue de tes pères. »

Se souvenir, ne pas oublier, ne pas faire preuve d'ingratitude, reconnaître l'action de Dieu comme une action providentielle, bonne, jusque dans la difficulté : c'est ce que Moïse tente d'incruster dans l'âme des Hébreux. Si je transcrivais cette lecture pour quelqu'un qui ne voit pas la providence inscrite dans tous les événements mais plus spirituelle, le résultat serait le même ; j'aboutirais à la même conclusion : l'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute Parole qui sort de la bouche de Dieu – et il vit aussi du pain descendu du Ciel, car pour nous la manne est devenue eucharistique, corps, sang, chair crucifiée et ressuscitée du christ. En face, l'épreuve du manque. Je ne vais pas dire que Dieu fait souffrir ses enfants pour les ramener à Lui. Je ne dirai même pas qu'il les éprouve ; je dirai que notre vie est ainsi faite qu'elle appartient constitutivement à l'épreuve du manque et de la finitude, ce qui veut dire de l'inachèvement, et l'inachèvement devrait être pour nous un motif d'espérance, car si tout était déjà achevé, quel serait notre horizon, où nous conduirait un devenir – il n'y aurait pas même de devenir. Le régime de l'inachèvement est inhérent à tout ce qui ressemble à un chemin qui nous fait passer d'un lieu à un autre et d'un état à un autre et d'une condition à une autre. La vie dite spirituelle consiste donc bien à lire notre condition comme un chemin vers – vers la Vie, celle que donne la Parole (le Logos divin), jusqu'à se donner en nourriture pour notre chair, puisque nous sommes chair, chair parlante, chair en train de devenir « spirituelle » (*pneumatikon*). La difficulté consiste à comprendre les « épreuves » comme des grâces, c'est à dire comme des signes et occasions de libération, donc non pas comme des malheurs définitivement négatifs, mais comme des signes qui nous disent de nous retourner (*metanoia*), de ne pas rester fixés à notre condition initiale (perception païenne, athée), mais d'abandonner ces fixations en faveur du but à atteindre et qui est incompatible avec l'attitude d'en rester là. Nous mourrions de soif et d'inanition (spirituelles) si aucune anticipation ne nous était donnée (nous ne la produisons pas, elle nous est donnée), sous forme de viatique : l'eau de la roche la plus dure, la manne, signes de Vie, Vie signifiée dans et par une Parole, ce qui suppose la disposition d'écouter, mais malgré tout elle est là, déjà... Est-elle là déjà pour la détresse, pour ceux qui n'entendent pas, englués dans le malheur ? Paradoxalement, je ne m'inquiète pas, spirituellement parlant, pour le pauvre, pour le malheureux, puisque Dieu le sauvera en premier (il sauvera en premier ceux qui ont été les victimes du mal dans le monde et qui sont restés muets comme l'agneau conduit à l'abattoir). Je m'inquiète pour les riches, pour ceux comme moi qui ont tout et qui font la sourde oreille, qui jouissent du présent non par une divine insouciance (celle des oiseaux du ciel ou de l'herbe des chants, celle de tous les saints François du monde), mais par évitement de toute question, de la question du but, du changement intérieur, du chemin à parcourir en direction du pur

amour et non pas de la possession des choses et des êtres. As-tu soif d'une parole, oui ou non ? Grâce à Moïse, l'aventure des Hébreux n'est pas que la figure d'un spirituel futur : l'eau et la manne signifient déjà explicitement la Parole, l'ordre spirituel, celui d'une marche intérieure vers Dieu, vers Celui qui peut seul combler toute faim et toute soif. J'en reviens à cette « évidence » que Dieu ne pouvait que se donner Lui-même en nourriture pour un tel accomplissement, une telle Vie. De ce point de vue, l'eau et la manne sont bien des figures de l'Incarnation par laquelle Dieu s'est fait chair dans le Fils à seule fin de se faire réellement notre nourriture pour la vie éternelle. Le pain et le vin consacrés ne sont-ils donc à leur tour que des figures (des symboles) ? Ce serait le cas s'il n'y avait derrière, en filigrane, l'effectivité de l'Incarnation, si bien que le signe signifie une effectivité, quelque chose de réellement accompli, de sorte qu'en fin de compte le Christ glorifié (ressuscité), devenu chair et corps spirituels, peut devenir effectivement nourriture spirituelle : le pain et le vin sont bien des signes, puisqu'ils signifient le corps donné, livré, ressuscité et glorifié, mais bien plus, le Christ « glorieux » peut se faire pain et vin, nourriture pour notre chair vouée à devenir spirituelle, glorieuse comme la sienne, dans la sienne. Car ce qui est spirituel est intériorité : les choses seules sont extérieures les unes aux autres, mais dans l'ordre spirituel, celui de la charité, de la communion (de l'amour), les êtres sont réciproquement intérieurs les uns aux autres, comme le Fils est « dans » le Père et le Père « dans » le Fils. C'est ce mystère d'intériorité qui est originairement le mystère de Dieu (trinitaire) que l'Incarnation a en quelque sorte exporté dans la créature, puisqu'elle a spiritualisé la chair, non plus seulement par la parole (l'homme chair parlante, parle-en-chair) qui en fait une image de Dieu, mais par la Parole-faite-chair qui en fait le *semblable* du Verbe devenu notre frère. L'image était la figure en vue de la similitude.

Psaume 147, 12-13, 14-15, 19-20

*Glorifie le Seigneur, Jérusalem !
Célèbre ton Dieu, ô Sion !
Il a consolidé les barres de tes portes,
dans tes murs il a béni tes enfants.*

*Il fait régner la paix à tes frontières,
et d'un pain de froment te rassasie.
Il envoie sa Parole sur la terre :
rapide, son Verbe la parcourt.*

*Il révèle sa Parole à Jacob,
ses volontés et ses lois à Israël.
Pas un peuple qu'il ait ainsi traité ;
nul autre n'a connu ses volontés.*

En quoi le psaume est-il prophétique ? En cela qu'il relie déjà le pain et la Parole, qu'il nous y prépare. Le psaume « eucharistique » de ce jour se tourne vers le Logos divin (je sais, ce n'est pas le Logos qui sonne grec !) qui descend et parcourt la terre, marche sur nos chemins, ajoutera-je. L'eucharistie (le Verbe fait nourriture, pain et vin) est d'abord un effet,

une suite de l'Incarnation, de ce Verbe qui non seulement parcourt la terre comme le vent, mais se fait terre, terreux comme Adam et ses fils poussiéreux. Car seule la terre peut manger la terre, l'être de terre manger ce qui est de la terre. Le Verbe se fait bien de même nature que nous pour être mangé, comme Jean mange le Livre dans l'Apocalypse. Le Verbe (*spermatikos*) est tombé en terre et a germé en épi et en grappe. Mais l'eucharistie n'est pas faite de grains de blé et de grains de raisin mais de pain et de vin, car il faut la médiation (toujours !), le passage par le *travail* qui est une Parole qui dit faites ceci : avec les grains broyés sur le bois de la Croix, faites du pain, faites une nourriture, et Moi par mon ordre je vous dis de dire que ce pain est mon corps et ce vin mon sang. Devenir corps et sang, pour du simple pain et du simple vin, demande une Parole qui est Sa Parole. Cette nourriture est pour le chemin (viatique), car ce que nous ne faisons qu'entrevoir sera effectif dans l'Achèvement : nous serons devenus Son Corps (spirituel) participant à la Trinité.

Les versets 19-20 soulignent la vocation d'Israël, totalement singulière (d'où l'orgueil juif). Pourquoi la Révélation à un seul ? À cause de la séparation, de la chute. Sans le péché, l'universel détournement des hommes devenus ignorants de Dieu, la présence des hommes à Dieu et de Dieu aux hommes ne serait pas (n'aurait pas été) un « problème ». La simple conscience garde un reste de Dieu (Dieu, tout le monde le connaît... de nom ! Tout le monde « en a entendu parler ») Mais cela n'est pas encore la rencontre de la foi, le face à face comme celui de Moïse, ou le dialogue comme celui d'Abraham. La Révélation, c'est Dieu qui pénètre le monde détourné de Lui par un seul endroit. Pourquoi un seul ? L'Esprit souffle où il veut et des germes de foi (de justice, comme Noé était un « juste » devant l'Éternel) peuvent se rencontrer partout, y compris dans les religions constituées, mais avant tout dans les consciences (les cœurs). En fait, là n'est pas la question : la Révélation, c'est Dieu qui prépare Sa venue en personne, donc nécessairement singulière. La Révélation originelle (adamique, si l'on veut) n'a pas totalement disparu des consciences (elle est le fait anthropologique du langage et de la pensée, de la production et de la demande de sens) et elle prend les formes culturelles les plus bigarrées. Mais la Révélation proprement dite, c'est le Verbe qui se fait chair et pour cela il lui faut une généalogie (d'où le fait que l'évangile de Matthieu établit l'arbre de Jésus jusqu'à Abraham). À partir d'Abraham, quelque chose de singulier se passe, du fait que le sang (la descendance) d'Abraham appartient désormais à Dieu : Isaac est le sang d'Abraham et Jacob – Israël le sang d'Isaac lui-même sang d'Abraham. La lutte avec l'Ange consacre Jacob comme peuple, comme Multitude dont Abraham est le père (Abraham, *père de multitude*). Voilà pourquoi cette singularité d'Israël : être le peuple messianique. Car le Verbe n'a pas besoin de s'incarner plusieurs fois pour s'incarner parfaitement, d'où cette exigence de singularité qui est la marque de ce qui est personnel. La religion de la personne n'est plus une religion (comme les autres) mais une *foi*.

Première lettre de saint Paul aux Corinthiens (10, 16-17)

Frères, la coupe d'action de grâce que nous bénissons, n'est-elle pas communion au sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas communion au corps du Christ ? Puisqu'il y a un seul pain, la multitude

que nous sommes est un seul corps, car nous avons tous part à un seul pain.

Il y a une subtilité (profonde) dans cette brève péripécie. La coupe signifie bien sûr son contenu, le vin (par synecdoque), en parallèle avec le pain. Or Paul ne dit pas *le vin n'est-il pas le sang du Christ, le pain son corps ?* Il dit *communion*. Il parle d'*avoir part*. Il n'y a donc aucune substitution de substance, comme une sorte de transsubstantiation indépendante (parce que « substantialiste ») de sa signification : la relation est inscrite dans la « présence réelle ». Le vin n'est pas séparable de l'action de le boire (dans la foi en ce que cela signifie), donc de son statut de boisson (son effectivité est dans sa fin : être bu). Bien plus, le vin est *communion* au sang du Christ, dit Paul, et il faudrait aussi souligner le verbe *être*. Je ne m'aventure pas dans l'original grec, car la bonne leçon semble bien difficile à établir et je ne suis pas exégète ni savant helléniste ! Les traductions sont à première vue concordantes. Boire le vin nous fait communier au sang du Christ, manger le pain, communier à son corps. Communier signifie non seulement « être en communion » (d'esprit, de cœur) avec le Christ, ce qui reste subjectif (ce qui n'est pas rien !), mais être réellement uni à son sang et à son corps comme les membres sont unis au corps – mais en ajoutant que le lien est un lien d'amour et de foi et pas un simple lien naturel, organique mais somme toute indifférent. Il y a donc bien la dimension de la subjectivité de la foi et de l'amour, de l'adhésion personnelle, mais au cœur d'un mystère donné, car c'est le Christ qui donne son corps et son sang. Le pain et le vin signifient la communion à, mais en outre réalisent cette communion qui est à l'initiative du Christ, non de nous. Voilà donc trois lignes bien difficiles ! La dernière phrase renforce la réalité ou le réalisme sacramentel : nous sommes un seul corps (le corps du Christ qui est la tête), du fait que (dans la communion au Christ) nous mangeons le même pain consacré (bénédict de la bénédiction prononcée lors de la dernière cène). Pour être plus précis encore, nous ne communions pas « seulement » (spirituellement, mais de façon « désincarnée ») au Christ directement, mais à son corps, ce qui veut dire que le Christ est réellement son corps et que ce corps est (comme le sang) la médiation sans laquelle il n'y aurait pas de Salut réel. Ici aucun docétisme. Le Christ ne nous a pas sauvés en parole, en idée, en intention, mais, nous qui étions morts à Dieu, en nous portant, et il n'y a qu'un corps de chair qui puisse porter un corps de chair. L'eucharistie ou cette fameuse « communion » est plus que jamais indissociable de l'Incarnation.

Évangile selon saint Jean (6, 51-58)

Après avoir nourri la foule avec cinq pains et deux poissons, Jésus disait : « Moi, je suis le pain vivant, qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie. » Les Juifs discutaient entre eux : « Comment cet homme-là peut-il nous donner sa chair à manger ? » Jésus leur dit alors : « Amen, amen, je vous le dis : si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. En effet,

ma chair est la vraie nourriture, et mon sang est la vraie boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui. De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que moi je vis par le Père, de même aussi celui qui me mangera vivra par moi. Tel est le pain qui descend du ciel : il n'est pas comme celui que vos pères ont mangé. Eux, ils sont morts ; celui qui mange ce pain vivra éternellement.

Jésus a toujours cherché à aggraver son cas. Il n'a jamais craint de scandaliser (provocations, mauvaises fréquentations) et on peut lui appliquer ce qu'il a lui-même dit : *malheur à celui par qui le scandale arrive !* Le scandale est arrivé par Jésus, et à Jésus il est arrivé malheur. Le mystère de l'Incarnation est scandaleux (il se fait l'égal de Dieu) ; le mystère de communion à son sang (en vue de notre rédemption) et à son corps (en vue de notre divinisation) est scandaleux, puisqu'il le présente comme anthropophagique (aujourd'hui encore cette idée représente un « argument contre » la foi chrétienne). Jésus n'édulcore rien et une fois de plus renverse nos représentations sensées et raisonnables. Jean est une fois de plus celui qui a le mieux suivi et compris son maître. Le Christ ne parle pas de Verbe fait chair et ensuite de pain et de vin de communion, il part directement de la question de la nourriture (il vient de nourrir une foule : son intention est bien de la nourrir, de la nourrir de Lui-même, mais qui parmi cette foule entend le signe ?) Donc il dit qu'il est du pain ; du pain vivant, céleste, certes, mais le point de départ est du pain à manger. Je suis venu pour être mangé. Alors seulement il dit que ce pain, c'est sa chair. Donc il faut dire : le Verbe s'est fait pain et il est venu pour être mangé. Se faire homme, cela signifie se faire pain (et vin à boire). Cela ne veut pas dire qu'il ne serait plus homme qu'en apparence et réellement pain ! On voit bien que l'on a affaire à un homme qui dit qu'il est du pain. Facile donc de le prendre pour un fou et si l'on ne veut pas l'entendre, c'est ce que l'on fait, et l'on s'en va (en ayant cependant profité du pain et des poissons, c'est à dire pour nous aujourd'hui, de ce que nous consommons tous les jours comme si ce n'était pas un don, mais de simples choses que nous avons acquises : nous ne savons plus voir que le blé et les poissons sont un don de Dieu). J'affirme donc que la chair du Christ est du pain et son sang du vin, autrement dit directement, immédiatement nourriture et boisson, et c'est l'Incarnation qui devient alors la médiation. Tu t'es fait chair de notre chair pour être mangé, et il n'y a pas d'autre moyen pour toi de te donner entièrement. La formule « donner sa vie » prend ici un sens inattendu. Tu n'es pas seulement un sauveur qui perdrait la vie en essayant de sauver quelqu'un ou tous, non, il faut que ce soit « sans restes ». Il faut que nous t'absorbions entièrement, sinon, que signifie « se donner » ; or tu Te donnes. Tu te laisses dévorer et alors tu es en nous pour de vrai. Il y a scandale si nous oublions le sens ou plutôt la réalité même qui est à l'œuvre dans ce « scandale » : ce qui est pain et vin, ce n'est pas un simple corps et du simple sang, c'est le corps *livré* et le sang *versé*, mais pas seulement : d'une part il est « descendu du Ciel » et d'autre part il est « vivant par le Père », ce qui signifie vivant d'une vie qui va résister à la mort, l'emporter sur elle. Jésus est bien en train de commenter ce qu'il vient de faire : en donnant du pain à manger à la foule, sans rien dire (simon qu'il a « rendu grâces »), c'est Lui qu'il a donné à manger et c'est pourquoi il dit qu'il ne faut rien perdre et demande qu'on ramasse les morceaux qui

restent : douze couffins remplis, à la charge des douze apôtres. De Ton corps, rien n'est perdu quand tu le donnes, de Ton sang pas une goutte non plus. Si le pain n'avait été que du pain, tu aurais pu le laisser aux gens ; mais ici, ce pain, c'est Toi, et tu Te confies aux douze, car le don du pain, ce n'est pas une affaire anonyme de restes, mais de don sans reste de Toi : par conséquent on voit bien que ce n'est pas du pain ordinaire mais du pain vivant descendu du ciel : Toi. Les douze couffins sont comme douze tabernacles confiés à l'Eglise que sont déjà les apôtres sans le savoir (la Pentecôte n'a pas encore eu lieu, loin de là !)

14ème dimanche ordinaire (3 juillet)

Livre de Zacharie (Za 9, 9-10)

Exulte de toutes tes forces, fille de Sion ! Pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ! Voici ton roi qui vient vers toi : il est juste et victorieux, humble et monté sur un âne, un âne tout jeune. Ce roi fera disparaître d'Ephraïm les chars de guerre, et de Jérusalem les chevaux de combat ; il brisera l'arc de guerre, et il proclamera la paix aux nations. Sa domination s'étendra d'une mer à l'autre, et de l'Euphrate à l'autre bout du pays.

Le roi selon Zacharie a tous les attributs d'un pauvre paysan, certainement pas d'un roi. *Humble et monté sur un âne*. On se représente donc un messie pauvre. En même temps c'est bien un roi, victorieux, juste, établissant la paix de la Mésopotamie à l'Égypte : un véritable empire, comme Israël n'en a jamais connu ! Qu'est-ce que cette prophétie ? Qui est ce roi ? La conscience juive ne peut certes pas se représenter le messianisme autrement que dans le contexte de la dramatique épopée d'Israël affrontée en permanence aux peuples avoisinants (rien n'a changé...) En même temps, le roi n'est plus de la famille royale (depuis le massacre des enfants de Sédécias par Nabuchodonosor ?) C'est que pour un Juif qui a la foi, il n'est littéralement pas pensable que Dieu ait pu abandonner « son » peuple. Cette appartenance ne saurait être un mythe. Rien à voir. Le sens du messianisme *doit* s'infléchir mais en même temps ne reste pensable que sous l'angle que l'on appellera « politique » faute de mieux dans ce qui reste fondamentalement une théocratie. Ce qu'il y a donc ici de prophétique l'est en quelque sorte par conséquent sur un mode négatif et résident dans le maintien d'une foi en dépit de cette évidence selon laquelle il faut bien admettre que la royauté est morte. Il n'y aura plus jamais de roi en Israël, sauf ce roi pauvre et monté sur un ânon, ce roi crucifié (l'écriteau de Pilate dit bien que Jésus est le roi des Juifs).

Psautre 144, 1-2, 8-9, 10-11, 13cd-14

*Je t'exalterai, mon Dieu, mon Roi ;
je bénirai ton nom toujours et à jamais !
Chaque jour je te bénirai,
je louerai ton nom toujours et à jamais.*

Le Seigneur est tendresse et pitié,

*lent à la colère et plein d'amour,
la bonté du Seigneur est pour tous,
sa tendresse, pour toutes ses œuvres.*

*Que tes œuvres, Seigneur, te rendent grâce
et que tes fidèles te bénissent !
Ils diront la gloire de ton règne,
ils parleront de tes exploits.*

*Le Seigneur est vrai en tout ce qu'il dit,
fidèle en tout ce qu'il fait.
Le Seigneur soutient tous ceux qui tombent,
il redresse tous les accablés.*

Un dieu qui aime son œuvre, quoi de plus naturel ? On pourrait dire comme Jésus : Les païens en font autant ! Mais voilà, aucun dieu sinon Dieu n'est « créateur », n'est l'auteur du monde, du ciel et de la terre et même de la poussière dont il fera l'homme. Notre vieille civilisation « judéo-chrétienne » nous fait trop comprendre les anciens dieux sur le modèle de Dieu. Or il n'y a que Dieu, le Dieu d'Israël, qui soit un Dieu qui soutient ceux qui tombent, qui soit amour et tendresse pour « ses » créatures. Un simple psaume comme celui-ci, il nous faudrait donc le lire, le faire résonner d'une oreille et d'un regard neufs, étonnés. Le mystère d'Israël est qu'il nous donne un Dieu qui est tout uniment le Dieu de Jésus, du Juif Jésus, et à partir de là qui s'en voit désapproprié : peu à peu, soit l'on refuse de croire (ou l'on est indifférent), soit sur toute la terre il n'y a plus d'autre Dieu pensable que le Dieu « personnel » de Moïse et de Jésus, le dieu d'amour.

Lettre de saint Paul aux Romains (8, 9.11-13)

Frères, vous n'êtes pas sous l'emprise de la chair, mais sous l'emprise de l'Esprit, puisque l'Esprit de Dieu habite en vous. Celui qui n'a pas l'Esprit du Christ ne lui appartient pas. Mais si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. Ainsi donc, frères, nous avons une dette, mais ce n'est pas envers la chair : nous n'avons pas à vivre sous l'emprise de la chair. Car si vous vivez sous l'emprise de la chair, vous devez mourir ; mais si, par l'Esprit, vous tuez les désordres de l'homme pécheur, vous vivrez.

On ne sait pas assez peut-être à quel point ce genre de texte a été source de malentendus et de contresens, à chaque fois qu'il a été lu en surface. Car l'association chair et péché conduit à identifier chair et péché dans le sens de « péché de la chair » et de « condamnation de la chair » par l'Église. Or je suis le premier à savoir que la « chair » est le lieu du péché – mais pas le seul, et si d'un côté Jésus dit : la chair est faible, de l'autre on récite : « il a pris chair de la Vierge Marie et s'est fait homme ». Est-ce la même chair ? Oui : il a pris sur lui notre faiblesse. Mais la faiblesse de la créature n'est pas identifiable au « péché ». Ce qu'il faut poser, c'est ceci : ce qui est péché, ce n'est pas la chair mais l'emprise de la chair. Et même en précisant que c'est le consentement à cette emprise, c'est

l'emprise comme asservissement. Mais à quoi ? La chair désigne tant de nuances ! La chair, c'est l'homme. C'est cet être vivant et sentant, « auto-affecté » (Michel Henry). C'est un peu plus que le corps, dont Paul rappelle qu'il est promis à la résurrection, mais non pas par sa propre vertu mais par l'Esprit. La question est donc de savoir si la chair se tourne vers elle-même, ce qui a pour effet qu'elle s'asservit à elle-même, ou si elle s'ouvre à son autre, à ce qui n'est pas chair mais à tout le moins ouverture de la chair vers... de toute façon la chair n'est plus à elle-même, n'est plus pour rester chair mais pour être « glorifiée ». La faiblesse de la chair n'a donc rien de spécifiquement sexuel, même si le sexe occupe une place privilégiée dans la question, pourquoi le nier ? Pourquoi, en effet ? Parce que dans la sexualité se noue la faiblesse de la chair (ce n'est pas le péché) et la relation à l'autre, à l'autre sexué comme moi, de préférence de l'autre sexe (sinon d'emblée la sexualité n'a plus sa fin qu'en elle-même, n'a plus de fin « ouverte ») ; il n'y a que l'enfant qui *déferme*, si j'ose dire, la sexualité, qui l'ouvre à l'autre, en tout état de cause à autre chose qu'elle-même. C'est un premier point. Ensuite, même à deux, la sexualité est confrontée au duel entre d'un côté la recherche de sa fin en soi-même et d'autre part la question de « l'ouverture à l'autre », comme on dit, du refus de l'instrumentalisation de l'autre comme moyen pour sa propre jouissance. Ceci vaut également dans les relations homosexuelles qui rencontrent comme toute autre relation l'exigence éthique. Le sexe de l'autre n'est pas qu'un jouet. Dans l'autéorotisme, la masturbation, la chair est instrumentalisée par la chair elle-même. Le sexe devient un jouet solitaire : ici encore non seulement faiblesse (constitutive), mais misère (acquise) de la chair. Or que dit l'Esprit ? Il dit : Vous n'êtes plus à vous-mêmes, vous êtes à l'autre. Non par contrainte, mais c'est la logique du don. Si j'aime, je me donne et je ne suis plus à moi-même. La chair, c'est donc alors : être à soi-même, (en) rester à soi, ne pas se donner. J'ai là une pierre de touche. Ce que je garde pour moi est l'index de ma fermeture, de mon non-amour. Cela ne vaut pas forcément condamnation, car Dieu connaît ma faiblesse et Il est justement venu dans ce monde à cause de cela. Sans contrainte extérieure, Paul me le dit, c'est à moi de « tuer » en moi ce qui me voue à la mort (le destin de toute chair) ; mais je ne trouve pas en moi-même la force surnaturelle d'un tel salut ! C'est pourquoi Paul ajoute (il ne l'a pas oublié, grâce à Dieu !) *par l'Esprit*. Tant que je ne supplie pas l'Esprit, ma chair « reste seule », ne tombe pas en terre pour la vie éternelle. Paradoxe donc : parce que je n'ai pas envie de mourir, je m'accroche à ma propre chair qui est bien capable de jouir, mais aussi de mourir. Mais si je veux qu'elle vive, je dois la donner, la donner à la vie, ce qui n'est pas une abstraction mais la réalité la plus concrète : me donner sans compter à mon prochain, sans calculer ce qui va me rester à moi, à mon cher petit moi !

Évangile selon saint Matthieu (11, 25-30)

En ce temps-là, Jésus prit la parole : « Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits. Oui, Père, tu l'as voulu ainsi dans ta bonté. Tout m'a été confié par mon Père ; personne ne connaît le Fils, sinon le Père, et personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui qui le Fils veut le révéler. Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du

fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos. Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger. »

Le cœur de Jésus parle. Les mots connaissance, révélation, sonnent autrement. Ici pas de science savante, celle qui permet d'établir pouvoir et supériorité. Je suis moi-même le premier à mettre ce qui est « savant » sur un piédestal : la musique savante, par exemple, celle qui repose sur l'écriture, non sur l'immédiateté de l'improvisation ou de la répétition populaire ; je sais qu'à la fois elle représente un grand travail, ce qui la place au-dessus du vulgaire, et qu'elle n'existerait pas sans une élite et un pouvoir porteurs, celui des nobles, des riches, des princes... (qui sont les mécènes en effet ?) Donc Jésus exige ma simplicité, ma pauvreté (qui ne sont, en réalité, ni immédiates ni vulgaires) et non pas ma science, même théologique. Les sages et les savants ont cherché à savoir par leur propre effort, leur propre travail : ils ont déjà leur récompense, dirait Jésus, je n'ai rien à y voir. Face à cela, une révélation, un voile qui tombe et qui découvre non pas un savoir, des idées et des concepts, mais, bien sûr, on s'y attend, quelqu'un en personne. La vérité théologique, pour qui est-elle ? Oui, certes, pour ceux qui vont parler, instruire les autres, leur expliquer le message ; et de plus il ne s'agit pas de prôner la paresse intellectuelle. Car il y a un devoir de l'intelligence. Mais tout cela ne saurait être premier, car ce ne sont que des outils, des serviteurs de l'Agapè, de ce que Dieu est. Ce qui se révèle, donc, c'est la Vérité en personne et non en concepts. Concrètement, comment cette Révélation se vit donc ? Comment devient-on disciple ? En venant à Lui, en venant se reposer auprès de Lui, en se reposant sur Lui ? Jésus ne dit pas de se reposer, il est une fois de plus paradoxal, avec une parole de prime abord contradictoire, contradictoire à courte vue de notre pauvre intelligence prétentieuse (si elle prétend avoir raison avant Lui, contre Lui, au-dessus de Lui). Il dit de porter une croix légère, facile, de trouver le repos sur sa croix, dans son sang : en fait c'est Lui qui porte tout, et en même temps il ne porte rien du tout que nous ne portions. Il nous porte portant notre propre fardeau, mais notre propre fardeau, si nous avons la foi, ce n'est vraiment rien d'autre que le sien. C'est plus qu'un échange, c'est une assimilation. Dans la foi, je peux dire que je porte ce qu'il Lui reste à porter et qui du coup devient SA croix jusqu'à la consommation des temps. Car en nous, dans son corps souffrant, dans notre vallée de larmes, Jésus continue d'être crucifié jusqu'à la fin des temps. On l'a sans doute mille fois répété. Celui qui « connaît le Père » est alors celui qui « porte le joug » du Christ. Ce n'est donc qu'une histoire de vie, de vie d'amour, car porter un joug par amour, porter le joug d'un autre (la clé est là : porter la croix d'un autre), telle est la « vraie » connaissance. Il y a une intelligence de l'autre qui est attention, et la question n'est pas de savoir toucher l'autre, mais de se laisser toucher. Si je revendique de toucher l'autre, mon savoir sera rapidement celui de son ingratitude : je l'ai servi, je lui ai fait un don, et il n'a pas été touché, il n'a pas eu de reconnaissance. Mais si je me laisse toucher, je peux porter une croix invisible et légère, légère car l'amour n'est pas « lourd », et de plus l'Amour en personne me la porte, cette croix que je porte, sans chercher à me toucher, mais parce qu'il est touché, Lui le premier.

15ème dimanche du Temps Ordinaire (10 juillet)

Livre d'Isaïe (55, 10-11)

Ainsi parle le Seigneur : La pluie et la neige qui descendent des cieux n'y retournent pas sans avoir abreuvé la terre, sans l'avoir fécondée et l'avoir fait germer, pour donner la semence au semeur et le pain à celui qui mange ; ainsi ma Parole, qui sort de ma bouche, ne me reviendra pas sans résultat, sans avoir fait ce que je veux, sans avoir accompli sa mission.

Dieu est à la fois le Seigneur de la pluie et de la neige et le Seigneur de la Parole. Il est à la fois le Seigneur de la nature et de l'esprit ; la comparaison est donc pleinement adéquate, et s'il y a analogie, c'est qu'il y a une analogie intentionnelle et originelle de la pluie et de la Parole : la pluie parle, la Parole pleut. La pluie raconte la gloire de Dieu, tandis que la Parole est cette gloire même. Aussi la pluie est-elle ordonnée à la Parole, à pour fin la Parole. Telle est sa mission : permettre la vie. Et la mission de la Parole, comme une pluie spirituelle ? Ramener les âmes, les esprits vivants vers Dieu. Il ne s'agit pas seulement que la volonté de Dieu soit faite ici-bas, il s'agit du contenu même de cette volonté : la vie en Dieu, le retour vers Dieu de ce qui vient de Lui. C'est ce qui justifie que « sa volonté soit faite ». Je sais alors que Dieu ne me lâchera pas, jusqu'à ce que ce grand retour se réalise, la vie divine et non pas la grande sécheresse du néant.

Psautre 64, 10abcd, 10e-11, 12-13, 12b.14

*Tu visites la terre et tu l'abreuves,
tu la combles de richesses ;
les ruisseaux de Dieu regorgent d'eau,
tu prépares les moissons.*

*Ainsi, tu prépares la terre,
tu arroses les sillons ;
tu aplanis le sol, tu le détrempes sous les pluies,
tu bénis les semences.*

*Tu couronnes une année de bienfaits,
sur ton passage, ruisselle l'abondance.
Au désert, les pâturages ruissellent,
les collines débordent d'allégresse.*

*Sur ton passage ruisselle l'abondance.
Les herbages se parent de troupeaux
et les plaines se couvrent de blé.
Tout exulte et chante !*

Ce qui est retenu du psautre n'est qu'abondance, et l'abondance signifie bénédiction, grâce, providence. Où sont donc les « souffrances du temps présent » ? Il y a, de la terre, de la création, un envers et un endroit ; il y a

assez pour signifier une nature comblée de bien. C'est ainsi que le bien, rendu sensible, peut devenir un objet de désir, d'aspiration pour la créature. Elle se met à gémir de désir et ce qui la comble se met à désigner ce qui lui manque. Ce qui comble devient, est devenu figure de ce qui manque et à quoi aspire la créature, toi et moi.

Lettre de saint Paul aux Romains (8, 18-23)

Frères, j'estime donc qu'il n'y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire que Dieu va bientôt révéler en nous. En effet, la création aspire de toutes ses forces à voir cette révélation des fils de Dieu. Car la création a été livrée au pouvoir du néant, non parce qu'elle l'a voulu, mais à cause de celui qui l'a livrée à ce pouvoir. Pourtant, elle a gardé l'espérance d'être, elle aussi, libérée de l'esclavage, de la dégradation inévitable, pour connaître la liberté, la gloire des enfants de Dieu. Nous le savons bien, la création tout entière crie sa souffrance, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore. Et elle n'est pas seule. Nous aussi, nous crions en nous-mêmes notre souffrance ; nous avons commencé par recevoir le Saint-Esprit, mais nous attendons notre adoption et la délivrance de notre corps.

Nous modernes sommes tellement fixés à la question de la souffrance comme quelque chose d'injustifiable, d'inadmissible, le scandale par excellence, que c'est la parole de Paul qui peut faire scandale. La souffrance ne serait-elle pas devenue tabou ? Ne nous serions-nous pas enfermés dans un discours « correct » sur la souffrance ? Est-ce que je parle ainsi parce que je n'aurais pas assez souffert, que la souffrance, « je ne saurais pas ce que c'est » ? C'est au temps où l'on ne pouvait à peu près rien contre elle que la souffrance était acceptée comme la volonté de Dieu. La souffrance physique, la mort d'un enfant... Au vrai, on ne peut « lutter contre elle » que par son plus petit côté, la souffrance physique, entre les mains de la médecine. Soit donc je n'ai pas la foi et elle surgit à l'état brut ; la révolte suppose un dieu, y compris le Dieu de l'autre, celui dont on a entendu parler, dont même on a ricané. Soit j'ai la foi et je peux bien protester contre mon Dieu, lui faire une scène ; mais aussi, voire simultanément, entendre la parole de Paul pour qui, dans la foi, la souffrance signifie un enfantement. Car l'inachèvement, dans sa négativité, est éprouvé et ne peut pas ne pas l'être comme tel, donc comme douloureux – car la douleur est l'épreuve, l'éprouvé présent de l'inachèvement, mais d'un inachèvement qui n'est pas un état définitif, permanent (dans ce cas, ce ne serait pas vraiment un inachèvement), mais l'enfantement d'un autre état, comme aux forceps, cela à cause du mal qui règne sur nous et en nous. Sans le règne du mal, il n'y aurait pas moins eu inachèvement pour la créature, et donc souffrance tout de même, mais dans l'esprit de Paul, dans la foi en Celui qui nous appelle et nous attend et nous attire vers Lui. La patience dans l'enfantement, dans le devenir, ne peut s'éprouver que sur un horizon d'impatience, sinon de quoi souffririons-nous ? Or nous souffrons au moins de cette divine impatience du désir d'arriver au terme ; dans ce cas, le désir de Dieu est une espèce de béatitude en espérance, pas encore accomplie. La souffrance alors n'est que le négatif de son propre objet qui n'est rien d'autre que cette gloire, la condition d'enfants de Dieu. La souffrance,

Paul l'a bien compris, n'est que la souffrance du devenir, mais d'un devenir qui ne conduit pas au néant – c'est cela qui change tout – mais à la gloire de Dieu. C'est cela qui va se révéler. Qu'est en effet cette « révélation des fils de Dieu », τὴν ἀποκάλυψιν τῶν υἱῶν τοῦ θεοῦ ? La Création est comme le théâtre d'un drame, et ce théâtre est tout entier dans l'attente d'un dénouement : l'entrée dans la gloire des fils de Dieu. Qui a livré la Création au pouvoir du néant ? Satan ? Si je tiens l'hypothèse que Satan est une allégorie, je comprends que la Création a été « soumise à la vanité », τῇ ματαιότητι ὑπετάγη, c'est à dire à la servitude de la corruption. Il est clair qu'en péchant, personne ne vise les conséquences du péché. Le voleur qui vole ne vise que le bénéfice de son action, non le châtement qui résulte légitimement et justement de son forfait. Ainsi la Création n'a-t-elle pas « voulu » cette condition générale de corruption comprise comme châtement ou bien tout simplement comme conséquence du détournement de son Premier Principe, de son Créateur. C'est que le mal l'a mise au « pouvoir du néant », comme dit la traduction liturgique, autrement dit au pouvoir du mal. Ce ne sont pas seulement les hommes qui connaissent la corruption, mais en faisant le mal, c'est toute la nature qui en est affectée. Ce dont il s'agit en effet, ce n'est pas de la corruption « naturelle », de la fin naturelle des êtres vivants dans le cycle de la nature, mais d'une corruption spirituelle, donc pour nous d'une corruption du regard, de la pensée. Nous ne voyons plus notre condition avec le regard de la foi, mais avec le regard de l'incrédulité, celui qui conduit au nihilisme subjectif. *Pourtant elle a gardé l'espérance...* Ce qui aurait pu être une tragédie sans issue n'en reste pas moins un drame, un drame sérieux, mais seulement un drame, dans la mesure où le Salut est là, devant nous. La foi donne l'espérance. Paul ne retire pas les croyants, ceux qui ont la foi, de l'aspiration universelle à la vie et non à la mort. *Nous aussi, nous crions...* Il y a donc une unité de destin à la fois de l'ordre cosmique et de l'ordre spirituel, parce qu'il y a unité de ces deux ordres : la Création est ordonnée à sa fin spirituelle et c'est pourquoi la corruption spirituelle (le mal qui vient du cœur de l'homme) entraîne une corruption objective, celle du monde extérieur, du monde ambiant, du monde vécu, et tout est regardé à l'aune de cette corruption du cœur qui est première et « originelle » (et non pas *originale* ni constitutive). D'où vient notre espérance ? De la foi. D'où vient la foi ? Elle est comme une avance, des arrhes de l'Esprit, une grâce provisoire – car on le sait, tout est provisoire, y compris la foi et l'espérance. La seule chose qui ne soit pas provisoire, qui est immédiatement divine, puisque Dieu est Amour, c'est justement l'amour, la charité. Par la foi, Dieu nous donne donc de quoi espérer, parce que de quoi comprendre le sens de cette fameuse souffrance si incompréhensible. Il ne doit pas en découler une si grande incompréhension entre celui qui a la foi et celui qui ne l'a pas, puisque « nous aussi » nous crions notre souffrance : les deux souffrances sont donc solidaires, la souffrance dans la foi est solidaire, reste solidaire de la souffrance cosmique, de l'universelle souffrance. Bien sûr que sans le savoir, toute la Création aspire à ce qui constitue l'espérance du croyant !

Évangile selon saint Matthieu (13, 1-23)

Ce jour-là, Jésus était sorti de la maison, et il était assis au bord du lac. Une foule immense se rassembla auprès de lui, si bien qu'il monta dans

une barque où il s'assit ; toute la foule se tenait sur le rivage. Il leur dit beaucoup de choses en paraboles : « Voici que le semeur est sorti pour semer. Comme il semait, des grains sont tombés au bord du chemin, et les oiseaux sont venus tout manger. D'autres sont tombés sur le sol pierreux, où ils n'avaient pas beaucoup de terre ; ils ont levé aussitôt parce que la terre était peu profonde. Le soleil s'étant levé, ils ont brûlé et, faute de racines, ils ont séché. D'autres grains sont tombés dans les ronces ; les ronces ont poussé et les ont étouffés. D'autres sont tombés sur la bonne terre, et ils ont donné du fruit à raison de cent, ou soixante, ou trente pour un. Celui qui a des oreilles, qu'il entende ! »

Les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : « Pourquoi leur parles-tu en paraboles ? » Il leur répondit : « A vous il est donné de connaître les mystères du Royaume des cieux, mais à eux ce n'est pas donné. Celui qui a recevra encore, et il sera dans l'abondance ; mais celui qui n'a rien se fera enlever même ce qu'il a. Si je leur parle en paraboles, c'est parce qu'ils regardent sans regarder, qu'ils écoutent sans écouter et sans comprendre. Ainsi s'accomplit pour eux la prophétie d'Isaïe : Vous aurez beau écouter, vous ne comprendrez pas. Vous aurez beau regarder, vous ne verrez pas. Le cœur de ce peuple s'est alourdi : ils sont devenus durs d'oreille, ils se sont bouchés les yeux, pour que leurs yeux ne voient pas, que leurs oreilles n'entendent pas, que leur cœur ne comprenne pas, et qu'ils ne se convertissent pas. Sinon, je les aurais guéris !

Mais vous, heureux vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent ! Amen, je vous le dis : beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu. Vous donc, écoutez ce que veut dire la parabole du semeur. Quand l'homme entend la parole du Royaume sans la comprendre, le Mauvais survient et s'empare de ce qui est semé dans son cœur : cet homme, c'est le terrain ensemencé au bord du chemin. Celui qui a reçu la semence sur un sol pierreux, c'est l'homme qui entend la Parole et la reçoit aussitôt avec joie ; mais il n'a pas de racines en lui, il est l'homme d'un moment : quand vient la détresse ou la persécution à cause de la Parole, il tombe aussitôt. Celui qui a reçu la semence dans les ronces, c'est l'homme qui entend la Parole ; mais les soucis du monde et les séductions de la richesse étouffent la Parole, et il ne donne pas de fruit. Celui qui a reçu la semence dans la bonne terre, c'est l'homme qui entend la Parole et la comprend ; il porte du fruit à raison de cent, ou soixante, ou trente pour un. »

La parabole anticipe et illustre son propre *pourquoi* : pourquoi leur parles-tu en paraboles ? Parce qu'ils n'entendent pas, sont sourds, se bouchent les oreilles. De quoi parle la parabole ? De ceux qui n'entendent pas, sont sourds, se bouchent les oreilles – et tout de même il y a ceux à qui *il est donné* d'entendre. La difficulté de la parabole se situe là : pourquoi aux uns est-il donné d'entendre, aux autres, non ? En même temps c'est qu'ils *se sont bouchés les oreilles*. Il ne leur est pas donné d'entendre parce qu'ils se bouchent les oreilles. Jésus met clairement en cause la responsabilité du peuple, de ceux dont *le cœur s'est alourdi*. Malgré tout il leur parle, ce qui veut dire que malgré tout il sème la Parole, cette Parole qu'il ne leur est pas donné d'entendre. Pourquoi ne se tait-il pas, dans ces conditions ? S'il se taisait, les pierres se mettraient à crier. À ceux qui se bouchent les oreilles, Jésus raconte des histoires et conclut : qui a des oreilles, qu'il entende ! Qui va se donner la peine de

chercher le sens de ce que je viens de vous dire ? Qui va remuer sa paresse, la paresse du cœur. L'évangéliste dit qu'une *foule immense* est venue écouter Jésus. Que sont-ils donc venus écouter ? Vraiment des histoires ? Ils attendent des miracles de ce Jésus, et ce Jésus leur raconte des histoires. Qui suis-je, dans son histoire ? Ai-je des oreilles pour entendre ? Cela ne suffit encore pas, puisque certains *accueillent la Parole avec joie*, mais la laissent périr en eux. Je dois être de ceux-là, quand je regarde ce que je fais de la Parole, de cette Parole et de ce Regard que m'adresse le Fils, le frère, le Christ, Celui qui me montre du doigt son Père et son Royaume, son règne : *Amour et Vérité se rencontrent, Justice et Paix s'embrassent*. Or à la fois je suis l'homme de la distraction, je n'ai pas de racines, je me déracine sans cesse, et à la fois l'homme des soucis et des séductions. Pierres et ronces. Que reste-t-il de Toi et de ta Parole en moi ? Ce qui ne m'est pas donné, ce n'est pas parce que Dieu ne veut pas me le donner, c'est parce que de mon fait il ne le peut. Pourtant, connaissant ma faiblesse et ma distraction et ma misérable curiosité, malsaine ou non, je ne sais et peu importe, le Christ m'envoie comme un hameçon sa parabole. Je voudrais être de ceux dont il dit : *Heureux êtes-vous...* et par faiblesse à cause de la séduction du monde, je laisse la Parole filer. Elle passe devant moi et je retourne à ma chasse au bonheur, comme disait Stendhal. Je suis comme un stendhalien qui malgré tout aurait la foi ? Du coup je vis dans mon propre secret, au lieu d'avoir une vie transparente, entièrement charitable, sous le signe de l'agapè, d'un amour sans ombre, sans rien de trouble. Regardant ma vie, je sais que je n'ai jamais été innocent (il y a bien sûr l'innocence première de l'infans qui n'a pas encore vécu, mais en réalité même le bébé fait l'expérience d'une conscience naissante aussitôt avide de sensations et de satisfactions, ce qui est on ne peut plus naturel, mais entre en débat et en conflit avec l'autre, la considération de l'autre, si bien que la vie éthique s'incarne dès que l'autre prend existence pour lui, pour moi) ; mais je sais aussi que Dieu ne me demande pas d'être innocent (il ne me reproche pas d'être, comme dit le psaume, *pécheur dès le ventre de ma mère*). La non-innocence comme condition originelle (mais non pas originale, j'y insiste), elle est ma liberté, ma séparation première, le *terminus a quo*, ce à partir de quoi je prends le chemin de la vie, et c'est dans l'acte même de vivre que je suis appelé par la Parole. Que signifie rester au bord du chemin ? Que la Parole a bien été semée dans un cœur : aucun cœur, aucune conscience n'est privée de la Parole. Mais ici le mal fait irruption : venit malus, et rapit quod seminatum est in corde, ἔρχεται ὁ πονηρός, καὶ ἀρπάζει τὸ ἐσπαρμένον ἐν τῇ καρδίᾳ. Ce n'est pas la faiblesse qui fait irruption mais le mal (le mauvais, le peineux, le misérable). Or le mal a le pouvoir d'empêcher de comprendre la Parole. Il y a là un vrai mystère, un mystère noir. Car c'est bien le même cœur qui est ensemencé par la Parole, et qui ne l'entend pas, ne la comprend pas, parce que ce mal mystérieux peut l'empêcher d'entendre ce qui cependant reste bien présent dans son cœur. Il y a là comme une définition du mal. Dans la faiblesse, je suis malheureux de ne pas suivre une Parole que je ne cesse pas d'entendre résonner en moi ; mais dans le mal, je bâillonne littéralement la Parole. Le mal est l'acte même de faire taire la Parole ; le mal ne porte par conséquent que sur la Parole. Dans sa « pureté » le mal ne peut pas être autre chose que le « péché contre l'Esprit », car ce que dit la Parole est Esprit, et ce qu'est l'Esprit, c'est l'Amour même. Haïr, faire le mal, c'est faire taire l'amour en moi. Ce

qu'il me reste de difficile à comprendre, c'est l'affaire de celui qui n'a rien et qui se fait enlever même ce qu'il a : ὅστις δὲ οὐκ ἔχει, καὶ ὁ ἔχει ἀρθήσεται ἀπ' αὐτοῦ. La difficulté est de même nature, je le sens, que pour le mal dans le cœur. Ce que je n'ai pas, je l'ai. Ce que je ne comprends pas, je le sais cependant, ou je l'ai su, je l'ai enterré en moi, au fond de moi. La Parole que je n'ai pas, elle me sera enlevée, puisque je ne l'ai pas, que je n'en fais rien, que je l'ai enterrée. La Parole vivante de Dieu ne peut pas rester morte quelque part. Celui à qui est retiré la grâce, c'est celui qui n'en a pas voulu, qui n'en veut pas. L'Esprit se retire là où le mal occupe le terrain. J'avais commencé par entendre la phrase différemment : à celui qui n'écoute pas la Parole, même ce qu'il est, ce qui lui appartient en propre lui est enlevé, car sans son principe, sans le Logos, qui peut subsister ? La créature est alors renvoyée à son propre néant, ce qui ne veut pas dire exactement qu'elle est anéantie, mais bien qu'elle va faire l'expérience de son propre néant, dès lors qu'elle a tourné le dos à l'Autre. Le mot le plus important de cet évangile, je ne l'ai pas encore prononcé : *se convertir*.

16ème dimanche du Temps Ordinaire (17 juillet)

Livre de la Sagesse (12, 13.16-19)

Il n'y a pas de Dieu en dehors de toi, Seigneur, toi qui prends soin de toute chose, et montres ainsi que tes jugements ne sont pas injustes. Ta force est à l'origine de ta justice, et ta domination sur toute chose te rend patient envers toute chose. Il montre sa force, l'homme dont la puissance est contestée, et ceux qui la bravent sciemment, il les réprime. Tandis que toi, Seigneur, qui disposes de la force, tu juges avec indulgence, tu nous gouvernes avec beaucoup de ménagement, car tu n'as qu'à vouloir pour exercer ta puissance. Par ton exemple tu as enseigné à ton peuple que le juste doit être humain et tu as pénétré tes fils d'une belle espérance : à ceux qui ont péché tu accordes la conversion.

Qui dira que dans l'Ancienne Alliance YHWH est un Dieu impitoyable ? De toujours à toujours il est bon, la bonté est le principe de ses actions. On dira que le Livre de la Sagesse est récent, « moderne », hellénisé ? Les Juifs non hellénisés ne le lisent pas. L'apologie de Dieu (il n'est pas injuste) repose sur sa bonté. Bon, il a fait toutes choses bonnes. Mais on voit bien que le monde n'est pas pour autant le Règne de Dieu réalisé : Dieu lui aussi rencontre des ennemis qui le bravent. Si Dieu doit exercer une justice, c'est que la paix ne règne pas. S'il fait preuve d'indulgence, de douceur, de patience, c'est que nous commettons des fautes. Soit comme les enfants, des maladroites dues à notre manque d'habileté, soit de véritables injustices. Mais ici, essentiellement, l'auteur du livre n'insiste pas sur la corruption humaine, mais sur une sorte d'enfance qui exige un apprentissage. L'imperfection du monde n'est donc pas injuste, voulue comme telle par Dieu, mais l'état d'enfance avant de grandir. Ce que Dieu demande à l'homme pour être semblable à Lui, c'est à dire juste, c'est d'être *φιλάνθρωπος*, humain, ami des hommes. L'humanité est un bien vieux concept ! Du côté de Dieu est la force (dérivée de sa toute-puissance), mais nullement la violence. À chaque fois que l'homme

tombe (pèche), cède au mal, à l'injustice, à la violence, Dieu ne l'enferme pas dans une condamnation (pas de dramatisation comme chez Paul) mais lui offre une issue. Dieu ne nie pas le mal mais ne condamne pas, n'enferme pas. Contre le désespoir de se savoir condamné, Dieu offre une espérance, dit l'auteur, et voilà qui enrichit le sens de l'espérance, le contenu de notre petite sœur la seconde vertu théologale : il y a une issue au mal, non par magie, par une opération divine d'effacement qui ne nous impliquerait pas, mais par une sollicitation de la liberté : se convertir. Jésus n'aura pas d'autre langage.

Psaume 85, 5-6, 9ab.10, 15-16ab

*Toi qui es bon et qui pardonnes,
plein d'amour pour tous ceux qui t'appellent,
écoute ma prière, Seigneur,
entends ma voix qui te supplie.*

*Toutes les nations, que tu as faites,
viendront se prosterner devant toi,
car tu es grands et tu fais des merveilles,
toi, Dieu, le seul.*

*Toi, Seigneur, Dieu de tendresse et de pitié,
lent à la colère, plein d'amour et de vérité,
regarde vers moi,
prends pitié de moi.*

Je devrais lire et faire résonner en moi ce psaume seulement à la première personne. Car je ne sais pas aimer, je ne sais pas déplacer mon centre vers l'autre, au lieu de le tenir fixé sur mon moi. Je devrais accepter avec joie et confiance de me perdre ou plutôt de ne pas me poser la question de ma préservation, me sachant d'avance sauvé. Celui qui aime et qui voit l'autre tomber hésite-t-il une seconde à se jeter à sa suite pour le sauver ? Jeune, croyant tout pouvoir concilier, j'ai un peu trop cru que sauver, c'était à bien des égards changer l'autre, le (ou la) conduire sur ce qui était *pour moi* le bon chemin ; or le bon chemin pour moi n'est pas d'emblée le bon chemin pour l'autre. Son chemin est insubstituable, comme lui-même est insubstituable. Il est difficile que la relation ne soit pas domination (ou à l'inverse, révolte). Il ne reste que *l'espérance* d'être sauvé, quand tout espoir est devenu vain. Le psaume ne résonne donc pas comme un psaume de soumission à plus puissant que moi, qui aurait pitié de moi *in extremis*, mais comme un psaume de confiance. Soit je me replie dans la solitude amère et vindicative, soit j'ouvre le cœur à la confiance, tout à fait comme dans la première lecture, dès lors que je suis habité par une belle espérance, qui est davantage qu'un dérivé de la foi, qui en est comme le vécu, la manière concrète de l'éprouver : qu'est-ce qui me fait éprouver la toute petite foi comme une graine de sénévé ? La confiance en Celui qui me fait espérer que le désespoir n'est pas le terme mais le moment obscur de l'échec qui peut apparaître irrémédiable, mais qui est dépassé par un appel que le cœur entend tout doucement : aucun échec n'est irrémédiable si tu tends la main à la main qui se tend vers toi, et Moi je te tends toujours la main, dit Dieu.

Frères, l'Esprit Saint vient au secours de notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faut. L'Esprit lui-même intervient pour nous par des cris inexprimables. Et Dieu, qui voit le fond des cœurs, connaît les intentions de l'Esprit : il sait qu'en intervenant pour les fidèles, l'Esprit veut ce que Dieu veut.

Toute petite péricope qui dit quelque chose de grand : la manière dont l'Esprit, qui procède du Père, s'exprime, ce qui veut dire exprime l'Amour qui procède du Père. Le *Logos*, le Verbe, le fils, nous le croyons naïvement plus articulable par analogie avec le langage. L'intelligibilité nous apparaît du côté du *Logos*. Pourtant, nous sommes aussi éloignés de comprendre le *Logos* divin que de « comprendre » l'action de l'Esprit, la sortie de soi de l'Esprit. Le *Pneuma*, le Souffle est le *thumos*, le cœur de Dieu, ce qui est encore une analogie. Pour proférer une parole, il faut un souffle qui lui donne voix. Le souffle est l'énergie vivante qui par elle-même n'est pas parole mais la porte de toutes ses forces ; l'Amour que signifie l'Esprit, seul le Fils peut le nommer, mais l'éprouver suppose d'être traversé par cette force. « Vous recevrez une force... », dit le Christ. Parole, médiation ; souffle, médiation ; chacun médiation de l'autre. Nous n'avons accès à la compréhension des personnes que par « l'économie », l'action de Dieu *ad extra*, dans sa Création, en nous. D'où les analogies. Même le Fils n'est Verbe que par analogie avec le langage discursif. C'est seulement en tant qu'homme semblable à nous qu'il ne l'est plus par analogie mais bien de manière univoque. C'est cela qui fait de nous des personnes : il y a univocité selon l'humanité, et c'est bien la même personne qui est divine et humaine. Mais je m'éloigne de l'Esprit – bien qu'en réalité on se rend bien compte qu'aussitôt qu'on parle de l'Esprit, c'est de la Trinité qu'on parle, puisque l'Esprit est par excellence Relation : on ne peut pas le penser sans les deux autres, alors qu'abstrairement on peut à la rigueur penser le Père seul, comme Premier principe, et le Fils sans référence à l'Esprit (mais en réalité ce n'est qu'une habitude théologique qui ne trahit rien d'autre que notre infirmité, car sans l'Esprit le Verbe ne serait pas engendré ; il n'y a pas d'abord une personne, puis deux, puis trois...) Donc l'Esprit me souffle la prière que je suis incapable de proférer et d'articuler. Parler à Dieu, n'est-ce pas se laisser traverser par un Souffle qui porte les mots que *ni la chair ni le sang* ne sauraient nous révéler. Une vraie prière est une sorte d'écoute, de réception ; alors j'entends Dieu qui me dit : *Ce que tu fais, fais-le avec amour et par amour*, et la prière en découle : Tu me dis de faire ce que je fais avec amour et par amour et c'est seulement en t'écoutant que je le pourrai. De moi-même je ne peux même pas le demander car c'est au-dessus de mes forces, mais je peux dire : viens au secours de ma faiblesse. Il n'y a que Dieu (l'Esprit) en moi qui puisse appeler, ce qui suppose que je ne le bâillonne pas complètement, que je le laisse pousser ses cris inexprimables. Je ne sais pas prier ; c'est à peine si je veux prier, si je ne mets pas le maximum d'obstacles entre Dieu et moi. Mais en même temps je sais que c'est Lui qui me supporte, qui supporte ma vie et c'est bien de Lui que je ne saurais me détourner complètement – et comme il n'est qu'Amour, c'est aimer qu'il m'est donné d'avoir à aimer,

en premier lieu mon prochain, si je ne veux pas résonner comme une cymbale vide. Ce qui est surprenant dans le passage de Paul, c'est le point de départ suivant : *parce que Dieu voit le fond des cœurs*, il connaît les intentions de l'Esprit. Que voit Dieu au fond des cœurs ? Il voit l'Esprit qui intervient pour nous en poussant des cris inexprimables ; c'est Lui alors qui nous fait balbutier les mots, les verbes qui sortent de nos bouches et montent vers Lui (le Père). L'Esprit en nous ne fait rien d'autre que de nous pousser, tourner, retourner vers Dieu (le Père), ce qui implique de nous configurer à Celui qui par excellence dit *Abba*. Même si cela passe par des images et des rôles, voilà qui est parfaitement trinitaire : nous ne savons pas prier, et c'est la Trinité tout entière qui s'y met pour nous faire prier. Quel travail ! Car comme nous résistons !

Évangile selon saint Matthieu (13, 24-43)

Jésus proposa cette parabole à la foule : « Le Royaume des cieux est comparable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ. Or, pendant que les gens dormaient, son ennemi survint ; il sema de l'ivraie au milieu du blé et s'en alla. Quand la tige poussa et produisit l'épi, l'ivraie apparut aussi. Les serviteurs du maître vinrent lui dire : 'Seigneur, n'est-ce pas du bon grain que tu as semé dans ton champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ?' Il leur dit : 'C'est un ennemi qui a fait cela.' Les serviteurs lui disent : 'Alors, veux-tu que nous allions l'enlever ?' Il répond : 'Non, de peur qu'en enlevant l'ivraie, vous n'arrachiez le blé en même temps. Laissez-les pousser ensemble jusqu'à la moisson ; et, au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Enlevez d'abord l'ivraie, liez-la en bottes pour la brûler ; quant au blé, rentrez-le dans mon grenier.' »
Il leur proposa une autre parabole : « Le Royaume des cieux est comparable à une graine de moutarde qu'un homme a semée dans son champ. C'est la plus petite de toutes les semences, mais, quand elle a poussé, elle dépasse les autres plantes potagères et devient un arbre, si bien que les oiseaux du ciel font leurs nids dans ses branches. »
Il leur dit une autre parabole : « Le Royaume des cieux est comparable à du levain qu'une femme enfouit dans trois grandes mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte ait levé. »
Tout cela, Jésus le dit à la foule en paraboles, et il ne leur disait rien sans employer de paraboles, accomplissant ainsi la parole du prophète : 'C'est en paraboles que je parlerai, je proclamerai des choses cachées depuis les origines'.
Alors, laissant la foule, il rentra à la maison. Ses disciples s'approchèrent et lui dirent : « Explique-nous clairement la parabole de l'ivraie dans le champ. » Il leur répondit : « Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme ; le champ, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les fils du Royaume ; l'ivraie, ce sont les fils du mauvais. L'ennemi qui l'a semée, c'est le démon ; la moisson, c'est la fin du monde ; les moissonneurs, ce sont les anges. De même que l'on enlève l'ivraie pour la jeter au feu, ainsi en sera-t-il à la fin du monde. Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils enlèveront de son Royaume tous ceux qui font tomber les autres et ceux qui commettent le mal, et ils les jeteront dans la fournaise : là il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Celui qui a des oreilles, qu'il entende ! »

Paraboles en rafale, pour dire *des choses cachées depuis la fondation du monde*. Ou bien Jésus parle-t-il en paraboles parce que les gens sont sourds, que *leur cœur s'est alourdi*, qu'ils ne sont capables d'écouter que des histoires ? C'est depuis l'origine que la Parole de Dieu s'adresse à ceux qui écoutent. Maintenant, ce qui se révèle et qui était resté caché, c'est la Parole en personne, c'est donc Jésus lui-même. Or comment les Galiléens, les Juifs affairés peuvent-ils reconnaître, *voir la Parole* en cet homme, tout prodigieux et faiseur de prodiges soit-il ? Ils sont comme des enfants curieux, séduits un moment, puis qui retournent bien évidemment à leur vraie vie... Rêver, ça va bien un moment. Donc Jésus se dit lui-même en parabole qui sont des paroles tout contre la Parole, des paroles qui disent la Parole. Voilà le sens du mot *parabole*. C'est la Parole en personne qui parle en paraboles. Lorsque, retournés à la maison, les apôtres lui demandent des explications, il traduit non pas abstraitement (théologiquement, par concepts) mais par images et allégories. Il traduit à ceux qu'il connaît, parce qu'il les connaît, qu'il sait qu'ils ont fait le choix de le suivre (même si c'est Lui qui les a appelés). Donc il peut dire qui il est dans la parabole : le semeur, c'est le Fils de l'homme. Ce qui est semé est une parole, la Parole. Et bien non ! ce qui est semé, ce sont les disciples, les fils du Royaume. Jésus sème donc des hommes, des disciples, des convertis dans le champ du monde ? Jésus sème ceux qui ont accueilli la Parole. En fait, il faut bien admettre que Jésus a fait un saut en passant directement à l'affrontement entre les fils du Royaume et les fils du Mauvais. L'allégorie apocalyptique prend forme, avec les anges, le feu et la fin du monde. En attendant, Jésus donne à sa future Église une instruction qui aurait dû interdire toute *inquisition* : ne pas arracher l'ivraie, la laisser pousser avec le bon grain. Il faut bien dire que l'Église n'a pas attendu la fin du monde pour allumer des bûchers, tâche qui aurait dû être réservée aux anges !

Les disciples s'intéressent moins aux paraboles qui suivent, celles du levain, de la graine de moutarde. C'est qu'elles sont beaucoup plus iréniques, positives, n'induisant pas de dimension de jugement, même si après tout c'est encore et toujours du Royaume qu'il est question, de sa germination, de sa levée dans le monde, mais sans qu'il soit question (ô combien excitante) de condamnation ni d'affrontement. Ni de fin du monde. Bien plutôt de croissance du Règne de Dieu, non pas croissance visible mais invisible, secrète. Le Royaume n'est pas au futur mais au présent du monde, à l'intérieur. La croissance n'est donc pas celle du monde comme tel (toujours habité par le mal des cœurs), mais de l'Esprit dans le monde. Croissance spirituelle du monde, devenir-Royaume de la vallée de larmes. Le devenir spirituel ne passant que par la conversion et l'apprentissage de l'amour, on comprend qu'il demeure invisible au regard mondain, mais pourtant visible au regard croyant. C'est là le seul ésotérisme que reconnaît la foi : le monde a beau regarder, il ne voit pas, ne peut pas voir que ce même monde est déjà Royaume, parce que transporté vers Dieu sur les ailes de l'Esprit, parce que devenu corps et chair du Verbe venu dans le monde pour que sa divinisation s'accomplisse – et elle l'est, accomplie, car le Christ ne s'est pas incarné pour demain mais pour un présent qui ne passe pas, qui ne passera plus jamais et qui englobe évidemment tous les temps « depuis la fondation du monde ».

17ème dimanche du Temps Ordinaire (24 juillet)

Premier livre des Rois (3, 5.7-12)

À Gabaon, pendant la nuit, le Seigneur apparut en songe à Salomon. Il lui dit : « Demande-moi ce que tu veux, et je te le donnerai. » Salomon répondit : « Seigneur mon Dieu, c'est toi qui m'as fait roi à la place de David mon père ; or, je suis un tout jeune homme, incapable de se diriger, et me voilà au centre du peuple que tu as élu ; c'est un peuple nombreux, si nombreux qu'on ne peut ni l'évaluer ni le compter. Donne à ton serviteur un cœur attentif pour qu'il sache gouverner ton peuple et discerner le bien et le mal ; comment sans cela gouverner ton peuple, qui est si important ? » Cette demande de Salomon plut au Seigneur, qui lui dit : « Puisque c'est cela que tu as demandé, et non pas de longs jours, ni la richesse, ni la mort de tes ennemis ; mais puisque tu as demandé le discernement, l'art d'être attentif et de gouverner, je fais ce que tu as demandé : je te donne un cœur intelligent et sage, tel que personne n'en a eu avant toi et que personne n'en aura après toi. »

Lorsqu'un réalisateur d'aujourd'hui écrit un film sur des personnages historiques, il ne pense pas mentir en mettant dans leur bouche des paroles inventées. Ainsi de l'écrivain du livre des *Rois*. Ainsi, peut-on dire, de la Bible entière. Non pas que tout soit inventé, mais tout est raconté pour illustrer la religion d'Israël qui à la différence des autres n'est pas d'abord une religion mais une foi, et même d'abord l'histoire d'une rencontre avec Dieu en personne. On peut bien sûr dire que Dieu n'existe pas, et la foi retombe à l'état de religion. Pourtant, pas une religion au sens ordinaire, puisque c'est une suite d'événements « historiques » et non pas une construction symbolique. Les récits religieux sont là pour rendre représentables un contenu symbolique ; ici, à l'inverse, c'est l'événement vécu qui est générateur de sens. La légende de Salomon se présente comme dans un conte où un génie se mettrait au service d'un homme : Tout ce que tu voudras, je te le donnerai. Et c'est notre Suleyman qui fait une réponse de sage en demandant la sagesse. Grand roi, grand peuple : comme en passant, l'écrivain sacré donne au petit peuple d'Israël la seule importance qu'il a pu brièvement avoir dans sa longue histoire, précisément sous les règnes de David et Salomon. Combien d'années en effet a existé le grand Israël, l'Israël unifié nationalement sur un vrai territoire ? moins d'un siècle en mille ans. Quand Jésus paraît, c'est mille ans après David. Les Juifs sont donc prodigieusement attachés à leur histoire, vivent dans leur histoire, la remémorent constamment, comme si leur religion n'était qu'histoire, comme s'ils avaient fait une religion de leur histoire – et c'est bien le cas. David et Salomon sont de ce point de vue exemplaires : Leur vie est racontée, récitée, comme celle de Moïse, avec ce vis à vis mystérieux qui s'appelle YHWH, le Seigneur, et la « religion » devient tout entière ce vis à vis. La religion n'est plus que relation et histoire de relation. L'invention de la subjectivité est là, et nous en vivons, et le destin du monde est que le subjectivisme se répande, grignote les traditions, pour qu'advienne un monde de personnes. À la vérité, je ne voudrais pas qu'on

comprenne mon propos comme un progrès historique, car les civilisations résisteront jusqu'au bout à cette espèce de modèle idéal que serait une « civilisation de la personne ». Même la nôtre, si fort christianisée, veut devenir comme les autres, démocratiquement, et s'efforce donc de se déchristianiser. Or après tout, le régime christianisé n'est pas la foi, et ce que le Christ demande, c'est la foi, et d'abord la charité, et l'espérance est celle du Royaume de Dieu et non de quelque royaume terrestre que ce soit, même chrétien. Et puis que signifie pays chrétien, terre chrétienne, civilisation chrétienne ? Il n'y a que des personnes qui puissent l'être : on ne baptiser ni une terre ni un peuple, mais des personnes. Le peuple des personnes baptisées, c'est l'Eglise et aucun autre royaume de ce monde.

Psaume 118, 57.72, 76-77, 127-128, 129-130

*Mon partage, Seigneur, je l'ai dit,
c'est d'observer tes paroles.
Mon bonheur, c'est la loi de ta bouche,
plus qu'un morceau d'or ou d'argent.*

*Que j'aie pour consolation ton amour
selon tes promesses à ton serviteur !
Que vienne à moi ta tendresse, et je vivrai :
ta loi fait mon plaisir.*

*Aussi j'aime tes volontés,
plus que l'or le plus précieux.
Je me règle sur chacun de tes préceptes,
je hais tout chemin de mensonge.*

*Quelle merveille, tes exigences,
aussi mon âme les garde !
Déchiffrer ta parole illumine,
et les simples comprennent.*

Si le judaïsme était, avait été un légalisme, aurait-il résisté, aurait-il été à la fondation de toute notre manière de penser Dieu et le rapport au Bien ? Car ne pas l'oublier : comme la Création sortie des mains de Dieu, la Loi est bonne. Si bien que l'amour de Dieu conduit à l'amour de la Loi. Mais il va de soi que sans l'amour de Dieu, l'amour pour Dieu, il ne peut plus y avoir d'amour de la Loi, de Sa Loi. Celle-ci se dessèche comme le cœur qui s'y soumet sans amour. L'obéissance sans amour est forcément amère, légale. Or le judaïsme, c'est d'abord l'amour de Dieu (le premier commandement) ; mais celui qui juge de l'extérieur la foi juive voit avant tout la Loi, et la Loi comme impératif légal dont le principe est la crainte de Dieu, non l'amour. Ce que suggère le psaume, c'est que la crainte se mue en amour de Celui qui donne la Loi. Tout le psaume dit cet amour. On pourrait dire un amour amoureux : tendresse, plaisir sont peut-être les mots-clés du psaume, au moins de ces versets. La Loi exprime la tendresse de Dieu et elle donne vie : c'est donc une Loi pour la vie, en faveur de la vie et non contre la vie, et l'âme est comme l'amante qui reçoit son plaisir, qui jouit de la tendresse de son amant. Pour le psalmiste, c'est comme si l'antinomie classique entre la vie « naturelle »,

panique, dionysiaque (tous concepts grecs, non hébreux) et la Loi ou la vie sous le régime contraint de la Loi, n'avait plus cours, que la dénonciation nietzschéenne était nulle et non avenue, puisqu'au-delà du discours paulinien sur la Loi issue du péché et de la condamnation, le psalmiste remontait à la source la plus originaire de la Loi, la volonté de Dieu antérieure à toute question de faute ou de péché. La Loi peut être envisagée sous le régime du péché, mais plus fondamentalement sous le régime de la volonté divine originaire : don de la vie, don de la Création, avec ce mystère de la dépendance originaire : reconnaître la donation elle-même, car c'est ce que signifie la Loi originelle, celle qui dit que de l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne toucheras pas ; autrement dit tu ne te feras pas l'auteur de ce qui se donne comme un don. La foi originelle est la reconnaissance de cette dépendance. Car ce n'est pas l'arbre de vie qui est interdit ; au contraire l'homme innocent vit de la vie divine, de la vie sans mort (sans mort spirituelle certes, séparation d'avec Dieu, mais on sait que la pensée hébraïque ne distingue pas, ne sépare pas ce qui est naturel et ce qui est spirituel). De ce point de vue, le Christianisme est bien héritier de la distinction grecque, ou plutôt de ce qui rend possible la distinction voire même la séparation entre un ordre naturel et l'ordre spirituel de la relation avec Dieu et de la vie éthique. Le Christianisme trahirait-il le Judaïsme ? Sa fidélité est spirituelle et naturellement je vais penser ici que c'est le Judaïsme qui connaît une limite en ne distinguant pas, en ne pensant pas la distinction d'une nature face à l'Esprit. Au bout du compte, pour nous, le psaume dit bien la bonté de la Création comme de la Loi, et donc aussi pour nous la bonté de la « nature », moyennant l'inauguration d'une dialectique entre nature et grâce, donc d'une nature pas purement et simplement naturelle mais bien ordonnée à une fin spirituelle, surnaturelle. L'idée d'une nature pure devient dès lors difficilement tenable en régime chrétien, puisque la nature est déjà un langage de Dieu. Parler de bonté de la nature, c'est déjà introduire valeur et finalité dans ce qui en droit devrait ou pourrait être pensé purement et simplement sur un mode factuel, sans finalité. Alors nos pulsions et nos instincts sont de simples faits, sur un mode tout à fait païen, sans qu'il y ait lieu de répondre à la question : *qu'as-tu fait de ta nature et de la nature ?* C'est là que le psalmiste nous double tous : il ne se soucie pas de rendre des comptes à un justicier, à un juge, mais il comprend que le contenu de ce qui peut se présenter comme une obligation, qu'un tel contenu est vie, et même Vie, ce qui le remplit de joie, au point que le poids de la Loi n'existe même plus pour lui.

Lettre de Paul aux Romains (8, 28-30)

Frères, nous le savons, quand les hommes aiment Dieu, lui-même fait tout contribuer à leur bien, puisqu'ils sont appelés selon le dessein de son amour. Ceux qu'il connaissait par avance, il les a aussi destinés à être l'image de son Fils, pour faire de ce Fils l'ainé d'une multitude de frères. Ceux qu'il destinait à cette ressemblance, il les a aussi appelés ; ceux qu'il a appelés, il en a fait des justes ; et ceux qu'il a justifiés, il leur a donné sa gloire.

Lorsque les hommes n'aiment pas Dieu, lui-même fait tout contribuer à leur bien, car il fait pleuvoir sur les bons comme sur les méchants. Mais

ceux qui aiment Dieu peuvent être dans la reconnaissance, ce qui veut dire littéralement reconnaître ce qui autrement reste insu, inconnu voire dénié. Car mon bien n'est pas nécessairement celui que je reconnais être tel. Au contraire je peux trouver révoltant que Dieu veuille mon bien à ma place et qui plus est affirme que c'est mon vrai bien. Pour ne pas me révolter, il me faut faire un acte de foi qui médiatise mon rapport au bien, qui me permette de m'en remettre à un autre, de recevoir ma vérité d'un autre. Seigneur je crois que tu veux mon bien, même si de ce bien je n'ai pas envie ! Pourquoi un tel conflit ? Parce qu'au-dessus de ma nature, il y a la Loi divine de l'Amour qui m'est proposée et qui bouleverse ma donne initiale. Si je lui dis oui, je ne m'appartiens plus mais j'appartiens à cette Loi qui ne se présente plus comme Loi mais comme quelqu'un. Je comprends alors que la Loi n'est pas de nature naturelle ou mathématique, mais personnelle, qu'elle est une Parole de quelqu'un qui me dit quelque chose à moi. Cette Parole, je l'aime ou je ne l'aime pas, et aussi en réalité à la fois je l'aime et je ne l'aime pas. Car je sais bien que je suis divisé entre cette loi de ma nature et cette Loi de l'amour qui m'est proposée et qui m'apprend que quelque chose est plus grand que toutes les jouissances que je pourrais me procurer moi-même (ce que je crois illusoirement, puisque de toute façon je ne suis pas maître du monde et des moyens de jouir, lesquels m'échappent constamment), ce quelque chose étant encore et toujours l'amour, le don qui m'est fait de l'Autre et de tout autre. L'amour ne consiste jamais dans la possession d'un objet, mais dans un bien totalement subjectif, à savoir dans la... je pourrais dire l'a-possession de l'autre comme autre, précisément comme sujet et non comme objet. C'est un je qui m'est donné, qui se donne, et je ne puis alors être moi-même que dans le don pour recevoir un tel don. Suis-je loin de Paul en écrivant cela ? Pas tant que ça ! Image et ressemblance non conduisent à comprendre que Dieu fait de nous des personnes, précisément les êtres qui ne sauraient se réduire à des choses objectivables et qui n'existent que « subjectivement », comme des sujets (je n'entre pas ici dans la critique du subjectivisme mais dans l'indispensable reconnaissance de l'homme, de la personne finie, comme sujet). C'est cela, le *don de la gloire*.

Évangile selon saint Matthieu (13, 44-52)

Jésus disait à la foule cette parabole : « Le Royaume des cieux est comparable à un trésor caché dans un champ ; l'homme qui l'a découvert le cache de nouveau. Dans sa joie, il va vendre tout ce qu'il possède, et il achète ce champ. Ou encore : Le Royaume des cieux est comparable à un négociant qui recherche des perles fines. Ayant trouvé une perle de grande valeur, il va vendre tout ce qu'il possède, et il achète la perle. Le Royaume des cieux est encore comparable à un filet qu'on jette dans la mer, et qui ramène toutes sortes de poissons. Quand il est plein, on le tire sur le rivage, on s'assied, on ramasse dans des paniers ce qui est bon, et on rejette ce qui ne vaut rien. Ainsi en sera-t-il à la fin du monde : les anges viendront séparer les méchants des justes et les jetteront dans la fournaise : là il y aura des pleurs et des grincements de dents. Avez-vous compris tout cela ? — Oui », lui répondent-ils. Jésus ajouta : « C'est ainsi que tout scribe devenu disciple du Royaume des cieux est comparable à un maître de maison qui tire de son trésor du neuf et de l'ancien. »

Pourquoi Jésus multiplie-t-il les paraboles ? Pour dire à chaque fois quelque chose de neuf. Aucune ne dit la même chose qu'une autre. Peut-être même que leur suite et enchaînement n'est pas le fruit du hasard et d'un simple collage de *logia* du Christ. Pourquoi l'homme au trésor le cache-t-il de nouveau ? Un homme explore un champ ou passe dans un champ qui ne lui appartient pas ; il y trouve un trésor. Si le Royaume de Dieu est ce trésor caché, c'est qu'il git là, sous mes pieds, sous une terre qui ne m'appartient pas. Le trésor, je ne l'ai pas cherché mais je l'ai trouvé ! Soit c'est par chance, soit parce qu'il avait été caché là à dessein par le maître du trésor (Dieu, par conséquent). Je suis donc sur une terre qui ne m'appartient pas et je trouve le trésor : je découvre le Dieu caché, je découvre qu'il y a un Royaume de Dieu, j'apprends qu'il n'y a pas qu'un champ vide, sans rien de caché. Le Royaume n'est pas un arrière-monde mais bien un secret, là, à découvrir, ayant été trouvé. Le trésor caché en effet ne reste pas caché mais se laisse découvrir, mais finalement seulement à celui qui se met à le préférer à tout. Mais comment acquérir un trésor d'un prix peut-être infini, exorbitant pour ma bourse ? Si je ne peux pas acheter le trésor, je peux acheter le champ, je peux dépenser mon argent pour la terre. J'achète donc une terre. Je me dépense pour un coin de terre, mais le Royaume git dans ce coin de terre et il se découvre dans ma dépense : la dépense que je fais pour la terre me donne le Royaume. Lorsque j'ai découvert le Royaume, le jour où je l'ai découvert, je l'ai moi-même caché de nouveau. En effet j'ai compris qu'il ne pouvait pas se trouver ailleurs que dans ce champ et que je ne pouvais faire l'économie de l'achat du champ. Or ce champ, c'est ma vie réelle et je sais que d'une certaine manière le trésor va rester caché dans ce qui est désormais *mon* champ. Dans ma vie, dans chaque vie, le Royaume reste caché, le Royaume ne vient pas remplacer, le Règne de Dieu ne vient rien remplacer : il est ce qui donne tout son prix au champ, donc à ma vie. Ma vie devient sans prix, et par la grâce de ce trésor, c'est bien dans ma vie qu'advient le Règne de Dieu – si je fais le choix de le choisir. Mais la vérité est plutôt que j'hésite, que je mets au lendemain l'achat du champ, que je ne veux pas mettre tout mon argent dans l'achat du champ. Seulement la moitié de ma fortune, par exemple. Mais voilà, le champ ne s'achète pas qu'à moitié et du coup, le trésor que j'ai découvert, je sais qu'il existe, mais il reste enfoui et surtout je ne l'ai pas. La possession réelle du Royaume, l'appartenance réelle au Règne de Dieu, je n'en connais que l'ombre en perspective. Le Royaume est encore une perle. De la plus grande valeur qui se puisse concevoir. Le négociant en perles fines n'est pas l'homme d'un seul champ mais plutôt un chercheur de Dieu et de son Règne. Il achète et il examine différentes sagesse, différents salut pour l'âme, et puis un jour il rencontre le Christ en personne : alors il peut revendre tout ce qu'il a acheté auparavant pour acheter le seul bien qui vaille désormais. La parabole du filet nous change de place et de point de vue. La perspective est plutôt eschatologique, celle du Jugement. De même que Dieu a enterré le trésor dans le champ, il a jeté son filet dans la mer pour nous ramener à Lui. Le filet ne laisse rien passer mais ramène bien tout le monde (le froment comme l'ivraie, pour faire référence à une autre aussi connue). À ce moment-là, qu'ai-je fait de ma vie pour me retrouver dans le panier du pêcheur ou pour être rejeté à la mer comme ce qui ne vaut rien ? Celui qui ne vaut rien est comme celui qui n'a pas eu le courage de tout vendre pour acheter la perle ou le champ. Il pourra le regretter

amèrement. La fournaise sera celle du regret et de l'amertume. Vision trop anthropomorphe ? Ce n'est qu'une image, bien sûr, mais Dieu ne damne personne et il n'y a que ma propre âme qui puisse me « condamner », ce qui veut dire s'enfermer dans le refus orgueilleux de Dieu. L'orgueil n'est pas ici un travers psychologique mais une auto-affirmation telle qu'elle exclut Dieu, le Règne de Dieu sur moi, le Règne de Dieu dans mon cœur, le Royaume de Dieu comme communion. Jésus demande à ses auditeurs s'ils ont compris son enseignement et ils répondent que oui ! Alors cette réflexion énigmatique du Maître : le scribe juif devenu disciple, c'est celui qui trouve son bien dans l'Ancien et le Nouveau, dans Moïse comme dans le Christ. Cela nous donne la clé du trésor : pour ouvrir le coffre, pour découvrir le trésor caché, il faut deux clés, les deux Alliances, les deux Testaments. Elles ne sont pas le Royaume mais les clés du Royaume, qui permettent de comprendre le secret caché mais non gardé : aucun ange à l'épée de feu n'en interdit l'accès.

18ème dimanche du Temps Ordinaire (31 juillet)

Lecture du livre d'Isaïe (55, 1-3)

Vous tous qui avez soif, venez, voici de l'eau ! Même si vous n'avez pas d'argent, venez acheter et consommer, venez acheter du vin et du lait sans argent et sans rien payer. Pourquoi dépenser votre argent pour ce qui ne nourrit pas, vous fatiguer pour ce qui ne rassasie pas ? Écoutez-moi donc : mangez de bonnes choses, régalez-vous de viandes savoureuses ! Prêtez l'oreille ! Venez à moi ! Écoutez, et vous vivrez. Je ferai avec vous une Alliance éternelle, qui confirmera ma bienveillance envers David.

Aucun dieu au monde n'a jamais fait une telle alliance avec les hommes. Cela seul devrait nous éveiller. Mais qui se détourne ce qu'il faut de ses affaires mondaines pour y prêter attention ? Je parle de ceux qui ont entendu passer l'annonce, la déclaration d'amour de Dieu. Mais le reste du monde est comme troupeau sans berger, errant au hasard ; non pas errant au hasard mais plutôt guidé, encadré par le social et le collectif. La force du gros animal est prodigieuse. Qui va se tourner vers Dieu s'il n'en a jamais entendu parler ? Et celui qui se tourne vers Dieu, est-ce parce qu'il en a entendu parler, et dès lors se tourne vers une représentation construite ? Dans les deux cas, on peut toujours décider que Dieu n'est qu'une invention. Or dans Isaïe, la Parole ne s'adresse pas à une masse anonyme, mais à mon âme singulière. Vais-je entendre Dieu « sensible au cœur » ? Ici encore, je peux faire l'hypothèse de la fabrique d'une illusion « sentimentale ». Il me reste le Christ et le témoignage de ses apôtres, de ses martyrs. Mon espérance et ma foi reposent sur un *fait*, non sur une construction. Cela est unique, propre à la foi chrétienne et voilà pourquoi je ne pourrais être que chrétien, et sinon probablement athée et nihiliste comme tant d'autres. Le Christ ou rien, en quelque sorte. Vin, lait, viandes savoureuses, voilà le Christ changé en nourriture ! Car sans hésiter je fais une lecture eucharistique de la péricope d'Isaïe et, loin du néant, je suis dans la vie, et dans la nourriture qui fait vivre. De proche en proche, étape après étape, YHWH a renouvelé Alliance et bienveillance

avec un peuple, et maintenant que le voile est tombé, que le rideau du Temple s'est déchiré, l'Alliance s'avance devenue éternelle, et c'est bien quand Dieu lui-même s'engage dans l'Alliance qu'elle le devient. Il faut que tout le contenu et la forme de l'Alliance soient divins, et le divin n'est pas une essence mais Dieu en personne. Dieu ne communique pas des vertus ou des grâces sans se communiquer lui-même. Il ne se communique pas seulement « spirituellement », mais puisque nous sommes chair, il se communique en chair. Dieu ne retient rien, ne s'économise en rien mais se donne sans reste, en vue de la divinisation du monde, d'un monde de personnes (le cosmos fait partie d'un monde de personnes de chair, le rend possible, l'ordonne, l'organise). Pourquoi alors avoir tant de peine à se convertir, à se tourner vers la Vie ? C'est qu'à pareille histoire d'amour, nos amours terrestres et nos concupiscences terrestres font écran, d'autant plus que le monde est bon, puisque créé bon !

Psaume 144, 8-9, 15-16, 17-18

*Le Seigneur est tendresse et pitié,
lent à la colère et plein d'amour ;
la bonté du Seigneur est pour tous,
sa tendresse, pour toutes ses œuvres.*

*Les yeux sur toi, tous, ils espèrent :
tu leur donnes la nourriture au temps voulu ;
tu ouvres ta main :
tu rassasies avec bonté tout ce qui vit.*

*Le Seigneur est juste en toutes ses voies,
fidèle en tout ce qu'il fait.
Il est proche de ceux qui l'invoquent,
de tous ceux qui l'invoquent en vérité.*

J'essaye une fois de plus d'entrer dans le psaume que me donne la liturgie et les mots fondamentaux résonnent et se répètent et se font écho : *tendresse, pitié, amour, bonté, justice, fidélité, proximité*. On pense aussi au mot providence, puisque le Dieu Créateur a créé un monde finalisé, *habitable*, dit la bible. Ce Dieu est comme un père, non pas un père sévère, dur et distant, inflexible, mais plutôt bon et doux, patient. Aimant. Aucunement le dieu terrible qui traîne dans l'opinion. Et même la foi accepte comme juste la sévérité et la colère d'un tel Père, comme juste et bonne puisqu'elle nous provoque face au mal. On peut objecter l'image paternaliste ? C'est dénier la fonction et l'autorité paternelles au nom de l'individu et de son néant et de sa solitude infernale, c'est refuser le statut d'enfant qui se reçoit de l'Autre, et même l'Aimé se reçoit de l'Amant. Or celui qui aime et se sait aimé perçoit-il un tel état comme une humiliation faite à son ego ? Si déjà je ne sais pas renoncer à toutes mes richesses pour acheter le champ au trésor ou la perle rare et unique, que me restera-t-il si je ne peux même pas invoquer Dieu pour lui dire au moins : Seigneur je ne suis pas digne d'être appelé ton fils...

Lettre de saint Paul Apôtre aux Romains (8, 35.37-39)

Frères, qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? la détresse ? l'angoisse ? la persécution ? la faim ? le dénuement ? le danger ? le supplice ? Non, car en tout cela nous sommes les grands vainqueurs grâce à celui qui nous a aimés. J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni les esprits ni les puissances, ni le présent ni l'avenir, ni les astres, ni les cieus, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus Christ notre Seigneur.

Ce passage de Paul me fait penser à Simone Weil et tout de suite à l'objection du malheur : Le malheur rend-il opaque, inaccessible l'amour du Christ, le disqualifie-t-il ? La détresse peut être grande et pourtant pas pour autant du malheur. Le malheur est peut-être ce qui rend l'homme ébété, empêché d'avoir accès au spirituel, à une condition de sujet. De ce point de vue, l'homme n'est pas responsable de son malheur. Il est plutôt assommé. Et bien, pourquoi pas ? Paul ne parle pas de la place du malheur mais de la foi et il a la foi pour mille. Or la foi de ceux qui ont la foi sauve ceux qui ne peuvent l'avoir, la connaître. Je dis sauve... Celui qui a la foi rend témoignage pour celui qui ne peut l'avoir, à cause du malheur de sa vie. Celui qui connaît le malheur meurt, et le Christ dit de lui : heureux... heureux le malheureux Lazare qui touche enfin le Ciel. Paul annonce donc un universel, tout puissant amour en Christ. Tout puissant car au bout du compte rien ne peut l'emporter ni prévaloir sur lui, aucune des puissances cosmiques comme les anges et les dominations. Force de l'annonce de Paul !

Évangile de Jésus Christ selon saint Matthieu (14, 13-21)

Jésus partit en barque pour un endroit désert, à l'écart. Les foules l'apprirent et, quittant leurs villes, elles suivirent à pied. En débarquant, il vit une grande foule de gens ; il fut saisi de pitié envers eux et guérit les infirmes. Le soir venu, les disciples s'approchèrent et lui dirent : « L'endroit est désert et il se fait tard. Renvoie donc la foule : qu'ils aillent dans les villages s'acheter à manger ! » Mais Jésus leur dit : « Ils n'ont pas besoin de s'en aller. Donnez-leur vous-mêmes à manger. » Alors ils lui dirent : « Nous n'avons là que cinq pains et deux poissons. » Jésus dit : « Apportez-les moi ici. » Puis, ordonnant à la foule de s'asseoir sur l'herbe, il prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux au ciel, il prononça la bénédiction ; il rompit les pains, il les donna aux disciples, et les disciples les donnèrent à la foule. Tous mangèrent à leur faim et, des morceaux qui restaient, on ramassa douze paniers pleins. Ceux qui avaient mangé étaient environ cinq mille, sans compter les femmes et les enfants.

Lorsque Jésus part au désert, c'est bien pour prier, autrement dit pour se retrouver au cœur de son Père, pour redéfinir son humanité, pour remettre son humanité à l'écoute de son Père, en l'appelant Abba. C'est là même qu'il est rattrapé par la foule, par le monde, et il y a du monde en effet qui le rejoint. Plein d'amour, il est saisi de pitié et sans rien demander, sans poser la question : *crois-tu au fils de l'homme* ? il guérit et guérit encore. Il passe du temps à guérir. Il ne donne pas un signe

comme dans les miracles généralement individuels, il n'est plus que compassion et guérison, indistinctement. Ensuite, scénario pour ainsi dire classique, ses disciples sont dans le bon sens, et lui les prend à revers : *Ils n'ont pas besoin de s'en aller*, dit-il. Jésus met une fois pour toute son Église dans une situation impossible : donner à manger au monde. Le petit volume de Magnificat fournit un beau passage de s. Hilaire de Poitiers qui est très ingénieux : les cinq pains symbolisent les cinq livres de la Thora et les deux poissons les prophètes et le Précurseur, Jean le Baptiste. Cette nourriture première, Jésus la prend, il en fait même la substance de la nourriture nouvelle, qui n'est pas nouvelle mais la même devenue universelle, la même *devenue*. Jésus lève les yeux au ciel et la nourriture symbolique et ancienne et limitée et particulière devient la nourriture inépuisable, universelle, le Christ lui-même se donnant à la foule de l'humanité, à tout ce monde aggloméré autour de lui. Il rompt, il partage, ce qui signifie que l'universalité n'est ni abstraite ni formelle mais le résultat d'une opération du *Logos* divin. Ce qui est universel est ce qui est unique et universellement donné, donc sur la base d'un partage à l'infini. Et pour le Verbe, d'un partage en soi infini. Et ce sont les disciples qui distribuent le pain et les poissons que le Christ leur donne, ce qui définit bien sa mission : donner à manger au monde, mais de cette nourriture elle-même donnée par Dieu, par le Verbe fait chair. Et à la fin, la mission et la charge de l'Église est claire : il reste un panier pour chacun des Douze, un panier de pain vivant à distribuer au monde. L'Église, ce n'est pas tel ou tel, mais les Douze ensemble, et chacun des douze vaut pour les douze ensemble, et c'est pourquoi il va être désormais question de communion. Le Christ a su ce qu'il faisait en quittant le monde pour un endroit désert : c'était pour se laisser rattraper par ce monde en détresse et lui donner à manger ; si bien que, lorsque je « communie », lorsque je mange le pain eucharistique, je ne le fais pas seulement pour moi-même, mais bien pour le monde entier dont je fais partie, et c'est une toute petite contribution, malgré mon indignité, à la christification et à la divinisation du monde.

19ème dimanche du Temps Ordinaire (7 août)

Lecture du premier livre des Rois (19, 9a.11-13a)

Lorsque le prophète Élie fut arrivé à l'Horeb, la montagne de Dieu, il entra dans une caverne et y passa la nuit. La parole du Seigneur lui fut adressée : « Sors dans la montagne et tiens-toi devant le Seigneur, car il va passer. » À l'approche du Seigneur, il y eut un ouragan, si fort et si violent qu'il fendait les montagnes et brisait les rochers, mais le Seigneur n'était pas dans l'ouragan ; et après l'ouragan, il y eut un tremblement de terre, mais le Seigneur n'était pas dans le tremblement de terre ; et après ce tremblement de terre, un feu, mais le Seigneur n'était pas dans ce feu ; et après ce feu, le murmure d'une brise légère. Aussitôt qu'il l'entendit, Élie se couvrit le visage avec son manteau, il sortit et se tint à l'entrée de la caverne.

Élie est sans doute le prophète par excellence, celui qui se tient au plus près de Dieu. Son apothéose (tant pis si le mot est païen !) l'indique : Élie

disparaît sur un char de feu et monte au Ciel, comme le Christ. Il est un vivant. Élie est déjà un « fils de Dieu » messie, plus qu'un prophète. Rien d'étonnant qu'il soit présent avec Moïse (qui est plus qu'un Solon, un législateur) lors de la Transfiguration. Rien d'étonnant si le Baptiste ou Jésus font penser à Élie. Son expérience de Dieu s'oppose à la représentation ethnique qu'en a le peuple avide de manifestation « frappante ». Dieu n'est dans rien de violent, rien de sensible, ou à peine : juste ce qu'il faut de souffle, à peine un souffle, car il faut bien un souffle pour que se fasse entendre une parole. Dieu dans sa vérité intime ne se montre pas dans ses manifestations collectives et extérieures, dans les événements, mais au moment où il atteint le cœur, le plus intérieur du soi, il se laisse entendre dans un murmure, une parole audible par celui-là seul qui est parvenu à faire silence en lui-même et à trouver le silence au milieu du bruit du monde. Dieu n'est donc pas dans le bruit du monde mais dans l'écoute attentive et silencieuse qui ne se conçoit pas sans la disposition de la foi. Alors seulement Dieu passe. Comment s'initier à Lui sans que résonne une parole qui ne soit pas une parole bruyante, collective, mais une parole intime, qui atteigne le cœur ? Je ne veux pas dire que Dieu est réservé à l'individu, mais que l'annonce collective est vite anonyme si elle ne touche pas le secret de chacun, ce qu'il y a en lui d'incommunicable.

Psaume 84, 9ab-10, 11-12, 13-14

*J'écoute : Que dira le Seigneur Dieu ?
Ce qu'il dit, c'est la paix pour son peuple.
Son salut est proche de ceux qui le craignent,
et la gloire habitera notre terre.*

*Amour et vérité se rencontrent,
justice et paix s'embrassent ;
la vérité germera de la terre
et du ciel se penchera la justice.*

*Le Seigneur donnera ses bienfaits,
et notre terre donnera son fruit.
La justice marchera devant lui,
et ses pas traceront le chemin.*

Pour le psalmiste, pour l'Hébreu, l'Israélite, il n'y a aucun arrière monde, aucun autre monde : l'homme est tout entier fait de terre, habitant de la terre. Il n'est pas, comme le Grec, un mortel mais un vivant. La nuance est grande. C'est sur la terre que s'accomplit le tout de sa vie. L'un a la conscience tragique de son destin qui est de mourir, l'autre à la conscience exaltée de tout recevoir, sa propre vie et tout ce qui l'entoure, que tout est don. Don d'un Dieu qui ne fait que donner. La réponse de l'homme devrait être une réponse heureuse, celle du don, mais nous n'aimons pas remercier, ni par conséquent donner. Pourtant le psaume dit ce qu'il en est du bonheur de se tenir dans le don – car même ce que nous donnons ou ne donnons pas est un don, au principe de toute justice, et ici il faut entendre par justice l'ordre du don comme ordre divin d'où dérive tout bien. C'est donc le seul ordre vrai. De ce couple, justice et vérité,

découlent, de la justice la paix, de la vérité l'amour. Mais aussi bien la vérité de la justice est-elle l'amour, et la paix qui en découle est harmonie. Ce qui sort de la logique du don est chaos et injustice. Et même haine : le péché.

Lettre de saint Paul Apôtre aux Romains (9, 1-5)

Frères, j'affirme ceci dans le Christ, car c'est la vérité, je ne mens pas, et ma conscience m'en rend témoignage dans l'Esprit Saint. J'ai dans le cœur une grande tristesse, une douleur incessante. Pour les Juifs, mes frères de race, je souhaiterais même être maudit, séparé du Christ : ils sont en effet les fils d'Israël, ayant pour eux l'adoption, la gloire, les alliances, la Loi, le culte, les promesses de Dieu ; ils ont les patriarches, et c'est de leur race que le Christ est né, lui qui est au-dessus de tout, Dieu béni éternellement. Amen.

Il y aurait naturellement des livres entiers à écrire sur le judaïsme ou la judéité de Paul ou plutôt sur le drame de Paul dans sa relation à son peuple d'origine. De ce petit passage *aux Romains*, on pourrait retenir simplement ce qui ne devrait pas manquer de revivifier en nous l'héritage juif : *Ils ont pour eux l'adoption, la gloire, les alliances, la Loi, le culte, les promesses de Dieu ; ils ont les patriarches, et c'est de leur race que le Christ est né.* Mais il se trouve que c'est là pour Paul le motif d'une grande souffrance ; c'est précisément parce qu'ils sont le « peuple de Dieu », le peuple choisi, que leur rejet du Christ est plus tragique. À la fois Paul dit que le Christ a brisé le mur de séparation entre Juifs et païens, et en même temps cette division se réalise plus que jamais autour de et même jusqu'au cœur de *la pierre qu'ont rejeté les bâtisseurs*. Si le peuple juif avait collectivement adhéré au Christ, il n'y aurait plus qu'un seul « peuple de Dieu », et en fin de compte le peuple juif et l'Église ne feraient qu'un, ce qui est parfaitement inconcevable et contradictoire. Disons le autrement : si tous les Juifs s'étaient convertis au Christ, ils n'auraient plus eu besoin de rester juifs ; devenant chrétiens, l'héritage juif faisant partie intégrante de la tradition chrétienne, ils n'auraient plus eu besoin de se différencier identitairement. Un peuple au sens ethnique n'est en rien de même nature que le « peuple de Dieu » comme communauté de foi. Le passage de l'un à l'autre ouvre un abîme. On ne saurait concevoir le devenir-Église d'un peuple humain, même du « peuple de Dieu » (le peuple juif), malgré tous les désirs ou tous les fantasmes de chrétienté, d'identité sociale chrétienne. En même temps il s'est bien passé quelque chose de l'ordre du passage d'un peuple de Dieu à un peuple de Dieu, même si le mot peuple change alors de signification ou plutôt connaît une métamorphose, une sorte d'avènement de sa vérité : un peuple qui ne serait pas une communion ne serait pas un vrai peuple mais une masse humaine, un Léviathan. En ce sens même l'Église n'est pas encore le peuple de Dieu *accompli*, puisqu'il est encore en devenir selon son existence terrestre et historique avec ses divisions bien connues, son manque de communion ; si l'Église est communion, elle est communion inchoative *et* brisée, jusqu'à la fin des temps, ce qui est ou devrait être pour nous comme pour Paul sa condition juive le motif d'une *douleur incessante*. L'Église n'est pas encore le Royaume de Dieu accompli. En face de l'Église elle-même divisée, le peuple juif se tient,

demeure comme un signe de division pour toute l'humanité (il signifie le mur de la haine dont parle Paul), mais en même temps sa pérennité envers et contre tout est bien un signe eschatologique. Le peuple se maintient par ce à quoi il a toujours été infidèle : la foi en YHWH. Et il n'est pas question que le peuple juif disparaisse. Au moment où l'Occident se sécularise, l'avènement de l'État d'Israël est peut-être une nécessité (probablement tragique) pour la survie de l'identité juive. Je sens bien que ce matin je ne fais que bafouiller des explications, face à ce qui ne peut rester que le mystère historique par excellence.

Évangile selon saint Matthieu (14, 22-33)

Aussitôt après avoir nourri la foule dans le désert, Jésus obligea ses disciples à monter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive, pendant qu'il renverrait les foules. Quand il les eut renvoyées, il se rendit dans la montagne, à l'écart, pour prier. Le soir venu, il était là, seul. La barque était déjà à une bonne distance de la terre, elle était battue par les vagues, car le vent était contraire. Vers la fin de la nuit, Jésus vint vers eux en marchant sur la mer. En le voyant marcher sur la mer, les disciples furent bouleversés. Ils disaient : « C'est un fantôme », et la peur leur fit pousser des cris. Mais aussitôt Jésus leur parla : « Confiance ! c'est moi ; n'ayez pas peur ! » Pierre prit alors la parole : « Seigneur, si c'est bien toi, ordonne-moi de venir vers toi sur l'eau. » Jésus lui dit : « Viens ! » Pierre descendit de la barque et marcha sur les eaux pour aller vers Jésus. Mais, voyant qu'il y avait du vent, il eut peur ; et, comme il commençait à enfoncer, il cria : « Seigneur, sauve-moi ! » Aussitôt Jésus étendit la main, le saisit et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Et quand ils furent montés dans la barque, le vent tomba. Alors ceux qui étaient dans la barque se prosternèrent devant lui, et ils lui dirent : « Vraiment, tu es le Fils de Dieu ! »

Le récit est tellement paradigmatique que l'on ose à peine répéter ce qui a été dit mille fois sur la barque de l'Église contre les vents contraires, notre mise à l'épreuve du Christ, puis notre peur d'être pris au mot, et puis plus généralement le résumé de toute notre histoire de foi depuis deux mille ans. Jésus nous demande de le devancer sur l'autre rive, la rive du monde, ou bien la rive du Royaume, tandis qu'il reste en retrait, dans le mystère de la communion trinitaire ; mais sans Lui, que devenons-nous, que pouvons-nous, à cause de la faiblesse de notre foi, de la faiblesse de la foi de l'Église, ce vase d'argile et pas seulement une barque proche du naufrage. *Seigneur, sauve-nous !* Que pouvons-nous dire d'autre si nous avons la foi (car il y a aussi ceux qui prétendent ne pas avoir besoin d'être sauvés, ou plutôt en réalité qui ne croient pas possible d'être sauvés – de la mort, l'ultime et inévitable naufrage). Alors il vient, et effectivement c'est Lui qui sauve, qui dit de ne pas avoir peur. Lorsque Pierre descend de la barque à la rencontre de Jésus son maître, pendant un instant il oublie tout, il oublie le monde, si bien que sa foi ne rencontre plus d'obstacle. Et puis « il voit qu'il y a du vent » et aussitôt la peur revient et il s'enfonce. Tant que la foi se tient en dehors de la réalité, elle peut s'émerveiller d'elle-même, s'éprouver en apesanteur. Est-ce encore la foi ? Plutôt une illusion de foi si elle ne résiste pas au vent qui se lève, aux vagues qui soulèvent la barque. La condition de la foi, c'est

ce à quoi elle s'oppose, à savoir la réalité contraire à la foi. La condition de possibilité de la foi, c'est la condition de possibilité de l'absence de foi : la foi est sans innocence, puisqu'elle est une incrédulité surmontée, celle de Pierre, celle de Thomas, la mienne, la tienne... Il n'y a pas de foi innocente, il n'y a qu'une incessante conversion (avoir la foi, ce n'est pas « avoir » la foi, c'est se convertir à partir d'une absence de foi initiale). Même la foi de Marie, même celle du Christ (voir les tentations) ne peut exister sans avoir surmonté l'obstacle d'un doute (Marie n'a pas toujours tout compris d'avance, elle a beaucoup réfléchi, médité dans son cœur) ou d'une tentation (agir par soi et pour soi au lieu d'être dans l'obéissance, la remise de soi par amour).

20ème dimanche du Temps Ordinaire (14 août)

Livre d'Isaïe (56, 1.6-7)

Parole du Seigneur : Observez le droit, pratiquez la justice. Car mon salut est proche, il vient, et ma justice va se révéler. Les étrangers qui se sont attachés au service du Seigneur pour l'amour de son nom et sont devenus ses serviteurs, tous ceux qui observent le sabbat sans le profaner et s'attachent fermement à mon Alliance, je les conduirai à ma montagne sainte. Je les rendrai heureux dans ma maison de prière, je ferai bon accueil, sur mon autel, à leurs holocaustes et à leurs sacrifices, car ma maison s'appellera « Maison de prière pour tous les peuples ».

Un fois de plus ressort chez Isaïe le caractère extraordinaire de la religion d'Israël. Son caractère d'*apax* au milieu de toutes les religions et cultes païens. La parole d'Isaïe a pour effet que la religion du peuple juif se détache du peuple juif de tel sorte que surgit son statut de vérité, de religion vraie, de religion perdant sa substance ethnique et mythologique pour devenir – non plus une simple religion mais la transformation de la religion en foi : la foi au Dieu s'Israël devient la vérité religieuse pour tous les hommes. Voilà qui rend intelligible la transition entre les trois moments du passage qu'il nous est donné d'entendre : premièrement, le droit et la justice comme l'exigence par excellence. La substance religieuse devient éthique (je l'ai redit tant de fois !) et on pourrait dire que le contenu éthique vient remplacer la forme rituelle, la ritualité sans laquelle on a peine à identifier une religion. On assiste donc à un véritable changement de nature du « religieux », ce dont le Moïse rapporté par la tradition était parfaitement conscient. À religion unique, peuple unique. Or qu'est-ce qui caractérise cette singularité ? Que c'est une religion pour tous les peuples.

Le deuxièmement auquel je songe, c'est l'annonce d'un Salut proche, de la Justice de Dieu qui *va se révéler*. Le contenu de la foi, ce n'est pas une représentation d'un sacré, c'est un événement spirituel, l'avènement du règne de la Justice de Dieu sur un monde injuste et « tordu », pas droit (car le droit dit ce qui est droit et ce qui est droit est juste de la justice de Dieu, non d'une justice humaine largement injuste, imposant son ordre). La demande de pratiquer cette même justice établit suffisamment le caractère spirituel (éthique) de cette justice, par opposition avec son caractère factuel (Dieu venant imposer sa justice à un moment de

l'histoire – et cela même si la croyance en un avènement temporel du Royaume de Dieu ne lâche pas Israël : ici la croyance fonctionne de nouveau comme une représentation, et de fait comment humainement faire l'économie de la représentation pour se représenter le contenu de l'espérance en un tel Règne de Dieu ? En même temps la littérature prophétique est là pour continuellement re-spiritualiser les représentations qui dérivent en croyances de style millénariste, en en réaffirmant l'esprit à travers l'espoir matériel, temporel. J'ai bien dit espoir et non espérance.

Le troisièmement, c'est l'ouverture aux étrangers. La révolution religieuse que cela signifie se résume dans le mot conversion : pour avoir la foi, il faut se convertir, comme le font ces étrangers qui s'attachent au vrai Dieu. Conséquence : il ne suffit plus d'appartenir au peuple d'Israël, « peuple de Dieu », pour appartenir à la « religion » d'Israël, il faut se convertir, ce qui conduit à la foi au Dieu de Justice, et à la pratique de la justice. Le shabbat devient alors un signe de foi, d'adhésion, et nullement le contenu qui résumerait une simple appartenance indistinctement ethnique et religieuse. Sion, Jérusalem, la Montagne sainte deviennent le symbole du règne de Dieu, qui peut être un règne spirituel, un règne sur les cœurs, sur le centre le plus secret de l'homme, et non pas un règne matériel (qui de fait ne s'est jamais réalisé et ne se réalisera jamais temporellement).

Psaume 66, 2b-3, 5abd, 7b-8

*Que ton visage s'illumine pour nous ;
et ton chemin sera connu sur la terre,
ton salut, parmi toutes les nations.*

*Que les nations chantent leur joie,
car tu gouvernes le monde avec justice ;
sur la terre, tu conduis les nations.*

*Dieu, notre Dieu, nous bénit.
Que Dieu nous bénisse,
et que la terre tout entière l'adore !*

Tu t'es manifesté à nous, le peuple d'Israël, pour être connu de toute la terre. Tous les hommes ont l'idée de la justice, et Toi seul es le Dieu juste, Toi l'unique. Il fallait bien qu'il y eût un centre et nous sommes ce centre, même si nous en sommes indignes. Pourquoi cette vocation, pourquoi passer de cette manière par les hommes, pourquoi s'inscrire dans la contingence de l'histoire et du mouvement du monde ? Les hommes sont nés sur le continent noir, puis ils ont commencé à migrer et ils se sont installés entre les deux fleuves. Là a commencé l'histoire avant l'histoire. Cela montre l'ancienneté du chemin de Dieu au milieu des hommes ; il a commencé à leur racine et sa trace en est devenue mythique. L'Éden des commencements a été la terre fertile ou le terreux des origines est venu s'installer. La bénédiction d'aujourd'hui est inaugurale, et le chemin est loin d'être achevé : les milliards d'humains Te connaissent à peine. C'est la terre nouvelle seulement qui t'adorera pleinement.

Lettre de saint Paul aux Romains (11, 13-15.29-32)

Frères, je vous le dis à vous, qui étiez païens : dans la mesure même où je suis apôtre des païens, ce serait la gloire de mon ministère de rendre un jour jaloux mes frères de race, et d'en sauver quelques-uns. Si en effet le monde a été réconcilié avec Dieu quand ils ont été mis à l'écart, qu'arrivera-t-il quand ils seront réintégrés ? Ce sera la vie pour ceux qui étaient morts ! Les dons de Dieu et son appel sont irrévocables. Jadis, en effet, vous avez désobéi à Dieu, et maintenant, à cause de la désobéissance des fils d'Israël, vous avez obtenu miséricorde ; de même eux aussi, maintenant ils ont désobéi à cause de la miséricorde que vous avez obtenue, mais c'est pour que maintenant, eux aussi, ils obtiennent miséricorde. Dieu, en effet, a enfermé tous les hommes dans la désobéissance pour faire miséricorde à tous les hommes.

L'expression est difficile à entendre : *Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance*. Ce n'est pas Dieu qui a provoqué la désobéissance ; ce n'est même pas Dieu qui a tenté l'homme en quoi que ce soit (saint Jacques l'affirme). Il l'a simplement mis face à lui-même, au milieu de la Création, avec la vie en partage, la vie à vivre. Donc il y a eu désobéissance. Elle n'a épargné personne ; mais que signifie une telle proposition, simple en apparence ? Les hommes se sont-ils un à un, individuellement, séparés de Dieu ? Oui, non, car en tout état de cause nous naissons tous dans la condition de la séparation. Le mal commis crée une situation de séparation pour tous, car nous ne sommes précisément pas des individus, je veux dire des monades séparées, mais des personnes coexistantes. En commettant le mal, je sépare aussi mon frère de Dieu. Dieu, dans ces conditions, n'a pas laissé faire, ou plutôt n'a pas fait comme si ; il n'a pas pu ignorer la rupture de l'alliance originelle, en faire abstraction. De son côté il a pris acte. Il a donc « regardé » les hommes comme séparés. On ne peut donc pas lire ce « enfermer » au sens littéral, comme une condamnation, mais comme le point de départ du travail divin de réconciliation (*faire miséricorde*). Il y a donc le péché dont je suis l'auteur et le responsable, chaque fois semblable au « péché originel » (se détourner de l'amour, du don) et de ce simple fait naît une « situation de péché », une condition de péché dans laquelle les hommes se retrouvent universellement enfermés : le mal devient notre condition, ce qui nous conduit à le commettre personnellement et à nous en rendre responsable – mais on voit bien que cette responsabilité est de ce fait inévitablement conditionnée et donc relative, et pourtant pas nulle. Je relis également la fin du passage de Paul de la manière suivante : c'est parce que le dessein salvifique de Dieu est universel et porte sur tous les hommes (il veut les sauver tous, faire miséricorde à tous), que de fait il les voit tous victimes du péché, enfermés dans la condition provoquée par le péché. La condition de pécheur n'est pas une faute mais précisément une condition et c'est en cela qu'elle est universelle. Le Christ nous sauve à la fois de notre péché personnel et de notre condition de pécheur qui fait surgir la mort comme notre horizon et derechef notre condition. C'est en raison du péché que notre condition apparaît comme de devoir mourir. Sans le péché, notre condition naturelle et animale nous aurait conduits à disparaître en raison de notre finité biologique, mais cette « fin » ne nous

serait pas apparue comme un horizon de néant mais au contraire de naissance à la Vie.

Jusqu'ici, j'ai négligé la dialectique paulinienne du rapport entre les Juifs et les païens. Les Juifs, dans leur ensemble, en tant que peuple, à la fois ont été mis à part, en tant que peuple « élu », et se sont exclus du Salut (*mis à l'écart*). C'est au moment même où ils se sont exclus du Salut que le Salut est advenu (la Réconciliation). Ils n'ont pas accepté le surgissement du Salut. Quand le Salut advient, ils s'en écartent. Ils sont le paradigme de tous ceux qui refusent le Salut. Pourquoi ? Les Juifs ont toujours été le *peuple à la nuque raide*, les *brebis perdues* d'Israël. Ils sont comme tous les hommes, avec cette différence qu'ils ont la Loi. La Loi les enferme, les assigne dans la reconnaissance du péché comme tel, du refus de Dieu. En même temps ils n'existent que pour la résolution de ce conflit entre Dieu et les hommes. De tout temps ils rejettent donc le Salut dont ils sont pourtant en même temps médiateurs, puisque porteurs de la venue du Messie. Si donc la Réconciliation de Dieu avec les hommes passe par cette exclusion d'Israël, leur réintégration qui est en fait leur participation finale au Salut, marquera la fin des temps, la fin de l'histoire. Raison de plus pour prier pour le Salut des Juifs !

Évangile selon saint Matthieu (15, 21-28)

Jésus s'était retiré vers la région de Tyr et de Sidon. Voici qu'une Cananéenne, venue de ces territoires, criait : « Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David ! Ma fille est tourmentée par un démon. » Mais il ne lui répondit rien. Les disciples s'approchèrent pour lui demander : « Donne-lui satisfaction, car elle nous poursuit de ses cris ! » Jésus répondit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël. » Mais elle vint se prosterner devant lui : « Seigneur, viens à mon secours ! » Il répondit : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le donner aux petits chiens. - C'est vrai, Seigneur, reprit-elle ; mais justement, les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Jésus répondit : « Femme, ta foi est grande, que tout se fasse pour toi comme tu le veux ! » Et, à l'heure même, sa fille fut guérie.

La Cananéenne ne saurait pas réciter le Credo, un Credo un peu informé sur Jésus, et pourtant le Christ déclare que sa foi est grande. Il ne faudrait donc pas grand' chose pour que Dieu trouve grande ma foi, plus grande qu'un grain de sénevé. La foi qui nous est demandée est une toute petite foi, une foi toute petite comme la petite fille Espérance de Péguy, et cette toute petite foi est une foi très grande aux yeux de Dieu, Lui qui connaît le cœur et non pas seulement l'intelligence et la science. Mon intelligence et ma science de Dieu peuvent être plus grandes que celles de la Cananéenne, et mon cœur peut être loin de Lui. D'ailleurs il l'est, si j'en juge par ma vie qui n'est pas commandée par la douceur des pacifiques, par les Béatitudes. Donc, quoique la Cananéenne soit une païenne, Jésus capitule devant sa foi. En vérité il a guéri d'autres païens, sans faire autant d'histoires que cette fois-ci. C'est naturellement qu'il a une intention. Il fait semblant de faire la sourde oreille, afin que les disciples le prient, non tant par compassion que par impatience. Comme la plupart du temps, ils sont à côté des intentions de Jésus, ce qui doit nous informer que nous aussi sommes à côté des intentions de Jésus, même si nous

savons plus de choses à propos de la foi que ces pauvres disciples qui n'avaient même pas entendu parler de la Trinité. Même après la Pentecôte, nous sommes à la fois disciples de Jésus et à côté de ses intentions. Ainsi Pierre, une fois « revenu », devient capable d'affermir ses frères, et pour autant continuera de connaître des faiblesses que Paul, par exemple, dénoncera. L'un des mystères de l'Église, c'est qu'il n'y a pas de contradiction dans la contradiction entre sa sainteté et la vérité qu'elle transmet, et sa nature de vase d'argile, fêlé même, voire brisé et qui continue cependant à contenir le « dépôt de la foi », mais un dépôt sans repos, un dépôt par temps de tempête. Donc Jésus capitule devant la Cananéenne après avoir fait la sourde oreille et dit pourquoi : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël. » De prime abord voilà qui est en contradiction avec la finalité de l'Incarnation : rendre universel le Salut « qui vient des Juifs ». Jésus vient pour accomplir la destinée d'Israël, non pour faire le travail de l'Esprit après l'Ascension et la Pentecôte. Ce travail de l'Esprit, c'est le travail de l'Église. Celle des Apôtres, pas celle de Jésus. Jésus fonde, mais aussitôt se retire et laisse être son nouveau-né, le laisse grandir non comme un enfant abandonné, mais par la médiation de son Esprit. Cet esprit est bien l'esprit de Jésus, son style, son message, mais pas seulement, sinon l'Esprit ne serait pas une personne. Nous ne sommes pas seulement les héritiers d'un message, les disciples d'un maître disparu, essayant tant bien que mal de conserver son esprit. Nous sommes activement mus par Dieu. Dieu se dépense pour nous ; nous ne cessons pas de recevoir, d'Esprit à esprit. La médiation sacramentelle (eucharistique) maintient notre lien charnel avec le Verbe incarné « avec nous jusqu'à la fin du monde », mais cela ne suffit pas, ou plutôt passe par une autre médiation, celle d'un autre Médiateur (sans qui l'effectivité sacramentelle, la présence réelle donnée, ne se réaliserait pas). Sans Lui, aurions-nous la foi autrement que sous l'espèce d'une croyance ? Quelle différence ? La croyance est une *doxa*, la foi (*pistis*) est une rencontre, une présence, donc elle est *quelqu'un* en moi. L'Esprit est celui des Trois qui habite mon esprit. C'est en Lui et par Lui que sont pour moi quelque chose le Père et le Fils même. Le Père et le Fils sont bien Esprit et seraient assez grands pour ne pas avoir « besoin » de ce Tiers ? Et bien pourtant c'est le mystère de l'Amour qui veut cela, cette déprise. Notre inscription dans le mystère trinitaire est la fin de tout et ce mystère n'est pas seulement eschatologique, mais commande l'économie elle-même, la manière divine de nous faire entrer dans son mystère qui est sa lumière, qui est sa Vérité (celle de l'Amour). En attendant, Jésus vient pour rassembler Israël en Lui. D'où toutes les images du berger et de son troupeau, de la brebis perdue qu'il part chercher. Le lieu du Juif Jésus, c'est le peuple juif. Mais en même temps la foi de la Cananéenne ne vient pas tant apporter un démenti au programme de Jésus qu'en manifester la vérité : c'est pour tous les hommes qu'il est venu pour Israël, ce qui montre que depuis la vocation d'Abraham la vocation d'Israël est d'exister pour l'humanité entière, mais par ce point nodal qu'est le Christ.

Assomption de la Vierge Marie (15 août)

Messe de la veille au soir

Premier livre des Chroniques (15, 3-4.15-16 ; 16, 1-2)

Après avoir été sacré, David rassembla tout Israël à Jérusalem pour faire monter l'arche du Seigneur jusqu'à l'emplacement préparé pour elle. Il réunit les descendants d'Aaron, c'est-à-dire les prêtres, et les descendants de Lévi. Puis les lévites transportèrent l'arche de Dieu, au moyen de barres placées sur leurs épaules, comme l'avait ordonné Moïse, selon la parole du Seigneur. David dit aux chefs des lévites de mettre en place leurs frères, les chantres, avec leurs instruments - cithares, lyres, cymbales retentissantes - pour que leur musique s'élève joyeusement. Ils amenèrent donc l'arche de Dieu et l'installèrent au milieu de la tente que David avait dressée pour elle. Puis on offrit devant Dieu des holocaustes et des sacrifices de communion. Quand David eut achevé d'offrir les holocaustes et les sacrifices de communion, il bénit le peuple au nom du Seigneur.

La Vierge, arche d'alliance, la Vierge, avec son manteau, tente pour l'arche, la Vierge, ville sainte. Voilà une première lecture, allégorique, pour une veille de 15 août, de ce texte joyeux. Et puis la tente est l'anticipation du Temple, et le Temple l'anticipation du corps du Seigneur et le corps du Seigneur l'anticipation et déjà la réalisation du corps universel dans lequel il sera tout en tous – et il l'est, invisiblement. Et Jérusalem est la figure de la Jérusalem céleste. Et puis... la théocratie davidienne est elle aussi figure du Royaume de Dieu. Or d'un côté l'histoire de la Chrétienté a montré la continuelle propension du pouvoir politico-religieux à imposer par la force et sur cette terre le règne de Dieu (cela s'appelle évidemment l'instrumentaliser) ; et à l'inverse, le rejet radical et moderne de toute entreprise théocratique a ouvert la voie aux ersatz totalitaires issus des échecs et de l'incurie des pratiques démocratiques, de l'autonomie démocratique. La monarchie judaïque est innocente ou presque (en 1S 8, sa critique par Samuel est virulente), spontanément théocratique, comme l'était déjà l'organisation sociale des Hébreux depuis Moïse. Il ne pouvait pas en être autrement. Mais de même que la foi juive dédivinise la nature, la foi chrétienne, comme foi « moderne » accomplissant et dépassant le Judaïsme, dédivinise l'État et la politique. S'il y a encore une *Politique tirée de l'Écriture sainte*, c'est au sens où il y a une manière chrétienne de faire de la politique et de conduire les affaires publiques, mais non pas un État chrétien qui entretient l'illusion d'un Règne de Dieu déjà peu ou prou réalisé sur la terre. Idéalement, quel chrétien ne rêverait que règne sur le monde un ordre chrétien ? Mais voilà, cela supposerait la conversion générale de toute l'humanité, y compris les juifs, ce qui est par définition une situation eschatologique ! Donc il faut être humble et se contenter d'agir chrétiennement quand on est chrétien, dans un monde qui ne l'est pas. Et qui ne l'était que formellement dans la période constantinienne, de Clovis à Louis XVI, pour faire vite. La postchrétienté que nous connaissons nous renvoie à la situation primitive dans le monde romain, et à la fin

simultanée du rêve juif d'une nation juive sur un territoire juif. Pourquoi la renaissance nationale juive aujourd'hui (et la situation nouvelle de l'Islam panarabe) ? Moi de tradition royaliste, je ne vois que trop ce qu'il y a de sacralisation de la politique et du gros animal (Platon, Simone Weil) dès lors que l'autorité religieuse prétend dicter sa loi à l'autorité politique (comme dans ces histoires de crucifix dans les écoles publiques en Espagne ou en Italie). Il faut accepter la situation d'inachèvement du monde et renoncer à toute illusion et à toute prétention d'achèvement (de ce point de vue, le nazisme est grandiose dans sa prétention, si grandiose que sa prétention se trouve être incompatible, absolument incompatible, avec ce que signifie la pérenne présence juive dans le monde : la douleur d'un monde inachevé, car si le Christ a brisé en lui-même le mur de séparation entre Juifs et païens, cette séparation n'en a été que radicalisée historiquement, et cela jusqu'à la fin des temps. La haine de ce qui est juif se déplace, mais se perpétue, aujourd'hui du côté de l'Islam arabe : je n'ai pas vraiment élucidé la signification de cette nouvelle figure de l'antijudaïsme dans sa forme antisioniste.)

Psautre 131, 7-8, 9-10, 13-14

*Entrons dans la demeure de Dieu,
prosternons-nous aux pieds de son trône.
Monte, Seigneur, vers le lieu de ton repos,
toi, et l'arche de ta force !*

*Que tes prêtres soient vêtus de justice,
que tes fidèles crient de joie !
Pour l'amour de David, ton serviteur,
ne repousse pas la face de ton messie.*

*Car le Seigneur a fait choix de Sion ;
elle est le séjour qu'il désire :
« Voilà mon repos à tout jamais,
c'est le séjour que j'avais désiré. »*

Le repos de Dieu, le repos du septième jour, possède son lieu : le Temple, sur la colline de Sion. Comment une telle certitude ne donnerait pas à Israël une immense fierté (qui peut tourner à l'orgueil et à l'arrogance), une joie immense, et une certitude alimentée par la certitude. Aujourd'hui cette joie est plutôt devenue souffrance et incertitude, car même si tout Juif peut retrouver eretz Israël, ce n'est plus de tout repos, car le Temple est occupé et c'est un autre monothéisme qui revendique l'héritage et occupe la place – et même si Israël a créé un État, de quel Israël s'agit-il ? Quel rapport avec le « peuple de Dieu » ? Et puis la souveraineté est pour toujours bafouée par la présence de la mosquée, une mosquée indestructible. La prétention hégémonique de l'Islam se confronte directement à la prétention nationale (sioniste) du Judaïsme. Face à un judaïsme spirituel, l'Islam ne pourrait rien, mais face à un Judaïsme « physique », il en va fatalement autrement. Les Chrétiens (d'Orient) sont aujourd'hui victimes de cette « nationalisation » des identités religieuses, mais à l'inverse il y a les minorités musulmanes en terre ex-chrétienne... Et à quoi l'Islam fait-il face avec nous ? À l'Occident corrompu ou au

Christianisme ? À la confusion des deux ? Les Roumi (Chrêtiens, Romains) reprêsentent un ennemi confus, plutôt en terme de civilisation humiliante : seuls les Juifs constituent un ennemi clair, localisable, bien identifiê (d'autant qu'il partage un monothêisme plus proche, plus primitif). Voilâ ce que me fait êcrire le psaume, au lieu de me faire prier, ce qui supposerait une transposition assez aisêe, que je fasse du Temple et de la Citê sainte une demeure spirituelle, non pas celle du repos de Dieu mais de mon repos en Dieu, au terme de mon pêlerinage, autant dire dês maintenant, puisque dans la foi je possêde dêjà quelque chose de l'effectivitê à venir (à venir pour moi, non pour Dieu). Dieu attend que je me prosterne librement, comme un fils, et non servilement et par crainte.

Premiêre lettre de saint Paul aux Corinthiens (15, 54-57)

Frêres, au dernier jour, ce qui est pêrissable en nous deviendra impêrissable, quand ce qui est mortel revêtira l'immortalitê, alors se rêalisera la parole de l'Êcriture : La mort a êtê engloutie dans la victoire. O Mort, où est ta victoire ? O Mort, où est ton dard venimeux ? Le dard de la mort, c'est le pêché ; ce qui renforce le pêché, c'est la Loi. Rendons grâce à Dieu qui nous donne la victoire par Jésus Christ, notre Seigneur.

C'est uniquement l'Incarnation qui a rendu intelligible la victoire sur la mort d'une nature mortelle comme la nôtre. Il nous faut nous dêfaire du mythe platonisant d'une âme immatêrielle, ne pas attendre l'immortalitê d'une telle nature, mais notre rêsurrection de celle de notre Sauveur. En ressuscitant de la mort, Jésus a rendu incorruptible la nature corruptible, impêrissable la nature pêrissable. *O mort, où est ta victoire ?* Cette pensêe joyeuse ne repose sur aucun artifice mêtaphysique mais sur un fait – et comme disait Lénine... (« Les faits sont têtus... ») Et puis Paul ne peut pas s'empêcher de rajouter une incise typiquement juive : *ce qui renforce le pêché, c'est la Loi*. C'était si simple ! C'est qu'en rêalitê nous sommes dans un paradigme complêtement autre que celui que je viens d'êvoquer : la mort n'est pas un effet de la nature mais du mal (le pêché). C'est la Loi, la Thora, qui fait de la mort une condamnation à cause du pêché. En rêgime monothêiste, antinaturaliste, le rapport entre le mal et la mort n'est pas pensable autrement. Mais aprês tout, même dans les lêgendes tragiques grecques, le mal conduit à la mort, quoique la mort demeure un fait naturel (le mal n'est pas la cause de la mort). Avec le Christ, à la fois le mal est vaincu (par l'Amour qui pardonne à l'infini) et la mort est vaincue (par l'Incarnation qui divinise la nature). Ainsi le dard venimeux de la mort n'est plus (c'est clair pour Paul, si l'on y prête attention) la mort elle-même ; il ne faut plus assimiler la mort et le dard de la mort, mais comprendre que ce dard, c'est le pêché (le mal), et que c'est lui et lui seul qui donne la mort, la vraie mort, la mort spirituelle, la seconde mort. Le naturalisme (grec) et l'antinaturalisme (juif) deviennent alors cohêrents : il fallait le Christ pour libêrer la pensêe de la Loi, rendre possible une pensêe autonome, ou plus exactement un exercice autonome de la pensêe, non pas comme nêgation du mystêre de Dieu (il y a l'Incarnation qui nous y ouvre), mais comme dêploiement d'un champ pour la raison autonome : la nature.

Êvangile de Jésus Christ selon saint Luc (11, 27-28)

Comme Jésus êtait en train de parler, une femme êleva la voix au milieu de la foule pour lui dire : « Heureuse la mêre qui t'a portê dans ses entrailles, et qui t'a nourri de son lait ! » Alors Jésus lui dêclara : « Heureux plutôt ceux qui entendent la Parole de Dieu, et qui la gardent ! »

La femme s'est êcriêe avec son utêrus. À cette parole « hystêrique », Jésus donne la rêponse du Pêre : la Parole, le *Logos spermatikos*. C'est ce à quoi Marie a dit oui d'emblêe. Elle, la Femme, a dit oui à un Logos ; elle a mis son utêrus au service de la Parole. Elle a dit oui à un engendrement spirituel dans sa chair. C'est pourquoi elle entend la parole de Dieu (de l'ange) comme de sa cousine Elisabeth : *heureuse, heureuse es-tu...* C'est le terme des Bêatitudes que Jésus amploie pour rêpondre à la femme. Pas trêse moderne tout ça ? Pas trêse fêministe ? Ici il n'y a pas lieu de se fêliciter du nouvel individualisme au fêminin. Il n'y a pas davantage lieu d'être nostalgique de la vieille oppression des hommes (mais en fait les femmes êtaient tout simplement asservies à la maternitê, d'où leur inêvitable soumission si ne prêvaut pas un systême matriarcal comme chez les Amazones ou je ne sais plus quelle tribu himalayenne (à expliquer par le contexte, exceptionnel, comme des cas limites). Jésus demande que la loi de l'amour subsume la loi de l'utêrus : ce n'est pas l'utêrus qui aime, autrement dit on n'aime pas avec son utêrus (on possêde plutôt, on capte) et la femme a l'illusion d'aimer. En d'autre lieu, Jésus parlera de la dureté de cœur des hommes. Dans un cas comme dans l'autre, Jésus nous dit de *garder*, mettre en pratique l'Amour. Le sexe ne fait pas l'amour, pas plus que la maternitê, donc ; mais l'un et l'autre peuvent être faits avec amour. Jésus ne nous demande pas de vivre par amour par obligation ; il nous dit : *heureux êtes-vous si...*

Messe du jour

Apocalypse de saint Jean (11, 19a ; 12, 1-6a.10ab)

Le Temple qui est dans le ciel s'ouvrit, et l'arche de l'Alliance du Seigneur apparut dans son Temple. Un signe grandiose apparut dans le ciel : une Femme, ayant le soleil pour manteau, la lune sous les pieds et sur la tête une couronne de douze êtoiles. Elle êtait enceinte et elle criait, torturêe par les douleurs de l'enfantement. Un autre signe apparut dans le ciel : un ênorme dragon, rouge feu, avec sept têtes et dix cornes, et sur chaque tête un diadême. Sa queue balaya le tiers des êtoiles du ciel, et les prêcipita sur la terre. Le Dragon se tenait devant la femme qui allait enfanter, afin de dêvorer l'enfant dês sa naissance. Or, la Femme mit au monde un fils, un enfant mâle, celui qui sera le berger de toutes les nations, les menant avec un sceptre de fer. L'enfant fut enlevê auprês de Dieu et de son Trône, et la Femme s'enfuit au dêsert, où Dieu lui a prêparê une place. Alors j'entendis dans le ciel une voix puissante, qui proclamait : « Voici maintenant le salut, la puissance et la royautê de notre Dieu, et le pouvoir de son Christ ! »

Ce que je soulignerai, c'est le style du texte, son style apocalyptique *grandiose*, comme il n'y en a peut-être pas de plus somptueux dans la Bible. C'est certainement parce qu'enfin il s'agit d'une femme, et de cette femme qu'est la nouvelle Ève, pourtant cette femme si simple, si sainte, si silencieuse mais aussi si juste dans ses paroles (elle a forcément été une interlocutrice pour Jean). Or même si c'est un stéréotype, la femme est la beauté faite humaine, la figure humaine la plus complète et la plus intérieure (le mâle n'est que le porteur d'un appendice extérieur, pour ainsi dire juxtaposé, collé, soudé à son corps). Donc c'est dans cette femme que s'accomplit le dessein éternel du Créateur, sa jonction avec sa Création. Pour que s'accomplisse l'Homme parfait, le Fils d'homme Fils de Dieu, il faut rencontre la Création tout entière dans cette femme unique, comme si toute la Création depuis le commencement et l'origine n'avait existé que pour ce moment unique et singulier d'une jeune femme qui dit oui à être enceinte de Dieu. Sans cela le mariage ne s'élèverait pas à la hauteur d'un sacrement. Tout cela rend très compréhensible que Jean ait donné un tel caractère cosmique à la Vierge qui n'est pas la mère d'un dieu mais la mère de Dieu. La mère unique du Dieu unique. Le sommet de la Création : cette femme. Le sommet de la sainteté : une femme (non un homme !) L'homme avec son arme de trait entre les cuisses n'est que puissant (donc potentiellement impuissant) ; la femme est toute réelle. Et puis cette femme qui inaugure la nouvelle Alliance en donnant son fils rejoint *au désert* l'homme sec qui clôt l'ancienne : Jean le Baptiste. Marie est cosmique parce qu'en elle la nature rejoint le spirituel (est rejointe par lui), connaît la transfiguration (elle est divinisée). J'ai du mal avec la définition admise de l'immaculée conception, parce que je ne suis pas encore assez au clair avec la question du péché originel et surtout de sa « transmission ». Je crois bien que Marie n'a pas péché, a toujours dit oui : Dieu a toujours voulu cela d'elle ; il a toujours voulu cette maternité divine qui la rend bénie et heureuse. Elle a été pleine de cette attente de Dieu et celle-ci s'est effectivement réalisée en elle. Ce qui est gênant, c'est d'appeler « péché » cette situation de péché dans laquelle nous naissons tous et qui de fait nous entraîne à pécher, nous divise. Mais c'est le péché du monde, non un péché personnel que nous subirions à la naissance. Marie a vécu dans un monde de péché comme tout le monde (je crois bien que je me répète !) mais la grâce de Dieu à l'œuvre en particulier dans son éducation spirituelle l'a préparée à sa mission toute charnelle et toute spirituelle de mère de Dieu. Dieu l'a forcément aidée à dire oui, à former son oui, à maintenir son oui, si bien qu'elle n'a de fait pas péché, malgré les tentations. Il faut penser une phénoménologie du péché, pas une chronologie assortie d'une épidémie par contagion. Je ne suis pas le premier à pécher, mais le péché d'Adam et des autres n'est pas la cause de mon propre péché, même s'il constitue une invitation et incitation à péché (et une banalisation du mal). Sinon Marie elle aussi aurait péché, soumise à un tel déterminisme (une bien malheureuse prédestination !) Mais c'est comme si dans ce monde de péché, dès son enfance Dieu lui avait soufflé : *j'ai besoin de toi pour être la mère du Fils de Dieu Sauveur*. Disant oui, elle ne s'est pas dérobée au regard de Dieu. Elle ne s'est pas cachée. Même les saints ont des hésitations ; mais cependant il ne faut pas confondre la faiblesse naturelle (notre caractère, notre histoire personnelle etc.) et le péché ou le mal spirituel (et *ipso facto* moral). Une réaction d'enfant (par exemple) n'est pas un péché, mais vient le moment crucial ou l'enfant, intérieurement, se rend sujet

complice de cette réaction, la fait sienne, jouit du pouvoir qu'elle lui donne sur l'autre, sait qu'il fait mal. Il n'y a même pas besoin de savoir parler (il faut néanmoins vivre dans la langue, il faut que la parole existe, avec son caractère intentionnel) pour déjà pécher, savoir qu'on fait mal. On est d'autant mieux justifié à succomber qu'on vit au milieu du mal. Marie a reçu assez de messages porteurs de sainteté pour que la sainteté lui soit sa demeure. Ce ne fut pas une simple chance mais bien une « grâce » - mais la grâce ne suffit que si on lui dit oui, la rendant efficace. *Sainte Marie, Mère de Dieu, prie pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.*

Psaume 45, 11-12a, 12b-13, 14-15a, 15b-16

*Écoute, ma fille, regarde et tends l'oreille ;
oublie ton peuple et la maison de ton père :
le roi sera séduit par ta beauté.*

*Il est ton Seigneur : prosterne-toi devant lui.
Alors, les plus riches du peuple,
chargés de présents, quêteront ton sourire.*

*Fille de roi, elle est là, dans sa gloire,
vêtue d'étoffes d'or ;
on la conduit, toute parée, vers le roi.*

*Des jeunes filles, ses compagnes, lui font cortège ;
on les conduit parmi les chants de fête :
elles entrent au palais du roi.*

Fille de Dieu, toute petite créature, toute silencieuse et méditative, épouse de Dieu, mère de Dieu : du point de vue des règles, c'est la confusion ! Pourtant Marie n'épouse pas son Fils mais nous le donne comme frère. Le Père épouse-t-il sa fille ? C'est l'Esprit qui la « couvre de son ombre ». Finalement les choses sont bien plus à leur place qu'il n'y paraît, malgré leur caractère unique et non répétable. Marie en devient la plus haute, la première de toutes les créatures, la parfaite, la pleinement accomplie, car dans notre vallée de larmes, Marie conjugue la condition finie de créature et « l'immaculée conception ». Il n'est pas nécessaire de faire l'hypothèse (augustinienne) d'un péché originel transmissible génétiquement pour comprendre que Marie à la fois n'a pas péché à raison de sa liberté et de sa conscience, et de la grâce de son Fils dont l'habitation l'a rendue capable de ne pas pécher, puisque « toute pleine de grâce », elle a trouvé dans cette grâce le sens et la force de la sainteté. Dans toute sa vie consciente, Marie a été comblée de la grâce qui l'a empêchée de succomber aux tentations. Elle a vécu toute sa vie enracinée en Dieu, incessamment ouverte à Dieu. Comme pour toute créature la grâce divine s'est conjuguee avec la volonté humaine. Sans le savoir, elle a reçu de ses parents une éducation qui était déjà « chrétienne », de toute façon invisiblement christique. Anne a préparé sa fille à sa sainte et divine mission – sans le savoir, comme simple disposition à dire oui, à consentir à tout ce qui pouvait lui arriver de la part de Dieu. Cet apprentissage, elle l'a reçu : après tout elle aurait pu s'en détourner.

Comment éviter de parler du *mystère* de son oui ? Nous avons avec elle le paradigme de la sainteté, mais cela n'éclaircit pas le mystère du oui, face à tous nos non.

Première lettre de saint Paul aux Corinthiens (15, 20-27a)

Frères, le Christ est ressuscité d'entre les morts, pour être parmi les morts le premier ressuscité. Car, la mort étant venue par un homme, c'est par un homme aussi que vient la résurrection. En effet, c'est en Adam que meurent tous les hommes ; c'est dans le Christ que tous revivront, mais chacun à son rang : en premier, le Christ ; et ensuite, ceux qui seront au Christ lorsqu'il reviendra. Alors, tout sera achevé, quand le Christ remettra son pouvoir royal à Dieu le Père, après avoir détruit toutes les puissances du mal. C'est lui en effet qui doit régner jusqu'au jour où il aura mis sous ses pieds tous ses ennemis. Et le dernier ennemi qu'il détruira, c'est la mort, car il a tout mis sous ses pieds.

La mort est venue par un homme. Soit nous avons affaire à un énoncé mythique (symbolique et réel s'y confondent) ; soit une herméneutique du mythe nous permet de disjoindre le symbolique et le réel et de scruter ce qui est là signifié comme phénomène. Bien de savants exégètes n'ont pas attendu mes petites hypothèses sur la question ! Pourtant j'ai besoin de comprendre pour mon propre compte, pour croire clairement. Donc repenser par moi-même ce que d'autres ont pensé avant moi : il ont pensé la même question, ce qui ne veut pas dire qu'ils ont eu les mêmes pensées que moi ; mais peut-être que oui, à certains moments. Quand une pensée est possible, c'est que son temps est venu – le temps de sa possibilité. L'élucidation de ce qui est signifié suppose de se poser la question : quelle mort ? Il faut s'arracher à l'évidence, comme si nous étions au clair avec la mort, comme si elle n'était pas une question. Les évangiles, Jean, puis la Tradition, parlent de la mort éternelle, ou de la seconde mort. Il ne s'agit donc pas de la mort « naturelle ». Ce n'est pas la première fois que je reviens sur cette question ! Puis-je dissocier, séparer les deux morts ? Non, parce qu'il est impossible à l'homme fini, mortel, de voir la mort et sa mort comme un simple événement naturel. La fin naturelle équivaut à une fin pour ainsi dire surnaturelle : la mort *éternelle* est là. Paradoxalement (contradictoirement), c'est au moment où je ne vois plus la mort que comme naturelle que je la comprends comme fin absolue du sujet ou de l'individu, du moi. C'est ce nœud qui explique le mieux le mythe : la mort « naturelle » ne saurait être saisie comme naturelle par une conscience. Il n'y a pas de conscience naturelle de ce qui est naturel. Mourir le plus naturellement du monde signifie cette mort introduite dans la conscience dès lors que la conscience n'est plus celle de la vie éternelle. Le positiviste ou le naturaliste va fournir assez rationnellement une explication génétique de la conscience de la mort, et simultanément du mythe ou de l'illusion de la vie éternelle ou de l'immortalité : l'homme devenant conscient de la mort naturelle ne peut la concevoir que comme la punition d'une faute « originelle ». La mort naturelle, une fois consciente, objet de conscience, ne peut plus rester « naturelle ». La conscience fabrique donc alors la référence à ce dont la mort est devenue la négation : la vie éternelle. Naturellement un tel discours n'interroge nullement le fait même de la conscience mais la pose

comme un simple fait – naturel... Or il n'y a rien d'irrationnel à poser la conscience comme un fait surnaturel (cela élimine même une contradiction), à partir de quoi le phénomène de la mort peut effectivement être déchiffré comme signifiant une perte éternelle. Ce n'est donc pas la mort naturelle qui est venue par un homme, mais la mort comme signifiant. À partir d'une faute réelle ou imaginaire ? La faute est imaginaire si le signifiant mort a précédé toute faute. Cela suppose pour le coup un état originel d'innocence et la confrontation à l'incompréhensibilité de la mort. L'homme est innocent et pourtant il meurt : le malheureux s'invente donc une faute pour expliquer ce destin affreux. Du coup il met la faute en œuvre et l'injustice, le mal, la violence commencent à régner sur la terre – mais au fond l'homme n'est pas responsable de ses propres fautes : il est plutôt la victime d'un monde qui n'est pas fait pour lui, dans lequel il a émergé comme par accident, ou par une évolution aveugle, sans aucun dessein... Peut-être ne sommes-nous pas bien éloigné de l'Anagkè, du Destin ou de la Nécessité des Grecs tragiques. Mais on peut aussi dire que l'homme cherche à clarifier le phénomène du mal dont il se sent responsable et auteur. C'est à partir de l'expérience du mal que s'opère la lecture de la mort, si bien que le mal n'apparaît pas plus naturel que la mort elle-même. Si l'homme en est responsable (il trouve seulement dans la nature la possibilité de faire le mal, symbolisée par *le plus rusé de tous les animaux des champs*. Le Serpent n'est pas responsable du mal : il sert seulement d'interlocuteur à la conscience ; il est celui à qui elle se parle ! Le Serpent signifie donc l'altérité de la conscience, son appartenance à la nature à laquelle en même temps elle s'oppose. C'est la conscience rompue, brisée, qui écrit le récit de sa brisure, forcément en référence à un état premier où elle n'était *pas encore* rompue. Du coup elle fait du monde quelque chose d'originellement bon, dont l'alliance avec la conscience est rompue du seul fait de cette dernière. Voilà pourquoi c'est l'homme qui a fait la mort. Ce n'est pas le lieu de renchérir sur *l'envie du diable* (Sg 2, 24) : le diable n'est guère un concept vétérotestamentaire (les occurrences sont bien plus nombreuses dans le Nouveau Testament) et on voit bien la place de l'envie dans la « faute d'Adam » : l'envie est le ressort de la division. Revenons à Paul ! En disant que la mort est venue par un homme, l'Apôtre démythologise largement la question, même s'il n'explicite pas la distinction entre le fait de nature et le phénomène de la mort pour l'homme brisé par le péché (parce que cette distinction est de nulle portée pour lui comme pour ses contemporains). La seule chose qui importe maintenant, c'est l'Homme par qui vient la levée de la mort, la Résurrection. Tous revivront, dit Paul, *chacun à son rang*. La communion des saints sera-t-elle hiérarchique ? Il faut lire le texte de près. Bien sûr le Christ est la tête, le premier ressuscité en qui tous ressuscitent. Mais c'est comme si le Résurrection s'opérait en deux phases : il y a ceux qui sont déjà au Christ par la foi ; ils sont déjà ressuscités en espérance, ils sont déjà ressuscités en Christ. Leur vie en Lui est déjà une vie de ressuscité – ce n'est pas une formule rhétorique mais l'objet même de la foi : en Christ je suis déjà ressuscité, et Paul le dit clairement, pas seulement comme une perspective future mais comme un accompli. Ensuite Paul affirme implicitement l'universalité de la Résurrection (même pour ceux qui ne sont pas au Christ) du fait que par elle la mort est vaincue. C'est ainsi que tous les hommes sont sauvés de la mort éternelle, même ceux qui ne l'ont pas connu ou reconnu. Aussi ce n'est pas seulement la foi qui

sauve mais bien la grâce, la grâce de la Résurrection. L'effet de la Résurrection. C'est seulement par rapport à cette perspective universelle que Jean parle de « seconde mort » : la mort éternelle devient *l'étang de feu*, pour ceux que Dieu aurait sauvé de la mort éternelle (du néant) et qui néanmoins rejetteraient ce Salut. *L'Enfer* de Dante le dit en quelques vers célèbres que j'ai déjà cités.

Évangile selon saint Luc (1, 39-56)

En ces jours-là, Marie se mit en route rapidement vers une ville de la montagne de Judée. Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. Or, quand Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle. Alors, Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint et s'écria d'une voix forte : « Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni. Comment ai-je ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? Car, lorsque j'ai entendu tes paroles de salutation, l'enfant a tressailli d'allégresse au-dedans de moi. Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur. » Marie dit alors : « Mon âme exalte le Seigneur, mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur. Il s'est penché sur son humble servante ; désormais tous les âges me diront bienheureuse. Le Puissant fit pour moi des merveilles ; Saint est son nom ! Son amour s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Déployant la force de son bras, il disperse les superbes. Il renverse les puissants de leurs trônes, il élève les humbles. Il comble de bien les affamés, renvoie les riches les mains vides. Il relève Israël son serviteur, il se souvient de son amour, de la promesse faite à nos pères, en faveur d'Abraham et de sa race à jamais. » Marie demeura avec Élisabeth environ trois mois, puis elle s'en retourna chez elle.

Le Magnificat est la plus belle des hymnes, tout à fait dans le style de l'Ancien Testament, car Marie est encore une fille d'Israël quand elle dit ce cantique, ce cri de joie à sa cousine qui elle-même connaît le tressaillement de la joie, car les vies qu'elles portent l'une et l'autre sont plus que des vies quelconques. Le chant de Marie la place à la fois du côté de l'Ancienne Alliance (« Son amour s'étend d'âge en âge... »), et dans une nouveauté, un mouvement inaugural (« Désormais tous les âges me diront bienheureuse ! ») Le futur est inauguré par ce désormais qui nous fait entrer dans l'Alliance neuve – qui au vrai est tout simplement l'accomplissement de la seule et unique et éternelle Alliance de Dieu avec sa Création. Marie se hâte de rejoindre Élisabeth : comme ces femmes sont libres ! On ne donne pas de précision sur les conditions du déplacement de Marie mais on voit bien que les deux cousines ne restent pas cloîtrées dans leurs maisons. Toutes les deux nous apprennent à prier, car la bénédiction de Marie par Élisabeth est elle aussi une prière de louange. Il n'y a ici que de la louange : il n'y a plus besoin de faire de demandes puisque celles-ci sont comblées. Marie est peut-être restée chez sa cousine jusqu'à la naissance du petit Jean, et sûrement encore quelques semaines, avant de rentrer – car elle aussi a le ventre qui s'arrondit. Non seulement elle doit retourner en Galilée mais ensuite devra revenir en Judée : Marie accouchera donc dans la cité de David, mais dans une écurie. Marie ne se plaint jamais de la dureté de la vie ! Elle reprochera

seulement à Jésus d'avoir quitté ses parents lors du pèlerinage. Il a douze ans ; son éducation est faite ; il est grand ; il dit qui est son Père ; il dit quelle est sa véritable maison. Mais pour l'instant il est tendrement lové dans le ventre de sa mère qui ne craint pas les routes de Palestine.

21ème dimanche du Temps Ordinaire (21 août)

Lecture du livre d'Isaïe (22, 19-23)

Parole du Seigneur adressée à Shebna le gouverneur : « Je vais te chasser de ton poste, t'expulser de ta place. Et, ce jour-là, j'appellerai mon serviteur, Éliakim, fils de Hilkias. Je le revêtirai de ta tunique, je le ceindrai de ton écharpe, je lui remettrai tes pouvoirs : il sera un père pour les habitants de Jérusalem et pour la maison de Juda. Je mettrai sur son épaule la clef de la maison de David : s'il ouvre, personne ne fermera ; s'il ferme, personne n'ouvrira. Je le rendrai stable comme un piquet qu'on enfonce dans un sol ferme ; il sera comme un trône de gloire pour la maison de son père. »

Il est clair qu'il faut lire ici ce passage hors de son contexte, simplement pour entendre résonner certains mots, ceux adressés par Jésus à Pierre. Laissons donc tomber Shebna et regardons Éliakim comme l'homme intronisé par la volonté de Dieu. C'est ainsi que la nouvelle maison de David devient l'Église. Pierre le maire de la nouvelle Jérusalem. Pierre sera comme un trône de gloire pour la maison du Père.

Psaume 137, 1-2a, 2bc-3, 6a.8

*De tout mon cœur, Seigneur, je te rends grâce :
tu as entendu les paroles de ma bouche.
Je te chante en présence des anges,
vers ton temple sacré, je me prosterner.*

*Je rends grâce à ton Nom pour ton Amour et ta Vérité,
car tu élèves, au-dessus de tout, ton Nom et ta Parole.
Le jour où tu répondis à mon appel,
tu fis grandir en mon âme la force.*

*Si haut que soit le Seigneur, il voit le plus humble.
Le Seigneur fait tout pour moi.
Seigneur, éternel est ton amour :
n'arrête pas l'œuvre de tes mains.*

Si ma relation à Dieu n'est pas une rencontre et une écoute, elle n'est rien. Si elle se réduit à une considération intellectuelle, elle n'est pas grand chose, presque rien. Je vois bien le Dieu d'Israël comme *mon* Dieu, un Dieu qui inconcevablement existe pour moi. Un Dieu qui *fait grandir en mon âme la force* est un Dieu qui m'habite, et non pas des temples de marbre. Dieu non pas des puissants mais des humbles. Les anciens dieux n'étaient pas « la Vérité ». Dieu est Vérité, ce qui à partir de la langue grecque oblige (invite) à reprendre à la racine la question de la vérité, de

l'aléthéia. À la vérité s'oppose le mensonge et en cela Dieu est véracé, ne ment pas. À la vérité s'oppose l'erreur : en Dieu nous ne pouvons plus nous tromper, puisque Lui non seulement ne trompe pas mais ne se trompe pas. À la vérité s'oppose l'ignorance : En Dieu la compréhension et de Lui-même, et de moi-même, et du monde. Dieu, je t'atteins et je ne t'atteins pas en prononçant ton Nom. Ton Nom est : Amour ; et ta Parole : Vérité. À la fin, lorsque la Parole en personne et faite chair dit : je suis la Vérité, elle accomplit le psaume.

Lettre de saint Paul aux Romains (11, 33-36)

Quelle profondeur dans la richesse, la sagesse et la science de Dieu ! Ses décisions sont insondables, ses chemins sont impénétrables ! Qui a connu la pensée du Seigneur ? Qui a été son conseiller ? Qui lui a donné en premier, et mériterait de recevoir en retour ? Car tout est de lui, et par lui, et pour lui. À lui la gloire pour l'éternité ! Amen.

Simple exergue à l'évangile qui suit ? Oui, bien sûr, mais même la plus brève des paroles de Paul possède sa force, même si celle-ci est « classique », au sens où ce qu'elle exprime parcourt déjà l'ancien Testament tardif, de langue grecque, celui des Alexandrins, pour simplifier. Car le thème de la Sophia divine est bien grec, et pourtant l'usage et la personification qui en sont faits sont originaux et bien juifs. L'hellénisation du langage de la foi s'est faite tout naturellement, sans conflit, sans reniement, le contenu de la foi se mariant à un intérêt neuf, étranger aux vieux Hébreux, pour le domaine du savoir, de la science, et de la sagesse comme conformation de la volonté à ce qu'elle sait. Dieu est sage car il n'agit pas autrement que conformément à sa « science » qui est la vérité même de ce qui est. Cela est sans faille, puisque Dieu est origine absolue, fin absolue et médiation absolue parce que l'acte créateur n'est jamais au passé mais actuel à chaque moment du monde.

Évangile selon saint Matthieu (16, 13-20)

Jésus était venu dans la région de Césarée-de-Philippe, et il demandait à ses disciples : « Le Fils de l'homme, qui est-il, d'après ce que disent les hommes ? » Ils répondirent : « Pour les uns, il est Jean Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres encore, Jérémie ou l'un des prophètes. » Jésus leur dit : « Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ? » Prenant la parole, Simon-Pierre déclara : « Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant ! » Prenant la parole à son tour, Jésus lui déclara : « Heureux es-tu, Simon fils de Yonas : ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. Et moi, je te le déclare : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et la puissance de la Mort ne l'emportera pas sur elle. Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux : tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans les cieux. » Alors, il ordonna aux disciples de ne dire à personne qu'il était le Messie.

Il y a « les hommes » et il y a vous. Ceux qui sont dans l'opinion et vous qui approchez de la vérité. Cependant que comprend Pierre à la parole que prononce sa bouche ? Que signifie *messie*, *sauveur*, titre accordé au

roi ? Et même *Fils de Dieu* ? David aussi est pour YHWH un fils. Reste que Jésus non seulement loue la réponse de Pierre mais en attribue l'inspiration, la révélation à Dieu même qu'il appelle son Père. C'est l'entrelacement des thèmes, leur cristallisation autour du Christ Jésus qui sont neufs et décisifs. D'abord, aucun autre n'a parlé de soi comme l'a fait le Christ. Avec toute la simplicité possible, il fait comprendre qu'il est le Centre. Daniel a-t-il la vision d'un fils d'homme descendant du ciel ? Jésus parle tout naturellement de soi à la troisième personne comme « le fils de l'homme ». C'est un paradoxe pour une sorte d'extra-terrestre venant de Dieu. C'est dire : je suis ce fils d'homme dont parle l'Écriture, c'est pourquoi Pierre fait la bonne traduction : tu es le Fils de Dieu, mais non plus au sens où David l'est, comme le fils de Jessé que Dieu a élu et adopté filialement pour signifier sa proximité et son amour. Fils de Dieu : Fils du Ciel, mais plus du tout au sens chinois ! La filiation est une analogie inversée, une archifiliation ! La filiation archétypique. Ce sont nos filiations qui en deviennent analogiques (mais l'écart, je crois, est comblé par l'Incarnation qui fait du Fils de Dieu notre frère en humanité, si bien que l'expression fils d'homme n'est plus une image mais une réalité effective). *Tu es le Messie*, dit Pierre ; *tu es Pierre*, dit le Messie. Jésus attendait la réponse de Pierre pour l'instituer comme la fondation de l'Église, de la nouvelle communauté qui va naître de cette parole. Jésus fonde. Jésus est le fondateur, mais Pierre est la fondation, la première pierre qui inaugure une communion. Jésus l'appelle *Képa*, rocher. Le site de Maredsous donne des précisions éclairantes que je recopie : *En gr. petros ; le nom ne dérive pas du latin petronius ; c'est le masculin du mot gr. petra, "pierre", qui n'est pas attesté comme nom d'homme et correspond à l'aram. kēpā, "rocher". Le jeu de mots, sous-jacent au surnom, n'est donc compréhensible qu'au niveau de la tradition araméenne. Le nom indique la tâche dévolue par Jésus à Simon : être le fondement de son Église. Je recopie ensuite : En gr. kēphas, de l'aram. kēpā, "rocher" ; nom imposé par Jésus à Simon, frère d'André, quand il l'invite à le suivre : "Tu t'appelleras Céphas", "ce qui veut dire Pierre" précise Jean, témoin de la scène (Jn 1,42). L'emploi du mot araméen est remarquable car il est unique dans les quatre Évangiles lesquels désignent l'apôtre auquel le Christ confiera son Église 25 fois sous le nom de Simon, 19 fois sous celui de Simon-Pierre, 77 fois sous celui de Pierre. Parmi les auteurs des écrits du N.T., Paul est le seul à employer le nom de Céphas, qui revient 8 fois sous sa plume (1 Co 1,12 ; 3,22 ; 9,5 ; 15,5 ; Ga 1,18 ; 2,9.11.14), de préférence à celui de Pierre (Ga 2,7-8). (JMer).* Quand Jésus donne à Pierre le pouvoir de lier et délier (comme à l'Église au ch. 18), cela ne signifie pas que Pierre va détenir un pouvoir autocratique, mais qu'il va détenir le pouvoir de l'Église, que là où il sera sera l'Église (ce qui ne veut pas dire qu'il est l'Église à lui tout seul). Il n'est pas le patron des apôtres, il est le ministre de leur unité, de l'unité du corps. Puisqu'il est pierre de fondation, l'Église ne peut pas exister là où il n'est pas et celui qui rejette la pierre fondatrice s'exclut lui-même de l'Église. Cela rend bien compliquée la réalité d'une Église divisée, mais il faut pourtant tenir qu'il n'y a qu'un Corps du Christ, donc qu'une Église, et c'est pourquoi on doit dire de chaque Église locale qu'elle est l'unique Église qui est en tel endroit — mais il n'y a pas *des Églises* au sens d'une multiplication de communautés ou de communions qui ne sont plus en communion entre elles (la communion avec Pierre garantissant la communion universelle). Il y a bien sûr partout des communautés

chrétiennes (tant qu'elles baptisent valablement) qui appartiennent par la foi à l'unique Église, pour autant qu'elles récitent encore le *Credo* de Nicée... Celui qui ne dit plus : *Je crois en l'Église une...* est-il encore de l'Église... Encore un peu, s'il croit au Christ *engendré non pas créé et qui s'est fait homme...*

22ème dimanche du Temps Ordinaire (28 août)

Livre de Jérémie (20, 7-9)

Seigneur, tu as voulu me séduire, et je me suis laissé séduire ; tu m'as fait subir ta puissance, et tu l'as emporté. A longueur de journée je suis en butte à la raillerie, tout le monde se moque de moi. Chaque fois que j'ai à dire la parole, je dois crier, je dois proclamer : « Violence et pillage ! » A longueur de journée, la Parole du Seigneur attire sur moi l'injure et la moquerie. Je me disais : « Je ne penserai plus à Lui, je ne parlerai plus en son Nom. » Mais il y avait en moi comme un feu dévorant, au plus profond de mon être. Je m'épuisais à le maîtriser, sans y réussir.

C'est un dimanche tout à fait ordinaire et en fin de compte c'est un dimanche de passion, de passion amoureuse, de passion pour le Seigneur ! Autrefois je n'aimais pas trop utiliser cette appellation : *Seigneur*. Et puis finalement elle s'est rendue familière. Je la trouvais trop pieuse ; il me semblait plus philosophique de dire Dieu, et même mon Dieu, et Jésus, le Saint Esprit étant trop hors de ma portée de mécréant, de malcroisant. Le Saint Esprit est la discrétion de Dieu, son léger souffle. On demande à Dieu de nous envoyer son Esprit, mais Lui, l'Esprit, l'appelle-t-on, le prie-t-on si j'ose dire séparément du Fils et du Père ? Il n'est accessible que par l'Économie, par sa manifestation *ad extra*. C'est de là seulement qu'on peut remonter vers la Trinité dite immanente. Mais à vrai dire, cela est vrai également du Fils qui d'abord s'est fait connaître comme créature avant de nous révéler son mystère de Fils éternel. Pour Lui aussi, donc, nous remontons de sa manifestation terrestre à son immanence trinitaire. Cependant la différence est immense. Tandis que du Fils de l'Homme nous remontons au Logos éternel, au contraire la manifestation de l'Esprit est une manifestation d'en haut, donc non manifeste en dehors de la foi. Il ne se manifeste même que dans la foi, par ce changement de vie, cette vivification spirituelle que ni la chair ni le sang ne peuvent expliquer. Partout même où il souffle – puisqu'il souffle partout où il veut – c'est dans le cœur ou l'âme de l'homme en tant qu'image de Dieu ; celui-là qui n'a jamais entendu nommer le « vrai Dieu » est habité par la grâce de la ressemblance, si bien qu'il n'y a pas vraiment de différence entre nature (humaine) et grâce, puisque ce qui fait l'humanité de l'homme, c'est cette inhabitation de l'Esprit. Puisque la nature est créée, il ne saurait y avoir de nature pure, de ressemblance de nature, qui ne serait pas déjà une grâce. Or c'est moi, cet homme habité, qui pourtant ne connais pas Dieu, ne regarde que le monde, ne ressens que la mondanité du monde ! Non, j'exagère un peu, puisque je suis en train de scruter les Écritures ! J'explore les Écritures, mais est-ce que j'entends la Parole (vivante) ? Est-ce que j'en vis ? Est-ce qu'elle est ma passion comme pour Jérémie ?

Je suis plutôt dans le vis-à-vis des Apôtres qui demandaient pitoyablement : Seigneur, augmente en nous la foi ! Voilà pourquoi j'ai fini par apprivoiser l'appellation de Seigneur ! C'est que les apôtres appelaient Jésus leur Maître et Seigneur, *Rabbi* et *Marana*, et de fait je reconnais même indignement Jésus-Christ comme mon Maître, Celui qui m'enseigne et m'instruit, et comme Seigneur, Celui qui me commande, me guide, même si je dévie chaque jour de la route sur laquelle il me fait signe d'avancer derrière Lui et quelquefois à côté de Lui, quand il m'empêche de tomber (c'est Lui alors qui vient se placer à mon côté, car quant à moi je ne parviendrais jamais à le rattraper quand je tombe, quand je boite). J'ai beau me détourner, malgré tout il ne s'éloigne pas bien beaucoup et je le regarde revenir dès que je relève un peu les yeux vers Lui. Le vrai ami ne laisse pas tomber... C'est bien l'expérience que fait Jérémie, même pour s'en plaindre – car nous éprouvons l'illusoire tentation de penser : ah, si tu t'éloignais de moi, comme ma vie serait plus simple et facile ! Je ne serais plus en porte-à-faux avec le monde, je hurlerais avec les loups, je jouirais avec *la bande des vautrés* ! Tu m'habites trop et pas assez, mon Seigneur ! Trop, de telle sorte que je ne puis me défaire vraiment de Toi ; pas assez, parce que je ne te laisse pas vraiment t'établir en moi, planter en moi ta tente : en fin de compte, en moi tu n'as *pas une pierre où reposer ta tête*. Tu n'es en moi qu'un SDF, un sans domicile fixe. Ainsi ne suis-je qu'un demi converti. Ainsi sans doute suis-je avec mon prochain : demi aimant. Je suis suffisamment mondain pour qu'on ne me raille qu'à peine de ma foi en Toi. Mais je suis assez à Toi pour qu'on le sache. Il n'y a que le vrai idiot, le vrai innocent que l'on raille et que l'on humilie sans vergogne.

Psaume 62, 2, 3-4, 5-6, 8-9

*Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube :
mon âme a soif de toi ;
après toi languit ma chair,
terre aride, altérée, sans eau.*

*Je t'ai contemplé au sanctuaire,
j'ai vu ta force et ta gloire.
Ton amour vaut mieux que la vie :
tu seras la louange de mes lèvres !*

*Toute ma vie je vais te bénir,
lever les mains en invoquant ton nom.
Comme par un festin je serai rassasié ;
la joie sur les lèvres, je dirai ta louange.*

*Oui, tu es venu à mon secours :
je crie de joie à l'ombre de tes ailes.
Mon âme s'attache à toi,
ta main droite me soutient.*

Les versets du psaume devraient être proférés d'un seul souffle, d'une seule expiration : ils sont des versets de passion, d'amour fou pour Dieu comme pour une femme ou pour un amant. L'âme, la vie vivante, la chair

sont plutôt femme aspirant à l'amant, femme qui se sait déjà aimée, car *Il nous aime le premier*. Quelques mots le disent brièvement : Ton amour vaut mieux que la vie ; tu es venu à mon secours ; ta main droite me soutient. Tout le reste est ce qui jaillit du cœur, du *je*. Tout le reste est ce qui exprime la soif de Dieu, la quête de Dieu, la vision de Dieu, la contemplation de Dieu, l'invocation de Dieu, la louange et bénédiction de Dieu, l'attachement à Dieu, le désir de Dieu en même temps que la plénitude du désir comblé. Tout le mouvement intérieur de l'âme non simplement croyante mais passionnément croyante. Comme tout cela est bien plus que de la religion ! Comme le mystère de la foi révolutionne la question d'une croyance en un dieu ! Avec l'incroyant, de quoi parlons-nous ? Sans doute vraiment à côté de ce qui est là, non comme une question à disputer mais comme un incommunicable amour. Est-ce du délire ? Les Anciens avaient raison de voir dans la folie une manifestation surnaturelle : seul l'homme est un animal pas normal... la folie est le lieu de son humanité qui ne peut pas se contenter de l'état de nature. La folie comme la poésie dit l'au-delà de la condition « naturelle », non dans un autre monde étheré ou idéal, purement noétique, mais bien inscrite dans la chair et dans la nature, « incarnée ». Cette condition *præternaturalis* n'est pas un accident dû au hasard, à un déraillement de la nature : c'est notre vérité. Pas la vérité du hasard (si l'on peut accepter le chiasme, le hasard de la vérité). Aimer est une folie, l'amour est une folie. Il vaut mieux que la vie.

Lettre de saint Paul aux Romains (12, 1-2)

Je vous exhorte, mes frères, par la tendresse de Dieu, à lui offrir votre personne et votre vie en sacrifice saint, capable de plaire à Dieu : c'est là pour vous l'adoration véritable. Ne prenez pas pour modèle le monde présent, mais transformez-vous en renouvelant votre façon de penser pour savoir reconnaître quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bon, ce qui est capable de lui plaire, ce qui est parfait.

Offrir ma personne et ma vie : ce serait cela, avoir la foi, croire en acte. L'incrédule proteste comme d'habitude contre la logique sacrificielle : encore du sacrifice, encore plaire à Dieu comme à un monarque ! Pas très démocratique tout ça ! L'incrédule, c'est le monde présent. Tout aussi présent au temps de Paul qu'au nôtre. L'incrédule, c'est le moi, l'individu. L'incrédule n'aime pas (sinon soi-même). Celui qui fait mine d'aimer, à qui aimer importe, entre dans un souci inextricable. Car si j'aime je ne suis plus à moi-même, je me mets à dépendre d'un autre, à me sentir responsable de lui, à vouloir lui donner et me donner à lui. Or que dit Paul ? *διὰ τὸν οἰκτιρῶν τοῦ θεοῦ, par les tendresses de Dieu*. En ayant une infinie compassion, Dieu n'exige aucun sacrifice contraint. Le don de soi devrait donc être celui d'un enfant qui se confie à un père, s'en remet à lui en toute confiance, parce que le père est d'avance prêt à toute la tendresse possible pour l'enfant. C'est donc le cœur qui se donne à celui qui s'est toujours déjà donné. Le don de reconnaissance est déterminé mais aussi éclairé par le bienfait préalable, mais en même temps il est libre, non obligatoire. Faudrait-il qu'il soit aveugle et non motivé pour être libre ? Je ne puis me donner qu'en connaissance de cause : il me faut une connaissance première de l'amour qui m'apprenne

à aimer à partir d'être aimé. Alors seulement, moi qui ne suis pas originairement amour, je puis me risquer, par un acte de foi, à aimer simplement parce que Celui qui m'aime le premier me dit d'aimer – même celui qui ne m'aime pas, même mon ennemi, même celui qui m'a fait du mal. S'il n'y a pas cet Amour premier, comment pardonner ? Mais parce que moi-même j'ai été pardonné, je puis dire oui dans la perspective du pardon, lorsqu'à mon tour il m'est demandé (et non pas ordonné) de pardonner. Voilà toute la transformation intérieure qui découle de ce don de soi fait à Celui qui n'est plus le Dieu des armées mais le Dieu des tendresses.

Évangile selon saint Matthieu (16, 21-27)

Pierre avait dit à Jésus : « Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant. » À partir de ce moment, Jésus le Christ commença à montrer à ses disciples qu'il lui fallait partir pour Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des anciens, des chefs des prêtres et des scribes, être tué, et le troisième jour ressusciter. Pierre, le prenant à part, se mit à lui faire de vifs reproches : « Dieu t'en garde, Seigneur ! cela ne t'arrivera pas. » Mais lui, se retournant, dit à Pierre : « Passe derrière moi, Satan, tu es un obstacle sur ma route ; tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes. » Alors Jésus dit à ses disciples : « Si quelqu'un veut marcher derrière moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perd sa vie à cause de moi la gardera. Quel avantage en effet un homme aura-t-il à gagner le monde entier, s'il le paye de sa vie ? Et quelle somme pourra-t-il verser en échange de sa vie ? Car le Fils de l'homme va venir avec ses anges dans la gloire de son Père ; alors il rendra à chacun selon sa conduite. »

Cette altercation entre Jésus et Pierre est si cruciale que son commentaire pourrait être poursuivi jusqu'à la fin des temps (Il se trouve que la réplique de Jésus est apocalyptique !). D'avance je suis frustré de tout ce que je n'aurai pas écrit ici. Pourquoi vouloir épuiser l'infini ? C'est bien vain, et je ne vais qu'ajouter des mots presque inutiles à ceux, foudroyants, de l'évangile. On aurait pu penser que tout allait bien après la profession de foi de Pierre. Enfin il était en communion et en compréhension avec son Rabbi Jésus. Et bien non ! Jésus pense qu'il peut maintenant faire un pas de plus pour faire entrer ses disciples dans la compréhension de sa mission. Pierre n'entend même pas la fin de sa déclaration (*ressusciter*) et de toute façon c'est incompréhensible. En revanche *être tué*, cela il le comprend et il se fâche, car Jésus présente sa Passion et sa mort comme un dessein et une décision, non comme une catastrophe évitable en prenant des précautions. La réaction de Jésus est violente et marque bien qui est Pierre pour Lui en cet instant : Satan, l'Adversaire. *Pierre, tu t'opposes à moi !* Du coup la déclaration qui suit met en évidence la radicalité évangélique. La « bonne nouvelle » n'est pas une nouvelle facile, fraîche et joyeuse, mais une bonne nouvelle terrible : prendre sa croix, perdre sa vie. Comment a-t-on pu avoir la foi et céder aux caricatures doloristes ? Suivre Jésus *or not* ? Le moment est crucial car Jésus nous met devant un choix violent et clair. Il va vers sa croix : ou bien je vais fuir, ou bien sa croix doit devenir la mienne,

comme pour Simon le Cyrénéen. Or je n'ai pas envie de mourir, pas plus que de mourir à moi-même : je découvre ici à quel point c'est la même chose. Si je meurs à moi-même, je deviens un homme libre face à la mort. Elle ne me fait plus peur. La chair peut encore connaître un reste de peur, je marche en toute hâte vers elle. Au contraire, aussi longtemps que je ne renonce pas à m'attacher à moi-même, la mort me hante, me menace, m'asservit. Je sais que la maîtresse toute puissante va venir me déposséder de mes biens, de mes œuvres, jusque de moi-même. Jésus nous conseille donc de nous déposséder spontanément, par un bon calcul, pour devenir libres. Que va-t-il me rester, si je considère tous mes biens « comme des balayures » (Paul *dixit*, repris par saint Ignace de Loyola) ? Et bien il va me rester l'amour. Ne possédant plus rien, ne me possédant plus moi-même, je suis alors libre pour aimer. Sans quoi ce serait bien sûr insensé. C'est pourquoi il n'y a pas le moindre dolorisme dans la provocation de Jésus. Si je possède, dit Jésus, *je le paye de ma vie*. C'est que pour Lui la vie est totalement du côté de l'amour (du don de soi), nullement du côté de la possession et de la consommation des biens. Tant que je consomme, cela signifie ma mortalité et ma dépendance. Si je suis dans la dépossession, je n'ai plus de souci de païen, je suis déjà dans la vie ressuscitée et la mort perd son aiguillon. Mais comme ma nature résiste ! Or l'histoire de Pierre doit me rassurer, m'instruire : lui qui ne valait pas mieux que moi, Jésus en a fait sa fondation et finalement l'apôtre a donné sa vie de la même manière que son Maître. Je ne dois pas me laisser porter paresseusement par la conviction que tout finira bien grâce à un *deus ex machina*, et cependant je ne dois pas perdre confiance dans la grâce du Salut. Car il vient déjà *avec ses anges*. Qui sont ses anges ? Tous ceux qu'il m'est donné de rencontrer et d'aimer, tous ceux qui sont de Jésus les *messagers*.

23ème dimanche du Temps Ordinaire (4 septembre)

Livre d'Ezéchiel (33, 7-9)

La parole du Seigneur me fut adressée : « Fils d'homme, je fais de toi un guetteur pour la maison d'Israël. Lorsque tu entendras une parole de ma bouche, tu les avertiras de ma part. Si je dis au méchant : 'Tu vas mourir', et que tu ne l'avertisses pas, si tu ne lui dis pas d'abandonner sa conduite mauvaise, lui, le méchant, mourra de son péché, mais à toi, je demanderai compte de son sang. Au contraire, si tu avertis le méchant d'abandonner sa conduite, et qu'il ne s'en détourne pas, lui mourra de son péché, mais toi, tu auras sauvé ta vie. »

La liberté, c'est de pouvoir répondre. Répondre implique d'avoir entendu un appel ou une question. La liberté n'est pas neutre ou indifférente (l'abstraite possibilité de faire « ce qu'on veut ») : elle n'est jamais sans objet ou sans « situation ». Elle commence donc par entendre une parole qui la réveille ou la met en éveil, et ce qu'elle entend, c'est : « Tu vas mourir ». La liberté commence donc par une détermination qui lui donne sa condition et la sollicite. Je ne serais pas libre s'il était indifférent que je fasse une chose plutôt que son contraire : c'est que les choses elles-

mêmes seraient indifférentes ; par exemple que je prenne ou que je ne prenne pas. Mais au contraire je suis devant le caractère non indifférent d'un choix, parce que de l'objet du choix. La détermination ne ressortit pas seulement à la nécessité d'agir (je ne peux pas rester sans agir, vivre sans agir), mais du fait que le contenu de mon choix n'est pas indifférent : je veux en venir au caractère éthique du choix, à ce qu'on appelle le bien et le mal, le bon et le mauvais. Le choix n'est pas indifférent ; c'est même une question de vie ou de mort – et il ne faut pas le dire de manière rhétorique. Si c'est une question de vie ou de mort, c'est parce que je suis libre *devant* un monde. Je réponds devant quelqu'un d'autre qui n'est pas moi. Devant tout un monde non pas tant qui me juge mais qui va souffrir ou ne pas souffrir de mon geste, de mon acte, de ma parole, de mon silence et même de ma pensée. C'est ce qui détermine si ils sont « bons » ou non. Je fais le mal si je fais du mal et je fais du mal si je fais mal, si je cède à la tentation de faire mal. Or, dit Ezéchiel, l'autre, un autre m'a averti. Je suis soudain libre parce qu'un autre est là : vais-je me tourner vers lui ? Que vais-je faire, que vais-je dire ou ne pas dire ? Le simple fait de sa présence m'avertit. De cela le prophète se sent redevable, responsable. La parole-présence qui résonne dans le for intérieur, si je ne l'entends pas ? Le prophète en rétablit l'extériorité : l'autre en toi est bien un autre, réveille-toi. Le bien reste une pensée du bien si celle-ci ne me quitte pas ; mais si un autre m'en avertit, je ne peux plus ne pas entendre : la pensée a pris parole. Il faut des prophètes pour avertir, réveiller, rafraîchir la mémoire. Ils sont comme l'Eglise, des médiateurs, le prophète dit des *guetteurs*. La manifestation, dans le monde, de l'altérité, car après tout celle-ci est de l'ordre de l'invisible. Nous pouvons devenir des indifférents.

Psautre 94, 1-2, 6-7ab, 7d-8a.9

*Venez, crions de joie pour le Seigneur,
acclamons notre Rocher, notre salut !
Allons jusqu'à lui en rendant grâce,
par nos hymnes de fête acclamons-le !*

*Entrez, inclinez-vous, prosternez-vous,
adorons le Seigneur qui nous a faits.
Oui, il est notre Dieu ;
nous sommes le peuple qu'il conduit.*

*Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ?
« Ne fermez pas votre cœur comme au désert,
où vos pères m'ont tenté et provoqué,
et pourtant ils avaient vu mon exploit. »*

À l'origine de la foi, il y a un peuple... Et puis non, à l'origine de la foi il y a une personne, des personnes ! C'est donc plus difficile qu'il n'y paraît : la foi ne peut pas être une affaire individuelle et cependant elle est suprêmement une affaire personnelle. Je dis tout cela à cause du nous et du vous qui dialoguent ici. Une religion est par nature collective, mais la foi ? Elle ne l'est pas moins, et en même temps elle sollicite le cœur, puisqu'elle est une relation à une personne. D'une personne de chair,

c'est son corps qui est visible ; en tant que personne elle n'est pas moins invisible que Dieu en personne. Ici c'est fête et l'adoration est joyeuse : la joie vient du sentiment d'être son peuple, d'être ensemble à Lui. L'ombre qui se profile dans le dernier verset renforce ce sentiment d'une différence entre une religion et la foi. Chez les anciens Grecs, *ubris* et tragédie s'expliquent par une transgression même involontaire. Les dieux ou les Érinées restent largement anonymes, comme des forces régulatrices. Chez les Hébreux, les impuretés rituelles existent, mais le mal est essentiellement une affaire de cœur. Il est plus facile d'avoir une religion que d'être le peuple de Dieu...

Lettre de saint Paul aux Romains (13, 8-10)

Frères, ne gardez aucune dette envers personne, sauf la dette de l'amour mutuel, car celui qui aime les autres a parfaitement accompli la Loi. Ce que dit la Loi : Tu ne commettras pas d'adultère, tu ne commettras pas de meurtre, tu ne commettras pas de vol, tu ne convoiteras rien ; ces commandements et tous les autres se résument dans cette parole : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. L'amour ne fait rien de mal au prochain. Donc, l'accomplissement parfait de la Loi, c'est l'amour.

Une affaire de cœur... Cela veut dire une affaire d'amour, comme chacun sait. Être en dette, dit Paul, du seul amour. Pourquoi à l'autre dois-je tout ? Je ne lui dois rien, s'il ne m'a rien donné. Or Paul nous met en dette *a priori*. Je lui dois de l'aimer. Comment cela serait-il compréhensible en dehors de la foi en un Dieu qui nous aime toujours déjà (il nous aime le premier). En quoi l'autre, mon prochain, est-il semblable à Dieu ? En ce qu'il est capable d'amour, *capax amoris*, et cela même s'il n'aime pas. Je dois le regarder comme capable d'aimer et je ne peux pas le faire autrement qu'en aimant. Le verbe devoir renvoie à la dette et ladite dette est transcendante, *a priori* et constituante, constituante de l'autre comme mon prochain, constituante de moi comme prochain de l'autre (se faire son prochain est ce qui est dû). La première figure du devoir est celle de la Loi et Paul met en avant que les termes de la Loi sont négatifs : *tu ne... pas*. Ne pas faire de mal. Je ne suis pas encore en dette d'amour, mais la Loi me surveille pour me dire : *tu ne dois pas*. Je suis en dette aussitôt que je transgresse, comme les Hébreux au désert. C'est là que Paul n'est plus un simple Hébreu, c'est là que Paul est au Christ : la logique de la dette devient hyperbolique, tant est pressante la nécessité, l'urgence d'aimer, de faire comme le Maître, l'Aimé. Je ne dois plus par devoir, mais l'amour me presse d'aimer et il y a dette non seulement s'il y a le moindre retard d'aimer, mais d'avance parce que je suis tourné, tendu vers l'amour comme le coureur (Paul le Grec fait la comparaison). C'est ainsi que si je n'ai pas aimé, c'est parce que je n'étais pas tout entier tourné et tendu vers l'amour, en premier lieu dans mon regard sur l'autre.

Évangile selon saint Matthieu (18, 15-20)

Jésus disait à ses disciples : « Si ton frère a commis un péché, va lui parler seul à seul et montre-lui sa faute. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère. S'il ne t'écoute pas, prends encore avec toi une ou deux personnes

afin que toute l'affaire soit réglée sur la parole de deux ou trois témoins. S'il refuse de les écouter, dis-le à la communauté de l'Église ; s'il refuse encore d'écouter l'Église, considère-le comme un païen et un publicain. Amen, je vous le dis : tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel. Encore une fois, je vous le dis : si deux d'entre vous sur la terre se mettent d'accord pour demander quelque chose, ils l'obtiendront de mon Père qui est aux cieux. Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux. »

Une fois de plus, l'enchaînement des paroles de Jésus n'est pas évident, et pourtant la transition est bien là : *Encore une fois je vous le dis...* Jésus ne parle-t-il que des péchés publics ? Pensons à Jean Baptiste et Hérode : Jean n'attend pas qu'Hérode vienne se confesser pour dénoncer un péché public. Voit-on que mon curé vienne me *montrer ma faute* s'il apprend que j'ai une maîtresse ? Quelles sont les fautes publiques qui font scandale dans la communauté ? L'Église ne dénonce que les fautes énormes, comme les crimes de la Camorra. Mais de manière ordinaire, et aujourd'hui (et non pas dans l'ancienne société chrétienne), ce que je comprends de crucial, c'est que c'est l'Église qui a l'initiative de la confession des péchés. C'est l'Église qui *va vers* le pécheur. Elle ne lie ou ne délie pas après coup, le pécheur s'étant présenté à elle : au contraire lier et délier lui appartiennent comme pouvoir institué et comme autorité spirituelle, à la jointure des deux, même. Cependant j'aurais dû commencer par cadrer un peu mieux mon propos en précisant que toute la parole de Jésus n'a de sens et de pertinence qu'à l'intérieur de l'Église — et c'est un fait que le mot Église se rencontre dans la bouche de Jésus. L'historien-critique objectera à bon droit : dans des paroles telles qu'elles sont rapportées par les évangélistes, ce qui ne prouve pas que Jésus les a réellement prononcées. La réponse à ce genre d'objection se trouve par bonheur dans le texte même : *Ce que vous aurez lié sur la terre...* Jésus donne autorité à la communauté qu'il institue pour être sa bouche, pour parler pour Lui. *Le Saint Esprit et nous avons décidé...* On ne peut pas croire en Jésus sans croire l'Église qui n'est là que pour nous parler du Christ et, bien plus, nous parler in persona Christi, au nom du Christ. Aussi les évangélistes sont-ils en droit de mettre dans la bouche de Jésus non seulement les paroles qu'il a littéralement prononcées, mais celles qui sont des reconstitutions de son enseignement et qui restent fidèles à son esprit. Si une telle démarche est légitime, c'est parce que Jésus a donné lui-même ce pouvoir à son Église. L'unique Église du Christ n'est pas autre chose que ce corps parlant et consacrant les « espèces » eucharistiques, et baptisant etc., tout cela en dépit de ses oripeaux humains, de tout ce dont la tradition des hommes a encombré le cœur. Ici, il est probable, si l'on se penche un peu sur les enchaînements, que nous avons affaire à un collage de trois fragments, de trois *logia* différents. Que faire avec le pécheur public ? Le pouvoir de lier et délier ; le pouvoir de la prière, et de la prière communautaire. Le regroupement n'est pas absurde, mais on voit bien qu'a disparu le contexte dans lequel chaque propos a été tenu. Tout cela n'a d'importance que pour clarifier la foi, pour qu'elle ne se mette pas à douter pour de mauvaises raisons. Je n'ai de foi en l'Église que parce qu'elle est un don fait par le Christ lui-même. On dira : quel drôle de don ! Et bien oui, c'est l'humour de l'Incarnation qu'elle se continue dans des vases d'argile plutôt fêlés.

24ème dimanche du Temps Ordinaire (11 septembre)

Livre de Ben Sirac le Sage (27, 30 ; 28, 1-7)

Rancune et colère, voilà des choses abominables où le pécheur s'obstine. L'homme qui se venge éprouvera la vengeance du Seigneur ; celui-ci tiendra un compte rigoureux de ses péchés. Pardonne à ton prochain le tort qu'il t'a fait ; alors, à ta prière, tes péchés seront remis. Si un homme nourrit de la colère contre un autre homme, comment peut-il demander à Dieu la guérison ? S'il n'a pas de pitié pour un homme, son semblable, comment peut-il supplier pour ses propres fautes ? Lui qui est un pauvre mortel, il garde rancune ; qui donc lui pardonnera ses péchés ? Pense à ton sort final et renonce à toute haine, pense à ton déclin et à ta mort, et demeure fidèle aux commandements. Pense aux commandements et ne garde pas de rancune envers le prochain, pense à l'Alliance du Très-Haut et oublie l'erreur de ton prochain.

Est-ce Jésus qui est dans la tradition de Ben Sirac, ou bien est-ce Ben Sirac qui est... je ne vais pas dire dans la tradition de Jésus, mais bien dans l'Esprit de Jésus, dans l'Esprit de « la Loi et les prophètes » ? La sagesse des nations sait bien que la colère est mauvaise conseillère, mais elle ne professe pas non seulement un renoncement radical à la vengeance, mais l'invitation non moins radicale au pardon. On dira : rien de nouveau depuis *Lévitique* 19. En vérité, autant le contexte de *Lévitique* met en avant le caractère légal de cet amour, autant Ben Sirac s'adresse à la conscience et met en avant, avec le motif du pardon, la vérité éthique de l'amour du prochain. Il n'est pas loin du Jésus qui va nous dire : *aimez vos ennemis*. Le Juif a appris et nous apprend l'existence du prochain. Le Christ nous apprend que notre ennemi est notre prochain. C'est pourquoi dans la parabole du bon Samaritain, il renversera la place du prochain : ce n'est pas d'abord l'autre qui est mon prochain, c'est moi qui suis son prochain. Le renversement s'opère tout aussi bien sur le verbe : Puisque c'est la conscience qui reconnaît le prochain (il n'y a pas « le prochain » comme un donné objectif, réglementaire), je ne *suis* pas le prochain, je *me fais* le prochain de l'autre. Je ne veux pas dire que le prochain n'existe plus en soi et dépend désormais de mon bon vouloir, mais qu'aimer (et pardonner) est un acte, une décision. Il n'y a pas l'amour comme une chose en soi, établie et définie objectivement voire légalement, il y a (ou il n'y a pas) un *j'aime*. La relation à l'autre est un acte : je me fais (ou non) proche, le prochain. L'autre existe, il m'est donné, mais la proximité avec lui dépend de mon geste. Ben Sirac a bien déjà pressenti quelque chose de cet ordre et demande que l'on renonce à toute violence. La guerre est un état de violence qui me dépasse, qui ne laisse plus de choix. Mais ma relation à mon prochain est celle au contraire qui dépend de moi : je puis toujours refuser de faire de l'autre mon ennemi. Le *je*, en l'occurrence, c'est le cœur, puisque rancune, haine, colère ne naissent pas ailleurs qu'en lui. C'est ainsi qu'elles dépendent de moi. C'est déjà ce que Dieu dit à Caïn. Toujours la conscience juive comme conscience éthique, parce que le Juif se sait regardé par son Dieu qui n'est pas comme les autres dieux. Que

dit-il en effet ; *Pense à l'Alliance du Très-Haut et pardonne*. À l'évidence pardonner n'est pas naturel. Le païen, le Grec n'ignore pas que les circonstances peuvent requérir clémence ou pardon. « Passer l'éponge » peut être la meilleure solution pour terminer un conflit. Il y a donc une pragmatique du « pardon » qui reste pour ainsi dire infiniment éloignée d'un pardon intime, principal, j'oserai dire transcendantal, car précisément inconditionné, constitutif de la conscience éthique comme telle. Or c'est le regard de Dieu qui sollicite la conscience et l'élève au-dessus du conditionné. Pour l'homme de chair, qui n'est pas une pure conscience inconditionnée, il est impossible de s'élever au-dessus du conditionné non seulement sans la référence abstraite à une transcendance, mais sans le regard inconditionné, l'alliance inconditionnée d'un Autre inconditionné, comme un Don. *L'œil était dans la tombe et regardait Caïn* ! Le regard de Dieu ne dépouille pas, il est le miroir dans lequel effectivement je suis nu, ce qui veut dire non pas mis à nu par effraction et violence, mais mis devant ma propre vérité. J'ai besoin du miroir de l'Inconditionné pour accéder à l'existence spirituelle.

Psaume 102, 1-2, 3-4, 9-10, 11-12

*Bénis le Seigneur, ô mon âme,
bénis son nom très saint, tout mon être !
Bénis le Seigneur, ô mon âme,
n'oublie aucun de ses bienfaits !*

*Car il pardonne toutes tes offenses
et te guérit de toute maladie ;
il réclame ta vie à la tombe
et te couronne d'amour et de tendresse.*

*Il n'est pas pour toujours en procès,
ne maintient pas sans fin ses reproches ;
il n'agit pas envers nous selon nos fautes,
ne nous rend pas selon nos offenses.*

*Comme le ciel domine la terre,
fort est son amour pour qui le craint ;
aussi loin qu'est l'orient de l'occident,
il met loin de nous nos péchés.*

Lorsque je pense au païen je pense à Ulysse, l'homme avisé. Son monde a beau être plein de dieux, Dieu en est absent. Le corrélat de cette absence, c'est que pas une fois, ni dans la plus grande misère ni dans la plus grande joie (mais au fond, il n'est pas un être joyeux), il ne peut dire : *mon âme*, ou *tout mon être* (je dirai que c'est synonyme). Le païen, c'est celui qui ne se saisit pas comme intériorité, un intériorité qui est le corrélat d'une relation à l'autre, d'une relation éthique, de personne à personne, de visage à visage (voir Lévinas). Le païen moderne, c'est l'individu : il a bien une intériorité, celle de son moi, mais qu'il ne subordonne plus à autrui, qui se revendique indépendante. Le spirituel est celui qui dépend intérieurement (se reçoit d'un autre) ; le naturaliste au contraire est celui qui dépend extérieurement (de la nature, du monde).

Voilà mon entrée dans le psaume. Je veux souligner que même si la notion est encore inconnue, nous avons affaire à une méditation *personnelle*. L'intériorité et la relation sont la clé. *Relation* signifie que Dieu n'est pas extérieur mais intérieur à l'homme, habite son cœur, là l'y rencontre ; là s'y laisse rencontrer. Dieu est reconnu non comme anonyme mais comme attentionné. L'insistance sur le pardon pourrait faire penser à une pitié condescendante si elle n'avait pas pour préalable toute la disposition de Dieu à prendre soin, à protéger, à sauver, à aimer. Le pardon alors se comprend comme une surabondance d'amour : même si je l'ai offensé en faisant le mal, il continue de m'aimer. Le pardon n'est rien d'autre qu'aimer au-delà de la faute qui blesse. Celui qui n'est pas pardonné se trouve enfermé dans sa faute ; pour celui qui est pardonné l'horizon se libère, parce que la faute enfermée en lui l'enfermait et que le pardon objective la faute, la place devant le sujet et non plus en lui comme un poison : il peut la regarder en face et demander pardon. Je ne puis demander pardon qu'à celui dont je crois qu'il est disposé à pardonner, ce qui veut dire qu'il a déjà pardonné – mais le pardon ne peut trouver son effectivité que si je le demande. Je demande ce don parce que je crois déjà que l'autre est prêt à me pardonner. Il y a là un cercle que l'on retrouve dans le psaume : l'homme du psaume bénit, adresse une louange, comme une reconnaissance du pardon. Sans cette reconnaissance, le pardon n'aurait pas de lieu. Mais dès lors que l'âme se tourne vers le pardon, celui-ci est déjà donné.

Lettre de saint Paul aux Romains (14, 7-9)

En effet, aucun d'entre nous ne vit pour soi-même, et aucun ne meurt pour soi-même : si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Dans notre vie comme dans notre mort, nous appartenons au Seigneur. Car, si le Christ a connu la mort, puis la vie, c'est pour devenir le Seigneur et des morts et des vivants.

En tant que créatures, nous ne *pouvons pas* être centrés sur nous-mêmes, puisque nous ne nous sommes pas faits, que nous dépendons de l'univers entier dont nous ne sommes qu'un infime fragment. Je devrais dire : nous *n'aurions jamais dû* nous centrer sur nous-mêmes. Or ces petits dieux que nous sommes ont appris qu'ils existaient... Dès lors nous nous sommes mis à exister et à vivre pour nous-mêmes. Appelons cela le péché, à savoir le détournement de notre *ego* de sa propre origine (d'où l'entreprise d'autonomisation du sujet, d'autofondation). Je *veux* être ma propre origine : cela me conduit à haïr tout ce qui s'y oppose, ou à en prendre possession et à l'asservir. Dès lors, vivre pour moi-même, passe, mais mourir pour soi-même devient absurde. C'est donc dans l'horizon de la mort, de la perte de soi que se tient la vérité de l'être. La mort est le moment de vérité, car les illusions entretenues durant la vie ne tiennent plus. Je meurs, je perds, je me perds. Mais au contraire, tout soudain, si je meurs *pour un autre*, je ne vis plus pour moi-même. Mourir dit la vérité de vivre. Pourtant on ne peut pas établir que *pour qui tu meurs dit pour qui tu vis*. En effet ce n'est qu'en mourant effectivement que l'on apprend pour qui l'on meurt, donc pour qui et pour quoi l'on vivait. Aussi la vérité de la vie ne se révèle pas, sinon dans la vie elle-même : pour qui

tu vis dit pour qui tu meurs. Le choix est un choix de vie, non un choix de mort. Mourir ne m'appartient pas, puisque je n'ai pas le choix entre mourir et ne pas mourir. Je ne puis que précipiter ma mort (en me suicidant), mais je ne m'en perdrai pas moins : je n'ai fait que perdre la vie et je n'ai rien gagné. J'ai tout de même fini de souffrir et là je ne peux que respecter pudiquement le geste désespéré de celui qui, n'en pouvant plus, passe à l'acte (penser aussi qu'il est la victime de l'individualisme généralisé qui ne sait plus accompagner celui qui demande à mourir). J'ai eu du mal, il faut croire, à aborder Paul directement ! Question de vie ou de mort ! Pourquoi vivre et mourir pour un autre ? La mort n'a pas de sens si je ne meurs pas pour un autre : voilà ce que j'ai compris, puisque je ne peux pas mourir pour moi-même. Le reste en découle. Comme aux échecs, il faut donc faire le sacrifice de soi ? Il faut se perdre pour que mort et vie aient un sens ? Oui. Donner sa vie ? Oui. Sinon où est le sens ? C'est la quadrature du cercle si pour gagner le sens il faut perdre ce qui a un sens et qui n'a de sens que perdu. La seule réponse de Paul, c'est évidemment le Christ : *s'il a connu la mort, puis la vie, c'est pour devenir le Seigneur et des morts et des vivants*. À quoi tient sa seigneurie ? Au fait qu'il a mis la mort sous ses pieds et que de ce fait il devient le maître de la maîtresse universelle – et de la vie aussi par conséquent. La croyance qu'il y aura une fin des temps et un jugement « des vivants et des morts », ce qui suppose qu'il y aurait encore des vivants sur une terre de fin du monde, cette croyance est accessoire et imaginative. L'important est que Dieu *n'est pas le Dieu des morts mais des vivants* (dit Jésus en Mt 22, 32 et //), et en disant cela il pense à des morts ! Jésus est le Seigneur de la vie. En Lui il n'y a plus de mort, ou plutôt la vie donnée trouve son sens comme vie et non pas comme mort – mais comme vie totalement reçue, rendue, relevée. Celui qui donne sa vie, la donne dans le Christ qui a le premier donné sa vie. Le Christ étant mort, je peux mourir en Lui. Le Christ étant vivant, je peux être vivant en Lui – avant comme après ma mort. Il n'y a que Lui qui renverse le rapport entre la vie et la mort : la mort est bien la vérité de la vie mortelle (finie), mais la vérité de la vie mortelle n'est pas la mort mais la vie (éternelle : celle du Christ, Verbe et homme ressuscité, unique personne). En Lui seul la question du sens ne débouche pas dans une absurdité. Mais cela met bien en évidence l'absurdité de la mort humaine en dehors de la foi ; les Grecs avaient bien donné un nom à cette absurdité : le tragique. La réponse de Job est déjà : *de mes yeux de chair je verrai Dieu*.

Évangile selon saint Matthieu (18, 21-35)

Pierre s'approcha de Jésus pour lui demander : « Seigneur, quand mon frère commettra des fautes contre moi, combien de fois dois-je lui pardonner ? Jusqu'à sept fois ? » Jésus lui répondit : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. En effet, le Royaume des cieux est comparable à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. Il commençait, quand on lui amena quelqu'un qui lui devait dix mille talents (c'est-à-dire soixante millions de pièces d'argent). Comme cet homme n'avait pas de quoi rembourser, le maître ordonna de le vendre, avec sa femme, ses enfants et tous ses biens, en remboursement de sa dette. Alors, tombant à ses pieds, le serviteur demeurait prosterné et disait : Prends patience envers moi, et je te rembourserai tout.' Remué de compassion (Σπλαγχνισθεὶς), le maître de

ce serviteur le laissa partir et lui remit sa dette. Mais, en sortant, le serviteur trouva un de ses compagnons qui lui devait cent pièces d'argent. Il se jeta sur lui pour l'étrangler, en disant : 'Rembourse ta dette !' Alors, tombant à ses pieds, son compagnon le suppliait : 'Prends patience envers moi, et je te rembourserai.' Mais l'autre refusa et le fit jeter en prison jusqu'à ce qu'il ait remboursé. Ses compagnons, en voyant cela, furent profondément attristés et allèrent tout raconter à leur maître. Alors celui-ci le fit appeler et lui dit : 'Serviteur mauvais ! je t'avais remis toute cette dette parce que tu m'avais supplié. Ne devais-tu pas, à ton tour, avoir pitié (ἐλεῆσαι) de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi ?' Dans sa colère, son maître le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il ait tout remboursé. C'est ainsi que mon Père du ciel vous traitera, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère de tout son cœur. »

Je trouve cette parabole plus difficile qu'il n'y paraît, comme si je commençais par ne pas la comprendre, par la trouver obscure. Peut-être simplement parce que Jésus, comme toujours, ne répond pas à la question posée de manière attendue. Pourtant oui, il répond : *non pas sept fois mais soixante dix fois sept fois*. Cela veut dire : *de tout ton cœur*, donc sans limite. Au fond, c'est une affaire réglée : Jésus a répondu quantité pour quantité. C'est pourquoi la parabole qui suit (me) déconcerte. Déconcerte mon étroitesse et heurte ma résistance (à pardonner). Pardonner, c'est remettre une dette. Jésus le voit ainsi. L'autre me doit et surtout il n'est pas capable de rendre, de payer. Je dois pardonner non seulement parce que l'autre me doit, mais parce qu'en réalité il ne peut pas et ne pourra jamais me rendre, me payer. En effet le mal est fait. C'est irréversible. Il ne peut pas être remboursé. Cela donne au mal un caractère infini, même si c'est un faux infini ou un infini négatif. Le mal n'est pas fini, car il fait violence à l'infini. Il est énorme, insoluble aussi longtemps qu'à son caractère insoluble je n'ai pas apporté la seule résolution à la mesure de cette démesure : avoir pitié, ce qui veut dire que c'est le cœur qui doit parler et pour cela se laisser toucher et pardonner, ce qui veut dire donner à l'autre ce que lui me devait. Pour cela il faut aimer, ou plutôt c'est cela exactement, aimer en acte. La seule résolution possible du mal est donc le pardon. Il n'y en a absolument pas d'autre. Si j'ai pitié, c'est que je me laisse toucher par celui qui ne devrait susciter chez moi que dégoût, affect négatif. Dans la pitié, on aime celui que l'on n'a pas de raison d'aimer. La pitié n'est donc pas naturelle... même chez les païens ! C'est que la simple « humanité » est déjà en l'homme quelque chose de *supernaturel*, de « spirituel ». Elle atteint le visage de l'autre. L'humanité n'est pas naturelle... C'est pourquoi elle figure notre dignité. Et l'inhumanité notre indignité. Or dans la fable racontée par Jésus, le premier qui pardonne, c'est le maître. S'il n'avait pas pardonné, le serviteur aurait eu quelque raison de ne pas pardonner à son tour. Mais justement il y a ici un pardon premier qui fait dire au maître : *Tu devais pardonner à ton tour*. Pardonner n'est pas originaire mais *devient* un devoir à partir d'un pardon en quelque manière originaire et transcendantal. C'est de la même façon qu'il est dit : *Tu aimeras...* Cela ne veut pas dire que je dois aimer par obligation, de manière forcée, mais qu'aimer (et pardonner) est la condition inconditionnée de mon humanité. Elle devient mon transcendantal à moi, alors que dans un premier temps elle se présentait comme extérieure, imposée par un autre. Si je ne pardonne pas (et si je n'aime pas), comment puis-je encore être

pardonné et être aimé ? Le maître a beau m'aimer, il est *en colère*. Non seulement consterné, profondément attristé comme les autres serviteurs, mais en colère. Car ce mal-là, à savoir rendre le mal pour le bien, est ontologiquement incompatible avec Dieu : Dieu là est mis en échec. Dieu ne peut véritablement pas pardonner à celui qui ne pardonne pas ; c'est comme s'il ne *pouvait* plus l'aimer, comme s'il était *empêché* de l'aimer, comme si l'aimer lui était *impossible*. L'âme mauvaise découvre alors son propre enfer *jusqu'à ce qu'il ait tout remboursé*. Cela suppose de demander pardon et de se convertir, donc adopter véritablement la disposition de pardonner à son tour. Celui qui ne pardonne pas et n'aime pas se met en enfer jusqu'au temps de sa conversion. Le *Notre Père* le dit en sens inverse : *Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé*. Cela signifie on ne peut plus clairement (et peut aller jusqu'à choquer ou surprendre) que Dieu ne peut pas pardonner à celui qui ne pardonne pas, moyennant le fait qu'Il nous a toujours déjà remis notre dette à son endroit. Son pardon précède le nôtre mais est comme invalidé par notre refus. Or de même que l'amour de Dieu (que je ne vois pas) ne saurait s'actualiser que dans l'amour du prochain (avec qui je vis concrètement), de même pour le pardon : je n'ai rien à pardonner à Dieu mais bien à celui qui me doit sans pouvoir me rendre : mon prochain. L'idée d'une dette est très agaçante pour la mentalité moderne. Je ne dois rien à personne ; personne ne m'a demandé si je voulais exister et qui plus est pour m'affubler d'une dette impossible à rembourser. Et en effet je puis bien refuser de voir mon existence comme un don. Mais malheureusement cela revient exactement à refuser de se recevoir d'autrui, ce qui veut dire d'être dans une *relation* qui ne soit pas seulement de pure extériorité, de pur échange indifférent. Mais si je suis changé par l'autre, tout devient différent ; si l'altérité est *affection*, tout devient différent. Je me laisse toucher : je me reçois de l'autre. Je ne lui dois pas d'argent, je lui dois d'être ce que je suis. Ce qui est déjà vrai entre deux créatures est absolument vrai entre moi et Dieu à qui je « dois » tout. Et je ne pourrais jamais rendre – sinon par le simple et humble amour de reconnaissance. Ainsi donc, même si je n'ai « rien fait de mal », je puis me reconnaître originairement dans une dette infinie, puisqu'à Dieu je dois tout, et en premier lieu d'être aimé (ce qui résume tout le reste). Cet être-aimé originaire suffit à m'inscrire dans un devoir-aimer universel. Si j'en viens à ne pas pardonner, c'est là que la dette à l'égard de Dieu devient pesante, et pesante à l'infini, écrasante. La révolte contre la dette n'est donc rien d'autre que le signe de mon refus du prochain, de ma fermeture à l'autre. Je ne veux rien devoir et j'exige que l'autre ne me doive rien. Or si *de fait* il me doit, m'ayant spolié, volé, m'ayant affecté, je n'ai pas d'autre issue que l'issue impitoyable, celle du créancier qui se jette à la gorge de son débiteur : l'autre lui doit objectivement et il est donc dans son droit. Mais alors, lui qui n'a rien demandé à personne, sa propre dette soudain l'étrangle et lui chante : *que fais-tu là ?*

25ème dimanche du Temps Ordinaire (18 septembre)

Livre d'Isaïe (55, 6-9)

Cherchez le Seigneur tant qu'il se laisse trouver. Invoquez-le tant qu'il est proche. Que le méchant abandonne son chemin, et l'homme pervers, ses pensées ! Qu'il revienne vers le Seigneur qui aura pitié de lui, vers notre Dieu qui est riche en pardon. Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes chemins ne sont pas vos chemins, déclare le Seigneur. Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes chemins sont élevés au-dessus des vôtres, et mes pensées, au-dessus de vos pensées.

C'est comme si Dieu avait créé un monde de chaos, à tout le moins un monde inachevé et plein de failles, pour que nous soyons libres. En effet on peut imaginer Dieu créant *more geometrico* un monde parfait en son genre, une horloge sans défaillance. Or pas du tout : mort, maladies, souffrance, douleurs, parasites, loups dévorants. Et nous les hommes. *Ne nos inducas in tentationem*, dit la prière que Jésus nous a apprise. Or le monde entier ne serait-il pas une tentation, une occasion de chute ? Pourtant Dieu ne tente personne, mais tout est tentation pour celui qui de toute façon « cherche ailleurs ». Je sais que Tu ne m'induis pas en tentation, que la tentation vient du cœur, que le nid de la tentation, c'est le *moi*. Or il faut un tel monde pour que je sois libre ; je pourrais dire autrement : il faut un tel monde pour que je puisse choisir Dieu ou pas ; pour que je puisse me convertir ou pas. Je puis profiter du désordre pour y faire fleurir mon *ego* ; pour cela il n'est même pas nécessaire que je sois un loup féroce. Jouir du monde suffit, circuler dans les failles, admirer les fractures, frissonner des tempêtes et cataclysmes, se laisser fasciner par la violence. L'appréhension esthétique du monde trouve son compte dans le chaos objet de représentation. C'est admirable ! Lorsque je jouis de l'espace (qui est la condition du déploiement de mon libre mouvement), il n'est plus seulement un moyen donné, offert, dont je peux accueillir la beauté elle aussi comme un don, au contraire il devient une fin en soi. Je ne cherche plus le Seigneur. Car me convertir ne consiste pas à m'abstraire du monde mais à en faire l'espace de l'amour, du don. Au milieu du libre chaos, du coefficient d'indétermination, je peux entendre l'invitation : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*. C'est cela, mettre de l'achèvement dans l'inachevé, du parfait dans l'imparfait, du don dans l'universelle prédation. Il faut que tout soit à la merci de tout, que tous donc soient à la merci de tous, pour que la question du Bien advienne, la question du don advienne, la question de l'amour advienne, la question de mettre du divin là où il s'est retiré pour nous laisser être. Notre frénésie a tourné à la catastrophe et c'est pourquoi, dans son dessein éternel, Dieu a dû se faire catastrophe (être torturé et assassiné par nos soins) pour que le monde soit tout de même divinisé. Le prophétisme est déjà prémices d'Incarnation du *Logos*. Mais quoi que fasse Dieu, il faut au moins que je Lui dise oui. Il y a ceux qui disent oui dès maintenant (et ce oui, il doit être quotidien comme le pain). Donne-moi de dire oui au milieu de la tentation. Ne me fais pas dire non ! Je sais bien que tu ne veux pas me faire dire non, mais le demander change tout : *Ne me inducas...* C'est plus que « ne me laisse pas

succomber... », qui se situerait plutôt en aval de la tentation. Je suis devant la tentation et je dis : *Ne me laisse pas tomber !* Je le dis comme l'enfant à son père, dans le danger. Je suis même en équilibre instable et je crie : *Ne me pousse pas !* Cela fait donc deux choses distinctes à comprendre : Je m'écrie qu'il ne faut pas que la tentation vienne de Toi ; en réalité je sais bien qu'il ne va pas me pousser, mais la peur me fait dire deux choses : *Ne me fais pas tomber* et *empêche-moi de tomber*. Je le répète, c'est la demande comme telle qui est l'acte déterminant, celui par lequel je dis ma volonté de ne pas me détourner de Lui. Car la peur (ou la « crainte »), si elle est celle de me détourner de Lui, dénote à l'inverse la volonté de me convertir. Me convertir, c'est advenir à l'amour, faire mouvement vers l'amour. Je ne suis pas au bout de mes peines et je tombe et retombe ! Dieu ne m'empêche certainement pas de tomber, car à chaque fois c'est que j'ai voulu. Vais-je Lui dire : Empêche-moi de tomber seulement la prochaine fois ? C'est que j'ai déjà pris la délicieuse décision de tomber. Lorsque la bouche prononce le *Notre Père*, le cœur n'est en réalité pas décidé. Et je sais que je vais redemander pardon pour la nième fois et que ma demande dit un petit oui, un oui fragile et faillible, je le sais. Sinon mon pardon à ceux qui m'ont offensé sera plus entier que cela ! Mon cœur me condamne donc, et Dieu une fois de plus ne se lasse pas. *Pitié, pardon*, j'ai sans cesse rencontré ces mots dans la Parole de Dieu. Dieu n'est pas plus grand que notre cœur, il est incommensurablement plus grand. *Autant le Ciel est élevé au-dessus de la terre*, autant le cœur de Dieu est plus grand que le nôtre, autant son pardon passe nos pardons hésitants ; autant il nous croise là où nous ne l'attendons pas, en particulier là où nous pensons être le plus irrémédiablement éloignés de Lui.

Psautre 144, 2-3, 8-9, 17-18

*Chaque jour je te bénirai,
je louerai ton nom toujours et à jamais.
Il est grand, le Seigneur, hautement loué ;
à sa grandeur, il n'est pas de limite.*

*Le Seigneur est tendresse et pitié,
lent à la colère et plein d'amour ;
la bonté du Seigneur est pour tous,
sa tendresse, pour toutes ses œuvres.*

*Le Seigneur est juste en toutes ses voies,
fidèle en tout ce qu'il fait.
Il est proche de ceux qui l'invoquent,
de tous ceux qui l'invoquent en vérité.*

De quand date l'idée d'un Dieu en qui l'on puisse avoir confiance ? Et bien mon idée est que c'est une fausse question ; car ou bien certes l'idée même de Dieu est une invention – mais je ne vais pas reprendre ici le débat sur son existence ! – ou bien c'est plutôt du côté de l'homme que sa relation et son rapport à Dieu font question. Le « juste », comme dit la Bible, ne peut que penser que Dieu est bon, et par conséquent digne de confiance. Alors l'âme religieuse bénit, loue, invoque. Au contraire l'âme

torve préfère penser que Dieu est dur, impitoyable, au mieux juste, au pire fantasque et injuste. Les justes ne peuvent guère que former un « petit reste » perdu dans le monde. Ils sont symbolisés par Noé ou Abraham. Ma conception de Dieu et mon rapport à Dieu sont donc subordonnés à ma relation à Lui. Je vais trouver bon Celui que j'aime ; si je n'aime pas, je verrai l'être négatif qui pèse sur ma tête, qui récolte là où il n'a pas semé. Le psalmiste a la foi et les trois strophes retenues ici nous disent trois ou quatre choses de Dieu qui disent de la foi le cœur : Grandeur. Dieu infini. Dieu sans Olympe. Admirable sans réserve aucune, Dieu digne de toute bénédiction. Tendresse, bonté, amour, pitié (pardon), fidélité, justice. Pas besoin de hiérarchiser : Dieu ne saurait être injuste, puisqu'il est tout amour. La justice n'est pas au-dessus de l'amour mais au contraire c'est l'amour qui rend juste – et il n'y a pas lieu de les opposer comme dans une large tradition théologique qui s'interroge sur la compatibilité entre bonté et justice. La justice qui pardonne est plus juste que la justice légale (« Mes pensées ne sont pas vos pensées »). Et en fin de compte, là où se vérifient le mieux mes prémisses, c'est à la fin, dans la *proximité*. C'est ce que j'entendais par *relation*. Ou bien Dieu est lointain, ou bien il est proche. J'affirmerai qu'il est proche et même intimement proche de toute créature, mais je peux très bien le trouver lointain et même absent. La foi cultive ce paradoxe de trouver proche, intime, intérieur à moi-même Celui qui demeure secret, caché, invisible. Tu le trouves absent ou lointain parce que tu n'as pas la foi. La foi au contraire épouse l'Amant, ou en vérité se laisse épouser. Je l'invoque et il est présent dans l'invocation. Caché au cœur du cœur ne veut pas dire absent. Je pourrais dire qu'il est présent dans sa Parole, mais c'est à condition de prendre la formule au mot : ce n'est pas une parole qui est présente et Lui absent mais je fais bien l'expérience de la *présence* de Dieu, et d'un Dieu sans cesse Père, Fils et Esprit à m'en donner le tournis, dans Sa Parole aussi longtemps que je la remâche. Elle me dit alors l'effectivité de cette présence, la réelle présence, au point qu'elle me désigne le Pain et le Vin à manger et à boire : *ceci est mon Corps, ceci est mon Sang, prends, mange, bois*. La proximité absolue qui s'accomplit dans le Christ se faisant créature humaine de chair et de sang, est déjà signifiée et donc effective dans la Parole prophétique et psalmique. Dans la foi tout simplement, qui *invoque en vérité*. Elle ne fait pas semblant (elle n'est pas de la « religion », un simple rite sans lequel on risque une malédiction), mais surtout elle expérimente la vérité de ce (Celui) qu'elle invoque. Vérité est réelle présence, si bien qu'il y a déjà une sacramentalité de la Parole de Dieu prononcée à l'oreille de l'homme depuis le commencement.

Lettre de saint Paul aux Philippiens (1, 20c-24.27a)

Frères, soit que je vive, soit que je meure, la grandeur du Christ sera manifestée dans mon corps. En effet, pour moi, vivre c'est le Christ, et mourir est un avantage. Mais si, en vivant en ce monde, j'arrive à faire un travail utile, je ne sais plus comment choisir. Je me sens pris entre les deux : je voudrais bien partir pour être avec le Christ, car c'est bien cela le meilleur ; mais, à cause de vous, demeurer en ce monde est encore plus nécessaire. Quant à vous, menez une vie digne de l'Évangile du Christ.

Paul est tellement au Christ que sa division intérieure n'est même plus entre les tentations du monde et le Christ (ou la sainteté, c'est pareil), mais entre le Christ et le Christ. Entre la vision et l'action, entre la *théoria* (contemplation) et la *praxis*. Entre le Christ et pour le Christ. Être au pied du Seigneur ou travailler pour Lui. En évoquant son corps, Paul montre qu'il n'a pas une vision désincarnée ou gnostique ni de son être ni de son action : mon corps est ma manifestation. Mais si comme dit Paul c'est *le Christ qui vit en moi* (ce n'est plus moi), le corps devient manifestation du Christ, gloire ou glorification du Christ. La tradition juive est bien présente dans la pensée de Paul, mais plus encore la force de la Résurrection. La vie et la mort charnels y trouvent toute leur portée, toute leur consistance – et en fin de compte tout est vie. Si je meurs, c'est pour entrer dans la Vie (en Christ) ; si je vis, c'est pour Lui. La vie comme la mort sont donc sauvées et pleines de sens. Leur vérité, c'est le Christ. Vivre et mourir pour Lui et en Lui, afin de vivre en Lui pour l'éternité. Paul est discrètement conscient que les convertis sont loin d'avoir tout quitté pour son Seigneur. Je dirais qu'il y travaille avec un objectif intermédiaire : mener dans le monde *une vie digne de l'Évangile du Christ*. Ce n'est pas une vie totalement conformée au Christ, mais un chemin de foi, de fidélité, quel que soit l'état de vie. Le but est bien le même : la vie éternelle en Christ. La différence d'état de vie vaut donc seulement pour la vie présente : Il y a ceux qui vont s'efforcer de vivre l'Évangile dans la vie commune, et il y a ceux qui sont déjà tout au Christ par le choix de vie et le ministère. Or ceci n'est pas à confondre avec être déjà avec le Christ, sinon en attente, en espérance. Sinon Paul pourrait dire qu'en travaillant pour le Christ il est déjà avec Lui et il n'a pas besoin de mourir. S'il est partagé, c'est bien que la différence est criante. En vivant du Christ, la vie éternelle est bien déjà commencée, mais comme dans un miroir, de manière encore trouble, mouvante. C'est l'image mobile de Platon. Quoi qu'il en soit, le temps et l'éternité communiquent, s'échangent, participent l'un à l'autre et c'est dans ce cadre que va pouvoir s'opérer le passage de l'un à l'autre. Parce que l'Éternité de Dieu s'est faite temps, d'une certaine façon par la Parole, mais de manière absolue par l'Incarnation, alors il devient possible au temps d'entrer dans l'éternité, ce qui doit donner une (inconcevable à l'heure qu'il est) temporalité éternelle.

Évangile selon saint Matthieu (20, 1-16)

Jésus disait cette parabole : « le Royaume des cieux est comparable au maître d'un domaine qui sortit au petit jour afin d'embaucher des ouvriers pour sa vigne. Il se mit d'accord avec eux sur un salaire d'une pièce d'argent pour la journée, et il les envoya à sa vigne. Sorti vers neuf heures, il en vit d'autres qui étaient là, sur la place, sans travail. Il leur dit : 'Allez, vous aussi, à ma vigne, et je vous donnerai ce qui est juste.' Ils y allèrent. Il sortit de nouveau vers midi, puis vers trois heures, et fit de même. Vers cinq heures, il sortit encore, en trouva d'autres qui étaient là et leur dit : 'Pourquoi êtes-vous restés là, toute la journée, sans rien faire ?' Ils lui répondirent : 'Parce que personne ne nous a embauchés.' Il leur dit : 'Allez, vous aussi, à ma vigne.' Le soir venu, le maître de la vigne dit à son intendant : 'Appelle les ouvriers et distribue le salaire, en commençant par les derniers pour finir par les premiers.' Ceux qui n'avaient commencé qu'à cinq heures s'avancèrent et reçurent chacun une

pièce d'argent. Quand vint le tour des premiers, ils pensaient recevoir davantage, mais ils reçurent, eux aussi, chacun une pièce d'argent. En la recevant, ils récriminaient contre le maître du domaine : 'Ces derniers venus n'ont fait qu'une heure, et tu les traites comme nous, qui avons enduré le poids du jour et de la chaleur !' Mais le maître répondit à l'un d'entre eux : 'Mon ami, je ne te fais aucun tort. N'as-tu pas été d'accord avec moi pour une pièce d'argent ? Prends ce qui te revient, et va-t-en. Je veux donner à ce dernier autant qu'à toi : n'ai-je pas le droit de faire ce que je veux de mon bien ? Vas-tu regarder avec un œil mauvais parce que moi, je suis bon ?' Ainsi les derniers seront premiers, et les premiers seront derniers. »

Le Royaume est comparable au maître qui sort au petit jour... En lisant, on ne fait pas attention à tout, d'autant plus qu'on croit mieux connaître le texte. N'en demeure qu'un squelette, et une moralité bien connue. Or si l'on s'arrête sur les premiers mots, on pressent que le Royaume commence en ce monde et n'en attend pas un autre futur pour se mettre en marche. Pourquoi Dieu vient-il dans le monde dès le matin, et sous quelle forme ? Précisément pour trouver des ouvriers pour le Royaume. C'est sur la terre que ce fait le travail. Travailler à la vigne, c'est faire ce qui est juste, c'est croire, se convertir, faire l'œuvre de Dieu. Le maître, le jour venu, ne rentre pas dans son Ciel. Il continue d'embaucher. Toute la journée il y a des conversions ; il n'y a pas les superchrétiens du matin (ou les Juifs de la première Alliance) et les sous-chrétiens de l'après-midi. Dieu passe, l'Esprit passe, et les uns se font embaucher, les autres restent plantés là... Il y a même ceux du soir, de la dernière heure. Le versement du salaire quand la journée est finie n'est rien sans tout ce travail et toute cette embauche. À l'encontre de toute saine économie, pour Dieu ce n'est pas la durée du travail qui compte mais l'embauche, le plein emploi. C'est que le Royaume n'est pas tant la vigne que les vigneron, de la première comme de la dernière heure. Ceux de la première heure ressemblent lourdement au frère aîné de la parabole du fils prodigue. Ils ont fait leur devoir mais ils n'ont pas l'amour. Il leur faut vivre « l'injustice » commise par Dieu pour faire cet apprentissage de l'amour et de la bonté. Les autres reçoivent un salaire si disproportionné qu'ils ne peuvent que se taire. L'amour de Dieu apparaît en effet si disproportionné, si « injuste », alors qu'il est l'accomplissement de la justice dans ce qui la rend véritablement possible : l'amour. En effet je ne peux pas rester juste si je n'aime pas. La « justice » ne sera qu'un compromis mêlé. Dieu fait donc remonter au principe de la justice et donc ne s'arrête pas à la justice même, mais à une justice plus juste que la simple équité dans la distribution. Face à ce coup de force divin, le maître évoque l'œil mauvais : c'est exactement celui de Caïn dont l'offrande n'est pas agréée. La justice de Dieu commence dès l'origine par une injustice – car pourquoi ne pas agréer l'offrande, sinon parce qu'elle est faite sans amour, par obligation et selon la règle. Elle n'est pas un don de soi. La haine ne naît donc pas de rien et elle se présente comme juste, puisqu'elle est la réaction à une « injustice ». L'injustice justifie la haine. Les premiers vigneron, ceux qui ont trimé dès le matin, se sentent floués par jalousie. C'est pour cela qu'ils se retrouvent les derniers à entrer dans le Royaume : finalement ce sont eux qui le boudent !

26ème dimanche du Temps Ordinaire (25 septembre)

Livre d'Ezékïel (18, 25-28)

Parole du Seigneur tout-puissant : Je ne désire pas la mort du méchant, et pourtant vous dites : « La conduite du Seigneur est étrange. » Écoutez donc, fils d'Israël : est-ce ma conduite qui est étrange ? N'est-ce pas plutôt la vôtre ? Si le juste se détourne de sa justice, se pervertit, et meurt dans cet état, c'est à cause de sa perversité qu'il mourra. Mais si le méchant se détourne de sa méchanceté pour pratiquer le droit et la justice, il sauvera sa vie. Parce qu'il a ouvert les yeux, parce qu'il s'est détourné de ses fautes, il ne mourra pas, il vivra.

Je vais commencer par faire un sort à la curiosité contenue dans ce court passage d'Ezéchiel : Si le juste qui s'est perverti meurt, c'est de sa perversité qu'il mourra. Mais le juste, celui qui l'est resté ou devenu, ne mourra-t-il pas ? En tout cas il ne mourra pas de sa perversité. Mais alors de quoi, s'il faut mourir de quelque chose, et de quelque chose de *moral* ? Au moment où écrit le prophète (peu importe qui a tenu la plume et rédigé : le Juif croyant n'a pas d'ego qui revendique le statut d'auteur écrit au nom de sa foi, au nom de son Dieu, nullement en son propre nom ; c'est pourquoi les attributions des textes sont symboliques. Les auteurs sont les porte-voix de tout un peuple et qui plus est d'un peuple qui ne se revendique pas de lui-même mais de son Dieu, de même que plus tard Jésus ne cessera de répéter qu'il ne parle pas de lui-même mais de la part de son Père. Le peuple juif est ainsi déjà l'envoyé de Dieu sur la terre, ce qui est logique puisqu'il prépare et rend possible la venue du Christ)... Quelle parenthèse ! Au moment donc où ceci est écrit, La question de la mort ne peut pas être claire. On pense évidemment que c'est la faute d'Adam et non pas la loi de la nature qui explique notre condition mortelle. De même, c'est très important, c'est notre injustice qui nous conduit à la mort. En quelque sorte dans la conscience juive, il n'y a pas de nature (autonome) et donc d'un certain point de vue pas de « condition humaine », mais des actes et une responsabilité humaine qui conduit ou non à la mort. Le juste ne meurt-il pas ? C'est là que se creuse l'abîme, l'énigme en suspens. Il a pourtant bien l'air de mourir, mais en réalité ne meurt vraiment que le pécheur (les juifs ne parlent pas de péché mais de perversité et d'injustice, ce qui revient au même... mais ils refuseront toujours les concepts abstraits, surtout perçu comme fabriqués par les Chrétiens, par ticulièrement Augustin et sa théorie du péché originel). Encore une trop longue parenthèse ! Le pécheur descend dans la nuit du shéol (sans qu'on puisse en dire quoi que ce soit), tandis que le juste... Le juste, Dieu ne *peut* pas l'abandonner au pouvoir de la mort. Que dire de plus ? Qu'il mourra de sa « belle » mort ? Rassasié d'ans ? Les Sadducéens pensent ainsi, selon la tradition prise au mot dans ce qu'elle a d'irrésolu. L'homme de foi n'attend peut-être pas d'autre récompense de Dieu sinon celle de mourir comme un juste, d'avoir été fidèle, Il meurt avec une conscience droite et accordée à son Seigneur, le seul Éternel. Il laisse derrière soi une vie droite. Malgré son antijudaïsme, nous ne sommes pas loins de l'athéisme purificateur de Simone Weil. La

justice ne saurait être subordonnée à une récompense. Le Juif reconnaît l'absolu de la Loi, du seul fait que c'est la Loi de Dieu. Cela doit suffire. Le « je verrai Dieu » de Job est un pur acte de foi, indépendant de tout mérite. Il ne dit pas : « parce que j'ai été juste ». Mais c'est Dieu qui dit : « mon serviteur Job, mon fidèle serviteur Job, Job le juste ». Dieu retourne donc les accusations qu'on lui porte : « Est-ce ma conduite qui est étrange... » Celui qui a la foi sait que Dieu n'est pas injuste, mais celui qui se défie de Lui ne traîne pas pour l'accuser : *Je sais que tu es dur...* Les intuitions de la foi sont majeures : Je sais que Tu n'es pas injuste, je sais que tu n'as pas fait la mort, je sais, je crois que tu ne veux pas la mort du pécheur mais qu'il se convertisse... Tous ces actes de foi ne sont pas des définitions de la mort naturelle ou non mais des formules qui disent un rapport vivant à Dieu vivant, à savoir un Dieu avec qui il est possible d'avoir une relation de personne à personne : un Dieu qui parle (à condition d'écouter, ce qui suppose à la fois le silence intérieur contre le bruit du monde, et la lecture continue de la Parole qui se donne dans l'Écriture, qui se lit et qui s'écoute dans l'Église – d'où l'utilité vitale, non dérisoire du tout, de la « pratique », je ne dirai pas « religieuse » mais ecclésiale) ; un Dieu à qui je puisse parler, non seulement avec mes propres mots si j'ai en particulier des comptes à régler avec Lui – ou plutôt en fait Lui des comptes à régler avec moi –, mais tout autant avec des mots dont je ne suis pas l'auteur, parce que ma personne est habitée par la foi commune, comme le peuple juif est porteur d'une foi dans laquelle pourtant chacun peut reprendre à son compte le *je* qui, dans les psaumes, dit la foi la plus personnelle. Même si je récite le Credo, je le récite à la première personne et il commence par *Je*. Quant à la prière que Jésus nous a apprise, elle commence par *Notre Père*, parce que notre Enseignant, Jésus, s'est adressé à un *nous* pour nous dire : « quand vous priez, dites... » Quand donc, même dans la solitude matinale, je prononce Notre Père... c'est moi en personne qui dis que je crois en ce Père qui n'est pas « mon » Père de manière privée, mais le Père de ceux avec qui je suis en communion pour le dire. La prière solitaire devient ainsi une prière d'Église, puisque l'Église est la communauté de ceux qui ont la foi... parce qu'ils l'ont reçue d'elle et elle du Christ en qui vient s'accomplir et se réaliser parfaitement toute la Tradition contenue dans la Bible : le Christ contient en soi toute l'ancienne Alliance qu'il accomplit. Sa Résurrection résout l'énigme de la mort demeurée en suspens jusqu'à Lui – et c'est logique, car la résolution de l'énigme se doit d'être une résolution réelle et non pas simplement théorique. La théorie ne peut ici que prendre en compte un élément nouveau, qui permet d'annoncer la solution mais qui est d'abord un élément réel : rien de plus réel que la Résurrection. Rien également de plus inaudible, non seulement pour les Athéniens du temps de Paul mais pour tous les Athéniens que nous sommes jusqu'à la fin des temps.

Psaume 24, 4-5ab, 6-7, 8-9

*Seigneur, enseigne-moi tes voies,
fais-moi connaître ta route.
Dirige-moi par ta vérité, enseigne-moi,
car tu es le Dieu qui me sauves.*

Rappelle-toi, Seigneur, ta tendresse,

*ton amour qui est de toujours.
Oublie les révoltes, les péchés de ma jeunesse ;
dans ton amour, ne m'oublie pas.*

*Il est droit, il est bon, le Seigneur,
lui qui montre aux pécheurs le chemin.
Sa justice dirige les humbles,
il enseigne aux humbles son chemin.*

La prière est à la théologie ce que la poésie est à la prose. La force de l'expression outrepassa le contenu. C'est le cœur qui parle, sans les médiations rationnelles : arguments, preuves, vérifications, cohérence logique. La prière comme la poésie ne sont pas moins « vrais », non pas à raison de leur contenu de vérité, mais de ce qu'elles sont de la musique, je veux dire une vibration d'être qui signifie celui qui *se produit* (comme on le dit d'un artiste) et non un contenu objectif et indépendant de sa personne comme être. Je ne dis rien d'original ; c'est une brève reformulation devant le psaume, pour dire l'au-delà de son contenu, du fait que c'est un poème qui dit la foi et, la disant, dit ce qui la dépasse, la traverse. Disant la foi, il dit la manière d'avoir été touché, atteint par la flèche de l'amour de Dieu, il dit une passion, il dit une affection de l'âme. Par exemple l'invocation ne se ramène pas à ce qu'elle énonce. Il faudrait les outils de la pragmatique linguistique pour clarifier ce point, et encore je ne suis pas sûr que les meilleurs linguistes du performatif ou mieux encore, de l'illocutoire (Austin), aient atteint ce cœur. Ils approchent mais ils ne brûlent pas ! Quand je dis *mon Dieu* ! qui est une exclamation du cœur qui croit, ce n'est pas une sorte d'embrasseur pour la suite. Ce n'est pas non plus un cri ; l'exclamation ne peut pas se passer de mots (Paul est un peu méfiant à l'égard de ceux qui produisent « en langue » des sons qui ne sont plus du langage et sont supposés exprimer la venue inexprimable du Saint-Esprit) ; pourtant l'exclamation est davantage que les mots qu'elle utilise. Mais cela n'est-il pas vrai du langage tout entier ? Par le biais des énoncés, sa fonction n'est-elle pas d'atteindre réellement l'autre et de le toucher et d'être touché ? À un moment donné, il faut penser le langage par rapport aux locuteurs réels, vivants, sentant, et non pas l'inverse, les locuteurs à partir du fonctionnement du langage. Acte de parole est plus qu'acte de langage. La parole est *ma* parole. Le langage reste le langage, avec ou sans moi.

Je sais que maintenant je vais revenir aux énoncés du psaume, mais soit pour les analyser avec les outils de la pensée discursive, soit au contraire pour y ancrer une prière qui en naîtrait et qui serait la mienne, sachant, je l'ai dit, que ma foi n'est pas une foi privée mais une foi pour laquelle est dépourvue de sens l'opposition entre « personnelle » et « communautaire », renvoyant à la communion des croyants comme Église (pas seulement l'institution mais tous ceux qui en font partie sans le savoir, comme les Juifs croyants honnêtement et non pas contre les Chrétiens leurs frères ennemis).

Je ferais donc mieux de me taire et de simplement répéter le psaume, tellement il me convient, tellement il vient au bon moment, tellement il me parle au sens ou parlant en moi, je me mets à le prononcer à la première personne comme mien sans qu'il soit mien, et pourtant il l'est d'une manière juste : je le relis de haut en bas, mais ensuite de bas en haut, de la fin au commencement (peu importe que ce ne soient que des

strophes coupées et assemblées et même au contraire : la vertu de la citation n'est-elle pas de souligner en isolant ?) : Les versets 8-9 parlent des « vertus » de Dieu, de là j'apprends, je sais qu'il m'aime et me pardonne à moi ; alors je n'ai plus qu'à lui demander : apprends-moi, dirige-moi. Je trouve donc ici une cohérence vitale et pas seulement une cohérence intelligible. La foi comme vie, pas seulement comme compréhension.

Lettre de saint Paul aux Philippiens (2, 1-11)

Frères, s'il est vrai que, dans le Christ, on se reconforte les uns les autres, si l'on s'encourage dans l'amour, si l'on est en communion dans l'Esprit, si l'on a de la tendresse et de la pitié, alors, pour que ma joie soit complète, ayez les mêmes dispositions, le même amour, les mêmes sentiments ; recherchez l'unité. Ne soyez jamais intrigants ni vantards, mais ayez assez d'humilité pour estimer les autres supérieurs à vous-mêmes. Que chacun de vous ne soit pas préoccupé de lui-même, mais aussi des autres. Ayez entre vous les dispositions que l'on doit avoir dans le Christ Jésus : lui qui était dans la condition de Dieu, il n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu ; mais au contraire, il se dépouilla lui-même en prenant la condition de serviteur. Devenu semblable aux hommes et reconnu comme un homme à son comportement, il s'est abaissé lui-même en devenant obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de tout ; il lui a conféré le Nom qui surpasse tous les noms, afin qu'au Nom de Jésus, aux cieux, sur terre et dans l'abîme, tout être vivant tombe à genoux, et que toute langue proclame : « Jésus Christ est le Seigneur », pour la gloire de Dieu le Père.

Le mérite de ce découpage de texte est double : non seulement il nous fait relire et réentendre ce qu'on appelle l'hymne aux Philippiens, qui énonce le mystère du Christ de la manière la plus élevée et sublime et nous fait par là pénétrer dans les altitudes du mystère de Dieu : *Lui qui était dans la condition de Dieu...*, mais en outre il le fait pour ainsi dire sans transition à partir de ce qui se présente comme une peinture de la vie chrétienne la plus simple : communion fraternelle, humilité, qu'il énonce de la manière la plus *pratique*. Soudain donc les dispositions chrétiennes élémentaires sont prises dans le mystère de l'Incarnation, sont motivées par la kénose, l'humiliation infinie du Verbe se faisant chair et chair crucifiée. Pour régler notre comportement chrétien quotidien et ordinaire, nous avons un exemple absolu, ce qui nous conduit à *tomber à genoux*. C'est tout simplement notre vie la plus concrète qui est divinisée, qui est incorporée au mystère de l'Incarnation.

Évangile de Jésus Christ selon saint Matthieu (21, 28-32)

Jésus disait aux chefs des prêtres et aux anciens : « Que pensez-vous de ceci ? Un homme avait deux fils. Il vint trouver le premier et lui dit : 'Mon enfant, va travailler aujourd'hui à ma vigne.' Celui-ci répondit : 'Je ne veux pas.' Mais ensuite, s'étant repenti, il y alla. Abordant le second, le père lui dit la même chose. Celui-ci répondit : 'Oui, Seigneur !' et il n'y alla pas. Lequel des deux a fait la volonté du père ? » Ils lui répondent : «

Le premier ». Jésus leur dit : « Amen, je vous le déclare : les publicains et les prostituées vous précèdent dans le royaume de Dieu. Car Jean Baptiste est venu à vous, vivant selon la justice, et vous n'avez pas cru à sa parole ; tandis que les publicains et les prostituées y ont cru. Mais vous, même après avoir vu cela, vous ne vous êtes pas repentis pour croire à sa parole. »

Les autorités juives n'ont de cesse de vouloir piéger Jésus, et une fois de plus c'est Jésus qui les piège. C'est un bon moyen de s'attirer haine et rancune. Pourtant il leur a fait comprendre quelque chose. C'est maintenant à leur conscience de se prononcer. Mais en quoi ne font-ils pas la volonté de Dieu ? En n'ayant pas de repentir. En disant *oui oui*, le second fils se déclare juste en *déclarant* qu'il obéit. Obéir à la Loi, c'est dire qu'on obéit à la Loi. Et bien non ! C'est le cas de figure diamétralement opposé à un illocutoire (quand dire c'est faire). Ici, c'est dire pour ne pas faire, c'est déclarer que dire tient lieu de faire. Celui qui se déclare juste ne peut plus se repentir de quoi que ce soit. Or Jean ne se *déclarait* pas juste ; Jésus dit : il *vivait* selon la justice (c'est-à-dire la volonté de Dieu). Dire, ce n'est pas faire ! Le pécheur (comme vous et moi) est donc quelqu'un de profondément pervers. On pourrait presque (presque seulement !) dire que pour Jésus le pécheur n'est pas le pécheur patenté, reconnu ; le pécheur est celui qui ne se reconnaît pas pécheur (sinon en parole, dans la récitation d'une formule déclarative, pour être en règle avec le rite). Jésus ne retient pas les fautes de celui qui dit : *j'ai péché contre toi*. Cela suppose que le cœur parle, pas seulement les lèvres. Le cœur s'oppose aux lèvres comme la vie s'oppose aux paroles. *Demander pardon* est alors un acte, pas seulement un « acte de parole », encore moins un « acte de langage ». La question est celle du sujet : qui demande ? Qui déclare ? Le sujet s'engage-t-il dans sa parole ? Que signifie *donner sa parole* ? Les pharisiens et leurs comparses ne croient pas, parce qu'ils ne se repentent pas. Ils déclarent croire (ils occupent la *chaire de Moïse*) pour n'avoir pas à se repentir. Or Jésus fait du repentir la condition de la foi. Pourquoi la confession de la foi suppose-t-elle la confession de la faute ? Parce que je n'ai pas la foi et que je demande la foi : Augmente en nous la foi ! La « faute », le défaut, c'est le manque de foi, parce qu'*a priori* je ne suis pas tourné vers Dieu mais vers les choses du monde et vers moi-même. Si je ne fais pas l'aveu de ma faiblesse, comment puis-je demander à Dieu de me relever ? *Confiance, ta foi t'a sauvé !* dit Jésus en relevant l'homme blessé. Il ne dit pas : Oh, regarde comme tes péchés sont vilains ! Tu n'as pas honte ? En se déclarant en règle avec la foi, le pharisien nie cette dernière. Il juge qu'il n'a pas besoin d'être sauvé. Or la foi est foi en un Dieu qui sauve, ce qui suppose une perte initiale, un manque intérieur. Je n'ai pas la foi si je n'ai pas besoin de Dieu. Avoir la foi, c'est dire : Sauve-moi de mon manque de foi ! La foi est ce qu'on ne peut pas déclarer « avoir » : elle est déclaration d'une remise de soi à Celui qui peut, face à mon impuissance. Mon impuissance n'est pas une simple condition naturelle, mais elle se reconnaît dans la figure du « péché », de l'injustice, parce que je ne suis pas simplement dans un fatum, un destin, mais aussi dans une responsabilité : je n'ai pas fait tout ce que la justice attendait de moi. Au contraire le pharisien s'établit dans une justice autoproclamée comme étant sa condition (et il enferme le publicain dans une condition de pécheur, de maudit) : dans ce cas c'est la responsabilité qui est forclosée.

Celui qui dit : *j'ai péché* accède au contraire à la responsabilité de soi, dans le mouvement même de s'en remettre à l'Autre.

27ème dimanche du Temps Ordinaire (2 octobre)

Livre d'Isaïe (5, 1-7)

Je chanterai pour mon ami le chant du bien-aimé à sa vigne. Mon ami avait une vigne sur un coteau plantureux. Il en retourna la terre et en retira les pierres, pour y mettre un plant de qualité. Au milieu, il bâtit une tour de garde et creusa aussi un pressoir. Il en attendait de beaux raisins, mais elle en donna de mauvais. Et maintenant, habitants de Jérusalem, hommes de Juda, soyez donc juges entre moi et ma vigne ! Pouvais-je faire pour ma vigne plus que je n'ai fait ? J'attendais de beaux raisins, pourquoi en a-t-elle donné de mauvais ? Eh bien, je vais vous apprendre ce que je vais faire de ma vigne : enlever sa clôture pour qu'elle soit dévorée par les animaux, ouvrir une brèche dans son mur pour qu'elle soit piétinée. J'en ferai une pente désolée ; elle ne sera ni taillée ni sarclée, il y poussera des épines et des ronces ; j'interdirai aux nuages d'y faire tomber la pluie. La vigne du Seigneur de l'univers, c'est la maison d'Israël. Le plant qu'il chérissait, ce sont les hommes de Juda. Il en attendait le droit, et voici l'iniquité ; il en attendait la justice, et voici les cris de détresse.

Encore un chant d'amour entre Dieu et – si j'élargis le propos – l'humanité qu'il a créée sur une terre faite pour être habitée. Or c'est le malheur, la détresse. La faute à Dieu ? Pouvait-il faire mieux ? Isaïe déclare clairement que l'homme est le seul responsable de son propre malheur. Montrer que le prophète met en place une sorte de théodicée, de parabole pour expliquer les invasions et les déportations, cela n'est pas faux mais passe à côté de la vérité spirituelle, pour peu que l'on universalise le propos et qu'on en saisisse l'esprit. Je vais dire des choses simples et naïves : même lorsque surviennent des calamités naturelles, quand les hommes restent solidaires, s'entraident, ne se font pas la guerre mais au contraire se portent secours et partagent, la calamité devient alors occasion de sainteté, occasion d'amour, occasion de don de soi et de dévouement et Dieu alors relève les âmes, fait des hommes ses témoins, construit le royaume. Mais au contraire, que les choses aillent bien ou mal, nous sommes presque tous d'une avidité redoutable, prédateurs les uns des autres. Le monde est le meilleur des mondes possibles, il n'est pas le fruit d'une erreur de calcul ! Cette apologétique n'est pas nouvelle ni originale mais Leibniz n'était pas un idiot ! Je l'ai souligné plus d'une fois : un monde est la coexistence d'une infinité d'être qui se limitent les uns les autres, interagissent les uns sur les autres, donc peuvent aussi bien se servir les uns les autres (comme je me sers de l'air pour respirer) que se nuire les uns les autres (comme l'agneau « nuit » à l'herbe qu'il broute !) Un monde est nécessairement un monde de besoin et par conséquent sur un horizon de manque, d'inachèvement : c'est ainsi seulement que nous pouvons devenir les ouvriers du monde, les ouvriers de Dieu, les ouvriers de l'achèvement. Sans nous mettre dans la main de Dieu, c'est impossible. Sans la foi, c'est impossible ; sans l'amour, c'est impossible ; sans l'espérance, c'est impossible, car c'est elle qui nous dit

que la fin (l'achèvement), dont nous ne voyons pas le terme, est elle aussi dans la main de Dieu et qu'elle est suprêmement bonne. L'espérance suppose la confiance et la confiance est la foi en celui en qui repose notre propre accomplissement. Quand le pire est là, la détresse peut encore nous dire que le retour à Dieu est possible et ouvert : revenez à Lui de tout votre cœur ! Voilà ce qui est tellement difficile, lorsque nous sommes au fond de nos impasses, refusant de tendre la main, par orgueil, ce qui revient au refus de se laisser aimer et par conséquence de se mettre à aimer à son tour (mais le cœur de chair est un cœur humble, sans orgueil, qui demande : *délivre-moi de l'amour-propre dans lequel je me suis muré !*

Psaume 79, 9-10, 13-14, 15-16a, 19-20

*La vigne que tu as prise à l'Égypte,
tu la replantes en chassant des nations.
Tu déblaies le sol devant elle,
tu l'enracines pour qu'elle emplisse le pays.*

*Pourquoi as-tu percé sa clôture ?
Tous les passants y grappillent en chemin ;
le sanglier des forêts la ravage
et les bêtes des champs la broutent.*

*Dieu de l'univers reviens !
Du haut des cieux, regarde et vois :
visite cette vigne, protège-la,
celle qu'a plantée ta main puissante.*

*Jamais plus nous n'irons loin de toi :
fais-nous vivre et invoquer ton nom !
Dieu de l'univers, fais-nous revenir ;
que ton visage s'éclaire, et nous serons sauvés !*

Le psaume est une réponse au chant du bien-aimé à sa vigne. — Reviens, jamais plus nous n'irons loin de Toi ! — Ton amour est comme la brume du matin, dit Dieu *qui connaît ce qu'il y a dans le cœur de l'homme*. Et pourtant Dieu parle à celui qui écoute un peu et ne cesse plus de parler à celui qui ne cesse plus d'écouter. Je connais mon énorme résistance à la conversion et c'est pourquoi je comprends un peu ceux qui se tiennent éloignés de Dieu, qui disent : *pas de Dieu*. Mais même celui qui ne croit pas « intellectuellement » a une conscience, une voix intérieure, à commencer par la sienne propre qui n'est pas que « propre », puisque je suis fait d'autrui, puisque je suis « relation » (c'est cela, une personne, n'est-ce pas ?) Sans le savoir la voix de Dieu habite tout homme, qu'il l'écoute ou non, qu'il la couvre de son propre bruit ou non.

Lettre de saint Paul aux Philippiens (4, 6-9)

Frères, ne soyez inquiets de rien, mais, en toute circonstance, dans l'action de grâce priez et suppliez pour faire connaître à Dieu vos demandes. Et la paix de Dieu, qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer,

gardera votre cœur et votre intelligence dans le Christ Jésus. Enfin, mes frères, tout ce qui est vrai et noble, tout ce qui est juste et pur, tout ce qui est digne d'être aimé et honoré, tout ce qui s'appelle vertu et qui mérite des éloges, tout cela, prenez-le à votre compte. Ce que vous avez appris et reçu, ce que vous avez vu et entendu de moi, mettez-le en pratique. Et le Dieu de la paix sera avec vous.

Paul est vraiment inspiré et c'est le Christ qui parle en lui lorsqu'il dit : *Ne vous inquiétez de rien*. Mais il ne faut pas que ce soit indifférence. Au contraire pleurer avec ceux qui pleurent. Ne pas pleurer sur soi. Être sans inquiétude, c'est être libre, pour rien d'autre qu'aimer. Je ne peux pas aimer en me lamentant. Je ne peux pas aimer si je suis dans le « souci de soi ». Alors le manque n'est plus un manque ressenti pour soi mais bien un manque eu égard à ma position d'autre. *Mon Dieu Tu vois bien que je suis impuissant, que je n'arrive à rien, que je ne réussis pas grand' chose*. Dans la prière de demande, ce que je demande pour moi au-delà de la lamentation, c'est de recevoir le pouvoir d'agir conformément à une volonté qui n'est pas la mienne mais la Sienne. Car je suis bien obligé de ne pas seulement jouer le numéro altruiste : je ne te prie pas pour moi (je n'en ai pas besoin), mais pour Untel... Non ! Je ne puis, comme sujet de ma prière, que poser ma volonté et mes désirs et tout ce qui fait ma pesanteur, face à la volonté aimante de Dieu et Lui dire : aide-moi ! En même temps je sais que je ne le dis qu'à moitié, que je ne livre pas ma volonté et mes désirs à Sa volonté. Je maintiens ma volonté et mes désirs propre et tant que c'est le cas, il y a bien un combat contre Dieu, comme celui de Jacob contre l'Ange. Une fois seulement que *la Paix de Dieu garde mon cœur dans le Christ*, alors on peut parler de vertu. Même le païen est capable de vertu ! (le langage de Paul est ici un langage grec). Sans le savoir il est à l'écoute de sa conscience, donc de l'Esprit de Dieu en lui, et tant pis pour la « récupération » que cela signifie : c'est comme ça !

Évangile selon saint Matthieu (21, 33-43)

Jésus disait aux chefs des prêtres et aux pharisiens : « Écoutez une autre parabole : Un homme était propriétaire d'un domaine ; il planta une vigne, l'entoura d'une clôture, y creusa un pressoir et y bâtit une tour de garde. Puis il la donna en fermage à des vigneron, et partit en voyage. Quand arriva le moment de la vendange, il envoya ses serviteurs auprès des vigneron pour se faire remettre le produit de la vigne. Mais les vigneron se saisirent des serviteurs, frappèrent l'un, tuèrent l'autre, lapidèrent le troisième. De nouveau, le propriétaire envoya d'autres serviteurs plus nombreux que les premiers ; mais ils furent traités de la même façon. Finalement, il leur envoya son fils, en se disant : 'Ils respecteront mon fils.' Mais, voyant le fils, les vigneron se dirent entre eux : 'Voici l'héritier : allons-y ! tuons-le, nous aurons l'héritage !' Ils se saisirent de lui, le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. Eh bien, quand le maître de la vigne viendra, que fera-t-il à ces vigneron ? » On lui répond : « Ces misérables, il les fera périr misérablement. Il donnera la vigne en fermage à d'autres vigneron, qui en remettront le produit en temps voulu. » Jésus leur dit : « N'avez-vous jamais lu dans les Écritures : La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre angulaire. C'est là

l'œuvre du Seigneur, une merveille sous nos yeux ! Aussi, je vous le dis : Le royaume de Dieu vous sera enlevé pour être donné à un peuple qui lui fera produire son fruit. »

Il ne faut pas nous imaginer que nous ne sommes pas solidaires de nos chefs. De même que les chefs des prêtres juifs font partie intégrante du peuple juif, de même nous, nos évêques, nos prêtres sommes solidaires, tenus les uns les autres. Aussi ce que Jésus dit en s'adressant aux chefs vaut pour le peuple qui est une victime passive et consentante, voire complice. Le Royaume de Dieu sera enlevé au peuple juif pour être donné à l'Église. Au lieu du point en fin de phrase, j'aurais dû mettre un point d'interrogation. Le Royaume de Dieu serait-il aussi retiré à l'Église qui a les promesses de la vie éternelle ? Pas plus qu'au peuple juif, en réalité ! Moralement le péché est de tous les côtés : il n'est donc pas à propos de faire un classement au mérite. L'Église a persécuté tout comme le peuple juif a persécuté ses prophètes. C'est bien pourquoi la parabole peut être lue et entendue par tous : par moi, par toi mon frère, par les autorités détentrices du pouvoir institué, juives ou non. La seule question est celle du « Royaume de Dieu » : Qu'en ai-je fait ? Ou plus exactement : quelle pierre vivante du Royaume suis-je ? Qu'ai-je fait pour y ajouter ma pierre ? Ai-je été un bon artisan, un bon ouvrier (la réponse n'ayant pas d'autre lieu que celui de l'amour de mon prochain) ? Car le Royaume n'est bien sûr ni le peuple juif ni l'Église mais le *domaine* de Dieu. Avons-nous été, juifs ou chrétiens, de bons vignerons ? Pourtant Dieu avait tout mis à notre disposition : la vigne plantée, le pressoir, la tour... Et nous, nous sommes les fermiers du Royaume, que ce soit en tant que peuple juif ou en tant qu'Église. Ne pas perdre de vue la continuité entre le peuple « élu » et l'Église. Or nous avons rejeté les envoyés de Dieu, et en fin de compte le Fils. Les pharisiens qui répondent à la question de Jésus sont bien naïfs et innocents puisque comme David avec Nathan ils prononcent leur propre condamnation. C'est que nous n'avons vraiment pas conscience de la violence que nous déployons contre le Règne de Dieu, contre la Venue de Dieu. Il y a une haine ordinaire, la violence faite à l'amour, quotidiennement, dans chacune de nos paroles, dans chacun de nos actes, durs, agressifs, défensifs. À chaque fois le Royaume m'est enlevé, ce qui revient à dire : à chaque fois je tourne la dos au Royaume, je passe la frontière, je regagne mon propre enfer où je retrouve les autres, mes semblables, mes frères ! Pourtant même le Fils m'avait été envoyé, mais je ne savais pas, ou j'ai préféré ignorer, qu'il avait été envoyé au meurtrier que j'étais, pour recevoir mes coups en quelque sorte à la place de la vigne, pour qu'elle ne soit pas dévastée et qu'y rôdent les renards. À chaque fois que notre égoïsme l'emporte, c'est que nous préférons ignorer que le Fils, à la suite des prophètes (spirituellement il y a toujours des prophètes), ne vient pas en visite de courtoisie mais pour nous relever de notre refus ou incapacité à aimer. Mélange de refus et d'incapacité, puisque je fais le mal que je ne voudrais pas et je ne fais pas le bien que pourtant je voudrais. Les vigneron homicides sont clairement homicides, et pourtant le Fils qu'ils tuent, ils le font sans savoir complètement ce qu'ils font. Dans le mal ma responsabilité est bien engagée réellement, et pourtant je ne sais pas ce que je fais et c'est comme si le Père disait au Fils : Vas-y, ils ne savent pas ce qu'ils font ! Nous croyons donc que le Fils vient prélever un impôt alors qu'il vient nous remettre notre dette. Nous le tuons sur un

malentendu, parce que nous ne savons pas ou n'avons pas vraiment cherché à savoir pourquoi il venait. Celui qui cherche vraiment à savoir, c'est le prophète qui parle à temps et à contre-temps et nous exaspère. Nous méprisons ceux qui disent la vérité sur la vie, sur l'amour, sur le sens des choses, parce qu'ils heurtent nos choix qui souvent ne sont même pas des choix mais ce vers quoi la vie nous fait glisser et nous nous laissons glisser. C'est aussi que depuis le matin personne n'est venu nous dire : viens travailler à la vigne de mon Maître, tu verras ! Encore faut-il y aller, le jour où un ami de Dieu nous rencontre.

28ème dimanche du Temps Ordinaire (9 octobre)

Livre d'Isaïe (25, 6-9)

Ce jour-là, le Seigneur, Dieu de l'univers, préparera pour tous les peuples, sur sa montagne, un festin de viandes grasses et de vins capiteux, un festin de viandes succulentes et de vins décanités. Il enlèvera le voile de deuil qui enveloppait tous les peuples et le linceul qui couvrait toutes les nations. Il détruira la mort pour toujours. Le Seigneur essuiera les larmes sur tous les visages, et par toute la terre il effacera l'humiliation de son peuple : c'est lui qui l'a promis. Et ce jour-là, on dira : « Voici notre Dieu, en lui nous espérons, et il nous a sauvés ; c'est lui le Seigneur, en lui nous espérons ; exultons, réjouissons-nous : il nous a sauvés ! »

Eschatologie automnale ! Après l'été brûlant, le veau gras, le vin nouveau. Ce qui semblait ne valoir que pour le peuple d'Israël, la fin de son humiliation, la révélation de sa mission qui est de révéler Dieu au monde provoque une sorte de dilatation de ce qui n'était que local et particulier. Sans les prophètes et particulièrement Isaïe, les Juifs oublient vite que « leur » Dieu est le Dieu de l'univers et de tous les peuples. Seulement voilà, cette mission, ils sont incapables de la porter et c'est Dieu lui-même qui devra *déchirer les cieus et descendre*. Est-ce un échec du projet eschatologique ? Dieu ne s'est pas trompé sur son peuple : pas plus que l'Eglise il n'est capable *par lui-même* d'annoncer la bonne nouvelle jusqu'aux extrémités de la terre. Cette annonce ne peut être que divine, passer par Dieu en personne qui se donne (c'est l'absolu de la Révélation : comme dit Jean de la Croix, en donnant son Fils, Dieu a tout donné, ne peut plus rien donner de plus puisqu'il a tout donné) ; dès lors le peuple juif, comme l'Eglise, sont des médiations, LES médiations, enchaînées l'un à l'autre, l'un préparant la venue, l'autre la poursuivant – car le monde quant à lui est resté le même (à l'échelle de l'Empire romain, la venue du Christ est passée pratiquement inaperçue, comme un simple fait divers). Mais par la foi, Isaïe voit déjà le résultat, ce que sera le Jour de Dieu, la fin des temps : non pas une vision de mort, de fin du monde comme dans *La route* de Cormac McCarthy, mais au contraire une vision de résurrection et de vie. Le Salut annoncé n'est plus un salut temporel et temporaire, dû à la victoire d'un messie du genre de David, mais pas moins que la victoire sur la mort. De quoi en effet Dieu peut-il sauver la condition humaine sinon de la mort ? Tout cela surgit comme une prophétie, par une inspiration tout à fait logique dans la logique de la foi, en-deça de toute théorisation théologique. La foi est cohérente mais

précède le travail de cohérence. Ce n'est pas l'intellect qui a la foi mais tout l'être de l'homme de chair, et néanmoins l'intellect n'est pas révoqué mais se met au travail, lui qui fait aussi partie de l'homme : la foi juive, portée en avant par la voix du prophète, prend donc très logiquement une dimension universelle mais qui ne fait qu'émerger, qui n'est pas encore thématifiée – et de fait elle ne saurait l'être, tant ce qu'elle avance prophétiquement est encore impensable, irréprésentable, tant que l'événement de l'Accomplissement n'a pas eu lieu. L'âge du peuple juif n'est pas encore un âge théologique, car l'âge de la raison théologique ne peut commencer qu'à partir d'un donné, de ce Dieu donné qu'est le Christ. L'Esprit qui descend et qui fait que les prophètes prophétisent prépare l'événement et l'Avènement, et ensuite l'Esprit, le même bien sûr, est devenu celui du Christ. Il procède du Père, mais ensuite, au moins dans l'économie (pour nous) il procède aussi du Fils. Et s'il procède du Fils dans l'économie, cela constitue la révélation qu'il procède en Lui-même du Fils comme du Père. Et de même, Celui qui se donnait comme une émanation de Dieu (« je vous donnerai mon Esprit... ») peut alors seulement être hypostasié, être révélé comme Personne. Et la Personne divine à son tour comme Relation immanente. Ainsi la foi chrétienne devient-elle complètement intelligible, sans pour autant que le « mystère » de Dieu (Trinité, Incarnation, Salut) en soit le moins du monde diminué. Dieu s'est donné à connaître autant qu'il est possible qu'il le soit d'une connaissance finie.

Psaume 22, 1-2ab, 2c-3, 4, 5, 6

*Le Seigneur est mon berger :
je ne manque de rien.
Sur des prés d'herbe fraîche,
il me fait reposer.*

*Il me mène vers les eaux tranquilles
et me fait revivre ;
il me conduit par le juste chemin
pour l'honneur de son nom.*

*Si je traverse les ravins de la mort,
je ne crains aucun mal,
car tu es avec moi :
ton bâton me guide et me rassure.*

*Tu prépares la table pour moi
devant mes ennemis ;
tu répands le parfum sur ma tête,
ma coupe est débordante.*

*Grâce et bonheur m'accompagnent
tous les jours de ma vie ;
j'habiterai la maison du Seigneur
pour la durée de mes jours.*

C'est bien le psaume du bonheur, d'un bonheur inconcevable sans la grâce, c'est à dire le don que Dieu nous fait. Or ce don, on ne peut pas le trouver n'importe où mais seulement dans la « maison du Seigneur ». Habiter ainsi, c'est avoir la foi, lui faire confiance. Y compris dans les *ravins de la mort*. C'est le moment critique du Salut. Car il y a aussi la mort du péché : pas seulement la mort extérieure (pas si extérieure que ça) de la mort « naturelle », mais ce qui est pour moi une « petite mort » intérieure, celle par laquelle ma volonté est mise en échec par moi-même. Or la confiance en Dieu doit aller jusque là : dans mon péché *Tu es* plus que jamais *avec moi*. Non que je ne craigne aucun mal, car je dois craindre le mal du péché, le mal du mal que je fais, le mal de ne pas faire le bien, le mal de ne pas aimer quand il faut aimer, quand la présence de l'autre fait que je devrais l'aimer mais que je puis pas m'empêcher de le juger et condamner, en quelque sorte de le punir de ce qu'il n'est pas comme j'attendrais qu'il soit. Quoiqu'on puisse dire ou faire, cela ce n'est pas aimer, cela c'est n'aimer pas. Il n'y a pas d'autre péché. Les autres péchés sont les péchés que je pourrais dire seconds : dès que je cherche mon propre intérêt ou ma propre jouissance, je « ne fais de mal à personne », en apparence ; mais en réalité je redeviens pour un moment (un moment peut-être permanent et continu) le centre de moi-même, la fin de moi-même. Donc « en soi » j'ai beau ne faire de mal à personne, en vérité je me détourne alors intérieurement de ce qui devrait faire l'essence de ma vie : la donner. Donner devrait être ma subsistance (*subsistentia*) ; or je préfère me prendre moi-même. Le « péché second » est donc consubstantiel au péché premier, au manque d'amour. Il n'y a donc rien d'indifférent, ni au bien ni au mal. Le relativisme ambiant dilue bien et malmais tant pis : mieux vaut cultiver le sens du péché et ne pas se jouer la comédie de l'innocence ou de la dénégation. Je fais l'école buissonnière en m'éloignant, comme souvent, de la lettre du texte. Mais un passage de l'Écriture n'est pas fait pour servir à des explications de texte. Il est fait pour me nourrir et me parler à moi. Je parle au psaume 22 qui me parle ; le psaume 22 me fait parler non pas du psaume 22 mais de Dieu – et c'est moi qu'il fait parler ! Voilà pourquoi j'ai lu : *péché* là où était écrit : *mort*. L'équation entre le péché et la mort est si serrée qu'aucun théologien ne pourra me le reprocher ! Ce n'était qu'une lecture parmi des milliards d'autres possibles, et pourtant pas moins universalisable, si à son tour elle parle à d'autres, et même à tout homme pécheur comme moi.

Lettre de saint Paul aux Philippiens (4, 12-14.19-20)

Frères, je sais vivre de peu, je sais aussi avoir tout ce qu'il me faut. Être rassasié et avoir faim, avoir tout ce qu'il me faut et manquer de tout, j'ai appris cela de toutes les façons. Je peux tout supporter avec celui qui me donne la force. Cependant, vous avez bien fait de m'aider tous ensemble quand j'étais dans la gêne. Et mon Dieu subviendra magnifiquement à tous vos besoins selon sa richesse, dans le Christ Jésus. Gloire à Dieu notre Père pour les siècles des siècles. Amen.

Paul est bien loin de se soucier de « justifier » Dieu. Dans le bonheur comme dans le malheur, dans la souffrance comme dans la joie, Paul ne sait que louer, « rendre gloire ». Non seulement il accepte que Dieu

« permette » le mal, mais cette manière même de voir les choses est déjà vaine. Car dans la foi, c'est à dire dans l'amour, c'est à dire dans l'expérience d'être entièrement pénétré de l'amour de Dieu, quel manque est encore concevable ? quelle souffrance n'est pas une offrande faite à Celui qui comble ? quelle joie n'est pas reçue de Lui ? quelle mort n'est pas corps et âme s'élançant vers Celui qui est au commencement et à la fin ? Tout alors se passe au service de la mission d'être ministre (serviteur) du Dieu aimé, du Christ qui l'a saisi. La foi a donc tous les traits de la passion, mais non pas une passion amoureuse qui se porte sur un être unique et efface les autres ; plutôt une passion qui en se portant sur un être unique, l'Être des êtres, se porte sur toutes les créatures pour les gagner à l'Unique. Je ne veux pas aimer pour moi tout seul, je veux que tous aiment celui que j'aime. Il y a donc une universalité de la passion mystique. Celui donc qui réclame des justifications (pourquoi Dieu permet-il le malheur ?) n'a fatalement pas la foi. Ou bien croit en un Dieu extérieur. Or Dieu n'a pas conçu la Création pour qu'elle Lui demeure extérieure mais au contraire pour qu'elle vive en Lui et de Lui. Non pas pour Lui pour Lui, si je puis dire, mais pour Lui pour nous, parce qu'il est pour nous le souverain Bien. Non comme une idée ou un principe, mais comme l'Amant par excellence (C'est J.-L. Marion qui a bien vu cela). Si j'aime Celui qui aime (je crois en Lui), non seulement je ne manque plus de rien, comme chante le psaume, mais le manque devient à son tour tente de la rencontre, De la grande Rencontre à midi comme à minuit. En disant cela je me donne à moi-même la mesure de mon incrédulité, de mon éloignement de Dieu, puisque je fais la souffrance, que je recherche le plaisir, et que je le recherche loin de Lui. C'est parce que Paul sait qu'il est déjà ressuscité, qu'il en fait l'expérience mystique dans sa chair, qu'il nous dit que nous aussi nous le sommes, que nous sommes aimés comme lui sait qu'il l'est. Il nous fait ainsi entrer dans sa passion pour le Christ, pour nous donner le même désir. C'est le désir qui comble. Ceux qui se plaignent n'ont plus de désir, n'ont plus ce moteur qui transforme tout en faveur du mouvement vers l'aimé. Celui qui aime, comme dans les contes, traverse les forêts les plus impénétrables, se laisse déchirer par les ronces, tendu qu'il est vers le but. La passion amoureuse est donc naturellement la meilleure analogie de l'amour mystique et même de l'amour divin à qui rien ne manque et qui pourtant accepte la Croix. Grâce à cette médiation, ce qui n'était qu'une analogie gagne en ressemblance et même en similitude, car de même que la Passion dit et réalise dans la chair du Christ, chair finie, l'Amour infini et inconcevable de Dieu, de même l'amoureux expérimente-t-il dans sa chair ce qui le traverse et le dépasse de part en part, ce qui constitue en soi une expérience de l'infini. Si la passion amoureuse est la meilleure expérience qui puisse faire comprendre l'amour divin, c'est parce qu'elle est bien une création, une œuvre de l'amour divin lui-même. Un amant accepte toutes les souffrances pour son aimé(e) ; si je me révolte contre mes souffrances, c'est bien que je n'aime pas ; si je n'aime pas, je commence le combat sans issue ni fin contre les souffrances qui m'assaillent. Si j'aime, je vais livrer le combat contre les souffrances chez les autres, parce que je les aime. Et je consentirai que les autres combattent mes souffrances, parce qu'ils m'aiment et me le disent de cette manière. « Vous avez bien fait de m'aider... », dit Paul.

Évangile selon saint Matthieu (22, 1-14)

Jésus disait en paraboles : « Le Royaume des cieux est comparable à un roi qui célébrait les noces de son fils. Il envoya ses serviteurs pour appeler à la noce les invités, mais ceux-ci ne voulurent pas venir. Il envoya encore d'autres serviteurs dire aux invités : 'Voilà : mon repas est prêt, mes bœufs et mes bêtes grasses sont égorgés ; tout est prêt : venez au repas de noce.' Mais ils n'en tinrent aucun compte et s'en allèrent, l'un à son champ, l'autre à son commerce ; les autres empoignèrent les serviteurs, les maltraitèrent et les tuèrent. Le roi se mit en colère, il envoya ses troupes, fit périr les meurtriers et brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : 'Le repas de noce est prêt, mais les invités n'en étaient pas dignes. Allez donc aux croisées des chemins : tous ceux que vous rencontrerez, invitez-les au repas de noce.' Les serviteurs allèrent sur les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, les mauvais comme les bons, et la salle de noce fut remplie de convives. Le roi entra pour voir les convives. Il vit un homme qui ne portait pas le vêtement de noce, et lui dit : 'Mon ami, comment es-tu entré ici, sans avoir le vêtement de noce ?' L'autre garda le silence. Alors le roi dit aux serviteurs : 'Jetez-le, pieds et poings liés, dehors dans les ténèbres ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents.' Certes, la multitude des hommes est appelée, mais les élus sont peu nombreux. »

Il y a un point où la parabole de Jésus n'est pas réaliste : les invités indignes ne font-ils pas partie des « mauvais » ramassés au bord des routes ? C'est qu'il y a une différence entre être appelé et être sauvé. Et même faut-il distinguer les élus et les sauvés. Les élus auraient dû être les invités à la noce du Fils, mais voilà... Chacun avait mieux à faire que de perdre son temps avec le Fils de Dieu. Tous sont appelés, et qui ne sera pas, en fin de compte, sauvé, « les mauvais comme les bons » ? Les élus sont ceux que Dieu a choisis parce que dès maintenant eux aussi ont choisi Dieu, eux aussi ont répondu à l'appel. Comme ils sont peu nombreux, comme sont peu nombreux ceux qui vivent pour la justice et qui renoncent à eux-même ! Ce n'est pas exactement là-dessus que porte la parabole. Elle est d'abord le récit de la venue de Dieu, de Dieu-avec-nous : Dieu célèbre les noces de son Fils avec la Terre. On sait que l'aventure tourne au drame, que le Fils sera tué, après les prophètes. Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues tes prophètes, tu vas périr ! Et de fait Jésus le Fils annonce la ruine de la Ville. Le peuple « élu » n'était pas digne, ceux qui avaient reçu l'invitation divine n'étaient pas dignes. Résumé, donc, de l'histoire sainte. Venue du Fils, nouvelle donne. La parabole raconte donc comment se passe le passage du « peuple élu » au tout-venant, à la multitude. Que la ville sainte brûle, c'est comme le déluge qui rend possible un nouveau commencement. Désormais c'est la parole à la Samaritaine qui vaut : on n'adorera plus désormais Dieu ni sur cette montagne ni sur la colline de Sion mais « en esprit et en vérité ». On ne parle plus des anciens invités, des premiers invités, des invités particuliers. La mission des premiers élus est-elle terminée ? Oui, puisque le Fils est là. Cela dit, ils continuent jusqu'à la fin de temps de signifier cette mission première – mais ceci est une autre histoire. Israël est désormais le tombeau vide. Maintenant il est clair que la multitude est appelée et tous viennent à la noce (on ne distingue plus ici ceux de l'ancienne Alliance). Dans la suite de son histoire, Jésus est de nouveau

surprenant : un seul n'a pas mis la tenue de noce et la conclusion est que « les élus sont peu nombreux ». Jésus non seulement ne cherche pas à être « logique » dans son récit, mais le fait qu'il ne le soit pas doit nous instruire : la vérité du récit est ailleurs ; la plus profonde et énigmatique question qui se pose est celle du vêtement de noce. Qui est cet homme qui ne s'est pas converti ? Les bons comme les méchants ont revêtu le vêtement qu'il fallait pour répondre à l'invitation. Ils ont donc consenti à s'habiller le cœur pour pouvoir rencontrer le Fils et le Père. Ils ont laissé entrer l'Esprit en eux. À l'homme vêtu salement, le Père-roi dit : « Mon ami... » Il l'accueille donc. Ce qui est crucial, c'est que l'homme garde le silence. Il ne donne pas d'excuse, il ne demande pas pardon, il ne dit pas qu'il est désolé. Il reste fermé. L'enfer est cette fermeture. Même les pires monstres, si au Jugement ils pleurent leur tenue lamentable, seront sauvés, quand bien même ils auraient auparavant persécuté mille et mille « justes », mille et mille « saints ». Ils pleureront d'amour pour l'éternité, sur le cœur de Dieu. Leur souffrance, celle du repentir aimant, fera partie de leur béatitude. Mais celui qui baisse la tête et tient ses mains fermées, Dieu a beau lui dire : « Mon ami », il se condamne lui-même. Il faut que ce cas de figure fasse partie du récit. Mais si l'on fait un saut, nous revenons sur terre et là, derechef, les élus sont rares : ce sont les ouvriers pour la moisson, ceux qui travaillent aux œuvres de Dieu, ceux qui se sont fait eunuques pour le Royaume.

29ème dimanche du Temps Ordinaire (16 octobre)

Livre d'Isaïe (45, 1.4-6a)

Parole du Seigneur au roi Cyrus, qu'il a consacré, qu'il a pris par la main, pour lui soumettre les nations et désarmer les rois, pour lui ouvrir les portes à deux battants, car aucune porte ne restera fermée : « A cause de mon serviteur Jacob et d'Israël mon élu, je t'ai appelé par ton nom, je t'ai décerné un titre, alors que tu ne me connaissais pas. Je suis le Seigneur, il n'y en a pas d'autre : en dehors de moi, il n'y a pas de Dieu. Je t'ai rendu puissant, alors que tu ne me connaissais pas, pour que l'on sache, de l'orient à l'occident, qu'il n'y a rien en dehors de moi. »

Dieu parle au roi Cyrus comme le vent parle à la forêt, parle à la mer. Vais-je revenir une fois de plus sur la conception archaïque de la Providence qui ressort du passage d'Isaïe ? Les actions de Cyrus servent le retour d'Israël sur sa terre et ce que Cyrus ne sait pas, c'est qu'ils servent la volonté du Dieu qu'il ne connaît pas. Soyons un peu spinoziste : il y a des causes et des effets ; les finalités ne sont que celles des intentions humaines. Les événements humains s'enchaînent donc de telle sorte que la question de leur sens n'est pas évitable, puisqu'il y a un ressort intentionnel. Mais quelle place pour une intentionnalité divine, surtout si Dieu nous laisse agir par nous-mêmes ? Dieu n'a pas besoin d'intervenir dans la nature, puisqu'il l'a voulue ainsi et non autrement. Intervient-il davantage dans le secret des intentions ? A-t-il guidé les intentions de Cyrus ? Ce n'est pas nécessaire et il est facile de comprendre qu'il n'y a là qu'une lecture, celle d'Isaïe, celle d'un homme de foi qui lit les événements « à la lumière de la foi », ce qui veut dire du

point de vue de la foi d'Israël : on le sait par cœur : tout événement favorable à Israël est voulu par Dieu, tout événement défavorable est un châtement de Dieu. Tout résulte donc de la volonté de Dieu. Avec notre mentalité moderne et notre esprit scientifique éliminant les causes occultes, que devient la foi ? Et bien elle se porte à merveille ! Car si la Création n'est pas indépendante de Dieu, elle dépend de Lui « ontologiquement », non accidentellement (je ne veux pas pour autant nier les miracles, les apparitions...). Ensuite Dieu agit « spirituellement », comme il agit dans ma conscience. Or de même qu'il habite spirituellement les consciences ou les cœurs ou les âmes ou les esprits (comme on voudra !), Dieu habite sans peine les événements, sans avoir besoin de les diriger ou de les modifier, sachant qu'ils ont leur causalité propre. Par exemple les intérêts stratégiques de Cyrus. L'important est : de quoi l'âme d'Israël est-elle habitée ? Car c'est cela qui lui fait interpréter les événements. J'emploie la métaphore de « l'habitation » : la présence de Dieu dans la Création n'a pas besoin d'être une présence causale, qui modifierait le cours des choses. Le simple fait de croire est en soi une cause agissante. La véritable question est donc celle de la foi comme phénomène non naturel, proprement humain. La question est donc celle de l'homme comme phénomène « spirituel » : pourquoi y a-t-il de l'homme, cet animal qui croit en Dieu ? Voilà une cause suffisante, surtout lorsqu'on croit avoir été élu par ce Dieu pour on ne sait pas très bien quelle mission (une mission qui ne peut être qu'universelle, comme le pressentent les prophètes, et particulièrement Isaïe, et là encore il faudrait pouvoir dire pourquoi). Un peuple est un corps plein d'âmes, et un prophète est une âme plus spirituellement vivante que les autres. Plus « voyante » de l'Invisible. Isaïe fait donc prononcer à Dieu une déclaration de monothéisme à l'adresse de Cyrus : *moi, l'Unique, le Seul, je t'ai mis sur le trône en faveur de mon peuple*. Le règne de Cyrus devient ainsi une preuve de l'unicité de Dieu – du Dieu d'Israël. À la Samaritaine, Jésus a dit : « L'heure vient, et c'est maintenant... » pour l'adoration (la foi) *en esprit et en vérité* (et non plus « événementiale »). Je ne vais pas ici entreprendre d'établir le lien entre l'Incarnation et la spiritualisation de la foi : c'est ainsi que les temps s'accomplissent. Par conséquent, dans l'avant, dans l'inaccomplissement, l'équation est nécessairement comme inversée entre l'événementiel et le spirituel. Car le spirituel, le « sens », est à venir. Il se tient donc en quelque sorte dans la matérialité des événements. Il y est immergé, enfoui. Or il faut les faire parler au présent (et en relisant le passé, en les reliant au passé), la dimension prophétique restant inchoative, comme un élan vers ce qui doit advenir mais qui reste inconnu, inconcevable : la volonté de Dieu. C'est ainsi que la cause divine est introduite comme cause physique, dans la matérialité des événements. La foi se porte donc à merveille ? On voit qu'en réalité l'évacuation de la causalité divine comme cause « physique » suscite un problème majeur et complexe – mais on s'en sort ! Le premier impératif est que la foi n'ait pas peur de son ombre.

Psautre 95, 1a.3, 4.5b, 7-8a, 9a.10ac

*Chantez au Seigneur un chant nouveau,
racontez à tous les peuples sa gloire,
à toutes les nations ses merveilles !*

*Il est grand, le Seigneur, hautement loué,
redoutable au-dessus de tous les dieux :
lui, le Seigneur, a fait les cieux.*

*Rendez au Seigneur, familles des peuples,
rendez au Seigneur la gloire et la puissance,
rendez au Seigneur la gloire de son nom.*

*Adorez le Seigneur, éblouissant de sainteté :
Allez dire aux nations : « Le Seigneur est roi ! »
Il gouverne les peuples avec droiture.*

On voit bien en quoi Israël n'est pas une cité : elle n'a pas de dieux. Que « son » Dieu soit le Créateur des Cieux, le Dieu de l'Univers, induit nécessairement une première rupture entre société et religion : c'est là qu'il vaudrait mieux parler de foi que de religion. La foi au Dieu unique s'adresse à tous les peuples. En même temps on sait bien qu'Israël s'identifie d'autant plus à sa particularité et s'y enferme. C'est le paradoxe d'une universalité privée d'effectivité : le peuple d'Israël n'est pas une religion, n'est pas non plus une Église. Après tout, il y a en Orient d'autres religions universelles, des « voies » spirituelles, non ethniques. La voie d'Israël est une voix. Elle crie dans le désert. Elle ne spéculer pas, n'est pas une sagesse (sinon tardivement et sous influences hellénistiques). L'idée de Révélation repose sur le fait que le petit peuple particulier, et même le petit Reste de ce peuple, est par lui-même signe de Dieu, signe pour les familles des peuples, pour toute l'humanité. Point donc ici de fondateur de religion ou de sagesse, ni Bouddha, ni Lao Tseu, ni Confucius. La « religion » mosaïque se fonde sur la fondation abrahamique : celle-ci fonde le peuple, non une religion. On ne sait pas ce qu'était la religion d'Abraham ; ce que l'on retient, c'est la foi. La singularité d'un tel événement porte en germe la singularité de la « religion » juive dans ce qu'elle a d'originellement décalé par rapport à toute autre. Et pourtant c'est sur la base d'un tel paradoxe que le psaume veut faire participer la terre entière à la louange. Il le fait comme s'il avait reçu procuration pour le faire. Si la terre loue Dieu, c'est sans le savoir : Israël est son porte-voix (son *pro-phète*), sans savoir à son tour que son Seigneur en personne va venir, en relayant son peuple, accomplir la Parole inaudible, inconcevable : *Ah, si tu déchirais les Cieux... !*

Première lettre de Paul aux Thessaloniens (1, 1-5b)

Nous, Paul, Silvain et Timothée, nous nous adressons à vous, l'Église de Thessalonique qui est en Dieu le Père et en Jésus Christ le Seigneur. Que la grâce et la paix soient avec vous. À tout instant, nous rendons grâce à Dieu à cause de vous tous, en faisant mention de vous dans nos prières. Sans cesse, nous nous souvenons que votre foi est active, que votre charité se donne de la peine, que votre espérance tient bon en notre Seigneur Jésus Christ, en présence de Dieu notre Père. Nous le savons, frères bien-aimés de Dieu, vous avez été choisis par lui. En effet, notre annonce de l'Évangile chez vous n'a pas été simple parole, mais puissance, action de l'Esprit Saint, certitude absolue.

On pourrait trouver qu'il n'y a pas encore beaucoup de contenu dans ce préambule de la Lettre aux Thessaloniciens. Thessalonique déjà avec une communauté chrétienne, quelques années après la geste du Christ en Palestine. À l'époque les Juifs de la Diaspora, ou au moins quelques uns d'entre eux, possédant les arrhes de l'Alliance, pouvaient être mieux disposés que les Grecs à l'accueil de la foi nouvelle – non, plutôt que foi nouvelle, mieux vaut dire nouveauté du Christ au cœur du cœur de la foi juive. Pourtant dans quelques générations, quand le Christianisme aura triomphé de l'Empire, quand une Chrétienté se dessinera, que l'antijudaïsme chrétien pourra se déployer, comme il va devenir difficile pour un Juif de passer au Christ : cela équivaudra désormais à renier ses ancêtres et trahir sa communauté. En cela les Chrétiens sont responsable de la fermeture du peuple juif. Pourquoi me suis-je mis à penser aux Juifs de Thessalonique ? Peu importe ! Si l'on s'attarde au mot-à-mot de cette péricope, on lui découvre une profondeur et une substance proprement chrétienne. Elle inaugure le style de l'encyclique, même si elle n'est pas signée par l'évêque de Rome. D'abord elle est trinitaire et l'Eglise est déclarée en Dieu le Père et en Jésus Christ le Seigneur. Le titre de Seigneur a beau être rabaché, comment être au clair avec un sens aussi complexe ? L'important ici est que l'Eglise, la communauté des croyants, le nouvel Israël, subsiste en Dieu Père et Fils par l'Esprit Saint. En Dieu Père, un Juif peut comprendre ; que Jésus soit mis à égalité avec le Père et déclaré Seigneur, c'est suggérer assez l'inconcevable divinité du Christ. C'est cela qui est difficile, tant l'entendement ne peut que déclarer forfait. La puissance et l'action de l'Esprit sont en revanche plus facilement admises par un familier de l'Ecriture sainte. Pour nous c'est l'inverse qui s'est passé et se passe : si nous acceptons un Dieu Père et fils qui a *envoyé son fils*, en revanche nous ne savons plus trop quoi faire de l'Esprit, tellement nous avons évacué les esprits de notre monde. Mais l'Esprit n'est pas *un* esprit ! Le monde des esprits n'est pas le monde de l'Esprit. Celui-ci est bien le « monde » de Dieu. Par l'Esprit l'Eglise, la communauté de foi, est déjà en Dieu et dans son Envoyé consubstantiel ; elle est donc elle-même mystère divin puisque ce *en* désigne son mode de subsistance et de subsistence (*subsistentia*). Ce mode se résume dans sa manifestation ou son expression par les trois « vertus théologales » (foi, charité, espérance). Où se situe l'effectivité absolue de cette subsistance ? Dans le fait qu'elle ne repose pas sur les paroles des Apôtres, comme s'ils avaient été des fondateurs de religion, mais sur le fait que les paroles apostoliques sont Parole de Dieu, donc avec une efficacité divine (l'Esprit est ici l'efficace de Dieu). Qu'est-ce qui le prouve ? Les Apôtres ne disent rien d'eux-mêmes ; ils n'ont pas de doctrine propre ; ils ne font qu'annoncer une bonne nouvelle qui consiste purement et simplement en événements qui ont eu lieu il y a peu et qui ont Jésus de Nazareth comme sujet et comme objet. Les paroles des Apôtres sont ainsi comme le médium qui contient l'« esprit » de tout ce qui se rapporte au Christ. La foi nous fait passer de l'esprit à l'Esprit, en nous faisant comprendre que l'esprit de tout ce que Jésus a dit et fait, cet Esprit est vivant de la vie même de Dieu, Dieu à l'œuvre en nous qui annonçons comme en nous qui recevons le message. Voilà au moins une esquisse de ce que nous dit la prose de Paul et de ses compagnons de ministère.

Évangile selon saint Matthieu (22, 15-21)

Les pharisiens se concertèrent pour voir comment prendre en faute Jésus en le faisant parler. Ils lui envoient leurs disciples, accompagnés des partisans d'Hérode : « Maître, lui disent-ils, nous le savons : tu es toujours vrai et tu enseignes le vrai chemin de Dieu ; tu ne te laisses influencer par personne, car tu ne fais pas de différence entre les gens. Donne-nous ton avis : Est-il permis, oui ou non, de payer l'impôt à l'empereur ? » Mais Jésus, connaissant leur perversité, riposta : « Hypocrites ! pourquoi voulez-vous me mettre à l'épreuve ? Montrez-moi la monnaie de l'impôt. » Ils lui présentèrent une pièce d'argent. Il leur dit : « Cette effigie et cette légende, de qui sont-elles ? - De l'empereur César », répondirent-ils. Alors il leur dit : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Concertation... Ces pauvres pharisiens ont cru trouver – enfin – le bon piège à Jésus le soit-disant prophète (les prophètes ne se sont donc pas tus ?) Le faire parler, Lui le Verbe ! On commence par l'apprivoiser avec des paroles mielleuses. Et voilà que la perversité Lui donne l'occasion d'une parole qui au vrai change la face du monde, du vieux monde, inaugurant un monde où s'en est fini de la « religion », la civique et civile. Mon Dieu ! Tu nous dit de rendre à César ce qui lui appartient. Faisons donc de la politique, soyons de bons citoyens, payons consciencieusement nos impôts sans tricher. Je ne dis pas : faisons-le avec indifférence, mais : n'y mettons pas notre cœur. Pas exactement non plus. N'y mettons pas le Salut. Soyons de bons gérants de la terre. Le monde n'est pas le Royaume de Dieu, et pourtant il est bien le lieu, notre lieu (nous ne vivons pas au Ciel) pour y travailler. Jésus dit que les deux commandements de l'amour sont semblables ; ce n'est pas qu'il faut confondre les deux royaumes qui seraient semblables, mais qu'en rendant à César ce qui est à César, nous travaillons à rendre à Dieu ce qui est à Dieu – mais nullement à César ce qui est à Dieu et à Dieu ce qui est à César. Si j'accomplis ma tâche civile avec conscience et même amour (mais sans idolâtrie), je fais avancer le Règne de Dieu, à savoir la Justice. Celle de Dieu, non celle des hommes. Si je n'ai que de la religion, que je prétends n'aimer que Dieu, je suis un menteur. Jésus propose donc un nouveau rapport au temporel, à la fois détaché et spirituel (*possédez comme si vous ne possédiez pas*, dit Paul, *faites-vous des amis pour le Royaume avec l'argent menteur*, dit Jésus) ; de même que le corps n'est pas l'esprit mais pourtant le temple du Saint-Esprit, de même le temporel n'est pas le spirituel mais le « temple » du spirituel, là où il s'exerce en vue du Royaume. L'inaccompli en vue de l'accompli. En clair, c'est une question d'esprit : n'y mettez pas votre cœur, et pourtant mettez-y tout votre cœur – car il s'agit de votre prochain. Si Jésus avait dit : Il faut payer l'impôt à l'Empereur, il aurait pu être accusé de collaboration avec l'occupant ; s'il avait dit : Il ne faut pas payer, il aurait pu être dénoncé à l'occupant comme subversif. Son affaire était donc réglée. Mais les pharisiens ne savaient pas à qui justement ils avaient affaire. À la Vérité en personne, et la Vérité énonce la vérité de l'impôt et simultanément la vérité de Dieu. La répartition de Jésus, on peut la trouver « géniale » ; en vérité elle est divine.

30ème dimanche du Temps Ordinaire (23 octobre)

Livre de l'Exode (22, 20-26)

Quand Moïse transmettait au peuple les lois du Seigneur, il disait : « Tu ne maltraiteras point l'immigré qui réside chez toi, tu ne l'opprimeras point, car vous étiez vous-mêmes des immigrés en Égypte. Vous n'accablerez pas la veuve et l'orphelin. Si tu les accables et qu'ils crient vers moi, j'écouterai leur cri. Ma colère s'enflammera et je vous ferai périr par l'épée : vos femmes deviendront veuves, et vos fils, orphelins. Si tu prêtes de l'argent à quelqu'un de mon peuple, à un pauvre parmi tes frères, tu n'agiras pas envers lui comme un usurier : tu ne lui imposeras pas d'intérêts. Si tu prends en gage le manteau de ton prochain, tu le lui rendras avant le coucher du soleil. C'est tout ce qu'il a pour se couvrir ; c'est le manteau dont il s'enveloppe, la seule couverture qu'il ait pour dormir. S'il crie vers moi, je l'écouterai, car moi, je suis compatissant ! »

Dieu est compatissant mais pas nous. L'immigré, nous l'expulsons, avec plein d'arguments économiques et identitaires. Le pauvre, nous l'appauvrissons. Tout le monde sait ça. C'est le monde comme il va. Il y a bien un « Cercle de silence » pour protester. J'ai ma petite bonne conscience avec qui je fais de bonnes petites parties. Mais la vérité, c'est que j'ai mon voisin qui n'a jamais franchi le seuil de ma porte. Après cela, je vais critiquer le vote « bleu Marine » ? L'hypocrisie est donc à plusieurs détente : celle qui autojustifie l'injustice collective, et puis la mienne. Je ne dis que des choses bien bêtes ! Pourtant elles sont extraordinaires dans la bouche de Moïse, puisqu'elles mettent une éthique, comme on dit de nos jours, au-dessus de nos intérêts et de nos peurs (de nos méfiances). Même dans nos (disons mes) conflits les plus intimes, la méfiance se fait jour et je deviens injuste, et je laisse le soleil se coucher sur le lourd silence. Je ne peux pas quitter ce passage de l'Exode sans faire mention des *Suppliants* d'Eschyle. Dans ce cas aussi l'hospitalité se présente comme quelque chose de divin. De Loi non écrite. Moïse, comme Antigone, comme le roi d'Argos, disent la Loi non écrite, la Loi divine. C'est donc que la conscience est divine. Socrate avait le sentiment qu'un « *daimôn* » s'emparait de lui ; la foi parle d'inspiration. Il y a bien là une expérience commune, véritablement une expérience, celle de la transcendance de la conscience, du cœur, du for interne. Paul au moins un peu au fait de la sagesse grecque l'avait déjà parfaitement remarqué : les païens eux aussi ont une conscience ! Il n'y a pas d'un côté une loi révélée et de l'autre une conscience aveugle. Cela permet de poser un principe de continuité entre la conscience « naturelle » et la Révélation : qu'on le prenne par un bout ou par l'autre, aussi bien la conscience est-elle révélation « naturelle », aussi bien la Révélation est-elle la conscience découvrant en elle la présence à l'œuvre d'un Autre. C'est pourquoi c'est en tout état de cause l'autre, la transcendance de l'autre, qui fait la conscience et qui fait, en se révélant, l'objet de la conscience.

Psaume 17, 2-3, 4.20, 47.51ab

Je t'aime, Seigneur, ma force :
Seigneur, mon roc, ma forteresse,
Dieu mon libérateur, le rocher qui m'abrite,
mon bouclier, mon fort, mon arme de victoire !

Louange à Dieu ! Quand je fais appel au Seigneur,
je suis sauvé de tous mes ennemis.
Et lui m'a dégagé, mis au large,
il m'a libéré, car il m'aime.

Vive le Seigneur ! Béni soit mon Rocher !
Qu'il triomphe, le Dieu de ma victoire,
Il donne à son roi de grandes victoires,
il se montre fidèle à son messie pour toujours.

J'aime les déclarations d'amour bibliques ! Le psalmiste ne se torture pas la cervelle pour se demander de quel amour il s'agit. Il faut Platon (je viens de relire le *Phèdre* sur commande) et la pédérastie grecque pour se demander si l'amour d'un vieux (de mon âge) pour un adolescent ne serait pas un peu dégoûtant (j'adapte mais je ne suis pas loin). Alors oui, on peut apprendre qu'il y a des dégradations de l'amour. Ce ne sont pas elles qui peuvent nous apprendre ce qu'est l'amour. Pourtant elles voudraient pitoyablement être de l'amour. Platon fait très bien la différence entre *éros* et *philia*. L'amour du psaume est avant tout un amour de reconnaissance, ce qui est encore autre chose. Mais pour de bon que se passe-t-il ? Le véritable amour dont il est question, c'est l'amour de Dieu (génitif subjectif). La reconnaissance a pour objet le véritable amour, celui dont Dieu nous aime. Peu importe que ma reconnaissance soit intéressée ou non, elle est un élan vers Celui qui aime. Celui qui aime ne prend pas, il donne ; il ne perd pas, il sauve, etc. (cascade de qualificatifs enthousiastes). Il y a le seul et unique amour (seul Dieu aime absolument) et toutes ses dérivations, tous ses effets, et toutes ses dérivées et perversions. Même les perversions sont encore des images, quoique défigurées, parce qu'aucun homme ne recherche (même très mal) autre chose que ce fameux amour sans lequel il ne saurait vivre. Nous sommes ainsi faits que l'amour, nous le poursuivons (Platon encore, dans le *Banquet* !) comme des affamés, des forcenés, au point de faire violence à l'autre pour lui en arracher quelque chose. La question est alors celle de convertir nos dérivées, nos perversions, les convertir signifiant les retourner vers la Source de tout amour, pour aimer de cet Amour-là et non plus de cet amour de prédation qui nous possède.

Première lettre de Paul aux Thessaloniens (1, 5-10)

Frères, vous savez comment nous nous sommes comportés chez vous pour votre bien. Et vous, vous avez commencé à nous imiter, nous et le Seigneur, en accueillant la Parole au milieu de bien des épreuves avec la joie de l'Esprit Saint. Ainsi vous êtes devenus un modèle pour tous les croyants de Macédoine et de toute la Grèce. Et ce n'est pas seulement en Macédoine et dans toute la Grèce qu'à partir de chez vous la parole du

Seigneur a retenti, mais la nouvelle de votre foi en Dieu s'est si bien répandue partout que nous n'avons plus rien à en dire. En effet, quand les gens parlent de nous, ils racontent l'accueil que vous nous avez fait ; ils disent comment vous vous êtes convertis à Dieu en vous détournant des idoles, afin de servir le Dieu vivant et véritable, et afin d'attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient.

Il est question de modèle de modèle. L'archimodèle, c'est nous et le Seigneur. Orgueil de Paul et de ses collaborateurs ? C'est dit avec tant de simplicité que ce n'est pas la bonne direction (nous avons rencontré plus d'une fois cette assurance de Paul). En français, nous dirions *le Seigneur et nous*. La politesse le voudrait. En grec, il faut croire que c'est différent. Paul veut être un modèle en tant que ministre du Christ, entièrement configuré au Christ. Dès lors il est un nouveau christ vivant et agissant pour son Seigneur. Paul se donne en modèle pour qu'à travers lui passe le Christ. Il a donc besoin de dire : imitez-moi, moi visible et présent avec vous ici et maintenant, pour apprendre à imiter le Christ tel qu'il a vécu, tel qu'il a aimé, tel qu'il a donné sa vie. Je vais finir par dire : non seulement ce n'est pas de l'orgueil mais c'est de l'effacement ! Et puis après tout, Paul fait surtout, là-dessus, l'éloge de la communauté de Thessalonique. Autrement dit de sa foi. D'où la profession de foi qui clôt cette péricope : je crois au seul vrai Dieu, le Dieu vivant, à son Fils Jésus Christ qui est ressuscité d'entre les morts et dont nous attendons le retour pour qu'il *nous délivre de la colère qui vient*. L'aventure de la Création a tourné au drame et Dieu « s'est mis en colère ». Le redire une dernière fois ? La colère est l'image d'un Dieu incompatible avec ne serait-ce que l'ombre du mal. Si Dieu ne peut « souffrir » le mal, toute chose devant Lui (c'est le « Jugement ») ne peut que brûler, je veux dire voir détruire le mal en elle. Dieu brûle les péchés comme les tenues de combat dans la prophétie de l'Emmanuel. Or c'est le Fils qui sauve de la colère du Père. Symbolique distribution des rôles, un peu plus que symbolique, puisque si c'est le Fils qui donne réellement sa vie pour le « rachat » des pécheurs, il le fait par obéissance au Père. Or il n'y a pas de duplicité dans le Père ! Le Fils ne nous sauve pas d'un Père irascible, il prend sur Lui notre propre mal pour restaurer notre compatibilité, si je puis dire, avec Dieu (avec la vie divine qu'il nous offre). C'est le même Dieu qui sauve et c'est le même Dieu qui ne peut pas accepter le mal en nous (parabole de l'homme qui n'a pas revêtu l'habit de noce).

Évangile selon saint Matthieu (22, 34-40)

Les pharisiens, apprenant que Jésus avait fermé la bouche aux sadducéens, se réunirent, et l'un d'entre eux, un docteur de la Loi, posa une question à Jésus pour le mettre à l'épreuve : « Maître, dans la Loi, quel est le grand commandement ? » Jésus lui répondit : « 'Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit'. Voilà le grand, le premier commandement. Et voici le second, qui lui est semblable : 'Tu aimeras ton prochain comme toi-même'. Tout ce qu'il y a dans l'Écriture - dans la Loi et les Prophètes - dépend de ces deux commandements. »

En vérité (j'avais pris du retard et j'ai dû boucher les trous !) je termine ici, je crois (avant vérification), l'entreprise de mettre mon grain de sel sur les textes du grand cycle des trois années liturgiques. Tout texte aurait été une chance, mais terminer sur le *grand Commandement*, c'est une belle chance. Cela s'est vu plus d'une fois, la similitude « des deux » commandements constitue en effet un infiniment puissant moteur d'unification de la foi et de la vie. La foi ne peut plus être une simple croyance, une « religion » avec ses rites et ses usages, mais elle doit nécessairement se vivre, être mise en œuvre, ce qui fait entrevoir qu'elle est vie, par analogie avec la Vie divine d'un Dieu dit le Dieu vivant. Saint Jacques a évidemment prononcé là-dessus des paroles définitives (« Montre-moi ta foi qui n'agit pas »). La « religion » n'est plus que dérivée, dépendante de ce cœur qui est vie, vie signifiant amour. C'est uniquement cela qui fait que la foi chrétienne est *vraie*. Par sa réponse, Jésus effectue une fois de plus une révolution spirituelle. Il a répondu ce que les pharisiens attendaient (le commandement de l'amour de Dieu) ; mais en identifiant le second au premier, en les déclarant semblables, il fait exploser les limites de l'amour de Dieu et impose à ses interlocuteurs une nouvelle façon de l'envisager. L'amour du prochain existe bien, dans un autre livre. Et bien, ce second commandement n'est pas un autre mais le même. L'amour du prochain est projeté à l'intérieur de l'amour de Dieu et il devient *impossible* d'aimer Dieu sans aimer son prochain. Ce que l'Écriture avait séparé, il a fallu attendre le Christ pour les réunir, autrement dit pour en dire l'esprit. Les prophètes avaient déjà bien des fois proclamé l'équation entre les deux commandements adressés à un peuple *qui m'honore des lèvres mais son cœur est loin de moi, qui fausse les balances* etc. Mais jamais cette équation n'avait été établie en terme de similitude. Avec Jésus, toute la Loi et les prophètes doivent être compris et accueillis *en esprit et en vérité*.

31ème dimanche du Temps Ordinaire (30 octobre)

Livre de Malachie (1, 14b; 2, 2b.8-10)

Je suis le Grand Roi, dit le Seigneur de l'univers, et mon Nom inspire la crainte parmi les nations. Maintenant, prêtres, à vous cet avertissement : Si vous n'écoutez pas, si vous ne prenez pas à cœur de glorifier mon Nom - déclare le Seigneur de l'univers - j'enverrai sur vous la malédiction, je maudirai les bénédiction que vous prononcerez. Vous vous êtes écartés de la route, vous avez fait de la Loi une occasion de chute pour la multitude, vous avez perverti mon Alliance avec vous, déclare le Seigneur de l'univers. À mon tour je vous ai déconsidérés, abaissés devant tout le peuple, puisque vous n'avez pas suivi mes chemins, mais agi avec partialité en accommodant la Loi. Et nous, le peuple de Dieu, n'avons-nous pas tous un seul Père ? N'est-ce pas un seul Dieu qui nous a créés ? Pourquoi nous trahir les uns les autres, profanant ainsi l'Alliance de nos pères ?

Avons-nous des comptes à rendre à un dieu, nous qui n'avons pas demandé à naître ? Commençons par répondre : non. Maintenant que je suis libre de cette tutelle, je pose la question aussi réduite que possible,

aussi minimale que possible : *Pourquoi nous trahir les uns les autres ?* Je ne *dois* pas rendre de comptes, selon une obligation hétéronome ; je suis simplement devant la question que me pose *l'autre*. – Et moi, que fais-tu de moi ? *Qu'as-tu fait de ton frère ?* Il n'y a pas d'autre question. Ai-je un frère ? Je peux répondre : non, et vivre dans la négation. Mon enfer sera mon vide, car le suis de l'interaltérité et sans autrui je ne suis que du néant. À chaque fois que je dis non, je romps le fil. Si je réponds oui, je renoue le fil et en recevant l'autre comme mon frère, je me reçois moi-même déjà comme fils. Je peux prétendre à une fraternité horizontale, humaniste, autopoïétique, mais c'est nier toute filiation, et la filiation, c'est dire oui au fait de se recevoir d'un autre. Je puis dire non à la filiation et former comme une communauté d'enfants trouvés, sans filiation ; mais déjà, dans la relation fraternelle, je me reçois de l'autre, puisque l'interaltérité me constitue. La filiation est inhérente et immanente à la fraternité. La paternité habite les frères comme tels, si bien qu'ils ne sont frères que d'être des fils. Je peux toujours dire non à Celui qui dit : je suis ton Père. Il n'y a qu'un seul Père, vous n'avez qu'un seul Père. Si d'un seul Père procède toute paternité, même charnelle, c'est que toute paternité n'est pas un simple engendrement biologique mais bien cet ordre de la reconnaissance : *tu es mon fils* ; ou bien : *je me reçois de toi*. C'est ainsi que Malachie peut fonder pourquoi nous trahir les uns les autres à nous avons tous un même Père. Aussi appelle-t-il Dieu notre Père, ce qui est rare avant le Christ. D'ailleurs il ne dit pas « notre Père », mais il dit bien que Dieu est notre Père (mais cela se dit aussi de Zeus, après tout).

Une fois tout cela établi, on peut continuer à dérouler le fil et à interroger le clergé : qu'avez-vous fait de la Loi, qu'avez-vous fait de mon Alliance, qu'avez-vous fait de mon Nom ? Après tout, j'ai le droit de dire non à Dieu ; mais si j'ai dit oui et que je fais tout comme si j'avais dit non, qu'est-ce que cela signifie de moi ? Je suis alors tellement dans le faux. Être dans le faux n'est pas réservé aux clercs, et je vois bien comme c'est ce à partir de quoi le monde devient faux. L'enfer, c'est dire non et choisir le néant ; mais cet entre-deux qui ne dit pas non mais rend le monde infernal, c'est ce que nous connaissons jusque dans notre propre cœur.

Psaume : 130, 1, 2, 3

*Seigneur, je n'ai pas le cœur fier
ni le regard ambitieux ;
je ne poursuis ni grands desseins,
ni merveilles qui me dépassent.*

*Non, mais je tiens mon âme
égale et silencieuse ;
mon âme est en moi comme un enfant,
comme un petit enfant contre sa mère.*

*Attends le Seigneur, Israël,
maintenant et à jamais.*

La poésie du psaume tient à sa tendresse, et où ailleurs qu'ici s'est jamais exprimée de cette manière la relation de l'âme ou du cœur à Dieu, *comme un petit enfant contre sa mère*. Revenir à la naissance de la subjectivité, c'est montrer comment le moi humain n'est pas d'abord un *ego* orgueilleux, en réalité aliéné, tourné en dehors de soi, mais d'abord une intériorité ; et l'intériorité ne naît pas de la rencontre abstraite, réflexive, avec soi (les philosophes grecs sont passés à côté, ce qui n'est pas un accident), mais de la présence secrète d'un autre. La nouveauté biblique, hébraïque, c'est bien celle d'un Dieu intérieur (du cœur) et non plus d'un dieu théogonique et cosmogonique. Est-ce le simple résultat d'un processus évolutif ? Si c'est le cas, on peut toujours dire que l'évolution s'inscrit dans le programme de la Création... Je peux toujours prétendre que le Dieu d'Israël est une invention, dans la suite de toutes les autres. Il n'y a que la Résurrection du Christ qui me fasse croire – mais du coup elle aussi me fait remonter le fil vers un Dieu spirituel, intérieur et, ajouterai-je, *vrai*. C'est ce Dieu qui me touche, car ma vocation est d'être touché et de dire oui, de me laisser toucher. Jésus-Christ ne « tombe pas du ciel » et me fait remonter de son peuple au Dieu de son peuple, à son Dieu : de Jésus-Christ au Dieu de Jésus-Christ, et toute l'histoire du Salut se met en place, et toute la singularité d'Israël émerge de l'histoire universelle. Au cœur de tout cela, la rencontre secrète du cœur, l'intériorité sans laquelle n'existerait pas le Dieu des Béatitudes.

Première lettre de Paul aux Thessaloniciens (2, 7b-9.13)

Frères, avec vous nous avons été pleins de douceur, comme une mère qui entoure de soins ses nourrissons. Ayant pour vous une telle affection, nous voudrions vous donner non seulement l'Évangile de Dieu, mais tout ce que nous sommes, car vous nous êtes devenus très chers. Vous vous appelez, frères, nos peines et nos fatigues : c'est en travaillant nuit et jour, pour n'être à la charge d'aucun d'entre vous, que nous vous avons annoncé l'Évangile de Dieu. Et voici pourquoi nous ne cessons de rendre grâce à Dieu. Quand vous avez reçu de notre bouche la parole de Dieu, vous l'avez accueillie pour ce qu'elle est réellement : non pas une parole d'hommes, mais la parole de Dieu qui est à l'œuvre en vous, les croyants.

On néglige trop le côté maternel de Paul qui ressort ici. C'est une véritable déclaration d'amour que fait l'apôtre aux chrétiens de Thessalonique, car une mère est amoureuse de ses enfants et fait tout pour eux tandis qu'ils dorment. Où est donc le Père ? Moi, Paul, votre mère, j'ai reçu la semence du Verbe, je suis enceinte de vous par l'opération de la parole de Dieu, et ce qui est à l'œuvre en moi l'est en vous. Paul, ici, c'est l'Église.

Évangile selon saint Matthieu (23, 1-12)

Jésus déclara à la foule et à ses disciples : « Les scribes et les pharisiens enseignent dans la chaire de Moïse. Pratiquez donc et observez tout ce qu'ils peuvent vous dire. Mais n'agissez pas d'après leurs actes, car ils disent et ne font pas. Ils lient de pesants fardeaux et en chargent les épaules des gens ; mais eux-mêmes ne veulent pas les remuer du doigt. Ils agissent toujours pour être remarqués des hommes : ils portent sur eux

des phylactères très larges et des franges très longues ; ils aiment les places d'honneur dans les repas, les premiers rangs dans les synagogues, les salutations sur les places publiques, ils aiment recevoir des gens le titre de Rabbi. Pour vous, ne vous faites pas donner le titre de Rabbi, car vous n'avez qu'un seul enseignant, et vous êtes tous frères. Ne donnez à personne sur terre le nom de père, car vous n'avez qu'un seul Père, celui qui est aux cieux. Ne vous faites pas non plus appeler maîtres, car vous n'avez qu'un seul maître, le Christ. Le plus grand parmi vous sera votre serviteur. Qui s'élèvera sera abaissé, qui s'abaissera sera élevé. »

Par sa passion de la Parole de Dieu et de la personne du Christ, Paul peut se revendiquer à l'opposé des scribes et des pharisiens, dont il est pourtant issu et dont il partage la culture. Car Paul ose dire : imitez-moi, faites comme moi ! Ce serait choquant si l'apôtre n'était pas si rempli de cette passion d'un Autre, de ce Christ dont il a compris de manière foudroyante qu'il était « de la condition de Dieu », de ce Dieu d'Israël, du YHWH de l'Exode. Paul n'existe plus comme individu, car sa personne s'est entièrement laissée envahir par un autre, l'Unique Autre, l'Autre en qui tout subsiste et par qui tout a été fait. C'est pourquoi on peut l'entendre lorsqu'il dit : faites comme moi ! Au contraire les scribes et les pharisiens sont ce que sont devenus les hommes d'Eglise dès lors qu'ils ont disposé du pouvoir, j'entends d'un pouvoir temporel exorbitant, devenu largement politique. Tout cela n'est que trop connu. Dire que grâce au Ciel ce n'est plus que du passé serait aller encore un peu vite en besogne, tant l'Eglise lutte encore pour s'assurer des positions partout où elle le peut (voir l'affaire des crucifix dans les écoles publiques en Italie ou en Espagne, ou l'argent d'Etat de l'Eglise allemande). Les pays que je viens de citer ne sont pas la France laïcarde qui finit par nous donner à nous Français une vision déformée de la « juste » place de « la religion » dans la vie publique. *Vox clamantis in deserto*. L'Eglise a certes à proclamer sa parole à temps et à contre-temps dans l'espace public ; non à imposer ses positions. Me suis-je éloigné de l'évangile ? Non, parce qu'une église « servante et pauvre » est tout le contraire de celle qui a poussé le converti Alfred Manessier à se déclarer « anticlérical » ! L'Eglise lie-t-elle de pesants fardeaux sur les épaules des gens ? Oui chaque fois que le légalisme l'emporte sur la charité, chaque fois que la vérité est encombrée de franges et de phylactères. Elle a essuyé tant de critiques qu'elle a fait quelques progrès. Je n'y vois même pas d'hypocrisie (sauf quand on ne s'applique pas à soi-même ce qu'on exige des autres) mais le simple et fatal exercice du pouvoir. Le pouvoir sur les autres pousse à légiférer, autrement dit à justifier et légitimer à la fois le contenu de la loi et la domination. Jésus ne domine jamais et ne légifère pas vraiment. Il dit à l'homme riche : *si tu veux...* Et le plus souvent il délégitime, il débarrasse la loi ; je mets de la nuance dans mon propos, car par moment il radicalise la Loi, comme sur l'indissolubilité du mariage, mais sa radicalisation est retour à l'esprit de la Loi, à son esprit originel et même originaire : *au commencement, il n'en était pas ainsi*. On voit bien que la seule préoccupation de Jésus n'est nullement légaliste mais « spirituelle » : celle de l'esprit de la « loi », et cet esprit en est la raison : esprit d'amour. Dans quel esprit se réalise une union ? En vue d'aimer. En vue de l'amour. L'amour ne sépare pas. Ce que Dieu unit, c'est ce que l'amour unit. Devant le règlement mosaïque, la seule vérité du lien matrimonial est l'amour. La question n'est pas de faire de

l'indissolubilité une nouvelle loi, mais une vérité éthique et spirituelle dont on sait qu'elle est mise en échec chaque jour que dieu fait...

Tous les Saints (1er novembre)

Apocalypse de saint Jean (7, 2-4.9-14)

Moi Jean, j'ai vu un ange qui montait du côté où le soleil se lève, avec le sceau qui imprime la marque du Dieu vivant ; d'une voix forte, il cria aux quatre anges qui avaient reçu le pouvoir de dévaster la terre et la mer : « Ne dévastez pas la terre, ni la mer, ni les arbres, avant que nous ayons marqué du sceau le front des serviteurs de notre Dieu. » Et j'entendis le nombre de ceux qui étaient marqués du sceau : ils étaient cent quarante-quatre mille, douze mille de chacune des douze tribus d'Israël. Après cela, j'ai vu une foule immense, que nul ne pouvait dénombrer, une foule de toutes nations, races, peuples et langues. Ils se tenaient debout devant le Trône et devant l'Agneau, en vêtements blancs, avec des palmes à la main. Et ils proclamaient d'une voix forte : « Le salut est donné par notre Dieu, lui qui siège sur le Trône, et par l'Agneau ! » Tous les anges qui se tenaient en cercle autour du Trône, autour des Anciens et des quatre Vivants, se prosternèrent devant le Trône, la face contre terre, pour adorer Dieu. Et ils disaient : « Amen ! Louange, gloire, sagesse et action de grâce, honneur, puissance et force à notre Dieu, pour les siècles des siècles ! Amen ! » L'un des Anciens prit alors la parole et me dit : « Tous ces gens vêtus de blanc, qui sont-ils, et d'où viennent-ils ? » Je lui répondis : « C'est toi qui le sais, mon seigneur. » Il reprit : « Ils viennent de la grande épreuve ; ils ont lavé leurs vêtements, ils les ont purifiés dans le sang de l'Agneau. »

J'ai bien envie de laisser de côté le symbolisme de l'Apocalypse, des nombres, des personnages, ainsi que l'allusion à la grande épreuve. Je vais retenir notre grande épreuve à tous : la mort, et bien plus encore : la vie. Car en deça de supposés événements apocalyptiques, c'est le présent du monde et par moment mon propre présent qui est apocalyptique ; et puis plus encore mon présent le plus présent possède une constitution apocalyptique, dans la mesure de la simple irréversibilité du temps et de l'effet de révélation ou de vérité qui en découle, si l'on veut bien s'arrêter sur la dimension spirituelle cachée du présent, de chaque moment présent, sachant que je ne cesse d'y remettre en jeu *ma* vie, puisque je suis sollicité et interrogé par *la* vie qui me cherche et me prend. Ma vie comme grande épreuve est le là où je suis appelé à me convertir, ce que veut dire purifier, laver. Baptême « pour le pardon des péchés ». En cette semaine de Toussaint 2011, je reprends une écriture longtemps interrompue, depuis des mois, et j'ai fini par comprendre que mon manque d'inspiration était un manque de conversion, de purification, une résistance au renoncement – et on ne veut pas renoncer parce qu'on ne veut pas mourir à cette vie. Au contraire le vêtement blanc – blanchi dans le sang, quel paradoxe ! – signifie bien ce renoncement, tel que le Christ peut dire : heureux les purs, ils peuvent voir Dieu ! Impur signifie donc aveugle, les yeux bouchés, fermés à l'amour. Alors on ne peut pas voir Dieu. C'est cela, être sauvé : voir Dieu avec mes yeux de chair (comme

dit Job), moi qui étais promis au néant par toutes les fibres de mon être. La vision de Dieu est le Salut réalisé, après avoir laissé derrière le négatif, la *dévastation*. Les allégories me parlent, mais elles peuvent finir par me livrer une lecture figée, des stéréotypes, qui m'en font perdre la vérité. L'allégorie demande donc à être méditée, scrutée, revisitée, pour ne pas devenir lettre morte. Ce qui est notable enfin, c'est le nombre incalculable des élus, alors que bien peu ont été de véritables martyrs, des témoins de la foi, des témoins de l'amour. Mais ils ne sont pas blanchis par leur propre lessive, ils sont blanchis par l'Agneau qui nous a aimé le premier, avant tout mérite de notre part. Simplement il faut que je dise oui à ce Salut, que je consente à laver ma tunique dans le sang de la Croix. Tout m'est donné, mais il me faut dire oui. Dire oui, c'est me laisser laver, me laisser faire, comme l'apôtre Pierre se laissant (enfin) laver les pieds par son Maître. Il ressort de tout cela une cohérence intime et intense, car tous les événements de la foi deviennent consonnants, et cela ne s'invente pas. C'est Jésus qui est le Maître des symboles, car par Lui toutes choses parlent, y compris une bassine d'eau, un tablier, le dialogue ou le répons de l'eau et du sang.

Psaume 23 (24), 1-2, 3-4ab, 5-6

*Au Seigneur, le monde et sa richesse,
la terre et tous ses habitants !
C'est lui qui l'a fondée sur les mers
et la garde inébranlable sur les flots.*

*Qui peut gravir la montagne du Seigneur
et se tenir dans le lieu saint ?
L'homme au cœur pur, aux mains innocentes,
qui ne livre pas son âme aux idoles.*

*Il obtient, du Seigneur, la bénédiction,
et de Dieu son Sauveur, la justice.
Voici le peuple de ceux qui le cherchent,
qui recherchent la face de Dieu !*

Les versets du psaume ont bien sûr été choisis comme il faut ! Or qui est *le peuple de ceux qui le cherchent* ? Celui qui peut *gravir la montagne* et se tenir devant Dieu ? Celui au cœur pur. La pureté d'un cœur converti est donc décisive, et de toutes les Béatitudes, je me prépare déjà à dire que celle du cœur pur est la plus capitale, comme une clé. Rien à voir, ou de si loin, avec la pureté rituelle, ou celle du lépreux déclaré guéri. La pureté du cœur est une pureté spirituelle, et de ce point de vue elle n'est pas d'abord une pureté morale, elle n'est pas le contraire du vice. Bien plutôt le changement de vie, l'abandon de conduites « impures » est le signe d'un changement intérieur, d'une conversion, d'un changement de direction intérieure, si bien que l'âme n'a plus besoin de se raccrocher à des simulacres – car ce qu'il est convenu d'appeler des vices sont des conduites de fuite, fébriles, affolées par l'épreuve de soi devant son propre vide. Si le cœur au contraire commence à se remplir, pourquoi continuerait-il à poursuivre ce qui signifie, désigne son vide ? Or le cœur ou l'âme ne se remplit pas mais se laisse remplir, et c'est l'expérience

d'être aimé, qui suppose de se laisser aimer, qui change tout. Pourtant, en écrivant cela, je n'ai guère le sentiment d'être converti davantage qu'hier. Mais pourtant, d'avoir un peu bougé intérieurement en ne me résignant plus *au statu quo* de ma vie. Se remettre en chemin, avoir laissé résonner en soi une parole qui depuis un moment ne franchissait plus les barrières de l'âme... Cela suffit à vivre autrement qu'à vide. *Misère de l'homme sans...* Dire « sans Dieu » risque d'obscurcir la question sous une formule, si elle n'est pas creusée. Le « pari », c'est de bouger, de ne pas s'en tenir à ce qui s'est établi et qui ne bouge plus. Ce n'est pas une question d'opinion mais de vie. Bouger signifie risquer quelque chose de vital, comme de se mettre à genoux.

Première lettre de saint Jean (3, 1-3)

Mes bien-aimés, voyez comme il est grand, l'amour dont le Père nous a comblés : il a voulu que nous soyons appelés enfants de Dieu — et nous le sommes. Voilà pourquoi le monde ne peut pas nous connaître : puisqu'il n'a pas découvert Dieu. Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons ne paraît pas encore clairement. Nous le savons : lorsque le Fils de Dieu paraîtra, nous serons semblables à lui parce que nous le verrons tel qu'il est. Et tout homme qui fonde sur lui une telle espérance se rend pur comme lui-même est pur.

Dans tous les textes du jour sera apparu le mot : *pur*. Or nulle part peut-être ailleurs n'est mieux mis en évidence la dimension spirituelle et non morale de cette pureté : nous sommes purs comme des miroirs du Christ pur, dès lors que nous nous en remettons à Lui par la foi, l'espérance et donc l'amour – car comment donner sa foi à quelqu'un que l'on n'aimerait pas. Notre pureté ne vient pas de nous-mêmes puisque nous la recevons. Maintenant, si je fais celui qui doute, ne suis-je pas en train de projeter un fantasme sur un être aussi idéal qu'imaginaire ? C'est une critique usée, mais qui garde son efficacité, et après tout elle m'oblige à purifier ma pureté... je veux dire celle que je reçois de Lui. *Pur* signifie : qui peut entrer dans le Royaume, qui peut prendre place à la table de la Noce éternelle. Pur parce que purifié (*dans le sang de l'Agneau*). Je suis purifié de mon impureté, y compris morale, dès lors que je *fonde sur Lui mon espérance*. C'est donc Lui qui me passe au feu, dans cette eau de feu qu'est son sang donné pour le monde, telle goutte de son sang versée pour moi. Ce sang, cette chair qui saigne, cette chair qui coule de la Croix, c'est celle qui est clouée parce que moi je n'aurais jamais eu le courage de verser ma vie ainsi. La *substitution* est un élément essentiel du Salut, de ce Salut que personne ne peut s'accorder à soi-même, qui ne peut être qu'un don. Dieu souffre et meurt à ma place parce que moi j'en suis incapable, je ne peux pas. Or comme cela suppose l'Incarnation, la kénose, l'anéantissement de la divinité dans le nouveau-né de la crèche, toutes choses qui font de Dieu-homme un frère, avec ce but divin avoué : faire de nous des fils comme Lui. Non pas de simples créatures séparées de Dieu par une transcendance incommensurable, mais des semblables, nous pas de nous-mêmes et par nos propres capacités, mais de Lui et par Lui. Notre capacité elle-même au divin (*capax Dei*, dit la théologie) découle de ce que nous sommes déjà auparavant des images forgées par le *Logos*. C'est ce qu'on appelle créature spirituelle. Cela veut dire

configurée à Celui qui configure. De même qu'il y a une pierre vivante, il y a un miroir vivant. Ce ne sont bien sûr que des images, à peine des analogies. Je voudrais mettre l'accent encore sur deux points : le monde qui ignore Dieu, ce qui achève de nous diviser, de séparer les hommes les uns des autres ; non que les autres soient mauvais, pires que moi : je ne donne pas un sens moral à cette situation de division, mais une fois de plus, spirituelle. Quoique nous partagions tout ce qui fait notre commune humanité, la foi fait de nous des étrangers incompréhensibles aux autres ; pourtant j'ai le sentiment de « comprendre » les incrédules, car l'incrédulité me compose également. Mais eux, après tout, ceux qui n'ont pas la foi, ne l'auraient-ils pas cependant, jusques à leur corps défendant, si je puis dire ? Car eux aussi sont *capax Dei*, ou pour respecter la grammaire, *capaces Dei*. Mais raison de plus : cette affinité, cette proximité, comme entre Juifs et Arabes, aiguise des haines d'autant plus profonde, à cause de ce qui se joue dans cet écart : une étrangeté, une altérité conflictuelle, rivale. Jean est de tous le plus sensible à l'antagonisme, au dualisme engendré par le drame du refus de Dieu. Là devant, mieux vaut se taire, rester silencieux, mais en même temps impossible de ne pas parler – et puis la vérité est dans ce que dit Jésus : c'est à l'amour que l'on vous reconnaîtra pour mes disciples, à l'amour et non à vos discours. Le dernier point est le plus théologique, puisqu'il pointe le paradoxe du rapport entre être, voir et être vu. Ici ou là, depuis trois ans, j'ai bien rencontré cette question. Elle reste toujours à reprendre. Comme Job, je verrai Dieu. Or on ne peut voir que ce qui a avec nous une nature commune : la visibilité. L'œil même ne voit que parce qu'il est un organe du monde visible. L'œil est adéquat à la lumière – et pourtant ce que l'œil voit n'est pas ce que la lumière est. C'est la lumière seulement en tant qu'elle est vue ; mais « en elle-même... » Or Jean (et Paul, mais je n'ai pas la référence sous la main) nous révèle quelque chose de neuf : nous Le verrons tel qu'il EST. Cela suppose qu'il se donne tel qu'il est. Mais aussi qu'il configure notre vision. Or Paul donne l'explication : *nous connaissons comme nous serons connus*. C'est que nous ne serons plus rien d'autre que notre connaissance de Dieu. Nous ne serons plus rien d'autre que vision, mais vision parce que vus comme tels. Création nouvelle où nous serons recréés voyants. Nous aimerons comme nous serons aimés : recevant tout, le comme comportant la seule et unique réserve : Lui le premier (aimant le premier, connaissant le premier, voyant le premier, parce que créant, recréant, nous créant, nous recréant, cette fois-ci non pas le premier, mais absolument). En nous créant, ou plutôt en nous recréant dans l'eschatologie, dans l'achèvement absolu, nous plus dans la séparation originelle, Le Créateur se donne entièrement à celui à qui il donne d'être, et d'être selon le mode du connaître Celui qui lui donne de connaître... Voir Dieu tel qu'il est, c'est cela la Révélation, le voile qui tombe. Pour que Dieu soit entièrement connu de nous, il faut qu'il se donne entièrement, mais aussi que ce don soit de nous recréer comme nous recevons entièrement de Lui, sans séparation (cela ne veut pas dire sans distinction ni confusion). Parce que Dieu a fait tout le chemin vers la chair, il a brisé le mur de séparation entre l'Absolu et le fini.

Évangile : Les Béatitudes (Mt 5, 1-12a)

*Quand Jésus vit toute la foule qui le suivait, il gravit la montagne. Il s'assit, et ses disciples s'approchèrent. Alors, ouvrant la bouche, il se mit à les instruire. Il disait :
« Heureux les pauvres de cœur : le Royaume des cieux est à eux !
Heureux les doux : ils obtiendront la terre promise !
Heureux ceux qui pleurent : ils seront consolés !
Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice : ils seront rassasiés !
Heureux les miséricordieux : ils obtiendront miséricorde !
Heureux les cœurs purs : ils verront Dieu !
Heureux les artisans de paix : ils seront appelés fils de Dieu !
Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice : le Royaume des cieux est à eux !
Heureux serez-vous si l'on vous insulte, si l'on vous persécute et si l'on dit fausement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi.
Réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse, car votre récompense sera grande dans les cieux ! »*

On ne sait jamais très bien si Jésus s'adresse à la foule ou à ses disciples, ou à la foule de ses disciples... Le glissement s'opère parce qu'il ne peut y avoir de frontière claire et bien tracée entre ceux qui suivent Jésus et ceux qui ne le suivent pas. Mais quand Jésus voit cette foule, comme un troupeau sans berger, il gravit la montagne. Autrement dit il « monte », car où conduire le troupeau sinon vers le haut ? Pourquoi Jésus est-il descendu au milieu des hommes, sinon pour les conduire vers son Père et le Règne de Dieu ? Il s'assied et tout le monde s'installe pour écouter. Jésus ne parle pas du Royaume de Dieu comme d'un autre monde mais comme de l'accomplissement de notre présent. Pas n'importe quel accomplissement, pas l'accomplissement de ceux qui « ont déjà leur récompense ». Jésus joue du présent et du futur : Le Royaume *est* à eux ; ils seront, ils obtiendront... Ce qu'ils auront, ils l'ont déjà, par conséquent. Ils ont ce qu'ils auront. Ce qu'il auront les habite déjà intérieurement, ce qui veut dire que Dieu les habite déjà, que sa présence leur est acquise, même s'ils ne le savent pas, ne la perçoivent pas. D'une certaine façon, le Royaume, ils le réalisent eux-mêmes, et en même temps pas du tout, il leur est entièrement donné. Ce paradoxe remplit les paraboles : Dieu nous confie son Règne. Ce n'est pas autre chose qu'il nous confie. Nous ne sommes pas obligés (voir celui qui a enterré son talent) et nous pourrions toujours choisir de nous séparer de Dieu, jusque dans l'éternité (l'enfer, notre propre enfer sera notre choix). On voit donc en quoi consiste le Règne de Dieu pour nous et par nous, ici et maintenant : humble, doux, bon, juste, pur, pacifique. Voilà l'*éthos* du Royaume, sa substance, qui ne se réalise qu'en aimant. Une joie toute divine en ressort naturellement : c'est elle qui est le signe du Royaume. Non pas la tristesse mais la joie. Du coup la joie même des victimes du monde : ceux qui pleurent, ceux qui sont persécutés et insultés. Tous ceux que giffle le malheur. Tel que Matthieu nous le donne à lire, le discours de Jésus alterne les « vertus » des justes et la joie finale des malheureux. Heureux les justes, heureux les victimes de l'injustice. Comme dans un balancement. Cela ne veut pas dire que la victime n'aura pas à revêtir l'habit de noce, comme dit la parabole eschatologique. Mais d'abord

Jésus souligne que le Royaume est sans reste, ne laisse rien de côté, aucun malheur. Le Salut est total. Mais déjà sont dans ce que le Salut accomplit ceux qui sont humbles, doux, justes, purs... Donc d'une part heureux les malheureux, car ils seront sauvés ; heureux les purs, car ils sont déjà ce que le Salut réalise : la transparence divine, la transparence à l'amour, le oui sans ombre. La pureté du cœur est celle de Marie qui dit oui, et le pécheur qui dit oui devient pur, puisqu'il se laisse traverser par la Lumière divine.

32ème dimanche du Temps Ordinaire 6 novembre

Livre de la Sagesse (6, 12-16)

La Sagesse est resplendissante, elle est inaltérable. Elle se laisse aisément contempler par ceux qui l'aiment, elle se laisse trouver par ceux qui la cherchent. Elle devance leurs désirs en se montrant à eux la première. Celui qui la cherche dès l'aurore ne se fatiguera pas : il la trouvera assise à sa porte. Ne plus penser qu'à elle prouve un parfait jugement, et celui qui veille en son honneur sera bientôt délivré du souci. Elle va et vient pour rechercher ceux qui sont dignes d'elle ; au détour des sentiers, elle leur apparaît avec un visage souriant ; chaque fois qu'ils pensent à elle, elle vient à leur rencontre.

Je ne vais pas discourir sur l'hellénisme ambiant, mais au contraire sur ce que le livre garde de non grec. Le Juif à propos de la sagesse pense tout de suite à son Dieu, à sa Providence, à une organisation et à un ordre du monde régis pour l'homme et par une Volonté « sainte », aimante, bonne, personnelle (ce qui n'est tout de même pas encore le cas de l'*idea tou agathou* (l'idée du Bien) de Platon. Bien plus, la personnification de la Sagesse, comme de l'Esprit, n'est pas une simple allégorie, ou plutôt est une allégorie qui s'épuise à force de devenir plus personnelle, davantage relevant de la procession divine, du rayonnement divin : de plus en plus divine et de plus en plus personnelle. Aussi y voyons-nous de plus en plus notre Verbe, notre Logos, notre Christ éternel, en qui tout a été créé. Quel rapport avec l'évangile ? Les sages sont ceux (celles) qui veillent. Non pas veillent pour veiller, mais par amour, en l'honneur de la Sagesse qui prend une figure masculine avec le fiancé des noces. On rend honneur à ce qu'on aime, qu'au moins l'on respecte. Maintenant que j'ai abondé en faveur de l'écrivain sacré, je vais jouer le trouble-fête : Cette Sagesse inaltérable et resplendissante, qui l'a rencontrée en réalité ; où et par qui s'est-elle laissée trouver en réalité ? Comment devance-t-elle mes désirs ? Où et quand s'est-elle montrée la première ? Quand m'a-t-elle souri ? Si je mets l'Ecclésiaste en regard, vaut-elle une heure de peine, tant elle est inatteignable ? – Que répondre ? Qu'elle est là et je ne le sais pas. Qu'est-ce qui le prouve ? Rien ne le prouve extérieurement. Mais intérieurement (or la Sagesse n'a pas d'autre demeure que le sujet qui pense) je l'expérimente non pas tant comme idée théorique (à la portée de la plus haute pensée païenne) que sur le mode pratique, dès que j'agis, que je vis, que j'essaye de vivre à l'écoute de la Parole intérieure qui me dit ce qui est juste. Il n'y a pas besoin pour cela d'un discours extérieur, bien que la parole d'autrui puisse résonner en moi, rencontrer mon verbe intérieur,

être perçue comme juste. La Sagesse m'a devancée au-dedans de moi dès lors que je l'y rencontre : il fallait bien qu'elle fût là déjà. À ce point, même ma propre pensée, dès qu'elle s'avère juste, se seçoit, m'apparaît comme un don : la Sagesse précède ma petite sagesse (qui surnage tant bien que mal dans la tourmente des tourments) tout autant que le monde me précède et que la Volonté divine me précède. En toute chose je me reçois.

Psaume 62, 2, 3-4, 5-6, 7-8

*Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube :
mon âme a soif de toi ;
après toi languit ma chair,
terre aride, altérée, sans eau.*

*Je t'ai contemplé au sanctuaire,
j'ai vu ta force et ta gloire.
Ton amour vaut mieux que la vie :
tu seras la louange de mes lèvres !*

*Toute ma vie je vais te bénir,
lever les mains en invoquant ton nom.
Comme par un festin je serai rassasié ;
la joie sur les lèvres, je dirai ta louange.*

*Dans la nuit, je me souviens de toi
et je reste des heures à te parler.
Oui, tu es venu à mon secours :
je crie de joie à l'ombre de tes ailes.*

Le sceptique lit-il seulement le psaume ? S'il le lit, il n'y voit que fantasme et illusion, autoproduction imaginaire. Car pour lui, il n'y a pas de Dieu... L'amour et la passion resteront toujours invisibles et incompréhensibles. Pourtant la passion, la passion folle se voit, la conduite déréglée se remarque ou finit par se remarquer. On sait qu'elle provoque du désordre dans les familles. C'est comme les amours de vieux : comment, du dehors, ne pas les railler ? Or, du dedans, elles sont plutôt pathétiques. Contradictoires, heureuses et douloureuses. L'impossible devient le nouvel horizon de la vie. Pourtant l'amour pour une femme (ou pour un homme) n'est pas moins imaginaire que l'amour pour Dieu, et si cet amour, disons pour résumer carmélitain, se démontre dans l'amour du prochain, il est celui qui est le moins imaginaire, dans lequel la passion amoureuse pour Dieu ou Jésus se réalise, entre dans la réalité (pensons à mère Teresa et à d'autres saintes, pas seulement du Carmel – mais le Carmel a peut-être cette spécialité de l'amour-passion pour Jésus). Et le psaume est là, toujours là. C'est plutôt de la femme absente que languit la chair, ou de l'Aimé dans le Cantique des Cantiques. L'amour de désir, d'attraction, érotique, a donc bien sa place dans l'Agapè. Il est difficile de se défaire d'une conception je dirais kantienne, purement morale, de la charité comme don de soi désintéressé, dévouement total à autrui, de façon quasi abstraite. Or l'amour est concret, s'adresse à telle personne, est une rencontre de telle singularité

par laquelle je suis touché : ici il n'est pas question de plaire ou d'être séduit, car au contraire je peux être rebuté, dégoûté, et aussi haï par l'autre. En tout cas il est porteur de son irréductible consistance et je m'y frotte. À un moment de la vie, il ne suffit plus d'être séduit par l'image de Jésus comme être idéal, non décevant. Il faut aimer ses images humaines les plus répugnantes, les plus décourageantes, et connaître cette sécheresse du cœur qui ne s'exalte plus, ne rencontre que le manque et l'absence de l'Aimé. Le temps de la foi est le temps de l'absence physique de Jésus, comme si, remonté vers son Père, il ne pouvait plus être présent dans le monde que par nous (à nous d'être des christes !) et il nous faut croire alors au Saint Esprit que je ne peux jamais poser devant moi, qui n'est pas objectivable, qui n'est qu'intériorité divine à l'intérieur de notre propre intériorité, qui est inexprimable. En ce sens-là, comment « aimer » le Saint Esprit, sachant qu'il est comme un simple catalyseur, un Médiateur qui s'efface à mesure qu'il agit. Parce que mon imaginaire et mes représentations me soutiennent, je peux « aimer » un Dieu Père, et aimer le Christ frère et compagnon de souffrance mais aussi de joie comme à Cana. Mais l'Esprit est le Miroir qu'on ne voit pas, car on ne voit que l'image qu'on voit en Lui, mais Lui comme tel, nullement. L'Esprit est l'infinie humilité de Dieu qui s'efface dans sa propre efficence, dans sa propre action en nous : c'est cela qui serait à repenser dans l'économie de la grâce, à savoir le fait que la causalité divine, spirituelle, en nous, n'est pas de la nature de l'action physique mais d'une sorte d'anti-action, d'action qui non-agit, qui me laisse complètement agir et qui pourtant n'est pas absente de et dans mon action. Elle est à l'œuvre dans l'*esprit* de mon action. Elle ne me *presse* pas. Il faut abandonner l'idée d'une action externe, mécanique, physique. Quand j'aime, l'amour est exactement ce qui est inexprimable, comme le cri, le gémissement de l'Esprit dont parle Paul. Je ne serai jamais capable d'écrire un livre sur l'Esprit, mais le cœur en est là : dans une personne divine dont toute l'essence active est de ne pas agir activement mais de désagir, d'être dans le mouvement de se retirer sur la pointe des pieds pour ne pas agir à ma place, mais dont l'action et la présence sont dans ce mouvement même de retrait – et c'est pourquoi il nous est si difficile de dire quoi que ce soit de l'Esprit, et même d'y « croire » comme aux deux autres personnes divines. En même temps un Dieu en deux personnes ne serait paradoxalement plus le Dieu dont Jean a dit : *Dieu est Amour*.

Première lettre de Paul aux Thessaloniens (4, 13-18)

Frères, nous ne voulons pas vous laisser dans l'ignorance au sujet de ceux qui se sont endormis dans la mort ; il ne faut pas que vous soyez abattus comme les autres, qui n'ont pas d'espérance. Jésus, nous le croyons, est mort et ressuscité ; de même, nous le croyons, ceux qui se sont endormis, Dieu, à cause de Jésus, les emmènera avec son Fils. Car, sur la parole du Seigneur, nous vous déclarons ceci : nous les vivants, nous qui sommes encore là pour attendre le retour du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis. Au signal donné par la voix de l'archange, à l'appel de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et les morts unis au Christ ressusciteront d'abord. Ensuite, nous les vivants, nous qui sommes encore là, nous serons emportés sur les nuées du ciel, en même temps qu'eux, à la rencontre du Seigneur. Ainsi, nous serons pour

toujours avec le Seigneur. Retenez ce que je viens de dire, et réconfortez-vous les uns les autres.

Quand il écrit, on voit bien que Paul est persuadé que la Parousie est imminente, que la « fin du monde » est pour demain. De la part de Paul, ce n'est pas rationnel ! Mais en réalité, au moment où il écrit, peut-il penser autrement ? Derrière la naïveté, on peut faire de son propos une lecture mystique, à partir de la certitude suivante : *nous sommes déjà ressuscités avec le Christ*. Il y a ceux qui sont morts, et ils ressusciteront au moment du retour du Christ. Et puis il y a nous qui sommes vivants : nous ressusciterons à la suite des morts. Les morts d'abord donc, mais les vivants en même temps ! À quoi bon un tel détail, de telles précisions ? Paul répond à des questions, à une inquiétude. D'abord sur les morts : ils sont déjà unis au Christ. Et nous les vivants nous ne resterons pas sur la terre : nous les rejoindrons. L'essentiel est bien sûr l'union au Christ ; mais dans le détail, c'est la foi en *notre* résurrection à nous les vivants : elle se passe au-delà de la mort. Au fond, il n'y a guère de considération « historique » dans le propos de Paul. C'est dans une sorte d'anticipation, de présent eschatologique qu'il s'adresse aux Thessaloniens. Donc naïveté, erreur de perspective ? Bien plutôt temporalisation de l'événement eschatologique qui touche « les vivants et les morts » ; pas seulement les vivants mais aussi les morts ; pas seulement les morts mais aussi les vivants.

Évangile selon saint Matthieu (25, 1-13)

Jésus parlait à ses disciples de sa venue ; il dit cette parabole : « Le Royaume des cieux sera comparable à dix jeunes filles invitées à des noces, qui prirent leur lampe et s'en allèrent à la rencontre de l'époux. Cinq d'entre elles étaient insensées, et cinq étaient prévoyantes : les insensées avaient pris leur lampe sans emporter d'huile, tandis que les prévoyantes avaient pris, avec leur lampe, de l'huile en réserve. Comme l'époux tardait, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent. Au milieu de la nuit, un cri se fit entendre : 'Voici l'époux ! Sortez à sa rencontre.' Alors toutes ces jeunes filles se réveillèrent et préparèrent leur lampe. Les insensées demandèrent aux prévoyantes : 'Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent.' Les prévoyantes leur répondirent : 'Jamais cela ne suffira pour nous et pour vous ; allez plutôt vous en procurer chez les marchands.' Pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva. Celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces et l'on ferma la porte. Plus tard, les autres jeunes filles arrivent à leur tour et disent : 'Seigneur, Seigneur, ouvre-nous !' Il leur répondit : 'Amen, je vous le dis : je ne vous connais pas.' Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

Jésus, je crois, ne parle pas de son retour mais bien de sa *venue*. Car peut-être bien qu'il n'y a qu'une seule venue du Christ, même si cette unique venue se déroule pour nous dans des temps successifs, jusqu'à la Parousie ou le Plérôme (l'accomplissement total). Jésus n'est pas moins à nous maintenant que demain ; c'est plutôt nous qui ne sommes pas encore à Lui, dans le temps qui est le nôtre. C'est son Esprit qui est l'huile de la lampe et c'est la vie présente qui est un sommeil, à savoir l'absence de

Dieu, l'absence de l'Époux. Quand advient sa venue, autrement dit le Jugement, nous sommes réveillés par son irruption, qui est une rencontre. Nous le pensions absent, et au moment où nous ne nous y attendions pas, il est là. En attendant, dans la nuit, ai-je cru ? Qu'est-ce que croire ? *J'étais nu et vous m'avez habillé... Ce que vous avez fait au plus petit...* Croire, c'est avoir laissé l'Esprit alimenter ma lampe pendant la nuit ; avoir laissé l'Esprit brûler en moi, c'est avoir vêtu celui qui était nu. Le Jugement ne porte pas sur une croyance mais sur la foi comme remise de soi à un Autre, et cet Autre, c'est le Pauvre. Le Pauvre, c'est mon voisin, c'est mon prochain et ma prochaine, c'est tout juste celui que je ne vêts pas, devant qui l'amour reste suspendu, arrêté, empêché. D'où vient mon empêchement intérieur ? De ce qu'aimer, se donner, c'est se livrer à l'autre en quelque sorte pieds et poings liés, à sa merci, et l'autre est plutôt sans merci. *Je suis même dans celui qui est sans merci avec toi*, me souffle le Christ dans le creux de l'oreille. *Tant que tu n'aimes pas celui qui te fait du mal et te fait souffrir, tu laisses ta lampe s'éteindre et ton huile sécher. Qui sait s'il ne t'aime pas parce que tu ne l'aimes pas le premier ?* — Mais seigneur, je ne suis pas Dieu ! — Je ne te demande pas d'être Dieu ! N'es-tu pas, toi, déjà aimé le premier ? Ne peux-tu aimer de cet amour déjà donné ? L'impossible que je te demande, c'est ce qui serait pour toi le grand Réveil. Le grand bonheur des Noces, car j'épouserai ton âme. Pauvres imprévoyantes ! Elles sont bien allées chez le marchand d'huile, en pleine nuit, mais elles ont dû attendre qu'il fasse jour et paradoxalement, quand l'Époux est la Lumière, il fait nuit en plein jour, dans la lumière de ce monde. L'Époux ne rencontre l'épouse que dans le secret de la chambre close. L'Esprit est donné à tous, mais cela ne suffit pas : les insensées n'ont pas su user du jour précédent pour acheter leur huile : elles sont passées devant le pauvre Lazare sans le regarder.

33ème dimanche du Temps Ordinaire (13 novembre)

Livre des Proverbes (31, 10-13.19-20.30-31)

La femme vaillante, qui donc peut la trouver ? Elle est infiniment plus précieuse que les perles. Son mari peut avoir confiance en elle : au lieu de lui coûter, elle l'enrichira. Tous les jours de sa vie, elle lui épargne le malheur et lui donne le bonheur. Elle a fait provision de laine et de lin, et ses mains travaillent avec entrain. Sa main saisit la quenouille, ses doigts dirigent le fuseau. Ses doigts s'ouvrent en faveur du pauvre, elle tend la main au malheureux. Décevante est la grâce, et vaine la beauté ; la femme qui craint le Seigneur est seule digne de louange. Reconnaissez les fruits de son travail : sur la place publique, on fera l'éloge de son activité.

Le Juif « pieux » qui remercie chaque jour le Seigneur de ne pas avoir été créé femme a-t-il lu ce passage ? Car au-delà de sa couleur moralisante, celui-ci constitue bien un éloge de la femme, quand elle est si souvent méprisée. L'écrivain ne fait pas seulement la louange de la bonne épouse travailleuse, mais de la femme bonne et généreuse, charitable et pour tout dire, pieuse. Mais ai-je bien raison ? Cette femme, dit la première phrase,

qui peut la trouver ? Elle n'est donc qu'un idéal. Quel intérêt de souligner tout cela ? Comme on dit, il faut se replacer dans l'époque... Pourtant la liturgie a retenu ce texte en écho et annonce du psaume 127. Alors retenons simplement l'image positive et en même temps idéale de la femme, et la femme croyante qui écoute cette parole, elle l'entend comme un appel à vivre une vocation de femme, une manière proprement féminine d'avoir la foi et de la vivre.

Psaume 127, 1-2, 3, 4.5c.6a

*Heureux qui craint le Seigneur
et marche selon ses voies !
Tu te nourriras du travail de tes mains :
Heureux es-tu ! À toi, le bonheur !*

*Ta femme sera dans ta maison
comme une vigne généreuse,
et tes fils, autour de la table,
comme des plants d'olivier.*

*Voilà comment sera béni
l'homme qui craint le Seigneur.
Que le Seigneur te bénisse tous les jours de ta vie,
et tu verras les fils de tes fils.*

Le psaume ouvre comme un livre d'images (d'Épinal !) Je ne me moquerai pas des images d'Épinal, car avec naïveté et simplicité, quoi qu'il en soit elles touchent, et l'idéalisation de la famille nucléaire et de la vie familiale garde sa force. Évidemment qu'elle est « traditionnelle » ! Mais la famille n'est pas le meilleur endroit pour rompre les traditions, puisqu'elle est par excellence le lieu de la transmission. Papa, Maman, les enfants (des fils...), parfait modèle patriarcal (à cause des fils). Si je remplace *fil*s par *enfant*s, je garde malgré tout la structure traditionnelle, celle que je vais oser dire voulue par Dieu ! Voilà qui résiste à toute postmodernité ! Moi qui connais les fils de mes fils, mais aussi les filles de mes fils, j'y reconnais quelque chose de profondément païen au sens de « naturel », mais dans cette nature, je reconnais la Création, à savoir l'œuvre divine, et de cette œuvre il est dit qu'elle est *bonne*, et même *très bonne*. Bonne est et demeure l'inséparable et indissoluble union à propos de laquelle Paul ajoute un nouveau commandement : non plus seulement : *Tu honoreras père et mère*, mais : *Tu aimeras ta femme* non seulement *comme toi-même* mais *comme le Christ a aimé l'Église*. Le psaume, comme le livre des *Proverbes*, circonscrit le lieu et la disposition que bien sûr les Chrétiens vont qualifier de préparatoire pour l'achèvement de la Parole divine, celle du Christ – et celle de Paul est bien entendu totalement inspirée par la présence christique.

Première lettre de saint Paul aux Thessaloniciens (5, 1-6)

Frères, au sujet de la venue du Seigneur, il n'est pas nécessaire qu'on vous parle de délais ou de dates. Vous savez très bien que le jour du Seigneur viendra comme un voleur dans la nuit. Quand les gens diront : « Quelle

paix ! quelle tranquillité ! », c'est alors que, tout à coup, la catastrophe s'abattait sur eux, comme les douleurs sur la femme enceinte : ils ne pourront pas y échapper. Mais vous, frères, comme vous n'êtes pas dans les ténèbres, ce jour ne vous surprendra pas comme un voleur. En effet, vous êtes tous des fils de la lumière, des fils du jour ; nous n'appartenons pas à la nuit et aux ténèbres. Alors, ne restons pas endormis comme les autres, mais soyons vigilants et restons sobres.

Même si Paul pensait que la Parousie, la fin du monde, arriverait de son vivant, était imminente pour cette génération (quand, à Rome, il va être exécuté, il n'y pense plus, puisqu'en un sens sa conviction va être exaucée, comme il est dit de la supplication du Christ dans la Lettre aux Hébreux), en fin de compte l'accomplissement des temps se réalise, mais pas en conformité avec les représentations qu'imaginaient les premiers Chrétiens (qui se pensaient les Chrétiens tout court et non pas les « premiers », puisqu'il n'y en aurait pas d'autres après eux). Or, dans tous les cas de figures, Paul coupe court aux spéculations et à toutes les hypothèses millénaristes (que naturellement cela n'empêchera pas de fleurir), puisqu'il n'est pas question de délais ou de dates, que le Jour du Seigneur « viendra comme un voleur ». La fin arrive quand on ne l'attend pas. Alors Paul d'ajouter : « Mais vous, frères... » Si dans la foi et l'espérance je suis déjà tourné vers la fin (vers ma fin, vers la fin pour moi), je ne suis surpris que dans la mesure où ma foi et mon espérance ne sont pas « vraies », où je ne suis pas loin d'avoir épousé le regard des païens. C'est ainsi que la foi et l'espérance vraies sont veille, vigilance, éveil. Et pour cela, dit Paul, *rester sobre*. Dans la mesure où je fume, ou je bois, je fais diversion, j'échappe à la souffrance de l'attention, jusqu'une griserie vient adoucir ma vigilance. La vie est dure, mon bon monsieur ! Comment vivre pour de vrai en fils de Lumière, en fils du Jour, quand on est si obscur, si épais, si faillible ?

Évangile selon saint Matthieu (25, 14-30)

Jésus parlait à ses disciples de sa venue ; il dit cette parabole : « Un homme, qui partait en voyage, appela ses serviteurs et leur confia ses biens. À l'un il donna une somme de cinq talents, à un autre deux talents, au troisième un seul, à chacun selon ses capacités. Puis il partit. Aussitôt, celui qui avait reçu cinq talents s'occupa de les faire valoir et en gagna cinq autres. De même, celui qui avait reçu deux talents en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un creusa la terre et enfouit l'argent de son maître. Longtemps après, leur maître revient et il leur demande des comptes. Celui qui avait reçu les cinq talents s'avança en apportant cinq autres talents et dit : 'Seigneur, tu m'as confié cinq talents ; voilà, j'en ai gagné cinq autres.' — Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître.' Celui qui avait reçu deux talents s'avança ensuite et dit : 'Seigneur, tu m'as confié deux talents ; voilà, j'en ai gagné deux autres.' — Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître.' Celui qui avait reçu un seul talent s'avança ensuite et dit : 'Seigneur, je savais que tu es un homme dur : tu moissonnes là où tu n'as pas semé, tu ramasses là où tu n'as pas répandu le grain. J'ai eu peur, et je suis allé

enfouir ton talent dans la terre. Le voici. Tu as ce qui t'appartient.' Son maître lui répliqua : 'Serviteur mauvais et paresseux, tu savais que je moissonne là où je n'ai pas semé, que je ramasse le grain là où je ne l'ai pas répandu. Alors, il fallait placer mon argent à la banque et, à mon retour, je l'aurais retrouvé avec les intérêts. Enlevez-lui donc son talent et donnez-le à celui qui en a dix. Car celui qui a recevra encore, et il sera dans l'abondance. Mais celui qui n'a rien se fera enlever même ce qu'il a. Quant à ce serviteur bon à rien, jetez-le dehors dans les ténèbres ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents !' »

S'il n'y avait qu'un Christ qui menace et qui fait peur... Mais il y a un Christ qui menace et qui fait peur ! Est-ce aussi le vrai Christ ? On peut édulcorer et dire qu'il met en garde pour réveiller les consciences. Mais c'est violent. Je cherche pourquoi. Comme avec les marchands du Temple, il y a une sorte d'impatience divine devant notre résistance à nous convertir. Dieu est comme désolé, exaspéré même, de nous voir nous éloigner du trésor d'abondance qu'il offre gratuitement (comme aux invités à la noce de son Fils). Il faut que nous comprenions quelque chose comme son désespoir de ne pas nous sauver tous — car il veut nous sauver tous ! Je parle naturellement de manière très anthropomorphe. Est-ce inapproprié ? Pas tout à fait, pour autant que Jésus homme s'adresse à nous hommes avec des paroles humaines. Il ne fait pas de théologie, bien que sa Parole soit suprêmement théo-logique. Mais *Logos* de Dieu à nous adressé, vers nous tourné. Il fait donc humainement tout pour que nous nous tournions vers le Bien d'Amour, pour que nous ne nous détournions pas de Lui. Car il est clair que là où il y a pleurs et grincements de dents, il y a ce que l'homme a voulu et cherché : Tu l'as voulu, tu l'as cherché ! Ce n'est pas Dieu qui va punir en effet. Qu'est-ce que c'est que ce Dieu dur qui récolte là où il n'a pas semé ? C'est celui que l'homme à l'unique talent n'aime pas. Le Dieu menaçant est celui qu'on ne saurait aimer. Les pleurs et les grincements ne sont pas de Dieu, mais bien de ceux qui de Dieu ne veulent pas. Ils rendent le talent qu'ils ont reçu. Ils n'en ont rien fait car ils n'en avaient rien à faire. Mais s'ils avaient reçu deux talents ? Une interprétation déterministe de cette nature est-elle tenable ? Certainement pas. Chacun a reçu au moins un talent. Personne n'a reçu zéro talent. Mais si je dis : c'est ce que chacun fait de son talent qui compte, je saute malgré tout par dessus la difficulté, à savoir le fait que certains ont reçu plus de talents que d'autres. Celui qui a reçu davantage aurait-il reçu le talent de faire fructifier ses talents, et l'autre non ? Ce n'est pas ce que dit la péricope. Celui qui n'en avait reçu qu'un *aurait pu* le placer à la banque et non pas l'enterrer. Il ne l'a pas fait. Ce n'est pas parce qu'il n'en avait reçu qu'un qu'il n'a pas eu envie d'en faire quelque chose, mais parce qu'il n'aimait pas son maître et n'avait pas eu envie de faire quelque chose du bien de son maître. C'est la provenance du talent qui lui a coupé l'envie. Si le talent avait été le sien au sens où il n'avait pas été un don reçu, la situation eût été différente. Mais voilà, tout ce que nous avons, nous l'avons reçu, même si nous avons à être, et pour cela à devenir ce que nous sommes, qui est ce que nous avons à être : des dieux, des fils de Dieu. Non pas des dieux par nous-mêmes et pour nous-mêmes, mais des fils d'un Père, autrement dit ayant reçu *la croissance et l'être*. Je poursuis : Celui qui avait reçu beaucoup, c'est celui qui aurait dû être le plus terrifié par la charge ; au contraire, celui qui n'a que le simple talent d'exister, Dieu lui demande

moins (« À celui à qui on a donné beaucoup, il sera demandé beaucoup »). En fin de compte, il faut donc peut-être bien entièrement renverser notre préjugé : Ton petit talent, il était bien plus facile de le mettre à la banque, et pour l'essentiel ce sont d'autres qui auraient travaillé pour toi ; mais cela, ce peu-là, tu ne l'as pas fait. Au contraire, celui qui avait une fortune à gérer se retrouvait dans une situation bien plus dangereuse et risquée et difficile. Mais lui s'est dépensé. Dieu s'en va, s'absente, mais auparavant met la Création à notre disposition non pour en devenir les propriétaires prédateurs et consuméristes, mais pour la faire fructifier. La Création, il est trop clair que ce n'est pas nous qui l'avons produite, mais nous pouvons nous enrichir grâce à elle, et même sans elle nous ne serions rien. L'homme à l'unique talent a donc au bout du compte ce qu'il a voulu, puisque dès le début il n'a pas voulu de ce qui lui était donné et qui lui aurait permis de s'enrichir. Il s'est donc privé de ce qu'il avait et n'a donc plus rien. *A celui qui n'a rien...* Il n'a rien, puisqu'il a enterré son talent. On lui enlève, à la fin, ce que déjà il n'avait pas ou déjà plus. D'où l'ultime paradoxe : car que peut-on encore enlever à celui qui déjà n'a plus rien. Il n'a plus rien de son propre fait, mais devant le Juge, ce qu'il n'a pas voulu, on le lui retire. Quand je n'aime pas, même le talent d'aimer m'est retiré : je le perds. Car le talent, c'est bien celui d'aimer. Pour Dieu, il n'y en a pas d'autre, et même l'exploitation du monde matériel doit se faire avec amour. Nous serons jugés sur l'Amour. Celui qui ne veut pas aimer se jette lui-même dans son propre vide, dans le vide constitué du fait qu'il en a évacué le talent d'aimer. Dieu nous a aimé le premier en nous confiant la Création : il nous a donc confié en s'absentant, ce que Lui-même était : l'Amour. Aussi à la fin le Maître une fois de retour gémit-il de voir le gâchis. Le gâchis dont par ailleurs il nous sauve en nous envoyant son Fils, mais ceci est une autre histoire... que cependant il ne faut pas oublier pour ne pas faire de gros contresens sur la signification et les limites de la présente parabole.

Christ Roi de l'Univers (20 novembre)

Livre d'Ezékiel (34, 11-12.15-17)

Parole du Seigneur Dieu : Maintenant, j'irai moi-même à la recherche de mes brebis, et je veillerai sur elles. Comme un berger veille sur les brebis de son troupeau quand elles sont dispersées, ainsi je veillerai sur mes brebis, et j'irai les délivrer dans tous les endroits où elles ont été dispersées un jour de brouillard et d'obscurité. C'est moi qui ferai paître mon troupeau, et c'est moi qui le ferai reposer, déclare le Seigneur Dieu. La brebis perdue, je la chercherai ; l'égarée, je la ramènerai. Celle qui est blessée, je la soignerai. Celle qui est faible, je lui rendrai des forces. Celle qui est grasse et vigoureuse, je la garderai, je la ferai paître avec justice. Et toi, mon troupeau, déclare le Seigneur Dieu, apprendis que je vais juger entre brebis et brebis, entre les bœufs et les boucs.

Nuit et brouillard : Le Salut s'opère sur fond de tragédie et la tragédie est la prise en compte de l'infini sérieux du malheur, du malheur dont l'homme lui-même est à la fois l'auteur et la victime. Dieu donc sauve

l'homme de lui-même et aucune prétention humaine ne saurait se substituer à un tel Salut : l'homme ne peut pas se sauver lui-même de lui-même. Devant le malheur, le Dieu qui sauve se présente comme singulièrement doux ; et voilà qu'il avertit, qu'il va procéder à un jugement, qu'il va séparer les brebis des brebis. C'est qu'il est impossible de sauver du mal qui ronge la Création sans en « ôter le mal ». Ôter le mal, n'est-ce pas ôter le mauvais, celui qui « fait le mal » ? Comment laisser entrer le mal dans le Royaume de Dieu ? La condamnation du méchant se présente comme une évidente nécessité. Pour brûler le mal il faut brûler le mauvais. Pourtant nous avons appris à distinguer le sujet et son acte. Cela ne fait pas l'économie du jugement, celui qui met le sujet devant son acte, celui dans lequel se noue la responsabilité. Le Salut demande le pardon et le pardon demande la demande de pardon. L'allégorie des bœufs et des boucs continue donc de fonctionner, même si elle ne se conclue pas comme dans l'imagerie du Jugement dernier, avec une foule de damnés précipités dans l'étang de feu. Si l'on tient à être postkantien, si la responsabilité repose sur l'autonomie du jugement et de la « raison pratique », en tout état de cause l'homme qui se juge lui-même ne peut se laisser entrer dans le Royaume des fins sans avoir « renoncé au mal ». Et le mal survient chaque fois que j'ai considéré la personne comme un moyen et pas aussi et d'abord comme une fin... Ensuite il y a l'amour – mais il se pourrait bien que le fameux philosophe soit passé à côté du règne de l'Amour qui, dans son langage, serait de regarder pratiquement l'autre (et soi-même comme un autre) comme fin suprême à qui le sujet se donnerait entièrement et sans réserve. L'Autre suprême, c'est le Pauvre, c'est le Crucifié, c'est le Dernier des derniers. Celui qui a pris la dernière place, le Christ, Dieu, personne d'autre que Dieu, le seul qui aime suprêmement, qui se fait serviteur, qui s'agenouille devant l'homme : c'est Lui, le Juge.

Psautier 22, 1-2ab, 2c-3, 4, 5, 6

*Le Seigneur est mon berger :
je ne manque de rien.
Sur des prés d'herbe fraîche,
il me fait reposer.*

*Il me mène vers les eaux tranquilles
et me fait revivre :
il me conduit par le juste chemin
pour l'honneur de son nom.*

*Si je traverse les ravins de la mort,
je ne crains aucun mal,
car tu es avec moi :
ton bâton me guide et me rassure.*

*Tu prépares la table pour moi
devant mes ennemis ;
tu répands le parfum sur ma tête,
ma coupe est débordante.*

Grâce et bonheur m'accompagnent

tous les jours de ma vie ;
j'habiterai la maison du Seigneur
pour la durée de mes jours.

L'entrecroisement est constant du thème du berger et de la nécessité d'être sauvé, puisqu'il y a la mort au fond du ravin. Sans la mort nous n'aurions pas besoin de Dieu, nous n'aurions pas besoin d'être sauvés : c'est que nous aussi nous serions immortels et bien sûr c'est contraire à tout l'ordre du monde – et puis dans la conscience biblique c'est contraire plus encore à l'idée que c'est le mal qui a introduit la mort dans le monde. Le mythe de « l'envie du diable » accorde beaucoup à ce dernier. Mais quelle est la vérité du mythe ? C'est bien que nous méritons la mort, puisque nous sommes coupables ; mais en même temps c'est un autre qui nous a fait tomber. Entrelacement de finitude et de culpabilité. Si nous disons et maintenons que la mort est naturelle, pour autant nous tenons que la mort n'est pas naturelle *pour nous*. C'est que notre nature n'est pas si naturelle que ça ! Nous disons qu'elle est spirituelle, ou que nous avons une âme : nous le disons précisément parce que nous nous regardons mourir et qu'il nous faut *interpréter* cette mort. Si nous nous sommes détournés du seul qui pouvait nous donner Sa Vie, la Vie éternelle (l'immortalité, certes, mais ce mot ne dit pas grand chose du contenu de cette condition sur-naturelle : vivre de la vie divine), comment pouvons-nous revendiquer de ne pas mourir ? Le mal nous condamne à mort, au néant. C'est ainsi que la mort devient l'effet du jugement. Jésus, comme Orphée, bien plus qu'Orphée, vient nous chercher au Enfers, dans notre mortalité, et nous restaure dans son incorruptibilité. Paul va le dire : *le dernier ennemi, c'est la mort*. Mais cette mort, en tant qu'elle résulte du Jugement, en vient à s'appeler « seconde mort », parce qu'à la fois Dieu ne peut pas laisser sa créature retourner au néant, et à la fois l'homme refuse le jugement. Il ne se condamne pas lui-même au sens où il exercerait sur lui-même la sévérité d'un jugement sans compromis, mais au sens où il s'exécute lui-même, refusant la vie donnée. Là est la seconde mort, qui équivaut à un suicide éternel. Mort spirituelle, au-delà de la mort naturelle (qui ne sera jamais que la fin de la vie finie).

Première lettre de Paul aux Corinthiens (15, 20-26.28)

Le Christ est ressuscité d'entre les morts, pour être parmi les morts le premier ressuscité. Car, la mort étant venue par un homme, c'est par un homme aussi que vient la résurrection. En effet, c'est en Adam que meurent tous les hommes ; c'est dans le Christ que tous revivront, mais chacun à son rang : en premier, le Christ ; et ensuite, ceux qui seront au Christ lorsqu'il reviendra. Alors, tout sera achevé, quand le Christ remettra son pouvoir royal à Dieu le Père, après avoir détruit toutes les puissances du mal. C'est lui en effet qui doit régner jusqu'au jour où il aura mis sous ses pieds tous ses ennemis. Et le dernier ennemi qu'il détruira, c'est la mort. Alors, quand tout sera sous le pouvoir du Fils, il se mettra lui-même sous le pouvoir du Père qui lui aura tout soumis, et ainsi, Dieu sera tout en tous.

Pour cette fête du Christ Roi, c'est le texte de Paul qui en premier lieu est royal ! Il décrit une sorte de cérémonie d'investiture ou plutôt

d'investiture inversée, car le Christ apparaît comme déjà roi, mais remettant son pouvoir royal à Dieu son Père. Que Dieu soit serviteur, cela se retrouve jusque dans le mouvement intérieur à la Vie trinitaire : le Logos qui de son compas régit l'Univers se met Lui-même sous le pouvoir du Père, du Père qui Lui soumet tout : qui ne se soumet pas tout à soi-même ! Le Père soumet tout au Christ, le Christ soumet tout à son Père. Tout est libre, tout est spirituel, tout est Amour. Tout est Esprit. La première mission d'un roi est d'être chef des armées, chef de guerre : le Christ est le roi vainqueur de la mort. Vainqueur de la seconde mort, la résurrection qu'il promeut fait passer de la chair à l'esprit, du « psychique » au « pneumatique », de la vie naturelle (mortelle) à la vie spirituelle (incorruptible). La vie spirituelle n'est pas seulement un dépassement de la vie mortelle mais bien un dépassement de la « seconde mort », d'une espèce de non-vie, vie sans Dieu, vie sans personne. Et puis je noterai que Paul, comme naturellement, opère un déplacement par rapport à la tradition : ce n'est pas par un diable que la mort est entrée dans le monde (ce qui donne un bien grand pouvoir à une créature malfaisante) mais bien par l'homme lui-même. C'est bien pourquoi le Verbe ne s'est pas fait ange ou je ne sais quelle créature intermédiaire, mais bien homme, car c'est bien l'homme qui a été créé créature spirituelle pour que puisse se réaliser « l'admirable échange » que représente la divinisation, laquelle requiert absolument l'Incarnation. Car non seulement le Logos se met sous le pouvoir du Père, mais encore il se met sous le pouvoir de la matière, pour que rien ne reste non sauvé, non divinisé : dans sa chair, notre chair est divinisée, et dans notre chair toute la matière créée, tout le Cosmos, tout l'Univers. C'est ainsi que dans la Récapitulation finale dans le Christ tout est sauvé, y compris le plus petit geste humain, la plus petite œuvre humaine aussi bien que la plus grande. Notre-Dame de Chartres est sauvé, car si nous devenons « corps spirituel », c'est parce que la matière elle-même accède dans le Christ à sa vérité qui est d'être « matière spirituelle ». À la fin, tout est esprit dans l'Esprit. Car ni le Père ni le Fils ne s'en remettent simplement et mutuellement l'un à l'autre, mais bien dans l'Esprit. Le Verbe ou Logos s'était en quelque sorte aliéné dans la Création, dans l'extériorité de la matière ; mais cette aliénation avait une fin voulue « depuis la fondation du monde » : son devenir-amour ou devenir-esprit. Or il n'y a pas de devenir-esprit sinon dans l'Esprit. Une théologie trinitaire est une théologie de l'Esprit. La théologie de l'Esprit une théologie de l'Amour (ce dont, comme créature et comme pécheur je me sens si loin et si indigne), autrement dit du don éternel et infini de soi à l'autre : c'est ce don qui fait exister celui à qui il est donné d'être engendré, dans l'essence divine, et les Trois ensemble se donnent dans ce non-eux-mêmes que nous sommes, pour finir par entrer en communion avec eux. En nous recevant de la Trinité, nous recevons la Vie trinitaire.

Évangile selon saint Matthieu (25, 31-46)

Jésus parlait à ses disciples de sa venue : « Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, alors il siégera sur son trône de gloire. Toutes les nations seront rassemblées devant lui ; il séparera les hommes les uns des autres, comme le berger sépare les brebis des chèvres : il placera les brebis à sa droite, et les chèvres à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : 'Venez, les bénis

de mon Père, recevez en héritage le Royaume préparé pour vous depuis la création du monde. Car j'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez habillé ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus jusqu'à moi !' Alors les justes lui répondront : 'Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu...? *Tu avais donc faim, et nous t'avons nourri ? Tu avais soif, et nous t'avons donné à boire ? tu étais un étranger, et nous t'avons accueilli ? Tu étais nu, et nous t'avons habillé ? Tu étais malade ou en prison... Quand sommes-nous venus jusqu'à toi ?*' Et le Roi leur répondra : 'Amen, je vous le dis : chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.' Alors il dira à ceux qui seront à sa gauche : 'Allez-vous-en loin de moi, maudits, dans le feu éternel préparé pour le démon et ses anges. Car j'avais faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'avais soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais un étranger, et vous ne m'avez pas accueilli ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas habillé ; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité.' Alors ils répondront, eux aussi : 'Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim et soif, être nu, étranger, malade ou en prison, sans nous mettre à ton service ?' Il leur répondra : 'Amen, je vous le dis : chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces petits, à moi non plus vous ne l'avez pas fait.' Et ils s'en iront, ceux-ci au châtimement éternel, et les justes, à la vie éternelle. »

Aurions-nous plus de mal à entendre le message que les auditeurs de Jésus ? Nous sommes les auditeurs de Jésus ! J'entends par ne pas entendre le fait de nous arrêter à la séparation des brebis et des chèvres. Serions-nous du côté des chèvres ? Voilà de quoi nous sommes préoccupés. Bien plus, nous sommes capables de nous mettre à critiquer le jugement. Un Jésus, un Dieu menaçant. Nous pouvons donc pratiquer une habile distraction. Car le contenu du message, de la mise en scène, du décor avec anges, c'est : *j'avais faim, et...* Et ici encore, derechef nous nous fixons à côté. Paradoxalement nous nous fixons à côté en nous fixant sur le Christ, sur le personnage important. Ah, oui, le personnage important, nous sommes prêts à faire attention à lui, à nous mettre à son service. Parce qu'il est important. Dès que nous approchons ce qui est (fait) l'important, cela nous donne de l'importance. Plus nous sommes petits, médiocres (petits d'esprit), plus nous avons besoin de combler notre vanité de cette vanité qui consiste à nous gonfler de ce que nous ne sommes pas. Y compris du Christ, y compris de Dieu (là nous avons une chance de toucher le gros lot, le lot tel qu'on ne saurait en concevoir de plus gros). Or le Christ sur son trône de gloire, jamais nous ne le verrons avoir faim et soif et être malade ou prisonnier. Jamais nous ne le verrons... Parce que nous n'aurons pas vu qu'il avait effectivement faim, soif, qu'il avait été mis en prison, qu'il était tombé malade. Encore la kénose, encore l'anéantissement et l'humilité divine. Dieu n'est pas seulement en toute chose comme Créateur, il est en toute chose par humilité et par Amour ; il se cache dans ce qui est petit, minuscule, impuissant, malade, chétif, nul, méprisé et même méprisable. Il n'est pas que dans sa Création, il est caché dans le malheur, l'abandon, la souffrance. Il se fait malheur, souffrance, abandon. Il se fait invisible, retiré ; il est là où il n'est pas. Ce n'est pas qu'il n'y soit pas mais il est là où nous ne le voyons pas être parce que nous voyons quelqu'un d'autre,

quelqu'un tout à fait comme nous. La seule question qui demeure, devrait demeurer pour moi est : à qui n'ai-je pas donné à manger, à boire ; qui ne suis-je pas allé visiter ? Et de fait ce peut être mon prochain le plus proche : celui ou celle vers qui je ne vais pas, face à qui je reste moi-même, face à qui je ne m'efface pas. Je ne cherche pas Jésus à la dernière place, je le cherche sur un trône, dans la liturgie, dans l'exposition du Saint-Sacrement, dans tout ce qui est beau, tout ce qui brille. Or dans le « stade esthétique », c'est moi que j'aime, c'est ma jouissance de jouir des belles choses. Mais l'Amour ? L'amour des belles choses n'est pas de l'amour mais de la jouissance ; les mots, le langage sont pervertis et sonnent faux. De ce point de vue l'art sacré est vite pervers, s'il devient idolâtrique, détourne de Celui pour qui nous le faisons, se substitue à Lui. Nous savons bien que c'est pour nous que nous faisons de l'art (je ne dis pas qu'il ne faut pas, puisque Dieu sait bien que nous sommes des êtres de besoin). Tant que je ne suis pas dans la gloire (mais j'y suis aussi déjà), je ne devrais chercher Dieu que là où git celui que je n'ai pas envie d'aimer. Si je n'aime pas celui que je n'ai pas envie d'aimer, comment puis-je prétendre aimer ? Je peux dire que je n'y arrive pas, Dieu seul le sait ! Mais s'il le sait, je le sais aussi, car ce n'est pas en tant que je n'y parviens pas que je n'aime pas, mais en tant que je ne fais pas ni plus ni moins que la plus minuscule chose que j'aurais pu faire et que je n'ai pas faite, que je pourrais faire et que je ne fais pas – car ce qui m'arrête c'est moi-même, c'est ce moi que j'aime par dessus tout, que j'aime plus que l'autre : je sais donc ce que c'est qu'aimer, mais je n'aime pas. A la brute il n'est pas demandé davantage que ce qui peut être demandé à une brute : une brute aussi est donc capable d'aimer. Le mouvement d'aimer est à l'œuvre en elle, la brute. Mais si je cède à moi-même... à ma pente, la pente qui me reconduit à moi-même. C'est à un véritable arrachement que je suis convié, comme à un arrachage de dent sans anesthésie ! Et pourtant je sais en même temps que si je me lâchais moi-même, si je m'effaçais devant l'autre, c'est toute la douceur de l'amour qui m'envahirait. Pourquoi donc préférer être dur, rester dur ? La nuque raide ne cède pas à l'autre. Paul le dit, j'ai beau donner mon argent, si je n'ai pas l'amour... Si je donne, n'est-ce pas que j'ai l'amour ? Oh, comme je suis clivé, divisé ! Quand je donne comme un pharisien, j'ai déjà ma récompense, dit Jésus. C'est là où je ne donne pas que se démontre que je n'aime pas, et ce là est bien tout près de moi, tout contre moi, mais j'ai dressé entre moi et l'autre un invisible mur de verre. Un mur dont j'accuse l'autre. Or même si l'autre n'est pas davantage que moi capable d'aimer, cela même démontre que je n'aime pas, puisque mon amour s'arrête à cette condition : j'aime si l'autre m'aime ; c'est donc que je n'aime pas. Or je le sais, *nous serons jugés sur l'amour*. Je n'ai pas besoin pour cela qu'un vilain juge vienne me prendre par la nuque et me mette le nez dans mon mal, puisque ma faculté de juger suffit... brusquement arracher à son solipsisme par l'irruption de l'autre, et je dois finir par comprendre que Dieu n'est pas ailleurs que dans cet autre. Celui qui me juge, c'est celui que je n'ai pas aimé ; il ne me juge pas dans un jugement qu'il prononcerait. Il est celui que je n'ai pas aimé, là, qu'il me regarde ou non, et ma faculté de juger me juge. Mais voilà que devant l'autre je me cramponne de nouveau à moi-même, je me retiens, et je vois bien que « à l'homme c'est impossible ». Il faut donc appeler l'Autre, Celui qui peut me faire lâcher – mais il ne va pas me faire lâcher de force, il ne va pas lâcher à ma place – mon « autonomie, l'ai-je revendiquée, oui

ou non ? – si bien que je suis exactement devant Dieu comme devant mon prochain que je n’aime pas. Quelle est cette loi ? Je voudrais aimer mais je ne veux pas aimer. Je ne veux pas aimer ? Je le voudrais mais de fait je n’aime pas, et je n’aime pas, à travers tous mes méandres, parce que je ne veux pas. Mais l’Autre est là, à l’œuvre dans l’autre, cet autre si petit, si pauvre, si affamé de ce que je ne lui donne pas. Vais-je mourir en me disant : j’aurais voulu, mais je ne l’ai pas fait ?

FIN

TABLE (non exhaustive)

Une lecture librement catholique des textes liturgiques	2
Année liturgique B (2008 – 2009).....	6
1er dimanche de l’Avent (30 novembre)	6
L’Immaculée Conception de la Vierge Marie (8 décembre)	19
Nativité du Seigneur (25 décembre).....	36
Messe de la nuit.....	36
Messe du jour	41
La Sainte Famille (dimanche 28 décembre)	46
Épiphanie du Seigneur (dimanche 4 janvier)	52
Baptême du Seigneur (dimanche 11 janvier)	55
2 ^e dimanche ordinaire (18 janvier).....	61
3 ^e dimanche du temps ordinaire (25 janvier)	65
ou fête de la conversion de saint Paul.....	65
Présentation du Seigneur (2 février).....	76
Mercredi des Cendres (25 février)	95
1 ^{er} dimanche de Carême (1 ^{er} mars).....	100
L’Annonciation du Seigneur (25 mars)	118
Dimanche des Rameaux et de la Passion du Seigneur (5 avril)	127
Jeudi saint (09 avril)	149
Vendredi saint (10 avril).....	154
Dimanche de Pâques - La Résurrection du Seigneur (12 avril)	166
Dimanche de Pentecôte (31 mai)	204
Dimanche de la Sainte Trinité (7 juin).....	208
Le Saint-Sacrement du corps et du sang du Christ (14 juin).....	214
L’Assomption de la Vierge Marie (15 août)	258
Toussaint (1 ^{er} novembre)	314
Notre Seigneur Jésus Christ Roi de l’Univers (22 novembre).....	326
Année liturgique C (2009 – 2010).....	330
1 ^{er} Dimanche de l’Avent (29 novembre)	330
Nativité du Seigneur (25 décembre).....	342
Veille.....	342
Nuit.....	346
Aurore.....	349
Messe du jour	352
La Sainte Famille (27 décembre)	356
L’Épiphanie du Seigneur (3 janvier).....	360
Le Baptême du Seigneur (10 janvier).....	363

Présentation du Seigneur au Temple (Mardi 2 février)	381
Mercredi des Cendres 17 février	392
1er Dimanche de Carême (21 février)	397
Annonciation du Seigneur (jeudi 25 mars)	420
Dimanche des Rameaux et de la Passion (28 mars)	423
Pâques (4 avril)	437
Veillée pascale	437
Messe du jour de Pâques	460
Séquence : <i>Victimæ paschali</i>	462
Ascension (13 mai)	489
Pentecôte (23 mai)	498
Veille	498
Messe du jour	503
Séquence : <i>Veni, sancte Spiritus</i> (voir aussi année A)	506
Sainte Trinité (30 mai)	509
Le Saint Sacrement (6 juin)	514
Assomption de la Vierge Marie	569
veille au soir	569
Messe du jour	571
Tous les Saints (1 novembre)	629
Notre Seigneur Jésus Christ Roi de l'Univers (21 novembre)	643
Année liturgique A (2010 – 2011)	650
1er Dimanche de l'Avent (28 novembre)	650
Nativité du Seigneur (25 décembre)	671
Messe de la Veille au Soir	671
Messe de la Nuit	676
Messe de l'Aurore	679
Messe du Jour	683
La Sainte Famille (26 décembre)	688
Sainte Marie, Mère de Dieu (1 janvier 2011)	693
Épiphanie du Seigneur (2 janvier)	697
Baptême du Seigneur (9 janvier)	701
2ème dimanche du Temps Ordinaire (16 janvier)	706
Présentation du Seigneur au Temple (2 février)	722
Mercredi des Cendres (9 mars)	750
1er Dimanche de Carême (13 mars)	756
Dimanche des Rameaux et de la Passion (17 avril)	789
Messe de la Passion	790
Lundi Saint (18 avril)	807
Mardi Saint (19 avril)	809
Mercredi Saint	811
Jeudi Saint	815
Vendredi Saint	820

Résurrection du Seigneur (24 avril)	830
Messe du jour de Pâques	850
Séquence <i>Victimæ paschali</i> (voir année C)	853
Ascension (2 juin)	879
Pentecôte (12 juin)	887
Messe du jour	892
Séquence : <i>Veni Sancte Spiritus</i>	896
Sainte Trinité (19 juin)	899
Le Saint Sacrement (26 juin)	902
Assomption de la Vierge Marie (15 août)	939
Messe de la veille au soir	939
Messe du jour	942
Tous les Saints (1er novembre)	996
Christ Roi de l'Univers (20 novembre)	1009